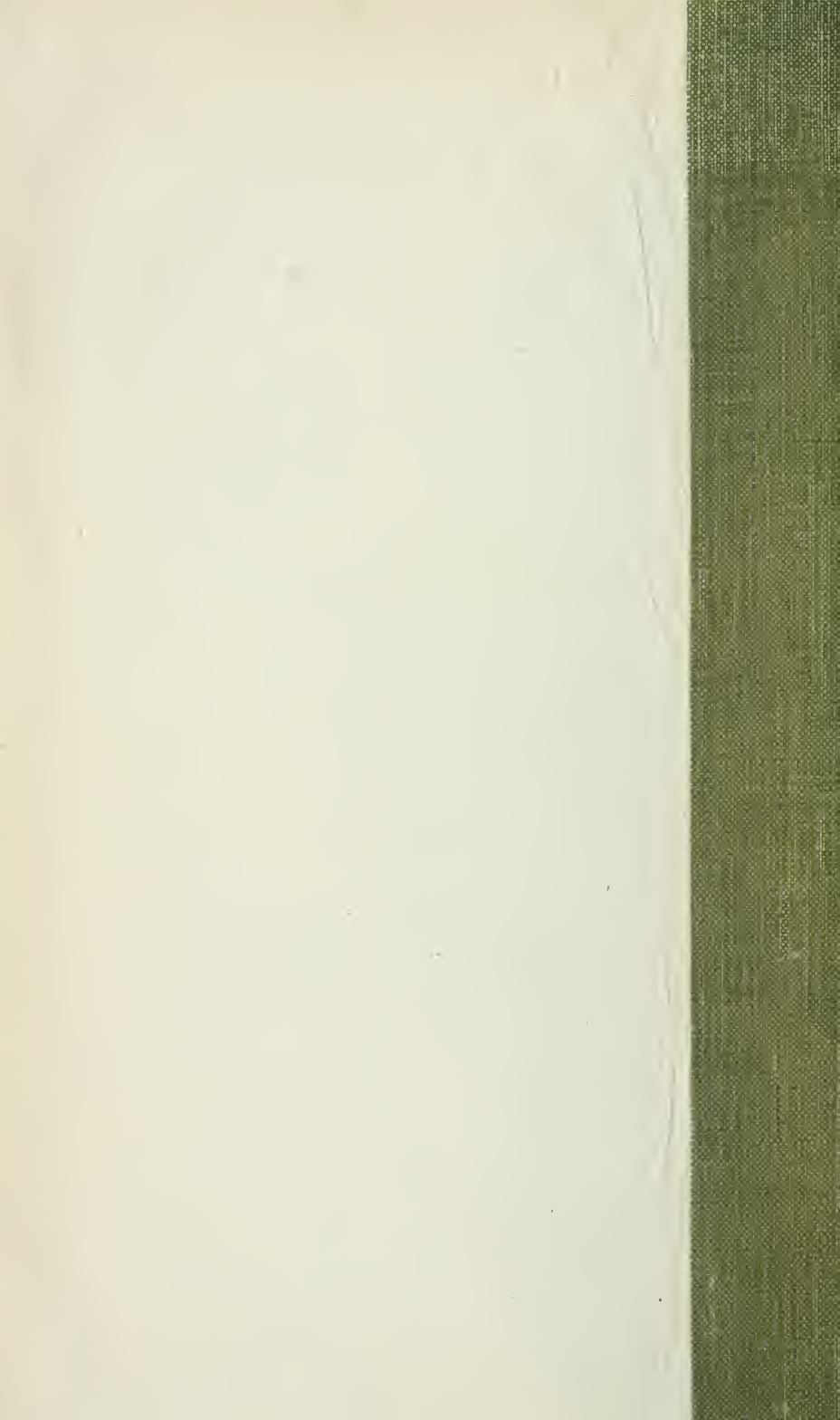
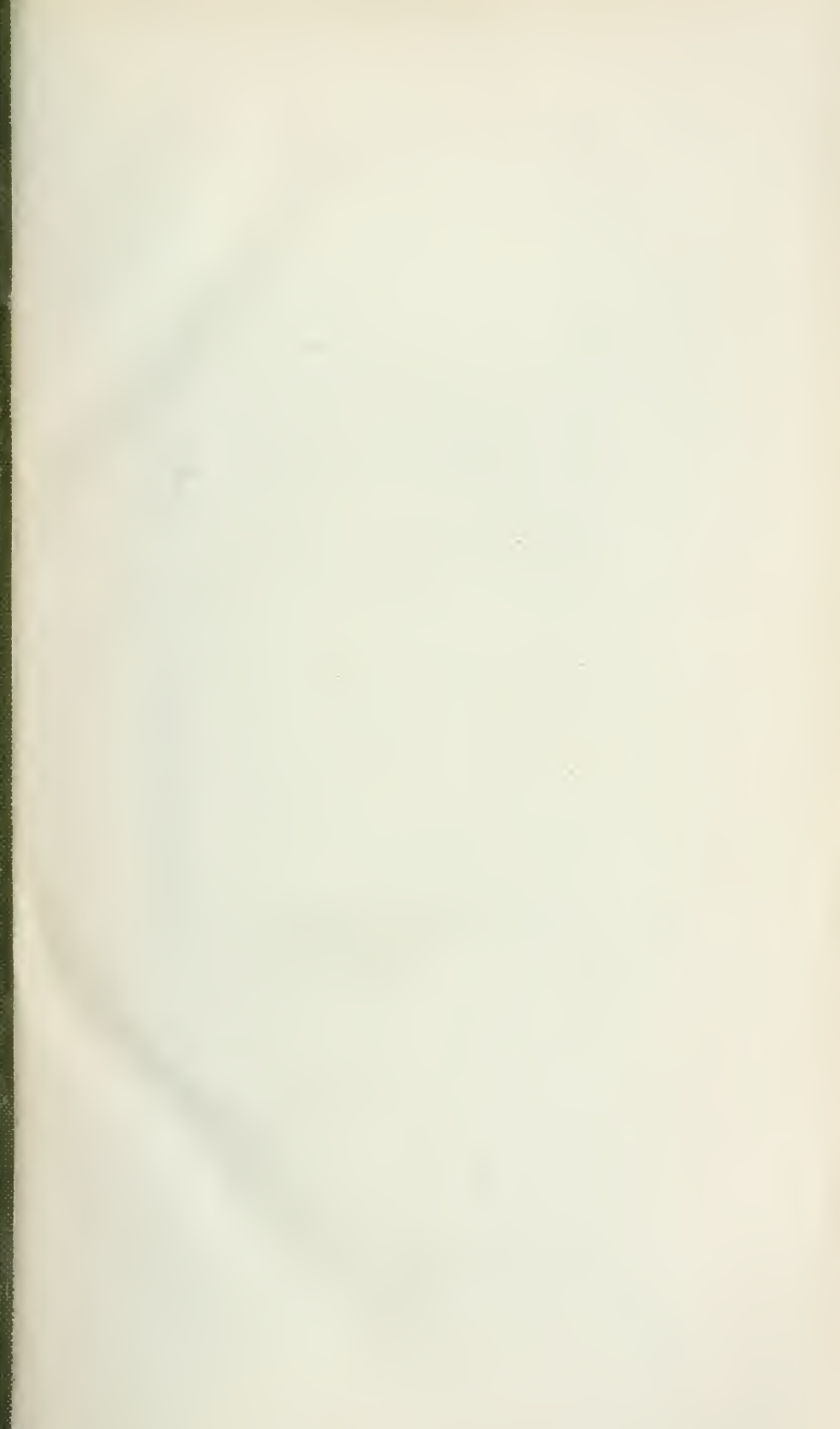


UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY











Digitized by the Internet Archive  
in 2010



REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES



Philol  
R

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE. — PREMIÈRE SÉRIE.

Année scolaire 1927-1928

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE  
**FORTUNAT STROWSKI**

Membre de l'Institut  
Professeur à la Sorbonne



234926  
8.8.29

PARIS  
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE  
**BOIVIN & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS**  
3 et 5, rue Palatine (VI<sup>e</sup>)

—  
• Tout droit de traduction et de reproduction réservé.





# TABLE DES MATIÈRES

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

### Moyen âge et XVI<sup>e</sup> siècle.

		Date du N <sup>o</sup>	Page	Tome
Crestien de Troies, sa vie et son œuvre :				
— XIV. Lancelot ( <i>suite</i> ).....	<i>G. Cohen.</i>	15 déc. 27,	81,	I
— XV. Yvain ou le Chevalier au Lion.....	—	30 janv. 28,	364,	I
— XVI. Yvain ou le Chevalier au Lion ( <i>suite</i> ).....	—	15 mars 28,	634,	I

### XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

De La Bayère à Stendhal :				
— L'Abbé de Saint-Pierre.....	<i>F. Strowski.</i>	15 déc. 27	, 49,	I

### XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Un grand poète de la vie moderne.				
Emile Verhaeren :				
— I. L'enfance et la Jeunesse.	<i>Ed. Estève.</i>	15 déc. 27,	19,	I
— II. Les débuts littéraires....	—	30 déc. 27,	112,	I
— III. Les années de crises.....	—	30 janv. 28,	336,	I
— IV. La poésie sociale.....	—	29 févr. 28,	533,	I
— V. La poésie et la vie moderne.....	—	30 mars 28,	752,	I
Ernest Renan et l'étranger :				
— IV. Renan et Herder ( <i>suite</i> )..	<i>H. Tronchon.</i>	30 déc. 27,	143,	I
— V. Renan, juge de l'Allemagne.....	—	15 janv. 22,	250,	I
— VI. Renan et l'âme celtique..	—	30 janv. 28,	309,	I
Victor Hugo chef de l'École romantique.....	<i>A. Le Breton.</i>	15 janv. 28,	222,	I
Les années 1827-1828 en France et au dehors. :	<i>F. Baldensperger.</i>			
— I. Introduction.....		15 févr. 28,	405,	I
— II. Les nouveaux contacts de société.....	—	29 févr. 28,	494,	I
— III. A la recherche des techniques.....	—	30 mars 28,	719,	I

		Date du N <sup>o</sup>	Page	Tom <sup>e</sup>
Ohateaubriand, Lamartine et la Politique :				
— I.	De Combourg et de Milly à la tribune.....	<i>P. Moreau.</i>	29 févr. 28, 555,	I
— II.	Splendeur et misère (avant 1830).....	—	15 mars 28, 620,	I

## LITTÉRATURES GRECQUE ET LATINE

L'Eloquence chrétienne au iv<sup>e</sup> siècle :

— I.	Origine de la Littérature chrétienne .....	<i>A. Puech.</i>	15 févr. 28, 421,	I
— II.	La II <sup>e</sup> sophistique.....	—	29 févr. 28, 481,	I
— III.	L'éloquence profane.....	—	30 mars 28, 673,	I

## LITTÉRATURE ANGLO-SAXONNE

Le théâtre contemporain en Amérique :

— I.	Premiers asiles du théâtre littéraire.....	<i>M<sup>me</sup> L. Villard.</i>	15 déc. 27, 60,	I
— II.	L'esprit nouveau et ses manifestations .....	—	30 déc. 27, 172,	I
— III.	Le réalisme.....	—	30 janv. 28, 351,	I
— IV.	La comédie de mœurs...	—	15 mars 28, 657,	I

## LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Les drames de Strindberg :

— I.	Introduction .....	<i>A. Jolivet.</i>	15 janv. 28, 193,	I
— II.	Débuts littéraires.....	—	15 févr. 28, 432,	I
— III.	Maître Oloff.....	—	29 févr. 28, 549,	I
— IV.	Maître Oloff ( <i>suite</i> ).....	—	15 mars 28, 577,	I
— V.	Maître Oloff: le drame en vers .....	—	30 mars 28, 689,	I

## PHILOSOPHIE

Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence :

— I.	Le phénomène humain.	<i>Ed. Le Roy.</i>	15 déc. 27, 3,	I
— II.	Les caractéristiques de l'Humanité .....	—	30 déc. 27, 97,	I
— III.	La Noosphère et l'Humanisation.....	—	15 janv. 28, 205,	I

— IV. Double rapport de l'homme et de la Nature 1° La perspective transformiste.....	<i>Ed. Le Roy.</i>	30 janv. 28, 289,	I
— V. 2° L'invention vitale...	—	15 févr. 28, 385,	I
— VI. 3° Les preuves possibles.	—	29 févr. 29, 512,	I
— VII. La forme humaine.....	—	15 mars 28, 592,	I
— VIII. Les racines paléontologiques de l'humanité.	—	30 mars 28, 702,	I

## SCIENCES

## L'Hérédité et la variation :

— X. Le Mendélisme.....	<i>F. Moreau.</i>	15 déc. 27, 71,	I
— XI. Le Néomendélisme.....	—	30 déc. 27, 161,	I
— XII. Conclusions.....	—	15 janv. 28, 282,	I

## HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE. — URBANISME

Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au xix<sup>e</sup> siècle :

— I. Organisation de l'Empire.....	<i>F. Ganshof.</i>	30 déc. 27, 127,	I
— II. L'Eglise Impériale.....	—	15 janv. 28, 270,	I
— III. Force et faiblesse de l'Empire.....	—	30 janv. 28, 326,	I

## Les voyageurs français dans l'Orient européen :

— IX. xix <sup>e</sup> siècle.....	<i>N. Iorga.</i>	15 févr. 28, 474,	I
— X. xix <sup>e</sup> siècle ( <i>fin</i> ).....	—	29 févr. 28, 567,	I

La Yougoslavie au xix<sup>e</sup> siècle....

— I. Alexandre Obrénovitch....	<i>E. Haumont.</i>	15 févr. 28, 450,	I
--------------------------------	--------------------	-------------------	---

## La Constitution et le relief du sol en Russie.....

—	<i>Camena d'Almeida.</i>	30 mars 28, 736,	I
---	--------------------------	------------------	---

Paris sous Louis XIV.....	<i>Marcel Poëte.</i>	15 déc. 27, 33,	I
---------------------------	----------------------	-----------------	---

## MUSIQUE

## Les instruments de musique au moyen âge :

— I. Les instruments à vent..	<i>Th. Gérold.</i>	15 janv. 28, 234,	I
— II. Les instruments à vent ( <i>suite</i> ).....	—	15 févr. 28, 459,	I
— III. Les instruments à cordes.	—	15 mars 28, 609,	I

## VARIÉTÉS

		Date du N°	Page	Tome
A propos du Prix Nobel :				
— Grazia-Deledda.....	<i>E. Almagia.</i>	15 déc.	27, 95,	I
La légende du suicide de J.-J. Rousseau.....	<i>L. Abatangel.</i>	30 déc.	27, 185,	I

## BIBLIOGRAPHIE

Chateaubriand, par Pierre -Moreau	<i>J. Brunel.</i>	15 mars	28, 670,	I
-----------------------------------	-------------------	---------	----------	---

---

## La nouvelle antenne

---

« *Les paroles s'envolent* », écrivait ÉMILE FAGUET lorsqu'il fondait la Revue des Cours et Conférences. Que dirait-il aujourd'hui ?

*Sur les ailes mystérieuses de l'Éther, dans le silence et l'immensité, les paroles traversent l'espace. Sur le bout du fil comme sur une raquette, l'homme, curieux de la parole humaine, appelle, immobilise, écoute les voyageuses. Paroles d'orateur, paroles d'acteurs, paroles de science, paroles de poésie, l'oreille les saisit et l'homme s'en nourrit.*

*Mais elles ne se posent qu'un instant. La vibration éteinte, voici que la parole meurt ; rien ne saurait la réveiller. L'esprit la redemande à la mémoire et au cœur ; il n'en reviendra qu'une ombre sans force et sans vie.*

*Parmi les paroles de ce temps, les plus fortes peut-être, les plus hautes et non pas les moins utiles (je mets à part les paroles religieuses), ce sont celles des professeurs.*

*Elles sont dégagées (ou elles doivent l'être) des passions et des intérêts par trop transitoires. Elles sont méthodiques et réfléchies parce que le maître qui ne chercherait pas d'abord la vérité serait méprisé et chassé. Elles sont fécondes, et vont vers la vie, parce qu'elles s'adressent avant tout à des étudiants qu'il faut préparer à la vie. Enfin elles sont françaises de fond et de forme sans cesser d'être universellement humaines, parce que la langue et le génie de notre pays tendent à l'Universalité.*

*On voudrait, pour ces paroles qui doivent être méditées, des antennes miraculeuses qui garderaient leur trésor, et ne le perdraient pas à l'instant même. Mais les physiciens ne possèdent pas de telles antennes et les marchands de Radios n'en font point commerce.*

Oserai-je dire que ces merveilleuses antennes nous les avons ici ? Ce n'est pas moi qui les ai inventées. Elles sont aussi vieilles que l'imprimerie et l'écriture. Notre seul mérite, c'est de faire la « sélection » des paroles à recueillir. Sélection facile, car jamais les grandes Universités françaises n'ont compté plus de maîtres d'élite et prêts à donner largement leur science et leur talent. Sélection difficile, parce que nous aurions voulu tout arrêter au passage.

Le désir de mettre dans nos numéros la plus grande variété et satisfaire toutes les curiosités légitimes de ce temps, sans perdre de vue la généralité des disciplines humaines, a été notre guide dans le choix des cours que nous offrons cette année.

Nous disions que notre antenne est merveilleuse ! Elle l'est plus qu'on ne croit. Elle conserve, en effet, à ce qu'elle saisit, le mouvement et l'animation de la parole, mais elle ne retient ni les tâtonnements ni les faiblesses de la parole trop improvisée. Par quel procédé secret ? Je veux le révéler très haut. Nos collaborateurs ne se contentent pas de « parler » ; ces Maîtres, au milieu de leur labeur, veulent bien ou rédiger ou revoir eux-mêmes les leçons qu'ils nous autorisent à reproduire. La Revue des Cours et ses abonnés leur en gardent une profonde et respectueuse reconnaissance.

FORTUNAT STROWSKI,  
Membre de l'institut.

---



REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

Les origines humaines  
et l'évolution de l'intelligence.

Cours de M. Edouard LE ROY,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur au Collège de France.*

I

Le phénomène humain.

Une série de leçons fut consacrée précédemment au fait général de l'évolution biologique envisagé dans ses grandes lignes d'ensemble (1). Ce fait, — car c'en est un, et non une pure théorie, — nous l'avons alors étudié en lui-même et pour lui-même, cherchant d'abord à le discuter, à en éprouver la consistance positive, puis nous efforçant de découvrir ce qu'il signifie, de l'interpréter philosophiquement, de le comprendre en profondeur. Bref, à partir d'une documentation mise autant que possible à jour, il s'agissait d'atteindre, de dégager la métaphysique du transformisme. Le travail, d'ailleurs, a été conduit sans égard particulier à telle ou telle espèce vivante, non plus qu'à tel ou tel événe-

(1) Voir la *Revue des Cours et Conférences*, nos du 15 décembre 1926 au 15 juillet 1927. — Ces pages, augmentées d'une préface, ont été ensuite réunies en un volume paru à la librairie Boivin, sous le même titre : *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*.

ment plus ou moins considérable dans l'histoire de la vie. Déjà, cependant, le dessein transparaissait peut-être, à l'arrière-plan, de préparer ainsi une étude ultérieure : celle de l'Homme. Nous possédons désormais, disposé à cette fin, un cadre de science et de philosophie conjuguées, un corps de principes dont il reste à poursuivre l'application. Le moment est donc venu de faire un pas de plus et d'aborder en face le problème des origines humaines, du même point de vue et dans le même esprit toujours. Telle sera en effet la tâche que nous allons entreprendre maintenant.

Faut-il redire la principale conclusion naguère obtenue ? Deux thèses corrélatives la résument, qui deviendront pour nous dorénavant deux idées directrices et qui, réciproquement, recevront de nos études nouvelles un surcroît de lumière. Il y a, au fond de la vie, comme la cause majeure de ses changements et de son progrès, un facteur d'ordre psychique, une authentique puissance d'invention, seule capable de réaliser ce qui, sans elle, resterait improbabilité physiquement équivalente à de l'impossible. D'autre part, la vie se défait ou du moins s'arrête et se fixe en mécanisme inertial, en habitude, en matière. Tout porte à penser d'ailleurs que la vie infra-humaine, dans son état actuel, est, presque entière et à peu près définitivement, réduite en habitudes mécanisées, matérialisées : de sorte que, par rapport à ses phénomènes, l'explication physico-chimique joue un rôle prépondérant. Mais tout porte à penser aussi qu'il n'en fut pas toujours de même et que, jadis, à chaque moment où naissait une forme spécifique nouvelle, beaucoup plus efficace, a dû être le facteur psychique de l'invention, chaque espèce culminante ayant été à son heure et à son rang dépositaire privilégiée du psychisme vital, du pouvoir d'initiative qui constitue le véritable potentiel de progrès, donc le véritable principe explicatif. Or, comment ressaisir aujourd'hui le jeu d'un tel facteur qui semble irrévocablement disparu, évanoui ? Un seul moyen pour cela : s'adresser au seul être contemporain où, de l'aveu unanime, subsiste encore vive la puissance d'évolution créatrice, je veux dire à l'Homme, et l'observer en tant qu'inventeur ; puis remonter, par analogie rétrospective, au passé paléontologique. Je ne vois aucune autre manière, si détournée que celle-ci paraisse, d'établir positivement une métaphysique de la vie, sans risques d'éliminations abusives. Ce que peut donner une semblable procédure, il est, de toute façon, nécessaire d'en faire l'épreuve. De là, très naturellement introduit, le double objet de ce cours : une enquête sur les origines humaines, avec l'intention de discerner surtout les voies dans

lesquelles s'est accomplie l'évolution de l'intelligence. Nous arriverons ainsi, par un chemin direct et assez vite, au but visé depuis l'ouverture de nos travaux : définir les racines biologiques de la liberté. Toutefois, avant de nous mettre à l'œuvre, quelques remarques préliminaires s'imposent, pour déterminer la méthode à suivre.

En quels termes, sous quel jour, dans quelle perspective convient-il de poser le problème de l'homme, au début de la recherche ? Ou, si l'on préfère, quel point de vue est-il meilleur de choisir pour aborder ce problème ? Voilà bien la question qui se présente la première ; c'est inévitablement la question initiale. Peut-être semble-t-elle fort aisée à résoudre. Cependant il n'y faut répondre qu'avec prudence. Une opinion banale veut que le travail propre du philosophe soit un pur travail de systématisation critique et ne commence qu'après l'heure où le savant a fini le sien. Or, M. Bergson a très justement insisté sur les inconvénients, sur les périls d'une semblable division du travail (1). Nous voulons obtenir finalement des conclusions d'ordre philosophique. Nous ne serons toutefois satisfaits que d'une philosophie solidement fondée sur une ferme base de faits positifs. Eh bien ! Peut-on admettre, peut-on même concevoir que l'interprétation métaphysique des faits se laisse à tel point séparer de leur établissement, que l'une reste encore libre quand l'autre est achevé ? La véritable recherche ne connaît pas une pareille indépendance de compartiments. Gardons-nous d'accepter trop vite certains cadres de classification, lourds de postulats au moins prématurés, fort contestables par conséquent, bien que si usuels qu'ordinairement on en remarque à peine l'artifice tout scolaire. Non, le philosophe ne saurait renoncer à intervenir dans la discussion même des faits, s'il veut éviter le risque de les recevoir déjà informés par une métaphysique plus ou moins occulte. Aussi, dans les leçons qui vont suivre comme dans celles qui les ont précédées, parlerai-je de science autant, sinon plus encore, que de philosophie. Les deux disciplines, primitivement confondues, ne deviennent séparables qu'au terme du voyage ; et elles commencent l'étape ensemble, sur un terrain commun, distinguées seulement par l'orientation que prennent leurs espérances.

De ce principe, une application s'impose à nous sans plus attendre, à propos de la question préliminaire laissée tout à l'heure en suspens. Le problème de l'homme nous intéresse à un double titre. D'abord, à un point de vue spécifiquement

(1) *Évolution créatrice*, p. 212-213.

philosophique, parce que nous-mêmes appartenons au groupe humain et que nous disposons de ressources particulières pour le connaître, d'une connaissance profonde, intérieure, métaphysique, plus immédiatement que n'importe quel autre groupe vivant. Puis, à un point de vue qu'on peut dire scientifique, au sens vulgaire de ce mot, parce que l'homme (nous le verrons de mieux en mieux à mesure que nous avancerons dans notre étude) se distingue au milieu des vivants par des caractères exceptionnels qui en font un être singulier, vraiment extraordinaire, même aux yeux du savant le plus soucieux de positivité stricte, le moins prévenu de philosophie, le moins incliné vers la considération des faits de conscience et l'usage des méthodes correspondantes, analyse réflexive ou introspection. Bien entendu, je ne saurais partager les défiances qu'inspirent à plusieurs l'emploi de ces méthodes, le recours à ces considérations. Les mettre en œuvre, c'est l'office propre du philosophe ; rien n'aurait puissance de les suppléer pour lui ; elles constituent son outil essentiel, original ; on peut d'ailleurs les manier aussi positivement que nulles autres, et nous y viendrons. Mais faut-il en partir ? Voilà ce que nous avons tout d'abord à nous demander.

Or, manifeste est le danger que l'on court à prendre d'emblée les choses du premier biais. L'homme est alors trop vite séparé de la nature antécédente et environnante, non comme conséquence d'une discussion dûment conduite, mais par l'effet d'un postulat préalable, inhérent à la méthode même qui organise et dirige la recherche ; d'où un péril évident de subjectivité dans les conclusions ultérieures : péril d'anthropocentrisme générateur d'anthropomorphisme. Il y a donc nécessité pratique d'adopter d'abord la seconde attitude. Pour commencer, dès lors, nous nous abstiendrons provisoirement de toute métaphysique, nous nous bornerons à une simple description et analyse du phénomène humain. Comment apparaît l'Humanité lorsqu'on s'attache à l'observer du même regard extérieur que le regard jeté du point de vue paléontologique sur les Trilobites ou les Dinosauriens ? Et, à l'inverse, quelle impression peut-être nouvelle nous font réciproquement Dinosauriens et Trilobites, si nous les mettons franchement, dans nos perspectives, en série zoologique avec l'Humanité ? Voilà, en deux mots, la double question par l'examen de laquelle doit s'ouvrir l'enquête.

Cette question initiale et préparatoire, il faut de toute manière qu'elle soit posée, puis résolue. Des savants, en foule et depuis longtemps déjà, s'occupent d'anatomie, de physiologie, de psychologie, de sociologie, à propos de l'homme considéré en lui-



même et à part. D'autres, non moins nombreux, scrutent les propriétés ou l'histoire de la vie dans ses formes infra-humaines. Mais à peine peut-on citer quelque tentative réelle pour établir un harmonieux raccord entre ces deux cycles de recherches. Si étroitement connexes que se montrent dans la nature l'humain et le non-humain, une tendance obstinément persistante, une tendance dont on ne se dégage guère en pratique, sinon en théorie, nous les fait regarder de points de vue bien différents, comme de deux pôles opposés. Ici, on va du dehors au dedans, vers des choses ; et là, au contraire, du dedans au dehors, à partir d'un sujet. En parlant ainsi, je n'oublie pas certains essais de nouvelles disciplines : psychologie de comportement, sociologie objective. Ce sont en effet autant de transitions qui, par diverses voies, conduisent de la philosophie à la science. Mais le mouvement inverse et complémentaire ne s'est guère dessiné jusqu'à ce jour ; la biologie n'a pas su, au même titre et avec une largeur égale, étudier l'homme en qualité de vivant. A cet égard, théoriciens et observateurs se comportent presque toujours comme si — même devant la science, qui ne traite pourtant que des purs phénomènes — l'homme était un univers ; et tout ce qui n'est pas l'homme, un autre univers. Seules, à peu près, l'anatomic et la morphologie ont esquissé l'ébauche d'une soudure, attentives à voir effectivement dans l'homme un élément de leurs systèmes, et un élément essentiel. Toutefois, parce que leur spécialité même les détourne des considérations proprement fonctionnelles, parce qu'elles se restreignent donc à un domaine et opèrent avec des procédés trop étroits, on ne saurait dire qu'elles aient réussi ni qu'elles suffisent à constituer vraiment une « biologie humaine ». Celle-ci néanmoins tend aujourd'hui à prendre corps. Cependant elle veut pour cela d'autres données, un point de départ plus riche, l'usage de méthodes moins exclusives. Dans sa condition actuelle, malgré le renfort des études physiologiques et psychologiques, faute peut-être tout simplement d'en concevoir et pratiquer l'union sans préjugé limitatif, elle mutile trop souvent le phénomène humain, dont je ne sais quel souci de positivité mal entendue la porte à négliger dès le principe quelques-uns des traits les plus remarquables et les plus caractéristiques. Aussi n'arrive-t-elle qu'à obscurcir davantage encore, au lieu d'y jeter quelque lumière, nos incertitudes sur la vraie place de l'homme dans la nature. Est donc à reprendre sur des fondements élargis, pour combler cette lacune, le problème d'une synthèse légitime ou plutôt nécessaire.

Mais comment conduire l'examen nouveau ? Sans doute il se

peut qu'après étude nous soyons amenés à reconnaître une certaine transcendance de l'homme. Du moins ne saurait-on l'admettre d'avance, de prime abord, à titre de postulat préalable. Nul ne contestera que rien n'autorise à réserver un traitement spécial aux faits de notre groupe zoologique sous le seul prétexte que nous lui appartenons. D'ailleurs il n'est pas davantage permis de fermer les yeux sur les caractères propres de ce groupe, fussent-ils sans analogues dans les groupes inférieurs, pourvu seulement que le constat positif en demeure aussi régulièrement possible. Notre soin doit donc être tout d'abord de regarder l'homme en purs naturalistes, mais en naturalistes exempts d'idées préconçues, attentifs à la richesse entière du réel, sans rien y relever de ce qui dépasse l'ordre phénoménal, mais sans rien non plus en méconnaître de ce qu'une observation par l'extérieur ferait noter au sujet de n'importe quelle espèce vivante nouvellement découverte en quelque recoin inexploré du monde ou à la surface d'une autre planète. Et c'est le résultat de cette appréhension impartiale qui, ensuite, sera pris comme point de départ, quand il s'agira de passer à la spéculation métaphysique.

L'effort à donner en ce sens n'est pas facile. Déjà malaisée se révèle au physicien et au biologiste la tâche de raccorder, de façon à en faire un seul et unique système, des êtres ou des faits qui n'appartiennent pas au même étage d'approximation, au même niveau de phénoménalité, au même ordre d'existence : atomes, soleils et nébuleuses, — microbes, animaux ou plantes et biosphère, — règnes de l'inerte et du vivant, connus l'un par grands nombres, l'autre par unités individuelles. Beaucoup plus ardu encore pour nos esprits sera sans nul doute le travail de mettre en prolongement deux mondes où mènent deux voies de pensée très différentes, inverses : le monde biologique saisi entièrement du dehors et le monde humain perçu avant tout du dedans. Il s'agit alors en vérité pour nous d'émerger hors de notre sphère personnelle et normale, de nous oublier provisoirement nous-mêmes, d'apprendre à nous voir — au moins un instant — comme si nous nous ignorions encore et venions de nous découvrir. Un pareil retournement est bien contraire à nos habitudes les plus invétérées. Mais il faut s'y résoudre ; c'est la seule manière de pouvoir ensuite, sans risque d'illusion, définir le psychisme infra-humain et l'invention vitale, interpréter la nature par l'homme, vérifier enfin nos thèses de métaphysique transformiste ; et l'on verra aussi, je l'espère, quel renouvellement de perspectives en résulte pour plusieurs des principaux problèmes de la philosophie, quel intérêt puissant, dramatique même, ar-

rivent à prendre, une fois redécouverts ainsi, les faits humains les plus communs.

Au cours de cette recherche, nous aurons à consulter divers documents. Par-dessus tout, des mémoires techniques : ce sera notre source majeure ; puis, quelques livres généraux et déjà presque philosophiques. dus eux-mêmes, pour la plupart, à des savants. Les uns et les autres seront mentionnés, chemin faisant, au fur et à mesure de leur utilisation. Mais je dois indiquer tout de suite et à part une source d'un autre genre, où j'ai puisé sans réserve, surtout pour les premières leçons. Déjà, l'année dernière, je citais à maintes reprises le nom d'un paléontologiste éminent, doublé d'un vrai philosophe, le Père Teilhard de Chardin : je ne puis me dispenser de redire aujourd'hui ce que j'en disais alors. Les vues qui vont être présentées, particulièrement au début de ce cours, nous les avons tant de fois et de si près discutées ensemble, lui et moi, que nous en sommes venus à les enchaîner dans le même ordre, à les traduire presque par les mêmes formules, et que désormais nous ne saurions plus nous-mêmes y faire un départ exact de nos apports respectifs. Une citation préliminaire et globale, dûment soulignée, était donc nécessaire ici, d'autant que le P. Teilhard, à l'heure où je parle, n'a rien publié encore de son côté sur les matières de nos réflexions communes, et que par suite il ne me sera presque jamais possible de renvoyer à un texte précis pour le détail de mes emprunts. Cependant je me rencontrerai sans cesse avec lui : rencontres voulues, car une de mes intentions est de faire connaître sa pensée. Pour cela, faisant parfois office de simple rapporteur, j'exploiterai jusqu'à des inédits, dont je reproduirai certaines remarques et même certaines expressions sans toujours les distinguer des miennes (1). Ainsi d'ailleurs ai-je déjà procédé, dans les pages qui précèdent, en posant le problème : l'important, pensons-nous tous deux, n'est-ce pas l'idée plus que son auteur ?

Quoi qu'il en soit, entrons maintenant au vif de notre sujet initial. Nous allons nous placer tout d'abord, comme il a paru préférable, au seul point de vue du phénomène humain ; et, de ce point de vue strictement zoologique, nous essaierons de noter en purs naturalistes les caractères distinctifs de l'Homme. J'en aperçois quatre, distribués en deux couples, dont l'analyse montrera, si je ne me trompe, ce que l'Humanité a de littéralement extraordinaire et unique parmi les formes vivantes.

(1) Ce qui fait, soit dit en passant, que, malgré tout, j'en reste seul responsable.



Le plus extérieur de ces caractères — *faible différenciation morphologique du corps humain* — est au premier coup d'œil assez déconcertant, car il ne semble guère en harmonie avec l'importance que l'homme a prise dans la biosphère, avec la grandeur du rôle qu'il y joue. C'est de ce contraste même que surgira notre problème d'ouverture ; et il importe donc de le bien marquer.

Je ne veux pas dire seulement que, par son intime structure, — protoplasme, cellules, tissus ou fibres, sécrétions et appareils, type fondamental d'organisation, — l'homme est fort près des animaux. On peut préciser davantage en resserrant le domaine des comparaisons. Il y a même ici deux faits connexes, complémentaires. Somatiquement, et à s'en tenir aux grandes lignes, l'Homme diffère assez peu des formes animales au milieu desquelles il émerge : c'est un Primate, — voilà le premier fait ; et (voici le second), parce que tel, on retrouve en lui, conservés avec une étonnante fraîcheur, quelques-uns des principaux traits zoologiques propres aux plus anciens Mammifères connus. « Réduction de la face, accroissement de la partie cérébrale du crâne, station bipède coïncidant avec une refonte générale de l'équilibre du corps, mais n'amenant aucune transformation profonde des os pris un à un : voilà tout ce que l'ostéologie trouve à signaler pour distinguer l'Homme des Anthropoïdes. Forme des membres, nombre des doigts, dessin des dents, si curieusement primitifs, qu'ils évoquent un âge du monde où ne vivaient encore aucuns des Carnassiers ou des Ongulés qui peuplent aujourd'hui les continents : tels sont les traits qui surprennent le paléontologiste, quand il étudie la morphologie humaine » (1).

Mesuré suivant les mêmes indices qu'on adopte d'ordinaire pour séparer les unes des autres et pour sérier entre elles les diverses formes animales, « l'Homme diffère moins des Singes que l'Oiseau des Reptiles, que le Phoque du reste des Carnassiers ». De là résulte l'humble place qu'on lui réserve dans la classification usuelle des formes vivantes. Parmi les embranchements du règne animal, c'est à celui des Vertébrés qu'il appartient. Puis, à l'intérieur de cet embranchement, il est rangé dans la classe des Mammifères, dans l'ordre des Primates, où les Hominiens ne forment qu'une famille, au sein de laquelle se détache le genre *Homo*, qui n'est plus représenté, de nos jours, que par l'unique espèce *Homo sapiens*. On remarquera, de ce point de

(1) Teilhard, Conférence inédite. — Même référence pour les passages ci-dessous mis entre guillemets, sauf indication contraire.

vue, quelle petite place nous occupons en définitive dans le système total, quel petit coin nous y est seul réservé.

Ce premier caractère de l'Homme, — à savoir, sa faible différenciation morphologique, — tendrait à en diminuer l'importance dans l'histoire de la vie. De là une singularité : l'apparence de disproportion entre l'originalité médiocre de la forme humaine et la grandeur pourtant indéniable de son rôle biologique. Il nous faudra plus tard discuter attentivement ce paradoxe. Contentons-nous maintenant de l'atténuer en quelque mesure par une simple remarque tirée de ce que montre le moindre coup d'œil sur le passé de l'évolution. Il suffit en effet d'un tel regard, si rapide et sommaire qu'on le laisse, pour être aussitôt invité à se défendre contre l'impression de désaccord qui nous était tout à l'heure suggérée. Quoi qu'il puisse paraître d'abord, la faible spécialisation morphologique du type humain n'est pas du tout par elle seule, au moins n'est pas forcément un caractère négatif ou restrictif. Bien au contraire, pour peu qu'on l'associe aux autres propriétés de l'espèce, elle acquiert un sens qui lui fait prendre place parmi les indices les plus nettement symptomatiques de ce qu'il nous faudra sans doute appeler un jour la transcendance du fait humain. Le progrès de la vie s'est jadis effectué toujours, en ce qu'il avait chaque fois de principal, par l'intervention de formes incomplètement spécialisées. En tout point de bifurcation ou plutôt de rayonnement verticillaire dans la série multiplement ramifiée des vivants, on observe une circonstance qui se répète invariable et qui est significative : chaque branche immédiatement plus parfaite, précise et distincte, mieux adaptée, n'est qu'une branche latérale dont la voie finit tôt ou tard en impasse, tandis qu'une issue reste libre sans fin vers de victorieuses destinées le long de la branche restée générale et confuse, proche de la richesse originelle, moins réduite en spécialisations définies, comme si la charge de potentiel évolutif ne demeurerait suffisante, comme si la puissance d'invention ne se maintenait vive qu'à la condition d'échapper aux prises, à l'empire de trop explicites habitudes. Quand on a remarqué ce fait constant, on cesse de voir, dans le faible écart morphologique du type humain, dans sa primitivité relative, un caractère inconciliable avec son importance de première grandeur au sein de la biosphère.

Reconnaissons-le néanmoins : l'absence de traits distinctifs saillants, dans la physionomie extérieure de l'Homme, incline trop souvent et avec trop de facilité les classificateurs à sous-estimer la valeur objective de l'événement que fut l'apparition de la forme humaine. Cette absence, en tout cas, contribue certai-

nement à répandre parmi les naturalistes une impression ambiguë et non sans effets perturbateurs, dont peut-être même ne se rendent-ils pas toujours un compte assez clair, l'impression que l'Homme est pour la science un être mixte, paradoxal, en qui ne se prolongent pas très bien, en qui se gauchissent plutôt et s'altèrent les lignes de perspective dessinées par le système des autres catégories animales. D'où un embarras, une hésitation plus ou moins avouée entre deux attitudes contraires. Considéré zoologiquement, dans les propriétés caractéristiques de son corps, l'Homme risque de passer inaperçu, méconnu, noyé au milieu des vivants qui l'entourent, à moins que tout à l'inverse, par un véritable renversement du pour au contre, si l'on est philosophe plus que savant, il ne semble déraciné, isolé, sans commune mesure avec ses voisins morphologiques.

Pour corriger pleinement la première impression et ne pas tomber dans l'excès contraire, pour sauvegarder la grandeur du fait humain sans le détacher de son cadre expérimental ni contredire ses modestes apparences, il faut que le regard se porte sur un deuxième caractère zoologique de l'Humanité, non moins positif que le précédent, mais qui déjà commence à révéler en plus vraie lumière, bien que toujours d'un point de vue extérieur, l'étonnante originalité de notre groupe : je veux dire sa puissance vraiment unique d'envahissement et de conquête, bref *l'extension du règne humain*.

Ici, une parenthèse, parce que dès maintenant une explication est nécessaire, à cause du mot « règne » employé dans la formule dont je viens de faire usage. On parle d'habitude — je le rappelais à l'instant — de *l'espèce humaine*. Même le groupe élargi des Hominidés ou Hominiens ne mérite pas, répétons-le, d'être tenu zoologiquement pour plus qu'une famille ou, à la rigueur, un sous-ordre. Cependant, nul ne l'ignore, quelques naturalistes (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, de Quatrefages, par exemple) ont voulu autrefois constituer avec l'homme un règne nouveau, le « règne humain », eu égard (disaient-ils) à la supériorité de son intelligence et peut-être surtout à sa religiosité. Sans doute, ce sont là des traits dignes d'attention. Mais, a-t-on objecté aussitôt (non sans quelque apparence de raison tout au moins), pour classer les animaux, en général, on ne se fonde pas sur leurs caractères psychiques. Pourquoi changer de méthode en arrivant à l'homme ? Rien n'y autorise : Linné, Lamarck l'avaient parfaitement compris. Et Darwin de même. Après avoir fait observer que, sous le rapport de l'intelligence ou de

l'instinct, on trouverait dans la classe des Insectes (entre une fourmi et un parasite, par exemple) des différences bien plus grandes qu'entre l'Homme et le Singe. Darwin ajoute cette parole souvent citée : « Si l'homme n'avait pas été son propre classificateur, il n'eût jamais songé à fonder un ordre séparé pour s'y placer (1). »

Je dois dire que ces divers arguments ne me semblent pas tous d'égale valeur. Le moment n'est pas venu encore de discuter complètement la question, plus complexe et plus grave qu'elle ne paraît peut-être à première vue. Nous y reviendrons bientôt ; contentons-nous ici de quelques remarques préparatoires brièvement indiquées.

Celle-ci, d'abord. L'intelligence humaine présente un caractère distinctif tout à fait original et qui a quelque chose d'exceptionnel, d'unique, sans analogue véritable nulle part ailleurs : *la capacité de réflexion*. Non seulement l'homme pense, mais il sait qu'il pense : il y a en lui pensée de la pensée. D'où une puissance d'abstraction, génératrice du langage conceptuel, que l'animal ne possède certainement pas. On ne saurait exagérer l'importance de ce caractère. Il creuse, entre l'homme le plus inférieur et l'anthropoïde le plus voisin, un fossé large et profond. Qui, autre que l'homme, est « raisonnable » ? qui dépasse la simple conscience directe et parvient rétrospectivement ou par avance à construire, à méditer une théorie de ses actes ? C'est pourquoi, sans même aller plus loin dans l'analyse, j'hésiterais fort, pour ma part, à donner comme évident que, de l'Homme au Singe, sous le rapport intellectuel, la différence n'est que dans le degré, avec un écart moindre que tels autres écarts observables au sein de l'animalité pure.

Il n'est pas absurde, loin de là, d'admettre qu'une différence de ce genre, aussi radicale, aussi féconde en conséquences multiples, soit équivalente à celles qu'on invoque traditionnellement pour distinguer les règnes. Tout le monde connaît la formule classique : le minéral existe, — le végétal existe et vit, — l'animal existe, vit et sent. Eh bien ! Si on ajoute : « l'homme existe, vit, sent et pense », il est permis de prétendre qu'on fait intervenir une différence du même ordre de grandeur que les précédentes.

Au moins, dira-t-on, est-elle d'une autre nature que celles qui, jusque-là, ont présidé à la classification. C'est possible. Je ne

(1) Boule, *Les Hommes fossiles*, 2<sup>e</sup> éd., p. 66.



vois néanmoins, pour cela, aucune raison valable de négliger un tel caractère, car il porte sur un trait de comportement aussi réel et positif que nul autre, aussi accessible à l'observation externe. De ce qu'avant d'atteindre l'homme on ne s'est pas servi du caractère intellectuel comme d'un principe classificateur, s'ensuit-il qu'on ne doive jamais s'en servir ? Ce serait oublier que, pour établir les compartiments successifs du cadre dichotomique antérieur, on a changé à maintes reprises le type des considérations employées. En définissant l'animal, le vertébré, le mammifère, le primate, on s'est fondé tour à tour sur des faits aussi hétérogènes que le procédé de capture énergétique, la disposition du squelette, les phénomènes de génération ou d'allaitement, l'importance prise par le système nerveux, etc. Au seuil de chaque étage nouveau, on aurait pu déjà produire le raisonnement jugé sans réplique : « Vous recourez à des caractères laissés jusqu'ici à l'écart. » A-t-on meilleur droit de parler ainsi en face des seuls caractères intellectuels ? Je me demande si admettre cela n'équivaut pas au fond à postuler, quoiqu'on s'en défende, une certaine transcendance de ces derniers caractères. Pourquoi les regarder comme si différents des autres, comme incomparables ? On n'y est pas autorisé de prime abord. Et qu'on ne craigne pas, en admettant les faits du psychisme, de rompre d'avance avec les cadres de la physico-chimie : nous n'en savons rien *a priori*, toutes possibilités de réduction ultérieure (autant qu'elles existent) restant ouvertes après comme avant.

Au surplus, les cadres de classification valables pour l'époque actuelle doivent être parfois remaniés en paléontologie. Faut-il décréter qu'obligatoirement ces mêmes cadres suffiront à tout jamais ? On ne s'y tient que par une sorte de routine paresseuse ; et peut-être ce conservatisme ne va-t-il pas sans inconvénients : la vie est tellement plus riche, plus variée que nos conceptions ! Quelques-uns aujourd'hui commencent à s'en douter et à tenir compte enfin de ce doute. Certaines discussions récentes en témoignent. N'y aurait-il pas lieu, par exemple, d'accroître l'importance relative du groupe formé par les êtres qu'on appelle d'ordinaire « Poissons cuirassés du Dévonien » ou, au Secondaire, celui des Reptiles à pattes, des Théromorphes ? Ceux-ci offrent des traits de reptiles, des traits de mammifères, et ne sont vraiment ni l'un ni l'autre. Ceux-là sont rangés communément dans la classe des Poissons ; ils en diffèrent cependant par des caractères essentiels : extériorité du squelette, manque de mâchoire inférieure, peut-être même absence de corde dor-

sale cartilagineuse marquant l'axe de l'animal (1). De pareilles différences, à ne citer qu'elles, semblent assez considérables pour qu'on se demande s'il ne vaudrait pas mieux constituer ici et là des classes nouvelles. Si on admet qu'il ne soit pas déraisonnable de répondre affirmativement à cette question, rien n'empêche de conclure d'une façon analogue en ce qui concerne l'Homme. L'avenir a bien autant de droits que le passé. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, on aurait tort de décréter une fois pour toutes une classification purement statique. La signification et la portée de certaines différences ont pu aller grandissant au cours de l'évolution. Bien des choses commencent petitement, qui se sont ensuite beaucoup accrues. Telle division aujourd'hui majeure, classe ou même embranchement, n'a débuté sans doute que par une faible variation (je ne dis pas infinitésimale, mais enfin de modeste ampleur). C'est dans le même sens que le groupe humain, médiocrement différencié à sa naissance, peut tendre cependant — si le but n'est pas atteint encore — à devenir de plus en plus un véritable règne. Ainsi la question, quand on y réfléchit, révèle sa complexité.

Mais je ne veux pas insister davantage sur ces remarques. Nous sommes là en face d'une discussion à reprendre plus tard, après information, et qui sera reprise en son temps. Il ne s'agit, pour le moment, que de prévenir un malentendu. Aussi bien, que gagnerions-nous à faire monter le groupe humain de quelques rangs sur l'échelle de la classification, si nous le laissons toujours inséré à un certain niveau dans la hiérarchie des formes qui le précèdent chronologiquement ? Sans doute ne serait-ce pas encore assez pour en traduire l'originale valeur. J'espère montrer bientôt que la véritable solution du problème est toute différente. Provisoirement, donc, je m'en tiendrai à la classification usuelle. Mais je n'en parlerai pas moins de règne humain. Seulement je n'attacherai à ce terme que le sens d'une domination sur la Terre, domination qui appartient aujourd'hui à l'Homme, de même que, pendant le secondaire, elle appartenait aux Reptiles. Telle sera notre perspective dans l'analyse du second caractère de l'Humanité, analyse à laquelle je reviens après une digression qui, du reste, l'aura préparée utilement.

Du simple point de vue géographique, il y a quelque chose de prodigieux dans le spectacle que nous offre la croissance de

(1) On l'a soutenu dernièrement, bien qu'à vrai dire cela paraisse assez difficile à constater en toute certitude.

l'Homme à travers la forêt des formes vivantes, l'énergie de la marée humaine qui monte victorieuse et recouvre la Terre. A quoi pourrait-on comparer une telle invasion suivie d'un tel empire ? Parcourons tout le royaume actuel et toute l'histoire passée de la vie animale ; puis revenons à nous-mêmes, après ce voyage dans les zones infra-humaines et anté-humaines de la vie. L'impression sera irrésistible : nous resterons interdits et stupéfaits devant le triomphe zoologique de l'Humanité.

A certaines époques, sans doute, nous voyons dans le passé les continents couverts d'Amphibiens, de Reptiles, de Mammifères. Au temps actuel, de même, on a pu dire que la Fourmi est maîtresse du sous-sol autant que l'Homme l'est du sol. Toutefois ces invasions successives, si remarquables soient-elles, demeurent bien différentes, au fond, de l'invasion humaine. « Amphibiens et Reptiles, pour ne parler que d'eux, ne représentent pas des nappes simples de vie. » Et non plus, c'est bien évident, les Mammifères. Sous ces noms qui expriment surtout un type général et abstrait d'organisation et de comportement vital, nous réunissons par l'accolade d'une étiquette symbolique une immense variété d'êtres disparates, une foule d'espèces et même de plus vastes groupes ; nous englobons un ensemble parfois très lâche de formes disjointes, sinon hostiles : des subdivisions s'imposeraient nombreuses, des cloisonnements tout à fait naturels. De même dans le monde actuel des Fourmis. L'Humanité, au contraire, — et c'est là un caractère d'importance majeure aux yeux du naturaliste, — l'Humanité constitue un tout morphologique d'une simplicité, d'une homogénéité surprenantes. Nous l'avons déjà reconnu avec le P. Teilhard : « Très peu de chose, ostéologiquement parlant, la distingue des autres Primates ; de simples nuances, difficiles souvent à fixer, séparent, de nos jours du moins, les races qui la composent. »

Eh bien ! C'est avec une pareille unité d'ensemble, — faite en somme d'un « presque rien » morphologique, — c'est *malgré* cette unité (faut-il plutôt dire) que l'Homme apporte au zoologiste l'exemple d'un succès vital dont nul autre n'approche. Ne pensons même pas encore à la puissance que lui confère le degré de concentration individuelle où il est parvenu et qui le fait sans rival dans la conscience, dans l'invention et dans la liberté. Si, sur notre Terre supposée entièrement fossile, quelques paléontologistes descendaient d'une autre planète, sans même relever les ruines de l'art humain, ils seraient fondés à conclure, d'une simple inspection de nos ossements recueillis et situés, que le Quaternaire terrestre fut marqué par un phénomène biologique sans équi-



valent à aucune époque du passé. Par son importance, l'apparition de l'Homme n'est comparable vraiment qu'à celle de la Vie. Puis, avec une rapidité prodigieuse (eu égard au rythme si lent des événements généraux de l'histoire biosphérique), l'Homme envahit la Terre, en occupe toutes les régions, sans qu'altitude, climat, éloignement ou séparation par des mers, puissent l'arrêter. Bien plus, « comme un feu néfaste parfois à force d'être actif, il assimile ou élimine toute vie qui n'est pas d'un ordre de grandeur trop différent de la sienne ». Faut-il maintenir même cette petite réserve ? La bataille engagée se développe et s'étend de jour en jour. Qu'on jette un regard sur les étapes de cette concurrence triomphante : la marche en apparaît irrésistible. Dès le début, victorieusement, la lutte est ouverte contre la bête, pour s'installer à ses dépens sur la Terre : contre la bête et contre la forêt ou la brousse. A partir des temps néolithiques, l'homme a mainmise déjà sur la vie, par la culture des plantes, l'élevage et la domestication des animaux ; il modifie la répartition des espèces, il crée des formes nouvelles. De nos jours, les travaux de laboratoire accroissent à l'infini ce pouvoir humain ; et voici que le combat est commencé contre l'insecte et le microbe. L'élan grandit incoercible. Rien ne vaut pour lui disputer l'empire. Si, çà et là, d'autres groupes vivants paraissent rivaliser encore de capacité cosmopolite avec l'homme, « c'est bien souvent qu'il les porte avec lui et les fait bénéficier de son étrange pouvoir de dissémination et de conquête » (1). Qu'on le regrette ou non, l'Homme est en voie de capter, de transformer ou de faire mourir à son ombre le reste des animaux. Combien d'espèces aujourd'hui refoulées ou même presque anéanties ! N'est-ce pas le professeur Osborn qui, dernièrement et non sans une certaine inquiétude, posait cette question : « Pouvons-nous encore sauver les Mam-mifères ? ».

Jamais être vivant, à aucune époque, n'a occupé la Terre aussi largement que l'Homme, ni dans de telles conditions, avec un tel empire. Voilà le fait brutal, tangible, qui doit attirer l'attention sur l'avènement humain et y faire soupçonner un mystère. Ce fait mystérieux, singulier, paradoxal, ce contraste sans analogue d'une si faible différenciation morphologique et d'une si formidable expansion dominatrice, l'analyse d'un second couple de caractères va maintenant nous l'expliquer ou du moins

(1) Transport involontaire d'insectes, par exemple ; puis importation voulue d'ennemis ou de parasites pour les détruire.

nous en faire entrevoir la cause ; et, du même coup, elle posera définitivement, sous forme précise, le problème qui concerne le rapport de l'Homme à la Nature, c'est-à-dire le problème de la place qu'il occupe dans le cadre d'ensemble et de la valeur qu'il y représente.

(A suivre.)

---

# Un grand poète de la vie moderne : Emile Verhaeren (1855-1916).

Cours de M. Edmond ESTÈVE,

*Professeur à la Sorbonne.*

---

## I

### L'enfance et la jeunesse : Verhaeren à Saint-Amand, à Gand, à Louvain.

Je ne crois pas avoir à me justifier longuement — je crois même n'avoir pas du tout à me justifier, — de prendre pour matière d'un cours public de littérature française en Sorbonne l'œuvre d'un écrivain aussi illustre que le glorieux poète belge Émile Verhaeren. Mais peut-être ne m'est-il pas défendu, avant d'entrer dans mon sujet, d'exposer en quelques mots pourquoi il m'a semblé particulièrement intéressant à traiter. D'abord Verhaeren est un grand poète, non seulement le plus grand qu'ait produit jusqu'à ce jour sa petite patrie, mais un génie supérieurement doué, qui peut soutenir sans désavantage la comparaison avec ce que nous avons de plus grand dans notre lyrisme du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un poète qui a ouvert à la poésie des champs inexplorés — ou tout au moins peu explorés — et des horizons nouveaux ; un poète de la vie moderne, telle que depuis cent ans la science et l'industrie nous l'ont faite ; un poète de la vie sociale, telle qu'au point où elle en est de son évolution, l'humanité semble de plus en plus appelée à la mener ; un poète de la vie entendue en son sens le plus large, aimée et glorifiée dans toutes ses énergies et toutes ses ardeurs. Il n'est pas le premier ni le seul qui ait eu l'idée de célébrer les conquêtes et les destinées du génie humain ; mais il est le premier, je crois, à les avoir exaltées avec cette foi ardente, avec cette vibrante allégresse, avec cet enthousiasme communicatif, avec une richesse d'imagination enfin et une puissance

d'expression égales à la majesté du sujet ; le premier à avoir fait de ce qui, pendant longtemps, a passé pour l'antipode de la beauté et de la poésie, une source de poésie et de beauté. Ajoutez enfin qu'il n'est pas seulement un grand écrivain en français ayant son origine et, si je puis ainsi parler, ses racines hors de France, accident qui est survenu au cours des siècles à plusieurs reprises, mais un grand poète de langue française à l'étranger, fait plus rare, si rare qu'à ma connaissance il ne s'était pas encore produit, et que peut-être il ne se reproduira plus ; fait unique, en somme, qui mérite par là même de retenir notre curiosité et qui peut nous être la matière de profitables méditations.

Cependant, pour des raisons que je crois comprendre et qui apparaîtront d'elles-mêmes au fur et à mesure que nous avancerons dans cette étude, Verhaeren a été jusqu'ici un peu délaissé par la critique française. C'est, comme il est naturel, dans son pays natal ou par ses compatriotes, en Belgique ou par des Belges, qu'il a été étudié de préférence : par son ami Albert Mockel (1), par son compatriote l'abbé de Smet (2), par Maurice Gauchez (3), par Arnold Goffin (4), par René Golstein (5), par Georges Ramaeckers (6), par André de Poncheville (7), par Georges Doutrepont (8), par d'autres encore... En Allemagne, Stefan Zweig (9), en Angleterre, Arthur Symons (10), P. Mansell Jones (11), lui ont consacré des essais ou des travaux approfondis ; dans quelques semaines, une jeune Irlandaise soutiendra, sur les sources de son lyrisme, une thèse pour le doctorat d'université devant la Faculté des Lettres de Paris. De Genève nous arrivait naguère une étude de Ch. Baudouin sur sa symbolique (12), où toutes les ressources que peut offrir la psychanalyse étaient employées à pénétrer l'essence de son génie poétique. Il semble

(1) *Un poète de l'énergie : Émile Verhaeren, l'œuvre et l'homme*, Paris, s. d., (1917).

(2) *Émile Verhaeren. 1<sup>re</sup> partie, 1855-1893 ; 2<sup>e</sup> partie, 1894-1916*, Malines, 2 vol., 1920 et 1922.

(3) *Émile Verhaeren*, Bruxelles, 1908.

(4) *Émile Verhaeren*, Turnhout, 1919.

(5) *Émile Verhaeren, la vie et l'œuvre, l'évolution des idées*, Paris, 1924.

(6) *Émile Verhaeren*, Bruxelles, 1900.

(7) *Verhaeren en Hainaut*, Paris, 1920.

(8) *Les débuts littéraires de Verhaeren*, Louvain, Paris, 1920.

(9) *Émile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, trad. fr. par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, 1910.

(10) *Preface to Dawn*, Londres, 1898.

(11) *Émile Verhaeren, a study in the development of his art and ideas*, Londres, 1926.

(12) *Le symbole chez Verhaeren, essai de psychanalyse de l'art*, Genève, 1924.

donc que Verhaeren soit, sinon plus connu, du moins plus lu et plus apprécié à l'étranger qu'il ne l'est chez nous. Ce n'est pas pourtant qu'il n'ait eu en France des admirateurs passionnés. Certains d'entre eux lui ont voué un culte. Ils vont chercher dans les revues où depuis trente ou quarante ans elles étaient enfouies, les pages en prose que le poète n'avait pas eu le temps ou le souci de réunir ; ils recueillent avec un soin pieux ses manuscrits ou les épreuves corrigées de ses ouvrages ; ils analysent avec une perspicacité pénétrante, comme l'a fait Georges Buisseret dans son *Évolution idéologique d'Émile Verhaeren* (1), comme l'a fait André Fontaine dans sa précieuse édition des *Débâcles* (2), les démarches de son esprit, les progrès de son génie, ses habitudes de composition et ses procédés de travail. Mais personne encore chez nous ne s'est occupé de lui rendre l'hommage qu'il méritait, en lui consacrant, du point de vue français, une large étude d'ensemble. C'est cette lacune que je voudrais combler en complétant les impressions que j'ai reçues et reçois depuis longtemps de la lecture du poète par ce qu'il peut y avoir de meilleur à glaner dans les travaux de mes devanciers.

Verhaeren a été chaleureusement loué de son vivant par ceux qui goûtaient sa poésie ; il a été vivement pris à partie par ceux qui ne l'aimaient pas. La mort a mis fin aux polémiques ; elle ne laisse plus aujourd'hui de place qu'à un jugement mesuré et impartial. Sans dissimuler ma sympathie pour l'homme et mon admiration pour l'œuvre, — faute de quoi je n'aurais même pas songé à assumer cette tâche, — j'entends faire ici mon métier de critique en toute liberté. De l'analyse de ses ouvrages, éclairée dans la mesure indispensable par la connaissance de sa biographie, j'essaierai de dégager la physionomie de l'écrivain, les tendances profondes de sa poésie, et les lois de son art. J'aurai atteint entièrement mon but, si je puis arriver à préciser ce que, dans son génie, il y a de conforme ou d'étranger à notre génie national, par quels caractères il se rapproche de nous, par quels caractères il s'en écarte, ce qu'il doit à la littérature française, où il a fait son apprentissage et choisi d'abord ses modèles, et ce qu'à cette même littérature il a apporté de nouveau, d'inattendu, de déconcertant parfois, mais de puissamment original. C'est la conclusion à laquelle tendra cette étude que, sans plus de préambule, je vous demande la permission d'aborder sur-le-champ.

(1) Paris, 1910.

(2) *Les Débâcles*, manuscrit reproduit en fac-similé, précédé d'une étude sur la création poétique chez Verhaeren, Paris, 1926.



## I

Émile Verhaeren est un Flamand, un pur Flamand : Flamand de race, Flamand par son lieu d'origine. Il est né le 21 mai 1855 à Saint-Amand, gros bourg de la Flandre orientale, sur le bord de l'Escaut, à quelques lieues d'Anvers. Ses parents étaient des rentiers paisibles. Son père, après avoir acquis une large aisance dans le commerce des draperies, s'était retiré de bonne heure. Mais, parmi ses ancêtres, il y avait des gens plus hardis et plus turbulents, ceux qu'il appelle « les héros rouges de sa race », des armateurs, des marins, des soldats. C'est de l'un d'eux qu'il tiendrait, à ce qu'il prétend, « son cœur vorace immensément de rêve à travers mers et terres ». L'affirmation peut être à retenir pour ceux qui veulent expliquer le génie par l'hérédité.

En attendant la saison des voyages et des aventures, il fut élevé à Saint-Amand. C'était, nous dit-on, dans ses jeunes années, un garçonnet de mine chétive, de ceux que l'on déclare difficiles à élever, toujours malade, excessivement nerveux et impressionnable. Il a parlé lui-même de « son enfance angoissée », assiégée de visions folles et de terreurs imaginaires. Mais de cette enfance, passée dans la maison paternelle, entre les quatre êtres qui le chérissaient le plus au monde, son père, sa mère, l'oncle Gustave et la tante Amélie, il a gardé jusque dans son âge mûr le plus vivant et le plus tendre souvenir.

Je me souviens du village près de l'Escaut,  
D'où l'on voyait les grands bateaux  
Passer, ainsi qu'un rêve empanaché de vent  
Et merveilleux de voiles,  
Le soir, en cortège, sous les étoiles.

Je me souviens de la bonne saison ;  
Des parlottes, l'été, au seuil de la maison  
Et du jardin plein de lumière,  
Avec des fleurs, devant, et des étangs, derrière ;  
Je me souviens des plus hauts peupliers,  
De la volière et de la vigne en espalier  
Et des oiseaux, pareils à des flammes solaires.

Je me souviens de l'usine voisine  
— Tonnerre et météores  
Roulant et ruisselant  
De haut en bas, entre ses murs sonores. —  
Je me souviens des mille bruits brandis,  
Des émeutes de vapeur blanche  
Qu'on déchaînait le samedi,  
Pour le chômage du dimanche.

Je me souviens des pas sur le trottoir,  
En automne, le soir,

Quand, les volets fermés, on écoutait la rue  
Mourir.

La lampe à flamme crue  
Brûlait, et l'on disait le chapelet  
Et des prières à n'en plus finir !

Je me souviens du vieux cheval,  
De la vieille guimbarde aux couleurs fades,  
De ma petite amie et du rival  
Dont mes deux poings mataient la fièvre et les bravades.  
Je me souviens du passeur d'eau et du maçon,  
De la cloche dont j'ai gardé mémoire entière,  
Et dont j'entends encor le son ;  
Je me souviens du cimetière...

Mes simples vieux parents, ma bonne tante !  
— Oh ! les herbes de leur tombeau  
Que je voudrais mordre et manger ! —  
C'était si doux, la vie en abrégé !  
C'était si jeune et beau  
La vie, avec sa joie et son attente (1) !...

La maison était pour lui un univers. Elle avait un grand jardin, planté de beaux arbres, empli de fleurs, où se pavanaient des oiseaux exotiques ; un grenier mystérieux, encombré de ces objets bizarres qu'entassaient sous leurs combles les vieilles demeures de province. Autour de la maison s'étendait le village, où l'enfant vagabondait tout le jour.

Une place minime et quelques rues  
Avec un Christ au carrefour ;  
Et l'Escaut gris et puis la tour  
Qui se mire, parmi les eaux bourruës ;  
Et le quartier du Dam, misérable et lépreux,  
Jeté comme au hasard vers les prairies ;  
Et près du cimetière aux buis nombreux,  
La chapelle vouée à la Vierge Marie  
Par un marin qui s'en revint,  
On ne sait quand,  
Des Bermudes ou de Ceylan ;  
Tel est — je m'en souviens après combien d'années —  
Le village de Saint-Amand  
Où je suis né.

C'est là que je vécus mon enfance angoissée,  
Parmi les gens de peine et de métier :  
Corroyeurs, forgerons, calfats et charpentiers,  
Avec le fleuve immense au bout de ma pensée.

Les jours de franc soleil et de belle saison,  
Aux fenêtres de ma maison,  
Je regardais passer et luire  
La voile au vent des beaux navires.  
J'étais l'ami de l'horloger et du charron  
Et du vannier et du marchand de cordes.

(1) *Les Tendresses premières* : Liminaire.

J'étais un vaurien doux : toute la horde  
 Des va-nu-pieds m'appelaient par mon nom,  
 Et les mois d'or et de fruits rouges  
 J'allais, le soir venu, de bouge en bouge,  
 Chercher l'un d'eux pour m'en aller,  
 Avec son aide, à pas légers,  
 Voler  
 Dans les vergers (1).

En compagnie de Jean Til, le vieux sonneur, il montait, les soirs d'été, tout en haut du clocher de l'église. De là il voyait le large fleuve aux eaux lentes coulant entre ses berges basses, et le long de ses rives, tout autour jusqu'à l'horizon, la grasse plaine des Flandres, traversée de grandes routes, parsemée de clochers, bien cultivée et verdoyante... Telles sont, résumées par lui-même, les impressions premières qui ont façonné l'âme de Verhaeren.

## II

Quand il eut fait, à onze ans, sa première communion — une première communion pleine de foi et de ferveur, où il sanglota d'amour en recevant l'hostie — on songea à son instruction. Il n'avait jusque-là fréquenté que l'école de son village. On le mit en 1866 à l'institut Saint-Louis, de Bruxelles. En 1868, il entra en sixième au collège Sainte-Barbe, de Gand. Ce collège, tenu par les Jésuites, était un de leurs meilleurs, et un des meilleurs de Belgique. Il fut, en ces années qui précédèrent le renouveau de 1881, une des pépinières de la jeune littérature belge. Verhaeren y précéda de peu Maeterlinck, Grégoire Le Roy et Van Lerberghe. Il y eut pour condisciple Georges Rodenbach, le futur auteur de *La Jeunesse Blanche* et de *Bruges-la-Morte*, avec qui il se lia dès lors d'une étroite amitié. Il y resta six ans. De cette période de sa vie, il n'aimait pas à parler. Il n'y fait aucune allusion dans aucun de ses livres où il lui est arrivé de revenir — avec quelle prédilection ! — sur son passé. On a conclu de là, non sans raison apparemment, qu'il avait gardé, de son passage à Sainte-Barbe, un mauvais, ou, tout au moins, un médiocre souvenir. Le collège — si nous en croyons Rodenbach, qui s'est montré plus loquace que son ami, — le collège était triste.

Il était clos comme un séminaire. Et tout autour, la ville morte s'affligeait dans le concert en larmes de ses cloches. Il y avait une cour centrale, un terre-plein nu comme une grève où la mer retirée a laissé sa tristesse. Pas même l'animation de quelques arbres. Seul, dans un pignon, le cadran implacable d'une grande horloge, dont les aiguilles se cherchaient, se quit-

(1) *Les Tendresses premières : Mon village.*



taient. Les sonneries de l'heure tombaient sur nous si plaintives qu'elles en semblaient obscures ! On eût dit une pluie de fer et de cendres. Existence invariable et morne sous les hauts murs de cette cour interceptant le soleil (1) !

Existence non moins monotone pendant les promenades bi hebdomadaires prescrites par le règlement. « Combien mélancolique, — c'est toujours Rodenbach qui parle —

Combien mélancolique était la promenade  
Trois par trois, en automne, aux fins d'après-midi,  
Lorsque nous traversions un chemin engourdi  
Où sortait des maisons pauvres une odeur fade.

En longue file noire et morne, nous allions,  
Comme enrégimentés et nous parlant à peine,  
A travers la banlieue isolée et malsaine,  
Écoutant dans le soir mourir les carillons (2)...

N'est-ce pas là, — à vrai dire, n'était-ce pas là surtout dans ces années lointaines, le régime de tous les internats ? Beaucoup d'adolescents l'ont supporté sans trop de peine, grâce à l'insouciance de leur âge et à l'élasticité de leur nature. Les doux, les délicats, les sensibles, comme Rodenbach, comme avant lui Sully-Prudhomme, en ont souffert. Les tempéraments indépendants et volontaires, comme Verhaeren, ont rongé leur frein en silence. Ne lui arriva-t-il jamais de se révolter ? On prétend que si. On raconte qu'un jour, pour je ne sais quelle peccadille d'écolier, il fut mis au séquestre. La punition était dure. Elle était, paraît-il, injuste. « Le doux collégien, pris d'un accès de fureur, ouvrit une fenêtre qui donnait sur le cabinet de chimie, et, s'armant des projectiles à sa portée, table, chaise, livres, encrier, les lança parmi les instruments de verre et en fit un dégât effroyable (3). » L'anecdote est amusante. Elle laisse un peu sceptique, aucun décret d'expulsion ne s'en étant suivi et Verhaeren ayant même laissé au collègue la réputation d'un garçon assez docile. Il est probable que pendant les dix mois de l'année scolaire, il se pliait tant bien que, mal à la discipline. Il se rattrapait pendant les vacances : ce qu'il nous dit de ses prouesses à seize, à dix-sept et dix-huit ans nous le montre singulièrement ardent à jouir de la vie, bruyant, hardi et querelleur.

Ses études furent bonnes sans être brillantes. Il n'occupait pas dans sa classe la première place. Celle-ci était détenue le plus souvent par Rodenbach. Mais, dès la quatrième, il avait,

(1) *Le Rouet des Brumes : Au collègue.*

(2) *La Jeunesse Blanche : Promenade.*

(3) Léon Bazalgette, *Émile Verhaeren*, Paris, 1907, p. 15.

comme son camarade, le goût de la littérature et la passion de la poésie. Leur professeur de seconde surtout, le P. Volders, les encouragea. Au collège Sainte-Barbe, on adorait en ce temps-là Chateaubriand et Lamartine. Hugo, jugé dangereux, était proscrit, et on ne pouvait le savourer qu'en cachette. A l'Académie du dimanche, réunion littéraire organisée par les élèves de seconde et de rhétorique, on lisait, avec des travaux d'histoire, de longues dissertations sur les poètes. Et, bien entendu, on écrivait des vers. Il m'a été donné de parcourir un certain nombre de ceux que Verhaeren composa pendant ses années de collège. Ce sont des vers d'enfant, et même des vers d'enfant de chœur. Il est inutile qu'on s'y arrête. On s'étonnerait seulement qu'étant parti de là, il ait pu s'élever si haut. Mais si l'on pouvait toujours remonter aux tout premiers commencements des grands poètes, de combien d'entre eux ne pourrait-on en dire autant ?

### III

Au mois d'août 1874, Verhaeren rentra à la maison paternelle. Ses parents, qui étaient fort dévots, auraient souhaité qu'il se fit prêtre. Mais le jeune homme n'avait pas la moindre vocation. Il suffisait de le regarder pour s'en apercevoir. Était-ce le régime du collège ? Était-ce la libre vie des vacances ? Toujours est-il que l'enfant chétif avait pris de la santé et de la force. « Une photographie, dit Albert Mockel, le montre à dix-neuf ans, alerte et frais garçon de la bourgeoisie flamande : la cravate au vent, le chapeau de paille découvrant le front clair et la chevelure en bataille. Le visage est ouvert et charmant, et il rit de la bouche et des yeux, il rit de toute sa jeunesse éveillée à la joie. » On n'insista pas, et on eut raison. Mais puisqu'il ne voulait pas être d'église, on crut pouvoir compter sur lui pour prendre la suite des affaires familiales. L'oncle de Bock avait à Saint-Amand même une huilerie qui marchait fort bien. C'est l'usine dont les jets de vapeur, la veille de chaque dimanche, et les bruits de tonnerre avaient fait une impression si forte sur le jeune Verhaeren. Il essaya, sous la direction de l'oncle, de s'initier à la fabrication et à la comptabilité. Puis, au bout d'une année d'apprentissage et d'épreuve, ayant démontré suffisamment qu'il n'avait aucun goût pour l'industrie, il obtint d'aller à l'Université de Louvain poursuivre ses études en vue du doctorat en droit.

Louvain (1), à cette époque où il pouvait encore s'enorgueillir

(1) Je dois, et je suis heureux de le reconnaître ici, les éléments de ce tableau de la vie universitaire à Louvain, et du séjour qu'y fit Verhaeren, à la char-

des monuments de son passé, hôtel de ville, collégiale Saint-Pierre, halles universitaires, sans compter toutes ses « pédagogies » (ou collèges d'étudiants), ses églises, ses chapelles, ses béguinages, ses demeures bourgeoises, — s'il n'offrait pas un décor aussi merveilleux que Bruges, n'en était pas moins une résidence charmante, une ville d'art et de beauté.

Son antique université, fondée en 1425, supprimée en 1797, rétablie en 1835, était sa principale raison d'être et le vouait au culte de l'esprit. Elle abritait dans ses facultés et écoles environ 1.500 étudiants ; cette population turbulente et bruyante tenait une grande place dans la vie de la cité, qu'elle animait de ses allées et venues, de ses fêtes, de ses cortèges diurnes et nocturnes, et des innombrables farces auxquelles elle se livrait perpétuellement. Cette jeunesse ne passait pas tout son temps dans les salles de cours. Elle avait ses lieux de réunion à elle : ses cafés favoris, où elle se donnait rendez-vous pour boire la bière, le café, le punch et le vin chaud ; sa Maison des Étudiants, dont Verhaeren lui-même, dans une œuvre de jeunesse, nous décrit l'aspect aux heures du soir.

Vers neuf et dix heures, aux lucurs du gaz, l'entrain monte dans la salle à 40 degrés centigrades. La mêlée des voix, des cris, des refrains ébauchés entre deux piquets, produit un vacarme tout à fait universitaire. La fumée du cigare se mêle fraternellement aux feux de la pipe... On est chez soi. On le sent... On n'a pas à redouter, comme ailleurs, les bougonnements des bourgeois, leurs regards chargés d'éclairs pétermannesques [le peetermann, entendez le philistin, était le sobriquet par lequel la jeunesse universitaire désignait sa bête noire, le bourgeois de Louvain], leurs *a parte* en jargon louvaniste, dès que la joie de l'un des nôtres sort quelque peu de ses gonds. Là du moins ces placides et douceâtres messieurs ne frémissent pas d'inquiétude à la seule vue d'étudiants lancés et folichons, qui sortent du café méditant peut-être un arrachement de sonnettes, un enlèvement d'enseignes, un peinturlurage homérique (2),

comme celui qu'on avait fait subir une nuit, sans aucun respect, à la statue, considérée, je ne sais pourquoi, comme hostile, du diplomate Sylvain van de Weyer. Étant donné ces mœurs, il n'était pas étonnant qu'on eût de temps à autres quelques difficultés avec le « pandour », c'est-à-dire avec la police, et qu'on allât finir la nuit au « bac », entendez au corps de garde de Louvain, dans les sous-sols de l'hôtel de ville. Verhaeren y fut comme les autres. Il en riait encore bien des années après.

En revanche, dans une atmosphère si capiteuse, il eût été étonnant que l'on travaillât beaucoup. « Notre vie, dit Iwan Gilkin,

mante plaquette de M. Georges Doutrepoint : *Les débuts littéraires d'Émile Verhaeren à Louvain*, Bruxelles, 1919.

(1) *La Semaine des Etudiants*, 1<sup>er</sup> novembre 1879.

qui fut étudiant à Louvain en même temps que Verhaeren, était follement joyeuse. Pour en jouir tout à l'aise, nous n'étudiions nos cours que pendant les vacances, et nous passions nos examens à la rentrée d'octobre (1). » Les loisirs ainsi créés n'étaient pas tous consacrés aux fumeries et aux beuveries, ou à la méditation des « zwanzen » en honneur parmi la jeunesse. Une grande part s'en dépensait au profit des associations littéraires d'étudiants patronnées par l'Université et dirigées par ses maîtres. On en comptait deux en ce temps-là : la *Société littéraire* et l'*Émulation*. Loin de se faire jalousement concurrence, elles accueillaient à l'envi les mêmes confrères et recommandaient à leurs membres de fréquenter indistinctement l'une et l'autre. La *Littéraire* était plus grave, plus académique ; l'*Émulation* était plus libre d'allures et plus pétulante. A l'*Émulation*, on s'occupait de préférence de philosophie et de droit ; à la *Littéraire*, on traitait surtout comme le voulait son nom, des questions de littérature. Du maître, qui la présidait, Verhaeren a tracé le portrait que voici :

Un savant professeur, M. Léon de Monge, dont les idées inébranlablement classiques ne l'empêchaient point de commenter les romans de chevalerie et le merveilleux des légendes celtiques, nous faisait aimer, tout en les lardant de ses sarcasmes, Hugo, Musset, Vigny, Gautier, Baudelaire. Il présidait la *Société littéraire* avec juste le degré de partialité qu'il faut pour y entretenir l'état de lutte ardente et féconde. Il était gentilhomme avant tout. Avec quelle courtoisie et souriante ténacité il combattait le romantisme au nom du goût et de la vérité ! Ce qui ne l'empêcha jamais d'être prompt à l'éloge, si le travail qu'il jugeait bien fait heurtait et malmenait quelque peu soit Corneille, soit Racine, soit Boileau. Et puis, dès que la discussion devenait trop vive, il avait le talent de nous réconcilier tous grâce à l'universelle admiration professée pour Molière (2).

La première année de son séjour à Louvain, Verhaeren avait eu M. de Monge comme professeur. C'est à sa recommandation sans doute qu'il avait dû l'insertion dans la *Revue générale* d'une pièce de vers qui donne de ses sentiments et de son talent à cette époque une idée assez exacte. Cette pièce, où s'entrelacent des réminiscences de Lamartine, de Musset et de Hugo, — du Hugo des *Odes et Ballades*, — a pour titre : *Plus de poètes*. Et pourquoi n'y-a-t-il plus de poètes ? Parce qu'il n'y a plus d'amour, plus de foi, plus d'espoir.

Car la lyre a besoin d'un encensoir qui fume,  
D'un espoir qui s'éteint et toujours se rallume,  
Des hymnes à l'autel, des hymnes au tombeau.  
Où tout semble finir, elle dit : « Tout commence. »  
Elle attache ici-bas à tout une espérance,  
Une croix à la tombe, une croix au berceau !...

(1) *Les Origines étudiantes de la « Jeune Belgique » à l'Université de Louvain* (La Belgique artistique et littéraire, 1909).

(2) *Parmi les Cendres*, Paris, 1916, p. 71.



Ces vers ne manquent pas d'allure. A eux seuls ils auraient justifié l'admission du jeune étudiant parmi les membres de la *Société littéraire*. Verhaeren en fut un des plus fidèles. A l'une des séances de l'année 1878-1879, il lut une notice sur Théophile Gautier, que, dans son rapport annuel, le secrétaire de la compagnie qualifia de « petit chef-d'œuvre ». L'auteur s'y montrait dur, très dur pour un poète avec lequel, il faut bien en convenir, il n'a jamais eu, à aucune époque de sa vie, de grandes affinités de tempérament. Il le montrait « spiritualiste au commencement, matérialiste à la fin et devenu, de chrétien, poète de la forme païenne, de la philosophie païenne ». Il concluait que « son œuvre ressemble à une coupe d'or ciselé ne renfermant que de l'eau claire. » Mais, plus volontiers encore, devant ses jeunes confrères, il récitait de ses poésies. Le rapport du secrétaire nous a conservé quelques-uns de leurs sujets : la splendeur d'une soirée en mer ; une rêverie sur la vie d'un artiste chrétien au moyen âge ; des réflexions mélancoliques sur un vieux cheval maltraité. De deux d'entre elles il nous a même conservé le texte : un sonnet intitulé *Le 2 novembre*, dont la matière est suffisamment indiquée par le titre, et une pièce un peu plus longue, qu'il faut bien citer, parce qu'elle marque un changement, je n'oserais dire un progrès, dans l'inspiration et le style de Verhaeren. Elle a pour titre : *Nos bons petits enfants*.

Les gais petits enfants pataugent dans les fanges,  
Cheveux au vent, pieds nus, en groupe tapageur ;  
Ce ne sont pas des fleurs, ce ne sont pas des anges,  
Ce sont de noirs démons riant de leur laideur,

Riant lorsqu'un passant les gronde et fait la moue,  
Mais rageurs quand le char des moissonneurs taquins  
Écrase leurs châteaux faits de pierre et de boue,  
Faits des pieds et des mains à travers les chemins.

Ils sont frais, bien portants, rouges, à tête blonde,  
Pleins d'amour primitif et de contentement ;  
Ils ont de petits cœurs qui renferment un monde,  
Et de petites mains qu'on remplit aisément.

Leurs mères, à les voir se salir dans l'ornière,  
Grondent bien quelquefois ; mais ils sont si démons,  
Mais ils ont tant besoin d'air pur et de lumière,  
Qu'elles leur mettent vite un baiser sur le front.

Leurs grands bonheurs sont faits de si petites choses,  
Ils s'absorbent si bien dans leurs plus simples jeux,  
Qu'il ne faut qu'un rayon à leurs visages roses  
Pour que chantent leurs cœurs et s'allument leurs yeux.

Et les vieillards courbés que le trépas emporte,  
Rêvant d'ancienne joie en passant auprès d'eux,

S'arrêtent, souriant à leur jeunesse morte,  
Dont un reflet suprême a caressé leurs yeux.

Oh ! les petits enfants ! Oh ! les charmantes âmes !  
Oh ! les petits moineaux sortis joyeux des nids,  
Pour réchauffer nos cœurs, pour ranimer leurs flammes,  
Restez toujours démons, restez toujours petits !

Le rapporteur de la *Société lilléroise* loue dans ce morceau l'absence d'affectation et de recherche, la simplicité et le naturel : qualités, mais qualités plutôt négatives. Ce sont là des vers honnêtement pensés, honnêtement rimés. Ils décèlent plus de conscience que de facilité. Dire de quelle école ils relèvent, romantique ou parnassienne, de quel maître ils sont inspirés, c'est chose assez difficile, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable en eux. L'influence de Coppée, dont Verhaeren goûtait à cette époque, nous dit Iwan Gilkin, « l'art bourgeois et intime », en qui il voyait un « petit maître », à la façon des petits maîtres hollandais, Dow, Teniers, Steen ou Metz, est plus vraiment sensible dans une épître adressée par le poète vers le même temps à son ami Rodenbach. C'est le rêve d'une vie paisible, où il y aurait place pour une femme, un enfant, et un vieil ami dont d'année en année on recevrait la visite.

Le jour, on s'en irait en chasse, allégrement,  
Puiser dans le grand air la bonne vigueur saine.  
On se sentirait frais, spirituel, aimant :  
On aurait le plaisir de son adolescence  
Revenue ; et le soir, deux à deux, épuisant  
Des meilleurs souvenirs l'intime jouissance,  
Bien avant dans la nuit on resterait causant.  
Ma femme t'aimerait comme une sœur son frère :  
Mon enfant t'aimerait comme on aime un parrain,  
Qui fait en arrivant sa caresse sincère,  
Mais, mieux que ça, rapporte en sa poche un pantin.  
Puis, oh ! bien en secret, vois-tu, bien en cachette,  
Dans une chambre intime et close à tous les yeux,  
Prudents comme une femme ôtant sa collerette,  
Nous irions, vers la brune, à pas mystérieux ;  
Et nous, les bons bourgeois, les pères de famille  
Qui tenons des enfants bercés sur nos genoux,  
Moi, rentier, campagnard, toi, magistrat en ville,  
Nous nous lirions des vers, — des vers qui sont de nous !

Cette pièce fut lue, elle aussi, à la *Lilléroise*, et sans doute elle n'y obtint pas moins de succès que les précédentes. Mais ni les exercices académiques, ni la composition poétique ne suffisaient à épuiser la verve de Verhaeren. A la rentrée de 1879, on le trouve à la tête d'un petit journal universitaire, *La Semaine des Étudiants*, dont il était un des fondateurs et des plus actifs collaborateurs, sous des signatures diverses, la plus ordinaire étant

« Rodolphe », en souvenir du Rodolphe de *La Vie de Bohême*. D'autres pseudonymes, Max, Erasme, Pamphile, Bock, Montaigne, Fritz, Fox, etc., masquaient Iwan Gilkin, Emile van Arenbergh, Ernest van Dyck, le futur ténor wagnérien, Edmond Deman, le futur libraire bruxellois, et maints autres. La politique mise à part, dont elle ne voulait point s'occuper, *La Semaine des Étudiants* offrait à ses lecteurs un choix d'informations des plus varié : chronique des livres, des théâtres, des fêtes, des manifestations universitaires, mondanités, réclames commerciales, articles nécrologiques, nouvelles à la main et faits divers. Mais elle réservait la meilleure place et la plus large, dans ses colonnes, à la littérature. On y trouvait des poèmes, des nouvelles, des fantaisies, et aussi des articles de fond, sur Corneille ou sur Hugo, sur Racine ou sur Flaubert, sur Coppée ou sur Labiche, sur les origines du roman moderne ou sur la théorie de l'art pour l'art. Entre rédacteurs, on n'était pas toujours d'accord sur tous les points, notamment sur la question du naturalisme, qui à ce moment excitait fortement les esprits. Iwan Gilkin exhortait ses compatriotes à chanter leur pays de Flandre et à s'inspirer de sa tradition artistique : « Il faut fonder dans la poésie une école flamande, digne de sa sœur aînée, la fille des peintres : nos Teniers, nos Ruysdael, nos Brauwer, nos Van Ostade d'abord ; puis nous aurons Rembrandt et Rubens. N'est-ce pas splendide ? Jetons-nous donc dans le courant. Soyons naturalistes ! » Mais quinze jours plus tard Rodolphe se chargeait de rabattre cet enthousiasme. « Je crains qu'après avoir eu la convention dans ce qu'on est convenu d'appeler le beau, nous n'ayons la convention dans ce qu'on appelle le laid. M. Zola me plaît comme individualité littéraire... Ce que je redoute, ce sont ses imitateurs et compères... » Il prévoyait un nouveau Quatre-vingt treize, « une commune littéraire défendue par des sans-culottes de plume ». Il déclarait « préférer encore la situation présente, si terne, si vulgaire fût-elle, aux excès cramoisis de la nouvelle doctrine rompant les digues ». Ces sages réserves ne l'empêchaient pas de « se flanquer (au moins en rêve) une indigestion de romans naturalistes » ; et quelques mois plus tard, par un amusant chassé-croisé, c'est lui qui devenait naturaliste et zoliste, tandis qu'Iwan Gilkin brûlait ce qu'il avait adoré.

*La Semaine des Étudiants* comptait un an d'existence, quand, à la rentrée de 1880, ses rédacteurs eurent la désagréable surprise d'entendre crier dans les rues de Louvain une autre gazette, qui leur apparut au premier coup d'œil comme une contrefaçon de la leur. Ce nouveau journal avait le même format, il était composé dans les mêmes caractères, il donnait les mêmes annonces ;

il était tiré chez le même imprimeur. Il s'intitulait *Le Type* ; son rédacteur en chef, qui signait : Olivier, était Max Waller, le futur fondateur de *La Jeune Belgique*. Entre les deux feuilles rivales, la guerre ne tarda pas à éclater. On s'injuria en prose et ne vers, et la polémique prit une tournure si violente, que l'autorité académique jugea urgent d'y mettre fin. Elle fit cesser le combat de la façon la plus simple, en supprimant les combattants. Le dernier numéro de la *Semaine* parut au début de février 1881. Quelques mois plus tard, ses études achevées, Verhaeren quittait l'Université.

#### IV

De ses six années de séjour à Louvain, il emportait l'impression la plus heureuse. Les souvenirs de sa vie d'étudiant ne s'effacèrent point de sa mémoire. Ils y furent réveillés de la façon la plus vive par l'atroce traitement que subit la ville au début de la guerre de 1914. Pour crier son amour à la cité meurtrie, le poète trouva, en 1916, les accents les plus pathétiques :

Louvain, je t'ai aimée avec mon cœur naïf et fervent de jeune homme que l'étude attirait vers la vie et préparait à l'art. C'est entre les murs de tes collèges que, les soirs d'hiver, j'ai lu pour la première fois les hauts poètes dont les noms étaient Dante, Shakespeare, Corneille, Goethe, Vigny, Hugo. C'est par tes monuments illustres que la beauté des lignes et la splendeur des pierres bien ajustées se sont comme gravées dans mes yeux ! C'est par tes belles œuvres peintes que j'ai su ce qu'étaient les fiançailles heureuses de deux couleurs entre elles, et que la beauté, telle que l'entendent les gens de mon pays, m'est apparue dans sa lumière propre. Je ne t'ai jamais éloignée de mon souvenir, Louvain, parce que jamais je n'ai pu t'éloigner de mon cœur. D'autres croyances que celles que tu gardes, d'autres idées que celles que tu éclaires, d'autres émotions que celles que tu éprouves ont pu traverser et mon torse et ma tête, sans que les liens moraux qui m'unissaient à toi fussent rompus ou même entamés. C'est que le tréfonds de mon être est encore dépendant de toi ; c'est que ma conscience la plus souterraine reçoit encore — sais-je moi-même par quel soupirail ? — un peu de ta lumière ; c'est qu'on ne rompt jamais entièrement avec son passé, quand ce passé a fait partie d'une âme profonde et recueillie (1)...

Il y a peut-être quelque exagération — que les circonstances expliquent — dans cet hymne d'amour et de reconnaissance. Retenons-en seulement, et c'est ce qui nous importe, que ces six années de Louvain furent, pour Verhaeren, en même temps que des années de joyeuse et libre vie, des années de travail obscur et de rêveries fécondes, la plus directe et la meilleure préparation à cette carrière littéraire, dans laquelle, au sortir même de l'Université, nous allons le voir s'engager.

(A suivre.)

(1) *Parmi les Cendres*, p. 48.



## Paris sous Louis XIV.

Conférence de M. Marcel POËTE,

*Professeur à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris.*

---

Dans la poussière d'or du couchant, de longues files de carrosses, où les dames, aux portières, s'offrent aux hommages des hommes de qualité, mettent la bigarrure d'un salon où l'on cause et où l'on aime, parmi les allées droites du Cours dont les arbres laissent tomber sur cette société une pluie de lumière ardente et d'ombre mouvante. C'est, au sein de la nature arrangée, la promenade à la mode, au bord de la Seine que marquent de taches fuyantes les barques voyageuses. Au retour du Cours, ou avant d'y aller, le beau monde peuple le jardin des Tuileries où, à pied cette fois, il goûte les mêmes plaisirs. Imaginez ce cadre magnifique : dans le fond, la ligne majestueuse des constructions du palais, que Louis Le Vau et François d'Orbay ont remanié et achevé à dater de 1664 ; au pied de l'édifice, le jardin, transformé dans le même temps par Le Nôtre et comme marqué en creux dans une bordure de terrasses qui donnent au dessin un accent que le terrain plat ne permettait pas d'obtenir ; sous les fenêtres de la demeure royale, l'espace découvert du Grand-Parterre, avec ses « pièces de broderie » et ses trois bassins ronds dont le plus grand détache la sveltesse de son jet d'eau au point de naissance de la Grande-Allée ; celle-ci enfin qui unifie palais et jardin en un même axe et qui, dans l'escorte d'allées secondaires, de bosquets, de « bassins de gazon », de salles telles que celles dites des Festins et de la Comédie, s'allonge somptueusement vers la nette découpe du bassin octogone d'où s'incurvent les rampes du Fer à Cheval par lequel se termine ce beau lieu.

Est-ce tout ? Non. L'espace au delà forme une patte-d'oie que dessinent, au centre, dans le prolongement de la Grande-Allée du jardin, la « grande avenue des Thuileries », future avenue des Champs-Élysées, et, à gauche et à droite, le Cours-la-Reine et l'amorce d'une nouvelle avenue projetée du côté du faubourg

Saint-Honoré. Les Champs-Élysées naissent en 1667, œuvre parcellaire de Le Nôtre qui a montré là qu' « il ne pouvoit souffrir les vues bornées », comme nous l'apprennent les contemporains. C'est le rayonnement, à travers les champs et les prés, de la belle demeure, sous l'aspect de spacieuses allées droites, bordées d'arbres, avec, sur la pente de « la montagne de Chaillot », un « grand rond » qui sera notre rond-point des Champs-Élysées et, au sommet, une « grande étoile » qui deviendra notre place de l'Etoile, tous tracés dont se pare alors habituellement la campagne aux abords des châteaux ou dans une forêt de chasse telle que le bois de Boulogne. Ainsi nous apparaît, suivant un texte contemporain, « la sortie de Paris par les Tuileries ».

Celles-ci, où Louis XIV manifeste en 1664 l'intention d'habiter, ne sont qu'une sorte de prolongement du Louvre, auquel les relie la Grande-Galerie du bord de l'eau et que Colbert, parvenu cette même année à la surintendance des bâtiments, se propose d'achever dignement. Depuis la mort de Henri II, le Louvre a été la demeure effective du roi dans sa ville capitale. A cette date de 1664, il reste pourtant à construire une moitié du côté septentrional et tout le côté oriental du vaste quadrilatère que forme ce palais. Ce dernier côté correspond à la façade principale de l'édifice et le ministre veut que l'entrée notamment d'une telle habitation évoque aux yeux de tous la puissance sans égale du monarque. Louis le Vau, qui poursuivait la construction, se voit préférer Le Bernin, qu'on fait venir de Rome à Paris en 1665 et qui apporte le prestige souverain de l'Italie. Mais ce roi de l'art, reçu et traité comme tel, ne parvient pas à imposer ses idées, et Le Vau, Le Brun et Claude Perrault mettent au Louvre, en 1667, le magnifique frontispice de la colonnade dont la majestueuse ordonnance, la noblesse des lignes, la justesse des proportions s'accordent à l'œuvre de Le Nôtre au jardin des Tuileries, incomparable ensemble que la montée des Champs-Élysées — « nouveau chemin de Versailles », comme il est dit en 1680 — semble vouloir rattacher à ce château où Louis XIV a décidément fixé les pénales de la royauté française.

Paris est veuf de son roi, mais le soleil royal dore de ses rayons tout cet Ouest parisien où, tel un fourmillement d'insectes dans les rais de la lumière, vont et viennent les dames et les hommes de qualité à la promenade mondaine du Cours et des Tuileries. Dans la poussière d'or du couchant, c'est un spectacle admirable, comme celui d'une comédie de Molière ou d'une tragédie de Racine, que cet étalage de belles manières, ce raffinement de galanterie, ces saluts profonds, la noble conduite de la femme par

l'homme, ces bouches qui s'ouvrent pour les longs propos et la conversation aisée, ces gestes mesurés, ces attitudes solennelles ou penchées, le chatolement des étoffes, le visage piquant des femmes sous leurs hautes coiffures, ce monde attifé et en perruques, cet immense théâtre en plein air et dont les décors, aux Tuileries, ont été brossés par Le Nôtre.

Un tel jardin est une œuvre à plans successifs, mais ramenés à l'unité de lieu de la Grande-Allée aux extrémités et au long de laquelle se coordonnent les parterres et gazons et les plantations d'arbres, une œuvre à effet perspectif, dans la note d'art du style baroque, avec le tracé central dans l'axe du palais qui s'offre comme un fond de scène, avec la recherche du point de vue, le fer à cheval terminal et l'encadrement en terrasses.

Maintenant, fermez les yeux pour regarder au dedans de vous le prestigieux spectacle, frayez-vous un passage parmi l'encombrement des carrosses, des laquais et des allants et venants, aux portes du côté du Pont-Royal et de la rue Saint-Honoré, et, au sein des verdure ordonnées où se détache, en quelques endroits, la blancheur d'une statue, contemplez Célimène, entourée de sa cour d'adorateurs à qui elle distribue la grâce de son sourire et la moquerie de son âme légère, M. Jourdain qui s'est haussé jusqu'au gentilhomme ; d'autres encore, car ils sont tous là, ceux de La Bruyère comme ceux de Molière. Nul ne manque : ni Damon, le raisonneur ; ni Timante, l'homme mystère qui jusqu'au bonjour confie tout à l'oreille ; ni Géralde qui ne cite jamais que duc, prince ou princesse, ne parle que de chevaux, d'équipage et de chiens et tutoie les plus hauts personnages ; ni le jeune Cléon à qui on est tenté de demander des nouvelles de son cuisinier dont il s'est fait un mérite, au point que c'est à sa table qu'on rend visite et non à lui ; ni Damis qui, les deux bras croisés, écoute, du haut de son esprit, les autres avec pitié ; ni Iphis qui a soin de rire pour montrer ses dents, regarde avec satisfaction ses jambes et parle gras ; ni Ménélaque, le distrait, qui vous interroge, en courant, sur la santé de votre père et, comme vous lui répondez qu'il est fort mal, vous crie qu'il en est bien aise ; ni Giton, le riche au teint frais, au visage plein, au regard assuré, aux larges épaules, à la démarche ferme, Giton qui semble occuper plus de place qu'un autre, tient le milieu en se promenant avec d'autres promeneurs dont la préoccupation est de se régler sur lui ; ni Phédon, le pauvre, qui a le teint échauffé, le visage maigre, va les épaules serrées et le chapeau sur les yeux, ose à peine fouler la terre, « n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir », « se met derrière celui qui

parle, recueille furtivement ce qui se dit et... se retire, si on le regarde » ; ni Celse, le nouvelliste, habile à saisir au vol les nouvelles qui bourdonnent en ce lieu ; ni le « spectateur de profession » que l'on rencontre partout, aux Tuileries, dans la Grande-Allée, comme au boulevard sur un strapontin, ou dans le balcon à la comédie, ou encore au sermon, au bal, à Rambouillet. « Où n'est-il point ? S'il y a, dans la place, une fameuse exécution ou un feu de joie, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville ; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud ; s'il se fait un carrousel, le voilà entré et placé sur l'amphithéâtre... Il y a une chasse publique, une Saint-Hubert, le voilà à cheval ; on parle d'un camp et d'une revue, il est à Ouilles, il est à Achères. Il aime les troupes, la milice, la guerre ; il la voit de près et jusques au fort de Bernardi », situé vers le coin actuel des rues de Vaugirard et de Notre-Dame-des-Champs et où s'exerçaient les jeunes gentilshommes de l'académie dirigée par Jacques Bernardi.

Cependant le soleil royal inonde de ses feux la « grande étoille » de Chaillot, d'où émerge, haut dressée vers le ciel et dans la féerie du couchant, la Pyramide, mise là comme le gigantesque point final de la grandiose perspective qui s'ouvre devant le pavillon central des Tuileries. Ou plutôt ce n'en est que la maquette, car le monument n'a jamais été exécuté. Colbert, dans une note qu'il a écrite en 1669 et qui est un programme de travaux, y fait allusion : « Plants (plantations) partout à continuer. Arc de triomphe pour les conquestes de terre. Observatoire pour les cieux. Pyramide ; difficulté à l'exécution. Grandeur et magnificence. » Ces derniers mots caractérisent, dans la pensée du ministre, le Paris du Grand Roi.

Sur tout l'Ouest, s'épand le rayonnement royal. N'y a-t-il pas comme un reflet de la gloire des armes sur ces édifices dont la rive gauche se pare, en face du Louvre et des Tuileries : le collège des Quatre-Nations (Institut actuel), construit, de 1662 à 1674, sur les plans de Louis Le Vau, par François d'Orbay et Pierre Lambert, pour donner, suivant la volonté dernière du cardinal Mazarin, une éducation française à de jeunes gentilshommes originaires de quatre pays nouvellement assujettis à la France, l'hôtel royal des Invalides, édifié, à dater de 1670, par Libéral Bruant, pour servir d'asile aux officiers et soldats, estropiés ou vieux, des troupes de Louis XIV et qui finit en une souveraine apothéose, dans le prestigieux élancement du dôme doré de Mansart ? Une place semi-circulaire, à laquelle aboutissent, en patte-d'oie, trois avenues bordées d'arbres, est, au pied de la façade noblement dessinée de l'église, un tapis où, dans une harmonie



parfaite, s'offrent les lignes majestueuses de l'ordonnance classique. Même on a projeté, comme nous l'apprennent les contemporains, d'encadrer cette place « d'une colonnade, dans le goût de celle de Saint-Pierre de Rome », œuvre du Bernin. Du côté opposé, vers la Seine, se dessine, dans un terrain vague dont des moutons broutent l'herbe rare, une vaste esplanade. Un tel édifice, avec ses abords, est, sur le sol de la rive gauche en face duquel les allées du Cours-la-Reine servent à l'étalage du luxe et des belles manières, l'empreinte du monarque conquérant.

Le faubourg Saint-Germain, le grand faubourg, comme on disait au xvii<sup>e</sup> siècle, gravite vers la majesté royale. On tend à l'embellir en regard de la rive opposée où le Louvre étale jusqu'en haut de Chaillot la splendeur de son manteau. Du quai Malaquais, édifié, à dater de 1669, entre le collège des Quatre-Nations et le Pont-Rouge sis en face de la rue de Beaune, n'était-il pas dit, dans une inscription commémorative, que le roi l'avait fait revêtir de pierre, « afin qu'il réponde à la dignité de l'autre rive » ? Que le quai de la Grenouillère ou d'Orsay vienne prolonger, en 1704, le précédent jusqu'à l'endroit où s'étend de nos jours la place de la Concorde, on le conçoit pareillement imposant, large d'environ vingt mètres et pourvu, le long du parapet, d'un trottoir de près de trois mètres de largeur, en outre avec un revêtement de pierres de taille et des rampes en glaciis permettant aux chevaux d'aller boire au bord du fleuve et procurant un passage pour le transport des marchandises amenées par la voie d'eau. Bien plus, les maisons qui seront construites sur ce quai, « à l'aspect des Thuilleries », ne pourront l'être que suivant un plan approuvé par le roi et celles que l'on élèvera dans la partie comprise entre les rues de Poitiers et de Bourgogne devront être précédées de terrasses. En effet, dans les premières années du règne de Louis XV, des chantiers de bois, qui occupaient la Grenouillère, ont disparu pour faire place à « plusieurs hôtels convenables, à l'aspect de notre palais et de notre jardin des Tuileries », dit le roi.

Il n'est pas jusqu'à la Seine elle-même qu'on n'ait voulu « embellir », à cet endroit, en la peuplant, en 1676, de cygnes, hôtes d'un îlot réuni plus tard au sol du Gros-Caillou. Ainsi toute cette fin de ville, à l'Ouest, s'harmonise avec la campagne arrangée que, plus en aval, nous offre le château de Meudon ou celui de Saint-Cloud. La vie de château, qui est celle du roi et de sa cour et se manifeste alors dans tout son éclat à Versailles, inspire l'ordonnance urbaine. La ville et les champs revêtent une même parure. Le Paris occidental est comme un prolongement

de Versailles. « Grandeur et magnificence », disait tout à l'heure Colbert : ce sont là en effet les mots qui conviennent pour exprimer le caractère de ce tableau que forment le monarque et les êtres et les choses qui l'entourent.

La somptuosité des amples allées d'arbres encadre la ville et se prolonge au delà, vers Vincennes et vers Chaillot qui correspondent, dans les données d'ordonnance urbaine de ce temps, à l'entrée et à la sortie de Paris et doivent donc recevoir ces majestueux tracés de voies qui marquent au loin, dans la campagne, le rayonnement de la belle demeure des champs. Louis XIV, comme le fait connaître une inscription lapidaire, ayant reculé les bornes de son empire jusqu'au delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, agrandit également Paris, « selon la coutume antique », par un nouveau rempart qui revêt l'aspect d'un cours planté d'arbres, « pour une plus grande décoration de la ville — est-il énoncé dans l'acte officiel — et pour servir, dans toute son étendue, de promenade aux habitants ». Ce fut en 1670 que le souverain prescrivit cette extension urbaine qui a donné naissance, sur la rive droite, à nos grands boulevards dont le tracé général, achevé à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, mit fin à l'existence de l'enceinte antérieure, commencée au xvi<sup>e</sup> siècle et terminée sous le règne de Louis XIII. Quant au cours de la rive gauche, marqué, après des changements survenus dans le projet primitif, par les boulevards actuels des Invalides, Montparnasse, Port-Royal, Saint-Marcel et de l'Hôpital, il ne fut qu'ébauché au delà de la vieille enceinte remontant au début du xiii<sup>e</sup> siècle ; son achèvement date seulement du Second Empire.

En cette ère de l'économie nationale intégrale, où l'on entre avec le règne de Louis XIV, la défense militaire est à la frontière et le rempart de la capitale s'assouplit, sur la rive droite, en une promenade semi-circulaire, qui n'a gardé de la fortification que le terrassement où s'étendent ses lignes d'arbres. Cette promenade commence à être fréquentée vers la fin de xvii<sup>e</sup> siècle. Elle brillera d'un vif éclat dans sa partie orientale, au siècle suivant. Vers elle commence à s'allonger Paris. Du début du xviii<sup>e</sup> siècle date la rue Louis-le-Grand. Au delà de ce vaste demi-cercle, les cultures maraîchères, qui servent à nourrir la ville, découpent sur le sol un monotone damier que ponctuent des maisonnettes de jardiniers et qu'accidentent, au fond, les hauteurs agrestes de Montmartre et de Belleville, piquetées de vignes, coiffées de moulins à vent qu'accompagnent des maisons humblement groupées sur la terre nourricière. C'est là, dans l'étendue plate des « vastes marais »,



... qu'en mille endroits, laissant errer ma vue

(écrit Regnard, qui habitait au coin de la rue de Richelieu et du boulevard),

Je vois croître à plaisir l'oseille et la laitue.  
C'est là que, dans son temps, des moissons d'artichauts  
Du jardinier actif fécondent les travaux,  
Et que de champignons une couche voisine  
Ne fait, quand il me plaît, qu'un saut dans ma cuisine .

Le cours de la rive gauche « doit faire un accompagnement aux avenues de l'Hostel Royal des Invalides » ; il devra s'étendre « en point de vue au portail de l'église » de cet hôtel dont il longera les bâtiments pour aboutir au quai d'Orsay. Il ajoutera ses lignes d'arbres à celles des Invalides, pour faire de cette rive le pendant de la rive opposée où se déploie le faste des allées des Champs-Élysées. C'est sur le faubourg Saint-Germain qu'au midi de la Seine porte le principal effort d'embellissement. Le nouveau cours, dans le tracé primitivement conçu pour cette rive, n'agrandissait Paris que de ce côté, car, après avoir suivi la direction de nos boulevards des Invalides, Montparnasse et Port-Royal, il gagnait la porte Saint-Marcel de l'ancien rempart avec lequel il se confondait jusqu'à la porte Saint-Bernard, sise au bord du fleuve, légèrement à l'Est du pont de la Tournelle.

Le cadre de verdure ordonnée, destiné à former l'enceinte de Paris, se pare, aux entrées de la ville, de portes « si magnifiques — écrit un architecte de ce temps, Lepautre — que chacune est un arc de triomphe, la sculpture n'ayant pour sujet que les conquêtes de Louis le Grand ». Ce sont, aux endroits où les deux grandes voies Nord-Sud de Paris atteignent cette ville, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, toujours debout, et édifiées, la première, par François Blondel, en 1672 et la seconde, par Pierre Bullet, en 1674. C'est, au point où le grand chemin de l'Est pénètre à Paris, la porte Saint-Antoine, construite en arc de triomphe déjà au xvi<sup>e</sup> siècle, mais agrandie par Blondel en 1672 et précédée, du côté du faubourg, d'une place en fer à cheval, décorée, à ses extrémités, des statues d'Hercule et de Minerve, la force et la sagesse. C'est, en pendant sur la rive gauche, la porte Saint-Bernard, transformée en 1674, également par Blondel, en arc de triomphe.

En ce temps où le roi a avancé les frontières du royaume jusqu'au delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées et a converti l'enceinte de Paris en un lieu d'agrément pour les habitants, les portes fortifiées d'antan ne sont plus de mise. Ce sont des baies

triomphales, à la mode romaine, qui les remplacent, des baies où la grandeur du monarque est évoquée aux yeux de ceux qui entrent à Paris. « A Louis le Grand — proclame l'inscription de la porte Saint-Denis — qui, en moins de soixante jours, a dompté le Rhin, le Wahal, la Meuse, l'Yssel, soumis trois provinces et pris quarante villes fortes », et la sculpture offre aux regards le prestigieux passage du Rhin et la prise de Maestricht. Semblablement à la porte Saint-Martin, s'entend la trompette sonore de la Renommée. Ici, c'est Louis le Grand, qui s'est emparé à deux reprises de Besançon et de la Franche-Comté, « a brisé les armées germanique, espagnole et hollandaise et, après avoir pris le Limbourg, a réprimé partout les menaces impuissantes des ennemis ». Sur ces grands chemins, ouverts si longtemps aux dangers extérieurs menaçant la capitale, règne, sous l'égide du monarque triomphateur, la paix française. Déjà, en 1660, à l'occasion de l'entrée solennelle de Louis XIV et de Marie-Thérèse, la municipalité parisienne avait consacré la porte Saint-Antoine à la paix, due aux armes victorieuses du roi, aux sages conseils d'Anne d'Autriche et aux soins assidus du cardinal Mazarin ; elle y ajouta, en 1672, une consécration à Louis le Grand qui avait agrandi, orné et enrichi la ville. A la porte Saint-Bernard, sise au bord du fleuve par où vient d'amont la plus grande partie de l'approvisionnement de Paris, le souverain est représenté répandant l'abondance sur ses sujets ainsi que sous les traits d'une divinité antique tenant le gouvernail d'un navire et avec cette inscription : « A la providence de Louis le Grand ». Ce n'est plus, comme jadis, la Vierge divine qui se dresse protectrice à la porte de la ville, c'est le monarque défié à l'antique.

Son palais sert à orienter la ville et comme la colonnade du Louvre en forme le devant et le jardin des Tuileries le derrière, Paris est conçu avec un grand axe s'adaptant à ce palais et situant dès lors à l'Est l'entrée de cette cité et à l'Ouest sa sortie. Aussi est-ce dans la première de ces directions, sur une place qui garda du souvenir de l'entrée solennelle de Louis XIV et de Marie-Thérèse en 1660 le nom de place du Trône et qui est devenue notre place de la Nation, que l'on commença, en 1669, l'érection d'un arc de triomphe devant offrir aux regards de ceux qui se dirigeraient vers Paris l'image de la grandeur française personnifiée dans le souverain à cheval, deux lions à ses pieds, au sommet d'une triple baie, grande ouverte sur la gloire. Mais ce monument, auquel a travaillé Claude Perrault, « l'Arc de triomphe pour les conquêtes de terre » (comme l'écrivait la même année Colbert, qui l'opposait à l' « Observatoire pour les cieux »), la masse glo-

rieuse qui, au centre d'une place dessinée en rond-point et entourée d'arbres, devait rappeler l'arc de Septime-Sévère ou de Constantin à Rome, ne sortit guère de terre et ce qui en avait été construit fut démoli au commencement du règne de Louis XV.

L'apothéose du monarque, triomphant dans sa ville capitale comme, aux temps antiques, l'empereur, maître du monde, dans le cadre de Rome, s'exprima ailleurs et sous une autre forme. Au lendemain de la paix triomphale de Nimègue, en 1678, le maréchal de La Feuillade fit exécuter par le sculpteur Martin Desjardins une statue, en bronze doré, qui représentait Louis XIV dans le costume du sacre et debout, avec, derrière lui, la Victoire tenant, d'une main, une couronne de laurier au-dessus de la tête du roi et portant, de l'autre, des palmes et des branches d'olivier. Sous les pieds du souverain, se lisait cette inscription : *Viro immortalis* (A l'homme immortel). Le piédestal était décoré de quatre esclaves enchaînés symbolisant les nations vaincues ainsi que de bas-reliefs figurant les victoires françaises. Ce monument, inauguré en 1686, fut pourvu, par l'art de Jules-Hardouin Mansart, d'un cadre circulaire de maisons à façades uniformes et décoratives : c'est la place des Victoires, à dénomination significative. En quatre endroits de cette place, des fanaux, supportés par des groupes de colonnes ornés de bas-reliefs où les actions les plus éclatantes du règne étaient représentées, se dressaient comme s'ils devaient brûler en l'honneur de la divinité royale. Une telle place ne nous apparaît-elle pas en effet comme un autel élevé au dieu païen ? Œuvre de forte logique, puisque la place n'est qu'un cadre pour la statue préalablement conçue, elle met dans la ville une note nouvelle : celle des forums impériaux de Rome.

Voici, plus à l'Ouest, le monarque triomphant encore, sous l'aspect de la statue sculptée par François Girardon et qui, sur un piédestal de marbre, représente en bronze Louis XIV, à cheval et vêtu à l'antique. « A Louis le Grand (dit l'inscription)... perpétuel vainqueur, vengeur de la religion, juste, pieux, heureux, père de la patrie, qui a exercé la plus grande munificence à l'égard de la ville qu'il a décorée d'arcs, de fontaines, de places, d'un pont de pierre, d'un immense cours planté d'arbres... Sous son règne, nous vivons en sûreté, ne craignons personne... ». Inaugurée en 1699, cette statue elle aussi s'est vue encadrée de bâtiments uniformes et décoratifs par lesquels Mansart a su mettre en pleine valeur l'œuvre magnifique du sculpteur. La place, qui portait jadis le nom expressif de place des Conquêtes ou Louis-le-Grand, est aujourd'hui notre place Vendôme, veuve de sa statue, détruite, comme celle de la place des Victoires, à la suite de la journée du 10 août 1792.

Nous sommes ici aux confins de la ville et des champs. Les allées du cours, qui deviendra nos boulevards des Capucines et de la Madeleine, s'allongent dans une campagne déserte. Mais la place, qui enferme dans un cadre grandiose le monument de gloire, ne saurait manquer de faire naître autour d'elle les habitations. Dès l'année 1700, on prescrit d'ouvrir la rue des Capucines, destinée à la relier au boulevard. Cette place est, du reste, habitée (signale Germain Brice, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle) par « plusieurs riches particuliers à qui la fortune, dans ces dernières années de guerre, a procuré les facultez de se loger en grands seigneurs ». La richesse, due aux guerres royales, sert à encadrer l'apothéose du souverain et ajoute ses effets à ceux du Louvre et des Tuileries pour marquer l'Ouest de Paris de l'empreinte de la vie luxueuse. Pareillement, la rue des Fossés-Montmartre, partie de la rue actuelle d'Aboukir, du côté de la place des Victoires, et qui avait emprunté son nom aux fossés de l'enceinte désaffectée, se trouve peuplée de demeures de financiers.

C'est la cité du monarque qui se révèle à nous par tout ce que nous venons de voir et par cette « infinité de bustes » de Louis XIV, placés dans les coins de rues « par les gens du commun » et qu'a remarqués l'Anglais Lister, lors de son voyage à Paris en 1698 ; c'est la cité du monarque, telle qu'elle est apparue jadis dans l'Orient hellénistique et dans la Rome impériale, la cité du monarque que la Renaissance a fait renaître et qui revêt, sous Louis le Grand, sa forme achevée ; la cité du monarque qui emprunte à l'art italien connu sous le nom d'art baroque ses tracés à effet, qui oriente la ville vers le palais du roi, découpe sur le ciel les lignes grandioses de ses constructions d'apparat, les baies majestueuses de ses arcs de triomphe, la silhouette glorieuse du souverain déifié, coulé en bronze ; la cité du monarque qui impose à la nature l'ordonnance magnifique du jardin à la française, du cours et de l'avenue où s'alignent les arbres, des eaux, elles aussi disciplinées, s'élançant dans l'air pour retomber en gouttelettes d'argent ou s'offrant comme un miroir où se reflète l'altière cambrure des cygnes.

C'est l'ordre souverain, l'ordre dans l'esprit comme sur le sol, l'unité de croyance en un Dieu qui est au ciel et en un autre qui est sur la terre. La fusion des apports italien et gréco-romain avec notre propre fond est accomplie. Il est certes aisé de relever l'influence du baroque italien dans un tracé comme celui de Le Nôtre aux Tuileries ; mais un tel tracé ne porte-t-il pas avant tout la marque du génie français et ne forme-t-il pas une harmonie parfaite avec la patte-d'oie des Champs-Élysées dont il



faut chercher l'origine non pas en Italie, mais dans les abords arrangés de nos châteaux des champs ? Pareillement, on reconnaît ce même art baroque à la façon dont on a incurvé la longue façade du collège des Quatre-Nations, pour dessiner une place qui s'ouvre dans l'axe du Louvre. Mais cette construction est essentiellement du Louis XIV, comme la colonnade du Louvre ou les places des Victoires et Vendôme. Dans un autre ordre d'idées, la politesse du grand siècle, l'un des charmes de Paris, a pour pays d'origine l'Italie du *xvi<sup>e</sup>* siècle ; qui oserait dire, pourtant, qu'elle n'est pas spécifiquement française ? C'est un moment unique, qui marque un point d'équilibre. Ainsi se caractérise la cité classique du temps de Louis XIV.

A l'ampleur des quais nouveaux correspond celle d'un pont tel que le Pont-Royal, construit en 1685 et qui est le premier pont de pierre ayant traversé toute la largeur du fleuve, car le Pont-Neuf, édifié auparavant, avait trouvé un point d'appui à l'extrémité de la Cité. Le roi voudrait que, « pour la communication des différents quartiers de Paris », « les rues les plus passantes » soient élargies. Le quai Peletier, qui porte le nom d'un prévôt des marchands de ce temps et qu'à la date de 1673 on construit en forme de balcon imposant, entre le pont Notre-Dame et la place de Grève ou de l'Hôtel-de-Ville, à l'emplacement de tanneries et de teintureries existant là depuis le moyen âge, est présenté, dans l'acte qui le crée, comme devant contribuer à la salubrité de la ville, au dégagement du pont Notre-Dame, à la facilité des communications entre le quartier Saint-Antoine et le Louvre et être « une des plus grandes commodités et beautés de Paris ». Il y aura ainsi « une ouverture continue depuis la porte de la Conférence (sise sur le bord de la Seine, vers la place actuelle de la Concorde) jusques à l'Arsenal », ce qui facilitera la circulation depuis la rue Saint-Antoine jusqu'au Louvre et à Notre-Dame, « lors des entrées et cérémonies publiques ».

C'est la ville du souverain, où les casernes prennent place. Auparavant, les soldats logeaient chez l'habitant. Voici, sur la rive gauche, vers le débouché du Pont-Royal, la caserne des Mousquetaires Gris, terminée en 1671, et voilà, au faubourg Saint-Antoine, celle des Mousquetaires Noirs, achevée en 1701. C'est la ville du souverain, où la manufacture royale des Gobelins, qui a reçu son organisation en 1667 et que dirige Le Brun, discipline l'art, comme les académies royales, dans le cadre de Paris, disciplinent la pensée française. L'académie royale de musique, que l'on a créée et à laquelle s'attache le nom de Lulli dont la maison nous a été conservée au n<sup>o</sup> 47 de la rue Sainte-Anne, joue, depuis

1673, l'opéra dans la salle du Palais-Royal qui a abrité le génie de Molière, tandis que la troupe des comédiens du roi, après avoir séjourné, de 1673 à 1688, dans la rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud, prend possession d'un théâtre construit à son usage, par l'architecte François d'Orbay, dans la rue des Fossés-Saint-Germain qui en a tiré son nom actuel de rue de l'Ancienne-Comédie.

La comédie est l'un des grands plaisirs de Paris, cette ville par excellence du théâtre. La population communie dans ce plaisir, comme aussi dans celui de la foire, l'un des agréments souverains de l'existence, aux yeux de M<sup>lle</sup> de Montpensier, avec le Cours et la conversation. Il s'agit de la foire Saint-Germain, ouverte au mois de février. Une gravure contemporaine de Louis XIV nous la montre, légèrement au Nord de l'église Saint-Sulpice, dans son enceinte de murs percés de portes, avec le tracé en damier que forment les loges ou boutiques des marchands groupées par spécialités ; au premier plan, des bateleurs retiennent les passants, et les carrosses ainsi que les chaises à porteurs que l'on aperçoit dénotent une fréquentation élégante.

Les bateleurs, des gravures du même temps nous les montrent sur la place de Grève que borde le port par excellence de Paris et que domine l'Hôtel de Ville, accompagné des anciennes maisons à piliers, sous lesquelles le peuple, nombreux en un pareil lieu, trouve, en cas de mauvais temps, un abri. La localisation marchande s'étend au Nord-Ouest où les Halles, à l'emplacement de nos Halles centrales, font une tache vive de pittoresque animation, mettent l'émoi des exhibitions judiciaires auxquelles sert le pilori, haut dressé parmi la foule grouillante, tandis qu'à côté, le cimetière des Innocents offre aux écrivains publics et à la frivolité humaine ses charniers où sont amoncelés les ossements. A l'Est, le Marais, qui est né à la vie urbaine dans la première moitié du siècle, garde le caractère élégant que lui a donné, à l'origine, la place Royale, terrain de jeux nobles. Germain Brice, en 1684, y relève le « grand nombre de personnes de considération » qui y habitent. Les belles demeures se rencontrent pareillement dans les rues avoisinant ce lieu à l'Ouest et décorent aussi l'île Saint-Louis, vers l'extrémité orientale de laquelle le pourtour de l'hôtel de Bretonvilliers, d'où l'on jouit d'une vue admirable sur le fleuve en amont, forme une promenade fréquentée.

C'est dans le cadre de la région orientale de Paris qu'apparaît le plus nettement aux yeux l'hôtel du temps de Louis XIV, cet hôtel distant de la rue dont il est séparé par une cour au fond de laquelle il dresse sa façade principale que deux ailes relie à la



construction d'entrée, en bordure de la voie publique. Une porte cochère, d'aspect monumental, s'offre au va-et-vient des carrosses à l'ampleur desquels correspondent les proportions de la cour. L'usage de ces véhicules et le développement de la domesticité expliquent l'étendue qu'occupent les communs, auxquels sont affectées les ailes de l'hôtel. Derrière la façade principale de ce dernier, règne le jardin. A l'intérieur, la majesté du grand escalier est en harmonie avec celle des pièces qui encadrent la vie de société et avec la somptuosité de la galerie à l'italienne. Sur les bâtiments, les ordres, notamment sous la forme du grand ordre reliant les étages, donnent leur habituelle leçon de mesure et de proportion, contribuent à procurer plus d'air et de lumière à la demeure, par l'obligation de percer des fenêtres à leur échelle, enfin achèvent de dépouiller le logis des traits défensifs qui, durant tant de siècles, l'ont caractérisé. Mais n'est-ce pas, pour l'Est où les « personnes de considération » ont élu domicile, le signe annonciateur du déclin que le choix fait de l'espace compris entre le Louvre et les Tuileries, pour le carrousel de 1662, « la place Royale, qui sembloit estre en possession de servir à ces sortes de magnificences » (nous apprend Charles Perrault) ayant été « trouvée trop petite et trop resserrée ».

La rive gauche est différente de la rive droite. Elle se présente avec ses collèges où les esprits sont coulés dans le moule classique, avec les académies que le faubourg Saint-Germain offre à l'éducation des jeunes gentilshommes, tandis que les lieux de prière et de retraite spirituelle qui s'égrènent au long du faubourg Saint-Jacques : Filles de la Visitation, Pères de l'Oratoire, Ursulines, Feuillantines, Bénédictins anglais, Carmélites où s'est retirée, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, M<sup>lle</sup> de La Vallière, Bénédictines du Va'-de-Grâce où l'art du grand siècle a laissé une de ses plus nobles empreintes, Capucins, religieuses de Port-Royal font de ce chemin, qui se perd dans la campagne accidentée de roues de carriers et de moulins à vent, une voie sublime, la voie mystique du Paris du xvii<sup>e</sup> siècle. Si les couvents peuplent aussi telle autre voie comme la rue Saint-Honoré, le long du jardin des Tuileries et où se trouvent les Jacobins, les Feuillants, les Capucins, les Dames de l'Assomption, les Filles de la Conception, les Capucines, ils ne lui donnent point cette expression, unique sur les traits de la physionomie de Paris. Au delà de cette ville, sur la rive gauche, le jardin du Luxembourg, à l'extrémité méridionale duquel la Chartreuse met, aux confins des champs, sa note de solitude pieuse, est ouvert aux « honnêtes gens », qui ne manquent pas de fréquenter aussi le Jardin Royal ou Jardin des Plantes.

Ces promenades s'ajoutent à celle que constitue, sur la rive droite, le jardin du Palais-Royal, pour multiplier les espaces de verdure que le goût de l'existence en plein air fait alors rechercher. C'est précisément ce goût, attesté par la vie de château du roi et de la cour, qui explique l'introduction, dans la ville, des tracés de la campagne arrangée. Paris est une ville de gens de cour, de personnes de qualité, d'officiers que la belle saison rappelle aux armées, de magistrats, de fonctionnaires royaux, de marchands et d'artisans, de riches et de gueux. Si la richesse y marque son pouvoir et y répand son éclat, la misère y étend sa tache de hideur, dresse sur le ciel, dans la région orientale de la rive gauche, sous la forme particulièrement de la Salpêtrière, la silhouette de l'Hôpital général où l'on enferme les pauvres. Le jeu, observe le voyageur anglais Lister en 1698, est, à Paris, « un divertissement perpétuel, si ce n'est même une des débauches de la ville ».

Celle-ci a déjà sa saison, qui correspond à l'automne et à l'hiver. La campagne lui dispute le reste de l'année : c'est alors que les châteaux se parent de toute leur animation. Presque tous les principaux habitants de Paris, signale un contemporain, ont des maisons de campagne aux environs de cette cité ou dans les provinces et où ils se retirent pendant quatre ou cinq mois. Dès que la vendange est passée, on s'empresse de retourner à la ville dont les rues sont de nouveau embarrassées par « nombre d'équipages » ; « tout est brillant et pompeux ; la froide saison s'écoule en joyes, en spectacles, en jeux, en mascarades ». Le carnaval et la foire Saint-Germain marquent, pour un auteur de ce temps, l'âge d'or de Paris. Le goût de la villégiature est si répandu que des Parisiens, qui ne peuvent avoir une maison à eux aux champs, y louent des chambres ou des appartements. Les dimanches et jours de fête, durant la belle saison, tous les grands chemins hors de Paris, sont, au témoignage de Sauval qui mourut en 1676, semés, à plus d'une lieue à la ronde, de promeneurs qui, en carrosse, à cheval ou à pied, vont à la campagne ; ce qui n'empêche pas, dans la ville, les cabarets, « dont on ne sauroit dire le nombre », les jeux de boule et de paume, les jardins publics d'être pleins de monde. La guinguette est l'une des attractions de la banlieue parisienne. A Chaillot, au bois de Boulogne où le fiacre cahotant conduit les belles dames qu'attire l'épaisseur des fourrés ; à Suresnes où l'on se plaît à venir à la vendange ; à Saint-Cloud que la galiote dessert ; à la foire de Bezons où, vers la fin du règne de Louis XIV, les Parisiens se rendent nombreux et masqués ; à Vincennes où les plaisirs populaires voisinent avec la promenade

mondaine en carrosses ; à Conflans, qui attire les baigneurs ; au moulin de Javel, à Vaugirard, partout s'anime la campagne aux environs de la grande cité.

Paris s'offre à nous en pleine croissance. Des rues viennent déloger les moulins à vent de la butte Saint-Roch. La bâtisse sévit. Les hautes maisons à architecture uniforme, qu'en 1669 le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois a été autorisé à construire le long du cimetière des Innocents, en élargissant la rue de la Ferronnerie et qui sont toujours debout, peuvent donner une idée de l'immeuble de rapport, tel qu'on l'a conçu alors pour les besoins de la population grandissante. Mais la rue parisienne garde en général son tracé et son caractère du moyen âge. La rue Galande est l'« un des plus grands passages de Paris », nous apprend un document de 1672 ; néanmoins, elle est si étroite, ajoute-t-il, que deux voitures n'y peuvent passer de front. C'est pareillement sur un étroit ponceau, le Pont-aux-Tripes, que le grand chemin de Fontainebleau et de Lyon franchit la Bièvre, au faubourg Saint-Marcel. Au surplus, les portes de ville édifiées en ce temps et qui correspondaient presque toutes à des voies particulièrement importantes, marquent, telles les portes Saint-Denis et Saint-Martin sous lesquelles s'effectuait toute la circulation Nord-Sud de Paris, qu'aux moyens de transport suffisait un passage restreint.

C'est la rue familière, encore rurale par certains côtés et d'où montent vers le ciel les cris de Paris, toute cette clameur dispersée d'humbles gens de métier exerçant leur petite industrie à travers la ville. Les carrosses retentissants, les cavaliers croisent les ânes chargés d'un bât ou un troupeau de bœufs. Les abreuvoirs, où les chevaux vont boire, découpent des taches de vie agreste au bord du fleuve dont le cours est animé par de nombreux bateaux de marchandises, des trains de bois, le coche qui passe, des barques qui, avec des bâches tendues au-dessus d'elles, semblent des tentes mobiles dressées sur l'eau tranquille. Les coqs, au matin, réveillent Boileau. C'est la rue familière, malpropre et avec son ruisseau d'égout. « Gare l'eau, là-bas ! » crie une femme qui vide par la fenêtre une cruche dont le contenu inonde le dos d'un passant. Ou bien, Guénaud sur son cheval éclabousse les malheureux piétons. C'est la rue resserrée et dépourvue de trottoirs, cadre des embarras de Paris. Qu'une forte pluie survienne, elle est changée en un torrent qu'une planche, posée à la hâte sur deux pavés, permet de traverser. La nuit qui tombe oblige à hâter le pas,

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques  
 D'un double cadenas font fermer les boutiques,  
 .....  
 Que, dans le Marché-Neuf, tout est calme et tranquille,  
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.

Pourtant, grâce aux soins de La Reynie, qui a occupé le premier la lieutenance de police créée en 1667, des lanternes, que des crochets de fer, aux murs des maisons, supportent et qu'on abaisse ou élève par le moyen d'une poulie, trouvent çà et là de leur pâle lueur l'obscurité nocturne.

Certes, les progrès matériels sont faibles. La science reste sur les hauteurs où l'a élevée Descartes. N'est-ce pas toutefois un présage d'avenir que l'« Observatoire pour les cieux » (comme disait Colbert), édifié de 1667 à 1672, sur les plans de Claude Perrault ? « Les conquêtes de terre », auxquelles s'oppose, dans la pensée du grand ministre, l'objet de cet édifice, se sont en partie évanouies. Mais celles de la science sont durables et illimitées ; elles modifieront profondément les conditions de la vie matérielle et sociale et, avec l'aide de la Révolution de 1789, imprimeront à la ville contemporaine son mouvement d'évolution. La cité classique du temps de Louis XIV correspond du moins à ce moment de prestigieuse envolée où le génie français, guidé par l'antiquité, semble avoir atteint les sommets de la perfection.

---



# De La Bruyère à Stendhal.

Cours de M. Fortunat STROWSKI,

*Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne.*

---

## L'abbé de Saint-Pierre (1).

Fénelon, qui est l'esprit le plus chimérique du dix-septième siècle, a exercé une influence considérable sur Montesquieu qui est dans le domaine de la philosophie politique et sociale, l'esprit le plus scientifique du même siècle.

Mais, entre les deux, il y eut un personnage de transition, très souvent cité, très souvent raillé et qui représente, avec une exagération tout à fait significative, la différence des points de vue entre le siècle de Pascal et celui de l'*Encyclopédie*. C'est l'abbé de Saint-Pierre.

Voltaire a dit de lui dans des vers célèbres :

N'a pas longtemps, de l'abbé de Saint-Pierre,  
On me montrait un buste tant parfait,  
Si que restai perplexe et stupéfait,  
Craignant bien fort de tomber en méprise.  
Puis dis soudain : « Ce n'est là qu'un portrait,  
L'original dirait quelque sottise. »

Ce n'est pas de sottise simple que l'original a été coupable. Il a inventé, formulé et défendu quelques-unes de ces vérités qui ont besoin d'être complétées par les vérités contraires, et qui, en attendant, sont presque des sottises et sont toujours des utopies. Mais ce n'est pas dire qu'elles soient négligeables, loin de là ! Celles de l'abbé de Saint-Pierre ont pris place parmi celles qui sont capitales dans le développement d'un siècle.

Montesquieu a écrit : « Nous n'avons d'estime que pour les sciences physiques. Nous en sommes uniquement occupés. Et le bien et le mal politiques sont parmi nous un sentiment plu-

(1) Dans cette leçon, je me suis beaucoup servi de la thèse de Joseph Drouet, *L'abbé de Saint-Pierre*, Paris, Champion, 1912. Joseph Drouet est mort à la guerre.



tôt qu'une connaissance. » C'est l'abbé de Saint-Pierre qui a le premier montré la nécessité d'étudier le bien et le mal politiques comme objets de « connaissance » et de ne pas les laisser expliquer par le sentiment. Le premier, il a essayé pour la morale une méthode analogue à celle des sciences physiques.

De plus, il est le premier qui ait transféré, de la psychologie individuelle et de la morale individuelle à la politique et aux lois, l'origine du bien et du mal, du bonheur et du malheur, de la prospérité et de la misère humaines.

Quand on se rappelle que sa pensée a évolué sous les yeux des plus puissants penseurs du dix-huitième siècle, on en comprendra l'importance souvent méconnue.

Il est vrai que, par sa personne et par son genre de vie, autant que par ses prétentions et sa façon d'écrire, l'abbé de Saint-Pierre excita trop justement l'ironie de ses contemporains.

Il nous faut donc, pour le prendre au sérieux, après avoir décrit son aspect et raconté sa vie, le chercher lui-même derrière un masque un peu ridicule.

## I

Charles-François Castel de Saint-Pierre (noms que Voltaire s'amusait à remplacer par Saint-Pierre d'Utopie) est né en Normandie, le 15 février 1658, d'une famille de petite, mais authentique noblesse. Sa mère était une Bellefond, d'une admirable bonté. Elle mourut à trente-neuf ans, en 1664, ayant eu treize enfants.

Charles-François fut élevé au collège de jésuites de Rouen avec Fontenelle qui resta son intime ami.

Vers l'âge de quinze ans, il revint chez lui, à la campagne, et il avait si fort le sentiment de la justice et de la solidarité sociale que les braves gens de son pays, renonçant à recourir au juge, le prirent à dix-huit ans pour universel arbitre.

Un peu après, il songea à se faire religieux, et il essaya pendant quelque temps de se plier à l'existence monacale, une telle existence n'impliquant alors ni grand ascétisme ni grand sacrifice.

Mais ce minimum d'ascétisme, que lui auraient imposé les vœux, dépassait encore ses forces. Il se contenta de la prêtrise.

On a douté qu'il soit allé jusqu'aux ordres majeurs et qu'il ait été vraiment prêtre. Cependant il semble bien qu'il ne s'était pas arrêté à mi-chemin.

Mais il ne garda de son caractère clérical que les dehors ; sa foi n'a jamais été bien exacte ni sa conduite bien régulière. Il a écrit contre le célibat des prêtres assez hardiment et ne l'a guère pratiqué. Ce n'est pas être trop mauvaise langue de dire que, s'il n'a jamais causé de scandale extérieur, c'est qu'il avait soin de prendre chez lui des servantes aimables et jolies.

A sa sortie du couvent et quand il se fut rendu bien compte qu'il n'avait pas la vocation, au lieu de rester chez lui, en Normandie, il vint à Paris. Il a dit : « Le séjour des villes capitales est le plus désirable. » Comme il a toujours suivi ses principes, il n'a pas hésité à abandonner sa Normandie pour la ville capitale du royaume.

Il avait sans doute déjà cessé de croire. On ne peut pas dire qu'il se soit montré l'ennemi du catholicisme, mais il a tout fait pour en détruire l'inspiration et la discipline.

Je crois, dit-il, que les prêtres doivent être payés et bien payés comme serviteurs du public, précepteurs de morale, teneurs des registres des enfants et des morts ; mais qu'on ne doit leur donner ni les richesses des fermiers-généraux ni le rang des princes, parce que l'une et l'autre corrompent l'âme et que rien n'est plus révoltant que de voir des hommes si riches et si fiers faire prêcher l'humilité et l'amour de la pauvreté à des gens qui n'ont que cent écus de gages. Je crois que tous les prêtres qui desservent une paroisse doivent être mariés, non seulement pour avoir une femme honnête qui prenne soin de leur ménage, et pour avoir beaucoup d'enfants bien élevés. Je crois qu'il faut absolument extirper les moines, que c'est rendre un très grand service à la patrie et à eux-mêmes. Ce sont des hommes que Circé a changés en pourceaux ; le sage Ulysse doit leur rendre la forme humaine.

Sa véritable religion intérieure était le déisme, encore ne suis-je pas sûr qu'il ait eu une religion intérieure ! Il ne croyait qu'au progrès humain. Il était convaincu que les hommes et les sociétés se développent et avancent, mais il estimait que de bons règlements sont nécessaires pour assurer la persistance et la régularité de ce progrès.

A son arrivée à Paris, en 1680, ses idées étaient encore très vagues. Il pensait que la meilleure façon de servir l'humanité serait de s'appliquer aux sciences. Il s'installa dans le faubourg Saint-Jacques avec quelques amis qu'il aidait parfois à vivre.

Ses amis étaient, outre le savant universel Varignon, Vertot, l'historien essayiste et Fontenelle. Malebranche se joignait quelquefois à eux. Rien n'est plus révélateur du caractère de l'abbé de Saint-Pierre que ses amitiés. Fontenelle a dessiné un joli tableau, fin et touchant, de la vie que menaient ensemble l'abbé de Saint-Pierre et Varignon. Ils se disputaient sans cesse :

Ils avaient besoin l'un de l'autre pour approfondir et pour s'assurer que

tout était vu dans un sujet. Leurs caractères différents formaient un assortiment complet et heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raison, l'autre par une analyse subtile, par une précision scrupuleuse, par une sage et ingénieuse lenteur à discuter tout. M. l'abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à son aise de M. Varignon, le logea avec lui, et enfin, toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mit en état de suivre pleinement ses talents et son génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avait que dix huit cents livres de rente. Il en détacha trois cents qu'il donna à M. Varignon par contrat. Ce peu, qui était beaucoup par rapport au bien du donateur, était beaucoup aussi par rapport aux désirs du donataire.

Fontenelle continue avec une mélancolie qui surprend sous sa plume et qui prouve combien le souvenir de ce temps lui était cher :

J'étais leur compagnon et allais les voir assez souvent et quelquefois passais deux ou trois jours avec eux. Il y avait encore de la place pour un survenant et même pour un second sorti de la même province, aujourd'hui l'un des principaux membres de l'académie des belles-lettres et fameux par les histoires qui ont paru de lui, Vertot. Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes pleins de la première ardeur de savoir, fort unis....

Cette union cessa lorsque l'abbé de Saint-Pierre, après une lecture de Pascal, quitta les sciences et se consacra désormais aux sciences morales.

En 1692, il devait acheter une charge de premier aumônier de Madame. Il désirait voir de près le monde, « étudier les hommes et le degré de leur bonheur ».

Sa charge lui ouvrait Versailles et la cour. Il s'y sentait beaucoup plus heureux que dans sa solitude du faubourg Saint-Jacques. Sa santé même s'en trouvait mieux. De nouveaux amis s'ajoutaient à ses anciens compagnons de travail, comme Nicole et le maréchal de Vauban. Il était bien vu du cardinal Dubois, du cardinal de Polignac. Le cardinal Fleury, le premier ministre, le traitait avec une considération un peu ironique, mais affectueuse. Les femmes les plus distinguées aimaient sa compagnie. Son dernier amour fut, à soixante-dix-huit ans, la jeune M<sup>me</sup> Dupin qui avait vingt-huit ans. A quatre-vingt-trois ans, il lui faisait de petites commissions. Il lui expédiait non seulement des livres mais des rubans; il lui racontait les dernières nouvelles et lui donnait des conseils pour l'éducation de son fils.

Il fréquenta particulièrement le salon de M<sup>me</sup> de Lambert. Il y connut le marquis d'Argenson, Marivaux, Terrasson et Mairan. On sait que M<sup>me</sup> de Lambert réunissait ses amis le mardi après-midi pour lire des dissertations et même des tragédies, et pour en discuter. Mais le mercredi on se réunissait

pour souper et la compagnie était plus galante. L'abbé devait être assidu aux mercredis autant qu'aux mardis.

Après l'hôtel de Lambert, ce qui semble avoir le plus occupé l'abbé de Saint-Pierre, c'est le Club de l'Entresol.

On se réunissait tous les samedis de cinq à huit heures du soir ; on y buvait du thé en hiver, de la limonade en été. On lisait les gazettes et on parlait politique. Chacun des habitués avait sa spécialité : d'Argenson, le droit public ; Caraman, l'histoire du commerce ; Plélo, le droit monarchique. Montesquieu et le chevalier Ramsay y parurent. Quant à l'abbé de Saint-Pierre, il semble y avoir été l'homme universel. Il écrivait et parlait sur tout sujet.

Le Club de l'Entresol avait des tendances libérales et humanitaires. Il voulait éteindre la misère, la tyrannie, l'arbitraire des gouvernements, la guerre et enfin faire le bonheur des hommes. C'était en un certain sens une Académie des sciences morales et politiques, et, sous un autre aspect, c'était un centre de conspiration.

Ce club fut enfin fermé par ordre.

Le cardinal Fleury s'était inquiété du tour qu'y prenaient certaines discussions et il témoigna son mécontentement ; cependant il aurait encore toléré les réunions si l'abbé de Saint-Pierre ne lui avait proposé d'en faire comme une académie officielle. Le cardinal répondit (11 août 1731) :

Je vois, Monsieur, par votre lettre d'hier, que vous vous proposiez, dans vos assemblées, de traiter des ouvrages de politique. Comme ces sortes de matières conduisent ordinairement plus loin qu'on ne voudrait, il ne convient pas qu'elles en fassent le sujet. Il y en a beaucoup d'autres... .

Les membres de l'Entresol comprirent et se dispersèrent. Au reste, l'abbé n'avait pas de chance avec les académies. Entré à l'Académie française en 1694, il en avait été expulsé en 1719 pour avoir insulté la mémoire de Louis XIV. Il semble avoir été d'une naïveté et d'une sincérité déconcertantes et il fallait qu'il eût de bien grandes qualités pour avoir vécu entouré d'amitiés illustres, toujours fidèles, malgré ses maladresses et ses ridicules.

Il possédait, en effet, les qualités du cœur les plus rares. Jamais il ne disait de mal de personne, sauf de Louis XIV. Il était toujours prêt à servir ses amis. Il s'oubliait pour eux. Et s'il parlait sans cesse de faire le bonheur de l'humanité, il était parfaitement sincère. Sa vie répondait exactement à ses paroles.

Il menait un genre de vie méthodique, comme il convient à un sage. Il usait très sobrement des aliments et du vin : il prétendait que les gens de son temps mangeaient trop. Cependant il estimait



qu'une bonne bouteille et un bon repas sont périodiquement nécessaires pour rompre la monotonie du régime et pour éviter la mélancolie.

A l'âge de soixante-seize ans, il avait inventé un appareil qui devait éviter ou guérir la plupart des maladies et tous les malaises.

Il avait entendu dire par le premier médecin du roi, Chirac, que les voyages en chaises de poste avec les secousses qu'on imagine sur des routes pavées ou inexistantes alors, guérissaient la mélancolie, la bile, les obstructions du foie, de la rate, etc. Il construisit donc un fauteuil appelé *trémousoir* qui devait reproduire ces secousses sans obliger à sortir de chez soi. Mais ce remède ne l'empêcha pas de mourir quelques années plus tard — à moins qu'il ne l'ait aidé à survivre quelques années de plus.

Quoi qu'il en soit, l'abbé mourut à Paris le 29 avril 1743, à quatre-vingt-cinq ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

En entrant dans sa quatre-vingtième année, il écrivait :

« Si la vie est une loterie pour le bonheur, il se trouvera qu'à tout prendre il m'est échu un des meilleurs lots que je ne changerais contre un autre et il me reste une grande espérance au bonheur éternel. »

C'était un brave homme.

Mais c'était un utopiste.

## II

Ce personnage, tout ridicule qu'il fût, a découvert une nouvelle méthode morale, et même toute une morale.

Nous avons indiqué ailleurs que les *Pensées* de Pascal contenaient certains éléments outrés ou dangereux qu'on pourrait appeler révolutionnaires. Par exemple, lorsque Pascal, contrairement à la tradition des moralistes français, pose le bonheur comme une fin en soi très éloignée de nous (relisez le *Pari*) et qu'il le considère indépendamment de la vertu et de la tranquillité de l'âme, il crée une illusion à la fois et un besoin ; il rompt l'harmonie des forces morales.

C'est justement cette conception inquiétante du bonheur qui va séduire l'abbé de Saint-Pierre, l'arracher aux sciences, et le transformer en philosophe social :

Le principal goût qui m'était resté de la lecture des ouvrages de Descartes et des cartésiens au sortir du collège, dit-il, était, pour l'étude de la physique. et, comme par la mort d'un de mes parents, j'étais demeuré maître de suivre mes goûts, je me livrai avec plaisir pendant trois ou quatre ans à cultiver cette science..... mais en lisant les pensées morales de Pascal, je compris que les



progrès que je pourrais faire dans la morale seraient plus utiles pour augmenter mon bonheur et le bonheur de ceux avec qui j'aurais à vivre ; aussi je quittai la physique.

L'idée du bonheur domine donc désormais l'activité de l'abbé Saint-Pierre ; il étudiera les hommes moins pour les connaître que pour déterminer le degré de leur bonheur, et pour découvrir les moyens d'augmenter ce bonheur.

Mais ce n'est pas impunément qu'on a fréquenté Descartes et qu'on a vu où peut mener, en physique et en métaphysique, une méthode *a priori*. Un orgueil digne de Descartes avait germé dans le cœur de l'abbé.

« Descartes, par ses méditations assidues et opiniâtres, avait ouvert de nouvelles routes pour faire de grands progrès en peu de temps dans la physique... L'abbé (il parle de lui-même) jugea qu'avec un semblable travail il pourrait peut-être avec ses méditations ouvrir de nouvelles routes pour la politique. »

Il espérait être non seulement un Descartes mais encore un Richelieu. Il espérait avoir les qualités nécessaires pour introduire dans la pratique toutes ses théories. Il a lui-même défini ces qualités et on devine bien qu'il pensait à lui-même :

« Il faut un génie né facile, appliqué, étendu, cultivé jusqu'à maintenant par les diverses connaissances humaines. Il faut que depuis vingt ans il ait été exercé par les conférences, par les disputes et par la lecture des mémoires modernes... Il faut un esprit juste qui, à force d'examiner les vraies démonstrations et d'en former lui-même, ait acquis un sentiment délicat et sûr pour discerner promptement les conséquences justes et réelles des conséquences fausses et apparentes... Il faut un homme tempérant et d'une santé exempte de douleurs et d'infirmités, accoutumé à démontrer évidemment aux autres dans la composition ce qu'il s'est démontré à lui-même dans la méditation. Il faut un homme assez sensible à la distinction entre pareils pour les surpasser en travail et en patience.... Il faut un homme qui ait assez de revenus pour avoir et les commodités de la vie et surtout un copiste occupé à remettre au net durant le jour ce qu'il aura corrigé le matin... Il lui faut un domestique tranquille qui ne lui cause pas trop de distraction. Il lui faut un génie sage, docile, etc. »

Sur ces belles données, l'abbé a cherché ses principes avec confiance, et il eut, comme son maître, son illumination. Voici donc le principe de sa méthode :

« Après différentes lectures qu'il fit (c'est toujours lui qui parle de lui) sur les différents moyens que prennent les hommes pour

augmenter leur bonheur et pour diminuer leurs maux, il s'aperçut que la plus grande partie du bonheur ou du malheur *venait des bonnes ou des mauvaises lois*. Cette réflexion, qui se présentait souvent à son esprit, le persuada que *la morale n'était pas la science la plus importante pour le bonheur des hommes, mais que c'était la politique et la science du gouvernement* et qu'une loi sage pouvait rendre incomparablement plus d'hommes heureux que cent bons traités de morale..... »

Celui qui écrivait ces lignes était bien persuadé qu'il tenait dans ses mains la vérité et même le bonheur des hommes. Ce bonheur n'est pas encore réalisé, mais il est certain que l'abbé de Saint-Pierre a fait, dans le domaine des conceptions morales, la révolution la plus grande depuis le christianisme.

Il sépare en effet de la morale le bonheur qui en était la conclusion et la conséquence. Il a enseigné l'inutilité du perfectionnement moral individuel. Il y substitue le perfectionnement des lois et des institutions. Bref, il met la politique ou plutôt la sociologie à la place de la conscience.

Cette doctrine est d'autant plus séduisante qu'elle dispense chaque homme de faire effort sur soi-même et qu'elle fait remonter du un au multiple la responsabilité humaine de la souffrance et de la faute.

### III

L'abbé aurait peut-être essayé de réaliser sa pensée par l'action, mais l'ambition ne le tourmentait pas trop, et il y a renoncé.

J'ai vécu trente ans avec le cardinal Dubois et même en quelque société, dit-il. J'ai vu combien il souffrait, combien il avait à souffrir de ses inquiétudes, de ses jalousies, des dégoûts qu'on lui donnait et des obstacles qu'il rencontrait à son élévation. Aussi, il ne m'est jamais arrivé de lui porter envie dans ses richesses et dans son crédit... Ainsi, ne pouvant par la constitution présente de notre monarchie et par mon peu de talent pour la flatterie devenir ministre général, je me suis fait une occupation particulière à méditer tous les jours, durant cinq ou six heures du matin, pour montrer sur divers sujets, aux rois et aux ministres futurs, le but où ils doivent tendre et les manières qu'ils doivent employer pour augmenter leur bonheur en augmentant le bonheur des familles qu'ils gouvernent...

Ces bonheurs ne sont pas des chimères dans son esprit. L'abbé de Saint-Pierre n'imagine pas une Salente, comme Fénelon. Il ne construit pas une République comme Platon, il préfère entrer dans le détail de mille petits règlements auxquels, avec son esprit systématique, il prête une efficacité infailible.

Si je m'arrête ici beaucoup plus aux détails des règlements et des établisse-

ments qu'aux détails des caractères des hommes, c'est que j'écris, non des histoires d'hommes illustres, mais l'histoire de notre gouvernement, parce que je crois que l'augmentation de la félicité des hommes dépend beaucoup plus des perfectionnements que l'on peut donner aux bons règlements et aux bons établissements et que la morale n'est qu'une partie de la politique.

C'est justement ce que j'appelle l'esprit d'utopie. Il diffère de l'esprit de chimère en ce qu'il est dépourvu d'imagination ; il ne sait ni voir ni peindre avec les couleurs magiques de la poésie la réalisation de son rêve ; il cherche plutôt les moyens. Et il les énumère prosaïquement ; il est méticuleux, minutieux, précis et dogmatique ; il enseigne comment il faut s'y prendre pour remplir les conditions nécessaires et dont il sait le nombre. Fourier, grand utopiste devant le Seigneur, disait des saint-simoniens qui étaient des chiméristes : « Les saint-simoniens se flattent de savoir associer ; ils ignorent que, pour y réussir, il est seize problèmes à résoudre, seize conditions à remplir... » Il disait encore : « Nous sommes à la vingt-neuvième phase du mouvement social qui est le troisième de la civilisation. Nos nouveaux dieux du progrès n'ont même pas su inventer la quatrième phase civilisée. »

L'abbé de Saint-Pierre n'atteint pas à ce comble de ridicule, lequel d'ailleurs n'empêcha pas Fourier d'avoir eu d'excellentes idées tout à fait pratiques, mais on va voir par l'exposé de son système qu'il est réellement un utopiste. Il nous faut entrer maintenant dans la grande utopie de l'abbé de Saint-Pierre.

Comme tous les utopistes qui mettent le bonheur au-dessus de la justice et même de la vérité, la première chose que demande l'abbé de Saint-Pierre, c'est l'établissement de la paix parmi les hommes.

Celle que rêve l'abbé de Saint-Pierre sera universelle. Elle régnera au dehors entre les peuples ; et puis, en quelque sorte par réflexion, elle régnera à l'intérieur des pays dans les rapports entre les gouvernants et les gouvernés. C'est le fameux projet de paix perpétuelle, qui consiste « dans une alliance générale des souverains d'Europe réglant par voie d'arbitrage tous les différends qui pourraient s'élever entre eux ». En outre, cette alliance assurera aux souverains la garantie que leur possession de la souveraineté selon l'ordre établi dans la nation ne pourra pas être troublé par les séditions.

Sans doute, à travers tout le dix-septième siècle, le désir de la paix et la crainte des révolutions était allé s'exaspérant depuis Bossuet jusqu'à Fénelon et jusqu'à Massillon. Louis XIV était devenu impopulaire parce qu'il faisait la guerre. Mais personne

encore parmi les moralistes français, parmi les prédicateurs et les philosophes n'avait cherché d'autre moyen pratique pour éviter la guerre que de la rendre odieuse à la conscience du souverain.

Fidèle à sa théorie que le bonheur des hommes dépend des règlements politiques beaucoup plus que de leurs dispositions intérieures, le bon abbé ne se préoccupe que de la prédication morale ; il ne perd pas son temps à maudire la guerre et à la montrer comme un péché ; il établit jusque dans le détail un projet qu'il croit pratique, de paix perpétuelle avec les neuf effets principaux qu'il en attend et les douze avantages qu'il en prévoit. Il rédige même une sorte de code de droit international.

Je n'insisterai pas sur les autres projets de l'abbé. Un peu avant sa mort, à quatre-vingt-cinq ans, il dictait son testament politique et là, résumant les rêves de sa vie, il réduisait ses projets politiques à quatre. Il n'y parlait guère de cette fameuse polisynodie qui est en somme une conséquence de sa conception technique de gouvernement, ni de ses projets pour adoucir les tailles, ni de ceux qui devaient perfectionner le commerce en France, agrandir les capitales, augmenter le nombre des monnaies, soulager les pauvres et détruire la mendicité. Il se bornait à l'essentiel.

Le premier projet, naturellement, est celui de la paix perpétuelle. Le second est l'établissement d'une académie politique où l'on choisira les hauts fonctionnaires et où les hommes les plus éclairés feront chaque jour progresser la plus importante de toutes les sciences humaines, qui est la science du gouvernement. En troisième lieu, il recommande l'établissement de prix de vertu qu'on distribuerait dans les collèges à la place des prix du savoir et de l'intelligence, afin de plier les hommes dès l'enfance aux règles de la vie sociale. Il voulait qu'au lieu de passer sept à huit heures par jour aux exercices du grec et du latin, on employât au moins la moitié de ce temps à rendre les enfants « beaucoup moins colères, moins impatientes, moins impolis, moins présomptueux, moins fiers..... »

J'arrête l'énumération qui est interminable. Le dernier projet est celui du scrutin perfectionné. Il ne faut pas entendre par là des élections semblables à celles des états modernes. Il s'agit simplement d'une méthode pour choisir les meilleurs techniciens de la science politique et les mettre à même soit d'élaborer des règlements plus parfaits, soit de faire appliquer ces règlements.

En somme, l'abbé de Saint-Pierre est déjà un socialiste du vingtième siècle. à cela près qu'il n'est pas révolutionnaire, ce qui est



pratiquement une très grande différence, mais une très petite du point de vue de l'absolu.

Le mot de morale revient à chaque instant sous la plume des commentateurs de l'abbé. Comme il recommande sans cesse les vertus, et qu'il cherche les moyens de donner aux hommes les qualités qui sont en effet classées sous le nom de vertu, on est porté à voir en lui un moraliste.

S'il mérite ce nom, c'est d'une tout autre manière que Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld et même La Bruyère. Pour eux, le but de la vertu, c'est une certaine perfection de l'âme, perfection indépendante de sa destinée et des circonstances où elle vit.

Pour l'abbé de Saint-Pierre, la vertu des vertus, c'est la *bienfaisance*, et le but de la vie, c'est le *bonheur*.

Or, faire du bien, ce n'est pas toujours bien faire au sens ancien du mot. Faire du bien est compatible avec de grandes imperfections intérieures. Faire du bien exige des qualités et des efforts très différents des qualités et des efforts qu'exige la sagesse. Faire du bien est un commandement et non pas entièrement un commandement moral.

Il est vrai qu'on peut concevoir, dans le sens évangélique, un amour des hommes qui a sa source au fond de l'âme et qui jaillit de la plénitude intérieure. Mais l'abbé de Saint-Pierre ignore cette spiritualité. Il ne demande qu'aux règlements de l'État et non pas aux efforts de l'individu cette bienfaisance et ce bonheur dans lesquels il renferme toute la perfection de la vie.

Ceux qui ont le même esprit que l'abbé de Saint-Pierre n'ont que faire d'Épictète et de l'Évangile ; ils n'ont que faire de Montaigne et de saint François de Sales, ils seront des statisticiens, des géographes, des jurisconsultes, des historiens, des mécaniciens, même, en un mot, des sociologues et non pas des sages ou des saints.

Il est curieux que le dix-septième siècle, en finissant, et pendant que s'exaspérait une dévotion triste et inhumaine, ait produit, pour préparer le dix-huitième et le dix-neuvième, un Fénelon et un abbé de Saint-Pierre.

---



# Le théâtre en Amérique.

Par M<sup>lle</sup> LÉONIE VILLARD,

*Professeur à l'Université de Lyon.*

---

## I

Le théâtre littéraire d'aujourd'hui et ses premiers asiles.  
De Greenwich Village à Broadway. Les « Petites Scènes ».  
Les arts du théâtre à Pittsburg.

Par son inspiration et ses tendances, le renouveau actuel du théâtre américain est intimement lié à cet admirable effort de libération spirituelle et de renaissance artistique dont, depuis quelque dix ans, tant de belles œuvres nous sont le témoignage.

Alors que jusqu'ici de capricieuses et imprévisibles alternances avaient tour à tour fait apparaître, à l'horizon littéraire de l'Amérique, une forme puis une autre — essai, conte ou poésie lyrique — en laquelle se concentrait le meilleur de la pensée ou de la puissance expressive d'une génération, l'heure actuelle voit toute la littérature américaine renouvelée. Une même vitalité ardente, innombrable et généreuse, élève, comme d'un unique élan, tous les modes de l'expression littéraire à une beauté nouvelle, à une signification plus large et plus riche. Mais, de par la nature même du théâtre, le renouveau dramatique, qui n'est qu'un aspect d'un mouvement plus ample, présente certaines qualités qui lui confèrent une valeur particulière.

Comme la poésie, le roman, la critique, le théâtre américain d'aujourd'hui veut secouer l'étreinte mortelle du matérialisme ambiant. Par sa recherche désintéressée de la perfection artistique qu'une technique nouvelle semble lui promettre, aussi bien que par les conclusions, explicites ou non, que lui suggère la vie contemporaine, ce théâtre affirme la dignité de l'esprit, la valeur suprême de l'art. Et cette affirmation s'objective dans le

(1) Voir, dans la *Revue des Cours et Conférences*, année 1926-27, les nos 5, 6, 7, 9, 10 et 11.

plan de l'action où le théâtre littéraire mène une révolte active et efficace contre le commercialisme et la quête de profits matériels immédiats qui priment toute autre préoccupation dans ce qu'on pourrait appeler l'industrie des spectacles. Aux États-Unis, cette industrie se développe comme toutes les activités extérieures d'un pays en pleine prospérité économique. Mais, désormais et à côté de ce théâtre qui est avant tout une entreprise commerciale, où l'art ne figure qu'à l'état de sous-produit, un autre théâtre a conquis sa place. S'il n'échappe pas entièrement aux fatalités économiques, il sait les dépasser et, en les dépassant, prouve qu'il peut vivre sous un autre signe que celui de l'argent.

Pour que sonnât enfin en Amérique l'heure du théâtre littéraire, il fallait la conjonction des puissances de l'esprit et de l'action qui si rarement s'étaient rencontrées autour de lui. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle plusieurs tentatives avaient été faites pour doter les États-Unis d'une scène où les pièces nouvelles pourraient être représentées, même lorsque leur mérite ne semblait pas de ceux que l'on puisse monnayer. Grâce à l'aide de ces mécènes qui, en Amérique, savent si bien payer à l'art ou à la science un opulent et volontaire tribut, un théâtre destiné à favoriser l'essor de l'art dramatique fut fondé à New-York en 1910. Pendant quelques saisons, le *New-Theatre* fut l'asile du théâtre littéraire de l'époque. On put croire un instant que le but de ses fondateurs était atteint. Mais la preuve en fut bientôt faite d'irréfutable façon, le *New-Theatre* ne pouvait subsister qu'au moyen de libéralités sans cesse renouvelées. L'échec auquel aboutit la fondation du *New-Theatre* demeure dans l'histoire du théâtre américain l'exemple le plus frappant de l'incapacité du mécénat, fut-il aussi intelligent que généreux, lorsqu'il veut remplacer la lente croissance d'un organisme vivant par une création ambitieuse et improvisée, surgie de toutes pièces sous l'incantation magique d'une royale générosité. Les subsides accordés au *New-Theatre* ne purent tenir lieu des années d'apprentissage et de longs efforts d'où seules aurait pu naître l'accord indispensable entre les auteurs, les acteurs et le public. D'ailleurs, si les auteurs capables d'écrire de bonnes pièces, bien construites suivant les règles traditionnelles, ne manquaient pas alors en Amérique, aucun d'eux n'ajoutait au talent l'étincelle de génie, l'éclair d'audace ou de curiosité qu'il faut aux œuvres pour qu'elles apportent un renouvellement. Le théâtre nouveau n'avait pas encore ses auteurs ; de plus, son public n'était pas encore prêt. Aucune initiation n'avait préparé une élite de spectateurs à comprendre les intentions du *New-Theatre* dont les portes

s'étaient ouvertes directement au grand public, au mépris de cette vérité que le prophète d'une loi nouvelle est d'abord écouté par quelques disciples et non par la foule. Et, si les bonnes volontés ne lui manquèrent pas, le *New-Theatre* ne suscita point, chez ceux dont le nom est associé à sa brève existence, l'enthousiasme et le dévouement passionnés qui font fi de tous les obstacles. Ce fut dans une voie bien différente, par des moyens plus humbles, mais choisis avec une juste divination des conditions essentielles de toute réalisation dramatique que le théâtre américain allait, quelques années plus tard, rencontrer ses nouvelles destinées. Qu'on ne s'attende point cependant à trouver à l'origine de cette hégire du théâtre littéraire en Amérique, une création qui se serait tracée à l'avance la route qu'elle voulait suivre. Les circonstances d'où sortit le renouveau offrent au contraire ce caractère fortuit, imprévisible, par lequel certaines actions humaines semblent reproduire inconsciemment le miracle même de la vie.

S'il était possible de comparer à quelque chose d'essentiellement français ce qui est très américain, on pourrait dire qu'un quartier de New-York appelé : Greenwich Village figure assez bien, toutes proportions gardées, un Montmartre d'outre-Atlantique. Ce quartier, situé au nord de Washington Square, a gardé le nom qu'il portait jadis lorsqu'il était un des petits *settlements* ruraux semés sur les rives de l'Hudson, à l'époque où New-York n'occupait qu'une pointe de l'île de Manhattan. Lorsqu'il fut définitivement enserré dans les tentacules de la grande ville, Greenwich Village perdit sa physionomie première. Puis, comme, au début du xx<sup>e</sup> siècle, New-York ne put trouver de ce côté la place que demandait son expansion incessante, Greenwich Village devint un quartier démodé, peuplé de maisons déchues de leur splendeur première, où le bon marché des loyers attira d'abord quelques artistes, et bientôt une véritable colonie d'artistes et d'écrivains. Dès lors, Greenwich Village figura pour New-York le centre de la vie de la Bohême artistique et, pour les États-Unis, le lieu d'élection dont l'atmosphère de jeunesse et de liberté semble propre à stimuler toutes les audaces et à soutenir tous les espoirs. Sans vouloir poursuivre un parallèle bien superflu, on peut ajouter que, s'il est bon pour un artiste d'avoir à ses débuts traversé Greenwich Village, savoir s'en éloigner ensuite est excellent. Les réalisations de la maturité ont besoin d'une autre ambiance que les premières révoltes.

A Greenwich Village, ainsi que le veut la tradition, j'allais presque dire la légende, un groupe de jeunes artistes, les sans

doute de ce divertissement un peu enfantin et si goûté en Amérique qu'est un bal costumé, résolut un beau soir d'improviser une représentation de la pièce de lord Dunsany intitulée *The Glittering Gate*. Quelques jours après, les acteurs et l'auditoire du spectacle improvisé, auxquels s'étaient joints quelques camarades, se réunirent une seconde fois : ils décidèrent alors de fonder une société, composée entièrement d'amateurs, qui s'assignerait pour but de répéter, en y donnant une portée plus large, ce qui n'avait été que l'amusement d'un soir. Pourquoi, se dirent-ils, ne pas admettre le public à nos représentations et lui permettre ainsi de comparer aux méthodes du théâtre commercial les résultats auxquels peut atteindre un théâtre d'art, fondé en dehors de tout concours professionnel et de toute servitude à l'égard de l'argent ? Les sociétaires qui se donnèrent ce nom, bientôt fameux *The Washington Square Players* louèrent, en mettant leurs ressources en commun, un petit théâtre au coin de la troisième avenue et donnèrent à un public chaque fois plus nombreux deux représentations par semaine, puis trois, et jusqu'à quatre vers la fin de la saison. Les débuts des *Washington Square Players* eurent lieu le 15 février 1915. Le programme de la première soirée comprenait une pièce en un acte de Maeterlinck et trois autres pièces, également en un acte, écrites par des auteurs appartenant à la jeune société dramatique. Au premier programme était joint un manifeste — avertissement au public aussi bien que profession de foi : « Nous ne limitons notre choix, en ce qui concerne les pièces que nous offrirons au public, qu'à ce seul point : ces pièces devront posséder une réelle valeur artistique. Nous donnerons la préférence aux œuvres d'auteurs américains, mais notre répertoire comprendra également des pièces écrites par tels auteurs européens dont l'existence a jusqu'ici été ignorée par les directeurs du théâtre commercial. » Quatre pièces américaines et trois pièces étrangères furent jouées pendant la première saison. Une autre saison s'ouvrit en octobre 1915, qui vit s'affirmer les premiers succès obtenus par une troupe d'amateurs et par des pièces signées, le plus souvent, de noms que le public ne connaissait pas encore. *The Magical City*, de Zoe Akins, qui a depuis écrit quelques pièces remarquables, et *Helena's Husband*, de Philip Moeller, furent jouées pendant cette seconde saison, et sont restées depuis au répertoire de tous les théâtres d'art en Amérique. Une troisième saison fut plus brillante encore, avec ce petit chef-d'œuvre — dans un genre qui correspond à ce qu'est en Amérique le roman de la vie domestique — auquel Susan Glaspell a donné



le titre ironique de *Trifles-Bagatelles*. Le théâtre étranger était représenté, entre autres, par une pièce en un acte : *Bushido*, détachée de cet ensemble dramatique d'une prodigieuse ampleur sur lequel se fonde au Japon la renommée d'Izumo.

Mais déjà l'équilibre premier était rompu, et l'âge de l'innocence irrévocablement dépassé. A côté de *Bushido*, les *Washington Square Players* avaient apporté à leur public vingt-deux pièces étrangères, tandis que des pièces américaines avaient figuré vingt-sept fois seulement au programme. Waldo Frank signala le danger de cet accueil trop facile accordé à des œuvres étrangères par une société qui s'était assigné la tâche, et avait revendiqué le privilège, de favoriser l'essor du théâtre littéraire en Amérique. Dans un article lucide et véhément, il exhorta auteurs et acteurs à explorer la réalité telle qu'elle se présente aux yeux et aux esprits américains, car, dit-il, la réalité qu'apportent les Maeterlink, les Andreieff ou les Wedekind a toujours pour un public américain quelque chose d'artificiel et de factice. Mais, au moment où s'ouvrait pour les *Washington Square Players* une quatrième saison, la guerre atteignait les États-Unis et, avec elle, la situation économique devenait critique pour une société dont le public habituel se détournait, appelé par d'autres préoccupations. D'autre part, une difficulté capitale se faisait sentir, celle du renouvellement du répertoire. En cette saison de 1917-1918 l'apport américain le plus significatif fut fourni par Dreiser avec sa pièce *La jeune Morte* qui fait partie du groupe de l'ordre naturel dans ses *Plays of the Natural and the supernatural* et par O'Neill qui figura au programme avec deux pièces en un acte : *Dans la zone des Mines* et *La Corde*. Pour faire face aux difficultés matérielles et à d'autres plus graves encore, la société qui voulait vivre dut se réorganiser en 1919. Elle prit le nom *Guilde du Théâtre* (*Theatre Guild*) Depuis cette époque, ses années d'apprentissage et de tâtonnements terminées, la *Guilde du Théâtre* occupe à New-York une place que l'on peut comparer à celle que prit un moment notre Vieux-Colombier. Consacrée aux fins supérieures de l'art, elle offre le premier exemple d'une entreprise dramatique qui considère l'argent seulement comme un moyen. Sur ce point essentiel, la *Guilde du Théâtre* est restée fidèle à son idéal. Elle accueille, et très largement, comme à ses débuts, les pièces étrangères et américaines d'une haute valeur littéraire auxquelles le théâtre commercial ne veut pas ouvrir ses portes, puisqu'elle est aujourd'hui le foyer permanent du théâtre littéraire, et elle continue à donner au renouveau dramatique une aide précieuse.



Un autre groupe d'auteurs et d'amateurs qui se forma quelque temps après le groupe de *Washington Square* contribua d'une façon plus directe et plus active encore à l'essor d'un théâtre nouveau. Née du même désir de libération et d'action désintéressée, l'association dramatique qui s'intitula *The Provincetown Players* se donna pour tâche de favoriser avant tout le théâtre américain. Mécontents de l'éclectisme des *Washington Square Players* et de la tiédeur croissante que ceux-ci montraient à l'égard de l'œuvre des jeunes, quelques auteurs dramatiques, encore inconnus à ce moment, et que le hasard avait réunis pendant l'été de 1915 au cap Cod, dans la petite ville de pêcheurs qui s'appelle Provincetown, se groupèrent pour jouer dans la maison de l'un d'eux des pièces qu'ils venaient d'écrire. Le directeur, metteur en scène et animateur de ce théâtre improvisé, fut George Cram Cook, dont l'amusante comédie en un acte : *Le Refoulement* (*Suppressed Desires*) écrite en collaboration avec Suzan Glaspell fut jouée à la première représentation. Le succès fut tel que, pour les représentations qui suivirent, il fallut trouver un autre local. Le vieux débarcadère où abordaient jadis les bateaux de pêche et où un artiste avait installé son atelier, fut transformé et devint *The Wharf Theatre*. Pour les pièces comme : *En partance pour Cardiff*, de O'Neill, et *Constancy*, de Neith Boyce, le phare de Long-Point à l'extrémité du Cap Cod et, par delà, le large, formaient un admirable décor naturel. Après un second été, les *Provincetown Players* décidèrent d'apporter au public de New-York un théâtre véritablement et exclusivement américain. Leur tâche, telle qu'ils la concevaient, présentait un caractère original : jusqu'ici le théâtre avait été aux mains des directeurs, le leur serait dans toute la vérité du terme, non pas seulement indépendant mais un théâtre créé par des auteurs dramatiques pour la représentation de leurs propres œuvres. De là ce nouveau nom qui était tout leur programme : *The Playwrights Theatre*. En arrivant à New-York, ils annoncèrent en ces termes leurs intentions et les raisons qui les engageaient à soumettre au public les résultats de leurs premiers efforts : « Notre association se compose d'un petit nombre de gens, tous s'intéressant vivement au théâtre, que le hasard réunit pendant deux étés à Provincetown dans le Massachusetts. Ils se groupèrent afin de composer, de mettre à la scène et de représenter leurs pièces. Ils souhaitaient par-dessus tout d'arriver à créer un théâtre sur lequel les auteurs dramatiques pourraient voir jouer leurs pièces et en diriger la mise en scène sans avoir à se soumettre à cette interprétation arbitraire des goûts et des désirs du

public qui est celle des directeurs du théâtre commercial. De plus, ils avaient l'intention d'offrir aux acteurs, aux directeurs, aux metteurs en scène, aux décorateurs, la possibilité de juger des effets auxquels on peut atteindre par les moyens les plus simples. Car leur conviction est que les décors et les mises en scènes compliqués ne peuvent servir en aucune façon à mettre en valeur les qualités d'une bonne pièce. » De 1916 à 1922, les *Provincetown Players* attirèrent à Macdougall Street, dans une écurie transformée en théâtre, l'élite intellectuelle de New-York. C'est à eux qu'Eugène O'Neill donna, à l'exception de *Par delà l'horizon*, les premières pièces où se révéla son génie et qui sont : *L'Empereur Jones*, *Le Grand Singe velu*, *Différent*, sans parler de ses pièces en un acte, la plupart scènes de la vie des marins, œuvres de début qu'emplit une vie riche et brutale. Ce sont eux encore qui jouèrent les pièces de Susan Glaspell, depuis *Suppressed desires* jusqu'à ce drame poignant et morbide, *La Dernière Limite (The Verge)*. Aux *Provincetown Players* revient aussi l'honneur d'avoir apporté au public new-yorkais l'œuvre dramatique la plus considérable, sinon la plus significative de Théodore Dreiser : *La Main du potier (The Potter's Hand)* et ce chef-d'œuvre de fantaisie ironique et capricieuse qu'est l'*Aria da Capo* d'Edna Saint-Vincent Millay. Les noms de Floyd Dell, d'Edna Ferber, d'Alfred Kreyborg, de Laurence Langner et d'autres encore figurèrent tour à tour sur les programmes du théâtre de Macdougall Street. Et, lorsque, en 1922, l'Association ferma ses portes, non pas définitivement mais pour trouver dans un long intervalle de silence et de repos un renouvellement de sa foi et de son idéal, on peut dire qu'elle avait accompli, selon l'esprit comme selon la lettre, la double tâche qu'elle s'était assignée : vivifier le théâtre américain et donner aux œuvres de ses jeunes auteurs l'hospitalité que Broadway, citadelle à New-York du théâtre commercial, ne leur aurait pas accordé d'emblée.

Ainsi le théâtre littéraire avec la *Guilde du Théâtre* et les *Provincetown Players* se mesura, en champ clos, avec son adversaire le théâtre commercial et gagna la seule victoire qu'il eût jamais désirée, celle qui devait lui assurer le droit à l'existence. Peu importe que, désormais, les temps héroïques étant révolus, les auteurs qui sont aujourd'hui la gloire du théâtre littéraire donnent leurs œuvres à telle ou telle scène où l'on joue par ailleurs des pièces d'une inspiration et d'une valeur bien différentes. Si la vie du théâtre littéraire en Amérique fut, il y a quelque dix ans, liée à l'existence de scènes consacrées exclusivement à la représentation d'œuvres possédant un indiscutable mérite litté-

raire, son vrai foyer, son véritable et permanent domaine n'est pas limité à quelques scènes. Le théâtre littéraire n'a plus besoin d'un lieu unique et d'un asile à lui seul réservé puisqu'il trouve partout aujourd'hui un public capable de s'intéresser à des œuvres conçues sous le signe de l'esprit. La diffusion des pièces nouvelles, et surtout de ces pièces en un acte qui forment une partie considérable de la production dramatique aux États-Unis, ne se réalisa pas seulement grâce à des théâtres du genre du *Theatre Guild*, des *Provincetown Players*, du *Neighbourhood Playhouse*, car, à côté de ces premiers foyers du théâtre littéraire, d'autres furent créés, sous une impulsion moins ardente, moins directe, mais non moins sincère. Leur apparition, sinon leur idée première, coïncida avec le renouveau de l'inspiration dramatique aux États-Unis et c'est grâce à des œuvres et à des méthodes toutes pénétrées de l'esprit nouveau qu'ils se firent connaître.

On sait que, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les directeurs des principales scènes de New-York envoyaient à travers le pays ou permettaient à des entrepreneurs de spectacles d'organiser des tournées, destinées à apporter aux villes, grandes et petites du Moyen Ouest et de l'Ouest, les pièces qui, une ou deux saisons auparavant, avaient rencontré auprès du public de la capitale les succès les plus bruyants et les plus durables. Mais bientôt, des difficultés économiques, en opposant leur veto puissant, rendirent plus rares les visites du théâtre de la capitale aux États éloignés. Ces difficultés, dont la cause initiale était l'élévation croissante des tarifs de chemins de fer, étaient encore aggravées par l'habitude de suppléer à la médiocrité des pièces par la profusion et la richesse des décors. En ce qui concerne le public provincial, il montrait de son côté peu d'empressement à venir écouter la comédie à la mode, si elle n'était pas jouée par les mêmes acteurs qui, à New-York, y avaient tenu les premiers rôles. A partir de 1890 et au début du XX<sup>e</sup> siècle, un grand nombre de villes étaient, de ce fait, plus isolées de tout contact avec le théâtre contemporain que ne l'avaient été vers 1860 des villes de même importance. Seuls florissaient, dans les villes de troisième ordre et dans les bourgades, les théâtres ambulants qui, chaque année, voyaient leur répertoire de mélodrames terribles et ingénus accueillis, avec une sympathie jamais lassée, par un public sans exigences.

Cependant, dans les petites villes sevrées de théâtre, des amateurs, s'inspirant de l'exemple donné par le groupe qui fonda à Chicago en 1912 le premier *Little Theatre*, se réunirent pour for-

mer des sociétés dramatiques. En marge du théâtre commercial, puisqu'elles sont aux mains des amateurs et n'industrialisent pas leur activité ; dans le sillage du théâtre littéraire, sans toutefois participer à son action créatrice, les *Petites Scènes* contribuent dans une sphère nettement définie, au mouvement d'expansion et de renaissance qui caractérise l'heure actuelle. Elles rétablissent le contact interrompu par des causes toutes matérielles entre la petite ville et le théâtre littéraire d'aujourd'hui. Mais, en se propageant à travers la province, si bien qu'il est peu de villes ou de « villages » où on ne les rencontre pas, les *Petites Scènes* se sont adaptées à des ressources artistiques forcément très limitées et se sont, en quelque sorte, démocratisées. La *Petite Scène de Chicago* (*The Chicago Little Theatre*) ne trouvant pas en Amérique, en 1912, les œuvres répondant à la fois à son idéal artistique et à ses possibilités de réalisation pratique, ne joua alors que des pièces étrangères : Yeats, Strindberg, Shaw, Wilde, furent les auteurs auxquels les sociétaires de la première *Petite Scène* demandèrent les suggestions d'où naîtraient, ils l'espéraient, « une nouvelle formule d'art plastique et rythmique » qui serait celle d'un théâtre national. Aujourd'hui, les *Petites Scènes* n'ont plus besoin de faire appel au théâtre européen ; les œuvres d'auteurs américains et surtout les pièces en un acte qui forment une partie considérable de la production dramatique des dix ou douze dernières années, plaisent mieux à leur public, généralement de culture moyenne, et, pour des amateurs souvent inexpérimentés, sont d'une interprétation plus facile. Si la plupart des *Petites Scènes* préfèrent souvent des « saynètes » amusantes et spirituelles comme *L'Heure sans tic-tac* de Susan Glaspell, aux puissants raccourcis dramatiques que sont les pièces en un acte de Dreiser ou de O'Neill, n'oublions pas que l'éducation artistique de leur public, en matière dramatique, est le plus souvent à peine commencée et ne peut se faire que grâce à des ouvrages dont les intentions et le sujet n'ont rien d'hermétique ou de trop élevé. Bien que leurs ambitions soient modestes et leur action assez humble, ces *Petites Scènes*, qui désormais apportent aux petites villes et aux villages un divertissement d'une qualité nouvelle, font une œuvre efficace. Elles forment, auprès d'un public moins averti que celui des grandes villes, une sorte de premier degré par lequel s'initient au théâtre contemporain des spectateurs qui, sans éducation préalable, ne seraient pas capables de s'intéresser à ses œuvres les plus profondes et les plus hardiment originales. Consacrées comme elles le sont, par leur libre choix et par les nécessités matérielles dont un théâtre



d'amateurs doit tenir compte à la représentation de pièces en un acte, les innombrables *Petites Scènes* qui, depuis une dizaine d'années, ont surgi de tous côtés en Amérique contribuent à répandre les œuvres modernes et à entretenir le goût du bon théâtre chez des spectateurs qui, sans elles, ne connaîtraient que le mélodrame et l'écran. Ce que furent autrefois les magazines américains et les *short stories* pour la diffusion du goût littéraire et pour le développement, non pas seulement d'une forme littéraire, mais de littérature d'imagination aux Etats-Unis, les *Petites Scènes* et les pièces en un acte semblent l'être aujourd'hui dans le domaine de la composition dramatique. Le parallèle est d'ailleurs infiniment suggestif, que l'on pourrait établir entre le conte, bref récit visant à un effet unique, suivant la définition fameuse qu'en donna Edgar Allar Poë, et les pièces en un acte du théâtre moderne. Dans ces deux formes qui répondent à quelque secrète et profonde exigence du génie américain, la royauté de l'instant s'affirme; le moment dramatique ou psychologique est saisi dans toute son intensité. Et comme jadis l'attrait des *short stories* révéla les délices de la lecture à ceux que des œuvres moins nerveuses et moins brèves n'auraient pu retenir, les pièces en un acte et les *Petites Scènes* sur lesquelles on les joue, propagent à travers le pays, en dépit des distances ou des difficultés matérielles, l'impulsion de vitalité féconde et prodigue, qui anime et transforme le théâtre d'aujourd'hui.

Les Universités, qui contribuèrent si largement à préparer le renouveau du théâtre américain, continuent aujourd'hui leur action bienfaisante, et en la poursuivant, élargissent leur champ d'action. De plus en plus, on voit disparaître les préjugés qu'un puritanisme strict et borné nourrissait à l'égard de la scène. Rien ou presque rien ne subsiste de cette réprobation qui, il y a cent ans, poussait Timothy Dwight à déclarer aux étudiants de Yale que l'habitude de fréquenter les théâtres engendre la perte du plus précieux des trésors qu'un homme puisse posséder, c'est-à-dire la perte de son âme.

Au début du siècle, quelques Universités seulement — celles qui devaient la libéralité de leurs vues à une longue tradition de culture aussi bien qu'à l'influence personnelle des hommes éminents qui y enseignaient — accordaient une place à l'étude de la littérature et de la technique dramatiques. Aujourd'hui, il n'est pas d'Université où cet enseignement ne soit donné. Des théâtres sur lesquels les étudiants jouent des pièces modernes ou classiques; la publication, aux frais des Universités, des meilleures pièces écrites chaque année par les auditeurs du cours de composition



dramatique, en sont les compléments ordinaires. Mais, à côté de cours dont l'objet et les méthodes étaient autrefois une innovation hardie de grandes Universités — Columbia où le professeur Brander Mathews enseignait la littérature dramatique, Harvard où les leçons du professeur Baker ont donné à l'Amérique d'aujourd'hui, avec plusieurs de ses meilleurs auteurs, une génération d'hommes s'intéressant à tous les arts du théâtre — un organisme nouveau poursuit, depuis une dizaine d'années, une œuvre qui complète et élargit l'œuvre de l'enseignement à base littéraire que reçoivent ailleurs les étudiants.

L'Institut Carnegie de Technologie à Pittsburg possède une section dramatique — *Dramatic Department* — qui est la première école théorique et pratique du théâtre et de tous les arts qu'il intéresse. Des ateliers où les étudiants — leur nombre est fixé à soixante — cherchent de nouvelles méthodes techniques de décoration, de mise en scène, d'éclairage, permettent aussi de réaliser toutes les expériences indispensables. Lorsqu'il est suffisamment initié aux conditions et aux procédés de la réalisation scénique, chaque étudiant, suivant les aptitudes qu'il a montrées, se spécialise dans une branche des arts du théâtre. Et comme le travail de laboratoire et les essais faits dans les ateliers ont besoin d'être soumis à l'épreuve de la scène et de la représentation publique, le théâtre de l'Institut est ouvert à tous les spectateurs qui demandent une place. En fait, ce théâtre est devenu le théâtre littéraire de la grande ville industrielle qu'est Pittsburg. En neuf ans, douze cents représentations ont eu lieu. Des pièces classiques ou modernes, étrangères ou américaines, ont été jouées avec une perfection technique et une probité artistique sans égales. Aux ressources qui donnent à la mise en scène, aux décors, à toute la représentation matérielle un caractère unique, l'Institut Carnegie en ajoute qui lui viennent de libéralités où se marque l'intérêt porté à son œuvre. C'est ainsi que, lorsqu'on joue des pièces élizabéthaines, les costumes sont empruntés à une merveilleuse collection de vêtements et parures de l'époque dont William Poël a fait don à l'Institut.

Ainsi, tandis que les auteurs, dont le nom restera associé au renouveau ou, pourrait-on dire, à la naissance d'un théâtre vraiment américain, écrivent des œuvres emplies d'une beauté nouvelle, les techniciens des arts du théâtre, dont les efforts sont désormais soutenus et dirigés par une éducation professionnelle, préparent des scènes dignes des chefs-d'œuvre d'aujourd'hui et de ceux, plus nombreux encore, que demain ne saurait manquer d'apporter.

(A suivre.)

# L'Hérédité et la Variation.

Cours de M. F. MOREAU,

*Professeur à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand.*

---

## X

### Le Mendélisme.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où se répandait dans le monde le grand mouvement libérateur du Transformisme, un moine tchéco-slovaque modeste, travaillant dans l'isolement, le recueillement d'un cloître, à l'abri des passions soulevées par les idées nouvelles, Johann Gregor Mendel, découvrait quelques-unes des lois les plus importantes de l'hérédité dans les croisements. Elles avaient été avant lui entrevues par Naudin, mais c'est à Mendel que revient le mérite de les avoir présentées sous leur forme la plus précise ; on les appelle les lois de Mendel. L'œuvre de Mendel, publiée en 1865, 1869, dans les Mémoires de l'obscur Société des Sciences naturelles de Brünn, on dit aujourd'hui Brno, en Tchéco-Slovaquie, resta ignorée de ses contemporains, en particulier de Darwin qui n'eut point manqué d'en mesurer toute la portée. Redécouverte vers 1900, séparément, par les botanistes de Vries, d'Amsterdam, Correns, de Tübingen, Tschermak, de Vienne, elle est devenue le point de départ de toute une doctrine, de toute une discipline, qui occupe aujourd'hui une place considérable dans la science de l'hérédité.

Le mérite de Mendel est d'avoir su séparer les difficultés pour les résoudre ; il s'attache à l'étude de l'hérédité, non chez un être vivant tout entier, ni même dans un organe, mais il considère successivement les divers caractères de chaque individu.

Un caractère, c'est un élément de la description d'un être vivant, c'est un élément de notre langage ; ainsi considéré, le caractère est en nous, il est dans notre œil qui sait, par un travail d'abstraction, le séparer des autres ; il est sur nos lèvres qui prononcent à son occasion un fragment de diagnose. Pour Mendel, c'est autre chose ; c'est un élément de l'être vivant lui-

même ; un être vivant est une somme de caractères. Le propre de l'œuvre de Mendel, c'est de dissocier les êtres vivants en leurs caractères constituants ; en cela, elle est profondément analytique.

Étudions la méthode mendélienne sur un exemple concret.

De Vries a croisé deux races de pavots, dont l'une présente à la base des pétales une tache noire, l'autre une tache blanche. Elles peuvent différer par d'autres caractères, les mendéliens ne considèrent d'abord que ceux qui viennent d'être indiqués, quitte à étudier les autres plus tard et séparément. Faisons comme eux. Nous observons, avec de Vries, que les hybrides issus de ce croisement sont tous semblables, au point de vue du caractère considéré, quel que soit le sens du croisement. Tous ont une tache noire. On prend la précaution de féconder les plantes hybrides par leur propre pollen ; on observe alors à la génération suivante que leur descendance comprend des pavots à tache noire et des pavots à tache blanche. Le caractère blanc, qui n'était pas apparent dans la première génération d'hybrides, reparait à la seconde. Les mendéliens prétendent qu'il n'a jamais cessé d'exister, mais qu'il était comme caché par le caractère, tache noire. On dit que le caractère noir est dominant, le caractère blanc dominé, ou encore, puisque sa réapparition constitue un retour en arrière vers la génération parentale, il est dit récessif. Ainsi s'exprime l'uniformité des hybrides de la première génération. A la seconde génération, on dit que les caractères reprennent leur indépendance, qu'il y a disjonction ou encore ségrégation des caractères, d'où la réapparition du caractère blanc chez certains individus, tandis que le caractère noir est celui des autres.

L'observation montre que cette disjonction se fait suivant des règles strictes. Les noirs de seconde génération sont trois fois plus nombreux que les blancs de la même génération, entrent pour les trois quarts dans la population totale de celle-ci, tandis que le reste, un quart, est constitué par des pavots à tache blanche.

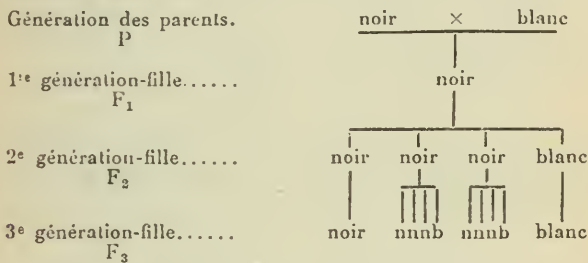
Si maintenant on féconde, en vue de l'obtention d'une troisième génération d'hybrides, chacun des hybrides précédents par son propre pollen, on obtient les résultats suivants :

Les individus à tache blanche engendrent des individus à tache blanche, producteurs eux-mêmes d'individus présentant ce même caractère ; on obtient ainsi une race blanche pure et stable.

Quant aux individus à tache noire, un tiers, soit un quart de la

population totale de la seconde génération d'hybrides, engendre des individus à tache noire et forme aussi une race pure, stable ; les deux autres tiers, soit la moitié de la population totale, ne sont pas de race pure et donnent naissance à des noirs et à des blancs, dans les mêmes proportions que ceux ci se trouvaient dans la seconde génération, soit un quart de blancs purs, un quart de noirs purs et une moitié de noirs hybrides, se comportant eux-mêmes comme les noirs hybrides précédents.

L'étude ultérieure du phénomène n'apprend rien de plus. Ces faits se résument ainsi : (les caractères tache noire, tache blanche étant représentés par les mots noir, blanc ou les lettres n et b).



En d'autres termes, les membres de la génération F<sub>1</sub>, tous semblables, offrent tous le caractère dominant. La génération F<sub>2</sub> comprend :

1/4 de ses individus au caractère dominant pur ; 1/4 de ses individus au caractère dominé pur ; 1/2 de ses individus au caractère dominant impur, et sujets à la même disjonction selon les mêmes proportions, 1/4, 1/4, 1/2.

Ainsi s'expriment les lois de Mendel.

On en fournit parfois une représentation commode sous la forme suivante :

Les taches noires ou blanches des pavots, ou les pavots eux-mêmes, peuvent être représentés par des jetons de verre ordinaire et des jetons de verre noirci. Chaque pavot résultant de l'union de deux gamètes, il est raisonnable de représenter chaque pavot par deux jetons. Ainsi un hybride F<sub>1</sub> sera représenté par un jeton blanc et un jeton noir ; nous avons ainsi une image de la dominance, car si on superpose les deux jetons, le jeton incolore devient invisible et l'apparence demeure celle d'un jeton noir. De même, les pavots noirs de race pure seront représentés par deux jetons noirs, ceux de race blanche pure, par deux jetons blancs.



Au moment de la formation des gamètes, les noirs purs distribuent à chaque gamète un jeton noir ; les pavots blancs de race pure distribuent à chacun des leurs un jeton blanc ; les hybrides  $F_1$  fournissent à chacun de leurs gamètes un jeton de la couleur des leurs, soit noir et blanc. Rien ne nous autorise à supposer qu'un hybride  $F_1$  fabrique plus de gamètes affectés d'un jeton noir que de gamètes pourvus d'un jeton blanc ; des gamètes en nombre égal, représentés chacun par un jeton noir ou par un jeton blanc, sont donc formés par la génération  $F_1$ .

Au moment de la fécondation qui assure la formation de la génération  $F_2$ , ce sont ces gamètes qui s'unissent deux par deux. Quatre combinaisons de jetons sont également possibles :

noir × noir  
noir × blanc  
blanc × noir  
blanc × blanc

Ces combinaisons correspondent aux individus suivants :

noir pur : 1 fois sur 4  
blanc pur : 1 fois sur 4  
noir instable : 2 fois sur 4

Ce sont là les proportions mendéliennes.

Les combinaisons de jetons deux à deux, faites au hasard, donnent les mêmes résultats que l'analyse mendélienne de l'hérédité des caractères. L'hérédité mendélienne paraît donc un phénomène soumis aux lois du hasard, non qu'il soit capricieux et échappe à toute règle, mais tout au contraire, il obéit à des lois très strictes qui sont celles du calcul des probabilités ; ceci fixe le caractère de l'application des proportions mendéliennes ; sur quatre pavots de la génération  $F_2$ , il n'est point assuré qu'il y en a trois à tache noire, et un à tache blanche, mais si l'expérience porte sur un grand nombre d'individus, cette proportion se trouve à peu près observée ; ainsi sur 4.000 pavots de la génération  $F_2$ , il y en aura à peu de chose près 3.000 à tache noire et 1.000 à tache blanche.

Les jetons précédents sont incommodes ; les calculateurs ont depuis longtemps remplacé les cailloux, par des chiffres ; nous remplacerons les jetons par des lettres.

Nos pavots de la génération P différant par le caractère tache noire ou tache blanche, nous représenterons ces caractères ou les jetons correspondants par les lettres C et c (initiales du mot



coloré), en prenant soin d'affecter la lettre majuscule au caractère dominant.

Par suite, un pavot noir de race pure s'écrit CC  
 un pavot blanc de race pure s'écrit cc  
 un pavot hybride instable s'écrit Cc

On remarquera que les individus de race pure sont représentés par deux lettres semblables CC ou cc ; on les dit homozygotes ; les individus hybrides sont représentés par deux lettres dissemblables, Cc ; leur apparence est celle qu'indique la majuscule C ; on les dit hétérozygotes.

La descendance des homozygotes est stable et donne des homozygotes, celle des hétérozygotes est instable et fournit des homo- et des hétéro-zygotes. Aux deux sortes de caractères qui s'opposent, et que représentent C et c, les mendélisants donnent le nom de caractères allélomorphes ; les caractères allélomorphes vont toujours par paires.

Cela étant, à la génération  $F_2$  correspondent les symboles obtenus en unissant les caractères allélomorphes C et c de toutes les manières possibles. Elle est représentée par le tableau suivant qui renferme toutes les combinaisons possibles des deux lettres.

CC race noire stable.	Cc race noire instable.
Cc race noire instable.	cc race blanche stable.

Il renferme les trois types dans la proportion indiquée.

Ces trois types CC, cc, Cc sont les génotypes : ce sont les types de symboles différents. A l'œil, ils répondent à deux formes seulement, tache noire et tache blanche. Ces deux formes, qui sont les apparences sous lesquelles se présente la génération  $F_2$ , sont dites les phénotypes. La génération  $F_2$  comprend donc 2 phénotypes (dans la proportion de 3 à 1) et 3 génotypes dans la proportion 1 : 2 : 1 ; le nombre inégal des génotypes et des phénotypes tient à ce que le phénotype noir comprend un génotype homozygote CC et un génotype hétérozygote Cc.

Maintenant que nous avons étudié les lois de Mendel à l'occa-

sion d'un couple de caractères alléomorphes, nous pouvons étudier les règles mendéliennes dans leur application au croisement d'individus différant par deux ou plus de deux caractères. De tels croisements fournissent des bi-hybrides, des tri-hybrides, des poly-hybrides.

Étudions le cas de l'hérédité chez des tomates différant entre elles par deux couples de caractères, les caractères de la peau et ceux de la chair.

Les tomates de la variété Fireball ont la chair rouge et la peau jaune, ce qui leur donne dans l'ensemble la couleur rouge tomate. Dans la variété Goldenqueen, la chair est jaune d'or, la peau est incolore, la chair donne sa couleur au fruit.

Étudions le résultat du croisement de ces deux variétés.

Conformément aux procédés d'analyse de la méthode mendélienne, nous étudierons séparément l'hérédité des caractères de la chair et celle des caractères de la peau.

Au point de vue de la chair, deux caractères s'opposent : la chair rouge et la chair jaune. L'hybride  $F_1$  a uniformément la chair rouge (règle d'uniformité des hybrides de première génération) ; le caractère chair rouge est dominant (règle de dominance). Représentons-le par R et le caractère récessif chair jaune par j ; RR représente les tomates à chair rouge de race pure (Fireball) homozygotes ; jj, les tomates à chair jaune de race pure homozygotes (Goldenqueen). L'hybride  $F_1$ , hétérozygote, a pour symbole Rj.

A la deuxième génération, il y a disjonction des caractères R et j de l'hybride, dans les gamètes de ce dernier, et formation des types suivants, conformément aux indications du tableau.

RR chair rouge stable.	Rj chair rouge instable.
Rj chair rouge instable.	jj chair jaune stable.

soit  $\frac{1}{4}$  de tomates à chair rouge de race pure  
 $\frac{1}{4}$  de tomates à chair jaune de race pure  
 $\frac{1}{2}$  de tomates à chair rouge, hétérozygotes; instables.

Ces différentes catégories, homogènes quant à la couleur de la chair, sont hétérogènes quant à celle de la peau.

Étudions séparément celle-ci. Les caractères qui s'opposent sont peau incolore et peau jaune. L'hybride des deux tomates à peau jaune et à peau incolore est à peau jaune. Le caractère peau colorée est dominant ; représentons-le par  $C$  ; représentons le caractère récessif peau incolore par  $c$ .

$CC$  est le symbole des tomates de race pure à peau colorée (Fireball) ;  $cc$  est celui des tomates de race pure à peau incolore (Goldenqueen). L'hybride  $F_1$  a pour symbole  $Cc$ .

La génération  $F_2$  est constituée comme l'indique le tableau :

$CC$ peau colorée.	$Cc$ peau colorée.
$Cc$ peau colorée.	$cc$ peau incolore.

Pour représenter les combinaisons des deux sortes de caractères, il suffit de subdiviser les cases du premier tableau conformément aux indications du second. On obtient ainsi pour les deux couples de caractères le tableau suivant :

$CC$ peau colorée	$Cc$ peau colorée	$CC$ peau colorée	$Cc$ peau colorée
$RR$ chair rouge		$Rj$ chair rouge	
$CC$ peau colorée	$cc$ peau incolore	$Cc$ peau colorée	$cc$ peau incolore
$CC$ peau colorée	$Cc$ peau colorée	$CC$ peau colorée	$Cc$ peau colorée
$Rj$ chair rouge		$jj$ chair jaune	
$Cc$ peau colorée	$cc$ peau incolore	$Cc$ peau colorée	$cc$ peau incolore

Nous obtenons ainsi les combinaisons de caractère suivantes :

RRCC	1 fois	:	chair rouge,	peau jaune.
RRCc	2 »	:	»	»
RRcc	1 »	:	»	incolore.
RjCC	2 »	:	»	jaune.
RjCc	4 »	:	»	»
Rjcc	2 »	:	»	incolore.
jjCC	2 »	:	jaune,	jaune.
jjCc	2 »	:	»	»
jjcc	1 »	:	»	incolore.

Ainsi le croisement RRCC (Fireball)  $\times$  jjcc (Goldenqueen) fournit à la 1<sup>re</sup> génération des individus tous semblables et de symbole RjCc et à la génération F<sub>2</sub> des individus répondant à des symboles différents dans les proportions suivantes :

RRCC	1/16	RjCC	1/8	jjCC	1/8
RRCc	1/8	RjCc	1/4	jjCc	1/8
RRcc	1/16	Rjcc	1/8	jjcc	1/16

En apparence, la génération F<sub>2</sub> n'est pas si complexe ; les neuf combinaisons précédentes sont neuf génotypes ; il leur correspond un nombre moindre de phénotypes, dans les proportions suivantes :

chair rouge, peau colorée	9/16
chair rouge, peau incolore	3/16
chair jaune, peau colorée	3/16
chair jaune, peau incolore	1/16

De ces phénotypes, deux nous sont déjà connus, sont identiques aux types parentaux, à chair rouge et peau colorée pour l'un, à chair jaune et peau incolore pour l'autre. Deux autres sont nouveaux : chair rouge et peau incolore, chair jaune et peau colorée.

La génération F<sub>2</sub> fournit donc deux formes nouvelles, soit une tomate à chair jaune et peau jaune, ce qui lui vaut une couleur gomme-gutte, et une tomate chair rouge et peau incolore, de couleur carmin. Parmi ces formes nouvelles, il en est de stables ; elles correspondent aux formules génotypiques jjCC et RRcc ; on les rencontre l'une et l'autre dans la proportion de 1/16.

Le croisement se montre donc susceptible d'engendrer des formes nouvelles stables, peut donc se trouver à l'origine de

certaines espèces élémentaires. Toutefois, ces nouvelles formes ne sont pas essentiellement nouvelles ; elles réalisent l'association de caractères qui jusque-là n'avaient pas été rapprochés ; l'hybridation n'a créé qu'en apparence quelque chose de nouveau ; en fait, elle a assuré une nouvelle répartition de caractères.

De la même façon que nous venons d'étudier le cas de di-hybrides, on étudie l'hérédité de trois caractères ou d'un plus grand nombre ; le mécanisme des opérations est le même que précédemment ; sans autre inconvénient qu'une complication de plus en plus grande, on saura prévoir les résultats d'un croisement ; on saura quelles formes en résulteront et dans quelles proportions, combien seront stables ; à condition d'opérer sur des populations assez nombreuses, on retrouvera les proportions prévues.

Dès lors, pour obtenir des nouveautés avantageuses, il suffit de faire les croisements convenables ; les règles précédentes permettent d'en prévoir les résultats, de dire dans quelles proportions les formes recherchées seront produites et, si elles sont rares, il suffira d'étendre les cultures pour accroître les chances de les rencontrer.

Tel est le schéma de la culture mendélienne.

Il est presque réalisé, dit-on, dans les vastes entreprises de production de formes nouvelles qu'exploite le grand farmer américain Luther Burbank. Burbank s'est essayé, avec succès, à la production d'un nombre de formes végétales, dont la plupart sont au premier abord étonnantes ; ce sont, par exemple, des pruniers à prunes sans noyau, des pruniers à prunes au goût de poire, des noix dont la coque mince s'écrase sous la simple pression des doigts d'un enfant, des noix dont le brou, dépourvu de tannin, n'est pas amer et ne tache pas les doigts ; des châtaigniers qui donnent des châtaignes, au bout de 18 mois au lieu d'attendre trente ans. Ce magicien des plantes obtient des résultats surprenants : des marguerites à fleurs larges de 15 cm., des pavots de plus de 20 cm., des glaïeuls à fleurs épanouies en grappes au lieu d'être contractées en épi, des dahlias à odeur de magnolia, des lis à odeur de violette, des amaryllis d'une grande beauté. Ce sont encore des pommes de terre qui forment sous terre des tubercules amylicés et, comme les tomates, produisent des baies comestibles, mais à chair blanche, qu'on peut consommer crues, cuites ou en conserves.

Ce qui caractérise la méthode de travail de Burbank, c'est l'ampleur qu'il donne à ses cultures : il dispose de vastes terrains,



opère sur des milliers d'individus ; son grand procédé de travail, c'est l'hybridation. Sans aucun doute, les phénomènes qui intéressent le mendélisme jouent dans les plantations de Burbank et, essentiellement, son travail consiste à provoquer le rapprochement de caractères capables de faire naître les formes avantageuses homozygotes.

Ces expériences immenses laissent le champ libre à l'imagination pour prévoir ce que sera la création des formes vivantes nouvelles dans un temps qui n'est peut-être pas loin où le mendélisme tiendra dans les méthodes d'amélioration la place à laquelle il paraît pouvoir prétendre.

Comme Burbank le fait actuellement pour quelques végétaux, et sur une échelle encore plus vaste, les hommes associeront les caractères actuellement séparés, ils prépareront des formes nouvelles comme le chimiste sait déjà combiner des éléments pour en faire les corps nouveaux. Un vaste travail de synthèse mettra à la disposition des hommes les formes végétales ou animales dont ils auront besoin pour leur nourriture, les aider dans leurs travaux ou pour leur agrément.

Peut-être alors, en possession entière de la technique mendélienne, les hommes chercheront-ils à l'appliquer à eux-mêmes ; ils réussiront peut-être en quelques générations à tirer du chaos actuellement inextricable des formes hétérozygotes, qui constituent l'humanité des races de choix, un nombre restreint de lignées homozygotes, résistantes aux maladies, d'une physionomie harmonieuse, d'une moralité élevée, riches en esprits d'élite, fécondes en nobles énergies. Un vaste champ de spéculations est dès maintenant offert au penseur qui veut seulement imaginer ce que deviendront nos habitudes sociales, nos idées sur la liberté individuelle, l'amour, le mariage, la famille, la patrie, dans cette humanité future et peut-être prochaine, rajeunie, renouvelée, régénérée par l'œuvre féconde du biologiste obscur, l'humble moine de Tchéco-Slovaquie, Johann Gregor Mendel.

(A suivre.)

---

# Un grand romancier au XII<sup>e</sup> siècle : Crestien de Troies, sa vie et son œuvre,

Par M. Gustave COHEN,  
*Maître de Conférences à la Sorbonne.*

---

## XIV

### Le triomphe de l'amour courtois : *Lancelot* ou *le Chevalier de la Charrette* (suite).

Guenièvre, son amante, est presque aussi immatérielle que Lancelot. Reine de Galles et de Cornouailles, nous dit-on ici, reine du fantastique pays de Logres nous dit-on ailleurs, épouse du légendaire Arthur, elle nous apparaît au début du récit, aux côtés de son époux, présidant à l'une des réunions de chevaliers qu'ils se plaisent à réunir au jour des grandes fêtes chrétiennes, cette fois à l'Ascension. Elle ne sera d'ailleurs désignée par son prénom de Guenièvre qu'au vers 1111, mais il est certain que, pour le public de lecteurs ou d'auditeurs, elle est déjà connue quand ce ne serait que par *Érec* et il n'y a pas là un cas de suspension mystérieuse comme pour le Chevalier à la Charrette. De son caractère au début nous ne savons que sa docilité à se jeter aux pieds du sénéchal pour, à la prière de son mari, supplier Keu de ne pas quitter la cour et aussi sa résignation à suivre ce champion qu'elle n'aime point et en qui elle n'a guère de confiance. De ses secrètes amours avec Lancelot qui semblent bien avoir précédé l'action, on ne nous apprend rien, de son physique non plus, si ce n'est, après la découverte du peigne à la fontaine, qu'elle a les cheveux blonds, blonds comme ceux de l'aristocratie conquérante des Francs (1) :

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 52, v. 1426-1430.

« Que li chevol que vos veez  
Si biaux, si elers et si luisanz,  
Qui sont remés antre les danz,  
Que del chief la reine furent ;  
Onques an autre pre ne crurent. »

« Car les cheveux que vous voyez  
si beaux, si clairs et si brillants,  
qui sont restés entre les dens,  
vinrent du chief de la reinte  
et ne crurent en un autre pré. »

On comprend que l'amant les préfère à tous les biens qui se vendent à la foire de Lendit, dans les plaines de Saint-Denis, surtout après avoir entendu la description du poète (1) :

Ois çant mile foiz esmerez  
Et puis autantes foiz recuiz,  
Fust plus obscurs que n'est la nuiz  
Avers le plus bel jor d'esté,  
Qui et an tot cest an esté,  
Qui l'or et les chevos veïst  
Si que l'un lez l'autre meïst.

L'or cent mille fois purifié  
et puis autant de fois recuit,  
semblerait plus obscur que n'est la nuit  
à côté du plus beau jour d'été  
qui ait été en cette année,  
si l'or et les cheveux  
étaient placés l'un près de l'autre.

Mais là se bornent les précisions physiques. Dans la scène du combat qui se livre pour elle, on ne nous dit rien de Guenièvre, si ce n'est qu'elle est appuyée à la fenêtre et non plus, lorsque Lancelot l'a aperçue, ne la quittant plus des yeux. C'était pourtant le moment de nous la décrire, traits et costume, telle qu'elle lui apparaissait. Dans la scène de la disgrâce, n'est peinte que son attitude (2) :

Si s'anbruncha et ne dist mot.

Elle baissa la tête et ne dit mot.

Pendant la scène du désespoir, à l'annonce de la pseudo-mort de son amant, Crestien nous dit qu'elle en perd de sa beauté, qu'elle est blêmie, ce qui fait supposer qu'elle a d'ordinaire le teint coloré ; mais, à la seconde entrevue, ce n'est encore qu'un geste que nous voyons, elle va à sa rencontre, les yeux levés cette fois, et le fait asseoir près d'elle. Au rendez-vous nocturne à la fenêtre, par une nuit sans lune ce n'est pas son visage, mais son costume, ou plutôt son absence de costume, qui nous frappe (3) :

Tant que la reine est venue  
An une mout blanche chemise ;  
N'ot sus bliant ne cote mise,  
Mes un cort mantel ot dessus  
D'escarlate et de cisemus.

jusqu'à ce que la reine soit venue  
en une très blanche chemise  
n'ayant mis dessus ni bliant ni cote,  
mais un court manteau  
d'écarlate et de souslik.

Or, quoique Crestien se soit abstenu de ces portraits minutieux, précis de touches ainsi que des panneaux de Memling,

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 54, v. 1500-1506

(2) *Ibid.*, p. 140, v. 3959.

(3) *Ibid.*

comme il s'est plu à en tracer dans *Érec* et dans *Cligès*, Guenièvre n'en est pas moins vivante, psychologiquement parlant, en tant que type de femme amoureuse et fière.

De la femme, elle a ce sentiment d'orgueil résultant de l'exercice d'un despotisme encore nouveau pour elle et dont elle n'a pas l'habitude. Elle n'est ni le bon tyran ni le despote éclairé, elle est la souveraine absolue essayant sur la docilité de ses sujets les limites de son pouvoir et elle semble dépourvue à la fois de reconnaissance et de pitié envers celui qui s'est sacrifié pour elle. Mais ce qui la rachète à nos yeux, c'est qu'elle est femme aussi par la sincérité et la plénitude de sa passion.

Quand elle a appris la fausse mort de celui qu'elle a ainsi humilié et repoussé, elle se le reproche et veut s'en châtier comme une coupable qui ne la peut expier que par le suicide. Et alors seule avec elle-même, elle regrette sa cruauté et son orgueil et s'avoue son immense amour pour celui (1)

Por la cui vie ele vivoit. ]

pour la vie duquel elle vivait.

Elle s'avoue, et sans nulle pudeur intérieure, qu'elle souhaiterait l'avoir entre ses bras.

Aussi quelle joie quand elle a appris que la nouvelle était controuvée et quel orgueil, quand elle a appris qu'il a voulu se tuer à l'annonce de sa fin.

Ce qui frappe encore lorsqu'elle le revoit, c'est l'absence, cette fois, de tout jeu de coquetterie et de fausse défense. Elle lui pardonne la courte hésitation qu'il a eue à monter pour la rejoindre dans la charrette d'infamie ; elle lui accorde un rendez-vous, mais en précisant qu'elle regrette de ne pouvoir le recevoir dans sa chambre et, quand elle est venue à la fenêtre, « désireuse de lui comme lui d'elle », et qu'il lui propose d'en rompre les barreaux (2) :

« Certes », fet ele, « jel vuel bien :  
Mes voloirs pas ne vos detient. »

« Certes », fait-elle, « je le veux bien ;  
Ma volonté ne vous retient pas. »

Lorsqu'il a accompli ce nouvel exploit, quels gestes francs de féminité offerte (3) :

Et la reine li estant  
Ses braz ancontre, si l'anbrace,  
Estroit pres de son piz le lace,  
Si l'a lez li an son lit tret.

Et la reine lui tend  
les bras, à sa rencontre, l'embrasse,  
étroit sur sa poitrine l'enlace  
et l'attire près d'elle en son lit.

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 149, v. 4194.

(2) *Ibid.*, p. 164, v. 4634-4635.

(3) *Ibid.*, p. 166, v. 4672-4675.

Ici ce n'est plus l'orgueilleuse, la reine se fait serve de son serf (1) :

D'amor vient qu'ele le conjot ;  
Et s'ele a lui grant amor ot,  
Et il çant mile tanz a li.

D'amour vient qu'elle lui fait fête ;  
et elle avait grand amour pour lui,  
et lui cent mille fois plus pour elle.

Mais, une fois passée la joie « la plus eslite », elle reprendra son pouvoir et, par deux fois, l'exercera : la première, à la reprise du combat contre Méléagant, où elle accepte Lancelot pour champion du sénéchal faussement accusé d'adultère, puis surtout au grand tournoi où elle refait de lui son pantin qu'elle humilie ou exalte à son gré, lui commandant de combattre « as noauz », ou « le miauz », au plus mal ou au mieux. A cette docilité exemplaire, elle a bien reconnu, dans le chevalier aux armes vermeilles, son amant, et elle se réjouit de la facilité avec laquelle il accepte d'elle, sur un simple message, le mal comme le bien. Elle est donc plus orgueilleuse qu'amante et elle symbolise pour nous, en regard d'une Yseut toujours soumise au jeu des passions et ballottée de son amant à son mari, un élément de résistance et de domination qui est l'antithèse de la poursuite germanique de l'homme par la femme, et y substitue une conquête patiente et pénible de l'amante par l'amant qui ne l'obtient que si tel est son bon plaisir. Quelle puissance une civilisation raffinée confère ainsi à la plus faible, que défend, mieux qu'une armure, la triple auréole de la beauté, de l'amour et de l'honneur.

Ceci se marque aussi dans la coutume du pays de Logres que nous décrit Crestien et qui, sous peine de forfaiture, maintient intacte, aux mains du chevalier errant, la pucelle qui a réclamé sa protection, mais qui, hélas ! la livre au plaisir du vainqueur.

On aperçoit encore cependant bien des progrès moraux à réaliser. Elle n'est peut-être pas sans exemple dans la vie cette pucelle ardente qui s'offre à un inconnu, et, dans le tournoi que les pucelles et dames ont institué pour y choisir leurs fiancés ou leurs amants, c'est à la force physique et à la bravoure qu'elles accordent d'avance le don de leur âme et de leur corps. Il n'en demeure pas moins que nous avons fait du chemin depuis *Érec et Énide*, que les rôles sont désormais renversés, et que, dans un roman comme celui-ci, se manifeste, à un degré excessif et presque choquant, ce culte de la femme (2)

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, v. 4679-4681.

(2) Marcel Proust a écrit dans *les Plaisirs et les Jours*, Paris, *Nouv. Revue française*, in-12, p. 110 : « Tout Français est chevaleresque et fait passer les femmes avant tout. »



qui servit si bien à adoucir les mœurs, à mettre un frein à la brutale rudesse de l'Europe féodale et guerrière.

A côté des deux protagonistes, mis en pleine lumière par le romancier, ses autres personnages paraissent bien pâles, le roi Arthur surtout, ce souverain si puissant qui abandonne sa femme au premier inconnu qui la réclame et en confie la défense au plus médiocre chevalier. Keu est ici un personnage plus malheureux que ridicule, mais on ne peut pas dire qu'il ait le beau rôle. Ce sénéchal est, comme son maître, plus agi qu'agissant. Il en est un peu de même du bon roi de Gorre, Baudemagu, dont la loyauté parfaite ne parvient pas toujours à empêcher la félonie de son fils (1) :

Apouiez a une fenestre  
S'estoit li rois Bademaguz,  
Qui mout iert soutis ot aguz  
An tote enor et an tot bien,  
Et leauté sor tot rien  
Voloit par tot garder et feire.  
Et ses fiz, qui tot le contreire  
A son pooir toz jorz feisoit  
(Car desleautez li pleisoit,  
N'onques de feire vilenie  
Et traison et felenie  
Ne fu lassez ne enuieiez)  
S'estoit delez lui apuieiez.

Appuyé à une fenêtre  
était le roi Baudemagu,  
Qui était subtil et avisé  
en tout honneur et en tout bien,  
et loyauté sur toute chose  
voulait-il partout faire et garder.  
Et son fils qui tout le contraire  
selon son pouvoir toujours faisait  
(car déloyauté lui plaisait,  
et jamais de faire vilenie  
et trahison et félonie  
n'était lassé ni fatigué)  
s'était accoudé près de lui.

Méléagant est donc le traître parfait, le vrai traître de mélodrame, qui n'a du chevalier que la bravoure (2) :

Nus ne fust miaudre chevaliers,  
Se fel et desleaus ne fust,  
Mes il avoit un cuer de fust  
Tot sanz douçor et sanz pitié.

Nul ne fût meilleur chevalier  
s'il n'était traître et déloyal,  
mais il avait un cœur de bois  
tout sans douceur et sans pitié.

Il est le promoteur de l'action, par l'enlèvement de la reine, il en retarde la progression en la disputant à son champion en combat singulier et en enfermant celui-ci dans une tour par la plus noire des trahisons pour l'empêcher de se mesurer une dernière fois avec lui, au jour convenu. Il mérite pleinement l'épithète et la malédiction que lui inflige le conteur (3) :

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 112-113, v. 3156-3168. V. aussi p. 116, v. 3272-3273.

(2) *Ibid.*, p. 113, v. 3178-3181.

« Onques ne fis desleauté  
Ne traison ne felenie. »

« Jamais ne fis déloyauté  
Ni trahison ni vilenie. »

(3) *Ibid.*, p. 194, v. 5446-5447.

Mélagant le désial,  
Le traïtor que maus feus arde !

Mélagant le déloyal  
Le traïtre qu. le mauvais feu brûle !

et, au fait, peut-être est-il à l'origine le Pluton d'un royaume dont son père est le Minos ou le Rhadamante.

Il y a donc en somme dans le dessin des caractères qui, sauf celui de Guenièvre, ne sont guère nuancés, peu de psychologie. On n'en trouve pas non plus beaucoup dans le corps du récit et Crestien, tout à la vivacité de son action et à la manifestation des effets de l'amour absolu nous a épargné les longues digressions scolastiques; car elle est fort courte celle qui nous montre la raison impuissante à dominer l'amour dans l'acte de monter sur la charrette, parce que la raison ne parle que du bord des lèvres et que l'amour parle du fond du cœur, et l'on ne peut tenir pour subtile cette remarque sur

Morz qui onques ne de-irra  
Se ceus non qui de li n'ont cure.

la mort qui jamais ne désirera  
sinon ceux qui d'elle n'ont cure (1).

On peut dire qu'il y a plus de ratiocination psychologique chez Godefroy de Lagny, qui dans ce domaine renchérit assez lourdement sur son maître, quand, vers la fin, aux vers 6845-6867, il raisonne sur le cœur de la reine qui vole à la rencontre de Lancelot, tandis que le corps se modère et s'abstient.

Le mérite de l'œuvre est donc moins dans la psychologie que dans ses qualités dramatiques, dans l'intérêt soutenu du récit dans une sorte de *ductus*, les Allemands diraient de *continuum*, de courant, qui nous conduit sans effort et sans ennui, au gré de la fantaisie du conteur à travers les épisodes les plus variés et souvent les plus abracadabrants. Je erois bien que c'est une vertu française que la continuité dans l'œuvre littéraire, écrite ou parlée, qui soutient l'attention de l'auditeur ou du lecteur et la renouvelle avec tout l'ininterrompu et le varié de la vie. Elle tient peut-être à l'intérêt que l'auteur prend à sa propre création, à sa propre créature, et qu'il veut faire partager; elle tient aussi au désir de plaire et à la crainte d'ennuyer, lesquels lui font sans cesse modifier ses moyens.

Les scènes dramatiques comme celle du combat impitoyable et de l'exécution du chevalier gardien du pont de l'épée alternent avec des scènes gracieuses et familières comme les ébats des seigneurs et des dames dans la prairie, ou comique, telle celle des demoiselles au tournoi qui veulent toutes épouser le champion aux armes vermeilles (2) :

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 152, v. 4294-4295.

(2) *Ibid.*, p. 214, v. 6035-6036.

Et lor volantez est comune,  
Si qu'avoir le voldroit chascune ;  
Et l'une est de l'autre jalose,  
Si con s'ele fust ja s'espose...

Et leur désir est unique  
et chascune le voudrait avoir ;  
l'une de l'autre est jalouse,  
comme si déjà elle était son épouse.

Et plus plaisant est leur dépit quand l'inconnu s'est éclipsé sans en demander aucune et qu'elles jurent de rester pucelles (1) :

Et dient que par Saint Johan  
Ne se marieront oan.  
Quant celui n'ont que eles aiment,  
Trestoz les autres quites claimment.  
L'aatine ainsi departi  
Qu'onques nule n'an prist mari.

Elles disent que par saint Jean  
elles ne se marieront de l'année.  
Puisqu'elles n'ont celui qu'elles aiment,  
elles tiennent quittes les autres.  
Le tournois ainsi finit  
Que nulle n'en prit mari.

Un des principaux effets de variété chez Crestien est, ici comme ailleurs, l'alternance du style narratif, du dialogue et du monologue. C'est du monologue qu'il a usé avec le plus de générosité, témoin ceux de Guenièvre et de Lancelot se désolant séparément de la prétendue mort de l'autre. Il a usé aussi du dialogue avec beaucoup de grâce et d'adresse comme dans la scène de la première entrevue des deux amants où alternent interrogations, exclamations, affirmations, négations, mais en ne le coupant pas autant qu'il n'a fait dans *Érec* et avec moins de vivacité et de science qu'il ne fera dans *Yvain*.

Il faut aussi faire ici comme dans *Érec* une place à part aux propos de la foule, qui n'est jamais absente des romans de Crestien et contribue à donner un cadre réel à l'action la plus fantastique. Qu'on se reporte à la jolie scène de comédie où les gens du pays de Logres, prisonniers en celui de Gorre, se disputent à qui hébergera leur sauveur (2) :

« Bien veignanz soiez vos, biaux Sire ! »  
Et dist chascuns : « Sire, par foi,  
Vos vos herbergeroiz o moi ! »  
— « Sire, por Deu et por son non,  
Ne herbergiez se o moi non ! ... »  
Et dit chascuns : « Vos seroiz miauz  
An mon ostel que an l'autrui. »

« Soyez le bien venu, cher sire ! »  
et chacun dit : « Seigneur, ma foi,  
vous vous hébergerez chez moi. »  
— « Seigneur, par Dieu et par son nom,  
Ne logez ailleurs que chez moi... »  
Et chacun dit : « Vous serez mieuz  
En mon logis qu'en celui d'autrui. »

Écoutez encore les propos des médisants après le tournoi où, sur l'ordre de sa royale maîtresse, Lancelot a fait *au noauz* (3) :

« Ou est des chevaliers li pire,  
Et li noauz et li despiz ?  
Ou est alez ? Ou est tapiz ?  
Ou iert trovez ? Ou le querrons ? »

« Où est des chevaliers le pire,  
le plus lâche, le plus méprisable.  
Où est-il allé ? Où s'est-il caché ?  
Où le trouvera-t-on ? Où le chercherons-  
[nous ? » etc.

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 215, v. 6071.

(2) *Ibid.*, p. 87-88, v. 2456-2465.

(3) *Ibid.*, p. 204, v. 5765-5759.

Cette notation des propos n'est qu'une partie de l'art descriptif de notre romancier. S'il s'est peu attaché, cette fois, nous l'avons dit, à décrire l'aspect physique de ses personnages principaux, il excelle à en noter cependant les attitudes, qui sont d'un naturel parfait, telles le courroux de Guenièvre (1) :

Et fet sanblant de corcieée  
Si s'anbruncha et ne dist mot.

Elle montre un visage courroucé,  
baisse la tête et ne dit mot.

Il semble s'être plus attaché cependant à des personnages accessoires, estimant peut-être que les principaux vivaient surtout par l'âme, et c'est un portrait bien pittoresque et réaliste que celui de ce roi d'Yvetot ou de ce Grandgousier, qui, ayant mis habit bas, préside en chemise, dans la prairie, aux divertissements de ses dames et gentilshommes (2) :

Uns chevaliers auques d'a/  
Estoit de l'autre part del pré  
Sor un cheval d'Espaigne sor,  
S'avoit lorain et sele a or.  
Et s'estoit de chienes meslez.  
Une main a un de ses lez  
Avoit par contenance mise,  
Par le bel tans iert an chemise,  
S'esgardoit les jeus et les baules,  
Un mantel cort par ses espaules  
D'escarlate et de ver antier.

Un chevalier d'un certain âge  
était à l'autre bout du pré  
sur un cheval jaune d'Espagne,  
avec licou et selle d'or.  
Il ét. it déjà grisonnant.  
La main sur l'une de ses hanches  
pour se donner contenance,  
par ce beau temps, il était en chemise,  
et regardait les jeux et danses,  
un manteau court sur les épaules  
d'écarlate et de petit gris pur.

Mais il triomphe plus encore dans les ensembles, scène de combat entre Méléagant et Lancelot avec plusieurs phases et reprises (3) :

Les estanceles vers les nues  
Totes ordanz des hiaumes saillent,

Les étincelles vers les nues  
Toutes ardentes des heaumes jaillissent,

scène de tournoi où triomphe le chevalier aux armes vermeilles quand sa reine le permet (4) :

Armé et desarmé s'assemblent,  
Les lances un grant bois ressanblent,

Armé et désarmé s'assemblent :  
Les lances ressemblent à un grand bois.

Scènes mondaines des dames en leurs loges, à quiles chevaliers prisonniers ou croisés, ne concourant pas pour le prix, donnent une leçon de blason, scènes familières : ébats des jeunes gens et jeunes filles dans la prairie; sous les yeux paternels du bon roi en chemise (5) :

(1) *Lancelot*, éd. Fœrster, in-8°, p. 140, v. 3958-3959.

(2) *Ibid.*, p. 60, v. 1661-1671.

(3) *Ibid.*, p. 178, v. 5022-5023.

(4) *Ibid.*, p. 199, v. 5617-5618.

(5) *Ibid.*, p. 59-60, v. 1647-1660.



An celo pree avoit puceles,  
 Et chevaliers et damoiseles,  
 Qui jooient à plusors jeux,  
 Por ce que bians estoit li leus.  
 Ne jooient pas tuit a gas,  
 Mes as tables et as eschas...  
 Li autre qui iluec estoient  
 Redemenioient lor anfances,  
 Baules et caroles et dances,  
 Et chantent et tument et saillent  
 Et au luitier se retravaillent.

En ce pré étaient des pucelles,  
 des chevaliers, des demoiselles,  
 qui jouaient à plusieurs jeux,  
 parce que le lieu était plaisant.  
 Ils ne jouaient pas tous aux gabs,  
 mais aux tric-traes et aux échecs...  
 Les autres qui étaient là,  
 jouaient aux jeux enfantins,  
 rondes, farandoles, danses,  
 et chantent et tombent et sautent  
 et s'amusement à lutter ensemble.

Non moins habile à la miniature aux fins pinceaux qu'à la fresque à la détrempe, Crestien s'applique à peindre un lit, le lit interdit (1) :

... corvez d'un samit jaune,  
 D'un covertoir d'or estelé.

... couvert d'un jaune samit,  
 d'une couverture d'or étoilée.

Quand il parle de la tour du château, il la campe sur son panneau en deux vers vigoureux, semblables à deux touches sûres, et aussitôt se dresse devant nos yeux (2) :

La torz sor une roche bise,  
 Haute et tranchiée contre val.

La tour sur une roche bise,  
 haute et surplombant le val.

Aimant cette vie de château, dont il a goûté et sans doute envié la richesse, il se plaît à la décrire. Il montre les hôtes s'empressant (3) :

De feire ce qu'a feire estoit.  
 Cil corent le mangier haster,  
 Et cil les chandoiles gaster,  
 Si les alument et esprannt.  
 La toaille et les bacins prannt,  
 Si donent l'eve as mains laver  
 De ce ne sont il mie aver.

A faire ce qui à faire était.  
 Ceux-ci courent pour hâter le repas,  
 ceux-là répandent les chandelles  
 et les allument, les font flamber.  
 Ils prennent serviettes et bassins  
 et donnent l'eau pour laver les mains  
 dont ils ne sont point avars.

Se laver les mains avant le repas, luxe presque nécessaire puisqu'on prend la viande avec les doigts pour la mettre sur le trançon de pain où, avec le couteau, on la découpera. Et voici ailleurs encore, une salle préparée pour le dîner, et qui fait penser à un tableau de genre de l'école flamande (4) :

Antrent anz et voient covert  
 Un dois d'un doblier balnc et le,  
 Et sus estoient aporté

Ils entrent et voient couverte  
 une table d'une large nappe blanche  
 et dessus avaient été apportés

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 20, v. 510-511.

(2) *Ibid.*, p. 18, v. 430-431.

(3) *Ibid.*, p. 91, v. 2570-2576.

(4) *Ibid.*, p. 36-37, v. 993, v. 999-1001.



Li mes, et les chandoiles mises  
Es chandeliers totes esprises,  
Et li hanap d'arjant doré  
Et dui pot, l'uns plains d' moré  
Et li autre de fort vin blanc.

les mets et les chandelles mises  
toutes allumées dans les chandeliers,  
et les hanaps d'argent doré [mûre]  
et deux pots, l'un plein de vin noir de  
et l'autre de fort vin blanc.

A ces hanaps, à ces pots, le peintre accroche sa lumière (1) :

La sale ne fu mie enuble,  
Si luisoient ja les estoiles.  
Mes tant avoit leanz chandoiles  
Tortices, grosses et ardanz,  
Que la clartez estoit mout granz.

La salle n'était point sombre,  
car déjà les étoiles luisaient.  
Mais tant y avait de chandelles  
tortes, grosses et ardentes,  
que la clarté était très grande.

C'est sans doute dans mille scènes de ce genre qu'il faut chercher le secret de l'atmosphère réaliste dont Crestiiien, observateur et portraitiste, sait envelopper ses actions et ses personnages les plus fantastiques. Le détail est vrai, l'essentiel est faux et le détail (comme dans la perspective) donne le change sur l'essentiel. Ainsi de Gauvain. Il n'est que trop certain que c'est un personnage mythique et que jamais n'a existé un pont dessous l'eau, mais le personnage qui se débat contre le torrent qui l'emporte, tantôt surnageant, tantôt coulant à fond, qu'on sauve péniblement en lui lançant des cordes et qui ne peut parler que quand il a rendu toute l'eau qu'il a dans le corps, celui-là est d'une réalité frappante et vivante par la vertu des choses éprouvées (2) :

Une cre essort et autre afonde,  
Or le voient et or le perdent.  
Tant trassailent que il l'aerdent  
A rains, a perches et a crôs...  
Mes ne cuident pas que il vive  
Cil qui l'ont tret de l'ève fors,  
Car il an avoit mout le cors,  
Ne jusque tant qu'il l'ot randue  
N'ont de lui parole antandue.

Tantôt il surnage, tantôt s'enfonce,  
tantôt ils le voient, tantôt le perdent.  
Ils sautent si bien qu'ils le saisissent  
avec rames, perches et gaffes...  
Ils ne croient pas qu'il soit en vie,  
ceux qui l'ont tiré hors de l'eau,  
car il en avait beaucoup dans le corps.  
Et jusque à ce qu'il l'eût rendue,  
ils n'ont entendu de lui une parole.

Les descriptions de la nature ont été moins poussées que celles de la société et des mœurs. On peut noter au passage celle du torrent (3) :

Et voient l'ève felenesse,  
Roide et bruiant, noire et ospesse,  
Si leide et si espoantable  
Con se fust li fluns au deable,

Ils voient l'onde traîtresse,  
rapide et bruyante, noire et épaisse,  
aussi laide et épouvantable  
que si ce fût le fleuve du Diable,

(1) *Lancelot*, éd. Focrster, in-8°, p. 37-38, v. 1024-1028.

(2) *Ibid.*, p. 182-183, v. 5130-1548.

(3) *Ibid.*, p. 107, v. 3023-3026.

ou celle de l'aube qui crève (v. 1293), ou de la nuit vainquant le jour (1) :

Que la nuit mout noire et oscure  
 Lot mis desoz sa couverture  
 Et desoz sa chape afublé.

La nuit très noire et très obscure  
 l'a mis dessous sa couverture  
 et l'a coiffé de sa chape.

Ce sont là d'heureuses images auxquelles il ne serait pas difficile d'en joindre beaucoup d'autres, telle celle-ci, qui se rapporte au lit périlleux où le chevalier à la Charrette est menacé par une lance (2) :

A mie nuit de vers les lates  
 Vint une lance come foudre,  
 Le fer desoz, et cuida coudre  
 Le chevalier parmi les flans  
 Au covertoir et as dras blans  
 Et au lit ou il se jisoit.

A minuit du haut du plafond  
 Vint une lance comme la foudre,  
 le fer dessous, qui pensa coudre  
 les flans du chevalier  
 à la couverture et aux draps blancs  
 et au lit où il gisait.

En voici une, plus juste encore, empruntée au langage technique et qui en a toute la précision (3) :

As espees les escuz dolent  
 Et les hiaumes et les haubers.

Des épées ils aplanent les écus  
 et les heaumes et les hauberts.

*Doler* est encore du vocabulaire du tonnelier qui aplane ses douves avec la doloire. On mesure ici l'heureuse exactitude du vocabulaire de Crestien, manifestée ailleurs dans la description d'un harnachement (v. 3615-6). La chasse au faucon, qu'il a certainement vu pratiquer par les seigneurs et dames qu'il fréquentait, lui fournit aussi d'heureuses comparaisons (4) :

Tant le painne et tant le travaille  
 Que a merci venir l'estuet,  
 Come l'aloë qui ne puet  
 Devant l'esmerillon durer.

Il le pousse et le presse tant  
 qu'il lui faut demander grâce,  
 comme l'alouette qui ne peut  
 résister à l'émerillon.

Ailleurs, c'est encore la vie familière de la cité qui est évoquée à propos de la foule accourant de toutes parts pour assister au combat judiciaire (5) :

Qu'aussi con por oïr les ogres  
 Vont au mostier a feste anvel,  
 A Pantecoste ou a Noel,  
 Les janz acostumeeman<sup>t</sup>...

De même pour ouïr les orgues  
 vont à l'église aux fêtes annuelles,  
 à Pentecôte ou à Noël,  
 Les gens selon la coutume...

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 162 v. 4561-4562.

(2) *Ibid.*, p. 21, v. 518-523.

(3) *Ibid.*, p. 96, v. 2700-2701.

(4) *Ibid.*, p. 98, v. 2756-2759.

(5) *Ibid.*, p. 125-126, v. 3534-3537.

Voici d'autres comparaisons encore qui, empruntées aussi à la vie familière, rappellent, et ce n'est pas un mince éloge, celles d'Homère (1) :

Les lances un grant bois ressanblont. Les lances ressemblent à un grand bois.

et celle-ci que j'aime, parce qu'elle est si simple (2) :

S'ont un escuier ancontré,  
Qui venoit trestot le chemin  
Les granz galos sor un roncain  
Gras et reont com une pome.

Ils ont renecontré un écuyer,  
qui tenaient chacun une hache  
au grand galop sur un roussin  
gras et rond comme une pomme.

Les termes les plus humbles, parfois les plus vulgaires, sont donc aussi bons et parfois meilleurs à évoquer les choses. En voici un autre exemple (3) :

Après quatre serj nt estoient,  
Si tenoit chaseuns une hache,  
Tel don l'an poist une vache  
Tranchier outre parmi l'eschine,  
Tot autressi con la racine  
D'un genoivre ou d'une geneste.

Derrière, étaient quatre hommes d'armes,  
qui tenaient chacun une hache  
dont on eût pu trancher une vache  
de part en part au milieu de l'échine,  
aussi facilement que la racine  
d'un genévrier ou d'un genêt.

Je veux bien que la rime ait été ici, comme d'ailleurs dans l'histoire de toute poésie qui a adopté cet artifice, génératrice de l'image et de la comparaison, l'homophonie de la finale servant de moteur à l'association des idées, mais si la rime a cet avantage, elle a aussi un inconvénient, c'est d'amener l'écrivain, et surtout le conteur, forcé d'aller au but, à se servir de deux termes là où un seul suffirait. Il serait facile d'en multiplier les exemples, on en trouvera assez dans mon analyse où je n'ai pas cherché à les dissimuler.

On ne voit pas dans le cas qui suit, par exemple, ce que « ansaingne » ajoute à « chastie », puisqu'ils sont exactement synonymes dans la langue du temps où les *Chastoiements du pere à son fils* ne sont pas nécessairement des corrections (4) :

Si le chastie et si l'ansaingne  
Que rien ne face ne n'anpraingne...

Il l'exhorte et l'avertit  
de ne rien faire ni entreprendre. .

Il faut dire qu'une double accumulation de synonymes comme celle-ci est chez ce grand styliste, assez rare et, il faut ajouter encore qu'il est possible que cette accumulation de synonymes

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, in-8°, p. 199, v. 5618

(2) *Ibid.*, p. 82, v. 2596-2599.

(3) *Ibid.*, p. 40, v. 1102-1107.

(4) *Ibid.*, p. 16, v. 371-372.

ait été ailleurs le jeu délicat de celui qui possède toutes les ressources de sa langue et aime en faire étalage ou un souci d'imiter la prose cicéronienne dans laquelle ce genre de tautologie n'a pas l'excuse de la rime, mais seulement celle du nombre et de l'harmonie.

La même excuse, Crestien peut l'avoir aussi, car il a, à un haut degré, le souci de la phrase pleine, élégante, aisée, qui enjambe la rime et pour qui elle est une aide sonore bien plus qu'un embarras. On en a lu plus haut assez d'exemples pour que je n'aie plus besoin d'en donner, mais je voudrais pourtant mettre en valeur ce type de phrase parfaite qui a rompu avec le couple d'octosyllabe arrêtant la phrase et dont Paul Meyer a montré dans la plupart des œuvres du XII<sup>e</sup> siècle le monotone emploi (1) :

Trois jorz avoient jeüné  
Et alé nuz piez et an langés  
Totes les puceles estranges  
Del reaume le roi Artu,  
Por ce que Deus force et vertu  
Donast contre son averseire  
Au chevalier qui devoit feire  
La bataille por les cheitis.

Trois jours avaient jeûné,  
allant nu pieds et en chemise,  
toutes les pucelles étrangères  
du royaume du roi Artur,  
afin que Dieu, force et vertu  
donnât contre son adversaire  
au chevalier qui devait livrer  
la bataille pour les captifs.

Tantôt il faut louer la souple harmonie du vers si bien adaptée à l'objet comme dans la description de la danse (2) :

« Ralons joer. » Lors recomencent  
Lors jeux, et carolent et dancent...

« Allons jouer ! » Lors recommencent  
leurs jeux, leurs rondes et leurs danses...

tantôt au contraire sa fermeté (3) :

A tant s'andormi et si jut  
Tant que li clers jorz aparut.

Alors il s'endormit et se coucha  
jusqu'à ce que le clair jour parut.

C'est le cas, surtout dans les sentences (4) :

Mout est qui aime obeissanz.

Qui aime est bien obéissant.

C'est sur ce vers là qu'il convient de terminer, car il est comme le *leitmotiv* de l'ensemble et résume avec une précision d'épigraphe l'esprit du *Lancelot*, tentative héroïque, désespérée, toute contraire au tempérament de l'écrivain, qui, obéissant, lui aussi, à sa dame et faisant, lui aussi, ce qu'il considérait sans doute comme

(1) *Lancelot*, éd. Foerster, p. 126, v. 3540-3547.

(2) *Ibid.*, éd. Foerster, in-8°, p. 66, v. 1839-1840.

(3) *Ibid.*, p. 47, v. 1291-1292.

(4) *Ibid.*, p. 135, v. 3816.



écrire *au noauz*, au pire, voulut incliner le réalisme français devant l'idéalisme provençal, l'honneur du chevalier devant le capricieux orgueil de sa maîtresse, l'homme-pantin devant la femme-Dieu, qui en tire les ficelles. Je dis qu'il y a quelque chose de désespéré dans cette entreprise, qui met le plus fort au pied du plus faible et exalte le triomphe de celle qui cependant un jour, ou une nuit, sera la vaincue de ce combat et la proie de sa propre conquête ; mais il y a là quelque chose de noble aussi, une des plus belles victoires de l'esprit chevaleresque et l'une des créations essentielles de l'esprit français. De même que nous aimons entre les nations proclamer la puissance de la faiblesse et la force du droit, de même il plut à la Provence du XI<sup>e</sup> siècle et à la France du XII<sup>e</sup> de substituer à la conquête brutale de la femme par l'homme ou à celle plus choquante encore et très germanique (1) de l'homme par la femme, une longue quête d'elle par lui, semée de difficultés, de dédains et de rebuffades, qui confère plus de prix au moindre don et surtout au don suprême, qui écarte la menace de la force et courbe celle-ci aux pieds de la faiblesse. Si l'expédition du Chevalier à la Charrette au royaume de Gorre est peut-être originairement une descente aux Enfers celtiques, païens ou chrétiens d'un héros élu libérateur des âmes captives, elle n'en est pas moins ici le symbole d'une conquête difficile de la femme par l'homme, la proclamation de son pouvoir absolu, de la libre disposition d'elle-même, de la souveraineté de l'amour sur la brutalité sensuelle, de la supériorité de la passion sur l'animalité instinctive, la négation d'une loi salique dans le royaume de l'amour, dont la femme est l'unique reine.

La seule concession que Crestien fasse dans son récit au réalisme septentrional et champenois est que la chair conserve ses droits, qu'à tant de peines, tant de soumission, allant jusqu'à l'humiliation du déshonneur, il y a un allègement et une récompense finale, dont la femme maîtresse seule fixe l'heure, que l'amant patiemment attend, c'est le don suprême du corps « des joies la plus eslite ». Ainsi par un juste équilibre la vie profonde reprend ses droits.

(A suivre.)

(1) Qu'on songe à la Vie d'une femme, si merveilleusement harmonisée par Schumann.



## VARIÉTÉS

---

A propos du prix Nobel.

### La Sardaigne et son poète : Grazia Deledda.

---

Des pierres, des étangs, des rochers, des marais alternent et se succèdent. De loin en loin, au cœur même de cette désolation, naît un village. Sa physionomie, son caractère, ses costumes ne ressemblent en rien à ceux du village voisin, et les moindres bourgades sont également dissemblables. Car, en Sardaigne, terre de solitude, chacun vit farouchement en soi, pour soi, sans contact possible. Quand on songe que la population de l'île entière atteint à peine celle de Naples, on imagine les étendues désertes isolant ces villages. De là non seulement une personnalité qui les différencie, mais encore une pureté, une intégrité absolues que rien jusqu'à ce jour n'est venu altérer.

C'est dans l'un de ces villages intacts, à Nuoro, au centre de la Barbagia dominée par les cimes lumineuses du Gennargentu, — Les portes d'argent — qu'est née Grazia Deledda, poète sarde.

Une enfant sérieuse et volontaire, imprégnée de bonne heure par l'austère beauté d'une existence patriarcale. Autour d'elle, la campagne infinie, avec ses troupeaux de chèvres minuscules au long poil jaune et touffu, et ses tout petits ânes gris semblables à des jouets de crèche. Ça et là, un peu partout, d'humbles palmiers sauvages aux feuilles minces dont les femmes de Sennori tressent des paniers. Parfois un chevrier, portant encore le bonnet phrygien et la houppelande en poils de chèvre, traverse ce paysage attique. Et c'est tout. Voix brèves et diverses qu'éteindra bientôt le soir, heure où la campagne déserte retrouve son immensité silencieuse.

Toute jeune, Grazia Deledda a senti profondément la grandeur de ces paysages tragiques. Elle a partagé la vie austère de leurs habitants. A leurs visages un peu solennels et presque hiératiques, elle a mêlé le sien, grave déjà d'une maturité réfléchie. Et plus tard, toutes racines confondues, elle a rendu à son tour à ces choses familières la poésie qu'elle leur devait. Cette poésie, d'un fond amer et triste, est l'image même de son art. Elle ne fait que grandir à travers nouvelles et romans qui, d'année en année, donnent un sens de plus en plus magnifique au talent de la jeune femme (1). En 1904, avec *Cenere* (Cendre), ce sera la consécration

(1) Comme simple rappel, — et à part *Cenere* — quelques titres parmi les plus célèbres romans de Grazia Deledda : *Elias Portolu*, *Canne al vento*

définitive d'un nom déjà célèbre. *Cenere* (1) marque une étape décisive dans cette carrière ascendante. La Sardaigne tout entière participe à ce drame sans paroles. Tout y est ramassé, tendu, pareil à la nature même de ces Sardes concis qui gravement déclarent : « Nous ne sommes pas des Méridionaux. »

Si les Sardes possèdent une sobriété innée de gestes et de paroles, ils ont, comme tous les peuples inviolés, une passion extrême des couleurs. Qu'il suffise de songer aux costumes admirables de leurs diverses provinces. A défaut de ce voyage coloré, il faut nous en rapporter à *La Sardaigne*, étude minutieuse d'un Jésuite, le Père Bresciani qui, voici bientôt un siècle, retrouvait dans certains détails vestimentaires un rappel des modes grecques, phéniciennes et égyptiennes ! Certes, c'est bien à l'art égyptien que se rattachent ces merveilleux tapis sardes que l'on voit un peu partout en Italie : sur un fond de rayures multicolores se succèdent des théories d'animaux — presque toujours des ânes et des chèvres, c'est-à-dire les ombres familières qui, au loin, animent la plaine. Et ces animaux au dessin primitif, d'un simple contour stylisé, rappellent singulièrement la faune anguleuse de l'ancienne Égypte.

Les mêmes traits, — sobriété et couleur —, résument l'art de Grazia Deledda. Cette femme de petite taille, au pas lent et mesuré, est ennemie de l'éloquence. On l'appelle *la Taciturne*. On pourrait aussi l'appeler *la Domestique*, au sens noble du mot : sa maison, ses enfants, voilà toute sa vie. Ses livres appartiennent aussi à sa maison. Grazia Deledda n'est pas une femme de lettres. Son nom ne se lit qu'en tête de ses livres, — nulle part ailleurs. Pendant quelques semaines le prix Nobel va en étendre la résonance d'une façon inhabituelle, — et encore les échetiers n'auront-ils que faire de ce cristal. Puis, ce sera de nouveau la sérénité laborieuse riche en silence. D'autres fouilleront davantage son œuvre si puissante. En un temps où la foire aux vanités confine à la folie, j'éprouve une joie singulière à insister sur la rare dignité de vie de cette très grande romancière, poète de la terre sarde, qui, à toutes choses, préfère l'ombre douce de sa demeure.

EDMÉE ALMAGIA.

(Cannes au vent), *Marianna Sirca*, *L'incendio nell'uliveto* (Le feu dans l'olivette), *Il Dio dei viventi* (Le Dieu des vivants), *La fuga in Egillo* (La fuite en Égypte), et plusieurs volumes de nouvelles.

(1) Il est curieux de rappeler que, adapté à l'écran, *Cenere* soit le seul film interprété par cette autre femme de génie : Eleonora Duse.

---

Le Gérant : JEAN MARNAIS.

---

REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

Les origines humaines  
et l'évolution de l'intelligence.

---

Cours de M. Edouard LE ROY,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur au Collège de France.*

---

II

Les caractéristiques de l'Humanité.

J'ai annoncé quatre caractères distinctifs du phénomène humain. Les deux plus extérieurs — faible différenciation morphologique (1) et, néanmoins, souveraine extension de règne — forment un premier couple qui définit du dehors et dans son apparence immédiate l'objet de notre analyse, qui en donne le signalement. Ils nous ont retenus tout d'abord : marques déjà, surtout le second, d'exceptionnelle originalité. Pénétrons maintenant un peu davantage à l'intérieur des choses ; et demandons-nous s'il ne serait pas possible de caractériser qualitativement, bien que toujours d'un point de vue strictement positif, la nappe quantitativement si remarquable de l'Humanité. Oui, sans doute, on le peut ; et pas n'est besoin pour cela de quitter le domaine de l'observation externe. Deux particularités, en effet, radicalement nouvelles dans l'histoire de la vie, apparaissent avec l'Homme : deux modalités singulières que l'on ne saurait négliger ou méconnaître sans défigurer ou rendre inexplicable, même au regard de la science pure, le fait de l'invasion humaine,

(1) Relativement, comparativement.

du règne humain. Ces deux nouveaux aspects, ce sont : 1° l'usage, par les individus, de l'instrument artificiel ; 2° la réalisation, par la collectivité, d'une liaison organique *sui generis*, principe d'unité consciemment cohérente. Nous étudierons aujourd'hui ce deuxième couple de caractéristiques plus profondes. Ce sera l'achèvement du travail préliminaire entrepris dans la précédente leçon et qui tend à différencier le groupe humain de tout autre. Ce sera, en outre, un commencement d'explication déjà.

On peut dire en premier lieu qu'avec l'Homme, la vie entre dans une phase nouvelle de son progrès : *la phase instrumentale*. Voilà un point qu'il sera facile de mettre en lumière.

Avant l'homme et en dehors de lui, l'instrument sans doute ne fait pas défaut, n'est pas inconnu ; car, à bien voir les choses, tout dispositif morphologique, tout appareil corporel en est un. Mais, — sauf des cas exceptionnels, presque aberrants, à peine discernables, strictement limités au moins en nombre et en valeur, — l'instrument, chez l'animal, offre cette particularité de rester confondu avec l'organisme qui l'utilise, de n'en constituer qu'une partie adhérente. Rares sont les exemples contraires. La toile de l'araignée en est un, à la rigueur : encore faut-il reconnaître qu'elle est construite avec un produit de sécrétion, de sorte que la ressemblance aux tissus fabriqués par l'homme demeure, tout compte fait, assez lointaine. Dans le même sens, on a cité dernièrement le cas bien curieux de certaines Fourmis qui cousent des feuilles en se servant, comme d'aiguilles, de leurs larves douées de la propriété de sécréter une sorte de soie (1). Notons cependant qu'alors, ce qui est le plus remarquable, c'est l'art déployé, l'habile ingéniosité qu'il suppose ; mais la réalisation de l'œuvre est toujours obtenue par l'usage d'un outil vivant. Aussi nets, et comportant une interprétation semblable, sont les exemples classiques fournis par la ruche de l'abeille, par le nid de l'oiseau, par la hutte du castor, par le cocon du ver à soie ou la chrysalide de la chenille, etc. Les Termites percent des galeries de mines et savent maçonner ; ils utilisent des matériaux extérieurs, jusqu'à fabriquer une sorte de carton. Mais, dans tous ces cas d'industrie, le résultat seul, et non l'instrument, se détache de l'animal. Pour trouver mieux, il faut s'adresser au Singe, capable de s'aider d'un bâton dans sa marche, d'écraser des noix au moyen d'un caillou, de lancer des projectiles ou de manier une massue comme une arme. Toutefois

(1) Bouvier, *Habitudes et métamorphoses des Insectes*, p. 219. — A vrai dire, les feuilles sont plutôt collées que cousues, la soie étant émise à l'état liquide et ne se solidifiant qu'après coup.



l'artifice ne va guère loin ; ce qui est le plus digne d'attention chez le Singe, surtout chez un Anthropomorphe tel que le Chimpanzé, c'est l'aptitude qu'il possède à imiter l'Homme en apprenant l'usage adroit d'instruments artificiels inventés par celui-ci ; et, tout cela reconnu, on doit avouer, en l'absence de spontanéité inventive, que l'écart demeure énorme entre l'homme et les animaux même les plus voisins de lui.

Il est naturel de rappeler, à cet égard, quelques formules de M. Bergson dans sa comparaison de l'intelligence et de l'instinct. Elles résument fort bien les faits. « Un animal inintelligent possède-t-il aussi des outils ou des machines ? Oui, certes, mais ici l'instrument fait partie du corps qui l'utilise. Et, correspondant à cet instrument, il y a un instinct qui sait s'en servir... La plupart des instincts sont le prolongement, ou mieux l'achèvement, du travail d'organisation lui-même... L'instinct achevé est une faculté d'utiliser et même de construire des instruments organisés ; l'intelligence achevée est la faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés » (1).

Parmi les purs naturalistes, M. Cuénot fut peut-être le premier à faire explicitement cette remarque — fort simple, mais profonde et de grande portée — que chaque phylum zoologique représente la transformation d'un membre ou du corps entier en un instrument. Les spécialisations, en somme, ne sont que cela ; toute spécialisation est instrumentale. Qu'on se rappelle, à ce propos, une interprétation déjà donnée des formes successivement acquises dans le progrès de la vie vers l'homme : nous avons noté naguère comme étapes majeures les formes métazoaire, animale, vertébrée, mammifère, primate, et nous y avons reconnu la genèse d'appareils permettant d'obtenir, entre autres effets, une division du travail physiologique, une certaine capture de l'énergie, une solidité mobile et souple, une constance de température interne, une meilleure protection des petits, une perception plus riche et plus indépendante, etc. Dans ces divers cas, vraiment, il y a une spécialité instrumentale par genre, par famille ou par ordre zoologique ; la classe même, l'embranchement et le règne se laissent définir d'une façon homologue. Il en va d'ailleurs tout pareillement quand on entre davantage dans le détail des types. La Taupe est un instrument de fouille ; le Cheval, un instrument de course ; le Marsouin, un instrument de nage ; l'Oiseau, certains d'entre eux surtout, un instrument de vol. De

(1) *Évolution créatrice*, p. 151-152. — Je ne retiens de ce passage, pour le moment, que l'opposition entre *naturel* animal et *artificiel* humain.



même encore, si l'on envisage plus particulièrement les fonctions, les organes, les membres. Que l'on observe par exemple un cas comme celui de la palmure chez certains Oiseaux aquatiques : n'est-ce pas, de toute évidence, un instrument de propulsion pour nager ? Je sais bien l'objection faite parfois à une telle vue. On trouve des degrés inégaux dans la perfection de la palmure, ou même une absence totale, sans que l'aptitude à la nage en soit beaucoup affectée. Mais il est facile de répondre. De ce qu'on peut se passer de tel outil pour une certaine action, s'ensuit-il que cet appareil ne constitue pas en effet un outil ? Je puis enfoncer un clou avec une pierre : le marteau n'en est pas moins un authentique instrument, qui représente une meilleure adaptation à ce travail. Il y a ainsi des Oiseaux qui nagent sans palmure, mais probablement avec une dépense d'énergie plus coûteuse. Innombrables sont les cas de ce genre. Tout dispositif morphologique ou fonctionnel, tout appareil organique est, en réalité, un véritable mécanisme opératoire. Quelques-uns constituent de petites merveilles d'agencement mécanique étonnamment précis. Ainsi les pattes ravisseuses, préhensiles, de certains Insectes ; ainsi la dent à ouvrir les coquilles chez quelques Gastéropodes carnivores, etc. Les conditions du phénomène peuvent du reste varier beaucoup. Ailleurs, parmi les Insectes sociaux, des individus choisis sont seuls, mais encore plus ou moins complètement, transformés en instruments de guerre, de travail ou de reproduction. Tout le monde connaît ces polymorphismes dont les Fourmis, les Termites et même, bien qu'à un moindre degré, les Abeilles offrent des exemples si remarquables. Toujours, bien que sous des modalités diverses, le cas normal, dans le monde infra-humain, est que l'outil se confonde avec le corps, que le vivant passe dans son invention, que l'organisme entier devienne lui-même appareil opératoire coordonné en vue d'une certaine tâche ; et peut-être — notons-le au passage — est-ce pourquoi on ne rencontre alors aucune intervention du génie individuel.

Avec l'Homme, les choses changent ; l'instrument devient extérieur au corps, au membre qui l'emploie ; il se détache de l'ouvrier. La principale caractéristique de l'être humain, au moins la plus apparente, est justement d'avoir inventé l'outil artificiel. De là une façon toute nouvelle d'agir, un comportement nouveau qui entraîne avec soi deux conséquences, lesquelles affectent profondément l'histoire de la Vie à partir de l'Humanité. Voici ces deux conséquences capitales. D'abord, un extrême accroissement de puissance, en variété et en intensité,

où il est permis de reconnaître un des principaux facteurs du triomphe humain. Les outils deviennent innombrables, toujours susceptibles d'être multipliés, renouvelés, adaptés, perfectionnés, tandis que l'animal demeure incapable de telles entreprises, parce qu'il devrait pour cela se modifier lui-même, se refondre. Puis apparaissent des outils à fabriquer des outils, donc des plans successifs d'instrumentation ; nous avons là quelque chose d'analogue à la hiérarchie d'abstractions que permet le langage : des moyens de conduites relatives, non pas directement au donné brut, mais à des résultats réifiés de conduites antérieures, véritable matière du second ordre. Enfin la capture de l'énergie cesse d'être indissolublement liée aux méthodes particulières du chimisme vital (respiration, alimentation, etc.) : ce qui en permet un usage incomparablement plus divers, plus riche et plus rapide. Par ailleurs — et voici l'autre conséquence annoncée — on voit se produire chez l'Homme une apparence au moins de brusque baisse dans la faculté de l'organisme à évoluer lui-même. Cette dernière proposition peut paraître un peu étrange. A la réflexion, cependant, on l'apercevra tout à fait plausible. Si vraiment (comme on n'en peut guère douter) les différenciations somatiques, dont se préoccupent tant les zoologistes, sont liées à la transformation des organes en outils, l'Homme — capable de fabriquer des outils sans s'y incarner — échappe désormais tout naturellement à la servitude de devoir se transformer corporellement pour agir ; il devient capable de progresser sans changer de forme, de varier à l'infini son action sans modifier pour cela son type zoologique (1). Parmi les animaux, la spécialisation organique, si elle assure une certaine réussite, empêche aussi le progrès. Dans l'humanité, au contraire, son absence permet les initiatives, les tâtonnements, les expériences, les attitudes mixtes, les entreprises d'adaptation nouvelle. Voilà, au fond, ce qui fait que l'Homme a pu dominer souverainement la Terre ; et voilà aussi, par contre-coup, ce qui tend à fixer son organisme corporel en faisceau d'habitudes immuables.

N'aurions-nous pas ici de quoi commencer à réduire le paradoxe humain ? Pour apprécier l'Homme à sa vraie valeur zoologique, il ne faudrait peut-être pas séparer *naturel* et *artificiel* aussi radicalement qu'on le fait d'habitude ; il ne faudrait peut-être pas, si bizarre qu'au premier abord puisse paraître une telle

(1) Je continue en tout ceci à résumer, presque textuellement parfois et sauf intercalation de commentaires, un travail inédit du P. Teilhard, où il a exprimé les résultats de nos méditations communes.

vue, considérer la locomotive, le navire, le sous-marin, l'avion, la machine en général, comme sans parenté profonde, sans analogie authentique, sans liaison véritable avec les organes animaux, membre, nageoire, aile ou main. En vérité, ce sont là plutôt des faits réellement homologues. L'Humanité perd alors un peu de son caractère étrange ; elle accuse une richesse de types adaptatifs en meilleure correspondance avec la grandeur de son rôle biosphérique ; elle rentre ainsi dans le droit commun du monde animal. Un seul trait demeure nouveau : c'est qu'il n'y a plus spécialisation absorbante, ensevelissement de la puissance inventive dans l'habitude matérialisée en appareil corporel, en dispositif d'ensemble ou appendice annexe du corps lui-même, les « radiations » restant au contraire extérieures à l'organisme, fonctionnelles et non morphologiques, de sorte que, dans le groupe humain, le même individu peut être tour à tour cheval, taupe, oiseau ou poisson. Seul parmi les animaux, l'Homme a, de cette manière, le pouvoir de diversifier à l'infini son effort sans jamais en devenir définitivement l'esclave ; et c'est ce qui explique son triomphe : d'où l'importance de ce caractère.

Nous voici ramenés, par un détour, à certaines remarques de M. Bergson. Plus tard viendra l'occasion de les approfondir. Mais j'en veux introduire dès à présent une expression synthétique, empruntée d'ailleurs à M. Bergson lui-même (1). « En ce qui concerne l'intelligence humaine, on n'a pas assez remarqué que l'invention mécanique a d'abord été sa démarche essentielle, qu'aujourd'hui encore notre vie sociale gravite autour de la fabrication et de l'utilisation d'instruments artificiels, que les inventions qui jalonnent la route du progrès en ont aussi tracé la direction. Nous avons de la peine à nous en apercevoir, parce que les modifications de l'humanité retardent d'ordinaire sur les transformations de son outillage. Nos habitudes individuelles et même sociales survivent assez longtemps aux circonstances pour lesquelles elles étaient faites, de sorte que les effets profonds d'une invention se font remarquer lorsque nous en avons déjà perdu de vue la nouveauté. Un siècle a passé depuis l'invention de la machine à vapeur, et nous commençons seulement à ressentir la secousse profonde qu'elle nous a donnée. La révolution qu'elle a opérée dans l'industrie n'en a pas moins bouleversé les relations entre les hommes. Des idées nouvelles se lèvent. Des sentiments nouveaux sont en voie d'éclore. Dans des milliers d'années, quand le recul du passé n'en laissera plus apercevoir

(1) *Évolution créatrice*, p. 149-151.



que les grandes lignes, nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore ; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée : elle servira à définir un âge. » Aussi bien, « à quelle date faisons-nous remonter l'apparition de l'homme sur la terre ? Au temps où se fabriquèrent les premières armes, les premiers outils. On n'a pas oublié la querelle mémorable qui s'éleva autour de la découverte de Boucher de Perthes dans la carrière de Moulin-Quignon. La question était de savoir si l'on avait affaire à des haches véritables ou à des fragments de silex brisés accidentellement. Mais que, si c'étaient des hachettes, on fût bien en présence d'une intelligence, et plus particulièrement de l'intelligence humaine, personne un seul instant n'en douta ». Et M. Bergson conclut en des termes qui soulignent fort justement l'importance du caractère qui vient de nous occuper : « Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber* ». C'est, en tout cas, ce caractère qui explique le succès vital de l'Homme. La ruche ou la fourmilière nous offrent un exemple de perfection, mais aussi d'immobilité. La spécialisation organique des individus rend compte et de l'une et de l'autre. Encore un coup, elle assure la réussite et, à la fois, empêche le progrès : car elle marque la suprématie tyrannique de l'habitude, inventée d'abord comme un moyen d'action plus sûre, mais bientôt déchu en inertie de routine ; tandis que, dans l'humanité au contraire, par l'instrument distinct du corps, devient possible une marche à la liberté, en même temps qu'est ouverte carrière à l'initiative du génie individuel.

Sans doute une objection peut-elle être faite aux vues qui précèdent. Si frappante qu'elle soit, la ressemblance entre des organes et des outils ou instruments se laisse interpréter en deux sens inverses, dont l'un semblerait diminuer l'originalité humaine. M. Cuénot (1) cite, à cet égard, des faits dignes d'attention. « Quand l'Homme a voulu faire un appareil où la lumière impressionne une substance chimique sensible, il a construit une sorte d'œil, qui est la chambre noire du photographe ; l'objectif correspond au cristallin ; son réglage est assuré par des vis qui le

(1) *L'Adaptation*, p. 382-384.



déplacent sur un chariot, tandis que le cristallin est réglé par son ligament suspenseur et les procès ciliaires ; la chambre noire correspond au revêtement noir choroïdien de l'enveloppe de l'œil, la paroi de tôle ou de carton à la sclérotique, la plaque à impressionner à la rétine ; le diaphragme-iris règle la quantité de lumière qui entre dans l'appareil, comme notre iris contractile ; l'Homme a remplacé les paupières par le bouchon obturateur, etc. On pourrait citer mille exemples de parallélisme entre organes animaux et instruments humains, pelle, pioche, lime, scie, pince, instruments de musique, presse, ventouse, canule à injection, flotteurs, harpon, ancre, grappin, rame, peigne, brosse, bouton-pression, rail et rainure de guidage, pile électrique, lanterne lumineuse, cuirasse impénétrable, ressort, etc. Il n'y a qu'une invention mécanique de l'Homme qui soit vraiment originale : c'est celle de la roue, dont le fonctionnement exige une torsion incompatible avec les tissus animaux. Aucune des inventions de la Grande Guerre n'est étrangère aux animaux ; ils connaissaient depuis longtemps le camouflage avant la création des uniformes khaki, gris vert, feldgrau, bleu horizon, et le principe de la rupture des couleurs, avant qu'on ait cherché par le camouflé à déguiser les contours vrais des voitures, des abris et des observateurs ; les nuages de fumée opaque cachant les mouvements des navires et des troupes ont été inventés par la Seiche avec le rejet d'encre qui trompe l'assaillant sur sa direction de fuite ; les gaz lacrymogènes ou autres sont une copie des sécrétions toxiques ou suffocantes projetées par nombre d'animaux pour éloigner leurs ennemis. » Il faudrait mettre ici d'innombrables *etc.* On voit combien nombreux et remarquables sont les faits qui montrent l'Homme simple imitateur de l'animal. Nouvelle raison de rapprocher *naturel* et *artificiel*. Mais elle pourrait aussi induire à méconnaître l'originalité humaine, et donc l'importance du caractère que nous analysons. Seulement, à cet égard, l'objection porte en soi une réponse qui la détruit. Car les mêmes faits montrent la constance d'une particularité significative : la ruse de l'animal n'utilise jamais que des moyens tirés de l'organisme lui-même et de ses ressources propres, de ses produits ou de ses modifications, tandis que l'appareil combiné par l'Homme reste extérieur à son corps, la technique dont il use étrangère à sa physiologie. C'est là précisément le caractère que je voulais signaler et qui définit l'originalité humaine.

Comment énumérer les répercussions d'un tel fait ? Restons toujours au point de vue d'une observation externe. L'Homme

représente, en vérité, une grande force géologique, un facteur capital dans l'évolution terrestre ; et il préside à un remaniement profond de la biosphère. Peu à peu est opéré un aménagement humain de la planète. Le moindre coup d'œil en convaincra sans peine. Grâce à la formidable puissance instrumentale dont elle dispose, l'Humanité couvre les continents d'un réseau presque continu de constructions ; elle perce les montagnes et fait communiquer les mers ; elle modifie les climats, les régimes d'érosion, la distribution géographique des espèces vivantes ; elle répand à flots, dans la circulation naturelle, d'innombrables substances qui, jusque-là, n'y jouaient aucun rôle. Bref, elle change la face de la Terre et l'économie du monde vivant, dans des proportions qui nous apprennent, sans doute possible, que son apparition marque, pour notre planète, les débuts d'une phase nouvelle. Et je dis bien : ce n'est qu'un début. L'époque présente ouvre une ère dans l'histoire : l'âge de la machine, où les mêmes effets vont s'accuser et accroître à l'infini leurs retentissements. Voici peut-être qu'aujourd'hui l'on touche à la prise de possession de la matière et de ses énergies intra-atomiques, sans compter que l'Homme conquiert de plus en plus des milieux nouveaux, les océans, les airs, etc. Nous aurons à revenir sur tout cela. Mais j'en ai dit assez pour conclure qu'on ne saurait exagérer la grandeur d'un pareil événement dans l'histoire de la vie.

Toutefois ce prodigieux remaniement de matériaux dont l'Homme est l'auteur, et « qui peut lutter d'importance géologique avec les traces laissées dans l'écorce terrestre par les plus puissantes lignées apparues au sein des formes vivantes », cet immense événement n'est encore presque rien auprès d'un autre fait capital que révèle aussi l'inspection de la couche humaine. « L'Humanité ne fait pas simplement servir sa domination instrumentale de la Terre à supplanter toute concurrence vitale » et à se bâtir un monde qui lui convienne, dont elle exploite à son profit les richesses. Elle parvient du même coup à dégager la conscience plus clairement qu'il n'avait été fait jusqu'alors, à la hausser jusqu'à un niveau de lumière dont nul être antérieur n'approchait, à la concentrer pour la première fois en personnes vraiment maîtresses de soi, à établir enfin à travers son propre groupe une véritable unité de cohésion autonome perçue par chaque membre, de telle manière qu'elle-même devient ainsi pour elle-même un monde nouveau, si nouveau que rien d'analogue ne pouvait être observé auparavant parmi l'ensemble des phénomènes. C'est à l'apparition de la spiritualité que je

pense ; et de là un quatrième et dernier caractère distinctif, dont il me reste à dire un mot.

On peut, on doit parler d'unité organique à propos de l'ensemble humain. « Tel est, en effet, le caractère distinctif et infiniment remarquable de l'enveloppe tissée au globe terrestre par l'Humanité, que cette enveloppe n'est pas formée d'éléments grossièrement juxtaposés ou irrégulièrement distribués, mais qu'elle tend à constituer un réseau » ou, pour mieux dire, un véritable organisme « parcouru par une vitalité commune ». C'est d'une authentique *individualité* qu'il s'agit alors, avec tout ce que l'emploi d'un pareil mot comporte ou implique.

Sans doute, cette cohésion unifiante, qu'il faut reconnaître à certains égards particulière au groupe humain, ne représente cependant pas dans le monde quelque chose d'absolument nouveau. « L'Humanité n'est pas hors la Vie : elle est en prolongement de la Vie ». Plus bas même que la Vie, on trouve déjà des homologues, au moins des ébauches du fait que je signale : ainsi les gouttes d'eau perdues au sein des nappes océaniques participent à une foule de liaisons pondérales, chimiques, thermiques ou capillaires, qui font de leur ensemble un tout réel. Semblablement, et avec plus d'évidence encore, à un degré supérieur, aucune collectivité vivante — que ce soit la biosphère dans sa totalité ou une fraction naturelle de celle-ci, une faune par exemple — « n'est concevable pour la science autrement que parcourue et animée par certaines forces de solidarité qui équilibrent les formes particulières et commandent les courants d'ensemble à l'intérieur du Tout ». Chez les Insectes sociaux, notamment, ces forces de corrélation acquièrent un relief et une précision extraordinaires, jusqu'à constituer à la lettre des organismes supra-individuels. Eh bien ! C'est vraiment — les sociologues ont raison de le soutenir — « une unité de ce type que nous offre l'Humanité prise dans son ensemble ». Que dis-je ? D'un certain point de vue, — et nous y reviendrons, — c'est la *même* exigence d'unité qui se manifeste : mais avec quelle ampleur incomparable et quelle perfection accrue, explicitée, épanouie en pleine lumière de conscience !

L'Humanité, a-t-on dit, est une fourmilière. Soit : au moins y faut-il voir une fourmilière bien exceptionnelle, si on la compare à ses homonymes animales, dont elle se distingue par des traits caractéristiques. D'abord, la fourmilière humaine est universelle, étendue peu à peu à toute la terre comme à toute l'espèce. Puis, elle est progressive, instable sans doute et chan-



geante, mais toujours en activité d'invention. Enfin, et c'est ici le point qui doit nous retenir, elle est munie d'organes spéciaux de liaison qui non seulement assurent entre les individus une communication plus riche et plus souple, mais surtout permettent au sein du groupe lui-même en tant que tel une éclosion de conscience réfléchie.

En vérité, redisons-le avec le P. Teilhard, notre regard sur la Vie est trop souvent obscurci, arrêté, « par l'absolue coupure que nous mettons sans cesse entre le naturel et l'artificiel ». C'est pour avoir cru que l'artificiel n'a rien de naturel, quand il conviendrait d'y reconnaître simplement du naturel *humanisé*, du naturel où l'homme a imprimé sa marque propre, c'est pour cela que « nous méconnaissions des analogies aussi claires que celles de l'oiseau et de l'avion, du poisson et du sous-marin », ou tant d'autres qu'on pourrait énumérer. Sous l'influence du même préjugé néfaste, ne voyons-nous pas depuis des années, sans comprendre, « se former sous nos yeux l'étonnant réseau de routes marines ou terrestres, de lignes postales, de fils, de câbles, de pulsations éthérées, qui enserre chaque jour davantage la face de la Terre ». Or que signifie au fond un pareil événement ? « Communications d'affaires ou de plaisir, établissement de voies utilitaires ou commerciales ? Non point, faut-il répondre ; mais, outre cela, plus profondément, création d'un véritable système nerveux de l'Humanité, élaboration d'un appareil de conscience commune, permettant la prise en masse de la nappe humaine par chaque individu. En développant les routes, les chemins de fer, les avions, l'automobilisme, la presse, la télégraphie sans fil, nous croyons nous amuser *seulement*, ou faire nos affaires *seulement*, ou répandre des idées *seulement*. En réalité, pour un esprit averti des démarches de la Vie, pour un regard qui veut bien faire se rejoindre ensemble le dessin général des mouvements humains et celui des mouvements biosphériques, nous continuons — sur un plan supérieur et avec d'autres moyens — le travail ininterrompu de l'évolution vitale » : concentration d'unités individuelles ou collectives de plus en plus fortes et claires, bref dégagement et libération de la conscience.

Il vaudrait la peine de consacrer une étude spéciale à reconnaître, définir et observer les divers organes, en apparence artificiels et superficiels, en réalité naturels et profonds, par où s'établit, se développe et fonctionne la vie propre, la vie d'ensemble de la couche humaine. « On s'apercevrait alors que des institutions aussi conventionnelles et factices que nos bibliothèques et nos musées, ou des forces aussi extrinsèques à nos



corps que l'éducation, ne sont pas si loin qu'on pourrait le croire de constituer à l'Humanité une mémoire, un patrimoine héréditaire. » Jusqu'où iraient les similitudes ? On s'est naguère amusé des comparaisons entre organisme et société, dont certains auteurs — il faut l'avouer — ont étrangement abusé, jusqu'à tomber dans le ridicule. Remarquons cependant d'où est venue leur extravagance. N'est-ce pas de ce qu'ils ont voulu surtout rapprocher, jusque dans un détail puéril, société humaine et organisme individuel ? Mais il n'y aurait rien de pareillement déraisonnable à chercher le terme de comparaison du côté de ces grandes unités naturelles collectives auxquelles j'ai déjà fait plusieurs fois allusion et que la biologie moderne considère de plus en plus comme des réalités très positives.

Quoi qu'il en soit, laissons de côté ces développements « où il est aussi facile d'exagérer les analogies qu'illégitime de les sous-estimer ou dangereux de les nier ». Un seul point sera retenu : le genre particulier de liaison que présente l'unité humaine et qui résulte du rôle joué alors par l'instrument artificiel. Ce dernier facteur explique d'ailleurs également les deux autres caractères précédemment signalés comme distinctifs de la fourmière humaine : *l'extension* due aux moyens de communication rapide qu'il procure, la *progressivité* dont les causes ont été déjà déduites du même principe. Ajoutons maintenant un trait complémentaire et fort important : la société humaine est une société permanente et qui affecte tout le comportement de ses membres. C'est là encore quelque chose de très nouveau.

En effet, — à part les communautés d'insectes, qui constituent des groupes reproducteurs extrêmement différenciés, mais qui se trouvent tout à fait en dehors de la ligne d'évolution aboutissant à l'homme et que, pour cette raison, je néglige provisoirement, — l'association proprement dite n'est pas commune dans le monde animal. Car il ne faut pas la confondre avec l'agrégation purement locale ou migratoire qu'entraîne l'attitude grégaire, la vie par bandes, par troupes. Les animaux herbivores qui vivent ainsi ne sont-ils pas, de tous les vertébrés supérieurs, ceux qui manquent le plus d'instincts sociaux véritables ? « Chez eux, les soins maternels sont pauvrement développés ; .... ils restent les plus stupides des quadrupèdes, inférieurs à tous égards aux carnassiers solitaires ; nulle part ou à peu près on ne trouve parmi eux un indice quelconque d'action concertée, de réelle coordination sociale » (1). Au surplus, les seuls exemples de vrais

(1) Briffaut, *The Evolution of Human Species*, dans la revue *Scientia* de juin 1927.

groupes sociaux que l'on connaisse dans le règne animal offrent sans exception un même caractère : celui d'associations conjugales ou maternelles tendant à la reproduction de l'espèce et à l'élevage des petits. Encore ne faut il rien exagérer. Chez tous les mammifères, l'association sexuelle reste rudimentaire et transitoire : « Ce qui est bien plus évident que l'association entre les sexes, c'est que ceux-ci vivent séparés et s'évitent mutuellement, en dehors de courtes saisons d'appariement » (1). Les primates ne se comportent pas d'une autre manière, non pas même les anthropomorphes ; en dépit des légendes, mâles et femelles à l'état sauvage ne forment guère de couples durables. Une seule association présente quelque stabilité : celle qui réunit la mère et sa progéniture pendant la période d'immaturation de celle-ci ; et, suscitée par cet unique besoin, elle n'entraîne le plus souvent qu'une faible différenciation à l'intérieur du groupe. L'Homme seul, parmi les vertébrés, est de façon permanente membre d'un groupe social véritable. Phénomène qui a sans doute pour cause première l'existence d'une phase infantile proportionnellement beaucoup plus longue, mais dont les conséquences dépassent infiniment ce point de départ, la société correspondante finissant par avoir bien d'autres objets que l'œuvre de reproduction.

Sous le rapport de la complication, les seules sociétés animales que l'on puisse comparer à la société humaine sont les sociétés communistes d'insectes. Cependant elles aussi ont pour unique fin la ponte et l'élevage des jeunes. De plus, elles ne tendent pas à favoriser l'initiative individuelle, fût-ce chez quelques privilégiés ; et surtout elles ne doivent presque rien au psychisme de réflexion. Ce dernier trait nous amène, pour finir, à formuler le principal résultat de toutes nos observations sur le phénomène humain.

Nous avons procédé à un inventaire des propriétés caractéristiques de l'Humanité, ne retenant d'ailleurs que celles dont le constat est possible du dehors, par une observation externe, semblable à celle du naturaliste ; et nous en avons relevé quatre principales : faible différenciation morphologique, extension de règne, ouverture d'une phase instrumentale dans l'histoire de la vie, enfin unité *sui generis* du groupe humain. A ces caractères déjà si originaux, s'en rattache un dernier, plus profond et plus singulier encore, qui en procède pour une part et pour une autre part les explique. Il est temps de conclure, et nous le ferons en dégageant ce dernier facteur différentiel, moins extérieur, mais de beaucoup prépondérant : le facteur psychique.

(1) Briffault, *loc. cit.*

L'Homme est capable d'intelligence réfléchie. Là est la marque essentielle de son comportement propre. Ses facultés d'abstraction et de langage conceptuel en dépendent. D'où résulte à son tour le mode particulier de *conspiration* qui unifie le groupe humain. C'est en cela que consiste avant tout la différenciation caractéristique de l'Homme, de cela que découle son rôle aujourd'hui majeur, mais revêtu de formes nouvelles, dans le prolongement de l'évolution et le progrès ultérieur de la vie.

L'Homme, seul entre les vivants, est doué d'un pouvoir de dédoublement réflexif et, par conséquent, d'analyse. Chaque conscience humaine possède la faculté de se replier sur elle-même, et ainsi de discerner les conditions et le jeu de son action, puis — en quelque mesure au moins — de la conduire. Il y a, de toute évidence, un double rapport, une corrélation entre ce pouvoir de réfléchir et la découverte de l'instrument artificiel, d'où est sorti ensuite l'envahissement du monde par l'espèce humaine. Cette corrélation se traduit même organiquement, par la dualité du cerveau et de la main : deux organes de tâtonnement suspensif, qui — au degré de perfection et d'indépendance où on les trouve alors — sont bien spéciaux à l'Homme, mais qui constituent des outils à tout faire plutôt que des instruments de spécialité. Enfin, c'est la réflexion aussi qui a rendu possible, qui a fait naître et surgir, en ce qu'elle a d'original, ce que je viens d'appeler la conspiration humaine : cette forme toute nouvelle de liaison par où la couche humaine se distingue des autres départements de la vie terrestre, cette aptitude des diverses consciences individuelles prises en groupe à se rejoindre (par le langage et mille autres liens plus obscurs), de façon à constituer un seul Tout dans lequel chaque élément, unifié d'abord en soi à ses propres yeux, est aussi conscient de son agrégation aux autres.

Une dernière conséquence ne pourra être approfondie que plus tard. Mais je dois au moins la signaler d'un mot en terminant, parce qu'elle achève l'analyse du phénomène humain. Jusqu'à l'Homme, les êtres vivants, ignorants de leur force et de leur destinée, travaillaient inconsciemment, je veux dire sans conscience réfléchie, et par suite fidèlement, je veux dire sans déviations préméditées, au progrès général de la vie. « Attirés par des besoins immédiats ou sollicités par un instinct obscur, ils allaient droit devant eux, sans savoir. Le mal physique les aiguillonnait : car, enracinée au plus intime de la matière actuelle, une incohérence initiale existe, source de la douleur et de la mort. Mais les infinis tâtonnements de la Vie travaillaient patiemment à



réduire ces désordres. Et si, parmi les individus, se manifestaient déjà (signe précurseur des temps à venir) certaines tendances à l'inertie ou à l'indiscipline, l'énorme troupe des vivants, polarisée dans sa masse vers le plus et mieux être, s'élevait d'ensemble sans hésitation vers les formes supérieures de l'existence. En ce temps-là, peut-on dire, la Vie, médiocrement armée contre les ennemis du dehors, n'avait rien à redouter d'elle-même. Le grand danger, pour elle, en même temps que la grande puissance, ont commencé le jour où elle a pris possession de soi en enfantant l'Humanité » (1). L'Homme, en effet, c'est — avec la conscience devenue explicite, avec l'aptitude à concevoir un idéal, avec la liberté (qu'engendre la réflexion) de se prêter ou de se refuser à l'effort, — la redoutable faculté désormais acquise de critiquer et de juger le réel. Voici né un vivant capable de révolte. Que vaut à ses yeux l'impulsion qu'il a reçue et dont il procède ? Mérite-t-elle finalement d'être accueillie, soutenue, poussée plus loin toujours ? Impossible que l'Homme ne se pose pas ces questions suprêmes : et c'est *l'apparition de la moralité dans le monde*. Une alternative est ainsi ouverte ; un choix s'impose, qui sera efficace, qui aura des répercussions indélébiles sur l'avenir de l'élan vital ; un facteur jusque-là inconnu intervient au cours de toute l'évolution ultérieure : le pouvoir de grève, devant le travail et même devant la vie. A partir de l'Homme, est donc inaugurée une phase entièrement nouvelle de l'être, où se retrouvent encore une fois comme causes les principes déjà définis.

Réflexion, conspiration : avec le discernement de ces deux propriétés essentiellement humaines et qui semblent explicatives des autres, nous touchons à l'extrême limite supérieure de ce que pouvait nous apprendre le regard que nous nous étions proposé de jeter tout d'abord sur l'Homme en purs naturalistes. Sans avoir quitté jamais le terrain positif des faits scientifiquement observables, nous tenons maintenant les données qui peuvent le mieux raviver en nous la perception de ce qu'il y a d'exceptionnel et d'unique dans le phénomène humain. Il est donc temps d'aborder une seconde phase de l'enquête : quelle place devons-nous zoologiquement attribuer en fin de compte à l'Humanité dans la Nature ?

(A suivre.)

(1) Teilhard, mémoire inédit.



# Un grand poète de la vie moderne : Emile Verhaeren (1855-1916).

Cours de M. Edmond ESTÈVE,  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

## II

### Les débuts littéraires : Verhaeren à Bruxelles.

A la rentrée de 1881, Verhaeren vint s'établir à Bruxelles. Il se fit inscrire au barreau et entra comme stagiaire dans le cabinet du grand avocat libéral Edmond Picard. Il n'y resta pas longtemps. Le droit ne l'intéressait pas ; les affaires, pas davantage. La plaidorie n'était pas son fait. Il montrait si peu d'aptitude à tout cela que son patron fut le premier à lui conseiller d'abandonner une profession qui ne lui convenait guère. En revanche, la littérature, de plus en plus, le passionnait. Et l'on ne s'en étonnera pas, si l'on pense que son étoile l'avait conduit dans la capitale de la Belgique l'année même qui marque la renaissance des lettres belges, ou, pour parler plus exactement, le point de départ du grand mouvement qui devait aboutir, dans l'espace d'une génération, à la création d'une littérature nationale.

## I

Il n'y a pas encore tout à fait un siècle que la Belgique existe en tant que nation. C'est dans la glorieuse journée du 25 août 1830 qu'elle a secoué le joug des Pays-Bas hollandais. Ce jour-là, elle a conquis son indépendance politique. Pour conquérir son indépendance littéraire, il lui a fallu plus de temps. Ses écrivains — j'entends ses écrivains de langue française — étaient habitués depuis des siècles à évoluer dans le sillage des écrivains français ; quelques-uns avec tant de talent et de bonheur, le sire de Com-

mines, par exemple, ou le prince de Ligne, qu'ils ont marqué leur place dans l'histoire de notre littérature. En 1830, la France était romantique. Les poètes belges le furent aussi. Le plus remarquable parmi ceux de cette génération, André van Hasselt, est un disciple de Victor Hugo. Il le proclama « le roi de la poésie et de l'art », et il s'avoue ouvertement son vassal. D'autres, comme Weustenraad, Hénaux ou Wacken, sont des clairs de lune de Lamartine et de Musset. Il n'y eut en Belgique, au cours d'un demi-siècle, que deux écrivains vraiment originaux. Par une curieuse rencontre, ils incarnent à eux deux le génie des deux races qui composent le peuple belge : au nord, les Flamands, d'idiome et de souche germaniques ; au sud, les Wallons, gallo-romains d'origine et de langage. A quel point ces deux races diffèrent l'une de l'autre par les dons intellectuels, par le tour d'esprit et de caractère, je ne saurais mieux le faire comprendre qu'en citant — avec le regret seulement de l'abréger un peu, — une très belle et profonde page d'Albert Mockel :

Le Wallon, de même sang que le Français des Ardennes, a de l'ardeur de l'énergie et malgré cela une certaine paresse. Il est certainement homme d'action, mais un singulier penchant à la rêverie le dépouille de ce patient esprit de continuité qui fait la force des Flamands. Le défaut le plus grave du Wallon, et sa qualité la plus haute, d'où proviennent toutes les autres, c'est une sensibilité nerveuse, délicate à l'excès chez les hommes cultivés, et dont on retrouve des traces avec étonnement jusque dans le peuple des campagnes. Le Wallon est inventif, mais prompt au découragement, lorsqu'il s'agit de réaliser... Il peut être sculpteur, dessinateur, avec de la force et du style, et il comprend fort bien l'art de la décoration... Mais il échoue généralement dans la peinture de chevalet, faute d'être coloriste.... Il possède les choses par le sentiment, au lieu de les bien saisir par les sens.. Il pénètre la nature plutôt qu'il ne la voit. Cette qualité mentale nuit au faste de ses pinceaux, mais elle le fait exceller dans la musique.

Le Flamand, lui, est un merveilleux instinctif. Il est puissant parce qu'il est moralement très simple : la Flandre ne produit pas de véritables psychologues. Mais s'il analyse moins, l'homme des Flandres songe parfois très loin... Il comprend la nature, mais c'est de tous ses sens qu'il la possède, et surtout par les yeux. De la pierre ou du marbre jaillit par ses mains une vie luxuriante ; son crayon a des traits savoureux et gras... Par le pinceau, par l'ébauchoir, il dit ce qu'il a vu, ce qu'il a senti en voyant, sans plus ; mais il le dit parfois avec génie... La sensualité qu'on a vu éclater en truculences grossières aux exubérantes ripailles d'un Teniers devient chez les artistes une qualité délicate et rare ; elle les aide à aimer les formes vivantes qu'ils aperçoivent, donc à les comprendre, et à les reproduire en les douant d'une secrète chaleur... Ils ont connu l'ivresse de la lumière, goûté le saveur des belles mains colorées.. Le Flamand est moins fin que le Wallon, mais il l'emporte en force de travail sur son rival gaulois... Il travaille d'un bras sûr et maîtrise superbement la matière, — peut-être parce qu'il fait jaillir d'elle-même magnifiquement son rêve, au lieu de lui imposer arbitrairement ce qu'il a songé loin d'elle (1).

(1). Albert Mockel, *Les Lettres françaises en Belgique*, dans la *Revue encyclopédique* du 24 juillet 1897.

Le Wallon, à l'époque où nous sommes, c'est Octave Pirmez, l'auteur de *Feuillées*, d'*Heures de philosophie*, de *Jours de solitude*, esprit méditatif et pénétrant, âme délicate, rêveuse et mélancolique, un peu dépaycée dans un monde où les hautes spéculations de la pensée ne tiennent pas, comme elle le souhaiterait, la première place, fuyant dans sa tour d'ivoire la vue et le commerce des hommes, et n'ouvrant de fenêtres sur le dehors que du côté des champs et du ciel. Le Flamand, c'est Charles de Coster, un bohème qui vécut triste et pauvre, qui mourut incompris et obscur, mais qui est un grand artiste, qui, dans ses *Légendes flamandes*, a peint admirablement son pays et qui en a non moins admirablement exprimé l'âme dans son chef-d'œuvre, la *Légende du Tiel Uylenspiegel*, ce poème en prose, ou, comme on l'a dit, cette « épopée nationale ».

Pirmez et de Coster étaient des isolés, des précurseurs. Ils annonçaient plutôt qu'ils ne préparaient la renaissance belge de 1881. Celle-ci eut ses causes profondes dans les progrès de tout genre accomplis par la Belgique depuis son affranchissement. En cinquante ans de libre existence, la nouvelle nation avait développé sa prospérité industrielle et commerciale, décuplé sa richesse, organisé sa vie matérielle. Elle pouvait s'offrir le luxe d'une littérature. Une légion de jeunes écrivains entreprit de la lui donner. Les initiateurs du mouvement, les aînés et les guides de la génération montante, ce furent Émile Picard et Camille Lemonnier. Avocat éminent, savant jurisconsulte, homme politique en vue, Edmond Picard avait, par surcroît, la passion des lettres ; il trouvait, grâce à son activité prodigieuse, le loisir de les cultiver. Il plaidait des procès retentissants, il dirigeait la collection des *Pandectes belges*, il allait visiter le Congo. Entre temps, il était poète, journaliste, conférencier, auteur dramatique, chroniqueur, romancier. Son influence personnelle sur le petit monde littéraire bruxellois fut considérable. Il groupa les forces, exalta les énergies, encouragea les vocations, conseilla les débutants, sema des idées. Camille Lemonnier, tempérament athlétique, nature ardente et fougueuse, infatigable ouvrier de lettres, attelé depuis dix ou douze ans déjà à son labeur, auteur de maints romans presque tous édités chez nous, et bien connu du public français, jouissait auprès de ses jeunes compatriotes du prestige incomparable que lui valaient sa production régulièrement féconde et ses succès au dehors. Résidant souvent à Paris, en relations suivies avec nos gens de lettres, attentif à tous les mouvements de la littérature en France, il en a subi ou suivi plus d'une fois les impulsions. Il a représenté tour à tour en Belgique trois ou quatre des tendances

successives de notre art. Il a écrit des romans réalistes, psychologiques, lyriques, rustiques, et de charmants contes pour les enfants, dont les héros sont pris dans les boîtes de soldats de plomb et les bergeries de Nuremberg. Mais l'école avec laquelle il a les affinités les plus marquées est l'école naturaliste. Wallon de nom, mais Flamand de tempérament et d'éducation, il se laisse conduire par le génie de la race. Il tient de lui la verve sensuelle, la sûreté de main, le goût de la couleur. Il tient aussi de lui sa philosophie, qui se résume en un amour exubérant et passionné de la vie. Mais écoutez-le se définir lui-même, sous le nom d'un de ses personnages qui lui ressemble plus qu'un frère :

Tout jeune, une force de vie bouillonna en moi ; je puis dire que j'ai vécu dans le sang mes premiers livres. Je ne faisais là qu'exprimer l'humanité qui m'avait été transmise par les miens. Je demeurais fidèle à ma race, au coin de terre où avant moi avait battu le cœur des hommes sauvages de mon ascendance... Mes livres furent donc véhéments, passionnés, orageux et rudes comme les êtres et le sol qui déterminèrent les mouvements de ma vie... Je fis des hommes à ma mesure, et cette mesure-là, elle fut assez grande pour que toute une Flandre y tint à l'aise sans avoir à baisser la tête.... Mon été s'égalisa ; mon âme fut transportée dans des régions plus tranquilles, et je commençai à voir devant moi les routes qui mènent vers Eden. Chacun, selon ses forces, travaille à l'accomplissement de l'univers ; mais la force la plus haute est encore l'art, puisque l'art est l'âme sensible de l'humanité. Toute la vie frémissante qui va de l'être à la nature, le prodige des organes où se prolonge le rythme des mondes, la beauté de l'homme et de la femme devant le ciel, les eaux et les arbres, le triomphe de l'amour, de la sensualité, de la joie sur la douleur et la mort, je les ai exaltés avec l'empirement et la foi de mon cœur vierge (1).

Ces déclarations sont à retenir : elles nous reviendront à la mémoire quand nous lirons certaines pages de Verhaeren.

Ce sont ces deux hommes, Picard et Lemonnier, qui prirent la tête du mouvement. Derrière eux se rangèrent la plupart des jeunes écrivains qui voulaient relever l'honneur des lettres françaises en Belgique : Albert Giraud, Max Waller, Iwan Gilkin, Valère Gille, George Rodenbach, Théodore Hannon, Max Elskamp, George Eekhoud, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Eugène Demolder, Albert Mockel... J'en oublie, et m'en excuse : mais je ne puis les nommer tous. Poètes, ils ont suivi de très près l'évolution du lyrisme français. Ils ont même contribué pour leur part à la précipiter. Plusieurs ont débuté dans nos revues d'avant-garde, tandis qu'ils ouvraient les leurs à nos plus hardis novateurs. Quelques-uns s'en sont tenus au Parnasse. Les

(1) Camille Lemonnier, *les Deux Consciences*, 1900. Cette page fut lue par Lemonnier lui-même, au banquet qui lui fut offert, à Bruxelles, en l'honneur de son cinquante-cinquième volume. Voir Dumont-Wilden, *Camille Lemonnier*, dans la *Grande Revue*, 1903, t. II.



autres se sont faits baudelairiens, verlainiens, symbolistes. Ils l'ont été avec conviction et de tout leur cœur. N'étant pas gênés par la tradition, n'écrivant pas, comme ils disaient, « avec deux siècles de littérature pesant sur leurs épaules (1) », ils ont acclamé toutes les hardiesses et accueilli toutes les nouveautés. Romanciers ou conteurs, ils ont paru en général se rattacher à notre naturalisme. En réalité ils ont suivi le goût de leur race et la tradition de l'art aux Pays-Bas. On ne trouve guère parmi eux de moralistes ni de psychologues. Mais tout ce qui touche au pittoresque des mœurs, du dialogue, du milieu, du paysage, a été traité par eux avec autant de talent et d'application que d'amour. Et au-dessus de ces illustrations nationales rayonne la gloire des deux grands écrivains issus de la même génération, mais dont la renommée a dépassé les frontières de leur patrie et s'étend au monde : Maurice Maeterlinck et Émile Verhaeren.

## II

La vie littéraire à Bruxelles, en 1881, quand Verhaeren y arriva, n'était pas sans analogie avec la vie littéraire à Paris au lendemain de 1830. Comme il y avait eu, cinquante ans plus tôt, une Jeune-France, il y avait une Jeune-Belgique. Les jeunes gens qui l'incarnaient, poètes ou artistes, étalaient volontiers, par amour de la couleur autant que par désir d'« épater le bourgeois », des opinions tapageuses et des vêtements aux teintes éclatantes. Comme on avait vu Théophile Gautier, le soir d'*Hernani*, en pourpoint rose, on vit, aux réceptions d'Edmond Picard, Verhaeren en gilet de soie jaune d'or. Il était en relations avec la plupart des écrivains de la nouvelle école, mais il fréquentait non moins assidûment les artistes, et il s'était lié d'une particulière amitié avec trois peintres, Dario de Regoyos, Willy Schlobach et Théo van Rysselberghe. L'été, il allait en leur compagnie prendre les bains de mer sur la petite plage de Knocke. On descendait à l'auberge de la grosse Colette, dont la grande salle servait aussi aux délibérations du Conseil communal. « Les repas prenaient des allures pantagruéliques, et lorsque l'enthousiasme des quatre amis était à son comble, on allait ouvrir les tiroirs où reposaient les registres municipaux et on se les lançait à la tête. » La nuit, on courait les ruelles en pinçant de la guitare. « Et c'était là,

(1) Le mot est de Verhaeren lui-même, dans la préface écrite pour *la Belgique illustrée* de Dumont-Wilden, in-4°, Paris, Larousse, s. d. (1910).

poursuit le biographe auquel j'emprunte ces détails (1), des mois de vie brutale et magnifique... » Quant aux villageois, ils étaient terrorisés.

Cela n'empêchait pas de travailler ferme et d'écrire de bons vers. Verhaeren, dès cette époque, collaborait à l'*Art Moderne*, la revue d'Edmond Picard, à la *Jeune Belgique*, fondée en 1881 par Max Waller ; un peu plus tard, à la *Société Nouvelle*. Il y insérait des poèmes, des contes, des chroniques de littérature et d'art. En 1883, il publiait son premier recueil de poésies, *les Flamandes*. Après ce que j'ai dit des origines du mouvement littéraire belge de 1881, on ne sera pas surpris que cet ouvrage de début, composé vraisemblablement au cours des deux années précédentes, porte formellement l'empreinte du naturalisme à la mode en ces années lointaines. Il est dédié à Léon Cladel (2), le styliste laborieux et le réaliste truculent des *Va-nu-pieds* et d'*Ompdrailles, le Tombeau des lulleurs*. La forme poétique à laquelle il s'apparente n'est pas, comme on le dit souvent, tout au moins n'est pas purement celle de l'école parnassienne, de Leconte de Lisle et de Heredia. C'est celle de poètes plus récemment venus, qui, tout en demeurant fidèles à la métrique traditionnelle, ont assoupli la poésie, élargi son domaine, et l'ont pliée — comme Maupassant dans *Des Vers*, comme Richepin dans la *Chanson des Gueux* — à exprimer librement, franchement, crûment, l'ardeur des sens en folie, ou à peindre des tableaux d'un réalisme provocant et d'une trivialité voulue. Mais on ne retrouve pas chez l'auteur des *Flamandes* l'érotisme un peu lourd de l'un ou la rhétorique un peu creuse de l'autre. Son naturalisme est sincère et convaincu. Il lui vient de plus loin que la doctrine littéraire en vogue. Ses vrais maîtres, ce sont les gens de son pays et de sa race, en qui il n'a pas de peine à se retrouver lui-même, les petits-maîtres flamands du xvii<sup>e</sup> siècle, les Craesbeke, les Brankenburgh, les Brauwer, les Teniers. Par une fantaisie bien significative, il nous les montre dans une auberge enfumée,

où pendent des jambons,  
Des boudins bruns, des chandelles et des vessies,  
Des grappes de perdrix, des grappes de dindons,  
D'énormes chapelets de volailles farcies.

Tous ces joyeux compagnons sont assis autour d'une table chargée de victuailles,

De rires plein la bouche et de lard plein le ventre,

(1) Léon Balzalgette, *Émile Verhaeren*, Paris, 1907, p. 23.

(2) Il l'avait été d'abord, paraît-il, à Richepin.

tandis que leurs dignes commères leur versent à longs jets des vins dont l'or s'allume à un rayon de soleil. Ce ne sont qu'écuel-lées fumantes qui passent et qui repassent, plats qu'on apporte pleins et qu'on remporte vides, chocs de verres, bourrades, chan-sons grasses, farces épaisses, gaité débraillée, naïve impudeur.

G'est un déchaînement d'instincts et d'appétits,  
De fureurs d'estomac, de ventre et de débauche :  
Explosion de vie où ces maîtres gourmands  
Trop vrais pour s'affadir dans les affêteries,  
Campaient, gaillardement, leurs chevaux flamands  
Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux soûleries (1).

Comme eux Verhaeren excelle à rendre les aspects familiers des choses et les scènes populaires. Les paysages et les intérieurs qu'il nous peint dans *les Flamandes*, nous en avons vu les pareils sur leurs toiles : plaines parsemées de petits villages et piquées de moulins à vent, où passent à l'horizon des voiles rouges qui font deviner une rivière ; fermes avec leurs colombiers, leurs meules et leurs greniers coiffés de tuiles ou de chaume ; grande chambre meublée de massives armoires, où l'on reçoit parents et amis, « aux jours de foire et de décor » ; cuisine que son foyer toujours rouge illumine comme un incendie ; abreuvoir où vaches, bœufs, chevaux descendent et se baignent dans l'eau jusqu'à mi-ventre ; étables où

Les lucarnes du fond permettent au soleil  
De briller à travers leurs toiles d'araignées,  
Et, le soir, de frapper d'un cinglement vermeil  
Les marbres blancs et roux des croupes alignées (2).

Les habitants de ces campagnes ne sont pas — le poète tient à nous en avertir expressément — les paysans nets, roses et propres de Greuze. Il nous invite à les voir tels qu'ils sont, « noirs, grossiers, bestiaux ». Ignorants et bornés, leur horizon s'arrête aux champs qu'ils cultivent. Tout le jour ils sont courbés vers la terre, sous la grêle, sous la pluie, sous la bise, sous le soleil, suivant les saisons. Les soirs, au coin de l'âtre, à la clarté d'un lumignon fumeux, ils supputent, ils calculent, ils comptent et recomptent leurs gains sordides ; ils se lamentent, malgré toute la peine qu'ils se donnent, d'en être toujours au même point. Ils ont la haine dans l'âme et la méchanceté dans les regards.

La lésine rend leurs cœurs durs, leurs cœurs fétides ;  
Et leur esprit est noir, mesquin, pris au détail,  
Stupide et terrassé devant les grandes choses (3).

(1) *Les Flamandes* : les *Vieux Maîtres*.

(2) *Id.* : *Kato*.

(3) *Id.* : les *Paysans*.

Ils ne trouvent de divertissement à leur misère que dans les jouissances du corps, les plus grossières et les plus brutales. Ils s'empiffrent aux repas de funérailles, qui leur sont des occasions de longues beuveries :

La fête étant vouée uniquement au mort,  
On boit sans bruit, on boit sans cris, si l'on boit fort ;  
Et l'ivresse plombant les fronts de somnolence,  
Bientôt l'on boit et l'on se soûle en plein silence (1).

Dans les kermesses, ils lâchent la bride à tous leurs instincts. Une atmosphère de folie s'épaissit dans les bouges où se mêlent à l'odeur de la bière les senteurs des corps et les fumées de tabac.

La soûlerie est là plus furieuse encore,  
Qui trépigne et vacarme et tempête à travers  
Des cris de flûte aiguë et de piston sonore.  
Rustres en sarreaux bleus, vieilles en bonnets clairs  
Gamins hâves, fumant des pipes ramassées,  
Tout ça saute, cognant des bras, cognant du groin,  
Tapant des pieds. Parfois les soudaines poussées  
De nouveaux arrivants écrasent dans un coin  
Le quadrille fougueux qui semble une bataille,  
Et c'est alors à qui gueulera le plus haut,  
A qui repoussera le flot de la muraille,  
Dût-il trouer son homme à grands coups de couteau.  
Mais l'orchestre aussitôt redouble ses crieries,  
Et, couvrant de son bruit les querelles des gars,  
Les confond tous en des fureurs de sauteriers.  
On se calme, on rigole, on trinque entre pochards,  
Les femmes à leur tour se chauffent et se soûlent... (2).

Et l'orgie continue jusqu'au coucher du soleil. Alors la foule se disperse, chacun regagne sa métairie, et la campagne s'emplit d'ivrognes qui zigzaguent le long des routes et de couples qui s'étreignent derrière les buissons ou au creux des fossés.

L'idéal féminin que célèbre le poète est en rapport avec cette frénésie de lourde sensualité. Ce sont les grosses campagnardes aux cheveux lissés et aux formes débordantes. C'est Kato la laitière, « Kato, la grasse enfant, la pataude », assise sur un vieil escabeau, dans l'ombre de l'étable,

Le seau dans le giron, les jambes en écart,  
Les cinq doigts grappilleurs étirant le pis rose,

et tandis qu'elle trait ses bêtes,

... songeant d'un œil vague aux bombances d'amour,  
Aux baisers de son gars dans les charnelles fêtes,

(1) *Les Flamandes : les Funérailles.*

(2) *Id. : les Paysans.*



De son gars, le meunier, un gros rustaud râblé,  
Avec des blocs de chair bossuant sa carcasse,  
Qui la guette au moulin, tout en veillant au blé,  
Et la bourre de baisers gras, dès qu'elle passe (1).

C'est encore la vachère qui dort à la chaleur du jour, dans le pré, sous les arbres, « bouche ouverte et ronflante » :

La force bossuant de nœuds le tronc des chênes  
Avec le sang éclate en son corps tout entier :  
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines  
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et rêche ; la sève  
Qui roule, à flots de feu, dans ses membres hâlés,  
Bat sa gorge, la gonfle, et lente, la soulève  
Comme les vents lèvent les blés (2).

En art, cet idéal, ce sont les lourdes beautés aux chairs épanouies, aux yeux pailletés d'or et au teint éclatant, telles que les peintres flamands les ont représentées, telles qu'on les voit sur les tableaux de Rubens :

Art flamand, tu les connus, toi,  
Et tu les aimas bien, les gouges,  
Au torse épais, aux tétons rouges ;  
Tes plus fiers chefs-d'œuvre en font foi.

Que tu peignes reines, déesses,  
Ou Nymphes émergeant des flots,  
Par troupes, en roses flots,  
Ou Sirènes enchanteresses,

Ou Pomones aux contours pleins,  
Symbolisent les saisons belles,  
Grand art des maîtres, ce sont elles,  
Ce sont les gouges que tu peins.

Et pour les créer, grasses, nues,  
Toutes charnelles, ton pinceau  
Faisait rougeoier sous leur peau  
Un feu de couleurs inconnues.

Elles flamboyaient de tons clairs,  
Fières, et soulevant leurs voiles ;  
Et leurs poitrines sur les toiles  
Formaient de gros bouquets de chairs.

Les Sylvain rôdaient autour d'elles,  
Ils se roulaient, suant d'amour,  
Dans les broussailles d'alentour  
Et les fourrés pleins de bruits d'ailes... (3)

(1) *Les Flamandes* : Kato.

(2) *Id.* : la Vachère.

(3) *Id.* : *Art flamand*.

Elles sont les modèles et les symboles de cet art profondément sensuel, encore une fois, mais robuste et sain, qui ignore la grâce suprême de la chasteté, mais qui du moins ne connaît pas non plus, — le poète s'en vante bien haut, — ni les perversités raffinées du vice, ni les ingénuités libertines, ni les sous-entendus égrillards.

## IV

Il semble à première vue qu'entre *les Flamandes* de 1883 et *les Moines*, le nouveau recueil de poésies que Verhaeren fit paraître en 1886, il n'y ait rien de commun. Il semble même que les deux ouvrages soient aux antipodes l'un de l'autre. Les moines que le poète nous présente ne sont pas de l'espèce qui pullule dans les fabliaux du moyen âge, les nouvelles du xv<sup>e</sup> siècle ou les contes du xvi<sup>e</sup>, de l'espèce des frères Lubin et des frères Jean des Entommeures, « jeunes, gallants, frisks, bien fendus de gueule, bien avantagés en nez (1) », libres de propos et plus libres encore de conduite. Il n'y a point de moines qui soient plus respectables que les siens, plus irréprochables dans leurs mœurs, plus imbus de la pure doctrine, plus stricts observateurs de la règle, plus zélés serviteurs de l'Église. Leurs pieux exercices, leurs processions et leurs génuflexions, leurs prières et leurs antiennes sont en parfait et absolu contraste avec les attitudes débraillées et les ébats superbement impudiques des « gouges » célébrées dans le volume précédent. On a voulu voir dans ce brusque changement d'inspiration, de sujet et de ton, une soumission de Verhaeren à la loi profonde du génie flamand. Les deux traits essentiels de ce génie sont d'une part la sensualité, de l'autre le mysticisme. Par une sorte de balancement compensateur, après avoir marqué le premier, — avec quelle force, nous le savons, — Verhaeren aurait éprouvé invinciblement le besoin de donner son tour à l'autre. Et l'explication est ingénieuse, et on serait tenté de l'accueillir, si le génie flamand nous avait accoutumés à voir alterner dans la même œuvre, — celle d'un Teniers, mettons, ou d'un Ruysbroecke, — la gaité sensuelle et l'extase mystique, surtout si ce n'était pas jouer un peu sur les mots que de qualifier de mystique l'esprit dans lequel sont écrits ces poèmes de Verhaeren. Ils sont l'œuvre d'un homme dont la pensée a rompu définitivement tous ses liens avec le catholicisme. Le mysticisme n'est là que pour la couleur, et il ne tient pas plus de place qu'il n'était indispensable,

(1) Rabelais, livre I, ch. xvii.

étant donné la nature du sujet. Il ne faut tout de même pas prendre le livre pour un livre d'édification, ni l'auteur pour un Montalembert.

Ce n'est pas à dire que Verhaeren, avec le goût qu'il avait naturellement pour les grandes choses, n'ait compris la grandeur de l'institution monacale. Il s'intéresse aux moines historiquement, en raison du rôle qu'ils ont joué dans le passé. C'est eux qui, dans la nuit du moyen âge, ont pris la tête de l'humanité.

C'est eux, quand l'Occident s'arme contre l'Asie,  
Qui conduisent l'Europe à travers les déserts ;  
Et les peuples domptés suivent leur frénésie,  
Emportés dans leur geste au bout de l'univers.

C'est eux les conseillers des pontifes suprêmes,  
Qui démasquent le schisme et qui fixent les lois,  
Qui se dressent debout, sous leurs vêtements blêmes,  
Pour tirer d'adultère et de stupre leurs rois !

C'est eux qui font flamber les bûchers d'or sauvages,  
A la gloire du Christ et du pape romain,  
Où les feux ravageurs réunissent leurs rages  
Comme pour consumer le libre orgueil humain.

C'est eux la voix, le cœur et le cerveau du monde (1) !

Dans les siècles féodaux, dans ces temps « de fer et de splendeur vêtus », les moines furent tout-puissants par la croix et aussi par l'épée; ils bâtirent leurs cloîtres; ils élargirent leurs domaines; ils dominaient les seigneurs, ils faisaient la guerre au nom de l'Évangile. Lorsque vinrent de la Grèce les premiers souffles de la Renaissance, ils ne cédèrent pas plus à la force spirituelle qu'ils n'avaient fait à la force matérielle. « Les géants de lutte et de bataille » se transformèrent en « géants d'étude et de pensée ». Ils reconstruisirent leur idéal; de nouveau sur le monde ils firent briller la croix.

Mais aujourd'hui, dans le mépris et dans le deuil,  
Dans l'isolement blême où leur fierté végète,  
Dans le dédain, c'est à jamais qu'ils sont défunts,  
Qu'ils sont couchés, qu'ils sont endormis dans leurs coules,  
Qu'ils sont les morts, les morts sans cierges, sans parfums,  
Sans pleurs, les morts géants insultés par les foules (2).

Le poète a pitié d'eux, parce qu'ils sont les vaincus. Il les admire, parce qu'il voit en eux « des chercheurs de chimères sublimes ». Il sympathise avec « ces grands isolés de pensée et de cœur »

(1) *Les Moines : les Crucifères.*

(2) *Id. : les Cloîtres.*

par découragement du présent, par dégoût pour un monde où « rien de fier n'est aujourd'hui vainqueur ». Entre le cénobite voué au culte de Dieu et l'artiste voué au culte du beau, il sent une obscure et certaine fraternité :

Tel que vous devant lui, l'âme en flamme, à genoux,  
Le front pâli du rêve où mon esprit s'obstine,  
Je vivrai seul aussi, tout seul, avec mon art,  
Et le serrant en mains, ainsi qu'un étendard,  
Je me l'imprimerai si fort sur la poitrine,  
Qu'au travers de ma chair il marquera mon cœur.  
Car il ne reste rien que l'art sur cette terre  
Pour tenter un cerveau puissant et solitaire  
Et le griser de rouge et tonique liqueur... (1)

Mais tandis que les poètes lui apparaissent, dans un avenir sans fin, marchant vers le temple rayonnant de l'art au fond duquel luit la grande lyre immobile, il voit les moines, semblables à un cortège d'ombres, s'enfoncer et disparaître « avec leur dieu mourant » dans les ténèbres du passé.

Il paraît bien après cela qu'il n'y a pas le moindre doute à avoir. Ce n'est pas une inspiration religieuse qui a poussé Verhaeren à écrire *les Moines*. A l'origine de ce livre, comme à l'origine des *Flamandes*, il y a des sensations d'art. Il a pour point de départ les images laissées dans la mémoire du poète par les visites qu'il avait faites maintes fois dans sa jeunesse au monastère de Bornhem, à quelques lieues de Saint-Amand. M. Verhaeren le père, homme de grande dévotion, allait chaque mois faire un jour de retraite dans cette abbaye de Bernardins. Son fils l'accompagnait. On partait par la nuit noire ; et toute la journée on assistait aux offices des religieux et on vivait de leur vie. Verhaeren garda de ces pèlerinages à Bornhem des impressions profondes, qu'il rafraîchit, nous dit-on, avant de composer son livre, en passant vingt et un jours dans un autre couvent de Cisterciens, à Forges, dans le Hainaut. Il a senti puissamment la poésie extérieure et décorative de la vie monastique, l'harmonie des édifices conventuels avec le site où ils s'élèvent, la grande paix des cloîtres, le calme d'une vie assujettie à la règle, le contraste des scapulaires noirs et des robes blanches, la majesté sculpturale des religieux immobiles dans leurs stalles de chêne, le silence solennel des corridors, la beauté des chants liturgiques, matines claires comme l'espoir, nones psalmodiées dans la lourdeur de midi, vêpres traînant comme des râles. Et cette poésie, presque exclusivement pittoresque, il l'a rendue en une série de

(1) *Les Moines : Aux Moines.*



poèmes qui semblent autant de magnifiques eaux-fortes, où les sévères oppositions du blanc et du noir remplacent les tons crus et les couleurs violentes dont il avait fait une véritable débauche dans son premier recueil.

Au premier plan de ces tableaux se détachent quelques grandes figures synthétiques qui représentent, selon l'intention du poète, les principaux aspects du monde monacal. Voici le moine épique, un vieillard de quatre-vingts ans, à la carrure athlétique, vrai personnage de chanson de geste, qu'on sent venu trop tard dans un siècle « flasque » et banal. Voici le moine doux, l'amant naïf de la Très Sainte Vierge, qui célèbre ses louanges d'un tel cœur, et qui la sert avec de telles délices, qu'un soir, en récompense, elle lui donnera son fils à baiser. Voici le moine simple : celui-là, c'est le jardinier du couvent, âme candide et tendre, qui n'a d'autre pensée en tête que de cultiver ses fleurs et, chaque matin, d'en parer de ses mains l'autel,

pour faire honneur  
A la très douce et pure et benoîte Marie,  
Patronne de son cœur et de sa closerie (1).

Lui aussi est pur, pur comme une rose blanche, qui n'a connu sur la terre que l'aube du jour, et qui s'envolera, au soir de la mort, dans les jardins du ciel. Mais ceux que le poète dessine avec le plus de complaisance, avec une prédilection non pas secrète, mais avouée et ouverte, ce sont les fiers, les hautains, les violents : le moine féodal, fils de baron ou de prince, régnant sur un vaste monastère, avec son cloître pour palais et sa cour de moines, faisant porter la crossé devant lui comme un sceptre, rêvant de combats livrés pour Dieu

Et de guerre menée à coups de crucifix (2).

— le moine sauvage, qui semble sorti « de la nocturne horreur d'une forêt », et dont l'esprit « hérissé comme un buisson de fer », n'a jamais compris qu'une religion farouche, pleine de transes, d'épouvantes et de tourments ; — l'hérésiarque, qui « construit dans sa pensée un monument d'orgueil », vit renfermé en soi et suspect à ses frères, hésitant, torturé, déchiré,

Jusqu'au jour où poussé par sa haine trop forte,  
Il se possède enfin et chasse sa foi morte,

(1) *Les Moines : Moine simple.*

(2) *Id. : Moine féodal.*

Et se carre massif sous l'azur déployé  
Avec son large front vermeil et foudroyé (1).

C'est par cette tendance à tout porter au paroxysme, c'est par cette prédilection pour les caractères violents, que le second recueil de Verhaeren se rapproche du précédent et s'apparente étroitement avec lui. Certes, il y a dans *les Moines* des scènes d'une beauté calme, parfois même d'une grande douceur. Tels sont les *Croquis de cloître* et surtout les *Soirs religieux* qui courent à intervalles quasi réguliers la suite des poèmes et purifient l'atmosphère troublée qu'on respire dans la plupart d'entre eux. Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'en les écrivant Verhaeren fait contrainte à sa nature. Mais je suis bien forcé de noter avec quel empressement il saisit les moindres occasions de revenir à sa manière préférée. Je passe sur la pièce intitulée *Fêtes monacales*, puisqu'elle a disparu, du vivant même de Verhaeren, des plus récentes éditions du livre. On y voyait des moines féodaux donner une fête magnifique, recevoir l'hommage de leurs vassaux, s'asseoir à un somptueux banquet, assister au défilé d'un cortège de belles filles, tandis qu'au loin la foule en orgie amplifiait sa rumeur. Mais voyez comme Verhaeren s'attarde à décrire les misérables de toute sorte à qui les religieux sont allés porter leurs aumônes :

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,  
Après secours portés aux malades des bourgs,  
Aux laboureurs ployés sous le faix des labours,  
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,  
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne,  
Et qu'on enterrera dans un coin de campagne,  
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,  
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus  
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus.  
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides... (2)

Voyez avec quelle frénésie il entasse les images de tortures et de supplices :

Et les vieux Christ hagards, horribles, écumants,  
Tels que les ont grandis les peintres allemands,

Avec la tête en sang et les mains large ouvertes  
Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes ;

Et les saints à genoux dans un feu de tourment,  
Qui leur brûlait les os et les chairs, lentement ;

(1) *Les Moines* : l'Hérésiarque.

(2) *Id.* : Rentrée des Moines.

Et les vierges, dans les cirques et les batailles,  
Donnant aux lions roux à lécher leurs entrailles ;

Et les pénitents noirs qui, les yeux sur le pain,  
Se laissaient, dans leur nuit rouge, mourir de faim (1)...

Voyez avec quel emportement, par contre, il évoque les images de la passion et du plaisir :

Oh ! que de seins tendus e' de corps convulsifs  
Tes beaux bras ont saisis dans leurs étreintes noires  
Et tes baisers mordus pendant tes nuits d'ardeur !  
Quel cortège veilé de pâles amoureuses  
Ton souvenir éclaire à son flambeau rôdeur,  
Et quels sanglots plaintifs d'éternelles pleureuses  
Ton âme entend là-bas, au fond des soirs, gémir ! (2)

Il y a dans ces vers, tour à tour, de l'âpreté, de l'horreur, de la flamme. Il n'y a rien qui traîne ou qui languisse ; rien qui soit mou, indécis ou banal. Il n'y a rien non plus qui s'atténue en demi-teinte, se fonde en dégradé, se résolve en nuances. Tout est heurté, contracté, tumultueux, vivant. Les détentes, quand il y en a, — car il y en a — ne sont que des répits pendant lesquels s'amasse et se renouvelle la fougue. Tel l'art de Verhaeren nous apparaît dans *les Moines*. Tel il était déjà dans *les Flamandes*. Quelle que soit la diversité des sentiments, des idées, des conceptions au service desquels le mettra le poète, tel il sera toujours.

## V

La veine de poésie réaliste et objective à laquelle appartiennent *les Flamandes* et *les Moines* représente la première manière de Verhaeren. On en trouverait encore des traces dans le recueil intitulé *les Bords de la route*, qui réunit des vers écrits à diverses époques, de 1882 à 1894. Je ne m'attarderai pas à analyser cet ouvrage intermédiaire et composite. J'ai hâte, après avoir raconté les années d'enfance et les débuts de Verhaeren, d'arriver à la grande crise physique et morale, qui devait troubler sa vie jusque dans ses profondeurs les plus secrètes, et lui révéler à lui-même un homme nouveau.

(A suivre.)

(1) *Les Moines* : Moine sauvage.

(2) *Id.* : *les Conversions*.

# Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle

Leçons professées à la Faculté des Lettres de Paris

Par François L. GANSHOF,

*Chargé de Cours à l'Université de Gand.*

---

Je ne me suis pas proposé au cours de ces leçons de développer un exposé tant soit peu complet de l'histoire de l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle, cet exposé fût-il même réduit aux traits tout à fait essentiels de cette histoire. Mon intention est uniquement de commenter quelques-uns des aspects de cette histoire ; je les ai choisis parce qu'ils me paraissent particulièrement importants en vue de la compréhension des événements qui vont se dérouler pendant la seconde moitié du XI<sup>e</sup> et pendant le XII<sup>e</sup> siècle, au cours de la lutte qui mit aux prises le pouvoir impérial et royal avec les forces de la Papauté et des princes allemands.

Il importe encore, avant d'aborder le fond du sujet, de faire quelques observations préliminaires.

Tout d'abord une limitation dans l'espace : il sera question essentiellement de la royauté allemande, telle qu'organisée par les premiers rois saxons, elle a été unie par Otton I<sup>er</sup> à la couronne impériale. Il ne sera traité de l'Italie et du royaume de Bourgogne qu'incidemment.

Ensuite une limitation dans le temps : je me propose d'étudier l'Empire au cours des années qui ont précédé l'avènement d'Henri IV, sans m'interdire cependant de choisir certains éléments d'information postérieurement à 1056 ; je serai, d'autre part, forcément amené, pour faire comprendre ce qu'ont été les institutions impériales et royales pendant la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, à remonter jusqu'à leurs origines, au X<sup>e</sup>.

Enfin une limitation d'ordre idéologique : c'est la structure politique de l'Empire et de la Royauté allemande, qui fait l'objet



de ces leçons et non pas la structure de la société ; sans doute cette matière est des plus intéressantes et se trouve intimement liée à notre sujet ; mais celui-ci est assez vaste en lui-même pour nous occuper entièrement.

## I

Coup d'œil sur l'organisation de l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle.

Si l'on veut saisir ce qu'a été pendant la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, la structure politique de l'Allemagne, il importe d'examiner rapidement, tout d'abord, les origines de cet état de choses.

Reportons-nous donc un siècle plus haut. Le dernier Carolingien qui ait régné sur la *Francia Orientalis*, Louis l'Enfant, est mort en 911. Le roi franconien Conrad I<sup>er</sup>, élu cette même année sous l'influence de l'épiscopat, doit faire face à des dangers terribles pour son autorité et pour l'Allemagne elle-même. Il y a d'abord le danger extérieur, les invasions étrangères : les Slaves, les Danois, les Hongrois surtout qui poursuivent sous le règne de Conrad ces redoutables incursions dont la Bavière et la Souabe, voire même la Thuringe et la Saxe ont tant à souffrir depuis 900 (1). Mais il existe un péril intérieur plus redoutable encore : la formation des duchés. Au centre de chacun des groupes ethniques qui constituent la *Francia Orientalis*, sont nés à la fin du IX<sup>e</sup> et au début du X<sup>e</sup> siècle, des pouvoirs autonomes qui n'appartiennent pas aux cadres de l'État : en Saxe, en Bavière, en Franconie, en Lotharingie, en Souabe, une famille, dont le chef est généralement investi d'une fonction publique — en Bavière, Liutpold est à la tête de plusieurs marches et de quatre comtés — et qui toujours s'appuie sur de grandes propriétés foncières, usurpe le pouvoir (2). Manifestation du mouvement de désagrégation qui a déjà fait sauter les cadres de l'État carolingien et qui ruine à présent l'unité et l'autorité royale au sein de chacun des royaumes nés de cette dislocation. Parmi les facteurs qui favorisent le développement de ces puissances nouvelles, il n'en est guère de plus actifs que les services que ces puissances rendent à leurs peuples :

(1) Ranke : *Weltgeschichte*, VI, 2 ; 68, 81-83, 89-91.

(2) Waitz-Zeumer : *Deutsche Verfassungs Geschichte*, V, 2<sup>e</sup> éd., 35-38, 43-56 ; Hauck : *Kirchengeschichte Deutschlands*, III, 3<sup>e</sup> éd., 3-5.

devant la faiblesse de la royauté, ce sont ces forces locales, ces *duces*, qui les défendent contre les périls extérieurs : en 900, c'est Liutpold de Bavière qui chasse les Hongrois de son pays ; en 906, c'est le jeune duc de Saxe, Henri, qui défend le sien contre les mêmes ennemis et contre les Sorbes ; l'invasion hongroise de 913 n'est pas repoussée par les forces royales, mais par le duc de Bavière et les comtes palatins de Souabe (1). Ces phénomènes ne sont pas, d'ailleurs, spécifiquement allemands : l'Italie en a connu de semblables (2).

La constitution de ces duchés dont les chefs agissaient avec une indépendance à peu près totale, était grosse de périls pour l'exercice du pouvoir monarchique ; elle pouvait même entraîner à bref délai un morcellement et la disparition du royaume : déjà le duc de Lotharingie, Rénier, s'était, au lendemain de l'élection de Conrad, détaché de la *Francia Orientalis* et placé sous l'autorité nominale de Charles le Simple, le Carolingien français (3). Conrad a vu le danger, a lutté courageusement contre lui, avec l'appui de l'Église, mais ses efforts ont été vains (4). Lorsqu'il meurt en 918, l'Allemagne est livrée au désordre : jamais n'avaient été plus vraies les pensées désolées qu'écrivait vers 906, l'évêque de Constance, Salomon : « Tous sont en désaccord les uns avec les autres, l'évêque, le comte et leurs troupes ; les habitants d'un même pays, ceux d'une même province, luttent entre eux ; ceux qui avaient pour tâche de défendre le pays et le peuple sont eux-mêmes des causes de conflits ; si telle est la désagrégation d'un seul peuple, comment croire que ce royaume ainsi divisé, puisse subsister (5) ? »

Si l'Allemagne se releva de cette déchéance et si le pouvoir monarchique y connut une éclatante restauration, celle-ci fut l'œuvre — le fait est assez paradoxal — de l'une des maisons ducales dont nous venons de parler : Conrad I<sup>er</sup> se sentant mourir, préoccupé de ce qu'un mauvais choix de son successeur eût pu compromettre la fragile unité du royaume, recommanda de conférer la couronne à son plus redoutable adversaire, le duc de Saxe (6). Les deux premiers rois de la maison de Saxe, Henri I<sup>er</sup>, élu en 919, et son fils Otton I<sup>er</sup> qui lui succède en 936, ont tout d'abord vaincu les dangers extérieurs : les Danois re-

(1) Ranke : *W. G.*, VI, 2 ; 68, 81-82, 89-91.

(2) Von Below : *Der Deutsche Staat des Mittelalters*, 349, n. 3.

(3) Pirenne : *Histoire de Belgique*, I, 3<sup>e</sup> éd., 49.

(4) Waitz : *V. G.*, V, 64-68 ; Hauck : *K. G.*, III, 6.

(5) *Id.* : *V. G.*, V, 60, n. 1.

(6) Cont. Reginonis, n<sup>o</sup> 919 ; SS. I. 615.

jetés au delà de la Schlei ; les Slaves soumis, sur la Havel et sur l'Elbe ; la Bohême obligée de reconnaître l'autorité allemande ; mais surtout les Hongrois, qu'Henri I<sup>er</sup> ne parvient à écarter que temporairement, mais dont Otton I<sup>er</sup> délivrera définitivement l'Allemagne par sa victoire du Lechfeld en 955 (1).

Ces succès sur l'ennemi extérieur ont été réellement — Ranke l'a très bien vu (2) — la cause principale de l'obéissance qu'Henri I<sup>er</sup> et son fils ont obtenue dans le royaume.

A vrai dire, si Henri I<sup>er</sup> réussit à se faire obéir, ce fut au prix d'un gros sacrifice pour la royauté, au prix d'un changement important apporté à l'organisation carolingienne de l'État (3) : la reconnaissance de l'autorité ducale en Bavière, en Souabe, en Franconie et même dans la Lotharingie qu'il sut, en 925, regagner à l'Allemagne (4).

Celui qui véritablement restaura le pouvoir monarchique en Allemagne fut Otton I<sup>er</sup>. Ce fut lui qui réduisit les ducs à lui être soumis au même titre que les comtes et les autres agents de la puissance publique. Dès son couronnement en 936 il marqua leur subordination au cours des festivités qui suivirent, en se faisant servir par eux en qualité d'officiers de cour (5) ; pour les unir plus étroitement à lui, il en fit ses vassaux : Widukind nous raconte que lors du couronnement ils lui donnèrent la main — c'est-à-dire qu'ils lui firent hommage — et lui prêtèrent serment de fidélité (6). Pendant tout son règne il agit envers eux comme envers des agents de son pouvoir à lui : les nommant, les révoquant, substituant des hommes plus sûrs à ceux qui avaient failli ; limitant leur autorité, comme il le fit en Saxe, où Hermann Billung ne reçut qu'un commandement militaire ; soustrayant dans une certaine mesure à leur pouvoir les marches constituées pour la défense des frontières (7).

On le voit : la royauté allemande, telle qu'Otton l'a réorganisée et telle que nous la connaissons jusque vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, est le produit d'une restauration, nous dirions volontiers d'une réaction. La grande évolution sociale qui, du IX<sup>e</sup> au

(1) Ranke : *W. G.*, VI, 2 ; 127-139, 154, 163-164, 176. 198-207 ; Waitz : *V. G.* V, 73, 101-103.

(2) *Id.* : *W. G.*, VI, 2 ; 141.

(3) *Id.* : *W. G.*, VI, 2 ; 116-117 ; Waitz : *V. G.*, V, 69, 72-75 ; Hauck : *K. G.* III, 16-19.

(4) Pirenne : *H. B.*, I, 50-51.

(5) Ranke : *W. G.*, VI, 2 ; 150 ; Waitz : *V. G.*, V, 76 ; Hauck : *K. G.*, III, 25.

(6) Widukind : *Resgestae Saxonicae* ; II, 1, SS. III, 437.

(7) Waitz : *V. G.*, V, 76-81 ; Hauck : *K. G.* III, 25-26.

XI<sup>e</sup> siècle, tend à travers l'Europe au morcellement de la puissance publique, à la ruine du pouvoir central, a renversé en France la faible résistance des derniers Carolingiens et des premiers Capétiens. Elle a rencontré en Allemagne une force qui l'a arrêtée pendant un siècle ; contre elle, Otton I<sup>er</sup> a formé digue : il l'a contenue et fait reculer. Tout en consentant à ce mouvement, des concessions que nous venons d'indiquer et sur lesquelles nous reviendrons, il a établi en Allemagne un système de gouvernement dont les grandes lignes correspondent à l'organisation carolingienne. Des forces hostiles viendront, d'ailleurs, contrarier le fonctionnement de cette organisation néo-carolingienne, et finalement elles en auront raison, mais jusque vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, elle constitue la base des institutions allemandes. Il y en a, d'ailleurs, des manifestations extérieures : les Otton ne se sont-ils pas intitulés *rex Francorum* et la plupart des rois et empereurs ne se sont-ils pas référés plus d'une fois, pour des espèces juridiques déterminées, à des capitulaires de leurs prédécesseurs carolingiens ? C'est enfin comme un écho des traditions carolingiennes qui faisait dire au XI<sup>e</sup> siècle qu'à la selle de Conrad II pendaient les étriers de Charlemagne (1).

Mais ces influences carolingiennes, nous les retrouverons mieux encore dans l'analyse même des institutions à la fin du X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle, et dans l'étude de la royauté elle-même.

Comment est réglée l'accession au trône ? Par l'application d'un double principe : principe électif et principe héréditaire. L'élection est une règle générale : il n'est pas depuis Conrad I<sup>er</sup>, un seul roi qui ne lui doive la couronne en Allemagne ; l'usage qui remonte, d'ailleurs, aux Carolingiens — Arnould avait été élu en 887 — n'a rien de spécifiquement allemand : les rois carolingiens et capétiens français des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles ont tous été soumis à une élection. Mais à côté du principe électif l'hérédité intervient également : d'Henri I<sup>er</sup> à Henri II cinq princes de la maison de Saxe succèdent l'un à l'autre ; de Conrad II à Henri V, ce seront ensuite quatre princes de la dynastie franconienne. La succession héréditaire apparaît comme un fait normal, même à la fin du XI<sup>e</sup> siècle chez des écrivains hostiles à l'Empereur Henri IV (2). Dans la formule du couronnement ne trouve-

(1) Waitz : *V. G.*, V, 5-6, 127 ; Waitz-Seeliger : *V. G.*, VI, 2<sup>e</sup> éd., 139-515-516 ; Hampe : *Deutsche Kaisergeschichte im Zeitalter der Salier u. Staufer*, 1909, 7.

(2) *Id.* : *V. G.*, VI, 167-168.



t-on pas, d'ailleurs, les mots : « Que des rois, dans les temps à venir, soient issus de ses flancs pour gouverner son royaume... Reçois cette couronne que Dieu t'a destinée ; aie-la, tiens-la, possède-la et, avec l'aide de Dieu, laisse-la à tes fils dans l'avenir (1). »

En réalité, entre le principe héréditaire et le principe électif il n'y a pas conflit mais concours. Henri II parlant, en 1003, de son accession au pouvoir, assure que c'est sa parenté avec Otton III, l'empereur défunt, qui a décidé son élection et son accession « héréditaire » à la dignité royale (2). Déjà pour l'avènement d'Otton I<sup>er</sup>, les *Annales de Quedlinburg* contiennent cette phrase caractéristique : « par droit héréditaire il est élu pour succéder à la dignité royale de son père (3). » Ce qui importait était moins, en effet, l'observation rigoureuse de l'hérédité, qu'une aptitude à recueillir la succession, résultant du fait que le candidat appartenait à la famille royale : c'est le *Gebliütsrecht* de l'ancien droit germanique ; il fallait une élection pour porter au trône la personne que la réunion de ces conditions rendait habile à régner (4).

Ajoutons à ces considérations une double observation : d'abord que l'action personnelle du prédécesseur pouvait avoir joué un rôle. Conrad I<sup>er</sup> avait fait remettre au futur Henri I<sup>er</sup> les insignes de la royauté ; Widukind nous dit qu'Henri I<sup>er</sup> « désigna » pour successeur son fils Otton (5) ; Sigebert de Gembloux veut qu'avant de mourir en 1024, Henri II ait « désigné » le Francorien Conrad pour recueillir la couronne (6).

Et voici la seconde observation : pour être assurés de ce que leurs fils seraient rois après eux, plusieurs souverains allemands les ont fait élire et couronner de leur vivant : Otton II, Otton III, Henri III, Henri IV, l'ont été dans ces conditions (7). Les Capétiens français ont usé du même moyen, mais avec plus de succès. Otton III, puis Henri II, morts sans enfants, ont en effet empêché la pleine réalisation d'un système héréditaire et donné à l'élection une importance qu'elle n'a plus perdue.

<sup>132</sup> (1) Waitz : *Die Formeln der Deutschen Königs- u. der Römischen Kaiser-Krönung* (Abhandl. der k. Gesellsch. der Wissens. zu Göttingen, Hist. Phil. Classe, XVIII), 1873 ; 65.

(2) *MM. G.G., Urk. der D. Könige*, III, Urk. Heinr., II, n° 34, pp. 38-40.

(3) SS. III, 54 ; Waitz : *V. G.*, VI, 163-164.

(4) V. Below : *Der Deutsche Staat*, 179-180.

(5) I, c. 41 ; SS. III, 435.

(6) SS. VI, 356 ; Waitz : *V. G.*, VI, 171-172.

(7) Waitz : *V. G.*, VI, 173-176.

Grâce au récit, que nous a laissé Wipo, de l'élection de Conrad II en 1024, nous savons assez bien comment se passaient les choses (1). Le lieu importait peu : en l'espèce, ce fut Kambe au sud de Mayence ; mais il y eut des élections à Fritzlär, à Aix-la-Chapelle, à Mayence, à Worms, à Vérone (2). Les grands y venaient des diverses parties de l'Allemagne : ecclésiastiques et laïques, accompagnés d'une suite nombreuse. Parmi les premiers, les archevêques et les évêques, les abbés des grands monastères ; en tête du second groupe, les ducs, des marquis, des comtes ; il n'y a pas de corps électoral bien défini. Après des échanges de vues préliminaires, on vote. L'archevêque de Mayence fait le premier connaître son avis ; après lui, tous les ecclésiastiques, dont la manière de voir acquérait de la sorte un poids considérable (3) ; puis votaient les laïques, par duché. La décision est sensée prise à l'unanimité (4). On la tient, d'ailleurs, pour une manifestation de la volonté divine : « c'est Dieu qui t'a choisi pour être roi de son peuple », dit l'archevêque de Mayence à Conrad II (5).

L'élection était suivie du couronnement, acte religieux, cette fois : Henri I<sup>er</sup> a refusé de s'y prêter, mais Otton I<sup>er</sup> a renoué la tradition carolingienne, et depuis, elle a pris la valeur d'une règle absolue. Les Otton, Henri III et Henri IV ont été couronnés à Aix-la-Chapelle, Henri II et Conrad II à Mayence (6). L'archevêque consécrateur oignait le roi d'huile sainte et le revêtait des insignes de la royauté ; le caractère quasi sacerdotal que le sacre conférait au roi — comme au roi de France et au roi d'Angleterre (7) — apparaît dans les paroles que prononce l'archevêque en plaçant la couronne sur la tête du roi : « Sache que désormais tu as part à notre ministère (8). » Et Wipo nous assure qu'à Conrad II, le métropolitain de Mayence, Aribon aurait ajouté : « Tu es vicaire du Christ (9). »

Le roi, lorsqu'il n'est pas couronné empereur, s'intitule *rex*, quelquefois *rex Francorum et Langobardorum*. A partir d'Henri III on commence à trouver quelquefois « roi des Ro-

(1) *Gesta Chuonradi imp.*, c. 1-3 ; SS. XI, 256-261.

(2) Waitz : *V. G.*, VI, 186-189.

(3) *Id.* : *V. G.*, VI, 192-194.

(4) *Id.* : *V. G.*, VI, 203-204.

(5) Wipo : c. 3 ; SS. XI, 360.

(6) Waitz : *V. G.*, VI, 209-210.

(7) Marc Bloch : *Les rois thaumaturges*, 1924 ; 51 et s., 185 et s.

(8) Waitz : *Die Formeln*, p. 42.

(9) C. 3 ; SS. XI, 260.

main (1) ». L'idéal que le roi se propose est nettement carolingien : le modèle à suivre est Charlemagne. Comme chez lui, la préoccupation religieuse pénètre la conception du devoir royal : le maintien de la paix, tâche essentielle qui lui incombe, s'impose à lui comme une obligation de caractère religieux (2).

On ne saurait trop insister sur l'importance de cette attribution royale : le maintien de la paix ; c'est-à-dire veiller au droit de tous ; « faire observer la loi, voilà ce qui s'appelle régner », dit un texte contemporain (3). Le plus bel éloge que Hrotsuitha, la savante nonne de Gandersheim, puisse, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, faire d'Henri II, c'est de dire qu'avec le plus grand soin il fit respecter la loi (4), et dans la première moitié du xi<sup>e</sup>, Wipo fait chanter les louanges d'Henri III par les personnifications de la loi et de la grâce (5).

Ce devoir de veiller au maintien de la paix, de réprimer les violences et les désordres, les derniers Carolingiens français et les premiers Capétiens se sont aussi efforcés de le remplir, mais on sait combien la faiblesse de leurs moyens les ont empêchés d'y réussir. Que l'on songe à la lettre où l'évêque Fulbert de Chartres déclare en 1025 au roi Robert II que si celui-ci n'est pas assez puissant pour le protéger contre les violences du vicomte de Châteaudun, il lui faudra implorer le secours de l'Empereur (6) !

Tous les rois allemands ont, en effet, consacré au maintien de la paix intérieure le meilleur de leur activité ; les écrivains contemporains nous rapportent les efforts déployés par Henri II et Conrad II pour mettre fin aux guerres privées et les mesures de rigueur qu'ils ont prises contre les auteurs de désordre (7), et nous savons, d'autre part, qu'Henri III en 1043 et en 1044, au cours d'assemblées solennelles, prescrivit aux grands l'oubli des offenses, la réconciliation avec leurs adversaires et donna lui-même l'exemple en pardonnant à tous ceux qui avaient commis des fautes envers lui (8).

Le contraste avec l'état de choses qui règne en France éclate

(1) Waitz : *V. G.*, VI, 145-147. Schröder : *Deutsche Rechtsgeschichte*, 5<sup>e</sup> éd., 1907, p. 480.

(2) V. Below : *Der Deutsche Staat*, 193.

(3) *Id.* : *Der Deutsche Staat*, 145.

(4) *Gesta Ottonis*, 15 ; éd. von Winterfeld, p. 205.

(5) *Carmen legis pro laude regis, Carmen gratiae pro laude regis* ; SS. XI, 249 et s.

(6) *Rec. des Hist. de France*, X, 458. Cf. Pfister : *De Fulberti Carnotensis episcopi vita*, 1885, tableau, n° 98.

(7) Waitz : *V. G.*, VI, 528-532.

(8) Herman de Reichenau : *Chronicon*, n° 1043 ; SS. V, 124. Lampert de Hersfeld : *Annales*, n° 1044, éd. Holder-Egger, p. 59.

dans cette attitude : dans la France du XI<sup>e</sup> siècle, c'est le clergé qui prend l'initiative d'arrêter ou de limiter les violences en proclamant des Paix et des Trêves de Dieu ; pour leur assurer une efficacité, c'est encore le clergé qui forme des ligues dont les membres s'engagent à faire respecter la Paix ou la Trêve. C'est une grande force morale, l'Église, qui se substitue ici au pouvoir politique défaillant, à la royauté trop faible pour remplir sa tâche (1). Mais en Allemagne où la royauté conserve une force effective, une intervention semblable de l'Église apparaîtrait comme une usurpation de pouvoir. Telle est, d'ailleurs, la raison que donne, entre 1013 et 1024, l'évêque de Cambrai, Gérard I<sup>er</sup>, prince allemand, pour refuser de prendre avec les évêques français de Soissons et de Cambrai l'initiative d'une Ligue de Paix : « C'est au roi, dit-il, qu'il appartient de mettre fin aux discordes, d'obliger les belligérants à cesser de se faire la guerre, de favoriser les œuvres de paix (2). » Les Paix et les Trêves de Dieu ne pénétreront en Allemagne que lorsque le pouvoir royal s'y sera affaïssé, sous Henri IV (3).

Dès le XI<sup>e</sup> siècle, on en est arrivé, d'ailleurs, à une conception assez évoluée de la monarchie. Le pouvoir royal n'est plus tenu pour un pouvoir exclusivement personnel, mais pour une magistrature abstraite. Aux habitants de Pavie qui ayant détruit après la mort d'Henri II, le palais royal, alléguaient que le décès du roi les affranchissait de toute autorité, Conrad II répondait en 1025 : « Si le roi a péri, l'État subsiste, comme subsiste le navire dont le pilote est tombé » (4), et de plus en plus la distinction entre la personne du roi et l'État apparaît dans les textes.

Sans vouloir analyser d'une manière approfondie la nature de l'autorité royale, il convient cependant de s'arrêter à deux de ses aspects. Le premier est le *bannum*, pouvoir de commandement, hérité du roi carolingien ; pouvoir aussi de punir les transgressions de ses ordres ; c'est à la fois la base et la sanction de toute autorité royale en matière de paix, de justice et de service militaire (5). L'autre aspect est la grâce, encore un legs carolingien, droit de remettre ou de convertir des peines, droit plus important encore sous son aspect négatif : le retrait de la grâce, qui permet de frapper de privation d'emplois et de fiefs

(1) Luchaire : *Les premiers Capétiens*, ds Lavisso : *Hist. de France*, II, 2<sup>e</sup> partie, 135.

(2) *Gesta episcoporum Cameracensium*, III, 27 ; SS. VII, 474.

(3) Waitz : *V. G.*, VI, 537-540.

(4) Wipo, c. 7 ; 263.

(5) Waitz : *V. G.*, VI, 561-572.



et indirectement d'une amende ceux qui ont commis des fautes contre le roi (1).

L'autorité royale est souveraine et s'exerce d'une manière absolue sur tous ceux qui habitent le royaume, sur l'Église comme sur les laïques. La parole de Grégoire VII : « Le roi est le chef des laïques », ne correspond pas à la réalité (2). Hugues de Fleury est bien plus dans la vérité lorsqu'il écrit encore au début du XII<sup>e</sup> siècle, de l'Église d'Allemagne : « Tous les évêques de ce pays sont soumis au roi, comme le Fils est soumis au Père (3). » Tous les régnicoles d'Allemagne, d'Italie, de Bourgogne sont les sujets du roi, et bien que ce facteur n'ait pas créé de conscience nationale, il établit néanmoins entre eux et entre le roi et eux des rapports de solidarité ; il fait naître ainsi un certain indigénat d'Empire, dont il y a des manifestations dans les faits. Lorsque sous le règne d'Otton III, Baudouin le Barbu, comte de Flandre, attaque Arnould, comte de Valenciennes, l'évêque de Cambrai, Erluin, soutient celui-ci, parce que, dit son biographe, l'un et l'autre étaient sujets de l'Empereur (4). Plus tard, en 1026, lorsque les troupes allemandes se mettent à tuer les habitants de Ravenne, à la suite d'une bagarre qui s'est produite entre eux, le roi Conrad II met fin au massacre, prenant pitié des Ravennates, puisqu'aussi bien, rapporte Wipo, ceux-ci et les Allemands étaient, les uns comme les autres, ses sujets (5).

A partir du moment où Otton I<sup>er</sup>, en 951, se proclama roi des Lombards et depuis qu'en 1033 Conrad II eut acquis le royaume de Bourgogne, ces deux couronnes se trouvèrent unies de droit à la couronne d'Allemagne. Bien que certains rois, comme Henri II et Conrad II, se soient fait couronner comme rois des Lombards à Milan, cet acte n'était pas considéré comme indispensable à l'exercice du pouvoir dans le nord de l'Italie (6).

Il en allait autrement de la dignité impériale. Sans doute depuis le couronnement d'Otton I<sup>er</sup> en 962, il est admis que la dignité d'empereur romain, le titre d'*Imperator Romanorum semper augustus* doit revenir normalement aux rois d'Allemagne.

(1) Waitz : *V. G.*, VI, 576-581. Schröder : *R. G.*, 120, 520, 543.

(2) *Registrum Gregorii VII*, I, 20, éd. Caspar, 33.

(3) *Tractatus de regia potestate*, II, 4 ; *Libelli de lite*, II, 490.

(4) *Gesta episc. Camer.*, I, 114, p. 451.

(5) C. 13, p. 265.

(6) Hirsch : *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich II*, 1862, I, 306 ; Bresslau : *Jahrb. des D. R. u. Konrad II*, 1879, I, 122 ; Waitz : *V. G.*, V, 114-115.

Grégoire VII lui-même parle d'Henri IV en l'appelant roi et, par la munificence divine, appelé à être empereur (1).

Il n'en est pas moins vrai que les rois eux-mêmes distinguent leurs royaumes de l'Empire, et Wipo, offrant à Henri III la biographie de son père Conrad II, fait le même départ (2).

L'accession à la dignité impériale exige, d'ailleurs, un couronnement particulier ; il ne s'obtient qu'à Rome et à l'intervention du Pape. « Nul, dit Raoul Glaber, ne peut être appelé empereursans que la pureté de ses mœurs ne lui ait valu d'être reconnu par le Pape apte au gouvernement et de recevoir de lui les insignes impériaux » (3) ; l'opinion de cet auteur, souvent suspect de parti pris, est ici tout à fait conforme à la réalité des faits.

Le couronnement impérial, où se manifeste une fois de plus la reprise et la continuation des traditions carolingiennes, produisait plusieurs effets. Il semble qu'il accusât encore le caractère quasi sacerdotal que conférait le sacre royal (4). En tout cas, il assignait à l'empereur un idéal plus ecclésiastique : la tâche de protéger l'Église universelle, ce qui entraînait à la fois une certaine intervention dans les affaires de l'Église et l'exercice d'une magistrature suprême sur la communauté des peuples chrétiens d'Occident (5). Ce caractère de suprématie universelle apparaît au XI<sup>e</sup> siècle dans un certain nombre d'écrits ; il se manifeste dans quelques droits de prééminence ; dans le fait, par exemple, que seuls les envoyés de l'Empereur byzantin avaient le droit de se présenter couverts devant le César occidental (6). Mais l'idéal universel de l'Empire, réalité sous Charlemagne et sous Louis le Pieux, était périmé. Otton III, installé sur l'Aventin, « rêvant, dit un contemporain, le rêve impossible de faire revivre la puissance que l'Empire romain avait connue sous ses anciens chefs », fit un rêve, rien de plus. Il eut beau, sur le modèle de Byzance, essayer d'introduire un cérémonial, une hiérarchie qu'il croyait emprunter à l'ancienne Rome, il n'aboutit à rien. Laisant l'Allemagne à l'abandon, tant elle lui paraissait rude à côté de la grandeur romaine, favorisant au détriment de son pays la formation des royaumes polonais et hongrois dont il se contentait d'obtenir

(1) *Gregorii VII epistolae*, 14, éd. Jaffé : *Bibl. Rer. Germ.*, II, 536.

(2) Waitz : *V. G.*, V, 143. Wipo ; *Prologus*, p. 255.

(3) *Historiae*, I, 5 ; éd. Prou, c. 23, p. 21.

(4) Seeliger, chez Waitz, VI, 250.

(5) Ranke : *W. G.*, VI, 2 ; 215 ; Waitz : *V. G.*, V, 4 ; v. Below : *Der Deutsche Staat*, 196.

(6) Waitz : *V. G.*, V, 120, VI, 314.

qu'ils reconnussent son autorité impériale, Otton III n'avait au moment de sa mort, en 1002, recueilli que le mépris et la haine de ces Romains qu'il voulait au centre de sa monarchie universelle et chrétienne (1).

Dans la réalité des choses, la qualité d'Empereur romain pouvait valoir aux rois allemands quelque autorité à Rome, dans les domaines de l'Église, dans l'Italie du Sud, au sein de l'Église romaine (2) ; mais à part cela, aucun pouvoir effectif en dehors de celui qui leur appartenait dans leurs royaumes d'Allemagne, d'Italie et de Bourgogne. Si certains princes ont exercé à certaines heures une réelle hégémonie en Europe, c'est à leur puissance royale, réelle celle-là, qu'ils l'ont due ; c'est le cas d'Otton I<sup>er</sup>, et peut-être, mais dans une plus faible mesure, de Conrad II (3). Otton I<sup>er</sup> n'était pas encore empereur lorsqu'en 948 il tranchait le conflit qui mettait aux prises en France, le roi Louis d'Outre-Mer et le duc Hugues le Grand (4).

Il importe à présent d'examiner à grands traits quels étaient les organes du gouvernement royal, en Allemagne. Et d'abord jetons un coup d'œil sur ceux de ces organes qui correspondent à ce qu'on appelle aujourd'hui l'administration centrale.

De la cour proprement dite, il y a peu de chose à dire. Les grands officiers n'ont guère changé depuis l'époque carolingienne, pas plus en Allemagne qu'en France : sénéchal, bouteiller, maréchal, camérier. De même qu'en France, ces officiers ont ici en dehors de leurs fonctions des chefs des grands services de cour, des attributions dans l'administration des domaines royaux (5). Souvent ils sont pour le roi des conseillers écoutés ; mais pour s'éclairer, pour délibérer des affaires de l'État, le roi ne se contente pas de son entourage ; il convoque des assemblées plus nombreuses, comme le faisaient les Carolingiens. Tous les grands ecclésiastiques et laïques du royaume peuvent recevoir l'ordre d'y assister, bien que le roi s'adresse de préférence aux grands appartenant aux régions voisines de sa résidence (6). Les absents sont punis (7) et, d'ailleurs, d'une manière générale, l'ordre de convocation est obéi : le refus d'assister à une assemblée est, dans la première moitié du

(1) *Gesta Pont. Camer.*, I, 114, p. 451. Ranke : *W. G.*, VII, 73, 77-78, 80-81. Waitz : *V. G.*, V, 106-108.

(2) Waitz : *V. G.*, V, 123.

(3) *Id.* : V, 99-101, 121.

(4) Lauer : *Le règne de Louis IV d'Outre-Mer*, Paris, 1900, pp 168-186.

(5) Waitz : *V. G.*, VI, 329-331.

(6) *Id.* : *V. G.*, V, 409-411.

(7) Schröder : *R. G.*, 520.

XI<sup>e</sup> siècle, signalé comme un acte de rébellion ; il surprend, parce qu'il n'est pas fréquent (1). Quel contraste avec la cour des premiers Capétiens où ne paraissent presque jamais les princes du Midi de la France !

On rencontre cependant autour de l'Empereur et du Roi, des organismes plus importants que les dignitaires auliques et qui méritent mieux le nom d'administration centrale. Nous voulons parler de la chancellerie.

Les bureaux chargés de dresser et d'expédier les diplômes et les lettres de l'Empereur ou du Roi sont l'élément le plus permanent dans l'organisation de l'État. Tandis que la cour et que les conseillers influents changent avec le souverain, les *nolari* de la chancellerie passent d'un prince à l'autre, assurant entre les règnes une certaine continuité, le respect de certaines traditions diplomatiques et administratives (2).

L'organisation même de la chancellerie remonte à l'époque carolingienne. C'est depuis le règne de Louis le Germanique — exactement depuis 854 — qu'elle est placée sous la haute autorité de l'archichapelain, chef de tous les clercs en service à la cour ; à partir de 965 les fonctions sont attachées de façon permanente à l'archevêché de Mayence ; dès 1044, d'ailleurs, le titre d'archichancelier est substitué au titre d'archichapelain (3). Mais ce n'est là qu'un chef nominal : les bureaux sont dirigés effectivement par un chancelier ; personnalité choisie avec soin et dont l'influence sur le roi paraît avoir été prépondérante pour tout ce qui concerne les nominations, les donations, les réponses à faire aux requêtes (4). L'Italie et la Bourgogne ont eu des archichanceliers distincts : l'archevêque de Cologne pour la première, depuis 1031, l'archevêque de Besançon, puis celui de Vienne, pour la seconde ; mais sauf à certains moments, en ce qui concerne l'Italie, il n'y a eu qu'une seule chancellerie (5).

A une époque où l'instruction est le monopole du clergé, les notaires de la chancellerie sont évidemment des clercs. On les recrute au sein de la chapelle de la cour où des ecclésiastiques, remarquables par leur naissance ou par leur culture, veillent à l'accomplissement du service divin, tout en se formant au gou-

(1) *Gesta episc. Camer.*, III, 2, p. 467.

(2) Waitz : *V. G.*, VI, 356.

(3) Bresslau : *Handbuch der Urkundenlehre*, I, 2<sup>e</sup> éd., 1912, p. 409 et 428 et s., 442-443, 449.

(4) Waitz : *V. G.*, VI, 350-352, 356-360, 368.

(5) *Id.* : *V. G.*, VI, 366-368, 371.



vernement de l'Église et au soin des affaires de l'État. Ce groupe clérical constitue à la cour l'élément le plus actif et le plus influent (1).

Si, abandonnant à présent le palais, on parcourt le territoire du royaume pour essayer de se rendre compte des organes dont le roi disposait sur place pour exercer son pouvoir, on est immédiatement frappé par un fait très remarquable : les moyens dont la royauté peut disposer sont hors de proportion avec la tâche immense qui lui est assignée. Les agents de son pouvoir ne constituent pas un véritable cadre de fonctionnaires, librement nommés et révoqués par lui, régulièrement rétribués, constituant une hiérarchie et soumis à une stricte discipline. Il s'ensuit que le roi, dès le lendemain de son couronnement et pendant tout son règne, est obligé de parcourir sans arrêt ses états pour faire respecter son autorité et ses décisions (2).

Les agents de la royauté sont toujours ceux de la monarchie carolingienne : les comtes, placés à la tête des diverses fractions du territoire ; les marquis, chargés de la défense et du gouvernement des marches, reconstituées par Otton I<sup>er</sup>, c'est-à-dire des comtés frontières et des territoires conquis sur les Slaves en avant de la Bavière, de la Thuringe et de la Saxe, depuis le Carniole jusqu'au sud du Jutland (3). Puis les ducs, élément nouveau, dont nous avons vu qu'Otton I<sup>er</sup> l'avait fait entrer dans les cadres de l'État.

Tous ces dignitaires sont bien des officiers royaux ; même les ducs, encoie que l'étendue de leur autorité sur des territoires aussi vastes que la Saxe, la Bavière, l'Alemanie, la Franconie ou la Carinthie, fût en réalité pleine de périls pour l'autorité royale. Il semble qu'à l'étranger, un observateur, tout au moins, ne s'y soit pas trompé : le calife de Cordoue, Abderrahman III, recevant en 956 l'abbé Jean de Gorze, envoyé par Otton I<sup>er</sup>, aurait attiré l'attention de celui-ci sur les dangers de rébellion dont la division du royaume en gouvernements aussi autonomes était grosse (4). Les événements devaient lui donner singulièrement raison : le règne de chacun des rois et des empereurs saxons et franconiens est rempli par les luttes qu'ils eurent à soutenir contre les révoltes de l'un ou de l'autre duc.

Ducs, marquis et comtes ont pour charge de rendre la justice,

(1) Waitz : *V. G.*, VI, 336-337, 345-346.

(2) *Id.* : *V. G.*, VI, 448.

(3) *Id.* : *V. G.*, VII, 63-79.

(4) *Vita Iohannis Gorziensis*, C. 136, SS. IV, 376-377. Ranke : *W. G.* VI, 2, 190-193.

de défendre le territoire, d'y faire régner la paix, chacun dans une mesure différente. Comme l'exercice immédiat de ces fonctions repose sur les comtes, arrêtons-nous quelques instants pour analyser leur pouvoir et leur situation. Ce que nous dirons d'eux s'applique également aux marquis (1).

Les droits que le comte exerce sont des droits royaux, des *regalia* ; ses pouvoirs ne sont pas des pouvoirs propres. Nous avons conservé, parmi bien d'autres textes tout à fait probants à cet égard, un témoignage particulièrement décisif : le relevé des droits exercés à Dinant vers 1047 par le comte résidant à Namur (2). Relèvent de lui, la haute justice, la monnaie, le tonlieu, le marché, la garde des routes ; et toutes ces attributions il les exerce, nous dit l'acte, « en vertu du pouvoir et de la juridiction qu'il tient du roi ». Cette autorité, c'est le *bannum* comtal, considéré comme une délégation du *bannum* royal (3). On le voit, c'est la conception carolingienne à peu près inchangée.

Une différence cependant, et celle-ci est très importante, c'est la fonction comtale — le *comitalus* — qui est tenue du roi, en bénéfice, en fief, et non plus seulement comme dans la première moitié du ix<sup>e</sup> siècle les biens constituant la dotation de la fonction (4). Cette transformation ne fait pas perdre immédiatement au *comitalus* son caractère de fonction publique ; on distingue dans la puissance et dans les biens d'un comte ce qui est fonction publique de ce qui est patrimoine propre. Thietmar, au début du xi<sup>e</sup> siècle, fait le départ entre le pouvoir comtal à Merseburg et les bénéfices qui y sont attachés (5) ; il est bien plus significatif encore de constater qu'à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, Gislebert de Mons, racontant l'inféodation du comté de Hainaut à l'Église de Liège en 1071, fait exactement la même distinction (6). Elle serait tout à fait impossible dans la France du xi<sup>e</sup> siècle : on eût singulièrement surpris un Eudes de Blois ou un Foulques Nerra en leur demandant dans quelle mesure ils étaient agents royaux ! Il n'est rien de plus caractéristique, à cet égard, que le mot *honor* ; en France, au xi<sup>e</sup> siècle, il désigne tout bonnement un fief ; en Allemagne, comme à l'époque carolingienne, on le réserve aux fonctions publiques.

Le *comitalus* cependant avait en Allemagne même, une ten-

(1) Waitz : *V. G.*, VII, 84-93.

(2) *Id.* : *V. G.*, VII, P. J, n<sup>o</sup> 1, Pirenne : *Hist. de la Constitution de la ville de Dinant*, 1889, p. 3.

(3) *Id.* : *V. G.*, VII, 24-29 ; Schröder : *R. G.*, 582 et s.

(4) *Id.* : *V. G.*, VII, 5-6.

(5) Thietmar : *Chronicon*, VI, 16, éd. Kurze, p. 143.

(6) *Chronicon Hanoniense*, c. 8, éd. Vanderkindere, 1904, pp. 10-12.

dance de plus en plus marquée à changer de caractère. Tout d'abord, dans les faits, s'étaient établie une certaine hérédité. Sans doute les comtes sont révocables et les rois en ont révoqué ; le roi a le droit de nommer à un comté vacant qui il entend et c'est un droit dont il a usé, mais c'est aussi un droit dont l'exercice est devenu de plus en plus difficile et rare, surtout dans les parties occidentales de l'Allemagne. L'un des facteurs qui y a le plus contribué, c'est que le plus souvent les fonctions comtales ont été attribuées à des personnages se trouvant, dans leur ressort, à la tête de biens considérables : ces familles disposaient donc sur place d'une puissance qui pouvait obliger le roi à compter avec elles et à laisser le *comitalus* se perpétuer parmi leurs membres.

L'hérédité des *honores* n'était que l'un des aspects de l'autonomie que les comtes et les marquis acquéraient de plus en plus au cours de la période que nous étudions. Sans doute on distingue encore nettement les fonctions, des bénéfiques ordinaires et des alleux ; mais il n'en reste pas moins que la fonction est tenue en bénéfice, en fief, comme une terre quelconque, et que le titulaire sera amené forcément à la considérer comme un élément de son patrimoine. Un autre facteur qui a favorisé cette tendance, c'est la rupture progressive de l'ancienne organisation territoriale. On a détaché de la compétence du comte des droits souverains — juridiction, monnaie, tonlieu — dans telle ou telle partie du comté, au profit d'une Église ou même d'un seigneur laïque ; ou bien encore on a fractionné le vieux *Gau*, le vieux *pagus* en plusieurs circonscriptions attribuées à plusieurs comtes ; ou encore on a réuni sous un seul comte ou l'on a laissé un seul comte réunir sous son autorité plusieurs comtés ou fractions de comtés. Cet effondrement du cadre territorial où s'exerçait l'autorité comtale a certainement été de nature à faire perdre aux comtes la conscience de ce qu'ils exerçaient une fonction publique. Les droits exercés comme comtes, ils ont eu une tendance à les assimiler à ceux qu'ils exerçaient comme avoués de telle abbaye ou encore à titre de seigneur foncier ou féodal ; ils ont été amenés à faire passer à l'arrière-plan le devoir d'obéissance au roi ; en d'autres termes, à agir en princes territoriaux plutôt qu'en officiers publics.

Ces dangers, les premiers rois saxons, les Otton, s'en sont pleinement rendu compte, et dès la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle ils ont tâché d'y parer par l'organisation de l'Église impériale.

(A suivre.)

# Ernest Renan et l'Étranger.

Cours de M. Henri TRONCHON,

Professeur à l'Université de Strasbourg.

---

## IV

Ernest Renan et Herder (Suite).

## III

LE THÉORICIEN DE L' « HUMANITÉ ».

Philosophie allemande, science allemande et, en plus, libéralisme français, autrement dit confiance généreuse dans les promesses de l'avenir, voilà, selon Faguet, ce qui *remplissait* le Renan de 1848 : « Il accueillit tout cela, en donnant à tout cela un tour particulier, en y faisant pénétrer, à proprement parler, la plupart des sentiments qu'il avait jusque-là appliqués à sa religion, et qui se trouvaient comme sans emploi. »

Renan l'indique bien souvent, l'indétermination même, le mélange indistinct des deux éléments, foi et pensée, qui fit tort à Herder auprès des croyants comme des philosophes, fut ce qui lui gagna cette âme, un peu comme celle de Quinet une génération plus tôt. Un souffle frais traverse l'œuvre, cela suffit au jeune Renan, dit M. P. Lasserre, qui semble outrer un peu — d'après Max Nordau ? — ce que la sympathie ardente et communicative de Herder couvre de confusion, de « brillant mol et sans relief », de couleur uniforme où « tout se noie ». Mais nous ne saurions guère dériver de Herder, comme on a fait en Allemagne, ce qu'il y eut d'élan démocratique chez le Renan de la vingt-cinquième année. On avait eu la même idée à propos de Lamartine : le Herder de son ami Quinet l'aurait fait docile aux voix de 1830. C'était une erreur (1). Il serait aussi vain de croire qu'à la distance d'une révolution l'action de Herder, plus pro-

(1) Cf. une étude de la *Revue de Littérature comparée* (oct.-déc. 1921) sur Herder et Lamartine. Et, pour ce qui suit, *Revue de Synthèse historique* (déc. 1922) : Histoire et philosophie de l'histoire en France aux alentours de 1830 ; *Revue germanique* (janvier 1924) : Victor Cousin « prophète » de Herder.



fonde sans aucun doute sur Renan, ait pu se substituer à toute une ambiance, à une leçon livresque, ancienne de plus d'un demi-siècle, à la souveraine leçon des faits.

Pourtant, après Herder hébraïsant, Herder penseur libéral, Renan avait connu, aimé Herder philosophe de l'histoire, théoricien généreux et confus de ce qu'il appelait, à la française, « l'Humanité ». Renan fut assez peu entiché, à vrai dire, de cette science à l'essai, la philosophie de l'histoire, importée de l'étranger vers 1830, d'Allemagne surtout, et proposée au public français qu'avaient longuement préparé nos débats anciens sur le Progrès et la Perfectibilité. Mais nous avons cru déjà constater des souvenirs herderiens assez nets dans les jugements que Renan fait de Rome, de la Chine ou de l'Égypte, de l'Assyrie ou du moderne Islam. Il a retenu de Herder, sinon les principes d'une discipline que ni Herder ni ceux qui l'ont suivi ne sont parvenus à constituer, du moins l'ébauche première ou le rappel de quelques grandes idées, communes à l'époque où Renan commence de penser par lui-même, et qui se sont insérées, Herder aidant, et d'autres, dans sa conception de la vie et des choses humaines.

Au lieu de consacrer des articles séparés à Kant, Fichte, Schelling, Hamann, Herder, Jacobi, Herbart, etc., une histoire de la philosophie devrait être, selon Renan, l'histoire des pensées de l'humanité : « Le grand entourage de l'humanité, où est-il ? Ce serait sur ce fond permanent qu'il faudrait faire jouer les individus. » En partie d'après un article ancien de Jouffroy dans le *Globe* et une leçon fameuse de Cousin, il semble réserver à Hegel l'honneur d'avoir « le premier exprimé avec une parfaite netteté cette force vitale et en quelque sorte personnelle qu'est cette tendance spontanée et constante vers un but idéal » : ce que Herder n'avait que vaguement imaginé, dit-il d'après eux, ce que ni Bossuet, ni Vico, ni Montesquieu n'avaient vu ; en 1860 un article à la *Revue des Deux Mondes* rattachera encore la philosophie de l'histoire, œuvre originellement juive, à Bossuet, Vico, Herder. Mais dans les *Débats*, en 1869, Renan reprendra sous une forme un peu différente une citation de Herder que faisait l'*Avenir de la Science*, sur l'humanité capitalisant seule ses découvertes, accumulant toujours le cens du capital pour former le fonds commun de l'espèce : à quoi est inapte l'animal le plus capable « d'élargir ses aptitudes par l'éducation ».

Les préoccupations sociales de l'heure y ont aidé sans doute : vers 1848 la politique enthousiaste et provisoire de Renan et aussi, plus durable, la notion du monde où elle se fonde, ont

trouvé un appui dans les *Idées pour servir à l'Histoire de l'Humanité*. Ici encore, secours à une âme en état de crise. Ici encore, la crise préexistait.

### 1. — Renan et l'humanité à la Herder.

Un fragment de l'*Avenir de la Science*, détaché en article au lendemain de la révolution, recueilli plus tard aux *Questions contemporaines*, cite ce mot de Herder : « Pour la politique, l'homme est un moyen ; pour la morale, il est une fin », et ajoute, généreux jusqu'à la chimère : la révolution de l'avenir sera le triomphe de la morale sur la politique. De-ci de-là, au travers de tout le volume, plus d'une citation de Herder, de son « admirable fragment » intitulé *Sur le Caractère de l'Humanité*, de sa « belle pièce » du *Crépuscule* : « Le cœur ne bat que pour ce qui est loin... Le besoin est le poids de l'horloge, qui en fait tourner toutes les roues » ; et ailleurs : « la ligne de l'humanité n'est ni droite ni uniforme ;... ni l'asymptote, ni l'ellipse, ni la cycloïde ne peuvent nous en représenter toute la loi ». La *Réforme intellectuelle et morale* aura encore un souvenir pour l'asymptote chère à Herder, entre autres. « La perfection d'une chose consiste en ce qu'elle soit tout ce qu'elle doit et peut être » ; c'est du Herder toujours, cité par Renan, qui pense noter ici quelque analogie avec le *De Monarchia* de Dante.

Erudition herderienne de détail, acquise à meilleur compte que l'on ne serait d'abord tenté de le croire. Un *Choix de Belles-Lettres allemandes* publié en 1827 à Paris et Strasbourg par Ehrenfried Stœber et Noël et que l'année suivante — non sans quelques suppressions — des professeurs alsaciens traduisirent à Haguenau sous le titre : *Cours de Littérature comparée, Leçons allemandes de Littérature et de Morale*, donnait ces divers textes, que Renan eut seulement la peine ou le mérite de recueillir et retenir, sans doute d'après l'édition allemande. Tous d'ailleurs se retrouvent — sauf un — dans l'extrait intitulé : « Ueber den Charakter der Menschheit. » Quant à la citation isolée sur le cœur qui bat pour ce qui est loin, elle se cache au second volume, où le *Crépuscule* de Herder avait enchanté Renan.

Quoi qu'il en soit, sa conception de l'homme social, de son rôle au sein de l'univers, telle qu'elle s'offre à lui dès qu'il se trouve mêlé à la vie profane, telle que les approches de 1848 la lui imposent, fervente jusqu'à l'exagération et condamnée à se désavouer, semble bien retenir quelque chose de ce Herder qu'entre temps il admire. Par Krummacker peut-être, par Herder plus encore,

il se réconcilie avec la Nature, non plus comprise à la manière mécanique de certains philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, note M. J. Pommier, « mais animée et fraternelle..., délicat reflet et comme symbole de l'âme humaine » ; il apprend à « substituer définitivement l'humanité à l'individu dans les questions morales ».

Comme Herder, et d'autres, dès la jeunesse il insiste sur cette idée, que l'homme n'est pas un être à part, qu'il a des voisins, qui subissent l'effet en retour de ses dégradations ou de ses outrances. Tout ce qui élève l'homme au-dessus de l'animal, « tout cela est sacré, tout cela est digne de la passion des belles âmes ». Mais, encouragé sans aucun doute par Herder (dont on a blâmé à tort, semble-t-il, l'anthropocentrisme, sans trop aller plus loin que les apparences), Renan répudie toute conception anthropocentrique, orgueilleuse et dérisoire.

Il l'écrit à Berthelot, qui a dû l'aider à s'en convaincre, la géologie « tient le secret de l'histoire », la géologie et ce que les *Cahiers de Jeunesse* appellent les *cunabula mundi* ; ces révolutions des époques créatrices ont décidé le sort de l'humanité. La géographie physique elle aussi est un facteur essentiel de l'histoire, insuffisant cependant à expliquer la formation des nations, qui sont avant tout des principes spirituels. L'histoire de la terre et les « catastrophes de la planète », cette planète hors laquelle l'action de l'homme peut être considérée comme nulle, mais dont sa présence a changé l'aspect, jouent leur rôle parfois chez Renan, assez tard, jusque dans les *Conférences d'Angleterre* et les *Dialogues*, comme dans les premiers livres des *Idées herderiennes*, comme chez maint successeur de Herder. Quand l'homme apparut sur ce sol encore créateur, sans être allaité par une femme ni caressé par une mère, sans les leçons d'un père, sans aïeux ni patrie, dit *l'Origine du Langage*, songe-t-on aux faits étranges qui durent se passer dans son intelligence, à la vue de cette nature féconde dont il commençait à se séparer ? Il dut y avoir dans ce premier éveil de l'activité humaine une énergie, une spontanéité dont rien ne saurait maintenant nous donner une idée. Et déjà *l'Avenir de la Science* déclarait, tout à fait à la façon de Herder — ou de Frédéric Schlegel, cité un peu plus loin avec insistance : « L'enfant et le sauvage seront donc les deux grands objets d'étude de celui qui voudra construire scientifiquement la théorie des premiers âges de l'humanité » : l'observation psychologique de ces races est, malgré les dédains de l'homme civilisé, une science du plus haut intérêt ; « ces anecdotes rapportées par des voyageurs, qui semblent bonnes tout au plus à amuser des enfants, renferment en effet les plus profonds secrets de la nature humaine. »

Dès les *Cahiers de Jeunesse*, Renan affirme que tout concourt à la fin de l'humanité : le Lapon comme le Cafre, le Talapoin comme le Samoyède ou le Yogui, toutes peuplades dont Herder, après d'autres, avait parlé plus d'une fois avec intérêt. Même l'idiot, ajoute Renan. Sur l'infinie diversité des choses humaines, « l'énorme variété de l'homme », il y aurait, dit-il, un poème à faire. Le développement de l'humanité n'est « qu'une bulle sur la surface de l'infini ». Au regard d'un renouvellement perpétuel qui tend à créer « l'humanité permanente », l'individu n'est rien. Renan lui aussi, après Herder, avec tant d'esprits remarquables du temps, proclame sa foi dans l'humanité, dans l'œuvre de l'humanité. Une foi qu'alarme un peu Lucrèce. Mais l'humanité marche comme une armée, dit-il ; « les grands hommes forment les éclaireurs avancés, le gros suit, de plus ou moins loin » ; il avait pu retrouver ceci dans Herder, après l'avoir lu chez le Cousin de 1828.

Plus encore que Herder, et avant lui, le Cousin d'alors, hegelien non douteux mais honteux, a pu, nous l'avons dit, lui prêcher que tout dans le monde est logique, c'est-à-dire conduit par des lois, et procède d'un type primitif unique. Longtemps préoccupé par ce qu'il appelle le secret de la vie organique, le passage du brut au vital, Renan constate partout dans la nature des lois : loi de continuité, sensible à travers toute chose, lois de l'homme ou du monde par lesquelles tout au monde est fait. Mais quand l'*Avenir de la Science* répète : « il n'y a pas dans la nature de gouvernement temporaire, ce sont les mêmes lois qui régissent aujourd'hui le monde et qui ont présidé à sa constitution : la formation des différents systèmes planétaires et leur conservation, l'apparition des êtres organisés et de la vie, celle de l'homme et de la conscience, les premiers faits de l'humanité, ne furent que le développement d'un ensemble de lois physiques et psychologiques posées une fois pour toutes... », l'*antiprovidentialisme* de Renan, dès lors très décidé, paraît vraiment n'avoir d'autre base ici que les premiers livres des *Idées* herderiennes, en raccourci.

Il semblait très voisin de Herder déjà lorsqu'il se bornait à dire que l'homme n'est pas un être stable, mais se fait ; que toute science de l'homme est donc une science historique, une science de développement, que même l'homme se fait seul beaucoup moins qu'il *n'est fait* : ce que son cher Malebranche avait dit un peu autrement. Dans l'*Avenir de la Science* encore, cette formule est de frappe assez herderienne : « L'humanité, comme tout être organique, tend au parfait, c'est-à-dire à la plénitude de son être ». Qu'entend-il par là ? lui-même a pris soin de nous l'indiquer : « Le



fin de l'humanité, c'est d'offrir dans un type individuel le tableau abrégé de l'humanité complète... Le modèle de la perfection nous est donné par l'humanité elle-même, la vie la plus parfaite est celle qui représente le mieux toute l'humanité». La moralité ne fait donc pas seule la perfection : et ici Renan dépasse nettement Herder. La poursuite du vrai, du beau, n'est pas une simple jouissance. Compromis entre deux conditions opposées, comme l'avait dit Herder à son tour, un peu d'après Pascal, l'homme a pour devoir essentiel d'être tout ce qu'il peut être : le mot, si bien marqué, semble-t-il, au coin de l'égoïsme romantique, est de Herder. Malicieusement peut-être, Renan dès ses débuts applique le principe au moins romantique des hommes, à l'un des esprits qu'il aima le moins : Boileau, dit-il, est un de ceux qui « réalisent bien leur type » ; Boileau, « étant ce qu'il est, ne pouvait être plus parfait qu'il est ». *Patrice* bientôt jugera de semblable manière l'esprit de deux cités illustres, Sparte et Athènes : « Toute chose est excellemment ce qu'elle est, il ne faut pas lui reprocher de n'être pas ce qu'elle n'est pas ». Renan expliquera, excusera par là quelques faiblesses de l'Italie contemporaine ; son *Abbesse de Jouarre* encore dira, presque de même : « L'inexorable loi qui gouverne les choses humaines fonde la justice avec l'injustice, le progrès de la raison avec la barbarie. Nous-mêmes, n'avons-nous pas été, à l'origine, les instruments irréflechis du mouvement que nous voudrions maintenant arrêter ? Chacun obéit à sa nature... » Et *l'Histoire d'Israël* fera grief à la Grèce de n'avoir pas su établir l'*humanitarisme*, tandis qu'Israël, lui, créait définitivement la religion de l'humanité.

## 2. — Renan et l'humanité à la française.

Dans cette notion qu'a Renan de l'humanité il ne serait que sage, et M. Walter Kùchler s'en est avisé, de réserver aussi leur part à quelques philosophes français contemporains. Non qu'ils aient dû autant qu'il croit à la pensée allemande. Si nos socialistes, comme on l'a dit, « font une suite assez logique à Hegel et Herder » (1), pour les premiers d'entre eux c'est bien sans l'avoir voulu ; Herder et Hegel se rattachent de loin à une tradition qu'eux-mêmes reprennent directement. En ce qui est de Renan, il faut d'ailleurs distinguer. Fourier, Comte et Proudhon, trop systématiques et absolus, effleurent à peine son esprit. Les fondateurs du

(1) W. Kùchler, *E. Renan, der Dichter und der Künstler* (1921), p. 32. — H. Parigot, *Renan, l'égoïsme intellectuel* (1909) p. 70.

Saint-Simonisme l'ont intéressé davantage, et il a eu de la sympathie pour Pierre Leroux.

Il voyait Fourier « plus près du vrai que le physicien qui croit son petit univers égal à celui de Dieu ». Mais, en attendant de lui comparer plaisamment Ezéchiël, tout l'attirail de ceintures, couronnes et aurores boréales que Fourier « à pleines mains » répandait sur le monde, ne lui a jamais paru pouvoir tenir contre les découvertes contrôlées des réalistes « qui connaîtront de science certaine la vérité des choses ».

L'originalité d'esprit de Comte, l'« honorable indépendance » dont il fit preuve, n'empêchèrent pas Renan de le tenir, dès la jeunesse, pour un piètre philologue, qui ne sut pas suivre « les lignes infiniment flexueuses de la marche des sociétés humaines », n'entendit rien aux sciences de l'humanité, les comprit de façon étroite et y appliqua « la méthode la plus grossière ». Il notera plus tard l'agacement qu'il eut à voir Comte érigé en grand homme de premier ordre, pour avoir dit en mauvais français ce que tous les esprits scientifiques, depuis deux cents ans, ont vu aussi clairement que lui. Grosse question, que celle du positivisme de Renan. Positivisme inébranlable, selon M. J. Bourdeau. Mais, semble-t-il, scientifique beaucoup plus que doctrinal et théorique. Le fondateur du système agit peu sur lui. Faguet jugeait qu'il avait « dominé d'une façon presque tyrannique la pensée de Renan en ses premières démarches ». Mais M. Parigot a nié cette influence et Brunetière, après avoir cru Renan disciple de Comte, s'était sagement ravisé, et allait jusqu'à voir en lui un simple Cousinien.

De même Proudhon. Ernest Hello, faisant le procès de Renan. l'Allemagne et l'athéisme au XIX<sup>e</sup> siècle, a cru pouvoir associer Proudhon et Renan. Mais, si Berthelot aime Proudhon, Renan le jugeait trop raisonneur et logicien, trop scolastique et abstrait, « intelligence philosophique très distinguée », d'une extrême souplesse, qui s'ouvre à toute idée, mais contre qui indisposent « ses airs d'athéisme et d'irréligion ».

Sur l'« école célèbre » de Saint-Simon, le jugement de Renan est mitigé. Les *Cahiers de Jeunesse* déjà notent une conversation avec Garnier, professeur de philosophie en Sorbonne, qui « veut à force le progrès continu » à la façon de Turgot, Condorcet, Saint-Simon ; Renan tient pour l'idée « si simple » du progrès en spirale, à la Goëthe, et on le sent méfiant à l'égard du Saint-Simonisme. Pourtant le fondateur avait réellement l'esprit scientifique, bien qu'il fût superficiel par défaut d'éducation première. Bazard lui-même était « un philosophe dans la plus belle acception du

mot ». L'école aurait pu devenir notre philosophie originale du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais les esprits moins sérieux y ont triomphé. Le malheur a été qu'elle franchit avec eux la ligne très délicate au delà de laquelle l'école philosophique devient secte. M. Georges Sorel n'en relève pas moins de nombreux souvenirs saint-simoniens dans la *Vie de Jésus* et les *Apôtres*. On entrouverait aussi dans l'*Antechrist*, *Saint Paul*, l'*Eglise chrétienne* ; dans son étude sur l'*Ecclésiaste*, Renan se plaît encore à dire le Saint-Simonisme issu en grande partie du judaïsme.

Quant à Pierre Leroux, il l'avait connu, plus ou moins mal, dès le séminaire, surtout par ouï-dire, et par des rapports peu bienveillants. De même Jouffroy, Cousin et d'autres qui devaient le passionner, puis, assez longtemps, compter pour lui. A l'époque de son *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, il s'inscrit en faux contre la tentative de Leroux pour dériver le christianisme de l'hellénisme, même en le combinant avec le judaïsme et l'Orient. C'est un peu contre lui qu'il essaiera de montrer la source « pure de tout hellénisme ». Bientôt pourtant il défendra contre les accusations passionnées de sa sœur Henriette cet homme « presque aliéné d'esprit, mais d'un si admirable cœur », qu'il a lu, dit-il, un peu plus qu'elle n'a pu le faire. Fou sublime. Il l'admire, comme bien d'autres dans le passé, comme Platon, sans être tenté de se faire leur disciple, ni solidaire de toutes leurs rêveries. Ame forte, qui a préféré au réel ce qu'elle considère comme la vérité. Homme digne du respect « de tous ceux qui attachent encore un sens au mot vertu » : il a voulu rester dans la plus profonde misère pour le culte de sa pensée. Son érudition, sa critique peuvent atteindre « le dernier degré du ridicule », Renan respecte en lui « une conviction assez forte pour absorber si puissamment une vie ». Un apôtre, dit-il, et il ajoute : « L'apôtre est à moitié fou, les gens pratiques le regardent comme idiot, parce qu'il n'a d'œil que pour le ciel » : ceci dès le 17 janvier 1849. Il connaît personnellement Leroux, et se souvient de telle « grosse bêtise » qui lui fut dite un jour à propos de Jésus. Même quand il le voit bientôt, vers le moment où il rédige l'*Avenir de la Science*, « égaré », patriarche d'une petite Église, cherchant la Trinité en toute chose, croyant à l'efficacité du nom de Jéhova, entouré d'affiliés inquiétants, il le préfère encore à plus d'un « prétendu philosophe ». Et on l'accusera de plagier Leroux en rédigeant *Averroès*. — Ce fut, semble-t-il bien, Leroux qui marqua le premier de la froideur ; il y eut même de lui toute une polémique au sujet de *Job*, contre Renan et son *margouillis*, et le « galimatias » que lui paraissait être la traduction de Renan. Leur commun bon ami

Eckstein, malgré tout le bien qu'il disait de Renan, ne réussit pas éviter qu'au désaccord des idées ne s'ajoutât, unilatérale mais décisive, une évidente mauvaise humeur. Mais la *Réfutation de l'Éclectisme*, publiée par Leroux en 1839, avait dû plaire assez à Renan, au moins comme tendance, et pouvait lui avoir remis en mémoire les « six belles pages, artistement jetées et parfaitement écrites », que douze ans plus tôt Jouffroy avait consacrées à Bossuet, Vico, Herder. Renan retrouvait son cher Herder d'alors cité dans l'*Égalité* de 1838, avec Lessing ; et dans ce *Christianisme* publié en 1848, Lessing encore, dont le *Job* de Leroux, en 1866, moins tendre à Herder et à « ses phrases qui ne valent pas des raisons », accusera Renan de n'avoir jamais connu l'*Éducation du genre humain*. Enfin et surtout le livre *De l'Humanité*, en 1840, avait de belles pages, herderiennes déjà peut-être, sur les rapports de l'homme avec la plante et l'animal au sein du monde organisé.

Les uns et les autres avaient repris directement à la tradition de notre xviii<sup>e</sup> siècle et de la Révolution française cette idée d'*Humanité* qui vers le même temps animait l'ouvrage de Herder, transposée dans les tonalités de la méditation religieuse et d'une sorte d'Harmonie philosophique. Ce serait toute une étude, intéressante et délicate, de faire le départ entre l'étranger et la France dans cette notion d'Humanité qui fut pour Renan, de la vingtième à la vingt-cinquième année, un article de son nouveau credo : « Ma confiance dans l'humanité commence à s'ébranler, notaient ses *Cahiers de Jeunesse*. Je crois à son perfectionnement, car c'est un fait ; mais j'ai conçu des doutes énergiques sur l'hypothèse que j'y adjoignais, à savoir la déification au terme... Il est physiquement certain que le monde finira. Et que deviendra alors tout le progrès ? Il s'éteindra, et ce sera à recommencer. Ainsi, pas trop de confiance dans le progrès de l'humanité en tant qu'humanité ». Ailleurs il voit les diverses phases de l'humanité se différenciant l'une de l'autre sans pouvoir toutefois se dispenser d'avoir quelques points communs ; d'où, comme il dit, l'apparence incomplète des développements successifs. C'est une grande tapisserie historique qu'elle trame et laisse se défiler derrière elle. Mais « les ressorts de l'humanité ne s'usent pas », et tout ce qui sert à son progrès, « quelque humble et profane qu'il puisse paraître, est par le fait respectable et sacré ». Même en pleine jacquerie du plus odieux caractère, il s'écrierait encore : « Vive l'humanité ! L'humanité seule est admirable ». Pour lui, et il s'en faut d'« un pas » que ce soit une croyance générale, la vraie philosophie est la science de l'humanité, c'est-à-dire l'*histoire* de cet être en perpétuel devenir.



Du Hegel ici peut-être ? Ailleurs du Humboldt, dont il loue la façon de faire, au second volume du *Cosmos*, la vraie psychologie de l'humanité : l'humanité sur un plateau de la balance, le *Cosmos* sur l'autre, dit M. J. Pommier, « l'une descendra quand l'autre montera ». Du Herder aussi, un peu tout au travers. Mais de qui, sinon de la France contemporaine et quelques-uns de ses oracles philosophiques, des aveux ou cris de ce genre : « C'est cette foi à l'humanité, ce dévouement à son perfectionnement et par là à son bonheur, que j'appelle la religion nouvelle... Nous voulons en un mot augmenter la masse de l'humanité et par là sa quantité de mouvement. Pour faire marcher l'humanité, il faut la traîner, elle est naturellement lourde et endormie ». Et dans une lettre de février 1849 : « Il faut marcher, marcher à tout prix, sans regarder ce qu'on brise et ce qu'on renverse. Où en serait l'humanité, sion s'était arrêté à ces scrupules ?... » Quelques mois plus tôt, il prévoit le jour proche où le socialisme deviendra « une loi évidente et reconnue, dégagée d'exagérations et de chimères ». Et pourtant, peu après, il déclare n'être pas socialiste. « Un nom est une limite... Je suis homme, raisonnable et sensible ; tout ce qui est humanité est ma loi. »

### 3. — Rêves.

Le premier enthousiasme rassisi, que gardera-t-il de ses conseillers français, que rendra-t-il aux philosophes étrangers, à Herder, dans ce qui reste un principe de son programme intellectuel ? « Sans autre intention que de découvrir l'exacte nuance de ce qui est... rôle obscur mais fructueux pour la science », rechercher les lois auxquelles obéit l'histoire de l'humanité, vaste ensemble où tout est essentiellement inégal et divers, mais du même ordre, issu des mêmes causes, obéissant aux mêmes lois. Travailler pour le petit nombre de ceux « qui marchent dans la grande ligne de l'esprit humain ». L'humanité a tout fait, disent encore les *Études d'Histoire religieuse* « et, nous voulons le croire, tout bien fait » ; elle n'accepte d'autres chaînes que celles qu'elle s'impose elle-même. Mais les *Nouvelles Études* ne la voient plus que s'avancant dans la voie du progrès « d'un pas prodigieusement inégal » ; il ne semble pas à Renan qu'aucun symbole puisse « exprimer la marche de l'humanité dans le passé ; encore moins contenir la règle de son avenir ». Tout ce que prouvent les hommes les plus purs, les plus *saints*, les plus hauts, c'est que l'homme crée par sa volonté « une force étrange dont la loi n'est pas celle de la chair » ; les sciences modernes de la nature et de l'histoire

lui montrent ce que même un Spinoza n'a point vu, « un infini vivant et fécond présidant dans l'espace sans bornes à un développement toujours de plus en plus intense. » M. J. Pommier nous a redit quelques-unes des paroles dernières de Renan, mourant « dans la communion de l'humanité » : d'*Ernest et Béatrice* aux *Feuilles détachées*, comme le note son biographe, c'était resté la croyance de sa vie.

L'*Antéchrist* reporte à un avenir lointain cette fin du monde dont s'épouvantaient les illuminés du premier siècle après Jésus, découvre l'idéal au delà des alternatives changeantes, avec saint Jean, et affirme que cet idéal sera réalisé un jour, cela au nom des lois du progrès de la vie, et par comparaison à ce que sont dans l'arbre ses innombrables bourgeons, dans l'être vivant ses myriades de cellules : faut-il, par delà les biologistes contemporains de France ou d'ailleurs, remonter jusqu'à telles déclarations analogues des premiers livres des *Idées* ? Quand les *Dialogues philosophiques* et déjà l'*Histoire des Langues Sémitiques*, et plus tard les *Feuilles détachées*, semblent admettre, au delà de la sphère humaine, des organisations supra-terrestres qui seraient à l'homme ce que l'homme est à l'animal ou aux plantes, peut-on voir là un souvenir lointain déjà, mais net, du livre V des *Idées* : « l'état présent de l'homme est probablement le lien qui unit deux mondes » ?

Même désabusé de bien des illusions, la croyance au progrès humain n'a jamais abandonné Renan. Moins absolue seulement, désormais plus souriante que passionnée, moins ambitieuse aussi, et satisfaite à meilleur compte, des *Cahiers de Jeunesse*, de l'*Origine du Langage* à l'*Antéchrist*, à l'*Histoire d'Israël*, il l'affirme d'une manière assez herderienne, semble-t-il.

De résumé en résumé, de type en type, le progrès se fait non pas simultanément dans toutes ses parties, mais par oscillations, par lutte ou « polarisation » de tendances contraires. Le mot est contemporain, l'idée ancienne. « L'harmonie de l'humanité résulte de la libre émission des notes les plus discordantes. » La vie même n'a-t-elle pas son origine dans un conflit entre forces contraires ? Tout est action et réaction. Nulle exclusion ne se justifie. Parfois ceux qui tirent le plus obstinément le char en arrière sont ceux qui le font le mieux progresser ; un coup de barre en recul pousse le navire en avant.

Admirable optimiste que rien ne corrige ou ne décourage, Renan là encore semble rejoindre Herder. Influence ? Analogie de tempérament, sauf l'irrévérence où Renan de plus en plus s'amuse et amuse son public, et que Herder ignore pleinement ?

Dire comme le Philalèthe des *Dialogues* : « Nous travaillons pour un dieu, de même que l'abeille, sans le savoir, fait son miel pour l'homme », c'est rester assez herderien ; mais c'est de beaucoup le dépasser, et sciemment forcer la note, à la Hartmann, à la Schopenhauer, que donner pour devoir au grand homme, à l'homme de génie, de « conniver à la politique de l'Éternel », de contribuer à « tendre les lacs mystérieux de la nature..., à tromper les individus pour le bien de l'ensemble », de se faire le complice de Dieu, et collaborer à la fraude qui est la base de l'Univers.

La nature ne fait jamais d'impasse, dit en 1884, à propos de bouddhisme, Renan comme Herder ; l'esprit éternel tire son profit de toute chose, les reculs apparents produisent des forces pour un élan nouveau. Ce que veut Iahvé arrive toujours, constate Renan au tome I<sup>er</sup> d'*Israël*, d'autres gagnent là où nous perdons ; et son drame de *Caliban* rappelait qu' « au fond l'éternelle raison se fait jour par les moyens les plus opposés en apparence ». Le mal est la condition de l' « existence consciente » et du bien, l'erreur mène à la vérité, Renan est aussi peu foncièrement pessimiste que sceptique. « Rien n'est fort qu'en contrariant la nature, dit-il encore dans son *Histoire d'Israël*, l'arbre naturel n'a pas de beaux fruits. » L'homme n'est soutenu que par l'effort et la lutte : lutte contre la nature, donc, et lutte de races. Et pourtant, en ce monde, « tout a sa place et son rang, son utilité, sa nécessité même ». Il est, malgré les obscurités qui l'entourent, le fruit d'une tendance intime vers le bien, d'une suprême bonté ». Renan l'assure comme Marc-Aurèle : Herder est un des « libres esprits » qui ont pu l'encourager à n'en pas douter.

De même l'idée qu'avait Renan vers 1845 de la liberté humaine fait songer à Herder. Mais aussi à Ballanche, que Renan aime et dont la théorie des *épreuves* doit à Herder si peu que rien. « L'homme a assez de liberté pour lutter, dit Renan, pas assez pour dominer la destinée, tout juste assez pour souffrir. » Quand il écrira que la douleur crée l'effort, qu'elle est salutaire, ce qui est sa manière de voir ordinaire, note M. J. Pommier, est-ce un lointain souvenir de Herder ? ou Ballanche l'inspire-t-il encore ? En 1862, le thème fondamental n'a guère varié, mais le souvenir des *épreuves* imposées par la Providence a fait place à une conviction nettement rationaliste, que Ballanche n'eût pas admise, et devant laquelle Herder eût hésité : « La marche de l'humanité est la résultante immédiate de la liberté qui est dans l'homme, et de la fatalité qui est dans la nature » ; elle s'explique suffisamment de la sorte, sans qu'aucun agent surnaturel vienne la troubler ni doive intervenir dans la conduite morale ou matérielle de l'uni-

vers : ce que Renan confirme en 1867 dans sa *Lettre à Guérault*, et à quoi il rattache toute sa négation du miracle et du surnaturel, en histoire comme en religion.

#### 4. — *Symboles.*

Il semble avoir ainsi cueilli chez Herder des raisons de se donner raison à soi-même, en son adhésion fiévreuse et pourtant longuement débattue aux idées, nouvelles pour lui, qui animaient toute une partie de sa génération. Il y a pris encore des exemples heureux, et quelques symboles dont la virtualité poétique enchantait son âme comme s'ils avaient été neufs. « Métaphores ou analogies », dit M. Parigot, empruntées à la poésie naturaliste de Herder. Arguments aussi.

Pour expliquer l'existence d'une vie de l'humanité, dont « l'immense développement historique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du XIX<sup>e</sup> » ne permet pas de douter, et auprès de laquelle la vie de l'individu compte peu, pour expliquer aussi ce que le simple sentiment religieux eut de naturel à l'homme dès qu'il se distingua de l'animal, comme dit encore la *Vie de Jésus*, il recourt volontiers à une comparaison d'apparence herderienne. La cellule de l'abeille ne saurait exister sans la ruche, la ruche a donc une reprise à exercer sur l'abeille, déclare-t-il en note à l'*Avenir de la Science*, après avoir cité Herder ; et dans un article de 1869 aux *Débats* : l'abeille ne peut se concevoir abstraction faite de la ruche, ni construire à elle seule son alvéole. Un de ses *Dialogues philosophiques* y reviendra. Et dès *Patrice* : « La religion n'est que la part de l'idéal dans la vie humaine. L'humanité a bâti des temples comme l'abeille a construit ses alvéoles, comme l'araignée a tissé ses réseaux. Ainsi envisagée, peut-elle avoir un sérieux contradictoire ? » Il le redit à propos de Job, l'homme fait du divin comme l'araignée tisse sa toile. Ailleurs, peu après avoir déclaré l'humanité la plus haute expression de la vie de la nature, ce qui est tout à fait selon l'esprit herderien : « L'humanité n'atteindra jamais l'équilibre, qui est la fin du progrès, comme les abeilles, les fourmis, qui ont trouvé leur point de repos ».

L'esprit est le but, de même que le but de la plante est la fleur, déclare l'*Avenir de la Science* ; sans racines, sans feuilles, il n'y a pas de fleurs. La plante, invariablement fixée au sol nourricier, l'animal courbé vers la terre par ses sens, ses appétits, sont pour Renan jeune, comme déjà pour Herder, le symbole de la fatalité, à laquelle il souhaiterait voir l'homme soumis s'il ne jouit pas d'une complète liberté. La fleur surtout, et son inconsciente



coquetterie qui présage la mort plus ou moins proche, et les transformations de la chrysalide, qui de la plus laide chenille peuvent faire le plus beau papillon, seront pour Renan jusqu'en 1884, en 1889, comme pour Herder, les symboles préférés, humbles mais exacts, de cette aspiration à l'idéal que la nature a mise au cœur de l'homme. La plante qui a porté sa fleur ne consent pas à mourir pour cela, constate l'*Antéchrist*, et il range le judaïsme parmi les « squelettes ambulants » qui survivent à l'arrêt qui les a frappés. La beauté, c'est la parure que se donnent la fleur et l'animal en vue de l'amour, sans que jamais la nature commette une faute de dessin, dit Renan vieilli, dans son étude si humaine sur Amiel, et jusqu'en son *Examen de conscience philosophique* : la fleur, problème sans égal, son parfum, sa beauté, aussi émouvante que celle de la jeune fille, et partout dérivée de l'amour comme de son vrai principe. Le couplet délicat et passionné que la séduisante Imperia file avec art au Jacinto de *Caliban*, c'est un thème herderien, chaleureux, caractéristique, savamment transposé et orchestré. Belle chose qu'on se redit toujours avec délice ; Herder n'aurait-il pas rendu d'autre service au Renan de 1878, que le fait d'avoir inspiré cela serait presque un titre de gloire : « De ce qu'une chose est éphémère, ce n'est pas une raison pour qu'elle soit vanité. Tout est éphémère, mais l'éphémère est quelquefois divin. Voyez le papillon : c'est moins un animal à part, que la floraison d'un autre animal. Le papillon est un âge du vermisseau, comme la fleur est un moment passager de la plante. Une créature peu douée en apparence, peu riche de vie et de conscience, condamnée, vous le diriez, à ne représenter dans la nature que la laide et pâle existence, à faire nombre et à remplir un des vides de l'échelle infinie, s'éveille tout à coup. L'insecte lourd et rampant devient ailé, idéal ; sa vie est tout aérienne ; être de terre, pétri de grossières humeurs, il devient hôte de l'air et fils du jour. Qui a fait cette merveille ? L'amour. Le papillon, c'est la période d'amour. N'admirez plus s'il épand ainsi ses ailes, s'il caresse toute fleur, s'il poursuit çà et là son joyeux caprice. Tout est d'or à ses yeux, tout nage pour lui dans cette atmosphère embrasée qui fait la beauté des choses. Heureux être ! il s'épanouit à son heure, il rejette sa lourde robe de boue, il s'enivre, il mène durant quelques moments la plus céleste des vies, puis il meurt. Il ne fleurit que pour mourir. Sitôt qu'il a pu assouvir sa soif, sitôt qu'il a bu sa pleine coupe de joie, il se dessèche. Heureux ! Pour lui, aimer, c'est vivre ; avoir aimé, c'est mourir. Je ne doute pas que, durant ce court espace, il ne se condense en la conscience de ce petit être tant de volupté, que sa vie fugitive ne l'emporte

sur celle des plus puissantes créatures et ne dépasse de beaucoup en valeur celle de la grande majorité des hommes. Court et brillant éclair, fleur d'un jour, salut à toi, ô bien-aimé de Dieu, à toi dont la vie resserre en quelques heures ces trois moments divins : fleurir, aimer, mourir ! »

Comment ne pas dire avec Orlando, Ercole, Ruggiero ensemble : « Bravo, Imperia ! » même si le Herder qu'elle interprète avec tant de charme est un Herder bien *hédonisé* ? M. Walter Kùchler ne semble pas l'avoir reconnu dans ce « petit morceau de bravoure », ni d'autres. Moins souriante, l'*Eau de Jouvence* elle aussi montrera le papillon, avec la fleur et son pollen près du fumier, la vie qui touche à la pourriture, comme exemples de la prodigalité nécessaire du « grand semeur aveugle » au but secret. Quand M. Nicolas Ségur décrit *M. Renan devant l'amour*, il n'a garde d'oublier toutes ces évocations émues, plus attendries à mesure qu'approche l'heure de l'adieu à la beauté des choses périssables, la fleur, le papillon, la femme, cet « abrégé de la bonne création, l'argument suprême de Dieu », et ces parures fugitives, moins vaines qu'on ne croirait, si elles sont « une sorte de matérialisation de l'idéal ». Et l'on pense au *Banquet* de Platon, peut-être. A Michelet peut-être aussi, grandement admiré de Renan comme historien, et à qui l'étude amoureuse de la nature avait offert une diversion forcée et bienfaisante, brillante et hardie. Mais il convient de faire à Herder sa très large part. A Herder beaucoup plus qu'à Dupuis et Cotonet, au *signolage* de qui songe M. Parigot. Même si Herder y était pour quelque chose, ce qui peut se défendre. En tout cas, cette « sorte de botanique mystique à la gloire de la fleur », Renan ne l'*invente* pas.

Serait-il exact, d'ailleurs, de voir en tout ceci une *assimilation* établie par Renan, des sciences de la nature à la science de l'humanité ? Il le disait dès *l'Avenir de la Science*, dès l'âge où son cœur de jeune savant, rude encore, s'ouvrait à peine à l'admiration, au culte de la pure et simple beauté, elle aussi divine : physiologie, anatomie comparées, zoologie, botanique, sont les sciences qui apprennent le plus de choses sur l'essence de la vie ; les mathématiques, qu'il avait aimées, fournissent des moules précieux pour la pensée, mais ne pouvaient offrir autant d'éléments à sa « manière d'envisager l'individualité et le mode de conscience résultant de l'organisme ». Ici Berthelot a marqué sa trace ? Herder aussi, puisque les souvenirs que Renan garda de lui persistent.

Ils semblent se faire plus serrés, plus pressants, à mesure que Renan va vers la vieillesse ; il se reporte à quelques belles

pages des *Idées*, qu'on venait de retraduire, comme avec le regret d'avoir abandonné un peu ce vieux maître pour d'autres, moins dignes.

Vers 1845 ou trente ans plus tard, pour Renan comme pour Herder jadis, l'accroissement de l'être vivant, qu'à sa période décroissante la nature abandonnera, et la « crise génétique » de l'animal qui se pousse un membre, se transforme un organe, se coupe un appendice, sont un bel exemple d'harmonie de la vie universelle, c'est-à-dire de cet état « où tout dans l'être vivant se répond, s'épaulé et se tient ». Balancement entre avantages et inconvénients, tout résulte de là dans la nature. Encore en 1884 les exemples qu'en donne Renan, et qu'il emprunte aux choses organiques, semblent bien herderiens : tel, le levier du bras comparé à l'aile du pélican ; il avait pu en retrouver jadis la trace chez M<sup>me</sup> de Staël. Un fragment de jeunesse, l'*Idéal*, nommait en rythmes orientaux, après l'aigle l'insecte, après l'oiseau le polype, et à la fin Sirius endormi sur sa couche d'azur, où la pensée de Renan vieilli se reportera. Tout fait nombre, tout sert dans la nature dont l'homme est partie intégrante, dit encore le Renan de 1876, « le dernier zoophyte collabore au progrès ». Si assuré soit-il que le « tissu des faits de l'univers » n'admet ni caprice ni volonté particulière, il tient pour évident que le monde a un but, travaille à une œuvre mystérieuse, développée par l'effet d'une nécessité intérieure, d'un instinct inconscient, « analogues au mouvement des plantes vers l'eau ou la lumière, à l'effort aveugle de l'embryon pour sortir de la matrice, au besoin intérieur qui préside aux métamorphoses de l'insecte ». Faits que la science contemporaine lui rappelait avec insistance, mais dont le rapprochement semble assez herderien, comme aussi la déclaration qui suit : « Depuis l'astérie... jusqu'à l'homme le plus complet, tout aspire à être, et à être de plus en plus ». Il cite plus loin Schopenhauer et Fichte : sa mémoire remonte par delà.

En 1886 même, l'ange Gabriel mis en scène par Renan s'hardit à dire au Père Éternel, avec l'irrévérence familière aux âmes simples : « Quel parti vous avez tiré de l'organisation vertébrale, pour produire, au moyen de pulpes nerveuses insignifiantes, l'art, la science, la vertu ! » Matérialisme scientifique au moins apparent, dont Renan comme son ami Taine provoque le reproche : sous l'action de toute la biologie moderne, et l'influence persistante de Berthelot, quelque chose de Herder semble durer, vrai croyant que l'admiration pour les récents progrès de la découverte à travers la création expose au même grief.

## 5. — Conclusion.

Non que l'emprise de Herder sur Renan paraisse avoir été continue et dominatrice. A l'époque où il écrit l'*Avenir de la Science*, il en est encore à l'enthousiasme pour Herder. S'il y a quelque imprudence à dire le Renan d'alors « un fruit d'Allemagne », il peut être plus exact de voir en Herder la « colonne lumineuse » qui éclaire la voie nouvelle où son esprit s'engage, sans qu'il doive pourtant régler sur elle « l'effort de sa vie ». A cette date au moins, Herder est bien « le levain de sa science historique ». Est-ce J.-V. Leclerc, comme il l'écrit quelque part, est-ce un passage des *Idées*, ou des *Lettres sur l'Humanité*, qui lui a suggéré dès lors ses recherches sur Averroès ? Peut-être aussi, vers la fin, le souvenir d'un titre, *Zerstreute Blätter*, lui a-t-il inspiré celui des *Feuilles détachées* ?

Dans l'entre deux, il a un peu délaissé Herder philosophe de l'histoire, tout comme Herder hébraïsant. Est-ce, de même que pour Strauss, et bien davantage encore, « la couche d'ultra-hegéliens accumulée sur lui » qui le dérobe à Renan ? Ou bien range-t-il Herder parmi ceux qui, « aux époques de peu d'érudition », encyclopédisent ce qu'ils savent, comme il disaient 1845, et le collent à ce qu'ils veulent exprimer « comme une décoration ou un sceau de science » ? Pense-t-il déjà, comme au temps des *Souvenirs*, ceci, qui pourrait s'appliquer à Herder : « Le public aime que l'on soit absolument ce que l'on est ; il veut qu'on ait sa spécialité ; il n'accorde jamais à un homme des maîtrises opposées » ? Herder est-il déjà pour lui, comme Henri Amiel plus tard, un de ceux qui n'ont pas « su faire un livre, c'est-à-dire se borner » ? Dès 1848 il aimait assez peu ceux qui, tel William Jones, « déversent leur activité sur d'innombrables sujets ».

Il a nommé souvent Herder. Mais plus d'une fois il l'omet là où l'on pouvait penser qu'il songerait à lui : la *Vie de Jésus*, les *Apôtres*, *Saint Paul*, l'*Antéchrist*, citant le terme syro-chaldaïque de reconnaissance et d'encouragement, *Maran Atha*, oubliant qu'un ouvrage de Herder portait ce titre, comme les *Évangiles* parlant des frères et cousins de Jésus ignorent le traité que Herder leur avait consacré. Dès l'*Avenir de la Science*, quand il s'agit des hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'esprit humain, d'Érasme à Strauss, Herder n'apparaît pas ; plus tard, la méthode comparative appliquée à la science du langage et substituée enfin au règne d'Apollonios, lui paraît dater des Schlegel, à moins qu'on ne veuille chercher une vue première « véritablement juste »



dans Leibniz, puis Turgot. Son étude sur l'*Ecclésiaste* oublie Herder, tout comme les *Questions contemporaines* citant les vainqueurs de Sadowa, science et vertu germaniques, protestantisme, philosophie, s'en tiennent aux noms plus significatifs de Luther, Kant, Fichte, Hegel.

Mais l'essentiel est que jusqu'à la fin Renan, idéaliste fervent toujours, garde un souvenir à Herder, comme à l'un de ceux qui ont le mieux satisfait en lui le sens, la soif de l'idéal. En 1891 encore, au 3<sup>e</sup> volume de cette *Histoire du peuple d'Israël* où tant de faits contemporains sont évoqués par allusion, Renan oppose au « réalisme de fer » de l'Allemagne prussienne le « grand germanisme idéaliste des Herder et des Goëthe », qui devait y aboutir. Au lendemain de 1870 la préface de sa *Réforme intellectuelle et morale* faisait à Herder, l'un des créateurs de la patrie allemande avec Goëthe, Schiller et Kant, les honneurs d'un passage justement célèbre, souvent exploité comme l'aveu spontané d'une étrange naïveté.

Naïveté commune à Renan et à bien d'autres Français d'alors. Et l'on n'a pas assez pesé peut-être tout ce qu'il y a là de tristesse amère et de lourd désenchantement, d'abord à nu, à vif, et que bientôt va couvrir une ironie appliquée : « L'Allemagne avait été ma maîtresse ; j'avais la conscience de lui devoir ce qu'il y a de meilleur en moi. Qu'on juge de ce que j'ai souffert, quand j'ai vu la nation qui m'avait enseigné l'idéalisme railler tout idéal, quand la patrie de Kant et de Fichte, de Herder, de Goëthe, s'est mise à suivre uniquement les visées d'un patriotisme exclusif, quand le peuple que j'avais toujours présenté à mes compatriotes comme le plus moral et le plus cultivé s'est montré à nous sous la forme de soldats ne différant en rien des soudards de tous les temps... »

L'exemple de Herder est un de ceux qui mesurent le mieux la hauteur d'où Renan était alors retombé.

(A suivre.)

---

# L'Hérédité et la Variation.

---

Cours de M. F. MOREAU,

*Professeur à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand.*

---

## XI

### Le Néomendélisme.

Nous avons appris que la méthode mendélienne d'étude de l'hérédité est essentiellement une méthode analytique. Le mendélisme décompose un individu en ses caractères et étudie comment chacun, isolément, se transmet dans les générations successives.

Pour la commodité, il représente chaque caractère par une lettre et dès lors, à chaque individu, il attache une formule qui représente tous ses caractères et sur laquelle on peut lire ses potentialités génétiques.

Les mendélisants vont plus loin. Une lettre n'est qu'un symbole, ils l'inscrivent sur un jeton et supposent que de tels jetons existent réellement, sont l'expression concrète des propriétés héréditaires de l'individu. Chaque gamète renferme une collection de jetons qui représentent les caractères de l'individu futur ; la procréation d'un nouvel individu et le déterminisme de sa forme deviennent un jeu de hasard qui se joue avec des gamètes, mieux avec des jetons. À ces jetons qui représentent des caractères, à qui on attribue le déterminisme de l'apparition des caractères, qui sont pour l'individu qui les reçoit des bons pour tel ou tel caractère, on donne les noms variés de particules représentatives, de déterminants, de gènes, etc., et, le plus souvent, de facteurs. La question se pose dès lors de savoir ce que sont ces facteurs, qu'elle est leur forme, leur taille, leur place.

Les gamètes étant de petite taille, accessibles seulement à l'observation microscopique, les caractères étant très nombreux, les facteurs doivent être très petits, de la taille des objets microscopiques et peut-être plus petits encore. Ceci admis, il faut leur attribuer une localisation dans les gamètes.

On les a parfois logés dans le protoplasma de ces derniers, et on a voulu voir dans de tout petits éléments du protoplasme, dans de tout petits granules qui s'y trouvent en nombre souvent considérable, les mitochondries, le support des propriétés héréditaires et la forme visible des facteurs. Mais les mitochondries répondent sans doute à des éléments très divers, et c'est ailleurs qu'il a paru avantageux de chercher la localisation des facteurs des caractères héréditaires. On les a logés dans un organe constant de la cellule, et en particulier des gamètes, le noyau.

Cette opinion se fonde sur le fait que, dans la reproduction, le père et la mère paraissent jouer essentiellement le même rôle; on peut en particulier, dans les croisements mendéliens, intervertir les deux parents sans changer la constitution des hybrides. Or, en général, les deux gamètes possèdent des protoplasmes très dissemblables, le gamète femelle possédant un protoplasme abondant, le gamète mâle un protoplasme réduit. On ne voit pas que le gamète femelle l'emporte sur le gamète mâle dans le déterminisme des caractères de l'enfant, on préfère, par suite, chercher dans les noyaux des gamètes, bien plus semblables par leur taille, les particules qui déterminent les caractères.

Mais un noyau est un organe complexe. En particulier, on y voit apparaître, au moment où il se reproduit par division, des éléments filamenteux, aisément colorables, qu'on nomme, à cause de cette dernière propriété, des chromosomes, et que beaucoup de cytologistes considèrent comme des éléments permanents, durables du noyau.

Leur nombre paraît, en effet, constant dans tous les noyaux de chaque espèce; cette constance est assurée du fait qu'à chaque division du noyau les chromosomes se partagent en deux, de sorte que chaque noyau-fils reçoit autant de chromosomes que le noyau-père en possédait lui-même. Une particularité de la division nucléaire, c'est qu'elle est longitudinale: au lieu de se faire en travers, comme se brise un fil sur lequel on tire, elle se fait dans le sens de la longueur, comme se séparent deux rubans tout d'abord appliqués l'un contre l'autre. Une telle division paraît assurer une séparation des chromosomes en deux parties équivalentes, mieux que ne le ferait une division transversale. Imaginez qu'un chromosome soit constitué par une pile de pièces de mon-

naie différentes les unes des autres ; une division transversale en fera deux piles dissemblables ; une division longitudinale lui substituera deux piles équivalentes.

On admet que les facteurs sont logés dans les chromosomes comme sont empilées les pièces d'une pile, et par suite la division longitudinale des chromosomes vaut aux noyaux-fils des patrimoines héréditaires identiques.

Les facteurs sont donc des particules matérielles alignées tout le long d'un chromosome.

Par suite, tout ce qui affecte les chromosomes dans leur nombre et leur constitution intime est de nature à augmenter ou à diminuer le nombre des facteurs et présente au point de vue des phénomènes de l'hérédité une très grande importance. Or, il est deux moments dans la vie d'un individu où le noyau subit des phénomènes de cet ordre, c'est au moment de la reproduction sexuelle, lorsque les noyaux des deux gamètes viennent à se fusionner, donc, lors de la fécondation, et aussi lors d'un phénomène qui se présente comme l'inverse de la fécondation, la réduction chromatique.

Au cours de la reproduction sexuelle, après la fusion des gamètes en un œuf, le noyau qui résulte de la fusion des noyaux sexuels reçoit le matériel chromatique des deux noyaux copulants, et par suite il doit montrer, ainsi que les noyaux issus de lui, deux fois plus de chromosomes que n'en renfermait chacun des noyaux des gamètes ; effectivement, la fécondation double le nombre des chromosomes ; elle réunit par suite dans l'œuf les facteurs que les parents avaient distribués à leurs gamètes ; et ainsi se trouvent expliqués le double phénomène d'hérédité paternelle et maternelle et l'égalité des sexes devant le phénomène de l'hérédité.

Mais, l'enfant possédant deux fois plus de chromosomes dans chacun de ses noyaux que n'en renfermait le noyau de chaque gamète des parents, si aucun phénomène ne vient réduire le nombre des chromosomes celui-ci doit doubler à chaque génération. Il n'en est rien ; il y a donc un phénomène de réduction du nombre des chromosomes, un phénomène antagoniste de la fécondation, on l'appelle la réduction chromatique.

Il a lieu en des endroits variés du développement selon les organismes. Chez beaucoup d'organismes inférieurs, il se fait dès que l'œuf commence à se développer, de sorte que presque toute l'histoire de l'individu se passe sous le régime du nombre réduit de chromosomes. Ailleurs, comme chez nous, par exemple, la réduction chromatique ne se fait pas au début du développement ;



celui-ci se poursuit tout entier avec un nombre de chromosomes doublé par la fécondation ; la réduction n'a lieu qu'au moment de la formation des gamètes qui sont par suite les seules cellules qui possèdent le nombre réduit de chromosomes. Entre ces deux extrêmes, il y a place pour les cas où la réduction chromatique a lieu au moment de la formation des spores qui viennent interrompre le développement, comme par exemple les spores des mousses, ou des fougères, ou les grains de pollen des plantes à fleurs.

C'est un phénomène complexe qui connaît encore bien des obscurités et qui se fait au cours de deux divisions nucléaires successives aux caractères absolument spéciaux. Je ne saurais entrer ici dans le détail du phénomène.

Qu'il suffise de savoir que tout se passe comme si les chromosomes d'origine paternelle et maternelle, qui sont réunis dans le noyau qui va subir la réduction chromatique, se plaçaient par paires, et, dans chaque paire, parallèlement l'un à l'autre, demeureraient quelque temps appariés, sans qu'on sache exactement ce qui se passe entre eux, puis s'éloignaient chacun de son conjoint pour prendre part à la constitution des noyaux issus de la division du noyau primitif. Des phénomènes dont nous venons de n'exposer qu'un schéma rapide, il résulte que les noyaux issus du noyau initial possèdent deux fois moins de chromosomes que lui.

Ces faits sont très importants pour la compréhension du mécanisme mendélien. On imagine que les deux chromosomes rapprochés pendant la réduction chromatique sont venus l'un du père et l'autre de la mère et sont des chromosomes qui se correspondent chez les deux parents. Dans le cas de parents qui diffèrent par un seul couple de caractères allélomorphes, si l'un des chromosomes appariés renferme le facteur  $A$ , l'autre renferme le facteur allélomorphe  $a$ . Lorsque après s'être rapprochés les chromosomes s'écartent, ils emportent chacun le facteur  $A$  ou  $a$  qu'ils supportent ; les noyaux issus de la réduction chromatique renferment donc soit le facteur  $A$ , soit le facteur  $a$  ; par suite les gamètes, qui possèdent des noyaux réduits, renferment soit le facteur  $A$ , soit le facteur  $a$ . Lors de la fécondation qui les unit et assure la fusion de leurs noyaux, les combinaisons suivantes vont se faire :  $AA$ ,  $Aa$ ,  $aA$ ,  $aa$ . Nous retrouvons là les combinaisons mendéliennes.

Et, dès lors, se trouvent confirmées les hypothèses que nous avons faites sur la localisation des facteurs dans les chromosomes. Les phénomènes difficiles à interpréter de la vie des

noyaux trouvent une explication simple : les chromosomes sont les porteurs de facteurs ; les chromosomes se clivent longitudinalement et, par suite, les noyaux-fils sont identiques au noyau-père, renfermant les mêmes facteurs que lui ; les noyaux se fusionnent au cours de la fécondation et c'est pour cela que l'individu issu de l'œuf, et qui renferme les facteurs de son père et de sa mère, manifeste la double hérédité paternelle et maternelle ; enfin les noyaux, dont le nombre des chromosomes a été doublé par la fécondation, subissent la réduction chromatique, et c'est elle qui pourvoit les noyaux-fils de la constitution génétique que nous avons vue et d'où résultent, grâce aux fusions ultérieures des noyaux, les associations de caractères suivant les proportions qui sont celles prévues par les lois de Mendel.

Le mendélisme et la cytologie se prêtent donc un mutuel appui ; en plaçant dans les chromosomes les facteurs héréditaires, on explique les phénomènes de l'hérédité mendélienne et du même coup on trouve une raison d'être, une signification, aux phénomènes complexes de la cytologie. La cytologie explique le mendélisme et le mendélisme éclaire les obscurités de la cytologie.

Toutefois, des difficultés se présentent :

Nous avons raisonné jusqu'ici comme si un seul caractère était porté par chaque chromosome ; il fallait le faire pour que soit respectée l'idée mendélienne de l'indépendance des caractères. Mais les chromosomes sont en nombre limité, les caractères sont très nombreux ; chaque chromosome doit porter plusieurs caractères et ceux-ci ne sauraient dans tous les cas être entièrement indépendants.

D'autre part, beaucoup de caractères ne sont pas mendéliens ; ils donnent lieu à une disjonction qui n'est pas exactement selon les proportions mendéliennes. Y a-t-il dans le comportement des chromosomes des phénomènes qui expliquent ces infractions aux lois mendéliennes ?

Beaucoup de biologistes l'ont cru, et, sous le nom de néo-mendélisme, on désigne une doctrine qui dérive du mendélisme restreint dont nous nous sommes occupés dans notre dernier entretien, qui le dépasse par son ampleur et vise à s'appliquer à tous les phénomènes de l'hérédité.

Le néo-mendélisme est à vrai dire la négation du mendélisme, car il admet que dans une certaine mesure les caractères ne sont pas indépendants les uns des autres ; il s'applique dans les cas où le mendélisme restreint ne se vérifie plus.

Le mendélisme de Mendel serre de près les faits ; il analyse, sépare les caractères, en suit la disjonction chez les hybrides. Il

admet à titre d'hypothèse unique que les caractères sont indépendants. Les mendélisants modernes unissent à la méthode mendélienne la connaissance de la cytologie ; ils logent en des chromosomes les caractères de Mendel ; ils introduisent l'hypothèse de la représentation matérielle des caractères par des particules chromosomiques. C'est cette hypothèse nouvelle, c'est cette union du mendélisme et de la cytologie, qui a donné naissance au néo-mendélisme.

Le néo-mendélisme constitue aujourd'hui toute une doctrine, il inspire les travaux de toute une école, dont, en Amérique, Morgan est le chef incontesté. En exposer toutes les recherches nous entraînerait trop loin ; il nous suffira de montrer par quelques exemples quel est l'esprit qui l'anime.

Tout d'abord, il y a des phénomènes de dépendance de caractères. En croisant deux Pois de Senteur différents en apparence par le seul caractère de la forme de leurs grains de pollen, possédant en particulier l'un et l'autre des fleurs blanches, Bateson obtient des hybrides  $F_1$  à fleurs uniformément violettes ; puis une génération  $F_2$  renfermant des individus à fleurs violettes, à fleurs rouges, à fleurs blanches, dans les proportions de 27, 9, 28, sur 64.

Pour expliquer ces résultats singuliers, que les lois de Mendel ne permettent pas de prévoir, Bateson suppose que le caractère violet qui paraît simple à nos yeux est le résultat de l'interaction de plusieurs facteurs et que les Pois de Senteur à fleurs violettes sont des polyhybrides. Ce ne sont pas des dihybrides, car leur descendance se disjoindrait selon les proportions de 9, 3, 3, 1 sur 16. Mais ce peuvent être des trihybrides. Dans ce cas, en effet, les divers phénotypes de la génération  $F_2$  sont entre eux comme les nombres 27, 9, 9, 9, 3, 3, 3, 1 qui rappellent par leurs premiers termes les proportions 27, 9, 28 effectivement constatées.

On imagine alors que les couleurs rouge et violette sont le résultat de l'interaction de facteurs exerçant les uns sur les autres des influences semblables aux suivantes : La couleur rouge serait due à l'action de deux facteurs, par exemple un chromogène et une diastase qui le transforme en un pigment rouge. Quant à la couleur violette, elle se produit toutes les fois qu'en même temps que le chromogène et la diastase intervient un facteur de virage qui fait passer au violet la couleur rouge conditionnée par les deux premiers facteurs.

Désignons par  $C$  et  $c$  les caractères présence et absence de chromogène ; par  $D$  et  $d$  les caractères présence et absence de

diastase, enfin par  $V$  et  $v$  les caractères présence ou absence de virage. Les deux parents aux fleurs blanches ne renferment pas à la fois les facteurs  $C$  et  $D$  ; leurs gamètes ont par exemple pour symboles  $CdV$  et  $cDv$ . Par suite l'hybride  $F_1$  a pour formule  $CcDdVv$  qui exprime que ses fleurs sont violettes. Il est aisé en opérant comme nous l'avons fait dans le cas d'un dihybride de prévoir la constitution de la génération  $F_2$ . On trouve que, sur 64 combinaisons, 27 génotypes différents prennent naissance ; en tenant compte de l'action qu'exercent les uns sur les autres les trois facteurs que nous envisageons, on peut prévoir la naissance de trois phénotypes différents et leurs proportions : les fleurs violettes sont produites dans la proportion de 27 fois sur 64, les fleurs blanches 28 fois. Parmi les fleurs blanches, rouges ou violettes ainsi formées, il en est qui appartiennent à des types stables, telles celles qui correspondent aux formules  $CCddVV$  ou  $ccDDvv$  pour les premières,  $CCDDVV$  pour les fleurs violettes,  $CCDDvv$  pour les rouges. Le croisement de deux Pois de senteur aux fleurs blanches donne donc naissance à des formes nouvelles stables, en particulier aux fleurs rouges ou violettes. Ces formes stables se comportent comme des espèces élémentaires, on pourra croire avoir vu naître de telles espèces dans les croisements, alors qu'on aura tout simplement rapproché des caractères séparés dans les parents et exerçant les uns sur les autres, contrairement à la pensée mendélienne, une influence grâce à laquelle des phénotypes nouveaux prennent naissance. Cette manifestation secondaire de caractères jusque-là insoupçonnés, qui n'a lieu que lorsqu'ils sont éventuellement rapprochés, reçoit le nom de cryptoméris. Elle constitue une première infraction aux lois de Mendel pour lesquelles les caractères, et leurs facteurs, sont indépendants les uns des autres.

Bien souvent la disjonction des caractères dans les hybrides se fait suivant des proportions différentes de celles qu'exigent les lois mendéliennes. Deux caractères par exemple sont plus souvent réunis dans les individus de la génération  $F_2$  que ne le laisse prévoir la disjonction mendélienne : ainsi on croise deux variétés de Maïs différant par le caractère des grains, colorés et amylacés chez l'une, tandis que chez l'autre ils sont incolores et voient une partie de leur amidon remplacée par une substance qui leur donne un aspect céracé. L'étude de leur croisement apprend que les différentes combinaisons des caractères précédents se trouvent dans la proportion suivante dans la génération  $F_2$  :



amylacé coloré 9/16

amylacé incolore 3/16

céracé coloré 3/16

céracé incolore 1/16

Sur 2736 grains, on devrait trouver environ : 1539, 513, 513, 171, de chacun des types précédents ; or on en trouve, en fait, respectivement : 1774, 279, 263, 420.

Il y a donc plus de grains amylacés et colorés qu'il n'est prévu. Les caractères amylacé et coloré, céracé et incolore, paraissent liés l'un à l'autre, on explique ce lien en admettant que leurs facteurs sont logés dans le même chromosome. Les auteurs de langue anglaise disent que ces caractères sont linked, et on donne au phénomène le nom de linkage.

Toutefois si les choses étaient aussi simples que je viens de le dire, le complexe des caractères, amylacé-coloré et céracé-incolore, se comporterait dans la disjonction comme un groupe de deux facteurs allélomorphes et on observerait trois grains colorés-amylacés pour un grain incolore-céracé, ce qui n'a pas lieu.

On imagine alors, pour expliquer cette liaison imparfaite entre les facteurs coloré et amylacé, entre les facteurs céracé et incolore, des échanges entre les chromosomes qui s'apparient au moment de la réduction chromatique. Considérons deux chromosomes appariés, disposés parallèlement et portant l'un les facteurs amylacé et coloré, l'autre les facteurs céracé et incolore, représentés respectivement par les lettres *A*, *C*, *a*, *c* ; supposons que, dans les chromosomes, *A* et *C* ainsi que *a* et *c* occupent les extrémités (fig. 1). On pense qu'au moment où les chromosomes se séparent après s'être rapprochés il peut y avoir des échanges entre les chromosomes, et que les chromosomes qui se séparent (fig. 3) peuvent être formés de fragments empruntés aux deux chromosomes primitivement rapprochés, l'un emportant les extrémités *A* et *c*, l'autre les extrémités *a* et *C* ; la répartition des facteurs dans les chromosomes définitifs s'en trouve tout à fait modifiée.

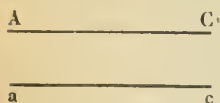


Fig. 1. — Avant le crossing-over.



Fig. 2. — Au moment du crossing-over.

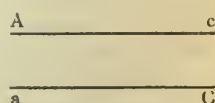


Fig. 3. — Après le crossing-over.

Schémas montrant l'échange de facteurs entre les chromosomes au cours du crossing-over.

Grâce à un entrecroisement des chromosomes (fig. 2), les chromosomes qui se séparent se trouvent n'avoir plus la même constitution que les chromosomes du début et ainsi se trouvent expliquées toutes les infractions aux règles mendéliennes. Ces échanges entre les chromosomes ont été désignés sous les noms de croisement interchromosomique, de chiasmotypie ou encore de crossing-over.

Des considérations du type des précédentes ont été longuement développées par les néomendéliens. Ils ont réussi à savoir quels sont, dans un matériel donné, les facteurs qui sont attachés au même chromosome et aussi la place relative qu'occupent dans un chromosome les différents facteurs les uns par rapport aux autres.

Plus fréquemment en effet deux facteurs demeurent liés l'un à l'autre plus il y a de chances pour qu'ils soient voisins dans le chromosome, qui les porte ; les chromosomes distants ayant, au contraire bien plus de chances d'être séparés dans le croisement interchromosomique.

On réalise donc l'exploration minutieuse des chromosomes en même temps qu'on établit leur constitution génétique et on explique les infractions que les hybrides présentent aux règles usuelles du mendélisme.

Le néo-mendélisme se présente ainsi, sinon comme la négation du mendélisme, du moins comme une extension du mendélisme aux cas que le mendélisme ancien ne prévoyait pas, ceux où les facteurs présentent les uns avec les autres des liens d'interdépendance plus ou moins étroits.

Et maintenant, ayant admiré l'harmonie de l'édifice élevé par les néo-mendéliens, il convient d'en montrer toute la fragilité. Fille du mendélisme et des théories chromosomiques de l'hérédité, la doctrine néo-mendélienne partage les faiblesses et les incertitudes de ces deux disciplines.

Le mendélisme divise un individu en ses caractères. Est-ce légitime ? Il faut bien le faire quand on décrit un individu, puisque nous exprimons notre pensée par des mots et que le langage est discontinu ; mais l'objet qu'il décrit n'est-il pas ici continu ? L'individu ne forme-t-il pas un tout ? Si la diagnose est une somme de phrases, l'individu auquel elle s'applique est-il une somme d'éléments correspondant chacun à une phrase de la diagnose ? Et s'il nous faut, pour parler, traduire le continu en discontinu, n'est-ce pas une faute ensuite de prendre le discontinu pour le réel ?

D'autre part, est-il assuré que l'hérédité repose dans le noyau

et seulement là et que le protoplasme ne prenne aucune part au phénomène ?

Si l'hérédité est un phénomène nucléaire, est-il assuré qu'elle réside dans les chromosomes ? Cette idée est en rapport avec celle de la persistance de ces éléments dans le noyau au corps, alors qu'on ne sait plus les distinguer ; l'idée de la persistance des chromosomes est elle-même dérivée de la notion de la constance de leur nombre et quelques cytologistes ne la croient qu'approximative.

Les chromosomes seraient-ils les organites constants, permanents, qu'exige la théorie néo-mendélienne ? Quelles difficultés subsistent encore !

Nous avons conçu les chromosomes comme des éléments le long desquels s'alignent les facteurs ; leur division transversale assure celle de ces derniers. Mais les facteurs sont très petits, de quelques millièmes de millimètre seulement. Avec quelle précision doit s'effectuer le clivage longitudinal des chromosomes pour partager en moitiés rigoureusement égales ces particules matérielles minuscules !

Et quelles difficultés dans le croisement interchromosomique ! Les chromosomes définitifs seraient formés des chromosomes primitifs dans lesquels plusieurs régions auraient été remplacées par des segments rigoureusement homologues des chromosomes appariés, sans quoi un des chromosomes définitifs posséderait des facteurs en excès, l'autre des facteurs en moins. Que de difficultés dans cet arrangement des chromosomes dans le crossing over !

Seraient-elles résolues que nous n'en ignorerions pas moins le mécanisme de l'hérédité, car comment le facteur détermine-t-il la venue du caractère correspondant ?

Ainsi, il n'est point assuré que l'individu soit une somme de caractères ;

Il n'est point entièrement assuré que les chromosomes soient des organites en nombre constant dans le noyau ;

Il n'est point totalement assuré que les chromosomes soient des organites durables du noyau ;

Il n'est point sûr qu'en eux exclusivement résident les propriétés héréditaires ;

Il n'est nullement assuré que les caractères sont représentés dans les chromosomes par des particules matérielles ;

La réduction chromatique est un phénomène ténébreux et nous savons fort mal ce qui se passe entre les chromosomes qui y sont intéressés.

Telles sont les objections au néo-mendélisme que, sans les atténuer en rien, je sou mets à vos réflexions ; et si un doute subsiste dans les esprits à l'occasion de l'une d'elles, que restet-il de la brillante théorie néo-mendélienne ?

Si elle ne justifie pas dans l'avenir tous les espoirs que d'éminents biologistes fondent sur elle, elle reste cependant pour le présent la théorie la plus large, la plus compréhensive des phénomènes héréditaires et la tentative la plus hardie qu'aient faite les biologistes pour analyser le mécanisme intime de l'hérédité.

(A suivre.)

---



# Le théâtre en Amérique.

Par M<sup>lle</sup> LÉONIE VILLARD,

*Professeur à l'Université de Lyon.*

---

## II

L'esprit nouveau et ses manifestations. Évolution des influences. Le renouvellement de la technique dramatique.

Si les États-Unis tendent à se soustraire de plus en plus aux influences venues d'Europe, afin de développer, suivant leur propre loi, une vie et une civilisation nationale homogènes, ils ne sauraient échapper aux suggestions subtiles et efficaces contenues, pour chaque génération, dans l'air qu'elle respire. Aussi voyons-nous aujourd'hui, dans le mouvement qui renouvelle la vie de l'esprit et la production littéraire de l'Amérique, le jeu de causes à peu près semblables à celles qui, à l'heure actuelle, agissent puissamment sur la pensée et la littérature européennes. C'est d'abord, par delà l'Atlantique aussi bien que chez nous, la complexité croissante de la vie moderne, la diversité des courants qui, en la traversant, modifient son aspect, et l'atteignent parfois jusqu'en ses profondeurs. C'est encore le changement d'attitude devant la vie qu'ont apporté les vingt ou vingt-cinq dernières années, l'évolution des conceptions traditionnelles concernant les rapports entre le domaine matériel et le champ de la vie spirituelle ; c'est aussi une vision nouvelle du sens et des possibilités de l'existence, une conscience, je ne dirai pas approfondie mais plus vivante du monde extérieur, un intérêt toujours plus vif donné à l'étude des phénomènes de la vie sociale et à celle de la vie et de la psychologie individuelles. Sous ces multiples impulsions, une renaissance littéraire d'une ampleur sans seconde, dote aujourd'hui l'Amérique d'une expression artistique complète et véridique, image de ses activités les plus diverses et signe de forces cachées qui les gouvernent.

La poésie fut l'annonciatrice, le précurseur et la première manifestation de ce renouveau auquel s'associèrent bientôt le

roman, la critique et, fait plus remarquable encore, le théâtre. Car, jusqu'ici, le théâtre en Amérique était demeuré à l'écart des grands courants qui, à certaines heures, avaient vivifié la littérature américaine. Chétif et dérivé, il n'avait subi ni l'ébranlement apporté par le transcendantalisme d'Emerson, ni l'impulsion vitale du dynamisme de Whitman. Alors que, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Emerson, Hawthorne et Whitman donnaient à leur pays des œuvres dignes du présent et du vaste avenir du Nouveau Monde, le théâtre n'avait participé à aucun renouvellement, à aucune recherche. Il n'avait rien découvert, rien inauguré, s'étiolant dans une imitation docile des pièces européennes.

Désormais la longue période de croissance ingrate et difficile, la stérilité de la création dramatique et, en un mot, l'infériorité indéniable du théâtre américain, comparé aux autres formes d'expression littéraire, sont définitivement, irrévocablement dépassées. Aux mains d'auteurs qui sont à la fois des artistes et des chercheurs, le théâtre littéraire — le seul dont nous nous occupions ici — se fait chaque jour une place plus large et plus belle. Si son originalité, les trouvailles heureuses de sa technique intéressent l'élite cultivée de la nation, son contact étroit avec ce que la vie américaine a de plus caractéristique, sa prise de possession de tous les problèmes de la morale sociale ou individuelle lui valent la sympathie, l'admiration du grand public. Ce n'est plus seulement chez les spectateurs cultivés de New-York et des grandes villes des Etats de l'Est, prêts à accueillir avec une intelligente attention toute tentative vraiment originale, que les auteurs dramatiques d'aujourd'hui trouvent leur auditoire le plus sympathique. Partout en Amérique, et nous verrons plus tard comment et par quels moyens, le théâtre nouveau a sa part, et une part importante, dans la vie intellectuelle du pays.

Lorsqu'on étudie, dans l'ordre même de leur composition, les exercices littéraires plus ou moins habiles, les imitations adroites, ou gauches, ou singulièrement naïves de pièces européennes dont se composa pendant un siècle et demi le théâtre américain, on a presque toujours l'impression de manier des choses depuis longtemps retournées à la poussière. Au lieu de ces plantes desséchées sans avoir été jamais pleinement vivaces, qui font de la littérature dramatique des États-Unis aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, sauf quelques exceptions, un herbier qui peut retenir un instant la curiosité des seuls lettrés, le théâtre d'aujourd'hui a toute la vigueur d'une sève riche et abondante. Et, don plus précieux encore, ses meilleures œuvres, qui sont l'image authentique de la vie et de l'âme d'une époque, possèdent la vitalité triomphante de

toutes les créations de l'esprit qui, dépassant les limites du moment et de l'occasion, participent aux chances de durée que l'art peut seul donner aux choses humaines.

Si l'on examine dans leur ensemble les caractéristiques de la littérature dramatique des États-Unis, telles qu'elles apparaissent dans les pièces les plus remarquables du théâtre contemporain, on relève tout d'abord d'irréductibles et paradoxales contradictions. Jamais ce qu'il y a de plus éphémère dans les mœurs actuelles, les traits les plus passagers de tel engouement, de telle coutume qui règne un moment pour disparaître sans laisser de trace, jamais ce qu'il y a de plus fugitif et de plus superficiel dans la vie américaine ne fut si souvent porté au théâtre. Il semble que, par une réaction d'ailleurs naturelle et inévitable en une période d'expansion et d'inspiration originale, il n'est pas une des manifestations de la vie contemporaine, si insignifiante en soi-même et si futile qu'elle puisse être qui ne soit mise à la scène. Et, d'autre part, s'il veut être le reflet de l'actualité et porter la mode nouvelle de chaque saison, le théâtre ne se contente pas de cette fonction. Ce ne sont plus seulement les variations des mœurs, les changements sociaux ou politiques qui lui fournissent ses thèmes. On trouve, par exemple, dans telles pièces modernes, une critique implicite de la civilisation actuelle, et c'est la mise en question des résultats obtenus en des milliers d'années par les espoirs et les efforts humains, qui donne à chaque scène une tragique grandeur et amplifie jusqu'au symbole son réalisme apparent. Comme le roman, le théâtre en Amérique est de plus devenu infiniment fluide, il s'assouplit jusqu'à se libérer de toutes les conventions scéniques qui l'avaient régi jusqu'alors. Il ne lui suffit plus d'être le tableau de l'activité, le miroir des conflits extérieurs ou psychologiques. Il saisit, il exprime la pensée, il s'empare, pour les traduire avec une force saisissante, de la curiosité et de l'angoisse que suscitent, chez tous ceux qui sont capables d'y attacher leur regard, les contradictions, les douleurs, les espoirs, peut-être vains mais nécessaires, qui sont l'essence même de la condition humaine.

Autre contraste et d'un autre ordre, mais non moins frappant que celui de la frivolité de certains thèmes — traités d'ailleurs avec une vivacité et une légèreté charmantes — et de l'ampleur philosophique des sujets qu'abordent aujourd'hui quelques auteurs dramatiques. A notre époque, et en Amérique comme chez nous, si les valeurs matérielles semblent être généralement placées au premier plan, il faut cependant reconnaître que les valeurs spirituelles et toutes celles qui touchent à des préoccupations

plus hautes que l'immédiat et l'utile, ont subi une égale appréciation. Si plus que jamais des auteurs, ou plutôt des hommes de théâtre, écrivent des pièces ouvertement destinées à flatter les goûts moins élevés du public et renoncent à toute ambition de faire œuvre d'artiste pour ne demander que les succès d'argent, jamais aussi l'Amérique n'a pu, comme à l'heure actuelle, s'enorgueillir de posséder des écrivains dramatiques dont l'œuvre soit plus résolument étrangère à la recherche de triomphes d'une valeur commerciale. La dignité de l'art dramatique, son importance en temps qu'interprétation de la vie et de la pensée ont grandi grâce à des efforts désintéressés. Aussi à l'heure même où l'organisation des spectacles devient une des industries les plus prospères des États-Unis, le théâtre littéraire conquiert une place à laquelle il n'avait encore jamais atteint.

D'autre part, si le théâtre est, aux États-Unis plus encore que partout ailleurs, à chaque instant menacé par la concurrence formidable que l'écran fait à la scène, si l'auteur dramatique est, par cette rivalité même, obligé de modifier, de renouveler ses procédés et ses moyens expressifs, une compensation imprévue, en agrandissant son champ d'action, l'affermir dans la possession d'un domaine que l'art muet ne saurait lui disputer. Car désormais le théâtre, s'il est fait d'abord pour des spectateurs, s'adresse aussi bien que la poésie, la critique ou le roman, à des lecteurs. Non pas que le théâtre et les moyens d'expression scénique aient perdu de leur action sur le public, mais, à côté de son domaine propre et de son action totale, le théâtre a gagné une nouvelle puissance de diffusion, grâce à ce fait que les hommes d'aujourd'hui sont de plus en plus capables de goûter les œuvres dramatiques par la seule lecture. Comme un roman nouveau, une pièce de théâtre trouve en Amérique un public de lecteurs et il n'est pas un auteur dramatique de quelque mérite qui ne voie ses œuvres publiées en volume en même temps qu'elles sont données à la scène.

Ainsi, et sur des points essentiels, les conditions d'existence du théâtre en Amérique sont bien différentes de ce qu'elles étaient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et même avant 1914, date que l'on peut indiquer approximativement pour celle du renouveau littéraire auquel le théâtre participe si brillamment. A ces changements, d'autres se sont ajoutés. Alors qu'il faut signaler avant tout la vitalité nouvelle de la production dramatique, comment ne pas faire état d'un esprit nouveau chez le public américain, désormais plus curieux, plus ouvert, prêt à accueillir les innovations les plus hardies, apportant à tous ceux qui ouvrent au théâtre un plus vaste horizon leur bonne volonté, leur sympathie généreuse



et souvent intelligente. Si les auteurs dramatiques qui transforment le théâtre américain sont tous, sinon des inventeurs mais des chercheurs d'une technique adaptée aux possibilités nouvelles d'un art qu'ils libèrent des contraintes imposées par des conventions longtemps tenues pour immuables, du moins ne cherchent-ils pas dans le désert. Ils ne connaissent pas l'hostilité, ou, pis encore, l'incompréhension d'un public résolu à ne pas suivre qui s'écarterait des chemins depuis longtemps frayés. Un même goût de l'aventure et de la découverte unit maintenant en Amérique les auteurs et le public. Un accord s'est établi : aux écrivains qui ouvrent au théâtre un champ illimité d'expression et de pensées, spectateurs et lecteurs donnent en retour un intérêt plus vif, une attention plus profonde. Et, grâce à cette entente, je dirais presque à cette collaboration, le théâtre américain d'aujourd'hui peut participer largement à ce renouveau littéraire d'où sort, pour un pays riche de sève et d'avenir, une littérature à son image.

Nous avons vu qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et avec le retard dû à la différence de culture et aux conditions d'existence du théâtre sur un nouveau continent, la courbe des variations du goût et de l'inspiration dramatique aux États-Unis se modela assez exactement sur celle de l'Europe. A l'influence classique succéda l'influence du romantisme, puis le théâtre bourgeois et les études de mœurs contemporaines régnèrent sur la scène américaine. Et l'influence de l'Europe s'exerça d'une façon si directe, si massive que — exception faite pour les tableaux de mœurs américaines où la transposition à un registre différent était indispensable — la plupart des pièces écrites aux États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle devaient non seulement leur forme mais leur inspiration et leur ton à l'Europe. Lorsqu'un changement se produisit et que les auteurs dramatiques américains commencèrent à se dégager des chaînes d'une imitation trop assidue, l'évolution vers un théâtre nouveau qui serait un théâtre national, fut tout d'abord une évolution des influences. Non pas que ces auteurs prétendissent rester sourds aux suggestions venues de l'autre côté de l'Atlantique. La perméabilité à tous les courants, à tous les mouvements d'idée ou d'opinion est une des caractéristiques que l'on retrouve dans le monde d'aujourd'hui partout où il existe un niveau à peu près égal de civilisation et de culture. Mais, au lieu de cette influence subie presque sans réaction, qui retarda le développement du théâtre américain au siècle dernier, l'influence de l'Europe fut désormais diffuse, fluide. Elle colore maintenant certaines œuvres, sans jamais les imprégner ; elle inspire certaines tendances mais ne les régit pas uniquement.

L'évolution du théâtre américain est contenue tout entière dans ce fait : les proportions sont désormais renversées, qui donnaient aux influences européennes la part la plus importante dans les œuvres dramatiques écrites aux États-Unis durant le siècle dernier. De même que les thèmes dramatiques ne sont plus comme jadis des thèmes européens adaptés au moyen de quelques détails à une autre ambiance et revêtus d'un américanisme de surface, la technique, le fond et la forme sont désormais marqués du signe de l'originalité. Ce ne sont plus seulement les circonstances extérieures de l'action ou du dialogue qui portent l'empreinte d'une vie et d'une pensée qui ne sont plus, qui ne veulent plus être, celle de l'Europe. La substance même des meilleures œuvres d'aujourd'hui est toute pénétrée de l'esprit américain. Une pièce comme *Marco Millions*, une des œuvres les plus récentes d'Eugène O'Neill, pour ne citer qu'un exemple alors qu'on pourrait en signaler beaucoup d'autres, est une expression dramatique de cette critique du matérialisme ambiant et de ce refus d'adorer le succès — veau d'or de l'Amérique moderne — qui forment le centre moral de la renaissance littéraire. La scène, ainsi que la poésie et le roman, exprime, soit par le moyen du réalisme, soit par la satire ou l'allégorie, les questions d'où dépend l'avenir de la civilisation américaine. Dans les meilleures études dramatiques de mœurs contemporaines, qu'elles soient directes ou satiriques, les principes mêmes sur lesquels se fondent la civilisation la vie sociale et spirituelle de l'Amérique, sont soumis à une critique plus souvent implicite qu'exprimée, mais toujours sincère et vigoureuse. On peut dire qu'aujourd'hui, après avoir si longtemps demandé son inspiration et ses modèles à l'Europe, le théâtre américain se détourne obstinément, lorsqu'il regarde le monde réel, de tout ce qui n'est point contenu entre l'Atlantique et le Pacifique. L'Europe et même l'Orient, quand ils apparaissent sur des scènes américaines, y font figure d'invités. Ce n'est pas que, au gré de certains fervents d'un théâtre national, les pièces étrangères ne soient goûtées et trop fréquemment représentées en Amérique. Une romancière bien connue a pu faire dire à un de ses personnages : « Je vais fonder à New-York un véritable théâtre américain. J'y pourrai jouer tout ce qui me plaît : Ibsen, Hauptmann, Werfel, Schnitler, Molnar, Tchekov et même Shakespeare. Et mon théâtre s'appellera *The American Theatre* ». Il y a quelque chose de vrai dans cette boutade, mais il n'en reste pas moins que si, à l'heure actuelle, Ibsen et Tchekov, et même Shakespeare, sont des visiteurs honorés et fêtés, le temps n'est plus où l'insuffisance du talent et l'absence du génie dramatiques faisaient

du théâtre en Amérique une faible imitation du théâtre européen. Les influences européennes ont cessé de s'exercer comme des forces agissantes et constamment renouvelées, elles sont maintenant assimilées après avoir contribué à leur heure à cet enrichissement du sens dramatique et de l'horizon du théâtre que nous constatons aujourd'hui.

La prise de possession par le théâtre américain des grandes questions sociales, politiques et philosophiques de notre époque fut aidée et peut-être inspirée par l'influence d'Ibsen, de Shaw, par celle aussi de Brieux. Mais ce fut là une action diffuse et ces maîtres donnèrent aux auteurs américains d'aujourd'hui des indications plutôt que des modèles. D'ailleurs l'orientation du théâtre américain vers les problèmes sociaux et moraux plutôt que vers les questions de psychologie individuelle ou les thèmes de la passion ne vient pas de l'extérieur : elle répond à une nécessité intérieure d'un pays où les éléments anglo-saxons et puritains dominent encore. Plutôt que des influences, il faut signaler, dans les œuvres contemporaines, des tendances dues aux affinités anglo-saxonnes qui apparentent encore à certains égards l'Amérique à l'Angleterre, si bien que le théâtre irlandais de Synge, de Yeats et de Lord Dunsany n'a pas été sans éveiller des échos sur la scène américaine. Le réalisme pittoresque des études de mœurs locales, le mélange inattendu et savoureux de poésie rustique et d'humour que l'on remarque dans les pièces qui dépeignent des mœurs et des caractères marqués au coin d'une province et d'un district, s'ils sont dégagés de toute imitation directe doivent cependant quelque chose à l'œuvre de Synge, tandis que les *poetic plays*, dont le lieu est choisi librement par l'imagination, se rapprochent de ce théâtre du rêve, de la légende et de la fantaisie poétique dont W. B. Yeats et Lord Dunsany sont en Angleterre les maîtres incontestés.

Mais le théâtre américain d'aujourd'hui possède une originalité et une saveur propres qui lui donnent, dans la littérature de langue anglaise, une place à part dont l'importance ne dépend en aucune façon des influences exercées par les maîtres contemporains du théâtre anglais ou européen. Cette originalité des œuvres dramatiques, cet américanisme que l'on y relève se manifestent par le refus de se contenter des procédés et des méthodes traditionnels et la recherche hardie d'une technique nouvelle répondant à la découverte de nouvelles possibilités d'expression. Le désir de trouver du nouveau, l'audace mise à annexer à la technique dramatique les méthodes suggérées par d'autres arts, l'intelligence avec laquelle les notions modernes de



temps et de durée sont employées pour obtenir des effets saisissants, tous ces traits, que l'on pourrait noter, d'ailleurs, partout où existe un théâtre digne de ce nom, sont cependant plus marqués, plus frappants en Amérique qu'en aucun pays. Patrie de toutes les expériences et de toutes les initiatives dans le domaine matériel, l'art dramatique bénéficie aujourd'hui de cet esprit d'entreprise, de cette facilité à abandonner un procédé, une méthode, eussent-ils fait leurs preuves, en faveur de méthodes et de procédés nouveaux. Tous ces essais ne sont pas nécessairement heureux, mais un jour l'un deux peut mener à une découverte féconde. Aussi peut-on dire, et nous le verrons en étudiant l'œuvre d'Eugène O'Neill, que pour le plus grand auteur dramatique d'aujourd'hui et pour tous ceux dont le nom mérite d'être cité après le sien, chaque œuvre nouvelle est une expérience hardie, une exploration tentée dans un champ nouveau et dans une direction jusqu'alors inconnue. Mais ici, il faut signaler ce fait capital : si l'Amérique veut rompre avec le passé, avec les conventions séculaires et la routine en matière théâtrale, son effort n'est pas orienté de la même façon que celui des chercheurs d'Europe. Ceux-ci s'intéressent généralement plus à la décoration, à la mise en scène, en un mot aux moyens matériels de la réalisation scénique qu'à la transformation de la matière dramatique elle-même. Au contraire, cette transformation est parfois poussée si loin en Amérique qu'une critique imbuë des traditions pourrait faire à certaines pièces l'objection « qu'elles ne sont pas du théâtre ». — A quoi on pourrait répondre qu'elles sont bien du théâtre, quoiqu'elles débordent des vieux cadres de la composition dramatique, puisqu'elles sont mises à la scène, que des spectateurs sont là pour les écouter, les goûter et trouver en elles les émotions que leur auteur avait eu l'intention de susciter.

Si on la compare à la technique traditionnelle, la technique nouvelle du théâtre américain est avant tout caractérisée par sa préférence pour le tableau et non pas pour le mouvement dû à l'enchaînement des étapes successives d'une action. Chaque moment d'une action, sans cesser d'appartenir à un ensemble et d'y occuper une place déterminée, est dans une relation d'interdépendance moins étroite avec ce qui précède ou ce qui suit que nous ne sommes accoutumés à le voir. Pour emprunter un exemple à l'auteur représentatif entre tous, c'est-à-dire à O'Neill, la pièce dont Marco Polo est le protagoniste s'ouvre sur un tableau qui contient la conclusion de fait de l'action dramatique extérieure tandis que, par un renversement parallèle, l'épilogue nous apporte, non pas une partie de l'action elle-même mais la révé-



lation soudaine d'une large et pénétrante intention satirique de la part de l'auteur. Ce théâtre de représentation, qui s'oppose ainsi au théâtre d'action, cette volonté de substituer au dynamisme extérieur et souvent tout superficiel d'une action qui se déroule régulièrement le dynamisme intérieur du moment et de la personnalité, saisi chacun au point maximum de sa courbe, semblent avoir à leur origine, et dans une large mesure, une réaction devant les procédés du cinéma, qui lui-même a d'ailleurs commencé de vivre et vit encore des méthodes traditionnelles du théâtre proprement dit. L'art muet accorde nécessairement la primauté à l'action, telle qu'elle se traduit par le mouvement extérieur, et dans cette action, toute pause n'est qu'une concession accordée à la fatigue visuelle du spectateur. A cet enchaînement strict, à ce dynamisme tout en surface, à cette succession ininterrompue dans le temps, le théâtre américain d'aujourd'hui oppose un dynamisme intérieur qui lui permet d'ordonner les divers moments d'une action, suivant des lois plus subtiles que celles de la chronologie. La présentation scénique y gagne en force. Les valeurs y étant plus évidentes l'allure devient plus nerveuse, puisque les lents préliminaires traditionnels de l'exposition sont supprimés et, partant, l'action revêt une plus haute puissance d'émotion et de suggestion.

Cette technique aux vigoureux raccourcis doit nécessairement faire un appel constant à l'imagination du spectateur et, par conséquent, elle répond à une des exigences qui sont à la base même de l'art du théâtre : à cette collaboration soutenue qui unit le public à l'œuvre et le fait en quelque sorte participer à l'action. Désormais, alors que l'art muet s'adresse à des spectateurs passifs, l'art dramatique total, tel que le conçoivent les meilleurs auteurs américains, sollicite, exige même de la part du public une sympathie active, un accord imaginatif. Et cet accord est rendu d'autant plus inévitable que les auteurs, en même temps qu'ils allègent leurs pièces des expositions qu'une technique surannée jugeait indispensable, donnent une large place à l'inexprimé, à la suggestion, à la révélation jamais formulée mais cependant intelligible d'une émotion ou d'un fait. Souvent, et nous le verrons plus loin, le monde extérieur, la réalité objective des êtres et des choses sont considérés et, dans des pièces qui n'ont rien d'ésotérique, comme un voile opaque qu'une parole, un geste ou même un silence écarte un instant pour laisser entrevoir une autre réalité plus profonde. C'est ainsi que dans cette petite tragédie de la vie rurale que Susan Glaspell a intitulée « *Bagatelles* », *Trifles*, l'action elle-même, le drame visible n'est que

l'enveloppe grossière d'un autre drame infiniment plus cruel dont nous ne voyons jamais les acteurs, dont les circonstances ne sont jamais explicitement formulées et dont nous arrivons cependant à connaître dans toute leur poignante vérité les humbles et lointaines causes.

A cette technique de l'inexprimé s'ajoute la technique de l'invisible, du surnaturel. Celle-ci, plus hardie et plus neuve encore se fonde sur la simultanéité. Lorsque Théodore Dreiser, le grand romancier, publia en 1916 ses « Pièces de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel » qui marquent une date dans l'histoire du théâtre américain et annoncent ses découvertes les plus originales, c'est par la simultanéité qu'il exprima le rapport entre les deux ordres. Lorsque le surnaturel pénètre et dirige tout ce qui se passe dans le monde extérieur, cette incessante pénétration nous est rendue sensible par la représentation sur la scène de deux actions simultanées qui se déroulent sur deux plans superposés. Par exemple dans *l'Anesthésie*, — *Laughing Gas*, — le plan inférieur de la scène, celui de la réalité objective, est occupé par le malade et par les chirurgiens qui l'opèrent pendant que, au plan supérieur, s'agitent et délibèrent les forces mystérieuses qui décident d'une vie humaine. Sans qu'il soit nécessaire de se servir de cette disposition et de placer le surnaturel sur un plan spécial, certains auteurs préfèrent nous révéler le monde intérieur sur la scène par d'autres moyens. A l'évocation brève et saisissante d'un spectre, qu'il soit évoqué, comme celui de Banquo par la conscience torturée d'un meurtrier, ou qu'il surgisse, comme l'apparition sur la terrasse d'Elseneur, matérialisation d'un désir de justice et de vengeance, les visions de l'au-delà ou les extériorisations d'une volonté ou d'un désespoir surhumains étaient jusqu'ici rarement offertes aux yeux des spectateurs. Désormais, le monde extérieur et le monde de la conscience sont représentés comme les deux aspects d'une même vérité, ce n'est plus seulement une lueur fulgurante, mais une lumière égale et soutenue qui, dans une action dramatique, illumine certaines scènes dans lesquelles le monde intérieur nous est rendu sensible.

C'est ainsi que dans *l'Empereur Jones*, de O'Neill, les sentiments, les terreurs sans nom qui emplissent l'âme de Brutus Jones prennent peu à peu devant lui forme et consistance. Ce ne sont d'abord que des petites flammes vacillantes, apparues à la lisière de la forêt tropicale, puis elles deviennent des hallucinations concrètes, elles gardent les lignes, les couleurs et le mouvement de la vie jusqu'au moment où Brutus Jones, délirant de

peur devant ces fantômes de son passé, crève d'une balle de revolver leurs trompeuses apparences.

Une autre invention technique, destinée à représenter objectivement un fait de conscience, la dualité de l'âme humaine, est celle du masque. Au lieu d'être fixé immuablement sur un visage, pour donner aux traits humains une immobilité divine, comme on le voit aujourd'hui dans certaines pièces du poète irlandais W. B. Yeats, le masque, tel que l'emploie O'Neill dans un de ses récents ouvrages, est un rempart derrière lequel l'homme se cache lorsqu'il est en présence de ceux qui ne sauraient comprendre son véritable moi. Et ce masque tombe lorsque l'homme n'a plus besoin d'opposer à la sottise ou à la méchanceté humaines son mensonge protecteur. Toutes ces ressources nouvelles de la technique, quelle que soit leur efficacité, sont également inspirées par les conclusions de la psychologie moderne. Elles ont toutes pour but d'élargir, le champ de l'expression dramatique en donnant une forme à l'invisible ou en faisant arriver à nos oreilles la voix même de l'inexprimé.

Mais le théâtre américain nous montre aussi des innovations techniques d'un autre ordre, commandées par cette préférence pour la représentation, désormais prenant la place de l'action, que nous avons déjà signalée. Dans des scènes qui sont des tableaux, et qu'un seul personnage suffit à animer, le monologue revêt une valeur et une signification agrandies. Il participe désormais au dynamisme essentiel du théâtre. Il n'est plus analyse de sentiments ou récit, il est la vie même, saisie dans toute son intensité. Ce qu'un long monologue peut posséder de puissance dramatique nous est révélé dans *l'Empereur Jones*, où un unique acteur emplit la scène pendant les trois quarts de la pièce, et dans cette autre pièce de O'Neill : *Avant le déjeuner*. A côté de ce monologue dramatique dans lequel O'Neill affirme sa maîtrise, la technique du théâtre américain d'aujourd'hui accorde une large place à un dialogue qui est une discussion soutenue et nourrie de théories ou d'idées. Le ton et l'allure de celui-ci n'ont plus rien de ce qui caractérise le dialogue dramatique ordinaire, dont la perfection est faite de la rapidité, de la vivacité avec laquelle s'échangent les répliques. Une valeur et un contenu nouveaux exigent et justifient le développement nécessaire à l'exposition ou à l'élucidation d'une question. Puisque le dialogue est devenu l'action elle-même et n'est plus simple accompagnement ou bref commentaire, il peut et doit concentrer sur lui tout l'intérêt. Et cette transposition du mouvement dramatique, qui passe du plan de l'action extérieure au plan intellectuel, s'opère si naturelle-

ment que le spectateur n'a conscience d'aucun ralentissement. Bien plus, tel acte, où la progression des faits est suspendue au profit de celle des idées, est justement celui qu'il goûte le plus vivement.

Ainsi la *Main du potier*, de Théodore Dreiser, poignante étude dramatique d'un des plus sérieux problèmes posés par la vie moderne, contient, avec une action extérieure colorée et puissante, deux actes emplis par un dialogue où le problème est exposé, discuté sans aucun souci apparent des nécessités de la scène. Aux événements qui ont occupé les actes précédents succède une progression d'un autre ordre : un journaliste et un docteur développent leur théorie de la responsabilité respective du criminel et de la société. Si on l'envisageait en tant qu'action extérieure, cet acte serait inexistant, en marge du drame proprement dit. Et cependant combien nécessaire et retenant l'attention, soutenant l'intérêt avec quelle puissance ! Dans un autre registre, et sans jamais dépasser le ton d'une causerie de salon, une pièce comme *Why Marry*, de Jesse Lynch Williams (1917), est, d'un bout à l'autre, une discussion des avantages et des inconvénients du mariage tel que la société moderne le conçoit. Les péripéties extérieures ne sont rien ici en regard du mouvement, de la pensée qui, au moyen de la discussion, c'est-à-dire du dialogue, parvient à découvrir une solution à un dilemme qui semblait insoluble. Mais cette technique, si caractéristique soit-elle, ne doit pas être attribuée à la seule invention d'auteurs américains. Depuis environ quinze ans, le dialogue et le monologue philosophique ont pris, grâce à Georges Bernard Shaw, une importance capitale. Il est dans l'œuvre de Shaw des actes entiers, voire même des pièces entières où l'exposition et la discussion, l'affirmation ou la réfutation d'une idée, d'une thèse morale ou philosophique, contiennent en elles-mêmes toute l'action et substituent leur progression à celle des événements, pour arriver à un effet dramatique d'une puissance égale, bien que d'une autre qualité. Le quatrième acte de *Homme et Surhomme* est un monologue philosophique, profession de foi d'un auteur qui veut résolument opposer le théâtre d'idées au théâtre qui vit de la peinture d'émotions faciles et de péripéties sentimentales. Mais, les procédés et les méthodes de Shaw, s'ils sont à l'origine de l'emploi, aujourd'hui si fréquents, du monologue et du dialogue où le même thème est développé dans toute son ampleur et sous tous ses aspects, sont traités en Amérique avec une originalité qui les renouvelle. Ils sont adaptés à une présentation scénique du mouvement dramatique qui relève d'une autre conception esthétique



et d'une autre vision de la vie. Si leur atmosphère est celle de l'intelligence, elle n'est point celle des jeux subtils de la dialectique, ni des « entrechats cérébraux » — *cerebral capers* — auxquels se plaît la virtuosité de Shaw. Les auteurs américains voient dans le monologue coupé de quelques répliques ou à une seule voix un moyen de présenter, non pas avec plus d'esprit et de verve, mais avec une force plus directe et plus efficace, le thème qu'ils ont choisi.

Ainsi doté d'une technique nouvelle, riche d'audace et de pensées, en contact avec toutes les formes de la vie nationale et toutes les questions qui sont à notre époque d'un intérêt vital, le théâtre américain, longtemps demeuré sous la tutelle de l'Europe, et enlisé, par la carence du génie dramatique, dans la médiocrité et la faiblesse, est devenu une des manifestations les plus intéressantes de la vie intellectuelle et artistique du pays. Si son histoire littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle traverse un désert coupé de rares et maigres oasis, on peut dire qu'aujourd'hui le théâtre américain, après de longues années d'attente, pénètre enfin, guidé par le génie de quelques auteurs et le talent de beaucoup d'autres, dans la terre promise.

(A. suivre.)

---

## VARIÉTÉS

---

### La légende du suicide de Jean-Jacques Rousseau

---

Au cours de conférences sur la Vie et l'Œuvre de J.-J. Rousseau, dans un amphithéâtre de la Sorbonne un maître à la voix chaude plaidait avec amour la cause de son héros persécuté et malheureux. Après avoir rappelé ses nombreux malheurs et les accès de folie dont témoigne le Dialogue « Rousseau juge de J.-Jacques », il ajoutait tristement : « Il semble bien qu'il se soit suicidé ! » Un plaidoyer aussi bien mené où toutes les infortunes de l'auteur d'*Emile* avaient été mises, pour ainsi dire sous les yeux, triomphait de toute résistance.

Comment expliquer toutefois, — Rousseau n'était pas constamment fou, — que le poète des *Confessions* et des *Rêveries* qui a tant prôné le retour à la nature parce qu'on trouve toujours dans son sein une source de consolation et de paix, une action bienfaisante et sereine, un doux refuge aux heures de désespoir, ait mis fin à ses jours en pleine nature, et ce qui est plus frappant encore, par un radieux matin d'été et dans un des plus pittoresques châteaux du temps où il vivait à sa guise aussi libre que l'oiseau des champs ?

Inconséquence humaine ? folie ? Ces arguments n'emportent pas toujours la conviction car on les allègue trop facilement peut-être. Une telle fin restait à mes yeux mystérieuse, inexplicable, parce qu'elle me semblait opposée à l'état psychologique de Rousseau, à la constance de sa résignation, aux travaux paisibles des derniers mois de sa vie (1), à ses déclarations sur le

(1) Le métier de copiste. La botanique et son herbier occupaient toutes ses journées. « Le dernier été de sa vie, il composa six cahiers de plantes, chacun de l'épaisseur d'un volume in-4° ordinaire. Son Moussier de format in-12, était un petit chef-d'œuvre d'élégance. »

Extrait de la lettre du Professeur Prevost de Genève, ami de Rousseau. Cf. Archives littéraires. 1804. T. N.

suicide (1), et aux agréables journées qu'il passait dans le parc ravissant d'Ermenonville. Fallait-il vraiment admettre que le Rousseau véritable se fût effondré tragiquement sous les coups de J.-Jacques dément ?

Au cours de mes recherches, un heureux hasard m'ouvrit les portes d'une bibliothèque qui occupait l'angle d'un vieux manoir où jadis Henri IV passa quelques jours avant son beau triomphe à Arques-la-Bataille. Sur un des rayons se dressaient 22 volumes in-8°, à couverture bleu ciel, aux titres dorés et séduisants : c'était une édition des Œuvres de Rousseau due aux soins combinés de l'éditeur Lefebvre (6, rue de l'Éperon) et de G. P. (Louis-Germain Petitain).

Les critiques peu rassurantes que A. Beuchot (2) et Brunet (3) ont adressées à ce travail me firent tout d'abord remettre les volumes en place. Comment se résigner à la lecture d'une édition manquée et dont l'auteur, selon Beuchot, *avait entrepris un travail au-dessus de ses forces* ? A la réflexion et aussi par curiosité, je voulus voir si Petitain avait mérité pareille censure et si le sens critique lui avait partout fait défaut.

Il n'a pas, il est vrai, faute d'autographes, édité toutes les lettres de Rousseau déjà connues du public. Mais Beuchot aurait pu constater que Petitain était le premier à publier en entier la correspondance de Rousseau avec M. de Saint-Germain, chevalier de Malte, soit treize lettres au lieu de sept connues jusqu'alors. Si pour l'établissement du texte des *Confessions* (II<sup>e</sup> partie) l'éditeur n'a pas réussi, au gré de Beuchot, à donner la véritable version (4), c'est moins, pensons-nous, par défaut de sens critique que par insuffisance de moyens et manque de chance. En vain

(1) Il écrivait à Thérèse Levasseur : « Vous connaissez trop mes vrais sentiments pour craindre qu'à quelque degré que mes malheurs puissent aller, je sois homme à disposer de ma vie avant le temps que la nature et les hommes auront marqué. » (Lettre du 12 août 1762.)

(2) Cf. Biographie universelle. Michaud T. 32<sup>e</sup> article : Petitain, p. 605 et 606.

(3) Manuel du libraire, art. J.-J. Rousseau.

(4) Beuchot se trompe en disant que Petitain a donné la préférence au texte de l'édition de Genève (1782). Il en excepte les six derniers livres des *Confessions* et la Correspondance tronquée, dit-il, mal en ordre et incomplète.

« Les six derniers livres des *Confessions* n'ont été ajoutés à l'édition de Genève qu'après leur publication, faite par et subrepticement dans la même ville en 1788... Du Peyron, justement mécontent de cette publication faite à son insu et avec des altérations qu'il était loin d'approuver, a fait lui-même aussitôt une publication nouvelle de ces six derniers livres sur une copie fidèle qu'il avait entre les mains et il y a joint toute la Correspondance dont il était depuis longtemps le dépositaire... C'est l'objet du précieux recueil dont il a été fait à la fois deux éditions à Neufchâtel en 1790 (5 vol. in-8° et 7 vol. in-18).

essaya-t-il, en effet, de consulter les manuscrits plus importants de Rousseau. La bibliothèque de Neuchâtel, qui gardait jalousement son trésor, lui refusa la grâce de les consulter. Dieu merci ! la Suisse montre aujourd'hui meilleur visage à nos courageux chercheurs !

Mais arrivons à la question du suicide : Petitain reprend ici franchement l'avantage sur son trop sévère censeur qui n'a certainement pas lu l'*Appendice aux Confessions*. Il y aurait trouvé de l'érudition, beaucoup de pénétration, l'absence de parti pris et l'amour profond de la vérité. Ce travail plein d'intérêt aurait pu servir aussi bien à l'auteur de l'article sur J.-J. Rousseau signé G-z (Gérusez) et qui se trouve dans la Biographie universelle. Gérusez s'efforce de prouver que le suicide de J.-J. Rousseau est une légende fille de l'imagination et de la crédulité de Corancez ; et que Musset-Pathay, quand il affirme après enquête que Rousseau a eu recours au poison d'abord, au pistolet ensuite, ne mérite aucun crédit. Tous deux sont victimes d'un canard de concierge. Pour avoir raison de ses deux adversaires et de leurs fidèles. Gérusez invoque le témoignage décisif de Houdon qui niait le suicide. Mais, et l'argument au point de vue critique perd ici beaucoup de sa valeur — au moment où il rédigeait son article le célèbre sculpteur était mort et ce n'était plus lui, mais son gendre Raoul Rochette qui pouvait lui servir de garant (1).

Or les partisans de la thèse opposée, Corancez et Musset-Pathay qui dans sa *Nouvelle édition des Œuvres de Rousseau*, in-12, avait inséré à dessein une partie des mémoires du premier, se réclamaient eux aussi du témoignage de Houdon. Voici comment s'exprime Corancez.

« M. de Girardin, M<sup>me</sup> Rousseau (2) et M. Houdon, sculpteur, qui a moulé sa tête après sa mort, attestent tous un trou au front (3), occasionné par une chute à la garde-robe. Ce trou était si profond que M. Houdon m'a dit, à moi, avoir été embarrassé pour en remplir le vide. Une chute de la hauteur de Rousseau retenu par sa femme qu'il a entraînée avec lui, peut-elle occasionner un trou aussi profond ? Le suicide, sous l'ancien gouvernement, était puni et déshonorait. On pouvait donc et on devait

(1) « M. Raoul Rochette, gendre du sculpteur Houdon, a plusieurs fois confirmé devant nous le témoignage de son beau-père » (note de Gérusez, p. 623, 2 col.)

(2) Cf. la lettre adressée à Corancez et insérée dans l'édition de Musset-Pathay.

(3) Les mots sont soulignés par Petitain qui appelle aussi l'attention sur les points importants du débat.



même le nier ; c'est ce qui a eu lieu, et les motifs en sont louables. Mais moi, qui ne crois point à ce déshonneur, je dis franchement ce que je crois la vérité : et ne pouvant concilier avec les faits incontestables les mensonges officiels débités à cet égard, je me confirme de nouveau dans cet opinion que Rousseau s'est donné la mort (1). »

Qui croire maintenant puisque les adversaires se réclament de Houdon ? Le témoignage de son gendre emporte-t-il notre conviction comme elle emportait celle de Gérusez qui n'a probablement pas lu ce texte ou qui n'a pas pu prouver que Corancez faisait, à son insu peut-être, métier de faussaire ? Non, évidemment, car il nous faudrait le témoignage direct, indiscutable de Houdon qui n'a évidemment pas affirmé et nié à la fois le suicide. Où est la vérité ?

On serait tenté de donner la préférence à Corancez puisque, lui qui jouissait de la confiance de Rousseau et qui lui garda pendant plus de douze années une amitié sincère et inaltérable, n'a pas craint, en affirmant le suicide, d'exposer J.-Jacques à la dent mauvaise des critiques (2). D'autre part le ton qu'il prend pour parler de son ami et pour mettre en lumière les beaux côtés de sa nature nous gagne à sa cause et dissipe aisément nos doutes et nos soupçons. « J'ai remarqué, écrit-il, dans Rousseau une qualité bien rare... pendant le cours de douze années que j'ai vécu avec lui, je ne lui ai entendu dire du mal de qui que ce soit », etc... (3).

Comment donc refuser de croire le témoignage de Corancez qui affirme avec insistance et précision que Houdon s'est trouvé dans l'embarras pour boucher le trou qu'avait fait la balle dans le front de Rousseau ? Petitain a eu le flair de sentir l'erreur dans le ton péremptoire de Corancez, et voici la critique qu'il fait du texte cité plus haut :

« Rien n'est plus positif ; mais jusqu'où ne peut pas être entraîné l'homme le plus véridique et de la meilleure foi par le désir de soutenir une opinion une fois adoptée ? En voici un exemple frappant : M. Houdon vit encore et demeure à Paris. Nous n'avons rien eu de plus pressé que de le voir et de lui faire lire cette déclaration si positive de Corancez à son égard.

(1) *De J.-J. Rousseau*, par Corancez, 2<sup>e</sup> édition, p. 80-81. Bibl. Nat. 8 Z. 10.380 (256).

(2) Voici comment Petitain raisonne : « ... L'on a droit de s'étonner sans doute qu'un homme qui a fait preuve de tant de zèle pour la gloire de son ami ait aussi gratuitement fourni à ses ennemis et à ses détracteurs, de quoi médire à la fois de sa personne et de la philosophie. »

(3) Ouvr. cité, p. 27.

Malgré son âge avancé, M. Houdon avait parfaitement conservé le souvenir de toutes les circonstances qui se lient à l'opération dont il s'était chargé, et, très étonné du propos que Corancez lui attribue à cette occasion, il l'a démenti formellement, se rappelant très bien n'avoir remarqué *sur le front qu'une simple contusion*. Il fait plus : voici la lettre qu'il a bien voulu nous écrire *quelques jours après notre visite*.

« 8 mars 1819.

« MONSIEUR,

« J'ai tardé à vous écrire parce que je voulais *rechercher et examiner de nouveau* le masque de J.-J. Rousseau que j'ai moulé sur lui-même après sa mort. Il résulte de ce nouvel examen que *la contusion qui existe* au front paroît bien être la suite d'un coup violent et non l'effet d'un trou. Je crois bien que la peau a pu être endommagée ; néanmoins on aperçoit parfaitement au travers de cette contusion les *lignes non interrompues des rides*.

« Quant à l'ouvrage de M. de Corancez, je n'en avais nulle connaissance (1), et quant au propos qu'il me prête, je ne l'ai point tenu, et je n'ai pu le tenir. Pour qui connaît les opérations de cette nature, il sera démontré qu'il est physiquement impossible que je puisse être *embarrassé* pour remplir le vide occasionné par un trou.

« Si ces renseignements peuvent vous être utiles, monsieur, vous êtes le maître d'en faire l'usage que vous jugerez convenable.

« J'ai l'honneur, etc...

« HOUDON. »

Nous devons cette lettre précieuse au flair et aux démarches de Petitain qui a trouvé la meilleure manière de nous convaincre que la légende du suicide ne reposait que sur des assertions gratuites. La « *contusion* » les « *lignes non interrompues des rides* » ce sont là des détails précis et suggestifs qui s'accordent parfaitement avec le procès-verbal rédigé le jour de l'ouverture du corps de Rousseau et signé par cinq médecins ou chirurgiens : Le Bègue de Presle, médecin ordinaire de la famille Girardin, Bruslé de Villeron, Castères, Chenu et Bouret (2) :

(1) Il n'est pas étonnant que M. Houdon n'ait eu aucune connaissance de cet ouvrage de Corancez. Nous savons très positivement que la seconde édition de l'écrit *dédié à ses enfants*, et qui ne fut réimprimé que pour eux et pour quelques amis, n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. (Note de Petitain.)

(2) Fait à Ermenonville le 3 juillet 1778. Pierre Castères, lieutenant de M. le premier chirurgien à Senlis, fut chargé de faire l'ouverture du corps.

« ... L'examen des parties externes du corps nous a fait voir un bandage, qui indiquait que M. Rousseau avait deux hernies inguinales, peu considérables, dont nous parlerons ci-après. Tout le reste du corps ne présentait rien contre nature, ni taches, ni boutons, ni dartres, ni cicatrices, ni blessures, si ce n'est *une légère déchirure au front*, occasionnée par la chute du défunt sur le carreau de sa chambre au moment où il fut frappé de mort... »

A une distance de plus de quarante ans, deux témoignages, celui d'un sculpteur célèbre et celui de cinq médecins se trouvent entièrement d'accord ; il n'est vraiment pas possible de douter de leur véracité, d'autant plus que la thèse adverse ne repose que sur les assertions de Corancez, et nous savons maintenant qu'elles sont le résultat d'une idée fixe. En voici une preuve. « Le lendemain ou le surlendemain (1) de la mort de Rousseau, — Corancez ne s'en souvient pas très bien ! — il arrive à Ermenonville. Payen, maître des postes, vient au-devant de lui et s'écrie : « Qui l'aurait cru que M. Rousseau se fût ainsi détruit lui-même ? — Comment ? demande Corancez (1). — D'un coup de pistolet », dit Payen.

Informé de cette nouvelle, le marquis de Girardin a beau expliquer avec la meilleure foi du monde comment la mort est survenue, Corancez ne se laisse pas convaincre. Invité par le châtelain à constater de ses propres yeux que le corps de Rousseau ne porte aucune trace de violence, il s'y refuse, mais garde quand même sa conviction qui repose sur une assertion de concierge. Étrange pouvoir de l'imagination, mère de toutes les légendes ! Nous venons de voir à quel écart elle l'a entraîné : l'historien s'est transformé presque à son insu en poète tragique, et c'est à lui que l'histoire littéraire doit la légende de la mort de Rousseau.

La relation de le Bègue de Presle (médecin ordinaire du marquis de Girardin) dont on a soupçonné la véracité rallie désormais, grâce au témoignage de Houdon, tous les suffrages. « Ce fut, dit-il, dans un de ces accès (« des douleurs de tête d'une violence extrême ») que sa vie se termina et il tomba de son siège par terre... On a, *sans le plus léger prétexte*, accusé M. Rousseau d'avoir pris une résolution violente, pour se délivrer des inquiétudes et des persécutions relatives à l'impression de ses mémoires ou confessions. Il est certain aujourd'hui que cet ouvrage n'est point imprimé (2) et que M. Rousseau a quitté Paris

(1) Les mots entre guillemets sont tirés de l'ouvrage de Corancez cité plus haut.

(2) La relation a été publiée avant l'édition des *Confessions*.

de son propre mouvement et sans crainte. *D'ailleurs le suicide* était contre *les principes actuels* de M. Rousseau (1). Enfin je suis assuré par l'examen le plus scrupuleux de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi sa mort, qu'elle a été naturelle et non provoquée »

La légende s'est pourtant bien répandue, et d'après Petitain c'est M<sup>me</sup> de Staël qui la première l'a véritablement mise en crédit dix ans après l'événement. « On sera peut-être étonné, écrit-elle, de ce que je regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé, reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort, qui semblait annoncer ce dessein... » Elle fait ensuite allusion aux « viles inclinations » de Thérèse Levasseur et à l'accablement profond qu'en ressentit Rousseau qui « resta », d'après elle, « huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie » (2).

Et voilà comment le sentiment finit par entraîner la raison à sa suite et en fait son alliée. « Ce qui sert de fondement à son opinion, dit Petitain, est si hasardé et si peu concluant par lui-même, qu'elle paraît l'énoncer moins d'après une conviction réelle que pour consacrer, par un exemple imposant, une doctrine dangereuse (le droit au suicide) dont elle était alors imbue et qu'elle s'est depuis noblement reprochée (3). »

Neuf ans plus tard, Corancez, qui avait réussi à convaincre M<sup>me</sup> de Staël, publiait sa brochure qui sur cette question ne mérite aucun crédit. Tous deux ont propagé cette étrange nouvelle, mais ils sont les seuls, et je me demande quelles sont les données qui ont permis à la grande Encyclopédie d'affirmer que « ses contemporains (ceux de Rousseau) ont cru au suicide ».

Le poète Roucher a joint à son poème *les Mois* une « Relation des derniers instants de J.-J. Rousseau » écrite, affirme-t-il, par un *témoin oculaire*. Il serait trop long de la citer en entier, mais elle provoque la confiance. Il n'y est pas question de verrous fermés, de coup de pistolet, ni d'empoisonnement. Si l'on ajoute à

(1) Ceci concorde avec la lettre de Rousseau citée au début.

(2) « Lettres sur J.-J. Rousseau », Paris, 1836. Œuvres complètes, t. I, ch. VIII, p. 151.

(3) Voir ses *Réflexions sur le suicide*.

Voir « la Relation de Le Bègue de Presle » et « le procès-verbal de l'autopsie », édit. Poinçot, t. XXVI.



ce témoignage celui du vicomte d'Escherny consigné dans ses *Mélanges*, on pourra se convaincre une fois de plus qu'il n'y a pas eu de suicide. Son récit, jusque dans les plus petites circonstances, s'accorde parfaitement avec celui de Le Bègue de Presle et celui du *témoin oculaire* auquel Roucher fait allusion.

C'est donc à Petitain que revient l'honneur d'avoir détruit cette légende et de nous avoir apporté un témoignage de Houdon. Son travail nous apprend en même temps que Rousseau est mort non le 3 juillet, comme l'affirme Gérusez, mais le *jeudi deux juillet*. Dans une lettre (1) de la veuve Rousseau adressée à Corancez, on lit, il est vrai, « le 3 juillet et non le 2 ». Mais ici encore Petitain a bien prouvé que Thérèse Levasseur, déjà octogénaire, était loin d'avoir des souvenirs très frais et très précis et que certainement elle était incapable d'écrire aussi bien. Sans nul doute la lettre lui avait été dictée à dessein pour faire piège au marquis de Girardin dont elle dit le plus grand mal. Si je relève cette erreur de date, c'est qu'elle se rencontre encore de nos jours dans des ouvrages connus (2). Musset-Pathay et Gérusez se sont trompés et Petitain a su toujours appuyer ses affirmations sur des documents dignes de foi. Puisse son exemple encourager les jeunes lettrés à rechercher constamment et avant tout la vérité.

L. ABATANGEL.

(1) La lettre a été insérée dans l'édition des *Œuvres de Rousseau* par Musset-Pathay.

(2) « Il y mourait le 3 juillet suivant, probablement de mort naturelle, quoique quelques-uns nient cru au suicide, peut-être à un crime. » (A. Cahen, p. 45.) Cf. *J.-J. Rousseau par un groupe de professeurs. Biblioth. de Sciences sociales*. Paris, Alcan, 1912.

---

Le Gérant : JEAN MARNAIS.

---

REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne.*

---

Les drames de Strindberg.

---

Cours de M. A. JOLIVET,

*Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.*

---

I

Dans un essai récent sur *Strindberg et les problèmes moraux de notre époque* (1), le professeur berlinois Arthur Liebert regarde l'œuvre de Strindberg comme l'expression la plus exacte des tendances morales de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Une conception de l'existence tourmentée, contradictoire, s'y incarne en des personnages tous marqués au sceau d'un même malaise. Cette œuvre est — comme toute grande œuvre — ancrée dans un fond métaphysique : elle trouve son explication dernière dans les convictions philosophiques de son auteur sur l'essence et la valeur du monde. C'est aussi de ce point de vue, le seul au demeurant qui soit digne d'elle, qu'il convient de l'étudier. On ne la comprendra jamais entièrement si l'on s'obstine à faire état de détails biographiques isolés et fortuits.

Cette façon de voir peut surprendre, appliquée surtout à Strindberg, dont toute l'œuvre n'est qu'une biographie continue. Non seulement il est, dans la littérature universelle, un des maîtres

(1) Arthur Liebert, *Strindberg och nutidens andliga problem*. Stockholm, 1925, traduit en suédois avec une préface par Alf Ahlberg, paru en allemand en 1920 : *August. Strindberg, seine Weltanschauung und seine Kunst*, Berlin.

de l'autobiographie, qu'on place volontiers entre Goëthe et Rousseau, mais son œuvre d'imagination, et plus particulièrement son œuvre dramatique, est nourrie d'éléments biographiques, et c'est lorsqu'on les compare à la confession que ses drames prennent leur sens le plus poignant. Sans doute l'aventure individuelle sort comme transfigurée du creuset où l'auteur la transforme en œuvre d'art ; elle y prend une signification représentative, un caractère éternel par lequel elle se rattache en effet aux grandes idées qui dominent l'époque et qui sont la trame même de toute philosophie humaine. Mais c'est dans la réalité douloureuse et trouble que cette œuvre d'art a ses racines à peine cachées, c'est là qu'elle puise la vie qui nous émeut — et c'est là qu'il faut descendre pour la voir germer, prendre forme, jaillir enfin à la lumière.

De son point de vue philosophique, M. Arthur Liebert n'arrive pas à donner une idée nette de l'œuvre. On trouve évidemment dans son essai plus d'une remarque ingénieuse et profonde, comme il est naturel de la part d'un penseur si vigoureux et qui connaît admirablement Strindberg. Mais l'abstraction poussée trop loin laisse échapper le détail précis pour ne garder qu'un contour assez flou : d'autant plus que l'auteur se place en dehors du temps ou, si l'on veut, considère toute la période « fin de siècle » comme un milieu uniforme ; il ne peut, par conséquent, tenir compte des hésitations, des troubles, des revirements à travers lesquels s'est développée la pensée de Strindberg : il ne mentionne même pas la profonde coupure marquée par *Inferno*, qui sépare — en gros — la période naturaliste et nietzschéenne de la période mystique. Dans ces conditions, son essai n'apporte d'éclaircissements qu'à ceux qui connaissent déjà bien l'œuvre de Strindberg.

Ces remarques indiquent assez de quel biais nous comptons aborder l'étude de son théâtre. Si ses pièces, comme il apparaîtra de plus en plus nettement au cours de ce travail, ne sont que l'expression visible de son agitation intérieure, de ses souffrances, de ses révoltes et de ses doutes, c'est dans la connaissance aussi exacte que possible des circonstances de sa vie que nous en chercherons l'explication. Cette méthode n'exclut pas l'étude de ses idées, bien au contraire : ses idées forment un élément essentiel de sa biographie. Mais il faut bien se garder d'en faire des idées pures. Conçues, mûries dans la douleur, elles sont pénétrées d'éléments affectifs. Les idées mêmes empruntées à autrui, par influence directe ou littéraire, sont tout de suite emportées dans le rythme passionné de sa vie psychologique.

C'est cette psychologie passionnée qu'il nous paraît indispensable d'esquisser au fur et à mesure. La tâche n'est pas toujours aisée. Sans doute, Strindberg est, comme nous l'avons dit, un maître de l'autobiographie. Vers 1885-86 il a cru que la confession était, en dernière analyse, la forme d'art qui serrait de plus près la réalité, et que l'autobiographie était appelée à remplacer le roman (1). Et il n'a pas consacré moins de dix volumes (2) à raconter le développement de sa personnalité, l'histoire de son âme. Le premier volume (XVIII de l'édition complète) porte en effet ce sous-titre : *En själs utvecklingshistoria* : histoire du développement d'une âme — et on ne saurait mieux préciser la nature de cette confession. Assurément, Strindberg, au moins dans les premiers volumes, a dessiné le contour extérieur de sa vie, il a décrit, quand c'était nécessaire, le milieu historique et social, mais ce qui par-dessus tout l'intéresse, c'est la réalité psychologique. Il semble donc avoir fourni lui-même tous les renseignements nécessaires pour comprendre et interpréter son œuvre dramatique ; et certes, ce commentaire est infiniment précieux.

Cependant, il n'est pas suffisant et il induirait facilement en erreur si on négligeait de le soumettre à un contrôle aussi minutieux que possible.

Il n'est pas suffisant, d'abord, car seules les premières parties — qui nous mènent jusque vers 1886 — sont une autobiographie complète, portant sur la totalité du développement moral et intellectuel. Les autres fragments découpent, isolent, transforment. *Le plaidoyer d'un fou* est écrit en pleine psychose. L'histoire de son second mariage est un véritable roman qui néglige tout l'à-côté de l'aventure conjugale. *Inferno* note phase par phase la crise mystique — d'un mysticisme d'ailleurs si particulier — qui le bouleversa de fond en comble, mais laisse à peu près de côté l'influence du milieu parisien, qu'on soupçonne

(1) Cf. XVIII, p. 455, sq. — Sauf indication contraire, nous citons d'après l'édition des œuvres complètes, parue chez Bonnier à Stockholm sous la direction de John Landquist.

(2) *Le fils de la servante* (1886). — *Fermentation* (1886). Les traductions de ces deux premiers volumes ont paru récemment chez Stock (Bibliothèque scandinave publiée sous la direction de M. Lucien Maury). — *Dans la chambre rouge* (écrit en 1886, publié en 1887, à ne pas confondre avec le roman : *La chambre rouge*). — *Lui et Elle* (ses lettres à sa future femme, Siri von Essen, écrites en 1875-76, publiées seulement en 1919). — *L'auteur* (écrit en 1886, publié en 1909). — *Le plaidoyer d'un fou* (histoire de son premier mariage, écrite en français en 1887-88 et publiée en allemand, en français et en suédois à des dates que nous verrons). *Le second récit du surveillant des quarantaines* (partie du volume *Fagervik et Skamsund* : histoire de son second mariage, longtemps sur le métier, publié en 1902). — *Inferno* (écrit en français 1897). — *Légendes* (1897-1898). — *Solitaire* (1903).



considérable. *Solitaire* contient les plus curieux renseignements sur le fonctionnement de sa pensée, mais c'est plutôt un essai psychologique sur la vie de l'âme solitaire qu'une autobiographie véritable.

D'autre part, la tonalité sentimentale chez Strindberg et par suite le jour sous lequel il voit les événements, la façon dont il les interprète, sont choses extrêmement changeantes. Son équilibre intérieur est toujours instable, les oscillations accusent une amplitude anormale, ce sont, pour des raisons parfois futiles, des renversements du pour au contre, de la confiance au désespoir, de l'amour à la haine. Bref, il est trop soumis aux influences de l'heure pour ne pas transformer malgré lui le passé ; pour ne pas le conformer à son humeur présente. Or, ce sont les images premières, contemporaines des événements ou contemporaines des œuvres qu'elles ont inspirées, qui nous intéressent dans cette étude et non celles que l'auteur peut s'en faire dix ou quinze ans plus tard. Nous aurons ainsi des périodes privilégiées, celles où l'œuvre dramatique et la confession sont contemporaines, où nous tenons par conséquent la matière psychologique exacte dont les drames sont sortis. Mais plus l'écart est grand entre la date où une pièce a été écrite et celle où Strindberg a exposé l'état d'âme qu'elle reflète, plus grandes aussi sont les chances d'erreur et plus nécessaire le contrôle.

Pour contrôler le récit de Strindberg, pour retrouver derrière ce récit l'impression primitive, nous avons heureusement à notre disposition un certain nombre de *Souvenirs*. Citons parmi les plus intéressants : *Strindbergs första hustru* (La première femme de Strindberg), de Karin Smirnoff, la fille aînée de Strindberg et de Siri von Essen, qui fournit les renseignements les plus précieux sur le premier mariage de Strindberg et contient des analyses trop intelligentes et pénétrantes pour ne pas être exactes. — *Några Strindbergsminnen* (Quelques souvenirs sur Strindberg) d'Axel Lundegård, sur le séjour de Strindberg au Danemark de 1887 à 1889 et sa tentative pour fonder un théâtre sur le modèle du Théâtre-Libre d'Antoine. — *Strindbergsminnen och brev* (Souvenirs et lettres de Strindberg) d'Adolf Paul, sur son séjour à Berlin, 1892-93 et son second mariage. *August Strindberg i Blå tornet* (Aguste Strindberg dans sa tour bleue) de Fanny Falkner, sur la dernière période de sa vie.

Mais le « témoin » le plus important serait évidemment la correspondance de Strindberg. Cette correspondance, très étendue, n'est malheureusement pas publiée, à l'exception de quelques groupes de lettres, dispersés dans différentes revues et publica-

tions. Un certain nombre appartiennent à des particuliers ; l'Association des écrivains suédois, les « Archives de Strindberg » et la Bibliothèque royale de Stockholm en possèdent quelques collections. Mais, de beaucoup la plus grande partie appartient au grand éditeur de Stockholm, M. Karl Otto Bonnier. Nous n'aurions pas entrepris ce travail si M. Karl Otto Bonnier ne nous avait, avec la plus grande courtoisie, ouvert ses archives et permis de consulter ces précieux documents. Nous sommes heureux de lui exprimer ici notre très vive gratitude (1).

\*  
\* \*

Il convient d'étudier en détail les souvenirs d'enfance et d'adolescence. L'idée que Strindberg se fait de la famille, des relations entre parents et enfants, est un des éléments essentiels de sa psychologie et se retrouve dans toute une série de pièces — et, d'autre part, à l'occasion de ces premières expériences, son caractère déjà s'affirme et révèle ou acquiert des tournures définitives.

Le tableau qu'il trace de la famille est sinistre. Il était le troisième enfant d'une union qui venait à peine d'être légitimée. Son père s'était mésallié puisqu'il avait épousé sa servante. Quelque temps auparavant, une faillite avait dévasté le foyer, et la naissance de ce troisième enfant n'était aucunement désirée. Dans une maison où tout lui était ennemi, ses premières impressions furent des impressions de crainte et de faim (2). Il avait peur de l'obscurité, des gronderies et des coups. Les soirs d'hiver on entendait parfois des cris de détresse. « Nous étions assis autour de la lampe dans la chambre des enfants. Silence ! disait une servante tout à coup. Nous prêtres l'oreille. De longs cris répétés nous arrivaient. C'est quelqu'un qui se noie, disait l'un de nous. Nous écoutions jusqu'au retour du silence. Puis venait une série d'histoires de noyés (3). » — Ou bien il était réveillé dans la nuit par le tocsin de l'église voisine. C'était le feu, et jusqu'au matin il tremblait et pleurait dans son lit sans pouvoir se rendormir. — Strindberg rehausse parfois d'ironie ses descrip-

(1) Nous devons aussi des remerciements à la Bibliothèque royale de Stockholm, où nous avons pu consulter quelques collections de lettres et quelques brouillons de Strindberg. L'indication (B. R.) renverra aux collections de la bibliothèque, l'indication (B.) aux collections de M. Karl Otto Bonnier.

(2) Titre du premier chapitre : *Rädd och hungrig* (Effrayé et affamé).

(3) XVIII, p. 20.

tions lugubres. C'est à l'église, dans le temple du pardon, que l'enfant aperçoit deux malheureux, enveloppés de manteaux gris, aux capuchons ramenés sur la tête. Ils ont les fers aux mains et aux pieds, et sont attachés à un poteau. Des voleurs ! murmure son oncle (1).

La maison s'était relevée de la faillite. Mais elle était surpeuplée : « Baptême, enterrement, baptême, enterrement : parfois deux baptêmes sans enterrement dans l'intervalle. La nourriture était donnée par rations et n'était guère vigoureuse : il n'y avait de la viande que le dimanche » (2).

Contre les choses ennemies, l'enfant cherche un appui chez ses proches. Il se reconnaît une nature hypersensible, tourmentée d'un besoin exagéré d'affection. Né avant terme, écrit-il, peut-être est-il demeuré incomplet ; le lien physique qui le rattachait à sa mère, semble ne pas avoir été rompu à la naissance. Comment savoir ? En tout cas, il n'eut jamais le sentiment d'être lui-même, d'être un individu libre et complet — « fruit parasite qui ne pouvait croître que sur un arbre, plante grimpante qui ne pouvait se passer d'un soutien » (3). De là sans doute cette crainte qui était comme une partie de lui-même et qu'il ne cessa jamais d'éprouver à l'égard de la vie et des hommes.

Il a rendu plus tard hommage à son père, l'aristocrate, qui avait une blessure à cacher et se consolait avec de la musique et des fleurs. Mais à l'enfant, ce père n'inspirait que de la frayeur. Retenu au dehors par son métier, il semblait ne rentrer que pour distribuer des châtimens. Il n'était pas dur, mais triste, fatigué, sévère, taciturne — l'« Islandais », dira Strindberg, — incapable de manifester la tendresse que sûrement il éprouvait.

Par la suite, bien qu'il ait souffert cruellement de le voir préférer un de ses frères, Strindberg aurait pu s'entendre avec son père et devenir son « ami ». Mais sa mère, — la servante, — éreintée par des couches trop nombreuses, mourut comme il avait treize ans et très vite son père se remaria, avec la gouvernante des enfants. Strindberg eut beau faire, il ne put jamais admettre cette intrusion, et ses mauvais rapports avec sa belle-mère aggravèrent encore la sévérité de ses jugemens sur la famille.

Une anecdote, qui date du vivant de sa mère, est particulièrement caractéristique. Au repas de midi, son père s'aperçut

(1) XVIII, p. 28. Cf. aussi XVIII, p. 26 sq., le récit impressionnant de sa visite à sa nourrice, malade incurable dans un hôpital de la ville.

(2) XVIII, p. 19.

(3) XVIII, p. 46 sq.

qu'une bouteille de vin était vide. Qui a bu le vin ? — Strindberg, bien qu'innocent, rougit, tant était vive sa crainte de paraître coupable. C'est toi ! — Dénégations, larmes, supplications, rien n'y fit. Il fut battu jusqu'à ce que, de guerre lasse, il eut avoué la faute qu'il n'avait pas commise. Cette injustice le bouleversa : tout le passage, vingt ans après, est encore écrit avec un frémissement. Nous verrons, dans plusieurs de ses pièces, l'importance qu'il attribue à des premières impressions de ce genre (1).

« La vie reçut donc l'enfant avec des devoirs, uniquement des devoirs, sans aucun droit. Les désirs de tous devaient être satisfaits, mais ceux de l'enfant refoulés. Il ne pouvait prendre un objet sans vexer quelqu'un, il ne pouvait aller nulle part sans gêner, ni dire un mot sans déranger. A la fin, il n'osait même plus remuer. Tu n'as pas à vouloir ! lui disait-on (2). »

C'est ainsi qu'on fabrique des caractères sans volonté, observe-t-il. Ou des révoltés. Qu'on en juge : « Institution morale et splendide, écrit-il, famille sainte, intangible, divine, qui a pour tâche de nous habituer à la vertu ; prétendu foyer des vertus où d'innocents enfants sont torturés jusqu'à ce qu'ils commettent leur premier mensonge, où la volonté est broyée sous le despotisme, où l'indépendance est tuée par des égoïsmes étroits ; famille, tu es le foyer de tous les vices sociaux, l'asile des femmes indolentes, la chaîne du père de famille et l'enfer des enfants (3). »

L'école continue l'œuvre si bien amorcée. Commencement du dressage ! (4) Les coups pleuvent. Férule et latin ! C'était une éducation « non pas en vue de la vie, mais en vue de l'enfer ». L'enfant en arrive à considérer la vie comme un établissement pénitentiaire, destiné à punir des crimes commis avant la naissance ; une sensation de culpabilité s'empare de lui, qu'il n'arrive pas à secouer.

Vers sa quatorzième année, après le second mariage de son père, c'est la persécution méthodique, l'effort soutenu pour briser sa volonté et sa révolte. Par l'humiliation d'abord. Bien qu'on ne manquât plus de ressources, on ne lui donnait que des vêtements portés, mal ajustés et trop petits, qui faisaient de lui un objet de risée. Toujours sans argent, il ne pouvait rendre à ses camarades les services qu'il avait eu l'imprudence d'accepter — obligé ainsi à cette reconnaissance humiliée qui a toujours

(1) XVIII, p. 17 sq. ; cf. aussi XVIII, p. 69 sq., l'histoire d'un prétendu vol d'écrous.

(2) XVIII, p. 14 sq.

(3) XVIII, p. 18.

(4) C'est le titre du chapitre II du *Fils de la servante*.



été pour lui la forme la plus pénible de la dépendance. Il ne déjeunait plus, faute d'argent, malgré qu'il eût un appétit terrible. « Lorsqu'il y avait du câbliau au dîner, il se fatiguait les mâchoires et se levait de table affamé. Avait-il vraiment trop peu à manger ? Non, car il y a des millions de travailleurs manuels qui ont moins que lui, mais il faut aux bourgeois une nourriture plus forte et plus concentrée. C'est pourquoi toute sa jeunesse lui apparaît comme une longue période de famine (1). » — Il est enfin une autre violence, plus cruelle encore, qui consiste à forcer des adolescents à être les compagnons de tout jeunes enfants. C'est là, dit-il, une violence contre la nature, une façon barbare d'arrêter l'adolescent dans sa croissance. Elle ne lui fut pas épargnée. Il devait passer des journées entières avec un jeune frère de sept ans. Il l'aimait et l'eût volontiers protégé, mais il ne pouvait rester avec lui aussi longtemps et la contrainte imposée le poussait à des brusqueries qu'il se reprochait amèrement par la suite. Il n'est donc pas surprenant qu'il se soit considéré en état de légitime défense (2). Sa belle-mère n'est que dureté. Il refuse à son père les circonstances atténuantes (3). Il est le révolté.

Mais quel est le caractère particulier de cette révolte ? C'est d'être personnelle, et, si l'on peut dire, presque physique. L'enfant arrive à croire, et l'homme croira toute sa vie que, lorsque deux êtres sont en présence, une lutte immédiatement s'engage : l'un cherche à humilier l'autre, à l'asservir, à le fouler aux pieds. On peut compter combien de fois reviennent sous sa plume les mots *sluka* et *trampa*. Il a — et ceci semble bien primitif — une conception de la vie éminemment dramatique. Notons-le dès maintenant : c'est le ressort de presque toutes ses pièces. La lutte est quelque chose de normal, de nécessaire, d'aussi naturel que l'oscillation des plateaux inégalement chargés d'une balance. Il faudrait, pour établir le calme ou l'accord, un équilibre qui, dans la vie, ne peut guère se rencontrer.

Cette idée de lutte prend un caractère plus général dans l'opposition, qui semble le hanter, entre l'aristocratie et la plèbe. Il se considère lui-même la plupart du temps comme un plébéien. Observons-le lorsqu'il se trouve en présence d'un aristocrate. On croit percevoir le tremblement qui le saisit : c'est le plateau qui commence à osciller. Chez un de ses amis, à Upsala,

(1) XVIII, p. 112.

(2) *Hört*, mot *hårt* i självförsvar, XVIII p. 165.

(3) XVIII, p. 165 sq.

il retrouve un jeune comte qu'il avait connu à l'école. Entrevue cérémonieuse : Strindberg appelle son ancien camarade « M. le comte », et se souvient de lui avoir dit autrefois : Dans quelques années nous ne nous connaissons plus. Oubli naturel ! Pourquoi en était-il indigné de la sorte ? « Parce qu'il sentait son sang d'esclave bouillir à la vue du jeune noble. » Ils se retrouvèrent plus tard dans la vie. Le comte était un homme agréable et simple, libéral et pas très heureux. Pourquoi le détester ? Et ils rirent de leur niaiserie juvénile. Oui, ils pouvaient rire, car Strindberg se trouvait maintenant au-dessus de l'autre ; sans cela, dit-il, lui du moins, n'aurait pas ri (1).

Il serait facile de multiplier les exemples. Ce qui rend son cas particulièrement dramatique, c'est qu'il se reconnaît une nature double : il est à la fois plébéien et aristocrate. Il a dans les veines le sang de la servante : « Il n'était pas né pour commander et obéissait volontiers, pourvu qu'il ne découvrit chez celui qui commandait ni arrogance ni vellétés dominatrices. Par nature et par inclination il demeurait esclave, mais il ne reconnaissait pas la légitimité du tyran (2). » — Toutefois, par la partie la plus claire de lui-même, par l'intelligence, il était aristocrate et il n'admettait pas qu'on le considérât autrement. C'est bien pour faire cesser ce déséquilibre interne, pour arrêter l'oscillation douloureuse, qu'il voudrait qu'aristocratie et plèbe se pénétrassent par une sorte d'endosmose et arrivassent à niveau (3). Ce serait la fin de l'effort pour s'élever socialement, si pénible et auquel on ne peut pourtant se dérober, et la fin aussi de l'oppression qu'il ressentit si durement pendant toute sa jeunesse (4).

Sans doute il est un « révolté » ; mais lors même qu'il se révolte au nom de principes et contre des institutions — et c'est le cas de beaucoup le plus rare, — sa révolte est toujours traversée d'un frémissement personnel, physique. Ou mieux : son attitude typique n'est pas la révolte, mais bien la mise en défense contre l'humiliation qu'il redoute, contre quelque entreprise sur sa liberté, sur sa pensée, sur ses sentiments. Le monde moral reste entièrement régi par la loi du plus fort. C'est comme une jungle où des bêtes de proie sont toujours prêtes à s'affronter. Voilà pourquoi Strindberg, sa vie durant, s'isolera, se cachera. Toute rencontre avec autrui lui cause un insupportable malaise, car elle

(1) XVIII, p. 234 sq.

(2) XVIII, p. 186.

(3) XVIII, p. 65 sq.

(4) XVIII, p. 219. : la « sensibilité à l'oppression » est l'un des effets les plus nets de la jeunesse qu'il a menée.

lui apparaît sous l'aspect de la lutte. Et dans cette lutte il craint toujours d'avoir le dessous, car, comme l'a finement remarqué sa fille, M<sup>me</sup> Karin Smirnoff, il est un violent qui n'a pas les nerfs de sa violence, qui s'engage à fond sans pouvoir soutenir jusqu'au bout l'attitude adoptée (1).

Nous avons résumé à grands traits l'enfance de Strindberg, telle qu'il la voyait lui-même en 1886. Et cette très pessimiste vision, qui ne se modifiera que pour s'aggraver, vaut pour l'étude des œuvres postérieures à cette date. Mais pour les œuvres antérieures ? En 1869, alors qu'il commençait d'écrire, voyait-il déjà ses premières années sous un jour aussi sombre ? La question est très difficile à résoudre, car nous avons peu de lettres de cette période — et il est en somme heureux que cette vision de son enfance ait beaucoup moins d'importance pour les pièces antérieures à 1886 que pour les autres.

Il est certain qu'en 1886 il a fait effort de sincérité. En avril, il écrit de Suisse plusieurs lettres à son frère Axel pour lui demander des documents, notamment ses lettres à sa sœur Anna, à l'aide desquels il espère reconstituer l'atmosphère du passé (2). Mais dans quelle mesure y est-il parvenu ? L'examen du texte lui-même ne donne pas grands résultats. Sans doute beaucoup d'expressions portent leur date avec elles, et il serait facile d'en noter une série où s'expriment les idées du Strindberg de 1886. Mais lorsqu'on a retranché ces passages, on s'aperçoit que la couleur générale du récit n'a pas changé.

Dans un livre récent (3), deux sœurs de Strindberg affirment que le tableau est poussé au noir. Leur dessein est précisément de « restituer, à la lumière de la réalité, les côtés joyeux et aussi les côtés sombres de leur existence enfantine commune pour les opposer aux descriptions plus ou moins subjectivement chargées (*färgade*) qu'Auguste Strindberg a publiées dans plusieurs de ses livres » (4).

A vrai dire, sur plus d'un point elles ne font que corroborer ces descriptions : « Notre belle-mère, y est-il dit, ne put jamais s'entendre avec Auguste. Dès son enfance, il était de caractère

(1) *Strindbergs första hustru*, p. 51.

(2) Lettres des 7, 15 et 16 avril 1886 (B.).

(3) *Strindbergs syststrar berättar om barndomshemmet och om bror August* (Les sœurs de Strindberg parlent du foyer de leur enfance et de leur frère Auguste), Stockholm 1926.

(4) *Strindbergs syststrar*, etc... p. 5 sq.

très difficile. Timide et susceptible, il était en même temps toujours prêt à la contradiction et voulait discuter sur toutes choses, importantes ou non. Avec son humeur rebelle et sa méfiance enracinée à l'égard de tout le monde, il se brouilla tout de suite avec sa belle-mère et en vint peu à peu à la regarder comme son ennemie jurée. Mais il provoqua ainsi le mécontentement de notre père et de là surgirent des disputes continuelles. Souvent il allait chercher une consolation près de sa sœur aînée. On sait qu'il revient là-dessus dans ses livres, où maintes descriptions exagérées de sa belle-mère et de l'existence au foyer paternel ne sont pas toujours conformes à la réalité (1). »

Ce n'est guère là un tableau d'entente familiale. Ce qui semble toutefois ressortir de ces récits des deux sœurs, c'est que l'atmosphère de la maison n'avait pas le caractère désolé, morne et gris qu'on ressent si péniblement à la lecture du *Fils de la servante*.

Il faut songer qu'en 1886, Strindberg était dans une période de crise violente, provoquée par les poursuites judiciaires que lui avait attirées, quelques années auparavant, une des nouvelles de *Mariés*, et par le désaccord qui allait s'aggravant avec sa première femme. Et cela expliquerait en partie son pessimisme.

Mais il est une autre circonstance, dont il n'a pas été fait état jusqu'ici à notre connaissance, et qui peut-être apporte quelque lumière. Strindberg avait un modèle pour son autobiographie, et ce n'était ni Rousseau ni Goethe, mais bien la trilogie de Jules Vallès : *L'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé*, et spécialement le premier volume, paru en 1879, sous le titre de *Jacques Vingtras*. Il prend lui-même la peine de nous le dire. D'abord dans une lettre à l'éditeur Albert Bonnier, du 19 février 1886 : « Que diriez-vous, maintenant que je suis fini physiquement, moralement, pécuniairement, si je me mettais à écrire ma vie ? Cela m'intéresserait de l'écrire à la fois subjectivement et objectivement, comme le *Jacques Vingtras* de Jules Vallès. Car pour écrire des œuvres d'art pur, je me sens trop en lambeaux (2). » Ensuite, dans une lettre à l'auteur suédois, Gustav af Geijerstam (3), du 3 avril 1886 : « Maintenant j'écris à corps perdu un grand roman en quatre ou cinq parties : « my novel » : Type : *Jacques Vingtras*, de Jules Vallès (4). »

La biographie de Strindberg a, du reste, beaucoup plus d'en-

(1) Strindbergs systrar, etc..., p. 31 sq.

(2) (B.).

(3) Geijerstam fit précisément paraître à Stockholm, en 1886, une traduction du *Bachelier* sous le titre : *Studenten*.

(4) (B.).



vergure, elle embrasse un bien plus vaste ensemble historique et psychologique que le *Jacques Vingtras* de Vallès. Il n'en reste pas moins que le livre l'avait frappé, et qu'il se trouvait justement dans les dispositions voulues pour accueillir et faire siennes ces descriptions atroces d'enfance martyrisée. On trouve dans les deux récits jusqu'à des ressemblances d'expression — qui ne semblent pas fortuites. Le « fils de la servante » s'est retrouvé certainement dans le « fils de la paysanne ». Évidemment Strindberg n'a pas altéré les faits eux-mêmes, mais après ces deux indications épistolaires, il paraît bien ressortir d'une comparaison minutieuse que les aventures de Jacques Vingtras ont à tout le moins orienté l'évocation de ses souvenirs et qu'elles en ont peut-être, en certains cas, déterminé le choix. Il serait dès lors assez naturel que le sombre pessimisme de Vallès ait déteint sur ses propres descriptions. Il s'agit ici de nuances, et de nuances délicates. Mais dans cette question de la discrimination du vrai et du faux dans Strindberg, qui ne comporte pas de solution tranchée, c'est peut-être la comparaison avec Vallès qui permet le mieux d'entrevoir le contour fuyant de la vérité.

En tout cas, l'image que Strindberg s'est faite de la famille, a une trop grande importance dans son œuvre dramatique pour que nous n'ayons pas tenté de pousser aussi loin que possible l'analyse des éléments dont elle se compose.

(A suivre.)

---

# Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence.

---

Cours de M Edouard LE ROY,

*Membre de l'Institut,*

*Professeur au Collège de France.*

---

## III

### La Noosphère et l'Hominisation.

Je me propose aujourd'hui de définir un point de vue nouveau pour discuter le problème de l'Homme : point de vue d'où apparaît, entre le groupe humain et l'ensemble de la nature, un double rapport que désignent les deux termes donnés en titre à cette leçon. Ceux-ci vont être tout d'abord expliqués, comme le demande leur singularité un peu étrange. A cet effet, il sera utile de commencer par quelques remarques générales sur un embarras de classification déjà signalé incidemment (1).

La position systématique de l'Humanité constitue un véritable et assez difficile problème, une sorte d'énigme. Pour le voir, il suffit de mesurer la disproportion flagrante qui existe entre la faible variation morphologique d'où est sortie en apparence la pensée réfléchie, et l'énorme ébranlement que l'apparition de cette faculté nouvelle a produit au sein du monde vivant. A ne tenir compte que du premier aspect des choses, l'Homme resterait confiné dans un petit coin du système zoologique, tandis que l'extension prodigieuse de son règne conduit à un jugement tout contraire. Il y a ainsi, au cœur même du phénomène humain, un paradoxe latent. L'Humanité est biologiquement beaucoup plus puissante qu'elle n'y aurait droit, semble-t-il, systématiquement.

(1) Plus que jamais, dans ce qui suit, se trouvent mêlés inextricablement mon travail personnel et celui du P. Teilhard, pour le fond et même bien souvent pour la forme.

A ce problème, nous avons découvert déjà une ébauche, une amorce de solution, lorsque nous avons reconnu que l'homogénéité morphologique de la nappe humaine, — si extraordinaire au premier abord, quand on la compare à la diversification intérieure manifestée par les autres grandes nappes animales, — que cette homogénéité n'est au fond qu'apparente et que, pour être exactement appréciée, elle doit être mise en rapport intime avec l'invention des outils artificiels. Procéder autrement serait commettre une grave erreur dans la manière d'appliquer au cas de l'Homme les règles de la Systématique, en ne joignant pas les considérations de comportement à celles de structure. Comme chacun des groupes vivants qui, aux temps passés, ont l'un après l'autre dominé la Terre, l'Humanité a réellement elle-même ses multiples spécialisations internes, équivalentes aux « radiations » ou « verticilles » de formes ailleurs observés. Seulement, on discerne moins vite cette richesse de types, elle se dissimule davantage, parce qu'elle reste à certains égards disséminée, diffuse, propriété indivise du groupe, au lieu de se répartir entre ses membres, étant définie et constituée non point par des phylums généalogiques, par des lignées d'êtres différenciés organiquement, mais par des catégories d'instruments détachés du corps qui les emploie et dont un même individu peut se servir tour à tour. Modalité nouvelle sans doute, mais qui ne saurait tromper qu'une observation superficielle ou partielle, qu'un jugement trop rapide ou trop étroit, inattentif à ce que l'*artificiel* a en réalité de *naturel*. Ne séparons pas de l'Homme, si nous voulons en saisir la pleine réalité biologique, ses outils, véritables organes, ses techniques, véritables fonctions. L'ensemble qu'on nomme « espèce humaine » se révèle dès lors un peu moins paradoxal. Malgré son faible décalage morphologique par rapport aux autres Primates et malgré sa pauvreté apparente en sous-ensembles différenciés, l'ensemble humain — pourvu qu'on l'envisage d'un point de vue sans étroitesse — a les dimensions, la valeur, la complexité, non seulement d'un Ordre, mais d'un groupe naturel plus vaste encore. Zoologiquement, il représente à lui seul, je ne dirai pas autant que les Carnassiers ou les Rongeurs, je dirai autant que tous les Mammifères pris à la fois, et peut-être même davantage. Voilà une première vérité qui se découvre indiscutablement à l'observation, dès que l'observation écarte les voiles de préjugés qui l'aveuglaient. Le paradoxe humain s'en trouve atténué. Toutefois, parce que l'Humanité — à bien voir les choses — vaut un Ordre ou même une Classe, faut-il pour cela en faire proprement une Classe ou un

Ordre ? et d'ailleurs ce remaniement de cadres suffirait-il ? C'est une tout autre affaire, pour l'examen de laquelle je dois rappeler d'abord une remarque déjà faite au cours de la première leçon.

Que disais-je alors ? Une classification est essentiellement un schéma de configuration instantanée, qui ne soutient qu'une relation de tangence avec un moment du réel, avec un seul. Ni elle n'exprime jamais toute la profondeur du concret, ni elle ne saurait convenir toujours uniformément. D'où résulte une conséquence : toute classification doit être interprétée dynamiquement, comme valable pour une époque et soumise à des nécessités de refonte lorsqu'on la transporte dans le temps. Or un fait est sûr : c'est que les formes infra-humaines de la vie n'ont guère changé (si ce n'est çà et là par quelques extinctions ou régressions) depuis le Tertiaire et même depuis un âge du Tertiaire antérieur certainement à l'Homme. La classification qui en a été faite d'après l'observation du présent est donc en réalité, quoi qu'il puisse paraître, une classification du passé (1). Nous sommes par conséquent en droit de douter qu'une forme vraiment nouvelle, si elle est plus récente, y puisse prendre place.

Je reviens alors au problème qui nous occupait tout à l'heure. Allons-nous résoudre la question relative à la position systématique de l'Homme, en faisant de l'Humanité un Ordre ou une Classe peut-être, tout en la laissant insérée néanmoins, et par cela même, dans le tableau général des formes vivantes, tel qu'il a été d'abord établi pour traduire l'état présent du règne animal seul ? Sans doute, cette nouvelle manière de placer l'Homme, d'en comprendre et d'en définir les rapports systématiques, la valeur, serait plus objective à certains égards : « elle respecterait mieux la grandeur du fait humain que celle qui consiste à immerger notre groupe, à titre de sous-ordre ou de famille, au milieu des Singes » (2). Mais elle aurait, par contre, un gros inconvénient : celui de déformer les lignes de nos divisions zoologiques antérieures, de disloquer, de bouleverser l'édifice construit d'après nos principes classificateurs antécédents, et cela sans dégager encore suffisamment l'importance

(1) Se borner à l'infra-humain d'aujourd'hui ou s'arrêter aux formes tertiaires de la vie : ce sont là deux hypothèses équivalentes.

(2) Teilhard, Mémoire inédit. — De même pour les divers passages mis plus loin entre guillemets sans autre indication. — Je suis pas à pas ce mémoire, qui résume nos idées communes ; mais je le complète aussi et prends d'ailleurs trop de libertés avec le texte pour en faire, sauf par accident, une citation expresse.



et la nouveauté caractéristiques du groupe humain. Rien ne nous impose un tel désordre, bien au contraire. Élever tout simplement l'Humanité à la dignité d'Ordre ou de Classe, ce serait admettre implicitement que, si originale qu'elle soit, elle entre néanmoins, sans mutilation ni violence, dans un système de classification construit expressément pour une zone de la vie où chaque changement d'activité se traduit, s'exprime par un changement d'organe. Or, non seulement l'Homme échappe à cette loi, grâce à l'invention de l'outil artificiel ; mais il y échappe au fond par le jeu même des énergies psychiques dont il dispose, bref par le jeu des propriétés expérimentales qui sont précisément au principe de son importance biologique exceptionnelle. A faire même de l'Humanité un *règne*, symétriquement juxtaposé ou superposé au règne végétal et au règne animal, peut-être lui accorderait-on à la fois trop et trop peu : trop pour le passé, surtout aux origines, trop peu pour le présent, sans parler de l'avenir.

« Ici achève de se découvrir la gravité du problème posé aux sciences naturelles par l'existence de l'Homme. Qu'on veuille bien le noter en effet ! Quand nous parlons d'augmenter la valeur systématique du groupe humain, il n'est pas question de magnifier tendancieusement celui-ci en vue de quelque thèse plus ou moins spiritualiste. » Il ne s'agit que de respecter les faits, de garantir la pure science positive contre un déséquilibre ruineux. Est-il possible de sauvegarder à la fois, et la valeur des caractères purement corporels adoptés jusque-là par la Systématique pour hiérarchiser les êtres, et la suprême originalité du phénomène humain, en même temps d'ailleurs que son enracinement profond dans le monde expérimental ? Tel est, en définitive, le problème.

Pour voir comment on pourra le résoudre, il faut revenir — afin de la compléter — sur une des notions principales auxquelles fut consacré le Cours précédent : la notion de *Biosphère*, ou notion de la réelle unité que possède la couche vivante qui entoure le globe et qui, en maintes circonstances, fonctionne d'ensemble comme un véritable organisme d'ordre supérieur. Plusieurs fois, cette année, j'ai dû y faire allusion déjà et rappeler combien souvent la science doit recourir à une conception de ce genre. Mais l'heure est venue de préciser davantage, dans le dessein d'introduire sous forme plus intelligible un complément désormais nécessaire.

Dois-je redire la série d'étapes qui achemine vers la notion en cause ? Il y a des préparations lointaines. Ainsi la pure ma-

tière physico-chimique paraît de moins en moins compréhensible en dehors de quelque unité profonde qui se manifeste, sous la pluralité corpusculaire, par une sorte de matrice commune que l'on nomme tantôt *éther* et tantôt *espace-temps*. Sans doute, à propos de ce principe sous-jacent, on discute encore sur le comment de la fonction unifiante et réalisatrice qu'il exerce ; mais le fait lui-même n'est plus contesté. A une moindre échelle, de grandes zones telluriques sont définies, au titre de réalités consistantes et positives, pour exprimer l'essentielle connexion de certains phénomènes. Un peu partout, se laissent observer des effets de groupes où l'ensemble agit comme tel, des effets de masse et de concours dont l'analyse, orientée vers l'élément différentiel, ne suffit pas à rendre compte. C'est en particulier, disais-je naguère, ce que signifient des notions comme celles de pyrosphère, de barysphère, de lithosphère, d'hydrosphère, d'atmosphère, auxquelles a recours la Physique du Globe, quand elle étudie la chaleur centrale, la pesanteur profonde, la constitution ou l'élasticité de l'écorce, la distribution des continents ou des montagnes, le régime des mers, la circulation des vents, le jeu des météores, etc. Eh bien ! La notion de Biosphère est homologue ; elle répond à des nécessités semblables et s'impose même à plus forte raison encore.

On peut grouper sous trois chefs principaux les considérations qui la fondent et l'appuient, qui la rendent nécessaire. Je les ai discutées longuement, l'année dernière, et il suffira donc ici d'un simple rappel :

1<sup>o</sup> M. Bergson (1) a mis en vive lumière la réalité de « la Vie » antérieure et même supérieure à celle des individus transitoires qu'elle anime au passage. « A un certain moment, en certains points de l'espace, un courant bien visible a pris naissance : ce courant de vie, traversant les corps qu'il a organisés tour à tour, passant de génération en génération, s'est divisé entre les espèces et éparpillé entre les individus, sans rien perdre de sa force, s'intensifiant plutôt à mesure qu'il avançait. » Du reste, le partage du fleuve en bras multiples n'entraîne aucunement rupture d'unité pour le flux. Celui-ci demeure indivisé. Non pas qu'il faille revenir aux hypothèses trop aventureuses de Weismann. Mais « si le plasma germinatif n'est pas continu, il y a du moins continuité d'énergie génétique... Tout se passe comme si l'organisme lui-même n'était qu'une excroissance, un bourgeon que fait saillir le germe ancien travaillant à se continuer en un

(1) *Évolution créatrice*, p. 28-29.

germe nouveau ». Ce que la Vie offre de plus réel à notre observation, c'est justement ce devenir ininterrompu, transindividuel, dont l'unité saute aux yeux, d'autant mieux visible qu'elle se localise nettement dans une certaine zone concentrique à la Terre, la zone de l'eau, de l'oxygène et de l'acide carbonique.

2° De cette couche vivante, on commence aujourd'hui à entrevoir l'anatomie, puis la physiologie. Que l'on en étudie d'abord la structure, c'est une véritable organisation qui apparaît, un système de vastes complexes coordonnés et solidaires, comparables à des appareils, à des organes, dont la vie propre se manifeste par des phénomènes précis, aussi indiscutablement positifs que ceux qu'on découvre à l'intérieur d'un vivant individuel. Entre ces complexes, une corrélation se dessine, avec des homologies, des rapports de symbiose, une « complémentarité », dont j'ai donné divers exemples bien significatifs, lorsque j'analysais les fonctions d'ensemble des groupes vivants et leurs contributions respectives au travail commun. Si d'ailleurs on suit le cours de la durée à travers l'histoire des formes qui évoluent, même conclusion se dégage. La succession des phases prend de mieux en mieux figure de croissance vitale, à mesure qu'on l'approfondit davantage. Un balancement compensateur équilibre les développements de types, d'espèces, de flores ou de faunes, révélant ainsi leur interliaison. En particulier, le fait qu'à chaque genèse nouvelle, baisse la pression de la sève dans les branches plus anciennes, ce fait si curieux, et dont témoigne avec évidence la paléontologie, montre clairement que la phylogénèse est, à sa manière, une ontogénèse. A quoi il convient d'ajouter, comme confirmation, un double caractère non moins suggestif de la vie, quand on l'envisage d'une vue globale et synthétique : elle tient *un* rôle dans l'économie de la planète, elle y accomplit *une* œuvre où s'accuse *un* progrès.

3° Je rappelle enfin, mais d'un seul mot, que la discussion du transformisme nous a forcés de conclure à des effets de résonance biosphérique, sans lesquels ne se laissent comprendre ni la naissance des variations majeures, ni la transmission durable de l'acquis. La notion de biosphère s'introduit alors comme expressive d'un facteur essentiel dans l'évolution des espèces.

Ainsi cette notion apparaît inévitable au point de concours de nombreuses voies. Je dis même qu'elle s'impose plus fortement que les notions analogues de la Physique. Cela tient — la remarque en a été déjà faite — à ce que la matière brute ne possède qu'une existence toute en surface et en dehors, sans rien de pareil nulle part à l'implication de tendances profondes qui

constitue l'individualité vraie. D'où, en elle, à prendre les choses avec rigueur, une absence d'unités naturelles élémentaires et, par conséquent aussi, d'unités d'ordre supérieur. La critique du morcelage ne laisse aucun doute sur ce point : l'unité matérielle a toujours quelque chose d'une entité abstraite. Une seule exception, au moins apparente : la Terre elle-même, dont la structure d'ensemble évoque l'idée d'un organisme distinct et, comme un organisme en effet, présente un cycle évolutif défini. Mais, à tout peser, l'exception n'est qu'apparente : car, si la Terre offre ces traits, n'est-ce pas au fond qu'elle vit ? Une telle affirmation peut paraître bizarre, fantastique. Elle se justifie pourtant, dès qu'on y regarde. Soit un vivant individuel, au sens ordinaire du mot. Qu'y a-t-il au juste de vivant en lui ? Une réponse très éclairante est suggérée par M. Nageotte, à propos de recherches sur les greffes de tissus morts (1). Ce qui a proprement vie dans un vivant, c'est en définitive assez peu de chose, du moins si l'on juge du point de vue « quantité ». D'abord, les cellules seules, non les substances conjonctives où elles ne font qu'habiter et qui n'en représentent qu'une sorte d'excrétion (2). Puis, à un second degré d'analyse, dans la cellule même, les mitochondries et non la substance intergranulaire. Cette faible proportion d'éléments qu'on puisse dire vraiment animés n'empêche pas que la vie soit justement attribuée à tout le corps. Eh bien ! Il en va de même pour la Terre, où la vie n'occupe sans doute qu'une petite place, mais où la Biosphère n'est séparable que par abstraction des autres couches constituantes et joue parmi elles un rôle si considérable. Ainsi on n'abuse pas d'une métaphore en déclarant que la Terre vit et que c'est pourquoi existe réellement une individualité terrestre. Mais de tout cela résulte aussi que la Biosphère a bien une réalité individuelle plus vraie que ses lointaines homologues purement matérielles, d'autant même qu'il faut aller jusqu'à lui reconnaître, par rapport à ces dernières, une fonction individualisante, toute autre individuation n'étant peut-être que participée.

Quoi qu'il en soit, retenons seulement la solide valeur positive que possède la notion de Biosphère. Elle ouvre devant nous une perspective nouvelle pour situer l'Homme. Et voilà le point de vue d'où enfin nous allons essayer de résoudre la difficulté de classification dont je parlais tout à l'heure.

(1) *Scientia*, décembre 1918.

(2) D'où l'explication du fait constaté par M. Nageotte : un greffon mort prend mieux et plus facilement qu'un greffon vivant, parce que c'est un appartement vide, sans locataires, où les cellules de l'organisme porteur émigrent et s'installent sans résistance.



L'Homme est assez original et nouveau dans l'histoire des formes vivantes pour qu'il n'y ait rien d'étrange en somme à ce qu'on ne lui trouve pas de place naturelle au sein d'un système hiérarchique de catégories qui représente la biosphère à un âge où elle ne le comportait pas encore. Pourtant on ne saurait non plus le laisser en l'air et hors cadre. Aux embarras du problème ainsi posé, il n'y a qu'un seul moyen d'échapper vraiment, sans dommage d'une part ni de l'autre. C'est d'exprimer, par la création d'une catégorie suprême, que l'Homme, si lié soit-il au développement général de la Vie, marque cependant, au terme actuel de ce développement, terme final peut-être en un certain sens, l'ouverture d'une phase absolument nouvelle ; c'est d'assimiler son apparition, non point seulement à la genèse et à l'isolement relatif de quelque grande partie de la biosphère, mais plutôt à l'éclosion même de celle-ci. Par son importance, ai-je dit déjà, l'apparition de l'Homme n'est comparable qu'à celle de la Vie. Voici venu le moment de préciser cette vue.

Elle correspond à un ensemble de faits parfaitement positifs. Interrogeons en effet l'histoire des formes vivantes. A de certaines époques, nous voyons se dégager, l'un à l'intérieur de l'autre, les types d'organisation animale, vertébrée, mammifère, primate. Il s'agit, chaque fois, d'un groupe d'habitudes contractées définitivement par la Vie et qui constituent autant de paliers dans une ascension progressive. Tous préparent de loin ou de près une libération de la conscience immanente à l'effort vital. Mais, avec la puissance de pensée réfléchie qui se conquiert et se dégage en l'Homme, un pas décisif est accompli. Désormais, semble-t-il, ce n'est plus l'organisme corporel qui s'élabore ou se perfectionne : il est achevé peut-être et, en tout cas, l'évolution accède à l'emploi de moyens nouveaux, ceux de l'ordre proprement psychique. Un tel fait représente, en vérité, quelque chose d'aussi considérable que la première insertion de la vie dans la matière. Voilà l'essentielle donnée du problème.

Pour en tenir compte, il faut se résoudre finalement à regarder l'enveloppe humaine de la biosphère comme étant du même ordre de grandeur, de la même importance dans l'économie totale des choses, que la biosphère elle-même. Ce n'en sera donc point une partie, mais une homologue. Plus on approfondit cette solution extrême, plus elle paraît la seule acceptable (1). Comme il arrive en bien d'autres cas, le conflit de la science et de la philosophie

(1) C'est également l'avis du P. Teilhard, dans le mémoire inédit auquel je me suis déjà référé plusieurs fois.

se laisse dénouer sans peine, à condition qu'on en suive sans timidité le double mouvement jusqu'au bout, qu'on ne minimise pas leurs exigences, qu'on s'abstienne de prétendre les accorder diplomatiquement dans un médiocre et chétif compromis de juste milieu. Comment se présente en effet le problème ? Si nous voulons parvenir à insérer l'Homme dans une histoire universelle de la Vie, — sans mutiler celui-là, sans désorganiser celle-ci, — ce qu'il faut nécessairement, c'est le placer au-dessus de la nature inférieure, dans une situation où il la domine, mais qui néanmoins ne l'en déracine pas ; et cela revient, d'une façon ou de l'autre, à imaginer, plus haut que la biosphère animale et lui faisant suite, une sphère humaine, la sphère de la réflexion, de l'invention consciente et libre, de la pensée proprement dite : bref, la sphère de l'esprit ou *Noosphère*. Après quoi, il faut concevoir, à l'origine de cette grande unité nouvelle, un phénomène *sui generis* de transformation vitale, affectant tout l'ensemble biosphérique : *l'Hominisation*. L'Humanité apparaît alors comme un ordre nouveau de réalité, soutenant avec le monde inférieur de la vie un rapport équivalent à celui qu'on discerne plus bas entre la vie et la matière. Du point de vue « phénomène », l'Humanité prolonge la Vie ; mais elle constitue, cependant, à elle seule, un ensemble aussi vaste, aussi original et nouveau. Impossible d'y voir moins que cela. « Ou bien l'Humanité est un fait sans précédent et sans mesure : et alors elle n'entre pas dans nos cadres naturels, ce qui revient à dire que notre science est vaine, qu'elle échoue, qu'elle fait faillite, au moins en ce qui concerne l'Homme. Ou bien l'Humanité représente un tour nouveau sur la spirale montante des choses ; et, dans ce cas, nous ne saurions découvrir d'autre tour qui lui corresponde au-dessous, sinon la toute première organisation de la Matière : à pouvoir être comparée à l'avènement de la conscience réfléchie, il n'y a que l'apparition de la Vie, c'est-à-dire de la conscience elle-même. » Deux grands faits, devant lesquels tous les autres semblent presque s'évanouir, dominant donc l'histoire passée de la Terre : la vitalisation de la matière, puis l'hominisation de la vie. Du reste, il y a entre eux des analogies et des différences ; chacun éclaire l'autre, par similitude et par contraste ; l'étude en est donc inséparable, et elle doit procéder par oscillations alternatives. La vitalisation, antécédente, a conditionné l'hominisation ; mais celle-ci, plus proche de nous, peut d'autant mieux nous aider à comprendre la première. On voit ainsi, une fois de plus, le rapport étroit entre nos recherches antérieures et celles que nous avons entreprises maintenant.

Ici une parenthèse est indispensable, car je dois répondre d'un mot, sans plus attendre, à une objection possible. J'employais tout à l'heure ces deux expressions : *vitalisation de la matière*, *hominisation de la vie*. Eh bien ! Ne sont-elles pas, la première surtout, en contradiction avec ce que nous avons naguère conclu au sujet de l'exigence idéaliste ? Il semble, dans cette perspective, qu'on ne puisse jamais parler d'une époque de pure matérialité brute. Je n'en disconviens pas. Mais la thèse est d'ordre métaphysique. Or — dois-je le répéter ? — je me place, pour le moment, au seul point de vue du phénomène. De ce point de vue, il apparaît incontestablement qu'un âge fut où la vie, — même si métaphysiquement on l'affirme déjà préexistante alors, par exemple à titre de tendance, de virtualité diffuse, — du moins n'avait pas commencé à prendre corps en phénomènes chimiques définis, n'appartenait donc pas encore au plan phénoménal où se confine la science positive. Sans doute n'est-ce là qu'une vérité relative, non pas une interprétation dernière. Mais il n'en faut pas moins la retenir à son heure et à son rang. Dans ces conditions, un problème véritable existe, qui concerne l'origine de la vie : nous avons déjà vu en quel sens et avec quelle portée (1). Des termes semblables seraient de mise à propos de l'hominisation. Je puis donc revenir sans scrupule à notre idée de noosphère et en suivre les applications entrevues.

Le problème relatif à la place de l'Homme dans la nature, quand on l'oriente ainsi, se ramène à celui des rapports entre Biosphère et Noosphère : deux ensembles d'égale ampleur. Sous quels traits convient-il dès lors de figurer les choses ?

D'ordinaire, c'est comme une arborescence qu'on imagine le dessin de la Vie ; c'est à un arbre, avec ses branches, ses rameaux, ses ramuscules, que la Vie est comparée, lorsqu'on en veut décrire la différenciation progressive. Je ne condamne pas cette comparaison botanique : elle représente à merveille certains phénomènes partiels, certains rapports de structure et de développement. Mais suffit-elle toujours ? Qu'on l'applique à l'intérieur de la biosphère ou de la noosphère : je n'y trouve pas à redire. Seulement, la question est de savoir si elle reste valable au même titre, quand il s'agit des rapports d'ensemble entre biosphère et noosphère. Peut-être faut-il préférer alors une autre image, une autre analogie : un type de comparaison hydrodynamique. Soit la biosphère. Imaginons en elle çà et là quelques

(1) Voir *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, VIII, en particulier p. 683 de la *Revue* du 30 mars 1927.

points de jaillissement, peu nombreux, étroitement localisés, montant d'ailleurs à peine au-dessus du niveau moyen, mais d'où émergent des jets qui peu à peu s'élèvent, s'épanouissent, puis se rejoignent par leurs cimes et s'étalent en nappe recouvrant la Terre. Nappe finalement superposée à la couche primitive et traversée comme elle de multiples courants : c'est la Noosphère, jaillie, émanée de la Biosphère, et qui finit par acquérir la même ampleur, la même importance que sa génératrice. Ainsi me représenterais-je volontiers le passage de l'une à l'autre, au lieu de faire de la seconde une branche poussée sur la première et par conséquent moins volumineuse qu'elle. Dès lors il devient aisé de voir comment se résout le problème de classification relatif à l'Homme. On n'est plus obligé, par le jeu même des images qu'on utilise, de laisser celui-ci pour jamais intérieur à la biosphère ; et cependant il conserve en elle une attache. Plaçons-nous au point de vue proprement zoologique, donc au niveau de la biosphère ; ce qui revient à dire : plaçons-nous aux points de jaillissement pour considérer l'Homme. Ces points de jaillissement, ai-je dit, peuvent être supposés peu nombreux : admettons même, si on le préfère, qu'il n'y en ait qu'un seul. En tout cas, ils n'occupent qu'une portion minime, étroitement localisée, de la biosphère, où d'ailleurs ils ne forment qu'une faible turgescence. Et voilà l'Homme, à sa source, cantonné en un petit coin de la classification relative à la vie infra-humaine. Mais il n'y reste pas ; et, si nous en suivons le progrès, les destinées ultérieures, nous le voyons finir par constituer une division du réel plus importante même qu'un règne, comparable seulement au système total des autres formes vivantes. Par ce changement de perspective systématique, la difficulté que je signalais est donc bien résolue, les apparences contraires dûment conciliées. Et, soit dit en passant, c'est d'une façon analogue que je me représenterais antérieurement le rapport de la vie à la matérialité brute. Simples métaphores, je l'avoue : elles ont néanmoins leur importance, par l'attitude qu'elles suggèrent à la pensée, par la façon dont elles inclinent à poser les problèmes.

Quant à savoir s'il y a continuité foncière ou non aux points de jaillissement qui rattachent la noosphère à la biosphère comme autant de pédoncules, c'est une question qui reste à débattre. Il se pourrait fort bien que l'apparence continue recouvrit une véritable création. Ce que nous avons dû conclure naguère au sujet de la vie en général, pourquoi n'y aurait-il pas lieu de l'appliquer ici une fois de plus, peut-être même en un sens renforcé ? Rien n'empêche, dans notre perspective, que la naissance de



L'Homme ait été l'effet d'une invention authentique, une genèse de nouveauté irréductible. Toutes les analogies, au contraire, nous porteraient d'avance à l'admettre ; et je n'ai pas besoin de souligner qu'à ce phénomène d'invention peut correspondre, dans l'ordre métaphysique, une création proprement dite. Il faudra revenir sur ce point ; et je le ferai en terminant cette leçon. Mais auparavant notons tout de suite que la nappe humaine, une fois éclosée et formée, une fois franchi le seuil décisif, se différencie bientôt. La multiplication des instruments et des techniques ou des conduites y détermine l'homologue des groupes spécialisés en lesquels se partageait la biosphère. A quoi on peut ajouter que ce mouvement de diversification se prolonge longtemps et se complète par l'influence de mille facteurs : division du travail, jeu de l'association et de l'habitude, culture et entraînement, exercices de toute sorte ; d'où résultent les classes sociales, les types d'esprits, les formes d'activité, les puissances nouvelles : bref, un dégagement de conscience de plus en plus libre et pure et la constitution d'un ordre supérieur d'existence, l'ordre de la spiritualité, jusqu'à un point de perfection où la noosphère tendrait à se détacher de la biosphère, comme un papillon de sa chrysalide.

Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés devant ce qui sera le point culminant de notre étude. L'objet précis de ce Cours va être, pour le principal, de soumettre les vues précédentes à l'épreuve d'une critique rigoureuse, voisine autant que possible des faits les plus positifs. Travail de longue haleine et qui ne pourra se développer que par échelons, par étapes successives. Nous ne tenons encore qu'un simple commencement de preuve, quelques raisons de vraisemblance capables seulement d'autoriser une conjecture. Il en est peut-être qui refuseront d'aller plus loin, avec l'impression que cette conjecture n'est qu'un rêve. C'est, je le crois comme le P. Teilhard, « qu'ils n'auront pas ouvert suffisamment les yeux sur l'extraordinaire singularité de l'avènement humain ». Je leur demanderais, moi aussi, en ce cas, de réfléchir davantage aux données indéniables déjà recueillies, puis d'accepter l'inévitable longueur des discussions, d'où seules pourront sortir les preuves nécessaires. Aussi bien « admettons qu'il s'agisse effectivement d'un rêve ». Nous n'en aurions pas moins intérêt à suivre jusqu'au bout ce rêve, principe inspirateur d'une recherche qui peut être féconde au moins en vérités de détail, si même elle ne transforme pas graduellement le rêve initial en conception démontrée, le mythe en théorie, comme il arrive si souvent. Nous gagnerons de toute manière à nous effor-

cer de voir « combien la profondeur et l'immensité du monde se pénètrent d'harmonie intelligible, de cohérence et de lumière dans un tel songe, si c'en est un, mieux que dans la réalité trop étroite où l'on voudrait nous retenir ». Je dis que « placer dans notre représentation scientifique du monde terrestre une coupure naturelle du premier ordre à la base de la couche humaine (1), c'est d'abord expliquer sans violence les principales propriétés de cette couche ; et c'est ensuite, rétrospectivement, éclairer d'une lumière pénétrante les plus intimes démarches de l'évolution biologique ». Voilà ce que la prochaine leçon essaiera de faire entrevoir dans un schéma d'ensemble, qui résumera nos conclusions antérieures en un tableau synoptique et, du même coup, achèvera d'introduire les idées organisatrices de l'enquête nouvelle. Mais auparavant il reste un dernier point préliminaire à éclaircir, une dernière discussion préparatoire à entreprendre.

Considérons de plus près le problème relatif à la naissance et à la structure de la nappe humaine, à ses liens avec la biosphère animale, c'est-à-dire le problème de l'hominisation. Y a-t-il saut brusque ou simple développement ? Un principe domine le débat. *Apparition d'une qualité nouvelle ne signifie pas forcément rupture de continuité.* Toute la perspective, dont j'affirme ici avec le P. Teilhard le caractère objectif, suppose la claire vision de cette vérité élémentaire, que mille analogies, empruntées aux changements d'état physique des corps ou à la génération des figures géométriques, montrent déjà indiscutable et suggèrent en pleine évidence à l'esprit, dès les plans inférieurs du réel, aux niveaux de phénoménalité qui précèdent la vie.

« Considérons, par exemple, un cône ; et, dans ce cône, suivons la diminution graduelle des sections droites au cours d'un déplacement continu dirigé de la base vers le sommet. Rien n'est plus différent d'un point qu'une surface. Pourtant, du sens de mouvement choisi par nous et des propriétés du cône, il résulte qu'une progression suivant l'axe du solide, après n'avoir eu longtemps comme résultat que de réduire l'aire des surfaces rencontrées sans en modifier la nature, à un certain moment, fera tout d'un coup succéder le point à la surface : le cône aura engendré son sommet, un ordre qualitativement nouveau de réalité se sera établi par évolution continue. » De même, soit un corps qu'un échauffement ou un refroidissement continu ne fait d'abord que

(1) Coupure d'ordre qualitatif qui n'exclut pas, on va le voir, continuité de génération.

varier de volume sans que change son état solide ou liquide. Un moment vient où se produit la fusion ou la congélation. Ici encore une qualité nouvelle a surgi par l'effet d'une évolution continue. On trouverait sans peine, dans le monde physico-chimique, d'innombrables exemples de circonstances tout à fait analogues. Il peut même arriver que l'éclosion de la qualité soit presque soudaine : ainsi lors des phénomènes de cristallisation.

Sans doute, ce ne sont là que des images. Appliquons-les cependant à la question qui nous occupe. « Ce qui fait la difficulté de comprendre scientifiquement l'Humanité, c'est qu'elle présente un mélange troublant de caractères très anciens et de caractères absolument nouveaux. Devant cette association, les esprits hésitent et se partagent. Les uns, trop exclusivement zoologistes, nous immergent dans la masse animale inférieure : ils ne voient que la continuité d'évolution (1). Les autres, naïvement spiritualistes, nous isolent de prime abord et font de notre groupe une sorte de fleur apportée on ne sait d'où et qui flotterait sans racines sur les grandes eaux du monde : ils ne sont sensibles qu'à la discontinuité qualitative (2). Ce sont là manifestement deux excès contraires, dus à un inventaire incomplet des types de changement — et, par suite, du nombre des degrés zoologiques — possibles dans l'univers. » On s'obstine à vouloir choisir, pour exprimer le réel, entre deux termes seulement, deux termes que l'on suppose former un dilemme brutal, sans intermédiaire concevable : diversité numérique immobile ou devenir continu homogène. J'ai longuement exposé ailleurs, en particulier dans le cours de l'année dernière, la nécessité d'en venir à une intuition plus riche, synthèse des deux abstractions conceptuelles précédentes où plutôt matrice d'où elles sortent symétriquement. Continuité n'exclut pas hétérogénéité, dans l'ordre qualitatif : l'image d'un spectre est là pour le montrer ; et, d'autre part, le réel est moins édifice de qualités faites que mouvement de qualification multiforme au rythme varié. C'est ici le cas de reprendre une telle vue (3). « Décidons-nous, sous la pression des faits, à introduire, en Histoire naturelle aussi, la notion de points singuliers ou de changements d'état. Nous considérons, il y a un instant, le point géométrique sans dimen-

(1) Leur tort n'est pas de la voir, mais de ne voir qu'elle.

(2) Autre abus de perception unilatérale.

(3) Nouvelle application de la thèse générale sur la substantialité du changement.

sions comme une limite engendrée par la lente concentration d'un volume, d'une surface : d'une manière analogue, essayons maintenant de concevoir scientifiquement l'Humanité comme naissant, à travers un point critique, d'une maturation de la Biosphère prise dans sa totalité. » De même, par l'exemple des changements d'état physique, appliquons-nous à comprendre que la qualité humaine — si originale et irréductible soit-elle une fois née — a pu éclore à travers une continuité d'évolution génératrice. Il y a saut brusque pour qui rapproche après coup le point de départ et le point d'arrivée, pour qui compare statiquement des formes faites ; mais un passage — graduel, quoique rapide peut-être — relie les termes extrêmes, le long d'un chemin qui reste sans coupure sur le plan des phénomènes. Seulement, l'introduction de telles vues a une conséquence fort importante en Systématique. Ce n'est pas un élargissement des anciens cadres qui permettra jamais de trouver à l'Homme une place convenable ; car cet élargissement, opéré sans renouveau de perspective, serait accompagné, comme toute généralisation conceptuelle, d'une dilution de spécificité qualitative, résultat directement contraire à l'effet que l'on vise. L'image du point singulier, du point critique, trait d'union transitionnel, centre commutateur, suggère à l'inverse que les ordres hétérogènes se touchent et se rejoignent ponctuellement, par des pointes où des nappes entières se contractent afin de venir à la rencontre l'une de l'autre. C'est donc une marche au concret toujours plus concentré qui s'impose à titre préparatoire pour définir la zone de contact entre l'inférieur et le supérieur, un double resserrement de descente et de montée pour donner accès au pont franchissant la frontière, bref une condensation dynamique seule capable de synthèse qualifiante. Et de là, dans le problème en cause, l'attitude à prendre. Créons sans doute, en notre schéma du réel, un compartiment nouveau, consécutif à celui de la vie purement animale, relié continûment et néanmoins hétérogène à lui, aussi large d'ailleurs que ce dernier. Mais n'y voyons pas une catégorie qui se range à côté des précédentes, fût-ce en tête, comme si elle complétait un seul et unique système : c'est plutôt le symbole d'une seconde nappe de réalité, dont le raccord à la première ne s'effectue qu'en une petite région de celle-ci, une région quasi-ponctuelle. « Admettons, en d'autres termes, que, dans la structure du monde terrestre, il n'y a pas seulement des classes, des embranchements, des règnes, mais qu'on doit aussi reconnaître des *sphères* », dont la noosphère est la plus récente et dont les mutuels rapports offrent l'aspect décrit ci-dessus. « Aussitôt —



il est aisé de le voir — l'antinomie humaine s'adoucît et le trouble s'évanouit de nos perspectives (1). »

Le P. Teilhard le fait observer très justement : « Si on cesse de mettre une barrière absolue entre ce que nous appelons naturel et artificiel, la structure des groupes zoologiques inférieurs apparaît comme se poursuivant d'une façon distincte au sein de la nappe humaine. » C'est une continuité qui s'accuse. « Non seulement par leur forme, leurs allures, leurs instincts individuels, mais par les associations et les ramifications collectives de leurs activités, les Hommes constituent un véritable ensemble faunistique et zoologique. » Voilà le cône et son système compliqué de génératrices qui se prolonge à travers la condensation du sommet jusqu'à la nappe supérieure épanouie au delà de ce point singulier.

« Mais, par ailleurs, si reliable au naturel que soit l'artificiel, il en diffère profondément : l'artificiel, c'est du naturel réfléchi, accompagné de cette force mystérieuse de cohésion pensée entre les individus, qui permet leur prise, leur réunion organisée en une couche unique, consciente de sa liaison. » Cette fois, une discontinuité qualitative apparaît au sein même et au terme de la continuité génétique. « Toutes les manifestations inférieures de la vie sont renouvelées et comme suranimées dans l'Homme, reconnaissables et méconnaissables tout à la fois », subsistantes, mais élevées à une puissance nouvelle. « Voilà la simplicité sans pareille du sommet, refondant en sa riche unité le pluralisme de la nappe inférieure qui se reploie en lui », puis le déployant à nouveau en nappe supérieure, qu'il faut concevoir ici hétérogène à la précédente, ayant reçu qualité nouvelle de son passage à travers le point critique intermédiaire, bref ayant ainsi changé d'état.

Pour une fois, la géométrie nous aura enseigné à mieux voir et même peut-être à mieux comprendre les phénomènes de création. Grâce à elle, nous aurons mis le doigt sur ce qu'il y a d'absurde et de vrai tout ensemble dans cette parole colportée par tant d'incompétences : *l'Homme descend du Singe*. Cette parole est vraie (sous certaines réserves, sur lesquelles nous reviendrons), si par elle on entend dire que, dans la perspective géologique, l'Homme est apparu au terme du mouvement qui a brassé et organisé les zones inférieures de la Vie, bref qu'il est inséré originellement dans la Biosphère. Mais cette parole devient

(1) En dépit des guillemets, les citations ne sont ici qu'approximatives : exactes pour le sens, un peu retouchées dans la forme.

absurde si, comme il arrive trop souvent, elle veut signifier que l'Homme est né accessoirement, puis est resté dans un coin étroit de la Biosphère, et que son avènement n'a déclenché la libération d'aucune puissance de réalité radicalement et irréductiblement nouvelle.

Inutile d'insister davantage dès maintenant. J'en ai dit assez pour faire entrevoir comment l'évolution peut être à la fois créatrice et continue, ceci au point de vue génétique, cela au point de vue qualitatif. A ce double égard, tout se passe en définitive comme dans les faits d'invention : autre analogie très éclairante, plus proche même des choses que les analogies physiques et sur laquelle j'aurai meilleure occasion de revenir au cours d'une prochaine leçon. Ce soir, il ne me reste plus qu'à conclure, en des termes où je me retrouve de plein accord avec le P. Teilhard, jusqu'à l'emploi de formules identiques.

L'Homme, envisagé zoologiquement, constitue un palier nouveau, peut-être un palier suprême, dans la série des états progressifs que traverse la Vie. Comme tel, et malgré la petite apparence de ses racines biosphériques, il représente à lui seul une des grandes zones du réel, un des facteurs principaux nécessaires à l'équilibre d'ensemble. Voilà en deux mots la véritable conception scientifique à laquelle vient de nous amener une inspection objective des propriétés expérimentalement saisissables de l'Homme ; et voilà aussi, par surcroît, la conception qui pourra le mieux nous aider à comprendre le jeu de l'invention vitale, en dehors même de l'Humanité. Une fois admises la réalité positive et la spécificité du phénomène que nous avons appelé *Hominisation*, c'est-à-dire passage de la Biosphère à la Noosphère, non seulement l'Homme cesse d'être dans le monde une excroissance paradoxale, une anomalie ; mais il devient la clef même des explications transformistes : dernier point à mettre en lumière par l'étude attentive d'un double rapport où l'Homme s'explique par la Nature et, réciproquement, la Nature par l'Homme.

(A suivre.)

---

# Victor Hugo chef de l'école romantique.

---

Cours de M. André LE BRETON,

*Professeur à la Sorbonne (chaire Victor-Hugo).*

---

A l'heure où nous fêtons le centenaire du romantisme, il va sans dire que nos hommages ne doivent pas aller au seul Victor Hugo. Ils vont à tous les grands esprits du même temps. Dans des expositions récentes, — et notamment dans celle qui avait pour théâtre, l'été dernier, la demeure même du poète, place des Vosges, — on a pu voir rassemblés beaucoup de précieux souvenirs qui se rapportaient à d'autres que lui. En maître de maison accueillant et courtois, il ne s'était réservé qu'une petite partie du logis, abandonnant le reste à ses hôtes d'un jour, anciens amis, pour la plupart, de sa vingtième ou vingt-cinquième année. Toute une salle était consacrée à Delacroix, toute une à Lamartine ; les deux Alfred, Musset et Vigny, s'en partageaient une troisième ; quelques pas plus loin, on rencontrait Balzac, M<sup>me</sup> Sand, Mérimée, M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, Berlioz, Corot, Théodore Rousseau, Barye, David d'Angers, d'autres encore, sans oublier l'illustre ancêtre Chateaubriand. Là, que d'émouvantes reliques, manuscrits, médaillons, miniatures ou bustes, dont un grand nombre provenaient de collections particulières et que nos yeux ne reverront jamais ! Quelle attachante diversité dans ces portraits de poètes ou de romanciers, de musiciens, de peintres ou de sculpteurs ! quelle étonnante variété du masque humain, mais toujours quel reflet de l'esprit, quelle lueur ! comme le signe divin était visible sur tous ces fronts pleins de pensée, dans tous ces regards pleins de rêve ! Grande époque, à coup sûr, que celle qui a produit à la fois tant de beaux génies. Et parmi eux, cela aussi va de soi, chacun de nous est libre de choisir, libre de donner sa préférence à celui-ci ou à celui-là ; ceci est affaire de goût individuel. Il n'en reste pas moins que dans les fêtes du centenaire une place à part revient à Victor Hugo. Elle lui revient, comme à celui qui,

il y a cent ans, était aux yeux de tous, de ses adversaires comme de ses partisans, le chef incontesté de la nouvelle école. Et ce que précisément je voudrais rappeler, ce sont les raisons qui lui ont jadis valu ce titre, mais aussi celles qui nous autorisent, ce me semble, à présent encore, à le lui conserver, et à voir en lui le plus complet représentant de l'art romantique.

\*  
\* \*  
\*

Le chef de l'école romantique, évidemment, ce ne pouvait être Alfred de Musset. En 1827, Musset est tout juste âgé de dix-sept ans. Il sera une des gloires du romantisme, mais il sera l'enfant terrible. Après avoir un peu fréquenté chez Nodier et chez Hugo lui-même, après avoir jeté sa gourme dans les *Contes d'Espagne et d'Italie*, il va se dégager de toute coterie, faire bande à part, raillant tour à tour, et selon le caprice de son humeur changeante, les Jeune-France barbus et les chauves académiciens. Que lui importe ce que disent les uns et ce que les autres répondent ? Son *credo* à lui est bien simple et ne comporte qu'un seul article : rien n'existe pour lui que l'amour, il ne croit qu'à l'amour, — où l'on sait de reste qu'il ne trouvera que mensonge et trahison :

Vous me demanderez si j'aime quelque chose ?  
Je m'en vais vous répondre à peu près comme Hamlet.  
« Doutez, Ophélie, de tout ce qui vous plaît,  
De la clarté des cieux, du parfum de la rose ;  
Doutez de la vertu, de la nuit et du jour ;  
Doutez de tout au monde et jamais de l'amour. »

Voilà quant à lui, sa préface de *Cromwell*, le seul *Art poétique* que ce grand poète de l'amour ait jamais rédigé.

Était-ce Alfred de Vigny qui allait prendre le commandement de la jeune brigade ? Peut-être, à vrai dire, en eût-il été d'abord assez tenté. De bonne heure, vers 1820, il donne quelques vers, quelques articles aux petits recueils périodiques où l'esprit nouveau commence à poindre ; il a des amis, il dit « nous » en parlant de ses collaborateurs ; de loin, par la pensée, car il est officier et en garnison dans le Midi, il se rattache à ceux qui combattent — jusqu'ici un peu à tâtons — pour la bonne cause. Il a beaucoup réfléchi sur son art, il a ses idées, et en expose quelques-unes en 1826 dans la préface de *Cinq-Mars*. De retour à Paris, il se passionne un instant pour les luttes qui vont s'engager sur la scène ; il prépare de son mieux le succès de son *Othello*. Mais s'il aime la gloire, s'il la désire, il ne saurait se plier aux démarches, aux complaisances, aux petites flatteries dont elle



s'achète. A peine a-t-il quitté l'habit militaire et un peu frayé avec les gens de lettres ou les gens de théâtre, qu'il est pris de dégoût : « La littérature, écrit-il à son ami très cher Victor Hugo, lui semble *une chose infâme*. » Aristocrate de sang et d'âme, fier, ombrageux et triste, il ne se familiarise avec personne ; la réclame lui répugne, toute vulgarité lui est insupportable, tout le blesse, — et bien vite il s'écarte pour se retirer, se cloîtrer dans sa noble et solitaire rêverie.

Mais ce que ni Vigny ni Musset ne pouvaient entreprendre, Lamartine ne semblait-il pas tout indiqué pour s'en charger, pour servir de guide à la jeune génération ? N'est-ce pas son nom qui tout de suite et comme de lui-même nous vient à l'esprit ? Nom bien cher assurément, nom vénérable. Lamartine est différent de Victor Hugo, il ne lui est pas inférieur, il n'est inférieur à personne. Point d'âme plus haute ; il est, on l'a dit et il faut toujours le redire, la poésie même. On sait en outre qu'il était de douze ans l'ainé de Victor Hugo, qu'il a débuté avant lui, dès 1820, deux ans avant la publication des *Odes*, débuté par un chef-d'œuvre, les *Méditations*, tandis que les *Odes* sont loin d'en être un, et qu'il faut même les lire de près pour y discerner le germe ou la promesse d'un glorieux avenir. Tout cela est vrai ; il est vrai qu'en 1820 Lamartine est célèbre, admiré, adoré ; les femmes pleurent en le lisant ; les jeunes poètes l'entourent de respect, lui adressent des épîtres, lui dédient leurs œuvres. Comment n'est-ce pas lui qui va les mener à la bataille, à l'assaut de la vieille Bastille pseudo-classique ? Ce n'est pas lui, parce qu'il ne le veut pas et que, le voulût-il, il ne le pourrait pas. Il s'enorgueillit et avec raison d'être un initiateur, d'avoir donné le premier modèle du lyrisme moderne : « Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la Muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes de l'âme et de la nature. » Il dit vrai ; mais, en même temps, il se pique de n'être qu'un « amateur » — et que de fois il l'a répété ! Il se refuse à voir dans la poésie une technique et un métier. Des écrivains de profession, des écoles, des querelles d'écoles, qu'est-ce que ces mots pourraient signifier pour lui ? Pour lui il n'y a que des élus, de rares élus, enfants du ciel qui chantent d'instinct, et de préférence au bord du lac ou sur le sommet de la montagne. En fait, quand il nous dit qu'il écrit ses vers sans se corriger ni se relire, il exagère un peu ; il n'est pas exempt de toute fatuité ; il fait un peu penser, par moments, à ce musicien — celui-là même qui a mis son *Jocelyn* en musique — à ce brillant et charmant Benjamin Godard qui disait un jour à ses auditeurs en se levant

du piano : « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est Dieu, qui donne le génie. » Mais, certes, jamais homme ne fut moins fait pour écrire des manifestes littéraires, et faire d'une préface un exposé de doctrines... Des préfaces ! il n'en a écrit pour ses *Méditations* que quinze ou vingt ans après l'apparition du recueil, et elles ne sont que de délicieuses effusions sentimentales, des rappels de sa vie infantine à Milly ou de son voyage en Orient. Non qu'il soit un pur rêveur, impropre à l'action et à la lutte ; il y a en lui des énergies viriles et de hautes ambitions qui se dévoileront un jour. Mais il aspire à une autre royauté que celle des cénacles ; il lui faudra celle des grandes assemblées politiques, il lui faudra la tribune, et le balcon de l'Hôtel de Ville, et à ses pieds tout un peuple déchaîné qui s'apaise au son de sa voix. En attendant, et dès le lendemain des *Méditations*, sans se soucier de ce qui peut se dire à Paris de Shakespeare et de Racine, il s'en va vivre en Italie avec sa jeune femme et de longtemps il n'en bougera guère.

Personne, en somme, n'a sérieusement disputé à Victor Hugo le poste de commandant en chef, et ce poste tout l'y prédestinait.

Qu'il est loin, celui-là, d'être un amateur ! En dépit d'une facilité naturelle au moins égale à celle de Lamartine, il est et sera toujours le plus laborieux, le plus consciencieux artisan de prose et de vers, de rythmes et de syllabes. A treize ans, il a écrit déjà d'innombrables vers, odes, satires, épîtres, élégies, tragédies, etc., déjà il en a 13 cahiers remplis, et en l'espace de trois ans il va en remplir 10 autres. « *Je veux être Chateaubriand ou rien !...* » voilà le cri de ses quatorze ans, alors qu'il fait ses classes à la pension Cordier. Et qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas la carrière politique de Chateaubriand, carrière, en 1816, à peine commencée, qui l'enivre et lui fait envie. Je sais que toute cette génération, fille de la France napoléonienne, et qui avait derrière elle la resplendissante image d'un sous-lieutenant d'artillerie devenu le maître du monde, se laissait facilement aller à des rêves d'empire : Balzac lui-même qui avait un sens si profond du réel et qui pourtant vivait de chimères, Balzac fera ce rêve-là ; il aura sur sa cheminée le buste de Napoléon, il voudra qu'on appelle sa bonne vieille mère, « Madame mère », et il ne posera sa candidature à l'Académie après 1840 que dans l'espoir d'arriver ainsi à la Chambre des pairs, de là au Ministère, de là à la présidence du Conseil, de là qui sait ? avec lui, on ne sait jamais... au trône peut-être. Que de rêves il a faits qui ne se sont jamais réalisés ! Que de fois cette grosse Perrette a cassé son pot au lait !

Des ambitions politiques, il se peut bien qu'il en vienne à Vic-

tor Hugo par la suite, à vingt-cinq ou trente années de là ; rien de semblable, en tout cas, dans son âme d'enfant ou de jeune homme. Il est et veut être écrivain, en dépit de son père qui essaie de le pousser vers Polytechnique. Il résiste à son père, au risque de ne plus recevoir de lui aucun subside. C'est le moindre de ses soucis. Il sait bien que sa mère, son admirable mère, est là pour l'abriter dans le petit appartement de la rue de Vaugirard ou de la rue de Mézières, pour partager avec lui le peu qu'elle possède, et pour le soutenir, l'encourager dans sa vocation, pour être, comme il le lui dit si tendrement, « sa muse ». Elle est là, penchée sur son travail, sur les pages qu'il noircit de sa fine écriture, fière, heureuse, et en même temps émue jusqu'au fond de l'âme de ce don mystérieux qu'elle sent en lui :

J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée,  
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,  
Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée  
Qui lui parle et qu'on ne voit pas. »

Écrivain ! rien qu'écrivain, — ni garde-du-corps comme Lamartine, ni gendarme rouge comme Vigny ; et rien ne le détourne de sa tâche, pas même le grand amour ingénu caché au fond de son cœur : cet amour pour celle qu'à vingt ans il épousera, lui est tout au contraire un stimulant de plus, accroît son ardeur au travail et son désir de renommée, exalte son génie naissant. Écrivain de profession et qui s'enorgueillit de sa profession, qui la considère et la considérera toujours comme la plus belle et la plus utile de toutes, et qui lui demande la gloire, mais sans aucunement rougir de lui demander aussi son pain quotidien. Les profits sont d'ailleurs bien minces, puisque la vente des *Odes* en 1822 ne lui vaut que 700 francs, juste le prix d'un cachemire aussitôt offert à sa fiancée. La renommée lui importe davantage, et elle vient vite, elle grandit d'heure en heure. Lauréat de l'Académie française à quinze ans, à dix-huit qualifié d'enfant sublime par Chateaubriand qui le reçoit dès lors dans son intimité, il est prompt à se faire sa place dans le monde des lettres. Au rebours de Vigny, il aime à se sentir en contact avec ceux qui partagent ses goûts et ses ambitions. Dès sa seizième année, avec d'anciens camarades de pension, n'ayant pu réussir faute d'argent à fonder une revue qui devait s'appeler les *Lettres bretonnes*, il organise chez le restaurateur Edon une petite société, le *Banquet littéraire*, à deux francs par tête, où il vient lire, certain soir, le premier texte de son *Bug-Jargal*. A dix-sept ans, aidé de ses frères et de quelques-grands hommes de Jeux Floraux, il fonde le *Conservateur litté-*



raire, entre ensuite à la *Société des bonnes lettres*, collabore aux *Annales romantiques*, à la *Muse française*. Son cercle de relations s'élargit. Quoique nulle part il ne se plaise autant que chez lui, à son doux foyer, quoiqu'il écrive à Vigny : « Toute ma joie est là », il ne s'y tient pas enfermé. Il fréquente chez Antony Deschamps, chez Nodier, — milieu, très vivant, réunion d'esprits brillants, ardents, en pleine fermentation, tous épris de nouveauté mais dont aucun ne sait au juste où la chercher, premier cénacle qui ne constitue pas vraiment une école et que personne ne préside, où l'on cause d'égal à égal. Tout de même, dès 1826, quand il parle adossé à la cheminée du salon de l'Arsenal, tous les yeux se fixent sur lui.

Déjà, en effet, il est l'auteur non seulement des *Odes*, mais de *Han d'Islande*, de *Bug-Jargal* et des *Ballades*, œuvres pour nous à peu près mortes, mais qui ont eu leur heure de vie et même de vie très bruyante. Théophile Gautier a dit quelque part, en se reportant à ces premiers jours du romantisme : « On ne saurait s'imaginer à quel degré d'insignifiance et de pâleur en était arrivée la littérature. Nous voulions la vie, la lumière, le mouvement, et nous rejetions le coloris effacé, le dessin maigre et sec des compositions pareilles à des groupements de mannequins que l'Empire avait léguées à la Restauration. » C'est bien cela, et je ne prétends pas que la couleur fût vraie dans *Bug-Jargal* ou *Han d'Islande*, mais à coup sûr, elle y était prodiguée, elle y était éclatante et aveuglante. Et de même, le mouvement, les péripéties violentes, ne sont pas ce qui manquait dans ces deux extraordinaires romans d'aventures, non plus que ne manquaient, dans les *Ballades* les apparitions, les diableries, les nonnes sanglantes, le pathétique le plus macabre emprunté du roman anglais ou de la poésie allemande. Quant aux *Odes*, qui valaient davantage, sous une forme gauche et surannée, n'y trouvait-on pas l'écho de nos grandes luttes sociales, les passions contemporaines, tous les orages de notre vie publique au lendemain de Waterloo ? Il n'était aucune de ces œuvres qui ne fût une œuvre de combat, bien faite pour plaire aux jeunes ; il est même impossible de voir dans la plupart d'entre elles autre chose qu'un défi aux partisans de l'ancienne école, qu'un parti pris très arrêté de provoquer, de scandaliser les survivants du passé, et de donner des attaques de nerfs à l'auguste douairière Académie.

Remarquons — d'autre part, que l'auteur joignait la théorie à la pratique. Il était théoricien autant que créateur. Chacun de ses ouvrages, et même pour les *Odes* chacune des éditions successives était accompagnée d'une préface où il raisonnait de son



art. Peut-être n'en raisonnait-il toujours pas très nettement. En 1824, il déclarait ne pas savoir ce que voulaient dire les deux termes de *classique* et de *romanlique* autour desquels on se battait ; en 1826, s'il parlait de se libérer des vieilles règles, des vieilles contraintes, s'il opposait à l'art d'hier régulier et froid comme un parc louis-quatorzien l'art de demain libre et puissant comme une forêt vierge, il affirmait encore qu'en fait de beau langage Boileau demeurait le suprême arbitre. Mais qu'une année de plus s'écoule, et, en 1827, voici venir *Cromwell* avec sa retentissante préface, voici, comme dit Gautier, « les Tables de la loi ».

Qu'il y ait là plus d'une phrase creuse, aussi creuse que brillante et sonore, c'est bien possible. La rupture avec Boileau, avec le passé, n'en est pas moins consommée cette fois. Un programme est tracé, tout au moins pour le drame ; pour le reste même les mots essentiels sont dits, et l'un de ces mots est : « Liberté dans l'art », l'autre : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art ». Du coup, Victor Hugo passe chef d'école. Un flot d'admirateurs déferle vers la rue Notre-Dame-des-Champs, vers la blanche maison entourée de verdure dont il occupe le premier étage, — un tel flot, et si tumultueux, que tout à l'heure sa propriétaire, logée, elle, au rez-de chaussée, va dire à sa jeune femme :

Ma petite dame, vous êtes bien gentille, et votre mari est un bon garçon, mais vous n'êtes pas assez tranquilles pour moi. Je me suis retirée du commerce pour vivre paisiblement. J'ai acheté exprès cette maison dans une rue sans bruit, et, *maintenant*, c'est ici, à cause de vous, une procession sans fin jour et nuit, un vacarme dans les escaliers et des tremblements sur ma tête. A deux heures du matin, je suis réveillée en sursaut, et je crois que le plafond va tomber sur mon lit. Nous ne pouvons plus rester ensemble... J'en suis vraiment désolée. Je vous regretterai bien. Vous êtes un bon petit ménage, et vous aimez bien vos enfants. *Mais vous ne dormez donc pas vous-même ?* Que je vous plains, ma pauvre dame ! Votre mari a pris un état bien dur !

Voulons-nous savoir de quelle autorité, de quel prestige il était revêtu aux yeux de ses disciples ? Relisons quelques lignes du récit bien connu, mais si joli et si amusant, que Gautier nous a laissé de sa première entrevue avec lui :

Deux fois nous montâmes l'escalier lentement, lentement, comme si nos bottes eussent eu des semelles de plomb. L'haleine nous manquait ; nous entendions notre cœur battre dans notre gorge, et des moiteurs glacées nous baignaient les tempes... Arrivé devant la porte, au moment de tirer le cordon de sonnette, pris d'une terreur folle, nous tournâmes les talons et nous descendîmes les degrés quatre à quatre...

Une troisième tentative fut plus heureuse ; nous avions demandé à nos compagnons quelques minutes pour nous remettre, et nous nous étions assis sur une des marches de l'escalier, car nos jambes flageolaient sous nous et refusaient de nous porter ; mais voici que la porte s'ouvrit, et qu'au milieu d'un flot de lumière, tel que Phœbus Apollon franchissant les portes

de l'Aurore, apparut sur l'obscur palier, qui ? Victor Hugo lui-même dans sa gloire.

Comme Esther devant Assuérus, nous faillîmes nous évanouir... Il sourit, mais ne parut pas surpris, ayant l'habitude de rencontrer journellement sur son passage de petits poètes en pâmoison, de rapins rouges comme des coqs ou pâles comme des morts, et même des hommes faits, interdits et balbutiants. Il nous releva de la manière la plus gracieuse et la plus courtoise (car il fut toujours d'une exquise politesse), et renonçant à sa promenade il rentra avec nous dans son cabinet.

De son côté, Victor Pavie, venu exprès d'Angers à Paris pour le voir, écrivait à son père le lendemain de sa visite :

Si des impressions comme celles d'hier se renouvelaient souvent pour moi, je n'y pourrais résister longtemps, car je me suis couché, ce soir-là, épuisé et anéanti, de cet anéantissement stupide, dernière expression d'une grande agitation mentale... Samedi 7 juillet 1827, midi sonnait lorsque nos jambes vacillantes franchissaient le long corridor de la rue Notre-Dame-des-Champs. Une domestique portait une petite enfant sur les bras. Je m'adressai à elle ; elle m'introduisit dans le salon de son maître. J'entendis mon nom répété dans une chambre voisine, et la réponse fut l'apparition du poète. *Je me précipitai dans ses bras.* Ici une lacune d'environ cinq minutes pendant lesquelles je parlai sans me comprendre, sanglotant d'enthousiasme et riant de grosses larmes.

Vingt ans plus tard, évoquant ce souvenir, il s'écriait encore :  
« On en deviendrait fou à moins. »

Il faut sans doute, pour s'expliquer de tels émois, tenir compte de l'exaltation sentimentale qui caractérisait la jeunesse au temps de la Restauration. Mais il faut bien admettre aussi que non seulement par son talent ou ses doctrines, mais par son caractère, son aspect physique même, Victor Hugo avait sur les âmes à cette heure de sa vie un exceptionnel ascendant.

« *Pontife* » ? Oui, je sais, c'est un mot qu'on prononce volontiers en parlant de lui. Il se peut qu'à dater des années d'exil et surtout au soir de sa longue existence, vivant comme en une sorte de perpétuelle apothéose, son attitude eût, en effet, quelque chose d'un peu théâtrale, — et, après tout, la chose serait assez excusable. Mais à l'époque où nous nous reportons, qu'il serait injuste et sot de le qualifier de *pontife* ! Est-ce ainsi qu'il nous apparaissait l'année dernière, quand nous revivions ses jeunes années de 1802 à 1829 ? Auprès de sa mère d'abord, puis entre sa jeune femme et ses petits enfants, comme il nous apparaissait pur, grave, et simple ! Est-ce un *pontife* qui, en 1825, de Reims où l'avait appelé le sacre de Charles X, écrivait à sa femme, restée à Blois auprès du général Hugo :

Que je suis content de ma Dième, mon Adèle ! elle a donc une dent et une dent enfantée sans douleur. Dis-lui bien en l'embrassant mille fois que son petit papa est satisfait de sa conduite en cette occasion, et qu'il portera à sa maman de bons biscuits de Reims qui rendront son lait plus sucré. .

Est-ce un pontife, qui, un peu plus tard, écrivait à cette même Didine :

Bonjour, ma poupée, bonjour, mon petit ange. Je t'ai promis de t'écrire. Tu vois que je suis de parole.

J'ai vu la mer. J'ai vu de belles églises. J'ai vu de jolies campagnes. La mer est grande, les églises sont belles, les campagnes sont jolies ; mais les campagnes sont moins jolies que toi ; les églises sont moins belles que ta maman, la mer est moins grande que mon amour pour vous tous.

Ma poupée, j'ai donné bien des fois, en pensant, à vous, mes petits, des sous à de pauvres enfants qui allaient pieds nus au bord des routes. Je vous aime bien.

Encore quelques heures, et je t'embrasserai sur tes deux bonnes petites joues, et mon grand Charlot, et ma petite Dédé qui me sourira, j'espère, et mon Toto bien-aimé.

A bientôt, ma Didine. Garde toujours cette lettre. Quand tu seras grande, je serai vieux, et tu me la montreras, et nous nous aimerons bien ; quand tu seras vieille, tu la montreras à tes enfants, et ils t'aimeront comme je t'aime. A bientôt.

Ton petit papa.

En public même, il n'est guère moins simple, par sa mise comme par toutes ses manières d'être. Sa redingote noire, son pantalon gris, son petit col de chemise rabattu ont presque déçu Théophile Gautier. Ce qui fait sa séduction, plus que son grand front pensif, plus que sa naturelle gravité et son extrême courtoisie, c'est sa constante élévation d'esprit, c'est la haute idée qu'il se fait de sa mission de poète, mission à ses yeux dès ce temps-là comparable à celle du prêtre, et plus que tout le reste c'est la force qui est en lui et la conscience qu'il a de sa force.

Il est fort. Il n'est pas de ceux qui se froissent d'un rien, qui pour un rien se replient sur eux-mêmes. Fils de soldat, il ne craint pas la lutte. Depuis la préface de *Cromwell*, entre le parti qu'il commande et le parti opposé, les rencontres, les chocs se multiplient, le vocabulaire d'injures s'enrichit chaque jour. On croirait entendre dialoguer les archéologues de Glozel ! Les classiques appellent leurs adversaires : « écoliers, — novateurs, — charlatans, — hérétiques, — sectaires, — iconoclastes, — barbares, — goths, — visigoths, — vandales, — aliénés, — fous furieux, — carnassiers », et enfin : « hugotistes » ou « hugolâtres » ; et les romantiques leur répondent : « Ci-devant, — perruques — faux-toupets, — Welches, — Étrusques, — Chinois, — Philistins, — invalides, — ganaches, — crétins, — machoires, — chevaliers de la routine — rétrogrades, — tardigrades, — fossiles » et, suprême injure : « académiciens » ou « membres de l'Institut » ! Étant le chef, il est la cible que vise ordinairement l'ennemi. A lui s'attaquent Baour-Lormian, Le Prévost d'Iray et bien d'autres sati-

riques ; contre lui fait campagne le *Constitutionnel* ; après lui s'acharnent les parodistes. Un seul de ses livres, le *Dernier jour d'un condamné*, fait éclore en 1829 une demi-douzaine de parodies : *Le Dernier jour d'un employé*, *Le Lendemain du dernier jour d'un condamné*, etc. Il ne s'en émeut pas. « Il est comme une colonne au milieu de nous tous, écrit son beau-frère Paul Foucher, et il nous jette de temps en temps une *Orientale* comme un pavé sur des fourmis. » Si le gouvernement interdit *Marion de Lorme*, il proteste énergiquement auprès du ministre, auprès du roi même. Il tient tête au censeur qui voudrait lui faire corriger presque tous les vers d'*Hernani* comme à M<sup>lle</sup> Mars que le *lion généreux* épouvante ; il enrégimente les siens, rassemble ses troupes, et le soir du 25 février 1830 la bataille romantique est gagnée, gagnée par lui.

\*  
\*  
\*

Mais il a fait plus, et aucun de nous ne l'ignore. Qu'est-ce en effet, dans l'histoire du romantisme, que cette courte période de début, où il n'existait qu'à l'état de petite école tapageuse, et où les Jeune-France dansaient des rondes au foyer de la Comédie-française en criant : « Racine est un polisson ! » C'est la période de puérile effervescence, c'est ce qui compte le moins. Bientôt l'heure viendra de l'apaisement, de la féconde et sereine activité, l'heure où le romantisme ne sera plus une insurrection, mais une renaissance, non plus un défi à l'art français d'autrefois, mais un renouvellement de ce bel art fait de vérité et de beauté, mais une magnifique éclosion de chefs-d'œuvre où, de même que dans ceux du xvii<sup>e</sup> siècle, mais par des moyens différents et sous des aspects nouveaux, c'est encore et toujours l'âme française, l'âme humaine, la vie, qui s'exprimera. Et je demande si de tous les grands écrivains à qui nous devons cette glorieuse renaissance, il en est aucun qui ait ouvert à la poésie autant de nouvelles sources d'inspiration que l'a su faire Victor Hugo. Ces formules, éparses dans la préface de *Cromwell* : « Liberté dans l'art », — « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art » — ces formules en apparence ambitieuses et vagues, je demande qui mieux que lui leur a donné tout leur sens, et qui en a fait sortir une création aussi vaste, aussi diverse que la sienne.

Penchez-vous sur son œuvre immense, voyez quelle en est l'étonnante diversité. Songez, par exemple, à cette *Légende des siècles* où, depuis les temps de la préhistoire jusqu'à nous, s'évoque sous son masque changeant l'humanité tout entière.



Songez que l'homme qui sait si bien peindre le passé, qui sait ressusciter les morts, est le même qui a si souvent pris la matière de son œuvre dans la vie moderne, dans le réel contemporain, le même qui nous a donné le poème du foyer, le même qui, dès 1829, dans le *Dernier jour d'un condamné*, osait décrire la prison, la charrette des forçats, et qui, à soixante ans, dans ses *Misérables*, a comme ramassé, condensé tout le drame de la vie sociale. Réaliste en avance sur Balzac, puisque en 1829, celui-ci prélude à peine par les *Chouans* et la *Physiologie du mariage* à sa puissante *Comédie humaine* ; réaliste que rien ne rebute, que rien n'effraie, parce qu'il voit le fond des choses et des êtres, parce que derrière les sombres et sinistres murailles du Petit-Picpus il découvre des femmes qui prient et des enfants qui jouent, parce que dans l'être le plus dégradé, dans le forçat ou la prostituée, il discerne l'âme qui survit et qui souffre. Il aime toute la vie, il est, comme l'a si justement dit Baudelaire, enthousiaste de la vie ; il en veut tout voir, tout comprendre et tout peindre ; il voyage, il parcourt nos provinces, ou, si le temps lui manque pour des courses lointaines, il arpente les rues de Paris, amassant les impressions qui deviendront poèmes ou chapitres de roman, regardant de tous ses yeux, de ses yeux qui voient si clair, griffonnant sur ses carnets les notes qui vont former l'énorme recueil de *Choses vues*, inestimable amas de documents sur la vie française au XIX<sup>e</sup> siècle. Il est ce réaliste, cet impressionniste, ce génial reporter et, en même temps, il est le grand rêveur des *Feuilles d'automne* ou des *Contemplations*, l'interprète de toute notre vie morale, celui qui pleure avec nous, nous console, nous élève jusqu'à Dieu, nous emporte dans l'infini ; — et il est aussi, ô prodige ! l'étourdissant fantaisiste du *Théâtre en liberté*, le burlesque et verveux auteur de cette *Forêt mouillée* où les arbres, les fleurs, les oiseaux, dialoguant ensemble, conspirent à rendre un vieux philosophe amoureux d'une jeune grisette ! Mais comment dénombrer les formes multiples que son esprit se plaît à revêtir, les voies si diverses qu'il a ouvertes à l'art français ? Comment le définir dans sa prodigieuse variété, à moins de lui emprunter la définition à lui-même et de relire cette phrase incomparable de son *William Shakespeare* :

Il y a des hommes océans...

Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre, cette démagogie des nuées en plein ouragan, ces aigles dans l'écume, ces merveilleux levers d'astres répercutés dans on ne sait quel mystérieux tumulte par des millions de cimes tumultueuses, lèges confuses de l'innombrable, ces grandes foules errantes qui semblent guetter, ces sanglots énormes, —

ces monstres entrevus, ces nuits de ténèbres coupées de rugissements, ces furies, ces frénésies, ces tourmentes, ces roches, ces naufrages, ces flottes qui se heurtent, ces tonnerres humains mêlés aux tonnerres divins, ce sang dans l'abîme ; puis, ces grâces, ces douceurs, ces fêtes, ces gaies voiles blanches, ces bateaux de pêche, ces chants dans le fracas, ces ports splendides, ces fumées de la terre, ces villes à l'horizon, ce bleu profond de l'eau et du ciel, cette acreté utile, cette amertume qui fait l'assainissement de l'univers, cet âpre sel sans lequel tout pourrirait : ces colères, ces apaisements, ce tout dans un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après le bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émus, cet infini, cet insondable ; tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle. vous avez Isaïe, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare ; et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'Océan.

Encore n'ai-je pas tout dit, puisque je n'ai rien dit du rôle si considérable qu'il a joué dans l'histoire de notre langue et de notre versification. Si riche et si neuve que soit chez lui la substance de l'œuvre d'art, la forme n'en est pas de moindre nouveauté ni de moindre richesse. Par ses dons d'invention verbale il a entièrement renouvelé le langage littéraire, celui de la prose aussi bien que celui de la poésie ; et quant à la science des mètres et des rythmes, quant à la valeur musicale du vers, de la strophe, de l'orchestration lyrique, il est, et de l'aveu de tous les spécialistes, le maître sans égal.

\*  
\*  
\*

Ne soyons donc pas surpris si dans la seconde moitié du siècle dernier et de nos jours même les plus originaux de nos prosateurs et de nos poètes se sont trouvés d'accord pour honorer et glorifier Victor Hugo. Qu'il s'agisse de Leconte de Lisle ou de Coppée, de Baudelaire ou de Verlaine, de Banville ou de Rostand, de Flaubert ou de Loti, de Dostoïewski ou de Tolstoï, tous, et je pourrais citer leurs paroles, tous ont reconnu qu'à des titres divers ils étaient ses débiteurs. Et ceci, je le répète, ne saurait empêcher aucun de nous de lui préférer tel autre grand écrivain. Nous goûtons les écrivains selon les secrètes correspondances que nous sentons entre eux et nous, entre la nature de leur talent et celle de notre âme. Mais si vous vous placez pour les juger au point de vue de l'historien, si vous les jugez d'après le rôle qu'ils ont joué dans la vie intellectuelle de leur époque et l'influence qu'ils exercent après leur mort dans leur pays ou même dans le monde entier, ne vous semblera-t-il pas que le nom de Victor Hugo domine l'histoire de la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle et que, dans les fêtes du centenaire, un hommage particulier lui était dû ?

# Les instruments de musique au moyen âge.

Cours de M. GÉROLD.

*Professeur à l'Université de Strasbourg.*

---

## I

La musique telle qu'elle s'était développée sous l'influence de la civilisation antique continua à rester en honneur et à être cultivée pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Tandis que le niveau intellectuel général s'abaissait rapidement sous la poussée des peuplades barbares, la musique avait su conserver son prestige au moins dans certains centres. A Rome aussi bien qu'à Constantinople, le chant et le jeu de la cithare gardent leur place dans les représentations théâtrales comme dans les festins. Encore, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, la vogue des concerts de musique instrumentale n'a pas diminué. Théodoric tenta, au début du vi<sup>e</sup>, de ressusciter les anciens spectacles et donna à Ravenne des représentations de tragédies et de pantomimes, accompagnées, comme aux anciens temps, de chœurs et d'instruments divers. Ce fut la dernière lueur ; pendant les troubles qui suivirent la mort de Théodoric l'art musical antique sombre définitivement, du moins en Occident. Cependant une nouvelle puissance était entrée en scène, l'Église. C'est sous son égide que la musique va se développer pendant de longs siècles.

Jusqu'à l'époque carolingienne les seuls documents musicaux qui soient parvenus jusqu'à nous appartiennent à la musique liturgique. Nous savons, par des descriptions et par la provenance de certains termes dans les langues celtique et germanique, que, chez les peuples qui peu à peu commencent à figurer dans l'histoire, la musique a joué un rôle comme élément cultuel ou militaire. Mais aucun vestige de cette musique, qui n'était certainement pas notée, ne nous a été conservé.

Quant à la musique liturgique, elle était simplement du chant monodique. Ce n'est qu'au ix<sup>e</sup> siècle que l'on a commencé à écrire des compositions à deux voix. La musique instrumentale était exclue du service divin. Nombreux sont les passages dans lesquels les Pères de l'Église fulminent contre les instruments, qu'ils consi-

dèrent comme perturbateurs et pervertisseurs des âmes. Plus tard encore ils ne furent pas tolérés dans l'Église. Les premiers documents écrits de musique instrumentale que nous possédions datent du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont quelques pièces pour un seul instrument (estampies et danses royales), qui ont été intercalées dans un chansonnier français, le ms. fr. 844 de la Bibliothèque Nationale, ainsi que quelques compositions pour trois instruments, qui se trouvent dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de Bamberg sous la cote Ed. IV, 6 (1). Une seule donne une indication sur le genre d'instruments auxquels elle était destinée ; c'est celle qui porte pour suscription les mots *In seculum viellatoris*. Il semble bien qu'on puisse la considérer comme un trio pour vielles. D'autre part, la majorité des *ténors* des motets représentent aussi des parties instrumentales. On sait que le motet avait pour base un ténor, consistant en une phrase musicale empruntée, au début et longtemps encore, à un chant liturgique. Au-dessus s'élevait une partie vocale, le *motet* proprement dit, avec texte latin ou, un peu plus tard, français ; à cette seconde partie on pouvait en adjoindre une troisième, le *triplum*, avec un texte différent, et une quatrième, le *quadruplum*, encore avec des paroles différentes. Le ténor, sous lequel on ne lit que deux ou trois mots indiquant sa provenance, était instrumental. On peut donc considérer ces sortes de compositions comme représentant, au XIII<sup>e</sup> siècle, ce que nous appellons aujourd'hui une mélodie, un duo ou un trio vocal avec accompagnement.

Le manque de compositions pour instruments avant le XIII<sup>e</sup> siècle ne prouve naturellement pas qu'auparavant on ne jouait pas de morceaux complets sur des instruments. Ce serait absurde de vouloir l'admettre, devant le nombre si grand de passages divers parlant d'exécutions instrumentales. On pourrait en conclure deux choses : d'abord que, pendant longtemps, la musique instrumentale ne différait guère de la musique vocale. Cette hypothèse est confirmée par certains faits ; nous voyons par exemple que les lais étaient indifféremment joués ou chantés. Ainsi dans l'épisode de *Tristan menestrel* il est dit du héros :

En sa main a pris un flagueil,  
Molt dolcement en flajola  
Et par dedens le flagueil a  
Noté le lai del Chiehrefueil (2).

(1) Ils ont été publiés par Pierre Aubry, voir *Cent motets du XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1908.

(2) Cf. *Romania*, XXXV, p. 501, et Gerbert de Montreuil, *La continuation de Perceval*, édit. p. Mary Williams, v. 4066-70 (*Classiques français du moyen âge*, 1922).



Dans un roman du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, celui de *Durmart le Galois*, nous lisons (il s'agit d'une demoiselle) :

Une harpe fait aporter,  
Si comence un lai a harper ;  
Mult le savoit plaisamment faire,  
Bien sot les notes a fin traire  
Et bien les savoit comencier (1).

Rappelons aussi l'anecdote d'après laquelle Raimbaud de Vaqueiras improvisa sa poésie *Kalenda maia* sur la mélodie d'une estampie que deux jongleurs venaient de jouer sur leurs vielles.

On pourrait ensuite conclure du manque de documents écrits que la musique instrumentale était encore considérée comme un genre inférieur. Ceux qui la pratiquaient spécialement étaient les jongleurs, personnages qui passaient pour avoir des mœurs peu régulières, êtres adonnés à bien des vices, l'ivrognerie, le jeu, la médisance, la flagornerie. L'Église ne leur était guère favorable et les théoriciens, appartenant tous, plus ou moins, au clergé, ignorent la musique profane, ou s'ils en parlent ne le font qu'à regret. Un passage d'un traité attribué à Hucbald, moine de Saint-Amand (entre 840 et 930), peut-être écrit par un de ses disciples, est assez caractéristique. L'auteur y dit : « Les citharèdes et les joueurs de flûte, ainsi que les autres joueurs d'instruments de musique, et même les chanteurs et les cantatrices profanes, se donnent beaucoup de peine pour accommoder aux règles de l'art ce qu'ils chantent ou ce qu'ils exécutent sur la cithare, afin de procurer de l'agrément à leurs auditeurs. Mais nous qui sommes jugés digne de prendre en bouche les paroles de la majesté divine, ne préférons-nous pas sans aucun art et d'une manière négligente les cantiques saints, et n'avons-nous pas le devoir de mettre plus d'art dans les choses sacrées, qu'eux n'en gaspillent dans leurs plaisanteries ? (2) » A travers les éloges que l'auteur se voit forcé de décerner aux musiciens profanes et les reproches qu'il adresse aux religieux, on sent percer le mépris pour les premiers.

N'oublions pas non plus que la poésie lyrique en langue vulgaire, intimement liée à la musique, date de la fin du XI<sup>e</sup> siècle et qu'elle est en grande partie l'œuvre de puissants seigneurs ou qu'elle s'est développée sous leurs auspices. Or ceux-ci avaient souci de conserver dans des recueils les mélodies qu'ils avaient

(1) Edit. Stengel, v. 3225 et ss.

(2) *Commemoratio brevis*, Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de musica*, I, p. 213.

composées en même temps que leurs poésies, mais non les pièces instrumentales que les jongleurs pouvaient avoir inventées.

Enfin l'enseignement de la musique instrumentale se pratiquait essentiellement, comme c'était du reste aussi le cas pour le chant, par l'exemple et l'imitation. Un jeune homme qui voulait se vouer au métier de jongleur prenait des leçons chez un confrère plus âgé ; celui-ci lui enseignait l'usage et la pratique d'un ou de plusieurs instruments, et lui apprenait un certain nombre de morceaux. Si l'élève avait du talent, il arrivait ensuite lui-même à en composer de nouveaux. Quant aux accompagnements du chant, ils devaient être extrêmement simples ; l'art polyphonique était à ses débuts ; les premiers essais ne remontent pas au delà du ix<sup>e</sup> siècle, et le développement fut assez lent.

Tout ceci explique pourquoi nous n'avons pas plus de documents de musique instrumentale médiévale. Néanmoins il y avait, d'après le passage cité plus haut, dès le ix<sup>e</sup> siècle, des artistes habiles à jouer des instruments divers et appréciés du public. Quant aux instruments eux-mêmes qui se trouvent mentionnés dans des ouvrages de toutes sortes, depuis les vers de Venance Fortunat (vi<sup>e</sup> siècle), jusqu'au traité *De inventione et usu musicae* de Jean Tinctoris (fin du xv<sup>e</sup> siècle), ils sont très nombreux et de types divers. Avant d'aborder l'étude de leur structure et de la manière dont ils étaient employés, il sera nécessaire de se rendre compte des sources auxquelles nous aurons à puiser. Elles sont de plusieurs sortes et, naturellement, d'inégale valeur. Nous ne pouvons pas les énumérer en détail, cela ferait une liste trop longue ; il suffira de les indiquer dans les grandes lignes.

En premier lieu viennent les exemplaires entiers ou fragmentaires d'instruments retrouvés ou conservés depuis le moyen âge. C'est, malheureusement, la source la moins riche (1). Les spécimens de ce genre sont peu nombreux. Nous signalerons : pour les instruments à cordes : deux lyres allémaniques trouvées, en Wurtemberg, dans des tombes de guerriers, et remontant à une époque à placer entre le iv<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup> siècle ; deux harpes, l'une anglo-saxonne datant du viii<sup>e</sup>, l'autre irlandaise provenant probablement du ix<sup>e</sup> siècle ; des harpes suédoises à archet, remontant peut-être au xii<sup>e</sup> siècle. Pour les instruments à vent : quelques cors de facture ordinaire et un certain nombre d'olifants, ensuite les *lurs* des pays baltiques, sorte de cors en bronze

(1) Les instruments de l'antiquité, trouvés dans des fouilles, n'entrent pas ici en ligne de compte.

affectant la forme d'un S majuscule, et dont on a retrouvé environ trois douzaines d'exemplaires plus ou moins complets. Il faut ajouter quelques cloches ; la plus ancienne, celle de Drohndorf, dans l'ancien duché d'Anhalt, date de 1098, puis viennent des cloches de Pise, de Fontenailles en Normandie, de Clughton (Angleterre), d'Odense (Danemark).

Toutes ces anciennes reliques ont une importance indiscutable et l'on ne peut que déplorer que d'autres types ne soient pas également représentés.

La deuxième catégorie embrasse tous les documents littéraires. Nous serons obligés de la diviser en plusieurs classes.

En premier lieu nous mentionnerons les écrits des théoriciens. Ils sont de valeur inégale. On a déjà dit que plusieurs de ces traités laissent de côté tout ce qui se rapporte à la musique profane. Mais, en outre, il y a lieu de constater que certains auteurs reproduisent quelquefois textuellement et sans aucun esprit critique ce qu'ils trouvent chez leurs prédécesseurs.

Le plus ancien de ces théoriciens est Cassiodore (490-583 environ), ami de Boèce, ministre sous Théodoric et sous ses successeurs, finalement fondateur d'un monastère en Sicile. Le Ve chapitre de son Encyclopédie des arts libéraux (*Institutiones divinarum et humanarum litterarum*) (reproduit par Gerbert, *Script.* I, p. 15 et ss.), et son *Expositio in psalmos* (Migne, *Patrol. lat.*, vol. 70), contiennent des indications sur les instruments de musique. Mais Cassiodore est fortement dépendant des auteurs de l'antiquité grecque et romaine et l'on peut se demander jusqu'à quel point les renseignements qu'il donne sont basés sur des faits se rapportant à l'époque où il vivait ou sont empruntés à des ouvrages d'un autre âge. Sa tendance à expliquer les instruments d'une façon mystique et symbolique le rattache aux Pères de l'Église et aux philosophes néo-platoniciens et néo-pythagoriciens.

Isidore, évêque de Séville, mort en 636, a écrit quelques remarques intéressantes sur la musique et les instruments dans l'ouvrage intitulé *Originum sive etymologiarum libri XX* (voir les principaux passages dans Gerbert, *Scriptores*, I).

C'est sur ces deux auteurs que se basent presque tous les théoriciens du moyen âge quand ils parlent des instruments de musique : Réginon de Prum (mort en 915), un traité attribué à Odon de Cluny (XI<sup>e</sup> siècle), l'Anglais Jean Cotton (début du XII<sup>e</sup> siècle) (à noter pourtant son éloge de la *muse*), Bartholomaeus Anglicus, lecteur à Paris, puis professeur au couvent des minorites à Magdebourg (milieu du XIII<sup>e</sup> siècle), Egide de Zamore



(seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle), etc. (1). Quelques auteurs donnent des renseignements sur la construction des orgues, Aríbon le Scholastique, Eberhard de Freysingen et surtout le poète Théophile, dans quelques chapitres de la *Schedula diversarum artium* (XI<sup>e</sup> siècle). Le seul théoricien qui s'occupe sérieusement de la musique profane, le Parisien Johannes de Grocheo, donne également quelques détails nouveaux sur l'emploi de certains instruments (2). Avec cet écrivain nous sommes déjà arrivés à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le chapitre du *De inventione et usu musicae* de Jean Tinctoris (datant environ de l'année 1484) repose encore sur bien des données traditionnelles, mais contient aussi des indications nouvelles. Ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle que nous rencontrons un ouvrage détaillé, avec des figures dans le texte, illustrant les explications, la *Musica getuscht und ausgezogen* de Sebastian Virdung, dédiée à l'évêque de Strasbourg en 1511. Le livre ne rentre plus dans l'époque dont nous nous occupons spécialement, mais il permet de contrôler et de compléter certaines assertions d'auteurs des siècles précédents.

A une deuxième classe appartiennent les écrits religieux, particulièrement ceux de nature polémique. Les Pères de l'Église déjà étaient dans une situation difficile. D'un côté ils constataient l'influence amollissante et jusqu'à un certain point dégradante de la musique, surtout de celle qui se pratiquait dans les théâtres, de l'autre ils étaient forcés de reconnaître qu'elle avait en elle une force singulière pour élever les âmes, force qu'il fallût tâcher de mettre au service de l'Église. De là, d'une part, des attaques souvent très vigoureuses surtout contre la musique instrumentale et, d'autre part, les essais de concilier la pratique de l'art musical avec les doctrines chrétiennes. La même chose se répétera pendant les siècles suivants : les jongleurs seront honnis, poursuivis, excommuniés par l'Église et pourtant celle-ci cherchera de nouveau à mettre leur art et leur habileté à son service. Des sermons, des pamphlets composés contre les musiciens profanes, des décrets prononcés contre eux, il est parfois possible de tirer certaines conclusions sur la pratique instrumentale. Cependant la Bible elle-même parlait de musique et de louanges adressées à Dieu au son des instruments ; et David était tout particulièrement regardé comme

(1) Les chapitres du *Speculum musical* de Johannes de Muris, dans lesquels l'auteur parle des instruments, n'ont malheureusement pas encore été publiés.

(2) V. *Sammelb d. I. M. G.*, I, p. 96 et s.



le représentant de l'art musical religieux. Aussi les commentaires de certains livres de l'Ancien Testament, du psautier notamment, et, pour le Nouveau, de l'Apocalypse, donnent-ils des explications, parfois un peu fantaisistes, des divers instruments.

Les documents de littérature profane constituent une nouvelle source, très abondante : Poèmes épiques, lyriques, satiriques, didactiques, récits en prose, chroniques, biographies, nouvelles, non seulement en français, mais en italien, en espagnol, en allemand. Les chansons de geste et les écrits historiques nous renseigneront surtout sur les instruments guerriers ; d'autres œuvres, de caractère plus léger, telles les nouvelles de Boccace ou le *Saporo-relo* de Prodenzani nous font pénétrer dans des cercles plus intimes et nous donnent des petits tableaux de musique de chambre. La plus riche moisson, du moins en apparence, sera fournie par les romans de diverse sorte. Les citations d'instruments de musique y abondent. Mais en y regardant d'un peu près on s'aperçoit vite que presque toutes les énumérations que nous rencontrons depuis le XII<sup>e</sup> jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle sont calquées sur le même modèle. Prenons quelques exemples : voici d'abord un passage du roman de *Brul*, par Wace (1155) ; il y avait, dit-il, à la cour un grand nombre de jongleurs, chanteurs et instrumentistes et on pouvait y entendre :

Vielures, lais et notes  
Lais de vielles, lais de rotes,  
Lais de harpes et de fretiax,  
Lyre, tympres et chalemiax,  
Symphonies, psalterions,  
Monacordes, cymbes, chorons (1).

Dans un roman de Chrestien de Troyes, à peu près de la même époque, *Érec*, il y a une énumération du même genre (v. 2042 et ss., noces d'Érec et d'Énide).

Cil de harpe, cil de rote  
Cil de gigue, cil de vièle  
Cil flaute, cil chalemele...  
Sonent timbre, sonent tabor  
Muses, estives et fretel  
Et buisines et chalemel.

Dans le *Chevalier au lion*, lorsqu'on reçoit Artur (v. 2352-53)

Sonent flâutes et freteles  
Timbres, tablettes et tabor.

(1) Edit. Leroux de Lincy, v. 10826 et ss.

Dans le *Bel inconnu*, au moment où il arrive devant un château, à la fin d'une plus longue énumération :

Sonent timbre, sonent tabor  
Muses, salteres et fretel  
Et buisines et moinel.

Le même passage se trouve déjà dans *Érec*, mais avec *estlives* au lieu de *sallere*, et *chalemel* à la place de *moinel*. L'auteur du roman provençal de *Flamenca* (première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle) fait une description détaillée des réjouissances qui eurent lieu à la cour d'Archambaut. Il nous montre les jongleurs exhibant leurs talents et cite une douzaine d'instruments de musique. Le roman de *Cléomadès* (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) contient également une longue liste. Dans le *Dit de la Panthère*, de Nicole de Margival, nous retrouvons un assemblage analogue à ceux qui ont été précédemment cités :

Timbres y avoit et avaines  
Psalterions, muses, douçaines  
Chevrettes, buisines, tabors. (V. 161-163.)

Enfin il y a lieu de rappeler, en en passant bien d'autres, les longues énumérations de Guillaume de Machaut dans *La Prise d'Alexandrie* et dans *Le Remède de Fortune*, et celle que nous trouvons dans la *Déploration de la mort de Machaut* par Eust Deschamps.

Tout cela nous met en défiance. Ces auteurs ont-ils réellement eu l'intention de parler d'instruments en usage à leur époque et qu'ils connaissaient pour les avoir vus et entendus, ou bien se conformaient-ils à une sorte de schéma, établi, avec quelques variantes, une fois pour toute. Il semble bien qu'ils aient suivi une certaine formule, bien qu'on rencontre par-ci, par-là un instrument nouveau. Mais, en outre, on a l'impression que certains auteurs, et Machaut en particulier, aient voulu faire état de leur science, qu'ils aient cherché à en imposer à leurs lecteurs ou auditeurs par l'étendue de leur savoir.

Les pièces que nous venons de citer, ainsi que nombre d'autres se rattachant au même genre, nous montrent les jongleurs jouant à la cour d'un prince ou puissant seigneur, dans des fêtes ou à l'arrivée d'un personnage important ou dans des circonstances analogues. Mais il est d'autres compositions littéraires qui nous transportent dans des milieux plus humbles et qui nous parlent d'instruments rustiques. Le joli cantefable d'*Aucassin et Nicolette*, certaines pastourelles, ainsi que le jeu de *Robin et Marion*

décrivent des scènes ou des fêtes champêtres, dans lesquelles toute une catégorie d'instruments de musique dont les bergers font usage sont mentionnés. Ici point de longues énumérations ; les scènes sont courtes et vivantes et semblent plus conformes à la réalité.

Ce ne sont pas seulement les œuvres françaises qui nous renseignent. Les poèmes de l'*Edda*, plus tard les *Sagas* mentionnent quelques instruments connus des habitants des pays du Nord de l'Europe. Le *Beowulf* donne quelques indications sur ceux en usage chez les Anglo-Saxons. Les poèmes allemands sont riches en passages se rapportant à la musique. Nous avons déjà nommé quelques sources italiennes. En ce qui concerne l'Espagne nous trouvons une énumération d'instruments, à peu près aussi longue que celles de Machaut dans le *Libro de buen amor* de Juan Ruiz, archiprêtre de Hita.

Enfin les chroniques, les correspondances, les registres de compte des maisons princières fournissent souvent des renseignements précieux.

Quelques-uns des instruments de musique employés au moyen âge sont restés en usage jusqu'à nos jours, avec certaines modifications, cela se conçoit ; d'autres ont complètement disparu. Nous serions embarrassés de nous représenter la forme ou les particularités des uns ou des autres, si une source spéciale ne nous venait en aide : les documents iconographiques de l'époque.

Eux aussi sont de diverse sorte. Il y a les dessins, peintures et miniatures qui se trouvent dans certains manuscrits. Quelques-uns sont très développés et représentent un groupe d'instrumentistes ou mettent en scène plusieurs musiciens ; d'autres ne consistent qu'en une seule figure, plus ou moins grande, tenant un instrument ; un certain nombre sont de taille minuscule, les personnages étant intercalés dans une lettre initiale, ou faisant fonction d'ornements. Parmi ces dernières on signalera les « drôleries » petites figures grotesques, qui ont néanmoins une valeur documentaire. Viennent ensuite les sculptures et bas-reliefs qui se trouvent aux murs, façades et au-dessus de portes d'édifices publics, notamment des églises, ceux qui ornent des monuments funéraires, ou encore des meubles, coffrets, pièces d'orfèvrerie.

Dans une troisième catégorie rentrent les peintures murales, surtout les *Danses des Morts*, les tapisseries, les vitraux. Tous peuvent servir à fixer ou à élucider un point douteux.

Nous avons mis, plus haut, en garde contre certaines nomenclatures et descriptions que l'on rencontre dans les œuvres littéraires. On devra aussi se munir d'un certain scepticisme en ce

qui concerne la valeur de certains documents iconographiques. Il est évident que, parmi les dessins ou miniatures, il en est qui sont exécutés de façon grossière et maladroite ; mais la comparaison avec d'autres pièces de la même époque peut assez facilement faire trouver le type exact. Cependant il faut aussi compter avec l'imagination des artistes ; lorsqu'il s'agissait de représenter un personnage biblique comme David ou une scène tirée de l'Apocalypse, le peintre ou dessinateur suivait d'une part une certaine tradition, mais de l'autre il pouvait donner libre cours à sa fantaisie. Mais en suivant la tradition ne copiait-il pas sur un modèle précédent des instruments d'une époque antérieure à la sienne, et qui chronologiquement pourraient nous induire en erreur ? et d'un autre côté n'inventait-il pas quelquefois des formes qui n'existaient pas réellement ? Nous aurons à revenir quelquefois sur les questions de ce genre.

Il y a un point, pourtant, sur lequel je voudrais rapidement attirer l'attention. Il concerne les groupes de musiciens qui figurent dans quelques manuscrits et dans des bas-reliefs des monuments sculptés. Dans un psautier du XI<sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale (lat. 11550), il y a une page représentant David entouré de quatre instrumentistes. Le roi, assis sur un superbe trône, tient, appuyée sur un de ses genoux, une lyre ; la clef pour accorder est fixée à l'instrument ; avec un doigt de la main droite il touche une corde ; des deux musiciens qui sont debout à ses côtés, l'un joue du cornet, il lève un doigt de la main droite tandis que les autres sont posés sur les trous ; l'autre musicien joue de la frestel (flûte de Pan) et souffle dans le tuyau du coin à droite. En-dessous il y a deux personnages assis, celui de gauche joue de la harpe, il touche une corde d'un doigt, penche la tête comme pour écouter, tandis que la main gauche élève la clef pour accorder. Celui de droite a une vielle, il tient l'archet dans la main droite et semble, en même temps, pincer une corde avec un doigt de cette main. Il tourne la tête vers David comme pour attendre son ordre. Dans un travail sur les instruments de musique dans les miniatures du moyen âge, M. Buhle a supposé que la scène représentait des musiciens en train de s'accorder ; David a donné le ton et les autres s'assurent que leurs instruments sont d'accord. L'idée est ingénieuse et n'est pas à repousser ; par contre la conclusion de M. Buhle ne peut être adoptée ; il en déduit que, dès le XI<sup>e</sup> siècle, il y avait un ensemble orchestral. A cette époque-là la musique polyphonique était dans son enfance. Si des instruments jouaient ensemble, ils exécutaient, à l'unisson ou à l'octave, tous la



même mélodie (1). Mais il me semble qu'il faut surtout voir dans cette composition une idée poétique de son auteur, voulant représenter David, roi des musiciens, exerçant son influence sur tous les autres.

Prenons un autre exemple : un des tableaux du ms. lat. 688 de la Bibliothèque Nationale (d'après L. Delisle et P. Meyer d'origine espagnole et datant du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle) (2). Le peuple de toutes les nations se réjouit à la vue des cadavres de deux témoins du Christ ; il se livre à l'allégresse (*Apocal. XI*, 9-10). On voit un joueur de vielle, un musicien sonnante de la trompette, un autre jouant du galoubet et du tambourin, et un quatrième agitant des cymbales (3). Il n'y a ici qu'un assemblage d'instruments pour dépeindre la manière dont les habitants des différents pays se divertissaient.

Arrivons à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Dans le Psautier ayant appartenu à René II, duc de Bar, il y a une peinture représentant un concert : à droite un musicien assis joue d'une sorte de psaltérion ; un groupe debout est formé d'un joueur de vielle, d'un harpiste, de deux musiciens jouant de la trompette, et de deux autres avec des flûtes à bec (4). Ici encore il ne peut être question d'un orchestre, mais d'une représentation des instruments en honneur à la cour du duc. De même les fameux anges de Memling ne représentent pas un concert véritable.

Cependant on assemblait plus volontiers les instruments dont la sonorité s'accordait, et l'on faisait une différence entre ceux qui étaient bruyants (les instruments hauts) et ceux qui étaient plus doux (les instruments bas). Déjà, dans le *Roman de Cléomadès* (4<sup>e</sup> quart du xiii<sup>e</sup> siècle), il est dit que les tambours et cors sarrasinois étaient séparés des autres instruments et mis « as chans », pour « que leur noise est trop grans » (v. 2890). Dans un poème postérieur d'un siècle, les *Échecs amoureux*, les instruments « hauts » sont énumérés :

Trompes, tambours, tymbres, naquaives  
Cymballes...  
Cornemuses et chalamelles  
Et cornes de façon moult belles.

(1) Les compagnons de Tristan, déguisés en menestrels, ont des instruments de toute sorte. Sur un ordre de leur maître, ils « temprent », ces instruments « sonent et accordent si bien » que tout le monde est émerveillé (*Continuation de Perceval*, v. 3822-29 et 3912-17). Ici encore on ne doit pas songer à une musique symphonique.

(2) *L'Apocalypse en français* (*Soc. d. A. l. fr.* 46, p. IV).

(3) Fo<sup>o</sup> 17.

(4) Reproduction dans A. Jacquot, *La musique en Lorraine*, 1886.

Tandis qu'ensuite on reprenait :

Flasoz, fleütes et douchaines  
Qui sont moult douces et moult saines.

Les concerts privés de musique de chambre qui, à partir du *xiv<sup>e</sup>* siècle, deviennent de plus en plus fréquents, exigeaient naturellement des instruments se mariant facilement l'un à l'autre. Au petit orgue portatif se joignent la viole, la harpe, le psaltérion, la flûte, etc. (v. entre autres les sonnets de Prodenzani). Dans le *Triomphe de la Mort*, attribué au peintre Orcagna (milieu du *xiv<sup>e</sup>* siècle) nous voyons une dame accompagnant sur un grand psaltérion un joueur de viole. Peu à peu on rencontre aussi plus fréquemment des peintures ou sculptures représentant un chanteur accompagné par des instruments. Nous reviendrons en détail sur tous les documents de ce genre, en tant qu'ils présentent un intérêt spécial. Plus nous avançons vers le *xvi<sup>e</sup>* siècle et plus les monuments figurés deviennent nombreux. Mais ici nous sommes déjà arrivés à la limite de l'époque que nous nous sommes assignée et ces documents ne seront mentionnés que lorsqu'il sera nécessaire de faire un point de comparaison.

Nous passons donc à l'examen spécial des divers instruments que nous rangerons tout simplement en trois catégories : les instruments à vent, les instruments à cordes et les instruments à percussion.

## I. — LES INSTRUMENTS A VENT.

### a) *Les cors et trompelles.*

Dans les instruments de ce genre les lèvres de l'exécutant, appliquées soit contre un bouquin hémisphérique ou conique, soit contre les bords mêmes de l'orifice du tube sonore, font pour ainsi dire fonction d'anches battantes en laissant pénétrer, à intervalles réguliers, l'air dans le tube sonore. L'embouchure favorise l'action des lèvres, mais c'est de la sûreté de celles-ci que dépend la certitude de l'attaque des sons.

Les plus anciens de ces instruments étaient destinés à donner des signaux ; ils étaient fabriqués sommairement à l'aide d'une conque marine ou d'une corne d'un animal. Dans les pays occidentaux, le cor, ainsi façonné dans la corne d'un bélier, d'un taureau ou d'un bison, a été en usage jusque vers le milieu du moyen âge. La forme était conique, il n'y avait généralement pas d'embouchure, de sorte que le son manquait souvent de justesse et de

sûreté. Mais il s'entendait au loin. La voix d'un guerrier est parfois comparée au son d'un instrument fait de corne de bison, v. p. ex. *Nibelungenlied*, str. 2057 :

... Dan sin stimme erlûte alsam ein wisentes horn.

Lorsqu'on augmenta la taille de ces instruments, on en construisit aussi en métal. Ceux de très grande dimension étaient employés uniquement à la guerre. En moyen-allemand ils sont désignés par le mot de *her-horn*. Certains d'entre eux avaient presque la hauteur d'un homme. On peut le voir dans une miniature d'un manuscrit datant du x<sup>e</sup> siècle et conservé au British Museum (Addit. 24199, f<sup>o</sup> 18). On en trouve aussi dans des manuscrits de l'*Apocalypse*. Ces instruments, assez incommodes, furent peu à peu remplacés par des trompettes.

D'après Buhle, le cor des Alpes, long instrument en bois ou en écorce qui s'emploie encore dans les montagnes pour donner des signaux, serait dérivé du *her-horn*. Mais son origine remonte peut-être bien plus haut (1). A la même catégorie appartiennent les *lurs* des pays du Nord, que nous avons déjà mentionnés plus haut (2). Ces instruments sont coulés en bronze ; leur embouchure, dont on a retrouvé plusieurs exemplaires, se rapproche de celle de notre trombone ténor. La forme courbée en est curieuse ainsi que le pavillon, plat comme une assiette, et orné. M. Sachs a fait remarquer que la longueur et la forme correspondaient à celles des dents de mammoth, et il en conclut que celles-ci fournissaient primitivement le matériel pour la construction de ces instruments (3). Il veut aussi y voir l'explication du fait, que lors des fouilles on a toujours trouvé à la même place deux spécimens de *lurs*. Ici on peut demeurer sceptique. Mais une chose est certaine : les joueurs de *lurs* n'ont pas exécuté des morceaux à deux parties, et les systèmes basés sur une opinion semblable rentrent dans le domaine de la fantaisie.

Le mot de *moienel* désigne un cor de dimension moyenne ; il est cité avec d'autres instruments guerriers.

La sonent trompes et tabours  
Grants cors d'airain et moenel (*Rom. d'Athis*).

L'auteur de *Gaulier d'Aupais* le nomme à côté de la buisine,

(1) V. C. Sachs, *Real Lexicon der Musik instrumente*, 1913.

(2) Le premier qui ait attiré l'attention des musicologues sur ces instruments, c'est M. Angul Hammerich.

(3) *Handbuch der Musikinstrumenten kunde*, Leipzig, 1920.

du cornet et du fretel. Les *graisles* étaient plus petits et plus minces et plus légers. Dans la *Chanson de Roland* ils sont en usage chez les païens aussi bien que chez les Français. Leur son était aigu et clair :

Par tute l'ost funt [les païens] lur taburs suner  
Et ces buisines et ces graisles mult clers (v. 3138).

Le son de l'olifant les domine :

Li Emperere i fait suner ses graisles  
Et l'olifant ki trestuz les esclairet (v. 3301).

Pour décrire le faste de Guillaume de Nevers, l'auteur de *Flamenca* remarque que devant son logis :

Cent trombas ausiras sonar  
Et plus de mil grailes cornar (v. 7269).

Les cors de moyenne dimension servaient aussi aux *gaites*, veilleurs, ainsi qu'aux chasseurs. Plus tard ceux-ci portent la corne de chasse en bandoulière. Ils sont également un attribut des bergers (v. parmi les documents iconographiques les scènes se rapportant à la Nativité). Un vitrail de la cathédrale de Bourges représente l'enfant prodigue gardant les cochons ; comme porcher il a un cor suspendu à ses côtés (1). Sur l'un des corbeaux de l'église abbatiale de Vézelay on voit un ange annonçant la naissance du Sauveur ; comme messenger divin ou parce qu'il s'adresse à des bergers il porte un cor suspendu en bandoulière (2).

Ces instruments étaient généralement de bois, de corne ou de cuir bouilli ; au x<sup>e</sup> et au xi<sup>e</sup> siècle on importa de Byzance des cors en ivoire. Ce sont les olifants. Celui de Roland est bien connu. L'auteur lui attribue une sonorité extraordinaire, l'écho en répercute le son plus de trente lieues à la ronde (*Ch. de Roland*, v. 1755-1756). L'olifant est généralement incrusté d'or et de pierres précieuses. Lorsque Roland en frappe un païen, le pavillon se fend et les pierreries et autres ornements tombent à terre :

Fenduz en est mis l'olifant el'gros,  
Ça jus en est li cristals e li ors (v. 2295-96).

Dans la *Chanson de Garin le Loherain*, le duc Begues s'étant

(1) V. Cahier et Martin, *Les vitraux de Bourges*.

(2) Reproduction dans Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné*, II, p. 296.



égaré pendant la poursuite d'un sanglier un voleur le guette, parce qu'il a :

... A son col un cor d'ivoire chier  
A neuf viroles de fin or coiés  
La guiche (1) en fu d'un vert paille prisié.

Un certain nombre d'olifants ont été conservés jusqu'à nos jours (2).

Le nombre des sons susceptibles d'être exécutés sur ces instruments étaient très restreints ; on ne pouvait souvent jouer qu'une seule note, parfois l'octave et la douzième du son fondamental. Un ouvrage de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, le *Trésor de Vénérie* de Hardouin, seigneur de Fontaines-Guérin (3), contient quatorze « cornures » ou signaux de chasseurs, tels qu'ils étaient en usage à cette époque et probablement longtemps auparavant, dans la province d'Anjou et du Maine. Ce ne sont pas des phrases mélodiques, mais des formules rythmiques indiquées par une notation spéciale. La longueur du son, appelé « mot », était marquée par un petit carré plein ou évidé. Ainsi un petit carré noir ■ représente le mot « sengle », correspondant à peu près à notre noire ♩ ; un son plus prolongé, de la valeur d'une blanche ♪, était indiqué par le « long » ■■■■, les notes plus brèves sont marquées par des carrés évidés : □ = ♩. La réunion de plusieurs *mots* s'appelait une *alenée*, c'est-à-dire que la phrase rythmique était exécutée sans véritable pause, sans prendre une nouvelle longue respiration. Voici comment l'auteur explique la « cornure de l'eau » (c'est-à-dire lorsque le cerf est à l'eau) :

Et s'i vous plait l'eauve corner,  
Un lonc mot, et puis quatre après  
Doubles-de-Chasse près à près,  
Et tout autant d'une autre alaine  
Dont cy veés figure plaine.

Suit la notation de cette sonnerie, que nous donnons en y adjoignant la traduction en valeurs modernes :



(1) La bande de cuir ou d'étoffe à laquelle le cor est suspendu. Passage cité par Viollet-le-Duc.

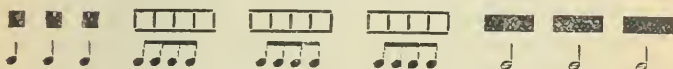
(2) Voir dans E. Buhle, *Die musikalischen Instrumente in den Miniaturen des M. A.*, l'appendice I. Voir aussi *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, p. 1170.

(3) Publié en 1855, par J. Pichon et Bottée de Toulmon.

Tandis qu'ici la même phrase est simplement répétée une seconde fois, pour une autre sonnerie, la « cornure du chemin », l'ordre de la première phrase est ensuite renversé :

Après que vult chemin corner  
Trois mots tous sengles doit sonner  
Et puis trois doubles et après  
Trois mots plus loncs, tout près à près,  
Que ne furent li trois premier.  
Puis doit tantost recommencier  
A corner une autre a'enée  
Qui soit tout au revers cornée.

Ainsi :



et ensuite on commence par les notes de la valeur d'une blanche et on termine par celles composant une noire.

Pour obtenir un plus grand nombre de sons on perça le tube de plusieurs trous, à l'exemple des instruments appartenant à la famille des flûtes. Cette nouvelle variété fut désignée par le mot de *cornel* (en Allemagne, *Zink* (1)). Ils étaient de diverse forme, les uns droits, les autres courbés, et de différente dimension. L'embouchure était tantôt séparée (cornets à bouquin), tantôt taillée dans le bois. Il y avait généralement six trous sur le devant et un par derrière. Ils étaient d'habitude faits d'un bois dur et, pour les préserver de l'humidité, on les recouvrait de cuir. Il y en avait aussi en ivoire et en métal.

Ils ne semblent pas avoir été très répandus en France avant le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Cependant les bergers d'*Aucassin et Nicolette* se réjouissent à l'idée d'acheter « fläusteles et cornés » (xxi, 13). Mais Guillaume de Machaut nous parlera du « grant cornet d'Allemaigne » (*Remède de Fortune*, v. 3970).

Les documents iconographiques ne sont pas toujours très précis. Dans un psautier du xi<sup>e</sup> siècle (Paris, B. Nat. Lat. 11550, f<sup>o</sup> 7) l'un des quatre musiciens qui entourent David est un joueur de cornet ; les trous sont distinctement marqués ; l'instrumentiste en bouche deux avec les troisième et quatrième doigts de la main droite, tandis que l'index est relevé.

(A suivre.)

{1) Le mot *Zink* ne paraît que plus tard.

# Ernest Renan et l'Étranger.

Cours de M. Henri TRONCHON,  
*Professeur à l'Université de Strasbourg.*

---

## V

### Renan juge de l'Allemagne.

#### *I. Renan, interprète de l'Allemagne, et la foi de Renan.*

« O Allemagne, s'écriait-il vers 1845, qui t'implantera en France ? moi, si faible... » Vœu de novice, prononcé dans la première ferveur avant l'initiation complète, dès le début de révélations dont il brûle de communiquer à d'autres le bienfait soudain. C'est ce Renan-là qu'on pourrait à la rigueur dire « Germain » ou du moins « à moitié Allemand, sans cesser d'être un Français ».

Il a tenu parole, nous l'avons bien vu. Fit-il pour l'Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle autant que Voltaire au siècle d'avant pour la pensée anglaise ? Peut-être. En tout cas on le reconnaissait de son vivant en Allemagne, en Suisse, nul n'a suivi avec plus de conscience et d'intérêt que lui la marche de la science allemande ; nul ne l'a mieux aidée que lui, avec Littré, Gaston Paris, à se faire rendre justice en France. On a pu déclarer peu personnel, peu original, ce philosophe qui ne prétend guère au titre de philosophe, dire même qu'il dut son prodigieux succès d'exégète, simplement, à l'ignorance où nous étions de l'exégèse allemande : tout son rôle a-t-il été d'ajouter clarté, naturel, à ce que l'Allemagne lui fournit ? « Que sert de lui dénier l'originalité, si sa pensée fut l'une des plus contagieuses de l'époque ? » demandait Mgr d'Hulst. « Que sert {de dire qu'il a emprunté sa science aux Allemands, s'il a su passionner pour les questions où s'exerce l'érudition germanique tant de lecteurs français qui n'auraient jamais touché à une traduction de Baur, ni ouvert les savants ouvrages écrits pourtant dans notre langue par M. Reuss ? »

Pour beaucoup, pour Mgr d'Hulst lui-même, la philosophie allemande, l'exégèse allemande, avaient eu ce premier effet sur Renan, que par elles il avait perdu la foi. Ce sont les doctrines

allemandes qui l'ont entraîné, Herder, Goëthe, Hegel, Strauss et les autres, assurait Mgr d'Hulst, et aussi la surprise scandalisée qu'il eut de trouver ses excellents maîtres de Saint-Sulpice « étrangers à un mouvement aussi puissant et aussi général » ; qu'on sache gré à Renan d'avoir dit son fait à Schopenhauer, ce Cartésien qui renonça n'en a pas moins pour philosophie « un composé de doctrines apprises par morceaux, à l'école de Hegel dans sa jeunesse, à l'école de Darwin dans son âge mûr ».

Ce fut longtemps un avis assez général, que Renan, interprète chaleureux et persévérant de l'Allemagne en France, avait été lui-même façonné par elle, que toute une évolution de conscience avait là son origine. Ernest Hello parlait du fait que Renan fut, « dit-on, le vulgarisateur de la pensée allemande », pour en établir le procès, et notamment le procès du panthéisme allemand. D'après un ancien condisciple sulpicien de Renan, tel autre admettait naguère que ses convictions religieuses « commencèrent à s'ébranler à la lecture de la philosophie allemande ». Si respectable que soit le sentiment des écrivains catholiques juges de cette crise douloureuse, si naturel leur désir de mettre tout le mal au compte d'une influence intellectuelle et pour ainsi dire extérieure, la publication des *Cahiers* et *Nouveaux Cahiers de Jeunesse*, puis de l'*Essai psychologique sur Jésus-Christ* et de correspondances diverses, fait croire cette position peu sûre.

Quand Renan dit : « J'allai à Saint-Sulpice, j'appris l'allemand et l'hébreu, cela changea tout », de quoi s'agit-il au juste ? du renoncement à sa vocation de naturaliste. Un homme qui l'avait bien connu, assurait de lui dès 1895, dans un livre dont je n'approuverais pas tout : « La vérité est qu'en 1843, à la fin de son séjour à Issy, alors qu'il ne savait ni l'hébreu ni l'allemand, qu'il n'avait lu ni Gesenius, ni Ewald, il avait trouvé dans sa seule raison un ennemi redoutable de sa foi » : c'est ce qu'il nous a semblé à propos de tel ou tel Allemand dont l'action paraissait moins dominante et moins exclusive, moins primordiale aussi, moins fondamentale, que les uns ou les autres n'avaient la tentation de le croire. La vérité semble être (mais il faudrait, pour achever de le prouver, tout un volume) que par son œuvre propre et spontanée l'esprit essentiellement critique de Renan avait renoncé aux joies paisibles et fortes de la croyance pure ; que lorsqu'il connut ou entrevit quelques penseurs allemands, il y eut en lui surprise heureuse, émoi, bouleversement de tout l'être moral, à trouver déjà traduites et développées, tantôt vêtues d'un symbole historique ou littéraire, tantôt sous une expression pour ainsi dire totale en sa nudité, les angoisses ou prescences intimes



dont il était lui-même tourmenté. La question est grave. Non que les exemples les plus hauts soient toujours les mieux suivis du commun. Mais ce qui est mis en jeu, c'est l'originalité d'esprit, l'indépendance d'âme de l'un des Français les plus *représentatifs* de l'époque, et M. Lasserre peut essayer de ramasser en la *Jeunesse de Renan* toute l'histoire de la crise religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle. Question non pas d'intensité, mais d'antériorité : déjà M. Paul Bourget semble bien l'avoir vue ainsi, quand il attribuait à l'influence de la philosophie et de l'exégèse, puis de la philosophie allemandes, aux « forêts d'idées » que l'Allemagne d'avant Sadowa étagait sur l'horizon, « l'entier développement du germe primitif » chez Renan.

Si persistante qu'ait pu être la sympathie intellectuelle de Renan pour l'Allemagne, on constate que toute la flambée de cette ardeur est à ses débuts. Transporté d'abord, Renan se reprend, en partie, à deux reprises. Presque aussitôt, en homme qui s'est rarement donné tout entier. Puis en 1870 ; et préparée un peu par la première, cette seconde reprise paraît moins brutale qu'on n'a dit, moins mélodramatique. Une souffrance profonde l'accompagne et la trahit, qui ne s'extravase guère en paroles vaines, mais laissera sa marque à tout le reste de l'œuvre et de la vie. Cela sans que Renan cesse de reconnaître quel adjuvant fut toujours, pour sa foi morale autant que pour sa pensée, le souvenir du rayonnement premier.

Brutale ou fausse pour d'autres regards, trop faibles, qui s'y étaient aveuglés ou fermés, la vive lumière avait aiguisé le sien, déjà pénétrant de lui-même, tout prêt à s'aider de son secours inespéré, assez clair pour la filtrer bientôt, la décomposer à loisir, trop droit et trop sûr pour l'offusquer ou l'éteindre.

## II. *Passion intellectuelle. Renan et M<sup>me</sup> de Staël. Reprise instinctive : le style, l'esprit.*

Quand il a pu mettre enfin ses loisirs à l'allemand, que les difficultés du mot à mot commencent à s'évanouir pour lui, il croit pénétrer cette fois jusqu'à l'esprit, être capable de l'apprécier. L'initiation qu'il subit marquera une époque dans sa vie ; elle l'a beaucoup soutenu, dit-il, dans les moments pénibles qu'il a dû traverser. A contempler cette littérature « si pure, si élevée, si morale, si religieuse, en prenant ce mot dans son sens le plus relevé », il a cru entrer dans un temple. « Quelle haute conception de l'homme et de la vie ! Qu'ils sont loin de ces points de vue

mesquins, où la fin de l'humanité est ramenée aux misérables proportions du plaisir et de l'utilité ! » Cette morale pure, ce sens de l'idéal, c'est pour lui l'affranchissement du XVIII<sup>e</sup> siècle, de ses « conceptions trop réelles », de son positivisme matériel, contre lequel Victor Cousin avait réagi trop faiblement, « avec des couleurs bien pâles ». J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple, rappelle-t-il encore, un autre jour où son cœur a des retours mystiques : « Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon âme, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah ! qu'ils sont doux et forts ! Je crois que le Christ nous viendra de là. Je considère cette apparition d'un nouvel esprit comme un fait analogue à la naissance du christianisme, sauf la différence de forme... » Quelques chrétiens *enthousiastes* agitent alors l'Allemagne du Nord : cette tentative néo-catholique mort-née l'émeut, nous l'avons vu, et le passionne : « Dieu me pardonne de les aimer, même quand ils ne seraient pas purs ; car ce que j'aime en eux, comme dans tous les autres hommes à qui je voue mon enthousiasme, c'est un certain type beau et moral que je m'en forme, c'est mon idéal que j'aime en eux. Maintenant, sont-ils conformes à ce type ? C'est ce qui m'importe assez peu. »

Il les aimait de lui ressembler par certains aspects ; c'était son idéal qu'il croyait reconnaître en eux, revoir vivant après en avoir rêvé. La pensée allemande, au moment où elle commençait d'être connue en France, le fascinait étrangement, dira-t-il Mais non pas au point de lui faire oublier ce qu'il avait d'abord aperçu, entrevu en lui-même, et dont le souvenir dirigeait les désirs de son esprit. Dans sa passion d'alors pour cette Allemagne dont le seul nom alarmait la simple et ferme croyance de sa mère, il y avait une vraie soif du beau idéal et moral, le désir très accusé de se choisir des modèles en christianisme tels que l'élévation religieuse n'y exclût point tout sens critique, et aussi un reste de foi insatisfaite, qui cherchait où se prendre. Ce que l'exégèse allemande va lui enlever, observe bien M. Walter Küchler, le rêve ardent qu'il se forge de la piété, de l'intime sincérité allemandes, le lui rendra sous une autre forme. S'il est capable d'adopter un temps le *Woldemar* de Jacobi pour modèle romanesque, c'est que vraiment, à quoi qu'il songe alors, œuvre d'imagination ou travail érudite, il lui faut, comme il disait, un *type* allemand où se retrouver lui-même, pour prendre courage.

Il est, il restera très tard, comme tant d'autres Français de son temps, sous la bienfaisante et dangereuse influence de M<sup>me</sup> de Staël.

Il enchérit sur elle ; à ses débuts dans l'étude de l'allemand elle avait pensé entrer « dans une sphère nouvelle » ; et lui, à sa suite, c'est à l'entrée d'un temple, qu'il s'intimide, extasié. Il faudra conter un jour cette histoire : La postérité littéraire de l'Allemagne en France, ou les responsabilités d'une femme de génie.

Comme elle, il parle volontiers de l'âme : « Je suis né romantique .. Il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'abîme » ; en 1860 encore, il se recueille au seuil du domaine de l'âme ; et vers la fin, quand il se reporte à son vivant souvenir de ce qu'il nomme la grande époque allemande, les mots qui lui viennent pour la caractériser, elle et sa religion, sont encore des termes familiers à M<sup>me</sup> de Staël : chaleur de l'âme, l'infini vivement compris, embrassé, réalisé dans toute la vie.

Il loue, il aime la communication de ce qu'elle appelait l'enthousiasme, qui a donné son titre à la quatrième partie de l'Allemagne, et dont tout le livre est plein. Ce dut être pour Renan un fait psychologique aussi réel, jadis, que tout autre, aussi distinct spécifiquement. Pourquoi la jeune poésie ira-t-elle, comme il dit, se fondre dans la philosophie ? Parce qu'elle est, selon lui, une forme de l'enthousiasme.

Un peu d'après M<sup>me</sup> de Staël, sans doute, et sans les avoir vues, il parle avec sympathie déjà des petites villes allemandes de trois mille âmes, véritables centres littéraires avec imprimerie, bibliothèque, université souvent ; ou encore, non sans insistance, du tour méthodique, consciencieux, que l'amusement prend volontiers en Allemagne, notamment à Vienne, contait M<sup>me</sup> de Staël ; et aussi de la « philosophie superficielle » des Français telle qu'ils l'appliquent à l'étude des religions, et des effets pernicious qu'a sur la singularité du caractère ou de l'esprit, c'est-à-dire sur la distinction vraie, ce mal français qu'est la crainte du ridicule.

Ne reprend-il pas avec complaisance un reproche qu'elle faisait aux Français de son temps, si finement, si bien, écrivait-il dans l'*Avenir de la Science* ou les *Essais de Morale et de Critique*, « quelque part », noteront simplement les *Questions Contemporaines* ? Pédantisme de la légèreté ! Une si grande pédanterie de frivolité, disait-elle au juste. A quoi Renan opposera d'abord le pédantisme de la science, qu'il loue chez les Allemands de son époque : « terrible accusation », si fort redoutée, et que l'on croit. « par un air dégagé, écarté à mille lieues de soi » ; épouvantail pour les esprits délicats, dit-il encore, et, pour les esprits légers, « à peu près synonyme de toute recherche savante » : les Français y sont « immodérément sensibles ». Puis le pédantisme de la hardiesse, qu'il constate plus tard

dans le ton des universités germaniques : on n'y saurait être athée, dira-t-il, que dévotement et avec exaltation ; un Allemand qui se vante d'être impie ne doit jamais être cru sur parole. Elle-même, M<sup>me</sup> de Staël avait noté combien les Allemands étaient portés à « l'esprit de secte » ; candeur d'abord, ensuite orgueil, disait-elle pour expliquer ce travers chez des philosophes sincères et sérieux. Les *Cahiers de Jeunesse* tenaient à peu de prix la facilité précoce qui est de droit commun chez le Parisien (Renan s'y fera, comme à une apparence nécessaire, et, vieilli dans Paris, séduira Paris). Ils regrettaient la démarcation traditionnelle en France entre goût de la province et goût de la capitale, l'un fade et faux, l'autre artificiel ; ils évoquaient, par contraste, l'Allemagne encore, et l'Allemagne, selon M<sup>me</sup> de Staël, où le vulgaire est lourd, le peuple « très bête », mais où l'apparition de génies originaux, excentriques, est un fait relativement banal. Jusqu'après 1870 il fera le même éloge de la *force de tête* allemande, et le mot est encore un souvenir de M<sup>me</sup> de Staël : « Chez nous, dit-il, les dons brillants, le talent, l'esprit, le génie sont seuls estimés ; en Allemagne, ces dons sont rares, peut-être parce qu'ils ne sont pas fort prisés ; les bons écrivains y sont peu nombreux ; le journalisme, la tribune politique n'y ont pas l'éclat qu'ils ont chez nous ; mais la force de tête, l'instruction, la solidité de jugement sont bien plus répandues, et constituent une moyenne de culture intellectuelle supérieure à tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici d'une nation. » D'où son conseil, excellent, à n'en pas douter, pour la France du Second Empire : donner moins à la littérature, au talent d'écrire et de parler, davantage à la spécialité, à la science, à ce que les Allemands appellent *Fach* : mettre chez nous le *pédantisme* en honneur.

S'il fut porté dès le début et jusque vers la quarantaine, on l'a dit en Allemagne, à surfaire l'étranger par comparaison à sa patrie, à voir trop en beau « son Allemagne », comme une contrée de rêve, il semble que M<sup>me</sup> de Staël l'y ait beaucoup encouragé. C'est à elle qu'il doit sa première idée, toute naïve, de la *profondeur* allemande, au regard de laquelle l'Italie lui fera d'abord l'effet d'antipodes. Il voit en M<sup>me</sup> de Staël, à bon droit, celle par qui fut initié à l'Allemagne Victor Cousin, alors son maître. Bientôt même il recourt à elle, et se fonde sur la notion qu'elle eut du christianisme, pour juger sévèrement l'ouvrage fameux de Chateaubriand, qui cherche de la poésie parmi « des platitudes jésuitiques ». Il ne s'interdit pas de relever, chez la médiocre latiniste qu'elle fut, des jugements erronés, sur Sénèque ou autres anciens, lus par elle en traductions.



Mais il adopte sans discuter, et pour longtemps, son opinion sur le philosophe « si peu brave à la guerre : ce que M<sup>me</sup> de Staël dit de l'Allemagne ». En 1859 encore, et plus tard, il verra dans l'Allemagne le pays « où la pensée naît inoffensive, étrangère aux choses de ce monde », s'abstenant délibérément de toucher à l'ordre établi, jouissant donc d'une liberté plus grande : « elle ne demande que le royaume de l'air, on le lui abandonne ». M<sup>me</sup> de Staël prête à Renan ce trait, repris par elle de Jean-Paul : « L'empire de la mer est aux Anglais, celui de la terre aux Français, et celui de l'air aux Allemands. » N'est-ce pas d'après elle, même quand il vient de lire Strauss, qu'il rêve au Christ mort, comme Jean-Paul qu'elle traduisait ? D'après elle il s'éprend de Jacobi romancier, s'attache pour la vie à Kant moraliste ; par elle peut être il commence d'aimer Herder. Enfin voici l'aveu spontané, complet, non moins significatif qu'indiscret, dit M. P. Lasserre : comment s'est-il fait qu'avant M. Kùchler et lui on n'ait guère pensé à le mettre en valeur ? Il éclaire à la fois tant d'enthousiasme, candide, confiant, irréfléchi, imprudent, et un peu de la réaction première et partielle qui suivra, dès que Renan aura pu aller aux textes et porter lui-même quelques jugements *explicites* : « L'important n'est pas, disait-il pour le moment, de glaner çà et là des idées particulières, mais de saisir un *esprit*, qui renferme tout implicitement. Je n'ai lu que quelques lignes des Allemands, et je sais leurs théories comme si j'avais lu vingt volumes, car je me mets à leur point de vue... Un esprit quand on est fait pour lui, se devine à un mot, et tout vient à la suite. Moi, pour les Allemands que je ne connaissais presque que par M<sup>me</sup> de Staël, et j'induisais toutes leurs théories. Quelqu'un qui m'eût entendu parler, eût cru que j'avais lu cinquante volumes de critiques allemands. »

Il en lira cinquante et davantage. Il se défera de cette méthode présomptueuse, tumultueuse, héritée de Victor Cousin et pour ce qui touche l'Allemagne, peut-être de M<sup>me</sup> de Staël encore ; il réformera plus d'une opinion de détail. Il ne pourra se déshabituer aussi vite, aussi bien, de quelques vues trop générales pour être aisément vérifiables. La reprise est incomplète, mais elle suit de près la « fascination ». Presque aussitôt on la voit qui se dessine. Et cette lucidité si proche de la passion pure, ce pourrait bien être l'un des traits essentiels de Renan.

Dès ses premiers *Cahiers de Jeunesse*, à peine a-t-il exalté les « Allemands du grand siècle, si féconds, si multiples, si ardents dans la voie de l'esprit », que, la page tournée, il avoue son

malaise à ne trouver nulle part un homme qui lui fasse plaisir, c'est-à-dire un homme selon l'idéal que lui-même a conçu. « Ces hommes à la superficie m'attirent, puis me répulsent. Mes bons Allemands même me font cet effet. Eh bien, je serai seul, mais je serai ce que je suis. On sera étonné quand on me verra armé de toutes pièces. » La déclaration est bonne à retenir. Au bout d'un an à peine, le voici qui se reproche spontanément, comme un travers d'esprit, comme une faiblesse, ses enthousiasmes primesautiers pour des gens dont il se détache ensuite, quand il s'aperçoit qu'il les avait trop idéalisés : « Le fait vient déflorir mon homme, soupire-t-il assez joliment, et je ne l'aime plus. J'ai observé cela d'une manière frappante pour Jules Simon, et plusieurs de mes Allemands, que j'ai ainsi édifiés en types avec une générosité et une rapidité et une force incroyables. » C'est à peu près vers le même temps qu'il avoue s'être laissé prendre souvent, lui aussi, à des charlatans de philosophie. Et le mot est trop juste, appliqué à Cousin, pour qu'on ne le croie pas à son adresse. Mais n'en ont-ils pas déjà leur part, certains de ces maîtres allemands que Renan dira plus tard avoir conduit Cousin à des excès ?

Quand Renan rédige *l'Avenir de la Science*, son admiration a commencé de faire le tri. Dans cette Allemagne qui, vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, ouvrit à l'Europe « une vie nouvelle », il devine quelque abus de la réflexion. C'est le seul pays où les théories préconçues de la critique influent sur les lettres, comme aussi la science sur la marche des événements politiques. D'où, en sa littérature, « tant de manière et d'artificiel » et, en somme, nous l'avons vu, si peu d'attrait pour lui. De même, trop de foi, trop grosse, au dernier qui a parlé ; d'où la part trop belle à la médiocrité. Sitôt parue quelque grande œuvre de philosophie ou de critique, « on est sûr de voir éclore tout un essaim de penseurs soi-disant avancés qui prétendent la dépasser et ne font souvent que la contredire ».

Même note en 1855 dans *l'Histoire des Langues Sémitiques* : on désire trop, en Allemagne, se faire une place dans le monde critique par des nouveautés hardies ; une fièvre d'innovation, même en des domaines presque épuisés, mène à des recherches parfois « systématiques et téméraires » ; on court des aventures pour dépasser à tout prix l'ancienne école. Même en philologie comparée, où Renan sait qu'il doit beaucoup à l'Allemagne, il constate qu'on y procède trop souvent sans une « profonde connaissance des éléments du problème », sans une étude suffisante des langages à comparer. Le grand défaut de l'Allemagne, redira-t-il bientôt, c'est « l'empressement fiévreux d'annoncer des résul-

tats nouveaux et de dépasser les maîtres » ; d'où un déluge de thèses hardies, présomptueuses, et toute une école superficielle, où l'Allemagne risque « sa vraie couronne, celle de la science critique saine et désintéressée ». Que sera-ce en philosophie ? Etrange paradoxe intellectuel que les prétentions bizarres de l'école Schopenhauer-Hartmann. Et partout des surenchères. Vers la fin de sa vie Renan conclura en ce conseil lassé, où se résume toute une longue suite de constatations diverses et déceptions concordantes : « On ne gagne rien à importuner la vérité, à la solliciter tous les jours. La vérité est sourde et froide ; nos ardeurs ne la touchent pas. *Die neue Philosophie... Die neuere Philosophie... Die neueste Philosophie...* Mon Dieu ! que ces surenchères sont naïves ! Pourquoi se disputer ainsi la priorité de l'erreur ? Sachons attendre ; il n'y a peut-être rien au bout ; ou bien, qui sait si la vérité n'est pas triste ? Ne soyons pas si pressés de la connaître... Chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête pour n'arriver qu'à changer d'erreur. » Toutes les innovations philosophiques de l'Allemagne ont fortement contribué à dégoûter Renan de la pure philosophie.

Le ton a pu rester égal parce que la conviction, ancienne, s'est développée à l'aise et lentement. Quand elle déborde le monde de l'esprit, et qu'à son tour l'ordre de la politique et des faits réels met en pleine lumière, soudain et tard, d'autres erreurs très analogues mais insoupçonnées jusque-là parce que la possibilité même de l'analogie demeurait inaperçue, l'opinion de Renan se fait plus catégorique. Non sans l'âpreté impatiente d'un juge équitable qui s'est laissé surprendre, n'a vu clair et ne s'est informé qu'à demi.

Sur un point spécial, il était convenu très vite de sa méprise et avait révisé son premier sentiment, quelle qu'en fût la vigueur : en matière de style et de forme artistique, on le voit promptement désabusé. Là aussi l'Allemagne l'avait séduit. Lui qui parlera en termes admirables de l'inflexible teneur de style, fruit d'une perpétuelle attention et du saint tremblement qui fait garder des heures et des jours la feuille destinée à devenir irrévocable, il a eu, vers ses débuts d'écrivain, sa période de germanisme intégral et hâtif. A l'imitation de l'allemand, il s'est senti des velléités d'émancipation radicale. « Il est temps décidément, écrivait-il (non sans quelque raison), de ne plus envisager une langue comme une loi faite et immuable qui s'impose à l'écrivain de telle sorte qu'il soit obligé de s'y mouler. » Et sa jeune audace revendiquait le droit pour chacun de « tripoter et manier à son gré » les moyens

à lui offerts pour s'exprimer, « de faire son mot, mais de le faire intelligible ». Est-ce d'après Kant et la préface à la *Seconde Critique*, qu'il réclame ainsi la liberté de forger en partie son vocabulaire ? Par cette ressource qu'ils ont, l'allemand comme le grec lui semblent présenter quelques traits de l'idéal d'une langue. Il est à l'âge où se traduisent en hâte, naïvement et « d'une façon singulièrement inexpérimentée », les idées qui ont été plus tard, dit-il, l'âme et le soutien de sa vie. Il se permet des hardiesses auxquelles équivaudront à peine les familiarités de son langage de vieillard adulé. Il parle volontiers de primitivités, de séduilité ou de mesquinité, d'excitement, d'homification de Dieu, de gens inintellectuels, imphilosophes, incapables de se philosophiser, qui le répulsent ou avec qui il se contacte peu. Ou encore, des monopoleurs de la science, des phantasiastes, de missreprésentation et de choses missreprésentatives, irresuscitables ou peu scriptibles, de celles qui trivialisent ou de celles qui consonnent, de ce qu'il faut savoir émuler, réactionner, prémètre, exclusiver, légendiser, odorner même, sans que nul obstacle extérieur obste...

Mais toutes ces jolies choses n'ont qu'un temps ; et plus d'une demeurerait ignorée, sans la publication de notes qu'il écrivait fiévreusement pour lui seul. Soit action d'Henriette (on en a contesté la valeur) dès leur réunion à Paris, soit conseils d'Augustin Thierry puis Ustazade de Sacy qui lui revoyait ses premiers articles, soit, comme il l'assure lui-même, persistance de l'influence et de la civilité cléricales, soit peut-être et surtout, nous le verrons, révolution de ses goûts due à une révélation soudaine des choses de l'art, partie d'ailleurs que d'Allemagne, il renonce au modèle germanique. Il en revient peu à peu, comme fond de langue, au « type excellent de style en prose créé par le xvii<sup>e</sup> siècle » : rare instrument, qui n'a pas rendu tout ce qu'il devait. Renan, pour toujours, reprend goût à ce « tact délicat qu'on appelle en France l'art de bien écrire ». Ce n'est plus pour lui, comme il disait en 1845, le style moderne avec sa recherche, périlleuse parfois, des formes saillantes, vives, originales et nerveuses. Il sait y voir désormais l'art — et le courage — « de sacrifier sans cesse à la mesure du langage la saillie et souvent la franchise de la pensée, de dire tout au plus la moitié de ce que l'on pense, et au moins un quart de ce que l'on ne pense pas ».

A quoi il excella plus que tout autre peut-être, au point de donner le change à plus d'un bon esprit et faire prendre pour de l'inconscience, de l'insincérité, ce qui fut chez lui de l'art réfléchi puis, à la longue, du procédé artistique. Il y est venu un peu



en réaction contre l'emprise allemande, et fortifié par le souvenir de l'erreur juvénile qui avait failli lui gâter le goût. Longtemps, il l'avouera, les chaînes de l'Académie Française l'avaient révolté ; il maudissait, « comme les Allemands, les entraves qui nous empêchent à chaque instant de dire ce que nous voulons ». Puis il a reconnu « que c'était là un immense avantage, et la cause même qui assure à notre langue son universalité ».

Totale, heureuse résipiscence. Moins limitée aux choses de l'intelligence et du goût, elle lui eût évité vingt années de regrets.

### III. Renan, juge de l'Allemagne politique et sociale par contraste avec la France.

L'Allemagne contemporaine a donné un cruel démenti à la grande illusion qu'entretenait Renan comme presque toute notre élite. Il en restait, nous l'avons dit, à l'Allemagne de Weimar, déjà mourante ou morte alors que M<sup>me</sup> de Staël nous la révélait. En littérature il n'était guère allé au delà. Ailleurs il avait fait son profit de tout ce qui était venu développer l'œuvre de cette grande période ; mais chez les philosophes, même chez les savants, plus d'une fois il s'était affligé de constater qu'on y était infidèle. Il s'en tint là.

« Nous voulons être libres de penser » : ce vœu de 1849 restait le sien. La France du temps n'y était guère propice, en matière de critique religieuse surtout. Comment l'oublier ? « On a pensé plus hardiment il y a un demi-siècle, à la cour de Weimar, sous un gouvernement absolu, que dans notre pays, qui a livré tant de combats pour la liberté. » La conquête de Paris par Herder et Gœthe eût réjoui Renan ? Peut-être, oui, tout comme Edgar Quinet une génération plus tôt. Ce qui advint lui fut, selon la forte expression de M. Paul Bourget, un froissement inguérissable de tout le cœur. A qui en doute, il suffirait de comparer, comme on a fait, les *Apôtres* ou *Saint Paul*, œuvres sereines de peu avant les événements, et les *Dialogues philosophiques*, écrits dès 1871, corrigés cinq ans après, demeurés si amers et désenchantés malgré la retouche. Pour M. Lasserre, Renan a deux fois perdu la foi : par Strauss, et par le traité de Francfort. Même le second coup fut plus radical que l'autre. Une crise sentimentale aux approches de la vieillesse, c'est le cœur ravagé à jamais. Celle-ci, nous l'avons vu à propos de la Grèce, emportait l'adieu à tout un idéal moral.

Pourtant, « fidèle encore à l'infidèle Allemagne », Renan propose souvent comme exemple à la France intellectuelle, par devoir,

par loyauté, le pays qui semble offrir en tout, dit-il, le contraire de nos qualités et de nos défauts. Malgré les résistances de ce qu'il nomme la fausse démocratie ou le catholicisme étroit, il réclame une réforme de la France d'après le type même de cette Prusse dont il aura le courage de dire simplement, vers 1877, que son pédantisme rogue et jaloux déplaît parfois. Il veut que sa propre erreur, si longue, profite à d'autres.

La différence est totale, écrit-il quatre ans après l'écroulement du Second Empire. Et c'est une invitation à l'énergie. « L'Allemand n'a pas la rhétorique sonore, le journalisme retentissant... L'Allemand est pour ce qui est fort, il n'a pas cette générosité, souvent superficielle, il faut le dire, qui nous porte à croire que le faible a toujours raison. » Ailleurs, vers la même date, cet appel à la sagesse : « A aucun prix ne faisons de révolution ; cessons de croire que nous avons en Europe le privilège de l'initiative ; renonçons à une attitude qui fait de nous une perpétuelle exception à l'ordre général. » A quoi bon s'imaginer qu'il a eu besoin d'un contact avec « l'idée allemande de liberté » pour rejeter l'esprit révolutionnaire « tout à fait dans le sens allemand », lui d'ailleurs si hostile à l'idée allemande de l'État ? Simples constats d'expériences déjà lointaines, ces conseils obstinés sont-ils la conclusion brusquée d'une démonstration tardive ? Elle les rend seulement plus insistants, plus directs, et plus méritoires.

Dès 1846 il écrivait pour lui-même, à l'heure où florissait en France la dangereuse doctrine de la mission des peuples, de la mission de la France : « Toujours, nous autres Français, nous aurons marché en tête ; ce que nous aurons fait, on le refera, mais en soi n'aura rien valu. Nos plus lents voisins, l'Allemagne, vont mieux... » Des fous allant et courant dans tous les sens en tête de la grosse masse du monde qui les suit : tel serait dans quelques siècles, lui semblait-il, l'effet que produiraient les Français. Dix ans plus tard, à propos de Cousin, il disait sa crainte que l'esprit français ne fût incapable de franchir certaines limites, que les nations latines, brillantes, extérieures, vaines, superficielles, dépourvues de sens moral et d'initiative religieuse, ne fussent elles-mêmes bonnes seulement « à captiver le monde par une rhétorique sonore et à l'étonner à certains jours par de brutales apparitions ». Beaucoup de hardiesse, de témérité systématique en matière de révolutions, mais aussi d'étroitesse timide quand il s'agit d'idées pures ; une tendance fâcheuse à sacrifier le fond pour la forme, la vérité pour l'appareil oratoire ; une rigueur logique pressée de traduire les théories en faits, mais, au fond, peu d'ouverture à la liberté de pensée. D'où une entente

médiocre de la science dans ses rapports avec la philosophie, l'esthétique et la religion, de ce qui fait « l'unité de la vie supérieure de l'homme », de ce qu'a de valeur religieuse « le besoin qui nous porte à pénétrer le secret des choses ».

Renan avait pris de l'Allemagne politique et sociale une connaissance négative : incapable de fonder un jugement conforme à la vérité vivante, cette notion révélait du moins, par contraste, dans le type national différent, quelques traits saillants — et défectueux. De là diverses mercuriales de Renan à la France, bien avant que l'Allemagne l'eût vaincue. Voir dans ce culte prématuré de l'Allemagne une défaillance de patriotisme ou même un préjugé en faveur du nationalisme allemand, c'est être injuste ou mentir, M. Lasserre l'a bien dit. Renan savait ménager « quelques grandes exceptions ». Mais l'erreur se mêlait parfois aux vérités un peu rudes que dès lors il disait à son pays. Ainsi, reprochant à notre littérature classique d'avoir été française trop exclusivement, en sorte qu'elle n'a jamais occupé les Allemands, pourtant si larges, si éclectiques dans leurs goûts, il semblait oublier qu'il n'en était pas allé toujours de même, et que les prédécesseurs des Allemands qu'il connaissait le mieux s'étaient adonnés aux lettres françaises au point de s'y perdre. Il ne s'en avisera guère qu'à l'époque de *Marc-Aurèle*. Avec le temps, le verdict s'humanisait ; toujours par comparaison à l'Allemagne, puisque là encore il cite M<sup>me</sup> de Staël, il avait sur la France de 1864, ignorante, légère, mais vive et prompte, cette page tendre, indulgente et jolie : « C'est justement le privilège de la France de savoir se plier à tout et d'exceller même en ce qu'elle emprunte. La France, à l'heure qu'il est, est assez ignorante ; elle croit qu'on lui dit des choses hardies quand on lui parle de choses élémentaires ; mais qu'on ne s'y trompe pas, demain elle sera passée maîtresse. On dirait une femme qui d'abord vous écoute sans vous comprendre, puis tout à coup vous prouve par un mot juste, vif, profond, qu'elle a tout compris et qu'en un moment elle a deviné ce qui vous a coûté de longs efforts. En une heure, la France peut ainsi réparer toutes ses fautes passées. Il y a dans le naïf étonnement que lui inspirent les nouvelles études quelque chose de si spirituel, qu'un pédant même en serait désarmé. Seulement, ne nous imaginons pas que pour soutenir notre réputation nous soyons obligés d'être superficiels. Nos pères ne l'étaient pas tant qu'on le dit ; en tout cas ils l'étaient sans effort. La légèreté a un premier charme, mais il n'y faut pas trop appuyer... »

Il s'agissait là, déjà, de l'instruction supérieure en France. Dès

cette date il conseille de se mettre à l'école de l'Allemagne, comme l'Italie et la Grèce qui s'éveillent, comme la Russie qui y est depuis cent ans et y reste. On sait s'il continua l'effort. Presque autant qu'aux premiers jours, il admirait la « grande supériorité de l'Allemagne dans l'ordre intellectuel », sauf quelques faiblesses récentes qui ne lui avaient pas échappé. Elle a produit, déclarait-il encore, un des plus beaux développements intellectuels qu'il y ait jamais eus, « un développement qui a, j'ose le dire, ajouté un degré de plus à l'esprit humain, un degré d'étendue et de profondeur ». Dix ans avant sa mort, il le répétait à Victor Cherbuliez en le recevant à l'Académie Française : « Dans notre éducation intellectuelle, nous avons été l'un et l'autre à cette grande école allemande de science et de critique qui, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, a renouvelé tant de branches de l'esprit humain. Nous avons admiré l'application, la sagacité, la force d'esprit qui ont été déployées dans cette œuvre. Nous n'avons rien à dédire de ce que nous avons dit ; nos éloges sont sans repentance. Ce que nous avons aimé était vraiment aimable ; ce que nous avons admiré était admirable. Nous n'avons pas changé nos jugements sur Goethe, sur Herder. Est-ce notre faute si, en restant fidèles à nos anciens jugements, nous nous trouvons un peu dépaysés en présence de ce qu'on proclame maintenant comme un nouvel idéal ? » De même, à l'heure où s'imprime *l'Avenir de la Science*, vieux de quarante ans, il aura la droiture de ne rien modifier du bien qu'il y disait de l'Allemagne, nous en prévenant de cette simple note : « Ce n'est pas moi qui ai changé. » Ce dont il est revenu ou retombé, comme d'une « chimère... détruite pour jamais », c'est un rêve dont le charme l'obsédait, et la foi obstinée dont se nourrissait ce rêve, en une sorte de bonhomie allemande originelle, libérale et désintéressée. Et aussi, la théorie de la *race*, l'une des rares théories historiques auxquelles il avait eu la faiblesse de s'abandonner.

Qu'il semble loin, d'abord, son espoir tenace d'une alliance à trois avec l'Angleterre, faisant digue à la Russie ou plutôt la dirigeant, l'élevant, et constituant une force conductrice de l'humanité et de la civilisation ! Plus tard il y reviendra, comme en songe. « L'action commune des deux nations les plus éclairées du monde me paraît nécessaire à l'œuvre générale de l'humanité », dira en 1888 sa réponse à Moritz Carrière, bénissant « l'heure où cette grande rupture d'harmonie cessera ». On devine quel serait son avis aujourd'hui encore. Au moment où la *rupture* a éclaté, il l'a déplorée comme un deuil pour le progrès. Désillusion de ceux qui



avaient cru voir dans la culture allemande un avenir de civilisation générale. Le grand malheur du monde est que la France ne comprend pas l'Allemagne, et que l'Allemagne ne comprend pas la France ; le malentendu ne fera que s'aggraver. Quelle qu'en doive être l'issue, immense malheur, dit-il encore, que cette guerre entre la grande maîtresse de l'investigation savante et l'ingénieuse, vive et prompte initiatrice du monde à toute fine et délicate pensée. Quant à la France, le ton restait celui des dernières années, nuancé d'affectueuse pitié. A l'égard de l'Allemagne, de la moralité allemande, il avait changé.

Renan a ouvert les yeux sur un dogmatisme orgueilleux et foncier qui traite de faiblesse peu philosophique le libéralisme français, « tolérant même pour ce qu'il désapprouve ». A son tour, trop tard, d'après Quinet et quelques autres, trop rares, il dénonce les « prétentions d'érudits passionnés..., préjugés embrassés comme une foi par un peuple tout entier », le *Credo* allemand qui omet tant d'emprunts, tant d'importations pour la plupart récentes et voudrait faire « que l'Allemagne ne dût rien qu'à elle-même ». Elle a gagné cette guerre, et avec elle l'hégémonie du monde, « en reniant hautement les principes de moralité politique qu'elle avait autrefois si éloquemment prêchés ». La *nouvelle école* fondée par ces « nouveaux maîtres de la mode » inaugure l'âge matérialiste. Mais jadis et longtemps encouragé par elle au spiritualisme, Renan s'inscrit en faux contre eux, avec une sorte de confiance impatiente : « Le monde aime les forts, dit-il. Laissons-le faire ; il changera vite de mode. Attendons ; nous nous trouverons bientôt avoir eu raison. » Il ose prévoir le jour où cette guerre funeste sera bénie, comme le commencement d'une régénération.

Qui l'en blâmera ? Un peu de la philosophie humanitaire chère à son temps fait place en lui à la notion d'un patriotisme réel et vécu. Il disait encore dans les *Apôtres*, en 1866 : « L'humanité est chose diverse, changeante, tirillée par des désirs contradictoires. Grande est la patrie, et saints sont les héros de Marathon, des Thermopyles, de Valmy et de Fleurus. La patrie cependant n'est pas tout ici bas. On est homme et fils de Dieu avant d'être Français ou Allemand. » Les *germanistes fougueux*, les patriotes germanis exaltés dont parle son *Marc Aurèle*, lui auront appris ce que vaut la « façon toute spéciale » qu'il avait jadis de concevoir la vie du monde. C'était l'époque des *Cahiers de Jeunesse*. L'Europe qu'il voyait alors traversait une période de paix profonde, de « stagnation ». Elle vivait « sans lutte extérieure, toute là-haut, voyageant de nuage en nuage ». Et lui de même. Il en garde le souvenir. Il mourra, dit-il très noblement, « ayant au cœur l'amour de l'Europe autant que l'amour de la

France : je voudrais parfois me mettre à genoux pour la supplier de ne pas se diviser par des jalousies fratricides, de ne pas oublier son devoir, son œuvre commune, qui est la civilisation ». Mais même pour lui, même pour une ébauche de journal intime — s'il n'était devenu très hostile à ces sortes d'effusions — il n'oserait plus écrire en songeant peut-être à Pascal : « Le soldat se fait gaiement hacher pour deux ou trois mots de son général, qui le pipe en l'identifiant avec je ne sais quelle chimère. Pauvres gens ! » Non plus que cet aveu secret d'un idéalisme forcené : « Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fit marcher la philosophie ! » La première boutade de jeunesse ne lui reviendra-t-elle pas en mémoire quand il dirade l'Allemagne nouvelle, si tard ignorée : « Qui a passé des années au port d'armes, à la façon allemande, est mort pour les œuvres fines ; aussi l'Allemagne, depuis qu'elle s'est donnée tout entière à la vie militaire, n'aurait plus de talent si elle n'avait les Juifs, envers qui elle est si ingrate. » L'autre a dû lui peser au cœur. Il se rendait compte qu'il avait été dupe de sa benoîte conception d'une Allemagne à la façon ancienne, non centralisée, « vouée à la pensée », incapable dans le champ de l'action, impropre aux choses pratiques, en raison même de son incomparable aptitude à la spéculation intellectuelle, expiant ces riches facultés spéculatives par le manque d'influence politique.

La race allemande lui prouvait qu'on peut se reprendre, et faire à la spéculation sa juste part, où la vie forte se voile autant qu'elle s'y mire. « N'est-il pas évident, écrivait-il dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, qu'une telle race voudrait jouer dans l'ordre des faits politiques un rôle proportionné à son importance intellectuelle ? » Pour lui comme pour tant d'autres en France, l'évidence avait tardé. Mais la guerre le surprit en pleine foi au dogme historique de la supériorité de la race allemande, et l'y confirma d'abord. « Race dure, chaste, forte et grave, disait-il comme par le passé, peu portée vers le plaisir, tout entière livrée à ses rêves et aux jouissances de son imagination. » Il attribuait sa victoire à de fortes qualités intellectuelles, sérieux, savoir, application, « qui suppléent presque au génie et valent mille fois mieux que le talent », au sentiment du devoir (bien préférable à ce « mobile de vanité et de point d'honneur qui fait notre force et notre faiblesse ») et enfin à sa moralité de peuple durement traité jusqu'à nos jours, à « un reste de force morale, de rudesse, de pesanteur et d'esprit d'abnégation qui s'est trouvé avoir encore résisté, sur un point perdu du monde, à l'effet délétère de la réflexion égoïste. On peut aimer

Renan, sans en vouloir aux Goncourt d'un propos noté après un dîner Brébant. Est-ce à eux qu'en a par avance l'auteur de *l'Antechrist* à propos de Dion Cassius ? « Des conversations de gens de talent, racontées par des domestiques ou des philistins qui écoutent aux portes, peuvent sortir de là bien transformées. » Mais le Renan malheureux du 6 septembre 1870, relevant la tête de sur son assiette et faisant front aux récris pour dire qu'il a toujours été frappé de la supériorité de l'intelligence et du travail allemands, que « les Allemands sont une race supérieure », ce Renan-là n'a rien qui doive décevoir. Dans un article de 1857 sur Lamennais, il avait montré la race germanique contribuant plus qu'aucune autre à fonder la liberté, le droit de l'individu contre l'État.

Elle s'est bornée à détruire, dit-on ? Non pas : étudiant les révolutions d'Italie, Renan exposait qu'elle n'avait sapé les cadres de l'administration romaine que pour y substituer « la souveraineté divisée et envisagée comme une propriété personnelle, c'est-à-dire la féodalité ». Elle lui semblait avoir importé en Gaule tous les éléments moraux, sens de l'indépendance individuelle, héroïsme chevaleresque, grande imagination, atrophies depuis dans la race gauloise, qui a besoin selon lui, « pour produire tout ce qui est en elle, d'être de temps en temps fécondée par la race germanique ». De ce commerce réciproque il voyait naître les plus belles manifestations de la nature humaine, le principe de la civilisation moderne, la cause de sa supériorité, la garantie de sa durée. Pays très mixte que la France, disait-il encore après 1870, où certaines plantes germaniques poussent souvent mieux que dans leur sol natal. Livrée à elle-même, la race gauloise lui paraissait propre à peu de grandes choses : on sait assez comment il avait jugé deux de ses productions, caractéristiques à l'en croire, la Farce de Patelin et les Chansons de Béranger. Même à l'idéal mythologique de la Grèce, tout diaphane et baigné de pure lumière rationnelle, mais auquel manque la notion de l'infini, du vague, de l'attendrissement, nous l'avons vu opposer tantôt la hauteur du spiritualisme que l'Inde et la Germanie seules ont connu, tantôt la profondeur du sentiment religieux allemand et celtique. Pour qualifier les races du Nord, son beau *Saint Paul* préludait ainsi à l'une des plus heureuses cadences de la *Prière sur l'Acropole* : « Nous autres, Celtes et Germains, la source de notre génie, c'est notre cœur. Au fond de nous est comme une fontaine de fées, une fontaine claire, verte et profonde, où se reflète l'infini. » Celte qui pour un peu se croirait Germain, à propos de la régénération prussienne au temps de Stein, Renan parlait volontiers des *races*



nobles, et du « grand réservoir de dévouement, de sacrifice, de force morale instinctive, qu'elles portent en elles ».

Politiquement parlant, du moins, il n'abjurera pas tout. Rejeté par la politique, il en glissera plus qu'auparavant dans ses livres d'histoire. Mais sa timide politique de savant portera la marque, la peine de sa consciencieuse et trop longue intimité avec le passé. Et les théories chères à ce Renan dont on a fait bien étourdiment un démocrate, comme s'il en était resté à l'*Avenir de la Science* et à ses pensées de 1848, se ressentiront toujours un peu de son admiration d'avant-guerre par la constitution prussienne : admiration qu'on osait à peine attendre, disait en 1868 un Allemand, du principal ami français des « lumières » et de l'absolue liberté des recherches. Le gouvernement du monde par la raison, dont « rêvent » les *Dialogues philosophiques*, grande harmonie ou, si l'on veut, dit Renan, grand asservissement de la conscience, se produira-t-il à un degré quelconque sur la planète Terre ? Si oui, ce sera par l'Allemagne, moins soucieuse de l'égalité et même de la dignité des individus, que de l'augmentation des forces intellectuelles de l'espèce. En 1877, les *Évangiles* diront encore l'hérédité monarchique impossible là où fait défaut le « principe germanique de la fidélité ».

M. Ernest Seillière a étudié avec beaucoup d'attentive sagacité cet « impérialisme germanique » de Renan. Il lie partiellement à l'histoire de son traditionalisme, de son royalisme, la fortune qu'eut le germanisme théorique dans son esprit gagné aux idées de l'impérialisme de race et de l'aryanisme. L'influence possible de Gobineau, qu'a soulignée la publication récente de quelques lettres, a-t-elle joué un rôle d'adjuvant ? (M. J. de Lacretelle en doute, qui réduirait volontiers le germanisme de Renan à ce qu'il a cru quelque temps l'organisation allemande propice à l'avènement de l'oligarchie intellectuelle, dont il rêvait.) La période de germanisme « outré » chez Renan coïnciderait avec Sadowa dont il s'inquiète assez peu. Après 1870, ce sont les oscillations inconscientes, les soubresauts haletants d'une pensée « blessée dans ses œuvres vives ». Puis il se ressaisit ; le calme revenu lui donne la force de sacrifier une partie des idées auxquelles il avait ajouté une foi troyenne. Selon M. Seillière, l'impérialisme exclusivement germanique fait place alors à un impérialisme pur. Et malgré les reprises que nous signalions de « vellétés germanistes et féodalistes » c'est, vers la fin de la vie, l'entière élimination du mysticisme humanitaire à l'allemande.

Au Collège de France, Renan s'indignera contre « l'hypocrisie qui accapare la Providence et dit avec affectation *notre Dieu*, comme si l'on pouvait dire *notre absolu, notre infini* ». Il refusera d'envi-



sager la science, la civilisation, la justice, comme l'œuvre d'une seule race ou d'un seul peuple. « Nous persisterons à croire que toutes les nations y servent, chacune selon son génie. En cultivant la science, nous ne dirons jamais *notre science*... » Quand il déclare, comme autrefois, l'espèce humaine un ensemble bien plus compliqué que l'on ne pense, où les dons les plus divers sont nécessaires, on sent assez que c'est maintenant dans un tout autre esprit. En Sicile où il passe vingt jours de 1875, il accuse de blasphémer contre l'humanité la race qui proclame : la civilisation, c'est mon œuvre, l'esprit humain, c'est moi ! « Un étranger, non un Français », consulté sur l'état moral de la Sicile et les réformes urgentes, en avait conseillé une seule : l'inondation, à la hauteur de l'Etna, pour débarrasser la Sicile des Siciliens et sans doute, ajoute Renan, la repeupler des gens de sa nation. M. J. Pommier en a fait la démonstration critique, M. Seillière déjà l'indiquait : de cette année-là date vraisemblablement la *Prière sur l'Acropole* ; et nous avons dit quels pourraient être, en ces conditions, les *barbares* dont elle évoque le procès.

Déjà la *Réforme intellectuelle et morale* notait comme un trait de caractère, un reste d'humeur sombre et fanatique, « un sentiment que les plaines sablonneuses du nord de l'Allemagne paraissent toujours avoir inspiré, le sentiment des Vandales chastes devant les mœurs et le luxe de l'empire romain, une sorte de fureur puritaine, la jalousie et la rage contre la vie facile de ceux qui jouissent... » Voici que de plus en plus Renan se détache de la pensée allemande contemporaine, sauf pour donner parfois du piquant à ses théories ironiques, et sembler y tenir tant soit peu. Il fait retour à quelques Allemands de la grande époque, à Goethe, à Herder, tant aimés jadis ou toujours, et qui, eux, ne l'ont pas déçu. Dans son *Tréguier*, en 1884, il proteste contre l'invasion des *racés tristes* dans le monde, des races dures et sans sympathie, qui n'ont pas l'amour ni l'estime des hommes. Reçu à l'Académie Française, il y porte la cause de l'« autre culture », qui saura se passer du talent, prétend-elle, mais ne rend l'homme ni plus aimable ni meilleur : « Une science pédantesque en sa solitude, une littérature sans gaieté, une politique maussade, une société sans éclat, une noblesse sans esprit, des gentilshommes sans politesse, de grands capitaines sans mots sonores, ne détrôneront pas, je crois, de sitôt, le souvenir de cette vieille société française si brillante, si polie, si jalouse de plaire. » Les faiblesses qu'autrefois il reprochait à la France, non sans rudesse d'abord, puis avec une indulgence pieuse, ce qu'il appelait la nouvelle Allemagne, lui avait appris à les chérir. Il avait condamné la *frivolité* française comme M<sup>me</sup> de Staël : il fait amende honorable : « Quand

une nation, par ce qu'elle appelle son sérieux et son application, aura produit ce que nous avons fait avec notre frivolité... » Comment s'étonner qu'un Allemand de Wiesbaden lance une réplique virulente, en français, et discute mot pour mot ? que la *Deutsche Rundschau* entre autres s'insurge ? et qu'Arvède Barine contredise à la fois Renan, passionné, que ses erreurs désolent, et son contradicteur allemand Homberger ?

Et puis c'est le désaveu catégorique de l'esprit à la théorie dont le cœur a déjà renié la brutalité indiscreète. Cette Allemagne que Renan admire encore et n'aime plus guère, il renonce à la juger, ainsi qu'il avait fait si longtemps, dans le passé, comme érudit, en fonction de ses origines, à la façon d'une espèce animale. Il lui semble désormais que le fait de la race, capital au début, va perdant toujours de son importance. « L'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie. La race n'y est pas tout, comme chez les rongeurs ou les félins, et on n'a pas le droit d'aller par le monde tâter le crâne des gens, puis les prendre à la gorge en leur disant : « Tu es de notre sang, tu nous appartiens ! »

Après une Allemagne de rêve, une Allemagne épouvantail ? C'est assez l'avis de M. Walter Kùchler ; et pourtant il dit bien ce qu'avait de trop absolu, de peu direct, le jugement d'autrefois sur une Allemagne supérieure, idéale, opposée à la France normale, de la moyenne et du commun, elle-même assez mal connue de Renan, assure-t-il.

Mais non. Dans ce partiel reniement de l'Allemagne, je ne puis voir ni palinodie, ni versatilité, ni *renanisme*, de celui que M. Parigot nomme le prince de la contradiction. C'est la confession loyale d'une défaite intellectuelle totale.

C'est une évolution qui s'achève ; elle est double. Renan est sorti de l'abstrait, de l'*a-priori*, pour revenir peu à peu aux sympathies instinctives de sa jeunesse ; non pas à la démocratie, mais à une compréhension plus indulgente de ce que peut être le peuple. En même temps il apprend à voir mieux ce qu'est une nation, ce qu'est sa nation. L'Allemagne encore, mais l'Allemagne réelle, les faits eux-mêmes, lui ont rendu ce service, de lui montrer quel tort il faisait à la France contemporaine en la jugeant toujours au patron d'une époque étrangère défunte.

Il est sorti d'erreur au prix d'une dure peine. Il y avait donné par une étude trop intellectuelle, et d'abord trop exclusive, de la seule Allemagne parmi les nations modernes.

L'Allemagne lui avait masqué l'Angleterre ; et l'Italie, qu'il faillit ne pas connaître, n'avait agi sur lui qu'un peu plus tard : à fond, mais autrement, et par des voies qui ne sont pas celles de l'esprit.

(A suivre.)

# Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle.

Leçon professée à la Faculté des Lettres de Paris.

Par M. François GANSHOF.

---

## II

### L'Église Impériale.

La royauté allemande devait, si elle entendait exercer un pouvoir effectif, pouvoir disposer d'agents sur qui elle pût compter. Nous avons vu que, dès le x<sup>e</sup> siècle, les comtes qui normalement eussent dû remplir ce rôle ne répondent plus ou répondent insuffisamment à cette exigence. Dès ce moment leurs fonctions commencent à devenir héréditaires, tout au moins en fait ; les ducs interposent fréquemment leur autorité usurpée, entre le roi et eux ; les comtes eux-mêmes font trop souvent preuve d'une réelle insubordination.

Devant cet état de choses, les Otton — et tout particulièrement Otton I<sup>er</sup> — se retournèrent vers le clergé, vers l'Église d'Allemagne pour y chercher les forces dont ils avaient besoin. Cette orientation était toute naturelle : au cours des règnes si lamentables de Louis l'Enfant et de Conrad I<sup>er</sup>, l'épiscopat avait été le seul soutien sérieux du roi. Dans la lutte entre celui-ci et les ducs, l'Église avait, avec une inébranlable fidélité, combattu aux côtés du roi. L'autorité ducale, d'ailleurs, s'efforçait de se subordonner étroitement les évêques des régions où elle s'exerçait, il était dès lors tout naturel que ceux-ci cherchassent dans le roi une protection et lui prêtassent tout leur concours (1). Pour se concilier la faveur d'Arnould de Bavière qu'il n'avait pu vaincre, Henri I<sup>er</sup> avait, sans doute, consenti à lui subordonner l'épiscopat bavarois (2). Mais Otton I<sup>er</sup> ne l'entendit pas ainsi : pour soumettre tous les pouvoirs ducaux à son autorité royale,

(1) Hauck : *K. G.*, III, 7-16 ; Ranke : *W. G.*, VI, 2<sup>e</sup> partie, 89-91 ; Waitz : *V. G.*, V, 34, 64-68.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 16-20 ; Ranke : *W. G.*, VI, 2, 116-117.

il s'assura franchement l'appui de l'Église contre leur adversaire commun (1). L'Église y gagna son affranchissement à l'égard des ducs ; mais le règne d'Otton I<sup>er</sup> lui apporta bien autre chose : une transformation profonde de son organisation et de son esprit.

Il ne suffisait pas, en effet, à Otton I<sup>er</sup> d'avoir obtenu le double résultat que nous avons indiqué. Pour rendre son autorité stable, il fallait qu'il pût lui-même disposer des chefs de l'Église d'Allemagne et en même temps qu'il leur assurât des droits et des moyens tels qu'ils pussent faire dans le royaume, contre-poids aux ducs, éventuellement aussi aux comtes ou à tel autre puissant seigneur qui manifesterait des vellétés d'insubordination (2).

Ce fut l'œuvre des trois premiers empereurs de la maison de Saxe : Otton I<sup>er</sup>, Otton II, Otton III. L'Église Impériale — car tel est le nom que l'historiographie moderne a donné à l'Église d'Allemagne et d'Italie, réorganisée par eux — est donc le résultat d'une politique pratiquée de 936 à 1002.

La plupart des grands sièges épiscopaux jouissaient dès l'époque carolingienne, pour leurs domaines, du privilège d'immunité qui les soustrayait dans une très large mesure à l'exercice de l'autorité comtale. Otton I<sup>er</sup> et ses successeurs, tout en multipliant, par des donations, l'importance de ces domaines ecclésiastiques, ont étendu encore, par des concessions particulières, la compétence judiciaire du tribunal épiscopal à l'intérieur de l'immunité. C'était constituer autour de chaque siège épiscopal un ensemble de territoires où l'Église elle-même exerçait toute juridiction, par délégation du *bannum* royal. Pour compléter, d'ailleurs, cette autorité, les Otton y ont systématiquement ajouté une série d'autres attributions du pouvoir souverain : frappe de la monnaie, perception du tonlieu, droit de marché. Les exemples abondent : on sait, par exemple, que dès le règne d'Otton II, l'évêque de Liège avait reçu la monnaie et le tonlieu dans le comté de Huy ; que plus tôt déjà, en 940, l'évêque de Cambrai avait obtenu d'Otton I<sup>er</sup> le tonlieu et le marché de sa ville épiscopale, que l'archevêque de Trèves, sous le dernier Carolingien allemand, Louis l'Enfant, avait, en 902, reçu une concession semblable (3). A ces concessions fragmentaires, dont

(1) Hauck : *K. G.*, III, 28, 64-66 ; Waitz : *V. G.*, V, 82.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 28, 32.

(3) Hauck : *K. G.*, III, 58-62 ; Waitz : *V. G.*, VII, 28 ; Miraëus : *Opera diplomatica*, 1723, I, p. 51 ; *Gesta episcoporum Cameracensium*, I, 77 ; SS.



les plus anciennes remontent plus haut que les Otton (1), se sont ajoutées des concessions plus générales : l'ensemble des droits comtaux accordés à l'évêque dans sa ville épiscopale, ou dans telle partie du diocèse. Mayence, Cologne, Magdebourg, Coire, ont bénéficié de semblables faveurs sous Otton I<sup>er</sup>, Worms et Minden, sous Otton II (2).

Cette politique — car il est aisé de constater que c'en est une — a reçu des développements nouveaux et, d'ailleurs, logiques à partir du règne d'Otton III. Des comtés entiers ont cette fois fait l'objet de donations à un siège épiscopal (3). C'est ainsi que l'évêque de Liège qui, nous l'avons vu, ne détenait encore dans le comté de Huy que la monnaie et le marché, y reçoit en 985 tout le pouvoir comtal (4). Mais rien ne vaut pour se rendre compte de la formation de ces puissances territoriales épiscopales, un exemple montrant la succession des événements pendant un siècle. Nous avons choisi celui du diocèse d'Utrecht (5) : Otton I<sup>er</sup>, de 936 à 944, lui confirme l'immunité qui date de Louis le Pieux ; il lui accorde des terres, la *forestis*, — c'est-à-dire la réserve de chasse — en deux endroits, la monnaie à Utrecht. Otton II, en 975, y ajoute d'autres domaines et un tonlieu nouveau ; Otton III fait à son tour une donation de domaines en y ajoutant la monnaie, le tonlieu et tout pouvoir public généralement quelconque, en 999 ; Henri II soustrait à la juridiction royale tous les domaines de l'Église et pour la première fois y ajoute un comté, celui du Drenthe. Ceci se passe en 1002 et 1024. Conrad II en 1026 joint à ce premier comté celui de Teisterbant. Mais le grand bienfaiteur d'Utrecht est Henri III, qui de 1040 à 1046 lui donne une série de domaines avec tout pouvoir comtal et deux comtés en Hamaland et sur le Zuiderzee.

Semblable politique, tendant à réunir entre les mains des évêques les ressources de domaines extrêmement vastes et les pouvoirs politiques les plus étendus, n'est ni tout à fait nouvelle, ni spécifiquement allemande. Dans le même but que les rois et empereurs saxons et franconiens, les derniers Carolingiens et

VII, 429-430 ; Beyer, Eltester, Goerz : *Mittelrheinisches Urkundenbuch*, I, n° 150, p. 214.

(1) Hauck : *K. G.*, III, 62.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 63.

(3) Hauck : *K. G.*, III, 64.

(4) Miraëus : *Op. dipl.*, I, 51.

(5) S. Muller : *Hel ondsie Cartularium v. hel Slichl Utrecht*, 1892, n° 27-29, 31-34, 36-37, 41, 44, 47-49, 51-53. P.-J. Blok : *Geschiedenis v. hel Nederlandische Volk*, 1892, I, 135-136.

les premiers Capétiens ont essayé d'en faire autant en France ; ils y ont aussi concédé à des évêques tous les attributs de la souveraineté ; à Reims, à Langres, au Puy, à Beauvais, il y eut même concession de comtés (1). Mais les circonstances n'ont pas permis à la monarchie française, trop faible aux x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles, de donner à ces tentatives le développement et la continuité qui ont permis la formation de l'Église Impériale en Allemagne.

Il ne suffisait pas cependant de créer à l'Église la puissance que nous venons d'indiquer pour que la royauté allemande pût y trouver l'instrument de gouvernement qu'elle cherchait.

L'Église présentait cet immense avantage que les détenteurs des charges, par suite de l'absence d'hérédité, se renouvelaient. Pour mettre cet avantage à profit, il fallait que la royauté pût se rendre maîtresse des nominations d'évêques.

Le fait en lui-même ne devait pas présenter d'insurmontables difficultés. Les Mérovingiens et les premiers Carolingiens avaient disposé de toutes les nominations au sein de l'Église franque. Les derniers Carolingiens eux-mêmes avaient conservé dans ce domaine un certain pouvoir. Henri I<sup>er</sup>, père d'Otton, avait fait aussi plusieurs nominations épiscopales (2). Il fallait cependant tenir compte des règles canoniques. Celles-ci étaient catégoriques et Otton, évêque de Verceil entre 945 et 961, les a explicitement libellées ; il faut, dit-il, une élection faite en toute liberté par le clergé et le peuple du diocèse ; l'élu doit ensuite être examiné par le métropolitain et les autres évêques de la province ; « si ceux-ci le reconnaissent digne, alors, avec le consentement du roi de qui dépend le diocèse, il devra être consacré solennellement et avec la plus grande dévotion » (3).

Il est évident que ce droit de consentement ne pouvait satisfaire les rois de Germanie.

Otton I<sup>er</sup>, dès le début de son règne, a veillé, en effet, à se réserver la décision définitive en matière de nominations d'évêques ; l'élection avait à ses yeux la valeur d'une proposition : en cette matière il en revient, comme dans l'ensemble de sa politique, à la tradition carolingienne. Les preuves abondent ; il suffira d'en citer une seule ; lors de la fondation de l'évêché de Magdebourg, en 968, il désigne lui-même pour titulaire l'abbé Adalbert

(1) Declareuil : *Hist. générale du droit français*, 1925 ; 590-591.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 19-20.

(3) *De pressuris ecclesiasticis II.*, Migne : *Patr., lat.*, CXXXVII, 87. R. et A. I. Carlyle : *A History of Mediaeval political theory in the West*, 1922, I, 26.

de Wissembourg et l'envoie se faire consacrer à Rome, après quoi seulement, il le fait élire « afin », ajoute-t-il en langage formulaire, « que notre choix en devienne plus ferme et en soit renforcé » (1). Le renversement des règles canoniques, on le voit, est complet.

Otton I<sup>er</sup> n'a pas toujours agi aussi cavalièrement ; ses successeurs non plus. Mais tous se sont réservé la réalité des désignations ; il est arrivé à tous d'écarter le candidat élu au profit d'un autre qu'ils jugeaient plus digne ou plus opportun. La manière a pu différer : un Conrad II, en 1025, n'hésite pas à nommer un évêque de Worms sans savoir pris l'avis de personne, pas même du métropolitain (2). Des princes pieux et d'une tournure d'esprit plus ecclésiastique, comme Henri II et Henri III, y ont mis plus de formes : mais ils n'ont hésité ni l'un ni l'autre à faire recommencer les élections sous leur pression ou en leur présence, pour obtenir la proposition du candidat qui leur convenait. Toujours ils ont nommé eux-mêmes (3). On sait par des récits contemporains qu'avant de nommer évêque de Liège, Wazon, en 1041, Henri III hésita beaucoup et que « la décision de sa volonté » — pour parler avec la source — par laquelle il nomma Lietbert évêque de Cambrai dix ans plus tard, était le fruit de ses méditations personnelles (4). Plus d'une fois l'empereur ou le roi refusa systématiquement de nommer le candidat élu, afin de ne pas compromettre son pouvoir de nomination (5).

Chacun se rendait compte, comme l'écrit Rupert de Deutz, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, qu'en « ce temps on ne devenait pas évêque par élection, mais par donation royale » (6). Il est, d'ailleurs, intéressant de constater que non seulement les rois justifient leur intervention par les origines divines de leur pouvoir, mais que des théologiens admettent, dans une mesure plus ou moins grande, la part qu'ils prennent aux nominations. Thietmar, évêque de Merseburg, au début du XI<sup>e</sup> siècle, dit que les rois, représentants de Dieu, sont à bon droit supérieurs aux évêques. Raoul Glaber, ennemi acharné des abus dans l'Église, reconnaît

(1) Hauck : *K. G.*, III, 28-32. *MM. GG.. Ottonis I Diplomata*, n° 366.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 144, 546-547.

(3) Hauck : *K. G.*, III, 397, 574-576, 577-579.

(4) Anselme : *Gesta episcoporum... Leodiensium*, 50 ; SS. VII, 219-220. *Gesta episcoporum Cameracensium* ; *Gesta Lietberti*, 3 ; SS. VII, 490-491. Carlyle : *Hist. of med. pol. th.*, IV, 36-37.

(5) *Gesta episc. Camer.*, I, 92 ; SS VII, 438.

(6) *Chronicon Sancti Laurentii Leodiensis*, 15 ; SS. VIII, 267. Hauck : *K. G.*, III, 403-405.

que les rois ont pour tâche de faire des désignations aux charges ecclésiastiques, à condition de choisir des personnalités qui conviennent. Saint Pierre Damien lui-même, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, la plus forte tête dans le groupe des ecclésiastiques italiens qui veulent la réforme de l'Église et sa purification, ne conteste pas aux rois le droit d'intervenir dans les nominations épiscopales, mais il importe, dit-il, que leurs choix soient guidés uniquement par des considérations religieuses (1).

La désignation royale s'accompagnait de la mise en possession de la dignité épiscopale : le roi lui-même l'accomplissait en remettant au nouvel évêque la crosse de son prédécesseur ; l'usage remonte aux derniers Carolingiens allemands, mais il a été tout à fait généralisé par Otton I<sup>er</sup>. L'acte lui-même, les mots qui l'accompagnaient : « Reçois cette Église », étaient la manifestation la plus nette du droit de disposition du roi à l'égard des évêchés.

Tout naturellement, semblable mise en possession symbolique devait, dans une société travaillée par la féodalité, être assimilée à l'investiture d'un fief. Dès 1004, on trouve le mot. L'assimilation était d'autant plus naturelle que pour s'assurer plus entièrement la subordination des évêques, les rois leur imposaient comme aux grands laïques un serment de fidélité, voire même l'hommage, les astreignant ainsi à toutes les obligations du vassal (2).

Sans doute la consécration qui suivra reste un acte purement ecclésiastique, œuvre d'un archevêque, où le pouvoir royal n'interviendra pas. Mais cet acte religieux est conditionné par un choix émanant du roi : c'est l'investiture — acte d'administration civile — qui met l'évêque en mesure d'exercer sa charge. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, d'aucuns ont allégué que cet acte ne visait que le temporel et non la charge épiscopale, mais rien ne justifie cette distinction. A coup sûr, les rois et les empereurs du X<sup>e</sup> et de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle ne la faisaient pas, et le bouillant cardinal Humbert de Moyenmoutier, tête du mouvement lorrain de réforme de l'Église, en dénonce l'hypocrisie en termes véhéments : distinguer ainsi, proclame-t-il, c'est abriter sa

(1) Waitz : *V. G.*, VI, 160-161. Thietmar : *Chronicon*, I, 26, éd. Kurze, p. 16. Raoul Glaber : *Historiae*, II, 6, éd. Prou, c. 11, p. 38. Pierre Damien : *Opusculum*, XXII, 4 ds. Migne : *P. L.*, CXLV, 468-469; *Epistolae*, V, 10, Migne : *P. L.*, CXLIV, 353. A. Fliche : *La réforme grégorienne*, 1924, I, 227-229.

(2) Wipo : *Gesta Chuonr. imp.*, 7, SS., XI, 263. *Gesta episc. Camer.*, III, 55, SS. VII, 487. Waitz : *V. G.*, VII, 487-490. Hauck : *K. G.*, III, 52-55



nudité derrière une ceinture de feuillage provenant du figuier maudit de l'Écriture (1) !

Ce qui rendait plus discutables encore au point de vue canonique les nominations d'évêques par le roi, c'étaient les éléments qui servaient de base à la décision. Sans doute les qualités spirituelles des candidats, leur piété, leur expérience sacerdotale, leur culture, leur caractère et leurs mœurs étaient-ils pris en sérieuse considération et l'on n'éprouverait pas de difficulté à citer les prélats remarquables qui ont illustré l'Église Impériale. Mais pour une Église dont les chefs devaient être les premiers serviteurs de l'État, une considération pesait d'un poids plus lourd : il fallait des hommes de confiance, rompus aux affaires publiques, d'un indiscutable loyalisme. Des hommes aussi prêts à obéir ; à Gundachar, évêque d'Eichstätt qui lui résistait, Henri II rappelait que s'il l'avait nommé, c'était afin de pouvoir faire sa volonté. Il ajoutait : « Prends garde que je n'entende plus rien de semblable de toi, si tu veux conserver ton évêché et ma grâce (2) ! »

Parmi les qualités qui pesaient lourdement sur le choix, figurait la richesse : bien des évêques ont été choisis parce que leur patrimoine leur permettait d'enrichir par des donations leur diocèse et leur siège épiscopal. Les talents militaires passaient également pour un facteur essentiel ; il est assez piquant de constater que le futur pape réformateur Léon IX, l'évêque Brunon de Toul, avait été désigné pour ce siège à raison de ses brillants états de service dans la campagne d'Italie de 1025. En 1075, ce seront aussi ses vertus de soldat qui assureront à Henri de Verdun l'évêché de Liège (3).

Les meilleurs candidats devaient être ceux qui avaient été préparés à leur tâche par un séjour prolongé dans la Chapelle royale. Celle-ci apparaît véritablement comme la pépinière par excellence des dignitaires ecclésiastiques comme un lieu où ceux-ci sont mis au courant des affaires de l'État et progressivement amenés à s'occuper de leur gestion (4). Nous constatons, d'ailleurs, que presque chaque fois qu'un candidat est imposé

(1) *Adversus Simoniacos*, III, 1; *Libelli de Lite*, I, 199. Hauck.: *K. G.*, III, 55-56. Fliche : *Réf. grég.* I, 232, 291.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 406, 580-581. Carlyle : *Hist. of med. pol. th.*, IV, 51.

(3) Lampert de Hersfeld : *Annales*, a° 1075, éd. Holder-Egger, 225. *Wiberli Vita Leonis*, I, 78 ds. Watterich : *Pontificum Romanorum Vitae*, 1868, I, 134-135. Hauck : *K. G.*, III, 405-406, 412-413, 596-597.

(4) Waitz : *V. G.*, VI, 337, 340-341.

par l'empereur ou par le roi, c'est un membre et un ancien membre de la Chapelle. Une nomination faite en dehors de ce milieu paraît, sous Henri III, quelque chose d'anormal : Wazon faillit ne pas être nommé évêque de Liège, parce qu'il n'avait guère fait de service à la cour (1).

La Chapelle a, d'ailleurs, formé des hommes de premier ordre : pour ne citer que deux noms, Brunon de Toul, le futur Léon IX et, plus tard, saint Norbert, évêque de Magdebourg. Mais il est certain que le fait de voir la Chapelle tenue pour point de départ du *cursus honorum* ecclésiastique, devait entraîner de fâcheux abus : plus d'un paraît y avoir été conduit moins par vocation religieuse que par ambition ou soif de richesse (2).

Ce qui vient d'être dit des désignations d'évêques par le roi, des facteurs qui déterminaient ce choix, du milieu dans lequel il était opéré, s'applique également aux chefs des grandes abbayes, aux abbés de Fulda, de Hersfeld, de Corvey, etc. La dépendance à l'égard du roi est peut-être plus grande encore, parce qu'il estime que ces abbayes elles-mêmes et leurs domaines lui appartiennent ; c'est presque en vertu d'un droit de propriété qu'il y nomme l'abbé.

Aussi la collation des abbayes, comme celle des diocèses, connaît-elle le redoutable abus dont il reste à parler : la simonie, c'est-à-dire l'achat et la vente des dignités ecclésiastiques. Bien qu'il ait sévi dans l'Église Impériale, particulièrement en Italie, il ne lui est pas propre : la France l'a connu ; le cardinal Humbert traite Henri I<sup>er</sup> de fils de la perdition et d'Antéchrist pour l'avoir pratiquée ; Léon IX l'y a combattue ; Grégoire VII la reprochera à Philippe I<sup>er</sup>. La Papauté elle-même s'est trouvée contaminée. Grégoire VI, à la mémoire de qui le parti réformiste restera si attaché, a vraisemblablement acquis la tiare en l'achetant à son prédécesseur Benoît IX (3).

Au sein de l'Église Impériale la simonie ne paraît avoir été pratiquée de façon quelque peu importante que par moments, tout au moins en ce qui concerne les diocèses allemands. Nous savons qu'en 1012, Henri II fut l'objet de démarches accom-

(1) *Gesta episc. Camer.*, III, 1, et *Gesta Lielberti*, 3 ; SS. VII, 465, 490-491. Anselme : *Gesta episc... Leod.*, 43, 44, 50 ; SS. VII, 215-220. Hauck : *K. G.*, III, 144, 397.

(2) Waitz : *V. G.*, VI, 341-342, 381.

(3) Cardinal Humbert : *Adv. Simoniacos*, III, 7, p. 206. Carlyle : *Hist. cf med. pol. th.*, IV, 28-29, 64-65. Steindorff : *Jahrbücher des Deutschen Reichs unter Heinrich III*, 1874, I, Excurs., III, 484-490. Contra : Fliche : *Réf. grég.*, I, 107, n. 2.

pagnées de présents, en vue d'obtenir la nomination d'un candidat à l'évêché de Cambrai ; elles échouèrent. Conrad II, par contre, semble avoir pratiqué la simonie systématiquement ; son fils Henri III s'en abstint soigneusement ; mieux, il la combattit. L'abus devait reflourir de plus belle sous Henri IV (1). L'hostilité passionnée qui allait se déchaîner contre la simonie dans tous les milieux qui aspiraient à une purification de l'Église, allait forcément s'étendre à l'état de choses même qui permettait l'existence de l'abus : l'intervention de la royauté dans les nominations. Du jour où celle-ci était mise en question, c'était l'existence de l'Église Impériale qui se trouvait menacée.

Les évêques et les abbés de l'Église Impériale, désignés dans les conditions que nous avons indiquées, n'étaient dotés de droits et de richesses foncières que pour les mettre à même de servir le roi, de s'acquitter avec efficacité de la fonction publique, de l'*honor* qui leur avait été confié : car le terme est employé pour les charges ecclésiastiques (2). L'homme de confiance que le roi a choisi s'en ira, même malgré lui, gouverner des populations turbulentes, dont parfois il ignore la langue : tels ces évêques saxons envoyés à Cambrai et qui craignent tant d'affronter ce que leurs biographes appellent les mauvaises mœurs et la sauvagerie des Cambrésiens, ou encore « les mauvaises habitudes du pays des Carolingiens », entendant par là l'indiscipline des féodaux de France (3).

Le service que l'on réclamait de ces prélats était, d'ailleurs, lourd et absorbant. Dans le territoire même que l'on administrait, il fallait sans cesse lutter contre les auteurs de troubles, réprimer des révoltes ou des guerres privées, faire, par la force, régner la paix. Ou bien, il fallait, avec d'autres évêques ou avec des comtes ou un duc, combattre un soulèvement dans une région voisine ou encore se défendre contre les attaques de quelque puissant laïque, tel ce Welf, comte en Souabe, qui en 1027, cherche querelle à l'évêque Brunon d'Augsbourg, force sa ville épiscopale et la pille (4).

Il fallait aussi accomplir des périodes plus ou moins longues de présence auprès de l'empereur ou du roi, soit pour s'occuper

(1) *Gesta episc. Camer.*, I, 122, p. 454. Wipo, c. 8, p. 263. Card. Humbert, *Adv. Simon.*, III, 7, p. 206. Carlyle : *Hist. of med. pol. th.* IV, 55, 62-63.

(2) Adam de Brême : *Gesta pontificum Hammenburgensium*, III, 2 ; SS. VII, 336.

(3) *Gesta episc. Camer.*, I, 80, 92, 99, III, 40 ; SS. VII, 431, 438, 441, 481.

(4) *Gesta episc. Camer.*, I, 114, III, 2, 18, pp. 451-452, 467, 471. Anselme : *Gesta episc... Léod.*, II, 55, p. 222. Wipo : *Gesta Chuonr imp.*, c. 19, p. 266.

avec lui des affaires de l'État, soit pour prendre part à une expédition militaire à l'intérieur de l'Allemagne, ou contre les Slaves, ou encore et surtout en Italie. Ce service est si absorbant que certains évêques sont tenus plus d'une année loin de leur diocèse. On cite même le cas d'Adaldag, archevêque de Hambourg, à la fin du x<sup>e</sup> siècle qui fut absent de son siège pendant cinq années d'affilée et celui de l'évêque Meinwerk de Paderborn qui faisait du service auprès de l'empereur Henri II pendant la majeure partie de l'année (1).

Mais en dehors de ces prestations personnelles, d'ailleurs lourdes et coûteuses — on rapporte qu'Adalbert, archevêque de Hambourg sous Henri III et Henri IV, dut à la cour dépenser de grosses sommes en faveur des moines, des médecins et des histrions (2) ! — il y avait des charges assez pesantes pour le diocèse lui-même et les domaines épiscopaux ou abbaciaux : héberger la cour, pendant ses déplacements (3). Puis, aussi, faire ou subir des distributions d'éléments du domaine par voie d'inféodation pour gagner directement ou indirectement à l'empereur, le service militaire d'un plus grand nombre de vassaux (4).

L'Église Impériale était véritablement le soutien le plus ferme du pouvoir. Les empereurs et les rois s'en rendaient si bien compte qu'ils choisissaient parmi ses membres leurs conseillers les plus écoutés et qu'ils leur confiaient la plupart des missions de confiance : les ambassades auprès des princes étrangers ou encore la tâche particulièrement délicate d'élever leurs fils. Bien plus, quand l'empereur ou le roi se trouve en Italie, c'est généralement à un haut dignitaire de l'Église qu'est confié le gouvernement de l'Allemagne : au temps d'Otton I<sup>er</sup>, c'était Brunon, archevêque de Cologne, son frère, puis Guillaume, archevêque de Mayence, son fils. Sous Conrad II, lors de l'expédition de 1026, Wipo nous rapporte que ce fut l'évêque d'Augsbourg (5).

Mais pour que l'empereur ou le roi pût effectivement se servir de l'Église Impériale, il importait qu'il maintînt toujours, dans toute sa rigueur, son autorité sur elle. Il la maintint au point de ne guère avoir distingué, semble-t-il, son administration de celle de l'État : il convoque pour délibérer sur les affaires

(1) *Gesta episc. Camer.*, I, 81, 104, III, 22, 95, pp. 431, 440, 444, 472. Adam de Brême : *Gesta pontif. Ham.*, II, 9, p. 308. *Vita Meinwerki*, 208 ; SS. XI, 156. Waitz : *V. G.*, VI, 378-380. Hauck : *K. G.*, III, 52.

(2) Adam de Brême : *Gesta pont. Ham.*, III, 35, p. 349, Waitz : *V. G.*, VI, 318.

(3) Waitz : *V. G.*, VI, 312.

(4) Waitz : *V. G.*, VI, 105, 108-109.

(5) Waitz : *V. G.*, VI, 268-270, 276, 283, 382-384, 543-454.



de l'une comme de l'autre les mêmes assemblées de grands ecclésiastiques et laïques, et quand il consent à faire traiter les affaires de l'Église par un synode ou un concile, il le convoque et y assiste ou s'y fait représenter (1).

D'ailleurs, empereurs ou rois exercent sur les évêchés et les abbayes un contrôle et donnent des ordres à leurs chefs (2) ; nous avons vu qu'Henri II — le Saint ! — n'hésitait pas à user de menaces à leur égard. Il a été plus loin : pas en Allemagne, mais en Italie, où il a, contrairement à toutes les règles canoniques, déposé les évêques de Ravenne et de Vicence. Conrad II, dans un mouvement d'humeur, mettra brutalement à la porte de chez lui le vénérable Egilbert, évêque de Freising ; en Italie, il fait arrêter l'archevêque de Milan en 1037, et cette même année exiler les évêques de Verceil, de Crémone et de Plaisance. Son fils Henri III s'en montra, assure-t-on, vivement choqué, ce qui ne l'empêcha pas, cependant, une fois monté sur le trône, de faire enfermer en prison l'évêque Lietbert, de Cambrai, qui lui refusait obéissance, ni de faire déposer, en 1046, par un synode, l'évêque de Ravenne, coupable de mauvaise administration (3).

Cette Église Impériale a fourni à l'Empire toute une lignée de prélats doublés d'administrateurs parmi lesquels il en fut de très remarquables. On ne peut songer à les citer tous ; mais il convient de rappeler tout au moins un nom, celui d'un homme du début : Brunon, frère d'Otton I<sup>er</sup>, archevêque de Cologne et duc de Lotharingie, dont son biographe a pu dire qu'il ne se croyait pas né pour lui-même, mais pour son diocèse et pour le service de l'État (4).

S'il fallait cependant choisir, parmi les évêques et les abbés qui ont illustré l'Église Impériale, une personnalité particulièrement caractéristique, c'est sur Adalbert, archevêque de Brême et de Hambourg sous Henri III et Henri IV, que nous arrêterions notre choix. Son biographe, Adam de Brême, a laissé, de lui, un portrait dont on a dit justement qu'il était le plus pénétrant de l'historiographie médiévale. Ancien prévôt de Goslar, issu d'une famille comtale, Adalbert avait obtenu d'Henri III,

(1) Waitz : *V. G.*, VI, 417-419.

(2) *Gesta episc. Camer.*, I, 72, p. 427. Waitz, VI, 429, 451-452.

(3) Wipo : *Gesta Chuonr. imp.*, 35, p. 272. Hermen de Reichenau : *Chronicon*, n° 1046, SS. V, 126. *Gesta episc. Camer.* : *Gesta Lietberti*, 7-12, pp. 493-494. Bresslau : *Jahrbücher des Deutschen Reichs unter Konrad II*, 1884, II, 137-138. Hauck : *K. G.*, III, 408-409, 542.

(4) Hauck : *K. G.*, III, 41-45.

en 1043, l'archevêché de Brême-Hambourg, dont le titulaire était investi d'une autorité métropolitaine, tout au moins théorique, sur l'Église et la mission chrétienne en Scandinavie. En lui la beauté physique, la chasteté, l'éloquence, la culture de l'esprit s'alliaient harmonieusement ; il était pieux et aimait la splendeur de la liturgie. Rien ne lui tenait plus à cœur que la diffusion du christianisme chez les païens du Nord ; dès son accession au pouvoir il essaya d'y intensifier l'évangélisation, de l'organiser sous sa direction. Mais son ministère ne lui faisait pas oublier ses charges civiles : nul n'était aussi empressé au service du roi ; sans cesse on le voyait en service à la cour, ou dans l'armée royale. Toute cette passion fiévreuse de service paraît avoir eu pour moteur le plus puissant, l'orgueil ; moins l'orgueil personnel — car ce lui était une habitude particulièrement chère de laver les pieds à des malheureux — que l'orgueil de son siège épiscopal. Il entendait l'enrichir en obtenant pour lui des faveurs royales et surtout défendre son intégrité contre les empiètements des princes laïques, tout particulièrement du duc de Saxe, Bernard II ; les deux hommes se sont voués une haine mortelle et dans leur conflit, s'affrontent l'Église Impériale et la principauté territoriale. L'orgueil de son siège épiscopal va si loin qu'il semble avoir rêvé de constituer à Hambourg une espèce de patriarcat, sur le modèle oriental, qui eût groupé les églises nordiques et les évêchés du nord de l'Allemagne sous son autorité.

On le voit : figure grandiose ; mais dont les rêves furent ruinés par deux forces : les princes territoriaux qui finirent par usurper une grande partie des domaines de l'Église hambourgeoise, le Saint-Siège qui ne consentit pas à la création du patriarcat hambourgeois. Ce seront aussi ces deux forces qui ruineront en Allemagne tout l'édifice de l'Église Impériale.

(A suivre.)

---

# L'Hérédité et la Variation.

Cours de M. F. MOREAU,

*Professeur à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand.*

---

## XII

### Les transformations brusques des êtres vivants. Résumé du Cours et Conclusions.

Nous avons appris à l'origine de ces leçons comment un simple problème de nomenclature, la question de la dénomination des êtres vivants, a été le point de départ d'une grande discussion, vaste comme la biologie tout entière, dépassant même par son ampleur cette dernière, puisque d'une part elle parut mettre en péril l'autorité séculaire des livres sacrés, tandis que par ailleurs elle s'étendait au delà des frontières de la biologie et allait animer les spéculations des sociologistes et des philosophes.

Il s'agissait pour les biologistes de savoir quelle est l'origine des espèces vivantes. Le problème est vieux comme le monde, mais c'est au XIX<sup>e</sup> siècle qu'il prit sa forme actuelle, scientifique. Deux solutions furent apportées, représentant chacune une tendance, une doctrine, la solution fixiste et la solution transformiste.

La première fait naître directement et individuellement les espèces de la large main du Créateur. La seconde soutient que les espèces vivantes, et l'homme parmi elles, sont apparentées les unes aux autres, descendent les unes des autres. La première, en attribuant à l'homme une origine particulière, en faisant de sa venue sur la terre le résultat d'un acte spécial de la volonté divine, flatte l'orgueil humain ; la seconde, en assujettissant l'homme aux règles communes aux autres êtres vivants, en imposant à ses lointains ancêtres la consanguinité avec les grands singes, humilie la nature humaine.

La première apporte une solution toute faite, simpliste, qui trouve dans les enseignements bibliques l'appui de leur autorité ; elle place, à l'origine des êtres vivants, un phénomène surnaturel, la création, un mystère impénétrable, un miracle. La seconde propose une solution séduisante, mais incomplète, car elle laisse provisoirement sans réponse bien des questions telles que

les suivantes : dans quel ordre les espèces se sont-elles succédées ? Comment, sous quelles influences se modifient-elles ? quels sont les facteurs de leurs variations ? mais elle n'interdit pas la recherche de leur solution.

La première devait être la doctrine des hommes de foi, la seconde celle des hommes de science. Elles le furent.

Aussi, lorsque vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le livre de Darwin parut, il trouva, grâce au fléchissement de la foi, ébauché dès l'époque de la Réforme, entretenu par les philosophes de l'époque de Voltaire, un milieu particulièrement propre au développement du Transformisme. Et tout le monde devint transformiste.

Ce fut le début d'une ère fructueuse pour les recherches biologiques, revivifiées par la doctrine transformiste. Elle sut réunir en un ensemble cohérent un très grand nombre de faits, dont la plupart avaient été découverts sous son inspiration. Aussi, après avoir exposé les principes et les méthodes de travail des biologistes fixistes, après avoir indiqué les arguments généraux du Transformisme, nous avons applaudi au succès de cette dernière doctrine, et nous avons proclamé notre foi transformiste.

J'ai dit notre foi et non notre conviction transformiste, car croire et savoir sont deux choses différentes. Il nous est venu des scrupules ; l'esprit de l'homme de science est ainsi fait, toujours inquiet, toujours prêt au doute. Au moment où nous confessons la croyance transformiste, nous nous demandions si des faits précis étaient susceptibles de l'étayer et nous entreprenions, en vue de la vérification expérimentale du Transformisme, une enquête sur l'hérédité et la variation. Nos conférences n'ont été depuis que les assises d'un long procès entre la doctrine fixiste et la doctrine transformiste.

L'étude de l'hérédité dans les lignées pures nous a conduit à la notion de l'espèce élémentaire. Nous avons choisi, avec Jordan, les plantes qui paraissaient les plus propres à la vérification de l'idée transformiste, des plantes comme les *Viola*, comme les *Draba*, chez lesquelles la variabilité paraît sans frein, le polymorphisme extravagant. Jordan nous a appris qu'à condition d'isoler les lignées les unes des autres, de faire des cultures pédigrées, la fixité la plus stricte présidait au contraire à la transmission des caractères absolus d'une génération à la suivante. L'espèce, qui paraissait variable, ne semblait telle qu'en raison de son hétérogénéité. On l'appelle espèce linnéenne, et on y voit un groupe artificiel, quelque chose comme un genre de faible envergure, composé d'unités systématiques stables, dites espèces élémentaires ou espèces jordaniennes. Ces dernières



transmettent avec fidélité leurs caractères aux enfants, ce sont les véritables espèces que Dieu fit jadis, et qui nous parviennent telles qu'elles sortirent de ses mains créatrices. L'œuvre de Jordan nous a donc apporté un argument d'une valeur considérable en faveur de l'hypothèse fixiste.

Toutefois, nous pouvions espérer que dans les lignées pures l'hérédité des caractères fluctuants se montrerait favorable aux partisans de la variation. Les transformistes ont encore été déçus ; dans les lignées pédigrées, les parents ne transmettent pas les caractères fluctuants avec le degré qu'ils présentent eux-mêmes, les descendants se montrent identiques au point de vue de la distribution des fréquences des divers degrés des caractères fluctuants, quel que soit le degré de ces caractères offert par le progéniteur. La fixité se montre là encore la règle.

L'étude de l'hérédité en lignée pure ne nous ayant pas fourni les preuves du Transformisme qu'une variabilité apparente nous avait fait attendre, nous avons entrepris l'étude de l'hérédité dans les croisements.

Nous avons appris, c'était à l'occasion de croisements entre Tomates, que la descendance de polyhybrides, conformément aux prévisions des règles mendéliennes, comprend des individus stables, offrant des combinaisons de caractères jusque-là séparés et se présentant comme de nouvelles espèces jordaniennes. Est-ce là le phénomène tant cherché de la production d'une espèce nouvelle ? On pourrait le croire, mais en fait la production de ces formes nouvelles, en dépit de leur stabilité et de leur ressemblance avec des espèces jordaniennes, ne fait que réaliser, comme le ferait une greffe, la réunion de caractères parentaux jusque-là séparés et ne nous apporte point la preuve irrécusable de la vérité du Transformisme.

Ni l'hérédité dans les lignées pures, ni l'hérédité dans les croisements ne nous ont fourni la preuve que nous cherchions, définitive-experimentale, de la théorie transformiste.

Conformément aux enseignements de Lamarck et de Darwin, nous attendions de l'enquête expérimentale à laquelle nous nous livrions des exemples précis de variation, de modifications d'espèces. Notre enquête, au contraire, ruine la notion du polymorphisme, en nous montrant qu'il n'est qu'apparent et que les populations pures sont d'une parfaite stabilité. Nous avons caressé l'espoir de trouver dans le croisement une source de variation, il ne s'est montré propre, tout au plus, qu'à rapprocher des caractères jusque-là séparés, non à créer quelque chose de véritablement nouveau.

Ainsi, toutes nos expériences nous apportent la preuve d'une fixité quasi absolue ; favorables au fixisme, elles s'opposent à l'adoption de la doctrine transformiste.

Toutefois, pour présenter le tableau complet des arguments en faveur de l'une ou l'autre doctrine en présence, il nous reste à examiner une série de faits susceptibles de faire pencher, d'une manière, semble-t-il, définitive la balance en faveur d'un des comparants.

Jusqu'ici, en cherchant les preuves de la transformation des espèces, plus ou moins implicitement, nous envisagions la transformation des espèces telle que l'entendaient Lamarck et Darwin, une transformation lente. Cette transformation lente ne s'est pas produite dans nos expériences ; il est probable que si elle existe, elle échappera toujours à nos expériences de courte durée. Nous ne saurons probablement jamais si une telle transformation a eu lieu dans les temps géologiques et se poursuit encore aujourd'hui, d'une manière insensible à nos mesures et à nos observations.

Mais à côté de la variation lente, il y a la variation brusque, celle à laquelle Geoffroy Saint-Hilaire accordait une place prédominante dans sa théorie de l'évolution. Cette variation brusque est accessible à nos observations, peut-être même à nos expériences, et si nous réussissons à l'observer, mieux encore à la provoquer, nous serons en mesure de proclamer le triomphe du Transformisme.

Or, de telles transformations brusques ont lieu ; on les nomme des mutations. On peut les observer dans les semis, et c'est le phénomène de la mutation proprement dite, ou elles atteignent des bourgeons et on dit qu'on a affaire à une mutation de bourgeons.

Étudions d'abord divers exemples de ces dernières.

Les Pêchers produisent des fruits dont tout le monde connaît la peau pelucheuse, duveteuse. A plusieurs reprises, il est arrivé que sur de tels Pêchers se sont développées des branches dont les fruits étaient des pêches lisses, des brugnons. Ces branches pouvaient devenir l'origine de nouveaux arbres, aux fruits lisses, les Brugnonniers. Les Brugnonniers dérivent donc des Pêchers par mutation de bourgeons.

Inversement, sur des Brugnonniers, une variation de bourgeons peut amener une branche à produire des pêches duveteuses au lieu de brugnons lisses.

Voilà un exemple parmi beaucoup d'êtres de variations brusques. De tels cas montrent comment des espèces peuvent prendre naissance par la variation des espèces antérieures, offrent des exemples de variations brusques.

D'autres se sont présentés dans les semis ; ce sont les cas de mutations proprement dites.

L'exemple le plus connu, le plus couramment cité, est celui des *Oenothères* que de Vries étudia depuis 1885.

Les *Oenothères* sont des plantes de la famille des *Onagrariées* à laquelle appartiennent encore les *Epilobium*, les *Circaea*, les *Fuchsia*. L'une des formes les plus communes chez nous est l'*Oenothera biennis*, une plante des terrains vagues, commune surtout sur les alluvions sablonneuses des rivières ou sur les sables des bords de la mer ; c'est une plante bisannuelle qui forme dès la première année de son existence, une rosette de feuilles et élève au cours de la deuxième année une tige dressée, florifère, terminée par un long épi de fleurs jaunes, grandes, de 4 à 5 cm. de diamètre, odorantes.

C'est une forme voisine de l'*Oenothera biennis*, désignée sous le nom de *Oenothera Lamarkiana*, qui a donné lieu, de la part de de Vries, à l'observation de mutations.

Aux environs d'Amsterdam, près d'Hilversum, de Vries observa dans un champ inculte des *Oenothera Lamarkiana*, dont plusieurs avaient un aspect singulier ; beaucoup présentaient des anomalies, des torsions de la tige, des feuilles en cornet ; d'autres offraient des caractères nouveaux et différaient assez de l'*Oenothera Lamarkiana* pour constituer des variétés nouvelles et des espèces nouvelles.

De Vries fréquenta plusieurs années de suite le champ d'Hilversum et y observa l'apparition de formes entièrement nouvelles d'*Oenothera*. Il sema dans son jardin des graines d'*Oenothera* et là aussi des formes nouvelles prirent naissance. Il observa donc des variations brusques dans la descendance des *Oenothera* et admit que le phénomène de la mutation tenait une place considérable, prépondérante parmi les procédés de l'évolution.

Ces observations ont eu un retentissement immense, mais nous possédons d'autres cas de mutation, dont quelques-uns sont déjà connus depuis assez longtemps.

Ainsi, en 1760, Duchesne cultivait des Fraisiers dans un jardin du Faubourg Saint-Honoré, à Paris ; parmi eux, il apparut un seul pied d'un Fraisier singulier, rabougri, vert brillant, à une seule foliole au lieu de trois à chaque feuille. On l'appelle le Fraisier monophylle. Tous les Fraisiers monophylles cultivés dans les jardins sont issus de lui ; voilà un exemple d'apparition brusque d'une forme nouvelle.

En 1590, Sprenger, apothicaire à Heidelberg, cultivait dans son jardin, pour ses clients, le *Chelidonium majus*. Dans ses cultures apparut une forme aux feuilles et aux pétales laciniés, stable dans

les semis ; c'est une espèce nouvelle, *Chelidonium laciniatum*, apparue brusquement, par mutation.

Aux mutations se laisse encore rapporter l'apparition du *Capsella Heegeri*, aux fruits renflés, sur la place du marché de Landau, où Heeger l'observa en 1897, alors que jamais il n'avait été rencontré. On y voit le résultat d'une transformation brusque du banal *Capsella bursa-pastoris*. Sans doute de la même manière *Capsella bursa-pastoris* a fourni en 1908 le *Capsella Virguieri*, aux fruits à quatre angles, que Viguié trouva aux environs de Pau.

Le phénomène de la mutation apparaît donc comme tout à fait général. Blaringhem nous a montré comment, en certains cas, il pouvait être provoqué expérimentalement.

Il opère sur des Maïs, chez lesquels il provoque l'apparition de caractères nouveaux, grâce à des mutilations. Il coupe le sommet des tiges des Maïs et il obtient sur les nouveaux rameaux latéraux des modifications dont certaines se montrent héréditaires. Il crée ainsi des formes nouvelles, grâce au traumatisme. Ces faits sont du plus haut intérêt ; ils nous permettent de prévoir le développement d'une branche nouvelle de la génétique : la production raisonnée de formes nouvelles par voie de mutation provoquée.

Ces cas de mutation ne sont pas tous également instructifs.

Celui qui, à première vue, paraît l'être le plus, celui des Oenothères de de Vries, se laisse expliquer d'une toute autre manière qu'en invoquant le phénomène des mutations : il est possible que les Oenothères qui ont fourni sous les yeux de de Vries tant de formes nouvelles, soient des hybrides offrant des phénomènes de réunion de caractères analogues à ceux que le Mendélisme nous a fait connaître, ou encore que la formation des formes nouvelles d'Oenothères relève des phénomènes de cryptométrie.

Quant aux mutations offertes par les *Capsella* ou les Fraisiers monophylles, produites d'une manière fortuite, échappant à toute tentative faite pour les reproduire, elles ont la valeur de faits, sans doute fort intéressants, mais dont il est difficile, en raison de leur rareté, de saisir le mécanisme, ou seulement d'observer la production ; nous n'avons pas véritablement « vu » naître des espèces nouvelles.

Plus intéressants à ce dernier point de vue sont les cas de mutations provoquées, signalés par Blaringhem, car ils placent le problème de l'origine des formes vivantes sur le terrain de l'expérimentation, qui sera le domaine propre de la Génétique de l'avenir.

Il est toujours aventureux d'indiquer ce que sera plus tard une science encore jeune, qui n'a pas dépassé la période des balbutiements. De telles prévisions ne sont ordinairement que la traduc-



tion des souhaits de celui qui les expose. Nous souhaitons donc de voir la Génétique délibérément s'orienter vers la recherche du déterminisme de la forme des êtres vivants. Jusqu'ici, les génétistes se sont le plus souvent comportés, comme s'il était assuré que l'individu nouveau s'efforce de ressembler à ses parents. Il nous paraît plus vrai de dire que chaque individu résout pour son compte le problème du déterminisme de sa forme ; s'il ressemble à ses parents, c'est que, constitué d'une matière semblable à la leur et placé dans un milieu sensiblement le même, il a subi une évolution pareille, mais cette similitude des enfants et des parents est une conséquence secondaire des règles qui ont présidé à leur développement. La génétique s'est surtout occupée jusqu'ici de rechercher de telles ressemblances, de noter leur fidélité ; mais c'est au phénomène primaire de l'hérédité qu'elle devra maintenant se consacrer, en recherchant quels sont les facteurs qui imposent à l'individu la forme qui lui est propre.

Cette préoccupation animera sans doute d'arguments nouveaux les discussions entre le Fixisme et le Transformisme. S'il nous faut toutefois dès maintenant, envisageant les éléments d'information que nous avons réunis dans ces leçons, interrompre le procès qui demeure pendant entre les deux doctrines et prononcer, au moins provisoirement, notre jugement, nous dirons :

Le Fixisme nous apparaît comme une doctrine aujourd'hui désuète, digne assurément du respect que méritent les grandes idées qui ont guidé dans leur marche chancelante les sciences de nos pères, digne encore, selon l'expression de Renan, du linceul de pourpre dont on enveloppe les dieux lorsqu'ils sont morts.

Le Transformisme a pour lui des arguments d'un ordre très général, suffisants pour créer un état d'esprit favorable à l'idée d'évolution ; il attend de l'avenir les faits précis, concrets, expérimentaux qui lui permettraient de passer du domaine des théories dans celui des faits acquis. Envisagé comme un instrument de travail, il se montre une doctrine libératrice des enseignements du passé, une doctrine radieuse et féconde, riche des faits qu'elle a fait découvrir, riche des idées qu'elle sait coordonner. Depuis trois quarts de siècle elle a inspiré les sciences biologiques ; tout fait prévoir que longtemps encore elle dirigera leurs progrès.

---

*Le Gérant* : JEAN MARNAIS.

---

REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

---

Les origines humaines  
et l'évolution de l'intelligence.

---

Cours de M. Edouard LE ROY,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur au Collège de France.*

---

IV

Le double rapport de l'Homme à la Nature.  
Première partie : la perspective transformiste.

La voie même par laquelle se sont introduites les deux idées connexes de noosphère et d'humanisation amène en face d'un double problème relatif aux rapports de l'Homme et de la Nature. Celle-ci explique celui-là, parce qu'il en sort. Mais, rétrospectivement, la première en date se laisse après coup mieux voir et comprendre sous la lumière émanant du second, véritable révélateur de ses énergies latentes. Il y a ainsi une oscillation complète à exécuter pour atteindre la vie dans toute sa richesse, un mouvement d'aller, puis de retour. De là le double objet de cette leçon et de la suivante : résumer d'abord les principes généraux applicables au cas des origines humaines, définir ensuite la méthode inverse qui tend à éclairer le point de départ par le point d'arrivée.

Le commencement de la recherche ne peut être qu'une revue synthétique des conclusions naguère obtenues, touchant le fait

même de l'évolution biologique, dont je me suis efforcé de mettre en évidence la solidité de principe, contre les difficultés qu'aujourd'hui parfois on lui oppose. Un résultat au moins semble définitivement acquis. Que l'on discute à loisir telle ou telle modalité de théorie explicative, tel ou tel détail d'application : il subsistera toujours, disais-je, un noyau de fait inébranlable. Inutile de reprendre les arguments qui établissent la longueur des temps géologiques, l'étroite connexion de leurs périodes, que personne désormais ne conteste. Cela posé, la seule question est de savoir s'il est possible d'admettre que cette immense durée cohérente ne comporte pas, mêlée à elle, un ordre ininterrompu d'enchaînement organique. Énoncer ainsi le problème, qu'on le remarque, c'est déjà presque le résoudre : car, dans les raisons mêmes qui nous forcent à cette prolongation toujours accrue du passé terrestre, comment ne pas lire l'indice de liens réels faisant de ses époques une suite ? et, d'autre part, comment se résigner à ne voir dans la vie qu'un simple accident plaqué sur la matière, sans participation intime aux phases liées que traverse l'histoire du globe ? La vie est indissolublement tressée avec la matière ; et cela pourrait suffire en somme à rendre indubitable qu'elle aussi revêt forme d'histoire continue. Il faut cependant serrer de plus près les choses.

Sans doute, lorsqu'on se livre à un tel examen critique, une certaine part d'hypothèse ne saurait, semble-t-il, être éliminée. L'observation directe, d'abord, demeure impuissante, parce qu'en tout état de cause elle porte sur un intervalle de temps beaucoup trop court. Naïve serait la prétention de suspendre tout jugement sur la vérité du transformisme à des constatations de variabilité actuelle ; rien n'excuserait de méconnaître ainsi les différences d'échelle entre phénomènes. Peut-être la vie continue-t-elle à changer autour de nous, à élaborer des formes spécifiques nouvelles. Du moins est-ce avec une lenteur qui nous empêche d'en percevoir l'évolution. Mais que l'on parvienne un jour ou que l'on échoue à lever cet obstacle par des artifices de laboratoire, peu importe au fond. Quand bien même la biosphère serait aujourd'hui figée, l'affirmation s'imposerait encore, de dates inégales pour ses diverses parties et donc d'un mouvement de genèse dans le passé. Les types d'organisation, au moins leurs épanouissements, apparaissent, d'après la stratigraphie, à des époques échelonnées et successives ; ils n'ont pas le même âge. Tout se présente, à cet égard, comme pour les plissements et déhiscences de l'écorce terrestre, pour les chaînes de montagnes ou les étages de terrains : fût-on désormais en face d'immobilités

rigoureuses, on devrait toujours admettre une formation graduelle au cours des temps anciens. Le débat relève dès lors essentiellement d'une méthode historique.

Or, de ce point de vue, il est classique d'insister sur la misère, trop réelle en effet, de notre documentation paléontologique. Les causes, d'ailleurs, en sont évidentes : caprices d'une fossilisation naturellement aléatoire, improbable, — grandes lacunes géographiques des aires explorées, en étendue et en profondeur, — conservation réduite aux seules parties dures des organismes, de sorte que les êtres mous n'ont laissé d'ordinaire aucune trace et les autres seulement quelques pièces (1). De là deux conséquences : nos renseignements demeurent fort incomplets, quant à l'énumération des espèces éteintes et, plus encore, quant au détail de leur structure. De ce double chef, un recours à l'hypothèse paraît de nouveau indispensable. Il convient cependant de limiter l'incertitude qui en résulte, et cela sur deux points. En premier lieu, le raisonnement est sûr, qui, évitant d'interpréter comme négation un simple silence des documents, ne fait intervenir dans ses prémisses que des constats d'existence et ne retient strictement que ce qu'ils disent : ainsi, à l'extrême rigueur, on peut juger conjectural d'affirmer, d'après le seul *Archaeopteryx*, que tous les Oiseaux sont descendus des Reptiles, mais non qu'a vécu au Jurassique un être possédant des caractères mixtes, intimement mélangés, et que par conséquent il ya un facteur reptilien à l'origine de certains Oiseaux. En second lieu, il est aussi telles inférences qu'on ne saurait suspecter : celle, par exemple, qui — de l'identité entre les récifs de coraux jurassiques et les nôtres — conclut au climat tropical de la zone où se formaient ceux-là et au niveau moyen des mers correspondantes. Le rôle de l'hypothèse est ici le même qu'en Histoire et n'exclut pas davantage la possibilité de conclusions fermes.

(1) On cite néanmoins des gisements exceptionnels, dont voici pêle-mêle plusieurs exemples : cinérites du Cantal où des feuilles pliocènes se retrouvent jusqu'au menu détail, — troncs d'arbres du permien d'Autun silicifiés si délicatement qu'au microscope s'y laissent voir les fibres, les vaisseaux, les cellules, — calcaires lithographiques d'Allemagne (Solenhofen) livrant des empreintes de méduses jurassiques, — ambre oligocène de la Baltique qui englobe, inaltérés et complets, divers insectes, — formations cambriennes du Mont Stephen (Colombie britannique) avec leurs trilobites conservés au point qu'il a été possible de lire l'anatomie de leurs parties molles, — glace fossile de Sibérie où furent découverts, frigorifiés, des Mammouths dont les tissus musculaires étaient restés si intacts « qu'on en a pu faire une réaction de Wassermann avec le sérum d'éléphants actuels » (Gagnebin, vol. I des *Cahiers de Philosophie de la Nature*, p. 11, Vrin, 1927.) Ce sont là d'heureuses chances, mais extrêmement rares.



Mais on insistera sans doute, en se tournant d'un autre côté : ce que le paléontologiste constate positivement, ce ne sont tout au plus et ce ne peuvent être que des *successions* de formes, non point jamais d'authentiques *descendances*, lesquelles restent donc irrémédiablement hypothétiques. Cela est vrai en un sens (1). Notons toutefois l'existence de séries fossiles où le nombre et la gradation des intermédiaires ont quelque chose de bien frappant, où l'on trouve des chaînons si rapprochés que l'hésitation ne paraît guère admissible sur la réalité d'une chaîne généalogique. Tout le monde connaît, à cet égard, l'exemple des Paludines, — ces petits gastéropodes vivipares si bien étudiés par Neumayr et Paul. Du reste, il n'est pas unique, loin de là ; j'en ai cité, l'année dernière, beaucoup d'autres plus ou moins analogues, souvent d'une portée plus profonde, appartenant d'ailleurs à des groupes trop variés pour ne pas conduire à l'affirmation d'une loi générale. Quand on veut expliquer de tels faits, quelle relation concevoir entre eux, si ce n'est une relation phylétique ? On objectera peut-être que, pour construire certaines séries, il a fallu rapprocher des termes empruntés à des régions du globe fort éloignées l'une de l'autre. De semblables séries n'ont-elles pas alors quelque chose d'artificiel, quelque chose au moins qui gêne, si l'on entend conclure sans risque d'erreur à une descendance ? Je répondrai d'abord qu'il existe nombre de cas différents : tel précisément celui des Paludines de Slavonie, dont les types fossiles ont été recueillis dans les couches d'un même lac pliocène sans communication avec d'autres bassins où, d'autre part, on n'observe parmi les formes successives aucune trace d'irruption brusque. Puis, et en tout cas, subsiste la possibilité de sériation. Fait important : à quoi tient-il ? Nulle théorie de migrations n'apporte vraiment réponse. Tout au plus peut-on dire qu'elle incline vers la conception des séries en cause comme séries purement morphologiques : tous les possibles seraient à la fois réalisés par la nature et c'est nous seuls qui, après coup, les rangerions en suites graduelles. Reste cependant le témoignage stratigraphique, souvent très net, et qui milite évidemment contre une pareille idée. Si l'on revient encore une fois à l'exemple typique des Paludines, il est certes significatif de les voir, à travers toutes les simultanités qu'on relève en effet à un même niveau, changer ensemble d'étage en étage dans un sens constant d'ornementa

(1) Le cas d'embryons fossilisés dans le corps de leur mère (comme on l'a observé à propos d'Ichthyosaures) est infiniment rare et d'ailleurs ne prouve rien en faveur du transformisme.

tion croissante. Une véritable chronologie se dessine et s'impose alors. Accordons, malgré tout, que la descendance proprement dite ne soit jamais constatée. Ce sera donc une hypothèse : mais — il faut l'ajouter aussitôt — une hypothèse qui apparaît comme la seule vraisemblable, comme la seule qui se tienne au contact des faits. J'invoquerai ici l'image d'un film cinématographique. Nous sommes en présence d'une collection de vues isolées : comme ces vues forment suite régulière, série bien enchaînée, l'existence demeure incontestable, d'un lien dynamique entre elles. De quel genre ce lien ? Il est permis, à la rigueur, de laisser encore la question partiellement ouverte. Remarquons seulement, avec Albert Gaudry (dans ses *Recherches sur les animaux fossiles de l'Attique*), la difficulté invincible de comprendre que des êtres surgissent brusquement à l'état adulte, munis de tous leurs organes et de toutes leurs facultés, puis l'absurdité qu'il y aurait à les supposer « sortant d'un germe et passant la période embryonnaire hors d'une matrice ». Rien n'est concevable, en vérité, qui remplace l'hypothèse d'une descendance, d'une filiation. Cette hypothèse est vraiment *nécessaire*. Mais alors, à propos d'une affirmation qui s'impose avec tant de force, pourquoi parler toujours d'*hypothèse* ? Un autre langage conviendrait beaucoup mieux, dont je dois maintenant — pour préparer un nouveau pas — exposer en deux mots le principe, tel qu'il ressort d'une critique bien connue, relative aux démarches de la science expérimentale. Nous aurons, en plus d'une circonstance, avantage à y recourir.

Deux notions hétérogènes du réel sont à la fois en conflit et en collaboration dans la pensée humaine et jusque dans la science la plus positive, également légitimes d'ailleurs, pourvu qu'on veille à ne les pas confondre. Voilà le point décisif que je m'attacherai d'abord à mettre brièvement en lumière et dont ensuite on verra sans peine l'application à notre problème.

La première notion de réalité que la science utilise, la seule qu'on remarque d'ordinaire, est très simple, presque naïve, au moins en apparence : le savant estime réel, tout d'abord, ce qui peut être perçu, et perçu sensiblement. C'est, en somme, le point de vue du sens commun, celui par lequel débute la pensée. J'ajoute que cette notion *empiriste* du réel, qui gouverne la vie pratique, subsiste toujours et reste en service à tous les échelons de la science. Toujours, en effet, la science est obligée, au moment de conclure, de redevenir sens commun. Elle a pu, en cours de route, combiner des expériences fort complexes, à coups

de théories enchevêtrées. L'heure vient cependant, tôt ou tard où la question se réduit pour elle à constater si une lueur apparaît ou non, si elle s'allume à droite ou à gauche, si elle est bleue ou rouge, si elle se déplace ou demeure immobile ; c'est-à-dire qu'en fin de compte le savant se retrouve homme de sens commun, percevant comme tout le monde. Et cette perception dernière, opérée suivant le mode commun, c'est elle seule qui, au jugement vulgaire, l'este de réalité la conclusion du savant, qui lui assure valeur positive.

Cela est vrai en gros. Mais je dois noter tout de suite, au nom même de la science, que le critère du sensible, quel qu'en soit le rôle, est insuffisant comme critère de réalité. Il arrive, en effet, que plus se développe la science, plus elle se diversifie ; et, en se diversifiant, elle se voit contrainte bientôt d'admettre des genres divers de perception. La perception du sens est la perception initiale, qui marque l'époque d'ouverture, d'entrée en matière. Puis, à mesure que l'esprit devient davantage capable d'expérience pénétrante et délicate, à mesure aussi devient évident pour lui que cette perception du sens n'est pas compétente uniformément dans tous les domaines et que, sans même sortir des limites où s'enferme la science expérimentale proprement dite, certaines questions se posent qui sont tranchées par une perception plus spirituelle que la perception toujours un peu grossière du sens. Combien de choses jugées réelles par le savant et qu'il serait impossible de voir ou de toucher (1) !

Au surplus, la philosophie a, depuis bien longtemps déjà, établi une critique de la perception commune, d'où il résulte que percevoir n'est pas du tout, comme le sens commun l'imagine, se contenter de recevoir passivement et d'enregistrer tel quel un choc sensible venu de l'extérieur. Non, c'est toujours interpréter des apparences, résoudre un problème de lecture, découvrir une signification intelligible à un texte d'images et donc, pour dire la chose en toute précision, construire une théorie explicative. Le plus simple fait de perception sensible se révèle bientôt à l'analyse psychologique, dès qu'elle y regarde avec attention, comme le terme ultime d'une série très longue et très complexe d'opérations mentales. Cette simple appréhension du sensible brut (autant que pareille expression a un sens) est déjà capable de vérité ou de fausseté : donc elle est autre chose que pure et simple réception. En effet il y a des critères qui permettent de juger si une percep-

(1) L'autre côté de la Lune, par exemple. Mais la micro-physique surtout offre des cas de ce genre.



tion est authentique ou ne l'est pas, si elle est solide ou illusoire.

Sans entrer ici dans aucun détail de discussion savante, un exemple suffira pour mettre en lumière le bien-fondé de ces observations. Je vois un objet familier. Aussitôt s'éveille en moi l'impression que j'en appréhende immédiatement la réalité. Mais, si je scrute mon jugement spontané d'un peu plus près, bien vite j'aperçois ceci : l'appréhension de réalité n'a lieu qu'à la condition que l'objet en cause m'apparaisse dans un cadre qui le rende intelligible. Si je le voyais en l'air, suspendu dans le vide, quelle que soit la vivacité de l'impression sensible, je n'hésiterais pas à conclure que je suis victime d'une hallucination, d'une illusion dont peut-être l'origine m'échappe, mais qui n'est pas douteuse. Je n'aurais pas un instant l'idée que cet objet suspendu en l'air puisse être réel. Et pourquoi ? Parce qu'il m'apparaîtrait dans des conditions qui le laissent inintelligible, parce qu'il ne se trouverait pas placé dans les cadres d'intelligibilité au moyen desquels je juge normalement de la réalité ou de l'irréalité des choses (1).

Combien plus fortement cette conclusion s'accuserait-elle encore si, au lieu d'un objet de l'expérience vulgaire, d'un fait de sens commun, je considérais le cas d'un objet proprement scientifique, d'un fait scientifique. On a souvent insisté avec raison sur ce point que le fait n'est scientifique, au sens plein du mot, qu'à la condition d'inclure en lui une signification rationnelle. Je parlais tout à l'heure de l'expérience du savant qui se termine toujours, semble-t-il, par un simple constat. Mais, en parlant de cette manière, je simplifiais outre mesure. Ce qui importe au savant, ce n'est pas qu'une lueur quelconque apparaisse ou non, qu'elle soit qualitativement telle ou telle : c'est qu'elle surgisse dans certaines conditions précises, qu'elle réponde à l'appel d'une question posée. Autant dire que ce qui constitue un fait aux yeux du savant, ce n'est pas l'événement sensible pur et simple : c'est l'événement sensible en tant que porteur d'une signification. Il arrive ainsi que le fait puisse devenir presque purement idéal, centre de recoupements théoriques, sans cesser pour cela d'être jugé par le savant un fait positif et réel, et au contraire.

Il faut donc reconnaître que le point de vue dernier du savant, dans le jugement de réalité, diffère très profondément du point de

(1) Il suffit d'un peu d'attention critique pour se rendre compte que l'exemple apparemment contraire d'un ballon témoin au fond dans le même sens.



vue commun initial. Pour le savant, ce qui réalise une apparence en fin de compte, c'est avant tout la force de son insertion dans l'ensemble du savoir acquis ; et, secondairement, c'est l'assimilation que cette apparence procure entre les esprits des hommes, l'accord, la convergence de jugements théorétiques dont elle est l'occasion, le centre de ralliement. Nous voyons ainsi, dans la science, la notion sensible du réel peu à peu déplacée par une autre notion, d'un caractère différent, que j'appellerais volontiers *notion idéaliste*. Le réel, en dernier ressort, est défini par une invariance. Qu'un fait, qu'un rapport apparaisse toujours, de quelque point de vue et par quelque procédé qu'on l'observe, qu'il subsiste invariant lorsque sont effectuées des substitutions de méthodes, c'est alors que le savant juge réel ce rapport, ce fait, le noyau sensible primitif étant peu à peu résorbé. D'ailleurs, les deux notions du réel collaborent dès le niveau du sensible initial, puisque l'une intervient parfois pour démasquer les illusions auxquelles se laisserait prendre l'autre ; et elles peuvent entrer momentanément en conflit : mais, dans ce cas, c'est la seconde qui prévaut et casse au besoin les décisions de la première (1).

Des exemples sont faciles à découvrir. Prenons d'abord ce qui se passe en Astronomie. Pour le sens commun, ce qui est réel, c'est le sensible, c'est le mouvement apparent. Le soleil se déplace dans le ciel : cela, je le vois ; non seulement je le vois quand je ne suis pas instruit, mais je continue de le voir, quelque instruit que je devienne. Voilà d'où part nécessairement l'astronome. Plus tard, néanmoins, il n'hésite pas à dire que ce mouvement n'est pas vraiment réel ; ou du moins il attribue un caractère de réalité supérieure à un mouvement non perceptible par les sens et défini seulement selon des exigences théoriques, par un concours de telles exigences.

Autre exemple, peut-être plus significatif encore, puisque cette fois il s'agit d'un objet qu'il serait contradictoire de supposer perceptible, quelque point de vue que l'on adoptât. L'atome, de nos jours, n'est plus une hypothèse : le physicien y reconnaît une réalité positive, un objet d'expérience tout à fait réel. Pourquoi le savant juge-t-il ainsi que l'atome invisible, impalpable, réfractaire par nature à être sensiblement perçu, n'est cependant pas une conjecture, une représentation symbolique, si plausibles soient-elles, mais bien un fait ? Parce que le savant possède au-

(1) On pourrait soutenir que les fameux paradoxes, dans la théorie de la relativité, sont en définitive des effets d'interférence entre les deux notions du réel.

jourd'hui une dizaine de méthodes indépendantes l'une de l'autre qui viennent aboutir aux mêmes déterminations numériques. Cette convergence de méthodes, c'est ce qui définit pour le savant l'objectivité de l'atome, ce qui en fonde et en atteste à ses yeux la réalité.

D'un mot, nous dirons, pour résumer les remarques précédentes, que le savant juge réel ce qui lui apparaît *indépendant de ses procédés d'étude*, de quelque façon d'ailleurs — sensible ou intellectuelle — que cette apparition se fasse. Quand une apparence tient pour le savant aux procédés d'investigation qu'il emploie et change avec eux, le savant se dit que c'est quelque chose qui peut sans doute envelopper un élément réel, mais qui au moins n'est pas réel parfaitement. Si, au contraire, un être expérimental présente ce caractère d'invariance qui le fait devenir indépendant des procédés par lesquels on l'étudie, alors le savant prononce à propos de cet être, sans hésitation ni réserve, le plein jugement de réalité. Deux critères le guident : force de résistance aux tentatives de dissolution critique, fécondité inexhaustible et durable en conséquences qui enrichissent et consolident l'ensemble du savoir. *Un fait est jugé réel dans la mesure même où il se montre concrétion d'exigences théoriques.*

Je ne pousserai pas plus loin une discussion critique dont le résultat essentiel vient d'être souligné ainsi et dont il suffira maintenant d'indiquer la transposition facile au cas du problème paléontologique tel qu'il s'est présenté à nous. Qu'à propos du transformisme on doive, en maintes circonstances, parler de fait authentiquement réel, non de simple conjecture, nous venons de revoir sous un nouveau jour les raisons générales qui l'imposent ; et le sens de l'affirmation s'est en outre précisé. Du même coup, réponse est donnée, décisive, à l'objection que j'avais entreprise d'examiner d'abord. Hypothèse, non point fait, prétendent quelques-uns : leur assertion n'a souvent consistance que si l'on se borne, par système, aux seules perspectives empiristes (1). Mais, encore une fois, c'est là une restriction que la science, même la plus positive, ne saurait accepter. La paléontologie ferait faillite à ses destins si elle n'entraît à son tour dans les voies qu'éclaire la notion idéaliste du réel. Ce qui, du premier point de vue trop étroit et timide, paraissait pure hypothèse, revêt alors un autre aspect : celui de réalité comparable aux réalités de la haute physique. Nous achèverons de nous en con-

(1) L'erreur d'appréciation qu'ils commettent consiste à croire qu'en dehors des cas de perception sensible directe, il n'y a plus qu'hypothèse.

vaincre en jetant un coup d'œil sommaire sur les exigences jouant ici le rôle de « facteurs » du « fait ». Il s'agit d'en mesurer la force réalisante.

Notons en premier lieu l'immense témoignage quotidien que rendent les progrès de la Systématique, la pression vraiment irrésistible qu'ils exercent. Une réussite incessamment renouvelée, incessamment accrue, dans l'effort, pour mettre en ordre intelligible et de plus en plus serré un système des formes vivantes, constitue de jour en jour la meilleure preuve qu'au sein de la nature tout a une place nécessaire et, par conséquent, tout se tient. Si l'on observe le travail des classificateurs, on voit partir, de tous les points tour à tour éclaircis, des lignes d'exigences concourantes, le long desquelles se propage une même suggestion peu à peu consolidée en certitude. La Biosphère n'est pas un assemblage fortuit, né d'une juxtaposition accidentelle : c'est un ensemble réellement organisé. D'ailleurs, elle manifeste non seulement interliaison dans la coexistence, corrélation entre ses parties actuelles, mais aussi enchaînement d'époques à travers la durée : car un double milieu — temporel et spatial — permet seul de déployer en pleine lumière les rapports vrais des formes. Sans doute, il y a de certains moments où les êtres naissent : on veut dire par là qu'ils franchissent un seuil, qu'ils entrent distinctement dans le domaine d'expérience discursifiée où devient possible à leur égard un morcelage au moins approximatif. Toutefois, individus ou types, ce n'est que par convention qu'on les fait alors commencer absolument. Une longue gestation préliminaire les préparait, en quelque sorte, depuis toujours : ce sont des produits d'histoire, d'une histoire dont la trace demeure indélébile en eux. Nous savions déjà qu'ils puisent réalité concrète (ainsi qu'un objet quelconque) par des racines qui les rattachent à l'univers total. Nous leur découvrons maintenant une dimension de plus, une dimension de temps, infinie elle-même. Bref, l'affirmation s'impose d'un *déterminisme des naissances* (1). Or, comment se représenter ce nouvel ordre de relations, sinon suivant la perspective transformiste ? Ou plutôt n'est-ce pas l'essentiel même de cette perspective ?

Tout le monde connaît les débats critiques auxquels, depuis Linné, a donné lieu la notion d'espèce. Il est assurément difficile de la définir avec une précision rigoureuse : pas de critère qui soit

(1) Déterminisme, bien entendu, qui n'exclut aucunement parmi ses facteurs une puissance inventive et créatrice.



uniformément applicable, rien ici de cette rigidité conceptuelle familière au géomètre et qui autorise une procédure constructive. Il n'en résulte pas cependant qu'on ne puisse aboutir à aucune conclusion solide. Partons de la formule due à Cuvier, la plus claire en somme pour traduire l'état initial de l'idée : « Collection des individus nés les uns des autres ou issus de parents communs, et de tous ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux. » Deux traits, on le voit, sont réunis : descendance, ressemblance. Du premier, si rarement saisissable par observation directe, le paléontologiste n'est guère à même de faire usage immédiat (1). Aussi bien ce rapport est-il en cause pour nous. Reste alors la seule appréciation des ressemblances. Elle a toujours quelque chose de subjectif, et de là tant de désaccords entre les auteurs. Mais je n'ai pas à entreprendre une discussion générale. Quelles sont les ressemblances qui, à notre point de vue, méritent surtout attention ? Celles qui se laissent interpréter en indices de descendance et d'héritage à partir d'une souche commune. Il n'est pas permis de lire n'importe quelle similitude, si étroite paraisse-t-elle, comme signe de parenté véritable, de réelle affinité génétique. On doit y regarder de près, car certaines d'entre les mieux visibles tiennent parfois à d'autres causes, à une simple identité des conditions ambiantes ou des comportements fonctionnels. Ce qui aurait par excellence valeur et signification dans notre problème, ce seraient, semble-t-il, des caractères immuables, d'une parfaite constance héréditaire : invariants de la génération. Or, quand on en cherche, c'est à une vraie pulvérisation des espèces qu'on assiste, à une résolution graduelle des « grosses » espèces ou espèces linnéennes en composantes de plus en plus réduites : espèces jordaniennes ou élémentaires, puis lignées pures ou génotypes, et ainsi de suite sans terme assignable. On se perd dans un infini comme s'il s'agissait d'un continu. Tel est d'ailleurs le cas de tout morcelage, par quoi se manifeste ce qu'il a toujours et inévitablement d'artificiel, de relatif à un niveau d'analyse. D'où, enfin de compte, échec de la tentative. Cependant l'espèce reste une réalité biologique, au moins en gros, sur le plan des premières approximations : point de vue, malgré tout, légitime. Mais réalité de quelle sorte ? Voilà

(1) Le pur biologiste non plus, dans la pratique : au moins doit-il y adjoindre, comme signe discriminant et pour ne pas impliquer une hypothèse de monophylétisme, la stérilité des hybrides. Mais ce dernier critère peut tomber en défaut ; on sait aujourd'hui que les possibilités ou impossibilités d'interfécondation varient avec les conditions du milieu : là-dessus, l'expérience ne laisse aucun doute, en tout cas, pour les êtres inférieurs, plus malléables et moins clos.



le problème. L'embarras semble provenir surtout de la tendance à éliminer le temps, à chercher une définition statique. Peut-être la notion d'espèce ne traduit-elle, au contraire, qu'un « état de choses », n'a-t-elle qu'une valeur d'analyse instantanée ; peut-être faut-il renoncer à y voir l'expression d'une essence invariable. En fait, on peut douter, jusqu'à un certain point, de la connexion sous-entendue entre descendance et ressemblance : d'une part celle-ci n'est pas forcément preuve de celle-là, d'autre part d'authentiques descendants finissent parfois par différer beaucoup de leur souche. Quelles conséquences doit-on déduire de ces deux faits ? La paléontologie, par d'innombrables témoignages, rend le second indiscutable, au moins dans les limites d'un type donné d'organisation fondamentale, c'est-à-dire à l'intérieur des moindres catégories de la Systématique ; et, sans parler des formes nouvelles résultant de l'art humain, c'est déjà quelque chose de notable en faveur d'une réelle variabilité des espèces. Maintenant, du premier fait on a voulu, à l'inverse, tirer argument contre le transformisme. Mais il atteint seulement une conception de celui-ci trop étroite et simpliste. Sans doute, certaines ressemblances ne sont que superficielles, apparentes ; elles ne résistent pas à une analyse morphologique un peu approfondie : de quoi M. Vialleton cite nombre d'exemples (1). Telles hypothèses particulières de descendance peuvent être ainsi ébranlées. Toutefois en va-t-il de même pour le principe général ? Un caractère, il est vrai, ne reçoit valeur dûment définie que de l'ensemble organique et fonctionnel qui l'environne ; isolé, il n'a plus signification révélatrice, vertu éclairante ; seules, ses connexions lui donnent sens et portée, ses rapports avec le tout de l'animal correspondant et aussi, pour définir ces derniers sans incertitude, ses origines embryologiques. Eh bien ! Que conclure de là ? N'arrêtons pas trop tôt le raisonnement. Si la forme d'ensemble permet seule de lire et d'interpréter correctement un caractère, n'est-ce pas de nouveau la preuve qu'on ne saurait faire abstraction du passé, quand on veut comprendre une structure ? Car un être concret, individu ou type, n'est jamais intelligible isolément, non plus qu'un caractère : l'ensemble, auquel on renvoie pour celui-ci, aiguille à son tour, en vertu d'exigences toutes semblables, vers les chemins de l'histoire paléontologique, n'étant lui-même qu'une pièce dans un système plus vaste. En définitive, il n'est de vraiment acceptable que la notion de l'es-

(1) *Membres et ceintures des Vertébrés Tétrapodes : Critique morphologique du transformisme*, Paris, Doin, 1924.

pèce définie, comme le suggère M. Bergson (1), par la tendance à l'accentuation progressive de certains caractères plutôt que par la possession exclusive et statique de tels ou tels d'entre eux. Une définition de ce genre met au premier plan la variabilité, d'ailleurs une variabilité non pas quelconque, mais dirigée. Rien de plus juste, si on n'oublie pas la constance de direction, car tous les caractères permettant de définir en gros une espèce à une époque donnée sont en effet variables, sans qu'on puisse distinguer à cet égard entre les uns ou les autres, si ce n'est quant au degré. Il y a seulement, peut-on dire, variation de la variabilité elle-même, les différents caractères ne variant pas à la même époque avec une même ampleur ou une même vitesse. Un cas limite, enfin, est possible, celui d'une fixité apparente qui n'est, au fond, qu'un arrêt, une ankylose inertielle d'habitudes matérialisées ; mais il correspond au recul de la vie proprement dite et suppose une croissance préalable, un élan peu à peu amorti. D'où encore une fois la conclusion déjà entrevue : impossibilité de saisir pleinement la réalité vitale d'après son état présent considéré seul et donc nécessité d'une perspective transformiste qui la réintègre dans son histoire. La notion d'espèce — indispensable cependant à la biologie — ne prend solide consistance que de ce point de vue : elle n'est intelligiblement définissable *à titre de réalité* que *dynamiquement*, comme représentative d'une ligne d'évolution, plus ou moins analogue à un filet dans une gerbe jaillissante.

On a proposé quelquefois une autre solution du problème systématique : la solution nominaliste. Les groupes successifs de plus en plus étendus — espèce, genre, famille, ordre, classe, embranchement, avec leurs subdivisions, — ne seraient que des cadres purement conceptuels, des abstractions sans correspondance à rien d'objectif, des conventions de langage arbitraires en majeure partie au moins. Toutes ces rubriques échelonnées, œuvres de l'esprit humain, ruses de mise en ordre, n'auraient ainsi aucune existence réelle dans la nature et ne représenteraient que des artifices de discours plus ou moins commodes, pratiquement indispensables, mais construits et non donnés. Ai-je besoin de dire qu'une telle vue ne peut être admise, du moins si on la pousse à l'extrême ? Elle suppose en effet, de nouveau, que l'on confonde les deux notions de réalité ou plutôt que l'on retienne seulement la plus grossière. Au point de vue empiriste, il n'y a de réels que les individus : nul ne saurait le contester ; mais les groupes se laissent discerner comme tels à leur tour, dès

(1) *Evolution créatrice*, p. 115-116.

que l'on entre dans les voies idéalistes. De fait, nous avons déjà conclu en ce sens à la réalité de l'espèce. Laissons même tomber provisoirement les considérations d'histoire paléontologique : en gros et pour une époque donnée, le critère tiré des phénomènes de génération est applicable, efficace ; et il concorde, sous les mêmes réserves, dans les mêmes limites, avec celui des ressemblances. Tout ce qu'il est donc permis de prétendre dans le sens nominaliste, c'est que l'espèce est définie par un *type moyen*, expressif de fréquence, dès lors surtout idéal, autour duquel oscillent des *fluctuations* individuelles, seules effectives sensiblement. Néanmoins, sous le nom d'espèces, il ne s'agit point de pures entités factices : les groupements sont vrais, fondés sur la nature des choses, bien que relatifs à un certain degré de précision, à un certain étage d'analyse. Toutefois, dans cette perspective, les types moyens ne restent pas séparés les uns des autres par des coupures absolues formant hiatus. De plus, en plus à mesure que les collections se complètent, que le regard s'aiguise, les variétés se multiplient, se rapprochent, se mélangent mutuellement aux frontières ; et un continu apparaît, un continu de virtualités morphologiques dont le morcelage n'a qu'une valeur pratique et approximative : telle est la part de vérité qui reste à l'attitude nominaliste. Que deviennent alors les groupes d'extension supérieure ? On sera peut-être tenté de croire que, pour eux, s'accuse encore davantage la vérité du nominalisme. Il faut se détromper à cet égard : l'expérience des formes vivantes montre bientôt tout autre chose.

Simplifions d'abord le problème, en ne retenant pour examen, comme particulièrement nets et susceptibles d'objectivité, que deux pôles classificateurs : la forme spécifique d'une part, le type d'organisation de l'autre, ce dernier définissable d'ailleurs à divers niveaux de la systématisation. J'ai parlé de l'espèce et n'y reviens plus : elle a quelque réalité déjà en Statique, mais ne se réalise tout à fait que dynamiquement, d'un point de vue transformiste. Que dire maintenant du type ? Une remarque essentielle doit ici trouver place, qui va ouvrir devant nous un débat nouveau, complémentaire du précédent. La question est de savoir jusqu'à quel point subsistent encore, au sommet de la hiérarchie des groupes, les arguments rappelés ci-dessus. Or, suivant M. Vialleton (1), les grandes catégories de la Systématique ont une tout autre valeur que les petites ; elles ne sont pas moins réelles, car,

(1) *Morphologie et Transformisme*, dans le vol. I des *Cahiers de Philosophie de la Nature* (Vrin, 1927), p. 98 et 119.



au fond, chaque espèce les porte toutes en soi ; mais elles le sont différemment : elles représentent les principales modalités possibles de l'organisation, peu nombreuses, profondément distinctes, comparables à des « plans » hétérogènes, discontinus, d'équilibre structural, bref analogues aux styles d'architecture cristalline ou aux figures d'édifices moléculaires qui caractérisent les éléments chimiques. Darwiniens et Lamarckiens, ajoute le même critique, n'ont vu d'ordinaire que l'espèce, oubliant le type ; et ils n'ont pas pris garde que ce qui est vrai de la première ne l'est pas forcément du second. L'espèce est variable, à contours plus ou moins flous, susceptible de naître par dérivation lente ou relativement brusque, tandis que le type demeure fixe, nettement tranché, sans liaison génétique avec ses voisins ni passage graduel de l'un à l'autre, du moins dans l'état actuel de nos connaissances. Historiquement le type Mammifère *se substitue* au type Reptile, mais ne le *prolonge* pas ; un phénomène semblable se retrouve du reste partout ; et quant aux types fondamentaux (embranchements ou règnes), on les voit coexister toujours, jamais se rejoindre. Il faudrait donc distinguer deux classifications : 1<sup>o</sup> celle des espèces, étalées à un même niveau morphologique suivant une coupe horizontale, où se rencontre en effet une continuité mobile de formes, avec jeu possible des facteurs évolutifs ; 2<sup>o</sup> celle des types, irréductibles, superposés en profondeur et offrant des caractères inverses, notamment une constance qui les réalise peut-être plus fortement que les premières, mais dans un sens quelque peu différent. Le schéma transformiste ne serait ainsi applicable qu'à une diversification des espèces à l'intérieur d'un type donné, nullement à une genèse des types eux-mêmes, dont les rapports auraient signification d'ordre logique plutôt qu'historique.

Assurément, tout n'est pas à repousser dans une conception de ce genre, loin de là ; et nous aurons bientôt à y reprendre plus d'un point notable. Pour en apprécier cependant la tendance indifférente et même hostile au transformisme, voyons les faits. Les divers types fondamentaux correspondraient, dit-on, à autant de structures, qui seraient les seules possibles, mais d'une possibilité intrinsèque, autonome et immobile, affranchie de tout lien chronologique les déterminant l'une par l'autre. Leur ensemble hiérarchique, — éventail à branches indépendantes, sans pivot central, ouvert depuis les plus anciennes origines, — exprimerait en termes de simultanéité intelligible, non de genèse et d'histoire, les lois essentielles de l'organisation. Un point, ici, appelle réserve. Des lois ? Oui, certes, répondrai-je, à une condi-



tion toutefois, qui est d'entendre que ces lois font intervenir le facteur *temps*, qu'elles imposent des dates aussi bien que des places, qu'elles règlent des enchaînements de succession comme de coexistence : auquel cas nous maintenons, en somme, le principe transformiste, nous bornant à en élargir l'idée par une distinction entre deux processus de dérivation et de naissance. Voilà ce qu'il faut bien préciser. Ne faisons pas des individus, isolément pris, les seuls supports de réalité authentique. Lorsqu'on entre dans une voie d'analyse orientée vers les types de plus en plus généraux, une classification nouvelle se dessine, d'allure moins schématisante, où ces types, — au lieu de rester simples termes abstraits d'une échelle d'implications idéales, — se réalisent concrètement à leur tour sous les espèces de la biosphère et de ses divisions majeures. J'ai dit, l'an passé (1), comment nous sommes là en face de réalités très positives, bien que supra-individuelles, et comment on peut affirmer qu'il y aura demain, si elles ne sont inaugurées déjà aujourd'hui, une science et une histoire de la biosphère en tant que telle, de ses grandes nappes et de leurs mutuels rapports ou de leurs fonctions d'ensemble. De vastes complexes prennent peu à peu figure, qui constituent de véritables unités naturelles et qui ont — comme les tissus, organes ou appareils d'un vivant individuel — une vie propre, de multiples corrélations, enfin des âges différents (au moins si on envisage leurs époques de culmination adulte). Les types cessent alors d'être de purs schémas statiques rigoureusement séparables ; et ce qu'on a reconnu des espèces en doit être répété. Pas plus pour eux que pour elles, on ne saurait concevoir simple juxtaposition sans phénomène de naissance, anatomie sans embryogénie. Au surplus, il y aurait vraiment exagération à nier l'existence constatable de formes généralisées, synthétiques, intermédiaires et transitionnelles entre les types eux-mêmes, formes que leurs caractères joints, à leur situation stratigraphique désignent comme des souches.

Insistons un peu sur ce dernier point, pour terminer. C'est en effet le point décisif. On oppose parfois deux opérations de l'esprit : *classification* et *sérialion*, l'une qui établit dans l'abstrait une hiérarchie logique de schémas, l'autre qui relève positivement une suite historique de formes concrètes ; et l'on ajoute que, l'une et l'autre légitimes, elles peuvent néanmoins devenir sources d'erreur, si on se laisse aller à les confondre, à en mélanger les

(1) Cf. dans la *Revue* du 15 mars 1927, p. 604-605, la VII<sup>e</sup> leçon du Cours sur *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*.

résultats, le prestige rationnel de la première masquant l'insuffisance expérimentale de la seconde (1). Rien de commun, il est vrai, entre une implication de concepts et une généalogie effective. De là une double critique dirigée contre la démonstration usuelle du transformisme : 1<sup>o</sup> les formes présentées comme souches, dès qu'il s'agit de celles qu'on tient pour les plus primitives et par conséquent les plus « généralisées », ne sont jamais que théoriques ; elles ne correspondent à aucun être viable, complet ; nul individu, en quelque temps que ce soit, n'a pu les réaliser sans particularisations additionnelles ; il est donc interdit de donner un sens de filiation proprement dite à l'ordre purement idéal de leurs dépendances ; — 2<sup>o</sup> des formes intermédiaires, susceptibles d'être lues réellement en signes de transition phylétique, n'existent pas entre les types généraux d'organisation, mais seulement au niveau des catégories inférieures de la Systématique ; et elles ne portent, même alors, que sur des traits secondaires de structure, sur un détail qui laisse intacte la nature intime et fondamentale du vivant. A la première objection, il a été implicitement répondu déjà : valable dans une perspective de classification conceptuelle et individualiste, où les types ne sont que des extraits de réalité, des schémas d'aspects fragmentaires, elle devient caduque aussitôt que la considération de l'ensemble biosphérique permet de leur attribuer consistance véritable et capacité d'action concrète. Tant qu'un type n'est rien autre chose qu'un symbole d'étape dans un processus d'analyse morphologique, il est trop clair qu'on ne peut le placer tel quel aux origines d'un phylum : c'est le nom d'un moment logique, nullement le facteur d'une époque d'histoire. Mais tout change avec la notion des gestes de vie que les nappes de la biosphère accomplissent par leur unité globale ; car interviennent alors les effets de résonance dont je parlais dans le Cours précédent (2) à propos des phénomènes majeurs du transformisme, en même temps que s'ouvre une possibilité de neutralisation réciproque pour le jeu des particularités structurales qui, dans la réalité de détail, achèvent toujours les individus. Nul de ceux-ci n'a jamais pu être *le Primate*, *le Mammifère*, *le Vertébré*, sans plus : certains groupes, à certains âges, ont pu en jouer le rôle. Voilà ce qui découle de nos observations antérieures et ce qui fait tomber la première objection. Je ne m'appesantirai pas davantage là-

(1) Cf. Dalbiez, *Revue thomiste*, juillet-août 1926, cité par Vialleton, dans le mémoire indiqué plus haut, p. 66 et 111.

(2) Voir notamment les leçons VII et XV.

dessus. Mais, par contre, la question des séries appelle un complément d'analyse.

Revenons aux faits, une dernière fois. Lorsque je citais les Paludines en exemple de série admirablement graduée, une chicane restait possible. Car l'intérêt de l'exemple tient surtout au grand nombre des formes et aux conditions du gisement ; mais on peut estimer qu'une simple ornementation de coquilles constitue un caractère bien accessoire : il est permis de le craindre sans rapport intime avec l'organisation profonde. En tout cas, le passage n'est observé alors que d'espèce en espèce, à l'intérieur d'un genre immuable. Oui, mais ailleurs on a beaucoup mieux, comme importance de caractères ou variété de comportements : ce qui rachète sans doute la richesse moindre des séries. Laissons toutefois de côté celles-ci en tant que telles, pour ne retenir que la grandeur de l'écart morphologique parfois comblé entre deux termes. Des êtres fossiles sont connus, qui — de façon irrécusable — offrent des traits synthétiques, à large puissance unifiante. Ainsi le *Siphné*, un Rongeur dont les membres sont à mi-chemin, presque exactement, entre ceux d'un Rat et d'une Taupe (1) ; ainsi le *Zeuglodon*, parmi les formes ancestrales des Cétacés, d'abord terrestre, puis aquatique, à évolution très rapide, et « qui a pris successivement l'apparence d'un Chien, d'un Poisson, d'une Anguille » (2) ; ainsi encore les intermédiaires trouvés au Fayoum entre les ancêtres des Éléphants et ceux des Lamantins ; ainsi enfin tels Insectes généralisés du Carbonifère, sans parler du monde végétal. Ce n'est pas tout. Il est possible de citer des transitions entre classes : les Théromorphes par exemple ou l'Archaeoptéryx ; et tout le monde connaît également les formes batraciennes des plus anciens Reptiles. Sans doute, il y a beaucoup de lacunes : j'ai naguère expliqué pourquoi (3). Sans doute aussi les coupures s'accusent à mesure qu'on arrive aux divisions supérieures de la Systématique, parce que, du même coup, on remonte plus haut dans le passé : tout concourt, nous le savons, à faire admettre une origine très reculée des types fondamentaux. Mais, d'autre part, ces lacunes se comblent peu à peu ; à cet égard, la science progresse toujours dans le même sens ; et il est remarquable que, stratigraphiquement aussi bien que morphologiquement, des transitions indiscutables soient rencontrées parfois entre deux formes plus éloignées l'une de l'autre que dans

(1) Au point de vue « forme », s'entend.

(2) Osborn, *L'origine et l'évolution de la vie*, trad. Sartiaux, Paris, Masson, 1921, p. 222.

(3) VII<sup>e</sup> Leçon du Cours précédent.

tels cas où, jusqu'ici, le hasard des trouvailles n'a rien laissé découvrir d'analogue. Ce sont là autant de données dont le témoignage est nettement favorable aux thèses transformistes, nettement contraire à la seconde objection.

Qu'en tout cela il s'agisse le plus souvent d'intermédiaires morphologiques, non de souches proprement dites, saisies comme telles, je ne le conteste pas. Cependant l'existence de ces formes reste bien significative. Ne concourt-elle pas à combler un hiatus d'abord impressionnant ? et ainsi ne nous aiguille-t-elle pas sur un chemin qui fait pressentir, avec une force toujours plus grande, un centre de gerbe ? Quant à l'artifice auquel on a parfois recours et qui consiste à ériger les mêmes formes en types de classes nouvelles, ce serait jouer sur les mots que d'y voir un moyen valable d'affaiblir la portée des arguments transformistes.

Je veux bien que, malgré tout, on ne puisse guère citer d'intermédiaires concrets formant transition effective et non théorique entre les types d'organisation primaire, comme ceux qui définissent les embranchements. Le paléontologiste ne voit pas *naître* ces grands types (1). Mais quoi d'étonnant à cela ? Réfléchissons, en effet, à ce qu'ont pu et dû être les souches antérieures aux principales divisions systématiques. Une comparaison sera ici éclairante et suggestive. Dans l'ontogénèse, aucune dérivation morphologique n'est concevable, qui réaliserait passage direct d'une forme adulte à une forme adulte : ce passage n'est possible qu'à travers un embryon. En termes plus précis, le rapprochement transitif suppose intercalée une phase de refonte embryologique, sans la considération de laquelle on n'arriverait même pas à rendre intelligible qu'un fils descendit de son père, quelque « ressemblants » qu'ils fussent. Or l'embryon est un être qui a un double fonctionnement : d'une part comme individu actuel vivant pour son propre compte, puis comme germe où un vivant futur se prépare et n'est d'abord qu'en puissance. Au premier point de vue, l'embryon a des organes définis ; au second, des ébauches seulement, indéfinies, naissantes. Eh bien ! Pourquoi en irait-il autrement dans la phylogénèse ? Là non plus n'est guère compréhensible une transition évolutive entre deux types une fois définis explicitement, une fois réalisés en structures complètes. Le rapprochement transitif n'a pu se faire, encore ici, qu'au sein de formes confuses, implicites pour la plus grande part, à peine différenciées, bref elles aussi naissantes. En un mot, il est nécessaire de trouver, dans ce cas également, l'homologue

(1) Notez cependant le cas de l'Homme.



d'un embryon. Comment y parvenir ? On peut entrevoir une double réponse. D'abord, je l'indiquais déjà plus haut, la biosphère ou une de ses nappes est capable, par neutralisation réciproque des multiples déterminations individuelles, de comporter un véritable fonctionnement embryonnaire, chaque individu possédant une vie adulte pour son compte, mais l'ensemble n'étant que germe, ébauche, simple embryon. De là, des intermédiaires concrets, bien que non individués. En outre, les individus eux-mêmes — facteurs élémentaires — n'ont dû réaliser primitivement que des formes très peu spécialisées, au strict *minimum* indispensable, donc largement plastiques. D'où une conséquence évidente. Ce durent être des organismes inférieurs, encore mous, sans complexes d'habitudes acquises, durcies par exemple en squelette. Ces êtres, dès lors, n'ont pu laisser de restes fossiles. Ce qui explique l'impossibilité où nous sommes aujourd'hui d'en retrouver des traces.

On voit finalement les raisons majeures qui empêchent d'admettre, pour les types généraux plus que pour les espèces, fixité ni séparation absolues. L'ordre systématique n'apparaît nulle part sous l'aspect d'un ordre qui ne serait que logiquement nécessaire et préétabli dans l'abstrait : c'est un ordre de genèse. En vain essaierait-on d'échapper à cette conclusion en disant que plusieurs des remarques précédentes se bornent à défendre une hypothèse préconçue. La plupart font tout autre chose que la théorie d'un échec. Par elles, en effet, libre carrière est ouverte au jeu d'exigences décisives, émanées de constats innombrables qui se renforcent de leur concours même, qui révèlent une immense interliaison dans la durée aussi bien que dans la coexistence et qui enfin nous dirigent vers le principe transformiste comme vers un principe de lumière dont nul remplacement n'est concevable. C'est donc, à la lettre, *un fait* qui se trouve ainsi dégagé, analogue à un fait d'histoire et prouvé en tant que tel, suivant la méthode normale, par un faisceau peu à peu accru de probabilités convergentes, par le mouvement d'une induction toujours plus pressante et plus ample, tirée de mille recouplements théoriques.

Il reste cependant à donner encore quelques précisions complémentaires, puis à définir le mode et la nécessité d'une application au cas de l'Homme, enfin et surtout à mettre en évidence un rapport inverse entre lui et la nature inférieure. Ce sera l'objet de la prochaine leçon.

(A suivre.)

# Ernest Renan et l'âme celtique.

Cours de M. Henri TRONCHON,

Professeur à l'Université de Strasbourg.

---

## I. — RENAN BRETON.

Deux ans avant sa fin, dans le Bréhat cher à son enfance, Renan confiait aux assistants de la fête organisée en son honneur ses projets de travail pour trois ou quatre vies : dans le nombre, une *Histoire de la Bretagne*, en six volumes. Elle eût ravi les Celtisants, et les autres. Renan l'eût écrite avec la même conscience et la même connaissance intime de la matière qu'il avait apportées à son *Histoire d'Israël*, en cinq volumes seulement, avec le même charme d'érudition qui lie pour ainsi dire aux choses le lecteur le moins informé.

Car cette Bretagne laissée à quinze ans, où il n'a un peu voyagé que très tard, dont il n'a connu jusque-là que la bordure Nord-Est, il est hors de doute qu'il y tenait par toutes ses fibres, que son cœur y est resté. Il a été bien moins un Breton déraciné, comme un compatriote l'appelait récemment sans tendresse, qu'un émigrant pauvre à la délicatesse de qui le retour parut longtemps interdit, justement parce qu'il connaissait bien l'âme de son pays. Et de-ci de-là, un peu partout dans son œuvre, il a tracé une esquisse très émouvante de ce grand tableau que nul n'eût composé mieux que lui : la Bretagne, l'esprit de sa race et de sa littérature.

La race ! On n'a pas manqué d'appliquer à Renan lui-même la théorie à laquelle il avait trop cru, qui fut une des illusions contemporaines, et l'erreur de sa vie intellectuelle.

L'un nous dit — c'est Anatole France, — et volontiers j'oserais lui donner raison : « En réalité, Renan, dans le cours de sa vie, changea peu. Ceux qui le croyaient flottant et mobile n'avaient pas pris la peine d'observer son monde de pensées. Il ressemblait à sa terre natale, les nuées y couraient dans un ciel agité, mais le sol en était de granit, et des chênes y plongeaient leurs racines. » Tel autre, qui se souvient d'avoir été un beau poète, et c'est

M. Paul Bourget, perçoit dans cette âme si complexe un fonds, vital et assez exclusif, de sensibilité bretonne, retrouve dans les livres de Renan plus d'un pétale d'une fleur de songe née sous le ciel mélancolique d'Armor, « plus d'un pétale pris entre les feuillets et parfumant de sa fine senteur les sèches dissertations de l'exégèse ou les doctes arguments de la métaphysique » ; il croit même deviner, dans le sentiment très pur et très fin qu'a Renan du terroir natal, le germe de cet Idéal aristocratique qu'il défendit en ses *Dialogues* et un peu toujours.

On a comparé les trois grands Bretons du XIX<sup>e</sup> siècle, Chateaubriand, Lamennais, si divers entre eux, et Renan, le dernier venu, le plus fin, portant un peu l'empreinte des deux autres, tous avec des traits communs qu'on devait attribuer à la Bretagne. On a voulu voir dans les contes et légendes où baigne l'hagiographie bretonne, celtique plutôt que chrétienne, une origine possible de la façon qu'eut Renan de concevoir les religions, les débuts du christianisme, et même la vie de Jésus. On a exploité au delà de toute mesure, comme si Renan ne parlait pas souvent « *cum grano salis* », la douce gasconnade qu'il se permit sur le tard en attribuant une part de sa gaieté foncière à une lointaine ascendance bordelaise de sa mère, cette vive Lannionaise qui fut tant dans sa vie morale ; tel bon critique allemand de Renan estime lui-même qu'on est allé trop loin. Mais un Breton, qui pourrait avoir vu juste, croit découvrir, à la base de l'ironie renanienne tant commentée et décriée, la simple malice et bonhomie bretonne, et même, dans ce que son germanisme staëlien eut de sentimental et d'un peu court aussi, « du celtisme qui se méconnaît ». Et M<sup>me</sup> Mary James Darmesteter, qui vit de près le Renan des quinze dernières années, le disait celtique autant que Merlin ou le roi Arthur, un Breton dans le sens large du cercle de la Table Ronde.

Enfin quelques-uns de ceux qui ne l'ont pas beaucoup aimé, à l'étranger ou en France, n'ont guère admis qu'il s'appelât *a Breton of the Bretons, a Celt among the Celts*, lui qui leur paraissait être bien plutôt un Parisien fin de siècle ; ni qu'il se prit pour « la fleur de la race celtique », ce prodigue qui récoltait « dans la joie » et dépensait « brillamment » les moissons semées par les ancêtres dans le silence et l'obscurité, dans les larmes parfois, et toutes les économies de sa race. Et l'on a fait de lui comme la caricature de l'idéalisme celtique, refusant d'en voir le vrai barde et l'héritier dans ce barde à la « vieille harpe usée ». On reconnaissait qu'il a décrit la Bretagne avec amour, « avec un peu d'exagération aussi », qu'elle est restée toujours la patrie

de son cœur et de ses rêves. Mais on assurait qu'à l'époque de total nihilisme où le dilettantisme l'avait conduit, Renan a fait de sa Bretagne, sans plus, « le thème favori de ses amusements intellectuels ».

Qu'au moins comme Celte il ne fut pas dilettante, c'est ce que toute sa vie montrerait, comme un peu toute son œuvre aussi.

## II. — LA BRETAGNE DANS LA VIE DE RENAN.

*Lettres du Séminaire, Lettres Intimes*, abondent en regrets tendres du petit Breton expatrié par nécessité, parce que ses premiers succès scolaires lui ont valu, Henriette aidant, une bourse dans la capitale. Il y est, dira-t-il sans trop d'in vraisemblance, désorienté d'abord autant qu'un lama bouddhiste ou un fakir musulman transporté en un clin d'œil en plein boulevard. Il ne peut oublier ses bons prêtres du collège de Tréguier ; il a le mal de sa mère, le mal du pays. Et c'est lui qui écrira bientôt cette jolie chose, passablement hérétique, qu'on dirait déjà du Barrès : « Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine... Il faut conserver l'église, ne fût-ce que comme effet de paysage et parce que sans cela l'aspect de la vie serait trop simple et trop vulgaire. »

Au-dessus de ces « toits vulgaires » qu'on aperçoit de sa chambre, dans le Tréguier où les siens et lui ont « languï », il revoit la flèche élançée de la cathédrale, et leur misère aussi à tous dans ce Lannion qu'il n'aime guère et où sa mère était allée quelque temps abriter son malheur. Et le pays mélancolique de Trovern Bras, en Trébeurden, où il avait fait, enfant, de courts séjours. L'île de Bréhat aussi, quelques semaines d'été chez une tante, le mûrier où il se juchait pour lire, et ce repli de roc, face à la mer, où l'on portait parfois son dîner au rêveur oublieux, et que les gens de là-bas appelleront le Fauteuil de Renan.

Les vacances le ramènent, si passionnément attendues, à Tréguier puis à Saint-Malo, qu'habite le frère aîné. Vacances heureuses d'abord et ensuite angoissées, bien qu'il les dise à Henriette, en 1847, fort douces et fort agréables. La crise d'âme se noue ; en lui la vocation, la foi, plient, et les dogmes meurent, comme disait Jouffroy. Mais l'amour de la terre bretonne reste vivace.

Et pourtant jusqu'en 1885 il n'aura pas dépassé vers l'Ouest le pays de Lannion, lui qui a poussé en Orient jusqu'à Antioche, vers le désert du Sud jusqu'à Philae, au Nord jusqu'à Tromsøe.



Et la première année où il fera dans son pays natal mieux qu'une apparition, il pourra dire qu'il l'a quitté depuis quarante ans ; il y mène en 1868 sa mère, morte chez lui à Paris : une lettre à un parent constate qu'il n'y était pas revenu de vingt-trois ans.

Mais quels « élancements de cœur » parfois et « par coups », au souvenir de sa chère Bretagne où il juge impossible désormais de retourner ! A peine après la sortie de Saint-Sulpice, au début de 1846 sans doute, puisqu'il évoque le printemps breton, plus doux que partout ailleurs, disait déjà Chateaubriand, il songe « aux petits chemins de derrière, aux bords du Guindy, le chemin de Saint-Yves, à la chapelle des Cinq-Plaies, aux trois pins de la colline, au peuplier tout près de la fontaine », où sa mère lui avait arraché un livre de philosophie. Il se dit que le regret colore même ce qui est aride et sec, que les endroits les moins rians sont ceux qui lui sourient le plus. Il ajoute, vraiment désespéré, presque tragique de sincérité et cornélien de sentiment : « Et dire que c'est pour toujours, que la cruelle opinion est là qui me tiendra à jamais exilé. Et pourtant jamais je ne m'attacherai à aucune autre terre. Allons, mon âme, attachons-nous au ciel. Songe que c'est pour la vertu et le devoir que tu as sacrifié ta Bretagne et ta mère. O Dieu ! était-ce là ce que tu devais me demander ? Ne me le rendras-tu pas ? Jésus, tu dois m'aimer... » Quelques semaines plus tôt, il écrit à un ami que ce furent les jours les plus cruels de sa vie. « Figurez-vous l'isolement le plus complet, sans ami, sans conseil, sans connaissance, sans appui au milieu de personnes froides et indifférentes, moi qui venais de quitter ma mère, ma Bretagne, ma vie toute dorée, tant d'affections pures et simples. Seul maintenant dans ce monde, pour qui je suis un étranger. O maman, ma petite chambre, mes livres, mes études calmes et douces, mes promenades à côté de ma mère, adieu pour toujours !... Plus pour moi de bonheur pur. Plus de passé, pas encore d'avenir. Et ce monde nouveau voudra-t-il de moi ?... O Dieu, fallait-il me rendre le devoir si cruel ? Et l'opinion qui rira de moi ! Et l'avenir !... Oh ! qu'il m'apparaissait pâle et décoloré. L'ambition ne pouvait soulever ce voile de tristesse et de regrets qui enveloppait mon cœur. »

Ou bien il songe aux épopées, aux poèmes irlandais des saints Patrice et Brandan. Et de l'Irlande celtique le cœur ravit l'esprit vers la Bretagne aimée : « Ces moines blancs, cette terre de promesse (du poème de saint Brandan) ce voyage après l'autre monde, ah ! mon Dieu ! que cela me transporte ! Je pense à ma belle mer de Bretagne, à mes rochers de Bréhat, et j'ai presque envie de pleurer. Ah ! que je conçois bien que ces lieux aient ins-

piré ces conceptions vagues, tristes, contemplatives, pleines d'es-pérance pour l'avenir d'au-delà... Oh ! les reverrai-je, ces côtes où sont attachées mes plus belles pensées, ce rocher là-bas que je vois, cette charmante baie de Tréguier, son beau clocher, et cette belle cathédrale où j'ai porté l'habit blanc ? On rira de moi. Ah ! les méchants, ou plutôt les sots ! »

Perpétuelle piperie que nous entretenons avec nous-mêmes, dit alors du bonheur ce romantique douloureux, mais d'un roman-tisme tout moral qui bientôt protestera contre le romantisme de la forme. « Nous plaçons toujours le bonheur où nous ne sommes pas, parce que nous ne l'avons pas où nous sommes... Paris, Bre-tagne, Bretagne, Paris. Car on oublie le passé et on sent le pré-sent. » En Bretagne, aux séjours de vacances qu'il y fera encore, il souffrira et regrettera Paris. Mais à Paris il rêve à l'hirondelle « qui a son nid là-bas en Bretagne auprès de la fenêtre de maman, qui en couvant ses petits voit ma mère triste de n'avoir pas les siens, qui est témoin de tout ce qu'elle se dit et de tout ce qu'elle fait ! » Il voudrait être accoutumé au mécanisme du vers pour lui faire « une petite ode-élégie ». Et il lui dit : « Ah ! reste, reste, petit oiseau, ne quitte pas cette douce et tranquille demeure ! Ne viens pas à Paris... » La délicatesse vigoureuse du sentiment ne sauve-t-elle pas ce que ce *poème à faire*, comme eût dit Vigny, paraîtrait aujourd'hui avoir d'un peu grêle ? Un autre jour, il songe à ses deux amis de Tréguier, amis intimes de toute la jeu-nesse, qui sont venus le rejoindre à Paris chez M. Dupanloup, et dont l'un est retourné mourir en Bretagne : « Mon Dieu ! pauvre ami, où es-tu donc ? m'entends-tu, m'aimes-tu encore ? Me par-donnes-tu ? Oh ! que ton parfum est doux ! que ton visage pâle et languissant est aimable ! Et toi, mon autre ami, qui reposes là-bas sur cette jolie colline, à l'ombre de la croix du cimetière et de l'église rustique. C'est la tombe du diacre. De là tu vois Tré-guier et ces lieux que je ne reverrai plus, et la maison de maman, et tous les dimanches on va s'agenouiller sur ta tombe ! Mon Dieu ! tout cela est flétri pour moi ! »

Si l'on en croit un de ses biographes bretons, c'est par péni-tence que Renan se priva longtemps de revoir ces lieux où il y avait tant de son âme. Surtout, je pense, par une délicatesse de cœur et de conscience dont il faudra lui tenir compte. Dès 1847 (ce seront presque ses dernières vacances à Saint-Malo) il indique à Berthelot quel système la convenance lui prescrit là-bas, même une fois que sa famille et sa mère ont libéralement pris leur parti de sa vie nouvelle : « Le pays que j'habite n'est rien moins que travaillé par des besoins philosophiques. Tous les hommes y

passent au même moule, et représentent tous un type remarquable de bon sens, d'esprit positif et modéré. Toute excursion hardie dans le pays des idées y passerait pour folie ou non-sens. Les *ultra* de toute sorte y sont mal venus. Le sérieux et la probité, le médiocre en tout, excepté en bon sens et en sagesse pratique, y forment le milieu habituel de la vie. De là, en fait de croyances, religieuses, une orthodoxie raisonnable mais bornée, et au fond ignorante, telle que nous la savons, et, en politique, des instincts éminemment conservateurs. C'est un petit monde comme un autre, et je me garderai bien de le comparer à d'autres pour le préférer ou le déprécier. Que chacun vive dans sa sphère et laisse les autres vivre dans la leur ; car, bien que chacun doive croire que la sienne est de beaucoup la meilleure, les autres le croient aussi, et qui sait qui a raison ? . . . »

Deux ans plus tard, il est vrai, à la veille de son départ en Italie, la physionomie du pays de Saint-Malo semble lui être devenue « un peu antipathique ». Coin oublié du monde, et pourtant encore le point de la Bretagne où la vie est le plus active, Renan se sent là sous une influence dure, étroite et sans pensée : comme une musique où il n'y aurait que deux ou trois tons. Pas d'initiative ni d'éveil ; il se croit assuré que tout l'Ouest est ainsi : on somnole. Pas d'opinion politique. Et jusqu'à l'arrivée en Italie, la politique est le fort du Renan de 1849, comme de son ami Berthelot. D'où cette conclusion un peu bien générale, que la nullité intellectuelle et administrative des provinces est décidément le plus grand obstacle au progrès des idées modernes. Il lui arrive parfois de se figurer la politique comme les moutons des maigres pâturages bretons, de Bréhat par exemple, « attachés à un pieu central par une corde dans le rayon de laquelle ils ne peuvent brouter qu'une herbe rare. Le pâturage est épuisé, et ils n'ont pas la liberté d'aller chercher leur vie ailleurs. Non, l'esprit n'est plus là ». Renan subit alors, plus que jamais peut-être, l'action de Paris et du tourbillon qu'y a produit dans les esprits la crise politique récente. Depuis trois ans, Henriette et lui sont d'accord pour déclarer qu'on ne peut travailler en province. Il dira le contraire au congrès des sociétés savantes quarante ans plus tard, mais non sans excepter encore les *spécialistes* du genre dont il était à vingt-six ans. « Oui, quoi qu'on puisse t'offrir, lui écrit la dévouée Henriette, il faut tenir invariablement à rester habiter Paris. En ceci est tout ton avenir, cher ami, ne l'oublie jamais, je t'en conjure. » Quoi d'étonnant si lui, qui dépend des « circonstances extérieures », constate que la seule différence de Paris et de Saint-Malo influe sur son état normal ? « Le ciel ici est gris et

atone, le soleil n'est jamais net, la mer seule est vivante... »

Cependant, si par grand hasard il a quelque dissentiment passager avec Henriette, à quatre cents lieues de distance, le souvenir de Tréguier s'interpose, apaisant : « Tu blâmes ce que je ne loue pas, je loue ce que tu ne blâmes pas. Suppose que nous soyons tous deux sur la colline qui domine Tréguier, au pied de la tour de Saint-Michel. Tu regardes du côté de la mer, et moi du côté de la terre. « Je vois des champs, des vallées, une rivière, une petite ville sur le penchant, une montagne dans le lointain », dirais-tu. Et moi : « Je vois un clocher, des couvents, des maisons entourées de jardins, des navires et la mer. Si une altercation s'élevait entre nous pour savoir qui voit bien et qui voit mal, un tiers survenant pourrait sagement nous conseiller de regarder du même côté. Il est infiniment probable que nous verrions alors de la même manière. »

Qu'il s'éloigne de Paris et de la France, qu'il parte pour ce long voyage d'Italie qui d'abord l'effrayait un peu : bien vite la mer bretonne le reprendra, malgré son ciel d'une extrême atonie et ce climat qui lui enlève « presque toute capacité de produire », comme il dit encore à sa sœur, malgré rochers hérissés et vagues cassantes, où il reconnaît quelque chose de sa propre nature. Pensant aux sirènes et divinités marines de Grèce ou d'Italie, l'ingrat reniait presque ses dieux tutélaires ; l'âpreté de la Bretagne aux roches dentelées lui fait prévoir une impression tout autre des rivages méditerranéens, où est née la belle fiction de la poésie antique : « Des sirènes sur nos rochers de la Manche ! Mais elles se mettraient en pièces, les malheureuses, nues sur ces pointes aiguës ! La mythologie inspirée par ces durs rivages a dû être rude, roide, rugueuse, il faut, pour peupler ces rochers, des dieux à écailles et à carapace, à la tête aiguë et aux formes anguleuses. » Il leur reviendra quand il aura longé d'Ancône à Ravenne les bords « insignifiants » de l'Adriatique : « Pas un rocher, pas une grève, pas une vague un peu blanchissante, pas une baie ou un promontoire caractérisé : toujours le bord monotone d'un étang. Oh ! en fait de mer, rien ne vaut notre océan. Sur ce point là, je n'entends pas raison. » Ce bord de terre lui est insupportable, il se déclare définitivement irréconciliable avec la boueuse Adriatique, « elle n'est pas claire comme notre mer de Bretagne » ; avec leurs beaux estuaires, si les côtes bretonnes étaient bien éclairées, ce serait, dit-il, la plus belle chose du monde. Dix ans plus tard, de l'honnête Phrygie profonde et morale comme la Bretagne, dit M<sup>me</sup> Darmesteter, d'Amschit ou de Sour, quelle que soit la beauté du paysage et des teintes du soir, elle non plus,



la mer syrienne, ne lui fera pas oublier la sienne. Elle est étrange, et complètement inorganique ; Michelet, l'auteur de la *Mer*, ne l'aurait pas aimée : « Une côte de sable ou de rochers, toujours lavée au même endroit. Pas une algue, pas une plante marine ; très peu de coquilles, rien de cette vie multiple de nos côtes de l'Océan. » Et ce grand consciencieux écrit à Berthelot qui revient de Bretagne, voyageur séduit : « Quand j'y pense, je suis pris d'un tel sentiment de désir de retour que le devoir qui me retient ici me devient à charge. Jamais ces pays-ci ne m'ont inspiré de tels sentiments. On les admire, mais ils n'ont pas ce charme mélancolique et profond. »

La Bretagne dont le souvenir le hante et le point, c'est celle aussi de la mer *lamentable*, qu'il n'a pas assez décrite peut-être, selon E. Ledrain, parce qu'il faut aller, pour la bien voir, à quelques heures de bateau plus loin que l'aimable Tréguier ; c'est « la véritable Bretagne, celle qui mérite ce nom par la langue et la race », celle qu'il évoquait naguère en une page aussi belle que les plus belles pages du récent *La Fontaine et ses Fables* de son futur ami Taine. Quand on va, disait-il, dans la presque île armoricaine, plus avant que la région proche du continent, où subsiste un peu de la gaieté commune de la Normandie et du Maine, « le plus brusque changement se fait sentir tout à coup. Un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord, la bruyère étend au loin sa teinte uniforme, le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir, une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémisséments. Même contraste dans les hommes... une race timide, réservée, vivant toute au dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse... Il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge, et l'on ressent quelque chose des impressions que Dante nous fait éprouver quand il nous conduit d'un cercle à un autre de son enfer ».

Cette Bretagne où il n'allait plus était venue à lui. En 1857 sa mère avait rejoint le jeune ménage Renan, avec qui Henriette habitait déjà. Toute l'intimité rêveuse de son enfance bretonne rentrait en lui et le reprenait, douce dominatrice. « Ma mère, avec laquelle j'ai été si pauvre, dira-t-il pieusement, à côté de laquelle j'ai travaillé des heures, n'interrompant mon travail que pour lui dire : « Maman, êtes-vous contente de moi ? » mes petites amies d'enfance, qui m'enchantaient par leur gentillesse discrète, ma sœur Henriette, si haute, si pure, qui à vingt ans

m'entraîna dans la voie de la raison et me tendit la main pour franchir un passage difficile, ont embaumé le commencement de ma vie d'un arôme qui durera jusqu'à ma mort. » Sa mère fut tout à fait du vieux monde breton par ses sentiments et ses souvenirs, nous a-t-il conté lui-même : « Elle parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins, et une foule d'autres choses que personne au monde ne sait plus aujourd'hui. » Plus d'un biographe a montré Renan conversant avec sa vieille mère, au crépuscule, seul à seule, et se faisant dire les contes de la Bretagne ancienne. Sa chère pensée revivra en maintes pages des *Feuilles Délachées*, des *Souvenirs*, pages peut-être inspirées d'elle. Et, en 1861, après la leçon inaugurale et tumultueuse du Collège de France, c'est la vieille madame Renan que les étudiants acclament au balcon du maître encore absent.

Bien plus que le rapide et funèbre voyage de 1868 à Tréguier, ou que les semaines d'été passées en 1863 à Dinard en bordure de la Bretagne, les diners celtiques, organisés à partir de 1879 par quelques Bretons de Paris bons linguistes, et qui devinrent assez vite une sorte de « diners Renan » ou, comme dit M. Le Goffic, une gigantesque Table Ronde des lettres contemporaines, achèveront la reprise de contact entre Renan et sa Bretagne, qui bientôt l'invitera. L'on a conté l'accueil qu'elle lui fit ; Renan pouvait oublier quelques méchancetés individuelles des derniers séjours, qu'on a contées aussi. Les âmes restaient lourdes de rancunes, dit encore M. Le Goffic ; d'où tant de précautions, dans les *Souvenirs* pour éviter que personne pût s'y reconnaître. Mais à Tréguier le boulanger qui occupait le rez-de-chaussée de la maison Renan l'eut à diner au lendemain du banquet officiel, et tua pour lui une poule apprivoisée qu'il avait depuis six ans. Après Tréguier, Bréhat et Quimper le fêtèrent. Les Renan vinrent désormais pour les vacances au pays de Perros, dans cette « solitude de Rosmapamon » d'où Renan devait rentrer mourir au Collège de France.

« Dès que je leur ai parlé breton, ils m'ont tenu absolument pour un des leurs », disait Renan des gens de ce pays. Il parlait breton avec les vieux de Tréguier qu'il avait connus enfant ; avec la cuisinière d'un manoir ami ; avec une fermière de petit village, que Berthelot et lui trouvaient à faire ses crêpes de blé noir, des crêpes dont ils mangeaient ; avec un vieux barde revu à Saint-Malo dans la misère, avec de vieilles bonnes de son enfance, à qui aussi il venait en aide. Il n'avait pas oublié. Et le grand celtisant qu'était d'Arbois de Jubainville a dit tout ce

que fit pour le bien des études celtiques celui qui s'avouait marqué par son Tréguier d'un « indestructible pli », et toujours disciple des saints Corentin, Tudual, Iltud et Cadoc. Disciple égaré mais obstiné, et, comme eux, chimérique, « dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application ».

### III. — RENAN ET L'ÂME BRETONNE.

De charmantes *bretonneries*, dont lui-même souriait comme de simples propos décousus et « bribes » abandonnées, avaient entretenu, ravivé le succès des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, réunis en volume en 1883. Hommage filial à la Bretagne, entendu et senti là-bas : on n'y lit pas beaucoup, disait M<sup>me</sup> Mary James Darmesteter, mais on y sut vaguement que Renan avait bien parlé de la vieille Armorique, et attribuait tout son talent, toutes ses qualités, à ses origines celtiques. Si délicatement ému, si complet qu'ait été l'acte de reconnaissance, il ne doit pas nous en faire oublier d'autres, moins parés de grâce peut-être, non moins profonds.

Peu après ses thèses, au moment où il achevait cette *Histoire générale des Langues sémitiques* qui fut son premier grand ouvrage érudit, Renan donnait à la *Revue des Deux Mondes*, en 1854, un essai sur la poésie des races celtiques, l'un des plus heureux que nous ayons de lui. On y voit prendre forme et corps bien des linéaments épars dans les *Cahiers* et *Nouveaux Cahiers de Jeunesse*. Ce savant de trente ans offrait les prémices de son talent littéraire au pays natal auquel il n'avait guère cessé de rêver durant ses années d'érudite besogne. Qu'on ne croie donc pas qu'il n'a point aimé sa Bretagne d'amour, ni qu'il est revenu à elle sur le tard, en égoïste, pour l'annexer à sa gloire d'auteur et l'y faire servir.

« Les vieux souvenirs de cette race sont pour moi, disait-il, plus qu'un curieux sujet d'étude; c'est la région où mon imagination s'est toujours plu à errer, et où j'aime à me réfugier comme dans une idéale patrie. » L'essai eut pour lui, quand il l'écrivait, « une valeur esthétique et morale bien plutôt qu'un but d'érudition ». Même si l'idée qui le guide lui vient de Burnouf, son maître en sanscrit, elle était bonne et méritait qu'il l'appliquât. Il a vu le monde primitif ; dans la Bretagne d'avant 1830 « le passé le plus reculé vivait encore ». C'est, comme un « modèle expirant », tout le passé de sa race qu'il évoque avec tendresse, dès l'*Essai* de 1854, puis de-ci de-là dans son œuvre, quand s'offre l'occasion

d'un parallèle, d'une comparaison, si lointains, si différents que soient les peuples dont il est alors occupé. Comment a-t-on pu se méprendre à tout ce qu'il a y de gratitude émue, d'humilité apaisée dans la reconnaissance de sa dette envers ses aïeux du pauvre *clan* Renan, leur labeur prolongé, obscur, opiniâtre, le capital intellectuel et moral lentement amassé par eux, et dont il leur doit compte ? Bonnes gens venues du Cardigan sous la conduite de Fragon, vers l'an 480, ce Breton critique et rêveur, comme dit M. Henri Massis, avoue et sent qu'il pense par eux, qu'ils vivent en lui. Aux meilleurs d'entre nous il faut parfois hélas ! bien des années pour apprendre à traduire ainsi, avec une simplicité achevée, intense, les émois élémentaires dont notre conscience vit, qu'elle ignore d'abord, puis garde longtemps secrets, si elle est haute. Mais qui dira que Renan a menti ? La ville d'Is, qu'il lui semble souvent avoir au fond du cœur, qui sonne encore ses cloches obstinées, tremblantes vibrations venues de profondeurs infinies comme des voix d'un autre monde, ce n'est pas seulement « aux approches de la vieillesse » ni par l'effet d'un parisianisme mélancolique et raffiné qu'il a pris plaisir à en noter les bruits lointains, comme d'une Atlantide disparue. Heureusement pour lui, et pour nous, disait Brunetière, en lui le Breton a continué de vivre avec le philologue. Dès ses jeunes années, l'étrange survie d'une race antique dans quelques îles perdues, avec son existence propre, sa manière originale de penser et de sentir, a été pour lui le plus captivant problème d'ethnographie comparée. Les « échos lointains », les « sons divins » qu'il lui semblait grand temps de recueillir, tintaient dans son propre cœur. Au cours de ses laborieux voyages parmi les pensées des hommes, dans ce qu'il appellera modestement sa promenade à travers la vie, nous avons vu ce qu'il y a de meilleur en lui se reconnaître, s'exalter en telle ou telle grande figur qu'il étudie avec une admiration sympathique et dont il s'éprend. Comme Marc-Aurèle ou Çakya Mouni, l'Écclésiaste puis Jésus, Herder ou Goethe, saint François d'Assise, d'autres encore et, avant eux, les saints bretons ont été pour Renan de chers modèles où il croyait et désirait se retrouver un peu. Les impressions fortes que fit sur lui la Galilée vue en des circonstances presque tragiques, ont-elles ravivé les émotions de son enfance ? Son Jésus est-il, comme on a dit, un Jésus breton ? en tout cas il semble bien que Renan ait cru mieux comprendre l'âme des pêcheurs et artisans de Galilée en se rappelant les pêcheurs et artisans du Trégorrois. La partielle transfusion d'âme qui s'établit du modèle à l'artiste fait que le portrait tient de tous



deux. Pour dépeindre les Celtes, disait bien M. Raoul Allier, Renan a regardé en lui-même.

Résistance un peu vaine à l'œuvre du temps, par fidélité inutilement dévouée ; défense des causes désespérées, courses après des visions splendides prises pour des réalités ; nulle aptitude à la vie pratique, ni politique, ni même nationale, nul esprit de conquête ni désir d'expansion dominatrice ; peu d'initiative, et résignation trop aisée à la fatalité : dans ces caractères de la Bretagne historique ou légendaire, on devine ce que Renan revoyait de son être moral à lui. De même, en quelques traits bretons de patriarcale candeur dans le désintéressement, ne retrouvons-nous pas le Renan qu'on nous dépeint, fort détaché de toutes questions d'intérêt, soit au long d'une carrière lente à s'ouvrir toute grande, soit avec son éditeur de toujours, soit dans son ménage où il se bornait à constater parfois : « C'est vrai, l'argent ne paraît guère *enroulé* vers nous ! » Jugeons-nous un peu ostentatoire la généreuse folie des anciens corsaires bretons qui, rentrant chargés d'or, jettent par la fenêtre une fricassée de pistoles au peuple qui s'y brûle les doigts ? Renan l'a reconnue, plus discrète, chez les bonnes gens de Bréhat et un peu partout ailleurs en Bretagne. « Impossible de mépriser plus joyeusement toutes les lois du bon sens positif et de la saine économie », dit-il avec une sympathie évidente qui, d'autre part, entre les vertus essentielles de la race, louera surtout « ce dont notre siècle a le plus besoin », le bon sens et l'honnêteté.

Les *Cahiers de Jeunesse* déjà l'indiquaient en une belle page douloureuse, l'instinct profond des races celtiques est, pour Renan, le désir de l'inconnu. Face à la mer mouvante, ou à la tombe, désir obstiné de savoir ce qui est au delà. Ainsi le cadre de la *Divine Comédie* semble s'annexer au celtisme ; ainsi le poète breton par excellence serait l'Arioste, avec son monde doucement animé, son idéal tranquille et calme ; volontiers Renan leur adjoindrait Jeanne d'Arc, exaltée par Michelet l'année d'avant, et qui lui semble plus celtique encore que chrétienne. L'« éternelle source de folie » qu'eut au cœur la race bretonne, Renan la voit sourdre à petit bruit chez les Celtes modernes. A tous les degrés, ils ont encore la soif de l'idéal, à forme le plus souvent religieuse. Sans donner trêve à leur idéalisme, ils poursuivent une fin morale ou intellectuelle, parfois erronée, désintéressée toujours. L'idéaliste passionné qu'est Renan reprendra souvent ce trait essentiel de la race celtique, et se reprochera même de ne l'avoir pas suffisamment éclairé.

C'est en vivant de son propre fonds, retirée, solitaire,

repliée sur elle-même, avec la défiance et la haine de l'étranger, longtemps même des églises romaines, que la race celtique a pu garder jusqu'à nos jours des caractères fort accusés. Indépendance morale qui se traduit même dans le sentiment religieux, si profond soit-il. Puissance concentrée de l'imagination, du sentiment aussi et délicatesse infinie, particulièrement en matière d'amour : c'est une chose exquise entre toutes que l'amour breton, nous dit Renan, « aucune famille humaine, je crois, n'a parlé de l'amour avec autant de mystère ». Rare douceur des mœurs, qui à l'âge de la chevalerie accomplit dans le domaine de l'imagination « une des révolutions les plus singulières dont l'histoire des lettres ait gardé le souvenir » ; si l'idéal courtois, auquel accéda l'Europe presque entière, ne fut sans doute pas une création exclusivement bretonne, c'est chez les peuples bretons qu'il a trouvé son expression première.

« Bonne petite race », dit le Renan familier des vieilles années ; il lui a été dévolu un charme tout féminin, fait de bonté, de touchante sympathie pour les humbles et les créatures inférieures. Elle converse avec elles intimement, leur accorde une large part de vie morale, les associe à l'homme. Cela dès les fictions poétiques médiévales du Chevalier au lion, au faucon, au cygne, et dans la littérature ecclésiastique même ; toutes les légendes des saints de Bretagne et d'Irlande en font foi, dont celle de saint Keivin endormi à sa fenêtre les bras étendus : « Une hirondelle, apercevant la main ouverte du vieux moine, trouva la place excellente pour y faire son nid ; le saint à son réveil, voyant la mère qui couvait ses œufs, ne voulut pas la déranger et attendit pour se relever que les petits fussent éclos. » Partout épandue, une tristesse douce fait de l'histoire celte une longue plainte. Si l'âme bretonne parfois semble s'égayer, « une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire » ; ou plutôt la conscience de la race demeure sereine, « ni triste, ni gaie, toujours suspendue entre un sourire et une larme ». Avec quelle admirable maîtrise, quelle pieuse ferveur aussi le Renan de la trentième année fait aux chants bretons dont sa première vie intérieure a été rythmée, à la Bretagne elle-même, l'application ingénieuse et touchante de l'inoubliable *δακρυὸν γέλαια* homérique ! « Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des émanations d'en haut qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si

pénétrantes que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur. »

#### IV. — RENAN ET LA LITTÉRATURE CELTIQUE.

On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime, conseillait-il. On n'écrit avec autant de bonheur que des choses qu'on aime, que l'on connaît de longtemps, que l'on comprend du cœur. Qu'il fût Breton, chacun le savait, dit M. Lasserre, mais la critique ne paraît pas avoir vu « à quel point il l'était ».

Fils d'une race « essentiellement féminine », lui-même parfois se disait femme aux trois-quarts dans sa manière de sentir. La douce mélancolie bretonne subsiste longtemps chez l'exilé volontaire, et donne peut-être à son style cette limpide fluidité, cette grâce un peu languide souvent qui en est l'un des attraits inimitables, allié et comme fondu à d'autres, dus peut-être à la Grèce ou à l'Orient. Il est bien assez de la race celtique pour qu'un peu de la poésie des races celtiques revive en lui.

Dès ses derniers mois de Saint-Sulpice, il opposait aux lettres, telles que la tradition les a faites en France, la pureté *spontanée* qu'elles ont gardée en Bretagne. Plus tard, dans la « charmante littérature » que sont les chants populaires de son pays, il voit éclater bien mieux qu'ailleurs les traits caractéristiques des peuples bretons : douceur, fidélité, résignation, réserve timide. Il relève l'autorité qu'a prise dans le monde, par son sérieux, sa foi, parmi quelques nations « qui seules ont droit de faire accepter leurs héros », la petite race qui nous a donné Arthur, Genièvre, Lancelot, Perceval, Merlin, Saint-Brandan, Saint-Patrice et presque tous les grands cycles poétiques du moyen âge.

On n'ose trop discerner en son rationalisme quelque lointaine empreinte du Breton Pélage. Mais s'il fut à ce point séduit par l'attrait de l'infini, n'est-ce pas son « romantisme de Celte » qui l'y prédisposa ? M. Jean Pommier l'a pensé. Sans doute M. Lasserre aussi ; pour lui, celtisme et romantisme se tiennent par d'étroites affinités populaires, « le premier a contribué à engendrer le second », Renan fut trop Celte, les plans de la pensée, du rêve, de l'action se sont trop interférés en lui, sa conscience a passé, glissé de l'un à l'autre avec trop de fluidité, pour qu'on puisse voir en ce pur Celte, un Latin, ni même, disait-il d'abord, en ce Breton si breton par le tempérament, le caractère, la qualité d'imagination, l'orientation de la sensibilité poétique, un Français qui ne soit pas étranger à « l'Attique de la France ».

De bonne heure on le voit hanté par ce qu'il apprend de la poésie irlandaise, des légendes de Bretagne et d'Irlande, peu épiques mais émouvantes, des saints d'Irlande aussi. Les bons vieux saints de Bretagne, dira-t-il quarante-cinq ans plus tard, tous d'origine irlandaise ou galloise, sont sa grande dévotion : « Je n'aime pas beaucoup les saints modernes, je l'avoue, ils sont trop intolérants. » Parmi les religieux libéraux du Mont Cassin, en 1850, il songeait aux grands moines irlandais des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, à saint Colomban résistant aux princes barbares, « indomptable, inflexible comme une barre de fer ». L'essai sur la poésie des races celtiques n'oubliera point, non plus que les moines d'Iona, celui qui, en face des peuples germaniques ou néo-latins, sut grouper en une même famille les Kymris de Galles ou de Cornouailles, les Bretons bretonnants de France, les Gaëls de l'Ecosse septentrionale, et les Irlandais, un peu à part.

Tout en utilisant de récents travaux anglais sur les antiquités bretonnes, le Renan d'alors croit devoir venger la littérature celtique et ses belles créations légendaires de bien des ironies anglaises anciennes. Niaiseries dont s'amuse les brutes de Bretons disait-on volontiers outre-Manche ; mais Renan l'avoue, les peuples voisins les raillaient aussi. Il venge l'Irlande encore, ses fables et son église naïve, de tous les dédains superbes du puritanisme anglais. La nation « la plus fière de son bon sens » jugeait de haut le peuple « qui en est malheureusement le plus dépourvu ». Mais la vie a fait Renan plus équitable, et désabusé de vues théoriques trop absolues. Il croit voir, après 1870, l'Angleterre se *dégermanisant* « chaque jour » pour devenir plus celtique, la proportion des éléments celtiques et germaniques lui semble être la même à peu près en France et en Angleterre, et le charme de la femme anglaise « quelque chose de celtique et non d'anglo-saxon ».

Même avant que les deux Bretagnes se soient réconciliées ainsi dans son cœur fidèle et meurtri, aucune des civilisations qu'il a le mieux connues, le plus aimées, n'avait su le rendre ingrat à celle du petit pays qu'il avait perdu.

Par rapport à l'imagination des Celtes, chez qui la vie extérieure a si peu de développement, la facile expansion, l'imagination limitée des peuples méridionaux dont l'âme, « toute répandue au dehors, se réfléchit en elle-même », lui faisaient l'effet du fini comparé à l'infini. Le sentiment peut être celtique, la formule est à demi hégélienne, cousiniennne en tout cas, et l'on songe à la fois aux longues sympathies de Renan pour les façons de penser allemandes et à sa méchante humeur, jadis, sous le ciel



trop riant de Naples. De fait, à la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, à la « naïveté réfléchie » de l'Allemagne telle qu'il l'a vue à travers quelques-uns de ses livres et celui de M<sup>me</sup> de Staël, il oppose la charmante pudeur, le quelque chose d'exquis, de sobre, de voilé, que vaut à la race bretonne, comme un trésor incomparable, sa nature peu expansive et d'autant plus sensible. Mais lorsqu'il songe à sa Bretagne, c'est toute l'imagination classique elle-même qui pour lui perd de son éclat un peu dur et cru, y compris le naturalisme anthropomorphique de la Grèce et même de l'Inde, inférieur en délicatesse au parfait naturalisme celtique ; celui-là seul a « l'amour de la nature pour elle-même, l'impression vive de sa magie », et aussi le « mouvement de tristesse que l'homme éprouve quand, face à face avec elle, il croit l'entendre lui parler de son origine et de sa destinée ». Que dit Renan à Pallas Athéné, à l'heure même où il lui revient pour toujours, du sein de la barbarie ? « Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace... Le monde est plus grand que tu ne crois... Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes. » Auprès d'elle, ou assez tard après le retour, quand il revit ces radieuses journées, il évoque la Bretagne des aïeux pour un repos des yeux et de l'âme, et les vertes fontaines d'eau froide jai lie du rocher, « où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel ».

Si la Grèce a créé la mesure, la beauté parfaite, la vérité, ce sont, dira-t-il de même, « nos vertes et froides fontaines, nos forêts de chênes » qui ont aidé la race germanique à fonder « ce qui peut s'appeler honnêteté, droiture de cœur » et ce qui fut le véritable christianisme aussi. Déjà, dans le *Saint Paul* de Renan, passait le reflet d'infini que garde au fond de l'âme celtique une fontaine de fées, claire, verte et profonde. Il y avait déclaré, un peu imprudemment : « Nous autres, Celtes et Germains, la source de notre génie, c'est notre cœur. » Au regard des races celtiques, de leur sensibilité délicate et profonde, comme de la haute spiritualité indo-européenne et germanique, la conscience sémitique elle-même apparaît à Renan comme assez bornée, « claire, mais peu étendue ». Longtemps il s'est plu à confronter ainsi l'idéalisme germanique et l'idéalisme des Celtes. Il songeait à ce qu'a été la merveilleuse enfance poétique des gens de sa race. « Mythologie, lyrisme, épopée, imagination romanesque, enthousiasme religieux, rien ne leur a manqué. » Il se disait que, peut-être, l'Allemagne étant venue à la poésie, « il y a moins d'un siècle », après avoir commencé par la science et la critique, les Celtes pourraient affirmer eux aussi, par un développement inverse, le réveil de leur

race de poètes et finir, eux, par la critique et la « réflexion ». Rêva-t-il, vers 1854, d'en donner lui-même le signal et l'exemple ?

Mais dès lors, pour lui, le monde celtique se distinguait nettement de la Germanie, par l'extrême douceur de mœurs qui règne dans ses compositions idéales. Ni l'*Edda*, ni les *Nibelungen*, avec leurs « redoutables emportements de l'égoïsme et de la brutalité », ne pouvaient avoir grande part à la création de ce composé complexe que fut l'idéal chevaleresque ; le culte de la femme et de l'amour pur ne leur dut guère plus qu'à l'antiquité. A quelle date remontent les *Sagas* ? à la conversion chrétienne de régions nordiques où des Celtes avaient précédé les Scandinaves : ressemblent-elles si peu que ce soit aux légendes de saint Patrice ? Là, le christianisme imposé tard, comme du dehors, à des natures auxquelles il est antipathique, et non sans des révoltes qui durent jusqu'à Luther. Ici, la grâce qui opère, par les femmes, « par je ne sais quel charme de pureté et de douceur » et sans martyrs. De même la délicieuse manière de conter qu'eurent les Celtes tranche sur l'art sommaire et prolix de Wolfram d'Eschenbach, trop vanté d'abord par qui l'a découvert. De même encore l'exquise loyauté d'un Pérédur, le besoin de dévouement allié chez lui à une haute fierté individuelle, au sentiment profond de la justice, s'oppose aux héros germaniques tels que Beowulf, à leur barbarie dégouttante de sang et enivrée de carnage, à leur « goût désintéressé, si j'ose le dire, de la destruction et de la mort... L'homme primitif de la Germanie révolte par sa brutalité sans objet, par cet amour du mal qui ne le rend impérieux et fort que pour haïr et pour nuire ».

Longtemps aveuglé sur l'Allemagne moderne, l'idéalisme de Renan du moins gardait sa clairvoyance quand il jugeait par rapport aux Celtes les hommes de la Germanie primitive. Il est permis de croire que, plus tard, quand il vit mieux l'Allemagne nouvelle, quand il commença d'entrevoir l'Angleterre, la finesse celtique put l'aider à rasseoir son jugement.

---

# Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au XI<sup>e</sup> siècle.

Leçons professées à la Faculté des Lettres de Paris

Par François-L. GANSHOF,

Chargé de Cours à l'Université de Gand.

---

## III

### Force et faiblesse de l'Empire au milieu du XI<sup>e</sup> siècle.

La mort de l'empereur Henri III, en 1056, ouvre une période de crise qui durera deux siècles et se terminera par la ruine de l'Empire et de l'Allemagne, en tant que puissances politiques. Si l'on veut comprendre comment cette crise a pu se produire et surtout comment elle a pu entraîner semblables résultats, il importe de se rendre compte des forces dont l'autorité impériale et royale a pu disposer effectivement au cours de la période qui précède immédiatement, c'est-à-dire sous le règne d'Henri III, de 1039 à 1056.

A en juger d'après les aspects extérieurs, le règne d'Henri III produit une incontestable impression de puissance. La personnalité de ce prince qui allie l'énergie à la culture de l'esprit et de l'âme, l'autorité dont il jouit sur l'Église Impériale, toute dévouée à son service, paraissent, dans une large mesure, justifier cette impression. Et, d'ailleurs, celle-ci se prolonge lorsque l'on étudie le détail du règne.

Henri III dispose, en effet, tout au moins pendant la première partie de son règne, d'un élément de puissance qu'aucun de ses prédécesseurs n'a possédé : il est maître directement de trois

(1) Adam de Brême : *Gesta pontif. Ham.*, III, 1, 2, 5, pp. 335-337. Hauck : *K. G.*, III, 649-663.

duchés : Bavière, Souabe, Carinthie ; tout le sud de l'Allemagne dépend de lui de manière immédiate. Les domaines royaux fortement étendus, d'autre part, sous Conrad II, assuraient à sa puissance une base solide et devaient lui procurer des revenus abondants (1).

S'il y eut des révoltes — et quelques-unes furent terribles, — elles se terminèrent cependant toutes par la victoire finale de l'empereur : celle de Godefroid le Barbu et des princes territoriaux lotharingiens, comme celles de Conrad de Bavière et de Welf de Carinthie (2). L'on sait, d'autre part, quelle activité il a déployée pour maintenir ou pour rétablir la paix intérieure dans toutes les parties de l'Empire (3),

Aux frontières, dans les marches, le règne d'Henri III constitue une période de progrès pour la germanisation. Quelques expéditions militaires obligent les Slaves de la rive droite de l'Elbe à reconnaître effectivement l'autorité allemande. Plus au sud, dans les extensions que reçoit vers l'est, le long du Danube la marche d'Autriche, à partir de 1045, on assiste à une véritable colonisation germanique (4).

Dans les parties de l'Empire, étrangères à l'Allemagne, Henri III exerce encore également un pouvoir qui paraît très réel. En Italie, seule Béatrice, marquise de Toscane, fit mine, en 1055, de lui opposer une résistance sérieuse, mais il en vint à bout cette année même (5). En Bourgogne où il avait reçu, dès 1038, du vivant de son père, la couronne royale, il semble avoir également réussi, non sans devoir lutter, à faire reconnaître effectivement son autorité (6). Ainsi, de la mer du Nord et de la Baltique jusqu'au centre de l'Italie, sans aucune solution de continuité, maître des cols alpestres qui lui assuraient des communications sûres, régnait un prince dont les sujets connaissaient et respectaient la puissance.

Mais cette puissance s'exerçait même au dehors, tout particulièrement vers l'Est. Aux tentatives faites par le duc Brevis-

(1) Hampe : *Deutsche Kaisergeschichte im Zeitalter der Salier u. Staufer*, 1909 ; 9-11.

(2) Hampe : *D. K. G.*, 28-29.

(3) Herman de Reichenau : *Chronicon*, a° 1043, SS. V, 124. Lampert de Hersfeld : *Annates*, a° 1044, éd. Holder-Egger, p. 59. Steindorff : *Jahrbücher des Deutschen Reiches unnter Heinrich III*, 1874, I, 185-187, 195-196, 209, 448-451.

(4) Richter u. Kohl : *Annalen des Deutschen Geschichte*, 1890, III, 1<sup>re</sup> partie, 361-362. Steindorff : *Jahrb. des D. R. u. Heinn. III*, I, 235-236.

(5) Hampe : *D. K. G.*, 28.

(6) Hermann de Reichenau : *Chron.*, a° 1042, p. 124.



law de Bohême en vue de constituer, aux dépens de la Pologne et en toute indépendance à l'égard de l'Allemagne, un grand État slave, Henri III répond, en 1040 et 1041, par deux campagnes, dont la seconde est si complètement victorieuse que le duc de Bohême consent à une soumission absolue et prend envers le roi les engagements d'un vassal. C'était assurer à l'Allemagne, sur les états slaves de l'Est, une véritable hégémonie. Cette hégémonie apparaît, d'ailleurs, au cours des années qui suivent. Lorsqu'à la Noël de 1042, Henri III réunit une diète à Goslar, le duc de Bohême y assiste en personne, et le duc de Pologne s'y étant fait représenter par des ambassadeurs, ceux-ci sont brutalement congédiés parce que, nous dit un texte contemporain, « malgré l'ordre qu'il en avait reçu du roi, le duc n'était pas venu lui-même »; celui-ci s'empresse, d'ailleurs, de présenter des excuses pour obtenir son pardon. Quatre ans plus tard, en 1046, à la diète de Meissen, c'est encore une fois Henri III, qui tranche par voie d'autorité un conflit entre les ducs de Bohême, de Pologne et de Poméranie. Les Russes eux-mêmes, connaissant la réputation de ce puissant prince allemand, qui devait jouir, parmi les Slaves, d'un extraordinaire prestige, lui adressèrent, en 1042, à Goslar, des envoyés pour lui proposer en mariage la fille de leur grand-duc, Jaroslaw, de Kiew (1). Démarche vaine, d'ailleurs, mais caractéristique.

En Hongrie aussi, Henri III réussit, après trois campagnes, à établir, en 1044, un régime qui subordonnait ce pays à son autorité; il faisait en même temps, aux dépens de ce pays, reculer vers le Sud-Est la frontière d'Allemagne sur le moyen Danube (2).

Dans cette politique d'expansion et d'hégémonie orientale, l'Empire n'avait pas d'auxiliaire plus précieux que les chefs et les membres de l'Église. L'activité missionnaire que l'archevêché de Brême-Hambourg et les évêchés suffragants exerçaient chez les Slaves de la rive droite de l'Elbe, comme dans les pays scandinaves, y était le facteur le plus actif de la pénétration germanique. Il en était de même en Hongrie où les chefs de l'Église, Allemands ou ayant subi l'influence allemande, sont tenus par la population pour des agents de domination étrangère. Mais c'est en Bohême que cette action de l'Église au ser-

(1) *Annales Altahenses*, a<sup>1</sup> 1041-1043. 1046; SS. XX, 795-798, 802. Lampert de Hersfeld, a<sup>o</sup> 1043, p. 58.

(2) *Ann. Allah* a<sup>1</sup> 1044, 1045, pp. 799-802; Herm. de Reich: *Chronicon*: h. a<sup>1</sup>, pp. 124-125. Richter et Kohl: *Ann. d. D. Gesch.*, III, 1, pp. 339-341, 344-345, 348-349, 353-356, 359-361.

vice de l'Empire, apparaît avec le plus de netteté : si, en 1041, Henri III parvint à réduire le duc Bretislav à l'obéissance, il semble bien que son succès ait été dû à l'intervention de l'évêque de Prague, Sévère, agissant sous la pression de son métropolitain, l'archevêque de Mayence, Bardon (1).

Les théâtres que nous avons indiqués ne sont pas les seuls où paraissent se manifester la puissance d'Henri III et ses aspirations à l'hégémonie. Il est notamment permis de se demander si son mariage avec Agnès de Poitou, contracté en 1043, n'avait pas d'arrière-pensées politiques : ne s'agissait-il pas de s'assurer, contre le roi de France Henri I<sup>er</sup>, l'appui du beau-père de sa femme, le puissant Geoffroy Martel, comte d'Anjou et régent de Guyenne. Peut-être était-ce un moyen de rendre inopérantes, par une éventuelle pression intérieure, les visées que les textes prêtent à Henri I<sup>er</sup>, sur la Lotharingie (2).

Mais c'est la politique ou plutôt la façon d'agir d'Henri III à l'égard de la Papauté, qui produit le plus fortement cette impression d'extraordinaire puissance, dont nous avons parlé. Le Saint-Siège était, au cours de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, tombé dans une décadence profonde ; la désignation des papes était un objet de dispute entre de grandes familles romaines, parmi lesquelles les comtes de Tusculum, tenaient la première place ; dans tout le clergé romain, assure Bonizo de Sutri, on n'eût pu, d'ailleurs, trouver à cette époque un clerc qui ne fût ou illettré, ou simoniaque ou concubinaire ! L'anarchie était telle qu'en 1046, Rome donnait à la Chrétienté le scandale d'avoir trois papes : Benoît IX, Grégoire VI et Silvestre III. Henri III passe les Alpes, réunit un synode à Sutri, qui dépose Grégoire VI et Silvestre III, un autre à Rome, qui fait de même pour Benoît IX. Puis sous sa pression il fait élire pape Suidger, l'évêque de Bamberg, sous le nom de Clément II et celui-ci le couronne empereur le jour de Noël. Voilà Rome traitée comme un évêché allemand ; un évêque de l'Église Impériale occupe le siège de Saint-Pierre (3).

(1) *Ann. Allah.*, a<sup>o</sup> 1041 et 1046, pp. 795 et 803. Herm. de Reich : *Chronicon* a<sup>o</sup> 1046, p. 126. *Annalista Saxo*, a<sup>o</sup> 1042, SS. VI, 685. Hergenröther : *Handbuch der Allgemeinen Kirchengeschichte*, 1913, II, 285-302. Hampe : *D. K. G.*, 27.

(2) *Ann. Allah.*, a<sup>o</sup> 1042-1044, pp. 796-801. Anselme : *Gesta pontificum Leodiensium*, c. 61, SS. VII, pp. 225-226.

(3) *Annales Corbeienses*, a<sup>o</sup> 1046 ds. Jaffé ds. *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, I, 39. Herm. de Reich : *Chron.*, a<sup>o</sup> 1046, p. 125-126. Bonizo de Sutri : *Liber ad amicum*, V ; *Libelli de lite*, I, 586. R. L. Poole : *Benedict IX and Gregory VI* ; *Proceedings of the British Academy*, 1917-1918, 201-218.

C'est bien, d'ailleurs, ce qu'entend l'empereur, qui prend aussitôt le titre de patrice pour marquer qu'à l'avenir c'est encore lui qui exercera l'influence décisive sur les élections pontificales (1). Et il en est effectivement ainsi : à Clément II succède Damase II en 1048, c'est-à-dire Poppon, évêque de Brixen ; puis, sous le nom de Léon IX, Brunon, évêque de Toul ; enfin Gebehard, évêque d'Eichstätt, qui fut Victor II. Chacun fut désigné en réalité par l'Empereur, quelquefois après une longue vacance du siège (2).

On conçoit que la puissance d'un prince, qui dominait ainsi jusqu'à la tête de l'Eglise universelle, ait fasciné bien des esprits et qu'elle ait provoqué l'admiration de certains érudits allemands modernes, dont l'un — et non le moindre — M. Alb. Hauck, — a été jusqu'à prononcer le nom de Charlemagne (3) !

Mais à y regarder de plus près, on se rend compte, avec M. Hampe, que la force réelle de l'Empire ne correspondait pas à ces brillantes apparences (4).

Si l'on considère notamment les moyens dont disposait Henri III pour faire une politique de si vaste envergure, — les *Machtmittel*, dont parlent volontiers les historiens allemands, — on est frappé de la disproportion existant entre eux et le but poursuivi.

Prenons, par exemple, les finances. De quelles ressources dispose l'empereur ? Exclusivement de celles que peuvent lui fournir ses domaines et les domaines ecclésiastiques. Car il n'y a pas d'impôts royaux et quand, en 1084, Henri IV, pour la première fois, tentera de créer une contribution générale à charge des villes, il rencontrera une opposition violente (5). Nous ne savons au juste — car il n'y a guère de textes nous renseignant de manière sûre pour notre époque — quelle pouvait être l'importance des prestations que les domaines royaux ou ecclésiastiques fournissaient à l'empereur. Mais nous savons que ces *servitia* se faisaient surtout en nature : têtes de bétail, boisson, provisions de bouche diverses. C'est ce qui explique à quel point les ressources du roi sont précaires et ses possibilités politiques limitées : lors de la troisième guerre de Hongrie,

(1) Steindorff : *Jahrb. des D. R. u. Heinr.* III, I, 316-317. Hauck : *K. G.* III, 591-592. Hampe : *D. K., G.*, III, 20-21.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 593-594, 620-622.

(3) *K. G.* III, 575.

(4) *D. K., G.*, 17.

(5) Zeumer : *Die deutschen Städtesteuern im 12 u. 13. Jahrhundert*, 1879 ; p. 161. Schröder : *Deutsche Rechtsgeschichte*, 5<sup>e</sup> éd., 1907 ; 555.

une disette rend impossible l'entretien d'une armée qui eût compris autre chose que les contingents des régions immédiatement intéressées, Bavière et Bohême. Sans doute certaines abbayes, certains évêchés, et peut-être aussi, déjà, d'une manière générale, les domaines italiens fournissaient-ils de l'or et de l'argent. Mais certainement en quantité tout à fait insuffisante : en 1044, toujours lors de la troisième guerre de Hongrie, Henri III manque à tel point de ressources qu'il est obligé de chercher du crédit auprès de l'Église et de vendre à réméré à l'Église de Worms son domaine de Rodensleben, pour obtenir vingt livres d'or et vingt marcs d'argent, qu'il sera, d'ailleurs, impuissant à rembourser (1).

Les moyens militaires ne sont pas beaucoup plus considérables que les moyens financiers. En dehors de sa garde personnelle, des vassaux et des *ministeriales* des domaines royaux, il ne peut compter que sur les contingents de l'Église Impériale et sur ceux des ducs et des comtes. Bien que nous manquions d'informations précises pour le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, il ne semble pas que ces effectifs puissent être très considérables, ni surtout très fixes. Le contingent du duc de Bohême est pour le XI<sup>e</sup> siècle évalué à trois cents chevaliers, mais c'est une évaluation. Évaluation, aussi, que nous citons à titre de comparaison, les sept à huit mille chevaliers qui constituaient sans doute l'armée d'Otton I<sup>er</sup> en 955 à la bataille du Lechfeld contre les Hongrois. Nous avons des chiffres pour l'époque d'Otton II : l'état des effectifs d'une armée de secours envoyée en Italie en 981 ; elle compte deux mille quatre-vingts chevaliers, quatorze cent quatre-vingt-deux fournis par les princes ecclésiastiques, cinq cent quatre-vingt-dix-huit fournis par les princes laïques (2). Utilisons — on le peut — cette donnée pour l'époque d'Henri III ; doublons ou triplons le chiffre ; on arrive à quatre, à six mille chevaliers. C'est peu pour faire une politique d'hégémonie, peu pour se maintenir comme maître en Allemagne, en Italie, en Bourgogne.

Lorsque après ce rapide coup d'œil sur les moyens de gouvernement, l'on procède à un examen critique des principaux évé-

(1) *Ann. Allah.*, a<sup>o</sup> 1044, p. 799. Schannat : *Historia episcopatus Wormatiensis*, 1734, *Codex probationum*, n<sup>os</sup> 59 et 62. A. Schulte : *Das Verzeichnis der königlichen Tafelgüter u. Servitien von 1064/65*, *Neues Archiv*, 41, p. 571-574. Haller : *Das Verzeichnis der Tafelgüter des Römischen Königs*, *Neues Archiv*, 45, p. 49. Heusinger : *Servitium regis in der Deutschen Kaiserzeit*, *Archiv f. Urkundenforschung*, VIII, 37, 38, 51-55.

(2) *MM. G.G.*, *Constitutiones et acta publica imperatorum et regum*, I, n<sup>o</sup> 436. H. Delbrück : *Geschichte der Kriegskunst*, 1907, III, 95-99, 113.



nements du règne d'Henri III, on se confirme dans l'impression que la force de l'Empire, vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, est moins grande qu'on ne le croyait tout d'abord.

Il est notamment surprenant de constater combien Henri III a été empêché de conserver les avantages multiples que la succession paternelle ou les événements de son propre règne avaient réunis dans sa main. Il avait, nous l'avons vu, réuni sous son autorité directe les duchés de Bavière, de Souabe et de Carinthie ; la campagne de 1043 contre la Hongrie lui avait valu l'acquisition de territoires en avant de la marche d'Autriche ; en 1046 la mort du marquis Ekkehard II de Meissen rendait trois marches vacantes, à l'est de la Thuringe et de la Saxe. Les circonstances étaient donc favorables à la constitution d'un gouvernement direct dans un domaine royal extrêmement étendu. Henri III n'en put rien faire : successivement les trois duchés furent attribués à nouveau ; les terres acquises sur la Hongrie furent constituées en une marche nouvelle et les marches d'Ekkehard de Meissen furent distribuées à Dedi de Wettin et à Guillaume de Weimar (1). C'était rendre le morcellement de l'autorité royale plus grand qu'à la mort de Conrad II.

Il semble que l'un des facteurs qui aient le plus contribué à produire cet affaiblissement considérable de la puissance de l'Empire doive être cherché dans l'existence même, au sein de celui-ci, de territoires non allemands. L'Italie, la Bourgogne, dans une certaine mesure la Lotharingie elle-même, ont absorbé les forces de l'Empereur et l'ont empêché de se donner entièrement au gouvernement de l'Allemagne. Loin de voir dans la soumission de ces territoires à l'Empire, une marque de la force de celui-ci, il faut y voir une cause de faiblesse. Pourquoi Henri III a-t-il rétabli les duchés de Bavière et de Carinthie ? Parce qu'il fallait pour les défendre contre les Hongrois un pouvoir local fort ; le roi lui-même étant retenu par le soin de pacifier la Bourgogne (2). Pourquoi, en 1045, nomme-t-il à nouveau un duc de Souabe ? Parce qu'il faut sur place un pouvoir fort pour résister aux soulèvements éventuels qui seraient provoqués dans le pays, par les troubles tout voisins de Bourgogne et de Lotharingie (3).

Et l'Italie ? Elle aussi a sa part de responsabilité : les deux

(1) *Ann. Allah.* a<sup>o</sup> 1042, 1045, p. 797 et 801. Richter et Kohl: *Ann. d. D. Gesch.*, III, 1, 343, 349, 366. Hampe: *D. K. G.*, 25-26.

(2) *Ann. Allah.*, a<sup>o</sup> 1042, p. 797. Herm. de Reich.: *Chron.*, a<sup>o</sup> 1042, p. 124.

(3) *Ann. Allah.*, a<sup>o</sup> 1045, p. 801. Herm. de Reich.: *Chron.*, a<sup>o</sup> 1045, p. 125.

séjours prolongés qu'y fait l'empereur, l'empêchent de se vouer en Allemagne à la tâche de pacification qu'il a entreprise, si bien qu'à la fin de son règne, les guerres privées sévissent avec vigueur (1). Le second séjour en Italie faillit, d'ailleurs, coûter à Henri III le trône : un complot mené par les ducs de Bavière et de Carinthie, en 1055, fut bien près de réussir en son absence (2).

La soumission de la Hongrie, acquise en 1044, ne devait pas être non plus particulièrement profitable à l'Empire. Deux ans plus tard, en 1046, un soulèvement terrible en chassait tous les partisans de l'Allemagne, le roi Pierre et les évêques en tête (3).

Il y avait, cependant, dans l'organisation, dans la structure de l'Empire, une cause de faiblesse plus grande encore. Nous avons signalé antérieurement déjà que ducs, marquis et comtes avaient une tendance à se conduire bien moins en agents du pouvoir public qu'en princes territoriaux. Cette tendance contre laquelle Conrad II et Henri III ont lutté avec une énergie sauvage fait néanmoins des progrès ; l'insubordination grandit et sa répression devient de jour en jour plus difficile. Conrad II, pour vaincre la rébellion d'Ernst II, duc de Souabe, n'avait dû faire appel qu'à ses forces militaires et avait été servi par les comtes mêmes de la Souabe, fidèles à leur devoir (4). Quel changement lors des soulèvements répétés de Godefroid le Barbu, duc de Haute-Lotharingie, contre Henri III, de 1044 à 1049 : tout un groupe de comtes lotharingiens, agissant uniquement en princes territoriaux, les comtes de Louvain, de Hainaut, de Hollande, de Namur participent à la lutte dans le camp du rebelle. Pour en venir à bout, les forces militaires de l'Empereur ne suffiront pas ; il faudra, en 1049, l'intervention personnelle du pape Léon IX (5). Et ailleurs, en Allemagne, quelle insubordination ! Au prix de quels sacrifices et de quels risques, Henri III est-il venu à bout des ducs Conrad de Bavière et Welf de Carinthie, installés par lui-même dans ces charges et rebelles à partir de 1052 (6) ? Quelle fermentation en Saxe, où Henri III, en 1047, faillit être assassiné par le frère du duc, jaloux de la protection accordée à l'archevêque Adalbert de Brême-Hambourg (7) !

(1) Hampe : *D. K. G.*, 18.

(2) Hampe : *D. K. G.*, 29.

(3) *Ann. Altah.*, a° 1046, p. 503. Herm. de Reich : *Chron.*, a° 1046, p. 126.

(4) Wipo : *Gesta Chuonradi imperatoris*, c. 20 et 28, SS. XI, pp. 267 et 269.

(5) Pirenne : *Histoire de Belgique*, I, 3<sup>e</sup> éd., 1909, p. 79.

(6) Hampe : *D. K. G.*, 28-29.

(7) Hampe : *D. K. G.*, 27-28.

Il y avait enfin, vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, dans l'organisation de l'Empire, un rouage essentiel, qui se trouvait gravement menacé : l'Église Impériale. Nous avons vu comment elle constituait réellement la pièce maîtresse du système politique.

Or le XI<sup>e</sup> siècle voit se manifester dans l'Église toute une série d'aspirations à une purification, à une réforme profonde. Ces divers courants ont chacun leur originalité, leurs caractères propres : le clunisien diffère du lorrain et celui-ci de l'italien. Mais tous visent l'extirpation des abus qui souillent l'organisation ecclésiastique. Parmi ces abus il en est un dont nous avons déjà parlé, la simonie, c'est-à-dire l'acquisition contre espèces des charges ecclésiastiques. La simonie est au centre de l'objectif d'attaque de tous les réformateurs. Le pape Léon IX prend des mesures contre elle, devancé, d'ailleurs, en ce point par l'empereur Henri III lui-même, gagné aux idées de réforme de l'Église et qui, dès 1046, avait promulgué un édit contre les pratiques simoniaques (1). Mais, dépassant la simonie, les réformateurs s'en prirent aux institutions même qui la permettaient, avant tout à la nomination aux charges ecclésiastiques par des laïcs : Léon IX réclame déjà la réalité d'une véritable élection épiscopale (2). Le cardinal Humbert de Moyenmoutier va plus loin et proteste contre l'investiture royale par la crosse et l'anneau (3). On ne pouvait s'arrêter en chemin ; la raison d'être de cette collation de la charge par le roi, étant le service dû par l'évêque à l'État, les réformateurs s'en prendront à ce service même. Pierre Damien a très bien vu que le fait le plus grave c'est que le choix des évêques se trouve conditionné par ce service (4) ; un peu plus tard le cardinal Deusdedit dénoncera, en termes véhéments, le caractère anticanonique de ces prestations et assimilera tout service de cour à de la simonie (5).

A la base de tout ce mouvement dont les conséquences doivent, on le voit bien, se révéler incompatibles avec le maintien de l'Église Impériale, il y avait cette idée que la puissance laïque était là pour défendre l'Église, mais qu'à celle-ci, infi-

(1) Humbert : *Adv. Simoniacos*, III, 7 ; *Libelli de lite*, I, 206. Raoul Glaber, V, 6, 525, éd. Prou, pp. 133-134. Steindorff : *Jahrbücher des D. R. u. Heinr. III*, I, 309-311 et 497-500. Hauck : *K. G.*, III, 600-610. P. Fournier : *La Réforme grégorienne*, Journal des savants, 1926, pp. 16 et suiv.

(2) Hauck : *K. G.*, III, 613-615.

(3) *Adv. Simoniacos*, III, 6 ; *Libelli de lite*, I, 205.

(4) *Epistolae*, I, 13 ; Migne : *Patrologia latina*, CXLIV, col. 219-223. Carlyle : *A history of Mediaeval political theory in the West*, IV, 1922, pp. 58-59. Fliche : *Réf. grég.*, I, 216.

(5) *Libellus contra invasores*, c. 15 ; *Libelli de lite* II, 314. Waitz : *D. V. G.*, VI, 341, 380.

niment supérieure, il importait de commander à l'autre (1). Ce qu'il y a de particulièrement grave, c'est que ces tendances, dès le règne d'Henri III, pénètrent dans l'Église Impériale elle-même, surtout en Lotharingie. L'évêque de Liège, Wazon, en est profondément imbu : invité à juger avec d'autres évêques, sous la présidence de l'empereur, l'archevêque de Ravenne, accusé de négligence dans le gouvernement de son diocèse, il s'y refuse : En matière ecclésiastique, assure-t-il, seul le Souverain Pontife est compétent et l'ordre de juger donné par l'empereur ne peut y contraindre un évêque. C'est au Pape seul que celui-ci doit obéissance, à l'empereur il ne doit que la fidélité, et seulement dans les choses du siècle (2).

Cette fidélité, d'ailleurs, Wazon en donne des preuves éclatantes en défendant la Lotharingie et tout particulièrement Liège contre les ennemis de l'empereur lors de la révolte de Godefroid le Barbu (3). Il était donc en état de faire la distinction, sans être amené à trahir l'empereur.

Mais cette distinction dans la pratique sera souvent bien difficile à faire. Lorsque la Papauté dont l'autorité, depuis Léon IX, va sans cesse grandissant, reprendra pleinement conscience du caractère universel de sa mission et entendra exercer sur les évêques un pouvoir exclusif, la distinction ne sera plus possible. Beaucoup d'ecclésiastiques — pas tous ! — sacrifieront la fidélité au roi. Ce sera, en tout cas, la division dans l'Église Impériale, son affaiblissement et fatalement le commencement du déclin politique de l'Empire trop étroitement uni à l'Église Impériale pour pouvoir se passer d'elle. Ce déclin commence avec la minorité d'Henri IV, mais on a pu voir qu'il était déjà en pleine préparation au cours de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

(1) Cardinal Humbert : *Ado. Simoniacos* III, 21 et 29 ; *Libelli de lite*, I, 225-226, 235-236.

(2) Anselme : *Gesta pont... Leod.*, 58, p. 224. Fliche : *Réf. grég.*, I, 113 et s.

(3) Anselme : *Gesta pont... Leod.*, 54-55, pp. 221-223.



# Un grand poète de la vie moderne : Emile Verhaeren

(1855-1916).

Cours de M. Edmond ESTÈVE,

*Professeur à la Sorbonne.*

---

## III

### Les années de crise : la trilogie du désarroi et la trilogie de l'amour.

Ainsi que je le disais à la fin de la précédente leçon, il y a eu, dans la vie de Verhaeren, une crise — c'est la première et c'est la seule — de trouble, d'angoisse, de dépression et de pessimisme. Il est difficile de dire exactement quand elle a commencé. Certains biographes du poète en reportent l'origine au temps où s'imprimaient les *Moines*, en 1885 ou 1886, peut-être même au temps où le livre a été composé et jusqu'en 1884. Il y a, en effet, dans les parties du recueil où s'exprime le plus directement la sensibilité du poète, dans les *Soirs religieux*, une inclination apparente à entrelacer des images mélancoliques : peupliers pâles penchant sur l'eau noire leur profil triste, cloches d'angélus sonnant la souffrance éparsée dans le monde, silence vespéral que traverse, comme un cri d'agonie, un cri d'oiseau. Cette recherche de mélancolie tient-elle aux secrètes dispositions de l'auteur ou à la couleur générale du sujet qu'il a choisi ? On peut se le demander. En revanche on n'hésite pas sur la date à laquelle la période que nous abordons s'est close. Elle n'a pas duré au delà de 1891. C'est donc cinq ou six ans, sept au plus, de la vie du poète dont il s'agit de faire l'histoire, en essayant d'interpréter, à la lumière des indications biographiques que nous possédons, les œuvres qui ont été conçues et mises au jour au cours de cette crise.

## I

Ce ne fut pas seulement une crise morale. Ce fut aussi une crise physiologique. Celle-ci ne fut pas sans doute la cause déterminante, du moins la cause unique et exclusive, de celle-là. Mais elle concourut à la faire naître, et elle en aggrava les effets. Verhaeren

était doué, nous le savons, d'une organisation très nerveuse, très excitable. Le genre de vie qu'il menait, depuis son établissement à Bruxelles, était plutôt de nature à surexciter encore ses nerfs qu'à les calmer. Faut-il prendre à la lettre ce que disent ses biographes, — ce qu'à l'occasion il a laissé entendre lui-même, — du régime pantagruélique qui aurait, d'excès en excès, conduit à la dyspepsie un estomac naturellement délicat ? Tous ces excès, dont on fait grand état, se réduisaient probablement à des veilles trop prolongées, à des séances de travail trop intense, à des stations trop fréquentes dans les brasseries, à des discussions sans fin sur la poésie et sur l'art. Le surmenage cérébral y avait autant de part au moins que le surmenage stomacal. Toujours est-il que le poète en était devenu tout à fait neurasthénique. Il ne pouvait plus supporter aucun bruit. « Il fallut enlever la sonnette de la porte, parce qu'elle l'effrayait ; les habitants de la maison durent changer leurs chaussures pour des pantoufles de feutre ; les fenêtres furent fermées à cause du bruit de la rue (1). » Cette impressionnabilité malade n'empêchait pas Verhaeren de lire ni d'écrire, ni de voyager. Il collaborait à quatre ou cinq revues de littérature et d'art. Il visitait la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne. Il séjournait à Londres. Mais il aurait été bien étonnant que ses dispositions physiques n'eussent pas donné à son imagination un coloris approprié et à ses pensées un tour nouveau.

Cette propension aux idées noires fut aggravée encore par des chagrins intimes. En 1888, Verhaeren, à quelques mois d'intervalle, perdit son père et sa mère. Ce n'était pas là sa première rencontre avec la mort. Parmi ceux dont il avait « vu seul et consolé les agonies » il y avait eu, quelque dix ans plus tôt, la tante Amélie, la « douce et volontaire tante » qui l'aimait tant, qu'il avait tant aimée, et dont il avait gardé un si vif souvenir qu'il pouvait dire en pensant à elle : « Toute mon enfance est restée comme pendue à ton cœur (2). » Mais on ne s'habitue point à ces séparations déchirantes. « Aux funérailles de sa mère, dit de Verhaeren un témoin oculaire, je vis marcher dans le cortège funèbre un homme de trente-trois ans, grand et maigre, au dos voûté, aux moustaches interminables, à la démarche lourde, dont la figure ravagée, sabrée, me frappa à tel point qu'elle m'est restée vivement présente (3). » Dans ses poèmes de cette époque, Verhaeren n'a fait aucune allusion à ses deuils de famille. Sans

(1) Stefan Zweig, *Émile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, Paris, 1910, p. 79.

(2) *Impressions*, première série, Paris, 1926, p. 46.

(3) Jos. de Smet, *Émile Verhaeren*, 1<sup>re</sup> partie, Malines, 1922, p. 137.

doute était-il de ceux qui se refusent, par pudeur, à prendre pour matière de leur art des émotions qui ont un caractère intime et sacré, et qu'on ne saurait mettre en vers sans risquer de leur donner une forme banale. Mais il est bien permis de croire que, dans cette attitude brisée, dans cette expression découragée qu'on nous décrivait tout à l'heure, entraient pour une bonne part le chagrin qu'il éprouvait d'avoir perdu les siens et le sentiment de solitude, de délaissement, d'abandon que nous cause la disparition de ceux à qui nous devons la vie et dont l'affection, de loin ou de près, nous entoure à tout instant. « Il se mit, dit-il en parlant d'un personnage qui n'est autre que lui-même, à songer aux heures les plus noires de sa vie, surtout à ces morts qu'il avait tant aimés dans l'enfance. Seul aujourd'hui, dans ce retrait banal de garni, il restaurait l'existence douce des baisers et des caresses et l'autrefois candide et frais de la famille. A tous, il leur avait fermé les yeux, à son père, à sa mère et à cette admirable femme de tante adorée dont il avait placé l'image au-dessus de son lit... Et se sentir si vide de toute tendresse, alors pourtant qu'il se découvrait et qu'il se sentait un cœur exaspéré d'amour et si contradictoirement bon à certaines heures, fit affluer en lui des marées de tristesse immense et grise... (1) »

Mais la cause la plus certaine et la plus profonde du désarroi moral dans lequel il se trouva vers cette époque, ce fut la subversion totale et la ruine des idées sur lesquelles, jusque-là, il avait vécu, sans avoir jamais songé, avant sa vingt-cinquième ou sa vingt-sixième année, ni à les mettre en doute ni même à en discuter la valeur. Il était né dans une famille extrêmement pieuse. Toutes les pratiques de dévotion y étaient en grand honneur. Chaque matin, on assistait à la messe. Chaque soir, on récitait en commun les prières et le chapelet. Père, mère, tante et oncle faisaient partie de toutes les confréries de la paroisse. M. Verhaeren et son beau-frère étaient les champions du parti catholique à Saint-Amand. On sait déjà dans quels sentiments Verhaeren fit sa première communion. Il faut, pour en mesurer toute la vivacité, le laisser parler lui-même :

Oh ! comme alors mon cœur était anéanti  
 Dans la douceur et la ferveur !  
 Comme je me jugeais pauvre et indigne  
 De m'en aller si près de Dieu !  
 Comme mon cœur était doux et pieux  
 Et rayonnait parmi les grappes de sa vigne !  
 Je me cachais pour sangloter d'amour ;  
 J'aurais voulu prier toute ma vie,

(1) *Impressions*, Première série, p. 21.

A l'aube, au soir, la nuit, le jour,  
 Les mains jointes, les deux yeux ravis  
 Par la tragique image  
 Du Christ vers moi saignant tout son pardon (1).

Au collège Sainte-Barbe, comme à l'Université de Louvain, il s'était tout naturellement entretenu dans les habitudes de piété contractées dès l'enfance. C'est de son séjour à Bruxelles que date son changement. Dans le milieu nouveau où il se trouvait plongé, il eut assez vite fait, semble-t-il, de perdre la foi. Un autre n'en eût pas été, peut-être, autrement affecté ; il aurait laissé ces choses s'effacer d'elles-mêmes de sa mémoire ; ou il aurait remplacé la religion du Christ par la religion de l'art ; ou bien encore, tout en cessant de croire, il aurait continué de goûter la pénétrante poésie incluse en ses croyances d'autrefois ; suivant un mot fameux, il aurait vécu du parfum d'un vase vide. Mais Verhaeren n'avait le tempérament ni d'un indifférent ni d'un dilettante. Il avait horreur de l'incertitude ; il ne pouvait demeurer en suspens. Il lui fallait une foi. Il souffrait moins d'avoir perdu celle de son enfance que de ne pouvoir immédiatement lui en substituer une autre. Au bout de quelques années, il y arriva. Mais ce ne fut qu'après avoir lu bien des philosophes, comparé bien des systèmes, subi bien des heures de découragement et de doute. De ces impressions douloureuses, sa poésie, nous le verrons, nous a conservé la trace. Mais son état d'esprit apparaît peut-être plus clairement encore dans ces confidences adressées à un ami, au lendemain de la publication des *Moines*, en plein développement de cette crise dont nous avons entrepris l'histoire :

Si je croyais, je travaillerais ma vigne, j'en arracherais les non-sens de conduite ; mais j'ai passé plus près du Christ que je ne suis maintenant, et peut-être, dans ce que je fais maintenant, y a-t-il un peu de rage de ne pouvoir croire. Et comme tout se lie et se complique, je suis d'autant plus triste de ne pouvoir prier que je vois mes parents résignés, calmes, bors, doux et priant autour de moi. Cela me met du feu dans le cœur contre Dieu. Je me juge mauvais, et alors cet emportement de haine vis-à-vis de moi se tourne vis-à-vis de tout et me replonge, après mes récriminations et mes colères muettes et dissimulées, dans des chutes de pardons implorés soudain et une mélancolie que j'écrase parfois sous une joie bruyante (2).

Les dispositions de corps et d'âme où se trouvait Verhaeren à cette époque — neurasthénie, angoisse métaphysique, noire mélancolie — le rendaient singulièrement sensible aux souffles nouveaux qui commençaient justement à se répandre dans l'at-

(1) *Les Tendresses Premières : Les Pâques.*

(2) Lettre à Georges Khnopff, du 26 juin 1886 (*Impressions*, 1<sup>re</sup> série, p. 27).



mosphère littéraire. Baudelaire, qu'il connaissait déjà, mais à qui il semblait s'être assez peu intéressé jusqu'alors, prenait de plus en plus, en ces années quatre-vingts, sur les jeunes poètes français, l'ascendant qu'il n'a pas cessé d'exercer depuis lors. Verhaeren le relut et y prit goût. Il découvrit Verlaine et Mallarmé. A ce moment, sous l'influence de tels maîtres, et par besoin de réagir contre le positivisme et le réalisme qui, depuis trente à quarante ans, étaient en faveur, se dessinait le mouvement idéaliste et mystique qui, sous le nom d'école décadente, puis sous celui plus large et plus significatif de symbolisme, devait atteindre son point culminant dans les dix dernières années du siècle. Ceux qui en prirent la tête ne bornaient pas leur ambition à retremper l'inspiration poétique à des sources encore non ouvertes. Ils prétendaient doter la poésie de moyens d'expression inusités, rajeunir son vocabulaire, renouveler ses tours et ses images, élargir ou même rompre ses formes traditionnelles, instaurer une métrique affranchie de toutes lois. Avec l'amour de la nouveauté et le goût de l'outrance qu'il portait en toutes choses, — « J'aime, disait-il, l'absurde, l'inutile, l'impossible, l'affolé, l'excessif, l'intense (1) », — Verhaeren ne pouvait manquer d'apporter son adhésion enthousiaste à l'idéal symboliste. Il fut de ceux qui aux côtés ou à la suite de Jules Laforgue, de Moréas, de René Ghil, de Gustave Kahn, entreprirent de le réaliser. Il collabora au *Scapin*, à la *Vogue*, aux *Écrits pour l'art*. Il composa des poèmes en prose, tourmentés et visionnaires. Il déclara hautement « s'insurger contre toute forme réglementée » (2), et se mit à écrire en vers libres. Surtout il se complut dans sa souffrance, il l'approfondit, et, comme il dit lui-même, il la « cultiva » (3). Il conçut l'art — son art à lui — comme « l'expression d'une crispation contre l'hostilité d'une idée, celle du bonheur, crispation quotidienne, profonde, silencieuse, contenue, mais qui se rompt en des livres soudains » (4). Ces livres, ce furent les trois recueils aux titres éloquents que j'énumère dans l'ordre où ils ont paru, de 1887 à 1890 : les *Soirs*, les *Débâcles*, les *Flambeaux noirs*.

## II

Ces trois livres non seulement ont paru à des intervalles très rapprochés, mais ils sont liés très étroitement entre eux et répon-

(1) *Impressions*, première série, p. 12.

(2) *Ibidem*, p. 25.

(3) *Ibidem*, p. 12.

(4) *Ibidem*, p. 12.

dent, dans la pensée du poète, à un dessein, parfaitement arrêté. Il y a de l'un à l'autre une gradation : gradation dans la tristesse, gradation aussi dans l'art avec lequel cette tristesse est présentée. Le premier, qui porte en sous-titre *Décors liminaires*, est uniquement un recueil d'images. Le poète se borne à exprimer son état d'âme par des visions appropriées. Il nous fait partager les sensations qu'il a éprouvées, et ces sensations sont toutes des sensations de soir, des sensations de fatigue, d'épuisement, de défaillance, de déclin, de mort. Il nous invite à contempler avec lui

Les soirs crucifiés, sur l'horizon, les soirs  
Saignant, dans les marais, leurs douleurs et leurs plaies,  
Dans les marais ainsi que de rouges miroirs  
Placés pour refléter le martyre des soirs,  
Des soirs crucifiés sur l'horizon, les soirs (1) !

les soirs qui jettent sur l'eau, en mourant, un reflet oblique ; les soirs d'où émane une lassitude ; les soirs brumeux de septembre, avec leur ciel gris où se fane la lune ; les soirs glacés d'hiver, tout engourdis de gel sous la froide clarté des étoiles. Il aime les soirs, et il aime aussi tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend le soir : le beffroi, « immensément vêtu de nuit », qui, de ses lourds marteaux, « casse les heures » ; les appels de cloche à cloche qui tombent du haut des grandes tours, résonnent autour des cathédrales, vibrent au fond des mémoires, comme un appel et un sanglot vers les morts ; les plaintes qui traînent dans le crépuscule,

Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,  
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute (2) ;

les rues où s'allument les lanternes dans l'obscurité tombante ; les paysages se découpant en noir sur un couchant de sang et de flamme ; les métairies assises à croquetons sous le chaume ; le vieux moulin qui tourne et s'arrête ; les arbres pèlerins qui s'en vont par files vers l'horizon, tout dorés de soleil, dans leur chemin d'encens et de poussière ; le mont environné de vapeurs sanglantes, comme un holocauste enveloppé de rouges fumées ; un cri d'oiseau dans le silence, cri grêle, cri d'agonie, qui semble pleurer la mort des choses, la mort des insectes et des fleurs. Et le poète lui aussi voudrait mourir, mourir par un beau soir d'automne, « un soir grand de forêts et de fleuves vermeils », mourir à l'heure où monte la lune, « épaisse, immense et rouge », entre les fins bouleaux :

Mourir ainsi, mon corps, mourir serait le rêve  
Sous un suprême afflux de couleurs et de chants,

(1) *Les Soirs : Humanité.*

(2) *Les Soirs : Les Complaintes.*

Avec, dans les regards, des ors et des couchants,  
 Avec, dans le cerveau, des rivières de sève.  
 Mourir ! comme des fleurs trop énormes, mourir !  
 Trop massives et trop géantes pour la vie !  
 La grande mort serait superbement servie,  
 Et notre immense orgueil n'aurait rien à souffrir !  
 Mourir, mon corps, ainsi que l'automne, mourir ! (1)

Au recueil suivant, les *Débâcles*, le poète a donné pour sous-titre : *Déformation morale*. Il y prend conscience du changement apporté par la souffrance et la maladie à son être intime. Il ne cherche plus, comme auparavant, dans la nature, des harmonies à son état d'âme. La douleur le ramène à lui-même. Elle le contraint, et elle l'habitue, à s'analyser, à se regarder vivre. Cet espi<sup>l</sup>, qui semblait prêt à se disperser dans l'univers avec chacune de ses sensations, se recueille, et, se recueillant, se découvre. Il concentre toutes ses forces pour résister au mal qui le ronge. Il conçoit l'orgueilleux dessein de dompter la souffrance par la souffrance. Il met toute sa jouissance dans ce qu'il appelle « le mâle égoïsme » de

Souffrir pour soi, tout seul, mais par sa volonté (2).

Il a le sentiment profond de sa faiblesse. Il se plaint d'être solitaire et impuissant, d'être condamné à se replier toujours sur soi :

Se replier toujours sur soi-même, si morne !  
 Comme un drap lourd, qu'aucun dessin de fleur n'adorne...

Pourrir, immensément emmailloté d'ennui,  
 Être l'ennui qui se replie en de la nuit..... (3)

Mais il se raidit, il se cabre, il puise une triste fierté dans la conviction qu'il a, bien arrêtée, de l'inutilité de sa vie; il se reconforte avec la pensée de l'universelle vanité :

Il ne restera rien de ce qui fut ma plainte,  
 Et tout homme travaille à son inanité (4).

Par moments, cet orgueil désespéré faiblit. Le poète sent remonter du fond de son passé les pieux souvenirs de son enfance ; il évoque les Noël<sup>s</sup> et les Pâques d'autrefois, avec leurs cantiques ou leurs alléluias répercutés de nef en nef ; il revoit les processions qui parcouraient le village. Bien qu'il sache que sa prière est vaine et que nul ne l'entend, il éprouve le besoin de prier :

(1) *Les Soirs* : Mourir.

(2) *Les Débâcles* : *Les Malades*.

(3) *Les Débâcles* : *Si morne*.

(4) *Les Débâcles* : *Prière*.

La nuit d'hiver élève au ciel son pur calice.

Et je lève mon cœur aussi, mon cœur nocturne,  
Seigneur, mon cœur ! mon cœur ! vers ton infini vide,  
Et néanmoins je sais que tout est taciturne  
Et qu'il n'existe rien dont ce cœur meurt avide ;  
Et je te sais mensonge et mes lèvres te prient  
Et mes genoux ; je sais et tes grandes mains closes  
Et tes grands yeux fermés aux désespoirs qui crient,  
Et que c'est moi qui seul me rêve dans les choses ;  
Sois de pitié, Seigneur, pour toute ma démence,  
J'ai besoin de pleurer mon mal vers ton silence !... (1)

.....  
Dites, ces pleurs, ces cris et cette peur du soir !  
Dites, ces plombs de maladie en tous les membres,  
Et la lourde torpeur des morbides novembres,  
Et le dégoût de se toucher et de se voir ?  
.....

Je rêve une existence en un cloître de fer,  
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,  
Où l'on abolirait en de muets supplices  
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair (2).

Il envie les vieilles dévotes qui, sous leurs mantes sombres, croisent leurs doigts jaunes, qui usent leur vie à des « marmonnements » ; il rêve d'une vie remplie par d'humbles pratiques, comme on la mène « en des couvents de simple et pauvre esprit » ;

Voici — me rebaisser à des niaiseries :  
Petites croix, petits agneaux, petits Jésus,  
Petite offrande douce aux petites Maries,  
En des niches, avec des fleurs peintes dessus (3).

Il aspire à se circonscrire, à s'amoindrir, et, comme disait crûment Pascal, à s'abêtir. Mais cette douceur résignée, cette humilité profonde ne conviennent pas à sa nature. Elles ne persistent pas longtemps. Il appelle de tous ses vœux une torture qui le déchire, une croix sur laquelle il puisse s'étendre :

Une torture en moi qui frappe et me lacère ?  
Une torture à pleins éclairs, comme des faulx  
Et des sabres, par à travers de ma misère ;  
Une torture avec des cloux et des marteaux ?

Là-bas, ces grandes croix au carrefour des routes,  
Ces croix ! — Oh ! n'y pouvoir saigner mon cœur... (4)

A défaut d'une couronne d'épines, il lui faudrait, pour échapper à l'ennui, un crime, un beau crime qui renouvellerait son être, qui lui apporterait des sensations inconnues, horreur, peur, remords, qui lui donnerait le sentiment de sa puissance, l'orgueil

(1) *Les Débâcles : Pieusement.*

(2) *Les Débâcles : Vers le Cloître.*

(3) *Les Débâcles : S'amoindrir.*

(4) *Les Débâcles : Heures mornes.*



d'avoir « biffé une vie » comme un dieu. Il se voit portant sa tête sur un échafaud tendu de noir, tandis qu'autour de lui sonneraient les cloches et luiraient les couteaux, et il lui semble que ce serait une fête. Il finit par souhaiter de perdre la conscience de lui-même ; il sent « pleurer sur lui l'œil blanc de la folie », et il appelle l'ensevelisseuse qui mettra son cerveau dans le linceul.

Le mot était juste : c'est la débâcle, et peu s'en faut qu'elle ne soit complète. Pour employer les propres images de Verhaeren, son vaisseau a rompu ses amarres, il fuit dans la tempête,

Dites, vers quel rocher, vers quel écueil,  
Vers quel trépas, vers quel cercueil (1) ?

Tandis que celle qui fut sa raison le regarde du rivage cingler vers la haute mer. Elle tend de loin vers lui « ses pâles lampadaires », ces « flambeaux noirs » dont la lueur sinistre projette autour de lui plus d'ombres que de clartés. Que voit-il à leur lumière qui puisse satisfaire son esprit ou consoler son cœur ? Il n'est plus, l'ancien amour, fait de beauté, d'héroïsme et de poésie.

Où les Persée et les monstres gardant la mer  
Et les glaives où fermentait du sang d'éclair ?

Où les lotus des baisers frais, où les losanges  
Vers la femme — de fleurs, de chants et de louanges ?

Où les bras purs, lacés en immortel sommeil  
Autour de fronts penchés sur des seins de soleil (2) ?

Dans ses villes « inextricables », pleines de bruit et de fumée, où viennent s'accumuler les richesses de l'univers, l'humanité ne connaît plus d'autre passion que la passion de l'or :

Soit de lucre, combat de troc, ardeur de bourse !  
O mon âme, ces mains en prière vers l'or,  
Ces mains monstrueuses vers l'or, — et puis la course  
Des millions de pas vers le lointain Thabor  
De l'or... (3)

Les lois, « dédales de Justice et tours de Sapience », entassent leurs constructions rectilignes, sans même savoir s'il y a pour les approuver quelqu'un au ciel. La science égare dans le labyrinthe de ses calculs « l'halluciné de la forêt des nombres ». Les systèmes philosophiques, depuis Zénon d'Élée jusqu'à l'évolutionnisme, se donnent rendez-vous dans son esprit. Ils le traversent, comme des chats d'ébène et d'or, dardant leurs grands

(1) *Les Flambeaux noirs : Départ.*

(2) *Les Flambeaux noirs : L'ancien amour.*

(3) *Les Flambeaux noirs : Les Villes.*

yeux pleins de mystère. Des « dieux noirs » habitent dans son cœur. Des fantômes le poursuivent : la dame en noir des carrefours, guettant sans cesse son amant, l'homme au couteau rouge. Le poète ne voit plus d'autre salut que dans la perte de sa raison.

Aurai-je enfin l'atroce joie  
De voir, nerfs par nerfs, comme une proie,  
La démence attaquer mon cerveau,  
Et, malade têtue sorti de sa prison  
Et des travaux forcés de sa raison,  
D'appareiller vers un lointain nouveau ?

Dites ! ne plus sentir sa vie escaladée  
Par les talons de fer de chaque idée,  
Ne plus l'entendre infiniment en soi,  
Ce cri toujours identique, ou crainte, ou rage,  
Vers le grand inconnu qui dans les cieus voyage :  
Oh ! croire en la démence ainsi qu'en une foi ! (1)

Ce triste vœu est exaucé. Un jour vient où cette raison tant abhorrée s'éteint.

En sa robe couleur de fiel et de poison,  
Le cadavre de ma raison  
Traîne sur la Tamise....  
Elle est morte de trop savoir,  
De trop vouloir sculpter la cause  
Dans le socle de granit noir  
De chaque être et de chaque chose...  
Elle est morte aussi d'un délire  
Vers un absurde et rouge empire.  
Elle s'en va vers l'inconnu noir  
Dormir en des tombeaux de soir... (2)

Elle s'en va à la dérive, vers le néant où elle s'engloutira pour l'éternité.

### III

Cette poésie forcenée, ces visions de cauchemar, cette hantise hautement proclamée de la folie tendraient à faire ranger l'auteur parmi les hommes de lettres qui ont écrit sous l'empire du détraquement physique et du surmenage cérébral, les Thomas de Quincey, les Edgar Poe ou les Gérard de Nerval. Verhaeren a côtoyé un moment l'abîme où ils se sont engloutis. Il se penchait, pris de vertige, sur le gouffre intérieur, sur le gouffre sans fond de sa détresse et de la détresse humaine. Par bonheur, au moment qu'il allait se laisser choir, l'amour lui tendit la main et le sauva. L'amour souffla sur « les flambeaux noirs », et il amena « les heures claires ». Le poète, il le dit lui-même, avait « longuement

(1) *Les Flambeaux noirs* : *Le Roc*.

(2) *Les Flambeaux noirs* : *Finale*.

souffert », quand celle qui vécut à ses côtés, et qui est aujourd'hui la noble gardienne de sa mémoire, lui apparut comme

l'accueillante lumière  
Qui luit aux fenêtres, l'hiver,  
Au fond des soirs, sur de la neige (1).

Il se sentit tout humble et tout petit devant elle, confus d'être venu à elle de si loin et si tard, incapable de croire à son bonheur, tremblant de voir lui échapper la merveilleuse joie qu'il avait, pensait-il, si peu méritée. Rien de plus passionné ni de plus chaste en même temps que la peinture qu'il fait de leur tendresse. Il est, depuis que le monde existe, le premier poète et le seul qui se soit abstenu de nous décrire les charmes physiques de celle qu'il aime. Une fois seulement, au coin d'une strophe, il a fait allusion à « ses yeux clairs », à ses yeux d'été. Cet amour, — il faut y insister, car Verhaeren ne nous a point habitués jusqu'à présent aux impressions calmes, et s'est seulement ici qu'on peut mesurer tout ce qu'au fond de cette âme « rugueuse » et violente il y avait de délicatesse et de douceur, — cet amour est fait de mutuelle confiance, de sincérité réciproque. Les mots sont impuissants à l'exprimer, et ils y seraient inutiles : le silence seul en dit assez.

Laissons l'esprit fleurir sur les collines  
En de capricieux chemins de vanité,  
Et faisons simple accueil à la sincérité  
Qui tient nos deux cœurs vrais en ses mains cristallines ;  
Et rien n'est beau comme une confession d'âmes  
L'une à l'autre, le soir, lorsque la flamme  
Des incomptables diamants  
Brûle comme autant d'yeux  
Silencieux  
Le silence des firmaments (2).

A quoi bon discourir, analyser, subtiliser, chercher « les pourquoi et les raisons » de cet amour. Il n'y a qu'à le savourer avec dévotion. Il est comme une grâce descendue un jour sur ceux-là qui se sont aimés. Il vient de plus haut et de plus loin qu'eux-mêmes ; il repose sur un accord préalable de leurs âmes.

Je sens en toi les mêmes choses très profondes  
Qu'en moi-même dormir,  
Et notre soif de souvenir  
Boire l'écho où nos passés se correspondent.  
Nos yeux ont dû pleurer aux mêmes heures,  
Sans le savoir, pendant l'enfance,  
Avec mêmes effrois, mêmes bonheurs,  
Mêmes éclairs de confiance :

(1) *Les Heures claires* : XII.

(2) *Les Heures claires* : VIII.

Car je te suis lié par l'inconnu  
 Qui me fixait jadis au fond des avenues  
 Par où passait ma vie aventureuse ;  
 Et certes, si j'avais regardé mieux,  
 J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux  
 Depuis longtemps, en tes paupières (1).

Ces « mêmes choses très profondes » dont parle le poète et qui leur sont communes, ce ne peut être les conformités, utiles mais superficielles, d'esprit, de goût et d'humeur. C'est le même sens donné à la vie, c'est la même aspiration vers l'idéal, le même élan vers la perfection, c'est le même besoin de trouver en ce qu'on aime ce que l'on sent qui manque à soi, la force de réaliser son rêve, le point d'appui nécessaire pour s'élever toujours plus haut :

S'unir pour épurer son être,  
 Comme deux vitraux d'or, en une même abside,  
 Croisent leurs feux différemment lucides  
 Et se pénètrent (2).

L'amour ainsi conçu n'est pas un égoïsme à deux : c'est une communion plus intime avec tout ce qu'il y a de beauté et de bonté dans la nature, d'amour dans le cœur des autres hommes. Si j'interprète bien la pensée du poète, c'est l'ascension possible et préparée à un ordre de réalités qui nous dépassent.

Vois-tu, l'aube blanchit le sol couleur de lie ;  
 Des liens d'ombre semblent glisser  
 Et s'en aller avec mélancolie ;  
 L'eau des étangs s'éclaire et tamise son bruit ;  
 L'herbe rayonne, et les corolles se dépliant,  
 Et les bois d'or s'affranchissent de toute nuit.

Oh ! dis, pouvoir, un jour,  
 Entrer ainsi dans la pleine lumière,  
 Oh ! dis, pouvoir, un jour  
 Avec des cris vainqueurs et de hautes prières,  
 Sans plus aucun voile sur nous,  
 Sans plus aucun remords en nous,  
 Oh, dis, pouvoir un jour  
 Entrer à deux dans le lucide amour (3) !

Décidément il y a du Pétrarque et du Platon dans ce Flamand !

Verhaeren a consacré à son grand amour deux autres recueils de poèmes. Quoiqu'ils soient de beaucoup postérieurs au premier, je ne les en séparerai point. Outre qu'ils en sont le prolongement naturel, ils achèvent de donner aux sentiments de l'auteur leur véritable caractère. La grande épreuve de l'amour, c'est la durée.

(1) *Les Heures claires* : III.

(2) *Les Heures claires* : XVI.

(3) *Les Heures claires* : XV.



Celui-ci l'a subie victorieusement. Après « les heures claires », les heures de l'aurore et du matin, sont venues « les heures de l'après-midi », belles encore, mais déjà déclinantes ; après l'épanouissement de la jeunesse, la maturité de l'âge et la maturité de l'amour. Ni lui ni elle ne s'en sont aperçus. Leurs traits ont vieilli, mais leurs cœurs n'ont pas changé.

Les baisers morts des défunes années  
Ont mis leur secaa sur ton visage  
Et sous le vent morne et rugueux de l'âge,  
Bien des roses, parmi tes traits, se sont fanées.

Je ne vois plus ta bouche et tes grands yeux  
Lucire, comme un matin de fête,  
Ni, lentement, se reposer ta tête,  
Dans le jardin massif et noir de tes cheveux...

Tout tombe, hélas ! et se fane sans cesse ;  
Tout est changé, même ta voix ;  
Ton corps s'est affaissé comme un pavois  
Pour laisser choir les victoires de la jeunesse.

Mais néanmoins mon cœur ferme et fervent te dit :  
Que m'importent les ans jour à jour alourdis,  
Puisque je sais que rien au monde  
Ne troublera jamais notre être exalté  
Et que notre âme est trop profonde,  
Pour que l'amour dépende encor de la beauté (1).

A l'heure où ces vers sont écrits, il y a quinze ans qu'ils pensent d'accord, et qu'ils vivent dans une joyeuse confiance. Les souvenirs qui remontent du fond de leur mémoire n'apportent avec eux ni troubles ni regrets. Sans doute, — et la bonhomie de l'aveu est touchante, est charmante, — sans doute, en ce grand espace de quinze années, ils ont eu des moments d'humeur, comme de légers nuages qui passent au ciel. Mais jamais ils ne se sont dit de « fatales paroles ». Jamais ils n'ont cessé d'être, elle, « la douce et la consolatrice » lui, l'adorateur éperdu à la pensée qu'il pourrait se rendre indigne de sa divinité. Leur tendresse n'a plus la fougue passionnée des premiers jours, ni l'ardeur du soleil à son midi. Elle a l'immobile beauté d'un soir d'été, d'un soir somptueux — ombre et or — sur les gazons. Ils peuvent en goûter longuement la douceur apaisante ; ils peuvent songer sans angoisse à la nuit qui viendra ; ils peuvent voirs'ouvrir sans crainte « les chemins tortueux qui vont vers le tombeau ».

Comme il est naturel, les pensées de l'amour et de la mort sont plus étroitement associées dans le troisième recueil qui fait suite au précédent à six ans d'intervalle, et qui a pour titre : *Les heures*

(1) *Les Heures d'après-midi* : XIII.

*du soir*. Mais il n'y a dans ce rapprochement de la mort et de l'amour nulle recherche de l'antithèse, nulle affectation d'éloquence. Le poète ne s'évertue ni à accroître l'horreur de la mort par l'exaltation des joies de l'amour, ni à raviver l'amour par l'imagination des horreurs de la mort. En une suite de courtes prières adressées à celle qu'il aime, et qui ont quelque chose de la calme intimité d'une conversation au crépuscule, il dit simplement ce qu'il éprouve, et, ce qu'il éprouve, c'est une sensation d'apaisement. Sans doute, chez un homme qui aima tant la vie, — nous nous en apercevons de plus en plus en poursuivant le cours de ces analyses, — le détachement de ce qui fut la grande joie de sa vie ne peut s'accomplir sans un déchirement. Comme un héros grec, il adresse un adieu passionné à la lumière :

Sois-nous propice et consolante encor, lumière,  
Pâle clarté d'hiver qui baignera nos fronts,  
Quand tous les deux, l'après-midi, nous nous rendrons  
Respirer au jardin une tiédeur dernière.

Nous t'aimâmes jadis avec un tel orgueil,  
Avec un tel amour bondissant de notre âme,  
Qu'une suprême et douce et bienveillante flamme  
Nous est due à cette heure où nous attend le deuil... (1)

Il évoque les images de l'automne, comme les plus conformes à sa situation présente. Mais ces images mêmes, au lieu d'atténuer sa tristesse, avivent encore ses regrets. Les fleurs de l'automne le font penser à sa jeunesse morte. Les fruits d'automne lui rappellent les chaudes journées qui les ont mûris; ils suscitent en lui « un ample et rouge éveil » de forces endormies; ils raniment « des feux mal éteints ». Le poète ne serait pas homme si, devant les symboles du destin inexorable et de la fin qui se rapproche, il ne sentait une angoisse dans sa pensée et un frisson dans sa chair :

O ces deux cris : Automne, hiver ! hiver, automne !  
Entends-tu le bois mort qui choit dans le forêt ? (2)

Mais comme il a obéi à tous les appels de la vie, il obéit encore docilement à cette suprême loi de la vie, qui est la nécessité de la mort. Certes, il n'y pensait guère, à la mort, quand il était dans tout l'orgueil de vivre, dans cette saison, comme l'a dit un autre poète,

de verdure et de force,  
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,  
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin (3).

(1) *Les Heures du soir* : V.

(2) *Les Heures du soir* : XII.

(3) Musset, *Don Paez*.

Maintenant que les feuilles de ce bel arbre sont tombées, les rameaux dénudés ne lui cachent plus les autres hommes. Il prend plaisir à voir qu'il fait ce qu'ils font eux-mêmes, qu'ils partagent le même sort et qu'ils éprouvent les mêmes sentiments.

Oh ! les tranquilles gens au fond des vieux villages !  
Dites, les sertons-nous voisins de notre cœur !  
Et combien, dans leurs yeux, retrouvons-nous nos pleurs,  
Et notre force et notre ardeur dans leur courage ! (1)

Au lieu de se révolter contre l'inévitable, de s'aigrir par la comparaison du présent avec le passé, il cherche un réconfort dans le souvenir des « âmes fières » qu'elle et lui ils furent, et dans la contemplation de la beauté des choses :

Car nous conserverons quand même encor nos yeux  
Pour regarder le jour dont la nuit est suivie,  
Et l'aube et le soleil illuminer la vie  
Et faire de la terre un objet merveilleux (2).

Surtout, — et c'est la consolation suprême du poète, en même temps que c'est la pensée ultime et profonde de son livre, — il songe que si son corps est destiné à périr, son amour est une chose sur quoi l'anéantissement n'a pas de prise :

Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,  
Baise-les longuement, car ils t'auront donné  
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné  
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.

Sous l'immobile éclat du funèbre flambeau,  
Penche vers leur voie ton triste et beau visage,  
Pour que s'imprime et dure en eux la seule image  
Qu'ils garderont dans le tombeau.

Et que je sente, avant que le cercueil se cloue,  
Sur le lit pur et blanc se rejoindre nos mains,  
Et que, près de mon front sur les pâles coussins  
Une suprême fois se repose ta joue.

Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur,  
Qui te conservera une flamme si forte  
Que même à travers la terre compacte et morte  
Les autres morts en sentiront l'ardeur (3) !

(A suivre.)

(1) *Les Heures du soir* : IX.

(2) *Les Heures du soir* : XVII.

(3) *Les Heures du soir* : XXVI.

# Le théâtre en Amérique.

Par M<sup>lle</sup> LÉONIE VILLARD,

Professeur à l'Université de Lyon.

---

## III

### Le réalisme et ses nouvelles formules. Réalisme sobre et réalisme pittoresque.

Pour nous, Européens, que notre long passé littéraire guide et souvent enchaîne, alors même que nous voudrions l'oublier ou le renier, l'indépendance du théâtre américain d'aujourd'hui à l'égard de la tradition, son dédain de toute théorie, ont quelque chose de déconcertant. Nous souhaiterions trouver, en même temps que tant d'œuvres originales et fortes, quelques-unes de ces professions de foi artistique que les auteurs européens nous apportent volontiers sous le nom de préfaces. Mais s'il est fréquent, chez nous, de trouver un auteur dramatique et un critique dans la personne d'un même écrivain, ces deux formes d'activité littéraire sont, aux Etats-Unis, généralement dissociées. Le théâtre contemporain ne fournit aucun exemple d'un manifeste comme la préface de *Cromwell* et cependant, comme en France à l'aube du romantisme, la littérature contemporaine entre en Amérique dans une ère nouvelle. Aujourd'hui, les novateurs les plus hardis ne font précéder leurs pièces d'aucun de ces essais sur les mœurs du temps et sur les relations du théâtre et des mœurs qui sont, pour ainsi dire, les pièces justificatives de l'œuvre dramatique d'un Dumas fils. Aujourd'hui, les longues dissertations, les explications abondantes que G. B. Shaw se plaît à donner à ses lecteurs au sujet de chaque nouvelle pièce, restent, à une ou deux exceptions près, sans analogue de l'autre côté de l'Atlantique. Aucun auteur ne juge nécessaire, alors qu'il présente sa pièce au lecteur, de définir sa conception de l'art dramatique, sa philosophie, ses vues scientifiques ou ses opinions au sujet de la vie et de la société.



Un certain pragmatisme — et pourrions-nous nous en étonner — commande chez les auteurs américains une autre attitude. Quel que soit leur idéal artistique et les moyens qu'ils emploient pour le réaliser, ils jugent que la scène est le lieu véritable et unique de l'explication et de la justification de leurs ouvrages. Chaque pièce doit contenir, dans les limites choisies par l'auteur pour une représentation, tout ce que celui-ci veut dire, montrer ou suggérer à son public. Que les critiques se chargent ensuite, s'il leur plaît, de défendre ou d'élucider la pièce, de blâmer ou d'approuver l'invention et la technique. L'auteur lui-même ne se considère tenu de donner aucun éclaircissement, de présenter aucune apologie ; son œuvre vivra, si elle doit vivre, et prouvera ce qu'elle vaut par les seuls moyens de l'expression dramatique.

Aussi ne sied-il point, en étudiant le théâtre américain d'aujourd'hui de parler de théories et de chercher à définir des principes. Il est plus sage et plus sûr d'examiner les œuvres les plus caractéristiques, et, en les examinant, de chercher à en dégager les tendances essentielles, les qualités qui sont l'apport de la génération actuelle. La diversité, la richesse touffue et, au premier regard, presque incohérente de la production dramatique contemporaine nous laissera discerner les traits qui donnent son unité profonde au renouveau actuel du théâtre. Ensuite, on pourra essayer d'indiquer le but vers lequel convergent — par toutes les voies, et grâce aux moyens les plus différents — des efforts que l'on avait pu croire tout d'abord isolés et sans aucun lien entre eux que celui de la proximité dans le temps.

Les pièces contemporaines nous révèlent presque invariablement comme trait dominant une tendance à s'alimenter de la réalité actuelle et quotidienne. Le théâtre d'aujourd'hui a fortement pris sur le réel qu'il explore à la fois en largeur et en profondeur. Le charme du passé n'opère plus aussi fortement qu'autrefois sur les imaginations et, de même que l'Amérique est plus que jamais l'origine et le centre de toutes les préoccupations des esprits américains, ses aspects journaliers, sa vie actuelle, ses problèmes de l'heure sont ceux qu'on étudie et qu'on reproduit de préférence, tandis que le passé historique ou social cesse d'intéresser ou n'éveille qu'un faible intérêt.

Le réalisme et l'actualité sur le théâtre américain furent longtemps l'apanage de la comédie de mœurs, alors presque toujours inspirée par la vie des riches et des oisifs. Si fidèle qu'elle fut à certains égards à ses modèles, cette comédie de la vie élégante et européenne des milieux mondains offrait, par la nature même de ses sujets, quelque chose d'artificiel. Elle ne pouvait d'ailleurs

représenter que très imparfaitement des images de la vie nationale puisque ce qu'on est convenu d'appeler la vie mondaine est, au moins dans deux parties du monde, le produit uniforme, non pas de coutumes et de réactions particulières à chaque nation, mais d'un certain degré de richesse et d'élégance. La primauté de la comédie de mœurs, telle que l'écrivait Clyde Fitch à la fin du siècle dernier, n'existe plus. La vie américaine à l'état pur, c'est-à-dire sans mélange d'éléments étrangers, fournit au théâtre d'aujourd'hui son thème multiple et suffisant. Au lieu d'une seule classe choisie pour représenter à la scène le meilleur ou le plus frappant de la vie nationale, le peuple — paysans, ouvriers, petites gens — fournit aux pièces nouvelles des sujets d'une inépuisable variété. Les médiocres destinées qui, jusque là, n'avaient pas semblé dignes d'être figurées sur la scène, « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles », sont désormais montrées aux spectateurs avec une simplicité, une vérité auxquelles le théâtre n'avait encore jamais atteint en Amérique. Mais, et c'est là une chose capitale, ce n'est pas uniquement pour sa diversité et pour sa valeur pittoresque que les auteurs d'aujourd'hui s'inspirent de la vie du peuple, c'est parce qu'ils trouvent en elle, avec un profond intérêt humain, une valeur représentative.

En même temps que la conception de l'actualité se modifiait au théâtre, la conception du réalisme en matière dramatique évoluait également. Ce qui fut longtemps qualifié de réalisme sur la scène n'existait seulement que dans le décor et les accessoires. Passait pour réaliste toute mise en scène substituant à des assiettes en carton de véritables assiettes. Ce réalisme naïf était semblable à celui de M. Crummler, ce directeur d'un théâtre ambulant dont Dickens a crayonné une si amusante silhouette dans son *Nicolas Nickleby*. M. Crummler se fait gloire de montrer au public, dans une nouvelle pièce, des objets authentiques, « une vraie pompe, monsieur, et deux baquets à lessive que j'ai achetés l'autre jour dans une vente et qui feront sur la scène un effet superbe ». Le réalisme sur le théâtre américain se borna, jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, à de telles manifestations. Une comédie, par ailleurs sans importance, eût une grande vogue il y a quelque vingt-cinq ans, pour avoir apporté au public le plaisir de voir rejaillir jusque par delà la rampe l'eau dont les acteurs étaient trempés dans une scène de baignade forcée.

Aujourd'hui, ces moyens sommaires ne suffisent plus à l'appétit de réel, au désir de vérité que les auteurs cherchent à satisfaire grâce à l'illusion du théâtre. Le réalisme, tel qu'il nous apparaît

dans les meilleures pièces d'aujourd'hui, n'est renforcé ni de brutalité, ni de pathétique ; il a dépouillé tous ses effets faciles, il sait exister en dehors de toute note pittoresque et de tout ce qui n'est pas simple, quotidien, accoutumé. Cette façon toute moderne de comprendre le réalisme au théâtre trouve son exemple le plus caractéristique dans : *Par delà l'horizon*, la première pièce qui fit connaître Eugène O'Neill au delà de New-York et révéla au grand public un nom qui, maintenant, est celui du premier auteur dramatique de génie qu'aient jamais eu les États-Unis.

Rien dans cette pièce qui ne soit vrai et d'un authentique américanisme. Rien qui n'appartienne à la réalité quotidienne, aucun caractère qui s'élève au-dessus du niveau moyen de la vie journalière, tel que la connaissent des millions de « farmers », population agricole de régions immenses où le travail de la terre n'apporte souvent au cultivateur qu'une très modeste aisance. Le réalisme du milieu et des incidents est complété, soutenu par celui des caractères. O'Neill, qui était alors à ses débuts, préféra à tout ce que pouvait lui offrir l'imagination, à tout ce que le tragique des circonstances ou de la passion eût apporté à un thème essentiellement simple, une vérité dépouillée, austère dans sa fidélité au réel, une peinture volontairement privée d'aucune note de couleur capable de trancher sur une composition résolument monochrome. Les personnages appartiennent au monde réel ; dans leur misère, dans leur ignorance, dans leur impuissance à prévoir ou à guider leur vie, ils ne s'élèvent pas au-dessus du niveau moyen de l'humanité. Nul destin tragique, nulle catastrophe soudaine ne revêt leur existence, fut-ce pour un moment, de la royale majesté d'une immense douleur. Ils sont tels que nous reconnâtrons toujours en eux des frères en humanité, et par delà cette large vérité humaine, ils nous apportent aussi cette vérité du lieu et de l'heure qui valut à la pièce, lorsque des tournées la firent connaître dans les régions agricoles des États-Unis, un accueil enthousiaste. Pour la première fois, les « farmers » voyaient, transposés mais cependant véridiques, les éléments mêmes de leur vie, les hasards dont elle est tissée, présentés avec cette clairvoyance, ce pouvoir de pénétrer jusqu'au fond des êtres et des choses que donne aux poètes et aux créateurs la « cruelle lucidité » de leur vision.

*Par delà l'horizon* oppose les aspirations de l'âme, les rêves de l'imagination aux réalisations qu'accorde la vie. Et ce contraste s'aiguise encore de l'amère conviction que, si la vie sait nous décevoir, nous l'aïdons souvent à nous trahir. Une



erreur d'un moment peut entraîner, pour une âme faible, incapable de gouverner ou de forger son destin, le malheur d'une existence. Cette erreur, Robert Mayo la commet par un soir de printemps. Il va quitter le pays, car il n'est pas assez fort pour les travaux de la terre. Il est, de plus, épris d'aventure ; il voudrait voir les cieux nouveaux qui s'ouvrent par delà l'horizon accoutumé. Il sera marin et s'embarquera demain sur un bateau en partance pour l'Orient. Mais Ruth Atkins, dont le petit domaine est voisin de la ferme des Mayo, vient dire adieu au jeune homme. Ruth aime Robert et le lui dit. Ému par l'aveu d'un amour qu'il n'avait pas deviné, Robert hésite. N'est-ce pas André, son frère, que Ruth devait épouser ? Car André aime la terre, il veut rester au pays et n'a pas d'autre ambition que celle de faire fructifier ses champs. Ruth proteste, elle n'a jamais aimé André, c'est à Robert qu'elle a donné son cœur ; qu'il reste au pays et l'épouse, André prendra sur le bateau la place de son cadet. André, en effet, et parce qu'il aime Ruth, consent à partir. L'amour d'une jeune fille attache le rêveur aux champs qu'il voulait quitter. Mais Robert n'était pas fait pour les travaux d'une ferme, au bout de trois ans la misère rôde autour de sa maison et Ruth n'aime plus le mari qu'elle juge désormais incapable et qu'elle méprise. Elle s'est trompée en choisissant Robert c'est André qui l'aurait rendue heureuse. Au cours d'une de ces querelles qu'elle fait naître chaque jour, elle crie à Robert sa rage de s'être trompée. Et Robert, qui a sacrifié à l'illusion de l'amour son désir de connaître la beauté du monde, sa soif d'une vie riche d'aventures, n'a pas même la consolation de penser que, s'il n'a pas réalisé son rêve, André, du moins, est heureux. Car André, de retour au pays entre deux voyages, n'apporte pas à son frère un beau récit, ni un seul de ces souvenirs qui enrichissent à jamais une existence. Il a navigué pendant trois ans, mais il n'a rien vu, il n'a rien soupçonné des spectacles magnifiques que peut offrir le monde. L'Orient pour lui est un pays où les villes ont de petites rues infectes, emplies d'odeurs abominables ; et à son sens un typhon n'est qu'un orage qui fait beaucoup de dégâts. De ses voyages il a seulement appris une chose : qu'il y a de belles terres en Argentine et beaucoup d'argent à gagner. Il repart, assuré de faire fortune, et ne revient que lorsque Robert, ruiné et mourant, l'appelle auprès de lui. Alors que Ruth questionne André, et apprend qu'il revient pauvre, déçu et découragé, Robert, par un dernier effort, s'est traîné jusqu'à la colline d'où, jadis, il avait aimé à scruter l'horizon, espérant découvrir les pays lointains et merveilleux que son ima-



gination devinait. Il meurt, emplissant ses yeux pour la dernière fois de ce spectacle aimé, impatient de connaître enfin, par delà l'horizon étroit de son morne destin, une plénitude de joie que la vie lui a toujours refusée.

Il y a dans les trois actes de cette pièce des longueurs, des passages sans relief, mais une impression profonde de vérité, de sincérité totale, s'en dégage. L'atmosphère exhale cette solitude écrasante, cet isolement qui, si souvent, caractérise la vie des petits « farmers » aux États-Unis. Et les personnages de cet humble drame nous apparaissent aussi isolés moralement, livrés sans défense par leur ignorance et leur faiblesse aux forces redoutables du destin. A la réalité cruelle qui le brise, Robert Mayo n'oppose que l'arme impuissante de son rêve. Que vaut ce rêve, et que valent les ambitions, les désirs plus immédiats et plus précis d'André et de Ruth? L'auteur de *Par delà l'horizon* ne tente point d'apporter une réponse à de telles questions. Il lui suffit de présenter, en termes dramatiques, une vision de la vie qui n'est à aucun moment falsifiée, soit par le pittoresque de la mise en scène, soit par la sentimentalité ou par une vaine et déclamatoire révolte contre la double fatalité du hasard et du tempérament. Que cette vision soit sombre et douloureuse, qu'elle ait valu à Eugène O'Neill d'être accusé de pessimisme, le fait en soi importe peu. Ce qui donne à la pièce, malgré des longueurs et des gaucheries évidentes, une importance capitale, c'est qu'elle inaugure, dans le théâtre américain, un nouveau réalisme dont la puissance est faite de sobriété et de sincérité.

Cette recherche du vrai procède d'une conception bien différente de celle qui, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fit apparaître aux États-Unis un réalisme d'origine européenne. Les « tranches de vie » que le théâtre d'alors emprunta, discrètement, il faut bien le dire, au naturalisme du roman écrit sous le signe de Zola, visaient à des effets essentiellement dramatiques. Elles étaient un moyen de donner à des pièces, que rien n'aurait sans elles signalées à la curiosité du public, l'attrait d'une double révélation : celle de milieux et de caractères, dont le théâtre jusque-là n'avait pas deviné l'intérêt. Nulle trace de ce réalisme violent et superficiel dans une pièce comme *Par delà l'horizon* et dans toutes celles qui aujourd'hui s'inspirent du même esprit. Leur réalisme revêt une valeur esthétique, il tend à dégager des incidents les plus communs d'une vie sans relief une beauté large et profonde. Sans se hausser jamais au ton de la tragédie, il atteint à une grandeur tragique mais toujours sobre et contenue. De plus, ce réalisme, et c'est là un de ses traits les plus caractéristiques, s'allie

sans heurt et sans effort à l'imagination, à la poésie. Il ne choisit plus, comme le réalisme de 1890, les seuls éléments sordides, grossiers et, somme toute, exceptionnels, qu'offrent certains aspects de la vie. Il est plus souple, plus nuancé ; s'il se refuse à embellir, à racheter certaines déchéances, du moins ne s'interdit-il pas de saisir au passage le rayon, espoir, sensibilité ou rêve qui pare un moment de sa lueur des vies désolées. C'est ainsi que si *Par delà l'horizon* révèle sans aucune atténuation de son action déprimante, la déchéance graduelle qu'imposent à Robert et à Ruth l'insuccès et la pauvreté, la pièce nous montre aussi comment le malheureux Robert échappe parfois à ses soucis obsédants, grâce à ses aspirations vers une beauté, une harmonie que d'autres vies plus heureuses peuvent réaliser.

En même temps qu'il renonce délibérément à la recherche de l'effet dramatique dans la peinture des personnages et des incidents, le réalisme de *Par delà l'horizon* dédaigne le pittoresque de la couleur locale et de mœurs particulières à telle ou telle province. Les Mayo sont des « farmers », c'est-à-dire appartiennent à la classe la plus nombreuse, la plus vraiment caractéristique des États-Unis, bien qu'elle soit celle que l'étranger connaisse le moins. Rien ne les distingue, hormis le fait de leur individualité, de millions de « farmers » qui vivent comme eux isolés, loin de tout contact avec une vie plus large, condamnés, parce que la population rurale est trop restreinte pour l'étendue des domaines agricoles, à un travail qui souvent dépasse les forces humaines. Un détail significatif pour nous, Européens, indique le caractère de vérité générale contenu dans un drame qui est, avant tout, celui de Robert et d'André Mayo : aucun lieu n'est désigné, aucune région. L'action se passe dans une ferme et dans un des champs qui l'entourent.

*Par delà l'horizon*, la première pièce d'Eugène O'Neill qui fut jouée par des acteurs de profession sur un théâtre ordinaire apporta au grand public, en 1920, une œuvre littéraire d'une qualité qui, jusque-là, avait été l'apanage des théâtres d'art et d'organisations dramatiques non commerciales. Elle fut l'annonciatrice de temps nouveaux et de cette union du théâtre et de la vie nationale qui nous apparaît aujourd'hui comme l'acquisition la plus remarquable de la scène américaine.

Si cette œuvre de début d'Eugène O'Neill marque une étape désirée dans l'évolution du réalisme, d'autres pièces, connues d'un moins nombreux public et jouées sur des théâtres d'amateurs quelques années auparavant, avaient ouvert la même voie

et écarté le réalisme de la recherche exclusive du pittoresque ou d'effets dramatiques d'une valeur purement extérieure.

Le maître du réel dans le roman américain, Théodore Dreiser, avait, en 1916, déjà transporté sur la scène une formule de réalisme analogue à celle que l'on trouve dans son œuvre de romancier. La première de ses pièces, *De l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel*, est, à cet égard, révélatrice. *La jeune morte* — *The girl in the coffin* — est moins une scène de la vie ouvrière, dans une grande ville industrielle, qu'un drame profondément humain. Les éléments qui pourraient donner à cet acte poignant et sobre un mouvement dramatique venant du dehors sont écartés. La grève est déclarée, les orateurs grévistes exhortent leurs frères à la solidarité, mais de tout ce tumulte et de toute cette angoisse, nous ne voyons rien, nous n'entendons que des échos. Une jeune fille est morte, et son père ne veut plus penser qu'à sa douleur. Qu'importent la grève et les revendications sociales à cet homme devant le cercueil de son enfant ? Un jeune homme, comme lui socialiste militant, l'exhorte à songer aux destinées du parti. En de telles heures peu importe que le père arrive ou non à découvrir le nom du séducteur de la jeune fille. Et d'ailleurs, pourquoi ce père se laisserait-il dominer par son désespoir et sa haine envers le coupable qu'il ne connaît pas et ne connaîtra peut-être jamais ? D'autres hommes, ce soir, souffrent comme celui dont tout l'orgueil et les espoirs d'avenir gisent dans un cercueil. Pour convaincre son ami, le jeune homme lui avoue que, lui aussi, vient de perdre ce qu'il avait de plus cher au monde. Et cependant, il reste capable de penser et d'agir pour la cause commune. Le père cède enfin, et sort : il parlera ce soir devant ses frères les grévistes. A peine est-il sorti qu'une voisine vient remettre au jeune homme de la part de la morte une bague, dernier souvenir d'un amour dont personne ne saura le secret.

Un tel réalisme qui se sert de la vérité extérieure des circonstances et du lieu comme d'un degré pour arriver à une vérité plus profonde, exige, de la part du spectateur, une intelligence en éveil. Ses révélations implicites communiquent à la pièce une sorte de beauté austère. Son sujet, sa mise en scène, volontairement dépouillée de tout ce qui n'est pas essentiel, gagnent par cette réserve en valeur esthétique aussi bien qu'en portée intellectuelle.

Dans une tonalité différente et accordée aux subtiles nuances d'une sensibilité féminine, Susan Glaspell donna aux *Provincetown players*, en 1916, une pièce en un acte, *Trifles* — *Bagatelles*, — où s'affirme la même conception du réalisme, unie à la même

technique du drame implicite que l'action extérieure, s'illuminant un instant pour une brève révélation, éclaire en transparence. Un shériff du district, un avoué, deux fermiers et leurs femmes pénètrent dans une maison isolée où, la veille, un crime a été commis. Un homme, qui vivait là depuis des années avec sa femme, a été tué dans son lit d'un coup de fusil. La femme est en prison, mais jusqu'ici nulle preuve n'a été relevée contre elle ; elle ne sait comment la chose est arrivée et ne peut rien dire pour guider les recherches. Pendant que le shériff et les autres hommes examinent, en haut, la chambre du crime, les deux visiteuses causent ensemble dans la grande cuisine. L'atmosphère de la maison, peu à peu, agit sur ces deux femmes. Elles devinent qu'une sourde et longue mésentente sépara toujours les deux êtres qui vécurent là. Oppressées par les muettes révélations que leur apportent les choses et l'air qu'on respire dans cette maison, elles tâchent de réagir. Elles ouvrent les armoires, cherchant du linge et des provisions qu'elles porteront à la prisonnière, qui, peut-être, ce soir sera devenue une accusée. Et voici que l'une remarque, dans un coin, une petite cage vide, dont la porte a été arrachée. Et l'autre, en ouvrant une corbeille à ouvrage, trouve, roulé dans un morceau de soie, un canari, le cou tordu. Les deux femmes se regardent, et devant cette découverte, se taisent. Elles ont deviné l'incident, banal en soi, qui causa le drame ; elles ont vu le geste du brutal qui, pour infliger une vexation de plus à sa femme, tordit le cou de l'oiseau. Elles ont deviné la vengeance d'un être opprimé pendant des années et qu'une injure vénielle, mais insupportable pour ses nerfs à bout de résistance, pousse enfin à tuer. Mais le shériff et ses compagnons redescendent : l'homme a été tué dans son lit d'un coup de fusil, peut-être par un rôdeur qui s'est glissé dans la maison pendant une absence des maîtres. Et le shériff demande aux deux femmes si, de leur côté, elles n'ont rien découvert d'extraordinaire dans la cuisine et dans les armoires. N'auraient-elles pas par hasard trouvé quelque chose qui permette d'attribuer le crime à la femme du défunt, puisque, d'après ses dires, elle était dans la maison au moment même où il fut commis ? Les deux femmes échangent un regard et celle qui avait ouvert la corbeille à ouvrage, glisse d'une main le canari dans la poche de son manteau et de l'autre montre les pelotes et les bobines éparpillées sur la table. Comme le shériff l'avait prévu, le tribunal portera, dans cette strite affaire, une accusation contre inconnu.

C'est à la vie la plus humble et la plus quotidienne que sont empruntés de tels sujets et c'est le réalisme le plus sincère qui



met toujours une sourdine à l'action et à l'expression. On n'accepte plus le grossissement de la scène, on renonce à cette habitude de souligner le moment dramatique qui jusque-là avait faussé la représentation de scènes du même genre. Mais si *Par delà l'horizon*, *La jeune morte* et *Bagatelles* représentent ce qu'il y a de plus original dans le réalisme du théâtre américain d'aujourd'hui, ces pièces ne nous montrent que l'aspect positif de ce même réalisme et ne s'opposent pas ouvertement à des conceptions et à des méthodes périmées. Le contraste entre le réalisme, tel qu'on l'entend aujourd'hui et celui d'il y a quelque vingt-cinq ans, se marque d'une façon plus explicite dans une pièce de Gilbert Emery, intitulée *Le Héros* qui fut jouée à New-York en 1921 et figure dans le recueil des pièces du théâtre contemporain — *Contemporary American plays* — qu'a publié Arthur Hobson Quinn. Le héros est un soldat qui a fait la guerre sur le front français ; il revient en Amérique blessé, décoré, sa petite ville natale est fière de lui, on donne des réceptions en son honneur, il est un personnage, lui qui fut avant la guerre un des vauriens du pays. La mère du héros, son frère, sa belle-sœur l'admirent et le comblent d'attentions, mais lui se lasse bien vite de cette vie unie et de ces hommages qui n'ont point de sens pour lui. Il veut partir, recommencer l'existence vagabonde pour laquelle il est fait, mais il n'a pas d'argent. Sans hésiter il emportera une somme confiée à son frère, trésorier d'une société de bienfaisance. Et tandis qu'il quitte la ville, les poches pleines de son butin de voleur, il voit les flammes d'un incendie. Le même courage purement physique qui, au front, lui avait donné figure de héros, conduit le voleur, le vaurien, à mourir en sauvant un enfant.

Ainsi le réalisme psychologique, nuancé d'une ironie évidente à l'égard des conceptions traditionnelles de l'héroïsme, renouvelle ce vieux thème : le retour du soldat. Que le héros doué d'une perfection surhumaine et constante demeure cher aux auteurs de mélodrames populaires, la même tendance qui apporte au théâtre d'aujourd'hui une vérité dépouillée et sobre, celle qui élit pour la représentation dramatique des incidents qui sont ou pourraient être quotidiens, dicte à l'auteur une fidélité entière aux contradictions dont un caractère peut être fait. C'est l'ironie, ce dissolvant de tous les mensonges faciles, qui sert ici à placer sous son vrai jour la figure du héros. La réaction contre la sentimentalité anglo-saxonne, contre sa tendance à présenter les choses et les gens sous l'aspect le plus agréable et le plus conforme aux souhaits d'un idéalisme naïf, s'inscrit clairement dans cette comédie à la

fois discrète dans sa présentation et hardie par sa conception. Elle nous offre un nouvel exemple de cette révision des valeurs dramatiques traditionnelles qui s'opèrent aujourd'hui aux États-Unis sous le signe du réalisme. Dans *Par delà l'horizon* l'amour, dégagé de tous les mensonges de la sentimentalité et replacé à son rang dans les forces qui gouvernent la vie, nous était apparu comme une illusion passagère, un brillant mirage bientôt dissipé par le contact d'une dure réalité. Dans *Le Héros*, de même, l'héroïsme physique est représenté s'alliant à une nature faible et capable de lâcheté morale. Ainsi conçu et ainsi exprimé, le nouveau réalisme du théâtre américain ne substitue pas un procédé à un autre, une convention nouvelle à une convention périmée, il est capable d'incessants renouvellements puisqu'il s'inspire de l'inépuisable variété de la vie et du caractère

Cependant, si certains auteurs, dans certaines pièces, veulent présenter au public une vérité que ne rehausse pas l'attrait du pittoresque, le théâtre américain d'aujourd'hui, et parce qu'il demande ses meilleurs thèmes à la vie nationale, ne se refuse pas toujours à emprunter à la réalité contemporaine des aspects plus colorés qui, bien qu'authentiques, sont néanmoins ceux d'un seul milieu, d'une province ou d'une profession donnée. Et dans ce théâtre du réalisme pittoresque, la première place appartient à ces scènes de la vie des gens de mer, vigoureusement tracées dans le bref raccourci d'un acte, qui sont, dans l'œuvre d'Eugène O'Neill, la transposition imaginative d'incidents fournis ou suggérés à l'auteur par l'expérience directe. Réunies depuis en un volume, sous le titre *Le clair de lune aux Caraïbes*, toutes ces pièces en un acte, sauf *En partance pour Cardiff* qui appartient aux années d'apprentissage dramatique de Eugène O'Neill, furent écrites entre 1916 et 1919. Elles forment, lorsqu'on les lit ou les voit représenter successivement, une sorte de vaste fresque, divisée en plusieurs tableaux, dont le sujet est à la fois unique et divers. Ce sont bien là en effet des tableaux, car leur esthétique est avant tout celle de la représentation. A la succession des faits, au développement de l'action, l'auteur a préféré la recherche d'une impression dominante, vers la production de laquelle toute la pièce converge. Un moment, un aspect fugitif, mais représentatif, qu'il soit tragique ou comique, qu'il soit empli de terreur ou de pitié, est saisi et envisagé en soi. Dissocié de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui pourra suivre, ce moment sur lequel l'auteur concentre exclusivement son attention peut ne présenter aucun des éléments que la conception traditionnelle du théâtre considère comme vraiment dramatique. Cependant, tel que O'Neill

l'a fixé pour nous, il nous procure une impression inoubliable.

Le choix de ce moment est fondé sur un principe analogue à celui que Poë donne pour base esthétique à la nouvelle : le principe d'un effet unique auquel chaque détail est subordonné, auquel tout l'ensemble doit concourir. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, il ne s'agit pas ici, pour O'Neill ni pour aucun des auteurs du théâtre contemporain, d'une application rigoureuse d'une théorie nouvelle de la composition dramatique. Parce que son génie participe à cet amour et à ce sens de la réalité immédiate qui caractérisent l'esprit américain, O'Neill a donné une forme dramatique à des impressions qui, chez lui, étaient rapides autant que fortes. Sans la chercher, avec une spontanéité évidente, il a trouvé une technique nouvelle et, en même temps, un réalisme à la fois pittoresque et dégagé de toute convention. Ses pièces en un acte sont une transposition artistique des résonances : beauté, tristesse, angoisse ou inquiétude, qu'un spectacle, un moment, un geste peuvent suggérer à un écrivain dont la faculté poétique et la divination créatrice empruntent les moyens de l'expression scénique.

La première pièce qui donne son nom au recueil est un exemple parfait de réalisme pittoresque et d'impressionisme dramatique. Le clair de lune verse en vain la magie de sa lumière sur un vaisseau marchand qui fait escale pour une nuit dans un port des Indes occidentales. Sur le pont, — qui occupe toute la scène — les hommes de l'équipage vont et viennent : ils attendent que les bateaux, venus de la terre, leur apportent leur ration attendue de rhum et de plaisir. Avec l'arrivée des femmes de couleur et de la provision d'alcool, une mesquine et pitoyable orgie va commencer : les chansons des buveurs, les rires des négresses s'unissent au murmure lointain et nostalgique de mélodies nègres chantées, sur le port invisible, par des chanteurs invisibles. Puis, après les conversations, les rires, les marchés discutés et conclus, voici que s'élève une querelle : un couteau brille dans un bruit de lutte... Le second maître appelé sur le pont par ce tumulte fait cesser l'orgie à peine commencée. Un seul des matelots, oppressé par quels regrets et quels souvenirs, est resté assis à l'écart, sans partager la joie bruyante de ses camarades. Il quitte, lui aussi, le pont maintenant désert, incapable de supporter plus longtemps les pensées qu'ont fait revivre en lui la lente plainte des mélodies lointaines et le spectacle de l'inutile, de la déchirante beauté de ce radieux clair de lune.

*En partance pour Cardiff* est un tableau poignant de l'agonie d'un marin qui va mourir avant d'atteindre le port ; *Dans la zone*

*des mines*, est une ironique et douloureuse peinture des effets d'une menace invisible et toujours présente, tandis que *Le voyage de retour* nous fait voir un marin dépouillé et emporté par traîtrise sur un bateau à court d'hommes d'équipage, alors qu'il comptait renoncer à la mer et vivre au pays, grâce à l'argent gagné au prix de tant de peines. Toutes ces pièces participent à la même atmosphère et leur pittoresque n'est dû qu'à la fidélité avec laquelle elles représentent les êtres et les choses. Parfois leur réalisme sert à exprimer une situation ou une impression que rien n'élève au-dessus du niveau ordinaire de la vie des gens de mer, parfois aussi, il ajoute une signification plus large, une valeur plus authentique à un moment dramatique en soi. Mais toujours, il possède quelque chose d'âpre et de poignant qu'il doit aux conditions même de la vie des gens de mer, c'est-à-dire aux contrastes, aux risques, à l'humble héroïsme journalier, à la dure routine, aux brefs répit, aux plaisirs naïfs et brutaux dont cette vie est faite.

La mer et les marins avant *Le clair de lune aux Caraïbes* avaient déjà fourni à la littérature américaine plusieurs chefs-d'œuvre : le récit de deux ans à bord d'un voilier que Dana a intitulé *Two years before the Mast*, cette étrange épopée en prose qu'est *Moby Dick*, d'Hermann Melville, et certains poèmes qui comptent parmi les plus beaux qu'ait jamais écrit Walt Whitman. A ce poème de la mer et avec une originalité, une vérité non moins puissantes, Eugène O'Neill apporte aujourd'hui une contribution précieuse : ses scènes de la vie des gens de mer enrichissent le théâtre américain aussi bien par la nouveauté de leur technique que par la révélation d'une atmosphère et d'un milieu que la scène n'avait pas encore empruntés à la réalité.

(A suivre.)

---



# Un grand romancier au XII<sup>e</sup> siècle : Crestien de Troies, sa vie et son œuvre.

Par M. Gustave COHEN,

*Maître de Conférences à la Sorbonne.*

---

## XV

### *Yvain ou le Chevalier au Lion.*

Ainsi Crestien acculé par la nécessité et contraint de faire sa cour d'une part à Marie de Champagne, d'autre part à la mode, plus tyrannique encore peut-être, de l'amour courtois, s'est efforcé de satisfaire l'une et l'autre en transcrivant le rôle de Lancelot le parfait amant en tout fidèle à sa dame jusqu'à l'humiliation et à la bassesse et en faisant de l'inaccessible Guenièvre une adultère. Mais la plume lui est tombée des mains au milieu de la tâche et, quand il s'agit d'une riche imagination comme la sienne et d'une pareille facilité et abondance verbale, on ne saurait croire que ce fut par impuissance. On pourrait supposer que, mal récompensé de sa docilité par la comtesse, il aurait laissé l'œuvre qu'il lui destinait, mais ce n'est guère vraisemblable et il paraît plus naturel de supposer là, non le divorce de la protectrice et du protégé, mais le divorce d'un sujet et d'un tempérament se manifestant par le dégoût, l'impuissance et finalement l'abandon aux mains d'un Geoffroy de Lagny. Il était incompatible avec la tendance foncière et antiféministe de Crestien, qui, n'étant pas poète du midi, ne saurait tolérer l'abaissement final de ses nobles héros chevaleresques et du parangon d'entre eux, Lancelot, jusqu'à la platitude et la servilité.

La preuve, s'il en fallait une, qu'il n'est point épuisé dans sa faculté productrice, ni las d'écrire, c'est qu'il va bientôt, dans une œuvre nouvelle, tenter la conciliation de ses deux idéals d'amour et de chevalerie et rechercher dans quelle mesure il lui paraît légitime d'asservir celle-ci à celui-là et dans quelle limite doit s'exercer la domination de la dame, et si ce n'est pas à l'épouse légitime qu'appartient l'exercice de ce pouvoir régulateur. Cette œuvre nouvelle sera *Yvain*, où est repris en d'autres termes, avec d'importantes concessions à la doctrine de l'amour courtois,

la thèse d'*Érec*, celle de la *recréance* du chevalier. Förster le tient pour le point culminant de l'épopée courtoise, ce que je ne crois pas.

Bien que Artur et Guenièvre n'y jouent qu'un rôle accessoire et que la Cour de Carduel en Galles n'y soit, comme dans ce premier roman, que le point de départ et d'aboutissement des chevaliers en quête d'aventure, le roman ressortit essentiellement à la matière celtique, tant par son cadre que par ses protagonistes, sa toponymie, son onomastique, les thèmes folkloriques qu'il utilise, ce qui ne l'empêche pas d'être, avant tout, profondément et presque exclusivement français.

Un jour de Pentecôte qu'Artur, le bon roi de Bretagne, tenait sa cour, chevaliers, dames et demoiselles se rassemblaient, parlant d'Amour, des angoisses, des douleurs et des biens que l'on récolte à son service, alors bien délaissé. Il faut que le poète soit, à l'imitation de ses modèles antiques, un *laudator temporis acti* (1) :

Car cil qui soloient amer  
Se feisoient cortois clamer  
Et preu et large et enorable ;  
Or est amors torneé a fable  
Por ce que cil qui rien n'an santent  
Dient qu'il aiment, mes il mantent,  
Et cil fable et mançoenge an fount  
Qui s'an vantent et droit n'i ont.  
Mes por parler de çaus qui furent,  
Leissons çaus qui an vie durent !  
Qu'ancor vaut miauz, ce m'est a vis  
Uns cortois morz qu'uns vilains vis.

Car ceux qui se plaisaient à aimer  
étaient partout proclamés courtois  
et preux et larges et honorables.  
A présent l'amour est bafoué,  
parce que ceux qui ne le ressentent point  
disent qu'ils aiment, mais ils mentent,  
et ceux-là fable et mensonge en content  
qui s'en vantent et n'y ont droit.  
Mais pour parler de ceux qui furent  
laissons ceux qui sont en vie  
car mieux vaut, il m'est avis,  
courtois mort que vilain vivant.

À l'entrée de la chambre, où le roi Arthur s'est attardé auprès de Guenièvre, devisent Dodinel, Sagremört, Yvain, Gauvain, Keu et Calogrenant, qui leur raconte une aventure dont il ne se tira point à sa gloire. Survient la reine qui, à l'instigation de l'astucieux Keu, le force à poursuivre son récit.

Dans la Forêt de Brocéliande, — la forêt où le cœur des chênes est celui des fées de la légende et de la Bretagne tout entière, — Calogrenant a reçu l'hospitalité d'un « vavasseur » ou hobe-reau et de sa fille dans un vieux château où ils avaient souvent » (2)

Herbergié chevalier errant  
qui aventure alast querant

hébergé chevalier errant  
qui allait cherchant aventure.

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, au t. II de *Christian von Troyes sämtliche erhaltene Werke*, 1887, pp. 1-2, vv. 21-32. Une adaptation due à A. Mary a paru chez Boivin en 1923, une autre, due à M<sup>me</sup> Lot-Borodine, chez de Boccard, en 1924. M. Wistar Comfort en a donné une en anglais dans son *Arthurian Romances by Cretien de Troyes*. Londres, Dent, 1913, in-12.

(2) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 11, vv. 259-260.

Le lendemain, sur les essarts, Calogrenant a rencontré des taureaux sauvages qui s'entrecombattaient et que gardait un vilain, laid à démesure, armé d'une grande massue (1) :

Je m'approchai vers le vilain,  
Si vi qu'il ot grosse la teste  
Plus que roncins ne autre beste,  
Chevos meslez et front pelé,  
S'ot plus de deus espanz de lé,  
Oroilles mossues et granz  
Autes com a uns olifanz,  
Les soreiz granz et le vis plat,  
Iauz de choete et nes de chat,  
Boche fandue come los,  
Dans de sangler aguz et ros,  
Barbe noire, grenons tortiz,  
Et le manton aers au piz  
Longue eschine, torte et boque.

Je m'approchai du vilain  
et vis qu'il avait grosse tête  
plus que roncain ou autre bête,  
cheveux ébouriffés, front pelé,  
de plus de deux emfans de large,  
oreilles velues et grandes  
telles qu'en a un éléphant,  
sourcis touffus et visage plat,  
yeux de chouette et nez de chat,  
bonche fendue comme un loup,  
dents de sanglier, aiguës et jaunes,  
barbe noire, moustache tordue,  
le menton soudé à la poitrine,  
longue échine, torse et bossue.

On rencontrera d'autres vilains et hommes sauvages bâtis sur ce modèle dans le roman, la « Chantefable » d'*Aucassin et de Nicolette* (2) ou sur les échafauds des Mystères mimés. Ils font contraste avec des chevaliers beaux comme le jour et les pucelles qui éclipsent étoiles et roses.

Un dialogue s'engage entre le rustre et le chevalier, qui lui demande s'il ne connaît pas une aventure pour essayer sa prouesse et sa bravoure. Aventure ? il ne sait point ce que c'est, mais de « merveille » dans le pays on n'en manque point. Il n'est que de suivre le sentier qui mène à la Fontaine (3) :

La fontaine verras qui bout  
S'est ele plus froide que marbrcs.  
Ombre li fet li plus biaus arbres  
Qu'onques poïst feire Nature.  
An toz tans la fueille li dure,  
Qu'il ne la pert soir ne matin,  
Et s'i pant uns bacins d'or fin  
A une si longue chaainne  
Qui dure jusqu'à la fontaine.  
Lez la fontaine troveras  
Un perron tel con tu vorras  
(Je ne te sai a dire quel  
Car je n'an vi onques nul tel),  
Et d'autre part une chapelo  
Petite, mes ele est mout bele.  
S'au bacin viaus de l'iaue prendro  
Et dessor le perron espandre,  
La verras une tel canpeste

Tu verras la fontaine qui bout,  
quoique plus froide que le marbre,  
ombragée par le plus bel arbre  
que jamais Nature sut faire.  
La feuille y dure en tout temps,  
il ne la perd soir ni matin,  
et il y pend un bassin d'or pur  
à une chaîne si longue  
qu'elle va jusqu'à la fontaine.  
Près de celle-ci tu trouveras  
une pierre telle que tu verras  
(je ne saurais te dire quelle  
car je n'en vis jamais pareille)  
et d'autre part une chapelle  
petite, mais pourtant fort belle.  
Si tu veux puiser de l'eau avec le bassin  
et la répandre sur la pierre,  
tu verras une telle tempête

(1) *Yvain*, pp. 12-13, vv. 294-307.

(2) Éditée d'abord par H. Suchier, puis plus récemment par M. Roques dans *LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN ÂGE*, Paris, Champion ; v. p. 25.

(3) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, pp. 15-16, vv. 380-407.

Qu'an cest bois ne remandra beste,  
 Chevriaus ne dains ne cers ne pors,  
 Nes li oisel s'an istront fors ;  
 Car tu verras si foudroier,  
 Vanter et arbres pecoier,  
 Flovoir, toner et espartir  
 Que, se tu t'an puez departir  
 Sanz grant enui et sanz pesance,  
 Tu seras de meillor cheance  
 Que chevaliers qui i fust onques.

qu'en ce bois ne restera bête,  
 chevreau, ni daims, ni cerfs, ni sangliers,  
 même les oiseaux en sortiront,  
 car tu verras foudre tomber,  
 vent souffler, arbres éclater,  
 pleuvoir, tonner et éclairer,  
 et si tu peux t'en échapper  
 sans grande douleur et sans souffrance  
 tu auras meilleure chance  
 que chevalier qui jamais y fut.

Pareille description, qui n'est pas d'un vilain mais d'un conteur rompu à tous les artifices littéraires, est faite non pour éloigner mais pour attirer le preux en quête d'aventure. Il va donc de l'avant et, vers l'heure de midi, arrive à l'arbre et à la chapelle annoncés (1) :

Bien sai de l'arbre, c'est la fins,  
 Que ce esotit li plus biaus pins  
 Qui onques sor terre creüst.  
 Ne cuit qu'onques si fort pleüst  
 Que d'iaue i passast une gote,

Je sais que l'arbre, c'est bien certain  
 était le plus beau des pins  
 Qui jamais crût sur la terre.  
 Je ne crois qu'il pût pleuvoir assez fort  
 pour qu'une goutte d'eau y passât

Einçois coloït par dessus tote.  
 A l'arbre vi le bacin pandre  
 Del plus fin or qui fust a vendre  
 Onques ancor an nule foire  
 De la fontaine poez croire  
 Qu'ele boloit com iaue chaude.  
 Li perrons tiert d'une esmeraude  
 Perciez aussi com une boz,  
 Et et quatre rubiz desoz  
 Plus flanboianz et plus vermauz  
 Que n'est au matin li solauz  
 Quant il apert an oriant.

mais elle coulait toute par-dessus.  
 Je vis à l'arbre pendre le bassin  
 de l'or le plus fin qui fût à vendre  
 jamais encore en nulle foire.  
 La fontaine, vous pouvez le croire,  
 bouillait comme de l'eau chaude.  
 La pierre était d'une seule émeraude,  
 et percée comme un fût  
 et ornée dessous de quatre rubis  
 plus flamboyants et plus vermeils  
 que n'est au matin le soleil,  
 quand il apparaît à l'orient.

Calogrenant voulait tenter la merveille et voir la tempête et l'orage. Mal lui en prit, car il n'a pas plutôt versé à l'aide du bassin d'or l'eau de la fontaine sur l'émeraude creusée que (2)

le ciel si derot  
 Que de plus de quatorze parz  
 Me feroit es iauz li esparz,  
 Et les nues tot mesle mesle  
 Gitoient noif et pluie et gresle.

le ciel se déchire  
 et que de quatorze côtés  
 les éclairs lui frappaient les yeux  
 et les nues pêle mèle  
 jetaient la neige, la pluie, la grêle.

Mais bientôt la tempête s'apaisa, à la peur succéda la joie, qui fait oublier tout chagrin, le pin se couvre d'oiseaux (3) :

(1) *Yvain*, éd. Froester, in-8°, pp. 16-17, vv. 413-429.

(2) *Ibid.* pp. 17-18, vv. 440-444.

(3) *Ibid.* pp. 18-19, vv. 460-469.



Vi sor le pin tant amassez  
 Oisiaus (s'est qui croire m'an vuelle)  
 Que n'i paroit branche ne fuele,  
 Que toz ne fust coverz d'oisiaus,  
 S'an estoit li arbres plus biaux ;  
 Et trestuit li oisel chantoient  
 Si que trestuit s'antracordoient.  
 Mes divers chaux chantoit chascuns ;  
 Qu'onques ce que chantoit li uns  
 A l'autre chanter ni oï.

Je vis sur le pin rassemblés  
 tant d'oiseaux (si m'en voulez croire)  
 que branche ni aiguille ne paraissait  
 qui n'en fut toute couverte  
 et l'arbre en était plus beau  
 et tous les oiseaux chantaient,  
 pourtant en s'accordant fort bien.  
 Chacun chantait un chant divers,  
 nul motif que chantait l'un  
 n'y entendis chanter par l'autre.

Cette joie est de courte durée, parce que bientôt surgit un chevalier menant autant de bruit que dix, vif comme un alérion, terrible comme un lion et qui, à portée de voix, le menace, lui reprochant le dommage qu'à son bois et à son château causa la tempête qu'il a suscitée. Bref et rude combat, au bout duquel Calogrenant honteusement mord la poussière, après quoi il revient à pied, sans armes, narrer sa mésaventure à son hôte et enfin à ses compagnons de la Table ronde. Yvain, son cousin, jure de le venger, ce qui lui attire cette raillerie de Keu qui a permis de dater à peu près le roman des environs de 1173, quand le sarrasin Nureddin, auquel il est fait allusion, vivait encore (1) :

Bien pert qu'or est après mangier,  
 Fet Keus qui teire ne se pot.  
 « Plus a paroles an plain pot  
 De vin qu'an un muid de cervoise...  
 Après mangier sans remuer  
 Va chascuns Noradin tuër.

On voit bien qu'il vient de manger,  
 fait Keu, qui ne savait se taire...  
 « Il y a plus de paroles dans plein pot  
 de vin que dans un muid de cervoise...  
 Après diner sans remuer  
 va chacun Nureddin tuer ».

Sans s'émouvoir des railleries de Keu, qui, pour les Celtes, est un héros et, pour les Français, un grotesque, Yvain persiste en son projet et est fort déçu lorsque le roi Artur, survenant, se fait à son tour conter l'aventure et jure d'aller, avant une quinzaine, à la veille de la Saint-Jean, contempler, avec sa cour, les merveilles de la fontaine. Aussitôt le jeune héros de former le dessein de le devancer secrètement, ce qu'il fait. Il retrouve, sans trop de peine, le vavasseur et sa fille, les taureaux et le grand vilain, et, par lui, le sentier de la Fontaine. A son tour, s'armant du bassin, il en verse l'eau sur la pierre, fait éclater la tempête, dont les oiseaux par leurs chants fêtent la fin ; mais, avant qu'ils se soient tus, surgit le chevalier à qui Yvain, plus heureux ou plus brave que son prédécesseur, porte, à travers le heaume brisé, un coup mortel sur la tête. Le rude adversaire tourne bride, suivi de près par Yvain, même au delà du pont levis, jusqu'à la porte

(1) *Yvain*, éd. Foerstor, in-8°, p. 23, vv. 590-596.

du château. Le blessé s'y engage, son vainqueur est sur ses talons, mais son cheval pose le sabot sur un trébuchet, qui actionne une porte de fer semblable à celle d'une ratière (1) :

Aussi con deables d'anfer  
Desçant la porte contre val,  
S'ataint la sele et le cheval  
Derriere et tranche tot par mi ;  
Mes ne tocha, la Deu merci,  
Mon seignor Yvain mes que tant,  
Qu'au res del dos li vint reant  
Si qu'anb deus les esporons  
Li trancha au res des talons...

Tout ainsi qu'un diable d'enfer  
s'abat la porte et descend,  
atteint la selle et le cheval  
les tranchant par le milieu,  
mais ne toucha grâce à Dieu  
mon seigneur Yvain, si ce n'est  
qu'elle lui passa au ras du dos  
et lui coupant les éperons  
aussi, au ras de ses talons...

Il tombe, fort effrayé, tandis que le mourant en profite pour s'échapper dans le donjon par une autre porte semblable à la première et dont la trappe se ferme derrière lui. Voilà Yvain pris dans la salle close de toute part et dont il ne se soucie pas d'admirer les parois ornées de sculptures et de fresques précieuses, lorsque, tout à coup, d'une porte étroite, surgit une demoiselle avenante et belle, qui lui dit (2) :

« Certes », fet ele, « chevaliers !  
Je crains que mal soïez venuz.  
Se vos este ceanz veüz,  
Vos i seroiz toz despeciez.  
Car mes sire est a mort bleciez,  
Et bien sai que vos l'avez mort.  
Ma dame an fet un duel si fort  
Et ses janz anviron li criënt  
Qui par po de duel ne s'ociënt  
Si vos sevent il bien ceanz...  
S'il vos vuelent ocirre ou pandre,  
A ce ne pueent il faillir  
Quant il vos vandront assaillir. »  
Et mes sire Yvains li respont :  
— Ja se Deu plest, ne m'ocirront  
Ne ja par aus pris ne serai. —  
« Non », fet ele, « car j'an ferai  
Avec vos ma puissance tote. »

« Ma foi », fait-elle, « chevalier !  
je crains que vous soyez mal venu.  
Si l'on vous aperçoit céant  
vous y serez vite taillé en pièce,  
car mon seigneur est blessé à mort  
et je sais que c'est vous qui l'avez tué.  
Ma dame en a si grand douleur  
et, ses gens autour d'elle crient...  
Peu s'en faut qu'ils ne se tuent  
et bien ils vous savent ici.  
S'ils veulent vous tuer ou vous prendre,  
ils n'y peuvent manquer,  
quand ils vous viendront assaillir. »  
et Monseigneur Yvain lui répond :  
— S'il plaît à Dieu, ils ne me tueront  
et par eux je ne serai point pris. —  
« Non », fait-elle ; « car j'y emploierai  
avec vous tout mon pouvoir. »

C'est que, pour son bonheur et pour celui du romancier qui use de ce facile artifice, il a rendu jadis à la demoiselle le meilleur service que jeune homme puisse prêter à une jeune fille, celui de s'occuper d'elle et de lui faire un doigt de cour dans une assemblée où elle se sent isolée et délaissée. Voilà donc ce que fit jadis chez Artur, le fils du roi Urien, duquel elle n'a eu garde d'oublier le nom et dont, en récompense, elle va maintenant assurer

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 38, vv. 944-952.

(2) *Ibid.*, pp. 39-40, vv. 978-997.

d'abord le salut et ensuite le bonheur. Mais comment faire échapper l'infortuné aux périls qui l'attendent dans la propre demeure de son ennemi, où il est pris comme au piège? Qu'à cela ne tienne, la damoiselle, dont nous ne savons pas encore le nom, mais qui est adroite comme une suivante et un peu magicienne comme la Brangaine de *Tristan* ou comme la Thessala du *Cligès*, possède l'anneau dont la pierre, tournée vers la paume, rend invisible celui qui le porte au doigt.

Après le recours à la mythologie celtique, Forêt de Brocéliande, Fontaine merveilleuse, c'est l'intervention de la légende antique, l'anneau de Gygès; Crestien prend son bien où il le trouve, pourvu qu'il serve à la conduite de l'action. A peine Yvain a-t-il pris sur un lit la collation que lui a apportée la jeune femme, que se précipite, assoiffée de sang « la gent félonesse », qui le cherche en vain parmi les lits et sous les bancs, tâtant du bâton partout, tels des aveugles. Quand surgit une des plus belles dames que jamais la terre eût portée, si folle de douleur, qu'elle pensait se tuer (1) :

A la foice s'escroit  
Si haut qu'ele ne pooit plus  
Et recheoit pasmee jns.  
Et quant ele estoit relevee,  
Aussi come fame desvee  
Se comançoit a descirer  
Et ses chevois a detirer...  
Ne riens ne la puet conforter,  
Que son seignor an voit porter  
Devant li an la biere mort...  
L'iane beneoite et la croiz  
Et li cierge aloient devant  
Avuec les dames d'un covant  
Et li texte et li ançansier  
Et li clerc qui sont despansier  
De feire la haute despance  
A quoi la cheitive ame panse.

Tout à coup elle criaït  
si haut qu'elle n'en pouvait plus  
et retombait, pâmée à terre.  
Et quand elle s'était relevée,  
ainsi qu'une femme insensée  
elle se mettait à déchirer ses vêtements  
et à s'arracher les cheveux...  
Rien ne la peut consoler,  
car elle voit emporter son mari  
Devant elle, mort, en la bière...  
L'eau bénite et la croiz  
et les cierges allaient devant  
avec les nonnes d'un couvent  
et les missels, les encensoirs  
et le clergé, dispensateur  
de la suprême absolution  
à quoi la chétive âme pense.

Mais comme la procession passe par la salle où Yvain se trouve, invisible toujours, voici que, protestation miraculeuse, les plaies du mort se mettent à saigner, à l'effroi des assistants, qui redoublent leurs furieuses battues, mais lassés, concluent (2) :

Antre nos est cil qui l'ocist  
Ne nos ne le veomes mie,  
Ce est mervoille et deablie.

Parmi nous est celui qui le tua  
et nous ne le voyons point,  
c'est enchantement et diablerie.

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, pp. 46-47, vv. 1152-1172.

(2) *Ibid.*, p. 48, vv. 1200-1202.

Et la dame, hors d'elle et comme forcenée, s'écriait (1) :

« Ha Deus ! don ne trovera l'an  
L'omecide, le traïtor,  
Qui m'a ocis mon buen seignor ?  
Buen ? Voire le meïllor des buens !  
Voirs Deus, li torz an sera tuens  
S'ainsi le leisses eschaper.  
Autrui que toi n'an doi blasmer,  
Que tu le m'anbles a veüe. »

« Ah ! Dieu ! ne trouvera-t-on donc point  
l'homicide, le traïtre,  
qui m'a tué mon bon seigneur ?  
Bon ? le meilleur des bons.  
Dieu véritable ! la faute sera tienne,  
si tu le laisses ainsi échapper ;  
autre que toi n'en dois blâmer,  
car tu le dérobes à la vue. »

Elle ne recule donc pas devant le blasphème, puis elle insulte le meurtrier invisible, l'accuse de couardise pour n'oser pas se montrer et se répand en menaces (2) :

« Ha ! fantomes, coarde chose !  
Por qu'ies vers moi acoardie  
Quant vers mon seignor fus hardie !  
Chose vaine, chose faillie,  
Que ne t'ai or an ma baillie !  
Que ne te puis ore tenir :  
Mes ce commant pot avenir  
Que tu mon seignor oceïs  
S'an traïson ne le feïs ?  
Ja voir par toi conquis ne fust  
Mes sire, se veü t'eüst ;  
Qu'el monde son pareil n'avoit  
Ne Deus ne hon ne l'i savoit...  
Certes, se tu fusses morteus,  
N'osasses mon seignor atandre,

« Ah ! fantôme, couarde chose !  
Pourquoi es-tu si craintif envers moi,  
alors que tu fus si hardi envers mon mari ?  
Chose misérable et sans honneur,  
que ne t'ai-je à présent en mon pouvoir,  
que ne te puis-je à présent tenir ?  
Mais comment a-t-il pu arriver  
que tu tuas mon seigneur,  
si tu ne l'as fait par trahison ?  
En vérité il n'eût été vaincu par toi  
mon épou, s'il t'avait vu,  
car au monde il n'avait son pareil  
et Dieu ni homme ne lui en connaissaient...  
Assurément, si tu étais un mortel,  
tu n'eusses osé te rencontrer avec mon  
[seigneur  
car nul ne pouvait se mesurer avec lui. »

Ainsi se désole la dame, et ses gens la transportant ou accompagnant le corps, lui font écho, puis le prêtre et les nonnes célèbrent l'office des morts et procèdent à la sépulture. Cependant la fidèle suivante n'a pas oublié le prisonnier, qu'elle installe à une petite fenêtre, d'où il peut suivre des yeux le cortège sans être vu. Du cortège il contemple surtout la veuve qui, après avoir, une fois de plus, poussé sa plainte, se frappe et se déchire. Messire Yvain a bonne envie d'aller lui retenir les mains, mais sa gardienne le détourne de pareille folie et elle le quitte de peur que la maîtresse ne remarque son absence. Demeuré seul, Yvain reste fort perplexe, car d'une part il regrette de n'avoir gardé de sa victoire sur le mort aucun témoignage apparent, si bien que Keu le médisant pourra la taxer d'illusoire, et, d'autre part, il aperçoit qu'un sentiment nouveau l'a envahi (3) :

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, pp. 48-49, vv. 1206-1213.

(2) *Ibid.*, pp. 49-50, vv. 1226-1242.

(3) *Ibid.*, pp. 54-55, vv. 1356-1368.



Mes de son çuere et de ses bresches  
 Li radoucist novele Amors  
 Qui par sa terre a fet son cors,  
 S'a tote sa proie acoillie.  
 Son cuer an mainne s'anemie,  
 S'aimme la rien qui plus le het.  
 Bien a vangiee et si nel set  
 La dame la mort son seignor.  
 Vanjance an a prise greignor  
 Que ele prandre n'au seüst  
 S'Amor vangiee ne l'eüst  
 Qui si doucement le requiert  
 Que par les iauz el cuer le fiert.

De son sucre et de ses gâteaux de miel  
 Amour nouveau l'a radouci  
 qui par sa terre a pris sa course  
 en faisant un ample butin.  
 Son ennemie lui emporte le cœur,  
 il aime celle qui le hait le plus.  
 Elle l'a bien vengée, mais ne le sait  
 la dame, la mort de son seigneur.  
 Vengeance en a prise plus grande  
 qu'elle même n'en eût su prendre  
 si Amour ne l'avait vengée,  
 qui l'attaque si sournoisement  
 que par les yeux au cœur il le frappe.

Et voici, sur l'effet de ces traits de l'Amour, une de ces petites dissertations quintessenciées, mais non trop appuyée, auxquelles se complait la subtilité et la préciosité de notre Crestien (1) :

Et cist cos a plus grant duree  
 Que cos de lance ne d'espee.  
 Cos d'espee garist et saine  
 Mout tost des que mires i painne :  
 Et la plaie d'Amors anpirs  
 Quant ele est plus pres de son mire,

Et ce coup est d'effet plus durable  
 que coup de lance ni d'épée.  
 Le coup d'épée guérit et se cicatrise  
 bien vite, dès que le médecin s'y applique,  
 mais la plaie d'Amour empire  
 quand elle est le plus près du médecin.

Puis notre auteur fait réflexion sur les victimes de l'Amour. C'est grand malheur quand il se loge en lieu indigne, mais cette fois, il le faut louer d'avoir choisi si noble « ostel » (2) :

Einsi se devroit atorner  
 Amors qui si est haute chose  
 Que merveille est comant ele ose  
 De honte ar si vil leu descendre.  
 Celui sanble qui an la çandre  
 Et an la poudre espant son basme...  
 Et destanpre çuere de fiel  
 Et mesle suie avueques miel.  
 Mes or n'a mie Amors fet ceu,  
 Ainz est logié an un franc leu  
 Dont nus ne li puet feire tort.

Ainsi se devrait comporter  
 Amour, qui est un si noble être  
 qu'on s'étonne de le voir oser  
 sans honte descendre en si vil lieu.  
 Il ressemble à qui dans la cendre  
 et dans la poussière répand le baume...  
 Et trempe le sucre dans le fiel  
 ou mêle la suie avec le miel.  
 Mais aujourd'hui il n'a pas fait ainsi  
 il s'est logé en si noble lieu.  
 que nul ne peut le lui reprocher.

Les obsèques terminées, la dame rentre et, comme il est naturel, au sortir de la foule éplorée et des pompes qui distraient, une douleur plus vive la ressaisit dans la maison vide (3) :

Mes cele remaint tote sole  
 Qui sovant se prant à la gole,  
 Et tort ses poinz et bat ses paumes  
 Et list en un sautier ses saumes  
 Anluminé a letres d'or.

où elle reste toute seule,  
 souvent se saisissant la gorge,  
 tordant ses poings, battant des paumes,  
 lisant en un psautier ses psaumes  
 enluminé de lettres d'or.

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 55, vv. 1369-1375.

(2) *Ibid.*, p. 56, vv. 1394-1405.

(3) *Ibid.*, p. 57, vv. 1411-1415.

Et d'une lucarne, Yvain de l'observer toujours. Plus il regarde, plus il se sent épris. Pourtant il se gourmande intérieurement de concevoir des pensées aussi vaines et aussi folles (1) :

« Por fol me puis tenir  
Quant je vuel ce que ja n'avrai.  
Son seignor a mort li navrai,  
Et je cuit a li pes avoir ?  
Par foi ! ne cuit mie savoir,  
Qu'ele me het plus orandroit  
Que nule rien, et si a droit. »

« J' dois bien me tenir pour fou,  
puisque je désire ce que je n'aurai point.  
Je lui ai blessé à mort son mari  
et je crois faire ma paix avec elle ?  
En vérité pensé-je ne pas savoir  
qu'elle me hait plus en ce moment  
que nul au monde et à bon droit. »

Mais grande est l'inconstance des femmes et l'antiféminisme de notre romancier va se donner ici libre carrière, sa prudence et la crainte de ses lectrices lui faisant toutefois attribuer le propos à son héros (2) :

D'orandroit ai-je dit que sages,  
Que fame a plus de mil corages.  
Celui corage qu'ele a ore  
Espoir changera ele encore,  
Ainz le changera sanz espoir,  
Si sui fos quant je m'an despoir.  
Et Deus li doint par tans changier !  
Estre m'estuet an son dangier  
Toz jors mes des qu'Amors le viaut.

« En ce moment », ai-je dit prudemment ;  
car la femme a plus de mille humeurs.  
Les sentiments qu'elle éprouve à présent  
peut-être en changera-t-elle encore.  
Elle en changera sans « peut-être »,  
et je suis bien fou de désespérer.  
Que Dieu lui donne de varier bientôt,  
car il me faut être en son pouvoir  
pour toujours, puis qu'Amour le veut.

Le romancier, qui n'a pas oublié la leçon de Marie de Champagne et de la courtoisie provençale, va nous dépeindre, toujours par la bouche de son héros, la parfaite soumission du chevalier indomptable à la douce tyrannie de l'Amour (3) :

Qui Amor an gre no requiaut  
Des que ele antor lui se tret  
Felenie et traïson fet.  
Et je di (qui se viaut, si l'oie !)  
Que n'an doit avoir bien ne joie...  
Ce qu'Amors viaut doi je amer.  
Et moi doit ele ami clamer ?  
Oïl voir, por ce que je l'aim...  
Sui je por ce ses anemis ?  
Nenil certes, mes ses amis,  
Qu'onques rien tant amer ne vos.  
Trop me poise de ses chevos  
Qui passent or, tant par reluissent...  
Con de son vis que ele blesce...  
Et ce me par a acoré

Qui ne fait accueil à l'Amour  
dès que celui-ci va vers lui  
félonie et trahison commet  
et je dis (à bon entendeur salut !)  
qu'il n'en doit exiger bien ni joie...  
Ce qu'Amour veut, je dois l'aimer.  
Et moi, doit elle m'appeler ami ?  
Mais sans doute, puis que je l'aime...  
Et suis-je donc son ennemi ?  
Non certes, mais son ami,  
car jamais chose n'ai voulu tant aimer.  
J'ai pitié de ses beaux cheveux  
qui passent l'or fin, tant ils luisent...  
Et de son visage qu'elle blesse...  
Et il me perce le cœur...

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 57, vv. 1428-1434.

(2) *Ibid.*, pp. 57-58, vv. 1435-1443.

(3) *Ibid.*, pp. 58-59, vv. 1444-1490.

Que je li voi sa gorge estraindre.  
Don ne fust ce mervoille fine  
A esgarder, s'ele fust liee,  
Quant ele est or si bele irice ?

De lui voir étrangler sa gorge.  
Quelle merveille ne serait-elle  
à regarder, si elle était joyeuse,  
quand elle est si belle en sa fureur ?

Elle n'est pas création de la Nature mais œuvre de Dieu lui-même, qui la fit « de sa main nue », et ne pourrait lui-même la recommencer. Ainsi radote Messire Yvain, toujours enfermé, et qui préfère sa prison aux portes ouvertes, lorsque survient la fidèle suivante (1) :

« Mes sire Yvain,  
Quel siegle avez vos hui eü ? »  
— Tel, — fet-il — qui mout m'a pleü —  
« Pleü ? Por Deu, dites vos voir ?  
Comant ? puet done buen siegle avoir  
Qui voit qu'an le quiert por ocire,  
S'il ne viaut sa mort et desire ? »  
— Certes —, fet-il, — ma douce amie,  
Morir ne voudroie je mie,  
Et si me plot mout tote voie,  
Ce que je vi, se Deus me voie,  
Et plest et pleira toz jorz mes. »

« Messire Yvain,  
comment avez-vous passé le temps ? »  
— De façon, dit-il, — qui m'a bien plu. —  
« Plu ? Bon Dieu ? Dites-vous vrai ?  
Comment ? Peut-il avoir bon temps,  
qui voit qu'on le cherche pour le tuer,  
à moins qu'il ne veuille et désire sa mort ? »  
— En vérité —, fait-il, — ma chère amie,  
je ne tiens pas du tout à mourir,  
mais toutefois m'a fort plu  
ce que j'ai vu, Dieu m'aide,  
et me plaît et me plaira toujours. »

A la rusée, il ne faut d'autre explication et déjà elle a formé en elle le dessein secret de favoriser ces folles amours (2) :

La dameisele estoit si bien  
De sa dame que nule rien  
A dire ne li redotast,  
A quoi que la chose tornast,  
Qu'ele estoit sa mestre et sa garde.  
Mes por quoi fust ele coarde  
De sa dame reconforter  
Et de s'enor amonester ?  
La premiere foiz a consoil  
Li dist : « Dame, mout me mervoil,  
Que folemant vos voi ovrer  
Cuidies vos ore recovrer  
Vostre seignor por feire duel ? »  
— Nenil, — fet ele, — mes mon vuel  
Seroie je morte d'anui. —  
Por quoi ? — Por aler après lui. —  
Après lui ? Dous vos an defande  
Et ausi buen seignor vos rande  
Si com il an est posteis.  
— Ainz tel mancongè ne deïs,  
Qu'il ne me porroit si buen randre, —  
Meillor, ee le volliez prendre,

La demoiselle était si bien vue  
de sa dame qu'il n'était rien  
qu'elle craignait de lui dire,  
à quoi que la chose tendit,  
car elle était sa gouvernante et garde.  
D'ailleurs pourquoi eût-elle craint  
de reconforter sa dame  
et de lui conseiller son intérêt ?  
La première fois, privément,  
elle lui dit : « Madame, je suis bien surprise  
de vous voir agir si follement.  
Penscz-vous donc recouvrer  
votre mari en vous lamentant ?  
— Non, fait-elle, mais je voudrais  
être bientôt morte de douleur...  
— Pourquoi — Afin de le suivre. —  
Le suivre ? Que Dieu vous en préserve  
et vous rende un aussi bon mari,  
comme il en a le pouvoir.  
— Jamais tu n'as dit tel mensonge,  
il ne pourrait m'en rendre un aussi bon. —  
Un meilleur, si vous voulez, le prendre

(1) *Yvain*, éd. Foerster in-8°, p. 62, vv. 1548-1559.

(2) *Ibid.*, pp. 64-65, vv. 1589-1613.

Vos randra il, sel proverai.  
— Fui ! tes ! Ja voir nel troverai. —

Vous randra-t-il, je vous le prouverai.  
— Arrière ! Paix ! Jamais ne le trouverai.

Si feroiz, dame, s'il vos siet. »

— Si fait, madame, s'il vous convient. »

Sans plus insister sur ce meilleur chevalier qui pourrait remplacer le disparu, elle appelle toute son attention sur la situation politique d'un fief tombé en quenouille, sur le danger que courra celui-ci quand le roi Artur y viendra, ce dont l'a avisée la demoiselle Sauvage, à propos de laquelle Crestien ne s'explique point, et sur la nécessité où elle se trouve de pourvoir à la défense de sa Fontaine merveilleuse. Qu'elle ne compte point sur ses chevaliers, ils sont bien trop couards pour rompre lance en sa faveur. La dame le sait et n'ignore pas que sa « mestre » la conseille bien, mais (ici nouvelle explosion de la misogynie de Crestien) (1) :

Mes une folor a an soi  
Que les autres dames i ont  
Et a bien pres totes le font,  
Que de lor folies s'aneusent  
Et ce qu'elles vuelent refusent.  
— Fui, — fet-ele — leisse m'an pes !  
Se je t'an oi parler ja mes,  
Ja mar feras mes que t'an fuies !  
Tant paroles que trop m'anuiies. —  
« A bon eür », fet-ele, « Dame !  
Bien i pert que vos estes fame  
Qui se corroee, quant ele ot  
Nelui qui bien feire li lot. »

Mais elle a une folie en elle  
que les autres femmes ont aussi,  
et elles font à peu près toutes ainsi,  
elles s'accusent de leurs folies  
mais ce qu'elles veulent, elles le refusent.  
— Arrière, fait-elle, laisse-moi en paix !  
Si je t'en entends jamais parler,  
mal t'en prendra, si tu ne t'en fuies !  
Tu parles tant que tu m'ennuies trop. —  
« A la bonne heure », fait-elle, « Dame !  
On voit bien que vous êtes femme,  
qui se fâche, quand elle entend  
nul qui la conseille pour son bien. »

La suivante se retire et la dame se perd en ses pensées, se reprochant d'avoir ainsi repoussé son interlocutrice, car elle aurait bien voulu savoir pourtant comment elle aurait prouvé qu'on pourrait rencontrer meilleur chevalier que ne fut son mari. Mais comment ? puisqu'elle lui a défendu d'en parler. Heureusement que la fidèle ne tient pas compte de l'interdiction et de nouveau, après avoir répété ses reproches sur une douleur vraiment exagérée et qui ne convient pas à si grande dame, elle engage le fer (2) :

« Cuidiez vos que tote proesee  
Soit morte avec vostre seignor ?  
Çant ausi buen et çant meilleur  
An sont vif remés par le monde. »  
— Se tu n'an manz, Deus me confonde !  
Et neporquant un seul m'an nome,  
Qui et tesmoing de si pseudome  
Con mes sire ot tot son aé. —

« Croyez-vous que toute proessee  
soit morte avec votre mari ?  
Cent ausi vaillants et cent meilleurs  
sont restés vivants de par le monde.  
— Si tu ne mens, Dieu me confonde,  
Et cependant nomme-m'en un seul,  
qui ait telle réputation de vaillant  
comme mon seigneur l'eut toute sa vie —

(1) *Yvain*, éd. Foerster in-8°, p. 66, vv. 1640-1652.

(2) *Ibid.*, pp. 67-68, vv. 1674-1685.



« Ja m'an savriez vos mal gré,  
Si vos an corrocieriez... »  
— Non ferai, je t'an aseür. »

« Vous m'en sauriez mauvais gré, |  
Et vous vous en courroucieriez... »  
— Je n'en ferai rien, je te l'assuro. » —

Rassurée par cette promesse, la gouvernante ou nourrice, qui joue le rôle d'entremetteuse dévolu à ce genre de personnages depuis la comédie antique de Térence ou de Ménandre, lui pose insidieusement ce petit problème (1) :

« Quant dui chevalier sont ansamble  
Venu as armes an bataille,  
Li queus euidiez vos qui miauz vaille,  
Quant li uns a l'autre conquis ?  
Androit de moi doing je le pris  
Au veinqueur. Et vos que faites ? »  
— Il m'est avis que tu m'agucites,  
Si me viaus a parole prandre. —  
« Par foi ! vos poez bien antandre  
Que je m'an vois parmi le voir,  
Et si vos pruis par estovoir  
Que miauz vaut icil qui conquist  
Vostre seignor, que il ne fist.  
Il le conquist et sel chaça  
Par hardemant an jusque ça  
Si qu'il l'enclost an sa meison. »  
— Or oi, — fet-elle, — descreison  
La plus grant qui onques fust dite.  
Fui ! plainne de mal esperite,  
Fui ! garce fole et anuicuse  
Ne dire ja mes tel oiseuse,  
Ne ja mes devant moi ne vaingnes,  
Por quoi de lui parole taingues ! —  
« Certes, dame, bien le savois  
Que ja de vos gre n'an avroie...  
Si ai perdu un buen teisir. »

« Quand deux chevaliers en sont  
venus aux mains dans la bataille,  
lequel croyez-vous qui vaille le plus,  
quand l'un a l'autre vaincu ?  
Pour moi j'accorderai le prix  
au vainqueur ? Et vous que faites-vous ?  
— Je crois que tu me tends un piège  
et que tu veux me prendre au mot —  
« Ma foi ! vous pouvez bien comprendre  
que je suis dans la vérité  
et je vous prouve de nécessité  
que plus vaut celui qui vainquit  
votre seigneur que lui ne fit.  
Il le vainquit et le poursuivit  
par hardiesse jusqu'ici  
au point qu'il s'enferma dans ce château. »  
— A présent, fait-elle, j'entends folie  
La plus grande qui jamais fut dite.  
Arrière, possédée de l'esprit malin,  
arrière ! fille folle et insupportable,  
ne dis jamais plus telle sottise  
et ne parais plus devant moi,  
si tu dois me parler de lui ! —  
« Ma foi, Madame, je savais bien  
que vous ne m'en auriez pas de gré...  
Et j'ai perdu belle occasion de me taire. »

Laissant la dame et sa colère, elle retourne en la chambre d'Yvain, cependant que celle-là continue toute la nuit à batailler avec elle-même, préoccupée de la défense de sa Fontaine et se repentant d'avoir à nouveau repoussé avec violence celle qui ne lui veut que du bien et n'a en vue que son intérêt. Et voilà la dame ébranlée par la réflexion si bien qu'elle engage, devant le tribunal de sa propre conscience, dans son « *for intérieur* », le procès du criminel avec l'intention bien arrêtée de l'acquitter. Un Crestien juriste se révèle ici (2) :

— Va ! — fet ele — puez tu noier  
Que par toi ne soit morz mes sire ? —

— Allons, — fait elle, — peux-tu nier  
que par toi fut tué mon mari ? —

(1) *Yvain*, éd. Förster in-8°, pp. 68-69, vv. 1694-1726.

(2) *Ibid.*, p. 71, vv. 1760-1772.

« Ce », fet-il, « ne puis-je pas dire,  
Ainz l'otroi bien ». — Di donc, por quoi  
Feïs le tu ? Por mal de moi,  
Por halne ne por despit ? —  
« Ja n'aie je de mort respit  
S'onques por mal de vos le fis. »  
— Donc n'as-tu rien vers moi mespris  
Ne vers lui n'eüs tu nul tort ;  
Car s'il poïst, il t'eüst mort.  
Por ce mien esciant cuit gié,  
Que je ai bien a droit jugié. —

« Cela, — fait-il, — no le puis contredire,  
et je l'accorde. » — Dis donc pourquoi  
l'as-tu fait ? par mauvais gré pour moi,  
par haine ou par mépris ? —  
« Que je meure sur-le-champ,  
si jamais je le fis par mauvais gré. »  
— Donc tu n'as pas forfait à mon égard  
et envers lui tu n'as eu nul tort,  
car, s'il l'eüt pu, il t'eüt tué.  
Ainsi, à ma connaissance, croirai-je  
que j'ai bien jugé selon le droit.

Elle a donc prononcé en elle-même l'acquiescement du meurtrier. Si la gouvernante survenait à ce moment, elle l'emporterait facilement, mais ce n'est que le matin qu'elle « recommence son latin », c'est-à-dire son discours, au point où elle l'avait laissée, et comme, pareille à la *Jeune Veuve* de La Fontaine, la maîtresse voudrait bien savoir le nom du chevalier, celle-ci n'hésite pas à s'humilier un peu et à demander pardon de ses mouvements de colère (1) :

— Mes dites-moi se vos savez,  
Li chevaliers don vos m'avez  
Tenue en plet si longuemant  
Queus hon estil et de quel jant ?  
Se il est teus qu'a moi ataigne  
(Mes que de par lui ne remaingne),  
Je le ferai, ce vos otroi,  
Seignor de ma terre et de moi.  
Mes il le covandra si feire,  
Qu'an ne puisse de moi retreire  
Ne dire : « C'est cele qui prist  
Celui qui son seignor ocist » —  
E non Deu, dame, ainsi iert-il,  
Seignor avroiz le plus jantil  
Et le plus franc et le plus bel  
Qui onques fust del ling Abel.  
— Comant a non ? — Mes sire Yvains.  
— Par foi, cist n'est mie vilains,  
Ainz est mout frans, je le sai bien,  
Si est fiz au roi Urien. —  
Par foi, dame, vos dites voir.  
— Et quant le porrons nos avoir ? —  
Jusqu'à cinc jorz. — Trop tarderoit,  
Que, mien vuel, ja venuz seroit.  
Vaingne anuit ou demain seviaus ! —  
— Dame, ne cult que nus oisiaus  
Poïst an un jour tant voler.

— Mais dites-moi, si vous le savez,  
Le chevalier dont vous m'avez  
entretenu si longuemant,  
quel homme est-il et de quelle race ?  
S'il est tel qu'il soit digne de moi  
(et s'il ne se dérobe pas),  
je le ferai, je vous l'accorde,  
maître de ma terre et de moi.  
Mais il faudra faire de telle sorte  
Qu'on n'en puisse jaser  
Ni dire : « C'est celle qui épousa  
celui qui son mari tua. »  
— Mon Dieu, Madame, ainsi sera-t-il :  
vous aurez l'époux le plus courtois,  
le plus noble et le plus beau  
qui fût de la race d'Abel. [Yvain.  
— Comment s'appelle-t-il ? — Messire  
— Par ma foi ce n'est un vilain,  
il est très noble, je le sais,  
c'est le fils du roi Urien. —  
Ma foi, Madame, vous dites vrai.  
— Et quand pourrons-nous l'avoir ? —  
Dans cinq jours. — C'est bien long,  
car je voudrais qu'il fût déjà ici !  
Qu'il vienne cette nuit ou au moins demain.  
— Madame, je erois qu'un oiseau même  
Ne pourrait en un jour tant voler.

Mais la zélée suivante enverra un sien garçon à la Cour du roi Artur, qui sera là-bas demain soir. C'est trop tard encore au gré

(1) *Yvain*, éd. Foerster in-8°, pp. 73-74, vv. 1799-1825.

de l'impaticiente. Que demain soir il soit ici, ramenant l'amant meurtrier. Pendant ce temps, la dame rassemblera ses vassaux, leur parlera de sa Fontaine, du danger qui menace et, comme personne d'entre eux ne se proposera pour défendre celle-ci, elle leur remontrera la nécessité où elle se trouve de se remarier, ce que, par lâcheté, ils seront les premiers à lui conseiller. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais comme la demoiselle n'a aucun besoin d'un messenger, elle s'occupe d'Yvain, le fait chaque jour baigner, laver et peigner, le vêt d'une robe d'écarlate vermeille (écarlate est une étoffe de laine) fourrée de petit gris, où l'on voyait encore la craie, tant elle était neuve, fermée au cou d'un fermail d'or ouvré de pierres précieuses, et ornée d'une ceinture et d'une aumonière de brocard d'or. Elle lui a fait croire que la dame sait sa présence, elle la lui représente toujours très irritée contre lui et, jouant sur les mots, en usant du vocabulaire de la préciosité courtoise, elle la montre prête à faire de lui son prisonnier « car sans prison n'est nul ami » (v. 1940) (1) :

« Avoir vos viaut en sa prison  
Et si viaut si avoir le cors  
Que nes li cuers n'on soit defors. »

« Elle vous veut avoir en sa prison  
et veut avoir votre corps si à elle  
que même le cœur n'en soit exclu. »

Serait-ce une allusion à *Cligès* : « Qui a le cœur il ait le corps » ? Il ne demande pas autre chose et, continuant la métaphore, répond (2) :

— An sa prison vuel je bien estre. —

— En sa prison je veux bien être. —

La demoiselle emmène Yvain par la main et (3)

Desor une coute vermoille  
Troverent la dame seant.

Sur une couverture vermeille  
trouvèrent la dame assise.

C'est une scène charmante et plaisante que celle de la timidité du brave qui, mis en présence de celle qu'il aime, ne trouve plus à sonner mot. Et la Demoiselle de s'irriter (4) :

« Cine çanz dahez et s'ame,  
Qui mainne an chambre a belc dame  
Chevalier, quant ne s'an aproche  
Et qui n'a ne langue ne boche  
Ne san don acointier se sache. »  
A cest mot par le braz le sache  
Et si li dit : « Ça vos traieiez,

« Que le diable emporte l'ame [dame]  
de celle qui mène dans la chambre d'une  
un chevalier qui ne s'approche d'elle  
et qui n'a ni langue, ni bouche  
ni parole dont il sache la saluer. »  
A ce mot par le bras elle le tire  
et lui dit : « Venez par ici,

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 78, vv. 1922-1924.

(2) *Ibid.*, v. 1927.

(3) *Ibid.*, p. 79, vv. 1948-1949.

(4) *Ibid.*, pp. 79-80, vv. 1959-1971.

Chevaliers, et peor n'aiez  
De ma dame qu'ele vos morde,  
Mes querez li pes et acordo.  
Et j'an prierai avuec vos  
Que la mort Esclados le ros  
Qui fut ses sire vos pardoint. »

chevalier, et n'avez pas peur  
de ma dame, qu'elle vous morde,  
mais demandez lui votre paix,  
et je la prierai avec vous  
que la mort d'Esclados le roux  
qui fut son époux, elle vous la pardonne. »

Yvain joint les mains, se jette à genoux et lui crie, donnant le modèle de la parfaite soumission exigée de l'amant (1) :

« Dame, ja voir ne criërai  
Merci, ainz vos merciërai  
De quanque de moi voudroiz feire ;  
Que riens ne me porroit despleire. »  
— Non, sire ? Et se je vos oci ? —  
Dame, la vostre grand merci,  
Que ja ne m'an orroiz dire el.  
— Ainz mes, — fet ele, — n'oi tel,  
Que si vos metez a devise  
Del tot an tot an ma franchise  
Sanz ce que ne vos an efforz. —  
Dame, nule force si forz  
N'est come cele sanz mantir,  
Qui me comande a consantir  
Vostre voloir del tot an tot.

« Madame, en vérité, je ne criërai pas  
merci, mais je vous remercierai  
de tout ce que vous voudrez me faire,  
car rien ne me pourrait déplaire. »  
— Non, seigneur ? Et si je vous tue ? —  
Madame, à votre grand merci,  
vous ne m'entendrez pas dire autre chose,  
— Jamais, fait-elle, — n'ouïs telle chose,  
car vous vous rendez à discrétion  
du tout au tout en mon pouvoir,  
sans que je vous y contraigne.  
— Ma dame, aucune force aussi forte  
n'est que celle, sans mentir,  
qui me commande de consentir  
à votre volenté de point en point.

La défense qu'elle lui prêtait dans les soliloques de la nuit, elle voudrait bien l'entendre de sa bouche, pour le repos de sa propre conscience ; elle l'invite à se disculper (2) :

« Dame », fet-il « vostre merci,  
Quant vostre sire m'asailli  
Quel tort oi-je de moi defandre ? »

« Madame, fait-il, par votre grâce,  
quand votre époux m'assailit,  
quel tort eus-je de me défandre ? »

Elle l'accorde sans difficulté, et l'acquitte de l'homicide, mais elle voudrait savoir encore quelle est cette force qui le plie, sans murmure, à son vouloir et lui de s'en expliquer avec une grâce qu'on n'attendrait pas d'un si rude bretteur (3) :

« Dame », fet-il, « la force vient  
De mon cuer qui a vos se tient ;  
An cest voloir m'a mes cuers mis. »  
— Et qui le cuer, biaux douz amis ? —  
Dame, mi oel. — Et les iauz qui ? —  
La granz biautez que an vos vi.

« Madame, fait-il, cette force vient  
de mon cœur qui s'attache à vous.  
En tel vouloir, m'a mis mon cœur !  
— Et qui le cœur, cher doux ami ?  
— Mes yeux, Madame, — Et quiles yeux ?  
— La grande beauté qu'en vous je vis.

— Et la biautez qu'i a forfet. —  
Dame, tant que amer me fet  
— Amer ? Et cui ? — Vos, dame chiere.

[sable ?  
— Et la beauté de quoi est-elle respon-  
— Madame, de me faire tant aimer.  
— Aimer ? Et qui ? — Vous, dame chère.

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 80, vv. 1975-1986.

(2) *Ibid.*, p. 81, vv. 1999-2001.

(3) *Ibid.*, p. 82, vv. 2015-2032.



— Moi ? — Voire voir — Au quel  
[manière ? —

An tel que graindre estre ne puot,  
An tel que de vos ne se muet  
Mes cuers n'onques aillors nel truis,  
An tel qu'aillors panser ne puis,  
An tel que toz a vos m'otroi.  
An tel que plus vos aim que moi,  
An tel, se vos plect, a delivre  
Que por vos vuel morir et vivre.

— Moi ? — En vérité. — De quelle  
[manière ? —

Telle qu'il n'en peut être plus grande,  
telle que de vous ne s'écarte  
mon cœur et qu'ailleurs ne le trouve,  
telle que je ne puis penser à autre chose,  
telle que tout à vous je me donne,  
telle, que je vous aime plus que moi,  
telle, s'il vous plaît, qu'à votre gré  
pour vous je veux mourir ou vivre.

Il y a une singulière éloquence, malgré quelque rhétorique, dans une pareille déclaration et, pour l'avoir écrite, on se persuade difficilement que Crestiien dans sa vie n'en ait point fait, une fois au moins, de pareille. Comment s'étonner si, après cela, Yvain se dit prêt à défendre la Fontaine, envers et contre tous. Ainsi, conclut l'auteur, non sans ironie sans doute et fier d'avoir rendu vraisemblable et presque nécessaire ce paradoxe de la veuve prête à épouser le meurtrier de son mari (1) :

Einsi sont acordé briémant.

Ainsi sont-ils vite d'accord.

Reste à faire sanctionner cet accord par l'assemblée des feudataires, qui joue, auprès de la châtelaine, le rôle de Conseil de la couronne. Ils se lèvent à l'entrée d'Yvain, impressionnés par la fierté de son allure et déjà devinant en lui le futur époux de leur maîtresse. Après un bref et habile discours du sénéchal prononcé au nom de la dame, ses vassaux le supplient de faire ce qu'elle désire le plus au monde et elle leur présente Yvain, non comme le meurtrier de son mari, qualité, si l'on peut dire, qu'elle a bien soin de cacher, mais comme celui qui aspire à sa main et s'engage à défendre la fameuse Fontaine. Volontiers leur dirait-elle, comme dans *Girart de Viane*, à Charlemagne, la duchesse de Bourgogne veuve : « A quoi sert le deuil ? donnez-moi un mari très puissant » (2) :

Li chevaus qui ne va pas lant  
S'efforce, quant an l'esperone.  
Veant toz ses barons se done  
La dame a mon signor Yvain.  
Par la main d'un suon chapelain  
Prise à Laudinc de Landuc,  
La dame qui fu fille au duc  
Laudunet don an note un lai.

Le cheval, qui ne va pas lentement,  
prend le galop quand on l'éperonne.  
En présence de tous ses barons s'accorde  
la dame à Monseigneur Yvain.  
De la main du chapelain  
il a pris Laudine de Landuc  
la dame qui était fille du duc  
Laudunet, sur qui on chante un lai.

Laudine, c'est la première fois, en vertu du procédé de suspen-

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 82, v. 2037.

(2) *Ibid.*, p. 87, vv. 2146-2153.

sion qui nous est désormais familier, qu'on nous livre son nom et il semble que ce n'est aussi qu'en l'épousant qu'Yvain s'en enquière ou l'apprenne du chapelain sans même en être enquis. Au reste le nom ne fait rien à l'affaire. Seuls importent la beauté et le lignage. En même temps nous apprenons, par accident, une des sources possibles de Crestien, un de ces lais que colportaient les chanteurs bretons et dont la poétesse Marie de France nous a laissé les types les plus achevés.

Le jour même eurent lieu les noces, que Crestien ne nous conterait pas, préférant se taire, dit-il, qu'en dire trop peu, préférant d'ailleurs aussi s'abandonner à ses réflexions désabusées (1) :

Mes or est mes sire Yvains sire  
Et li merz est toz obliez.  
Cil qui l'ocist est mariez  
An sa fame et ansanble gisent,  
Et les janz aimment plus et present  
Le vif qu'onques le mort ne firent.

Mais à présent Messire Yvain est maître  
et le mort est vite oublié.  
Celui qui l'a tué est marié  
avec sa femme et ils dorment ensemble,  
et les gens aiment plus et estiment  
le vivant que jamais ne firent mort.

Les fêtes se prolongent jusqu'à la veille du jour où le roi Arthur vient voir la merveille de la fontaine et de la pierre, suivi de toute sa maison, et, n'y trouvant pas Yvain, Keu se répand déjà en médisances (2) :

Et que est ore devenuz  
Yvains, quand il n'est ça venuz,  
Qui se vanta après mangier  
Qu'il iroit son cousin vangier ?  
Bien pert que ce fu après vin.  
Foiz s'an est, je le devine.

Ah qu'est donc devenu  
Yvain, puisqu'il n'est pas ici,  
qui se vanta après manger  
d'aller venger son cousin ?  
Il paraît bien qu'il était pris de vin.  
Il s'est enfui, je le devine.

Sans s'attarder, le roi verse de l'eau sur le « perron », la pluie tombe abondamment, et aussitôt, comme l'eût fait son prédécesseur, Messire Yvain entre, armé, dans la forêt et se précipite sur les intrus au plein galop de son cheval. Keu réclame l'honneur de lui résister, mais il n'est pas de taille, et un seul coup de lance lui fait faire la « tourneboule » et le fait passer par-dessus la tête de son cheval, son heaume piqué en terre. Bon prince, Yvain se contente de cette petite vengeance et se fait connaître du roi, devant lequel il lève la vantaille qui cache son visage, après quoi tous, et Gauvain le premier, lui font fête. Leur ayant conté par le menu son aventure, le vainqueur les emmène en son château, dont les habitants (il faut se représenter ces châteaux

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 88, vv. 2164-2169.

(2) *Ibid.*, pp. 88-89, vv. 2179-2184.

plus comme des villes fortifiées, tel Provins, que comme des « burgs » isolés) se précipitent à la rencontre d'Artur et de sa Cour, et c'est de nouveau, comme dans *Érec*, une de ces descriptions d'entrées de princes auxquelles Crestien a assisté maintes fois et qu'il aurait même parfois organisées, s'il est vrai, comme le voulait G. Paris, qu'il ait été héraut d'armes (1) :

Li drap de soie sont fors tret  
Et estandus a paremant  
Et des tapiz font pavremant  
Et par les rues les estandent...  
Que par la chalur del soloil  
Cuevrent les rues do cortines.  
Li sain, li cor et les buisines  
Font le chastel si resoner  
Qu'au n'i oïst pas Deu toner.  
Contre lui dancent les puceles,  
Sonent flâutes et freteles,  
Timbre, tablettes et tabor.

Les draps de soie sont tirés au dehors,  
et pendus comme ornement.  
Des tapis ils font un parement  
et par les rues ils les étendent...  
Contre la chaleur du soleil  
ils couvrent les rues de tentures.  
Les cloches, les cors et les buccines  
font ainsi résonner le château  
que l'on n'eût pas entendu Dieu tonner.  
Devant le roi dansent les pucelles,  
sonnent les flûtes et chalumeaux,  
timbales, tambourins et tambours.

La châtelaine vient à la rencontre d'Artur, vêtue d'un manteau impérial, robe d'hermine toute fraîche et, sur le front, un diadème orné de rubis, le visage joyeux et riant. Après quelques paroles gracieuses, ils se donnent l'accolade « à pleins bras ». Mais le conteur veut les laisser pour nous parler du soleil et de la lune. Petite charade dont il donne aussitôt la solution. Soleil ? Gauvain qui étincelle parmi tous autres et dont « chevalerie est enluminée » comme le matin l'est par l'astre du jour. Lune ? la demoiselle qui a sauvé Yvain. Parce qu'elle est blonde ? Non, elle est brune, mais elle s'appelle Lunete, ce qu'on ne nous avait pas dit encore et, à la grande satisfaction des folkloristes qui triomphent ici ayant reconnu en elle une divinité des cieux païens, satellite de Diane qui serait notre Laudune. Quoi qu'il en soit, Gauvain adopte Lunete pour amie et lui offre son service, et ses compagnons, parmi « nonante », se choisissent chacun la sienne. Que nous voilà loin de la rudesse des chansons de geste. A tous cependant la dame fait telle fête, comme le doit une maîtresse de maison bien courtoise, qu'il en est d'assez fous pour la croire amoureuse d'eux. Avertissement à ceux que peut tromper cette gentillesse française commandée par l'esprit de société qui naît, ou retour de Crestien sur lui-même à qui a pu donner le change le bon accueil d'une grande dame.

Cependant l'heure du départ d'Artur et de sa Cour a sonné et, en même temps, semble-t-il, celle de la fin du roman, qui semble

(1) *Yvain*, éd; Foerster, in-8°, pp. 95-96, vv. 2340-2353;

terminé. Mais alors il n'eût été qu'un simple conte, voire un tableau un peu plus spirituel et un peu plus développé que n'exige le genre. Au contraire, il va rebondir et une nouvelle phase s'ouvrira ou bientôt apparaîtra la thèse psychologique et sociale dont *Érec* nous a rendu la donnée familière. Toute la semaine, ses anciens frères d'armes ont supplié Yvain de les accompagner, mais enfin c'est Gauvain qui lui adresse les paroles décisives (1) :

« Cornant ? seroiz vos or de caus »  
Ce li dist mes sire Gauvains,  
« Qui por leurs fames valent mains ?  
Honiz soit de sainte Marie  
Qui por anprier se marie !  
Amander doit de bele dame,  
Qui l'a a amie ou a fame  
Si n'est puis droiz que ele l'aint,  
Que ses los et ses pris remaint. »

« Comment ? seriez-vous de ceux »,  
ainsi parlait Messire Gauvain,  
« Qui par leurs femmes valent moins ?  
Honni soit de sainte Marie  
qui pour s'avilir se marie !  
S'élever doit par sa dame  
celui qui l'a pour maîtresse ou femme,  
sinon, il n'est juste qu'elle l'aime,  
privé de valeur et de gloire. »

N'est-ce pas déjà, quatre siècles avant Corneille, une théorie de l'amour, dignité que peuvent sentir profondément tous ceux qui, ayant hésité une minute entre la douceur de l'amour et la rudesse des combats, ont réveillé leur énergie et résolu le conflit intérieur en concevant que la lâcheté est le dissolvant de la passion et que celle-ci ne peut s'épanouir que dans « ces plus grandes âmes », comme dira Descartes au *Traité des Passions* (2).

Prenez garde, continue Gauvain (3),

Que fame a tost s'amor reprise,  
Ne n'a pas tort, s'ele desprise  
Celui qui de noiant empire  
Quant il est del reaume sire.  
Or primes doit, vostre pris croistre !  
Roncez le frain et le chevoistre  
S'irons tornoier moi et vos...

Car la femme a vite repris son amour,  
et elle n'a pas tort si elle méprise  
celui qui sans raison s'amoindrit,  
quand il est maître du royaume.  
d'abord il faut que votre gloire croisse.  
Lâchez les freins et les rênes  
et allons au tournoi ensemble...

Gauvain ne se dissimule pas la peine que son ami aura à quitter Laudine, peut-être si lui-même avait si belle amie ne s'y résoudrait-il point et tel conseille bien autrui qui n'en ferait peut-être pas autant. Ébranlé par ces raisonnements, Yvain, placé entre la force de l'homme et la séduction de la femme, promet qu'il ira vers son épouse tenter d'obtenir d'elle congé d'accompagner le roi pour aller au tournoi, afin qu'on ne l'appelle *recréant*. Ce que nous avons dit de ce mot entendu et répété par *Énide* nous dispense de l'interpréter à nouveau. Et elle lui dit (4) :

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 101, vv. 2484-2492.

(2) Cf. mes *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1920, in-8°, pp. 618-619.

(3) *Ibid.*, p. 101-102, vv. 2495-2501.

(4) *Ibid.*, pp. 104-105, vv. 2562-2575.



— Je vos creant  
 Le congié jusqu'a un termine.  
 Mes l'amors devandra haïne,  
 Que j'ai a vos, seürs soiez,  
 Certes, se vos trespasiez  
 Le terme que je vos dirai...  
 Se vos volez m'amor avoir  
 Et de rien nule m'avez chiere,  
 Pansez de revenir arriere  
 A tot le mains jusqu'a un an  
 Huit jorz après la saint Jehan :  
 Hui an cest jor sont les huitaves. —

— Je vous accorde  
 ce congé, seulement à terme.  
 Mais il deviendra de la haine l'amour  
 que j'ai pour vous, soyez-en sûr,  
 certes, si vous dépassiez  
 le terme que je vous dirai...  
 Si vous voulez avoir mon amour,  
 et si le moins du monde vous m'aimez,  
 songez à revenir vers moi  
 à tout le moins d'ici un an,  
 huit jours après la Saint-Jean  
 dont c'est aujourd'hui l'octavo. —

Yvain pleure et soupire, trouve le terme trop long, espère ne pas devoir l'atteindre et, d'autre part, demande qu'elle exclue le cas de force majeure, maladie ou emprisonnement. Elle y consent, mais à quoi bon, car, dit-elle (1) :

— bien vos promet  
 Que, se Deus de mort vos defant,  
 Nus essoines ne vos atant  
 Tant con vos sovaingne de moi.

je vous promets  
 Que si Dieu vous défend de la mort  
 Nulle entrave ne vous attend [moi.  
 aussi longtemps qu'il vous souviendra de

En gage de sa foi elle lui donne l'anneau de fidélité, qui le protégera de tout danger tant qu'il se rappellera son amie et à condition qu'il ne le donne ni ne le prête à personne. Et ils se quittent parmi l'amertume des larmes et la douceur des derniers embrassements (2) :

Li rois le cors mener an puet,  
 Car del cuer n'an manra il point  
 Qui si se tient et si se joint  
 Au cuer celi qui se remaint...  
 Des que li cors est sanz le cuer,  
 Don ne puet il vivre a nul fuer  
 Et se li cors sanz le cuer vit,  
 Tel mervoille nus hon ne vit.  
 Ceste mervoille est avengue ;  
 Qu'il a la vie retonue  
 Sans le cuer qui estre i soloit  
 Que plus siüre ne le voloit. . .  
 Li cuers a buene remenance,  
 Et li cors est an esperance  
 De retourner au cuer arriere...

Le roi peut emmener le corps  
 mais le cœur il n'emporte point,  
 lequel reste tenu et joint  
 au cœur de celle qui demeure...  
 Or dès que le corps est sans le cœur  
 il ne peut vivre à aucun prix ;  
 que le corps vive sans le cœur  
 telle mervoille nul ne la vit.  
 Cette mervoille est arrivée  
 qu'il a la vie retenue  
 sans le cœur qui l'animait,  
 car celui-ci ne voulut le suivre.  
 Le cœur a un heureux séjour  
 et le corps vit dans l'espérance  
 de retourner joindre le cœur...

(A suivre.)

(1) *Yvain*, éd. Foerster p. 106, vv. 2596-2599.

(2) *Ibid.*, pp. 108-109, vv. 2642-2657.

REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

---

Les origines humaines  
et l'évolution de l'intelligence.

Cours de M. Edouard LE ROY,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur au Collège de France.*

---

V

Le double rapport de l'Homme à la Nature.  
Deuxième partie : l'invention vitale.

En nous attachant à définir et à justifier dans son principe la perspective transformiste, nous n'avons fait valoir que des arguments qui s'appliquent au cas de l'Homme aussi bien qu'à tout autre. Nul motif, jusqu'ici, d'admettre une exception quelconque : le phénomène des naissances est partout le même essentiellement. De là un premier rapport menant de la Nature à l'Homme, celui qui apparaît du point de vue de l'efficience, lorsqu'on envisage sous l'aspect extérieur la montée vers la Noosphère à partir de la Biosphère. Il nous faut maintenant passer à l'examen d'une contre-partie, d'un rapport inverse, et redescendre de l'Homme à la Nature, afin de voir comment le progrès humain éclaire après coup l'évolution de la vie pré-humaine.

Où découvrir en effet la vraie source de lumière explicative ? Défions-nous, à cet égard, d'un certain instinct grossier du tangible. Savants, sinon philosophes, nous sommes enclins presque toujours à regarder de préférence vers la pure matérialité, c'est-à-dire vers ce qu'il y a de plus éloigné de nous au monde et de plus

étranger (au moins en apparence) à notre pensée, forces brutes ou vivants inférieurs, afin d'y saisir un principe qui fasse comprendre les choses. Mais un tel usage de la matière devient abus dès qu'on le généralise ; il part alors d'une grande illusion, que la moindre expérience devrait suffire à dissiper. Autant l'analyse des mécanismes corpusculaires est indispensable pour la recherche et la capture des énergies cosmiques, pour le développement de nos prises et même de nos vues sur la structure instantanée du monde ; autant elle s'affaiblit, s'émousse, et n'est plus que d'un médiocre secours quand il s'agit de pénétrer le prolongement créateur de la genèse universelle. Toute matérialité est morte : c'est de l'action déchue en inertie machinale, du devenu où l'on ne saurait apercevoir le secret du devenir. Du reste, on retrouve une circonstance analogue parmi les formes vivantes : les plus pauvres, les plus voisins du simple milieu physico-chimique, sont peut-être les meilleures à choisir pour débrouiller l'écheveau des réactions vitales élémentaires, mais aussi les moins capables de révéler dans sa richesse peu à peu accrue l'effort qui préside à l'histoire progressive de la vie, en sorte que biologie et paléontologie ont inévitablement des attitudes opposées. Au point de vue historique, rien de plus obscur que les commencements. Plus au contraire les êtres sont achevés et proches de nous par la nature et l'âge, plus nous avons pouvoir d'atteindre leur assemblage encore intact, leur activité encore vive, et plus sans doute leurs démarches ont chance de nous demeurer intelligibles, reconnaissables, familières, donc éclairantes. A ce double titre, ce que nous connaissons le mieux dans l'univers (quoiqu'il puisse paraître), ce qu'en tout cas nous pouvons connaître le plus profondément, c'est la Vie ; et, dans la Vie, les zones qui se sont formées le plus tardivement, le plus près de notre groupe zoologique. Personne, au fond, ne conteste que, pour discerner l'existence et les procédés d'une évolution animale, ce soit la branche des Vertébrés qu'il faille étudier surtout et, sur cette branche, le dernier venu des rameaux, celui des Mammifères, lesquels — d'une certaine façon — résument toute vie. En ce sens témoigne nettement la pratique des paléontologistes.

Eh bien ! Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de cette logique et ne pas demander à l'Homme lui-même de nous expliquer enfin les Mammifères ? Si l'Humanité était une formation absolument hétérogène au reste du monde animal, plaquée artificiellement sur la Biosphère, sans attaches ou racines, on pourrait comprendre qu'elle fût traitée en « plus obscur » dont il n'est raisonnable d'attendre, pour illuminer les démarches de l'évolution, aucune

clarté légitime. Au contraire, puisque vraiment (comme nous avons dû l'admettre) la nappe humaine — malgré le changement critique, profond, essentiel, que marque son apparition — n'est pas tellement coupée des zones vivantes inférieures qu'elle n'en prolonge d'une certaine manière la structure et le jeu, — alors, sans nul doute, c'est à elle, comme à la plus récente parmi les productions de la Vie et celle, par surcroît, dont l'intérieur nous est le mieux connu, c'est à elle principalement qu'il faut recourir, quand on veut reconstituer l'effort intime qui préside au mouvement d'ensemble dont nous-mêmes sommes issus : et cela d'autant que la genèse humaine est, au fond, le seul grand commencement que nous parvenions à saisir en tant que tel dans son phénomène, du moins quant à la date approximative et aux antécédents.

On remarquera qu'en faveur d'une semblable orientation de méthode rien n'est plus facile que d'apporter des arguments très positifs. Ce que nous pouvons entrevoir directement de l'évolution biologique nous montre une tendance générale de tous les phylums vers un psychisme supérieur. « Il ne paraît pas niable que les démarches de la Vie (qu'il s'agisse d'Insectes ou de Vertébrés) se soient toujours dirigées, en fait, vers la réalisation du système nerveux le plus riche et le plus différencié », vers la genèse d'un meilleur cerveau, instrument d'un psychisme plus développé, plus libre et plus un. Dans cette voie, les réussites sont inégales ; il y a des échecs relatifs, des régressions, des avortements : arrêts à un niveau médiocre ou dégénérescences parasitaires ; mais la direction du mouvement se dessine bien visible dans l'ensemble. « La quantité et la qualité de conscience, pourrait-on dire, ont toujours été en croissant à travers les temps géologiques (1). » La Vie, encore une fois, est l'histoire d'une concentration et libération de pensée. Dans ces conditions, l'Homme, en qui l'organisation des nerfs et donc les puissances psychologiques ont atteint un maximum incontesté, l'Homme doit fournir, pour une grande part, la clef même de l'évolution. Notez du reste que, le long des diverses lignes évolutives, on retrouve partout des formes terminales dont la genèse apparaît parallèle et plus ou moins comparable à l'homínisation. Celle-ci, dès lors, doit révéler la vie, parce qu'elle en constitue l'œuvre maîtresse et typique.

Ce sera donc sans scrupule que nous essaierons de comprendre la Biosphère par la Noosphère, que nous demanderons aux pre-

(1) Teilhard, *La Paléontologie et l'apparition de l'Homme*, dans la *Revue de Philosophie*, 1923, p. 23 du tiré à part.



miers plans de notre expérience, aux plus proches de nous, et non pas seulement à ses plus lointains horizons, la réelle perspective intérieure des choses. Il est vrai qu'une telle procédure a contre elle bien des préjugés. Peut-être cependant n'est-il pas impossible de les vaincre peu à peu par un examen poussé jusqu'au détail technique.

Afin que la discussion ait toute sa force probante et pour en achever à cet effet la préparation méthodique, je ne crois pas inutile redite une dernière mise au point de notre attitude en face des conceptions transformistes. Quelques malentendus sont à dissiper encore, qui trop souvent suggèrent des objections parasites, inefficaces, à côté du véritable problème. Quatre points surtout doivent être mis en relief.

De ces remarques, la première vise un état d'esprit. Le mot *transformisme* est équivoque; il enveloppe une certaine ambiguïté, à cause de l'usage qui en a été fait historiquement; il exige donc d'être défini avec soin, mais sans étroitesse. Or cette condition nécessaire ne paraît pas toujours suffisamment remplie. On dirait que quelques-uns restent sous l'impression de vues naguère émises, — des vues de Haeckel, si l'on veut, — comme si par elles se trouvait une fois pour toutes fixé le sens authentique du terme. A qui les dépasse ou les corrige, ceux-là dénie le droit de se dire transformiste : quand on leur présente une conception des choses qui échappe aux difficultés et complique les théories à la mesure des faits nouveaux, « ce n'est pas du transformisme », assurent-ils. Pourquoi ainsi accorder à d'anciennes conceptions, à elles seules, un pareil privilège, un véritable monopole ? Sous le nom de transformisme, nous devons entendre un principe de méthode, une souple direction de pensée, bref une tendance complexe et plastique, prête à recevoir mille modalités diverses. Trop facile vraiment serait la prétention d'en avoir pour jamais réglé le compte avec une interdiction de franchir les bornes de je ne sais quelle orthodoxie. Sans doute, au regard d'une critique plus rigoureuse et mieux avertie, telles manières de se représenter le cours des phénomènes ont cessé d'être soutenables, telles preuves longtemps classiques sont devenues caduques ou du moins appellent d'expresses réserves. Défions-nous cependant de l'esprit négatif, limité aux arguments destructeurs ; de l'esprit dialectique, définissant afin de réfuter. C'est un abus que de confondre mécanisme et transformisme. C'en est un autre que de se lier à un seul point de vue. Il est vrai que les paléontologistes sont peut-être enclins parfois à négliger outre mesure la morpho-

logie ou à la concevoir trop pauvrement (1). Reconnaissons toutefois avec M. Boule (2) que « les plus fins travaux anatomiques, les comparaisons les plus approfondies, les raisonnements les plus ingénieux sur la morphologie des êtres actuels ne sauraient avoir la valeur démonstrative des documents tirés de la roche où ils sont enfouis et disposés dans leur ordre chronologique même », si bien que « le dernier mot doit rester à la Paléontologie ». Il se pourrait que la clef du problème fût une certaine conciliation entre les deux points de vue, non pas simplement juxtaposés, mais subordonnés l'un à l'autre, comme l'habitude à l'invention. Telle a été notre voie. Nous aurons à la reprendre, dans un raccourci de démonstration. Et sans doute verrons-nous alors en plus nette lumière qu'il ne faut pas identifier évolution et descendance, que celle-ci n'est qu'un des liens entre les espèces, entre les formes vivantes.

Quoi qu'il en soit, les remarques précédentes suffisent déjà telles quelles à nous mettre au large en face des *apparences buissonnantes* que revêt la vie au cours de son développement et qu'on invoque parfois contre l'interprétation transformiste. Nous arrivons ainsi à un deuxième point. Lorsqu'on regarde avec attention les changements de structure parmi les êtres du passé, l'observation relève sans doute un grand nombre de variations en multiples sens, mais (affirment d'aucuns) toutes relativement accessoires, secondaires, dessinées sur un fond typique d'organisation qui reste à bien peu près invariable. Certes les faunes éteintes offrent beaucoup de modèles inattendus ; on en trouve sans cesse de nouveaux ; et il est souvent permis d'hésiter à leur sujet dans l'attribution à des espèces, à des genres, voire à des classes : jamais par contre ne surgit le moindre embarras, quant aux catégories les plus élevées de la Systématique. La plupart des types fondamentaux, tels qu'ils subsistent sous nos yeux, sont donnés très anciennement, déjà définis et distincts, si haut qu'on remonte ; et on n'a aucune peine à y rattacher les formes particulières que la paléontologie découvre. Un simple schéma d'arborescence paraît donc insuffisant pour figurer les faits. Dès l'origine, c'est une coexistence qui se révèle, sans que les tiges discernables viennent rejoindre d'ordinaire un tronc commun. Elles s'enfoncent dans le sol côte à côte, présentant plutôt l'image d'une touffe, d'un buisson, que d'un arbre. De même, le long des

(1) Cf. Vialleton, *L'Importance de la Morphologie*, extrait du *Montpellier médical*, 1<sup>er</sup> août 1926.

(2) *Les Hommes fossiles*, 2<sup>e</sup> éd., p. 453.

temps, si l'on essaie de suivre les principaux types de formes (embranchements et classes par exemple) aussi loin que possible, on ne voit guère avec quelque netteté que des évolutions parallèles ou des substitutions dans la prédominance : les raccords continus ne sont pas des *données* proprement dites, mais seulement (ou presque) des *inférences théoriques*, fondées sur des hypothèses d'embryologie. — Voilà des faits qu'en eux-mêmes je ne contesterai pas, encore que peut-être entachés de quelques exagérations. Faut-il toutefois y prendre l'appui d'une conclusion hostile au transformisme ? Ce serait, me semble-t-il, dépasser abusivement les prémisses. Gardons-nous d'ériger notre ignorance en preuve. Ce que l'on doit admettre, c'est une antiquité des tiges maitresses plus grande que d'abord on n'avait cru. Mais qu'en déduire ? Notons en premier lieu combien risquent d'être illusoire les jugements d'apparitions ou de disparitions simultanées. Pour traduire avec exactitude les données vraiment positives, on doit se borner à dire qu'avant ou après telle date géologique nul représentant de telle forme n'est connu, et rien de plus : comment tirer de là une preuve quelconque pour ou contre les thèses de descendance à partir d'une souche commune ? On doit craindre aussi certains effets de fausse perspective. Le point où notre vue s'arrête, où elle se perd dans l'indistinct, n'est pas réellement un point, un *instant zéro*. A pareille distance, des événements fort éloignés l'un de l'autre peuvent sembler se confondre : ils appartiennent en réalité à deux époques, à deux plans d'histoire séparés peut-être par un intervalle plus grand que celui qui s'étend du plus récent d'entre eux jusqu'à nous ; mais, pour nos regards, tout se noie dans les grisailles de l'horizon. Combien est-il donc difficile de prétendre qu'un véritable parallélisme soit jamais constaté depuis toujours ! Il faut seulement reconnaître nécessaire de compliquer les schémas représentatifs : au lieu d'un arbre plus ou moins ramifié, c'est un réseau complexe aux multiples nœuds qui s'impose, au moins en deuxième approximation ; et il n'est même pas sûr que deux dimensions suffisent. Il y a plus : toutes les connexions, toutes les attaches ne sont pas d'un seul et unique genre. Outre les bifurcations de branches, on rencontre à maintes reprises des centres de rayonnement verticillaire, des points d'explosion morphologique d'où part une couronne de lignes formant gerbe. L'analogie se retrouve d'ailleurs partout, notamment en Histoire, dans l'ordre de l'invention, avec la genèse des idées mères, dont chacune est principe d'innombrables applications épanouies en bouquet. A vrai dire, les phénomènes de naissance comportent plusieurs modalités : soit



détachement d'un rameau phylétique, soit éclosion simultanée de groupes multiformes et corrélatifs. Si les rapports de génération linéaire y sont visibles, non moins considérables doivent être affirmés les effets de résonance biosphérique dont j'ai parlé précédemment (1) ; et peut-être, à l'origine des grandes nappes de vie, est-on obligé de concevoir encore un autre mode phénoménal. Rien de tout cela n'est contraire au principe transformiste, qu'il y aurait abus à ne juger compatible qu'avec le seul premier cas, celui de la descendance génétique reliant de façon directe individu à individu.

On insiste cependant, et la réplique à cette instance fera mon troisième point. Peu de mots, d'ailleurs, suffisent à l'exposer. Les transformistes, dit-on, attribuent le rôle de souches à certaines formes généralisées. Mais comment définissent-ils ces dernières ? Comment en conçoivent-ils surtout l'indétermination potentielle ? Sur les prétendues souches, ils renoncent le plus souvent, et pour cause, à mettre aucun nom d'animal concret : elles restent hypothétiques, purement imaginaires, ou plutôt abstraites, formées par l'ensemble des traits communs aux divers membres d'un groupe, si bien que chacune représente seulement un être de raison, une entité conceptuelle, un *genre* au sens logique du terme, bref un schéma de catégorie. Or, suivant un mot de Koken que M. Vialleton aime à répéter, la Terre, à nulle époque, ne fut « peuplée de schémas » : ceux-ci n'expriment donc rien autre chose que des lois idéales d'organisation, non point jamais la structure d'animaux ayant vécu. En définitive, les arbres généalogiques — du reste si variables d'un auteur à l'autre — ne sont guère que des symboles de théories, nullement des résumés d'histoire (2). — Ces vues, sans conteste, partent de faits exacts. Toutefois, à qui voudrait en tirer objection de principe contre le transformisme, une réponse a été déjà virtuellement donnée, dont il suffira de réunir ici les éléments. Qu'on se rappelle d'abord quelques remarques antérieures sur la nature fragile et instable des formes initiales (3). Trois ordres de considérations y conduisent, formulables en autant de lois paléontologiques décrivant le cours habituel des choses, du début à la fin des rameaux : 1<sup>o</sup> augmentation graduelle de la taille ; 2<sup>o</sup> spécialisation progressive ; 3<sup>o</sup> irrè-

(1) *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution* : VII, p. 120-123 ; IX, p. 143-145 ; XV, p. 263-264.

(2) Cf. Vialleton, *Les arbres généalogiques et leur signification*, Comptes rendus de l'Association des Anatomistes, 1926 ; *Morphologie et Transformisme*, « Cahiers de Philosophie de la Nature », vol. I, p. 112-116.

(3) *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution* : VI, p. 86-87 ; VII, p. 113-114.



versibilité de l'évolution (Dollo). Il en résulte pour les souches un triple caractère, d'où l'on peut inférer qu'elles doivent normalement disparaître sans traces et ainsi demeurer pour nous anonymes. Ajoutons en deuxième réponse la faible valeur intrinsèque d'un raisonnement qui ne repose que sur une absence de faits. Cette absence, d'ailleurs, est-elle totale ? A mesure qu'on remonte plus haut dans le passé, les formes vivantes accusent une indéniabie tendance à converger vers des centres morphologiques, en se rapprochant l'une de l'autre et en devenant de moins en moins explicites. Sans doute n'est-ce là qu'une amorce de fait : encore est-il significatif qu'elle se dessine dans un tel sens. N'oublions pas enfin les aperçus par lesquels se terminait la précédente leçon. Les changements phylogénétiques ont dû se produire, eux aussi, à travers une phase de refonte embryonnaire. Quelque chose joue en effet par rapport aux espèces le rôle d'embryons, mais non pas tant des individus que des ensembles. Ceux-ci ont-ils moins de réalité que ceux-là, ou une réalité moins positive ? Non du tout : une discussion récente nous l'a montré. La biosphère et ses grandes parties ne peuvent être connues comme réelles qu'au sens idéaliste, ainsi que tous les objets qui ne sont pas à notre échelle : atomes ou nébuleuses par exemple, pour prendre deux extrêmes opposés. D'autre part, leur action est plus que simple somme arithmétique des actions élémentaires émanant des individualités composantes : on l'admettra sans peine si l'on se reporte par la pensée aux analogies sociologiques. Les ensembles qui jouent le rôle d'embryons dans la phylogénèse offrent donc bien le caractère de réalités authentiques et suffisent par conséquent à faire que tombe l'objection adressée aux souches de rester anonymes et abstraites. Seulement, voici alors un trait complémentaire à ne pas perdre de vue. Si un être quelconque, individu ou ensemble, fonctionne en qualité d'embryon, c'est par ce qu'il contient en lui de général, d'indéterminé, de confus, de plastique, de virtuel, donc de « mou ». Or, cette partie de l'être en cause est aussi, bien évidemment, celle dont il est le moins possible que subsiste jamais un reste fossilisé. Une dernière fois, dès lors, se confirme la même réponse à l'objection des souches.

Mais, pour finir, une quatrième difficulté, un peu différente, bien que voisine, appelle maintenant l'examen. Il s'agit des apparences de sauts brusques, relevées au cours de l'histoire paléontologique dans le passage d'une forme à l'autre : soit qu'ils interrompent une file évolutive par une sorte de coupure, soit (et plus souvent comme avec plus de réalité peut-être) qu'ils se produisent de côté, latéralement, sous l'aspect d'une substitution d'em-

pire, à propos de groupes qui se supplantent, se relaient, et, en toute rigueur, ne se prolongent pas. Inutile de redire en détail, à cet égard, les remaniements de faune ou de flore, les mues de la biosphère, dont le passé de la Vie offre tant de fois le spectacle. Sans doute, la plupart des grands types d'organisation animale coexistent, déjà distincts et reconnaissables, aussi haut que nous remontions vers les origines : il y a cependant une exception au moins, celle des Vertébrés ; et, quand ils se montrent, nous ne voyons pas ce nouvel embranchement naître de ses prédécesseurs. Plus tard, nous ne voyons pas davantage les Mammifères dériver des Reptiles, mais — apparus sans attendre que ceux-ci aient achevé leur course et d'abord effacés devant eux — les remplacer un jour presque soudainement sur la scène du monde. De même enfin nous ne voyons pas l'Homme succéder aux Primates, mais surgir à côté d'eux, bien avant qu'ils aient atteint leur parfait développement. Ainsi l'apparence de discontinuité correspond, semble-t-il, aux faits les plus certains, les mieux établis. On dira que ces faits sont vus trop en gros, à une échelle d'analyse trop grossière, que par conséquent les sauts brusques demeurent simples mirages dus à notre ignorance. Le raisonnement vient alors au secours de l'observation et tend à mettre en lumière leur nécessité. M. Vialleton insiste beaucoup là-dessus (1) ; et, certes, plus d'un point est à retenir dans ses critiques. Je ne puis entrer ici dans un détail qui mènerait trop loin. Qu'on me permette une façon de symbole. Voici deux êtres chez qui le squelette est pour l'un extérieur au corps, pour l'autre intérieur : qui ne voit l'impossibilité d'une transition continue, puisqu'il faudrait admettre un stade intermédiaire où le squelette, en cours de déplacement, traverserait les organes essentiels ? C'est donc à titre nécessaire que s'impose, dit-on, l'existence de sauts brusques. Cela étant, comment les comprendre ? On a voulu faire appel aux *mutations* définies par Hugo de Vries, puis étudiées par Morgan et son école. Nul n'ignore que de pareils phénomènes se laissent constater aujourd'hui dans la nature comme au laboratoire (2) ; et rien assurément n'interdit de croire que le passé en ait connu aussi. Ce n'est pas même une hypothèse en l'air, autorisée de sa seule vraisemblance : qu'on se reporte, par exemple, au mémoire de J. Boussac sur les Cérithes éocènes du bassin de Paris (3). Toute-

(1) *Membres et Ceintures des Vertébrés tétrapodes*, Paris, Doin, 1924. — Thèses résumées dans l'article *Morphologie et Transformisme* (vol. I des *Cahiers de Philosophie de la Nature*, Paris, Vrin, 1927).

(2) *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, XII, p. 204-207.

(3) *Annales Hébert*, t. VI, 1912.

fois les mutations positivement observées n'ont jamais qu'une amplitude fort médiocre, trop faible pour suffire à expliquer tous les changements paléontologiques. Elles ne concernent guère, en effet, que de bien petites choses : détails d'ornementation d'une coquille, couleur des yeux de certaines mouches, etc., ou encore figure externe des êtres (productions des éleveurs et horticulteurs). On est fondé à craindre que ne puisse être ainsi dépassé ce dont est capable un croisement de races voisines, une simple hybridation, que même soient peut-être atteints seulement et dégagés des caractères latents, mais qui préexistaient, sans rien d'une création véritable, fût-elle minime. D'où, en fin de compte, chez plusieurs, le refus de tenir pour suffisant un recours aux mutations et — nulle autre explication n'étant proposée — une tendance consécutive à interpréter les sauts brusques dans un sens défavorable, sinon tout à fait hostile et contraire, au transformisme. Telle se présente, réduite à ses grandes lignes, la dernière objection qu'il nous faille discuter.

Sous les coups portés par elle, une certaine manière de voir, longtemps classique, succombe en effet : je veux dire la théorie qui n'accepte comme authentique et justement nommée qu'une évolution allant d'un pas toujours égal par accumulation de minimales différences, où le temps seul fait tout, d'un train uniforme, constant, homogène. Cette continuité amorphe, les progrès de la science et de la critique la démontrent impuissante à fournir un cadre intelligible, si ce n'est aux orthogénèses dont le mouvement se déroule par inertie. Dans les cas de création proprement dite, la notion en doit être décidément abandonnée. Mais non pas pour celle d'une discontinuité à structure numérique, à éléments disjoints et fixes, laquelle appartient encore au même plan d'images que la continuité homogène, puisqu'elle n'en constitue que l'antithèse brutale. Sur le point qui nous occupe comme sur tant d'autres dans tous les domaines d'expérience (1), j'ai déjà dit où il en faut venir : à la conception d'une continuité hétérogène admettant inégalités de rythme et crises variées de concentration dense ou rare, d'une continuité de lacis aux multiples nœuds ou de gerbe liquide aux filets peu à peu séparés (2). Conception, je le répète, qui n'a rien en soi de contraire au principe transformiste, à moins qu'on ne décrète l'identité de celui-ci avec telle

(1) En Physique, par exemple, à propos des atomes et, d'une façon générale, partout où se pose la question des rapports entre continu et discontinu.

(2) *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution* : VI, p. 91-92 et 95-96 ; VII, p. 119-120 ; XII, p. 199-200.

ou telle des formes sous lesquelles on se l'est représenté d'abord. En somme, la question est de choisir entre deux images pour figurer l'histoire de la Vie : celle d'une inondation que produit la crue d'un fleuve, ou celle d'une marée qui monte. La première croît toujours dans le même sens, d'un progrès lent, régulier, insensible, presque sournois, tandis que la seconde marche par bonds, par séries de vagues successives brusquement dressées, dont chacune marque distinctement une avance, puis un recul. Eh bien ! Cette image d'une ascension continue sans doute, mais accidentée, tantôt rapide et tantôt calme, aux épisodes multiples, traduit seule avec exactitude l'allure des transformations vitales. Encore doit-on la compliquer en supposant diverses voies plus ou moins sinueuses, plus ou moins changeantes aussi, où se partage en mille détours sans cesse modifiés l'unité originelle du flot.

Plaçons-nous dans une perspective de ce genre. Alors, sans rompre la continuité fondamentale, nous ne sommes plus obligés d'exclure les saccades, les ressauts, les pointes soudaines : ce ne sont qu'éléments remarquables d'une courbe qui les relie et reste, malgré tout, continue. Il devient donc possible de revenir à l'idée de « mutations », que d'ailleurs complète au besoin celle de *renforcement par des effets de résonance biosphérique*, de sorte qu'on n'est plus restreint aux seules ressources de la génération individuelle. Ajoutons que celle-ci déjà comporte sans doute elle-même une puissance de nouveauté plus grande qu'on ne le croit trop souvent. Les conceptions d'hétérogénèse n'ont pas dit leur dernier mot et le transformisme peut très bien les admettre. Supposons (je reprends l'exemple) (1) qu'un Amphibien ait produit quelque jour, tout d'un coup, un œuf de Reptile. Y aurait-il pour cela rupture d'évolution ? Entre ces deux êtres, disais-je, subsisterait toujours un lien de transition génétique, où se retrouverait incluse toute l'histoire antérieure de la Vie ; et l'affirmation transformiste n'exige essentiellement rien d'autre. Une objection, je le sais, peut être faite là-dessus : qu'est-ce qui se conserve en pareil cas, qu'est-ce qui se transmet du premier vivant au second ? Si on les compare pièce à pièce, trait à trait, rien ne se dessine comme réponse, rien ne se laisse découvrir qu'on puisse prétendre avoir passé de l'ancêtre au descendant. Aucun organe, aucun caractère ne prolonge ou ne répète ceux qui l'ont précédé. Autre structure, autres corrélations, autre développement : l'analyse morphologique ne révèle que différences. Voilà ce qui pousse

{1} *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, avant-propos, p. XIV.



quelques-uns à nier qu'au fond existe là vraiment un lien d'histoire, sinon abstrait, conceptuel et presque verbal. Mais ne serait-ce pas qu'ils s'en tiennent à une comparaison de résultats, de « faits », pris en gros et à de trop larges intervalles ? Pourquoi chercher un « quelque chose » qui matérialise la continuité ? Nous savons que l'essence du réel, c'est le devenir même, le changement, avec l'ordre qu'il manifeste, non point un support immobile. Bien étrange serait donc la tentative d'en juxtaposer deux époques affranchies de liaison intime, simplement contiguës. Mais inutile de réifier un élément qui leur soit commun. Par l'affirmation d'un lien historique, on ne veut dire en somme que ceci : à suivre le détail des phénomènes, si loin qu'on y pénétrât, on n'observerait nulle part la moindre déchirure dans le tissu des phases, car la surgie d'une forme nouvelle succédant *loul d'un coup* à une forme différente, l'une et l'autre explicites, serait chose proprement inconcevable, réfractaire à tout essai de représentation intelligible : une vraie transmutation magique. La substitution peut se faire très vite, relativement au rythme de notre durée : elle se *fail* néanmoins certainement et constitue un passage graduel, quoique rapide, sans rupture de déterminisme (1). Seulement, à quelles conditions ce passage pourrait-il être saisi ? Dans la genèse des espèces chimiques ou cristallines, la continuité ne reparait qu'à l'échelle sub-atomique : sans doute faudrait-il pareillement ici pousser l'analyse jusqu'à un niveau de micro-biologie. Je ne prétends pas ériger en preuve une telle anticipation de l'expérience. Mon but n'était que d'établir en quoi pèchent les arguments inspirés de la prétention inverse. Il est, me semble-t-il, atteint ; et je puis conclure que, sous le bénéfice de ces remarques, les sauts brusques (dans la mesure où ils sont réels) n'ont plus rien en définitive qui autorise à les juger inconciliables avec le principe transformiste.

Bref, une même confusion est à la racine de toutes les difficultés qu'on vient de passer en revue : confusion entre l'essence d'une doctrine et la manière dont, au premier moment, elle fut comprise. La plupart des contradicteurs prennent ainsi une fausse attitude, croyant ruiner celle-là quand ils montrent l'insuffisance de celle-ci. Pour dissiper les malentendus, tout se ramène finalement à bien poser le problème. En réalité, nous avons affaire à deux familles de courbes représentatives. La première est celle

(1) Ai-je besoin d'avertir que je prends ce mot dans son vrai sens philosophique, nullement incompatible avec les idées d'invention ou même de liberté ?

des lignes généalogiques, symbolisant chacune un phylum proprement dit ; la seconde, celle de « trajectoires » qui traversent les précédentes, c'est-à-dire des lieux de sommets, ou, plus généralement, de points homologues, définis sur elles sous le nom de types et que l'on met en correspondance. Entendez par exemple que, si l'on envisage ces courbes dans l'ordre humain, les unes figurent des mouvements de races ; les autres, des mouvements de civilisations. Les deux familles sont bien distinctes, car c'est une chose que de suivre des lignées, des propagations par descendance, et une chose différente que de mettre en séries progressives des états morphologiques ou des comportements fonctionnels. Sans cesse pourtant on les confond. Les vieux transformistes, au XIX<sup>e</sup> siècle, ne pensaient guère qu'à la première famille, bien qu'ils ne rencontrassent à peu près que des éléments de l'autre. L'artifice de leurs adversaires actuels consiste à retenir de préférence l'attention sur la seconde et peut-être aussi à conclure trop facilement de celle-ci à la précédente. Le conflit naît de là. Pour aboutir à une réconciliation, il faut garder les deux points de vue, tout en les distinguant. On trouve alors dans les considérations biosphériques un moyen de synthèse. Non toutefois sans quelque mystère persistant, dès que l'on veut découvrir les relations des deux familles. L'ombre majeure est au point d'origine et de raccord. Mais il y a aussi des clartés positives. Les diverses courbes ne sont pas initialement indépendantes, elles ne le deviennent ensuite qu'à peu près, autant que les êtres (individus ou ensembles) perdent le caractère « mou » qui fut d'abord commun à tous : voilà le *fail* qu'on doit tenir pour acquis, un fait à concevoir d'ailleurs comme une concrétion de principes, suivant les vues élaborées par la moderne critique des sciences. Mais le comment précis de la dépendance originelle : voilà, par contre, ce qui reste encore à déterminer, mieux qu'on ne l'a réussi jadis, en accordant cette fois large mesure aux conceptions nouvelles. Assurés de nos bases, nous allons maintenant essayer d'entreprendre cette tâche d'explication, au moins d'en dégager les voies.

Il existe, on le sait, deux grands types classiques de théories transformistes, que rappellent symboliquement les noms de Lamarck et de Darwin. Celui-ci invoque surtout, à titre explicatif, la lutte pour la vie et la sélection qui en résulte ; celui-là, l'influence du milieu extérieur et le besoin d'adaptation. Nul doute qu'ils ne réussissent ainsi à rendre intelligibles certains faits. Cependant deux objections maîtresses peuvent être adres-

sées à ces vues. La première suppose qu'une espèce ait déjà pris quelque extension, avant que puisse jouer la concurrence ; elle ne fait pas comprendre la naissance même du type spécifique nouveau, qu'elle rapporte au hasard ; elle explique les éliminations et disparitions plutôt que les genèses ; enfin elle doit chercher appui hors d'elle-même, car une bataille n'a d'efficace créatrice qu'indirectement, semble-t-il, et comme excitant d'initiative. Quant à la seconde, il y a un fait capital dont elle ne rend guère compte : l'éclosion simultanée de multiples formes très diverses à une même époque et dans des conditions semblables ; un autre fait ne l'embarrasse pas moins : la persistance actuelle des formes les plus anciennes et les plus simples à côté des plus hautes et des plus récentes ; au surplus, l'exigence d'adaptation ne peut, en tout cas, que poser devant la vie le dilemme d'avoir à changer ou à disparaître : d'où vient le choix opéré ? M. Caullery a raison de dire que Lamarckisme et Darwinisme échouent en somme à expliquer suffisamment l'évolution et qu'il faut réserver une part considérable, sinon prépondérante, à quelque facteur interne. Sans insister davantage sur une double critique trop connue, j'ai entrepris précisément de démontrer l'existence et de déterminer la nature de ce facteur complémentaire, peut-être même plus profond et plus décisif, qui d'ailleurs permet de concilier toute chose, qui complète sans rien exclure.

L'insuffisance des théories classiques est aujourd'hui assez généralement reconnue. On s'accorde sur l'exacte portée des facteurs traditionnels (darwinien ou lamarckien) : valables pour les petites variations, dans les limites de l'espèce et du genre, ils demeurent impuissants au sujet des grands types d'organisation primaire. Comment concevoir que ceux-ci soient nés peu à peu, au cours de lents progrès, par menues adjonctions successives ? Aussi bien les voyons-nous coexister de très bonne heure. Il semble que tout ait dû se faire simultanément, de même qu'en maintes circonstances pour chaque type tout a dû se faire d'emblée, sans quoi la vie n'eût pas été possible d'abord : car une loi de « tout ou rien », condition d'équilibre vital, s'impose très souvent au principe des variations spécifiques, sous peine d'absurdités structurales ou fonctionnelles (1) ; et d'autre part certains groupes vivants exercent des fonctions d'ensemble réciproques et complémentaires qui les rendent indispensables les uns aux

(1) M. Vialleton, dans les ouvrages cités plus haut, insiste longuement et avec beaucoup de raison là-dessus.

autres (1). De tels « blocs », on ne voit guère quelle pourrait être l'explication lamarckienne ou darwinienne. Et la difficulté subsiste parfois au niveau même des plus humbles catégories systématiques. Revenons en effet à notre exemple des Paludines. « Le grand lac pliocène de Slavonie, soumis à l'évaporation intense d'un climat subtropical (dont témoignent les plantes et les vertébrés contenus dans ses sédiments), s'est peu à peu réduit : d'où augmentation de la teneur de ses eaux en sels calcaires. D'une forme souche de paludine, vivant en eau très douce au début, les divers descendants ont réagi de façon différente à ce changement de milieu et... abouti, dans le haut de l'étage, à une dizaine d'espèces distinctes (2). » Voilà donc un phénomène sur lequel mordent les théories classiques ; et néanmoins, quelque chose leur en échappe : une diversité de changements contemporains. Il appert de tout cela, je le répète, qu'un facteur nouveau doit intervenir. Un problème se trouve dès lors posé.

Pour essayer de le résoudre, au moins en principe, nous avons dû précédemment reprendre les choses d'un peu haut. Notre point de départ a été l'analyse d'un contraste fondamental entre la vie et la matière. On parle volontiers d'une réduction future des phénomènes biologiques à ceux de la physico-chimie. J'ai pris soin de ne rien dire jamais qui limite *a priori* le domaine d'une telle espérance en tant que vue excitatrice de recherche, en tant que méthode. Mais je me suis attaché aussi à faire entendre pourquoi elle n'exclut aucunement, pourquoi elle appellerait plutôt d'elle-même un complément d'ordre métaphysique, partout nécessaire et plus encore lorsque se pose la question du transformisme (3). De toute manière, il faut se garder d'illusions trop fréquentes sur la véritable portée des résultats aujourd'hui obtenus dans les voies de cette réduction. A bien des égards, celle-ci reste un simple idéal, peut-être chimérique, dès que l'on envisage les suites ou les ensembles ; elle ne va guère loin encore, même dans le détail actuel, en profondeur ; et, en tout cas, il est impossible de citer le plus petit commencement d'une semblable explication du psychique. Laissons toutefois de côté ce dernier point, provisoirement ; et appliquons-nous de préférence aux faits de genèse évolutive. C'est alors que s'accuse en effet la différence

(1) C'est ainsi (Vialleton, *loc. cit.*) qu'il a toujours fallu des bactéries ou des êtres à chlorophylle pour la première capture de l'énergie, des fixateurs de sels minéraux pour maintenir la salure des mers à un taux compatible avec la vie, des destructeurs de débris organiques, etc.

(2) Gagnebin, vol. I des *Cahiers de Philosophie de la Nature*, p. 20-21.

(3) Voir *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, notamment p. 41-42, 244-246, et leçon XV.



entre matière et vie, sans que l'on ait à courir le risque de se fonder, pour conclure, soit sur des anticipations de théories qui ne sont peut-être que rêves, soit sur des lacunes — peut-être toutes momentanées à leur tour — de la science.

Les vivants sont des transformateurs d'énergie. Mais, dans l'exécution de ce travail, leur comportement offre plus d'un caractère singulier. Je ne veux pas revenir sur une discussion déjà faite (1). L'essentiel en est résumé par la formule suivante : *vie et matière se définissent comme deux types d'ordre phénoménal inverses l'un de l'autre*. La matière brute obéit à un double principe énergétique : 1<sup>o</sup> conservation quantitative, au moins en surface et à la limite ; 2<sup>o</sup> dégradation qualitative, sans que nulle part sur ce dernier point apparaisse dans le monde inanimé aucun phénomène exceptionnel. Mais la vie a visiblement une allure inverse : qu'il s'agisse d'ontogénèse ou de phylogénèse, le progrès des organismes est évident et c'est une montée, une croissance qu'il nous montre, avec réhabilitation d'énergie. Non que les transformations vitales échappent au déterminisme thermodynamique. Seulement celui-ci n'a guère à leur égard qu'une valeur de loi différentielle. D'un point de vue « intégral », quelque chose de nouveau se manifeste : la vie est marche en avant, conquête, *life is a purposive process* (Gregory). Chacun de ses gestes implique anticipation d'avenir : cela s'exprime dans tous les organes, toutes les fonctions, surtout dans le système nerveux à ses divers degrés. La perfection du vivant se mesure même à sa capacité d'anticipation ascendante ; et ces faits indiquent une direction opposée à celle que marque le principe de Carnot.

Précisons davantage. Dans le monde physique, toute énergie se dégrade en chaleur et celle-ci tend à se répartir uniformément, désormais incapable de travail : ainsi meurent les puissances d'action efficace. Quel que soit le phénomène, il y a toujours dissipation de ce genre, sous forme de rayonnement qui ne peut être jamais récupéré : d'où épuisement graduel des potentialités énergétiques. C'est la raison de ce fait qu'il nous importe avant tout de dégager. Or, voyons comment se présentent les choses. Vous savez ce qui caractérise la chaleur : un déversement spontané du corps le plus chaud sur le corps le plus froid, ce passage étant irréversible. On donne volontiers à cet égard l'image des vases communicants où s'opère une égalisation de niveau. Cependant une différence capitale doit être marquée : dans le cas de la chaleur, pas d'oscillations avant l'équilibre ou, comme disent les

(1) *Loc. cit.*, II et V.

physiciens, pas d'inertie. Une meilleure image serait donc celle d'une couleur qui déteint. Quoi qu'il en soit, le fait essentiel pour nous est celui de l'irréversibilité. A quoi tient-il ? Un mot peut suffire à le faire entendre. Les autres formes de l'énergie correspondent à des mouvements moléculaires coordonnés, tous par exemple d'un même sens. Le mouvement calorifique est, au contraire, un mouvement désordonné, confus, épars dans toutes les directions, avec distribution des vitesses de plus en plus homogène par l'effet des chocs. De là, comme conséquence évidente, l'improbabilité foncière de toute conversion énergétique, de toute réascension spontanée de l'énergie calorifique à une forme supérieure. Comment pourrait-il en aller autrement ? Des grains de poussière qui tourbillonnent disséminés : trouveriez-vous le moins du monde probable que, soudain et d'eux-mêmes, ou par l'effet de chocs mutuels sans direction commune, on les vit partir dans un même sens ? Le problème a été soumis au calcul, et voici le résultat : avant la plus minime infraction au principe de Carnot, une infraction qui d'ailleurs ne durerait que le temps d'un éclair, et cela dans des circonstances idéalement simplifiées, il faudrait attendre un nombre de siècles ayant dix milliards de chiffres. Qu'on ne dise pas que peu importe et que l'infinité des instants disponibles réserve une place à la moindre chance, de sorte que l'événement le plus improbable se produit un jour sans faute, pourvu seulement qu'il soit possible, c'est-à-dire corresponde en effet à une chance : ce raisonnement est faux, car l'infini des instants et l'infini des chances ne constituent pas deux ensembles de même « puissance », du même ordre d'infinitude, qu'on puisse mettre en correspondance univoque et réciproque. Une conclusion ne saurait donc être éludée : la matière est le domaine des grands nombres où le cours des phénomènes va nécessairement dans le sens du plus probable, tel est le principe des lois physiques. Or la vie, à tous ses degrés, tend à l'individuation, c'est-à-dire à une coordination de mouvements et d'échanges énergétiques ; et son histoire témoigne d'un succès toujours accru dans cette œuvre. Elle est non plus seulement dépense, mais d'abord formation d'un capital. C'est dire qu'elle représente un phénomène essentiellement improbable et que, par suite, elle se distingue profondément de la pure matière physico-chimique.

Comment il est possible de développer une telle vue, je me suis efforcé de l'établir dans le Cours précédent (1). Inutile de

(1) *Op. cit.*, V, p. 70-79, et VIII, p. 134-137.

reprendre ici intégralement la démonstration. Toutefois l'exposé actuel serait trop lourdement boiteux, si rien n'y rappelait ce point d'une importance capitale. Qu'on m'excuse donc d'en reproduire une esquisse rapide, fût-ce au prix de quelques répétitions inévitables.

L'œuvre chimique de la vie offre un caractère très net. On n'y découvre que des éléments communs. Mais ces éléments s'assemblent en molécules énormes et fragiles, par milliers d'atomes ; d'où résultent des composés complexes et instables ; vraies formations explosives, à haut potentiel, donc improbables. Tel se présente le moindre grumeau protoplasmique. L'apparition de la vie au sein de la matière a dès lors quelque chose d'anormal, d'exceptionnel, presque de scandaleux, comme serait le fait d'une pierre qui se mettrait à remonter une pente. On ne peut l'expliquer que de la même façon qu'on explique le bondissement d'une vague, malgré les lois de la pesanteur : par une élévation locale de potentiel, ici du potentiel chimique. Certains facteurs possibles d'une pareille élévation se laissent d'ailleurs entrevoir : les hautes températures, surtout les radiations ultra-violettes. Il y a, en ce sens, des expériences mémorables dues notamment à MM. Daniel Berthelot et Gaudechon. On peut ainsi concevoir, à l'extrême rigueur, un premier début de la vie, très humble. Néanmoins, ce serait toujours une sorte d'accident, dû à un concours d'heureuses chances : conclusion qui n'est guère en harmonie avec le fait indéniable que la biosphère constitue l'une des pièces majeures dans l'économie du globe. Quoi qu'il en soit, passons là-dessus. Tout n'est pas fini, car nous demeurons dans le domaine de l'amorphe. Pour passer des premiers produits de synthèse vitale aux substances complexes qui forment les organismes, il faut une série de réactions dont les rendements sont d'ordinaire très petits, si bien que la probabilité de formation diminue encore. De plus, la coexistence de plusieurs de ces substances en un même lieu et leur association en proportions convenables sont infiniment moins probables que l'existence de chacune d'elles séparément. Enfin l'improbabilité d'ensemble devient formidable, si l'on fait entrer en compte le groupement, le concours, la convergence d'innombrables improbabilités diverses que requièrent la genèse de l'organisation proprement dite, puis et surtout l'histoire totale de l'évolution. Sans doute, pour expliquer une telle réussite, nous ne sommes pas entièrement démunis de ressources. Il y a les phénomènes d'autocatalyse. Vous savez que les catalyseurs sont des excitateurs ou accélérateurs de réactions, jouant un rôle de probabilisation ; et vous savez aussi que

les vivants jouent ce rôle par rapport à eux-mêmes. C'est quelque chose, je l'avoue. Bien peu de chose toutefois. Il ne semble guère que nous ayons là rien qui explique la naissance même de l'organisation ; et du reste il ne suffirait pas d'expliquer un début : car, une fois même donné un organisme rudimentaire, les chances de destruction demeurent malgré tout, dans l'histoire de la vie, infiniment supérieures aux chances de maintien et de progrès. L'improbabilité foncière de la vie subsiste donc et incline à penser que quelque autre cause, non physico-chimique, y doit intervenir. Peut-on entrevoir de quel côté on la trouvera ?

Une observation s'impose. L'histoire paléontologique nous montre un progrès parallèle de la conscience et de la vie. C'est un fait : la vie se conquiert elle-même, se développe, se fortifie et s'assure, dans la proportion où elle devient consciente. Or qui dit conscience dit essentiellement invention. N'y a-t-il pas là un rapport digne de remarque ? La victoire de la vie sur l'improbable s'achève au moment où l'intelligence éclôt. A quelque degré que ce soit, d'ailleurs, on n'a jamais pu entrevoir une manière de vaincre l'improbabilité inhérente au moindre renversement du principe de Carnot que par l'action d'une intelligence : c'est ce que signifie le fameux démon de Maxwell. Il nous faut tirer parti de cette indication. En termes plus positifs, l'instrument artificiel, œuvre de l'intelligence, représente à la fois, par ses effets, le triomphe de la vie et, en soi, le comble de l'improbable. Là est le plus efficace moyen de défense, par le plus haut pouvoir de réaliser des conjonctures avantageuses, trop improbables intrinsèquement pour que la matière physico-chimique, laissée à elle-même, les rencontre jamais. Pratiquement nulle, d'autre part, est la probabilité pour que le jeu des forces brutes produise un instrument comparable à ceux que manie l'art humain : il doit être *inventé* ; et toute invention est, par excellence, genèse d'improbable. Vous voyez ainsi, en deux sens inverses et complémentaires, un étroit lien entre invention et improbabilité : l'une manifeste et domine l'autre, ceci peut-être par cela même. Or l'invention représente l'acte propre de l'intelligence : comprendre, c'est déjà inventer, et pareillement profiter de l'expérience. Un rapport essentiel se trouve, de la sorte, mis en lumière. La plus profonde nature de la vie se révèle sans doute par le sens et l'apogée de son progrès. Son histoire est celle d'une concentration de conscience, de pensée. Pour la comprendre, il faut la considérer à son sommet terminal. Vous voyez dans quelle voie nous sommes dès lors engagés.

Il doit y avoir au plus intime de la vie et depuis l'origine,



comme principe et moteur primordial, quelque puissance d'invention à concevoir — *mulatis mulandis* — d'après le modèle dont l'humanité offre l'exemplaire typique et parfait. Toutes nos recherches aboutissent à suggérer cette hypothèse. Mais comment lui faire prendre corps positif, jusqu'à devenir objet de vérification proprement scientifique ? Si nous parvenions à le découvrir, nous aurions mis pleinement en lumière le rapport déjà entrevu qui permet d'expliquer la Nature par l'Homme, la Biosphère par la Noosphère. A ce problème, la prochaine leçon tentera de donner au moins un commencement de réponse, par la définition d'une méthode.

(A suivre.)

---

## Les années 1827-1828 en France et au dehors

Cours de M. F. BALDENSPERGER

*Professeur à la Sorbonne.*

---

### I

Les commémorations officielles du romantisme n'ont pas achevé de carillonner en cette fin d'année 1927. Aux salons romantiques reconstitués à l'Arsenal, à Carnavalet, ou à la Maison de Victor Hugo, ont fait suite des conférences sur la peinture romantique. Des représentations au Théâtre-Français leur succèdent, et on annonce que d'autres représentations vont suivre. Le cours naturel des choses m'amène à tenter en 1927-1928 de faire, dans ces leçons, une sorte de petit centenaire. La politique a ses raisons que l'histoire littéraire ne connaît pas toujours, mais même si l'on ne s'était pas avisé que 1927 devait être le centenaire de certaines grandes choses, nous serions arrivés à essayer de démêler ce que, dans l'histoire littéraire, signifie précisément cette importante étape.

1827-1828 représentent assurément, dans l'histoire des idées et de la littérature de la France, une étape et un relai dont on ne saurait contester l'importance. Ce malheureux romantisme, qui a été si souvent abominé dans ces derniers temps, couvert d'injures, et, d'autre part, porté aux nues peut-être indûment, ne méritait ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ; mais justement, à l'heure présente, avec la documentation que nous possédons,

(1) Il a paru conforme à la nature d'un cours *non rédigé* de donner ici la sténographie de ces leçons. L'auteur remercie la *Revue* d'avoir admis cette manière de voir, et s'excuse auprès de ses lecteurs de l'inévitable changement qui modifie l'aspect d'un livre exposé fait pour des auditeurs immédiats.

nous devons voir, dans quelques années au moins du Romantisme français, notre troisième Classicisme. C'est-à-dire qu'une fois de plus, comme au moment de la Renaissance, comme aux alentours de l'an 1660, la tradition française, très consciente d'elle-même, après s'être emparée d'éléments qui venaient en partie du dehors, en partie de l'intérieur, a tâché de filtrer des adductions qui pouvaient être quelque peu impures dans leur principe, et elle a fait de tout cela des œuvres qu'on ne saurait désormais effacer de nos mémoires, ni supprimer de notre Panthéon.

Je crois qu'entre 1827 et 1835-1836, moment où ce qu'on appellera la littérature industrielle galvaudera bien des choses, où Bousingots et Jeunes-France finiront par n'être que de médiocres bohèmes, il y a eu dans la littérature française une période qui mérite d'être annexée à notre meilleure tradition et qui a fait que toutes sortes d'éléments ont fini, un peu partout, par créer des œuvres où se reconnaît un souci d'art — et cela sans préjudice du souci humain qui a transformé en source de vie et de force active la création des métaphysiciens et des penseurs abstraits. Tels : l'enthousiasme, la foi dans la bonté de l'homme, dans la bonté de la nature, le désir d'appliquer à des questions sociales (comme la peine de mort vers 1829, ou la question du prolétariat intellectuel posée par Vigny dans son *Chatterton*) des facultés et des notions que d'autres époques n'avaient pas employées à cet effet.

Ce fut peu à peu l'erreur du romantisme d'exagérer dans ce sens. Mais ce fut le moment, — et 1828 marque en somme le début authentique de cette crise, — où la tradition française, enrichie désormais, a créé des chefs-d'œuvre qui méritent d'être mis, comme on l'a fait, à côté de ceux de Ronsard pour le lyrisme, de ceux de Corneille et de Racine pour l'art dramatique, à côté enfin de ceux des grands prosateurs pour le roman et la nouvelle.

C'est cela que je voudrais essayer de déterminer dans ce cours en me plaçant à ce point de vue assez spécial. Ne vous attendez pas à voir défiler une série de médaillons ou de portraits, faisant un centre, chacun ayant l'air d'absorber pour un moment toute l'attention : il importe même de faire à ce sujet une déclaration.

Je crois que la biographie en matière littéraire va, si j'ose dire, un peu fort, et que la biographie romanesque ou passionnée tente un peu trop de nous faire croire que les gens valent par quelques instants de leur vie. Si nous avons à nous occuper d'eux, en histoire littéraire, c'est, au contraire, parce que leur activité intellectuelle et leurs facultés d'association et d'action ont été des éléments extrêmement agissants dans la vie collective. Ce

n'est pas parce que Un-Tel a aimé Une-Telle, dans telles ou telles conditions, qu'ils méritent d'être inscrits dans les fastes de la littérature, mais c'est parce que leur action a été une action d'esprit sur les esprits. Cette action a été supportée et soutenue, sans doute, par l'élément sensible ou même l'élément passionnel. Mais c'est l'esprit qui reste notre objet essentiel et qui mérite de nous arrêter. C'est lui que j'essaierai d'évoquer devant vous, en vous rappelant toutefois que l'esprit a beau souffler où il veut, il faut qu'il y ait des poumons pour produire ce souffle et des êtres pour en recevoir l'animation.

Nous esquisserons donc quelque chose qui ressemble plutôt à une fresque, un essai de fresque mouvante s'il est possible, avec des groupes se constituant et se reconstituant. Alfred de Vigny a dit de cette époque précisément :

Les grands hommes d'une époque peuvent être amis par le cœur ; il y a des moments où ils deviennent forcément ennemis par la tête.

C'est dire que ces groupements sont faits d'allées et venues, qu'un cénacle se dissocie, qu'une entreprise organisée pour l'offensive certain jour comporte bientôt le « Adieu, Messieurs » de toutes les ruptures, et qu'ainsi, pour se représenter ce qui s'est passé en 1827-1828, il faut tâcher de déterminer les affinités et les incompatibilités, les éléments de sociabilité ou d'antipathie. Et voyez combien la tradition française, ici encore, s'est retrouvée. On admet que la littérature française est, avant tout, une littérature sociable. Or, on nous a montré l'année dernière des salons romantiques à n'en plus finir ; ce n'est donc pas l'individualisme absolu qui triomphait à ce moment-ci, puisque nous avons constaté que les esprits et les efforts s'unissaient sous le patronage de Nodier, de Victor Hugo, de M<sup>me</sup> Récamier ou de M<sup>me</sup> Gay, et d'autres « Muses romantiques ».

\* \* \*

Si nous considérons d'abord l'œuvre elle-même, et, si nous passons en revue ce qui, dans ces mois de 1827-1828, représentait la production française, nous nous trouvons en face d'un assez joli tableau.

Le 17 février 1827, Victor Hugo publiait *l'Ode à la Colonne* ; elle fera partie des *Odes et Ballades*, mais elle mérite une place à part parce qu'elle a été à beaucoup d'égards un point de ralliement pour la jeunesse française. Nous verrons dans quelles conditions elle a véritablement sonné pour les jeunes gens, alors



incertains et désabusés, une sorte d'hallali qui manquait à la jeunesse de ce moment. Le mois suivant, en mars, les deux philosophes historiens, Michelet et Quinet, qui sont de tout jeunes gens, publient, l'un une traduction de Vico, et l'autre une traduction de Herder.

Ces œuvres fournissaient, à cette génération qui ne savait plus très bien où elle en était, entre la Légitimité qui semolait l'avenir et les traditions impériales du passé, une sorte de fil conducteur au milieu de ses incertitudes.

En avril, Chateaubriand qui ne veut pas se laisser oublier et qui a entrepris la publication de ses œuvres complètes, donne *Les Natchez*, de même qu'il avait donné l'année précédente *Le Dernier des Abencérages*. C'est la façon dont un ancêtre tâche de se rajeunir ou de rappeler aux jeunes qu'il n'est pas encore mort.

En août, Mérimée publie la *Guzta*, et Stendhal donne son roman *d'Armance*. §Septembre voit paraître les *Poésies Européennes* de Léon Halévy, et c'est pour le jeune romantisme une façon de se rendre compte qu'il est en contact avec tous les efforts des nationalités qui veulent avoir leur place au soleil.

En novembre de la même année, Gérard de Nerval, qui est tout jeune s'est risqué à traduire la première partie du *Faust* de Goethe. Nous savons quelle émotion a suscitée cette traduction, assez médiocre en elle-même, émotion qui se traduira finalement dans l'œuvre d'Hector Berlioz.

En décembre, paraît l'œuvre sensationnelle de ce moment-là, le *Cromwell* de Victor Hugo et sa préface. On essaie au théâtre de faire passer des nouveautés romantiques ; mais on échoue avec l'*Amy Robsart* de Foucher et d'Hugo. Seules, les « représentations anglaises » attirent un public croissant.

En juin 1828, Mérimée donne la *Jacquerie* ; en juin encore, Chateaubriand publie son *Voyage en Amérique* en se servant de passages qu'il a déjà publiés ainsi que d'inédits.

En juillet, Sainte-Beuve, qui est décidément le critique attaché à la nouvelle école, donne son *Tableau historique et critique de la Poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle*, faisant conférer des lettres de noblesse au jeune romantisme à qui il semble dire : « Vous vous rattachez à Ronsard et à la Pléiade. »

En novembre, Émile Deschamps publie ses *Études françaises et étrangères*, et les *Orientales* de Victor Hugo, ainsi que *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve, sont sous presse dès la fin de l'année.

Ceci n'est rien à côté de ce qui se prépare, et nous allons faire

tout à l'heure une sorte d'examen, ou plutôt des visites individuelles aux écrivains qui seront bientôt quelque chose et en France et hors de France.

En cette matière, il y a en effet une sorte de pression plus ou moins forte de l'étranger productif sur les nationaux ; et nous verrons qu'en France apparaissent à ce moment-là des conjonctures particulièrement favorables. Et sans doute peut-on dire que si les tentatives d'offensive romantique qui s'étaient déchaînées auparavant contre la vieille citadelle classique avaient échoué, c'était pour des raisons qui sont en partie le manque de vigueur et de foi des attaquants, mais qui sont aussi les conditions générales d'atmosphère et de sympathie.

En 1815, il y avait eu, avec la publication de *L'Allemagne* de M<sup>me</sup> de Staël et de quelques œuvres analogues, une première offensive, assez vite limitée, parce qu'il semblait alors que c'était l'étranger qui venait s'immiscer dans les affaires de France : la sensibilité des Français, doublement chatouilleuse après Waterloo, avait assez vite opposé une barrière à cette offensive.

Un peu plus tard, on pourra dire que les *Méditations* de Lamartine sont en somme d'une poésie très nouvelle par l'inspiration, mais non par la forme, et qu'une véritable offensive romantique essaie de se manifester en 1822 et les années suivantes, avec la *Muse Française*, et avec des œuvres picturales, aussi : la *Barque du Dante* de Delacroix était assez romantique, et elle était une manifestation contre les derniers survivants de David, comme l'initiative de la *Muse Française* était dirigée contre les poètes à la manière de Delille. Cette vague, malgré l'appui de Stendhal, malgré les initiatives du *Globe*, est également refoulée. Il semble que ce soit comme le flot de la mer avec la marée montante. On voit un flot arriver jusqu'à un certain point, mais il a l'air de ne pas avoir l'énergie nécessaire pour arriver jusqu'à couvrir la plage ; il recule, et, un peu plus tard seulement, un autre flot ira plus loin. C'est ainsi qu'on peut se représenter ces offensives successives. Celle de 1822-1824 a trouvé devant elle l'Académie Française. Son porte-parole Auger, en 1824, n'a pas convaincu Stendhal, assurément, mais il a fait rentrer en eux-mêmes pas mal de littérateurs qui n'étaient pas très sûrs de leur voie, dont le poète Soumet, qui avait fait cause commune avec les jeunes romantiques. Comme il s'était agi pour ce dernier d'entrer à l'Académie, il se désintéresse de ses jeunes amis de la *Muse Française* ; il va même jusqu'à les désavouer.

Pour savoir ce que c'est que le romantisme à ce moment-là, quand il s'agissait de se moquer de lui, rien ne vaut la fameuse

citation de Duvergier de Hauranne dans le *Journal du Commerce* du 1<sup>er</sup> novembre 1824 :

Le romantisme n'est point un ridicule : c'est une maladie, comme le somnambulisme ou l'épilepsie.

Et avec des indications cliniques encore plus aimables :

Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner. Il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu ; mais on ne peut pas en faire le sujet d'une comédie, c'est tout au plus celui d'une thèse de médecine.

Vous voyez qu'en 1824, les antiromantiques étaient assez sûrs de leurs positions, et ces railleries pouvaient bien éteindre l'ardeur de ceux qui n'étaient pas sûrs de leur vocation, surtout quand c'étaient des habiles, ou des politiques. Et je songe à Thiers parti de son Marseille natal pour conquérir la capitale : il jette du lest, il considère que le juste milieu a du bon en littérature aussi, et beaucoup font comme lui.

La nouvelle offensive de 1827-28, d'abord esquissée en 1824 et en 1825, a surtout pour objectif les *formes d'art*, abandonnant les questions de l'idéalisme, de la légitimité et du catholicisme, qui avaient été en cause dans les premiers programmes romantiques, reprenant la question chère à Stendhal d'une littérature absolument moderne conçue pour nous faire plaisir maintenant, alors que le classique faisait plaisir aux gens d'autrefois. Ces points de vue vont enfin triompher, et il va falloir pour en assurer le triomphe cette offensive de 1827 et 1828 qui va emporter la position, et qui se prolongera jusqu'au succès d'*Hernani*. A ce moment-là, on considérera que la citadelle classique a capitulé.

Quelles sont donc les conditions qui nous permettent de comprendre le succès de cette dernière et suprême offensive ?

Ne croyez pas que la sociologie, je veux dire l'étude des éléments sociaux de cette époque, suffise à expliquer la chose. Je me suis amusé par les jours de pluie de l'été dernier à recueillir jour par jour *Le Moniteur universel* de 1827 et 1828 qui était beaucoup plus intéressant qu'aujourd'hui, son successeur. S'imaginer que certaines curiosités qui étaient éveillées dans la société à ce moment-là suffiraient à expliquer les manifestations romantiques, ce serait, en somme, se leurrer. Le Paris de 1827 s'intéresse à toutes espèces de choses : il s'intéresse aux débats sur la liberté de presse à la Chambre des représentants, mais il s'intéresse autant à des questions comme celles de la mode. Portera-t-on ou ne portera-t-on pas des manches à gigot ? Mettra-t-on un

grand chapeau de paille avec des plumes, comme la duchesse de Berry ? Ou bien s'en tiendra-t-on à la toque de l'ancien système ? Est-ce que les hommes à la mode porteront des redingotes plissées avec trois plis à la taille, en drap vert mousse quand ils voudront être parfaitement élégants, ou bien se contenteront-ils de la redingote noire des doctrinaires ? Ce sont là des questions qui passionnent la vie parisienne.

On s'intéresse également à deux singularités exotiques, mais aucunement littéraires : à l'arrivée d'une girafe, pour le Muséum d'histoire naturelle, que Geoffroy-Saint-Hilaire est allé chercher à Marseille, avec arrêt à Lyon ; et, quand la bête est à Paris, c'est une véritable avalanche de comédies, de parodies, de couplets, dont elle est l'héroïne. Cette girafe a des rivaux qui ne sont point, d'ailleurs, des compatriotes : les Osages, c'est-à-dire une tribu que l'on a fait venir de pays lointains. Il y a même dans la littérature frivole, de ce moment-là, le dialogue amusant de la girafe et des Osages. On s'occupe évidemment de toutes espèces d'autres choses : de la censure, du mouvement que le comte de Montlosier a déchaîné contre les Jésuites, etc... Mais on n'a pas l'impression que les goûts du grand public supposent une curiosité littéraire et artistique très marquée. La politique, en revanche, lassait les jeunes écrivains. Sainte-Beuve, en particulier, lorsqu'il se rappelait cette époque, disait qu'elle était marquée, par l'abaissement et l'atténuation de la curiosité politique. Il disait :

Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment crime et sensé de la Restauration, le public avait fait de grands progrès ; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger.

Ce n'est pas l'esprit révolutionnaire, ou les souvenirs de Napoléon, ou d'autres éléments qu'on invoque trop facilement, qui auraient été l'élément de dynamisme, emportant la littérature vers d'autres destinées.

Au contraire, — dit Sainte-Beuve à propos de Chateaubriand, — on s'intéresse à la littérature sans trop savoir ce qu'elle sera, mais en tâchant de l'isoler de soucis politiques trop directs. « Les romans, les vers, la littérature, étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs, et mille indices, éclos comme un mirage à l'horizon et réfléchis à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue.

Quels poètes ? On ne le savait guère, et nous allons voir que parmi les personnages qui sont, alors, en réputation on ne peut encore déterminer ceux qui devront s'imposer.



Lamartine est en Italie. Il est conseiller de légation à Florence ; il est le Benjamin, dit-il lui-même, de la diplomatie ; il jouit des égards d'un grand-duc. Il est là avec sa femme, il monte à cheval aux *Cascade* ou parade en berline avec Julia. L'été venu, on va à Livourne, on voisine avec les Manzoni, et Lamartine n'a plus l'air de se soucier beaucoup de son public français, sauf de celui qui pourrait acheter son bon vin du Mâconnais, car, de temps en temps, il en entretient ses vigneron dans sa correspondance. Il a le désir aussi, dit-il, dans ses lettres, de se faire construire une nouvelle petite maison pour vendanger dans le Mâconnais. Il songe à de longs voyages. « J'ai passé la veine du bonheur poétique, dit-il ; j'en suis à la quiétude réelle, cela vaut mieux. » Sans doute, il prépare les *Harmonies Poétiques*, mais peut-être avec une certaine mollesse.

Quant à Vigny, il est revenu en 1825 du Midi avec sa jeune femme, Anglaise comme M<sup>me</sup> de Lamartine. Il s'est agi pour lui, après un mariage pas tout à fait clandestin à Pau, mais en tout cas extrêmement discret, de faire bénir son union à la Madeleine. Il ne peut plus continuer son service militaire et se préoccupe de se faire mettre en réforme. Sa femme désire avoir surtout des relations avec ses compatriotes, vivre dans son milieu normal ; il passe donc, comme il dit, « sa vie en Angleterre » sans avoir franchi la Manche, uniquement parce que les colonies anglaises de Paris le revendiquent pour elles. Là encore, la littérature n'a pas l'air d'être nécessairement appliquée à la vie et à l'action.

Pour Victor Hugo, il en est autrement. Hugo est évidemment l'écrivain de toujours ; il est venu au monde avec la vocation d'écrire, ce n'est pas douteux, et la question pour lui est toujours de savoir ce qu'il écrira, comment il l'écrira, pour qui il l'écrira. Il se détache peu à peu de la Légimité, il tend à devenir chef d'école, et il se passe précisément en 1827 un très grand fait auquel on ne s'arrête pas toujours suffisamment : sa jonction avec Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve est attiré vers Hugo, et il lui restera un certain temps fidèle pour des raisons qui ne sont pas uniquement littéraires, mais ce que Sainte-Beuve fera avec un volume extraordinaire, c'est de la réclame pour son ami. On s'est moqué de cette espèce de déférence sonore de Sainte-Beuve à l'égard du jeune chef d'école. On a comparé Sainte-Beuve, écrivant des prospectus pour les œuvres de Victor Hugo ou bataillant dans les journaux à propos de comptes rendus désobligeants, à un crieur qui marche en avant du roitelet sauvage en clamant : « Derrière moi vient le buffle des buffles, vous allez le voir, il est grand, beau, noble, il est

supérieur à tous. » C'est à peu près ainsi, en effet, que Sainte-Beuve, non content de rester le disciple et l'ami un peu indiscret de la maison, se fait le héraut d'armes de Victor Hugo et élargit le bruit de sa gloire. En 1829, c'est Sainte-Beuve qui établira en quelque sorte, une transaction et un concordat entre le cénacle de Victor Hugo qui est un cénacle, non pas bohème, mais un peu « gendelettres », et le gros du monde parisien de la pensée. Le grand poète, grâce à Sainte-Beuve, entrera en contact avec le milieu de M<sup>me</sup> Récamier et de l'Abbaye-au-Bois. Chateaubriand, réannexé à la jeune école, sera considéré, non pas tout à fait comme le père de cette nouvelle phase du romantisme, mais comme une espèce d'oncle bienveillant.

Mais nous sommes en 1827 : Sainte-Beuve, à ce moment, ayant rendu compte des *Odes et Ballades* de Victor Hugo dans *Le Globe*, est amené à quitter peu à peu ce milieu de doctrinaires, assez stérile en fait de réalisations littéraires, qui discutait à perte de vue ce que devait être la littérature et qui se trouvait, en somme, satisfait par les tentatives assez timides d'un Vitet ou d'un Rémusat. Sainte-Beuve, au *Globe*, est très nettement homme du XVIII<sup>e</sup> siècle par sa philosophie ; il est rationaliste et voltairien. Dans le sillage de Victor Hugo, il cédera à d'autres sollicitations, et entrera dans une phase non pas exactement de mysticisme, mais de religiosité, ou tout au moins de sympathie pour la religion. Il travaille, en 1827 et 1828, à son *Tableau de la Poésie au XVI<sup>e</sup> siècle* ; il prépare, — et l'amitié de Victor Hugo lui donne du courage — la partie poétique de *Joseph Delorme*.

La même jonction, qui s'est produite entre les artistes du romantisme et d'autres milieux très importants pour la diffusion de la nouvelle école, se réalise également avec le milieu de Lamennais.

Celui-ci n'était pas encore le sécessionniste de plus tard, mais ses conceptions d'un catholicisme populaire étaient déjà là. Il avait été à un certain moment le confesseur de Victor Hugo ; il est très malade en 1827, il est même administré en août, et tarde à pouvoir s'intéresser à la littérature pure et simple : mais lui, aussi bien que son disciple l'abbé Gerbet, se trouvent peu à peu convertis à la littérature nouvelle. Au moment qui nous intéresse, en août 1828, *Le Memorial catholique*, jusque-là assez inquiet devant le romantisme montant, considère qu'après tout Boileau avait tort de supposer que la littérature pouvait être fixe et immuable. Son article, qui donne des gages à l'idée de perfectibilité, ou de continuité avec changements, dans la littérature, est également d'accord avec certaines revendications de la nou-

velle école sur ce point : le paganisme en littérature, il n'en faut plus ; à quoi bon ? Il y avait là de quoi satisfaire des esprits religieux. L'idée que le romantisme était malgré tout, malgré sa rupture avec le mouvement de 1822, une littérature nationale, donc chrétienne, avait de quoi leur plaire, et c'est tout un public que l'on gagnait ainsi.

Je me hâte de dire que les voies divergèrent assez vite ; mais c'est précisément en 1827-1828 qu'un accord transactionnel, une entente provisoire, se trouvèrent établis entre le romantisme des artistes et les tendances plus ou moins explicites des milieux croyants.

Que devient pendant ce temps quelqu'un qui ne voyait pas d'un œil très charmé les modifications du romantisme : Stendhal ? D'abord, il était naturellement absorbé par ses histoires d'amour. Il a rompu avec Clémentine en attendant qu'une autre prenne sa place. Il a été en Angleterre pour éviter les scènes d'une amie un peu exigeante. En 1828, il traverse une phase assez désolée, et on a constaté que, durant cette seule année, il n'avait pas rédigé moins de huit testaments : il faut y ajouter, dit-on, une tentative de suicide. Il a publié en 1827 son roman d'*Armance* qui n'a pas eu plus de succès que ses autres œuvres, mais Stendhal s'en est consolé avec la prévision très juste qu'il serait célèbre vers 1880. Il est en train de préparer les *Promenades dans Rome* en se servant de ses propres souvenirs, et lui-même sera bien heureux lorsque les changements de régime lui permettront de retourner comme consul de France à Civitta-Vecchia et comme touriste, un peu partout : une retentissante affaire d'assises, en 1927-28, va le passionner et l'occuper.

Son ami Mérimée a fait lui aussi le voyage d'Angleterre. C'est un anglomane né, si c'est être anglomane que d'afficher une impassibilité, une distinction un peu courtoise et sèche, et une apparence d'humour à froid. C'est un tendre au fond que Mérimée, mais sa tendresse se cache sous un triple airain, et sa sensibilité, dès lors, est restée problématique pour bien des gens. Il est à ce moment-là de pair à compagnon avec Delacroix, Delécluze, le peintre Gérard. Ce jeune homme qui faisait volontiers cavalier seul est présenté à M<sup>me</sup> Récamier qui l'horripile ; il trouve son salon « mortellement ennuyeux » ; mais il y paraît, et c'est un motif de jonction entre des milieux qui sont amenés maintenant, par la force même des présentations et des rencontres, à prendre parti dans les questions d'actualité.

Alexandre Dumas, qui a 26 ans en 1828, est encore peu connu. Il a reçu une libre éducation à Villers-Cotterets, qui a surtout dé-

veloppé son physique. Il est en train de chercher sa voie ; il s'essaie à des drames qui ne sont pas beaucoup plus informés que ceux qu'il écrira plus tard, mais il n'a pas encore la maîtrise qui lui permettra de faire frissonner tout de même le public parisien avec *Henri III et sa Cour* ou avec *Antony*. S'il n'est pas entré dès lors en contact avec les romantiques, c'est parce que la poésie manque à son bagage, et que la réforme romantique ne saurait s'accomplir sous les seules espèces de la prose.

Il faut dire la même chose de celui par qui la littérature recevra à la fois une impulsion et une déviation. Balzac, en 1827 et 1828, est surtout un imprimeur qui a bien du mal à faire honneur à sa signature, qui fait gémir les presses en gémissant lui-même parce que le papier timbré abonde à sa porte et que les réclamations des ouvriers s'ajoutent aux créances des fournisseurs de papier. Comme littérateur, il n'a encore écrit que ces romans qu'il ne signe pas et qui sont destinés au Cabinet de lecture. Mais Balzac psychologue, apparaît dans un petit ouvrage qui a eu beaucoup de succès : *L'art de mettre sa cravate*. C'est une de ces études physiologiques où il s'amuse à représenter le microcosme à propos de n'importe quelle chose. Dans la cravate, il montre l'indice de l'individu, dans la manière dont on la met en 1827 et le temps qu'on y passe, il y découvre toute une psychologie. C'est un Balzac qui s'amuse, mais un Balzac qui se prépare aux plus belles pages de *La Comédie humaine* et des *Études analytiques*. C'est également ce Balzac qui, en septembre 1828, quand l'imprimerie ne marche décidément plus, prend la route de Fougères, sur les confins de la Normandie et de la Bretagne, pour se documenter sur place, pour un roman historique. Cela n'a l'air de rien que d'écrire un roman historique sur les Chouans, et d'aller dans le pays de la chouannerie ; cela paraît à l'heure actuelle l'enfance de l'art, et, aujourd'hui tous nos grands exotiques sont allés dans les pays dont ils ont parlé. Au temps de Balzac, c'était une initiative singulière que de s'imprégner du génie des lieux pour reconstituer les grands faits historiques qui ont illustré ces lieux. Hugo, pour écrire *Han d'Islande*, s'était bien gardé d'aller en Norvège, mais il avait vu chez un de ses amis une vieille tour en ruines qui lui paraissait très suffisante pour imaginer ce que pouvait être à Drontheim la tour de *Han d'Islande*. Rien n'indiquait encore cet espèce de souci réaliste qui va être précisément la bifurcation par laquelle Balzac passera du romantisme au réalisme.

A ce moment-là, d'autres écrivains auront leur mot à dire, comme George Sand. Elle ne compte pas encore en 1827 ; elle est



dans son Berry natal. En octobre 1828, elle a à Nohant sa fille Gabrielle Solange, ce qui n'est pas une préparation à sa grande activité littéraire.

Pour passer à quelqu'un qui jouera dans sa vie un si grand rôle, Alfred de Musset, né en 1810, est encore un jeune homme au moment qui nous arrête ; il achève ses études et commence à versifier, mais c'est un jeune page, un page charmant à talon rouge. Il n'est pas encore admis dans le cénacle des romantiques ; ce n'est que plus tard que nous lui verrons jouer son rôle dans la « grande boutique romantique » de Charles Nodier.

On peut en dire à peu près autant de quelqu'un qui est sensiblement du même âge, Gérard de Nerval. Celui-ci est né en 1808. En 1827, il n'est pas converti à fond au romantisme. Il publie une nouvelle édition des *Élégies nationales* qui sont du bon Béranger, et il est plutôt railleur à l'égard de la nouvelle école. Ce n'est que peu à peu et par un attrait presque d'illuminé et d'occultiste qu'il viendra à des créations qui dépassent de beaucoup les notions moyennes du romantisme français. Il deviendra peu à peu quelque chose d'équivalent à ce que les Allemands ont trouvé dans Novalis, c'est-à-dire le romantique absolu qui se crée un rêve simplement pour s'évader de la vie, et, qui en arrivera à se demander si ce n'est pas le rêve qui est la vraie vie.

Or, Gérard de Nerval séjourne en 1827 à Saint-Germain-en-Laye et dans la banlieue parisienne, résidences certainement plus conformes aux conditions de clarté, de simplicité, de lucidité, qu'au romantisme pittoresque.

Citons enfin des écrivains qui n'ont pas encore à figurer dans le romantisme en 1827,

Théophile Gautier est dans sa seizième année. Né en 1811, il est venu à Paris pour achever ses études à Charlemagne. Il passera directement du lycée à l'atelier du peintre Riou. Et c'est par le circuit des ateliers que Théophile Gautier se joindra à la cohorte romantique.

Donnons un souvenir purement sentimental à ceux qui, plus tard, continueront le romantisme. En 1827, Baudelaire, qui a six ans, vient de perdre son père. Il va falloir que sa mère abandonne cette maison de Neuilly qu'il évoquera avec une nostalgie poignante, doublement poignante : un an après, sa mère épousera le général Aupick. Le jeune Baudelaire prendra celui-ci en haine et en détestation, une sorte de détestation que j'appellerais freudienne, qui déterminera chez lui une répulsion à l'égard de beaucoup de valeurs convenues.

Je disais tout à l'heure qu'une époque comme le romantisme en 1827, qui reste en contact par mille tentacules avec ce qui se fait hors de France, doit également être considérée dans ses relations avec l'étranger.

C'est en 1827 que Jean-Jacques Ampère, jeune protégé de M<sup>me</sup> Récamier, fait le voyage de Weimar pour aller voir ce patriarche de la littérature : Goëthe. C'est en 1827, 1828 et 1829, que les voyages en Angleterre se multiplient. Les romantiques sont renseignés par Amédée Pichot et par bien d'autres sur la littérature anglaise et l'Italie leur demeure familière.

Il est nécessaire de se rendre compte de ce qui, à l'étranger, était une avance ou un retard sur l'effort que la France allait tenter.

En Angleterre, Byron et Shelley étant morts, Walter Scott se suffisant à lui-même dans le roman historique, c'était toujours la même formule qui régnait. On ne peut pas dire que le prestige de l'Angleterre de 1827 ait été grand aux yeux des romantiques contemporains. Sans doute, il y avait encore les « lakistes », et Sainte-Beuve s'intéresse à ceux qui, près des lacs du Westmoreland, tâchent d'imprégner de poésie l'évocation de la vie quotidienne la plus humble. C'est une formule que, vers 1836, les romantiques français essaieront d'appliquer ; mais ceux de 1827 ne voient nullement un modèle en l'école des lacs.

Rien non plus dans la philosophie anglaise n'incitait à réfléchir et à penser, la plupart des penseurs de l'époque antérieure rejoignant peu à peu le fidéisme, la foi dans la tradition ; rien n'est plus significatif que de voir précisément, comme par une sorte de vœu héréditaire, le fils de Coleridge devenir théologien. Il semble qu'après leur grande effervescence de 1792, de 1793, après l'espèce d'émotion que la lutte contre Napoléon avait également suscitée, les esprits littéraires d'Angleterre fussent maintenant condamnés à rentrer dans le sillon, à se trouver d'accord avec la majorité, à accepter la tradition comme la seule règle et le seul salut.

Ceci n'empêche pas certaines œuvres anglaises d'avoir joué un rôle très important. Mais en 1827, on ne pouvait soupçonner qu'un certain auteur anonyme de la *Revue d'Edimbourg*, qui ne signait pas de son nom, Carlyle, deviendrait une force dans l'histoire de l'Angleterre. En 1827, il écrit de nombreux articles sur la poésie allemande. Cette espèce de véhémence, de brutal optimisme, d'acceptation furieuse de la vie, de la réalité, allant jusqu'au mépris de ce qui n'est pas simplement la réalité acceptée,

commencent à peine à s'y manifester. Carlyle est déjà disposé à croire que l'écrivain doit être un « héros », un voyant qui échappe à la simple esthétique, mais cette notion de prophétisme n'est pas encore bien nette, surtout à des yeux étrangers.

En Allemagne, c'est plutôt le calme. Lorsqu'on feuillette les journaux de cette époque, on s'aperçoit qu'elle est surtout préoccupée, comme elle l'a été bien souvent, par des questions économiques. Ce qui intéresse les nombreuses principautés de Germanie, c'est de se mettre d'accord sur leurs frontières douanières, de multiplier les échanges et les possibilités d'échange ; et la littérature, dans son aspect le plus distingué, n'a guère de part là dedans. Si on consulte la *Gazette* de Cotta, il est significatif de voir combien les efforts intellectuels comptent peu en ces années 1827-1828. Sans doute, on signale l'anniversaire de Goethe et les décorations que lui envoient les princes allemands, ou bien la réédition des romans de Walter Scott qui ont été traduits, mais pas d'effort intellectuel pur. Là aussi le romantisme était assez en baisse, ou du moins avait pris une forme édulcorée qui n'avait plus rien de vigoureux.

Tieck, que l'on considérait comme le chef du romantisme, était surintendant du théâtre de Dresde, et préoccupé seulement de trouver un moyen terme entre l'ancien programme du romantisme allemand et le public de son temps. Des auteurs, comme Chamisso, essaient de jouer en Allemagne le même rôle que Béranger chez nous, en chantant les motifs les plus populaires, les plus libéraux que l'opinion de ce temps pouvait écouter ; souvenons-nous cependant que Chamisso est un Français émigré, transformé par l'Allemagne. En général, un médiévisme complaisant suffisait à beaucoup d'imaginations.

Henri Heine, cependant est déjà un poète qui commence à monter, et le *Premier Livre des Chants* est de 1827. En 1828, il se promènera en Italie ; il aura une existence assez errante dans le Nord de l'Allemagne, jusqu'au moment où il deviendra un « Prussien libéré » en s'établissant à Paris.

Lorsqu'on tâche de s'imaginer ce qu'ont été ces années 1827-1828, il est nécessaire de dire qu'en 1827 un poète anglais était déjà apparu. Tennyson publiait avec son frère, en 1827, un poème *By two Brothers, Par deux Frères*. On est tellement obligé de voir dans Tennyson un représentant de l'époque victorienne, à cause de sa poésie très apaisée et un peu bourgeoise, qu'il n'est pas peu surprenant que 1827 soit déjà une date de sa carrière.

En 1827 aussi, Edgar Poe a déjà publié son *Tamerlane*, son premier petit recueil de vers, mais il faudra toute espèce de misères et de douleurs pour que ce poète de la poésie cristalline (pour ne pas dire de la poésie pure) et de l'algèbre littéraire arrive à sa pleine signification.

A mesure qu'on s'inquiète davantage du groupe occidental, on trouve sans doute des productions intéressantes, mais on se rend très bien compte que la France avait, à son tour, à dire quelque chose d'original en matière romantique.

Sans doute Giacomo Leopardi a publié en 1826 ses *Versi*, mais en 1827 et 1828, il revient principalement à des travaux d'érudition. C'est un humaniste qui publie des opuscules moraux ou qui édite du Pétrarque. Il fera en 1828-1830 un dernier séjour à Recanati, et c'est là que le « cygne noir de Recanati » éprouvera des impressions qui s'incarneront dans ses derniers poèmes.

Il y a également Manzoni, qui publie les *Fiancés* en juin 1827, et dont on a célébré cette année le centenaire ; nos voisins d'Italie n'ont pas manqué de porter très haut ce roman milanais. Manzoni pouvait être intéressant pour les auteurs français ; il était l'ami de Lamartine, il avait à Paris un correspondant, Chauvet, qui a bataillé pour lui. Manzoni enfin était un peu mêlé aux querelles romantiques, mais il n'apportait pas en 1827 une « romance » nouvelle. Il avait fait ses œuvres en bon élève de Walter Scott enracinant admirablement une « histoire milanaise » dans un milieu familial.

Nommons encore Silvio Pellico, mais il était dans son *carcere duro*, dans sa prison de Spielberg, après sa condamnation à mort commuée en 15 ans de captivité ; et ce n'est qu'en 1833 que *Mes Prisons* sortent de cette dure détention.

Par ailleurs, l'Italie tient à lutter pour son indépendance et le libéralisme des institutions. En dehors de la poésie assez médiocre de Niccolini, qui faisait jouer des pièces à système pouvant remonter à Alfieri ou à Voltaire, rien ne donnait la sensation de nouveautés entraînant à ce moment.

Il est nécessaire de se rendre compte de la répercussion que peuvent avoir aussi des littératures qui ne sont pas proches de nous.

Sans doute, les Russes et les Polonais commencent à montrer qu'ils ont, eux aussi, quelque chose à dire dans la littérature universelle ; Mickiewicz est déjà parmi eux ; mais en 1828, cet auteur est exilé à Moscou, et il faudra l'émigration de 1830



pour que des valeurs polonaises de tout ordre soient intégrées dans notre tradition.

Pouchkine a écrit en 1827 *Les Tziganes*, en 1828 son *Eugène Oneguine*. Il est nécessaire de se rendre compte de ce que Pouchkine pouvait faire parce qu'on a dit : « Tout vient de Pouchkine. » En effet, une littérature plus mobile, peut-être un peu morbide, est en germe dans les dispositions de ces Slaves, mais elle n'a encore aucune influence sur notre littérature au moment qui nous occupe.

Cependant le génie slave ne pénétrait-il pas chez nous par d'autres voies ? On a dit au XVIII<sup>e</sup> siècle : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Ce que les peuples ne peuvent pas encore exprimer par des mots, on le met en musique.

Liszt est déjà à Paris ; il a été joué dès avant 1827 à l'Opéra, mais il est surtout un virtuose parmi beaucoup d'autres : toute la grandeur musicale du romantisme ne s'est pas encore incarnée en lui, il n'a pas encore rencontré M<sup>me</sup> d'Agoult.

Chopin est à Varsovie où, grâce à la générosité du prince Radziwill, il a pu achever ses études ; il commence dans la société polonaise à traduire les secrets des cœurs exaltés et tendres et à en faire les motifs d'inspiration qui rejoindront les rythmes populaires de son pays polonais.

Nous avons fait ce tour d'horizon qui semblait assez nécessaire, parce que les forces d'équilibre et de prestige importent en matière de littérature et qu'un effort local, une tradition nationale ont presque toujours à compter avec des tendances plus ou moins rivales, dont l'effet ne manque jamais de se produire quelque jour.

(A suivre.)

---

# L'Éloquence chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle.

---

Cours de M. Aimé PUECH,

*Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne.*

---

## I

### Origines de la littérature chrétienne. — Ses rapports avec la littérature païenne. — Le IV<sup>e</sup> siècle.

Le IV<sup>e</sup> siècle est le grand siècle de la littérature chrétienne, aussi bien en pays de langue latine, qu'en pays de langue grecque, et c'est à partir de cette époque seulement qu'elle mérite pleinement ce nom de littérature. Le christianisme a été d'abord tout à fait indifférent à la beauté littéraire, et il a été plus qu'indifférent, il a été violemment hostile aux lettres et à l'art, tels que les avaient cultivés les Grecs et les Latins. Les premiers écrits chrétiens, ceux dont la réunion a formé le Nouveau Testament, ne sont pas, au vrai sens du mot, des œuvres littéraires, quoiqu'ils puissent avoir pour les lettrés un attrait réel. Ce sont des œuvres de propagande et d'édification, qui n'ont été composées qu'en vue d'un but pratique ; mais ils doivent cet attrait, que leurs auteurs n'ont pas recherché, à l'accent nouveau qu'ils font entendre. Cet accent est celui qui avait rendu la parole de Jésus si efficace : il est plein de simplicité et de tendresse. Il donne aux écrits du Nouveau Testament leur force persuasive, qui vient de la douce émotion qu'ils font naître en nous. Les Évangiles ne sont pas dénués de tout art ; il y a, en effet, un minimum de style et de composition, sans lequel il n'est pas possible de faire un livre. Mais ils marquent — sans que leurs auteurs s'y appliquent délibérément — un retour à l'expression directe du sentiment et de la pensée, une libération à peu près complète de toute convention littéraire. Cette libération semblait difficile à réaliser, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, qui est une époque de culture intense ; même les milieux les plus humbles, ceux auxquels appartenaient les Apôtres et leurs premiers disciples, n'étaient pas inaccessibles à une certaine culture ; même ces provinces orien-

tales, d'où ils étaient originaires, n'étaient pas entièrement fermées aux influences helléniques. Les auteurs du Nouveau Testament l'ont réalisée, parce qu'à l'exemple de Jésus, leur maître, ils se sont mis tout entiers dans leur œuvre ; parce que chez eux l'écrivain ne fait qu'un avec l'homme, comme l'homme ne fait qu'un avec le chrétien. Ils étaient trop convaincus de la vérité qu'ils prêchaient pour vouloir lui donner d'autres armes que celles qu'elle portait d'elle-même. De là leur naturel et leur fraîcheur. De là aussi cette sorte de grandeur, de majesté sans affectation qui vient de ce que le récit est déchargé de tout détail superflu, autant qu'il contient tous les détails typiques.

C'est ainsi que s'est préparé dès lors tout un renouvellement du goût ; une transformation très profonde de l'art et de la littérature ; la préférence accordée aux beautés secrètes, intérieures, de l'âme, sur cette beauté concrète, plastique, que les Grecs avaient aimée et qu'ils avaient su si merveilleusement reproduire ; un art plus individuel, et moins objectif. Mais ce furent là des conséquences à longue portée, qui ne se sont dégagées que fort tard ; c'est très lentement que l'art chrétien a pris conscience de son originalité. On peut presque dire qu'il a fallu attendre Chateaubriand et le *Génie du christianisme*, pour que la théorie en fût exposée formellement ; pour que fût clairement exprimée cette idée, qu'il y a une beauté proprement chrétienne. Mais lorsque le christianisme fut muni de ses livres fondamentaux, qui devinrent la norme du dogme, et qui, revêtus d'un caractère sacré, constituèrent bientôt, à côté de la Bible hébraïque, de l'*Ancien Testament*, comme on l'appela désormais, une seconde Bible, le *Nouveau Testament*, les besoins divers des communautés grandissantes rendirent nécessaire le développement d'une véritable littérature. Il fallut écrire pour défendre la foi contre les attaques des païens, il fallut écrire pour instruire les fidèles, éclaircir le dogme et instituer la discipline. Dès lors se posa le problème du rapport de la littérature chrétienne naissante avec la littérature profane, et tout de suite ce rapport eut divers aspects, antithétiques et même presque contradictoires. La littérature chrétienne fut à la fois, à l'égard de la littérature païenne, dans une relation d'étroite dépendance, et une très vive opposition.

L'opposition s'explique sans peine. Tout ce que le christianisme venait combattre et prétendait remplacer, la littérature profane le célébrait, le propageait, l'avait parfois créé, ou toujours en maintenait l'existence : en premier lieu la religion sous la forme d'une mythologie, pleine d'histoires scandaleuses ou ridicules, sous la forme aussi de rites sanglants ou immoraux, que les chré-

tiens avaient en horreur. C'était ensuite la philosophie, qui, elle déjà, avant les chrétiens, avait souvent critiqué cette religion, en avait montré les faiblesses ou les bassesses, mais qui, cherchant la vérité par ses propres moyens, aboutissait, par une dialectique subtile, à des conclusions contradictoires qui, aux yeux des adeptes d'une révélation, se réfutaient les unes par les autres, pour ne laisser dans les esprits que trouble et qu'incertitude. Enfin, c'était toute la civilisation hellénique et romaine, non seulement avec ses croyances, mais avec ses mœurs, avec son goût pour les jouissances sensuelles, et même avec son goût plus élevé pour l'art, ce culte du beau auquel les premiers chrétiens étaient entièrement étrangers. La poésie, jusque dans ses plus belles œuvres, leur paraissait puérile et frivole, quand elle n'était pas malsaine et corruptrice. La philosophie les faisait sourire par son inutilité, quand elle ne les inquiétait pas par sa hardiesse ; ils exécraient les mœurs païennes, et c'est pour en éviter la souillure qu'ils vivaient à l'écart, jusqu'à devenir suspects, par cette sorte de sécession dont les païens s'indignaient.

Cependant, dès qu'une nécessité les contraignit à créer à leur tour une littérature, elle les contraignit aussi à imiter cette littérature profane qu'ils abominaient. Les plus ardents révolutionnaires sont obligés de tolérer certains compromis avec le monde qui les entoure, et ne réussissent pas à s'arracher tout entiers du milieu où ils ont grandi. Les chrétiens durent d'abord parler la langue dont on se servait autour d'eux ; Jésus avait parlé, non l'hébreu qui n'était plus qu'une langue sacrée, mais l'araméen qui était alors couramment employé dans l'Orient sémitique. Mais le christianisme primitif, repoussé par les Juifs, avait reçu son nom à Antioche et s'était répandu dans le monde hellénique et romain. Il parla le langage qui était le langage commun dans les régions où il pénétra ainsi et qui, pendant longtemps restèrent les seules où les églises furent nombreuses et puissantes, c'est-à-dire dans l'Orient hellénisé. Dans cet Orient, en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, en Égypte, comme dans la Grèce continentale, on parlait grec, depuis la conquête d'Alexandre. Le grec était le lien, le moyen de communication entre les différentes couches de la population composite qui habitait ces diverses provinces, quoique les dialectes indigènes restassent plus ou moins en usage. Ce grec n'était plus l'attique ; ce n'était pas non plus un des anciens dialectes parmi lesquels et sur lesquels l'attique avait conquis la primauté au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'était ce grec, composite lui aussi, qui a porté le nom de langue commune, κοινή. Ce grec nous est bien connu, aujourd'hui que nous dispo-



sons, en plus des textes littéraires, de toutes sortes de documents précis qui nous restituent le langage réellement parlé : inscriptions, papyrus, papyrus surtout que le sable de l'Égypte a conservés et que chaque jour les chercheurs font revenir à la lumière, surtout dans la province du Fayoum. Ce sont des textes littéraires inconnus qu'ils nous apportent parfois ; mais c'est alors une chance exceptionnelle. Le plus habituellement, ce sont des documents privés, lettres familières, pièces administratives, actes commerciaux, tous rédigés sans prétention et qui nous révèlent avec une exactitude parfaite le vocabulaire, l'orthographe (et souvent à travers l'orthographe, la prononciation), la morphologie, la syntaxe que l'on employait dans les relations de chaque jour. Depuis que tout cela nous est connu, il est devenu évident que le grec du Nouveau Testament ne doit nullement être considéré comme un langage spécial ; c'est le grec même que saint Paul, saint Luc, et tous les autres apôtres ont entendu parler par tous autour d'eux. Très différent de l'attique, dont il a perdu l'élégance et la finesse, il annonçait déjà par plus d'un trait le grec moderne, et comme l'a montré, avec un certain excès peut-être dans l'application, mais très justement en principe, mon savant collègue M. Hubert Pernot, la connaissance du grec moderne peut nous servir à le mieux comprendre et à le mieux juger. Ce grec a été employé, avant que les auteurs du Nouveau Testament en fissent usage, par ceux qui ont traduit, à Alexandrie, la Bible en grec et que nous appelons les Septante, et un autre savant, M. Deissmann, a très bien montré que la langue des Septante, pas plus que celle du Nouveau Testament, n'est, comme on le croyait jadis, une langue spéciale ; elle n'est pas autre chose que la langue commune, la *κοινή*. Il faut donc, sinon renoncer à parler d'un grec biblique, du moins en parler dans un sens beaucoup moins large que celui où on l'entendait autrefois. Il reste cependant vrai que, comme les traducteurs de la Bible ont traduit des écrits composés dans une langue sémitique, dont les tours et les moyens d'expression sont très différents de ceux du grec et du latin, le grec des Septante garde dans sa couleur et dans son allure un je ne sais quoi qui trahit cette origine. Il a subi l'influence hébraïque, sémitique, moins largement et moins profondément qu'on ne le disait autrefois ; elle se révèle cependant parfois dans l'expression ou dans la syntaxe. Quand Deissmann et ses émules l'ont fait rentrer, en se servant des papyrus, dans les cadres généraux du développement de la langue hellénique, la joie de la découverte les a conduits à la nier absolument. C'était une exagération qu'il est facile de s'expliquer, et tout le monde est à peu

près d'accord maintenant pour apporter quelques restrictions à une thèse qui reste, dans l'ensemble, tout à fait juste.

Ce n'est pas seulement en acceptant la langue de tout le monde que les écrivains chrétiens ont ressenti l'action du milieu où ils ont vécu. Il faut, disais-je tout à l'heure, un minimum d'art pour composer un livre, même quand ce livre ne se propose que d'exprimer et de propager une croyance religieuse ou de donner une instruction morale pratique. Ce minimum d'art, c'est une certaine logique et une certaine clarté qu'exige l'intelligence ; ce sont certaines traditions déjà établies et qui sont devenues la loi d'un genre ; ce sont certaines habitudes, certains goûts particuliers à une époque, et auxquels aucun contemporain ne saurait aisément se soustraire. Il serait aisé de montrer que, sous ces divers aspects, ce minimum d'art ne fait pas défaut aux écrivains du Nouveau Testament, ou à ceux, qu'après eux, on est convenu d'appeler les *Pères apostoliques*. Mais lorsque parurent ceux auxquels nous donnons le nom d'*Apologistes*, c'est-à-dire ceux qui, au cours du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans des requêtes adressées aux empereurs ou à des magistrats, dans certains ouvrages aussi qui s'adressent au public tout entier, réclamèrent pour les chrétiens le droit d'être tolérés, ou exposèrent et définirent leur croyance pour la défendre contre les calomnies et les préjugés auxquels elle se heurtait, avec les *Apologistes*, dis-je, qui sont des écrivains au sens exact du mot, le problème des relations entre la littérature chrétienne et la littérature profane prit une forme toute nouvelle, et réclama une solution plus précise. Ces apologistes auraient été bien maladroits, s'ils n'avaient pas su tirer la leçon qu'il contient de ce discours à l'Aréopage, que l'auteur des *Actes* a mis dans la bouche de saint Paul. Nous ignorons dans quelle mesure Luc, qui n'était pas à Athènes en même temps que Paul, a pu être renseigné exactement sur les propos que l'Apôtre y a tenus, et il n'y a guère de doute en tout cas, quand on compare la forme du discours à l'Aréopage avec celle des *Épîtres* de saint Paul, qu'elle ne soit l'œuvre propre de Luc. Mais tout cela importe peu pour notre objet. Vous savez que, dans cette harangue, si justement célèbre et de toute façon si instructive, saint Paul cherche des points de contact avec ses auditeurs ; il fait ce qu'est tenu de faire tout prédicateur qui ne veut pas que le vent emporte la parole qu'il sème ; il s'applique à trouver le moyen de la faire comprendre. Et c'est pourquoi il fait appel à la fameuse inscription sur laquelle on a tant discuté et dont il ne semble pas qu'il y ait eu à Athènes l'équivalent exact ; — mais il y en avait des équivalents approchés — à l'inscription qui porte la formule du

*Dieu inconnu.* Il cite également un vers du poète didactique Aratus, l'auteur des *Phénomènes* ; ce vers est teinté de stoïcisme ; il était d'ailleurs devenu populaire, et chacun pouvait le connaître sans avoir eu besoin de lire le poème dont il est extrait. Cette tactique était certainement bonne. Et cependant, d'après le récit des *Actes*, Paul a éprouvé à Athènes un échec à peu près complet. Dès qu'il vient à parler de la Résurrection, qui était le grand scandale pour les païens, on lui tourne le dos, et on lui dit : « Nous t'écouterons une autre fois. » Hé bien ! l'Apologiste qui lisait cette page pouvait y trouver deux sortes de leçons : il devait y apprendre comment on peut essayer de se rapprocher de l'adversaire, et il devait aussi réfléchir au danger que l'on court, si on lui expose d'une manière trop abrupte des croyances auxquelles rien ne l'a encore préparé. Aussi les Apologistes ont-ils beaucoup emprunté à la littérature et à la philosophie païennes. Ils ont pris beaucoup de peine pour donner une apparence hellénique aux principaux articles de la foi. Ils ont cherché dans le platonisme surtout, quelquefois même dans le stoïcisme, tout ce qui, souvent avec un peu de complaisance, pouvait être assimilé à l'un d'entre eux. Sans avoir plus qu'aucun autre chrétien primitif une préoccupation d'art à proprement parler, ils ont senti la nécessité de donner à leurs ouvrages une composition qui ne fût pas absolument dénuée de clarté et d'ordre, une exposition intéressante, un style qui ne rebutât pas par la rudesse et l'étrangeté. Ainsi du moins se sont comportés la plupart d'entre eux, et ceux mêmes qui ont au contraire pris un ton provocant contre l'hellénisme, ont été parfois ceux qui ont mis le plus de coquetterie à laisser apercevoir qu'ils connaissaient ce qu'ils condamnaient. Dès lors pouvait apparaître l'idée, essentielle pour l'avenir, que les chrétiens étaient autorisés à faire une distinction entre le fond et la forme, dans la littérature profane. Que le fond fût mauvais, le plus souvent sinon toujours, et qu'il dût être rejeté, tout le monde en était d'accord, dans l'Église. Mais on pouvait s'approprier la forme. Les Grecs et les Latins étaient devenus les maîtres incontestés de la composition et du style. On pouvait se mettre à leur école, tant qu'il ne s'agissait que d'apprendre à exprimer et à développer sa pensée. Selon une comparaison qui devint bientôt banale, il était permis de se conduire vis-à-vis des païens comme les Hébreux s'étaient comportés vis-à-vis des Égyptiens, quand ils emportèrent leurs vases. Les formes littéraires sont des *vases vides*. Le christianisme allait y verser le vin nouveau, sans craindre de les faire parfois éclater.

Ce que les Apologistes avaient commencé fut achevé par l'école



d'Alexandrie. Aucune des grandes écoles chrétiennes n'a été plus large qu'elle dans l'emploi des ressources que lui offrait la littérature profane, tout en restant profondément chrétienne. Le problème des rapports entre la philosophie et la religion est celui qui a constamment préoccupé Clément. Tous ses ouvrages, mais particulièrement les *Stromates*, sont pleins de vues intéressantes sur la solution qu'il en réclame. Comme il vit en un temps où l'érudition surabonde, où nul ne savait plus se dégager du poids trop lourd d'un passé trop riche, Clément fait exagérément parade de son savoir, dans tout le cours de son œuvre, et parfois aussi de sa rhétorique, non plus cette fois avec une régularité méthodique, mais dans quelques morceaux à effet où il semble vouloir prouver de quoi sa virtuosité était capable. Esprit plus discursif que systématique, il noie dans des développements qui nous fatiguent et qui l'obscurcissent une pensée qui est au fond très claire, et qui est plus libérale que celle d'aucun autre chrétien peut-être en aucun temps. Origène, qui lui succède, est un esprit d'une vigueur singulièrement plus puissante. Il a construit le mieux lié, le plus complet et le plus profond des systèmes de théologie que le christianisme ait produits, sous l'empire romain. Il l'a bâti avec l'aide de la philosophie, et l'on peut dire que ce système est, avec celui de Plotin, le dernier effort original du génie grec, dans le domaine de la pensée. Origène est comme Clément un grand chrétien, et il a la volonté de subordonner la philosophie à la foi, quoiqu'il soit plus tard devenu suspect, et non tout à fait sans raison. Mais il est en même temps qu'un chrétien, un philosophe, et ce n'est pas sans motif que l'Académie des Sciences morales et politiques, il y a une cinquantaine d'années, avait choisi, pour proposer un sujet de concours, la formule : *De la philosophie, non pas de la théologie* d'Origène. C'est de ce concours qu'est sorti le beau livre de M. Denis, qui fut autrefois doyen de la Faculté des Lettres de Caen, et qui s'est appliqué, en traitant son sujet, à justifier de tout point la formule choisie ; livre auquel il faut donner comme complément, surtout pour la partie historique, celui qu'est en train de publier M. de Faye. Avec Origène définitivement et avec Clément d'Alexandrie déjà, l'alliance de la philosophie et de la religion est consommée ; la philosophie sert en principe uniquement à élucider la foi ; mais dans la pratique, en l'élucidant, elle contribue à la développer ; elle ne la dénature pas ; mais elle y ajoute ; elle la complète, et il y a bien loin du vaste système d'Origène aux simples formules du *Credo*, quoiqu'il y prenne son point d'appui.

Ainsi l'École d'Alexandrie avait consommé l'alliance de la



philosophie et de la foi. J'ai dit : de la philosophie ; je n'ai point dit : de la littérature. En effet, il y a, comme je l'ai dit aussi, chez Clément, quelques pages de virtuosité où un connaisseur peut s'amuser à relever l'emploi de tous les procédés qu'avait codifiés la sophistique contemporaine. Avant Clément, un des apologistes, celui même qui se présente comme le plus farouche ennemi de l'hellénisme, l'oriental Tatien avait su faire voir qu'il n'y était pas étranger. Mais, en général, les autres apologistes, — sauf Athénagoras, qui a une formation plus classique, — écrivent et composent assez médiocrement. Clément, à son tour, est beaucoup plus préoccupé du fond que de la forme. Quant à Origène, il est indifférent au style, même dans ses homélies, à plus forte raison dans ses traités. Il est sur ce point de l'école d'Aristote, de l'école de ceux qui ne reconnaissent d'autre qualité au style que l'expression simple et directe de la pensée. Ce que la littérature chrétienne a donc emprunté d'abord à la littérature profane, ce sont surtout certaines idées philosophiques, et, c'est la méthode d'argumentation, la méthode dialectique. Elle a eu beaucoup moins le souci d'en reproduire la beauté formelle. Cependant, au III<sup>e</sup> siècle, outre l'exemple de Clément, que j'ai déjà cité, on peut en signaler quelques autres. Le fin et délicat Minucius Félix, chez les Latins, n'est certainement pas resté indifférent au charme d'un bon style, d'une langue pure, d'une narration pittoresque, d'un dialogue naturel et vivant. Quant à Tertullien, certains de ses défauts peuvent irriter, mais c'est déjà l'un des maîtres les plus originaux qu'aucune littérature ait comptés, et, en son temps, au point de vue proprement littéraire, aucun Grec ne pouvait encore lui être comparé. Parmi ceux de ces derniers, qui, après Origène, méritent le plus d'attention, Méthode évêque d'Olympe, dans son *Banquet des vierges*, n'a pas seulement fait des emprunts à la pensée de Platon ; il a voulu aussi adapter à l'usage chrétien la forme platonicienne du dialogue, et il l'a fait en prenant pour modèle précisément celui de tous les dialogues platoniciens qui est le plus inimitable. Aussi n'a-t-il réussi que médiocrement à s'en inspirer.

Mais, avec le IV<sup>e</sup> siècle, avec la paix de l'Église, la paix constantinienne, voici que tout change. Sous le régime des empereurs chrétiens, sous ce régime qui fut d'abord un régime de tolérance avec l'édit de Milan, qui devint bientôt un régime de privilège, et tendit peu à peu à devenir un régime de monopole, l'Église fut libre de s'organiser comme elle l'entendait, et de développer pleinement toutes les forces qu'elle recélait maintenant en elle. Elle eut sans doute encore quelques épreuves à subir. La réaction

dirigée par Julien ne fut pas sans lui causer des inquiétudes assez graves ; mais, si cette réaction fut assez violente, elle fut de courte durée. Plus redoutables furent les craintes que put faire concevoir à l'orthodoxie la lutte contre les hérésies, principalement contre l'hérésie arienne. Pendant des règnes comme celui de Constance, ou celui de Valens, les évêques ariens eurent seuls l'oreille du maître ; la résidence impériale, Constantinople, tomba sous leur entière domination. Nous verrons, en parlant de saint Grégoire de Nazianze, quelle peine eut ce grand docteur et ce grand orateur à reconstituer, dans la petite église de l'Anastasie, un noyau solide de fidèles, avant que l'avènement de Théodose rendit le pouvoir à un empereur catholique. Toutes ces crises, malgré tout, ne gênèrent pas considérablement l'expansion de l'Église dans tous les domaines. De magnifiques monuments, ornés avec toutes les ressources de l'art, s'élevèrent en Syrie, en Palestine, en Asie Mineure, en Thrace. Jérusalem, Antioche, Césarée, Constantinople en furent parées. De grandes foules s'y pressèrent, formées maintenant pour la plus grande partie de gens qui avaient reçu la culture profane, et les évêques ou les prêtres qui eurent la mission de les haranguer sortaient eux-mêmes pour la plupart des écoles de rhétorique. Dans ces vastes et beaux monuments, devant ces auditoires instruits, intelligents, et follement épris de l'art de la parole, l'éloquence put se déployer tout à son aise, et les orateurs chrétiens furent contraints de faire appel à toutes ses ressources. Nul maintenant n'aurait songé à leur demander de renoncer à leur talent, et eux-mêmes y songeaient moins que personne, quoiqu'ils continuassent à employer, conformément à la tradition, quand il fallait faire une déclaration de principe, les vieilles formules qui condamnaient comme vanités l'art et les lettres. Le public ne demandait au contraire qu'à admirer le talent naturel et les finesses de l'art ; il écoutait avec une curiosité impatiente de se muer en admiration, en une admiration expansive, bruyante, comme l'est celle des gens du Midi ou de l'Orient : une admiration qui allait volontiers jusqu'à l'applaudissement, malgré les efforts très réels qu'ont faits de grands évêques pour déraciner cette coutume venue des salles de conférences des rhéteurs païens. Des causes plus sérieuses incitaient le prédicateur à l'éloquence. Maintenant qu'il était entièrement libre, quels thèmes admirables s'offraient à lui ! Il pouvait prendre tous les tons, faire appel à tous les sentiments. Dans son action normale, journalière, il sera d'abord l'instructeur de son troupeau, d'un troupeau qui s'est maintenant prodigieusement agrandi, et qui, parce que les éléments en sont de toute

espèce, aura souvent grand besoin qu'on l'éclaire et qu'on le corrige, un troupeau où abondent les ignorants, à peine frottés de christianisme, mal au courant du dogme, peu familiarisés avec l'Écriture, auxquels il faudra presque tout apprendre. A côté d'eux, ce sont au contraire les esprits subtils, versés dans la connaissance des textes sacrés, épris des finesses de la dialectique tout autant que des prestiges de l'éloquence : proie toute désignée pour les fauteurs d'hérésie, et qu'il faut tous les jours préserver ou reconquérir. Plus nombreux encore sont les fidèles relâchés, qui ont vite oublié leurs promesses du baptême, pour retomber dans la vie du siècle, ou qui, aussi fréquemment, pour éviter plus sûrement de rompre avec cette vie, reculent le baptême le plus loin qu'ils peuvent, jusqu'à l'heure de la mort. Quelle tâche à remplir, et combien propre, sous ces multiples aspects, à éveiller l'éloquence, à féconder le talent ! Dans les grands jours de fête, la matière que pourra façonner à sa guise l'orateur chrétien sera plus riche encore et plus magnifique que celle dont disposaient les grands orateurs profanes, dans les grandes panégyries, aux beaux jours de l'époque classique — je ne parle pas de celle à laquelle étaient réduits, sauf d'assez rares exceptions, ceux du iv<sup>e</sup> siècle, que les grands sujets du reste tentaient assez peu. Célébrer les croyances chrétiennes, commenter les pages les plus expressives des livres sacrés, faire le panégyrique des Saints et des Martyrs, c'était ouvrir, aussi largement que possible, toutes les sources d'une parole élevée, grave, éclatante ou pathétique. Il est ainsi arrivé que, brusquement, après ces deux siècles, le ii<sup>e</sup> et le iii<sup>e</sup>, — le iii<sup>e</sup> surtout, — qui avaient été des époques de stérilité ou de médiocrité littéraire dans le domaine profane, d'indifférence littéraire dans le domaine chrétien, comme ils avaient été aussi, — du moins le iii<sup>e</sup> —, des époques de décadence politique et de misère sociale, le iv<sup>e</sup> siècle a vu, grâce à l'éloquence chrétienne, une véritable renaissance, une dernière floraison admirablement riche et brillante. C'est l'époque des Basile, des Grégoire, des Chrysostome, et, à côté, au-dessous plutôt de ces hommes tout à fait supérieurs, d'un nombre prodigieux d'esprits distingués. C'est un siècle d'une vie intense et d'un puissant intérêt.

D'une vie si intense et d'une fécondité si exubérante, que, s'il est assez mal connu aujourd'hui, c'est beaucoup en raison de cette fécondité. Beaucoup de discours des Pères du iv<sup>e</sup> siècle, la plupart, peut-on dire, sont des improvisations, — plus ou moins préparées, bien entendu, selon les cas, et qui ont été recueillies par la sténographie. Le nombre de ceux qui ont pu être publiés, et parvenir jusqu'à nous, est donc extrêmement consi-

dérable ; encore faut-il ajouter qu'à ceux qui sont authentiques, est venue se joindre plus tard une masse, qui n'est pas négligeable, d'autres dont les auteurs étaient inconnus, ou qui, pour des motifs différents, se sont abrités sous de grands noms ; si bien que la tâche des critiques et des éditeurs n'est pas toujours des plus aisées. Si l'on ne connaît point encore les éditions de nos Bénédictins du xviii<sup>e</sup> siècle, ou la *Palrologie* de Migne, il faut quelque intrépidité pour ne pas reculer devant le nombre et la dimension des volumes qui s'alignent sur les rayons, pour former l'œuvre d'un seul Père. Des éditions modernes, où tout au moins le triage de ce qui est authentique et de ce qui est apocryphe aurait été fait avec soin, allégeraient notre tâche. Nous n'en possédons malheureusement que dans des cas exceptionnels, et l'œuvre qui a été à peu près réalisée pour les trois premiers siècles de la littérature chrétienne, est assurément beaucoup plus difficile à accomplir pour le iv<sup>e</sup>.

Dans cette immense matière, il est donc nécessaire que nous choissions. Tout d'abord, de tous les différents genres entre lesquels se subdivise l'éloquence chrétienne, je n'en étudierai qu'un seul, l'homélie, laissant de côté, par exemple, le panégyrique des saints ou des martyrs. Nous verrons du reste que l'homélie a pris des formes assez diverses pour que notre matière reste encore singulièrement étendue. En second lieu, parmi tous les orateurs du iv<sup>e</sup> siècle, j'en choisirai seulement trois, ceux que j'ai précédemment nommés : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome. Ils sont, comme je l'ai dit, très supérieurs à tous les autres et chacun d'eux représente une manière personnelle et différente de celles des deux autres.

Les rapports entre l'éloquence profane et l'éloquence chrétienne, au iv<sup>e</sup> siècle, sont trop étroits pour que l'on puisse porter sur la seconde, un jugement motivé, sans s'être fait une idée exacte de la première. Il est donc indispensable que je la fasse connaître, au moins d'une manière générale, en ses représentants les plus remarquables : Himérios, Thémistios, Libanios. Mais ceux-ci ne peuvent être compris eux-mêmes si on ne les rattache au développement littéraire qu'ils couronnent, et ce développement est celui que l'on appelle la seconde sophistique. Il a commencé au ii<sup>e</sup> siècle, s'est continué pendant tout le troisième, pour aboutir, au iv<sup>e</sup>, à l'œuvre des trois hommes que je viens de nommer, et qui, malgré leurs défauts, sont certainement supérieurs à leurs prédécesseurs.

(A suivre.)



# Les drames de Strindberg.

---

Cours de M. A. JOLIVET,

*Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.*

---

## II

L'activité intellectuelle de Strindberg fut d'abord d'ordre religieux. Sa famille était strictement pieuse : elle avait son banc à l'église, où les enfants étaient expédiés d'autorité chaque dimanche. Son père semble toutefois affranchi de tout dogmatisme : il était théiste, en somme, écrit-il (1), et faisait passer le recueillement personnel avant la fréquentation de l'église. Sa mère, comme beaucoup de ceux à qui l'existence est dure, inclinait vers le piétisme. D'après son récit de 1886, Strindberg n'aurait vu d'abord dans le piétisme de sa mère que le désir de rabattre son orgueil intellectuel de jeune lycéen, de prendre sa revanche sur un autre plan. Rivalité à qui des deux finirait par humilier l'autre ! Strindberg voit toutes choses sous l'aspect de la lutte.

Il va être bientôt saisi lui-même par le piétisme. Question d'ambiance évidemment : il signale vers 1860 en Suède une vague de piétisme qui déferla sur la maison paternelle. Mais plus encore question de caractère — et l'étude de cette première religiosité de Strindberg doit nous aider à comprendre la crise mystique de son âge mûr. L'éducation reçue avait développé chez lui — comme il a été dit plus haut — un étrange sentiment de culpabilité : peut-être chacun de nous a-t-il des fautes inconnues à expier. A ce sentiment s'ajoutent bientôt des remords précis. Il a un sens critique trop aigu pour ne pas percevoir l'aspect coupable de certaines pensées : il est trop ignorant du mécanisme de l'esprit pour saisir qu'elles échappent à sa volonté. De là un culte fiévreux du remords : il se jure un monstre parce qu'au lit de mort

(1) XVIII, p. 73.

de sa mère l'idée d'un bijou qu'elle lui a légué lui traverse un instant l'esprit. Les misères de la puberté l'accablent de honte et de terreur ; l'effet de crimes si exceptionnels ne peut manquer d'être terrible : il s'attend à mourir vers vingt-cinq ans, la moelle épinière ravagée. Banqueroutier de l'existence, il cherche le ciel. Mélancolique de nature et toujours porté aux extrêmes, il se délecte dans sa mélancolie. Ses livres, sans rapport direct avec la vie, le lassent : il compte trouver un réconfort dans une religion qui veut être une ferveur de tous les instants. Et, par-dessus tout peut-être, surgit le souci de ne pas se laisser dépasser dans la hiérarchie des enfants de Dieu par ses frères et sa belle-mère. « Elle parlait souvent des choses du ciel avec son frère aîné et s'il se trouvait près d'eux, il pouvait entendre à quel point ils méprisaient son savoir profane. Ce mépris l'irrita : pour ne plus les sentir au-dessus de lui il résolut de les dépasser (1). » « Il veut prendre le ciel d'assaut — sans doute humilier ainsi ses proches (2). » Sa belle-mère n'était pas très conséquente : elle allait volontiers au théâtre et prenait plaisir à danser : Strindberg va lui donner des leçons de renoncement et d'ascétisme. Lorsqu'il rencontre des groupes joyeux, le dimanche, il se demande s'il est vraiment possible que ces gens-là soient tous destinés à l'enfer. Assurément ! Son bon sens lui objecte la folie d'une telle imagination. Mais il s'y cramponne. Les spectacles de la gaieté environnante ne font qu'augmenter sa tristesse : en pleine foule il ressent une solitude terrible. Il retourne à la maison, se jette sur son lit et voudrait en finir avec la vie.

Le piétisme ne fut au reste qu'une forme provisoire de sa tendance à toujours pousser ses sentiments à l'extrême : il s'en libéra vers quinze ans. Mais les crises de désespoir, l'envie d'en finir reviendront fréquemment : elles font partie du rythme de sa vie morale.

« Sa chair était trop jeune et trop saine, écrit-il, pour trouver plaisir à être crucifiée (3). » Le relâchement de la contrainte familiale, une meilleure nourriture, une vie sexuelle moins effrayée et moins absurde, contribuèrent sans doute beaucoup à l'écroulement de cette religiosité. D'autre part, le cercle de son expérience s'était élargi : on pouvait vivre dans la paix de l'âme sans croire aux peines éternelles, à un Christ inquisiteur, à une grâce toujours incertaine. Il attribue une très grande importance à la lecture des sermons de Théodore Parker, qui lui tombèrent entre les mains

(1) XVIII, p. 73.

(2) XVIII, p. 131.

(3) XVIII, p. 153.

vers cette époque. L'unitarien voyait l'essence de la religion dans la triple intuition de Dieu, de la loi morale, de l'immortalité de l'âme — mais il déniait une autorité absolue à la Bible, et il n'admettait pas la divinité de Jésus. « Des sermons sans Christ et sans enfer, c'est précisément ce qu'il me faut (1) », dit Strinberg. Sans doute il était en même temps séduit par l'attitude d'opposition qu'avait adoptée Parker, et la persécution qu'il avait courageusement subie. Disciple de Parker, il se considère lui-même comme un révolté. Il pose en principe qu'il n'ira plus à l'Église ; il est résolu à braver les ordres de son père et s'exalte contre la religion et la tyrannie familiale. Sa volonté à demi brisée se redresse — et il affirme son droit à penser librement. C'était provoquer à coup sûr de la part des siens le reproche d'ingratitude. Mais leur doit-il tant de reconnaissance ? Au demeurant, il n'est rien de pire qu'une soi-disant dette de reconnaissance : aux yeux du créancier elle n'est jamais payée ; c'est une traite tirée sur l'âme, et pour toute la vie. Autant la laisser protester de suite, quitte à en rougir.

Il était inquiet pourtant : mais c'est du fond de lui-même que l'inquiétude surgissait : il était tiraillé entre son ancienne et sa nouvelle conscience. « Ma conscience nouvelle, écrit-il, me dit que j'ai raison, l'ancienne que j'ai tort ; je ne puis retrouver le calme. — Et en effet je ne le pus. Le moi nouveau se dressait contre l'ancien, et ils vécurent en désaccord, comme deux conjoints malheureux, durant toute ma vie, sans parvenir jamais à se séparer (2). »

Ce qui le confirmait et le confirmera de plus en plus dans son attitude, c'est que cette émancipation avait pour elle en Suède les meilleurs esprits et surtout les plus fermes caractères. Car il était besoin de fermeté. Une traduction de la *Vie de Jésus* de Strauss avait valu un procès à son auteur. — Mais on lisait l'original, et aux environs de 1860 cette lecture portait ses fruits. Le grand roman de Victor Rydberg : *Le dernier Athénien* contenait une virulente attaque contre les orthodoxies persécutrices. J. N. Cramér, un pasteur, publiait en 1859 son *Adieu à l'Église*, critique savante du Nouveau Testament, présentée sous une forme populaire : il avait le courage de conformer ses actes à ses convictions ; se séparait de l'Église officielle et renonçait à son emploi. A Göteborg, en 1861, un professeur de lycée, Ljungberg, pour avoir exprimé des opinions libérales, échappait à grand peine à une condamnation qui l'aurait ruiné socialement. A Strängnäs, un

(1) XVIII, p. 159.

(2) XVIII, p. 163.

pasteur, Hallin, perdait son emploi pour la même raison. Boström, professeur à l'université d'Upsala, ancien précepteur d'un prince de la famille royale, publiait son attaque contre la doctrine de l'enfer, risquant lui aussi courageusement sa situation (1).

Bref, le thème éminemment dramatique du confesseur souffrant sans peur pour sa croyance était alors à l'ordre du jour. Strindberg n'oubliera pas ces hommes qui avaient su oser.

Cependant les années passent. En 1867, il se rend à Upsala pour y puiser dans sa vie d'étudiant pauvre et désorienté de nouveaux motifs de révolte. Il a toujours détesté Upsala et méprisé l'enseignement qu'on y donnait. S'il faut l'en croire, sa protestation aurait pris dès cette époque une tournure à la Rousseau, réaction d'une saine et franche nature contre un formalisme universitaire périmé. Quoi qu'il en soit, son désir d'indépendance le pousse à chercher un gagne-pain : en 1868 il est maître d'école à Stockholm. On se représente avec quel dégoût le jeune révolté, tout à l'idée de son développement personnel, pouvait enseigner le rudiment, surtout les premiers principes de la religion officielle, aux enfants de la basse classe. Un riche médecin israélite, Axel Lamm, le tira de cette ornière. Il lui persuada de faire ses études de médecine, et le futur alchimiste se plut d'abord à la fréquentation des laboratoires. Mais, à la suite de difficultés d'examen, cédant aussi sans doute à un appel intérieur, il interrompit brusquement ses travaux pour devenir acteur.

Qu'est-ce à dire ? Le théâtre l'avait déjà beaucoup intéressé, à tout le moins les pièces où il se retrouvait sous les traits d'un des personnages. Ainsi Hamlet, le pâle jeune homme en vêtements de deuil, qui se révolte contre un beau-père. « Un beau-père ! Aussi diabolique sûrement que d'avoir une belle-mère ! C'est mon homme ! Mais on veut briser sa volonté, le contraindre à montrer de la sympathie à ses tyrans. Son moi se soulève. Révolte !... C'était beau de pleurer soi-même et de voir pleurer autour de soi sur son propre destin (2). » Les *Brigands* de Schiller éclairent d'une lueur brusque toutes ses indignations. Langage nouveau ! Ses rêveries obscures exprimées nettement : toute sa révolte imprimée sur le papier ! « Il s'était ainsi trouvé quelqu'un d'autre, un grand, un illustre auteur, qui avait connu le même dégoût de la culture scolaire et universitaire, et qui eût mieux aimé être un Robinson ou un brigand de grands chemins que de se

(1) Dans une lettre du 26 janvier 1894 à son ami, le peintre Carl Larsson, il déclare qu'à seize ans il avait déjà lu Strauss, Renan et les autres coryphées du mouvement rationaliste (B. copie).

(2) XVIII, p. 182-183.



laisser enrôler dans cette armée qu'on appelle la société. Il se remit à lire, sa voix tremblait, ses joues brûlaient, sa poitrine se soulevait à grands coups. C'était bien l'invitation à la révolte, révolte contre les lois, la société, la morale, la religion. C'était la révolte dès 1881, huit ans avant la grande. C'était cent ans d'avance le programme anarchiste — et Karl Moor était nihiliste (1). »

Sans doute une préface rédigée après coup retirait toute une partie des idées exprimées : Schiller avait dû venir à résipiscence et vivre des bonnes grâces duciales — mais le sens de la pièce était clair. Il n'y avait qu'à regarder le lion au-dessous du titre et l'épigraphie : *In tyrannos*.

Ainsi Strindberg entre d'emblée dans le rôle de Karl Moor et s'y complait. Et, par une pente naturelle, il en arrive à penser qu'il n'est vraiment rien d'aussi beau, rien d'aussi noble que d'incarner sur la scène la révolte humaine, la vérité, l'idéal. L'acteur lui apparaît comme un prédicateur, un prophète. Son imagination est encore excitée par la grandiloquence pathétique du traité de Schiller sur la haute signification du théâtre pour l'enseignement moral de la foule (2).

Au bout de quelques mois la désillusion était complète. La noble vocation n'était qu'une routine. Les plus grands acteurs étaient fatigués et indifférents : ils ne parlaient jamais que d'engagements et d'honoraires. Quant à lui il n'avait obtenu qu'un rôle d'une seule phrase — et l'invitation à faire le figurant pour s'habituer aux planches. Après une répétition malheureuse, il rentra chez lui et absorba une boule d'opium dans l'intention d'en finir — mais l'opium n'eut heureusement aucun effet fâcheux.

C'est le lendemain, en remâchant sa déconvenue, qu'il aurait, raconte-t-il, découvert sa vocation. Encore tout fiévreux, il lisait les *Récits du major* de Topelius. A mesure qu'il lisait, il lui semblait avoir vécu lui-même l'aventure racontée. Il s'agissait de la réconciliation d'un beau-fils avec sa belle-mère. Le désaccord au foyer paternel avait toujours pesé sur lui comme une faute : il désirait la paix. Dans sa tristesse présente, son désir revient le hanter. Et voici que, spontanément, son cerveau se met à élaborer les souvenirs du passé ; de nouveaux personnages surgissent et se mêlent à l'action : il les entend parler, il les voit sur la scène. Au bout de quelques heures, il avait toute la pièce dans la tête. Il s'enferma chez lui quatre jours pour l'écrire. Quand

(1) XVIII, p. 275-276.

(2) XVIII, p. 313.

il eut fini il poussa un profond soupir comme si des années de douleur venaient de prendre fin, comme si un abcès venait d'être crevé. Il était heureux au delà de toute expression, il était sauvé. Quelques jours après, il lut la pièce à deux amis — qui le saluèrent du nom d'auteur. — Lorsqu'ils furent partis, il tomba à genoux et remercia Dieu qui l'avait tiré de sa détresse en lui accordant le don de poésie (1). Dans une lettre du 24 janvier 1899 à son ami, le peintre Carl Larsson, on retrouve — trente ans après — un écho de cette joie : « Vers dix-neuf ans je me découvris le don du théâtre, si peu commun en Suède. J'étais alors une âme à demi-pieuse : je remerciai Dieu à genoux de cette grâce et me mis à cultiver consciencieusement cette précieuse faculté (2). »

Il envoya sa pièce au Théâtre dramatique de Stockholm, qui refusa — mais poliment — de la jouer. Nous savons par une lettre à son traducteur allemand, Emil Schering, qu'elle avait pour titre : *Un présent d'anniversaire* (3). Elle n'a jamais été imprimée, et le manuscrit semble définitivement perdu.

Strindberg avait donc enfin trouvé sa voie, son rôle dans l'existence. Les tristesses du foyer venaient de lui fournir une pièce. Immédiatement après, les souvenirs de sa crise religieuse et de la lutte qu'il avait dû soutenir se réveillèrent et prirent la forme d'une comédie en trois actes. C'est la pièce intitulée *Le Libre Penseur*. Écrite à l'automne de 1869, elle fut imprimée l'année suivante — mais jamais jouée. L'action débute à Upsala : quelques étudiants réunis chez le héros de la pièce, Karl, recherchent avec véhémence quelle est la tâche de la jeunesse. Combattre l'obscurantisme, la fausse piété, répandre la lumière, la pensée libre.

« Oui, mes amis, s'écrie l'un d'eux, nous, libres penseurs, avant-garde des temps nouveaux, nous allons sonner le réveil sur le tambour de la liberté, tirer de leur sommeil les générations qui dorment depuis le couvre-feu de la Réforme ! Vive la libre pensée et ses défenseurs. — Et vive le plus grand des libres penseurs, Jésus de Nazareth (4). »

Jusqu'ou aller ? L'un se déclare athée. Quelle est la valeur et la place de la Bible ? Quelle est la façon la plus courageuse et la plus effective de mettre ses convictions en pratique ? Autant de

(1) XVIII, p. 330 sq.

(2) (B. copie).

(3) Cf. également Birger Mörner, *Den Strindberg jag k ant*. (*Le Strindberg que j'ai connu*), Stockholm, 1924, p. 17%.

(4) I, 9.

questions qui, nous l'avons vu, étaient dans l'air à cette époque, et avaient trouvé un écho dans l'esprit de Strindberg.

Comment répandre la lumière ? Qui consentirait à se faire maître d'école ? Karl, lui seul, ou Strindberg — les autres ne savent que parler, mais pas agir.

La réunion est interrompue par l'arrivée de Gustave, un ami d'enfance de Karl ; autrefois franc, joyeux, il est devenu un fanatique sombre, implacable, toujours prêt à lancer l'anathème. A l'exposé que lui fait Karl de sa religion généreuse, il répond : « Entends le jugement de Dieu lui-même, et tremble : Loin de moi, maudits, dans le feu éternel (1). » Or Karl est fiancé avec la sœur de Gustave. Et son ennemi lui annonce : « Tu ne peux plus être sauvé, mais ma sœur que tu aimes d'un amour impur ne sera jamais tienne. Elle au moins sera sauvée (2). »

La suite se déroule à la campagne dans la commune où habitent les parents de Karl, où Gustave est pasteur et où Karl lui-même va devenir maître d'école. Là, commencent pour lui les différentes phases de l'épreuve. Ses parents lui adressent les premiers reproches : il n'a pas de religion puisqu'il lit les sermons de Parker et veut prêcher sa doctrine. Égoïstes, bornés, vaniteux, trop matériels pour comprendre la grandeur morale de Karl, ils lui préfèrent outrageusement son frère Otto, vulgaire et débauché, mais revêtu — il faut tout dire — d'un bel uniforme d'aspirant. Ils sont humiliés de voir leur fils maître d'école, épouvantés par la mise en demeure que lui adresse Gustave d'avoir à se rétracter : ils essaient — naturellement sans succès — de l'ébranler par l'offre d'avantages pécuniaires. Les paysans ameutés par Gustave veulent chasser l'hérétique qui leur a rendu tous les services possibles. Karl subit sans broncher l'assaut de l'ingratitude qui, aujourd'hui comme autrefois, ne sait ce qu'elle fait ; il ne plie pas devant les mises en demeure de Gustave et la menace de perdre son emploi. Le sacrifice le plus cruel est le renoncement à son amour : Agda aussi, sa fiancée, lui reproche de manquer de religion ; il lui expose, à la manière de Faust, qu'il retrouve Dieu au contraire dans toute la nature. Mais elle ne se sent pas la force de rompre avec les siens pour affronter la persécution à ses côtés. Et le sacrifice une fois consommé, il se sent plus libre, plus indomptable — il quittera son pays qui le rejette pour aller chercher la liberté de l'autre côté de l'Océan, au pays de Parker.

Ces trois actes sont brefs, schématiques : on dirait plutôt un

(1) I, p. 18.

(2) I, p. 18.

plan que l'auteur n'a pas eu le temps de développer. Les caractères sont tout d'une pièce, sans progression, sans nuances : on dirait des marionnettes et l'action elle-même — apparition des personnages à point nommé sans que leur entrée soit motivée — fait songer aussi à un théâtre de marionnettes. Cette comédie s'explique entièrement par les expériences de Strindberg et les événements de polémique religieuse que nous avons rapportés plus haut. On a fait remarquer avec raison que Strindberg s'était en somme fort peu inspiré de son idéal du moment : le Karl Moor de Schiller. Le pathos révolutionnaire du *Sturm und Drang* ne se retrouve — et encore bien affaibli — que dans la première scène : celle de la réunion d'étudiants. Et pour le reste il semble à coup sûr abusif de faire intervenir le *Brand* d'Ibsen. Strindberg avait certainement lu *Brand* en 1869, mais il n'y a aucune commune mesure entre sa mince esquisse et la pièce formidable d'Ibsen. Est-il vraiment d'une bonne méthode de parler d'influence, lorsqu'il existe une telle disproportion entre deux œuvres, surtout quand la moindre des deux s'explique suffisamment sans cela (1) ?

En même temps que *Le Libre Penseur*, Strindberg écrivit à la fin de 1869 une tragédie en vers qu'il appela d'abord : *La fin de l'Hellade* (*Det sjunkande Hellas*). Il l'envoya en janvier 1870 au concours de l'Académie suédoise, puis au printemps de la même année, comme il ressort d'une lettre à son cousin J. A. Strindberg, il la revisa et la transforma, changea le nom de l'héroïne : Antigone, trop prétentieux, en celui d'Hermione, qui devint le titre de la pièce. L'Académie la lui rendit pour corrections en juin ; il acheva la revision en août et la renvoya en septembre aux Académiciens, qui rendirent hommage à son travail et à ses connaissances.

C'est une tragédie antique, avec tout l'attirail d'oracles dont on ne comprend le sens qu'après coup, de serments que l'amour empêche de tenir, de promesses faites sans savoir quel en sera l'objet, comme ces tragédies étaient encore à la mode en Suède vers 1860. Qu'on songe aux *Rois de Salamine* de Runeberg ! — Le modèle est évident : c'est *Le dernier Athénien* de Victor Rydberg (1859). Strindberg a prétendu par la suite qu'il ne lui devait rien. En 1894 il écrit à Carl Larsson : « Si je ne fléchis pas le genou devant Victor Rydberg comme je n'ai jamais levé la

(1) Cf. sur l'influence de *Brand* le beau livre de M. Martin Lamm, *Strindbergs dramer*, Stockholm, 1924, I, 47 sq. Naturellement, chez un historien de la littérature aussi sagace et aussi avéré, les indications de cette influence sont données avec toute la mesure qui convient.



main pour le frapper, c'est que je ne lui ai aucune espèce d'obligation pour mon développement. J'ai lu dans ma jeunesse son *Dernier Athénien* et je l'ai trouvé trop long; artificiel, fruit des lectures d'un homme qui n'est pas né artiste, mais veut cependant l'être à tout prix (1).» Il se souvient mal et il est singulièrement injuste. Dans le roman comme dans la tragédie, malgré la différence des époques: celle de la lutte d'Athènes contre Philippe dans Strindberg, celle de l'échec de Julien l'Apostat dans Rydberg, le problème est le même: la décadence de l'hellénisme et la belle résistance de ses derniers défenseurs. La distribution même des personnages et bien des détails d'affabulation révèlent l'emprunt direct. En face de la barbarie macédonienne, le prêtre d'Arès, Kriton, et sa fille Hermione, représentent, comme en une floraison suprême, la Grèce libre, vertueuse et fière, comme l'archonte Krysanteus et sa fille Hermione la représentent en face d'une orthodoxie persécutrice et barbare. Kallimakos, le fiancé de l'Hermione de Strindberg, est un jeune débauché, tout comme Charmides, fiancé d'Hermione dans le *Dernier Athénien*. Ils symbolisent la déchéance de l'idéal grec, et finissent en transfuges, l'un chez les Macédoniens, l'autre comme chrétien, aux mains de l'évêque Paulus, irréconciliable ennemi de Krysanteus. Pour l'un comme pour l'autre, la mort violente apparaît comme une punition méritée.

Les Athéniens savent que leur défaite est certaine. Hermione se charge d'aller tuer dans son camp l'ennemi de sa patrie, comme Judith part de Béthulie pour assassiner Holopherne. Mais l'amour que lui inspire Philippe lui fait oublier le serment qu'elle a prêté par le Styx. Elle-même, sur l'ordre du roi, donne aux siens le signal de l'attaque où ils périront. La Grèce est écrasée à Chéronée: Hermione finirait ses jours comme esclave de la reine — qui la demande au roi après lui avoir fait jurer d'exaucer son premier vœu — si Kriton, prisonnier, ne tuait lui-même sa fille aux pieds du roi.

Les modèles que Strindberg a pu, a dû utiliser sont faciles à découvrir. Dans le drame de Hebbel: *Judith und Holophernes*, l'héroïne aussi s'éprend d'amour pour le barbare qu'elle est chargée d'assassiner. Il va de soi que l'aventure d'Hermione fait immédiatement penser à celle de l'héroïne juive. Mais il est impossible de prouver que Strindberg avait lu Hebbel. Il avait lu en tout cas la *Jungfrau von Orleans* de Schiller, et il est probable que le brusque amour de Jeanne pour le chef ennemi Lionel n'a pas été étranger à la conception de son Hermione.

(1) (B. copie).

Quant au motif du père assassin, il court la littérature depuis Virginie — et Strindberg l'avait sûrement retrouvé dans *Emilia Galotti* (1).

Dans Athènes même, la lutte entre les deux partis s'exprime au second tableau par une joute oratoire qui met aux prises Démosthène et Eschine. Le motif était tellement indiqué qu'on ne songe pas d'abord à chercher un modèle. Mais à l'examen les deux discours rappellent de très près ceux de Brutus et d'Antoine dans le *Jules César* de Shakespeare, avec beaucoup de gaucherie, il est vrai. Il n'y a qu'à comparer la façon dont Eschine fait lire les propositions de paix de Philippe avant même de commencer son discours et celle dont Antoine, en retardant la lecture du testament de César, sur-excite l'impatience des auditeurs et en décuple ainsi l'effet. Il convient toutefois de noter dès maintenant cette influence de *Jules César* : ce n'est pas la dernière fois que Strindberg s'en inspirera.

Il y a en somme fort peu d'éléments personnels dans ce centon, exécuté avec une correction maladroite et banale, écrit dans un style aux fleurs artificielles et compliquées. Lui-même l'avoue : « Le plan avait de l'unité et de la clarté, avec des situations quelque peu usées et beaucoup de déclamation (2). » Nous aurions peine à l'y reconnaître s'il ne nous indiquait lui-même que la sévérité ascétique de la pièce — indignation contre l'absence de mœurs et de patriotisme — et le mépris du démagogue grossier lui appartiennent en propre. Il venait de faire un voyage à Copenhague au cours duquel il s'était trouvé en conflit avec la plèbe la plus déplaisante, celle qui commence à s'élever et montre déjà l'arrogance du parvenu. Il a chargé Démosthène d'exprimer sa rancune.

Mais c'est là fort peu de chose : et si nous nous rappelons que toute l'œuvre de Strindberg est pour nous une biographie continue, nous ne pourrions trouver à cette tragédie désuète qu'un bien médiocre intérêt.

Cependant son ambition, maintenant mise en branle, l'entraîne vite au delà de ses moyens. Il projette de mettre sur la scène la vie de Jésus, et à cette occasion d'« écraser d'un coup et pour toujours l'image de Dieu et de détruire le Christianisme » (3). Les premières difficultés d'exécution le ramenèrent à la sagesse :

(1) Cf. dans Martin Lamm, *op. cit.*, I, p. 55, quelques rapprochements intéressants.

(2) XVIII, p. 344.

(3) XVIII, p. 346.

il se rend compte que le sujet est trop vaste pour lui et réclame une érudition qu'il n'a pas.

Où peut-il acquérir au mieux connaissances et maturité ? On lui conseille à nouveau Upsala ; et malgré quelque répugnance, il se convainc que c'est le parti le plus sage. Nous le retrouvons donc au début de 1870, nanti de quelque argent de l'héritage maternel — arraché à son père contre la promesse de ne pas écrire — beaucoup plus sûr de lui, et mieux au fait de ce qu'il veut. La vie lui fut moins dure qu'en 1867 : il n'est plus isolé, désorienté : la pension où il s'est installé avec des étudiants de tous les âges, de toutes les disciplines, de toutes les provinces, lui apporte même trop de divertissements : « la personnalité s'é moussé et s'effrite par la nécessité, inhérente à tout commerce, de s'adapter, de sacrifier à autrui une part de ses idées » (1). Combien cette jalousie du quant à soi, cette crainte des relations, et même des amitiés, est caractéristique de Strindberg!

Il se plaît mieux dans des cercles plus fermés. Au restaurant, il rencontre des médecins naturalistes et athées. Un ancien camarade d'école surtout, Eisen (2), a donné aux sciences naturelles, lui expose les idées de Darwin. Elles l'intéressent comme hypothèse, mais pour le moment elles ne le pénètrent pas assez encore pour qu'il en tire une philosophie nouvelle de l'univers. Il songe à ses succès d'auteur ; malgré la promesse faite à son père, encouragé par son ami, il se met à écrire une pièce en un acte pour le Théâtre dramatique. C'est *A Rome*, qu'il avait commencé à Stockholm, et qu'il n'arrivait pas à terminer. Il rêvait encore de tragédies en cinq actes ; Eisen lui représentait au contraire que la brièveté augmentait d'autant ses chances d'être joué. En quinze jours il brocha la « situation dramatique », qui nous représente l'arrivée d'un Mécène, et de la gloire sans doute, chez le sculpteur Thorvaldsen au moment même où son père le somme de quitter Rome et d'abandonner son art. C'est lui-même naturellement qu'il produit sous ce déguisement et rien dans ces quelques scènes ne dépasse le niveau d'une expérience d'étudiant. Petersen, l'ami de Thorvaldsen, prononce quelques phrases sur la vocation, la voix du cœur, l'appel de Dieu — qui doit passer avant les désirs d'un père ou d'une mère. Mais ce serait abuser des mots que de vouloir trouver là le grand problème — moral —

(1) XVIII, p. 365.

(2) Il lui a consacré une nouvelle : *Ensittaren (Le Solitaire)* dans le recueil *Fran Fjördingen och Svartbäcken. (De F. et S)* [deux quartiers d'Upsala] où il utilise ses souvenirs d'étudiant.

de la vocation, tel qu'Ibsen l'avait posé. La vocation pour le héros ibsénien, c'est l'essence même de son être, c'est la réalisation de sa personnalité, à travers tous les obstacles, sans fléchissement ni détour. Il va de soi qu'aucun secours ne peut lui venir du dehors, c'est en lui-même uniquement qu'il doit trouver l'énergie nécessaire ; cette énergie n'est à bien prendre qu'un des modes de son être. A aucun moment, la « situation dramatique » de Strindberg — avec dettes, amourettes, invectives au logeur, et toute-puissante intervention d'un riche Mécène — ne se développe sur ce plan.

Elle lui valut toutefois les applaudissements de ses amis, et mieux encore — elle fut jouée au Théâtre dramatique de Stockholm en septembre 1870. On trouvera dans son autobiographie le récit fiévreux de la première représentation (1).

Tout de suite après, il ébauche le plan d'une tragédie sur Éric XIV, le fils aîné de Gustave Vasa : il écrit même tout le premier acte — six cents vers. Mais en septembre, il annonce qu'il a brûlé son manuscrit : il est devenu plus difficile. Si nous comprenons bien quelques lignes d'un article consacré à l'*Éric XIV* du peintre suédois Georg von Rosen (2), il aurait été séduit par le personnage du conseiller d'Éric, Göran Persson, l'homme de basse naissance — fils d'un moine défroqué au début de la Réforme — que son génie et l'amitié du roi haussent au premier rang et qui associe dans une même tâche la vengeance personnelle qu'il entend tirer des seigneurs qui l'ont humilié et l'affermissement de la royauté contre une noblesse turbulente. Göran Persson, c'eût été lui, beaucoup plus profondément que ne l'avait été Thorvaldsen. C'est bien pour cela qu'il échoua, et cet échec est un progrès.

Peu de temps après son arrivée à Upsala, Strindberg fonda avec quelques amis, d'un idéalisme encore moins averti que le sien, une association à laquelle ils donnèrent le nom nordique de *Runa*. On était en effet en pleine renaissance néo-nordique : l'étude de la vieille langue islandaise venait d'être introduite à l'Université : Strindberg l'oppose au latin qu'il déteste et lui attribue une haute valeur éducative. Il lit les *sagas* dans le texte original et se fait d'après elles une image du héros nordique qu'il utilisera bientôt. Il était du reste porté par l'engouement général : « L'époque des vikings, écrit-il dans son autobiographie, revivait dans les tableaux de Winge et de Malmström, dans les

(1) XVIII, p. 379 sq.

(2) LIV, p. 179 sq.



sculptures de Molin, mais surtout dans les beaux drames de Björnson et d'Ibsen (1). » — A vrai dire, son premier modèle fut le poète danois Oehlenschläger : c'est à lui qu'il attribue le mérite d'avoir rouvert les sources de la vieille poésie nationale. Tegnér avec sa *Saga de Frithiof* lui paraît méprisable à côté de l'*Helge* d'Oehlenschläger. Il admire surtout *Hakon Jarl*, le choc de deux religions : paganisme représenté par le jarl, christianisme introduit par le roi victorieux Olaf Trygvason. Il est tellement absorbé par ses préoccupations à lui qu'il infléchit l'idée de ce drame dans le sens de la crise religieuse d'où était sorti *Le Libre Penseur*. C'est pour reprendre sous une autre forme le thème du *Libre Penseur* qu'il se mit à écrire un drame nordique : *Blotsven*. C'étaient le même problème et les mêmes conflits, dépouillés de leur caractère d'actualité. Le 13 octobre 1870, il écrit à son ancien maître Frans Hedberg : « Pour le moment, je travaille à un drame en cinq actes, *Blotsven*, peut-être le plus beau sujet de l'histoire suédoise. Si je n'arrive pas à en faire autre chose, j'en tirerai au moins une étude. En attendant je suis plongé dans mon sujet avec toute mon âme ; comme préparation j'apprends l'islandais, et je trouve chaque jour dans la littérature islandaise de nouveaux filons à exploiter. Oehlenschläger est mon modèle. Demain j'aurai terminé le second acte ; je travaille portes fermées, rideaux baissés, pour ne pas être troublé dans mes rêves par la triste réalité (2). »

Le 23 octobre, il écrit à son cousin J. O. Strindberg qu'il fonde de grandes espérances sur ce travail : il vient d'écrire pour le troisième acte un chœur en latin rimé, chanté par des moines et le trouve magnifique. Il lui envoie aussi une ballade populaire et une prière chrétienne avant le combat. Mais à la fin de l'année, il lui annonce que « *Blotsven* est mort, mais doit ressusciter ». Il l'avait lu à ses compagnons de *Runa* qui l'avaient félicité sans réserves : il a craint de se laisser aller par faiblesse à présenter à un théâtre une œuvre dont il connaissait les défauts, et pour plus de sûreté, l'a jeté au feu. Mais ce sacrifice sur l'autel de l'art lui a coûté des larmes sanglantes. « Mon but est grand, ajoute-t-il, la lutte aussi doit être grande, et je saurai la mener jusqu'à la victoire. »

C'est qu'à ce moment-là Oehlenschläger avait perdu son emprise sur lui. Dans un essai de 1871 sur *Hakon Jarl ou l'idéalisme et le réalisme*, il expose en détail les raisons de son détachement :

(1) XVIII, p. 360.

(2) (B. R.)

les drames d'Oehlenschläger offrent un mélange de sentimentalité fâcheuse — à la Werther — et de rationalisme assez plat. Il est surprenant de voir un personnage Auden — masque transparent du Dieu Odin — réfuter le christianisme article par article à la façon d'un philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle devant Olaf Trygvason stupéfait. Est-ce ironie romantique de l'artiste qui se hausse au-dessus de son œuvre et détruit souverainement ses propres créations ? Quoi qu'il en soit, les personnages ne sont pas des êtres vivants, mais plutôt les aspects divers et pas toujours cohérents d'un talent mieux doué pour le lyrisme ou l'épopée que pour le drame. Il n'y a qu'à lire la saga de Njal ou celle d'Egil pour mesurer la distance qui sépare le romantisme d'Oehlenschläger de la réalité nordique, qu'à comparer le dénouement d'*Hakon Jarl* et celui de *Richard III* pour saisir à quel point son sentimentalisme peut déformer la réalité humaine. Donc : Oehlenschläger ou Shakespeare : l'hésitation n'est pas possible. Qu'Oehlenschläger repose en paix dans le passé ; l'époque présente réclame une nourriture plus forte. Georg Brandes vient de lui révéler ce qu'elle peut trouver dans Shakespeare, et en Norvège, Ibsen et Björnson semblent de taille à recueillir l'héritage de l'illustre dramaturge (1).

On suivait avec beaucoup d'intérêt en Suède vers 1870 le développement de la jeune littérature norvégienne. *Brand* et *Peer Gynt* avaient été vivement commentés dans la presse. En 1868, un théâtre de Stocknolm joue les *Nouveaux mariés* de Björnson ; l'année suivante on représente *Entre les combats* ; en 1868, *Marie Stuart en Écosse*. Strindberg, tout à l'idée de refaire son *Blolsven*, ne voit pour l'instant que les pièces nordiques. S'il faut l'en croire plus de trente ans après (2), ce serait sous l'impression de l'acte magistral de Björnson, *Entre les combats*, qu'il se serait décidé à concentrer en un acte, *Le Banni* (3), le sujet qu'il avait auparavant traité en cinq. Les critiques de l'époque lui reprochèrent d'avoir copié pour ce qui est de la forme les *Prétendants à la couronne* d'Ibsen ; il objecte qu'il a puisé directement aux sources islandaises le ton glacial et la rudesse brève du dialogue ; quant au contenu, il l'a tiré de son propre fonds : à chacun des personnages il a donné une part de lui-même — ce qui au regard du public est une faute, car il n'a pas su prendre parti entre ces différentes incarnations de son moi. Voici le jarl Thorfinn, païen

(1) XVIII, p. 427 ; il les appelle *Shakespeare-embryoner*.

(2) L, p. 10.

(3) Au sens de : Mis au ban, mis hors la loi.

obstiné à l'heure du triomphe des chrétiens, et sa fille Gunlöd, qui affronte son père pour défendre sa foi nouvelle et son amour pour un viking chrétien : leur conflit se développe sur un plan tout philosophique ; le christianisme n'est pas une doctrine religieuse ; c'est, d'une façon générale, la doctrine *nouvelle*, générale, vivante, qui à chaque époque triomphe des conceptions figées et vieilles : c'est, si l'on veut, le parkerianisme de Strindberg. Orm, le skald, interprète dans le sens de cette philosophie un vieux mythe de l'Edda. « Rappelle-toi, dit-il au jarl, Thor chez Utgardaloki. Il souleva si haut le serpent de Midgård que le *trolld* en pâlit ; il but une telle gorgée dans la corne qu'on lui présentait que le *trolld* en trembla, mais quand la vieille Elli le jeta à genoux, le *trolld* éclata de rire. C'était le temps qui triomphait de lui, et c'est le temps contre lequel tu as lutté, toi aussi, et qui t'a vaincu ; c'est le maître du temps — Dieu — qui t'a écrasé (1). » Elli dans l'Edda représente seulement la vieillesse : ici, c'est « le siècle nouveau, héros splendide, dont le spectre est amour et la couronne lumière (2) ». Au demeurant, le jarl ne croit pas lui-même aux dieux païens qu'il défend. « Je n'ai jamais connu, dit-il, d'autre dieu que ma force, et c'est en ce dieu-là que je crois (3). » Sa fille Gunlöd lui reproche sa dureté : « Sache-le, c'est la haine que tu m'as enseignée. Tu m'as appris à redouter Thorfinn, le jarl puissant, et tu as réussi, car je tremble devant ta dureté, j'ai le respect de tes nombreuses blessures et de tes exploits : mais tu ne m'as jamais appris à aimer mon père. Tu m'as repoussée chaque fois que j'ai voulu venir à toi ; tu as versé dans mon âme comme un poison ; vois maintenant la punition divine : tu as fait de moi une criminelle... Pourquoi détestes-tu ma foi ? Parce qu'elle est l'amour et que la tienne est la haine (4). »

C'est là une plainte déjà entendue — la plainte de Strindberg enfant et adolescent. Sans aucun doute, en composant le personnage de Thorfinn, autoritaire, taciturne et glacé, il a songé à son père « l'Islandais », incapable d'exprimer l'affection qu'il ressentait sûrement pour les siens. Il faut que Thorfinn soit mis hors la loi et blessé mortellement pour que son âme s'amollisse, qu'il donne son approbation au mariage de sa fille et meure en prononçant le nom de Dieu.

Représentant de tout un âge héroïque, ce personnage prend

(1) I, p. 234.

(2) I, p. 234.

(3) I, p. 234.

(4) I, p. 228.



toutefois, dans la lumière de la *saga*, des dimensions auxquelles le père de Strindberg est loin d'atteindre. D'autre part, Strindberg a tenté de le nuancer psychologiquement, d'en faire une personnalité tourmentée et en quelque sorte double. Dans un long monologue, en vers — alors que le reste de la pièce est en prose — il s'effraie de découvrir en lui-même un être nouveau qu'il ne soupçonnait pas et qui est faible : « Ne suis-je pas, dit-il, Thorfinn, le fort, qui a plié sous la sienne des milliers de volontés, qui jamais n'a réclamé d'amitié ni d'amour, portant ses chagrins à lui seul ? Non, non, je suis un autre. Et Thorfinn le fort a peur de Thorfinn le faible. Qui m'a dérobé ma force ? Qui m'a abattu ? Qui ? Celui-là qui est le plus fort ? Qui donc es-tu, toi le plus fort ? Réponds, que je puisse croire en toi (1) ! »

Cette coexistence d'une vigueur souvent surestimée, et d'une faiblesse prête à prendre sa revanche, cette incapacité de soutenir jusqu'au bout une trop forte tension de l'âme, cet affaissement du personnage à bout de nerfs, c'est déjà, *in nuce*, toute la psychologie de Strindberg (2). — Cette instabilité est beaucoup plus nette encore chez Gunlöd : son caractère se développe par saccades fougueuses du défi à l'attendrissement. « Va-t-en, dit elle à Gunnar qui l'aime, avant que je ne te déteste. Personne encore ne m'a fait fléchir (3). » Mais lorsqu'il est parti elle éclate en sanglots et s'écrie à genoux : « O Dieu ! fais fléchir mon âme farouche ; ah ! pourquoi est-il parti (4) ? » En raison de ces brusques renversements, le caractère de Gunlöd est peut-être celui où s'exprime le mieux la nature de Strindberg lui-même. Il semble assez artificiel de comparer Gunlöd à la Hjördis des *Guerriers d'Helgeland* (5). L'héroïne ibsénienne est d'un autre métal — inflexible jusqu'au bout. S'il faut chercher des ressemblances, Gunlöd rappellerait mieux certaines héroïnes de Björnson, l'Audhild par exemple de *Sigurd Slembe*.

La ressemblance qu'on a parfois voulu voir (6) entre le skald

(1) I, p. 239.

(2) Il convient toutefois de signaler une lettre de Strindberg à Frans Heberg (13 septembre 1871. B. R.) où il regrette d'avoir introduit dans sa pièce, pour la faire jouer, une sentimentalité misérable, au détriment du « stoïcisme nordique ». Dans une autre lettre à son ami Dorum (cf. Martin Lamm, *op. cit.*, p. 75) il demande que l'acteur chargé du rôle rétablisse les choses en songeant à Prométhée qui lutte contre les Dieux ou au roi *Fjalar* (de Runeberg) qui provoque le destin. — Mais il faut s'en tenir tout de même à la version que nous avons.

(3) I, p. 216.

(4) I, p. 217.

(5) Martin Lamm, *op. cit.*, p. 71.

(6) *Id.*, *ibid.*, p. 71.



Orm du *Banni* et le skald Jatgejr des *Prétendants à la couronne* est aussi tout extérieure : ils sont l'un et l'autre des raisonneurs et même des philosophes ; et Orm semble avoir emprunté à Jatgejr la phrase où il déclare que c'est dans le doute, le chagrin, la douleur qu'il a puisé le don de poésie (1). Là toutefois s'arrête le parallèle. Le skald d'Ibsen pose un grand problème — effleuré déjà plus haut — celui de la vocation : réalisation d'une pensée féconde en laquelle se résume la personnalité. L'humble skald qui sent en lui le frémissement obscur de poèmes à naître est d'une qualité humaine bien supérieure à celle du puissant jarl Skule, stérile, obligé, pour fixer un but à son ambition, de dérober l'idée royale de son adversaire Haakon. Rien de tel dans Strindberg : Orm en face de Thorfinn exprime le pessimisme banal du poète, incapable d'agir en raison même de son don poétique, et rejeté à l'écart des autres hommes.

Pour le moment, Strindberg n'emprunte guère à Ibsen parce qu'il n'est pas encore au niveau de sa pensée. Björnson est mieux accessible. Par les détails du décor et de l'affabulation, par la diction surtout, *Le Banni* rappelle effectivement de très près *Entre les combats*. Même isolement dans un pays terrible, mêmes personnages se côtoyant dans une atmosphère lourde de secrets refoulés, de rancunes cachées. Même diction, brève, hachée, sentencieuse — où sous le sens banal des phrases, un autre sens, navré ou menaçant, se dissimule. La tonalité nordique — destinée à devenir un poncif — est toutefois beaucoup mieux maintenue dans Björnson. Strindberg ne parvient pas à contenir un lyrisme philosophique tout subjectif et moderne. *Le Banni* n'en est pas moins la première pièce de lui vraiment intéressante, sinon par ce qu'elle donne, au moins par ce qu'elle annonce. Elle fut jouée en octobre 1871 — sans grand succès de la part du public. Mais elle attira sur lui l'attention du roi Charles XV, féru de moyen âge nordique. Il désira voir le jeune poète, et lui fit attribuer sur sa cassette une rente qui, à vrai dire, ne fut payée qu'une seule fois. Le jeune révolté accepta sans trop de façons de devenir le protégé d'un roi. « Rien ne m'empêchera, écrit-il à Frans Hedberg, de conserver les idées de ma jeunesse — même si les années adoucissent leur trop violente explosion. » Il est heureux d'échapper aux soucis matériels qui « abaissent l'âme, aigrissent le caractère et rendent l'homme incapable de noblesse et de justice (2). »

(1) I, p. 252.

(2) 9 novembre 1871 (B. R.)

Cette période d'équilibre et d'optimisme ne devait pas durer. Ses examens de fin d'année lui causent une déception : l'association *Runa* meurt d'épuisement, les amis s'étant lu toutes leurs poésies et communiqué toutes leurs idées. Une association esthétique est fondée sous la direction du professeur Nyblom, avec lequel Strindberg a bientôt des discussions dont le ton est jugé effronté et à demi fou. L'inquiétude, le doute s'emparent à nouveau de lui. Il croit s'apercevoir qu'on le tient pour fou, se demande lui-même s'il ne l'est pas en effet, et écrit au directeur d'un asile d'aliénés pour le prier de lui réserver une place. On lui répond en l'invitant au calme.

Il apprend, d'autre part, que sa rente ne lui sera plus servie. Le vieux dégoût d'Upsala le reprend et, sans attendre la fin du semestre, il part pour Stockholm, pour y devenir homme de lettres, auteur peut-être, si sa vocation est réelle.

(*A suivre.*)

# La Yougoslavie au XIX<sup>e</sup> siècle.

Cours de M. E. HAUMANT,

Professeur à la Sorbonne.

---

## Alexandre Obrénovitch (1889-1903).

La Régence, ses difficultés avec Milan. L'éducation du jeune Roi, ce qu'il est ; son coup d'Etat d'avril 1893. Le gouvernement des deux rois. L'évolution d'Alexandre ; son mariage avec Draga Machin ; ses dernières années. Le complot militaire et le drame du 18/29 mai 1903.

*A la fin de l'année 1888, le roi Milan, aux prises avec des difficultés nées de sa politique impopulaire et de sa vie désordonnée, a dû abdiquer. Son fils Alexandre a neuf ans ; la reine Nathalie, sa mère, a été chassée de Serbie par Milan, qui a prononcé d'autorité son divorce d'avec elle. Le pouvoir appartient à trois Régents qui vont gouverner la Serbie avec une Constitution ultra-libérale qu'on vient de voter à la hâte. Nanti de l'argent qui est le prix de son abdication, Milan a quitté la Serbie.*

L'abdication et le départ de Milan semblent laisser la Serbie dans une situation normale ; la constitution de 1888 satisfait la Skupchtina ; le ministère radical est populaire ; des Régents, celui qui compte le plus, Ristitch, a déjà l'expérience des minorités royales. Mais très vite la situation change. Les radicaux, en effet, ont apporté au pouvoir des rancunes et des convoitises qu'ils assouvissent beaucoup plus qu'ils ne réalisent leur programme d'antan ; au bout de quelques mois ils sont assez usés, du moins à Belgrade, pour que les autres partis relèvent la tête, encouragés d'ailleurs par les Régents qui leur ont plus ou moins appartenu. Et juste à ce moment, en septembre, la Reine-mère Nathalie rentre à Belgrade.

L'empêcher de voir son fils sera difficile, d'autant plus que le métropolitain Michel, jadis chassé par Milan et rentré lui aussi, vient de proclamer nul son divorce. Forte de ses droits de Reine et de mère, elle les réclame dans un *mémoire* adressé à la Skupchtina, qui se trouve fort embarrassée. Le peuple est pour Nathalie, mais Milan, revenu en hâte, s'est installé au Palais,

près de son fils, et le corps des officiers est toujours pour lui. Devant le choc imminent les radicaux reculent ; le ministère Grujitch, favorable à la reine, cède la place à un ministère Pachitch, qui fait passer la Skupchtina à l'ordre du jour sur le mémorandum et négocie avec Milan.

Ce qu'il lui faut d'abord, c'est de l'argent, — et l'on peut en trouver sur la liste civile du roi mineur — mais aussi l'expulsion de la Reine. Le ministère la tente, le 6 mai 1890, mais la foule arrête sa voiture, et peut-être, à ce moment, Nathalie aurait-elle pu faire une révolution ; elle n'y songe pas et se laisse emmener le lendemain, à l'aube, mais Milan reste, et Pachitch n'en sera pas quitte à aussi bon compte.

La liste civile ne suffisant pas à ses exigences, il faudrait un crédit que l'on n'ose inscrire au budget. Le Tsar intervient ; pour débarrasser la Russie du champion de l'Autriche en Serbie, il consent à donner une grosse somme, mais encore faut-il ne pas la sacrifier en pure perte. On croit y arriver par un traité dont la Skupchtina fait une loi en février 1892 ; Milan abandonne ses droits sur son fils, sa qualité de membre de la famille royale, et même de Serbe ; s'il revient jamais, ce ne sera que sur l'appel du gouvernement. Ainsi dénationalisé, il part avec les 2.500.000 fr. du Tsar, mais en décembre il n'a déjà plus rien, et cette fois c'est à Nathalie qu'il s'adresse, à Biarritz. Dans une lettre pathétique il lui annonce son imminent suicide et lui demande pardon de ses torts, d'ailleurs moins grands qu'elle ne croit, car il n'a eu, dit-il, qu'une maîtresse, Artémise Hristitch, qui maintenant le persécute par ses offres de mariage et d'argent. Mieux vaut mourir que les accepter, mais après lui, ses dettes feront scandale. « Ne pourriez-vous y remédier dans l'intérêt de Sacha, que vous allez être seule à diriger ?... Donnez-lui des idées d'économie, et surtout poussez-le à un mariage riche ! »

A la réception de ces *ultima verba*, Nathalie, dont la fortune personnelle a déjà été ébréchée par son époux, rassemble 100.000 fr. et les lui envoie. Il les prend et puis se retourne vers Artémise qui en obtient 500.000 du Sultan ; il paye donc ses dettes, car il a de l'honneur à sa façon, et puis ne pas les régler rendrait impossible sa vie de joueur ; mais cela fait il reste encore sans argent. Cette fois c'est la Serbie qui payera.

Dès août 1892, un conflit y a éclaté entre les Régents et la Skupchtina, à l'occasion de la mort du régent Protitch dont Pachitch a réclamé la place. Tout « sans patrie » qu'il est devenu, Milan se trouve l'arbitre du jeu ; après un essai de marchandage avec les radicaux, il soutient les Régents qui ont la main plus large, et il



s'ensuit l'avènement d'un ministère libéral, puis, en mai 1894, un coup d'État qui rétablit la Constitution de 1869. Les Régents étant ainsi devenus les maîtres, il n'y aura plus rien à tirer d'eux ; il faut donc les renverser, et pour cela Milan dispose de son fils.

Albert Malet, qui a été professeur d'histoire du jeune Roi, nous le décrit, vers 1894, « grand et solide garçon, la tête forte, un peu lourde, avec une broussaille de barbe sur les joues, de la tristesse dans les yeux très myopes, la même nuance dans la voix un peu voilée... Il donnait l'impression d'une nature froide et grave ». D'autres témoins nous parlent de sa dissimulation, de sa tendance aux mystifications, héritée de son père, mais le trait qui revient toujours, c'est une tristesse précoce, due aux souvenirs d'une première enfance passée entre des parents en désaccord, et aussi, sans doute, à la façon dont les Régents les remplacent. Ristitch lui veut un savoir encyclopédique : « Les professeurs se succèdent, auprès de lui, toute la journée ; chaque semaine, en présence des Régents, il passe des examens, dans lesquels il brille d'ailleurs, grâce en partie à la complaisance des interrogateurs, en partie à son intelligence qui, moins vive que celle de Milan, est pourtant réelle ; il sait bien plusieurs langues, très bien le français, s'intéresse à l'histoire, à la philosophie, surtout à ce qu'elle a de mystique et de nuageux. Aucune gaieté dans sa vie ; pas de camarades ; quand il sort, c'est en carrosse fermé ; on l'espionne ; a-t-il un tiroir qui ferme, on le fracture. » Rien d'étonnant donc à ce qu'il s'aigrisse. « Je n'ai que faire de vos vœux, je suis le plus misérable des Serbes ! » répond-il aux Régents, venus le complimenter, le 1<sup>er</sup> janvier 1893.

Or, en dépit des espions, Milan est en rapports avec lui par son précepteur, Dokitch ; les officiers du Palais, jadis désignés par lui, sont acquis d'avance ; on sait que la masse approuvera, si on lui rend la Constitution de 1888, et des ministres radicaux. Avec tout cela, il ne faudra, pour réussir un coup d'État, qu'un peu d'adresse et de dissimulation ; Alexandre n'en manque pas. Le 1<sup>er</sup> avril 1894, les Régents dînent au Palais. Au milieu du repas, après quelques mots que lui dit à l'oreille un officier, le roi se lève, annonce à ses convives qu'il se déclare majeur, sur quoi des soldats entrent, emmènent les Régents et, séance tenante, ce roi de quatorze ans forme son premier ministère qui est naturellement radical, avec Dokitch pour président. Le lendemain, Belgrade apprend le rétablissement de la Constitution de 1888 ; acclamé, le roi paraît à son balcon, harangue le peuple, salue ses parents absents, la reine Nathalie, le roi Milan, et ces premières

paroles d'un bon fils sont significatives. Peu après, Milan reparait à Belgrade, et pendant que les ministres radicaux démissionnent, un décret le rétablit dans ses honneurs et prérogatives. A côté du roi-fils il y aura désormais le roi-père.

Il serait superflu de chercher, dans la période qui suit, une véritable politique. Les ministères de toute nuance obéissent aux désirs, non de la Skupchtina, mais des deux rois et surtout de Milan. Celui-ci s'occupe des relations extérieures, du maintien d'abord des liens avec l'Autriche — et de politique intérieure, c'est-à-dire du jugement des partis par la terreur ou de leur dislocation par l'appât des places, mais le principal est toujours, pour lui, d'amasser de l'argent pour le voyage en Europe qui le consolera de la barbarie serbe. Quand il en revient, c'est pour refaire sa bourse ; les économies de la liste civile y passent, puis celles de l'État ; le titre de « généralissime » lui permet enfin de prendre contact, dans la citadelle de Belgrade, avec le trésor de guerre, suprême ressource de la Serbie. Entre temps les emprunts à l'étranger se succèdent ; il y trouve son profit, et de même son entourage. Les contemporains nous dépeignent les salons du Palais éclairés jusqu'à l'aube, les tables de jeu toujours dressées, Milan perdant constamment, mais toujours en verve, et jetant parfois un regard apitoyé ou railleur vers le coin où le roi-fils, assis devant une petite table, lit et signe des papiers en fumant automatiquement d'innombrables cigarettes.

Ce roi-fils n'est déjà plus l'élève connu par Albert Malet ; il s'est développé. Il a son programme qui est d'abord de mettre au point « cet État inachevé », et pour cela de réconcilier les partis — on le voit porter des fleurs sur la tombe de Karageorges, à Topola. Il rêve, d'autre part, « d'émanciper les Serbes encore esclaves du Sultan », s'intéresse à la propagande en Macédoine, essaye de se rapprocher des Bulgares, envisage peut-être une autre politique, à l'égard de l'Autriche, que celle de son père. Mais partout il se heurte à des obstacles ; la haine réciproque des partis est toujours aussi furieuse ; les Bulgares le trompent ; Milan l'oblige, en 1897, à congédier le ministre Simitch-Novakovitch qui a laissé prononcer à Belgrade, par Nicolas de Monténégro, un toast à l'union des Slaves. D'autres déceptions surviennent ; il est en âge d'être marié, mais les énormes lunettes « cunéiformes » dont il ne peut se passer et le mauvais renom du Palais de Belgrade ne sont pas pour faciliter les choses. Une Grande-Duchesse de Russie — c'est un idéal impossible ; une Monténégrine serait trop pauvre ; à Athènes on se dérobe de façon presque injurieuse. Reste la ressource d'une Allemande,

et l'on parle d'une princesse de Schaumburg-Lippe, mais avant que le projet n'ait pris corps, Alexandre aura changé d'avis.

Tout en lui est contradiction. Un jour humain et généreux, il regrette un autre de n'avoir pas fait fusiller les Régents, à l'aide de faux documents, et pendre le métropolitain Michel à l'orme planté devant son balcon ; il a offert de l'argent au médecin de Ristitch pour qu'il l'empoisonne. Il a chéri ses parents ; au premier désaccord, il applique à sa mère une épithète qu'on ne peut traduire, et souhaite qu'une « bonne balle » le débarrasse de son père. Il sait être gracieux, mais il est souvent sans tact, et ses plaisanteries grossières lui valent de vertes répliques. Il est sentimental ; ses assassins trouveront, dans sa chambre, un exemplaire de *l'Amour* de Stendhal enrichi de commentaires émus, mais depuis le jour où les Régents délibéraient sur le choix de sa première maîtresse, il reçoit au Palais des danseuses et des chanteuses recrutées à Vienne ou à Buda-Pest, non sans les conseils du roi-père ; à Vienne, il s'oublie dans certains quartiers au point de ne pas être rentré, le matin, pour une audience officielle au comte Goluchowski. Il a le goût des spéculations philosophiques, mais elles tournent, chez lui, en rêves malsains. « Quand je songe à l'âme, à la matière, à l'éternité, dit-il à Albert Malet, les objets que j'ai sous les yeux se noient dans une brume, deviennent des fantômes. » Il a peur de ces fantômes ; la nuit, il n'ose pas traverser les salons vides de son palais ; un squelette lui fait peur, et il faut qu'on expurge, à l'avance, les livres illustrés qui pourraient en mettre un sous ses yeux ; le Satan de Gustave Doré lui fait passer de mauvaises nuits. Il n'est donc pas absolument normal et ses ministres s'en doutent rien qu'à le voir se balancer sur sa chaise, au Conseil, et déchirer des bouts de papier. Que le mépris des hommes et le goût de l'autocratie lui viennent, comme à son père, la Serbie passera de mauvais jours.

Son mariage en est le prélude. En 1894, à Biarritz, il a connu la veuve d'un ingénieur, Draga Machin, dont la reine Nathalie s'est fait une dame de compagnie. Il s'en éprend, mais c'est seulement en 1897, semble-t-il, qu'elle devient sa maîtresse, sur la promesse qu'il l'épousera un jour. Trois années passent, il laisse ses ministres lui chercher une femme de Cour en Cour mais, en 1900, profitant de l'absence de son père qui est à Karlsbad, et de celle du président du conseil, Vladan Djordzévitch, qui est à Vienne, il annonce au ministre qui fait l'intérim, son prochain mariage avec M<sup>me</sup> Machin. C'est un coup de foudre ; on n'ignorait pas sa liaison, mais personne n'avait imaginé qu'elle tournerait ainsi. On le supplie ; Draga, lui dit-on ; est de réputation douteuse ;



on la sait *nerolkinja*, incapable d'avoir des enfants ; son élévation au trône suscitera des jalousies féroces. « Calomnie et sottises, réplique Alexandre ; je lui ferai des enfants quand je voudrai, et quant aux haines, on verra bien. » Les ministres démissionnent, télégraphient au roi-père ; la ville s'émeut et même le corps des officiers, mais Alexandre a pris ses mesures, renouvelées de 1893 ; un ministère est tout prêt qui va proclamer une amnistie générale et la revision de la Constitution, et si Milan se présente à la frontière, il y sera reçu à coups de fusil. Prévenu, l'ex-roi-père hésite, s'arrête, enfin tombe malade à Vienne où il mourra, le 29 janvier 1901, sans qu'à Belgrade personne s'en émeuve ; pendant qu'on l'enterre, sur sa prière expresse à François-Joseph, en terre autrichienne, les fiançailles d'Alexandre sont annoncées officiellement et le gouvernement russe l'en félicite — c'est, en effet, une nouvelle orientation qui s'annonce ; puis, en mai, au ministère des fiançailles succède celui du mariage et de la nouvelle Constitution.

Celle-ci rend la plupart de ses pouvoirs à la Skupchtina, mais en la flanquant d'un Sénat où deux membres sur trois sont à la nomination du roi ; c'est donc toujours, ou peu s'en faut, l'absolutisme, mais moins d'Alexandre, dit-on, que de Draga. Or, elle se révèle très vite inférieure à son rôle de reine et surtout d'épouse. Il fallait un héritier au roi, resté le dernier des Obrénovitch ; dès septembre 1901, on a annoncé la grossesse de la Reine et l'accoucheur français Caulley a pronostiqué sa délivrance pour le 23 avril de l'année suivante ; à tout hasard, la Constitution nouvelle a établi que l'héritier pourra être une héritière. Mais le 23 avril se passe, et puis des semaines, et puis des mois, rien n'arrive ; on consulte alors des gynécologues russes qui concluent à une « grossesse nerveuse ». Mis en cause, le Français se défend, et c'est alors une polémique qui couvre de ridicule le couple royal, et propage le bruit que Draga a simulé la grossesse dans l'espoir de présenter au roi un enfant supposé, et que maintenant, cet espoir déçu, elle va faire proclamer héritier du trône, un de ses frères, les Lunyevitsa, tous deux lieutenants d'infanterie et détestés l'un et l'autre autant qu'elle.

Est-ce le soupçon du danger ou la déception qu'il a éprouvée, ou peut-être un commencement de désaffection ? En décembre, le roi forme un nouveau ministère, tout à lui, que préside le général Tsintsarmarkovitch, renommé pour sa « poigne ». Puis la Skupchtina radicale est ajournée — en fait, elle ne sera réunie qu'un jour, pour voter un emprunt. En mars 1903, Belgrade apprend un matin que la Constitution a été suspendue, puis, le



soir, qu'elle est rétablie ; en quelques heures, on a épuré le Sénat et fabriqué une loi électorale qui va donner une Skupchtina tout entière du « quatrième parti », celui de la Cour. Désormais, disent les officieux, ce sera « la légalité » ; en fait, un nouveau coup se prépare, cette fois, semble-t-il, contre Draga. Elle était sur le point d'aller faire une cure en Bohème ; divers indices donnent à penser qu'une fois partie, elle sera invitée à ne plus rentrer. Mais ce projet, s'il a vraiment existé, la catastrophe depuis longtemps prédite l'a devancé.

Depuis 1868, l'armée n'est pas intervenue dans la politique ; des séditions, lors des guerres balkaniques, ont été le fait de mobilisés, non de l'armée professionnelle, toujours fidèle à Milan, qui, d'ailleurs, s'en occupait beaucoup, non seulement pour s'attacher les officiers, mais pour l'organiser et l'équiper ; c'est à lui qu'est due la loi de 1882, en quelque sorte sa charte. Après son abdication, elle lui est restée dévouée, beaucoup plus qu'à son fils qui la néglige et n'a d'ailleurs aucune des qualités extérieures de Milan. Peu importe tant que les deux rois sont unis, mais quand leur rupture survient, à propos de Draga Machin, un mécontentement naît, aggravé par des retards dans le paiement de la solde, par des maladroites d'Alexandre, et plus encore par le caractère de sa politique. Nulle part, en effet, l'amour-propre national n'est aussi vif que dans le corps des officiers ; on y ressent douloureusement tous les coups qui font ressembler la Serbie à un royaume d'opérette.

Après la fausse grossesse de la reine, le bruit que le trône est réservé à l'un des frères de Draga trouve d'autant plus de créance dans l'armée, qu'ils ont été déjà l'objet de distinctions imméritées. Du mécontentement on passe à la colère, surtout à l'Académie de Guerre, où sont réunis les jeunes officiers les plus distingués, dont beaucoup, issus de familles qui ont joué un rôle politique, se rendent compte, mieux que la masse, du tort que font à la Serbie les frasques d'Alexandre. Deux d'entre eux, les lieutenants Antitch et Dimitriyevitch-Apis, tombent d'accord, en revenant d'un cours, qu'il faut en finir n'importe comment et bientôt un groupe de conspirateurs se forme autour d'eux et particulièrement de Dimitriyevitch qui s'impose à tous par son intelligence et son énergie.

Ils songent d'abord à tuer le roi dans un bal ; on éteindra l'électricité, puis, dans les ténèbres, on terminera l'affaire. Mais, au dernier moment, il est impossible de faire l'obscurité ; on attend donc les prochaines manœuvres d'armée, à Ub. Ce projet

manque aussi ; il faut se préparer mieux et parer à certains dangers qu'on n'a pas envisagés dès le début. Alexandre tué — et aussi Draga, que nul ne songe à épargner — si l'on n'a pas un gouvernement tout prêt, des troubles éclateront et l'Autriche interviendra. Or, il n'y a de roi possible que Pierre Karadgeor-dgevitch, mais marchera-t-il ? On se met en rapport avec ses partisans, et sur l'assurance qu'on peut compter sur lui, avec des hommes politiques et des généraux. Le nombre des conjurés s'élève jusqu'à 120, et dès lors il faut agir sans tarder ; un secret si répandu serait trahi et le fait est que, le jour de l'exécution, on trouvera dans la poche du ministre de la guerre une lettre pas encore décachetée qui lui révélait tout.

Le 23 mai, des troubles dans Belgrade, à la suite d'une manifestation d'étudiants, font de nombreuses victimes, par la faute de la police. Des arrestations pouvant s'ensuivre, les chefs se décident pour la nuit du 27 ou 28, non parce que cette date est celle du meurtre de Michel Obrénovitch, en 1868, mais parce que des affiliés sont de garde au palais. Des amis ayant apporté de Nich la dynamite qu'il faudra pour certaines portes, le soir du 27, on se réunit au Casino des officiers ; à une heure du matin, il n'y reste plus que des conjurés. C'est le moment où les troupes sortiront des casernes, sur l'annonce que le roi vient d'être arrêté par les partisans de la reine et qu'il faut le délivrer ; debout sur sa chaise, Dimitriyévitich fait jurer aux assistants qu'aucun d'eux ne songe qu'au salut de la Serbie, puis on sort dans la rue mais aucune troupe n'y paraît. Retard ou trahison, il n'y a pas un moment à perdre ; les conjurés courent au Palais, qui est tout près, arrivent à la grande grille qui s'ouvre, puis au perron. Là, la porte est fermée, on la brise, deux gendarmes sont tués dans le vestibule. Dans la chambre des officiers de service, nouveaux meurtres, cette fois par erreur. Les clefs prises, on arrive à la chambre du roi ; on en fait sauter la porte à la dynamite, mais la chambre est vide, et c'est en vain qu'on fouille les armoires, les chambres voisines, tout le Palais. Sans doute, le roi et la reine ont-ils gagné par un souterrain la Légation de Russie, qui est de l'autre côté de la rue, et dès lors tout est perdu. Que le roi se montre aux troupes, elles lui obéiront.

La confusion est encore accrue par la disparition de Dimitriyévitich qu'on retrouvera plus tard dans un souterrain, où il est tombé grièvement blessé en poursuivant deux ombres qu'il a prises pour le roi et la reine. Le colonel Machin, un cousin de Draga, le remplace et le drame s'élargit. On a saisi chez eux Tsintsarmarkovich, le ministre de la guerre, et les frères de Draga : Qu'on les

tue, ordonne Machin, ce sera toujours autant de fait ! Quant au roi et à la reine, on va bombarder le Palais ; s'ils y sont encore, ils périront sous ses ruines. Déjà on pointe les canons — car les troupes sont enfin arrivées — lorsqu'une voix rappelle qu'on tient Laza Markovitch, l'aide de camp du roi ; sous les revolvers il parlera. Il est amené, promené de pièce en pièce, dans chacune il appelle le roi et la reine, revient enfin dans la chambre à coucher, appelle encore, et cependant un des conjurés remarque une fente dans une tapisserie ; il y a donc une porte. On va l'enfoncer quand la voix du roi répond à Markovitch. Sur les paroles rassurantes de celui-ci, la porte s'ouvre, deux ombres apparaissent, des coups de feu éclatent, le roi et la reine tombent, en même temps qu'un des conjurés sur qui Markovitch a tiré, et Markovitch lui-même. Quelques instants après, deux corps sanglants sont jetés par la fenêtre, et les troupes comprennent enfin pourquoi on les a dérangées. Pendant qu'elles retournent à leurs quartiers, les conjurés « civils » s'installent dans les ministères, convoquent l'avant-dernière Skupchtina. Dans la matinée, il y aura encore des coups de feu au camp de Banjanine, près de Belgrade ; partout ailleurs, le fait accompli est accepté sans résistance.

En Europe, il va produire une impression d'horreur qui durera longtemps ; les Autrichiens l'exploiteront encore en 1914. Cette page sombre de l'histoire serbe, on ne peut l'en arracher ; du moins faut-il y noter que le peuple n'a rien su, rien vu, et que les soldats ont cru marcher au secours du roi. Parmi ses assassins eux-mêmes, il faut distinguer. Certains, comme Machin, ont commis ou fait commettre des meurtres inutiles ; tel épisode, que d'ailleurs la presse étrangère et surtout viennoise a créé ou amplifié, a été révoltant ; la faute en retombe peut-être sur les heures de recherche vaine qui ont affolé les conjurés, et sur la substitution d'un chef improvisé à Dimitryjévitch qui, plus que tout autre, représentait dans le complot l'élément élevé, patriotique. Mais lui-même il avait admis, dès le début, le meurtre d'Alexandre et de Draga ; peut-on le justifier ? Assurément non ; mais de quelque façon qu'on tourne le problème, on ne peut y trouver d'autre solution qu'un drame. En tout pays, un gouvernement semblable à celui des deux derniers Obrénovitch aurait fini dans le sang ; comment en aurait-il été autrement en Serbie, alors surtout que les Autrichiens étaient à deux pas ? Faire acte de générosité, c'était risquer la guerre civile et l'invasion étrangère.

# Les instruments de musique au moyen âge.

Cours de M. Th. GÉROLD

Professeur à l'Université de Strasbourg.

---

## II

Les instruments que nous avons mentionnés jusqu'ici ont tous essentiellement une forme courbe. D'autres, par contre, ont un tube droit et conique ; ce sont la trompe et son diminutif, la trompette et la buisine.

Le terme de buisine paraît dans les énumérations d'instruments militaires, dans le cours du XI<sup>e</sup> siècle. Le nom provient du latin *bucina*, mais la forme était différente, la *bucina* ayant celle d'un cor. La buisine semble avoir été importée d'Orient. Dans la *Chanson de Roland* se sont les païens qui l'employent. Marsile

... fait suner ses corns et ses buisines (v. 1629)

et l'Émir, pour rallier ses colonnes.

Met a sa buche une clere buisine,  
Sunet la clere, que si païen l'oïrent (v. 3223-24).

Un auteur allemand, Wirnt von Grafenberg, dit que les buisines étaient sonnées « nach der heiden sitte » (*Wigalois*, v. 8651). Il est possible qu'elle soit identique à l'instrument appelé *cor sarrasinois* et qu'elle corresponde à celui qui est désigné en arabe par *al nafir* ou *annafir*, mot que l'on retrouve dans l'espagnol *añafil*, voir par exemple dans le livre de l'archiprêtre de Hita :

Trompar c'anafiles ssalen con atabeles (str. 1234).

Dans les documents iconographiques la buisine apparaît sous deux aspects un peu différents : tantôt c'est un long tube terminé par un pavillon large et plat, tantôt le tube s'élargit graduellement vers un pavillon en forme d'entonnoir. Les deux formes se retrouvent dans des miniatures et dessins des Apocalypses.

Les buisines étaient en métal ; dans la miniature elles ont tou-



jours une couleur jaune ; le son était clair et pénétrant. En première ligne c'était un instrument guerrier ; mais on l'employait aussi dans les tournois et les fêtes de toute sorte. Aux noces d'Erec et d'Énide

Sonent timbre, sonent tabor  
Muses, estives et fretel  
Et buisines et' chalemel.

Dans le *Chevalier au Lion* (dernier quart du XII<sup>e</sup> siècle), lorsqu'on reçoit Artur, le son des buisines se mêle à celui des cloches et des cors :

Li sain, li cor et li buisines  
Font le chastel si resoner  
Qu'an n'i oïst Deu toner (1).

En Allemagne elles semblent avoir été très appréciées ; les termes de *busîne* et *pusûne* paraissent dans un grand nombre de textes. Les chevaliers préparaient une expédition, les joueurs de buisine accompagnaient le départ de sonneries joyeuses :

Min busûnear die bliesen dô  
Mit kunst ein reisenot vil hô (Ulr. von Lichtenstein, *Frauendienst*).

Leur son se mélangeait à celui d'autres instruments :

Mance pusûne lûte vil kreftiellch erdôz  
von trumben und von vloiten derschalt wart sô grôz (*Nibel. Lied*,  
[751]).

Tandis que les cors ne permettaient que l'émission de quelques rares sons, on pouvait sur la buisine jouer au moins une mélodie simple. Si buisine et cor sarrasinois sont la même chose, nous en avons une preuve dans un passage du *Dit de la Panthère* où l'on parle de danses et mélodies poitevines exécutées sur cet instrument :

Dances et sons poitevinos  
Oï en cors sarrasinois.

A côté de la buisine on rencontre aussi la trompe. Bobans (dans le *Tournoiement de l'Antechrist*) fait sonner ces deux instruments pour rassembler son armée :

Mainte bosine et mainte trompe  
Fait suner pur s'ost s'assembler.

(1) V. aussi plus haut les passages du roman du *Bel Inconnu* et du *Dit de la Panthère*.

Dans *Kudrun* nous lisons (v. 1572) :

Von trumben und pusûnen hôrte man manegen krach.

La trompe était aussi en métal; elle était généralement d'assez grande dimension, mais l'exécutant n'avait que les sons naturels à sa disposition. Outre avec la buisine, nous trouvons la trompe citée avec le cor et l'*araine*, autre instrument en métal, en usage depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, dans une des interpolations du ms. E du *Roman de Fauvel*, l'heure de vêpres étant proche et le moment étant arrivé d'ôter les tables

Cors sonent, trompes et araines  
Vieles, muses et douçaines  
Psalterions, fretaux, leüst (v. 555-557).

D'un passage d'un manuscrit de la bibliothèque de Berne, cité par Jubinal : « Trompeurs trompent quant li chevalier doivent aller à la bataille... Quand li corneurs cornent, cil qui portent les enseignes obéissent et se meuvent, mais non pas li chevalier... » On a voulu conclure que la trompe était considérée comme un instrument plus noble que le cor. Mais G. Kastenr (1) a déjà fait remarquer que ce passage n'est qu'une traduction libre des instructions données par Végèce, sur la manière d'employer les instruments de signal à la guerre. Les trompeurs sont les *lubicines*, les coneures les *conicines*.

Il y avait des trompes de différentes dimensions. Guillaume de Marchaut mentionne la *petite trompe* :

Muse d'Aussay, trompe petite (*Remède de Fortune*, v. 3976).

Au XIII<sup>e</sup> siècle, apparaît le terme de *trompelle*, probablement d'abord en Italie (*trombella*). On trouve le terme au dernier vers du chant XXI de l'*Enfer* de Dante à la fin de la scène comique des dix démons. Barbariccia imite d'une façon indécente le son de la trompette :

Ed egli avea del cul fatto trombetta.

Dans la *Prise d'Alexandrie*, Machaut cite :

Trompes, bucines et trompettes.

Joinville parle d' « uns terrible tempeste de trompettes, cleron et cors » que produisirent les Croisés. Froissart raconte qu'au

(1) *Les Danses des Moris*, Paris. 1852, p. 217.

siège de Valenciennes (1340) les Français avaient « muses, calamelles, naquaires, trompes et trompettes, qui menoient grant bruit et grant tintin ».

Les trompettes, très longues, étaient difficiles à manier. Pour en faciliter l'usage on les couda. Les unes prennent la forme d'un S, dans d'autres le tube fait une courbure et revient parallèlement à sa première partie. Dans le triptyque que Memling fit pour le monastère de Najera (fin du xv<sup>e</sup> siècle) l'on voit, dans chacun des panneaux de gauche et de droite, un ange jouant de cette trompette. L'instrument qui figure dans la reproduction d'un tournoi sur les sièges du chœur de la cathédrale de Worcester (environ 1394) a la forme d'un S (1).

Le tube de la trompette de guerre ou de celle employée dans les tournois est généralement décoré d'un morceau d'étoffe armorié. Dans une des plus anciennes *Danses des Morts*, un squelette, faisant partie de l'orchestre du bal funèbre, joue d'une trompette coudée assez longue munie d'une banderolle sur laquelle sont figurés des ossements. Un peu plus loin un autre squelette dirige le son d'une trompette de même type, mais plus petite, vers l'oreille du pape ; sur la banderolle sont représentées les clefs de saint Pierre (2).

Le mot *claron*, que l'on trouve par exemple chez Molinet (*Journée de Guinegale*) :

Sonnez tambours, trompes, tubes, clarons

désigne probablement une trompette de son clair.

Il faut naturellement, dans toutes ces énumérations, prendre en considération le manque d'exactitude possible de la part des auteurs, employant par ignorance ou par négligence un terme pour un autre.

L'importance du joueur de trompette augmenta du jour où ils furent reçus parmi les ménestrels à gage de personnages princiers. Un rôle de la Chambre des comptes de 1313 désigne, parmi les officiers du comte de Poitiers, plus tard, Philippe le Long, roi de France : Raoulin de Saint-Verin, menestrel de cor sarasinois, Andrieu et Bernart, trompeors, Parisot, menestrel de naquaires, Bernart, menestrel de trompettes (3). Un autre rôle, daté de 1315, mentionne, parmi les officiers de l'hôtel du roi Louis X le Hutin, deux joueurs de trompettes : Johannes trom-

(1) F. W. Galpin, *Old english instruments of music*, London, 1910.

(2) Kastner, *ouv. c.*, pl. VI, fig. 38 et 40.

(3) *Histoire littéraire*, t. XXIV, p. 747.

*palor* et *Arnoldes trompalor* qui recevaient chacun un salaire de trois sous par jour (1)

En Allemagne les joueurs de trompettes formèrent une classe à part, comme serviteurs des princes ou autres hauts personnages. En opposition aux instrumentistes employés par les villes ou parcourant les campagnes, ils s'intitulaient *ritterliche Trompeler*. Ils obtinrent peu à peu qu'on fit défense aux villes d'avoir à leur solde des trompettes et des timbaliers. Les nobles seigneurs seuls devaient avoir le droit d'être accompagnés du son éclatant de ces instruments. Sebastien Virdung déclare (dans la *Musica geluschl* de l'année 1511) qu'il était d'usage de faire figurer les trompettes *an der furslen höfe, wenn man zu tisch plasel oder wan ein fursl in ein stal einreilel oder auszeuchl oder in das feld zeuchl*. Dans le *Triomphe de Maximilien*, de Hans Burgkmair, datant de la même époque (1515), nous voyons un corps imposant de trompettes.

#### b) Les flûtes et les instruments à anche.

La flûte remonte à une très haute antiquité. Les Égyptiens et les peuples anciens de l'Asie se servaient de cet instrument.

L'*aulos* des Grecs par contre rentre dans la catégorie des chapeaux ou des hautbois.

Le moyen âge a connu plusieurs espèces de flûtes. Dans la *Prise d'Alexandrie*, Machaut, avec un peu d'exagération, dit :

Et de flajos plus de X paires  
C'est-à-dire de XX manieres  
Tant fortes comme des legieres (2)

et un peu plus loin il parle de la « fläüste traversaine » et de celle « dont joues druit quant tu fläustes ». Ce sont les deux sortes principales de flûte : la flûte droite ou à bec, que l'instrumentiste tenait devant lui comme nous le faisons pour les hautbois et clarinettes, et la flûte traversière, tenue horizontalement, la seule en usage aujourd'hui.

(1) Kastner, *ouv. c.*, p. 222.

(2) On remarquera que, dans le passage correspondant du *Remède de Fortune*, Machaut dit : « cornes, plus de dis paires ». Nous avons donc de nouveau ici une sorte de formule à laquelle il ne faut pas attacher trop d'importance.



La flûte droite est la plus ancienne ; elle est désignée par les mots de *flajol*, puis *flaûle* ; en m. allemand *flegil* et, plus tard, *vloile*. Mais elle se divise également en plusieurs classes.

La forme primitive est celle de la flûte dans un roseau ou une branche de saule. Le joueur souffle dans une ouverture faite à l'un des bouts, comme dans une clef. Pour augmenter la possibilité de proférer plusieurs sons, on y fit trois trous, pouvant être bouchés par les trois doigts du milieu de la main. Ces flûtes, de petite dimension et à sonorité aiguë, sont les *flaüstèles* des bergers d'*Aucassin et Nicolette*, les *flaüstles* et les *pipes* qui égayaient les fêtes et assemblées champêtres (1). C'est l'instrument fait d'une petite branche de saule dont Colin Muset nous parle si joliment :

En mai, quant li rossignolet  
Chantent cler au vert boissonet,  
Lors m'estuet faire un flajolet,  
Si le ferai d'un saucelet... (2)

et que Machaut mentionne sous le terme de « flajos de saus ». Assez tôt on avait muni ces instruments d'une embouchure à forme de gros sifflet, d'où la dénomination « flûte à bec ».

La petite flûte droite à trois trous est restée longtemps en usage, surtout dans les pays où elle était unie au son du tambourin. Dans son *Orchésographie* (3), Thoinot Arbeau en fait une description : « ...de la dicte flutte le joueur chante toutes chansons que bon luy semble, la tenant avec la main du bras gauche, duquel il soustient le tabourin... Le bout près de la lumière (4) est soutenu dans la bouche du joueur, et le bout d'en bas est soutenu entre le doigt auriculaire et le médian (celui du milieu), et n'a que trois pertuis, deux devant et unz pai derrier, et est admirablement inventée, car du doigt demonstrant et du doigt du meillieu qui touchent sur les pertuis devant et du poulce qui touche sur le pertuis derrier, tous les tons et voix de la game s'y trouvent facilement ». C'est le galoubet encore en usage en Provence.

Les textes médiévaux mentionnant spécialement cette sorte de flûte ne sont pas très nombreux. Au xv<sup>e</sup> siècle Jean Gerson en parle : « sunt alia tympana vulgaribus magis assueta... quibus

(1) Bartish, *Romanzen u. Pastourellen*, II, 73 v. 17 et 22 ; 30,5 ; III, 22, 6, etc.

(2) *Chansons de Colin Muset*, édition Bédier (*Class. frçs du m. à.*), n° IV.

(3) Langres, 1589.

(4) La lumière était une petite ouverture latérale.

solent jungi fistulae biforaminae et triforaminae » (1). Nous voyons, d'après ce texte, que certaines de ces petites flûtes n'avaient même que deux trous, à moins qu'il n'ait pas compté le trou bouché par le pouce.

Dans un auteur allemand, Ulrich von Lichtenstein nous trouvons ces vers :

Darnach un holrbläser sluoc  
Einen sumber meisterlich genuoc.

Le *sumber* est un tambour, le *holrbläser* un joueur de flûte. Le mot *holre* ou *holefloyle* provient probablement du bois de sureau, *hollunder* en allemand, dont l'instrument était fabriqué. Cela correspond au terme de *sambuca* qui désigne une flûte du même genre (*sambucus* : sureau) (2).

Les documents iconographiques ne sont pas très nombreux ; on trouve pourtant quelques exemples du galoubet uni au tambourin : ainsi dans une Bible du XIII<sup>e</sup> siècle (B. Nat. fr. 6705) ; dans un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle des *cantigas* d'Alphonse le Sage (3). Un des musiciens de la façade de la maison des musiciens de Reims joue différemment ; son tambour est posé sur son bras et contre son épaule et il semble le frapper avec la tête, tandis qu'il tient sa flûte des deux mains.

Egide de Zamore parle de la petite flûte (*fistula*) comme d'un instrument employé surtout par les chasseurs et les bergers : « (Fistula) utuntur venatores, quia eius sonum cervi libenter audiunt... Vox etiam fistulae decipit volucres... fistula insuper delectat oves et ideo fistulis utuntur pastores, dum vigilant super gregem suam » (Gerb., *Script.*, II, 390).

Dans les festins, tournois, fêtes de tout genre, on se servait d'instruments un peu moins rudimentaires. Décrivant les préparatifs de tournoi, l'auteur du roman de *Flamenca* énumère les instruments qui, après matines, se mettent à résonner, trompes, buisines, cors, flûtes, etc. : et il fait bien remarquer que ces flûtes ne sont pas de celles dont usent les bergers, mais dont le son appelle au tournoi :

E flaütz, non ges de pastors

(1) *Tractatus de Canticis*.

(2) L'interprétation de Coussemaker et de Viollet-le-Duc *sambuque* = *saquebute* est fantaisiste

Egide de Zamor. dit : « *Sambuca* est genus ligni fragilis, cuius rami sunt concavi, vacui atque plani, unde tibiae componuntur » (Gerb., *Script.* II, 390).

(3) Riano, *Early spanish music*, 1, fig. 41.

mai cels que la monto sonor  
Delz torneis... (v. 7694-96)

Les flûtes plus longues avaient généralement six trous, plus tard même neuf. Elles étaient d'habitude fabriquées d'un bois sombre. Leur son était agréable, un peu voilé ; on leur donna en France le nom de *flûte douce*, en Angleterre celui de *recorder* (de « record » : gazouiller) ; en Allemagne on les appelait *Blockflöte*. Cependant elles se mêlent aussi à d'autres instruments plus bruyants.

C'est sur une flûte de ce genre que Tristan jouera le lai du chèvrefeuil (v. plus haut).

D'après le passage suivant de *Durmar le Galois* les flûtes auraient servi aux guetteurs ; *Durmar* arrive devant le château de Brun de Branlant.

Sor II torneles haut levees  
Estoient II gaites montees  
Qui molt cleremet flautoient  
Et od les floutes faisoient  
II eschieletes acoper. (v. 3811)

Les eschieletes sont des petites cloches. Mais le terme de flûte est peut-être pris ici dans un sens plus général pour instrument à vent en bois.

Les miniatures du moyen âge nous présentent assez souvent un type particulier : la double-flûte. Nous la trouvons, par exemple, dans une Apocalypse espagnole du xi<sup>e</sup> siècle, un bréviaire du xii<sup>e</sup> siècle de provenance allemande (Bibl. du Vatican), un psautier anglais du xiii<sup>e</sup> siècle. Dans la plupart des dessins ou vignettes, les deux tuyaux sont parallèles et d'égale longueur, dans un manuscrit provenant de Saint-Martial de Limoges, ils se réunissent à la fin dans un seul pavillon. Un fait est étrange ; dans aucun texte littéraire du moyen âge il n'est question de la double-flûte. Une question se pose : les auteurs des miniatures du moyen âge se sont-ils seulement laissé guider par les souvenirs de l'antiquité, ou ont-ils reproduit des instruments qui étaient réellement en usage de leur temps ? Il n'est pas aisé de donner une réponse. M. Buhle a répondu à la seconde question par la négative. Il se base sur des questions de technique : dans l'antiquité l'un des tuyaux était plus long que l'autre, ce qui augmentait le nombre de sons disponibles ; dans les miniatures les deux tuyaux sont d'égale longueur ; en outre il est difficile de discerner une réelle embouchure commune ; la forme représentée dans le tropaire de Saint Martial (B. Nat.

lat. 1118) est, au point de vue de l'exécution, inadmissible. Toutes ces reproductions sont des conceptions fantaisistes et imaginatives. L'argumentation est assez bonne ; mais, d'autre part, il faut constater que nous possédons des exemplaires de flûte double de types différents datant du xvi<sup>e</sup> siècle (l'un au musée de Zurich, l'autre à Oxford). Si, au xvi<sup>e</sup> siècle, on construisait plusieurs types de flûte double il est fort probable que l'un d'entre eux, au moins, était déjà connu précédemment. On pourrait donc constater, pour les reproductions iconographiques de la flûte double, deux courants : d'une part l'influence de lectures et de réminiscences d'ouvrages de l'antiquité, d'autre part l'essai plus ou moins heureux de représenter des instruments réellement en usage. Le vers de Machaut parlant de flûtes de vingt manières ne serait-il pas aussi une indication qu'il y avait des variétés de flûte en nombre plus considérable que nous ne le soupçonnons ?

Déjà, dans l'antiquité, on avait essayé d'obtenir plusieurs sons consécutifs en réunissant quelques flûtes primitives de différentes longueurs. Ce fut l'origine de la *flûte de Pan* ou *syrinx*. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne cet instrument s'appelle *pandura* (v. Isidore de Séville). Il semble s'être répandu particulièrement dans les pays de langue romane. En France il est désigné par le terme de *frestel*.

Sa forme était la même que celle de l'instrument de l'antiquité. La plus ancienne reproduction se trouve dans un psautier du ix<sup>e</sup> siècle (Angers, Bibl. publ.) (1). Une autre reproduction se trouve dans une Bible du x<sup>e</sup> siècle (B. Nat. m. lat. 6). Tandis que, dans ces miniatures, les tuyaux sont assez distincts, six ou sept, dans celles des siècles suivants la forme devient plus compacte ; c'est une surface plane, arrondie par le bas ou presque carrée, dans laquelle l'orifice des tuyaux seule est marquée par un certain nombre de points, ainsi dans le ms lat. 1118 de la Bibliothèque nationale, f<sup>o</sup> 106 (demi-cercle), dans le ms lat. 1150, f<sup>o</sup> 7 (forme carrée). Sur le chapiteau de Saint-Georges-de-Bocherville (xii<sup>e</sup> siècle) le frestel est de forme à peu près triangulaire et les chalumeaux sont enveloppés d'un treillis décoré (2).

Le frestel est l'instrument des bergers. Jehan Erars, décrivant des fêtes de bergers, ne manque pas de le nommer :

[Guis] : De la clokette et d'un frestel

(1) V. l'article de Coussemaker dans les *Annales archéologiques*, vol. IV, p. 37.

(2) V. Viollet-le-Duc, *Dict. vais.*, II, p. 273.



Et de sa muse au grønt forrel.  
Fera la rabardie. (Bartsch., *Rom. u. P.*, III, 21, 9-11)

et autre part :

Et si averont freslel,  
Pipe et muse et chalemel (*Ibid.*, III, 22, 5-6).

Mais, en mainte circonstance, il est mêlé à d'autres instruments ; voir plus haut les citations d'*Érec* et du *Chevalier au lion*, ou encore, dans *L'âtre périlleux* :

Gigues, estives et frestiaux  
Et buisines et calemiaux.

Le mot *ele* désigne probablement le même instrument, le freslel ayant par la suite des tuyaux allant du plus petit au plus grand, une ressemblance avec l'aile d'un oiseau. Machaut emploie ce terme :

Buisines, eles, monocorde (*Rem. de Fortune*, 3973).

On a pensé qu'*ele* pouvait aussi désigner l'orgue, les tuyaux dont la longueur augmente graduellement représentant la même forme. Mais d'après le contexte on ne peut songer ici à l'orgue, d'autant plus que Machaut l'a déjà mentionné quelques vers plus haut,

La flûte traversière était déjà connue des anciens Egyptiens. Pendant de longs siècles elle semble avoir été plutôt délaissée. C'est par Byzance que cet instrument s'introduisit en Occident. On en trouve un dessin dans l'*Horlus deliciarum* d'Herrade de Landsberg (1) (fin du XII<sup>e</sup> siècle). Le joueur tient son instrument de droite à gauche (2). On ne voit pas distinctement le nombre de trous. En général il y en avait six, outre celui servant d'embouchure.

Il est possible que c'était là l'instrument des « flaüsteurs de Behaigne » (Bohème) mentionnés dans le roman de *Cléomadès*. La flûte traversière était plus difficile à jouer que la flûte à bec, aussi cette dernière resta-t-elle très longtemps en usage, quoique le son de la première soit plus brillant.

Un instrument qui n'a pas encore été bien défini c'est la « flûte brehaigne ». Elle est citée par Machaut dans le *Remède de Fortune* (v. 3969). Brehaigne signifie « stéril » ; on a pensé que

(1) Détruit lors du bombardement de Strasbourg en 1870.

(2) De même dans une miniature espagnole

ce mot pouvait s'appliquer au mirliton qui n'a pas de son par lui-même. Pour l'instant il est difficile de se prononcer.

Le chalumeau est un instrument à anche à double languette. Le son est produit par les battements réciproques de deux lames de roseau l'une contre l'autre. Il était perçant et tant soit peu nasillard, aussi le chalumeau compte-t-il parmi les instruments « hauts », c'est-à-dire bruyants. On l'emploie avec d'autres instruments guerriers, ainsi dans la geste de *Gui de Bourgogne*, quand l'avance s'est arrêtée :

La oïssies sonner plus de Molifans,  
Grelles et chalumiaux et buisines bruians (v. 1375).

Dans *Durmar le Galois* (1), à un tournoi, le son du chalumeau se marie avec celui d'instruments plus doux :

Devant le roi sonent frestel  
Et flahutes et chalemel (v. 7725-26).

Le chalumeau figure aussi parmi les instruments que l'on entend à la cour d'Archambaut à Bourbon.

L'us musa, l'autre caramella (*Flamenca* (608)

d'autre part, il est attribué aux bergers :

Et Guis en son chalemel  
Cointoie lo dorenlot (*Bartsch, R. u. P.*, II., 22, 36-37).

Au xiv<sup>e</sup> siècle les chalumeaux de Flandre et d'Allemagne étaient particulièrement appréciés. Nous en avons une preuve dans la correspondance du roi Jean I<sup>er</sup> d'Aragon. Très mélomane, le souverain espagnol cherchait à avoir à sa cour d'habiles musiciens avec de bons instruments. En 1388 il envoie un de ses menestrels en Flandre acheter de nouveaux instruments. D'après une lettre adressée au comte de Foix nous voyons que ce dernier avait fait venir d'Allemagne des joueurs de chalumeau. « Jacquet de Paris, qui fut menestrel du roi notre père, et est actuellement à notre service et se trouve ici, nous a dit qu'il entendit *corner* Olin et Stefen son compagnon, que vous fites venir d'Allemagne ; il a ici une *xelamia* (chalumeau) dont vous lui fites cadeau, d'après ce qu'il dit et pareille à celle de Steten... Lorsqu'Olin viendra, écrivez-nous si vous voulez le dit Jacquet et nous vous l'enverrons avec ladite *xelamia*. » En 1391 deux autres menestrels sont envoyés en Allemagne avec la même mis-

[1] Edit. Stengel.

sion que ceux qui avaient fait le voyage de Flandres (1). Dans un des sonnets de Prodenzani, il est aussi question des chalumeaux de Flandres (2). Le mot de *piffaro* qui est employé, désigne un instrument à son élevé comme la *schalmey* allemande.

On trouve la reproduction de chalumeaux dans des Bibles françaises des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, ainsi que dans le recueil de chansons de *minnesanger* connu sous le nom de manuscrit « Manesse »...

Mersenne a donné, dans son *Harmonie universelle*, un dessin représentant le chalumeau médiéval et à côté son dérivé, le hautbois.

Mais le mot de chalumeau désignait aussi le tuyau principal de la *muse* ; dans une pastourelle il est question de « la muze au grant challemel » (Barstch, II, 30, 6) et *calemeler* signifie alors simplement jouer une mélodie sur la musette :

Car avec aus estoit Guis  
Ki leur cante et kalemele  
En la muse au grant bourdon (*Ibid.*, III, 27, 7-9).

La *muse* que nous venons de nommer est un instrument très ancien, sa patrie est probablement l'Asie. Ses parties essentielles sont : un sac ou une outre, généralement en peau de chèvre (d'où le nom de *chevelle*), formant réservoir ; il est rempli d'air au moyen d'un petit tuyau ; le chalumeau, long tube percé de trous que le joueur ouvrait ou fermait avec les doigts, enfin un ou deux autres tuyaux, appelés bourdons et formant une sorte d'accompagnement monotone.

Le joueur tenait l'outre sous son bras gauche ; comme la provision d'air emmagasiné dans ce sac était assez grande, il pouvait s'interrompre de souffler et, tout en faisant marcher ses doigts, chanter et même danser.

Le théoricien anglais Jean Cotton (fin du XI<sup>e</sup> siècle) place la *muse* au-dessus de tous les autres instruments parce qu'elle met en action le souffle humain comme la flûte, les doigts comme la vièle et a un réservoir d'air, comme l'orgue : « Musa, ut diximus, instrumentum quoddam est omnia excellens instrumenta, quippe quae omnium vim atque modum in se continet, humano

(1) V. l'article de Felipe Pedrel sur Jean I<sup>er</sup> d'Aragon dans la *Riemann-Festschrift*, Leipzig, 1909, p. 238 et s. Le mot *corner* employé dans la lettre du roi signifie simplement jouer d'un instrument à vent.

(2) Edit. de S. Debenedetti dans le *Giornale storico*, 1913, p. 105 (Sonnet 26, v. 14).

siquidem inflatur spiritu, ut tibia, manu temperatur ut phiala (viela), folle excitatur ut organa (1). »

Les documents iconographiques présentent divers types. Dans le ms lat. 6705, f° 2 de la Bibl. nationale (xiii<sup>e</sup> siècle), il n'y a qu'un chalumeau et pas de bourdon. De même dans une miniature de l'*Histoire du Saint-Graal* (2), l'uniquetuyau est très long et garni de plusieurs trous. Le manuscrit du xiii<sup>e</sup> siècle, qui nous a conservé les cantiques d'Alphonse le Sage contient plusieurs figures avec des *muses* (3); chez l'une d'elles l'instrument n'a qu'un seul tuyau orné, à son origine, d'une tête couronnée; ce tuyau n'est pas droit mais coudé; le musicien tient l'autre sous son bras droit. Un autre musicien joue d'une muse ayant deux tuyaux plats parallèles et de même longueur. Enfin un troisième a un instrument très compliqué, il y a deux chalumeaux parallèles l'un à l'autre mais de dimensions différentes, en outre il sort de deux autres endroits de l'outré deux paires de tuyaux, évidemment les bourdons, dont l'un est chaque fois plus court que l'autre. Le cornemusant de la façade de la Maison des Musiciens à Reims tient une grosse outré sous son bras gauche, le chalumeau est plat; on ne voit que deux trous, mais les autres peuvent être bouchés par les doigts (4). Dans certains manuscrits du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècles le bourdon, très long, repose sur l'épaule du joueur (5).

Les noms de l'instrument diffèrent aussi et peuvent se rapporter parfois à des types spéciaux. Le terme de « cornemuse » n'apparaît qu'au xiv<sup>e</sup> siècle; « musette » signifiait probablement d'abord une muse de petite dimension, à partir du xvii<sup>e</sup> siècle ce mot désigne un instrument plus perfectionné que les muses primitives. Guillaume de Machaut cite l'une après l'autre la cornemuse, la chevrette et la muse d'Aussay (d'Alsace).

Les *estives*, parfois avec l'épithète de *Cornouaille*, semblent bien appartenir à la même catégorie. C'est un instrument sur lequel on peut jouer de véritables morceaux de musique :

A estive de Cornoaille  
Li note I menestrex sans faille  
Li lai Goron molt dolcement (6).

(1) Gerbert, *Script.*, II, 233. Le passage a été reproduit plus tard par Jérôme de Moravie.

(2) V. Violet-le-Duc, *ouv. c.*, p. 247.

(3) Riano, *ouv. c.*

(4) Violet-le-Duc, p. 260.

(5) V. aussi Kastner, *Danses des morts*, f. 74.

(6) *Romania*, XXXV, p. 526.



Dans le roman de *Cléomadès* le roi Carlomaus a, parmi les instruments qui ont une certaine valeur, des estives de Cornouaille. L'auteur du roman de *Joufrois* (fin du XII<sup>e</sup> siècle) met l'une à côté de l'autre la *muse* et l'*estive*, ce qui fait supposer une différence assez notable entre les deux instruments.

Le mot *loure* est plus récent. Cependant nous ne résisterons pas à l'envie de citer les vers de Remy Belleau, dans lesquels les différentes parties de la cornemuse sont si exactement dénommées :

Mais ta loure est entière et le ventre en est bon,  
L'anche, le chalumeau, le soufflor, le bourdon  
Ne perdent point le vent, sa petite languette  
Comme il te plaist, Tenot, fait parler ta musette

La *pipe à forrel*, que nous trouvons mentionnée dans *Tristan menestrel*, pourrait être simplement une muse, la pipe étant le petit tuyau dans lequel on souffle, le forrel l'outré. Dans une pastourelle Guis a « une muse a grant forrel » (Bartsch, III, 21, 10). Le mot *chorus* désigne, dans certains pays, le même instrument (1). « Chorus quoque pollis simplex est cum duabus cicutis aeneis et per primam inspiratur, per secundam vocet emittit », lit-on dans la lettre apocryphe de saint Jérôme à Dardanus. Ce passage (datant du IX<sup>e</sup> siècle) confirme d'abord que les bourdons n'ont été ajoutés que plus tard ; il nous apprend ensuite que les tuyaux étaient parfois en métal.

Un type réduit se rencontre dans l'instrument appelé *vèze*, en allemand *platerspiel*. Ici le réservoir d'air n'est plus une peau de bête, mais seulement une vessie (*vèze*, m. allemand *bladder blase*). Le chalumeau fait pour ainsi dire la continuation directe du petit tuyau. A partir du XV<sup>e</sup> siècle le chalumeau a parfois une forme courbe. Il n'y a jamais de bourdons. Les documents iconographiques sont relativement assez nombreux. On rencontre cet instrument déjà dans les Cantigas espagnols. Gerbert en donne aussi un exemple d'après un manuscrit de Saint-Blaise (Allemagne). Dans les danses des morts il figure deux fois (2) ; sur l'une des figures la mort l'embouche devant un abbé qui tient sa crosse. La vessie est assez large, le tuyau a quatre trous ; une autre fois la mort conduit un bourgeois, ici l'instrument a six trous, dont l'un est caché par les doigts du squelette. Les deux fois le chalumeau est recourbé, moins pourtant que dans la

(1) Dans les pays britanniques, le mot *chorus* est un instrument à cordes du type du *crawth*.

(2) Kastner, *ouvr. cité*, fig. 47 et 69.

*Musica getulschl* de Virdung. Enfin cet instrument est également reproduit sur un pilier de l'église Saint-Martin à Pont-à-Mousson (1).

A la famille des chalumeaux appartiennent aussi la *bombarde*, le *cromorne* et la *douçaine*. Le terme de bombarde semble avoir été en usage dans les pays de langue romane depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. En 1391 deux menestrels de la cour de Jean I<sup>er</sup> d'Aragon sont envoyés en Allemagne pour y chercher des musiciens habiles à jouer de la *xelamia*, de la *bombarde* et de la *cornamusa* et, en 1393, un joueur de bombarde entre au service du roi (2). Le mot allemand *bomhart*, puis *pommer*, est plus récent. Au xvi<sup>e</sup> siècle les *pommer*, dont le plus élevé avait gardé l'ancien nom de *schalmey*, constituaient une famille entière.

Le terme de *cromorne* provient de l'allemand *Krummhorn*. Le tuyau était de bois, sa partie inférieure était recourbée ; il avait six, plus tard sept trous. L'anche était enfermée dans une capsule. Le grand cromorne était employé comme basse des hautbois.

Guillaume de Machaut cite, dans le *Remède de Fortune* (v. 3968), les *douceinnes*. Le même terme se retrouve un peu plus tard en Espagne : *dulcayna*. Il est probable que c'était une autre dénomination pour le cromorne, et l'on peut en conclure que le son des cromornes était plus doux que celui des autres chalumeaux (3).

La *douçaine* est aussi mentionnée dans la chronique de Mathieu d'Escouchy relatant les fêtes à Lille en 1453. On y trouve la combinaison suivante : un luth, une douçaine avec « un autre instrument concordant ».

Il est possible que des instruments à vent à sonorité douce aient aussi été réunis à la voix humaine dans des compositions polyphoniques à plusieurs parties. Mais nous ne savons rien de positif sur ce point-là. De toute façon on peut constater qu'à partir du xv<sup>e</sup> siècle les groupements de plusieurs instruments, soit de même famille, soit de différents types, deviennent de plus en plus fréquents. Mais ce seront surtout les instruments à cordes qui jouent dans ces combinaisons un rôle important.

(A suivre.)

(1) V. Jacquot, *La musique en Lorraine*, p. 16.

(2) V. l'article déjà cité de Pelipe Pedrel sur Jean I<sup>er</sup> d'Aragon dans la *Riemann-Festschrift*.

(3) V. C. Sachs, *Doppione und Dulcaina*, dans *Sammelb. I. M. G.*, XI, p. 590 et ss.

# Les Voyageurs français dans l'Orient européen.

---

Conférences faites à la Sorbonne

Par M. N. IORGA,

*Correspondant de l'Institut,  
Professeur à l'Université de Bucarest.*

---

## IX

### Voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le nombre des voyageurs en Orient au XIX<sup>e</sup> siècle est considérable, et il serait impossible de les énumérer et d'en donner une analyse plus ample et vraiment profitable. Mais le but précis de ces études rend plus facile la tâche.

L'Orient, au XVI<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup> et même au XVIII<sup>e</sup> siècle, est quelque chose d'unitaire. Donc, la Turquie, comprenant la Grèce, retenant dans des liens de vassalité la Moldavie et la Valachie, cette Turquie dont font partie les provinces bulgares et serbes, forme une unité, une unité pour l'Asie et pour l'Europe. Pour cette Europe, dont il est question ici, l'Orient représente un seul pays pour les voyageurs ; tandis qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, des faits interviennent qui brisent le caractère unitaire du monde oriental, de sorte qu'on ne peut plus parler de voyages en Orient de la façon dont on en parlait avant le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

La Serbie ne s'en détache pas en 1804, au moment de sa révolution, parce que la formation de la Serbie comme province autonome n'est qu'incomplète ; les liens entre la principauté de Miloch Obrénovitch et entre l'Empire Ottoman, qui continue l'Empire byzantin, sont des liens encore assez étroits, de sorte qu'on a seulement un régime particulier dans une ancienne province. Mais il y a la Grèce qui, à partir de 1821, par une autre révolution, qui tendait à quelque chose de beaucoup plus grand, de beaucoup plus vaste que la constitution d'un petit royaume moréote, à savoir, à restaurer un empire chrétien international, dont la capitale aurait été Byzance, combat et vit pour elle-même. Le mouvement a changé aussitôt de caractère, il n'a pas correspondu aux intentions des initiateurs ; ceux

qui ont combattu en Morée le faisaient pour les libertés de leur propre province, pour une vie bornée à un territoire national bien déterminé, de sorte que l'illusion byzantine, le rêve de Constantinople ressuscitée comme capitale de l'internationalisme chrétien dans la Péninsule des Balkans s'est évanoui et, pardessus cette idéologie un peu démodée, il y a eu autre chose : ce sens des réalités des clephtes, des armatoles, des chefs du clergé grec dans le Péloponèse, qui ont limité aussitôt le mouvement en lui donnant une vie qu'il n'aurait pas eu sans cela.

Mais, dès que le mouvement se prononce, et quel que soit le sort qui l'attend, on peut dire que le voyageur qui se dirige de ce côté-là ne fait plus fonction de chercheur de pittoresque en Orient. Et même, comme il s'agit d'un phénomène révolutionnaire contemporain, on ne pense pas autant qu'auparavant au grand souvenir du monde hellénique.

Donc deux choses qui sont mises ensemble jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les préoccupations des voyageurs et dans leurs écrits, se dissocient. Il y a dissociation entre les préoccupations des archéologues, des amateurs de l'antiquité, des hellénistes et entre tout un mouvement libéral qui, ne pouvant pas se manifester avec énergie, ne pouvant pas conduire une lutte et arriver à une victoire dans les pays mêmes de l'Occident, recherche un pays de révolution, dans un territoire sur lequel se lève un drapeau de révolte au nom des mêmes droits élémentaires de toute nation. Et on peut dire que la Grèce, à partir de 1821 et de plus en plus jusqu'au quasi-avènement de Capo d'Istria, « gouverneur » de la Grèce révolutionnaire, et jusqu'à l'avènement du roi Othon, imposé par l'Europe, est aussi la patrie active du libéralisme. C'est la place où tendent et arrivent à se rassembler une grande partie de ceux qui combattent pour l'idéologie révolutionnaire, pour le credo libéral.

Il faut laisser de côté, décidément, tous ceux qui viennent en Grèce, non pour la Grèce elle-même, mais pour leurs idées, pour les idées du pays dont ils partent et auquel ils continuent à appartenir, il faut abandonner tout ce qui ne touche pas à l'Orient dans la Grèce elle-même, et, d'autant plus, tout ce qui touche à l'Occident sous cette forme d'une contribution de soldats, de poètes entourés de prestige comme Byron (1).

Et puis, après que la Serbie sera arrivée à transformer son autonomie première, et à être beaucoup plus que ce que désirait

(1) Voy. pour une bibliographie, du reste incomplète et superficielle, E. Lovinesco, *Voyageurs en Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris (thèse).



Miloch, qui se serait contenté jusqu'à la fin de ses jours d'avoir établi une espèce de pachalik chrétien, sans rompre les liens dont je parlais avec l'Empire Ottoman, voyager du côté de la Serbie aussi n'est plus voyager en Orient. D'autant plus que tous ces pays qui se détachent de l'Empire ottoman prennent aussitôt un coloris qui n'est plus celui de la tradition orientale : ce sont des pays modelés d'après les coutumes de l'Occident ; ils cherchent tous à se donner une Constitution, ils se forment une administration réglée d'une autre façon que l'administration du passé ; ils en arrivent à abhorrer tout ce qui est oriental, parce que ceci paraît leur rappeler la domination turque.

Avec une Constitution qui s'appuie sur les Droits de l'Homme, comme chez les Roumains, avec une administration de type napoléonien, ces pays perdent, même en dehors du fait qu'ils n'appartiennent plus à cette unité orientale qui est brisée, leur caractère oriental, et ils ne peuvent plus intéresser quiconque suit les traces de ces voyageurs pour voir la façon curieuse, intéressante au point de vue scientifique, dont on regarde les choses orientales.

Ce qui reste à présenter, ce sont les voyageurs qui viennent en Orient pour l'Orient, et qui, dans ces régions, distinguent entre ce qui est resté oriental sous l'aspect extérieur et sous celui de la vie intime, et, ce qui est séparé complètement d'un passé pour lequel on n'a plus aucun sentiment de piété, un passé qu'on se pardonne à peine d'avoir eu.

Il y a aussi un autre motif d'éviter une prolongation inutile de cette exposition, et le voici.

Après 1860, disons même après 1840, l'Orient est beaucoup moins intéressant, parce que la Turquie elle-même se transforme, et on arrivera, par le témoignage de certains de ces voyageurs, à saisir le sens dans lequel l'Orient plus limité, surtout celui de Constantinople, s'est transformé sous la même poussée occidentale.

Dans les provinces, surtout dans celle d'Asie, l'âme orientale est bien restée cette âme qui ne pourrait disparaître ou se transformer qu'au moment où la religion elle-même aurait été abandonnée, et je doute que, malgré les réformes actuelles de M. Moustapha-Kémal, malgré sa personnalité et malgré son système, l'Orient, qui est resté musulman, soit complètement identifié à cet occidentalisme qu'on veut imiter à tout prix. Des sanctions sont prononcées actuellement contre ceux qui se refusent à cette transformation à vue, mais il y a des choses

qui viennent d'une longue histoire et que l'homme le plus génial d'énergie, ou d'intelligence et de hardiesse, n'arrivera jamais à faire disparaître. Et il y a des choses qui reviendront, et reviendront avec ce sentiment âcre de la revanche, qui fait qu'après un progrès improvisé, il y a un opiniâtre retour vengeur vers le passé ; la transformation officielle constantino-politaine dont je parlais est ce qu'on appelle l'ère du tanzimat. Le tanzimat c'est l'ensemble des réformes imposées à l'Empire turc par trois personnages qui ont joué, dans l'histoire de la Turquie au XIX<sup>e</sup> siècle, un rôle éminent ; ils ont été très appréciés et très critiqués, selon le point de vue, par leurs contemporains, mais ils ont donné à l'Empire ottoman un aspect extérieur totalement différent de la grande tradition qui commence au XV<sup>e</sup> siècle et qui s'est poursuivie jusqu'à cette date d'environ 1830-1840. Il s'agit de ce triumvirat, formé d'anciens diplomates, dont l'un avait été envoyé pour féliciter la reine d'Espagne Isabelle, au moment de son avènement, dont le second avait été secrétaire d'ambassade pendant longtemps à Paris et dont le troisième avait eu aussi des rapports très étroits avec le monde parisien. Ils s'appellent, en commençant par le premier, par l'initiateur, par le plus courageux : Réchid, Aali et Fouad.

Avec ces trois représentants des nouveaux courants, l'ère du tanzimat s'est installé sans résistance de la part des Turcs, et je dirai même sans profit de la part des chrétiens, dont les avantages étaient tout à fait apparents. Il y avait eu des droits réels qui étaient maintenant perdus, pour l'ombre des avantages constitutionnels promis par la célèbre déclaration de Gul-Haneh, de la « Maison des Roses », installant le régime occidental en Turquie. Un Français a donné, dans quelques ouvrages de description et de statistique, une image optimiste de cette Turquie nouvelle, Ubcini, l'auteur du volume sur les Principautés danubiennes dans *l'Univers pittoresque*.

Puis, pendant la guerre de Crimée, il y a eu une autre déclaration, celle du Sultan Abdoul-Medjid, qui accordait, en apparence encore, aux chrétiens, la participation plénière aux droits dont jouissait jusqu'alors l'aristocratie de religion des Turcs.

Enfin, voici la troisième tentative, en 1876. La Russie était représentée alors par un diplomate d'une hardiesse et, disons même, d'une insolence extraordinaire, Ignatiev, qui parlait à chaque moment aux Turcs du partage prochain de leur Empire, au moment où la Russie demandait des droits pour les Slaves, et où elle préparait, avec l'affranchissement complet de la

Serbie, de plus larges limites pour cet Etat et l'établissement d'une Bulgarie. Alors un Grand-Vizir innovateur, Midhat, encore un occidentalisé, plutôt sous l'influence anglaise que sous l'influence française, fit proclamer à Constantinople une Constitution qui renouvelait les promesses du premier et du second acte de modernisation de la Turquie. Seulement, Abdoul-Hamid est revenu ensuite et a rétabli, sous la forme prestigieuse du califat, l'ancien régime. Et, comme c'était un homme énergique, pendant qu'on l'a laissé régner, l'autoritarisme de Soliman, sans les vertus du xvi<sup>e</sup> siècle, a été rétabli en Turquie.

Or, cette nouvelle Turquie, cette Turquie des réformes, qui, dans tous les domaines, innove, abandonnant complètement le passé, qui a des ministres, — je ne dirai pas des ministres responsables, parce que ce serait faire injure à la vérité, mais qui a un Conseil des Ministres, — cette Turquie qui a des préfets, des sous-préfets, des communes, avec les maires de ces communes, cette Turquie qui a des Cours de justice et des tribunaux tout comme l'Occident, qui improvise un enseignement commençant par l'école primaire pour arriver à la Faculté de Médecine et projette une grande Université à Stamboul (il ne lui manquait qu'une Académie), cette Turquie qui laisse traverser son territoire par de nouveaux chemins de fer, qui change son système de douanes, qui établit un crédit nourri par le capital étranger, représenté par la Banque Ottomane, enfin cette Turquie qui a totalement changé le caractère de son armée (car les janissaires ont été détruits par le Sultan Mahmoud dans une action d'une violence sanglante sans exemple, rappelant les temps les plus tragiques de l'Empire byzantin, pour former les nizams, l'armée de réforme, avec des généraux portant de vagues redingotes bleues et des pantalons collants qui avaient seulement le désavantage de ne pas trop tenir aux jambes), cette Turquie n'est plus l'Orient. Et ce que j'avais l'intention de présenter, ce n'était pas un État réglant sa marche d'après des normes qui ne sont plus celles de sa tradition, de sa race dominante, mais bien la façon dont deux manières d'être tout à fait différentes, celle des Occidentaux et celle de l'Orient, se rencontrent, se jugent, se condamnent, se critiquent, se pardonnent pendant des siècles.

Car l'Orient, ce n'est pas un territoire géographique, ce n'est pas un ensemble de races. C'est une manière d'être, et, aussitôt que cette manière d'être disparaît, il n'y a plus intérêt à observer les voyageurs qui partent de l'Occident, pour aller chercher la caricature de cet Occident dans une autre région où tout ce qui

est de surface est emprunté, mais où ce qui est d'essence intime ne peut pas être encore assimilé parce qu'il ne correspond, ni au développement historique, ni aux qualités de la race, ni aux nécessités impérieuses du moment qu'on traverse.

Maintenant, arrivons à ces voyageurs, en éliminant ceux qui, à l'époque du roi Othon ou du roi Georges, vont visiter la Grèce pour voir la façon dont on se vêt dans l'armée à la manière bavaroise, la façon dont M. de Rudhart, originaire de Munich, dote d'institution ses sujets les Grecs ; éliminons aussi les voyageurs français, très nombreux, qui voyagent du côté de la Moldavie, de la Valachie et de la Roumanie de 1859, et, il y en a d'éminents, dont les écrits forment une des bases de l'information que j'ai présentés dans mon ouvrage *Histoire des Relations de la France et des Roumains* ; éliminons également, bien qu'il n'y ait pas de travail semblable, ceux qui se dirigent vers la Serbie libre et la Bulgarie qu'il s'agissait de libérer.

D'abord, il y a les voyageurs de l'époque de la Révolution française. On s'attendait à des Jacobins arrivant en Orient avec des buts de propagande, décrétant hautement, que cet Empire turc des « tyrans » est un État déchu et que le devoir de tout ami de l'« humanité », de tout partisan des Droits de l'Homme, est de collaborer à cette disparition d'un monde condamné.

Or, ce n'est pas précisément le cas. Bien que l'état d'âme de ces voyageurs fût, au fond, celui-là, il y avait deux motifs qui les empêchaient de présenter toute leur idéologie, idéologie qui devait être ennemie des Turcs et très amicale à l'égard des Grecs et des nations soumises.

Les relations avec les Turcs, à l'occasion ou pendant toute l'époque de la Révolution française, ont eu un caractère très mêlé. D'une part, il y avait l'invasion de l'Égypte, qui était, en droit international, une terre turque. Bonaparte, débarquant en Égypte, avait averti les Turcs qu'il ne s'agissait pas d'un acte d'inimitié à leur égard, mais d'une simple mesure de précaution à l'égard de certains projets anglais, et qu'on se prémunissait contre une attaque future en faisant descendre des armées sur cette vieille terre des Pharaons. Les Turcs ont fait semblant de le croire, et on ne sait jamais, au cours de l'histoire ottomane, quel est le moment où le Turc croit vraiment et celui où il feint de croire.

Puis, sous la poussée de l'Angleterre et de la Russie, il y a eu une action de représailles contre les Français. Les Français ont



été partout arrêtés. Ruffin a été retenu comme prisonnier, celui que, pendant longtemps, les voyageurs considéraient comme le « Nestor de l'Orient », comme le vrai chef de leur nation. Flûry, consul à Bucarest, est allé lui aussi aux Sept Tours. Il y a eu tout un groupe de Français qui ont subi, pendant longtemps, les rigueurs de l'emprisonnement turc, très dur, étant donnée cette vieille pierre humide qui n'est pas le logis le plus désirable. Il y en a qui y sont morts. La façon dont les Français ont été traînés par toutes les voies de la Péninsule des Balkans pour en arriver là, fut ignoble.

A côté, il y avait des diplomates, il y avait aussi des voyageurs qui rejetaient la responsabilité de ces représailles sur certains individus, et, avant tout, sur les Anglais et les Russes qui avaient poussé à ces mesures, mais au Turc, au fond bon enfant, ils gardaient les sentiments d'amitié traditionnelle. Et puis il était très utile, car, revenu à de meilleurs sentiments, on pourrait l'employer pour une politique utile à la France.

En second lieu, dans les sympathies qu'on prodiguait aux Grecs, il y avait quelque chose qui empêchait l'enthousiasme.

Pour ces Grecs, les voyageurs de l'époque de la Révolution française, dont je dirai bientôt les noms, avaient, en effet, observé ceci : lorsqu'il s'agissait de se choisir des amis, ils préféraient les Russes. Les Français, sortant des Sept Tours, ont pu entendre souvent les acclamations qui accueillaient les armées du Tzar lorsqu'elles débarquaient à Constantinople ou lorsque les vaisseaux de l'Empereur orthodoxe se dirigeaient vers Corfou conquise sur les Français : l'amiral russe Ouchakov entendait se borner à cette conquête qui n'a pas été trop difficile, étant donné le faible contingent militaire dont la France pouvait disposer dans les îles Ioniennes, alors que le commandant de la flotte turque se targuait hautement, dans ce monde franc de Constantinople, que, puisque Corfou était conquise, il n'y avait qu'une petite route à faire jusqu'au grand port français de Marseille, et, une fois là, imposer à la France la sanction la plus correspondante aux offenses que l'Empire ottoman avait subies en Egypte.

(A suivre.)

---

*Le Gérant* : JEAN MARNAIS.

REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

---

L'Éloquence chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle.

---

Cours de M. Aimé PUECH,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

II

La II<sup>e</sup> sophistique, — Ses origines et ses caractères.

Pendant trop longtemps, lorsque l'on a étudié l'éloquence chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle et ses rapports avec l'éloquence profane, on s'est borné à la comparer à l'éloquence de l'époque classique, — et je me garde certes de contester que les grands orateurs chrétiens d'Antioche ou de Constantinople connussent Démosthène ou Isocrate et, pour une bonne part au moins, se fussent formés à leur exemple. Mais d'abord ils les connaissaient à travers l'enseignement qu'ils avaient reçu, un enseignement dont l'esprit nous paraît aujourd'hui manquer grandement d'élévation et de profondeur, mais qui était très savamment organisé, très précis et même extrêmement minutieux. Par cet enseignement, ils sont, comme les orateurs profanes dont ils furent les rivaux, les fils de leur temps. Ils prennent la suite du mouvement littéraire, qui avait prédominé pendant le III<sup>e</sup> siècle, et dont la première origine remonte jusqu'au II<sup>e</sup>. Ce mouvement littéraire porte le nom de *seconde sophistique*, que la critique moderne lui a donné, d'après le livre où Philostrate a écrit les vies de ses

principaux représentants : ce livre est intitulé . *Biographies des sophistes*. Étudier Grégoire de Nazianze ou Chrysostome, sans tenir compte de ce mouvement, c'est un peu comme si l'on prétendait apprécier Lacordaire ou le père Didon en prenant seulement pour norme l'éloquence de Bossuet ou de Bourdaloue, en oubliant qu'entre le xviii<sup>e</sup> siècle et eux, il y a eu le mouvement philosophique du xviii<sup>e</sup>, et le mouvement romantique. Depuis vingt ou trente ans, aussi bien en France qu'à l'étranger, on a fini par s'apercevoir de cette vérité élémentaire, et les études que l'on a consacrées à l'éloquence du iv<sup>e</sup> siècle ont été animées d'un esprit plus véritablement historique.

Il est vrai que faire l'histoire de la seconde sophistique n'est pas une tâche très attrayante. C'est un peu, en effet, faire l'histoire du mauvais goût en Grèce. Quand nous admirons l'inimitable pureté du goût que nous appelons attique, nous ne devons pas oublier qu'il n'a pas régné partout, en Grèce, ni même en tout temps à Athènes. La prose attique elle-même, cet admirable instrument dont se sont servis Lysias, Platon ou Démosthène, n'a pas des origines entièrement pures. L'initiateur de la prose attique, c'est le rhéteur sicilien Gorgias, et elle lui doit beaucoup ; car il fut le premier à lui donner une forme savante, le premier à tenter de la régler par des lois. Il lui donna du rythme, et il lui donna de l'éclat. Mais il manquait de finesse, et les procédés qu'il recommanda laissaient voir trop ouvertement leur artifice. Il apprit à ses élèves à construire la phrase par membres assez courts, parallèles ou antithétiques, dont l'égalité approximative était rehaussée par l'emploi, à la fin du membre, d'assonances ou de rimes. Il rechercha les métaphores provocantes, qui agissent par un effet de surprise, et qui donnent tour à tour au style une apparence précieuse ou déclamatoire. Il constitua ainsi une prose d'art, qui pouvait prétendre à rivaliser avec la poésie, et qu'il employa surtout dans le genre d'éloquence que les Grecs appelaient *épédiclique*, l'éloquence de parade, celle que les Romains appelèrent, en traduisant le mot grec, le genre *démonstratif*. L'influence de Gorgias n'a jamais cessé de se faire sentir en quelque mesure sur ce genre, car Isocrate, qui en est devenu le grand maître, a profité de l'enseignement de Gorgias, en faisant un emploi plus discret et plus habile de ses procédés, et en réduisant ses phrases courtes et coquettes à n'être plus que les éléments d'une période ample et savamment construite. D'autre part, l'éloquence attique, sous la double forme de l'éloquence judiciaire et de l'éloquence politique, a trouvé sa matière dans la vie, non plus dans les fictions de l'école ; elle avait besoin d'être efficace ; elle a profité elle

aussi des inventions de Gorgias ; mais elle s'est débarrassée de son mauvais goût, et elle a atteint ainsi la perfection que nous admirons dans le discours des grands orateurs du IV<sup>e</sup> siècle.

La fin de l'indépendance hellénique a marqué, dès l'époque macédonienne, la disparition de la grande éloquence, de même que cette grande éloquence, plus tard, a disparu, à Rome, avec le régime républicain. Le mot bien connu de Tacite (1) a formulé la vérité d'une manière définitive : ce qui nourrit l'éloquence, comme la flamme, c'est sa matière. Les grandes matières ont fait défaut, du jour où le peuple n'a plus été maître de ses destinées, où il ne les a plus décidées, à la Pnyx ou à l'Agora. L'éloquence judiciaire elle-même n'a pu se conserver telle qu'elle avait été au V<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècles, après la disparition de ces jurys populaires, si nombreux, qui étaient comme une petite assemblée. L'éloquence, qui ne pouvait plus jouer qu'un rôle secondaire dans la vie publique, a trouvé son refuge dans les écoles, et l'acte d'Eschine, s'enfuyant à Rhodes, après son échec dans le procès *sur la Couronne*, pour y donner un enseignement, a comme une valeur symbolique. Mais, dès lors, à l'école, la rhétorique a régné en maîtresse, et elle a regagné, dans le domaine de l'éducation, le terrain qu'elle avait perdu dans celui de la vie publique. Les rhéteurs n'ont pas fait seulement profession de former de futurs orateurs ; ils ont été les dispensateurs de ce que nous appelons aujourd'hui l'éducation classique ; ils ont élevé toute la jeunesse. Ils l'ont élevée par le moyen exclusif de la rhétorique, et, grâce à ce rôle qu'elle jouait dans l'enseignement, la rhétorique a pénétré dans tous les genres littéraires, même dans la poésie. De là une certaine uniformité excessive, dans toutes les manifestations de la littérature postclassique ; de là une monotonie, qui excède le lecteur habitué à la variété et à l'originalité de la littérature classique.

Les rhéteurs enseignèrent l'éloquence même à ceux qui ne devaient jamais devenir orateurs ; ceux-là étaient d'ailleurs, à l'époque hellénistique ou romaine, beaucoup plus rares qu'ils ne le sont chez nous. Après que l'action politique eut perdu, pour les simples citoyens, tout intérêt, ou plutôt après qu'elle eut cessé de leur offrir toute possibilité d'intervention, après la fin des régimes de liberté et de démocratie, il resta, pendant toute l'antiquité, dans la vie publique, mille occasions pour l'éloquence de se manifester. Quiconque aspirait à jouer un rôle, ou même simplement à tenir un rang dans la société, devait avoir une certaine formation oratoire, une certaine expérience de la parole.

(1) *Dialogue des Orateurs*, XXXVI.



Les rhéteurs, auxquels il avait recouru pour l'acquérir, innoverent peu ; ils constituèrent une théorie de l'art, dont ils tirèrent les principes des œuvres des grands orateurs classiques, parmi lesquels Démosthène sera toujours au premier rang. Toutefois, il y avait entre ces grands orateurs du iv<sup>e</sup> siècle des différences individuelles. La mode règne aussi bien en matière de goût littéraire que dans les mœurs ou dans la toilette. Il est donc arrivé que, selon les temps ou selon les régions, on se soit attaché de préférence à tel ou tel modèle. Le goût classique, tel que le représente Démosthène, était trop sévère pour satisfaire tout le monde, surtout depuis que le public n'était plus composé exclusivement des purs Hellènes, mais comprenait tous ces provinciaux, tous ces Orientaux, gens d'Asie mineure ou d'Égypte ou de Syrie, qui étaient beaucoup moins délicats que les Hellènes, beaucoup plus épris de l'élément sensuel de l'éloquence, de ses effets pittoresques ou musicaux. L'éloquence classique avait grandi aux dépens de la sophistique, aux dépens de cette éloquence d'apparat que Gorgias avait créée et représentée avec tant de succès. Des jours revinrent où l'on aimait de nouveau les artifices, un peu faciles et très puérils, dont Gorgias avait enchanté ses auditeurs, et qui consistaient, d'une part, dans des recherches de sonorité et de rythme, de l'autre, dans l'imprévu de métaphores extravagantes. Si mal que nous soyons renseignés sur l'histoire du iii<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, du siècle qui suit immédiatement l'époque classique, nous avons conservé le souvenir d'un orateur de ce temps, qui se fit applaudir en renouvelant, en modernisant ces procédés. Ce fut Hégésias de Magnésie, un asiatique par conséquent, et, quoi qu'on ait dit pour embrouiller la question, ce n'est pas sans raison qu'on parle d'une éloquence *asiatique*, rivale de l'éloquence attique et qui a ramené le mauvais goût, dont les Attiques de la bonne époque avaient l'horreur.

Tout n'est qu'action et réaction en histoire littéraire. L'atticisme eut sa revanche, et il l'eut d'abord surtout grâce aux Latins. La vie politique, au i<sup>er</sup> siècle, avant notre ère, fut aussi intense, aussi passionnée à Rome, qu'elle l'avait été dans l'Athènes du iv<sup>e</sup> siècle. Les intérêts en jeu étaient encore plus considérables. Démosthène était le seul maître qui pût enseigner à Cicéron comment on acquiert cette puissance de la parole par laquelle on domine les assemblées. Il y eut, il est vrai, autour de Cicéron, un groupe de raffinés qui le critiquaient : ceux qui se firent appeler les *Attiques*, et qui avaient à leur tête Brutus. Ce qui leur répugnait, c'était la surabondance à laquelle il arrive à Cicéron de se laisser entraîner par sa prodigieuse facilité. Elle leur

déplaisait au point qu'au lieu d'opposer à Cicéron Démosthène, comme on l'a fait si souvent dans les époques postérieures, ils allèrent, au delà de Démosthène, faire appel à Lysias, charmant écrivain assurément, l'attique entre les attiques, mais dont la manière d'abord est bien difficile à reproduire dans un autre milieu, et ensuite qui, excellent dans certaines causes judiciaires, y excellant d'autant plus que ces causes sont plus insignifiantes en elles-mêmes, reste au-dessous des exigences de la grande éloquence politique. La querelle de l'atticisme, autour de Cicéron, a un peu embrouillé ces notions d'éloquence attique et d'éloquence asiatique, qui restent assez claires, quand on ne sort pas du domaine de la littérature grecque. Si l'on envisage les choses d'un peu haut, on peut considérer Cicéron lui-même et la plupart des orateurs qui furent ses contemporains comme des tenants de la bonne tradition classique.

Cette tradition se continua jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, par l'influence de deux rhéteurs grecs fameux, Denys d'Halicarnasse et Cécilius. Nous avons perdu les œuvres du second, mais celles du premier nous restent. Ce qui a empêché cependant très vite cette tradition de produire ses bons effets, c'est le changement de régime politique, qui eut à Rome les mêmes conséquences qu'à Athènes. L'éloquence passa de nouveau du Sénat et du forum dans les écoles, et s'amusa aux vains exercices dont le recueil de Sénèque le Père nous donne une idée très précise. L'habitude y fut prise de traiter des sujets purement fictifs, soit sous la forme de *controversiae* (c'est-à-dire de questions de droit, d'exercices en vue de l'éloquence judiciaire) soit sous celle de la *suasoriae* (exercices en vue de l'éloquence d'apparat, grands thèmes politiques, mais pris uniquement à l'histoire du passé). Cette pratique a sans doute rompu les jeunes gens qui s'y adonnaient — souvent jusqu'en plein âge mûr — à toutes les roueries de l'argumentation, à tous les procédés d'invention et de développement, à toutes les adresses du style. Mais elle a encouragé et propagé l'artifice, et, avec lui, le mauvais goût.

J'ai beaucoup parlé des Latins. C'est que, pendant deux siècles, le premier avant notre ère et le premier après, la littérature latine éclipse la littérature grecque, sans aucune espèce de comparaison. Celle-ci commença à prendre sa revanche au cours du 11<sup>e</sup> siècle pendant la période antonine. L'esprit latin semble à son tour épuisé; l'esprit grec au contraire se réveille. L'influence grecque devient si forte à Rome que des Romains, Fronton, son élève Marc-Aurèle, écrivent en grec. Dans le domaine de la philosophie, tout vient de la Grèce; mais la chose est peu surprenante. Dans

celui de l'éloquence, une véritable renaissance hellénique se produit. C'est ce mouvement de la *seconde sophistique*, dont il est essentiel de retracer l'histoire, pour savoir quelle sorte de goût régnait, au moment où l'éloquence chrétienne a pris son essor, dans quelle mesure elle s'y est conformée, et comment au contraire elle s'en est détachée pour revenir à des sources plus pures ou pour prendre un ton original.

Cette renaissance commence même dès la fin du 1<sup>er</sup> siècle, au moment où, sous le mauvais règne de Domitien, se prépare une réaction contre le gouvernement immoral et tyrannique dont les empereurs de la dynastie julienne avaient trop souvent donné l'exemple, et que le dernier des Flaviens avait renouvelé ; au moment où se prépare l'avènement d'un régime réparateur, celui de la série d'empereurs auxquels on a donné le nom assez impropre d'*Antonin*, Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Avec Commode, le dernier de la série, le seul qui ait succédé à son prédécesseur par droit d'hérédité, tandis que les autres ont été choisis par une adoption, — avec Commode, le fils indigne de Marc-Aurèle, ont recommencé les mauvais jours. Le premier représentant de l'école littéraire qui va bientôt jouir d'une vogue incroyable; de la *seconde sophistique*, c'est Dion, Chrysostome, qui fut d'abord un pur rhéteur, et qui se convertit ensuite à la philosophie. Mais il ne faut pas trop exagérer la différence entre les deux périodes de sa vie. Dion sans doute, à la suite de l'exil que lui infligea Domitien, a fait sur lui-même un retour qui l'a conduit à des pensées plus sérieuses, et dès lors il a prêché à ses contemporains une morale assez noble, issue principalement du stoïcisme et du cynisme ; il leur a prêché aussi une théologie assez élevée et assez pure, où entre un mélange d'éléments assez complexe. Mais il reste dans les discours de sa seconde manière bien des traits qui les apparentent à ceux de la première. Le philosophe, non seulement reste capable de virtuosité sophistique, mais en donne volontiers la preuve, tout en traitant des sujets plus substantiels. On en trouve maint exemple dans ceux de ces discours où il vise le plus haut, comme l'*Olympique* ou le *Borysthénitique*.

Au 11<sup>e</sup> siècle, le mouvement inauguré par Dion prend toute son ampleur. En Grèce propre, à Athènes, les étudiants se pressent aux leçons données par des maîtres qui enseignent dans les chaires publiques, qu'à partir du temps des Antonins le pouvoir impérial ou les autorités municipales ont commencé à créer, ou de ceux qui, moins favorisés, continuent à donner un enseignement privé. L'Asie mineure est folle d'éloquence ; les sophistes



les plus applaudis se gardent bien d'ailleurs de résider uniquement dans une ville ; ils parcourent le monde grec et romain tout entier, cherchant partout de nouveaux auditoires, de nouveaux succès. Plutarque et Lucien, qui valent mieux que de simples sophistes, mais qui ne s'en rattachent pas moins au mouvement sophistique, sont allés à Rome tous les deux ; Lucien a encore poussé jusque chez nous, jusqu'en Gaule, et il a pris plaisir à constater, comme déjà César, que les Gaulois étaient amoureux d'éloquence. Partout le sophiste qui arrivait précédé d'une réputation excitait la curiosité. La foule se pressait aux séances qu'il organisait ; il était assuré de rapporter de ses tournées mainte satisfaction de vanité, un profit matériel, et parfois des honneurs. C'est précisément par là que ce mouvement littéraire se rattache à la première sophistique, contemporaine de Socrate.

La plupart des discours des sophistes se sont perdus, et nous n'avons pas à le regretter. C'est ainsi qu'il ne nous reste à peu près rien de celui qui parmi eux atteignit probablement la gloire la plus haute, de cet Hérode Atticus, qui jouit d'une faveur si grande auprès des empereurs, et qui embellit Athènes, où il se plut à vivre, de beaux monuments. Mais il nous reste deux discours de Polémon, un sophiste asiatique dont la vogue ne fut guère moindre, et il nous reste l'œuvre à peu près complète d'Ælius Aristide, sur lequel M. André Boulanger a écrit récemment un bon livre. Il nous reste aussi les *Vies des Sophistes*, écrites au III<sup>e</sup> siècle par Philostrate, qui, sophiste lui-même, a été l'historien de la seconde sophistique et le panégyriste de ceux qui l'ont personnifiée. Il fait revivre pour nous les plus fameux orateurs de la période antonine et quelques-uns de leurs successeurs, comme Sénèque le Père nous a conservé le souvenir très vivant des écoles de rhétorique romaines. Nous possédons de plus les traités d'un assez grand nombre de rhéteurs, dont les théories méritent aussi d'être étudiées ; on devrait en examiner la filiation plus complètement et plus exactement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Grâce à ces divers documents, il est assez aisé de définir les traits généraux de la *seconde sophistique*.

Les défauts de cette école sont d'abord essentiellement ceux de cette rhétorique latine, que j'ai déjà caractérisés, d'après Sénèque le rhéteur, et ils y sont peut-être poussés encore plus loin. Ils peuvent se ramener tous à ce vice primordial, que l'éloquence, dans l'emploi qu'en font les sophistes, est le plus souvent affaire de pure virtuosité. Je dis le plus souvent, car les rhéteurs ne se sont cependant pas bornés exclusivement à faire parade de leur talent. On doit reconnaître que, si la grande activité politique



leur était interdite, il leur restait encore certaines occasions de reprendre contact avec la réalité. Si le régime impérial avait mis fin à l'intervention, dans le gouvernement général de la chose publique, d'hommes d'État indépendants, pareils à Démosthène et à ses rivaux, la vie municipale était toujours active dans les pays de langue grecque, et tout particulièrement en Asie mineure. Dans l'œuvre de Dion Chrysostome, on rencontre un petit groupe de discours qui rendent témoignage du rôle qu'il a joué comme magistrat dans sa patrie bithynienne, à Pruse, et notamment à propos d'une grande entreprise de travaux publics, qui avait pour objet de rajeunir la cité ; il n'en retira guère que des ennuis et des dépenses, car il était honnête homme. En second lieu, plus d'une fois, l'on peut même dire habituellement, quand une ville de quelque importance envoyait une ambassade à l'empereur, pour obtenir de lui quelque faveur, ou pour protester contre les rapines et la mauvaise administration d'un gouverneur, ce furent des sophistes qui furent choisis. Nous apprenons par Philostrate que Polémon, que je viens de nommer, et un autre maître de la parole, Scopélien, remplirent ainsi des légations, que leur confia la ville de Smyrne. Dion Chrysostome en avait rempli d'analogues, au nom de Pruse. Quand Hadrien célébra à Athènes l'inauguration de l'Olympieion, le temple magnifique, commencé longtemps avant lui, dont il assura l'achèvement, et qui était l'ornement de ces quartiers de l'est qui formèrent une nouvelle Athènes, comme le disait l'inscription de l'arc qu'il y avait élevé : *C'est ici la ville d'Hadrien, et non plus celle de Thésée*, il en fêta l'inauguration par une solennité magnifique (en 129). Ce fut le même Polémon qui fut alors chargé de prononcer le discours officiel. Mais, si les sophistes se sont mêlés de cette façon à la vie active, ils n'ont guère changé, en s'y mêlant, le caractère de leur éloquence. Ils sont demeurés des hommes d'école ; ils ont usé des mêmes procédés, pratiqué le même style, et l'on peut donc finalement leur reprocher sans injustice de n'avoir prétendu à rien de plus qu'à être des virtuoses de la parole, qui ont singulièrement abusé de leur étonnante virtuosité.

J'ai dit que cette *seconde sophistique* ne différait pas profondément de la rhétorique latine du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, elle-même issue d'ailleurs de l'application de méthodes helléniques. En l'appelant *seconde sophistique*, elle chercha cependant une origine plus lointaine. Elle releva, pour en faire de nouveau un terme d'honneur, cette qualification de sophiste, qui avait été glorieuse à l'origine, mais qui était tombée en décri à l'époque classique, depuis Socrate et Platon ; elle marqua l'intention de se rattacher

à cette première sophistique, et particulièrement à la tradition de Gorgias, — bien que Gorgias ne soit par lui-même appelé sophiste, mais ait pris le nom de rhéteur ; le fameux dialogue de Platon en est témoin.

Comme le rhéteur latin, le sophiste traite avant tout des sujets artificiels, et ces sujets sont de deux sortes : ce sont des thèses de droit (les *controversiae* de Sénèque) ; ce sont des thèmes empruntés à une situation historique connue (les *suasoriae* des Latins ; le terme qu'employaient les Grecs pour cette catégorie d'exercices était celui de *μελέται*, qui a précisément le sens d'*exercices*). On exploitait sans cesse, comme on peut s'y attendre, les guerres médiques, ou la guerre du Péloponèse, ou l'époque de Démosthène et de Philippe. Voici quelques exemples : délibération des Lacédémoniens après la victoire de Lysandre : que faut-il décider, au sujet des remparts d'Athènes ? — Démosthène nie avoir reçu les cinquante talents que Démade l'accuse de s'être appropriés. — Le père de Cynégire et celui de Callimaque réclament chacun pour son fils le prix de la vaillance. Ce dernier thème, sous sa double forme, a été traité par Polémon, dans les deux déclamations qui nous ont été conservées, et auxquelles nous reviendrons tout à l'heure.

Comment de tels sujets étaient ils compris et traités ? Comment se révélait la virtuosité des sophistes ? D'abord l'argumentation y était d'une subtilité extrême et recourait volontiers au paradoxe. L'absurde même n'effraie pas les sophistes ni leur auditoire, pourvu qu'il soit imprévu et ingénieux. Il ne s'agit nullement de démontrer rationnellement une thèse, à la justesse de laquelle l'auteur croirait, à tort ou à raison. Il s'agit de donner une apparence de consistance à une thèse qui, au contraire, est manifestement difficile, sinon impossible à défendre. L'affaire du sophiste est toujours, comme au temps de Socrate, de faire de la thèse la plus faible, la plus forte, τὸν ἤττω λόγον κρείττω ποιεῖν. Sinon, où serait le mérite ? Mais les sophistes de l'époque socratique, ceux dont s'est moqué Aristophane, en étaient encore à l'enfance de l'art, si l'on considère les raffinements dont étaient devenus capables ceux du II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Gymnastique qui n'était pas à la portée du premier venu, certes, mais déplorable gymnastique intellectuelle.

Quand le discours est un simple discours de parade, et que l'argumentation n'y est pas à sa place, le génie d'invention des sophistes fait appel à d'autres ressources. Ils fécondent et embellissent leur sujet, en y faisant entrer sans scrupules toutes sortes d'éléments étrangers, des récits, διήγηματα, tout d'abord, et

qu'ils introduisent le plus souvent sans aucune façon, par la plus simple des formules : βούλομαι ὑμῖν διηγήσασθαι, — je veux vous faire le récit de . . . ; tant ils sont sûrs de trouver bon accueil auprès de leur auditoire. La formule provient en dernière analyse de Démosthène ; mais je n'ai pas besoin de dire que chez lui elle est rare et mieux appliquée. Ces récits prennent assez souvent la forme de mythes, plus ou moins heureusement inspirés de Platon ou de Xénophon, très fréquemment de ce dernier, dont la manière est beaucoup plus à la portée d'esprits médiocres que celle de Platon. Une catégorie de morceaux à effet un peu différents, mais que le public adorait aussi, ce sont les *descriptions* (ἐκφράσεις), description d'une beauté de la nature, d'une œuvre d'art, d'un animal, d'une ville, d'une contrée, de tout ce qui peut se décrire, et qui a été mille fois décrit déjà ; car le sophiste ne recherche pas les sujets nouveaux ; il n'est jamais plus fier au contraire que s'il sait rajeunir le thème le plus ancien et le plus usé. Certains de ces sujets ont passé sans cesse de main en main, toujours identiques par le thème, variés, il faut le reconnaître avec une ingéniosité extraordinaire, qui nous paraît aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus mesquin et de plus frivole, et qui remplissait au contraire d'enthousiasme les auditeurs contemporains. Il n'y a pas un sophiste, je crois, qui n'ait recommencé la description du paon depuis que Dion Chrysostome avait fait applaudir la sienne, ou, par opposition, celle de la chouette. Il y a des morceaux de virtuosité de ce genre — je l'ai signalé l'autre jour, — jusque chez Clément d'Alexandrie.

Dans d'autres cas, c'est par l'abus du pathétique que le sophiste recherche les applaudissements. Certaines causes judiciaires semblent en provoquer tout naturellement l'emploi. On sait cependant combien l'éloquence classique, celle de Démosthène et de ses émules, a mis de sobriété à en user ; avec quel soin elle a évité tous les effets grossiers et déclamatoires. Les meilleurs d'entre les Latins, et Cicéron lui-même, n'ont pas eu tant de scrupule. Les sophistes étaient encore bien moins capables d'une sagesse aussi méritoire. Ils ont cédé sans résistance à la tentation, et dans le genre judiciaire, et dans beaucoup d'autres genres encore, par exemple, dans ce qu'ils ont appelé des *thrènes* ou des *monodies*, d'un nom emprunté à la poésie ; ce sont des lamentations oratoires sur un deuil ou sur quelque calamité : telle la *monodie* d'Aristide sur Smyrne, ou celle de Libanios sur Julien, ou celle d'Himérios sur son propre fils. Dans cette sorte de sujets, le style devient plus forcé encore que dans les autres ; et l'on y saisit sur le fait l'intention manifeste qu'ont eue souvent les



sophistes de rivaliser avec la poésie, qui, pendant la période impériale, n'a produit aucune œuvre digne de ce nom. L'éloquence en tenait la place.

Venons plus directement à la forme. Tous les sophistes font profession d'être des improvisateurs que rien n'arrête. Improvisateurs apparents, en fait, comme le sont presque tous les improvisateurs. On n'improvise guère en effet, le plus souvent, qu'au moyen de lieux communs, de morceaux à effet préparés d'avance, et de procédés qui permettent de les amener rapidement et de les relier au thème du moment. Philostrate est plein de dédain pour les sophistes qui ne sont pas capables de subir l'épreuve à laquelle la plupart s'exposaient de leur plein gré, dès leur premier contact avec un nouvel auditoire : demander à ce public d'indiquer le thème, n'importe lequel, et traiter ce thème immédiatement ou après une préparation de quelques minutes. Il pouvait y avoir assurément dans ce cas des sophistes malhonnêtes qui se procuraient la complicité d'un compère. Mais la plupart d'entre eux étaient certainement capables de réussir en jouant franc jeu, grâce à leurs dons naturels, à une facilité spontanée de la parole que les Hellènes et les Orientaux ont toujours possédée, et encore plus grâce à la préparation la plus savante et la plus obstinée. Philostrate, si sévère pour ceux qui ne savent que lire ou réciter ce qu'ils ont écrit, ne tarit pas d'éloges à propos de ceux qui sont capables d'un tour de force comme celui qu'il raconte : Un sophiste renommé, Alexandre Péloplaton, termine justement son discours au milieu de l'enthousiasme général, quand un grand personnage, qui s'était fait attendre, fait son entrée dans la salle. Au lieu de se dépitier d'avoir perdu un admirateur, le sophiste propose de traiter de nouveau le thème qu'il vient d'achever, sans que son second discours ait aucune ressemblance avec le premier. Il tient parole. Bien entendu, l'accomplissement de ces tours de force doit se faire avec aisance, sans la moindre apparence d'effort. Polémon souriait, en terminant une période, comme sourit le gymnaste qui vient de réussir un exercice périlleux.

Improvisateurs accomplis, les sophistes sont aussi de très savants ouvriers dans tous les artifices qui peuvent donner au style de l'éclat ou de l'harmonie. Si l'on consent à oublier un moment le principe de toute bonne rhétorique, que le style doit être l'expression juste du sentiment et de la pensée, si l'on ne considère plus les paroles que comme un moyen de charmer l'oreille et d'exciter l'imagination, si, dirais-je presque, on ose parler d'une *prose pure* comme on a parlé récemment de *poésie pure*,



on peut dire que les sophistes du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle de notre ère ont excellé dans leur art. Il faut lire les auteurs de traités de rhétorique pour voir avec quelle minutie tous les genres littéraires avaient été définis et classés par eux, et de la même manière toutes les variétés du style (ce qu'Hermogène appelle les *idées*), tous les procédés dont on peut user pour le rehausser, figures de mots ou de pensée, et quelle culture raffinée devait avoir reçue l'orateur qui voulait répondre pleinement aux exigences d'un public lui-même aussi savamment préparé.

Je voudrais, avant de terminer, vous donner l'impression plus concrète de la manière sophistique, en vous lisant au moins une de ces pages à effet, qui ont soulevé tant d'admiration, dans le milieu que je viens de décrire, et qui nous paraissent aujourd'hui dépasser les bornes du ridicule. Je la prendrai chez Polémon. J'ai déjà indiqué brièvement le thème des deux déclamations de lui qui sont parvenues jusqu'à nous. Le voici, intégralement : Une loi d'Athènes (je dis en passant que les lois où les sophistes prennent leur point de départ sont d'ailleurs souvent fictives elles-mêmes), établissait que le père de celui qui était mort le plus vaillamment à la guerre en prononçait l'oraison funèbre. Le père de Cynégire et le père de Callimaque se disputent cet honneur. Cynégire est le frère d'Eschyle dont tout le monde connaît l'action héroïque ; Callimaque est le général qui ne montra pas une moindre vaillance. Voici un extrait du discours prêté au père de Callimaque. Le corps, percé de traits, était resté, disait-on, immobile au milieu de la mêlée, étayé par les traits et les piques qui l'avaient frappé. Beau motif pour une description sophistique. Écoutez Polémon : « Callimaque, mourant au combat comme un soldat défenseur de sa patrie, fit entrer son corps dans l'immortalité avec l'attitude qu'il avait prise ; ce corps tint la promesse qu'il avait faite à son âme. O la sublime attitude ! Quel héros que celui qui semble avoir la même âme que la terre qu'il défend ! Que celui que sa vaillance y enracine ! O Callimaque, arbre de Marathon !... Vivant encore, il restait redoutable à l'ennemi, et, insatiable de vaillance, il se tenait droit, criant : « Esclaves barbares de Darius, ce ne sont point ici les Scythes, ni le Danube, mais l'Attique. Je me dresse par le sol de l'Attique, et j'attends qui veut mourir le premier. Frappé de mille traits, qui me font comme une couronne de fleurs, je dis : « Frappez, ne m'épargnez pas ? Qu'attendez-vous ? Je réclame vos traits, tant qu'il reste sur mon corps une place intacte... » Puis, quand chaque guerrier a vidé sur lui son carquois, Callimaque se dit à lui-même, en triomphateur : « J'ai dépouillé l'Asie », et il crie à ses cama-

rades : « Foncez sur eux, pas de quartier ; ils n'ont plus de flèches, je les ai désarmés. »

Il ne faut pas oublier, quand on trouve quelques défauts assez graves dans l'éloquence des Pères de l'Eglise, ni quand on admire par quelles qualités éminentes ils les rachètent, qu'ils ont été élevés dans l'admiration de cette fausse grandeur, de ce style ampoulé, de ce pathétique saugrenu. Polémon est sans doute le pire représentant de cette éloquence viciée ; et je ne sais si Basile, Grégoire, ou Chrysostome l'avaient lu. Mais ils avaient certainement lu dans leur jeunesse Aristide, qui demeurait le plus grand nom de l'éloquence d'apparat depuis Isocrate, et l'art d'Aristide a le même vice fondamental que celui de Polémon : c'est un art d'école, un art de virtuose, sans attache avec la nature et avec la vie.

(A suivre.)

---

# Les années 1827-1828 en France et au dehors

Cours de M. F. BALDENSPERGER

*Professeur à la Sorbonne.*

---

## II

### Les nouveaux contacts de société.

C'est, nous l'avons dit, un véritable ralliement des divers éléments de la nation qui marque ces années 1827-1828, au point de vue intellectuel comme en d'autres matières, et qui succède à une sorte de dépression dont 1815 était une cause très suffisante, atteignant d'une façon plus ou moins continue toutes les valeurs de la France.

D'où vient ce renouveau ? Qui saura jamais à quelles causes obéit une collectivité en apparence soumise aux mêmes conditions, et qui cependant se trouve à certains moments déprimée ou confiante, sans que rien d'essentiel paraisse changé ? On a parlé, à propos de cette modification des éléments français vers 1827, de la « force renaissante du siècle », et c'est une autre façon d'expliquer — ou de ne pas expliquer — ce mystère dont la sociologie ne rend guère compte. Il est certain, comme le président Dupin, un statisticien, le remarquait il y a un siècle, qu'après 1825, les éléments qui composaient la nation française se divisaient en deux groupes qui n'étaient plus désormais en équilibre : ceux qui avaient traversé la Révolution avec l'Empire, et ceux, beaucoup plus nombreux, qui reprenaient l'existence sur nouveaux frais et pouvaient oublier la dureté de ces temps pour n'en plus retenir que les valeurs de légende et d'héroïsme.

D'autre part, il est visible que les conditions générales pour la France se montraient favorables ; l'année 1826 avait été, en particulier, marquée par une récolte abondante. Et, d'autre

part, le fait qu'un ministre libéral comme Canning avait, dans une certaine mesure, donné une orientation nouvelle à la politique européenne faisait bien sentir à la vaincue de Waterloo que le régime de la Sainte-Alliance en avait dans l'aile.

Voilà en quelques mots certaines raisons qui expliquent cette sorte de retour de confiance, manifesté dès 1827, succédant à une dépression que l'on a appelée le « mal du siècle », qui n'est pas en somme une maladie continue à travers le romantisme, mais dont il est nécessaire de se rappeler le signalement, pour comprendre le renouveau partiel qui a suivi, sans abolir entièrement les effets de la crise morale. Nous avons là-dessus un témoignage extrêmement émouvant, celui d'un homme qui a donné son nom à un amphithéâtre de la Sorbonne pour des raisons qui ne furent pas toutes des raisons littéraires, Edgar Quinet. Il observe que, pendant sa jeunesse, malgré les efforts de rajeunissement qui se produisent de toutes parts, chacun dans le monde intellectuel se sentait *seul*, sans contact, sans horizon. Il n'est, par exemple, dans sa Bresse natale, pas très loin du Mâconnais où Lamartine a déjà écrit, et il confesse son désarroi :

Je me voyais seul, sans guide, sans modèle que je voulusse suivre. Tout était obstacle... Si l'on veut comprendre le délaissement d'un pauvre esprit tel que le mien, à ce premier réveil, il faut se représenter qu'aucune des traces qui ont été imprimées par notre génération sur le monde moral n'était alors visible. Cette génération qui devait renouveler tant d'idées, tant d'opinions, et la langue même, n'avait encore rien produit...

De quelque côté que je voulusse tourner mes yeux, je trouvais à l'horizon un grand vide ; je sentais ce vide dans la poésie, dans l'histoire, dans la philosophie, en toutes choses ; j'en souffrais parce que j'étais incapable de le combler, et je ne savais pas que d'autres esprits souffraient du même mal... La France ressemblait à la terre au sortir d'un long hiver dans les premiers jours de mars. Pas une feuille, pas une fleur... mais le laboureur a le sûr pressentiment que le blé va lever.

Or, il y avait eu déjà des tentatives pour donner une expression à ces tendances plus confiantes d'une génération qui n'avait pas encore trouvé ses répondants. Un premier symptôme, très curieux à enregistrer, c'est celui que nous donnent les chiffres de la production en librairie. Ce n'est pas toujours, évidemment, une production excellente et parfaite, mais l'effort intellectuel dans les temps modernes se manifeste par la lettre imprimée : et la statistique, dès lors, est utile à consulter.

En 1814, on a publié en France moins de 1.000 volumes, 979 volumes exactement, alors que l'Allemagne en produisait 2.529 ; en 1820, la France publiait 2.465 volumes en face de 3.959 en Allemagne. En 1826, ce chiffre était doublé en France : 4.347, dépassant cette année la production allemande.



Les périodiques sont, de même, une sorte de moyen de liaison. Le chiffre de 45 journaux ou périodiques publiés en 1812 à Paris passe à 179 en 1826, et pour l'année vers laquelle nous nous acheminons, 1829, il y en aura 309, dont 60 périodiques littéraires.

Les chiffres, on l'a dit, ne dirigent pas le monde, mais ils aident à comprendre comment va le monde.

Ces nombres sont, parmi d'autres, un indice de ce qui, en 1827, fait partie du renouvellement de l'esprit national d'abord, puis du renouvellement d'esprit de cette jeune génération et des conditions mêmes dans lesquelles la littérature peut se manifester.

Et voici un premier fait, en 1827 : expression pathétique, comme la France dans son histoire en trouve assez souvent, où des apparences d'atonie, de lassitude, un dessèchement de surface, sont, tout d'un coup, démentis par l'accueil vibrant fait à une œuvre littéraire évocatrice d'un passé qui n'est pas mort, d'une tradition de vaillance, ou de courage ou de dignité.

Au commencement de l'année 1827, donc, un scandale :

L'ambassade d'Autriche, qui donne une de ces soirées si courues de la société parisienne, a refusé de faire appeler les généraux et les maréchaux de l'Empire par les titres que l'empereur leur avait attribués. On s'appelle le duc de Dalmatie ou le duc de Trévis, mais les huissiers de l'ambassade refusent de prononcer ces mots.

C'est le moment où Victor Hugo, qui jusque-là est légitimiste sans doute, qui a été protégé par Louis XVIII et Charles X, qui émarge aux fonds des libéralités royales, mais qui se souvient que son père s'appelle Léopold, comte Hugo, prend la plume pour écrire l'*Ode à la Colonne*. Ce jour de février 1827, Hugo a marqué à la fois qu'il n'était plus d'accord avec les principes légitimistes — son seul tort fut d'accepter pendant quelque temps la pension fournie par cette légitimité même — et que, vis-à-vis de la génération nouvelle, il représentait désormais l'acceptation, et l'acceptation véhémement, des titres de noblesse qui semblaient véritablement inscrits dans les fastes de l'histoire de France.

Cette *Ode à la Colonne* fait partie des *Odes et Ballades*. Elle a été presque aussitôt suivie d'une deuxième édition ; c'est dire qu'elle eut un retentissement immédiat. Le poète s'adressait à la Colonne de la place Vendôme, faite avec des canons pris à l'ennemi, dont la Restauration à un certain moment avait voulu se débarrasser : mais il avait fallu la relever après un commencement d'exécution ; Hugo s'indigne :

A quoi pense-t-il donc, l'étranger qui nous brave ?  
N'avions-nous pas hier l'Europe pour esclave ?...

Et il continue avec cette véhémence, cette sonorité que nous lui connaissons ; c'était le coup de clairon qu'il fallait pour rallier une génération qui n'admettait pas tout de même que tant d'efforts, que tant de sang versé, fussent considérés comme néant :

Non, frères ! non, Français de cet âge d'attente !  
 Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.  
 Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux,  
 Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,  
 Garder de tout affront, jalouses sentinelles,  
 Les armes de nos aïeux !

Vous devinez que, jetée dans l'émoi qu'avait suscité une mesure tout à fait concertée de l'ambassade d'Autriche, une pièce comme celle-là devait avoir un grand retentissement ; elle aidait à promouvoir son auteur à la dignité, dont il rêvait déjà, à'être le chef de la jeune génération.

Il est assez significatif que cette belle période de 1827-1828 dont nous nous occupons, qui commence par l'*Ode à la Colonne*, se termine par une manifestation exactement pareille, quoique moins véhémente, moins littéraire, dirigée contre un auteur qu'on aimait pourtant chez nous, contre Sir Walter Scott, l'enchanteur de millions de lecteurs, le conteur de milliers d'aventures et d'histoires, qu'on avait acclamé à Paris, en 1826, que même les dames de la Halle étaient allées complimenter sur son génie, lorsqu'il était venu en France se documenter pour son *Histoire de Napoléon* : celle-ci, publiée en 1827, rappela les mauvais jours de l'incompatibilité franco-britannique, c'est-à-dire que Napoléon, c'était Robespierre à cheval ; c'était l'ogre corse, le monstre dont il paraissait même, si on le pouvait, qu'il fallait supprimer le souvenir.

Or Louis Bonaparte, un des frères de Napoléon, qui, avec son frère Lucien, était le littérateur de la famille, publia, en 1828, une *Réponse à Sir Waller Scott sur son Histoire de Napoléon*.

Vous voyez donc des phénomènes de même nature qui marquent une sorte de redressement et de désir de se souvenir, tout de même, d'un passé assez récent : c'est dire que, intellectuellement, se trouvaient répudiés l'esprit de la Sainte-Alliance et les exagérations de la Restauration, prétendant que rien ne fût gardé et maintenu des conquêtes d'après 1789.

\* \*

Il y eut un autre ralliement : dans une littérature comme la littérature française, où presque toujours l'élément de société vient jouer un rôle, il s'est trouvé que les jeunes écrivains, qui

étaient assez dispersés, sans lien assuré avec les générations antérieures, sans contact réel avec la bonne société, furent amenés peu à peu, par des rencontres de salons ou d'ateliers, mais d'abord par une vie de salon qui prend un caractère nouveau, à se retrouver comme des hommes qui appartiennent au même monde, et qui peuvent intéresser non seulement leurs confrères du monde artiste, mais le monde sans précat, les gens du monde, aux curiosités intellectuelles et artistiques, dont, quelque temps, la bonne société s'était tenue assez écartée.

Nous savons qu'après 1815, en effet, les salons avaient été avant tout des salons de partis ; que chez M<sup>me</sup> de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, par exemple, on tâchait naturellement de trouver des partisans au duc de Richelieu ; qu'ailleurs, c'était le centre gauche, et ailleurs la gauche libérale, qui avaient des répondants dans le monde.

Maintenant, nous allons voir peu à peu revenir la vraie tradition française, celle qui suppose qu'une trêve des partis doit être l'enjeu même de la vie des salons. Sans doute, il ne s'agissait pas pour la France de 1827 de revenir aux anciennes habitudes salonnières. Dans d'autres siècles, on avait plus de loisirs ; on était davantage rompu à la pratique de la conversation au xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles. Il est inutile de rappeler que c'est la société des Précieuses qui a été le premier organisme, en quelque sorte, de la sociabilité de la grande bourgeoisie et de la petite noblesse, alors que la vie de société était réservée jusque-là aux alentours de la cour, et qu'au xviii<sup>e</sup> siècle, les philosophes étaient trop heureux de trouver une sorte de résonance supplémentaire pour leurs idées chez M<sup>me</sup> Du Deffand ou chez M<sup>me</sup> Geoffrin, chez M<sup>me</sup> Necker ou chez le baron d'Holbach.

La sociabilité de 1827 est d'autre nature. Elle prend de bonne heure un caractère de « chapelle » qui a été, d'ailleurs, signalé. Sainte-Beuve, laissant paraître le fond de sa pensée dans une revue étrangère (c'était le péché mignon du grand critique d'énoncer à Paris des choses que tout le monde lisait, et de dire à Lausanne, à Augsbourg ou ailleurs, certaines petites malices qu'il ne tenait pas à publier en France), fera observer que la plupart des salons, après 1830 et immédiatement avant, étaient surtout des salons faits pour le culte d'un grand homme. Alors qu'au xviii<sup>e</sup> siècle on causait librement chez M<sup>me</sup> Necker sans se soucier de M. Necker (qui, le plus souvent, n'était pas là), et sans mettre l'abbé Galiani ou Buffon au pinacle ; alors que, dans la plupart des salons du xvii<sup>e</sup> siècle, il y avait une sorte d'égalité entre les partenaires, il est très exact, comme Sainte-

Beuve le remarque, que les salons du XIX<sup>e</sup> siècle avaient un peu un style de chapelle ; l'observation porte d'abord sur celui de M<sup>me</sup> Récamier — qui se trouvait dans un ancien couvent — mais la remarque vaut pour les autres. Et Sainte-Beuve faisait la revue des salons qu'il avait connus : chez M<sup>me</sup> Récamier, on pratiquait le culte de Chateaubriand ; chez M<sup>me</sup> de Castellane, le culte du comte Molé ; chez la princesse Liévin, celui de Guizot ; chez Lamartine, c'est le culte de Lamartine lui-même. Et chez M<sup>me</sup> de Girardin, ce sera le culte du journal *la Presse*. Il y avait ainsi une sorte d'adoration organisée, faisant différer cette sociabilité du XIX<sup>e</sup> siècle de celle que l'on avait pratiquée auparavant, et qui était évidemment plus libre et plus franche.

Or, c'est vers 1827 que s'ouvrent un certain nombre de salons, qui vont succéder à des refuges désuets, que Balzac appellera des *Cabinets des antiques*, salons normaux de toute la première période de la Restauration : justement, en 1826, on a l'air de signifier leur congé à ces abris un peu surannés de l'aristocratie ou de l'émigration rentrée.

Il a paru, en effet, en l'année 1826, une certaine *Biographie des dames de la Cour et du Faubourg Saint-Germain*, « par un valet de chambre congédié » ; l'auteur fait remarquer que ces milieux constituaient un monde différent des autres, avec une certaine futilité qui se prend pour de la gravité, puisqu'on y parle des affaires de l'État, mais que l'ancienne raison d'être des salons a disparu, et qu'alors ce sont des corps sans âme que ces réunions auxquelles manque leur vraie raison d'être.

Il n'y a plus l'*âme du rond*, comme disaient M<sup>me</sup> de Sévigné ou M<sup>me</sup> de Lafayette ; il n'y a plus qu'apparence de la vie solennelle. L'auteur examine les salons de la vicomtesse d'Agoult et de la comtesse du Cayla, de la baronne Dupuytren et de M<sup>me</sup> Franchet d'Esperey, de la comtesse d'Hautefort et de la duchesse de Broglie. Il a l'air de dire : là-dedans, il n'y a pas de palpitation véritable de la vie ; on parle suivant les préséances ; on s'intéresse aux faits et aux propos qui concernent la cour, laquelle est une chose assez artificielle ; on a l'impression qu'à tout cela devaient succéder, en effet, de nouvelles formes de mondanité.

Et précisément, c'est d'abord pour des raisons qui ne sont pas toutes littéraires, que 1827 et 1828 vont permettre à des maîtresses de maison plus ou moins ingénieuses de mettre au contact — ce qui n'est pas toujours facile — la jeune génération et quelques aînés qui méritent tout de même de ne pas être tout à fait oubliés.

Ce n'est pas chose facile, et je crois que le temps présent nous



en donne le témoignage : un certain désaccord, surtout après un fait comme la guerre, a vite fait de séparer deux générations et de créer un abîme encore plus considérable dans le monde littéraire. Je songe au livre émouvant de Tourguenev, *Père et fils*. C'est un thème toujours renaissant que ce dissentiment, parce que quelque chose a passé entre eux, entre aînés et cadets qui pourraient se considérer comme la suite les uns des autres. En littérature, une telle rupture est encore plus marquée. Lorsqu'un grand renouvellement s'opère, comme aux temps présents, il est assez difficile de faire admettre à ceux qui n'ont pas 25 ans, que ceux qui ont plus de 40 ans ne sont pas de purs idiots, et que le caractère fossile ne commence pas à la 50<sup>e</sup> année ; de même, il est assez difficile de faire comprendre à ceux qui avaient 20 ans il y a 35 ans, que les jeunes gens sont mieux qu'une bande d'arrivistes impénitents et d'ambitieux plus ou moins adroits. Et ainsi, ce que pourraient apprendre les uns et les autres par un contact normal est parfaitement manqué.

Or, il me semble qu'en 1827 et 1828, grâce à quelques coups d'état de maîtresses de maison, il s'est trouvé que quelques grands devanciers — et je nommerai tout de suite Chateaubriand, Charles Nodier, Sénancour, Benjamin Constant — ont repris contact avec la jeune génération, l'ont empêchée peut-être de dérailler, car ils représentaient tout de même une certaine expérience et des conditions de permanence et de durée : inversement, les jeunes leur ont enseigné que la littérature « romantique » dont ils s'autorisaient n'était pas, comme on le prétendait, une littérature *frénétique*, une littérature d'horreur et de confus mystères.

La littérature française ayant toujours eu à compter avec ce caractère de sociabilité qui est une de ses particularités, il convient de signaler ces lieux de réunion qui tiennent dans l'histoire littéraire de cette époque-là une place très importante.

D'abord, il y a les salons qui existaient déjà mais qui se trouvent précisément renouvelés par les circonstances, et c'est le cas en particulier du salon de M<sup>me</sup> Récamier.

Cette charmante femme s'était installée à l'Abbaye-aux-Bois depuis plusieurs années. Il s'est trouvé qu'en 1826, elle a eu simplement (ce n'est pas bien extraordinaire, tout en étant assez grave) l'occasion de changer d'appartement. Elle a quitté son troisième étage avec ses deux pièces carrelées, séparées par un sombre corridor, deux petites pièces où on aurait eu du mal même à caser tous les biographes de M<sup>me</sup> Récamier ; ces deux chambres où tenait très peu de monde, et où se donnaient des réunions qu'on pourrait presque qualifier de prolongement de Lyon, sa ville

natale. Ces petites chambres faites pour l'intimité, elle les a changées pour un appartement plus grand, au premier étage : et, par la force des choses, cette question purement « locative » a donné au salon Récamier des moyens d'action qu'il ne possédait pas. On y a invité en plus grand nombre, on y a fait des lectures, d'abord celles des passionnants *Mémoires d'outré-lombe* ; on y a même lu le *Moïse* de Chateaubriand, ce qui était beaucoup moins drôle, et les jeunes ont été invités à y amener leurs amis. Ces hommes arrivaient peut-être à leur corps défendant, et, par exemple, Mérimée n'avait jamais pardonné à J.-J. Ampère de l'avoir conduit en ce logis où il s'ennuyait, parce qu'il estimait que tout y était trop réglé.

On disait que le salon de M<sup>me</sup> Récamier était une monarchie parce qu'il y régnait un roi qui était Chateaubriand, et un rite qui consistait, lorsqu'on faisait des lectures et qu'on démontrait la grandeur du maître du logis, à former quatre ou cinq groupes de cinq à six fauteuils, où les dames s'asseyaient, les hommes restant debout, et l'on ne passait d'un groupe à l'autre que si la maîtresse de maison servait d'introductrice entre l'un et l'autre. Tout cela se célébrait dans une demi-obscurité, avec une haute dose de ritualisme et d'affectation, mais c'était le péché mignon de la maîtresse du logis, qui avait bien d'autres qualités à mettre en avant, et avant tout cette qualité qui consiste à atténuer les heurts, à arrondir les angles, et à faire que des gens étaient tout étonnés de se trouver côte à côte. M<sup>me</sup> Récamier avait excellé dans cet art sous le Consulat, alors que les ci-devants et les révolutionnaires avaient beaucoup de mal à s'entendre. Aussi Sainte-Beuve dira d'elle :

L'esprit de parti alors dans sa violence, quand elle commence à recevoir, était par elle désarmé ; elle savait adoucir les aspérités, elle ôtait la rudesse, et vous inoculait l'indulgence. Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût fait rencontrer chez elle ces hommes et les eût conciliés ; elle avait une médiation élémentaire.

C'est par une telle influence, continue Sainte-Beuve, que la société devient société autant que possible et qu'elle acquiert tout son éclat et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une femme, sans sortir de sa sphère, fait une œuvre de civilisation au plus haut degré.

Voilà un grand éloge : le plus grand sans doute qu'on puisse faire d'une mondaine déterminée comme celle-ci. Sainte Beuve lui-même sera de ceux que M<sup>me</sup> Récamier attirera dans son orbite et à ses réceptions, qui avaient lieu de quatre à six dans ce fameux salon orné d'une buste style Empire et de paravents Louis XV. Ce salon, qui ne brillait en rien par la somptuosité, était devenu peu à peu un centre de rencontre entre ce que Chateaubriand et son groupe pouvaient représenter et l'impétuo-

sité des jeunes. Il signifiait, en somme, une génération qui avait traversé la Révolution et l'Empire, et par conséquent, marqué un approfondissement de la conscience nationale, l'idée qu'il fallait à toute force sauver la maison et ne pas considérer que des fluctuations comme celles-là doivent rompre le fil continu de l'histoire de France. On y rencontrait des hommes comme Ballanche, qui tâchait de trouver dans le système catholique l'esprit plutôt que le dogme, comme Benjamin Constant (lorsque ses soucis parlementaires lui en laissaient le temps) qui représentait le libéralisme constitutionnel ; des savants comme Ampère, qui représentaient les éléments de la tradition, de la stabilité, en face de tout ce que la jeune génération pouvait avoir d'impétuosité. C'est là que Chateaubriand, de plus en plus assidu auprès de M<sup>me</sup> Récamier, quand M<sup>me</sup> de Duras, qui devait mourir en 1828, disparut de sa vie, eut ses grandes colères contre le régime de Charles X lorsque son ami Hyde de Neuville fut rayé en mai 1827 du tableau des ambassadeurs ; Chateaubriand, une fois de plus, fit la prédiction, qu'il était vraiment assez aisé de formuler, que le régime *ultra*-bourbonien en avait dans l'aile. C'est là aussi que Lamartine fut introduit et assez sévèrement jugé par Chateaubriand, laissant tomber une formule dédaigneuse pour le charmant poète, « un grand dadais ». C'est là que le jeune Jean-Jacques Ampère depuis 1820 déjà, Latouche, Mérimée, Delécluze, la triomphante Delphine Gay qui devait devenir M<sup>me</sup> de Girardin, des professeurs comme Villemain, Guizot, Saint-Marc-Girardin, qui avaient rallié la jeunesse libérale, amenèrent eux aussi une note nouvelle.

Et dans tout cela, il est permis de voir ce qui s'était produit vers 1760, ou jadis autour des Valois : une sorte de mainmise, plus ou moins déguisée et parfaitement normale, de l'esprit de société sur une littérature qui aurait pu être indifférente à ses exigences, mais qui, voulant être comprise de tout le monde, a montré des sentiments humains, et nullement des états d'âme d'anachorètes ; il y a eu un assouplissement, une sorte d'annexion à la formule collective et à l'humanité vivant en société.

Voici, dans un autre quartier de Paris, Charles Nodier : les soirées de l'Arsenal, le dimanche, étaient déjà célèbres avant 1827, mais prennent à ce moment-là un regain de faveur. Constatons surtout ici le désir de « faire de la littérature » et d'intéresser de plus en plus aux choses de l'esprit des gens qui, en somme, en vivaient déjà : le salon de l'Arsenal est beaucoup plus que celui de M<sup>me</sup> Récamier un salon de gens de lettres et d'artistes, de professionnels, pourrait-on dire. Nous savons que Nodier avait été



nommé bibliothécaire par Monsieur, frère du roi, devenu Charles X, et qu'en cette qualité il est allé s'installer au vieil Arsenal de Sully. L'exposition de l'été dernier a permis de pénétrer dans des appartements qui jusque-là n'avaient pas été ouverts au public. C'étaient des boiseries Louis XV qui décoraient ces pièces ; le mobilier, très simple, consistait en des fauteuils rouges qui suffisaient à asseoir douze personnes, les autres restant debout. Nodier lui-même était l'animateur de son salon ; lorsqu'on le voyait s'adosser à la cheminée avec son sourire caractéristique de Franc-Comtois malin et bavard, on savait qu'il allait raconter une histoire. Dumas a dit de lui : « Nodier, c'était à la fois Walter Scott et Perrault, la mémoire en lutte avec l'imagination. » L'imagination, c'était ce qui lui permettait de raconter qu'il avait été guillotiné un certain nombre de fois et Henri Heine dira plus tard : « Il n'est dès lors pas étonnant qu'il ait perdu la tête. » On l'écoutait raconter ses aventures : il avait comploté contre Napoléon et connu le secret de bien des conjurations ; il y avait tous les éléments sentimentaux de sa vie qui le rattachaient au xvii<sup>e</sup> siècle par un esprit assez malicieux. En même temps, sa ferveur philologique faisait de lui un linguiste de premier ordre. Lui qui a été un des patrons du romantisme par ses romans, par les traductions qu'il a faites de certaines œuvres étrangères, il a toujours tenu à ce que toute innovation s'accomplît dans une bonne et claire langue française. Or, il y avait quelque danger, en 1827, que le romantisme devînt non seulement ce qu'il devait être : une réforme en matière de style et de la langue, mais un bouleversement de nos habitudes de vocabulaire et de linguistique. Avec Nodier, on était sûr de rester dans la bonne tradition lexicographique tout en s'écartant d'un académisme figé.

Les aventures de l'Arsenal ont été souvent racontées par la fille de Nodier : elle a rappelé dans un livre charmant, ce qui se déroulait dans le salon paternel. On y recevait le dimanche après-midi. Il faut dire que l'Arsenal était très loin, mais en 1827 et 1828 on a vu cette chose inouïe dans Paris : cent nouveaux omnibus, lancés dans les rues de la capitale. La distance semblait dès lors atténuée, on pouvait aller plus facilement à l'île de Louviers voir trembler les peupliers sous les fenêtres de Nodier. Après que le maître de céans avait raconté lui-même ses intarissables histoires, on installait des tables de jeux pour les uns, quelqu'un se mettait au piano pour faire danser les autres ; cela durait comme cela jusqu'au matin, comme l'ont rappelé des vers célèbres d'Alfred de Musset.



Gais comme l'oiseau sur la branche,  
 Le dimanche,  
 Nous rendions parfois matinal  
 L'Arsenal.

Ce salon de Nodier a permis aux jeunes groupes de littérateurs, de musiciens, de sociologues, de prendre contact, d'abord dans l'intérieur même de cette génération qui risquait d'avoir des efforts sans cohésion ; ensuite il leur a permis de se rattacher à cette individualité artistique de Nodier, qui n'avait pas de doctrine caractérisée, mais s'adaptait aux exigences du moment. Ce qui, à vrai dire, lui importait, c'était de faire une littérature « actuelle » : c'était son principal point de vue. Ce sera à son lit de mort celui de Moréas qui disait à Barrès : « Romantique, classique, tout cela c'est niaiserie ; il faut avant tout faire de la bonne littérature. » Nodier était assez dans ces idées-là. Il savait bien que la Révolution avait modifié la composition du public, et, par conséquent, il lui semblait qu'il fallait, avant tout, être de son temps, s'adapter à des curiosités qui pouvaient être considérées comme téméraires par les représentants du temps passé, mais qui, peu à peu, seraient intégrées dans la trame nouvelle d'une vieille tradition.

Chez lui se sont rencontrés tous les hommes qui comptent dans cette jeune génération. La fille de Nodier nous a raconté comment elle a introduit Alexandre Dumas dans la maison. C'était un des plus véhéments, un de ceux qui faisaient le mieux écho à la prolixité de conteur du maître de céans. On nous dit, ce qui n'est pas sans intérêt de la part de quelqu'un qui avait un grand-père de sang mêlé, qu'une force irrésistible transportait Dumas sous l'action du clair de lune, qu'il avait des réactions extraordinaires lorsque la soirée se prolongeait et que l'astre nocturne commençait à jouer dans l'appartement de l'Arsenal : c'est presque une outrance de « primitif » qui se fera jour chez cet extraordinaire narrateur.

En 1828, M<sup>lle</sup> Nodier se fiance ; en 1829, Nodier vendra sa bibliothèque, et une partie de son activité littéraire en souffrira. Cependant l'Arsenal est resté le même au delà de ces années : le lieu très cher de réunions où une génération déjà grandissante, celle de Nerval et de Gautier, trouvera accès à son tour, un centre de ralliement excellent, un terrain d'entente de premier ordre.

Viennent maintenant des salons moins connus, qui ont eu une très grande influence parce qu'ils ont permis à des éléments français et étrangers, en même temps que littéraires et mondains, de se rencontrer.

Le baron Gérard, premier peintre du roi, habitait à ce moment-là en face de Saint-Germain-des-Prés, au n° 6 de la rue du même nom. Pendant 25 ans, il a reçu le mercredi, et on prétend que les fidèles de ce salon étaient tellement habitués à s'y rendre qu'un certain mercredi encore ils allèrent y frapper comme de coutume. Le valet de chambre leur lit : « Monsieur le baron est mort. » Il s'était trouvé, en effet, cette circonstance malheureuse qui empêchait le maître de recevoir désormais, comme il l'avait fait pendant trente-cinq ans : étrangers qui avaient une lettre d'introduction, un mot de leur ambassadeur, personnalités officielles, représentants d'une tendance d'art nouvelle ou ancienne, hommes d'action, maîtres de la science, se trouvèrent côte à côte chez lui. Après minuit, lorsque le gros des invités avait disparu, les intimes formaient un cercle plus serré, et alors on se racontait des histoires, des histoires dont Balzac, plus tard, a fait parfois les frais, car les « conversations entre onze heures et minuit » se font juste au moment où quelqu'un qui n'est pas initié tout à fait prend le dé de la conversation.

C'est là qu'on voit des auteurs comme Stendhal, ou Victor Jacquemont qui allait partir pour sa grande exploration dans les Indes ; on y voit le chevalier Sgricci, Italien qui a improvisé entre autres un *Cromwell* : on lui donnait des thèmes et il bâtissait des œuvres en imaginant immédiatement les répliques des protagonistes. L'Allemagne était représentée par Humboldt, le naturaliste, et par ce singulier personnage dont nous connaissons désormais la destinée bizarre, le D<sup>r</sup> Korff, qui a fait beaucoup pour initier la jeune génération française aux mystères des *Contes d'Hoffmann*, ayant été lui-même un familier de l'auteur des *Contes fantastiques* et pratiqué à Berlin l'hospitalité de cette cave fameuse, où Hoffmann et ses amis se donnaient à plaisir la chair de poule par un occultisme ingénieux.

Korff a été très goûté de la société française, et Balzac nous le présente, sous un nom supposé, dans son dialogue des *Martyrs ignorés*, comme quelqu'un qui précisément se fait le défenseur d'une « quatrième dimension » en littérature : tout n'est pas explicable, dit-il, par la raison raisonnante, on peut produire des effets singuliers d'hypnose, de télépathie, de transport des volontés : tout ce qui, dans les *Contes fantastiques*, incorporait des valeurs nouvelles au vieux rationalisme courant.

Il y a ensuite chez le baron Gérard des musiciens comme Rossini, qui demeure faubourg Montmartre, qui reçoit peu chez lui, mais qui se dérange pour aller chez un tel amphitryon. On y voit un jeune Marseillais, Thiers, qui y fait ses premières armes.

Cuvier, le grand naturaliste, reçoit au Jardin du Roi, et c'est bien loin aussi. Le maître du logis était à ce moment un gros personnage, assez susceptible de cumuler des charges lucratives, mais il était le représentant par excellence (en attendant que Geoffroy-Saint-Hilaire le découronnât), de la science biologique et naturaliste. Il y avait chez lui un va-et-vient continu de notables étrangers, de travailleurs, de littérateurs : ceux-ci, dans la mesure où ils prennent contact avec d'autres éléments, atténuent cette sorte d'égoïsme qui leur fait croire que le monde ne s'explique que par des mots habilement groupés.

Cuvier avait autour de lui une famille assez limitée. Sa nièce, qui meurt sur ces entrefaites, a été un personnage tout à fait gracieux, dont la jeune littérature nous a, à plusieurs reprises, conservé le souvenir.

\* .

Voilà une statistique rapide des éléments de mondanité que la jeune littérature pouvait pratiquer : et ceci, encore une fois, est assez important, parce qu'à défaut de ces terrains de rencontre, d'abord les personnages qui pouvaient se rappeler au souvenir des jeunes littérateurs auraient manqué tout à fait d'écho, et ensuite se serait prolongée cette sorte de solitude, qui avait caractérisé en somme une période de la littérature restée, sauf pour le lyrisme, assez longtemps stérile.

Ces aînés de la littérature, il faut que nous les caractérisions de plus près : ce sont eux, Chateaubriand, Nodier, Benjamin Constant, Senancour, Ballanche, qui ont permis à la jeune littérature romantique de rentrer, si l'on peut dire, dans une certaine tradition ; elle connaîtra assurément, plus tard, des soubressauts singuliers au point d'être déconcertante, surtout dans les exagérations qui se pratiquent après 1835 et 1836, mais elle est tout de même partie intégrante de notre littérature.

Chateaubriand, en attendant qu'il parte pour son ambassade de Rome, est un personnage un peu gourmé, un peu dédaigneux qui se replie singulièrement sur lui-même, tel que nous le connaissons surtout dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Il en fait donner lecture ; M<sup>me</sup> Récamier, en son absence, continue ses lectures ; elle copie de sa main les brouillons de son ami. Chateaubriand a pour lui d'avoir commencé la vie littéraire avant la Révolution, et de représenter un approfondissement de l'être dans le sens de l'expérience, d'une expérience multiple que les jeunes ne pouvaient pas encore prétendre posséder. Chateaubriand avait, en



somme, frôlé le suicide dans sa grande période de dénuement à Londres. Il était l'exemple d'une adhésion pathétique à l'ordre social et religieux. Il avait voyagé, confronté son *moi* somptueux aux solitudes américaines et aux monuments orientaux ; il avait cette confiance dans le développement de l'être humain qui allait chez lui évidemment jusqu'à la superbe. Mais, comme il avait tâté de la vie politique en même temps que de la vie littéraire, comme il avait le sens de la continuité française par ses éléments aristocratiques, comme il savait très bien que la distinction nobiliaire peut très bien continuer à jouer son rôle, même dépossédée de situation officielle, et que « noblesse oblige », Chateaubriand a fait à une nouvelle jeunesse les honneurs de sa gloire et de sa haute personnalité. Il n'était pas un jeune littérateur qui ne fût ému à l'idée d'être présenté au maître. Hugo avait écrit dans un cahier d'écolier : « Être Chateaubriand ou rien ! » Chateaubriand devait lui rendre la politesse en le traitant « d'enfant sublime ». A un moindre degré il en fut ainsi pour toute la génération montante. L'auteur d'*Atala* fut en fin de compte le Sachem, le vieux Chactas du jeune romantisme : comme pour justifier ce rôle, le vieil écrivain donne ses *Natchez* en 1827, et laisse passer des fragments du *Voyage*.

Autour de lui, il y avait ces penseurs appartenant plutôt à la stabilité que représente Lyon, avec des hommes comme Ballanche, A.-M. Ampère, attachés au catholicisme sous ses aspects libéraux ; ils représentaient une variété de religiosité qui s'imposera par sa dignité et son libéralisme à des hommes qui auraient été assez prêts à s'impatisier des futelles que la Congrégation voulait mettre à la pensée française. Ballanche a fait comprendre que les peuples sont comme les individus, un ensemble, une âme collective, susceptibles d'avoir une sorte de destinée morale, qui peuvent commettre des fautes, qui ont besoin de châtiment et de repentir ; il a écrit une *Ville des Expiations* ; il a été le premier à comprendre le messianisme polonais, c'est-à-dire qu'un ensemble collectif, qu'une nation peut très bien être appelée à souffrir comme un individu, pour avoir manqué à sa direction essentielle.

Vis-à-vis des jeunes, Nodier représentait un élément de littérature et d'art plus indépendant et plus émancipé de la pensée politique, sociale ou religieuse. Ses aventures, ses habitudes de jeu donnaient plutôt l'impression d'une jeunesse persistante que d'une sagesse maturité.

Quant à Senancour, qu'on ne voit pas dans le monde, c'était un grand solitaire, mais qui se rappelle ou qui est rappelé, à son corps défendant, à l'attention des jeunes générations, par



un incident assez douloureux, un procès qui lui est intenté en 1827 parce qu'il a parlé de Jésus-Christ sous le nom de « jeune sage », dans la deuxième édition de son *Résumé de l'histoire des traditions morales et religieuses*. En août, il est déféré en justice ; le tribunal correctionnel le condamne à neuf mois de prison ; heureusement que la Cour d'appel l'innocentera. Mais c'est une façon imprévue pour Senancour, qui fuyait la renommée trop vulgaire, d'être rappelé à l'attention des jeunes. Or, il était l'auteur des *Réveries sur la Nature primitive de l'homme*, c'est-à-dire celui qui était allé le plus avant dans cette espèce de repliement de l'âme sur elle-même qui est l'un des caractères de tout romantisme authentique. Il a imaginé une sorte de forme essentielle et profonde de la sensibilité, une palpitation qui diffère à peine de ce que peut ressentir un cristal, un minéral, et qui doit suffire à l'essentiel de l'âme. Ce sont des rêveries singulières que, seule, la détresse d'un ci devant en pleine Révolution pouvait imaginer, mais qui faisait de Senancour un patron essentiel de l'individualisme. L'individualisme n'est pas forcément une chose véhémement et forcée. C'est en somme la conscience de ce qui est *absolu*, essentiel dans l'individu, et pour Senancour, cette conscience peut être ramenée au minimum de la souffrance et ce la joie, à une ataraxie semblable à celle du penseur antique ou très voisine du Nirvana bouddhique.

Tout cela, les jeunes l'ont trouvé plus ou moins, dans la littérature de Senancour que ce procès rappelait à leur attention. Dans un petit milieu d'un intellectualisme aigu, Ampère, Mérimée, Sautetet, ont pratiqué vers 1826 le culte de Senancour : ce dernier ira jusqu'au bout dans la répudiation de la vie normale...

Pour ce qui est de Benjamin Constant, il va de soi que la jeune génération oubliait volontiers, sauf quand on se préoccupait de politique comme Thiers, qu'il était un grand maître en fait de droit constitutionnel, et qu'au Parlement, lorsqu'on ne savait pas très bien comment manœuvrer pour une motion, une application de la Charte, pour une majorité à définir, pour une ligne de conduite à tenir, on se tournait vers l'auteur du *Cours de politique constitutionnelle*, grand connaisseur en ces matières.

La jeune génération, assez indifférente à cette supériorité-là, vénérât en lui, bien entendu, l'auteur d'*Adolphe*, c'est-à-dire d'un roman où les difficultés de l'amour entre des êtres trop différenciés, qui croyaient éprouver un attrait décisif l'un pour l'autre, et qui n'éprouvaient plus que des heurts, étaient exprimées d'une façon si pathétique. Il y a dans *Adolphe* bien des choses : la situation principale de ce petit livre ne peut être comprise que

si on ne se rend compte de l'identité même des personnages, dénaturés depuis par la légende qui a envahi et l'auteur et le livre. Au moment où nous en sommes, 1827, on y voyait un bréviaire de la souffrance ou du mal d'aimer, tel que les jeunes commençaient à l'éprouver après avoir trop cru que l'amour suffisait à tout.

Le dernier personnage de cette liste, qui est également un ancêtre ayant commencé à écrire avant la Révolution et ayant risqué d'être oublié, c'est Chênédollé. Il nous est surtout connu à l'heure qu'il est parce qu'il a failli devenir le beau-frère de Chateaubriand, parce que la délicieuse Lucile, sœur chérie de l'auteur de *René*, avait paru destinée à être sa femme. Chênédollé, en réalité, pendant l'émigration, s'était marié, avait épousé une jeune Belge de qui il avait eu un fils, et ce mariage qu'il n'osait avouer, qui a été révélé assez longtemps après sa mort, empêchait évidemment toute union avec la famille de Chateaubriand. Ce « préromantique » s'était retiré dans ses terres de Normandie, mais ses *Esquisses poétiques*, son *Génie de l'Homme*, poèmes très surannés par la forme et qui n'avaient rien du renouvellement de vocabulaire du jeune romantisme, valaient précisément par les préoccupations de l'homme vis-à-vis des grands problèmes : non pas des banalités sur les contingences des choses, ou des poèmes descriptifs en monotones alexandrins, mais la question de savoir si l'homme peut véritablement envisager sa place dans le monde. Or, il s'est trouvé que précisément, en 1827, Chênédollé est ramené à l'attention des jeunes ; il devient, bon gré mal gré, un aîné, et il écrivait par exemple à Deschamps, qui en était fort touché. Celui-ci lui disait, le 1<sup>er</sup> décembre 1827 :

J'ai parlé souvent de vous avec Victor Hugo qui admirait votre talent, avant d'aimer votre personne... Combien il me tarde de vous tenir là et d'écouter le grand poète que j'ai tant lu dans ma première jeunesse ! Combien il me tarde de lui demander des conseils, afin de me dire l'écolier d'un si bon maître.

A d'aussi flatteuses paroles, quel représentant du passé resterait sourd ? Chênédollé avait déjà collaboré à la *Muse française* ; il figurera, en 1827-1828, dans les *Annales romantiques*.

Deschamps glissera quelques mois plus tard un mot d'éloge en faveur de Chênédollé dans la préface de ses *Études françaises et étrangères*, qui sont, avec la préface de *Cromwell*, et les pages liminaires de l'*Othello* de Vigny, les grands manifestes de ce temps-là.

\* \*

Vous voyez que la jonction est vraiment établie. Des repré-

sentants d'une génération antérieure avaient tâché de résoudre quelques-uns des problèmes du romantisme ; ils s'étaient rendu compte que le progrès n'est pas une chose qui se développe sans accroissement dans l'histoire. Ces aînés avaient vécu ces vérités, et les voilà qui sont admis à se joindre, ou à joindre en tout cas leurs conseils et leur bienveillance, à l'effort des jeunes gens qui manifestaient tant de déférence et de gracieuseté à leur endroit.

C'est un grand fait, à mon sens, que celui-là. Nous avons vu que 1815 avait été la première vague de romantisme, facilement brisée parce qu'on a dit : « C'est l'étranger, il n'en faut pas ! ». Le romantisme de la *Muse française* n'avait pas été très loin parce que la moyenne du pays disait : « C'est de la légitimité, c'est du cléricanisme littéraire, nous n'en voulons pas ! » Ensuite, l'Académie avait manifesté sa réprobation à l'égard de tentatives maladroites par la forme, comme le mélodrame ou le roman « frénétique ». Actuellement, le romantisme aura cet avantage d'être à la fois un mouvement d'offensive, et quelque chose qui englobe une partie du passé, non pas évidemment la tradition classique intégrale, mais ce qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait tâché d'être une conciliation entre les formes classiques et des sujets modernes. Encore hésitante, cette veine de romantisme avait trouvé chez André Chénier sa grande devise :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques,

et c'était à présent des vers « nouveaux » mais point désorbités, que l'on entendait faire.

Un des grands dangers, désormais, était paré : le péril d'un bouleversement total de la littérature par ces jeunes gens, ce qui, dans un pays attaché à fond à ses habitudes linguistiques comme la France eût été une condition évidente d'insuccès. On nous a appelés souvent « un peuple de grammairiens ». Il n'y a pas un seul public comme le public français qui soit attentif, et même sourcilleux et susceptible, lorsque ses habitudes de langage sont en jeu. Le bon maître Sarcy prétendait que lorsque, dans son feuilleton du *Temps*, il avait touché à une question de linguistique, les jours suivants il recevait un courrier formidable, les lettres d'inconnus qui, de tous les points du pays, lui fournissaient des arguments, ou l'accablaient de leurs contradictions.

Il fut donc heureux que le romantisme ait eu ses éléments de moyenne linguistique, qui n'ont pas empêché un grand renouvellement en fait de la langue : Hugo n'en a pas moins ouvert la porte du baignoire où dormaient des mots marqués au fer rouge et ne s'est pas privé non plus de donner à des adjectifs et à des

métaphores des forces nouvelles. Mais tout cela n'a pas représenté une effervescence néologique absolue, un bouleversement total de la langue ; au contraire, par le dictionnaire, on voit très bien comment le sens renouvelé par Victor Hugo se trouvait dans la tradition la plus salubre.

\*  
\* \*

Je n'ai pas parlé dans cette revue, forcément rapide, de tous les salons, car il en est de spécifiquement littéraires : celui de Sophie Gay, la mère de Delphine, qui recevait quai Voltaire et rue Gaillon, qui cherchait à placer ses filles et de la copie, et qui recevait par goût sans doute, mais un petit peu aussi par nécessité alimentaire. Je n'ai pas parlé d'autres salons d'ancien régime, qui continuaient malgré l'effacement où la fin de la Restauration les laissait. Je n'ai pas nommé surtout un salon qui peu à peu deviendra un cénacle, c'est-à-dire le lieu de rendez-vous des auteurs et des artistes qui sont, avant tout, des gens de leur métier, des spécialistes par profession, c'est le salon de Victor Hugo.

Mais ce salon, qui sera possible lorsque Victor Hugo quittera la rue de Vaugirard pour s'installer rue Notre-Dame-des-Champs, en plein quartier d'ateliers et de logis d'étudiants, représente une autre particularité du moment, la camaraderie des poètes et des artistes. C'est la jonction, bras dessus, bras dessous, des littérateurs, des peintres, des sculpteurs, des graveurs, des artistes de tout calibre et de toute envergure, qui apprend aux gens de lettres à rivaliser par la forme et le pittoresque avec les efforts mêmes des peintres. Ce sont précisément les années 1826 et 1827 qui représentent en matière de peinture, je ne dis pas une révolution pareille à celle qu'affiche la littérature, mais un renouveau de la palette française. L'an 1827 a été pour les descendants ou les continuateurs de David un scandale, et pour les jeunes un triomphe, parce qu'un certain type de toiles y ont été mises à la cimaise. On s'est dit : « Enfin, la période du gris, du terne, du blafard, est passée ; nous sommes en plein coloris, nous voyons de nouveau, les choses sous l'aspect du soleil. » Un orientalisme, de qualité peut-être un peu douteuse, se glisse dans tout cela, et nos littérateurs, qui se préparent aux vers des *Orientales* ou à d'autres poèmes de ce genre, n'ont pas été sans prendre des leçons de leurs amis les peintres, qui leur apportent toutes les couleurs du prisme étalées sur leurs palettes.

(A suivre.)



# Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence.

---

Cours de M. Edouard LE ROY,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur au Collège de France.*

---

## VI

### **Le double rapport de l'Homme à la Nature. Troisième partie : les preuves possibles.**

Avec l'idée d'une invention vitale présidant à la genèse des formes, c'est une hypothèse de travail qui vient d'être émise. Pour qu'elle acquière précision parfaite, il faut maintenant la faire « travailler » en effet. A cet égard, un problème ne saurait manquer de surgir aussitôt devant l'esprit. Comment pareille vue est-elle susceptible de donner lieu à vérification d'ordre scientifique, de prendre corps en conséquences positives prêtant à contrôle ? Comment peut-elle trouver place dans la science proprement dite et inspirer des recherches fécondes ? Assurément, n'est-ce pas l'office du philosophe que d'épuiser une question de ce genre. Mais au moins convient-il d'ouvrir une voie de réponse.

Remarquons d'abord que nos vues resteraient légitimes, alors même qu'elles devraient demeurer toujours métaphysiques. Il est inexact que cela seul puisse être dit vrai, qui aboutit à des manipulations de laboratoire, à une prise en mains. C'est la matière qui se prête à semblable capture ; et sans doute y a-t-il partout de la matière en ce monde, mais tout n'y est pas matière. Ce serait une supposition déjà métaphysique elle-même que de prétendre tout l'être exhaustivement réductible au matériel. A condition d'être entendue au sens large, qui est le sens « intelligent », la science la plus scrupuleuse doit, elle aussi, admettre des facteurs d'une autre sorte. Peut-être leur introduction ne sert-elle qu'à comprendre, non à exploiter : le savant néanmoins s'en désintéressera-t-il ? Tel sera mon point de vue ici. Je soutiens toutefois qu'on peut, même alors, concevoir des preuves décisives,

authentiquement expérimentales ; et voici dans quelles directions.

La démonstration essentielle se fait par des recoupements théoriques. De ceux-ci une discussion antérieure, sur la double notion de réalité, a mis en lumière la puissance réalisante : principe capital, aux multiples applications. Nous savons même, en cas de conflit, que c'est la notion idéaliste qui prévaut. Elle est seule compétente, en premier lieu, quand il s'agit d'objets qui ne sont pas à notre échelle : nébuleuses, globe terrestre, biosphère, grandes unités sociologiques, etc. Le meilleur exemple, je l'ai dit déjà, est celui des réalités de la micro-physique, des atomes notamment, imperceptibles par nature, puisque toute apparence qualitative ne concerne que leurs assemblages par grands nombres. Aussi bien — qu'on le note en second lieu — toute réalité est au fond du même genre, connue comme telle de la même façon, justiciable des mêmes critères. Songez à la critique du morcelage qui révèle si souvent illusoire l'unité d'un objet nettement distinct pour les sens, qui attribue par contre une véritable unité consistante et solide à tant d'autres objets que les sens ne perçoivent pas. Songez encore à un fait tel que la rotation de la Terre sur elle-même, « réalisé » par des raisons de simplicité intelligible. Ce qui constitue réelle une donnée aux yeux du savant, aux yeux de son esprit plus que de son corps, ce n'est pas l'événement sensible pur et simple : c'est l'événement sensible devenu signal, porteur d'une signification. Ce qui réalise une apparence en fin de compte, ce sont deux caractères qu'elle présente : 1° force d'insertion dans le savoir acquis et fécondité de cette insertion ; en un mot, propriété d'être nœud de rapports ; 2° invariance dans les substitutions de points de vue et de méthodes ; bref, indépendance par rapport aux procédés de l'étude. Une formule résume ces conclusions : *réalité, c'est vétilé*. Rien donc de contraire au droit commun de la connaissance en général, fût-ce de la connaissance la plus strictement positive, si nous faisons jouer, dans la démonstration, le rôle majeur à des recoupements d'exigences théoriques, à des intersections de faisceaux lumineux.

Jusqu'à présent, l'idée d'une puissance d'invention inhérente à la vie est apparue comme *plausible* plutôt que *nécessaire*. On a insisté d'abord sur une justification négative : l'insuffisance des facteurs classiques de l'évolution, laissant apercevoir dans nos explications un trou que cette idée comblerait exactement (1).

(1). *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, XII.

Puis on a souligné deux groupes de faits, d'où résulte l'existence, chez les vivants, d'un pouvoir d'initiative interne. D'une part, l'adaptation est parfois active et conquérante ; elle ne se borne pas à subir, elle exploite le milieu ; et de là vient que, réagissant de diverses manières à une même cause perturbatrice, elle trouve tant de solutions différentes à un seul et unique problème (1). D'autre part, il y a les faits d'ankylose vitale, qui montrent que la vie pouvait s'endormir : pas de progrès fatal du simple au complexe, puisque la coexistence de l'un et de l'autre persiste à chaque époque (2). Enfin une dernière approximation a eu comme ressort moteur l'improbabilité intrinsèque des synthèses biologiques ; et elle nous a conduits devant l'invention elle-même, seul exemple connu d'un processus capable de vaincre l'obstacle. Une voie d'enquête progressive est ainsi ouverte. Suivons-la par une comparaison plus serrée entre les démarches de l'invention et celles de la vie.

Les analogies abondent, allant jusqu'au détail. Le cours précédent les a relevées d'ensemble (p. 43-45 du volume et *passim*). Qu'il me suffise de redire ici les similitudes principales :

1<sup>o</sup> Dans les deux cas, même attitude prospective, orientée vers une conquête, celle-ci d'ailleurs impossible à prévoir (p. 42-43). — Toute vie est aspiration, recherche, tendance, pressentiment, désir, mais sans dessein arrêté d'avance ni prédétermination du résultat : le hasard, la chance y jouent un rôle parfois décisif.

2<sup>o</sup> Obscurité des préparations et débuts (p. 114). — Il faut reconnaître que les commencements de la vie (commencement total ou commencements partiels) sont cachés, secrets et humbles, crépusculaires, fuyants, comme ensevelis sous une apparence de repos durable ; et pareillement les incubations d'idées neuves.

3<sup>o</sup> Influence des conditions générales, liaison de l'effort individuel avec un système externe capable de le recevoir et de l'amplifier (p. 120-123 et 263-264). — Qu'il s'agisse d'une genèse d'idée ou de forme, la grande création victorieuse implique toujours un phénomène de résonance (biosphérique ou noosphérique), en même temps qu'elle se traduit par une gerbe, un rayonnement de nouveautés.

4<sup>o</sup> Au principe, un besoin de changement, un effort confus vers le mieux (p. 216-217, 218-219, 236-237). — La vie, je le répète, ne se borne pas à subir les circonstances du milieu : elle en tire

(1) *Op. cit.*, XIII.

(2) *Op. cit.*, p. 234-243.

parti et les exploite. Remarquez encore une fois que l'exigence d'adaptation ne fait rien de plus que poser devant la vie un dilemme : ou disparaître, ou changer. Pourquoi ne disparaît-elle pas, sinon parce qu'elle s'ingénie et lutte ? Et pourquoi trouve-t-elle au problème tant de solutions différentes, sinon parce qu'il y a en elle une véritable puissance d'initiative ?

5° Multiplication des ébauches préparatoires, des tâtonnements, des essais, comme autant d'oscillations approximatives et peu à peu réduites autour du futur type stable, avant qu'il se dégage dans sa maturité acquise. — Toutes les grandes époques du progrès vital et du progrès intellectuel répètent ce rythme de balancement, cette floraison d'esquisses graduellement précisées et fixées.

6° Mélange des caractères dans les formes primitives. — Rien de plus classique, en paléontologie, que l'indécision généralisée des souches, des bourgeons phylétiques, des branches naissantes ; et l'histoire des idées offre un spectacle identique.

7° Crise finale se traduisant par une apparition brusque et simultanée de formes nouvelles, dont l'ensemble s'épanouit en verticille dans plusieurs directions et entraîne un remaniement de la biosphère ou de la noosphère. — Chaque fois, c'est tout un plan d'organisation qui se définit, pareil à un principe inépuisable en applications diverses.

On pourrait multiplier sans fin les traits de ressemblance, d'homologie dans le comportement. De quoi j'ai donné au passage plus d'un exemple naguère : équivalent biologique de l'attention (p. 142), lois relatives à la petitesse initiale de taille (p. 113 et 160, en note) ou à la spécialisation croissante (p. 192-193), etc. Tous ces rapprochements — naturels, et dont on allongerait facilement la liste — doivent sans doute signifier quelque chose.

Oui, sans doute, estimera-t-on peut-être. Cependant ils ne s'appliquent tant bien que mal qu'à certains vivants : d'abord aux animaux et non ou guère aux plantes, puis parmi les animaux eux-mêmes aux plus élevés seulement, aux plus voisins de l'homme. Il est vrai que la plante est un organisme tout en dehors, tandis que l'animal comporte intériorité ; il est vrai aussi que cette intériorité devient profonde et riche à mesure que l'animal s'élève en organisation. Compte précis doit être tenu de ces différences ; et nous y viendrons, au moment où sera posée la question du psychisme chez les êtres inférieurs, surtout chez les êtres primitifs, — car les deux termes ne sont pas exactement synonymes. Qu'il suffise maintenant de noter l'existence d'un



second facteur, complémentaire du facteur « invention » : l'*habitude*, au jeu de laquelle se rapportent notamment certaines orthogénèses dont j'ai signalé déjà le caractère inertial (1). C'est à l'intervention de ce facteur dérivé, et sans doute à sa prédominance actuelle, que sont dus la plupart des faits qui semblent, au premier regard, en opposition avec l'idée d'une invention vitale. Mais il ne faut pas généraliser outre mesure. Accordons que la vie, dans son état présent, soit à peu près stabilisée. Cette fixité actuelle ne prouve rien pour le passé : voilà ce qu'il importe beaucoup de bien voir.

Les savants réservent d'ordinaire leur plus complaisante faveur à un système *actualiste* où l'on s'efforce d'expliquer toute chose, tout événement de l'histoire paléontologique, par le jeu des mêmes causes qu'on voit encore aujourd'hui à l'œuvre autour de nous. Certes, je ne conteste ni les mérites ni, à son rang, la légitimité d'une telle attitude. Néanmoins un actualisme intempérant, exclusif, donc trop étroit, risquerait d'égarer sur une fausse piste. Insuffisante est la méthode qui se borne à interpréter les faits du passé d'après la seule considération du présent, et d'ailleurs d'un présent restreint par élimination de l'Homme, ou du moins de ce qu'il nous révèle sur l'importance des pouvoirs psychiques. Cela préjuge en effet la question de savoir si le psychisme a joué ou non un rôle de facteur dans la gerèse des formes vivantes. Or, de ce postulat, une conséquence est à craindre : il se pourrait que l'observation uniquement attentive à l'état actuel de la vie infra-humaine et de ses réactions élémentaires inclinât au mécanisme plus que la paléontologie ne l'autorise ou ne le supporte. Ne serait-ce pas justement pourquoi, au sujet du transformisme et de son interprétation vitaliste, s'accuse une différence d'attitude si marquée entre le pur biologiste, volontiers contradictoire, et le paléontologiste, partisan décidé du principe et qui n'en repousse pas toujours aussi radicalement une conception grosse de finalité ? La double thèse que je propose fournit peut-être un moyen de les réconcilier. Il est permis de voir là un argument nouveau pour elle.

C'est ici le lieu de reprendre et de grouper quelques indications suggestives, déjà entrevues, mais laissées jusqu'à présent éparées. Observons par exemple ce qui se passe aux points de bifurcation, d'aiguillage, là où se séparent Végétal et Animal, Invertébré et Vertébré, Reptile et Mammifère, Insectivore et

(1) Pages 217-218 du volume précédent. — Les faits de parasitisme témoignent souvent dans le même sens.

Primate. Un rameau (ou mieux un verticille de rameaux) se détache, plus étroitement spécialisé, donc plus parfait d'abord et en première apparence, toutefois moins apte désormais aux tâtonnements et adaptations, moins capable de résistance ingénieuse et souple aux changements ultérieurs de milieu, parce qu'il a revêtu de plus précises déterminations. Le long de ces rameaux, continue sans doute le mouvement de la vie avec plus ou moins de puissance et de durée, mais surtout par effet de vitesse acquise, d'inertie. De petits progrès sont encore possibles. Vite arrêtés, cependant : ils aboutissent à une impasse. Au contraire, la forme initiale et centrale restée plus confuse, moins différenciée, mais avec toutes ses ressources virtuelles, peut-être même libérée désormais, allégée, déchargée avantagement de la tendance trop précise et, de ce chef, paralysante, qui vient d'en sortir, cette forme — vrai bourgeon — repart vers un avenir plus haut : elle dépassera, un jour, ce qui avait semblé, à un moment, lui être supérieur. En tous les points de bourgeonnement évolutif, on retrouve, au degré près, les mêmes choses. Les formes qui se particularisent davantage, tout entières coordonnées autour d'une spécialisation définie, se confinent par là même dans un genre de vie restreint et deviennent dès lors moins flexibles, moins riches de ressources, moins capables de renouvellements. Elles acquièrent, pour une certaine action, une supériorité immédiate qui leur permet d'obtenir, dans cette ligne de comportement, des résultats exceptionnellement précis et sûrs. Mais leur puissance de conquête et d'empire n'en est que momentanément accrue, parce que désormais trop étroitement et rigide-ment polarisée. Les formes qui représentent l'avenir, les plus intéressantes par conséquent, celles qui expriment le mieux l'essentielle tendance de la vie, sont des formes restées « molles », indécises, plastiques, généralisées, à caractères mixtes et sans rigoureuse différenciation, voisins des caractères primitifs. Moins parfaitement, moins strictement adaptées à telle ou telle tâche restreinte et, pour ainsi dire, technique, elles conservent une plus forte charge de potentiel évolutif ; elles ne sont pas devenues esclaves de l'habitude.

Pour illustrer ces vues et les rendre concrètes, j'ai analysé, l'année dernière, quelques exemples : on me permettra d'y renvoyer (1). Le premier se rapportait à la séparation des Vertébrés et des Invertébrés. Suivons, disais-je, la ligne de ceux-ci. C'est elle qui aboutit le plus vite, avec les Insectes, à des formes rela-

{1} *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, XI.

tivement supérieures, à une prééminence psychique, analogue en un sens, mais antérieure à celle de l'Homme. Seulement, ce succès précoce a son revers. Tout le reste de l'organisme ayant été d'une certaine façon sacrifié à la spécialisation immédiatement avantageuse, l'Insecte — de minime taille — est devenu trop dépendant des conditions extérieures, trop inégal aux phénomènes du monde inorganique, surtout trop mécaniquement rivé à des habitudes acquises ; et le progrès s'est arrêté, dans un stationnement précurseur peut-être de régression prochaine. De même, ainsi que nous avons eu l'occasion de le remarquer déjà, pour l'organisation sociale que l'Insecte s'est donnée : l'ordre y est presque parfait, inapte cependant aux adaptations nouvelles, parce que matérialisé en routines. Les Vertébrés, au contraire, dont le développement fut beaucoup moins rapide, restèrent longtemps plus souples et, partant, plus riches d'avenir. D'ailleurs, parmi eux, un phénomène semblable peut être observé, si on compare du même point de vue Reptiles et Mammifères ; et enfin la diversification de ces derniers donne lieu encore à des remarques homologues.

Une heureuse fortune me permet aujourd'hui d'ajouter un autre exemple tout à fait suggestif et clair, de signification concordante. Vient de paraître une étude remarquable de M. Stensiö sur les Vertébrés siluro-dévonien du Spitzberg (1). Il s'agit de fossiles recueillis dans un état d'étonnante conservation, surtout quant à la zone céphalique, où se laissent reconnaître jusqu'au détail la structure du cerveau, celle des régions orbitaires, de l'oreille et du labyrinthe, les vaisseaux, les nerfs, etc. : à les voir, on dirait une bonne préparation anatomique d'animal contemporain. Les êtres correspondants étaient naguère appelés « poissons ». En réalité, ils forment plus même qu'une classe nouvelle, quelque chose comme un sous-embanchement : une division majeure des Vertébrés, tout le reste de ceux-ci appartenant au second groupe. La Lamproie (avec ses caractères si spéciaux : pas de mâchoire, bouche en forme de ventouse, une seule narine, etc.) peut à peu près seule être prise comme représentant actuel de ces êtres : au moins est-ce le plus connu des rares survivants ; elle restait, nul ne l'ignore, très isolée dans le monde présent de la vie : aucun doute qu'il faille la rattacher aux types en cause. M. Stensiö décrit ces derniers d'un point de vue tout positif. Mais, par ses descriptions, un problème se trouve

(1) Erik A. Stensiö, *Resultater av de Norske Statsunderstøttede Spitzbergen-ekspeditioner*, n° 12, *The devonian and silurian Vertebrate of Spitzbergen*, Oslo, 1927.

soulevé. Les Cyclostomes d'aujourd'hui n'ont pas le bouclier de plaques osseuses que montrent les fossiles dont je parle. Une question se pose donc à propos des types divers qui formaient jadis le groupe total. D'où vient que les plus ossifiés aient disparu, alors qu'il en survit de cartilagineux ? Cela est surprenant, car — selon nos connaissances les plus sûres — l'os ne dégénère jamais en cartilage, de sorte qu'on ne saurait invoquer en l'espèce un phénomène de descendance. Les êtres les plus durs du groupe auraient dû, semble-t-il, résister le mieux. Or c'est le contraire qui est arrivé. Ne serait-ce pas que — par leur durcissement, symbole matériel d'un système d'habitudes figées — ils avaient perdu la souplesse morphologique requise pour les adaptations ? Nos vues précédentes se trouveraient alors confirmées. Contre une explication de ce genre, on peut sans doute objecter la prédominance actuelle des poissons osseux : les Téléostéens comprennent en effet l'immense majorité ( plus des neuf dixièmes) des formes aujourd'hui vivantes parmi celles de la classe considérée. Mais il est facile d'interpréter ce fait. Nous avons affaire à une série nouvelle, plus récente (1). Or la dureté protège tout d'abord contre les attaques d'adversaires ou les changements du milieu ; mais seulement jusqu'à un certain point : tant que les conditions ne deviennent pas trop différentes ; après quoi, elle se tourne en péril, parce qu'elle ne laisse plus de possibilités aux exigences de remaniements. On doit s'attendre, par suite, à voir prospérer les formes dures à l'époque d'apogée du groupe (2) ; puis les autres durer plus longtemps, à cause de leur plasticité plus flexible. Pour les poissons proprement dits, nous ne sommes pas encore très loin (relativement) du moment de croissance et de victoire : d'où la distribution actuelle des formes, quand on en fait le recensement. Au contraire, dans un premier cycle beaucoup plus ancien, comme celui qui marque l'aurore des Vertébrés, la proportion apparente se renverse : il a dû exister primordialement des êtres mous, ancêtres de nos fossiles et dont nous ne retrouvons pas les traces ; — puis, avec profusion, des êtres durs ont paru, qui se sont bien fossilisés, mais ne sont pas venus jusqu'à nous ; — enfin quelques-uns des premiers, par de rares exemplaires, ont laissé une descendance, à laquelle sa « mollesse » même a permis de traverser des changements de conditions où les seconds succombèrent. Les deux aspects inverses,

(1) Série multiplement ramifiée, bien entendu.

(2) Lorsque le milieu est favorable à leur type d'organisation, qui l'exprime en quelque manière.



que l'on voulait ériger en termes d'antithèse, ne signifient donc rien autre chose qu'une différence d'âge entre les deux groupes mis en contraste. Au fond, l'allure des phénomènes a été semblable ici et là. En dépit des apparences, une loi générale se dessine ainsi, que l'on retrouve (ce qui en souligne la portée) dans l'évolution des Amphibiens, des Reptiles, des Mammifères. Les êtres cuirassés ne sont pas primitifs : tout indique l'antériorité de formes libres et agiles. Puis, l'habitude mécanisée l'emporte, une tendance à l'inertie de routine et de défense passive: Réduction de la vitesse et développement de l'armure progressent *pari passu* (1). Avec la formation d'un lourd appareil protecteur, avec le double accroissement de la taille et de la spécialisation, les *maximums* sont d'ordinaire atteints au moment précis où l'extinction est imminente, si déjà elle ne commence. Toutefois échappent quelques êtres demeurés mous et donc malléables (2). Inutile d'insister davantage sur le rapport de ces faits avec nos vues. Mais je veux au moins signaler des analogies qui s'offrent en foule. Institutions, sociétés, disciplines de conduite ou systèmes philosophiques présentent partout le même rythme évolutif : l'explicitation trop complète en détails trop arrêtés entraîne à la fois triomphe à une époque et impuissance devant les conjonctures des âges nouveaux, le durcissement des habitudes provoque une ankylose où la fin s'annonce, les promesses d'avenir sont aux êtres demeurés inventifs, l'hypertrophie étouffe les vertus d'initiative, les intuitions meurent en scolastiques.

On me permettra, pour conclure, de reprendre ici presque textuellement certaines formules du premier Cours (3), qui ont reçu maintenant justification plus ample. En somme, il faut distinguer, dans l'histoire de la vie, deux genres principaux de variations. Les unes, *sur lesquelles a le mieux prise l'explication mécaniste*, ne sont (ou peu s'en faut) que développements par vitesse acquise : on les observe le long des branches latérales, plus strictement spécialisées et bientôt secondaires. Les autres, *par où s'effectue le progrès majeur*, concernent ces formes restées molles, plus confuses, mais aussi plus riches de potentiel évolutif, authentiques embryons dans l'ordre de la phylogénèse, qui mar-

(1) Corrélation que nous peut-être la plus ou moins grande mesure de déchets non brûlés.

(2) Ces derniers sont d'ailleurs ou peuvent être de deux sortes : ceux qui acceptent de végéter amoindris ou ceux qui représentent les embryons d'espèces plus hautes, les premiers à la fin des ères et les seconds au commencement.

(3) Pages 44-45, 185-186 et 196 du volume sur *l'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*.

quent en chaque point de rayonnement verticillaire l'amorce de la tige centrale. Des premières, qui ressemblent aux déductions logiques, force nous est de reconnaître qu'elles divergent, dégèrent en routines et tôt ou tard s'épuisent. Les secondes, au contraire, se relaient plutôt encore qu'elles ne se prolongent, mais elles témoignent d'initiatives conquérantes ; et ce sont elles qui jalonnent la route où l'effort vital trouve une issue indéfiniment victorieuse. On en citerait sans peine plusieurs exemples très caractéristiques, dont l'analyse aurait valeur de critère décisif, à propos des moments d'option où se dégagent tour à tour, abandonnant chaque fois un résidu laissé désormais au jeu de l'inertie, les formes animale, vertébrée, mammifère, primate. Dans ces divers cas, se manifeste au sein de la vie quelque chose qui déjà ressemble par l'allure créatrice à ce qu'on appelle chez l'Homme *invention*. Là est sans doute le facteur principal de l'évolution en tant que progressive.

De celle-ci, en définitive, après chaque bifurcation de la vie, chaque nouvel aiguillage, deux types ultérieurs paraissent nettement observables. D'un côté, une évolution graduellement amortie, qui épuise plus ou moins vite un certain capital d'élan une fois donné, une certaine provision de potentiel non renouvelable, une évolution où règne de plus en plus tyrannique l'habitude, qui procède surtout par vitesse acquise ou du moins ne réalise plus que des trouvailles de détail sur un thème défini, et d'ailleurs en réalise de moins en moins, ralentie et enfin arrêtée par la résistance du milieu, par le frottement de la concurrence, par l'effet destructeur d'une sélection éliminante ou d'une orthogénèse inertielle qui dépasse finalement la mesure. Et d'un autre côté, au contraire, une évolution où persiste le flot d'énergie proprement créatrice, une évolution qui reste vigoureuse et jeune, inventive, moins liée à des spécialisations précises, et, par cela même, plus apte aux refontes suggérées ou rendues nécessaires par les changements externes. Un critère très net permet d'ailleurs de reconnaître et de distinguer l'une de l'autre ces deux modalités d'évolution : la plus ou moins grande vertu du mécanisme, des facteurs lamarckiens ou darwiniens, à en rendre compte. Or, voyez ce que les théories classiques expliquent le mieux : le protozoaire plus que le métazoaire, la plante plus que l'animal, l'invertébré plus que le vertébré, le poisson plus que l'amphibien, le reptile plus que le mammifère, c'est-à-dire chaque fois l'être le moins vivant ; et voyez, d'autre part, ce que les mêmes théories mécanistes saisissent avec le moindre succès : le primate, surtout l'homme. Cela tient justement à ce que celui-ci marque le point

où la puissance d'invention subsiste vive. Il y a là quelque chose de profondément significatif.

On voit alors se dessiner les grandes lignes d'une méthode pour la vérification de nos thèses relatives à la métaphysique du transformisme. Un travail régulier, tendant à ce résultat, est possible : par circonscription toujours plus approchée de points d'ombre, où échoue le mécanisme, parce que là s'accomplissent des processus qui repro suivent les démarches de l'invention. Vient d'ailleurs à la rencontre une étude graduellement approfondie de ces dernières, de leurs homologues, de leurs variantes ; et la convergence réciproque des deux séries de faits constitue vraiment une preuve. Sans doute le facteur psychique ne se laisse jamais saisir et manier comme une chose de laboratoire. Il n'en est pas moins explicatif et réel, ainsi que positivement décelable, un peu de la même façon que le génie dont ne saurait être nié le rôle dans l'histoire de la pensée humaine et qui ne se définit qu'à titre de résidu : ce qu'il y a chez Pierre Corneille d'inaccessible aux théories qui expliquent Thomas. On l'atteint de mieux en mieux en le cernant d'insuffisances concourantes ; c'est un centre d'échecs peu à peu resserrés, mais semblables ; mis en lumière par leur uniformité, sa réaction fécondante le consacre, sa réaction sur eux qu'il multiplie et ordonne, dont il suscite et suggère des occasions nouvelles où se précise le jeu des autres facteurs.

Dans une telle dialectique de rapports, apparaît évidemment le rôle typique et discriminant réservé au cas de l'Homme. C'est en lui, détecteur privilégié, qu'on peut saisir au vif l'évolution créatrice et le pouvoir d'invention. Nous sommes dès lors amenés devant le problème qui le concerne et dont s'accuse, d'un point de vue tout objectif, l'exceptionnelle importance. Il est donc temps désormais d'en faire un examen direct.

Au cours d'une première étude, nos recherches montaient de la Nature vers l'Homme, qu'il s'agissait de situer dans la perspective transformiste. Le moment est venu d'une contre-partie annoncée à maintes reprises déjà. Rétrospectivement, l'Humanité éclaire toute la vie antérieure, d'abord en tant que groupe zoologique le plus jeune, le plus frais, presque naissant, où se laisse discerner encore vive la différentielle d'évolution, puis en tant que groupe qui est le nôtre, parce que, de ce chef, nous disposons de moyens spéciaux pour en connaître la profondeur, pour y découvrir les ressorts cachés du progrès vital. Au sein de la Vie, nous venons de le voir, se devinent l'existence et le rôle majeur d'un facteur psychique, d'un pouvoir d'invention, sans lequel



on ne saurait comprendre tout à fait l'histoire du passé biologique. Or, c'est en nous seulement qu'il est possible de ressaisir à nu le jeu de ce facteur. Mais là on le ressaisit en effet, avec une signification qui n'a rien de limitatif. De cela, il convient à présent que nous prenions claire idée, sous ce titre : *l'évolution biologique perçue dans le cours actuel de l'Humanité*. Ce sera, si l'on veut, le point de vue de la finalité après celui de l'efficience ; et ce sera, du même coup, la suprême confirmation de nos thèses touchant la métaphysique du transformisme.

« Quand, après une enquête laborieusement poursuivie à travers le labyrinthe, le fouillis des formes animales vivantes ou disparues, nous nous avisons de ramener notre regard sur l'histoire humaine, force est bien de nous avouer que, si nos yeux eussent été dès l'abord mieux habitués à saisir l'allure et la liaison des phénomènes de la vie, nous n'aurions pas été obligés d'aller chercher si loin la découverte du fait et des lois fondamentales de l'évolution. Tout ce que l'observation des types zoologiques recueillis aux quatre coins de l'espace et du temps nous a fait reconnaître d'harmonieux, ou admettre de paradoxal, dans le développement qui a distribué les organismes à la surface de la Terre et à travers les couches géologiques, nous le voyons dans un ton différent, mais avec les mêmes particularités, se reproduire en nous et autour de nous, sans avoir à sortir de l'Humanité (1). » Le passé est lisible dans le présent : il sera facile de nous en rendre compte.

« Le transformisme, expérimentalement construit, nous incline à penser que les groupes vivants apparaissent, se succèdent, s'élargissent et interfèrent un peu comme des ondes. Chaque groupe, semble-t-il, naît dans un domaine zoologique et géographique restreint, à partir d'individus assez peu nombreux, arrivés à un même stade organique et placés dans des conditions de milieu analogues. » Puis, de là — peut-être après avoir dû attendre assez longtemps son heure, — « le groupe s'étale avec plus ou moins de succès sur la surface de la Terre. Indiscernable d'abord, à cause de sa petitesse, il prend graduellement une importance qui lui permettra de laisser après lui, par des fossiles, une trace indélébile de son passage ; il grandit, mais en même temps il se désagrège et se durcit, se morcelle ou s'ankylose. Disjoint par l'extension même de sa nappe, qu'il doit différencier pour subvenir aux nécessités de son équilibre interne ou externe,

(1) P. Teilhard, d'après un inédit. — De même, pour les citations suivantes.



il rayonne des verticilles de formes adaptées à des modes spéciaux d'activité, à des domaines divers d'habitat. Et chacune de ces formes, semblable à une tige lignifiée ou à une feuille au limbe trop découpé déjà, se montre bientôt inapte, par manque de souplesse ou par excès de complication, à toute conquête morphologique nouvelle. Ainsi dissociés ou immobilisés, la classe, l'ordre, le genre ou l'espèce cessent de s'étendre ; ils se fragmentent, s'atrophient ; et puis, finalement, ils disparaissent au milieu de nappes vivantes plus jeunes et plus vigoureuses, qui les relaient et parmi lesquelles parfois leurs débris isolés traînent indéfiniment comme des épaves. »

Il faut ajouter ici une remarque essentielle. Considérons les groupes majeurs. On se plaît à dire parfois que, le long de divers embranchements, se poursuivent des évolutions bientôt (sinon d'abord) presque indépendantes l'une de l'autre, ayant au moins une large autonomie. Sans doute s'orientent-elles en des directions divergentes, caractérisées chacune par un certain type d'organisation fondamentale ; des habitudes contraires y sont acquises, chaque espèce travaillant pour son propre compte et accentuant son mode particulier de structure et de comportement ; ces habitudes enfin se traduisent par d'intimes différences de chimismes, d'où résulte une interstérilité qui sépare les groupes de plus en plus. Cela est vrai en gros ; toutefois il ne faut rien exagérer. Des liens subsistent, profonds et nombreux : par l'influence de la source primitive unique (ou du moins la proximité des jaillissements originels, très voisins en toute hypothèse), par le milieu commun, par la concurrence réciproque et les réactions mutuelles de symbiose ou de lutte, par l'insertion dans la biosphère et la participation à une vie d'ensemble. Ainsi les groupes s'équilibrent, se limitent, se gênent ou s'allient, tandis que l'ambiance les excite, les sert ou fait frein à leur poussée conquérante ; et de là une conséquence : ils n'atteignent pas simultanément l'époque de leur apogée. Leurs évolutions respectives comportent rythmes variables, rapidité ou lenteur, avance ou retard de l'une par rapport à l'autre. Par moments, se produisent des substitutions d'empires, toutes les lignes d'ailleurs ne s'élevant pas aussi haut. Chaque espèce, pourrait-on dire, est culminante à son heure et à son rang, soit seule, soit associée à d'autres qui composent avec elle un genre ou une classe ; et quelques-unes connaissent des ères de véritable triomphe. C'est à l'égard du psychisme surtout qu'est sensible cette inégalité. En somme, on doit distinguer deux propagations vitales relativement indépendantes : l'une (matérielle ou énergétique) par

descendance, l'autre où l'on voit le psychisme sautant de forme en forme au cours de son progrès. La première prépare à celui-ci un support, un instrument corporel, des relais, tandis que la seconde élit tour à tour diverses formes comme dépositaires momentanément privilégiées du génie psychique. Si l'on reste au point de vue d'une Systématique morcelante, aucun raccord ne se laisse apercevoir ; le progrès semble discontinu ; et il n'y a d'évolutionnisme que mécaniste, donnant donc prise aux difficultés connues. Mais une synthèse demeure possible, avec rétablissement de continuité, par la conception de la biosphère ; et alors on se trouve en présence d'un transformisme nouveau, plus compréhensif, qui échappe aux objections en les assimilant.

Voilà, sommairement esquissée telle que les zoologistes la reconstituent, l'image des mouvements et démarches de la vie. L'ont-ils vraiment découverte au dehors ? ou bien n'est-elle qu'un reflet d'histoire humaine projeté sur la nature ? « Un fait certain, c'est que, trait pour trait, en exécutant ce dessin, ils ont reproduit la figure de l'Humanité. »

Voyez en effet comment se présentent les choses. « L'Homme, autant que nous pouvons scientifiquement le savoir, est apparu très humblement, dans une région étroitement limitée de la Vie et de la Terre. Profondément enraciné au milieu des Primates, né selon toute vraisemblance dans une zone très peu étendue de l'Ancien Monde, il est parvenu, sans bien notables changements morphologiques, à envahir et à dominer la Terre entière. » Tout l'indique dès lors comme représentatif de la Vie en général. « Nous nous demandons parfois, non sans quelque embarras ni même quelque trouble, par quels processus ort pu se former les espèces ou les genres. Pourquoi ne pas nous instruire sur un exemple qui nous touche de si près ? » Ce n'est pas, au fond, un cas trop particulier. « L'Homme, — que ne sépare pas d'autres animaux, somatiquement, beaucoup plus que l'intervalle d'une mutation, — n'est-il pas devenu plus puissant et (si l'on sait voir) plus différencié qu'un ordre, qu'une classe et même qu'un règne ? Donc, pour guider ou rassurer notre imagination, déroutée peut-être en face des conséquences du transformisme et désarmée d'ordinaire devant tous les commencements, regardons sans crainte l'Humanité. » Les origines humaines éclaireront pour nous les autres origines.

Tout de suite, alors, un fait notable frappe l'attention, dont j'emprunte l'analyse à M. Osborn dans une récente Conférence (1).

(1) H.-F. Osborn, *Fundamental Discoveries of the last decade in human*

L'antiquité de l'Homme est, à coup sûr, très grande ; et on peut l'affirmer en toute certitude, même si on se dégage de certaines précisions excessives (1). Cela posé, remarque l'auteur, on se figure trop souvent que la primitive industrie humaine requérait seulement l'exercice d'une intelligence rudimentaire, presque animale. Ce n'est peut-être pas si évident qu'on le suppose. Il a fallu à l'Homme, pour la fabrication des premiers outils, outre une main déjà merveilleusement habile, une puissance aiguë et sûre de pensée mécanique ou technique : nous avons de la peine aujourd'hui à faire aussi bien que lui, à moins d'employer d'autres instruments que les siens, d'autres méthodes. Or, la genèse de l'intelligence n'est pas explicable, semble-t-il, par le seul jeu des facteurs darwiniens (essais et tâtonnements individuels multiples avec survivance du plus apte) ou lamarckiens (expérience héréditairement accumulée) : il faudrait l'intelligence déjà pour engendrer ainsi l'intelligence. M. Osborn insiste fortement sur l'insuffisance de ces facteurs, quel qu'en puisse être le rôle accessoire ; il avoue nécessaire d'admettre ici, de même (ajoute-t-il) que pour certaines facultés du corps humain, une origine différente, une acquisition d'un coup, *without antecedent experience and without antecedent trial or error* ; et il se rallie en fin de compte à l'idée d'une évolution créatrice : *The culmination of years of research on my part and the part of others devoted to this specific problem has brought us to the view we must accept : we must modify the original idea of evolution and connect it with the idea of the older world creation — in brief, creative evolution*. D'une création, d'ailleurs, le phénomène observable ne peut être qu'*invention*. De quoi témoigne l'allure du progrès humain à toutes les époques, par sauts brusques et par substitutions de races : on ne saurait éviter d'y faire une part de capitale importance au génie individuel. Et c'est dans une perspective analogue qu'il nous faut regarder l'évolution pré-humaine, si nous voulons vraiment la comprendre.

Ce regard, il est vrai, beaucoup hésiteront à s'y fier. Si proche soit-elle de nous, par comparaison à d'autres origines, la naissance de l'Humanité reste un fait lointain, âprement discuté,

*evolution*, conférence donnée le 7 avril 1927, devant la *New-York Academy of Medicine* et publiée dans son *Bulletin*.

(1) M. Osborn se complait à des énonciations d'âges probables : 600.000 ans par exemple pour l'homme de Neanderthal, 1.250.000 pour celui de Piltown. Rigoureusement, c'est plus que la science n'autorise. Mais il ne faut voir, dans ces nombres d'années, qu'un moyen de faire entendre à l'imagination l'énorme longueur de certaines périodes.



dont la connaissance demeure mêlée d'hypothèses. Laissons-le donc ; et, pour avoir du tout à fait positif, du certain, de l'incontestable, regardons encore plus près de nous. Le mouvement général de la vie a ses répliques. Au sein même de la nappe humaine, parmi des groupes de plus en plus élémentaires, les ondes vitales continuent sans fin à naître et à se rencontrer. Comme autant de réductions qui répètent le rythme de l'évolution spécifique, les races, les civilisations se succèdent à l'intérieur de l'Humanité. « Elles surgissent, s'étalent, s'entrecroisent, meurent ; et, comme une grève après des séries de marées montantes ou décroissantes, chaque continent est frangé de l'écume et des débris successivement abandonnés par leurs flots. Personne, assurément, n'essaiera de nier que ces harmoniques réduites de la grande oscillation humaine soient de nature évolutive. Or, qu'y voyons-nous, sinon la répétition (et donc la confirmation ou l'éclaircissement) de ce que peut nous apprendre l'observation des couches extra-humaines de la Vie ? »

Les similitudes sont frappantes et innombrables, susceptibles d'être suivies jusqu'au détail. « Dans l'histoire des peuples qui grandissent et se supplantent, nous arrivons parfois à distinguer la peuplade ou la tribu dont le succès a enfanté une grande civilisation. Mais, plus souvent, nous nous heurtons à la loi implacable de perspective qui, supprimant la vision des commencements (trop mous et humbles pour pouvoir être aperçus), ne nous laisse voir le mouvement du passé que sous la forme d'une série d'éléments fixes brusquement substitués l'un à l'autre, de maximums atteints, de succès établis. Et voilà, exactement reproduite, la distribution discontinue des êtres, si familière à la Paléontologie. Regardons maintenant dans le détail les branches humaines qui foisonnent. Nous pourrions y collectionner à notre gré tous les types divers de fortune qui font la complexité et la difficulté des lignées zoologiques. Voici d'abord la race appauvrie, stagnante, — mécanisée en habitudes mortes, — « qui ne change plus depuis avant l'Histoire et qui paraît devoir périr plutôt que de changer ; et voici, tout à côté, le peuple vigoureux, conquérant, qui croît sans arrêt, appelle à soi toute la sève et semble représenter, non seulement l'extrémité active d'un rameau secondaire, mais la flèche même de l'Humanité. Voici maintenant les groupes simples où tout le monde fait une même chose ; et voici les nations compliquées, inventives, où les individus se répartissent en toutes sortes de catégories spécialisées. Voici encore les longues périodes d'immobilité, l'hiver des peuples, durant lequel rien ne bouge ; et voici les phases d'éclosion, au



cours desquelles, mystérieusement et en mille points épars de la couche humaine, germent tout à coup mêmes idées, mêmes désirs, mêmes besoins, mêmes inventions. Voici, à son tour, la longue suite des déchéances vitales : l'épuisement et le vieillissement des races, leur assoupissement par lassitude, leur encroûtement sous des enveloppes sociales devenues stérilisantes, leur durcissement en routines collectives ou individuelles. » C'est une véritable matière qui se forme ainsi constamment : déchet de vie qu'élimine et rejette la vigueur de l'âge adulte, cause de décrépitude lorsque l'organisme se laisse envahir par lui. Et il y a partout aussi une matière plus profonde, primitive au point de vue du phénomène, où règne ce déterminisme des grands nombres, voile de la liberté, qui recouvre et nivelle, sous le masque de lois statistiques, « la nappe intérieurement frémissante de la Noosphère ».

La psychologie de l'invention, surtout, et l'histoire des idées offrent, avec les démarches de la vie, des ressemblances bien suggestives. Ici et là, même allure par digressions transversales, par sauts de côté ; même alternance, même compensation entre les poussées d'initiative créatrice. Nous avons déjà noté, d'ailleurs, ce que montrent dans la nature les points de bourgeonnement évolutif. Eh bien ! C'est ce que l'on observe aussi dans le progrès des méthodes ou des principes et, par exemple, dans les rapports de la philosophie et des sciences. L'une correspond au type central, générateur ; les autres, aux rayonnements spécialisés qui en sortent. Celles-ci, les sciences, ont un avantage de précision immédiate. Mais la première, la philosophie, quoique plus vague sur chaque point, enveloppe au fond une richesse plus féconde et, en définitive, l'emporte. Elle a cependant besoin des radiations positives qui en proviennent et qui l'entourent, car elle se décharge sur ces dernières de tout un travail dont elle n'aura plus à s'alourdir, à peu près comme le métazoaire a besoin du protozoaire, l'animal du végétal, etc. : savoir « mou », si j'ose dire, elle constitue par excellence l'embryon noosphérique.

Sont-ce là de pures comparaisons littéraires ? Nullement ; il ne s'agit point de figures ou de métaphores : c'est *une même chose* qui se trouve exprimée à deux niveaux de son devenir. Dès lors, pour comprendre la vie, comment hésiterions-nous à nous interroger nous-mêmes ? L'effort vital devient finalement invention chez l'Homme ; et, seul, ce terme suprême en révèle à notre conscience la profondeur. Dès le début de ce Cours, en appelant l'attention sur ce qu'il y a de naturel au fond de l'artificiel humain, j'ai introduit en principe et en germe une telle explica-

tion de la Vie. L'instrument, ai-je dit et répété avec le P. Teilhard, que je suis presque mot à mot dans toute cette conclusion, c'est l'équivalent, dans la série humaine, de l'organe différencié, dans la série animale : l'équivalent, c'est-à-dire le véritable homologue, et non pas l'imitation superficielle née d'une banale convergence. Mais, cette parité une fois admise entre les produits d'une opération qu'on appelle industrielle chez l'Homme, organique ou instinctive chez l'Animal, nous sommes conduits à supposer quelque parité aussi et quelque parenté dans l'opération elle-même : car, à l'inventé correspond l'inventeur. Aussitôt nous voyons alors, comme par une brèche ouverte, les énergies spirituelles envahir intérieurement le domaine du transformisme, et transparaitre en fin de compte *l'essence psychique de l'évolution* : dernier point entrevu précédemment déjà (1) et sur lequel va se clore le présent rappel de principes.

Bien sûr on ne propose pas ici de transporter anthropomorphiquement, dans les sphères basses de la Vie, la réflexion explicite et les méthodes concertées qui sont les caractéristiques de la Noosphère ; il y a bien des degrés du psychisme vital, en profondeur et en lumière, en concentration individuelle ou en diffusion biosphérique ; l'invention, même chez l'Homme, suit le plus souvent, pour une large part, des voies collectives et obscures ; et ses démarches, au niveau de l'animalité, comportent moins encore conscience claire. On ne propose pas davantage de revenir paresseusement à je ne sais quelle mythologie de « forces vitales » qui dispenserait d'analyser les énergies élémentaires que la Vie a tissées dans l'ombre pour réaliser sur le plan du phénomène ses besoins de percevoir et d'agir. Ce qu'il faut entendre, c'est que, « en constatant les connexions qui relient l'activité artificielle de l'Homme aux activités naturelles de la Vie, nous sommes amenés à conclure que celle-là est un prolongement transformé, quelque chose comme un facies supérieur de celles-ci. » Nos aspirations et facultés inventives se découvrent à nous comme n'étant rien d'autre (dans leur phénomène) que la puissance organogène de la vie, une fois hominisée : cette puissance même, qui a changé d'état, mais non de nature fondamentale. « Et réciproquement, tout le processus évolutif du monde organique devient compréhensible par analogie (réduite, cela va sans dire) avec les développements de notre monde humain. »

Cette perspective d'intériorité, — que nous sommes loin de prétendre nouvelle, mais pour laquelle seulement nous revendi-

(1) *L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, XIV et XV.

quons ici une valeur positive, expérimentale, — a évidemment, comme premier avantage, de s'harmoniser avec ce que la science constate au dehors dans la naissance, le progrès, la mort des lignées zoologiques : « tous phénomènes qui rappellent si curieusement ce qui se passe dans le domaine des idées, des langues, des découvertes scientifiques ou philosophiques et des institutions sociales ». Mais cette même hypothèse a une autre vertu plus appréciable encore, celle de nous renseigner sur ce qui constitue le moteur profond du mouvement vital. Admettons que la Vie organique, sous le couvert du déterminisme que découvre et démonte la biologie de laboratoire, est, à l'image de notre conscience, infini tâtonnement et perpétuel effort d'invention. « Il faut faire un pas de plus. Pourquoi nous-mêmes cherchons-nous ? Pour être mieux et surtout pour être plus, plus forts, plus conscients. Pourquoi, dès lors, s'agite le reste de la Vie ? Elle aussi, sans aucun doute, pour être plus et mieux, pour grandir en pouvoir et en conscience. Et voilà l'éclair qui illumine la Biosphère jusque dans ses profondeurs, dès l'instant où on a rétabli le contact naturel entre son enveloppe humaine et ses nappes les plus basses. Par une méthode qui s'élève à peine au-dessus de la simple observation, voici rejointes les intuitions où tend de plus en plus à se fixer la Métaphysique. *Rien n'existe véritablement dans l'Univers que des myriades de spontanéités plus ou moins obscures dont l'essaim pressé force graduellement la barrière qui le sépare de la liberté.* Du haut en bas de la série des êtres, tout se meut et s'organise dans un même sens, qui est celui de la plus grande conscience. Et peut-être est-ce justement pourquoi, depuis les origines de la vie, les systèmes nerveux ont toujours été, le long de toutes les branches animales, en augmentant et en se perfectionnant, au point que jamais, depuis l'aurore des temps géologiques, la masse de matière cérébralisée n'a été plus considérable qu'aujourd'hui. Une affirmation de finalité s'impose donc, mais d'une finalité d'invention, où ce serait grave erreur de croire qu'on puisse d'avance deviner le terme, et d'une finalité qui se mélange de contingence précisément parce qu'elle est inventive, mais qui n'autorise aucune confusion entre le transformisme véritable et l'irrationnelle doctrine qui ferait de la Vie un pur jeu de hasard.

Certes, les savants ont mille fois raison de relever les traces que marque la Vie dans la chair ou qu'elle abandonna dans les débris fossilisés. Mais, au cours de ce travail, qu'ils se gardent bien de perdre ou d'inverser le sens des valeurs maniées par eux ! Ce ne sont pas les tissus, les os, qui ont fait les vivants, bien qu'ils les expriment en discours de matière. Os et tissus ne représentent



que des carapaces dont s'enveloppèrent successivement les tendances psychiques issues de l'aspiration profonde vers la conscience : résidus d'habitudes mécanisées, qui supposent une invention antécédente.

Nous voici dès lors amenés à une meilleure intelligence de ce point singulier, critique, libérateur, que fut pour la vie terrestre l'hominisation. En vertu d'une exigence difficile à comprendre, sans doute, mais dont les faits nous imposent d'admettre la réalité, nous constatons que le psychisme animal ne pouvait aller indéfiniment vers l'unification, sans se voir comme acculé à un changement de nature. Une comparaison que vous connaissez bien est encore une fois de mise. A force de se rétrécir, de se concentrer, les sections du cône doivent être suivies par le sommet ponctiforme. Pareillement, en raison des lois organiques du mouvement qui l'animait, la conscience terrestre, un beau jour, est parvenue sur un palier nouveau. A force de se rapprocher, ses génératrices, jusque-là disjointes, se sont liées en un centre définitif ; et d'un seul coup, véritable crise métaphysique, elle a soudain acquis les trois propriétés nouvelles qui caractérisent les éléments de la Noosphère : elle s'est découverte elle-même par *réflexion* ; elle s'est trouvée capable de collaborer librement à ses progrès ultérieurs par *invention* méthodique ; enfin, elle est devenue apte à vaincre l'effet d'égoïsme isolant qui accompagne d'abord toute genèse d'individus : elle s'est orientée en âme d'une sorte d'organisme supérieur qui se formerait, un à partir de tous, par *conspiration*.

Peut-être voit-on maintenant pourquoi l'Homme se distingue à la fois autant et si peu de la grande foule des animaux. Spécialisé (si le mot convient) sur l'axe même de la Vie, après un resserrement qui a donné l'une intérieure à l'autre les formes animale, métazoaire, vertébrée, mammifère, primate, il n'a pas eu besoin (c'eût été au contraire pour lui une irrémédiable faiblesse) de contracter quelque-une de ces habitudes particulières qui sont, aux yeux des zoologistes, la marque et l'intérêt des autres groupes vivants. Chez lui, le progrès consiste, non pas en acquisition ou perfectionnement d'organes propres, mais en libération des sources mêmes de la conscience. Ainsi a-t-il conservé, au maximum, sa richesse potentielle. « Au milieu de la touffe incroyablement variée des animaux supérieurs, il est demeuré par excellence (même à en juger du simple point de vue zoologique) *le Mammifère, le Vertébré, le Vivant.* » C'est le seul être du monde actuel qu'on puisse qualifier d'embryon. Bien probablement, toutefois, le type humain ne changera plus ou à peine, quant à



l'extérieur. Le progrès de l'espèce humaine, de plus en plus concentré dans les zones psychiques et dans l'établissement d'organisations collectives, paraît de moins en moins lié à une refonte morphologique. D'autre part, la Vie terrestre, dont la sève la plus pure circule aujourd'hui au sein de l'Humanité, ne semble tenir désormais en réserve aucune forme susceptible de venir supplanter notre groupe dans l'ascension vers la plus haute conscience. « Tout ce que nous entrevoyons pour l'avenir, c'est donc, à l'intérieur de la nappe humaine, l'apparition périodique de races et de civilisations nouvelles se chassant l'une l'autre longtemps encore », — jusqu'à ce que peut-être se lève le jour d'un suprême événement : la mise en acte plein des formidables puissances de cohésion qui s'accumulent dans la Noosphère, « la maturation définitive de l'Esprit lentement dégagé, puis sublimé à travers toute l'histoire de la Terre. »

Vous voyez sur quelles amples perspectives — et qu'on pourrait facilement élargir encore — s'achève l'étude préliminaire qu'il fallait consacrer au double rapport de l'Homme et de la Nature. Il serait prématuré de nous appesantir davantage sur de telles généralités. Nous avons éclairé une route : le moment est venu de nous y engager en effet avec attention méthodique à ses tournants successifs. Il ne sera plus question désormais que des origines humaines et des voies suivant lesquelles a évolué l'intelligence. Un premier cycle de recherches vient de se clore, qui eut pour objets de poser un problème, de définir un cadre, enfin de dégager un principe. Trois cycles ultérieurs vont s'ouvrir maintenant l'un après l'autre, que caractérisent trois titres : paléontologie, préhistoire, métaphysique.

(A suivre.)

---

# Un grand poète de la vie moderne : Emile Verhaeren (1855-1916).

Cours de M. Edmond ESTÈVE,  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

## IV

### La Poésie sociale.

#### I

L'année 1891, qui est celle de son mariage, est vraiment l'année décisive dans la carrière poétique de Verhaeren. La passe difficile est franchie. Pour user d'un genre de métaphore qu'il affectionne, son vaisseau entre à pleines voiles dans la brise et dans le soleil. Le poète a reconquis sa vaillance ; il a retrouvé la force, l'ardeur, le goût de la vie. Vers lui est descendu le chevalier aux armes d'or, le saint Georges céleste qui représente le triomphe du devoir clair sur le trouble instinct. « Sonnez, toutes mes voix d'espoir ! » Il sait, le bon chevalier, combien celui qui est devant lui a besoin de réconfort et d'aide :

Il sait de quels lointains je viens,  
Avec quelles brumes dans le cerveau,  
Avec quels signes de couteau,  
En croix noires, sur la pensée,  
Avec quelle dérision de biens,  
Avec quelle puissance dépensée,  
Avec quelle colère et quel masque et quelle folie  
Sur de la honte et de la lie.

Il le sait, mais cela ne l'arrête point, car il est « le glaive et le miracle », il est le courage et la charité :

Le Saint Georges cuirassé clair  
A travers<sup>4</sup>, par bonds de flamme,  
Le frais matin, jusqu'à mon âme ;  
Il était jeune et beau de foi ;  
Il se pencha d'autant plus vers moi  
Qu'il me voyait plus à genoux :  
Comme un intime et pur cordial d'or  
Il m'a rempli de son essor

Et tendrement d'un effroi doux ;  
 Devant sa vision altière,  
 J'ai mis, en sa pâle main fière  
 Les fleurs tristes de ma douleur ;  
 Et lui s'en est allé, m'imposant la vaillance,  
 Et, sur le front, la marque en croix d'or de sa lance,  
 Droit vers son Dieu, avec mon cœur (1).

Plus encore que le saint Georges symbolique, ce qui soutient et encourage Verhaeren, c'est une présence mystérieuse qu'il a sentie au fond de lui-même, au moment où il songeait à la fin de la vie comme à une délivrance. « Oh ! si la mort pouvait venir ! » La mort n'est pas venue. Celle qui est venue, c'est celle qu'il appelle « la trépassée et la sainte », la tante « volontaire et douce » qui fut le grand amour de son enfance, et qui est morte trop tôt. Toute morte qu'elle est, elle vient à son secours comme jadis ; elle l'assiste « comme on aide un pauvre enfant ». Grâce à elle, il a vu luire sur sa vie « un éclair arc-en-ciel d'or » ; grâce à elle, son cœur est devenu meilleur :

Rien n'est plus clair que de sentir sur soi  
 Quelqu'une au delà de la vie,  
 En qui l'on ait croyance et foi,  
 Et que l'on sente, ardente et tout entière  
 Penchée, à chaque instant, sur soi,  
 Comme une main avec de la lumière...  
 Ainsi la vois-je aller, passer, venir,  
 Me doucement 'rôler avec sa robe,  
 Et me fixer avec des yeux de souvenir...

C'est à elle qu'il confie ses peines et qu'il confesse ses fautes ; c'est elle qui fleurit de lumière et de joie « la maison de sa tristesse », c'est elle qui sera son guide dans l'avenir :

Ses pieds laissent des marques d'or  
 Sur le sable de blanc silence  
 Qu'épand mon âme en sa présence,  
 Et je les baise, et mon effort  
 Sera de suivre au loin leurs mystiques empreintes  
 Jusqu'au moment de notre indubitable étreinte  
 Et de ma délivrance, en mon dernier soupir... (2).

Sous ces influences apaisantes, l'âme du poète s'attendrit. Son génie s'adoucit. Il y a désormais dans son œuvre quelque chose de nouveau, et, en dépit du caractère fougueux, violent, désordonné, tumultueux, qui est la marque propre de Verhaeren et qu'elle gardera jusqu'à son terme, un principe d'épanouisse-

(1) *Les Apparus dans mes chemins : Saint G orges.*

(2) *Les Apparus dans mes chemins : L'Attendue.*

ment et de joie dont les conséquences iront toujours en se développant. Elle sera de plus en plus baignée d'une lumière égale et pure. Elle s'élèvera, par degrés, mais d'une manière continue, vers la sérénité.

Certes, cette ascension ne se fera pas sans quelques efforts. Dans les recueils de 1891 et des années suivantes, on rencontre encore bien des pages où se trahit une angoisse, où s'épanche la tristesse. Le poète entend, par les plaines de sa crainte, le vieux berger des novembres qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort. Il voit, par un soir morne de brume, un vaisseau muet comme un cercueil,

Sans même un cri d'adieu, sans même un bruit de rame (1),

quitter le port en emportant son cœur. Il compare son âme à l'une de ces « lourdes-sonnantes bouées » ancrées le long des côtes de la mer. Elle voit passer, « leur avant fier bouillant d'écumes », les grands navires qui s'en vont là-bas, ailleurs, vers les pays du nord et de la neige, emportant avec eux ses désirs et ses rêves. Elle les accompagne de son glas ; elle se soulève comme pour partir à leur suite ; mais elle retombe, et, « clamante et gémissante », elle finit par s'enliser et pourrir aux sables du rivage. Mais Verhaeren s'abandonne de moins en moins à ces songeries énervantes. Il a vaincu la maladie, il a chassé les fantômes livides engendrés par la souffrance, chassé les spectres de la mort, de la démence et du crime. Il contemple avec ravissement les chastes visions qu'il appelle ses « saintes ». Elles sont quatre qui lui apparaissent :

L'une est le bleu pardon, l'autre la bonté blanche,  
La troisième l'amour pensif, la dernière le don  
D'être, même pour les méchants, le sacrifice.

Ensemble elles s'approchent de lui et se mettent à lui parler. Elles le relèvent et le consolent. « Elles font le tour de son âme », elles la purifient et la parfument.

Et quand elles auront, dans ma maison,  
Mis de l'ordre à mes torts, plié tous mes remords  
Et refermé, sur mes péchés, toute cloison,  
En leur pays d'or immobile, où le bonheur  
Descend, sur des rêves de fleurs entr'accordées,  
Elles dresseront les hautes idées  
En sainte-table, pour mon cœur (2).

Ceci ne viendra que plus tard. Mais dès à présent le poète

(1) *Les Apparus dans mes chemins : Un soir.*

(2) *Les Apparus dans mes chemins : Les Saintes.*



cesse d'obscurcir perpétuellement le monde des noires fumées de son imagination, de mettre tout son soin à ne choisir dans la nature que les aspects pénibles et les effets lugubres. Il commence à rechercher les scènes de joie et les impressions heureuses. Il perd peu à peu l'habitude de cultiver sa douleur pour en jouir davantage, de provoquer ses sensations pour mieux les analyser, de se tourmenter et de se torturer pour le triste plaisir de se regarder vivre. Et à mesure qu'il se déprend de soi, par une démarche toute naturelle, il s'intéresse de plus en plus à l'humanité.

## II

Elle lui apparaît tout d'abord, l'humanité, à ce rêveur perdu dans les symboles, sous l'aspect de quelques grandes figures idéales et vagues qui traversent sa voie et se mêlent à ses pensées. Parmi ces « apparus dans ses chemins », comme il les appelle, il y a « celui de l'horizon ». Celui-là vient des pays légendaires. Il a « le front compact d'orgueil et de dédain ». Il est plein de désirs sauvages. Il cherche à se frayer un passage vers une nouvelle existence,

Où tout l'orgueil serait de vivre en déploiement  
D'effroi sauvage, avec sur soi la voix profonde  
Et tonnante des Dieux, qui ont tordu le monde  
Grand de terreur sous le froid d'or des firmaments (1).

Il y a « celui de la fatigue ». Celui-là succombe sous le faix du passé ; il plie sous la science et sous l'effort de l'humanité tout entière. Il s'est nourri de toutes les gloses, il a pensé tous les contraires ; il est las du bien, du mal, de tout ; il n'a plus la force et il n'a pas l'envie d'éclairer d'un feu vif l'énigme de Dieu. Il y a « celui du savoir », l'astronome qui, dans son observatoire « lenticulé de verres d'or », passe ses nuits à fixer les astres de ses yeux aigus, qui s'enfonce et se perd en des calculs infinis sans aboutir jamais à une certitude qu'il déclare d'ailleurs impossible, qui se tue à chercher sans conclure jamais. Il y a « celui du rien ». Il découvre aux yeux du poète le néant où s'abolit tout ce qui est grandeur, puissance, savoir, amour, volupté, et, en guise de consolation, il lui apporte « sa formidable ironie » et « son rire devant l'universel tombeau ». Il y a encore « celle des voyages » qui entraîne son esprit en des courses lointaines, sur mer, sur terre, vers des pays de mirages et de merveilles ; « celle de l'île » qui, au contraire, ne sort pas de sa maison, une de ces femmes

(1) *Les Apparus dans mes chemins : Celui de l'horizon.*

timides et candides, chastes et silencieuses et douces, qui « tressent les tapis blancs du silence », « raccommoient les espoirs usés », « brodent la trame du repentir », et se penchent, pour la consoler, sur la misère humaine ; « celle des reliques », des reliques mélancoliques, qui conserve les vestiges du passé, les souvenirs des amours défunts, les traces des aïeux disparus, les vieux livres où l'on retrouve l'empreinte des doigts qui les ont feuilletés, les bijoux de famille enclos en des tiroirs profonds... Est-il nécessaire de préciser, pour chacun de ces êtres symboliques, l'idée abstraite ou la conception de la vie qu'il est chargé d'exprimer ? Aucun d'eux, réduit à ses traits essentiels, n'est asscz obscur pour nous demeurer tout à fait inintelligible, et ce serait vraiment trahir le poète que d'éclairer d'une lumière crue ce qu'à dessein il a voulu laisser dans le demi-jour.

Verhaeren, avec ce sens profond de la vie qui est peut-être le plus remarquable de ses dons, s'est bientôt lassé de décrire en métaphores colorées des caractères généraux ou des abstractions personnifiées. Par un procédé inverse, il a emprunté à la réalité la plus concrète les types qu'il nous présente dans les *Villages Illusoires*, le premier de ses recueils, à mon avis, où éclatent véritablement son originalité et sa maîtrise. On y voit passer les uns après les autres tous les humbles artisans dont l'enfant de jadis, en son bourg natal, hantait volontiers, aux heures de libre flânerie, l'atelier ou l'échoppe, ou le chantier en plein vent. Voici le passeur d'eau qui, courbé sur ses rames, lutte à contre flot, un roseau vert entre les dents, sans pouvoir atteindre l'autre rive. Voici dans leurs barques, le long du fleuve, les vieux pêcheurs courbés « sur l'eau mauvaise et taciturne » où ils ont trempé leurs filets noirs. Chacun pour son compte, sans s'occuper de son voisin, ils pêchent misères, maladies, deuils, remords et folies. Ils sont côte à côte et ils ne se voient pas :

Dites, si dans leur nuit ils s'appelaient  
Et si leurs voix se consolait (1) !

Voici le meunier qui est craint et haï de tout le village, parce qu'il connaît le mystère des choses, est d'accord avec la tempête, entend le langage des étoiles et guette les signes des feux dans les nuages : aussi, à peine mort, l'enterre-t-on en hâte, sans prières, sans glas et sans cortège. Voici le menuisier, « le menuisier du vieux savoir, géomètre à lunettes, philosophe scolastique,

(1) *Les Villages Illusoires : Les Pêcheurs.*

enfileur de syllogismes, qui fabrique « à coups d'équerre et de règle » une pauvre petite science étriquée,

Une science d'entêté,  
 Une science de paroisse,  
 Sans lumière, ni sans augoisse (1).

Voici l'imprudent et vaillant sonneur, sonnante, par une journée d'orage, le tocsin dans le clocher qui brûle, sans défaillance et sans répit, jusqu'à ce que tombent sur lui la cloche et la tour.

La tour,  
 Un décisif fracas,  
 Gris de poussière et de plâtras,  
 La casse en deux, de haut en bas.  
 Comme un grand cri tué, cesse la rage,  
 Soudainement, du glas.  
 Le vieux clocher  
 Tout à coup noir semble pencher ;  
 Et l'on entend, étage par étage,  
 Avec des heurts dans leur descente,  
 Les cloches bondissantes,  
 Jusqu'à terre, plonger.

Le vieux sonneur n'a pas bougé (2).

Voici la vieille au mantelet de cotonnade, encapuchonnée jusqu'au menton, moitié paysanne et moitié sorcière, qui incarne l'esprit de la contrée, l'âme sournoise et finaude des campagnards. Voici le fossoyeur, qui tout le jour ne bouge du cimetière : sans relâche, il bêche, il creuse, il enfouit les cercueils blancs qui lui arrivent, suivis de gens en noir. Il enterre avec eux et ses douleurs, et ses désirs, et ses souvenirs, et son courage, et ses amours.

Et le vieil homme usé et sans appui,  
 Les regardant venir de l'infini vers lui,  
 N'a d'autre lot que de cacher, sous terre,  
 Sa mort multiple et fragmentaire  
 Et de planter, avec des doigts irrésolus,  
 — Depuis quel temps ? — il ne sait plus —  
 A la hâte, des croix dessus (3).

Voici « le blanc cordier visionnaire » qui tend à reculons le long des routes le jeu tournant de ses fils, et attire à lui les horizons : horizons de jadis, « regrets, fureurs, haines, combats » ; horizons d'aujourd'hui, « travail, science, ardeurs, combats » ; horizons de l'avenir, « lueurs, éveils, espoirs, combats ». Cet avenir merveilleux, le forgeron, lui, l'attend avec une foi inébran-

(1) *Les Villages Illusoires : Le Menuisier.*

(2) *Les Villages Illusoires : Le Sonneur.*

(3) *Les Villages Illusoires : Le Fossoyeur.*

lable, travaillant, peinant, forgeant à grands coups de marteau « les pâles lames de la patience... ». Le labeur banal de tous ces gens, poursuivi dans l'atmosphère de la campagne qu'embrume la pluie, que glace la neige, que fouette le vent ou qu'engourdit le silence, découvre à l'homme d'à présent, sous les images de son enfance, quelques aspects éternels de la condition humaine et éveille en son esprit des associations d'idées dont le cercle s'élargit jusqu'à l'infini.

### III

Quelque plaisir qu'il éprouve à contempler ces figures de son passé déjà lointain, quelque fécondes que soient les méditations qu'elles lui suggèrent, le poète ne s'y attarde pas longtemps. D'autres perspectives l'appellent. D'autres visions obsèdent sa pensée. Il aime et il aimera toujours, nous le verrons, les champs où il a grandi, où il a fait, au temps de sa libre jeunesse, tant de longues marches, de courses aventureuses et de folles randonnées. Mais il aime aussi les villes, les villes immenses et populeuses, où, pendant bien des années, il a promené sa souffrance, sa mélancolie et son universelle curiosité. Il a visité les ports et les capitales, les grandes cités terrestres et maritimes, reines du commerce et de l'industrie, du luxe et des arts, Anvers, Liverpool, Glasgow, Londres, Hambourg, Berlin, Paris. Avec leurs brouillards et leurs fumées, leurs sifflements et leurs fracas, avec leurs places et leurs avenues, leurs boulevards et leurs faubourgs, avec leurs palais et leurs taudis, leurs beautés et leurs verrues, avec leurs églises, leurs statues, leurs théâtres, leurs bourses, leurs usines, leurs musées, leurs bazars, elles l'ont positivement conquis. Elles sont pour lui le cœur et le cerveau du monde, les centres nerveux, les points vitaux du gigantesque organisme. Tandis que la vie se retire peu à peu des campagnes, dans les villes se rythme sur le jeu des pistons et le ronflement des machines l'activité humaine ; dans les villes s'allume le foyer des intelligences et se forge la pensée. Pieuvres monstrueuses, elles allongent comme autant de bras les routes qui convergent vers elles, et par toutes ces routes accourent à l'envi les gens de la campagne, fuyant les plaines où règnent la fièvre, le péché et la misère, cédant à l'attraction irrésistible qu'exerce sur eux la ville de plâtre, de stuc, de bois, de marbre, de fer et d'or. *Les Villes tentaculaires et les Campagnes hallucinées*, telle est la vigoureuse antithèse dont notre imagination est frappée par les titres seuls de ces deux recueils de Verhaeren, parus à quelques



années d'intervalle, mais qui, selon le dessein du poète, forment comme un diptyque dont les deux volets ne doivent pas être regardés séparément.

L'originalité de ces deux recueils va beaucoup plus loin que le titre. Ils représentent, à eux deux, un des plus remarquables essais de poésie sociale qui aient été tentés en notre langue. Depuis 1830, nous attendions le poète dont un obscur écrivain de cette époque, par une intuition quasi prophétique, nous promettait la venue, « le grand poète qui dirait les nouvelles destinées de l'humanité, dans les ruches de l'association, sur les chemins de fer de l'industrialisme ou dans les voies lactées du ciel » (1). Ce grand poète, Vigny, le premier, semblait avoir eu l'ambition de l'être. Dès 1831, dans celle de ses *Élévations* qu'il intitulait *Paris*, il exprimait, en même temps qu'une certaine timidité en face du bouillonnement universel au sein de l'immense fournaise, sa sympathie pour les pionniers de la pensée et sa confiance dans l'avenir.

Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau !  
Mais c'est grand ! Mais on sent jusqu'au fond de son âme  
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme... (2).

Néanmoins le futur auteur des *Destinées* était trop imbu d'habitudes aristocratiques pour ne pas se dérober au contact de la foule et s'isoler dans la contemplation pure. A son défaut, Lamartine aurait pu nous le donner, ce grand poète. Ne déclarait-il pas, en 1834, que la poésie ne serait plus épique, lyrique, dramatique, qu'elle serait philosophique, religieuse, politique, sociale. « C'est elle, s'écriait-il, qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les atteindre (3). » Ces cités de Dieu et ces républiques imaginaires, il en traçait le plan dans la IX<sup>e</sup> époque de *Jocelyn* et dans la VIII<sup>e</sup> vision de *La Chute d'un Ange*. Il prêchait par la bouche du curé de Valneige les vertus qui font fleurir les sociétés, tolérance, justice, amour et glorification du travail ; ou bien dans le fragment du mystérieux livre primitif, à la fois Pentateuque et Évangile, il posait les bases du code social, code fondé sur la justice, mais sur une justice vouée

(1) Louis Spach, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, 1834, art. Byron.

(2) Alfred de Vigny, *Poèmes Antiques et Modernes*, Paris.

(3) Lamartine, *Des destinées de la poésie*.

à s'élargir en fraternité. Et il ne reculait pas devant les utopies. Il chantait en beaux vers ce qu'il lisait dans l'avenir. Il y voyait ce que désiraient obscurément les hommes les plus avancés de sa génération, ce qu'imaginaient les rêveurs les plus chimériques ; il esquissait un tableau de l'humanité idéale : tous les hommes intelligents, tous propriétaires, plus de travail manuel, plus de cultes et de rites, plus de rois, plus de guerres, plus de salariat, plus d'égoïsme... Victor Hugo, vers le même temps, proclamait sa foi de plus en plus affermie dans la perfectibilité indéfinie de l'humanité. Dès maintenant il saluait et il admirait ses progrès.

Ce siècle est grand et fort. Un noble instinct le mène.  
Partout on voit marcher l'idée en mission ;  
Et le bruit du travail, plein de parole humaine,  
Se mêle au bruit divin de la création...

L'échafaud vieillit, croule, et la Grève se lave.  
L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont prêts.  
Le peuple a sa colère et le volcan sa lave  
Qui dévaste d'abord et qui féconde après (1).

Il traçait à ses concitoyens tout un programme de pensée et d'action :

Faites libre toute pensée  
Et reine toute nation ;  
Montrez la liberté dans l'ombre  
A ceux qui sont dans la nuit sombre ;  
Allez, éclairez le chemin,  
Guidez notre marche unanime,  
Et faites, vers le but sublime,  
Doublé le pas au genre humain (2) !

Il découvrait les tares de la société moderne, la femme qui meurt de faim, la fille perdue, le pauvre qu'on envoie au bague pour avoir volé un pain, l'homme de génie qu'on accueille par des huées, l'enfant qui s'étirole dans la servitude de l'atelier, l'honnête homme gueux et le voleur millionnaire, la misère lamentable des uns et les jouissances insolentes des autres. Il voyait le remède à ces maux dans l'émancipation du peuple, dans l'affranchissement du genre humain définitivement libéré des superstitions des prêtres et de la domination des rois. Telle est, sans parler de quelques écrivains plus obscurs, la lignée de poètes à laquelle se rattache, dans notre littérature, Verhaeren, par les œuvres auxquelles nous arrivons en ce moment.

(1) *Les Voix Intérieures*, I.

(2) *Les Chants du crépuscule* : Diclé après juillet 1830.

Il s'y rattache, comme il convient à un esprit original, en s'en distinguant ; et ce n'est pas, à mon avis, un de ses moindres titres de gloire, que d'avoir donné à la poésie sociale un caractère de réalisme qu'elle ne possédait pas avant lui. Chez Lamartine, elle tendait à se répandre en rêveries humanitaires ; chez Victor Hugo, elle se confondait volontiers avec la satire politique. Il n'en va pas tout à fait de même avec Verhaeren. Lui aussi, il devance l'avenir ; lui aussi, il a le culte de la liberté. Mais il ne se perd pas toujours en imaginations utopiques ; il ne déclame pas sans fin contre les tyrans. Voyant se produire sous ses yeux un grand fait, on pourrait peut-être dire le fait capital de l'histoire des sociétés modernes, le passage de la vie rustique à la vie urbaine, de la vie primitive et simple, telle que l'humanité l'avait menée pendant des siècles, à la vie compliquée et interdépendante, il la traduit en images saisissantes, et nous en fait toucher du doigt la réalité.

Il y avait quelque temps déjà que son attention s'était tournée vers les manifestations de la vie collective. Non seulement il s'y était senti porté par le mouvement naturel de sa pensée, par une réaction salutaire contre l'égoïsme poétique dans lequel précédemment il s'était enfermé ; mais les événements contemporains l'avaient singulièrement aidé à sortir de lui-même. Les luttes du suffrage universel, le développement de l'industrialisme avaient mis la Belgique en état de crise politique et économique, avec toutes les conséquences qu'une pareille situation entraîne misère, souffrances de toutes sortes, conflits de passions et d'intérêts, grèves, émeutes, répression. Le socialisme, jusque-là confiné dans les théories et dans les livres, descendait sur la place publique et entrait en action. Verhaeren y adhéra avec enthousiasme. Il ne fit pas de politique militante : pour bien des raisons, ce n'était pas là son fait. Mais il se donna de tout cœur aux œuvres d'éducation populaire : en 1892, de concert avec Emile Vandervelde, il organisait la section d'art de la Maison du Peuple. Et sous l'influence de ses préoccupations nouvelles, il prit la question sociale pour thème des trois œuvres principales qu'il publia de 1893 à 1898 : *Les Campagnes hallucinées*, *Les Villes tentaculaires*, et un drame en quatre actes intitulé *Les Aubes*.

#### IV

*Les Campagnes hallucinées* s'ouvrent sur un tableau sinistre de la grande misère des champs. La plaine, si plaisante à voir

sous son manteau de verdure et de moissons, n'offre plus que l'aspect d'une désolation monotone :

C'est la plaine, la plaine,  
Immensément, à perdre haleine.

De pauvres clos ourlés de haies  
Ecartèlent leur sol couvert de plaies ;  
De pauvres clos, de pauvres fermes,  
Les portes lâches,  
Et les chaumes, comme des bâches,  
Que le vent troue à coups de hache.  
Aux alentours, ni trèfles verts, ni luzerne rougie,  
Ni lin, ni blé, ni frondaisons, ni germes,  
Depuis longtemps l'arbre, par la foudre cassé,  
Monte, devant le seuil usé,  
Comme un malheur en effigie.

C'est la plaine, la plaine blême,  
Interminablement toujours la même (1).

Dans ce lamentable paysage errent comme des spectres des êtres vagues, les uns réels, les autres imaginaires, en qui Verhaeren incarne l'âme rustique : « le donneur de mauvais conseils », mi-paysan, mi-charlatan, qui va de village en village et de ferme en ferme, « retors, petit, ratatiné », poussant les misérables au suicide, les vieilles gens au désespoir, les filles au vice, les avareux à l'usure, les violents à l'incendie ; — les vieux, qui, voyant leur moisson vaine, sacrifient à Satan pour conjurer le mauvais sort, un chat qu'ils jettent tout vivant dans un brasier ; — les malades, que terrasse la fièvre, sortie des marais pestilentiels et des étangs couverts de mousse, et courant à travers champs dans sa robe de silence et de brouillard ; — toutes les âmes mauvaises dont les forfaits alimentent le moulin des vieux péchés ; — les mendiants aussi, qui vaguent le long des routes,

Avec leur pain trempé de pluie  
Et leur chapeau comme la suie  
Et leurs grands dos comme des voûtes,  
Et leurs pas lents rythmant l'ennui (2) ;

— les fous de toute espèce, qui ont peur de tout, des crapauds, des rats, des moulins, des fantômes, qui « vaticinent comme les tours tocsinent », et prédisent toujours tous les malheurs ; — la mort enfin, l'empériere la Mort, qui s'est installée en permanence au cabaret des Trois-Cercueils, et boit à grands coups, sans même entendre, tant elle est soule, le chœur des pauvres gens qui implorent sa pitié. Dans ce pays de malheur, on célèbre

(1) *Les Campagnes hallucinées : Les Plaines.*

(2) *Les Campagnes hallucinées : Les Mendiants.*



encore des fêtes. Il y a, aux jours habituels, des kermesses. Mais quelles kermesses !

Quelques étals au coin des bornes,  
 Et quelques vicilles gens,  
 Au seuil d'un portail morne,  
 Et quelques couples seuls qui se hasardent,  
 Les gars braillards et les filles hagardes,  
 Alors qu'au cimetière deux corbeaux  
 Regardent (1).

Mais bientôt dans les plantureux villages de jadis, il n'y aura plus personne. Las de souffrir, las de peiner, les paysans abandonnent leurs champs.

Avec leur chat, avec leur chien,  
 Avec l'oiseau dans une cage,  
 Avec pour vivre un seul moyen,  
 Boire son mal, taire sa rage,  
 Les pieds usés, le cœur moisi,  
 Les gens d'ici,  
 Quittant leur gîte et leur pays,  
 S'en vont ce soir, par les routes, à l'infini (2).

Les chaumières tombent en ruines ; l'araignée tisse ses étoiles de poussière aux verrous rouillés des étables ; les arbres, le long des routes, sont abattus ; les clochers n'ont plus de cloches ;

Car c'est la fin des champs et c'est la fin des soirs.

Seule demeure, plantée en terre, comme un dernier souvenir des hommes qui ont vécu là leur vie de travail et de misère, une bêche lamentable et nue, qui se dresse, telle une croix sur une tombe,

A l'orient du pré, dans le sol riche,  
 Sur le cadavre épars des vieux labours (3).

## V

Aux campagnes dévastées par la famine et la maladie s'oppose la ville, la ville qui s'étale au loin, dominant la plaine « comme un nocturne et colossal espoir », illuminant le ciel de ses lueurs d'or. Ce n'est pas que le poète ait pour la ville une admiration sans mélange. Il regrette sincèrement la vie simple et saine que menaient les hommes d'autrefois.

(1) *Les Campagnes hallucinées : Les Mendiants.*

(2) *Les Campagnes hallucinées : Le Départ.*

(3) *Les Campagnes hallucinées : La Bêche.*

Dites ! l'ancien labeur pacifique, dans l'Août  
Des seigles mûrs et des avoines rousses,  
Avec les bras au clair, le front debout  
Dans l'or des blés qui se retrouve  
Vers l'horizon torride où le silence bout.

Dites ! le repos tiède et les midis élus,  
Tressant de l'ombre pour les siestes  
Sous les branches, dont les vents prestes  
Rythment avec lenteur les grands gestes feuillus.  
Dites, la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,  
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière,  
Qui la chantent, avec leurs voix plénières,  
Si près du ciel qu'on ne les entend pas... (1).

La vie urbaine a ses tares, ses vices, ses corruptions, ses laideurs, qu'il prend comme un sauvage plaisir à étaler en pleine lumière. La ville regorge de richesses que, par tous les chemins de la mer, les grands cargos lui apportent de tous les bouts du monde :

Dites, les docks bondés jusques au faite !  
Et la montagne, et le désert, et les forêts,  
Et leurs siècles captés comme en des rets ;  
Dites, leurs blocs d'éternité : marbres et bois,  
Que l'on achète,  
Et que l'on vend au poids  
Et puis, dites ! les morts, les morts, les morts  
Qu'il a fallu pour ces conquêtes (2) !

Elle a des théâtres où des spectacles lascifs avilissent les cœurs, surexcitent les sens, et jettent, au sortir des salles enfiévrées, les spectateurs aux bras des « promeneuses », des femmes en deuil de leur âme, qui entrecroisent dans la nuit leurs pas inquiétants. Elle a ses usines et ses fabriques qui ronflent tout le jour en des faubourgs lointains, quartiers rouillés de pluie, peuplés de femmes en guenilles, ouvrant à chaque carrefour leurs bars où des ivrognes lapent debout l'ale et le whisky. Elle a sa Bourse où « les grands bourgeois monumentaux » — ainsi les qualifie l'admiration ironique du poète — se battent à coups de vols, s'enrichissent et se ruinent. Elle a ses bazars où tout se vend, où tout s'achète, où l'on fait argent de tout, même de la pensée qu'on exploite. Elle a le long de ses quais ses quartiers louches où règne la débauche, étal monstrueux de la luxure et pépinière de crimes. Elle a ses rues où, en temps d'émeute, gronde la révolte, où l'on se tue « pour rajeunir et pour créer », ou bien « pour tomber et mourir » ; ses rues où la Mort chaque jour mène le cortège des enterrements, où parfois elle multiplie les

(1) *Les Villes tentaculaires : La Plaine.*

(2) *Les Villes tentaculaires : Le Port.*

deuils et sème l'épouvante, comme si elle balayait la ville tout entière au fond du trou. Mais la ville a aussi ses chambres claires et ses laboratoires, ses tours braquant sur le ciel leurs longs télescopes d'or, ses maisons de la recherche et du travail, ses sanctuaires de la science, où d'infatigables chercheurs approfondissent toutes les questions, examinent tous les problèmes, pénètrent les secrets de la nature, et à eux tous, unissant leurs efforts, bâtissent la synthèse des mondes. Sur la ville planent, « évidentes sans qu'on les voie », ces souveraines que sont les idées : la force qui soutient l'univers et que bande l'effort humain, la justice et la pitié, ces sœurs jumelles, et, plus haut encore, la beauté, qui est la totale harmonie. La ville a une âme, elle a son âme,

Son âme formidable et convulsée,  
 Son âme où le passé ébauche  
 Avec le présent net l'avenir encor gauche,

son âme, où sur les débris du rêve ancien s'élève un rêve nouveau.

Et qu'importent les maux et les heures démentes,  
 Et les cuves de vice où la cité fermente,  
 Si quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,  
 Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,  
 Qui soulève vers lui l'humanité  
 Et la baptise au feu de nouvelles étoiles (1).

## VI

A ces tableaux réalistes de la vie rustique et de la vie urbaine s'ajoute, comme leur complément naturel, ce drame des *Aubes* où le poète épanouit librement son idéalisme optimiste et nous révèle ses vues sur l'avenir. Lui-même l'a dit : « *Les Aubes* sont le troisième et dernier cahier d'une série commencée par les *Campagnes hallucinées* et *Les Villes tentaculaires* (2). » Bien que je me propose de consacrer une leçon spéciale au théâtre de Verhaeren, je ne puis m'abstenir de mettre dès maintenant l'œuvre à sa place, dans la série à laquelle elle appartient, et d'en analyser l'esprit.

Le pays imaginaire que l'auteur a inventé pour y placer l'action de sa pièce se trouve dans la situation qu'il nous a décrite au cours de ses précédents recueils, et même dans une situation pire encore. Non seulement les campagnes y sont à peu près abandonnées, mais le pays est occupé par l'ennemi, et dans la

(1) *Les Villes tentaculaires* : *L'âme de la ville*.

(2) Avertissement au lecteur en tête des *Aubes*.

capitale, Oppidomagne, les ouvriers sont en révolte contre l'autorité des magistrats. Ils subissent l'ascendant d'un tribun populaire, Jacques Hérézien, lequel, selon la passion qui anime ceux qui en parlent, est un grand homme ou un fou. Jacques a toutes les peines du monde à rentrer dans Oppidomagne, d'où il est sorti, quelques jours auparavant, pour y ramener son père, vieux paysan, qui est mort en route, fidèle jusqu'à son dernier soupir à la terre, son unique amour. La ville est soumise au bombardement de l'artillerie ennemie. Les obus y pleuvent, les incendies s'y allument. Mais une cité comme celle-là ne peut périr, tant qu'il y aura un Hérézien pour la défendre. D'accord avec Hordain, le capitaine des ennemis, il entreprend de réconcilier les défenseurs d'Oppidomagne et les envahisseurs, de « tuer la guerre » et de faire la paix. A ce moment le conseil vient implorer son concours pour faire rentrer dans l'ordre les révoltés qui ont fait sécession et se sont réfugiés sur le mont Aventin, dans l'espèce un vieux cimetière. Hérézien n'a pas moins d'horreur pour la guerre civile que pour la guerre étrangère. Il se rend au camp des sécessionnistes, il dissipe les arguments des agitateurs qui les excitent à la violence, il les ramène au calme, il leur fait entrevoir la fin des guerres et la paix universelle. La foule l'acclame et le reconduit en triomphe dans les murs de la cité.

Mais quinze jours à peine sont passés, et déjà le peuple est las de son idole. Il s'ameute sous les fenêtres du tribun ; il en brise les vitres. Hérézien n'en poursuit pas moins son grand projet de fraternisation entre les deux armées. Qu'importent les trahisons et les insultes ? Il a conscience qu'il tient en ses mains tout l'avenir. Il a foi en lui. Cette foi, il la communique à tous ceux qui l'entourent, et il la communique au peuple lui-même ; il tient tête aux outrages, il réfute ses accusateurs... C'est un nouveau triomphe. La nuit suivante, aux avant-postes, il se rencontre avec Hordain. Tous les détails sont réglés avec un soin minutieux. La fraternisation s'accomplit. C'en est fini de la guerre : on célèbre maintenant la fête universelle de l'humanité. Hérézien sort de sa maison, emmenant par la main son jeune fils, à qui il veut montrer son œuvre. A peine est-il dans la rue qu'une fusillade éclate. Une nouvelle court de bouche en bouche : on vient d'assassiner Jacques Hérézien.

Le cadavre du tribun est promené solennellement dans toute la ville. On l'étend, au milieu des manifestations d'un enthousiasme frénétique, sur l'estrade dressée pour le recevoir. On célèbre le génie du mort, on lui offre des palmes, on abat à ses pieds la statue qui symbolisait le vieux pouvoir aujourd'hui



détruit. Et « le Voyant », auquel appartient le dernier mot du drame, annonce que maintenant *Les Aubes* vont se lever.

Le sens général et l'intention de la pièce se laissent facilement discerner. Elle montre dans la révolution sociale, dans l'établissement par la force d'un ordre de choses nouveau, la conséquence logique et inéluctable du transfert de population opéré des champs aux cités. A cet ordre nouveau elle assigne son principe, qui est la fraternisation des peuples, la disparition des guerres, la pacification du monde. A vouloir réaliser ce grand dessein, Hérénien a perdu la vie. Mais, grâce au sang même qu'il a répandu, l'accomplissement en est obtenu et consacré. Il est obtenu sans lutte. Le conflit entre les forces du passé et celles de l'avenir est indiqué à deux ou trois reprises. Mais, de propos délibéré, l'auteur a négligé de s'y appesantir. Rien ne se passe ici dans la réalité. Tout est enveloppé d'un rayonnement d'illumination et d'une atmosphère de rêve. On dirait d'une prophétie déroulant une suite d'images dont la réalisation est fatale. Peu importent les difficultés qui surgissent, les obstacles qui se dressent, les objections qui s'ébauchent. Pas un moment le poète ne semble admettre qu'il puisse y avoir le moindre doute sur le résultat final. Les hommes, comme les événements, sont pour lui avant tout des symboles, symboles d'un monde qui finit, symboles d'un monde qui commence. Et ces personnages symboliques mettent, les derniers surtout, au service de la cause qu'ils défendent, et des sentiments qui les animent, cette richesse verbale, cette fougue ardente, ces puissantes métaphores, qui sont le propre de Verhaeren. La foule elle-même se répand en couplets lyriques, et le drame, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un hymne grandiose entonné par le poète à la gloire de son idéal.

## VII

Avec *Les Aubes* se clôt dans l'œuvre de Verhaeren ce qu'on peut appeler le cycle social. Non point qu'il fût homme à renier les idées pour lesquelles, et par choix, il avait combattu. Mais déjà sa poésie s'orientait vers des conceptions plus larges encore, et plus hautes, et plus sercines. Elle allait parer de toute la magie de son style la philosophie de la vie qui se développe avec ampleur dans les quatre grands recueils, les chefs-d'œuvre incontestablement de Verhaeren, dont l'étude va nous occuper maintenant.

(A suivre.)

# Les drames de Strindberg.

---

Cours de M. A. JOLIVET,

Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.

---

## III

Maître Olof.

Pendant son second séjour à Upsala, sans doute vers la fin de 1870, Strindberg s'était mis à lire le philosophe danois Sören Kierkegaard : de toutes les lectures faites jusqu'à ce moment, c'est celle qui toucha en lui le plus grand nombre de points sensibles ; non seulement elle va orienter toute son activité spirituelle, bien plus encore, elle va pour un temps déterminer le type humain auquel il rêve de ressembler.

Dans son essai de 1871 sur Hakon Jarl, il parle de Kierkegaard en ces termes : « Quand donc viendra-t il, le saint Jean-Baptiste qui nous montrera le chemin de la vérité et de la vie — ou bien serait-il déjà venu ?

« Oui, il est venu : il est né en 1813, a été très exactement crucifié en 1855 et oublié avant 1871. Il s'appelait Sören Kierkegaard. C'est lui que j'aimerais prêcher, pour toi surtout qui en es encore au stade de l'esthétique (1). Ou plutôt non, qu'il parle lui-même ! Il te faut lire *Ou bien, Ou bien* (2). Lis le premier livre et tu sentiras un glaive te traverser l'âme. Lis le second livre, et désespère, d'un désespoir si total que tu trembleras jusqu'au fond de toi-même et connaîtras tous les tourments de l'enfer. Lis ensuite... oui, quoi ? Ses *Exercices pour être chrétien* ? Je ne sais pas, car

(1) Strindberg a composé l'essai dont il est question sous forme de dialogue épistolaire. Le stade de l'esthétique est un des « trois stades sur le chemin de la vie » : esthétique, éthique, religion, que distingue Kierkegaard.

(2) Traduction littérale de *Enten Eller* (1843) qui a en danois un sens bien plus énergique, quelque chose comme : *Il faut choisir*, ou même : *Tout ou rien*.

je suis moi-même en plein combat : et ce n'est pas, je pense, la lecture qui me conduira plus loin — mais le combat qui va me mener... où ? Nouveau point d'interrogation... Personnalité, dit Kierkegaard. Qu'entend-il par là ? Je ne crois guère qu'il le sache lui-même. Mais ce qu'il ne veut pas, c'est l'absence de foi, l'irrégiosité, la légèreté — et son inestimable mérite est d'avoir ruiné le panthéisme intellectuel, vide, de Hegel. Ce que veut Kierkegaard, c'est le sérieux (1). »

Strindberg a dit plus tard qu'il n'avait pas saisi d'abord l'intention du philosophe. S'il s'était rendu compte que Kierkegaard prétendait amener son lecteur à renoncer par désespoir aux formes humaines — esthétique ou éthique — de l'existence pour le précipiter les yeux fermés dans un christianisme conçu du point de vue humain comme le *paradoxe* absolu, s'il avait su voir qu'il était un ultra-chrétien, acharné à réaliser dans une société moderne un idéal oriental vieux de deux mille ans, peut-être eût-il rejeté toute son argumentation, comme simplement jésuitique : c'eût été pour lui le salut.

Il ne s'arrête pas moins d'emblée devant le maître-problème de la doctrine kierkegaardienne, qui est le problème de la personnalité (2). Vivre en sincérité, c'est pour chacun découvrir ce qu'il a en lui de valeur éternelle, et orienter toute son existence selon cette découverte, se choisir lui-même à chaque instant, avec une passion tranquille, sans compromis ni réserve. Toute sa vie est ainsi une mission — et il y a presque identité de sens entre mission et personnalité. Des esprits enclins à l'ascétisme ne pouvaient manquer de trouver là l'idée d'une opposition entre le bonheur et la mission. La personnalité ne se réalise que par un effort douloureux, une lutte incessante contre les suggestions de la faiblesse. Quelques années avant, Strindberg avait vu Ibsen incarner cette conception dans un héros tragique : Brand avait montré que notre mission, et par conséquent notre devoir, ne se mesure pas à nos forces : il est toujours excusable de ne pas pouvoir, jamais de ne pas vouloir. Il faut vouloir au delà de ce qu'on peut, vouloir l'inaccessible. Frénésie de la volonté — sacrifice d'Abraham : folie du point de vue humain — selon Kierkegaard *paradoxe*, qui est l'atmosphère même du chrétien.

Dans son autobiographie, Strindberg écrit en 1886 que Brand, étant le dernier chrétien qui meurt pour un idéal vieilli, ne pou-

(1) XVIII, p. 428.

(2) Cf. à ce sujet notamment O. P. Monrad, *Sören Kierkegaard, sein Leben und seine Werke*, Iéna, 1909, p. 56 sq.

vait servir de modèle à un jeune révolté, impatient de rejeter précisément tous les idéals vieilliss (1). Dès 1872, dans une lettre à Eugène Fahlstedt, il déclare, sous l'influence de Georges Brandès, que Kierkegaard aussi bien que Brand sont de la littérature réactionnaire : c'est le dernier cri de détresse du christianisme sur le point de sombrer... (Kierkegaard) est le fils d'une époque vide, en quête d'un idéal, il cherche lui-même un idéal positif mais n'arrive pas à le trouver : c'est pourquoi il fait le saut désespéré, insensé de son propre aveu, et jette son âme épuisée dans les bras du paradoxe (2). N'empêche que cette même année, dans une période de pessimisme, il est à nouveau fasciné par l'éclat sombre de cette doctrine. « J'ai repris Kierkegaard. Il est sinistre. Mais il vous entraîne dans sa danse macabre. C'est précisément l'homme qu'il me faut (3). »

Malgré la différence de point de vue, l'autobiographie laisse voir quel trouble, quelles luttes intérieures Kierkegaard et Brand soulevèrent en lui. Il a beau se débattre contre leur emprise : il a trop de morale ascétique dans le sang pour échapper au désespoir ou en tout cas à la mauvaise conscience. « Le sermon de l'homme moral sur la vie conçue comme un devoir, comme une tâche, pénétra en lui profondément ; il trouva qu'à ce point de vue il avait été un esthète, puisqu'il avait pris son métier d'auteur comme un plaisir.

Il fallait le prendre comme une mission. Pourquoi ? En ce point la chaîne de la démonstration se rompait ; la morale chrétienne, avec l'obligation du sacrifice et le sentiment du devoir, rentra comme en contrebande dans son âme... Et lorsqu'il lut la fin de *Ou bien, Ou bien* et s'aperçut que l'homme moral sombre, lui aussi, dans le désespoir, sa conscience se brisa pour ainsi dire en deux. Dans ces conditions plutôt une vie d'esthète ! Mais le rôle d'esthète n'est pas facile quand on a été chrétien pendant les cinq septièmes de sa vie, et on ne peut être l'homme moral de Kierkegaard sans le Christ. Il se mit à passer d'un point de vue à l'autre comme une balle qu'on projette, et le résultat fut effectivement le désespoir (4). »

Par ailleurs, il a honte, en lisant Kierkegaard, des jouissances qu'il se permet. « Sa conscience œ plébéen s'éveilla et lui dit que c'était mal de jouir alors que d'autres travaillaient : or son travail à lui était une jouissance, car il lui procurait de la consi-

(1) XVIII, p. 356.

(2) (B).

(3) Lettre à Eugène Fahlstedt, du 26 septembre 1872 (B.).

(4) XVIII, p. 386 sq.



dération et peut-être de l'or. De là un perpétuel sentiment de remords qui le tourmentait sans raison (1). »

Il n'ignore pas à quel point il est faible en comparaison du héros d'Ibsen. « Cette barre de fer, dit-il, était le soutien qu'il fallait à son échine trop faible, car il avait de longues périodes où par humanité il se donnait tort à lui-même et raison au premier venu : aussi était-il particulièrement facile à tromper (2). »

C'est de cette fermentation d'idées, de ces alternatives de volonté et de faiblesse, de ces doutes et de ces luttes qu'est surgi le personnage de Maître Olof.

C'est le Luther suédois, nous dit l'histoire (3) : il assura dans son pays le triomphe de la Réforme, d'accord au moins partiellement avec le roi Gustave Vasa, qui, de son côté, transformait la Suède, encore moyenâgeuse, en un État moderne. Olof joua sous Gustave Vasa par sa prédication comme par ses écrits un rôle de tout premier plan. Son attitude indépendante et hardie excita même la colère du souverain, qui en 1539 le déféra à un tribunal et le fit condamner à mort. Toutefois les membres du tribunal allèrent eux-mêmes le supplier de grâcier Maître Olof. Celui-ci s'en tira avec une forte amende, payée par la ville de Stockholm, et retrouva par la suite la confiance et la faveur du roi.

Strindberg avait ainsi une de ces époques de transition qu'il affectionne, où s'affrontent, on peut presque dire, deux civilisations. Son héros sera donc le représentant de l'esprit nouveau contre un idéal périmé. C'est bien ce qu'il avait prétendu être lui-même contre sa famille liguée (4). S'il est trop faible, il empruntera à Brand un peu de son inflexible rigueur.

Toutefois le sujet ne l'occupa pas pendant moins de cinq ans. Le premier drame en prose est de 1872, une seconde rédaction en vers de 1876. Quelques brouillons antérieurs à 1872, et de 1872 à 1876 différentes esquisses plus ou moins complètes permettent de suivre durant cette période la transformation de ses idées. Des lectures nouvelles amplifient le débat dont sa conscience est le théâtre, et le drame ne peut plus s'expliquer par les seules impulsions reçues de Kierkegaard et d'Ibsen.

Les manuscrits conservés à la Bibliothèque de Göteborg (5)

(1) XVIII, p. 389.

(2) XVIII, p. 356.

(3) Cf. Henrik Schück, *Olavus Petri*, Stockholm.

(4) Cf. dans notre seconde leçon le passage sur le *Libre penseur*.

(5) Ces manuscrits ont été étudiés en détail par P. Lindberg. *Tillkomsten av Strindbergs Måster Olof (La naissance du Maître Olof de Strindberg)*, Stock-

permettent de restituer une première conception où le personnage d'Olof est encore très voisin de Brand. Strindberg n'a pas encore placé à ses côtés Gert l'anabaptiste, dont la violence et l'inflexible rigueur font contraste avec sa faiblesse. Ou plutôt Gert existe bien déjà, mais il n'est, semble-t-il, qu'un obscur intrigant catholique. Olof domine entièrement le drame, et — ceci est essentiel — au dénouement il refuse d'acheter sa grâce par une rétractation. Les envoyés du roi essaient en vain de l'émouvoir. Lorsqu'ils sont partis, une prostituée, sauvée par Olof, vient prier au pied du pilori où il est exposé et le rideau tombe sur un condamné à mort prêt à affronter le supplice. On songe tout naturellement à la mort de Brand, abandonné de tous, sauf de Gerd, la folle.

C'est tout ce que nous dirons de cette première esquisse : la ressemblance qu'on y découvre entre Olof et le héros d'Ibsen nous aidera à mieux comprendre le drame de 1872.

Dans son autobiographie, Strindberg explique lui-même en détail la genèse de Maître Olof. Les éclaircissements qu'il donne sont précieux ; il convient toutefois de ne les utiliser qu'avec prudence — car ce qu'il dit s'applique tantôt au drame de 1872, tantôt à celui de 1876 ; il est indispensable de distinguer ce qu'il a mêlé.

En 1872, après son retour à Stockholm, Strindberg remarque avec dépit que sa science upsalienne est généralement mise en défaut par l'argumentation réaliste de deux de ses amis qui se réclament volontiers de l'historien anglais Buckle. Il lut lui-même l'*Histoire de la civilisation en Angleterre*, et avec une telle ardeur d'adhésion qu'il considère les idées contenues dans cet ouvrage comme les « propylées de sa vie consciente » (1). C'était la vérité claire et nue. L'homme obéit aux lois naturelles tout comme les êtres organiques. Toute philosophie spéculative est une forme de théologie — donc stérile, une intolérance qui prétend enfermer la riche multiplicité de l'univers dans des systèmes subjectifs. Il ne faut plus de systèmes et il n'y a plus de certitude. La seule attitude intellectuelle possible est le doute et la recherche. Les vérités sont transitoires, et les prétendre immuables est aussi fou que d'ordonner au temps de s'arrêter. L'intelligence, certes, entre comme élément dans la vaste causalité qui régit le dévelop-

holm, 1915. On en trouve des extraits et des résumés dans II, p. 335-358. Enfin M. Martin Lamm les a utilisés très minutieusement dans le chapitre relatif à *Måster Olof* de ses *Strindbergs dramer*.

(1) XIX, p. 19.

pement du monde. Mais combien son rôle est réduit ! Quant à la liberté du vouloir, c'est une pure illusion.

Que devient dans cette hypothèse le prophète qui possède une vérité nouvelle et prétend y convertir les foules ? Aucune vérité ne peut être utile à un peuple, s'il n'est mûr pour la recevoir. Mais cette maturité est soumise à des lois — et il lui faut son temps, comme à celle d'un fruit. Ceux qui pensent autrement peuvent méditer l'histoire de Charles III d'Espagne, qui avait voulu débarrasser son pays des Jésuites. Il avait compté sans une vieille tradition qui l'obligeait d'exaucer, le jour de son anniversaire, le vœu que formulait son peuple. Le peuple réclama naturellement le retour des Jésuites.

Nous sommes exactement à l'opposé du point de vue ibsénien sur la toute-puissance du vouloir — et l'attitude du peuple qui lapide Brand ne ressemble qu'en apparence à celle de la foule qui lapide Olof, car la première a pour cause une lâcheté condamnable, et la seconde un manque de maturité qu'on ne saurait reprocher aux coupables.

Le drame de 1872 reflète, dans un mouvement plus passionné, le conflit des deux points de vue ; dans celui de 1876, plus philosophique, la balance penche nettement en faveur de Buckle.

(A suivre.)

---

# Chateaubriand, Lamartine et la politique

---

Cours de M. Pierre MOREAU,

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

---

## I

### De Combourg et de Milly à la tribune.

De bonnes fées ont apporté, au berceau de nos poètes romantiques, les plus rares présents : elles ont donné à celui-ci l'imagination, à cet autre la grâce, à ce troisième le don du verbe ou l'art subtil de pénétrer les âmes ; elles ont emprunté pour Chateaubriand le visage d'Atala, pour Lamartine celui de Graziella, pour Hugo, pour Vigny, pour Sainte-Beuve, ceux de doña Sol, d'Éva ou de l'héroïne innommée du *Livre d'Amour*. Mais, après elles, une méchante fée est venue, qui n'avait pas été invitée ; elle a perverti ces dons aimables ou en a troublé la pureté ; elle a dit à l'un : « Tu seras pair, ambassadeur, ministre » ; à l'autre : « Tu régneras sur une révolution » ; au troisième : « Ta gloire aura l'auréole de l'exil » ; à ces autres encore : « Tu seras candidat malheureux aux élections de 1848. — Tu seras sénateur du Second Empire. » C'était la fée de la politique.

Ceux qu'elle marqua de la plus souveraine et de la plus cruelle empreinte furent Chateaubriand et Lamartine. A vingt ans de distance, ces deux génies, si semblables en dépit de leurs rivalités et de leur mutuelle inimitié, ont témoigné du pouvoir de la méchante fée. Ils représentent, dans deux générations successives la même alliance des grands rêves poétiques et des grandes ambitions politiques, sous le jeu des images et des rythmes ; et nous comprendrons mieux, peut-être, ce que fut le romantisme politique, à comparer le pair de 1815 et le député de 1833, dans la formation de leurs génies, dans leurs rôles, dans leurs attitudes.



Deux provinciaux : un Breton qui sera toujours fidèle à sa Bretagne, et qui sait « le cousinage de tous les Bretons entre eux » ; un Mâconnais dont les ancêtres appartiennent de longue date au terroir où il est né. Ne vous étonnez pas s'ils veulent, — ce Breton, ce Bourguignon qui iront dormir au Grand-Bé et à Saint-Point, — rendre à la province cette vie que la politique lui enlève de jour en jour dans une France centralisée. Le Parisien Michelet peut bien glorifier son Paris animateur du monde ; Victor Hugo, qui vécut le meilleur de son enfance à Paris, peut bien résumer la France dans sa grande ville ; même le Tourangeau Balzac, qui connaît à merveille les « scènes de la vie de province », peut bien, dans *les Paysans*, glorifier la centralisation, — cette « centralisation contre laquelle on déclame tant, comme on déclame contre tout ce qui est grand, utile et fort... » (1) ; — un Chateaubriand, un Lamartine repoussent tout ce qui enlèverait, au peuple de leur Rance ou de leur Saône, son caractère et son existence régionale. Le père de Chateaubriand, vieux noble breton, indépendant et maussade, — homme d'action, au surplus, et qui devait léguer à son fils ses qualités de décision et d'audace, — se défie de Paris, et met les siens en garde contre ce pays de perdition ; l'auteur de *la Monarchie selon la Charte* opposera sa Bretagne aux coterics du Paris libéral : « Il me semble, écrit-il avec joie, que les départements commencent à se soustraire à cette influence de Paris qui les a dominés depuis la Révolution... (2). » « Quel droit, demandera-t-il le 7 août 1830 à la Chambre des Pairs, la population de Paris aurait-elle de contraindre la population de Marseille ou de telle autre ville à se constituer en république ? » Il s'informe des mouvements d'opinion de sa province ; en 1820, son beau-frère lui envoie de Bretagne des notes sur « les royalistes du Finistère », et lui demande en leur nom « une instruction motivée » pour ce pays dont il est « l'idole vénérée » (3) ; plus d'une fois, c'est la Bretagne qui lui inspire ses amitiés politiques ; s'il pardonne plus aisément à Corbière qu'à Villèle, c'est qu'il voit en lui « un brave et bon Breton » (4) ; s'il s'attache à la fortune de La Ferronnays, c'est que celui-ci est Breton ; s'il subit l'influence de M<sup>me</sup> de Duras, c'est

(1) *Les Paysans*, 1<sup>re</sup> partie, IX.

(2) Chateaubriand, *Œuvres*. Edition Ladvoat, t. XXV, p. 154.

(3) Notes de police du valet de chambre de Chateaubriand (dans : Louis Thomas : *Chateaubriand en 1820*, *Nouvelle Revue*, 15 septembre 1913).

(4) *Ibid.*

qu'elle est Bretonne (1) ; et c'est encore un Breton, que Mgr de Quélen, qui ne peut prononcer un discours sans qu'on voie en Chateaubriand son inspirateur (2). Toujours Chateaubriand maintiendra la fière indépendance bretonne, celle des « États de Bretagne » qu'il a vus dans sa jeunesse, — indépendance de misère et de fidélité (3). Sa mère s'était jetée avec ardeur dans l'affaire de La Chalotais, et l'auteur de la *Vie de Rancé* maudira encore en 1844 « le duc d'Aiguillon, ce ministre de perdition ». Son grand rêve politique est de réunir en lui-même les deux aspects de sa Bretagne, terre de tradition et d'indépendance, province de l'Ancien Régime et de la Révolution : « J'ai cru voir le salut de la patrie, — dira-t-il à la Chambre des Pairs, — dans l'union de la vieille gloire de Duguesclin et de la nouvelle gloire de Moreau (4). » Moreau, Duguesclin, noms de Bretagne, grandes ombres bretonnes qu'il veut réconcilier. — De même, Lamartine regardera toujours vers Mâcon ; il siègera au Conseil général de son département ; il le représentera à la Chambre, et, pour répondre à son appel, renoncera à ses anciens électeurs ; il collaborera aux journaux de Saône-et-Loire ; et c'est de Mâcon, au milieu de son peuple enthousiaste, qu'il lancera le grand discours où gronde la première rumeur des barricades prochaines. En 1831, dans sa *Politique rationnelle*, il se prononce pour la décentralisation politique ; il demande que l'on mette fin à « l'influence oppressive d'une capitale... au caprice d'une bureaucratie tyrannique ». Il se fera le panégyriste des fédéralistes girondins. Il reste pourtant, — ce Bourguignon dont la province est plus proche parente de Paris que la Bretagne de Chateaubriand, — très fermement attaché à cette unité nationale, dont le pouvoir central est le signe visible. Dans les pages mêmes de la *Politique rationnelle*, il engage les provinces à ne pas compromettre cette centralisation administrative, qui est, à ses yeux, la seule conquête définitive de la Révolution. Dans son discours du 9 mai 1838 sur les chemins de fer, prenant parti pour l'administration de l'État contre le monopole des compagnies, c'est la centralisation qu'il défendra, — « l'unité de volonté et d'action

(1) Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, 1854, t. I, p. 461.

(2) Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, t. VII, p. 57.

(3) La Borderie, *Histoire de la Bretagne* (1895). — Barthélemy Pocquet, *Les origines de la Révolution en Bretagne*. — Yves Bazin, *Saint-Malo à la veille de la Révolution et les doléances de ses habitants* (1919). — Henri Sée, *Les classes rurales en Bretagne* (1906). — Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. I, p. 261 et suiv.

(4) Chateaubriand, *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXV, *Mélanges politiques*, t. II, 52.

administrative, une, forte, irrésistible, aussi toute-puissante que doit l'être l'action collective d'une nation... La vie et l'unité, c'est la même chose pour un peuple. » Bientôt même, devenu peut-être trop « parisien », il semblera négliger cette force profonde, longtemps silencieuse, mais animée d'une volonté secrète et patiente : la vie de la province, l'opinion de ces cités et de ces campagnes, qui regardent Paris de loin, le surveillent, le jugent. Et avec quelle stupeur il verra venir, dans l'Assemblée Nationale, ces « hommes imprégnés de l'esprit des départements », ces provinciaux qui n'accordent pas, comme lui, à « l'état vrai de Paris », une attention passionnée, anxieuse (1), et qui, du fond de leurs provinces, arriveront, avec une sévère et rancunière prudence, pour liquider cette belle et tragique aventure de Lamartine et de Paris. Ils châtieront cruellement ce provincial, de s'être donné de toute son âme à Paris...

Deux provinciaux du Nord : car une providence ingénieuse voulut que ces deux maîtres de la politique romantique fussent des fils du Nord brumeux. Les politiques classiques et calculateurs qu'ils rencontreront sur leur route, qui opposeront à leurs généreuses ambitions le sens clair et dur des réalités, sont les fils de ce Midi, à qui la France a pris l'habitude de demander ses orateurs et ses ministres, — Villèle, Thiers, Guizot. Dans un article de 1856 sur le Marseillais Thiers, Lamartine glisse ce mot au passage : « La modestie est une vertu du Nord... » ; et, dans son *Histoire de la Révolution de 1848*, il se représente lui-même « loyal et chevaleresque comme un homme du Nord » (2).

Deux nobles : un cadet, un fils de cadet. Le cadet de Bretagne, qui sent gronder en lui-même, pendant l'émigration, une sourde colère contre « l'émigration fatale », et qui aspire à rejoindre, loin des aînés insolents, ses pairs les cadets, sentira quels bénéfices il a retirés de la Révolution : « Je préfère mon nom à mon titre », pourra-t-il dire dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* ; et, dans ses *Réflexions politiques*, sous le titre : *Que la nouvelle constitution est dans l'intérêt de tous ; ses avantages pour les hommes d'autrefois* : « A moins d'une étrange faveur ou d'une action extraordinaire, un cadet de Gascogne ou de Bretagne serait-il jamais devenu, sous l'ancien régime, colonel, général, maréchal de France (3) ? »

(1) Lamartine, *Histoire de la Révolution de 1848*, liv. XIV, VIII.

(2) *Id.*, *ibid.*, liv. XI, chap. XII.

(3) Cf. dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, VI, p. 8 : « Si l'ancienne monarchie eût subsisté... je ferais, dans quelque corridor abandonné, la consolation de mes petits-neveux : C'est votre grand-oncle François, le capitaine du régiment de Navarre ; il avait bien de l'esprit. Il a fait, dans le *Mercur*, le logographe qui commence par ces mots : *Retranchez ma tête*, et

« Tout plein de son Rousseau et de son Raynal », — il l'avoue, — ami de Chamfort, protégé par Malesherbes et fidèle toute sa vie à cette noble mémoire (1), Chateaubriand, il est vrai, a émigré, il a partagé les grandeurs et les misères de ces exilés dont il a défendu la cause dans l'*Essai sur les Révolutions*, dans les *Réflexions politiques* (2) ; mais, parmi eux, ce sont les « monarchiens » modérés qu'il a aimés, ce sont les Malouet et les Mallet, — non le truculent et violent Peltier, — qui ont marqué, d'une empreinte durable, sa pensée politique (3) ; et les émigrés dont il embrasse la cause, ce sont ceux qui sont rentrés, comme lui, dès les premières heures, qui ont servi la France nouvelle : « Presque tous, dit-il sous la Restauration, sont revenus en France il y a déjà quatorze ou quinze ans... Représentants de l'ancienne gloire de la France, ils assistaient, pour ainsi dire, à sa gloire nouvelle. Dans cette noble fraternité d'armes, ils apprenaient à servir un jour leur roi. Ces hommes, qui auraient pu regretter le rang de leurs aïeux, ces rejetons des connétables et des maréchaux de France, qui portaient le sac du soldat, nous menaceraient-ils de la résurrection de tous les préjugés (4) ? » — De même, le fils mâconnais du chevalier de Pratz a bien pu rêver aux romanesques destins de l'émigration, à « cette vie d'aventures et d'émigrés qui aiguise l'esprit, assouplit les idées, diversifie les mœurs, et donne à la vie d'un simple gentilhomme de province, l'originalité et l'intérêt d'une Odyssée » (5) ; il a bien pu, en 1848, s'opposer à la suppression des titres, déclarer au gouvernement provisoire : « Ne commençons pas la république par un ridicule », s'écrier : « La noblesse est abolie, mais on n'abolit ni les souvenirs, ni les vanités » (6) : c'est lui, comme il nous le rapporte dans *Raphaël*, qui présenta au roi et à Decazes un mémoire, dans lequel, nous dit-il, « je conclusais à la suppression de tout privilège de noblesse autre que la mémoire des peuples ». Il pourrait dire, avec le cadet de Bretagne : « Je préfère mon nom à mon titre. »

dans l'*Almanach des Muses* la pièce fugitive : *le Cri du Cœur*. » — Cf. encore les démarches de Chateaubriand, en 1814, pour obtenir le grade de colonel. (*Correspondance*. Edit. Louis Thomas, t. I, p. 280.)

(1) V. *Essai sur les Révolutions* ; éloge de de Sèze à la Chambre des Pairs ; article sur le livre consacré par Boissy d'Anglas à Malesherbes, dans *le Conservateur*, t. II, p. 563, etc.

(2) Chap. vi.

(3) V. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, t. II : *Chateaubriand et l'émigration française à Londres*.

(4) Chateaubriand, *Réflexions politiques*, chap. vii.

(5) Lamartine, *Nouvelles Confidences*, I, xxxv.

(6) *Histoire de la Révolution de 1848*, liv. XI, 1.



Deux chrétiens. Des visages de prêtres s'encadrent dans leurs souvenirs d'enfance, souvenirs de Dol ou de Dinan, souvenirs de Bussièrre ou de Belley. Tous deux ont pu voir des livres de Fénelon sur les genoux de leurs mères. Le chevalier de Combourg contemplant sa sœur Lucile en prière, pareille, dit-il, à ces chrétiennes des premiers temps prosternées aux stations appelées *laures* ; Lamartine aurait pu répéter ce qu'écrivait une amie de sa mère : « Quand elle prie, on ne peut la regarder sans attendrissement ; son visage rayonne (1). » — Après une longue période de scepticisme et de souffrances fécondes, la vie publique de Chateaubriand commence par une œuvre d'action religieuse, le *Génie du Christianisme*, et elle en restera marquée jusqu'à la fin. Sa politique gardera toujours un accent religieux, une nuance de sacerdoce. Il s'indigne d'un mot de Napoléon : « La politique, c'est jouer aux hommes (2). » « Si la politique n'est pas une religion, elle n'est rien », proclame-t-il (3). Et Lamartine, à son tour, en 1840 : « La politique n'est pas seulement un art ; la politique n'est pas seulement une science ! C'est plus qu'un art, c'est plus qu'une science ; c'est une vertu (4). » « Lamartine, dit-il de lui-même, avait été créé religieux comme l'air a été créé transparent. Le sentiment de Dieu était tellement indivisible de son âme, qu'il était impossible de distinguer en lui la politique de la religion (5). » Même séparé de l'Église, il pensera que la vraie politique consiste à aller vers Dieu. « Je travaille pour Dieu », écrit-il le 20 mars 1843 à M. Desserteaux. Un an plus tard, Royer-Colard ricanera devant Sainte-Beuve : « On n'est jamais sûr que lorsqu'on vient d'entendre de M. de Lamartine un magnifique discours de tribune et qu'on le félicite, il ne vous réponde à l'oreille : cela n'est pas étonnant, voyez-vous, car, entre nous, je suis le Père Éternel » (6) ; et Sainte-Beuve lui-même, distillant un de ses *poisons* : « Lorsque, dans sa belle réponse de tribune, M. Guizot a dit dédaigneusement à Lamartine : ... « Mais d'où venez-vous ? » je suis sûr que Lamartine, si son cœur avait parlé, aurait répondu à l'instant : « Je descends du ciel où j'étais à la droite de mon père ; et, qui plus est, je suis mon père lui-

(1) Souvenirs de M<sup>me</sup> Delahante. — Cf. le *Manuscrit de ma mère*, préparé par Lamartine, publié en 1870.

(2) Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons. Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXIV, *Mélanges politiques*, I, p. 23.

(3) *Le Conservateur*, I, p. 474.

(4) Discours inédit, dans le *Lamartine orateur* de M. Louis Barthou (1916), p. 121.

(5) Lamartine, *Histoire de la Révolution de 1848*, liv. II, XIII.

(6) *Cahiers de Sainte-Beuve*.

même (1). » Épigrammes en marge des psaumes ! Lamartine officie, et il sent la grandeur religieuse de sa mission. Au milieu des troubles de 1848, tandis que se préparent ces élections qui lui seront funestes, il passe auprès d'une de ces églises « pleines d'une foule agenouillée qui invoquait l'inspiration divine et l'esprit de paix sur la main des électeurs » ; il entre ; il se glisse parmi cette foule ; il s'agenouille à l'ombre d'une colonne ; et là, au lieu de demander au ciel un secours qui lui sera bientôt si nécessaire, Lamartine, plein de sa force et de sa grandeur, « rend grâces à Dieu » (2). Aussi voit-il, dans la tourmente qu'il domine, l'éclosion d'une véritable religion ; aux Irlandais qui viennent demander l'appui du tribun tout-puissant, il annonce un « christianisme nouveau » qui va séparer « le monde, comme autrefois, en monde païen et monde chrétien » (3) ; s'il opte pour la république, c'est qu'elle remet le peuple, directement, aux mains de Dieu : « Les républiques semblent plus directement gouvernées par la Providence, parce qu'on n'y voit point de main intermédiaire entre le peuple et sa destinée (4). » On devine le danger de cette mystique : en maintes occasions, le tribun remettra, d'un cœur léger, le sort des nations aux mains de la Providence, — « la Providence, cette politique infallible » (5). Il dira aisément : *Alea jacta est*. Le 20 février 1848, il prêche la résistance au gouvernement : en sortira-t-il une révolution ? Non « je le crois, je l'espère », mais advienne que pourra (6). A l'Assemblée Nationale, le 6 octobre 1848, il demandera que le président de la République soit élu au suffrage universel : le peuple ne fera-t-il pas un mauvais choix ? Ne se donnera-t-il pas un maître ? « N'importe ! *Alea jacta est* ! Que Dieu et le peuple prononcent ? Il faut laisser quelque chose à la Providence ! » Plus tard encore, le 6 février 1849, il répétera ce mot : « Le sort en est jeté, *Alea jacta est* !... Je suis de ceux, sachez-le bien, qui ne craindront jamais de jouer avec le sort... » Mais, du fond de sa retraite, instruit par une cruelle expérience, il avoue à voix basse : « C'est un tort grave de renvoyer à Dieu ce que Dieu

(1) Sainte-Beuve. *Mes Poisons*, p. 86.

(2) *Histoire de la Révolution de 1848*, livre XIV, iv.

(3) *Histoire de la Révolution de 1848*, livre XII, xxiii.

(4) *Ibid.*, livre XV, fin. — Ce désir de supprimer tout intermédiaire entre les hommes et Dieu semble une persistance de l'influence de Rousseau. Sur cette haine des « intermédiaires », qui anime toute la pensée de Jean-Jacques, cf. les pages de M. Baldensperger dans : *Jean-Jacques Rousseau; conférences faites par divers auteurs* (1 vol., Alcan).

(5) Lettre à Charles Alexandre, 1848.

(6) *Mémoires politiques*, IV, 455-461.

a laissé à l'homme d'État : la responsabilité. Il y a là un défi à la Providence... (1) »

Un défi à la Providence... Voilà, peut-être, la meilleure définition de la politique romantique. Ce défi, Chateaubriand et Lamartine l'ont jeté, tour à tour, à vingt ans de distance. 1830 a répondu à l'un, 1848 à l'autre.

. . .

Seulement, entre ces deux provinciaux, ces deux nobles, ces deux chrétiens, il y a cette distance ou cet abîme : vingt ans.

Chateaubriand a vu les premières scènes sanglantes de la Révolution. Mirabeau a posé sa main sur son épaule. Puis, l'exil, l'Amérique et Washington (2), l'armée des émigrés, Londres, où l'on meurt de faim en enviant des orateurs entrevus : Fox, Burke, qu'il se plaira souvent à citer (3) ; des impressions, parfois pénibles (4), d'où sortira une sympathie sincère, mais avertie, pour la politique anglaise, — assez avertie pour qu'il se défie de l'anglomanie politique de son temps, et qu'il écrive, le 20 octobre 1826 : « Nous ne voyons pas partout la *perfidie* Angleterre, mais aussi nous ne voyons pas partout l'Angleterre *bienveillante*... Nous pensons que toute sa bienveillance est dans son intérêt », — assez sincère pour qu'il compte, parmi les hommes d'État anglais, des amis comme Canning, et pour qu'il puisse représenter avec succès la France à Londres. Il connaît assez bien l'Angleterre, pour sentir qu'il est vain d'appliquer ses institutions à la France : nulle analogie entre elles, entre leurs Chambres hautes (5), entre leurs clergés (6). « Quelles différences de position ! En France c'est la couronne qui met à l'abri l'aristocratie. En Angleterre, c'est l'aristocratie qui sert de rempart à la couronne. Ce seul fait interdirait toute comparaison entre les deux pays (7) ». Ainsi, l'émigration a mûri sa

(1) *Histoire de la Révolution de 1848*, livre XII, chap. iv.

(2) Sur sa visite à Washington, v. J. Bédier : *Revue d'histoire littéraire*, 1899, p. 525 ; Bertrin : *Le Correspondant*, 10 juillet 1900, p. 148. — Et sur l'exploitation politique de ce thème, P. Martino : *Revue d'histoire littéraire*, 1909.

(3) P. ex. *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXV, p. 219, etc.

(4) V. dans l'*Essai sur les Révolutions*, le passage sur les émigrés : « Un bon étranger, au coin de son feu, dans un pays bien tranquille, etc. »

(5) *Discours sur l'intervention*, à la Chambre des Pairs. *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXIV, p. 354.

(6) *Ibid.*, édit. *Monarchies selon la Charte*, II, chap. I<sup>r</sup>.

(7) *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXIV, p. 355. — Chateaubriand pourra, en outre, mettre à profit les études de Frisell sur la constitution anglaise

pensée politique ; elle lui a surtout enseigné le scepticisme. Il ne s'est présenté, dans l'*Essai sur les Révolutions* ni comme républicain, ni comme royaliste, — une note de son exemplaire confidentiel en témoigne, âprement et hardiment, — mais comme un « monarchien », qui désire seulement « un édifice propre à loger des Français », et qui aspire à un gouvernement mixte. Il aspire, surtout, à une restauration de la France ; rentré à Paris, en 1800, il s'associe, auprès de Fontanes et de ses amis du *Mercur*, à cette « politique de fusion » à laquelle travaille le Premier Consul, et que l'auteur du pamphlet de *Buonaparte et des Bourbons* réprovera plus tard (1). Cette restauration, il déclarera, un jour, qu'il y avait vu la promesse de la grande « Restauration », et qu' « en fouillant dans les caveaux de Saint-Denis », son *Génie du Christianisme* avait réveillé les espérances de « la race de saint Louis » (2) ; mais le Chateaubriand de 1800 collabore, plutôt, à une restauration religieuse. Il s'allie à la politique religieuse de Bonaparte, qu'il accusera pourtant d'hypocrisie et de duplicité (3). Secrétaire d'ambassade à Rome, il va servir cette réconciliation de la France et de « la Ville Éternelle » (4) que le Concordat vient de sceller. Il se juge né pour la grande politique. Dans son *Essai sur les Révolutions* (5), il a parlé de Solon, poète et législateur, en songeant à lui-même ; dans une lettre à Fontanes, le 21 décembre 1803, il déclare qu'il faut plus d'esprit d'affaires pour écrire le *Génie du Christianisme* que pour donner un dîner diplomatique. Mais l'ambassadeur, le Cardinal Fesch, le rudoie. Chateaubriand quitte l'Italie, rentre à Paris, et, après l'exécution du duc d'Enghien, renonce à la vie diplomatique. N'ayant pu servir Bonaparte, il le combattra : il n'est pas un seul de ses livres d'où la politique soit absente, et il pourra, dans la préface de ses *Discours et Opinions*, en 1826, ramener toute son œuvre à la politique : « Mon premier ouvrage, l'*Essai historique*, est un long traité d'histoire et de politique ; dans le *Génie du Christianisme* la politique se retrouve, et je n'ai pu me défendre de l'introduire jusque dans l'*Itinéraire* et

(v. Charles de Loménie. *Trois années de la vie de Chateaubriand*, 1905, p. 103). On peut aussi rapprocher ses jugements sur les institutions anglaises du *Principe Générateur des Constitutions Politiques*, de Joseph de Maistre. — Enfin il faut tenir compte de la très profonde et très persistante influence de Montesquieu sur Chateaubriand.

(1) *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXIV, p. 39.

(2) 1827. *Ibid.*, t. XXVII, p. 177.

(3) *Ibid.*, p. 38.

(4) *Génie du Christianisme*, IV, 4, 6.

(5) I, 22. V. la note de 1826 qui éclaire son arrière-pensée.



dans les *Martyrs* (1). » Un frémissement de bataille l'agitait maintenant, — voyageur d'Orient, ermite de la Vallée-aux-Loups, ou grand homme du faubourg Saint-Germain, — jusqu'à la chute de son ennemi. Et, dans la grande débâcle de 1814, c'est lui qui sonnera l'hallali final (2).

Lamartine a grandi dans la France de la Révolution ; son père, ses oncles incarcérés, les biens de sa famille mis sous séquestre puis une enfance en pleine nature à Milly, des collèges où pénètre vaguement la rumeur du *Génie du Christianisme*, des amours juvéniles, des vers enfantins, l'Italie en 1811, l'oisiveté à laquelle doit se résigner, sous l'Empire, le fils d'une famille royaliste, — voilà les premiers souvenirs, les premières impressions, qui se déposaient en lui. Au même moment, Lamartine et Chateaubriand respiraient l'atmosphère étouffante de l'Empire, souffraient de leur inaction forcée, mais celui-ci en poète que la gloire a consolé, et qui sent entre ses mains une arme étincelante, redoutable ; celui-là en jeune impatient, dont la vie se dissipe en vain. Il dira, dans ses pages des *Destinées de la Poésie*, sa lourde attente opprimée des années de l'Empire, et cette ligue universelle, qu'il y avait cru discerner, contre la pensée et la poésie ; il parlera encore dans les *Nouvelles Confidences* (3) de ce « silence », de cette discipline, qu'il avait senti peser autour de lui : « Bonaparte n'honorait des facultés humaines que celles dont il pouvait se faire de dociles instruments. » Une génération plus jeune, — celle des Vigny, des Hugo, des Balzac, — frémit à la lecture des ordres du jour, grandit au son du tambour, se tend vers le dieu qui passe, attentive au bruit de ses armées, « comme la meute au cor » ; Lamartine, lui, est de cette génération sacrifiée, pour qui l'Empire fut l'âge ingrat de la jeunesse, et qui n'eut, pour se consoler, que le culte des deux grands rebelles, Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël.

Aussi, de l'époque impériale, Lamartine et Chateaubriand garderont des traces différentes, celui-ci une haine mêlée d'admiration, celui-là une rancune mêlée de crainte. Chateaubriand reste ébloui de l'épopée. Dans la guerre même qu'il mène contre l'Empereur, Sophie Gay discernait un secret hommage ; comme

(1) De même, dans les notes de 1826 de l'*Essai sur les Révolutions*, il s'efforce de montrer que l'auteur de ce livre, dès 1797, était prêt à jouer le rôle politique dont la Restauration ne le croit pas digne (I, 33 et II, 10), et qu'il était désigné, ayant lu Grotius et Puffendorf, pour remplir avec honneur une ambassade : « J'avais du moins étudié quelque chose de mon métier avant d'être ambassadeur » (II, 24).

(2) V. Cassagne : *Vie politique de François de Chateaubriand* (1911).

(3) IV, 1.

elle intervenait auprès de lui pour qu'il consentit à modifier son fameux discours académique : « Tout en convenant avec moi, — dit-elle, — de l'attrait irrésistible qui le portait à louer ou à maudire les belles ou les mauvaises actions de Bonaparte, et qui lui faisait préférer la colère du despote à son indifférence, l'auteur de *René* persista dans sa résolution de ne pas effacer un mot de son discours. Je le blâmai en vain de s'amuser à irriter le lion qu'il admirait. — Oui, je ne le nie pas, dit-il, j'aime à sentir sa griffe... (1). » En 1814, il s'acharne sur le lion tombé : « C'est en effet, dit-il sans sourire, un grand gagneur de batailles ; mais, hors de là, le moindre général est plus habile que lui (2). » Seulement, peu à peu, la nostalgie le prend de cette étonnante aventure héroïque ; il voudrait animer la Restauration du souffle belliqueux qui agitait les aigles, naguère. Dans *le Conservateur*, le 17 novembre 1818, il évoque ce Bonaparte, sur son rocher de Sainte-Hélène : « Un pas de cet homme à l'autre pôle ferait trembler celui-ci » ; le 5 juillet 1824, il évoquera encore « le bras qui fendit les rochers du Simplon pour tracer un chemin à notre gloire », ce génie qui a « mûri le siècle », qui a favorisé « ce qu'il y a de grand et d'inconnu dans l'esprit des temps ». Quand il demandera, le 7 août 1830, à la Chambre des Pairs, quel « Hercule » pourrait étouffer l'anarchie : « Dans quelque mille ans, dira-t-il, votre postérité pourra voir un autre Napoléon ; quant à vous, ne l'attendez pas. » De son rocher lointain, Napoléon regardant vers la France, disait à Montholon : « Si Chateaubriand... avait eu la direction des affaires, la France serait sortie puissante et redoutable de ces deux grandes crises nationales. Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré... (3) » — « Pourquoi ne conviendrais-je pas que ce jugement flatta de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ? » ajoute l'auteur des *Mélanges politiques*. De ce jour, la paix fut signée avec cette grande ombre ; et si vous trouvez, au seuil de ces *Mélanges politiques*, sous la date de 1814, *De Buonaparte et des Bourbons*, vous rencontrerez plus loin, sous la date de 1827, un *Parallèle de Washington et de Bonaparte*. — Lamartine ne pardonnera pas aussi aisément au maître disparu ; au lieu d'adoucir son jugement, il l'aggravera. Il avait apporté, dans ses *Méditations*, cette réserve à ses anathèmes.

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie  
N'est pas une de vos vertus ?

(1) Feuilleton de *la Presse*, 15 août 1849.

(2) *De Buonaparte et des Bourbons* : *Œuvres de Chateaubriand*, édit. Ladvocat, t. XXIV, p. 28.

(3) *Mémoires pour servir à l'histoire de la France sous Napoléon*, par Montholon.

Plus tard, il corrigera cette faiblesse :

Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie  
Qui ne fonde pas des vertus ;

c'est qu'il sent venir le second Empire ; le 2 mars 1837, après l'acquiescement de Louis-Napoléon, il s'étonne que la Révolution de Juillet serve de « piédestal à Napoléon et non à la liberté du peuple ». En 1840, quand on propose le transfert des cendres, il proteste contre « cette religion napoléonienne, ce culte de la force que l'on veut, depuis quelque temps, substituer... à la religion sérieuse de la liberté » ; et il rappelle sa jeunesse, il dit les années où il sentait « la compression publique » peser « sur toutes les poitrines », il peint ces jours qu'il passait « à admirer et à maudire le gouvernement », — tandis que, des travées de la Chambre, des cris montent vers lui : « C'est vrai ! C'est vrai ! » En 1848, il sera hanté par la crainte d'un 18 Brumaire. Sans doute, il n'est pas insensible aux souvenirs grandioses, mais « ce génie des camps » lui paraît opposé au « génie des sociétés » (1).

Pourtant, Lamartine, comme Chateaubriand, garde l'héroïque éblouissement. « N'est-ce rien que vingt années de victoires ? » dit l'auteur des *Réflexions politiques* ; et le tribun de 1848 défend le drapeau tricolore pour tant de victoires qui s'y sont inscrites. Tous deux rêveront d'un grand destin à l'image de l'homme qui a « mûri le siècle ». Si les politiques du temps leur paraissent mesquins, c'est qu'ils ne peuvent oublier, l'un qu'il a revu la France l'année de Marengo, l'autre qu'il eut vingt ans au lendemain de Wagram. Et tous deux, dans leur passion tumultueuse de politique, vont continuer, à leur manière, l'assaut superbe et conquérant, où leur foi chrétienne et leur fierté nationale reconnaissent la mission millénaire qui confie aux Francs la geste de Dieu.

(A suivre.)

(1) Lamartine : *Histoire de la Révolution de 1848*, livre I, II.

# Les Voyageurs français dans l'Orient européen.

---

Conférences faites à la Sorbonne

Par M. N. IORGA,

Correspondant de l'Institut,  
Professeur à l'Université de Bucarest.

---

X

Parmi les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut mettre en première ligne, Olivier qui a fait son *Voyage dans l'Empire Olloman, l'Égypte et la Perse*, « par ordre du Gouvernement », — ceci est dit dans le titre même — au cours des six « premières années de la République ». Ajoutons que le récit de ce voyage est accompagné d'un album très bien fait, et devenu très rare, qui a été publié, à Paris, l'an IX de la République.

Ce naturaliste commence par une déclaration intéressante. Après Choiseul-Gouffier et après la longue série des voyageurs érudits qui venaient pour recueillir des inscriptions, pour s'intéresser à l'art ancien, pour essayer l'identification de localités helléniques, cet homme, dont l'activité de savant était consacrée en première ligne aux sciences naturelles, entend prendre un autre chemin, et il le dit franchement : « Je me suis interdit, dans cette relation, toute anecdote singulière, tout récit plaisant, plus propre à amuser qu'à instruire. Je n'ai pas voulu employer ces couleurs trop brillantes qui peuvent séduire un instant, mais dont l'effet est passager. » Il ajoute, et c'est la partie la plus intéressante de cette préface : « La vue d'un champ abandonné couvert de myrte, celle d'un jardin confusément planté de dattiers ou d'orangers n'ont jamais pu enflammer mon imagination, et j'ai souvent considéré sans étonnement des chapiteaux écornés, des tronçons de statues... » Ce qui intéresse ce voyageur,



c'est d'abord le monde politique qu'il trouve à Constantinople et dont il est un très bon témoin.

Il trouve, en 1793, une France presque annihilée sous le rapport du prestige. Le représentant de la République, Sémonville, avait été écarté et remplacé par Descorches, et Descorches lui-même avait été arrêté, et gardé en prisonnier à Travnic, ville de la Bosnie, étant remplacé, un moment, par le drogman Fonton. Fonton ayant dû démissionner, les intérêts du commerce français étaient représentés enfin uniquement par les « députés » de ce commerce et par leur chef provisoire élu. Olivier assiste à l'entrée des Russes à Constantinople. Il voit la façon dont la cocarde tricolore était poursuivie non seulement par les agents de ce qu'on peut appeler la police turque (qui étaient sans doute entre le vrai agent de police et entre le brigand), mais, en même temps, par les représentants de l'ambassade de l'Internonciature, pour l'appeler par son nom, de l'Autriche. On ne pouvait passortir dans la rue sans se voir arracher cette cocarde, et Olivier, habitant chez un traiteur français « sot et ivrogne », qui avait épousé une Grecque, était menacé à chaque moment d'être jeté dans la rue, parce que la présence d'un Français dans la maison rendait la famille de cette Grecque suspecte. Parmi ceux qui dominaient la situation, parmi les 2.000 Occidentaux qu'il y avait à Constantinople, bien peu osaient proférer des sentiments de sympathie pour le nouveau régime français.

Les Turcs ne pouvaient pas lui apparaître très sympathiques, et alors il parle de l'« orgueil national », de l'« ignorance » et du « fanatisme » des Musulmans. Il trouve les Grecs « gais, spirituels et adroits », mais, cependant, après avoir vu leur sympathie indissoluble à l'égard des Moscovites, il n'entend pas les considérer comme des appuis pour la politique de la France en Orient.

Olivier, à son retour, par les îles, peut se rendre compte que les femmes de Chio, qu'attendait en 1821, un si terrible sort, continuent à « agacer les passants » ; il a recueilli un grand nombre d'observations du plus haut intérêt, de sorte que, pour une autre direction que celle de l'archéologie et des études classiques, c'est, sans doute, une source de tout premier ordre.

Mais une source tout aussi intéressante est celle qui est formée par les deux grands travaux d'un voyageur qui s'appelle Félix de Beaujour. Beaujour a publié d'abord un *Tableau du commerce de la Grèce*, vers 1800, mais son voyage a été fait vers 1790.

Il a visité aussi, à ce qu'il paraît, toutes les frontières de l'Empire ottoman. On peut s'apercevoir qu'il a été chargé

d'une certaine mission secrète (1), à l'époque où il y avait des officiers français en grand nombre en Albanie, sous Ali-Pacha, à Vidine, sous le rebelle Pasvanoglou, et, où la fonderie de canons, l'école de mathématiques militaires de Constantinople étaient sous la direction de Français, l'architecte même de Sélim III, peu avant la Révolution, était lui-même un Occidental qui pouvait introduire les voyageurs dans des régions du Sérail ordinairement interdites à la curiosité des Occidentaux. Le second livre de Beaujour s'appelle *Voyage Militaire dans l'Empire Ottoman* (1800). Il n'y a pas seulement la constatation de la situation qui existe à toutes les frontières, il y a autre chose : il y a des propositions formelles pour fortifier toutes ces frontières jusqu'à celle du Danube, jusqu'à celles du Pruth et du Dniester. Quelles que soient ces propositions, dont certaines peuvent être vraiment intéressantes, quelqu'un qui a vécu pendant de longues années en Turquie, et qui connaît son commerce et l'état de ses places fortes, est, sans doute, un témoin de tout premier ordre.

Voici un autre témoin appartenant à la même époque, mais qui a un caractère bien distinct des deux autres : c'est un artiste. Ce voyageur, faisant partie d'une mission française, s'appelle A.-L. Castellan. Il a publié, en 1808-1811, des *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople, faisant suite aux Lettres sur la Morée*. Les gravures sur acier de Castellan sont tout à fait remarquables et, quant à son texte, il est très vivant, s'attardant parfois pour raconter des épisodes romantiques, de sorte qu'il y a en lui, je ne dirai pas un littérateur, mais un artiste qui s'égare parfois dans les sentiers fleuris de la poésie. Ce n'est pas, en tout cas, une source pour les archéologues.

Mais celui qui a nourri pendant longtemps, non seulement les archéologues (qui ont formulé, à juste titre, des réserves contre son témoignage et surtout contre ses conclusions, d'une érudition très facile et visiblement empruntée et confuse), mais, en même temps, tous les ethnographes et qui forme aujourd'hui, avec les ouvrages de trois Anglais, Hughes, Holland et Hobhouse (2), la

(1) Cf. dans la préface du livre dont il est question : « J'allais pendant la Révolution française dans la Grèce pour y chercher des ruines et des souvenirs. J'y portai des illusions charmantes et je les perdus toutes en arrivant. Il fallut alors m'occuper de tout autre sujet. »

(2) Ce dernier a donné lui aussi d'admirables illustrations en couleurs, représentant des vues de monuments, et des costumes : *A journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia to Constantinople during the years 1809 and 1810*, Londres, 1813.

base pour toute étude concernant les Shkipétars ou Albanais, qu'il a bien connus, est un médecin, le docteur F.-C.-H. Pouqueville, qui a commencé par un ouvrage plus restreint, puis a publié, en 1805, le *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire Olloman*.

Il ne venait pas chargé de mission, et il n'était pas un « pèlerin d'archéologie ou de pittoresque ». Faisant partie de la mission d'Égypte, le moment critique dans les relations entre la France et la Turquie et surtout son état de santé l'ont contraint à abandonner sa destination, et celui qui n'était que membre de la Commission des Sciences et des Arts d'Égypte a dû aborder sur la côte de Morée. Il voulait aller à Zante, mais le corsaire qui s'était saisi du bâtiment sur lequel il naviguait a trouvé bon de le déposer sur cette côte.

Aussitôt à Navarin, il a été arrêté. On l'a transporté à Tripolitza, alors que d'autres Français prenaient une autre voie, beaucoup plus longue et plus pénible, pour aller à Constantinople, où ils se sont rassemblés tous, s'échappant tour à tour, dans des circonstances qui dépendaient de la situation, des relations, de l'habileté de chacun d'entre eux.

Il était arrivé dans des dispositions enthousiastes à l'égard de l'antiquité : « Apollon, roi des Ménades, divinités de l'Eurotas, vallons aimés des Muses et des chœurs célestes, quels chants barbares affligent maintenant les échos de vos montagnes ? »

Un instinct d'archéologue, une ambition de savant s'étaient réveillées en lui. Le prisonnier de Tripolitza avait tout de même la faculté de visiter à droite et à gauche les provinces voisines, jusqu'à la lointaine Maïna, en pleine effervescence, pas tant en qualité de Français, que parce qu'il était médecin et que, en Turquie, on a toujours couru après les médecins et, même, considéré comme médecins des personnes qui ne l'étaient guère (1). Il a été donc introduit un peu partout ; il a visité jusqu'à des harems. Il en a vu les habitantes, — des jeunes et surtout des vieilles, — et y a recueilli une certaine expérience qui n'est pas réservée aux profanes, qui ne sont pas médecins.

Mais, partageant les opinions, connues, d'un de Pauw, il croit que « les descendants de Miltiade et de Cimon, aujourd'hui courbés sous le double despotisme des Turcs et des papas, ne sont guère capables de concevoir et de soutenir une de ces entreprises généreuses et hardies qui pourraient leur rendre l'existence politique », la religion étant la seule chose qu'ils présentent.

(1) « Tout ce qui a chapeau ou bien calpak est médecin », p. 423.

Cependant il prétendra, plus tard, avoir bu à Tripolitza « à la liberté de l'Hellade » et écrira l'*Histoire de la régénération de la Grèce*, où toute une littérature néo-hellénique y est présentée sous un jour intéressant et exact. Tout en accusant Guys de partialité, il s'est pris de sympathie pour les Grecs opprimés. « J'ai vu le dernier des Turcs descendre de cheval, arracher un Grec de sa boutique, le charger de son bagage et le faire suivre, sans que cet homme, capable de se venger, osât seulement murmurer. J'ai vu de jeunes Musulmans frapper les têtes blanchies par l'âge et lever la main sur des vieillards. »

Dans son second ouvrage, les Roumains des Balkans trouvent pour la première fois cette faveur inattendue d'intéresser un voyageur français.

Constantinople est présentée à l'époque la plus défavorable pour les Français, qui laissèrent mille huit cent un morts dans les prisons du Sultan. Sous l'instigation anglaise on va jusqu'à profaner le tombeau de l'ambassadeur Aubert du Bayet. Des portraits très vivants sont donnés, comme celui du Sultan, droit et humain, d'Isaac-bey, le confident du grand amiral Hassan, cet Isaac qui, élève de l'école fondée par de Tott, se rendit à Marseille, à Lyon, à Paris, passa en Barbarie, parut un moment à Constantinople, puis visita l'Europe centrale et l'Italie, se fixa en Russie jusqu'en 1782, et revint deux fois encore en France avant de réintégrer définitivement sa patrie.

Dans ce premier ouvrage, Pouqueville a mis ensemble sa propre expérience, celle de ses compagnons, puis des choses prises un peu à droite et à gauche, au cours de son voyage. Or, cet ouvrage a rencontré un très bon accueil. Et, comme on en demandait une nouvelle édition, Pouqueville est revenu dans la Péninsule des Balkans, mais, cette fois, avec une qualité officielle, ayant été nommé consul de France à Ianina, la capitale d'Ali-Pacha, qui était au moment culminant de sa carrière. Plus tard, comme ce consulat, à la mort d'Ali-Pacha, a été supprimé, on donnera à l'écrivain, devenu célèbre, un autre poste à Patras, seulement, son information sur la Morée est infiniment moins sérieuse que celle qui concerne la partie occidentale des Balkans.

Dans ce second ouvrage (1), il parle d'une façon certainement par trop familière des archéologues, dont il ne fait pas partie. Il est bien certain qu'il se mêlait de choses qu'il ne connaissait pas, et que, se présenter en connaisseur encyclopédique du passé et du présent de ce monde, c'était trop.

(1) *Voyage de la Grèce par F.-C.-H. L. Pouqueville*, Paris, 1826.



Mais, cependant, les six gros volumes de Pouqueville sont, sans doute, un événement dans la série des voyages, et ils dépassent de beaucoup tout ce qu'on avait donné auparavant (1). Les Roumains peuvent lui être reconnaissants d'avoir étudié leurs frères du Pinde dans toutes leurs provinces.

Je remarquerai encore, dans cette œuvre, une innovation.

Les voyageurs antérieurs oublient complètement la large part que l'élan français du moyen âge a eu dans la vie de toutes les régions de l'Orient. Courant après les traces les plus insignifiantes de l'antiquité, ils négligeaient ce que le féodalisme français du XIII<sup>e</sup> siècle, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, a donné à ces régions, de choses dont les traces existent encore aujourd'hui. Et, pour la première fois, on voit cet homme, dont ce n'était pas le métier de s'initier à des sources médiévales inconnues, recourir aux Byzantins, découvrir aux Météores une chronique de ces régions occidentales de la Péninsule des Balkans, s'adresser à cette chronique de Morée et esquisser une fresque qui sera complétée par bien d'autres marchant sur ses traces.

Les *Promenades* (2) écrites presque à la même époque par Pertusier, « officier du corps royal de l'artillerie, attaché à l'ambassade de France près la Porte Ottomane », élève de Ruffin, et parues à Paris en 1815, sont un très beau travail. Elles représentent, non pas l'expérience superficielle du voyageur, mais celle, plus large, d'un homme qui a vécu dans le pays. L'auteur, « peintre de portraits », s'est proposé de « saisir la physionomie morale et physique du pays ».

Le livre de Melling, « architecte de l'Empereur Sélim III et dessinateur de la Sultane Hadidgé, sa sœur », ce *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* (Paris, 1819) n'a pas dans ces planches (3) l'extraordinaire splendeur des dessins coloriés d'un voyageur qui a connu Pouqueville et qui s'appelle Dupré (4). Celui-ci a donné, sans doute, les plus

(1) Il déclare avoir déposé à la Bibliothèque du roi un dictionnaire albanais-grec dicté par le héros révolutionnaire Botzaris ; I, p. xxxvii, note 1. Cf. III, p. 291 : « J'ai vécu au milieu d'eux, je me suis identifié à leurs coutumes, afin d'en pénétrer la raison. »

(2) *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*.

(3) L'atlas de Pertusier avec des dessins de Dréat est de 1817.

(4) *Voyage à Athènes et à Constantinople ou collection de portraits, vues et costumes grecs et ottomans par Louis Dupré, élève de David*, Paris, s. d. Le texte du dessinateur, qui accompagnait en Albanie trois Anglais, est souvent plein de choses nouvelles. Il augure à la Grèce, un réveil, au Pirée désert une résurrection (pp. 36-37). Cf. le livre roumain, récent, de M. G. Opreco, sur *Les Pays roumains vus par des artistes français*, Bucarest, 1926.

magnifiques planches en couleur qui furent jamais publiées, non seulement pour Constantinople, mais pour tout ce monde grec et même, en partie, pour tout le monde roumain, voisin.

Un autre récit de voyage, admirablement imprimé est dû à Firmin Didot, élève de Coraï, qui a visité l'Orient en 1816 et 1817 (*Notes d'un voyage fait dans le Levant*, sous le nom d'Ambroise Firmin Didot). L'auteur a tenu, ayant des lettres de recommandation du grand Grec, à aller aussi bien à Cydonie que dans l'île de Chio et à prendre part à cet enseignement grec, proposant même, par une résolution qu'il a publiée, résolution rédigée comme un acte de l'antiquité inscrit sur marbre, de ne plus s'appeler Jean, Georges, Nicolas, mais bien Aristide, Thrasybulle, Ménélas.

Les observations du comte de Forbin touchent surtout l'Orient asiatique (1). Le vicomte de Marcellus, un « ancien ministre plénipotentiaire », ne parle, dans ses *Souvenirs de l'Orient* (Paris, 1839), que des îles où il a eu la bonne fortune de découvrir cette Vénus de Milo dont une planche ouvre son récit. Au retour il dit quelques mots de la Bulgarie et de la Valachie, qu'il a traversées.

Le premier ouvrage de Pouqueville précède le fameux *Itinéraire* de Chateaubriand (1806).

Il est inutile de dire la grande fortune qu'a eue ce voyage. Il y a des critiques qui le considèrent comme une innovation. Personne ne pense à nier la grande valeur littéraire que peut avoir cet écrit d'un des chefs du mouvement de rénovation littéraire en Europe. Seulement, au fond, il n'y a rien de nouveau dans Chateaubriand, comme direction, ni comme état d'esprit : c'est la même érudition à bon marché, qui commence par une histoire de la Grèce et de l'Empire byzantin, par une histoire de la Terre Sainte, avec l'indication des sources, à chaque moment. Il y a la même course effrénée vers l'inédit archéologique ; il y a les mêmes erreurs, très explicables, lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui faisait ses premières armes à l'occasion de ce voyage, et, sauf quelques belles pages, comme celle qui fait passer devant nos yeux, à Athènes, « les ailes noires et lustrées, glacées de rose par les premiers reflets du jour, les colonnes de fumée bleue et légère, les sculptures de Phidias frappées horizontalement d'un rayon d'or », la partie littéraire elle-même, au moins en ce qui concerne l'Europe, est assez maigre. Il y a

(1) *Voyage dans le Levant en 1817 et 1818 par le comte de Forbin*, Paris, 1819. Il a été conduit à Athènes par le consul Fauvel, bien connu (p. 18 et suiv.).

dans cet ouvrage trois quarts de cette érudition à peine lisible et un quart de réflexions personnelles.

Le grand écrivain déclarait, du reste, que ce voyage n'était pas destiné à produire une œuvre littéraire, et qu'il n'avait fait que rassembler des matériaux pour ses « Martyrs ».

Il y a, au contraire, des notes sur Constantinople, sur la nouvelle vie politique de la Grèce, dans le *Voyage en Orient* de Lamartine, de beaucoup postérieur.

Le spectacle de l'assemblée néo-hellénique, siégeant dans un « hangar de bois », couvert de planches, avec des pierres comme sièges au lieu de bancs et des députés venant à cheval, de ce « campement » des « chefs d'un peuple héroïque qui tiennent encore à la main le fusil ou le sabre », ne peut pas manquer d'intéresser celui qui recherche dans l'observateur l'attitude et dans le sujet la nouveauté. Mais la rareté de ces détails utiles s'explique par des déclarations comme celle-ci : qu'il méprise « ces vieilleries historiques et politiques » qui « ont perdu l'intérêt de la jeunesse et de la vérité » ; qu'il veut « voir seulement une vallée d'Arcadie » : « J'aime mieux un arbre, une source sous le rocher, un laurier-rose au bord d'un fleuve sous l'arche écroulée d'un pont tapissé de lianes que le monument d'un de ces royaumes classiques, qui ne rappellent plus rien à mon esprit que l'ennui qu'ils m'ont donné dans mon enfance. » Et, comme le poète romantique prétend que son récit est fait de poésie et de philosophie, il dit ouvertement aux amateurs d'archéologie ceci : « J'abhorre le mensonge et l'effort en tout, mais surtout en admiration. La beauté historique ou critique, celle-là aux savants ; à nous, poètes, la beauté évidente et sensible. »

Mais on est vraiment presque peiné lorsqu'on entend dire : Tout ce qu'on voit sur la côte de l'Attique et à Athènes même, est « terne et nuageux, comme dans une gorge de la Savoie ou de l'Auvergne, aux derniers jours de l'automne » (il voyageait au mois d'août). Le Parthénon ne correspond pas « à ce qu'on en attend », « les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images », ces « vieilles murailles noirâtres, marquées de taches blanches ».

Poujoulat, chargé d'un voyage en Orient pour donner du pittoresque à l'histoire des Croisades de son associé Michaud (1830), présente dans ses *Lettres d'Orient* des souvenirs de lectures. Mais il faut s'incliner profondément devant l'œuvre de J.-A. Buchon qui découvre presque à la même époque des horizons. Le livre de Buchon sur *La Grèce continentale et la*

*Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841* (Paris, 1843) dépasse de beaucoup celui, presque contemporain, d'Edgar Quinet, cependant d'une belle allure et risquant des jugements sur la Grèce contemporaine qui sont ordinairement justes. Cet ouvrage de Buchon, dédié à la duchesse d'Orléans, dit dès le commencement que l'auteur entend voir avant tout ce que les autres n'ont pas voulu voir : la gloire française au moyen âge. Les pages du grand érudit et du grand initiateur dans ce domaine sont une introduction à la Grèce médiévale qu'on peut lire avec fruit et avec plaisir même aujourd'hui.

Le livre de Brayer, médecin à Constantinople (1), est presque une révélation. Ce chercheur de notes sur la peste d'Orient a donné, sur la façon de vivre des Turcs qu'il a étudiée d'après des catégories toutes personnelles et passablement ridicules, une mine de renseignements inédits et de jugements. « Moi je représente », dit-il, « le Turc lorsque rien ne compromet l'honneur de son gouvernement et l'existence de sa religion, lorsque son fanatisme n'est pas exalté pour la défense de l'un et de l'autre, je le représente... comme généralement bon, sincère, charitable, hospitalier sans faste et sans hypocrisie et, quoique profondément attaché à sa croyance, tolérant envers tous les cultes, probe non seulement envers les siens, mais encore envers l'étranger et propre sur sa personne et ce qui l'entoure à un degré inconnu dans toute autre partie de l'Europe. » Et sa description de Constantinople a parfois le brillant des meilleures pages qu'eût données sur ce sujet la littérature française.

Un voyage infiniment plus intéressant est celui qui, à la même époque, a été entrepris par Blanqui, en Bulgarie (1843). Par lui on a la vision de la Serbie de Miloch, et en même temps des idées tout à fait personnelles sur la vie turque à Constantinople, où l'auteur a fini par aboutir (2).

En fait de littérature de voyages, il faut dire que les pages fantastiques de Gérard de Nerval ne représentent qu'une réalité totalement transformée par une rare imagination. La *Constantinople* de Théophile Gauthier est, non seulement un ouvrage étincelant, coloré, mais, en même temps, bien informé. Il a saisi d'instinct des choses que n'a guère retenu l'attention, cependant fortement dirigée, de Lamartine et de Chateaubriand.

(1) *Voyage en Bulgarie*, Paris, 1843.

(2) Pour les voyages d'érudits, rien n'est comparable à celui de l'île de Chio, récemment décrite par M. Hubert Pernot, et que les pages de Fustel de Coulanges dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, V. (1856), p. 181 et suiv.



Et, s'il s'agit des voyages d'une époque ultérieure, je crois qu'on a malmené sans raison le voyage de celui qui a osé présenter aux Occidentaux — mais les Orientaux l'ont lu aussi — la tragi-comédie de la Grèce du roi Othon. L'ouvrage d'Edmond About sur la *Grèce contemporaine* est un très beau livre : s'il est hostile aux coutumes germaniques de la Cour de ce roi qui n'était pas le mari, mais la « femme » de la reine Amélie, s'il ne ménage pas les ironies à l'égard de cette pauvre royauté bavaroise et mecklembourgeoise qui devait disparaître enfin d'une si stupide, il n'est pas un acte d'inimitié contre la Grèce.

Il y a, pendant la guerre de Crimée, des observations tout aussi piquantes, et justes, sur les Turcs, dans un récit de voyage sans prétentions, qui a été publié par Alexandre Dumas père.

Je m'arrête à cette date, 1860 au delà de laquelle je ne veux pas avancer. Il y aurait tant de choses à dire sur les voyages de M. Joseph Reinach, de M. Charles Diehl dans ces régions... Mais puisque je dois mettre un peu d'« inédit », je dirai que ce qu'a publié, dans un style très familier, qui, évidemment, n'est pas celui d'un érudit, ni celui d'un littérateur, quelqu'un dont les livres datent presque d'hier, et qui a l'avantage d'avoir passé en Turquie toute une vie, M. Bertrand Barrères, est un des meilleurs livres qui aient été écrits sur la vie populaire des Turcs.

Et, s'il s'agit des voyageurs futurs qui voudraient chercher les restes d'Orient qui survivent en ce moment, — il faut se presser un peu, parce qu'ils sont en train de disparaître, — l'historien de l'Empire ottoman que j'ai été peut leur donner un conseil : Ce serait de ne pas répéter une poésie archéologique que nous savons par cœur et de ne pas ajouter des teintes pittoresques sur des tableaux suffisamment bien brossés par les plus grands coloristes du XIX<sup>e</sup> siècle, pour qu'on puisse trouver une nuance nouvelle à ajouter ; je les engagerais à ne pas s'adresser seulement à l'art byzantin, qui est très en vogue, et qui mérite, sans doute, d'être relevé dans ses dernières traces, mais de présenter surtout, en tant que Français, cette grande contribution de la féodalité française à l'Orient à travers trois siècles, qui forme, pour celui-ci, un magnifique souvenir et, pour la France, un inappréciable trésor.

---

*Le Gerant* : JEAN MARNAIS

---

REVUE BIMENSUELLE  
DES  
COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : M. FORTUNAT STROWSKI,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

---

Les drames de Strindberg.

---

Cours de M. A. JOLIVET,  
*Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.*

---

VI

**Maître Olof** (*suite*).

Donc le drame de 1872 pose le problème si spécifiquement scandinave de la *vocation*, aussi nettement que Brand, mais avec une philosophie tout autre. Brand est tout de suite au fait de sa mission — triomphe incessant d'une volonté inflexible sur toutes les faiblesses de la chair — et d'un bout à l'autre du drame il reste pareil à lui même : sa volonté d'emblée souveraine le maintient, sans effort on dirait, dans la zone glacée du sacrifice, du *paradoxe*.

Olof, au début du drame, s'ignore lui-même : il mène derrière les murs d'un monastère, au milieu des élèves qui lui sont confiés, une existence unie et un peu terne de rêveur. C'est le chancelier du roi lui-même qui doit lui annoncer ce qu'on attend de lui : il évoque à ses yeux les prophètes choisis par Dieu dans le sein de leur mère pour prêcher sa parole. « Et l'Éternel dit à Jérémie : Ne dis pas : je suis un enfant ; mais va vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai, et tu prêcheras tout ce que j'ordonnerai... Je t'établis en ce jour dans tous les pays comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain, contre les rois de Juda, contre ses chefs, contre ses sacrificateurs et contre le

peuple du pays ; en sorte que s'ils te font la guerre, ils ne te vaincront pas, car je suis avec toi pour te sauver, dit l'Éternel (1). » Cependant Olof hésite : Dieu même a craint la mort ! « On criera malheur sur moi, on m'outragera et on me traînera devant les puissants. — As-tu peur ? — Non ! mais le scandale ! — Olof, tu es né pour être objet de scandale, tu es né pour frapper. Le Seigneur saura guérir. — Quels orages tu as déchainés dans mon âme ! il y a un instant encore j'étais en train de jouer à l'ombre des arbres ; c'était le printemps et la paix. Et maintenant ! pourquoi n'entends-je pas les arbres frémir ? pourquoi le ciel ne se couvre-t-il pas ? Mets ta main sur mon front, sens bondir les vagues de mon sang. Ne m'abandonne pas, Lars ; je vois un ange qui vient vers moi avec un calice : il glisse là-bas sur les nuages du soir, rouges comme le sang sous ses pieds, et à la main il tient une croix. Non, je n'ai pas assez de force : je veux retourner dans la calme vallée ; que d'autres combattent, moi je regarderai ! Non, je suivrai les combattants, je soignerai les blessés, je murmurerai des paroles de paix à l'oreille des mourants. Des paroles de paix ! Non je veux combattre, mais au dernier rang. Pourquoi faut-il que je me mette à la tête ? (2) »

Il accepte pourtant le rôle offert ; et l'occasion se présente presque immédiatement d'engager la lutte, car ce jour même les autorités ecclésiastiques de Strängnäs (3) ferment l'église et suspendent les offices pour une question de dîmes non payées. La foule se presse devant le portail et réclame une messe. « Si c'est en plein sérieux (4), dit Olof, que vous voulez un service divin, je vais le célébrer pour vous moi-même. — Nous vous remercions, Maître Olof, répond un bourgeois, mais avez-vous bien mesuré les conséquences d'un tel acte ? — Il vaut mieux, s'écrie le réformateur, craindre Dieu que les hommes (5). » Mais la foule, routinière, veut un service en latin et ne tarde pas à traiter Olof de Luther et d'Antéchrist. C'est alors qu'intervient un autre protagoniste : Gert, l'imprimeur. Il fouaille d'ironies cinglantes les abus des gens d'Église et la pusillanimité de la foule. Son éloquence toute romantique emprunte son pathétique à la Bible. « Si je vous disais qui je suis, crie-t-il, vous frémiriez de peur... Je m'appelle l'ange déchu, qui reparaitra des milliers de fois, je

(1) II, p. 8.

(2) II, p. 10 sq.

(3) Ville où se trouve situé le monastère d'Olof.

(4) Rapprocher ce mot de la phrase sur Kierkegaard : Ce que K. veut, c'est le sérieux. Cf. la précédente leçon.

(5) II, p. 17.

m'appelle le libérateur qui est venu trop tôt, je m'appelle Satan parce que je vous ai aimés plus que ma vie, je me suis appelé Luther, je me suis appelé Huss, aujourd'hui je m'appelle Anabaptiste (1).» Le dialogue se resserre entre lui et Olof. Il l'exhorte, lui qui a connu Luther, à continuer son œuvre, car Luther n'a fait que quelques pas sur la longue route de la liberté. En un tableau saisissant il lui montre les âmes et les corps courbés sous les foudres du pape, sous le glaive de l'empereur (2). « Ce sont deux statues de Baal. Mais voici qu'un grondement se fait entendre dans l'air comme le murmure d'une foule. Qui gronde ? s'écrie le pape, et il brandit ses foudres. Qui murmure ? et l'empereur brandit son glaive. Personne ne répond. Mais le grondement ne s'arrête pas et soudain un cri s'élève : Pensez ! Le pape tressaille, l'empereur pâlit et demande : qui a crié ? Pensez ? Saisissez-le que je prenne sa vie, et le pape crie : amenez-le que je prenne son âme. C'est de l'air que venait ce cri, non d'un homme : mais le cri monte, monte, un orage s'élève, passe les Alpes, rugit sur le Fichtelgebirge, éveille la Baltique : l'écho le répète sur les rivages — et le cri, infiniment multiplié, emplit le monde : liberté, liberté... Olof, tu veux abattre le pape, mais tu oublies l'empereur, l'empereur qui assassine ses peuples sans compter, parce qu'ils osent gémir quand on les foule aux pieds. Tu veux abattre le pape de Rome, mais comme Luther tu veux faire de l'Écriture Sainte un nouveau pape. Écoute-moi ! Écoute-moi ! Qu'aucun lien n'entrave plus les esprits (3). »

Olof lui remontre ce que ses espoirs ont d'insensé, d'impossible. Mais Gert répond que tout est prêt : les Anabaptistes sont à Stockholm : un mot et la révolte peut éclater : « Tu veux m'entraîner dans le malheur. — Oui, dit Gert, si c'est un malheur que d'être dépouillé de tout bonheur terrestre, d'être traîné en prison, de souffrir la pauvreté, d'être moqué et insulté pour la vérité. Je croyais que tu saurais me comprendre : je comptais sur ton aide, car il te reste la flamme, mais je vois que le monde t'attire ; suis le courant, sois heureux. »

Finalement Olof, épouvanté, avoue : « Oui, je te comprends, tu as fait naître une pensée dans mon âme, mais il faut que je l'étouffe en germe, sinon elle me tuera. — Crois-moi, répond Gert, tu seras un Daniel, qui proclamera la vérité aux princes de ce

(1) II, p. 19.

(2) Ce tableau du pape et de l'empereur est très visiblement imité du monologue de don Carlos dans *Hernani*. Déjà signalé par P. Lindberg, *op. cit.*

(3) II, p. 32 sq.



monde, et ils chercheront à te perdre, mais le Seigneur te protégera. Je pars tranquille car je vois des éclairs jaillir de tes yeux et une langue de feu osciller sur ta tête (1). »

En contraste avec cette scène passionnée, un entretien bref et sec de Gustave Vasa et d'Olof termine l'exposition. Le roi arrache Olof aux foudres ecclésiastiques. « Je veux, dit-il, que tu sois ma main droite, à condition que la main gauche ignore ce que fera cette main droite. Pars à Stockholm... — Que désire votre Grâce ? — Parle aux exaltés de Stockholm. — Et ensuite ? — Oh ! nous avons le temps. Je n'ose encore y penser. Laisse-les prêcher, les âmes engourdies peuvent entendre sans dommage une parole nouvelle, même déraisonnable ; mais je ne veux pas de violences : sinon le glaive aura son tour. Adieu Olof (2). »

Strindberg se flatte d'exprimer ainsi, dans trois points de vue différents, trois modes de sa pensée : il se retrouve dans chacun des trois personnages : idéaliste avec Olof, réaliste avec Gustave Vasa, communard avec Gert. En fait, Olof est le personnage essentiel ; les deux autres — et Gert surtout — apparaissent à point nommé aux instants critiques où il hésite sur la décision qu'il doit prendre. Gustave et Gert ne représentent vraiment que des points de vue : le drame proprement dit — l'effort du personnage aux prises avec les circonstances ou avec lui-même — est réservé au seul Olof.

L'attachement obstiné de sa mère aux vieilles croyances provoque le premier conflit : au moment où il va monter dans la chaire pour prêcher la doctrine nouvelle, elle le somme de s'arrêter, car il est un prophète de mensonge : elle, qui détient la vérité, peut le lui dire à coup sûr. Est-il croyable qu'elle-même, et toute sa race avant elle, aient cru à un mensonge ? — « Ce n'était pas un mensonge, répond Olof, mais c'en est devenu un. Quand tu étais jeune, mère, tu avais raison, quand je serai vieux, j'aurai peut-être déjà tort. Toujours le temps nous devance (3). » Elle cherche à l'attendrir, se jette à ses genoux. Mais il la supplie de cesser ses prières : « Les prières d'une mère amèneraient les anges du ciel à renier Dieu. » Et lorsqu'il part, elle lui lance une menace : « Tu seras cause de ma mort. »

Le conflit douloureux s'aggrave et se développe en deux scènes saisissantes : la première chez Olof, l'autre au lit de mort de sa mère. — Olof est marié, quoique diacre. Sa femme, Christine,

(1) II, p. 25 sq.

(2) II, p. 35.

(3) II, p. 70.

est la fille du fanatique Gert : au début du drame elle habitait avec la mère d'Olof et était destinée au couvent (1). Venue pour parler avec son fils, la vieille femme trouve d'abord Christine : elle la rabroue sévèrement : toute femme qui vit avec un prêtre est de mauvaises mœurs. Mais Christine se réclame fermement de sa dignité d'épouse et aux reproches qui lui sont faits, elle répond par d'autres plus graves : De quel droit vient-on troubler la paix de son foyer ? « Si vous désirez de la reconnaissance, cherchez à l'obtenir autrement : croyez-vous que ce soit la destinée de l'enfant que de sacrifier sa vie, uniquement pour montrer de la reconnaissance ? Sa mission lui crie : Va-t-en là-bas ! vous lui criez : Viens-t-en ici ? Va-t-il s'égarer, va-t-il sacrifier sa force qui appartient à la société, à l'humanité, pour satisfaire votre seul égoïsme mesquin ; ou même, considérez-vous que le fait de l'avoir mis au monde et élevé mérite de la reconnaissance ? N'était-ce pas votre devoir, votre tâche, ne devriez-vous pas remercier Dieu qui vous a donné une tâche si haute, ou bien ne l'avez-vous accomplie que pour réclamer ensuite, et pendant toute une vie, de la reconnaissance ? Ne voyez-vous pas qu'avec ce mot de reconnaissance vous démolissez ce que vous avez un jour édifié (2). »

Au quatrième acte, la mère d'Olof, sur son lit de mort, réclame les derniers secours de la religion — en l'espèce, les prières de deux moines débauchés, avides et impies. Le frère d'Olof, seul présent avec Christine, ne veut pas désespérer ses derniers instants, et par faiblesse introduit près d'elle les moines dont il connaît l'indignité. Mais Olof, survenant, les chasse : et la lutte suprême s'engage entre son amour, son respect filial et les croyances en lesquelles se résume sa mission et sa personnalité. La mourante met à profit la solennité de l'heure pour pousser à fond son redoutable chantage. Mais la volonté d'Olof ne faiblit pas : « Mère, pardonne-moi, je ne puis agir autrement ! Je sais que tu as souffert pour moi ta vie entière ; tu as prié Dieu que je marche dans ses chemins, et Dieu t'a exaucée : t'obéir à présent, ce serait réduire à néant toute cette vie, abattre l'édifice qui t'a coûté tant de fatigues et de larmes ! Pardonne-moi. — Olof, mon âme a déjà quitté ce monde : c'est de l'autre vie que je m'adresse à toi : quitte la route où je te vois, brise le lien impur où ton corps s'est

(1) Précaution, désir chez ce violent de ne pas exposer sa fille aux dangers de la lutte ? ou simplement reste d'un premier plan dans lequel Gert était catholique ? Cf. la précédente leçon.

(2) II, p. 122 sq.

engagé, accueille à nouveau la foi que je t'ai donnée : alors je te pardonnerai. — O mère, mère ! crie Olof avec des larmes de désespoir. — Jure-moi que tu le feras. » Une brève hésitation, et : « Non, répond Olof. — La malédiction de Dieu est sur ta tête ! Je le vois, je vois le Dieu de colère : au secours Vierge sainte ! — Ce n'est pas Dieu, car il est tout amour. — C'est le Dieu du châtiement !... C'est toi qui l'as irrité, c'est toi qui me précipites dans le feu de son courroux. Maudite soit l'heure où je t'ai donné le jour (1). » Elle meurt ainsi, sans pardonner, et Olof, à bout de résistance, exécute maintenant de sa main les cérémonies rituelles, pour lesquelles elle avait appelé les moines, et qu'il regarde comme une idolâtrie.

Ce drame entre la mère et le fils, cette lutte de deux obstinations en face de la mort, rappellent évidemment le drame parallèle qui met aux prises Brand et sa mère. Brand refuse de porter l'absolution à sa mère mourante tant qu'elle n'aura pas fait à Dieu le sacrifice de tous ses intérêts terrestres. Cependant il n'est pas certain que Strindberg ait emprunté ce motif à Ibsen : car il en trouvait le germe dans l'histoire même d'Olof. En 1521, son père étant mort à Orebro, Olof avait chassé des funérailles une troupe de moines payés par le défunt de son vivant pour assurer le repos de son âme : sa mère s'était opposée de toutes ses forces à ce qu'elle considérait comme un sacrilège. Mais il avait répondu que son père avait été trop honnête homme pour avoir besoin de messes et que, par ailleurs, l'autorité du pape ne tarderait pas à être abolie en Suède. La scène du lit de mort dans le drame de Strindberg débute justement par la mise à la porte des deux moines : c'est donc dans le récit historique qu'il en a puisé l'idée première, encore que cette idée ait pu s'enrichir, chemin faisant, de l'impression que lui avait laissée le motif ibsénien.

Aussi bien cette partie du drame comporte plusieurs interprétations : elle illustre d'abord l'idée que l'homme chargé d'une haute mission ne peut l'accomplir qu'à travers des luttes où il doit, pour triompher, dépouiller toute sensibilité humaine. Exaltation de la volonté aux dépens des affections terrestres, opposition de la mission et du bonheur : de ce biais, Maître Olof est de la même lignée que Brand et puise son inspiration dans Kierkegaard. Mais le conflit entre Olof et sa mère est également tout nourri de souvenirs personnels. Strindberg aussi, adolescent, avait affronté son père au nom de croyances qu'il estimait correspondre aux besoins

(1) II, p. 145 sq.

d'une génération nouvelle : la mince esquisse, intitulée *Le libre penseur*, contient en puissance ce thème de la lutte entre parents et enfants (1). Il avait impatiemment supporté le reproche d'ingratitude qu'on lui adressait, simplement parce qu'il entendait penser à sa guise : et l'écho de cette impatience se retrouve dans la tirade de Christine sur la reconnaissance. L'autobiographie donne, il est vrai, une autre explication : « Dès cette époque, écrit-il, il flairait de la tyrannie dans cette puissance maternelle et dans la puissance accordée à la femme ; et partout où il voyait une injustice ou une oppression il portait son attaque, même au point le plus sensible qui était le culte de sa mère défunte : car ce culte n'était au fond que l'adoration du sauvage pour ses ancêtres, et il importait d'en finir avec ce respect du passé : le progrès était à ce prix (2). » Ce sont là les idées de Buckle, avec une nuance de cet antiféminisme qui ne se manifesta violemment chez Strindberg qu'à partir de 1884 environ. Il suit également la pensée de Buckle lorsqu'il s'efforce de faire entendre à sa mère que ses croyances ont eu leur époque de vérité, mais que le temps dépasse chacun de nous. En ce sens, la mère d'Olof représente la foule attachée à toutes les servitudes, incapable de concevoir et encore moins de désirer la liberté, prête à accueillir avec des pierres quiconque entreprend de l'affranchir. Strindberg n'ignore pas ce que ce point de vue a d'aristocratique : ce n'est pas la première fois qu'il dit sa rancune contre le peuple grossier et persécuteur (3) ; maintenant Buckle affermit en lui la conviction qu'il est impossible d'accomplir quelque œuvre que ce soit avec les ignorants. « La Révolution française, écrit-il, n'a pas été faite par le peuple, mais par la noblesse, les prêtres et les savants et c'est au contraire le peuple qui en arrêta les effets. »

Plus encore que son conflit avec sa mère, étroitement lié au fait de sa mission, le mariage d'Olof peut être considéré comme un motif à part dans l'ensemble du drame. L'histoire ne nous a guère transmis que le nom de sa femme, Christine ; si nous nous en rapportons à un écrit qu'il publia en 1528, nous voyons qu'il considérait le mariage comme un strict devoir où l'inclination personnelle n'avait pas à intervenir. Ce sont donc des questions toutes modernes que Strindberg a soulevées dans cet épisode. Il le considère dans son autobiographie comme « une satire des unions intellectuelles modernes, où la femme entend non seule-

(1) Cf. la seconde leçon.

(2) XIX, p. 31 sq.

(3) Cf. dans la deuxième leçon le passage relatif à *Hermione*.



ment être l'égal de l'homme, mais semblable à lui dans ses préoccupations et ses travaux... Olof l'aime d'un amour sensuel et sain, plus durable qu'une amitié toujours inconstante. Mais Christine est une petite oie prétentieuse qui veut comprendre les idées qu'élabore une intelligence robuste : voyant qu'elle ne peut pas, elle le tire à son niveau. Même si elle avait été profondément cultivée, comme rien n'empêchait aux femmes de l'être, comme l'était par exemple sainte Brigitte, eût-elle mieux compris Olof et leur mariage eût-il été plus heureux ? Probablement encore plus malheureux, car des êtres d'exception comme Olof ne furent même pas compris par de vigoureux cerveaux d'homme. Excitée de voir un grand homme la placer si haut, elle s'imagine être son égale et veut le dépasser. L'auteur montre nettement que l'homme et la femme sont des grandeurs incommensurables, que la femme est supérieure à l'homme en tant que femme, et l'homme supérieur en tant qu'homme et c'était très habilement pensé de la part de Maître Olof en 1872 » (1). Mais Strindberg lui prête un peu trop ses idées de 1886. Le ton de ce passage ne donne vraiment pas idée de l'ardente émotion qui anime la première scène entre Olof et Christine, celle où Christine décide de prendre sa part des luttes et des épreuves d'Olof : c'est le jour où du haut de la chaire il apporte au peuple de Stockholm le premier message de liberté. Restée dans la sacristie avec la mère d'Olof, qui traite son fils d'Antéchrist, elle entend résonner la parole d'affranchissement et son âme, tenue jalousement jusqu'ici dans les liens d'une ignorance totale, s'éveille d'un coup à l'éblouissement de la connaissance et à la volonté du sacrifice. « Mes yeux sont ouverts ; on lutte autour de moi, on souffre, on désespère ; je l'ai vu et je ne puis participer à la lutte, pas même la regarder, pas même savoir quel en est l'enjeu. On m'a tenue dans un sommeil de bête. Ne voyez-vous donc pas que j'ai une âme et que le pain et les sèches prières qu'on m'a données comme nourriture ne sauraient la rassasier ; ne tenez pas captifs les esprits, disais-tu. Oh ! si tu savais combien profondément cette parole m'a touchée : le jour se fit autour de moi et les cris farouches dans l'Église furent comme le chant matinal des oiseaux (2). »

Il lui répond qu'étant femme elle n'est pas née pour combattre. Mais elle revendique passionnément son droit au moins à la souffrance. Elle sait ce qu'un mariage avec Olof signifie, mais elle est maintenant trop clairvoyante pour croire encore

(1) XIX, p. 30 sq.

(2) II, p. 80.

au chevalier qui apporte un royaume et qui parle de fleurs et d'amour. Le sort qu'elle accepte a le visage sévère de la réalité, mais il en a aussi la solidité — alors que le rêve ne scintille qu'un instant.

On retrouve aisément dans cette scène une double inspiration ibsénienne. Les paroles enflammées de Brand, opposant son idéal et sa mission à la mesquinerie du siècle, avaient produit dans l'âme d'Agnès — celle qui doit devenir sa femme — une transformation de qualité semblable. Comme Christine elle avait oublié le chevalier qui parlait de fleurs et d'amour, pour se donner au combattant. Comme Christine passe de l'ignorance à la clarté, elle était passée du stade — kierkegaardien — de l'esthétique à celui de l'éthique. Quant à l'appétit de la souffrance, au besoin de se dévouer, Ibsen aussi l'avait exprimé dans le rôle bref, mais éclatant, de la Selma de *l'Union des Jeunes*. « Toujours il me fallait prendre, s'écrie-t-elle, et jamais donner. J'ai été la pauvre parmi vous. Jamais vous n'êtes venus me réclamer un sacrifice : il n'est rien que vous m'avez jugée digne de supporter... Combien j'ai eu soif d'une goutte de vos soucis ! Mais si je demandais, vous me répondiez par quelque ironie qui me tenait à distance. Vous m'habilliez comme une poupée : vous jouiez avec moi comme on joue avec un enfant. Et pourtant c'est avec allégresse que j'aurais supporté le poids de la douleur ; j'étais une âme sérieuse, avide de tout ce qui bouleverse, exalte, soulève (1). »

C'est cette sollicitation douloureuse — venue d'Ibsen — qui vibre encore dans la deuxième partie du drame conjugal *l'Olof* et lui confère un pathétique que Strindberg oubliait en 1886. Le désespoir que ressent Christine à se voir écartée des préoccupations spirituelles et des luttes de son mari — ces luttes qui, dit-elle, se déroulent sur les hauteurs — n'a pas son origine dans une vanité égoïste : ce n'est pas pour abaisser Olof qu'elle cherche à le ramener dans sa sphère à elle, plus humble, mais aussi plus humaine. On a beau lire et relire : on ne découvre encore rien chez elle de ce vandalisme moral qui sera plus tard la marque de tant d'héroïnes de Strindberg. Elle a comme Selma l'appétit de ce qui exalte, et sa déconvenue n'a rien de mesquin. Peut-on lui reprocher d'aimer son mari dans les régions plus humbles de l'existence, puisque les hauteurs lui sont interdites ? S'il en était autrement, il y aurait, entre son attitude lors du prêche d'Olof et son attitude dans sa maison, une contradiction telle qu'elle romprait entièrement l'unité de son caractère. Et si Strindberg

(1) Ibsen, *Standardulgate*, III, p. 70.

avait eu d'elle en 1872 une idée aussi peu favorable, lui aurait-il prêté, contre les récriminations de sa belle-mère, des paroles aussi dignes et aussi pénétrantes ? En nous montrant ainsi son héros dans les rapports ordinaires de la vie, comme fils et comme mari, Strindberg l'a en quelque sorte posé dans la réalité, il lui a donné du volume et du relief ; et le drame un peu schématique de son idéalisme s'en trouve amplifié, humanisé d'autant.

Nous avons vu comment ce drame se noue : Olof est pris entre Gert et le roi, l'un qui l'excite à pousser toujours sa révolte plus loin, l'autre qui prétend l'arrêter. Lui-même est fait de contrastes ; ambitieux et faible de volonté, brutal, lorsqu'il le faut, prêt à céder dans les autres moments, plein de confiance en lui avec de profonds découragements, avisé et déraisonnable, dur et faible. Ainsi les suggestions les plus contraires trouvent toujours où se prendre — et cette lutte des contraires à laquelle son âme offre un terrain si propice est le motif essentiel. Comme le Christ, auquel Strindberg a certainement pensé en dessinant son héros (1), Olof estime que son royaume n'est pas de ce monde ; ses intérêts sont uniquement spirituels : il est prêt à rendre à César ce qui lui appartient et il désapprouve les violents, ceux qui frappent avec l'épée. Mais il est trop ardemment attaché à son idéal pour ne pas tenter au moins de le réaliser sans réserves. S'il découvre que César met obstacle à cette pleine réalisation, il se trouvera rejeté vers les conseils de violence. Or, Gustave Vasa ne considère pas la Réforme comme un idéal, dont on ne peut rien retrancher sans le détruire, mais bien comme une action politique dont l'ampleur doit être exactement mesurée aux circonstances de l'heure. Solidement installé dans la réalité pratique, il entend diriger d'après elle le mouvement déclenché et l'arrêter au moment qu'il jugera opportun. Olof supporte impatiemment cette contrainte. Sa déception culmine à la fin du troisième acte quand on vient lui annoncer les résultats de la diète de Vesterås (2) qui, du point de vue du roi, consacre le triomphe de la Réforme. Il n'est question dans le recès que d'intérêts temporels : l'emploi des biens d'Église y est soigneusement prévu, — mais on y a oublié la prédication de la foi nouvelle. Ou plutôt non : le roi fait dire à Olof que puisque le peuple reste attaché à un grand nombre de ses pratiques, il n'y a pas lieu d'y toucher et que l'autorité royale ne supportera plus de sa part aucun acte d'indépendance.

(1) Cf. la première scène, qui rappelle celle du Jardin des Oliviers, et la scène, dont il sera question plus loin, où Olof défend une prostituée contre le peuple amenté.

(2) 1527.

Mais en même temps il lui fait remettre une nomination de pasteur à la première église de Stockholm avec un fort beau traitement.

« Voilà donc, s'écrie Olof, pourquoi j'ai lutté et souffert ! Une nomination ! Une nomination royale ! J'ai servi Bélial au lieu de Dieu ! Malheur à toi, roi perfide qui as vendu ton Seigneur Dieu ! Malheur à moi qui ai vendu ma vie et mon effort à Mammon ! Dieu du ciel, pardonne-moi ! (1) » Il est prêt à accueillir les exhortations de Gert.

C'est une figure singulière que celle de Gert : on l'a comparé aux intrigants de Scribe, et, avec plus d'insistance encore, à l'évêque Nicolas des *Prétendants à la couronne* : c'est lui en effet qui tient les fils de l'intrigue anabaptiste et de la conspiration contre le roi, et par conséquent, comme l'évêque ibsénien, manœuvre les autres personnages. En fait, ces ressemblances, ne portant que sur un procédé d'affabulation, sont extérieures et par conséquent négligeables. Les apparitions de Gert, à point nommé, quand l'âme d'Olof est bouleversée par un choc ou une déception, sont trop mal motivées du strict point de vue de l'intrigue, pour qu'il vaille la peine de parler de Scribe. On dirait que c'est Olof qui l'appelle du fond de lui-même. Et ainsi Gert ne serait à bien prendre que l'extériorisation de tout un ordre de sentiments que l'émotion soulève dans l'âme d'Olof, et qui sont, si l'on peut dire, à base de mauvaise conscience : crainte subite d'avoir manqué de clairvoyance et d'énergie, d'avoir pactisé avec les intérêts temporels, et violence par choc en retour. « Gert, a dit Strindberg, c'est moi-même dans mes moments de passion (2). » Ou plutôt c'est, matérialisé pour le spectateur, la mauvaise conscience qui trouble Olof dans les moments de passion. Ainsi s'expliquerait ce qui semble au premier abord de la gaucherie dans ses entrées en scène. Une fois le personnage surgi de l'âme d'Olof, Strindberg l'a saisi, façonné, développé. Mais il a gardé de son origine quelque chose de fantastique et d'irréel.

Dans une très pénétrante étude sur Maître Olof, M. Martin Lamm (3) écrit que Gert est imprégné de l'idéal révolutionnaire prêché par George Brandès dans la première partie de ses *Grands courants*. Il remarque que si l'autobiographie ne parle pas de cet ouvrage, les lettres de 1872 à Eugène Fahlstedt contiennent

(1) II, p. 132.

(2) XIX, p. 32.

(3) *Op. cit.*, p. 98 sq.



un éloge enthousiaste du critique danois et il fait état de ce que Strindberg estimait comme Brandès que l'œuvre de Kierkegaard et le drame ibsénien qu'elle avait inspiré étaient le cri de détresse du christianisme à son déclin. Mais un autre critique (1) objecte avec raison que le romantisme déclamatoire de Gert ne ressemble guère au positivisme réaliste de Brandès et rappelle bien plutôt l'ascétisme à la Kierkegaard. C'est exact et nous rappellerons que, malgré Brandès, Strindberg n'avait pas encore échappé à la fascination de Kierkegaard (2).

Mais à notre avis, c'est ailleurs qu'il faut chercher, et Strindberg lui-même nous a fourni l'explication de son personnage. Dans l'autobiographie il écrit entre parenthèses, à côté du nom de Gert, celui de Karl Moor. S'il est un type littéraire auquel Gert fasse penser, c'est bien en effet celui des héros du *Sturm und Drang* : même violence dans l'attaque et dans la revendication, même condamnation massive et sans nuances de la société, même conviction qu'il faut jeter à bas tout le passé pour préparer l'avenir, même anarchisme. En tout cas c'est à Gert que Strindberg semble donner raison au dénouement. La trahison de Vesterås avait indigné Olof : après le grand ébranlement causé par la mort de sa mère, par réaction contre la faiblesse à laquelle il s'était finalement abandonné, il se laisse entraîner par Gert dans une conspiration contre le roi. « Vite, lui dit-il en consentant, avant que je ne regrette ma décision (3). » La conspiration découverte, le roi offre à Olof de le gracier s'il veut admettre qu'il a fait fausse route dans son action contre lui et renoncer pour l'avenir à de pareilles erreurs.

Gert et lui, vêtus en prisonniers, sont attachés au pilori près de la porte de la Grande-Église (4). Gert affirme qu'ils ne se sont pas trompés : « Jamais un mensonge n'a enflammé une âme ; ne doute jamais de l'émotion qui te secoue jusqu'au tréfonds lorsque tu vois un de tes semblables souffrir une violence morale ou corporelle ; même si le monde entier dit que tu as tort, ne te fie qu'à ton propre cœur, si tu en as le courage. Le jour où tu te renieras toi-même, tu seras comme si tu étais mort, et la damnation éternelle sera encore une grâce pour quiconque aura commis le péché contre l'Esprit (5). »

(1) Arne Lidén, *Den norska strömningen i svensk litteratur under 1800-talet* (Le courant norvégien dans la littérature suédoise au XIX<sup>e</sup> siècle), p. 242 sq.

(2) Cf. la précédente leçon.

(3) II, p. 167. Phrase particulièrement caractéristique pour Strindberg lui-même, et dont il a fait usage plusieurs fois.

(4) Une église de Stockholm.

(5) II, p. 179.

Mais l'envoyé du roi déploie une éloquence plus subtile. Il se garde de blâmer Olof, mais il lui parle au nom de l'expérience, au nom des lois qui régissent le développement progressif des esprits. Il lui rappelle que sa tâche est à peine commencée et qu'il n'a pas le droit, par obstination, de briser lui-même une carrière qui sera féconde. Les fidèles qui lui ont été confiés ne sont-ils pas autant de créanciers ? Et que dire de celle qui a accepté de partager son existence ?

Olof pleure et se déclare perdu. Puis il se ressaisit, accepte de se rétracter, obtient sa grâce.

A ce moment même, un de ses élèves de Strängnäs vient vers lui, pour lui adresser un suprême remerciement. Il ignore pourquoi Olof doit mourir, mais ce ne peut être que pour une juste cause : « Vous nous avez dit un jour comment on brûla Huss, parce qu'il avait osé dire la vérité aux puissants de ce monde, vous nous avez décrit comment il monta sur le bûcher et se remit joyeux entre les mains de Dieu. C'est ainsi que j'ai pensé que vous sauriez affronter la mort, le front haut, les yeux au ciel au milieu d'un peuple criant : voyez comment meurt un martyr ! (1) »

Et tandis qu'Olof anéanti s'écroule au pied du pilori, on entend dans le lointain la voix de Gert lui crier : Renégat !

Il serait oisieux de rechercher pourquoi Strindberg, écrivant un drame d'idées, s'est embarrassé du costume historique. Aurait-il trouvé facilement, à l'époque moderne, un conflit comparable en ampleur et en portée à celui que souleva la Réforme ? Et son expérience du présent eût-elle été plus riche que sa science du passé ?

Quoi qu'il en soit, il déclare s'être livré à une étude minutieuse de l'époque : « Il avait, ajoute-t-il naïvement, de grandes feuilles remplies de ce qu'il appelait couleur locale, où il puisait de-ci de-là une touche, pour que la tendance de son drame n'apparût pas trop clairement (2). » Retenons la formule qu'il donne ici de l'exactitude historique : recréer l'atmosphère de l'époque par quelques détails bien choisis et bien placés. Pour ce qui est des faits eux-mêmes et des dates, il les utilise selon ses besoins, les dispose et les transpose d'une main souveraine. Il est audacieux de placer le procès de Maître Olof, qui eut lieu en 1539, immédiatement après la diète de Vesterås qui est de 1527. Mais toute

(1) II, p. 164.

(2) XIX, p. 27.

poésie, écrit-il, se meut dans l'anachronisme (1) : les dramaturges les plus émouvants, par exemple les tragiques grecs, sont des virtuoses de l'anachronisme.

Enhardi par la lecture du *Götz de Berlichingen*, il décide de rompre avec les formes traditionnelles : « Pas de vers, pas de déclamation, pas d'unité de lieu. L'action elle-même déterminerait le nombre des actes et des tableaux. D'autre part les personnages parleraient un langage simple et quotidien, comme on parle en dehors de la scène : le tragique et le comique, la grandeur et la petitesse alterneraient comme dans la vie (2). » Il a réalisé à peu près ce programme. A vrai dire, il n'a pas déchiqueté son drame en une soixantaine de tableaux — à la manière du *Götz*. Ce n'est pas Goëthe, au demeurant, qu'il prend pour modèle, mais Shakespeare.

Il l'a plusieurs fois répété : Maître Olof a été écrit sous l'impression directe de *Jules César* (3). Il a emprunté à ce drame sa façon de montrer les personnages historiques, même les héros « at home, dans leur intimité » (4), d'en faire des hommes avec des travers et des faiblesses ; il s'efforce d'accentuer l'impression de réalité en rejetant les scènes uniquement théâtrales, en s'interdisant la recherche de l'effet pour lui-même, en prêtant à ses personnages une langue naturelle, robuste et savoureuse, aussi éloignée que possible du style littéraire en usage.

Ce qu'il admirait aussi dans Shakespeare, c'était sa virtuosité dans l'emploi du détail juste, en apparence inutile, et qui en fait crée la véritable illusion : c'est par de pareils détails que les personnages acquièrent une vie indépendante, — indépendante du drame même, puisque la plupart de ces détails sont effectivement inutiles au déroulement logique de l'action. Il en avait cité quelques exemples dans son essai sur *Hakon Jarl* — et avait renvoyé pour le reste à ce que George Brandès avait écrit sur le Hotspur d'*Henri IV*. M. Martin Lamm (5) a analysé en détail l'influence sur Strindberg des essais que Brandès avait consacrés à Shakespeare et il a retenu tout particulièrement le chapitre « Sur l'infiniment petit et l'infiniment grand en poésie ». C'est là que Strind-

(1) Dans un écrit inédit, intitulé *Förord till Historiska dramerna (Prologue aux drames historiques)* (B. R.).

(2) II, p. 27.

(3) Dans le *Förord...* que nous venons de citer et L, p. 123.

(4) Il écrit dans le *Förord...* : « Déjà auparavant j'avais considéré avec étonnement la façon dont Shakespeare a dessiné dans ce drame un des plus grands héros du monde » — et il montre par une analyse de la pièce qu'il en a fait un homme, avec des faiblesses humaines.

(5) *Op. cit.*, p. 106 sq.

berg en définitive a puisé sa conception de la scène populaire, et de son utilité pour étoffer le drame, pour l'envelopper en quelque sorte d'une atmosphère vivante, colorée, — historique au besoin, mais cela a moins d'importance. Il en est une justement célèbre dans *Maître Olof* : celle qui ouvre le second acte. Dans une taverne nichée contre le mur de la Grande-Église, deux moines déguisés, des lansquenets allemands, des paysans, des matelots boivent, jouent aux dés, crient et s'enivrent. Un navigateur de Stockholm, un Allemand, un Danois, un paysan de Småland commentent à leur façon la misère des temps et la politique du roi. Une prostituée, poursuivie par la foule, se précipite dans la salle pour y chercher un refuge : Olof entre, invite celui qui est sans péché à lui jeter la première pierre : il déchaîne la fureur des moines qui le dénoncent à la foule comme excommunié. Puis c'est l'invasion des Anabaptistes, le tumulte et la bataille (1). Cette scène marque assurément une date dans la littérature suédoise : on n'avait rien vu jusqu'ici d'aussi réaliste, d'aussi coloré, d'aussi vivant.

Ce drame était trop original dans sa forme, trop audacieux dans ses idées pour être compris du public et même des lettrés suédois de l'époque. Le Théâtre Dramatique, auquel Strindberg l'envoya, refusa de le jouer. On voulait un drame en vers. Et, d'autre part, on lui reprochait d'avoir tracé des personnages historiques et notamment de Gustave Vasa une image qui ne correspondait pas à l'image habituelle, autrement dit d'avoir traité sans respect une gloire nationale.

(A suivre.)

---

(1) Il nous paraît fantaisiste de comparer cette scène à celle qui ouvre le quatrième acte de *Peer Gynt*, comme l'a fait O. Olsson, *Strindbergs Måster Olof*, dans *Bokstugan*, 1925, p. 50 sq.



# Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence.

---

Cours de M. Edouard LE ROY,

*Membre de l'Institut,  
Professeur au Collège de France.*

---

## VII

### La forme humaine.

Après un regard d'ensemble jeté sur le phénomène humain, puis sur les deux aspects inverses du rapport entre biosphère et noosphère, nous voici au seuil des recherches méthodiques par lesquelles seules pourra se transformer peu à peu en certitude ferme la probabilité de nos prévisions. D'ailleurs, aucun doute possible, quant au choix d'un point de départ pour cette enquête. Il faut d'abord établir les faits, d'abord considérer la genèse de la forme humaine à partir des formes antérieures, le mécanisme de l'hominisation. Ce sera la première face du problème : l'homme vu dans le cadre de l'évolution générale, donc dans une perspective de continuité, au point de jaillissement où il sort de la biosphère.

Le problème des origines humaines, ainsi posé, appelle aussitôt une remarque (1). On a vite fait le bilan des trop rares données directes qu'on peut invoquer pour le résoudre. Faut-il s'étonner que, sur une base apparemment si étroite, la Pré-histoire ose dresser le vaste édifice de ses conclusions ? Ce serait oublier qu'aux yeux du zoologiste pur l'histoire naturelle de l'homme est un simple cas particulier dans l'histoire des autres formes animales. Notre connaissance des origines humaines, bien

(1) P. Teilhard, *La paléontologie et l'apparition de l'homme*, article publié dans la *Revue de Philosophie*, mars-avril 1923.

heureusement, ne se constitue pas, ni ne progresse en précision, au moyen des seules découvertes qui portent sur des ossements ou des outils ayant appartenu à l'homme lui-même. Toute lumière nouvelle, projetée sur le développement général de la Vie, éclaire de ses reflets les fondements biologiques de notre espèce. Le nombre des fossiles humains ne s'accroît sans doute qu'avec lenteur ; mais la façon de les regarder et de les voir, de les comprendre, d'en tirer parti, est susceptible d'un progrès plus rapide, et elle progresse en effet de jour en jour. Les quelques pauvres débris sur lesquels se fonde la Paléontologie humaine, bien maigres si on les considère isolément, prennent figure et consistance positive lorsqu'on les replace dans le cadre de la Paléontologie générale. Nous devons seulement apprendre à les lire ; et c'est ce que nous allons essayer de faire tout d'abord par une brève analyse des racines paléontologiques de l'Humanité.

Pareil dessein nous ramène devant le principe de l'évolution, conçu dans sa généralité. Ai-je besoin de redire sur quel fondement il repose ? Nous en avons discuté la preuve, au cours d'un travail antérieur : preuve unique peut-être, toujours la même au fond sous de multiples formes, très simple en son essence, mais inépuisable. Un raccourci des thèses maîtresses vient de la préciser encore. Il ne reste donc plus qu'à conclure, en dégagant la signification profonde et philosophique du fait. Deux mots y suffiront.

Envisagée d'ensemble, prise comme un tout, la biosphère n'est pas un assemblage quelconque de pièces rapportées ; elle accuse une structure définie, dont l'agencement ressemble de près à l'organisation d'un individu vivant, non point du tout à l'architecture d'un édifice minéral ; et ce caractère, si nettement visible, la fait déjà pressentir issue d'une germination, d'une croissance vitale proprement dite. Le monde vivant représente une véritable unité naturelle, un corps de groupes spécialisés diversement, aux corrélations indéniables. Aucun paléontologiste n'admettra l'indépendance génétique de ces groupes coordonnés, pas plus qu'un botaniste ou un zoologiste celle des tissus et organes qu'il trouve associés dans un être. Là comme ici, la nature même de l'anatomie suggère irrésistiblement l'idée d'une embryogénie correspondante.

Ne considérons, pour abrégé, qu'une des parties de la biosphère : le groupe des Vertébrés, par exemple. On y observe les adaptations d'un type fondamental aux différents milieux, aux différentes modalités de vie. De là des sous-groupes diversifiés à la fois morphologiquement et fonctionnellement, comme autant

de vrais organes. Spécialisations multiples, dont apparaissent d'ailleurs des répliques, réduites sans doute, mais toujours homologues, aux degrés successifs de l'échelle, à mesure qu'on descend vers un détail plus particulier dans l'analyse des phénomènes, dans la classification des formes. C'est ainsi que, chez les Mammifères, les fouisseurs se retrouvent parmi les Marsupiaux, les Insectivores, les Rongeurs ; que les solipèdes peuvent être des Equidés ou des Notongulés, etc. Chaque faune a les mêmes types de comportement sous des aspects morphologiques variés ; et, entre ces types non moins qu'entre les faunes elles-mêmes, se nouent certains rapports de symbiose, comparables à ceux des appareils dans un organisme individuel.

Eh bien ! Comment éviter de reconnaître que ces rapports concernent la succession autant que la coexistence ? Quel qu'ait pu être le mécanisme de genèse, qui n'est pas en question ici, un ordre chronologique se révèle, une histoire aussi réglée que la structure actuelle. Il y a eu six grandes expansions de vie vertébrée, six renouvellements de la biosphère le long de cette voie, six âges : ceux des Poissons, des Amphibiens, des Théromorphes, des Reptiles, des Mammifères, enfin de l'Homme. Sans doute, il s'agit alors d'un épanouissement en gerbe plutôt que d'un progrès unilinéaire. Nous avons affaire à un faisceau de courbes, voisines seulement, non pas confondues au point de départ, puis peu à peu écartées, qui d'ailleurs montent plus ou moins haut et redescendent les unes après les autres, avec une apparente indépendance dans le mouvement qui les décrit. Mais, si l'on relève sur chaque ligne les apogées, ces sommets eux-mêmes forment suite et ils marquent des époques. Chacune de celles-ci voit se produire, dans un certain ton, un rayonnement de formes spécialisées, en relations organiques l'une avec l'autre ; et un lien d'histoire est visible entre ces moments, ces phases ; de sorte qu'une même loi générale s'applique, dans la coexistence et dans la succession, à ces grandes ondes, à ces grandes pulsations de la Vie, comparables réellement à des vagues, à des marées, ou mieux à des stades progressifs dans un développement embryologique, sauf que la continuité y appartiendrait à la direction de tendance plus qu'à la matière où elle s'incarne. On peut discuter sur la nature plus ou moins complexe des rapports : on ne saurait nier leur existence, clairement inscrite en l'impossibilité de comprendre les faits isolément.

D'une telle affirmation, se tournent en preuves, pour qui sait voir, jusqu'aux lacunes mêmes qu'on découvre au sein du système total de nos documents : cette absence de formes transi-

tionnelles qu'interprètent si mal d'ordinaire les contradicteurs du transformisme et qui n'exprime en réalité qu'un effet bien naturel de l'érosion produite par le temps sur les commencements toujours fragiles. En histoire, — qu'ils s'agisse d'un peuple, d'une langue, d'une civilisation, d'une idée, ou qu'il s'agisse d'une forme vivante, — on ne saisit guère que du tout fait, de l'adulte. L'apparence reste partout la même : après une période obscure, c'est un résultat formé qu'on découvre soudain, acquis en principe et déjà dessiné dans ses lignes essentielles. Normalement les premiers débuts échappent ; et d'ordinaire, avec raison, rien n'est déduit de ce chef contre la nature évolutive des choses : pourquoi se comporter autrement dans le seul cas de la vie organique ? pourquoi exiger du seul transformiste ce dont, à juste titre, l'historien est dispensé en général ? Remarquons que l'histoire est beaucoup plus encore une méthode qu'une science, une méthode applicable d'ailleurs dans tous les départements du réel et de plus en plus universellement appliquée aujourd'hui. Eh bien ! Le transformisme n'est en somme que l'application de cette méthode à la biologie ; et il se présente ainsi comme l'enveloppe de toute notre expérience : y renoncer serait se mettre en dehors du droit commun de la connaissance positive.

Un grand fait domine la phase actuelle de la pensée : *nous sommes en train de découvrir le temps*. Jusqu'ici, ce n'était qu'un milieu inerte, un réceptacle indifférent et homogène, où les êtres flottaient comme suspendus, juxtaposés en amas accidentel et amorphe, chacun d'eux pouvant surgir n'importe où et n'importe quand. Ainsi conçu, le temps n'atteignait pas le fond des êtres ; il ne baignait en eux que des accidents, une manière de revêtement superficiel et accessoire. Ses nappes s'épandaient inactives, comme des eaux mortes, comme une sorte d'espace. Encore ne tirait-on pas même de cette similitude le parti qu'elle comporte. Nous comprenons mieux désormais qu'en vertu d'une même exigence toute chose est nécessairement, dans l'espace, à côté d'une autre qui la prolonge, qui la soutient, et, dans le temps, après une autre qui l'introduit. Pas de déchirure dans le cours plus que dans le tissu des phénomènes. Pas de contiguïté concevable au néant temporel plus qu'au néant spatial. Toute réalité provient, comme telle, d'une liaison avec le tout. Le plus présume le moins. Rien n'est intelligible sans antécédents, comme rien sans entourage. D'où il résulte que chaque être est devenu pour nous, de même qu'une porte ouverte sur l'universelle coexistence, de même « une sorte de puits sans fond où notre



regard plonge et se perd jusqu'à l'infini des temps écoulés » (1). Bref, *il y a des lois de naissance* ; et toute naissance est précédée d'une gestation qui dure en quelque manière depuis toujours, en sorte que chaque individualité apparaît comme le fruit d'une maturation intéressant de proche en proche la totalité de la Terre et de ses énergies, de son histoire. Le transformisme, au fond, ne signifie pas autre chose ; et de là vient qu'on n'en réfutera jamais que des modalités théoriques trop simples, non le principe même.

Toutefois une erreur d'interprétation doit être signalée. On estime trop souvent que les idées de création et de transformisme sont incompatibles, au moins que ces deux idées se limitent l'une l'autre. Rien n'est plus faux ; et je me suis précédemment efforcé de le bien mettre en lumière (2). Ce qui est exact, c'est que la science, dans sa régression de phénomène en phénomène le long des temps passés, n'arrive jamais et ne peut pas arriver à un commencement absolu : son procédé de morcelage la laisse en présence d'un réel inexhaustible. Simple effet de perspective, d'ailleurs, et qui n'autorise aucune conclusion métaphysique. Il n'en résulte nullement que la thèse d'une création rencontre difficulté particulière, du point de vue des conceptions transformistes. Ce que celles-ci exigent, d'accord en cela au surplus avec la philosophie, c'est uniquement qu'on ne fasse pas de l'acte créateur un événement instantané, désormais révolu. Tous les jours, au contraire, nous assistons au déroulement de cet acte, car il traverse et remplit la durée universelle, manifesté sous les espèces d'une continuité immense, loin de faire des « choses » une à une, séparément, par une opération morcelée à l'image de notre discours. Là-dessus, j'ai suffisamment insisté naguère pour n'y plus revenir.

Mais peut-être jugera-t-on que le problème se pose avec une gravité plus aiguë et plus complexe, quand on sort des généralités et qu'on s'attache spécialement au cas de l'homme. Voyons un peu ce qu'il en est. Nul doute que l'exigence transformiste continue à s'imposer avec la même force. Impossible de concevoir l'homme à part des autres vivants, en dehors du cadre général : à cet égard, les révoltes du sentiment ont quelque chose d'enfantin. La seule question légitime, c'est de chercher comment la genèse humaine, dans cette perspective, n'ôte rien à l'irréduc-

(1) Je m'inspire ici, comme dans tout ce passage, d'une conférence du P. Teilhard, encore inédite. Notre source commune est la philosophie bergsonienne de la durée.

(2) *L'exigence idéaliste et le fail de l'évolution*, avant-propos du volume et début de la XIV<sup>e</sup> leçon.

tible originalité de l'homme, dont témoigne son pouvoir caractéristique de réflexion. Encore n'y a-t-il pas lieu de vouloir assigner un commencement chronologique précis, pas plus que pour l'apparition de la faculté rationnelle dans l'individu. L'enfant, au premier âge, ne montre aucun indice de raison, tandis que l'adulte est spécifiquement « raisonnable » : de l'un à l'autre, une puissance, une valeur nouvelle a donc pris naissance, vraiment incomparable et transcendante ; mais on ne saurait lui assigner de date mathématique, non plus qu'apercevoir à cette occasion la moindre déchirure dans la trame des phénomènes. Eh bien ! Il en va tout pareillement pour la forme humaine : elle apparaît sans qu'on puisse dire où ni quand elle commence, elle est créée sans brisure de la continuité phénoménale. Si l'on a compris la thèse d'une évolution créatrice, telle que je l'ai définie, on ne peut hésiter, je le répète, ni sur le caractère authentiquement spiritualiste de la théorie, ni sur la possibilité de concevoir une éclosion de qualité neuve à travers l'immanence évolutive, ni enfin sur l'entière liberté que nous conservons de maintenir nos vues en parfaite harmonie avec les idées de création proprement dite et de transcendance humaine. Rien, en vérité, n'interdit d'admettre que l'homme ait surgi à son heure, en connexion historique avec tout l'effort antérieur de la vie ; tout le mouvement de la science milite au contraire en faveur d'une semblable thèse ; la métaphysique, témoin d'un ordre supérieur, n'y répugne pas ; et c'est donc dans cette perspective que nous allons maintenant nous placer.

Il semble que l'évolution vers la forme humaine se soit faite en ligne relativement très directe, très tôt détachée des autres branches animales. Inutile de la suivre pas à pas, d'en discuter depuis l'origine les étapes graduelles, plus ou moins probables ou certaines. Contentons-nous de la prendre au moment où elle aboutit aux Primates : car, de toute façon, elle passe à travers ce groupe et c'est là que s'ouvre le dernier éventail, la seule question qui reste litigieuse étant de fixer le point précis de la bifurcation proprement humaine. Tout le monde sait par quels traits généraux les Primates se distinguent des autres Mammifères : une grande boîte crânienne contenant un cerveau très développé, des membres pourvus de mains préhensibles, une dentition omnivore, deux mamelles pectorales. Tout le monde sait aussi comment on classe les Primates : en Lémuriens, Simiens, Hominiens. Cette gradation est ascendante, au moins en gros, sous le double rapport de la structure et de l'ancienneté. Le premier

groupe, celui des Lémuriens, comprend des êtres qui ne sont plus représentés aujourd'hui que par de rares survivants, confinés surtout à Madagascar ; ce sont les primates les plus inférieurs, les plus primitifs, les plus éloignés de l'Homme (faible vivacité d'intelligence, figure poilue au lieu d'être glabre, museau de renard, médiocres mains, etc.) ; nous n'aurons guère à nous en occuper. Prenons au contraire le second terme de la classification, les Simiens. Ils se divisent en deux grands groupes naturels : 1° les Singes de l'Amérique du Sud, ou Platyrrhiniens, à narines écartées, à trois prémolaires ; 2° les Singes de l'Ancien Monde, ou Catarrhiniens, à cloison nasale mince et par suite à nez non aplati, à deux prémolaires seulement. Ceux-ci, à leur tour, se subdivisent en Singes à queue (Cynomorphes) et Singes sans queue (Anthropomorphes). De ces derniers, il existe aujourd'hui quatre genres : le Gorille et le Chimpanzé d'Afrique, l'Orang et le Gibbon de Malaisie. C'est avec eux, avec le Chimpanzé surtout, que nous approchons le plus des Hominiens, jusqu'à les toucher peut-être. Malgré la coupure nette et profonde qui les sépare actuellement, l'Homme se trouve ainsi voisin du Singe, au point de vue morphologique et au point de vue généalogique. Toutefois, à ce double égard, des remarques sont nécessaires, pour bien poser les problèmes.

Résumons brièvement, tout d'abord, ce que peut nous apprendre une comparaison de l'Homme et du Singe, dans l'état présent des choses. Bien entendu, je me contenterai d'un simple rappel sommaire, où il s'agira seulement d'énumérer les principaux résultats acquis par la science. De ce rappel, j'emprunte la matière à un ouvrage qui fait aujourd'hui autorité, dont j'aurai souvent à me servir et auquel je renvoie une fois pour toutes : *Les Hommes fossiles* par M. Boule (1). Il sera utilisé ici presque textuellement par endroits.

De très bonne heure, dès Aristote au moins, les Naturalistes ont noté de grandes ressemblances entre le corps humain et celui des singes. Avec les progrès de la zoologie et de l'anatomie comparée, ces analogies morphologiques se sont précisées singulièrement. On a reconnu que l'Homme, observé détail par détail dans son organisation corporelle, diffère moins des Anthropomorphes que ceux-ci des Singes inférieurs : proposition confirmée par de multiples travaux portant non seulement sur le squelette, mais sur les parties molles des Primates. Comparant les divers groupes de ces derniers, il a été possible d'évaluer numériquement leurs

(1) Paris, Masson, 2<sup>e</sup> édition, p. 65-78 et 448-454.

affinités relatives, puis d'établir une gradation fondée sur le nombre de caractères humains que présente chacun d'eux. C'est le Chimpanzé qu'on s'accorde à reconnaître comme offrant les plus nombreux points de ressemblance avec l'Homme, et les plus étroits ; le Gorille, d'ailleurs, suit le Chimpanzé de fort près ; l'Orang d'abord, le Gibbon ensuite sont plus éloignés ; les autres Singes ferment la marche. Il convient de remarquer cependant que, sur tel ou tel point particulier, la ressemblance peut être plus grande entre l'Homme et une forme anthropoïde moins voisine par l'ensemble des caractères, qu'entre l'Homme et le Chimpanzé dont la parenté globale est plus rapprochée. Ainsi le Gibbon a un fémur très droit et néanmoins, en général, ressemble de moins près à l'Homme que le Chimpanzé. De même, chez le Chimpanzé, le pouce n'est pas aussi opposable que chez le Gorille. L'estimation doit se faire surtout d'après la somme des caractères.

Passons maintenant aux études embryologiques. Elles ont accentué les rapprochements qui précèdent, leur ont donné surtout une signification plus profonde, en montrant que beaucoup de différences, présentées par les Hommes et les Singes adultes, s'atténuent ou même disparaissent quand on examine les embryons. « Telle est, pour ne citer qu'un exemple, celle qui a trait à l'os intermaxillaire dont l'existence a été longtemps méconnue chez l'Homme, ce qui pouvait passer pour un caractère distinctif, mais dont l'embryologie nous a révélé la présence, avec des caractères simiens, chez les embryons humains n'ayant pas plus de deux mois et demi (1). » C'est ainsi qu'on a été conduit, par cette nouvelle voie encore, à supposer une descendance à partir d'ancêtres communs, systèmes et organes traversant chez l'Homme des phases transitoires qui représentent, au moins en raccourci, l'état définitif de certaines formes inférieures. On reconnaît là une application du principe classique relatif à l'ontogénèse qui répète la phylogénèse.

Je sais bien que l'hypothèse d'une récapitulation du passé, au cours de l'histoire embryogénique, soulève aujourd'hui maintes difficultés aux yeux d'éminents biologistes. Des objections qu'ils formulent, plusieurs sans doute sont manifestement excessives, n'atteignant qu'un abus de précision géométrique ; mais quelques-unes paraissent mieux fondées : elles doivent être soumises à un examen attentif. Il est vrai, en gros, et admis par tous que certains stades embryonnaires, traversés

(1) Boule, *loc. cit.*, p. 449, en note.



par les animaux supérieurs, se laissent comparer à des formes adultes d'êtres inférieurs : ainsi les larves de grenouille, à un moment de leur phase branchiée, rappellent, au moins grossièrement, le type du poisson. Mais d'abord, dans les cas de ce genre, si l'on y regarde d'un peu près, peut-être n'y a-t-il ressemblance véritable que d'embryon à embryon : l'embryon d'une forme supérieure ne ressemble jamais en toute exactitude à un autre animal, seulement à l'embryon de celui-ci. Fait naturel, car un embryon n'a que des ébauches d'organes, qui ne fonctionnent pas et ne sauraient donc ressembler qu'à des ébauches aussi. Encore, lorsqu'on effectue les rapprochements visés, est-il permis de se demander jusqu'à quel point on a réellement affaire à des ébauches concrètes, non à de simples schémas abstraits. Il faut en effet distinguer toujours deux choses dans chaque époque de développement embryonnaire : 1° un état de structure instantanée, qu'on retient seul pour établir les rapprochements ; 2° une direction de mouvement, une tendance, dont je disais déjà, dans le Cours précédent (1), l'importance majeure. Le premier, à bien des égards, demeure général et confus, enveloppé, implicite, plus conceptuel que réel en ce qu'il offre de commun ; la seconde, au contraire, est déjà orientée vers un type spécifique défini, vite reconnaissable et, en somme, d'apparition précoce. Dès lors, un doute est possible : ce qu'on observe, est-ce répétition authentique d'anciennes structures ? ne serait-ce pas plutôt effet d'une loi intemporelle qui veut que l'effort de vie marche partout du général au particulier ou encore effet de nécessités mécaniques sans rapport à l'histoire ? La dernière alternative se recommande, selon ses défenseurs, du fait que la tendance, nettement différenciée dès le principe, a valeur de réalité plus profonde, la similitude structurale n'ayant par contre qu'une valeur de concept, « instantané pris sur une transition » (2).

Voilà ce que l'on peut dire contre le témoignage de l'embryologie, interprété d'après la fameuse loi de Serres et Fritz Müller. Mais une réponse est possible, qu'il suffira ici d'esquisser en deux mots. Tout le monde accorde que le fait reste incontestable, d'une correspondance à grands traits entre l'ontogénèse et la phylogénèse ou, plus exactement, entre deux séries de formes, les unes embryonnaires, les autres paléontologiques. La seule question est de déterminer ce qu'elle signifie au juste. Or, ad-

(1) *Revue des Cours et Conférences*, 30 janvier 1927, p. 319.

(2) Formule de M. Bergson. Les arguments ici exposés résument un travail de M. Vialleton (voir *Cahiers de Philosophie de la Nature*, volume I consacré au *Transformisme*, Paris, Vrin, 1927).

mettons que, dans les énoncés du parallélisme biogénétique, il y ait eu parfois abus de schématisation immobilisante. On ne saurait pourtant méconnaître que la réalité se prête bien aisément à ces comparaisons schématiques ; et une telle remarque déjà ne semble pas sans portée : c'est quelque chose, plus que le résultat purement formel d'un jeu de concepts, si l'embryon humain rappelle tour à tour, ne fût-ce qu'en gros et à peu près, les types inférieurs d'organisation animale, dans un ordre qui répond à l'ordre historique et le représente. Est-ce là simple effet de conditions mécaniques permanentes et nécessaires ? Ces conditions, alors, se seraient imposées à l'embryogénie des espèces comme à celle des individus. Rien d'essentiel ne serait donc changé aux conclusions classiques : il faudrait toujours maintenir le même rapport fondamental du présent au passé. Mais il y a mieux. Sans doute, Haeckel et ses disciples ont exagéré fortement, lorsqu'ils ont voulu retrouver ainsi jusqu'au détail la phylogénèse dans l'ontogénèse. J'ai rappelé naguère le rôle perturbateur d'une accélération embryogénique en vertu de laquelle — parce qu'elles sont devenues quasi contemporaines et que par suite elles s'influencent mutuellement — les diverses étapes, quand on passe de la phylogénie à l'ontogénie, se trouvent bousculées, télescopées, parfois même brûlées (1). Mais tout cela n'empêche nullement que nous soyons ici en présence de faits qui se joignent à beaucoup d'autres pour mettre en lumière le caractère *mnémonique* de la vie. J'irai plus loin. Que les rapports de ressemblance relient embryon à embryon, n'est-ce pas une marque nouvelle de l'étroite parenté entre les démarches de la vie et celles de l'invention ? Comme l'inventeur commence toujours par une prise d'élan qu'il demande à quelque récapitulation dynamique et sommaire du passé, ainsi procède le psychisme vital, esquissant un raccourci d'histoire pour y puiser un potentiel d'énergie créatrice. L'un et l'autre se bornent, d'ailleurs, à des *esquisses dynamiques* seulement indiquées, amorcées, seulement tangentes aux formes explicites, parce qu'il ne s'agit pour eux que de recueillir une impulsion, déjà infléchie virtuellement dans une direction de finalité naissante. Tout se concilie donc dans notre perspective. D'où, finalement, droit certain de conserver les grandes lignes de l'interprétation traditionnelle et — j'y reviens — de l'appliquer au problème qui nous occupe : *l'Homme porte dans son corps les traces multiples d'une longue histoire dont la dernière phase est plus ou moins simienne.*

(1) *Revue des Cours et Conférences*, passage cité plus haut.

Ce n'est pas tout. D'autres faits également ne s'expliquent bien, ne prennent sens intelligible qu'à la condition de supposer, entre l'Homme et le Singe, des rapports généalogiques plus ou moins directs. Ce sont d'abord les *anomalies*, c'est-à-dire certaines dispositions morphologiques, accidentelles chez l'Homme, aberrantes, mais qui se retrouvent à l'état normal et constant chez des animaux voisins : effets de régression ou d'atavisme, retours à un état de choses ancien, réapparition de traits appartenant à des types inférieurs. Tels sont aussi les *organes rudimentaires* : dispositions morphologiques normales et bien développées chez d'autres Mammifères, où elles remplissent une fonction plus ou moins importante, et qui se sont réduites chez l'Homme au point de devenir physiologiquement inutiles. Ces organes rudimentaires, véritables souvenirs d'états ancestraux, sont fort nombreux. On en trouve à tous les niveaux du règne animal, avec une signification identique : ainsi les cinquante-trois dents des fœtus de Baleines qui ne percent jamais la gencive et même finissent par se résorber, ainsi encore—sans parler de l'appendice vermiforme (1) — les poils clairsemés que portent le torse et les membres de l'Homme. L'existence des organes rudimentaires constitue un des plus forts arguments que l'anatomie comparée, livrée à elle-même, puisse faire valoir en faveur de la conception transformiste.

Un dernier mot, d'après M. Boule toujours (2). « La physiologie a également apporté sa contribution. Il y a aujourd'hui une biochimie comparée, d'après laquelle chaque catégorie d'êtres possède une spécificité chimique accompagnant sa spécificité morphologique et la distinguant, comme cette dernière, des catégories voisines. Les très curieuses expériences faites, dans ces dernières années, d'après la méthode des sérums précipitants, par de nombreux physiologistes, ont permis de préciser, d'une façon aussi merveilleuse qu'élégante, les degrés de consanguinité des divers Primates. » Il est remarquable qu'on retrouve ainsi le même tableau de connexions que par l'observation morphologique. « La parenté des Hommes s'affirme surtout avec les Singes anthropomorphes, notamment avec le Chimpanzé. Elle est bien moins étroite avec les autres Singes de l'Ancien Monde, tels que le Macaque, et encore plus éloignée avec les Platyrrhiniens du Nouveau Monde. » Enfin, et je termine là-dessus, « la

(1) Où se laissent discerner peut-être quelques indices d'utilisation accessoire, sans rapport d'ailleurs avec son origine.

(2) *Loc. cit.*, p. 450.



pathologie comparée parle dans le même sens : ce sont nos plus proches voisins au point de vue morphologique qui prennent nos maladies infectieuses avec le plus de facilité. »

Tels sont les principaux traits de similitude entre l'Homme et le Singe. Maintenant, je dois redire aussi, en contraste, les caractéristiques différencielles de l'Humanité.

D'abord, quant au crâne, développement de la partie cérébrale, réduction de la partie faciale. Cuvier disait : « L'Homme est celui de tous les animaux qui a le crâne le plus grand et la face la plus petite ; les animaux s'éloignent d'autant plus de ces proportions qu'ils deviennent plus stupides ou plus féroces. » Le double fait saute aux yeux, si l'on rapproche quelques types ascendants choisis dans la série des Primates. J'en dirai autant de la forme des mâchoires et, en particulier, de la réduction des canines, quand on passe du Singe à l'Homme. Catarhiniens et Hominiens ont tous deux même formule dentaire, mais avec des différences de détail, dont la principale porte sur les dimensions des canines, considérables encore chez les Anthropomorphes, surtout chez les mâles, et si diminuées chez les Hommes qu'elles ne dépassent pas ou dépassent à peine le niveau général des autres dents. « Cette diminution d'organes ayant d'abord servi, comme chez les Singes, d'armes offensives ou défensives, a dû s'effectuer graduellement, au fur et à mesure de l'acquisition de l'attitude verticale, de la libération des membres antérieurs et du développement corrélatif du cerveau (1). »

Notons ensuite la station debout, la station bipède verticale, qui est propre à l'Homme. Le Singe, descendu à terre, demeure généralement accroupi. Quand il se déplace, on sait de quelle allure : le corps penché en avant, les jambes fléchies, s'appuyant sur ses poings fermés ou s'aidant d'un bâton ; et il saute, il exécute une série de bonds, plutôt qu'il ne marche ou ne court. L'Homme, au contraire, a une attitude parfaitement droite ; et diverses remarques doivent être faites à cet égard sur quelques particularités corrélatives. La première concerne la place du trou occipital, situé sous le crâne au lieu d'être en arrière, si bien que le plan de ce trou est horizontal et non plus oblique, la colonne vertébrale faisant un angle droit avec l'axe du cerveau au lieu de le prolonger : quand on parcourt la série des Primates en allant des Lémuriens aux Hommes actuels à travers les Singes, puis les Anthropomorphes, enfin les types humains primitifs,

(1) Boule, *loc. cit.*, p. 75.



on voit le trou occipital émigrer peu à peu et le redressement se faire par degrés. La seconde remarque se rapporte aux conséquences du fait que nous étudions. La colonne vertébrale, chez l'Homme, possède une verticalité générale qui est obtenue grâce à une série de courbures opposées, tandis que, chez le Singe, il n'y a qu'une seule courbure, concave en avant ; d'ailleurs, ce dernier caractère apparaît encore sur le fœtus ou le nouveau-né humain. Quand on compare l'Homme et le Singe adultes, on voit chez celui-là quelques traits à relever aussi, en rapport avec la direction verticale d'ensemble : largeur du bassin (capable ainsi de soutenir facilement les viscères abdominaux), réduction des muscles de la nuque dont l'intervention n'est plus nécessaire pour assurer l'équilibre du crâne (chez le Singe, il tendrait à tomber en avant), rectitude presque absolue des jambes (cependant nous avons déjà remarqué que le Gibbon a un fémur très droit, lui aussi, ce qui a fait penser — pour le dire en passant — que le Pithécanthrope n'était peut-être qu'une sorte de grand Gibbon). En tout cas, on ne saurait méconnaître une réciprocité entre la station debout et l'usage de la main : relation importante et qui attire notre attention vers les extrémités des membres.

Il faut signaler d'abord la longueur des bras chez les Singes : les Chimpanzés s'en servent pour marcher, ils descendent chez le Gorille jusqu'au milieu des jambes, chez l'Orang presque jusqu'aux chevilles. Chez l'Homme, au contraire, les bras sont plus courts que les jambes. De même chez les Lémuriens : et c'est un des arguments qu'on a fait valoir pour prétendre que les Hommes en viennent directement. Quoi qu'il en soit, occupons-nous surtout des extrémités. L'opposition de l'Homme (bimane) et du Singe (quadrumane) est classique. N'oublions pas, il est vrai, qu'elle est physiologique plutôt qu'anatomique : anatomiquement, l'extrémité inférieure du Singe est un véritable pied, bien qu'elle fonctionne physiologiquement comme une main. Cependant marquons les différences, très nettes. Pour le pied, d'abord : chez l'Homme, c'est uniquement un appareil des ustentation et de marche ; il n'est pas préhensile ; son pouce n'est pas opposable, mais parallèle aux autres doigts ; ceux-ci demeurent très courts et serrés les uns contre les autres. Aucun Primate, malgré tout, n'a de pied proprement dit, analogue au pied humain. Quant à la main, on a souvent dit son extrême importance chez l'Homme. C'est l'invention de la main qui a fait l'Homme, pour une large part du moins : j'aurai bientôt l'occasion d'y insister. Il faut donc marquer avec soin la différence de

l'Homme et du Singe à cet égard. Deux mots suffisent du reste à la définir. Chez le Singe, le pouce est opposable sans doute (mieux encore, d'ailleurs, et plus souvent au pied qu'à la main) ; mais il est plus court et placé plus bas que chez l'Homme. On sait, en conséquence, comment un Singe saisit une branche, tout autrement que nous : les cinq doigts d'un même côté. Ajoutons que parfois des sortes de membranes, au moins partielles, existent chez lui entre les doigts.

J'arrive enfin au principal caractère différenciel de l'Homme : la grosseur du cerveau, instrument d'un psychisme supérieur. Sans doute, cette grosseur (toute relative, bien entendu) n'est pas la condition unique, mais c'est une condition préalable d'un psychisme développé : les bons cerveaux se trouvent normalement parmi les gros cerveaux. Ajoutons cependant tout de suite une autre considération, complémentaire de la précédente. L'accroissement du cerveau dans la boîte crânienne le divise en lobes séparés par des scissures, le plisse, en multiplie, en creuse et complique les circonvolutions. En outre, par effet de la même cause, le cerveau déborde sur le cervelet et le recouvre. Ces dispositions s'accusent visiblement, lorsqu'on passe des Lémuriens aux vrais Singes, puis de ceux-ci à l'Homme. D'invisibles conséquences doivent en résulter, quant à la structure intérieure de l'organe, quant à sa différenciation interne et aux connexions fonctionnelles entre ses diverses parties. Fait capital, et dont on ne saurait exagérer l'importance ! On peut dire que le développement cérébral, avec tout ce qu'il suppose ou entraîne, est par excellence la spécialisation distinctive de l'Homme. Mais il faut bien entendre pareille formule. Au fond, la spécialité humaine est de n'en pas avoir. Les animaux, eux, sont spécialistes : leur structure, adaptée à des conditions de vie bien déterminées, très particulières, leur procure à la fois certaines supériorités dans des limites étroites et les y confine, les fixe donc de façon presque définitive. L'Homme échappe, au contraire, à la spécialisation morphologique ; et de là, disions-nous, sa puissance de progrès. Si on parle de spécialisation à propos de la grosseur de son cerveau, cela signifie que ce développement lui est spécial, et rien de plus. Car le cerveau est un organe de tâtonnement, non de spécialisation instrumentale : un organe d'indétermination, dit M. Bergson, qui le compare, dans son rôle au sein du système nerveux, à un bureau téléphonique central. D'ailleurs, j'en dirais autant de la main, qui est un outil à tout faire beaucoup plutôt qu'un outil fait pour une tâche précisément déterminée. Et ainsi nous pouvons déjà prévoir une corrélation entre la

main et le cerveau, l'une expression extériorisée de l'autre.

Quoi qu'il en soit, nous touchons ici de fort près aux caractères intellectuels, ceux qui, entre tous, différencient l'Homme. Je ne veux pas y insister encore, sauf pour dire qu'il faut se garder d'une exagération trop fréquente, quand on compare sur ce point l'Homme au Singe. La ressemblance est peut-être plus apparente que réelle et profonde. Songeons en effet à l'inégale puissance d'inventer habitudes ou démarches : n'y a-t-il pas, d'un cerveau à l'autre, toute la distance du *fermé* à l'*ouvert* ? On se demande souvent, avec Agassiz, en quoi les facultés mentales d'un enfant diffèrent de celles d'un jeune Chimpanzé. Elles en diffèrent au moins par la charge de potentiel évolutif, par la puissance virtuelle de développement : l'enfant est capable de se hausser jusqu'à un niveau que le jeune Chimpanzé n'atteindra jamais, son devenir total révèle ce qu'une comparaison instantanée laisserait dans l'ombre; et c'est là une différence de nature, non de simple degré : la différence de l'infini au fini. Le caractère propre de l'intelligence humaine, ainsi que nous l'avons déjà remarqué à maintes reprises, consiste en cette capacité de réflexion qui ouvre les champs du rationnel au delà du sensible, source commune du langage qui transforme la vie sociale et de l'instrument artificiel qui, par l'outil et le feu, a permis à l'Homme de conquérir le monde.

Mais ne nous engageons pas encore dans une semblable voie. Il faut revenir maintenant, toutes observations préliminaires terminées, au problème des origines humaines, au fait précis de l'hominisation. J'ai annoncé en ce sens, comme entrée en matière, une analyse qui démêle et débrouille, autant que faire se peut aujourd'hui, les racines paléontologiques de l'Humanité. Dans ce dessein, deux remarques préparatoires ont paru nécessaires tout d'abord. La première, qui vient de nous arrêter longuement, devait concerner la forme humaine, par conséquent être surtout d'ordre morphologique : elle a consisté essentiellement en une comparaison de l'Homme et du Singe, dont il s'est agi de noter avec précision, bien qu'en raccourci, les ressemblances et les différences. Il est temps de passer à la seconde, qui nous conduira au seuil même de la question décisive, celle de l'hominisation, puisqu'elle portera sur les grandes étapes de l'évolution d'où est sorti l'Homme.

(A suivre.)

# Les instruments de musique au moyen âge.

Cours de M. Th. GÉROLD

Professeur à l'Université de Strasbourg.

---

## III

### Les instruments à cordes.

Sans entrer dans les divisions de caractère plus technique, nous pourrions ranger les instruments à cordes en usage au moyen âge dans deux catégories principales : les instruments à cordes pincées et ceux à cordes frottées au moyen d'un archet. Dans les écrits du moyen âge deux dénominations reviennent à chaque instant : la harpe et la vièle. Ces deux termes représentent en général les deux types que nous venons de mentionner. Nous les prendrons pour point de départ de nos recherches.

a) *Instruments à cordes pincées* : 1) *La harpe*.

Les peuples de l'antiquité ont tous connu la harpe sous plusieurs formes. Les Égyptiens avaient des harpes de différente dimension et de diverse structure. Le type assyrien, d'une hauteur d'environ quatre pieds, avec un corps sonore se terminant en angle, semble avoir été répandu dans une grande partie des pays d'Orient. Le signe caractéristique de ces harpes est qu'elles n'ont pas de *colonne*, c'est-à-dire de pièce reliant la caisse de résonance et le devant de la console. Ce type a été connu également en Europe occidentale, car nous en voyons un spécimen dans une des miniatures du *Libro de los juegos de agedrez* composé par ordre du roi Alphonse le Sage de Castille et terminé en 1283. Cette miniature représente une femme mauresque jouant de la harpe. Elle tient son instrument sur le genou droit et pince les cordes de la main gauche ; la harpe a une large caisse de résonance légèrement recourbée, une console assez courte, mais point de colonne (1).

(1) Cette miniature est reproduite dans Riaño, *Notes on early spanish music* (London, 1887, p. 122). Viollet-le-Duc signale au musée de Toulouse une très petite harpe sans colonne, sur un bas-relief du xiv<sup>e</sup> siècle.

On trouvera plusieurs reproductions des instruments cités ci-après dans les articles que Coussemaker a publiés dans les *Annales archéologiques* de Didron.



Le type en usage dans les principaux pays de l'Europe pendant presque tout le moyen âge provient d'Irlande. Il y est signalé dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Encore plus d'un siècle après, cette harpe est appelée en Allemagne *cithara anglica*. Elle a une forme triangulaire ; ses éléments principaux sont la caisse sonore, la console avec les chevilles pour les cordes et la colonne. Les chevilles autour desquelles les extrémités des cordes sont enroulées, servent à tendre ou détendre celles-ci pour accorder la harpe ; l'instrument qui les fait tourner s'appelle *plectre* (1) (en moyen-allemand *plektrân*). Il est mentionné dans plusieurs textes, ainsi dans la *Fabliau del Harpur* où nous lisons :

De la forel ad sa harpe saké  
Et son plectrun ad em ioyné,  
Ses cordes a ben atemprez  
Si ke ben se sunt acordez.

Galeran, ayant composé un lai, va l'apprendre à Fresne ; il promène ses doigts sur les cordes de sa harpe et accorde celle-ci :

Quant les notes a entendues  
Au pletron les a estendues  
Et atrempees a droit point (2).

Dans les deux passages il s'agit de l'opération qui consiste à accorder l'instrument. Le joueur de harpe du groupe, représenté sur le chapiteau de l'église de Bocheville, ne tient donc pas en main un plectre dans le sens antique du mot, mais une clef à accorder.

Le nombre des cordes était variable et certainement proportionné à la dimension de la harpe elle-même. Les très petites harpes n'en avaient que sept. Dans la chanson de *Huon de Bordeaux* un jongleur joue un instrument à trente cordes (v. 7812). Guillaume de Machaut parle d'une harpe à vingt-cinq cordes (3). Celles-ci étaient déjà, à une époque plus reculée, en métal, généralement en laiton. La harpe de Fresne (roman de *Galeran*, v. 2320) a des cordes d'argent. C'est peut-être une exagération poétique, mais le fait ne paraît pas impossible.

Au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle, les harpes des jongleurs et autres musiciens étaient en général de petite dimension. D'après les docu-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le plectre des anciens, qui servait à pincer les cordes.

(2) Jean Renart, *Galeran de Bretagne* (XIII<sup>e</sup> siècle), v. 2299-2301 (Edit. L. Foulet dans les *Classiques français du M. A.*).

(3) *Dit de la harpe*, v. 3.

ments iconographiques nous voyons qu'elles étaient toujours munies de la colonne ; mais celle-ci était courbée de manière à faciliter le jeu. Les sculptures du portail occidental de la cathédrale de Chartres, ainsi que l'une des figures sur la façade de la Maison des Musiciens à Reims peuvent être citées comme exemples.

Dans leurs pérégrinations, les jongleurs portaient d'ordinaire leurs harpes suspendues au cou, comme du reste tout autre instrument :

Et si vous di que chascuns porte  
Au col pendu son estrument

dit Gerbert de Montreuil (*Continualion de Perceval*, v. 4238-39). Même pour en jouer le musicien attachait parfois la harpe à son cou, l'appuyant en même temps contre la poitrine :

Frene arrivant avec sa compagne devant le palais de ses parents reprend sa harpe et met l'oreiller, qu'elle a conservé, devant sa poitrine pour y appuyer son instrument :

Sa harpe prend à une main  
Que Rose lues li a rendue ;  
Fresne a son coul l'a pendue  
S'a l'oreillier a son piz mis (1):

L'oreiller a une signification spéciale dans le roman de *Galeran* ; cependant on pourrait conclure de ce passage que les harpistes cherchaient parfois à amortir le poids de l'instrument contre la poitrine par une sorte de tampon.

Le harpiste était tantôt soliste, tantôt accompagnateur ; il exécutait seul des morceaux de genre divers sur son instrument, ou bien il soutenait son propre chant par quelques accords ou des phrases préludantes ; ou encore il mêlait son jeu à celui d'autres instrumentistes. Son répertoire appartenait surtout à la musique profane, mais nous le voyons aussi participer à la musique religieuse. Du reste la harpe est considérée pendant tout le moyen âge et plus tard encore comme un des instruments servant particulièrement à louer Dieu. Le rôle que la harpe joue dans certains livres de la Bible suffisait à lui assurer ce caractère. Il est presque inutile de rappeler les nombreuses miniatures, peintures, sculptures présentant la harpe sous cet aspect spécial. Quelques brèves indications suffiront. Remémorons-nous, en premier lieu, les compositions représentant David ; presque toujours il tient une harpe en main, soit qu'il soit représenté comme

(1) *Galeran de Bretagne*, v. 6956-59.

le chef des autres instrumentistes (v. ce que nous avons dit, p. 243), soit qu'il incarne en lui seul la figure du chantre divin.

Sur un des plats d'ivoire destinés, à ce qu'il semble, à être une couverture de livre et exécuté au XIII<sup>e</sup> siècle en Palestine, on voit figurés les principaux épisodes de la vie de David en plusieurs médaillons. L'un d'eux représente David devant Saül ; sa harpe est suspendue à son cou, mais la structure de l'instrument n'est pas très nette. Le dernier médaillon est assez curieux ; David est assis au milieu d'autres instrumentistes ; il tient sur ses genoux une harpe de forme rectangulaire, mais en largeur, la main droite semble assurer la pose de l'instrument, tandis que les doigts de l'autre main se promènent sur les cordes. Sur sa gauche un musicien joue d'une harpe également carrée, mais dont la forme se développe en hauteur, tandis que de l'autre côté un autre instrumentiste tient une harpe se rapprochant du type triangulaire (1).

Passons à un autre exemple. Dans l'un des manuscrits des œuvres de Guillaume de Machaut (B. Nat. fr. 1584) on voit à la page CLXXIV (*Le dil de la harpe*) d'une part David jouant de la harpe devant Dieu le Père, de l'autre Orphée tirant, par son jeu de harpe, Euridice des enfers.

Dans les manuscrits relatifs à l'*Apocalypse*, les reproductions de harpes sont fréquentes. Ce sont quelques-uns des vingt-quatre vieillards qui sont munis de cet instrument. Ainsi dans celui qui est conservé à la Bibliothèque nationale sous la cote lat. 688 nous voyons, au folio 3, quatre groupe entourant la figure de Jésus qui forme le centre. Dans le groupe de gauche, en haut, un vieillard joue d'une petite harpe triangulaire qu'il tient sur ses genoux, de même dans le groupe de droite en bas. Il est à remarquer que tous les deux pincient les cordes de la main gauche.

Faut-il encore mentionner les concerts d'anges ? La harpe n'y manque que rarement. Les bas-reliefs de Luca della Robbia à Florence représentent, sinon des anges, des enfants et jeunes filles louant le Seigneur ; la harpe est un des instruments qui figure dans le groupe des jeunes garçons. Parmi les huit ou neuf instruments des fameux panneaux d'orgue de Najera peints par Memling, la harpe est également représentée. Nous la trouvons aussi sur un panneau du même maître (Musée des Offices à Florence) ; des deux anges adorant la Vierge et l'enfant, l'un joue d'une harpe assez grande.

(1) Ch. Thier, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, 1874, pl. I.

Tous les documents iconographiques de ce genre ont une signification double. Ils représentent d'une part l'imagination et les conceptions fantaisistes de l'auteur, ils fournissent d'autre part des indications précieuses sur la structure de certains instruments à l'époque où l'œuvre picturale a été exécutée. Mais en ce qui concerne le rôle de la harpe dans la musique religieuse, nous avons encore d'autres données. Les pièces dramatiques de caractère religieux contiennent plusieurs fois des indications sur les instruments de musique employés dans certaines scènes. Dans le manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle qui nous a conservé la musique du drame liturgique de Daniel, le roi, accompagné des seigneurs de sa cour, est précédé de musiciens jouant de la harpe et accompagnant le chant (1).

Dans les *Mystères* et les *Passions* du XV<sup>e</sup> siècle, les harpes paraissent aussi. Nous les voyons aussi figurer dans les « montres », c'est-à-dire les cortèges qui parcouraient les villes pour annoncer les représentations et inviter le public à y assister (2).

La harpe semble avoir été employée très tôt dans des compositions de musique profane. Le *lai*, d'origine celtique, était probablement un morceau de musique joué sur la harpe ou la rote. Dans le roman de *Horn*, composé d'après un poème anglo-saxon perdu, on représente une scène dans laquelle les fils du roi, leur sœur, Lemburg, et Gudmod, l'un des héros du roman, se divertissent au son de la harpe. Lemburg commence ; elle joue deux *lais*, du troisième, elle ne sait que le début. La harpe passe alors de main en main ; chacun des assistants exécute un morceau ; Gudmod, le dernier, sait tirer de son instrument des sons si mélodieux que tous l'écoutent avec ravissement.

On a longtemps cru que les scaldes des pays septentrionaux employaient la harpe pour accompagner leur chant ou leur récitation. D'après des recherches plus récentes, il faut admettre que ce n'était pas le cas. La harpe était connue dans ces pays, mais elle était un instrument de soliste. Plusieurs textes des anciens poèmes de l'Edda en font foi (1). Dans la *Völupsa* (X<sup>e</sup> siècle) on voit un berger, qui est au service d'une géante, assis sur une colline et se divertir à jouer de la harpe. Dans d'autres poèmes, on relate que Gunner jouait de la harpe, pinçant les cor-

(1) « Venient ante eum cytharistae et principes sui psallentes hec » (suit le morceau de musique). Cf. E. A. de GOSSEMÄKER, *Drames liturgiques*.

(2) V. G. COHEN, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux du moyen âge*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1926, p. 239, 249.

(1) V. FRITZ JOHNSON, *Das Harfenspiel des Nordens in der alten Zeit*. *Sammelb. I. M. G. IX*, 530 et ss.

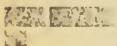


des avec les doigts des pieds. Il jouait avec tant d'adresse, que les hommes en étaient émus, que les femmes pleuraient et que les serpents en étaient endormis. Dans aucun texte il n'est question de chants accompagnés par les sons de la harpe.

Chez les Anglo-Saxons, il semble en avoir été différemment, et en France aussi le rôle de la harpe était double. C'était un des instruments familiers aux jongleurs. Huon rencontre un vieux jongleur portant une harpe et une vièle. Celui-ci, montrant ses instruments, spécifie qu'il sait bien en jouer :

Vés ci ma harpe dont je sai bien harper  
Et ma vièle dont je sai vieler (1).

Parmi les instruments que les jongleurs apportent après le dîner pour divertir l'assemblée, la harpe manque rarement. Nombreux sont les textes dans le genre du suivant :

 Apres mengier viellent li noble jogleor...  
Sonent sauters et gigles, harpent cil harpeor (2).

Les harpistes d'Angleterre semblent avoir été particulièrement prisés. Aux noces d'Agaie et de Guibelin ils rehaussent l'éclat de la fête :

Et d'Ingleterre i out des harpeors (3).

Mais ce ne sont pas seulement les musiciens professionnels qui jouent de la harpe. Les jeunes seigneurs et les demoiselles s'adonnent volontiers à ce jeu artistique. Nous avons déjà cité Lemburg et ses frères. Dans le roman de *Brut* il est dit que Ble-gabres savait jouer de la harpe et de plusieurs instruments. Bal-dulf se déguise en jongleur et se fait passer pour harpiste, car

Il avoit apris a chanter  
Et lais et notes a harper (4).

Tristan montre à Yseult à jouer de la harpe. Les vers dans lesquels le jeu et le chant de la jeune fille sont décrits (*Tristan de Thomas*, éd. Bédier, v. 843 et ss.) ont souvent été cités.

Dans *Galeran*, le brave chapelain Lohiers

... Savoit toute la maniere  
Do herpe, d'autres instrumens.

(1) *Huon de Bordeaux*, v. 7141-42 et 7216-17.

(2) *Les Enfances Godefroi*, éd. Hippeau, v. 230 et 232.

(3) *La Prise de Cordres*, éd. Densusianu (*Soc. d. a. l. fr.*), v. 30.

(4) *Brut*, v. 9348.

Il montre à Fresne à faire vibrer les cordes de la harpe ; celle-ci acquiert un tel talent que lorsque, arrivée au château de Brundoré, elle commence à préluder, tous les menestrels s'arrêtent de jouer pour l'écouter :

Les doiz en la harpe pour maine,  
Si va harpant tant doucement  
Que li menestrel erraument  
Mettent leurs instruments attiere...  
S'en vont esbahy tout ensemble (1).

Le rôle du harpiste ne consistait pas seulement à jouer une mélodie déterminée ou peut-être à accompagner le chant par quelques accords. Il devait savoir introduire le morceau principal par une sorte de prélude et le terminer par une phrase concluante. Cela semble du moins ressortir du passage suivant du roman de *Durmar le Gallois*, où le talent musical d'une demoiselle est décrit ainsi :

Une harpe fait apporter,  
Si comence un lai a harper,  
Mult le savoit plaisamment faire,  
Bien sot les notes a fin traire  
Et bien les savoit comencier (2).

Peut-être même les plus habiles essayaient-ils de combiner deux phrases mélodiques ensemble, dans le genre de *l'organum*, qui, depuis le x<sup>e</sup> siècle, commençait à être pratiqué. On pourrait le conclure des vers suivants du roman de *Horn*, où le jeu de Gudmod est célébré :

Cum ses cordes tuchet, cum les fesoit trambler,  
Asquantes fet chanter, asquantes organer,  
De l'armonie del ciel li paroît remembrer (3).

Quand Gudmod « chante » sur sa harpe, il ne joue que la mélodie, quand il « organe » il ajoute à la phrase mélodique une sorte de contrepoint.

Lorsque l'art polyphonique se développa, on exécuta certainement sur la harpe des morceaux à deux ou trois parties, tout au moins sur les instruments disposant d'un nombre de cordes assez considérable et permettant aux deux mains de parcourir une échelle de sons assez vaste. Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, musique vocale et musique instrumentale étaient si peu séparées que l'on

(1) *Galeran*, éd. Foulet, v. 6961 et ss.

(2) *Durmar le Gallois*, éd. Stengel, v. 3225 et ss.

(3) *Histoire littéraire*, XXII, p. 562.

exécutait couramment sur divers instruments des morceaux composés pour trois ou quatre voix. Si donc nous ne possédons pas, dans les recueils conservés depuis le moyen âge, des morceaux écrits spécialement pour la harpe, du moins pouvons-nous admettre que plus d'une pièce vocale était reproduite sur cet instrument. Du reste nous en avons la preuve dans une œuvre littéraire italienne du début du xv<sup>e</sup> siècle. Le *Saporeto* de Simone Prodenzani décrit des fêtes données au moment de Noël dans une villa appartenant à un gentilhomme italien. On y fait de la musique et le jeune Solazo se fait valoir comme virtuose sur divers instruments.

A un certain moment on apporte une harpe de belle dimension, puisqu'elle est qualifiée de « royale ».

Una arpa fo adducta assai reale  
Ove Solazo fe : *La dolce sera*,  
*Ucel del Dio con Aquila altera*,  
*Verde buschello* et poi *Imperiale* ;

*Agnel son bianco* et anco '*L. Pelegrino*,  
*Or sus Madame. Da par d'esperança* ;  
Et fece *Monfiane* et *L'auscellino*.  
Quando fece : *Mon cors* presero 'i dança,  
Tanto suave fo quel suono et fino  
Parve se ricordasse de su'amanza (1).

La plupart des morceaux cités ici sont des compositions à plusieurs voix qui se trouvent, avec texte dans divers manuscrits, et dont les auteurs nous sont connus. Une exécution sur la harpe exigeait de la part de l'artiste un degré de virtuosité assez respectable.

Jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle les seuls perfectionnements tentés furent l'augmentation du nombre des cordes.

2) Un autre instrument devait jouer un rôle important depuis le xv<sup>e</sup> jusqu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle : *le luth*. On le considère en général comme d'origine islamique (le nom arabe est *al'úd*). En Europe on le trouve mentionné déjà vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle dans le *Roman de la Rose* (v. 21813-14) (2).

Le son du luth est parfois comparé à celui de la vielle ou d'autres instruments mais plutôt à son désavantage.

Au siècle suivant le luth est mentionné par le Dante, par l'archiprêtre Ruiz de Hita. Guillaume de Machaut en parle en plu-

(1) V. Domenico Ferretti, *Il codice palatino parmense 286*, Parme, 1913, et Debenedetti, *Il Sollazo*, 1922.

(2) M. C. Sachs ne cite que des auteurs du xiv<sup>e</sup> siècle (*Handbuch der Musikinstrumentenkunde*, 1920, p. 214).

sieurs endroits. Dans les sonnets de Prodenzani, déjà cités plus haut, nous voyons le luth employé pour des petites pièces de caractère de danse :

Gon lo liuto fa'ballo amoroso  
E ll' *alvadança* e l'*trotto* e la *'striana*...

A partir de la fin du xv<sup>e</sup> siècle le luth devient non seulement d'usage courant, mais un instrument préféré des cercles aristocratiques.

La forme a légèrement varié dans le cours des siècles. En général il se distingue d'autres instruments du même genre, telle la guitare, par la forme ovale de sa table, qui n'a pas d'échancrures, par son dos bombé, et par son chevillier renversé à angle droit. Au centre de la table, il y a une ouïe de forme circulaire. Le manche est tantôt un peu plus, tantôt un peu moins long, la touche est divisée en cases par des sillets. Ces derniers ont pour but de permettre au joueur de poser le doigt exactement à la place nécessaire pour obtenir un certain son.

Les cordes étaient doubles (1), la plus haute exceptée ; l'une des cordes servant uniquement pour la résonance. A l'origine le luth semble avoir eu quatre doubles cordes, au xv<sup>e</sup> siècle on en trouve avec cinq *chœurs*, finalement on adopta le nombre de six. Sur les bas-reliefs de la chaire du dôme de Florence exécutés par Luca della Robbia (1431) le luth joué par un des jeunes garçons a cinq *chœurs*.

Certains documents permettent d'admettre que les cordes n'étaient pas seulement pincées avec les doigts, mais que l'on faisait souvent usage du plectre. Dans un traité datant du dernier quart du xv<sup>e</sup> siècle, le théoricien Jean Tinctoris mentionne les deux manières de jouer « *altera (manu) aut digilis ejus aut plectro chordas ipsas percudit* » (2). D'après le luthiste Judenkönig, le pincement des cordes avec les doigts serait entré en usage dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. On peut également discerner le plectre sur quelques sculptures et peintures (3). Le plectre semble avoir été abandonné lorsque l'on ne se contenta plus de jouer sur le luth une simple mélodie, mais que celle-ci fut soit accompagnée d'accords soit enguirlandée de nombreuses fioritures.

(1) Le terme usité pour cette double corde est *chœur*,

(2) V. l'article de Weinmann dans la *Riemannfestschrift*, 1909, p. 269.

(3) V. Michel Brenet, *Notes sur l'histoire du luth en France*, dans *Rivista music. ital.*, 1898.



3) De même que le luth la *guitare* est probablement d'origine orientale. Le fond est plat, la table est percée d'une ouïe au-dessus de laquelle passent les cordes ; le manche est, comme pour le luth, muni de sillets, le chevillier n'est que peu incliné en arrière. La table et le fond sont réunis par des éclisses. Ce type est celui de la guitare employée plus généralement dans le centre de l'Europe. Cependant, au moyen âge, on distinguait en Espagne entre la *guitarra ladina* et la *guitarra morisca* (v. le *Libro de amor* de l'archiprêtre Ruiz de Hita). En France également on connaissait, au xiv<sup>e</sup> siècle, la *guiterre latine* et la *guiterre moresche*, et Machaut cite dans sa liste d'instruments la *morache* (1). Il est difficile d'indiquer avec précision la différence entre les deux instruments. L'archiprêtre désigne la moresque par les mots *de las voces aguda e de los puntos arisca*, c'est-à-dire aux sons perçants et aux notes sauvages. Cet instrument avait donc un son moins agréable que celui de la guitare latine ; mais on ne peut en déterminer la raison.

La guitare n'était pas considérée comme un instrument bien noble, si nous en croyons les vers de Guillaume de Machaut dans la *Prise d'Alexandrie* :

Leūs, moraches et guiternes  
Dont on joue dans les tavernes.

La *quinterne* ne semble avoir été qu'une légère modification de la guitare. Au début du xvi<sup>e</sup> siècle on donnait en Allemagne ce nom à l'instrument qui s'appelle :

4) *Mandore* (2). C'est un petit luth, dont le chevillier ne fait pas un angle droit, mais est seulement courbé en arrière. Elle avait en général quatre cordes doubles.

5) La *citole* représente un type un peu différent ; sa forme se rapproche de celle de la vielle, mais les cordes étaient pincées. Nous trouvons le jeu de la *citole* mentionné par Giraut de Calanson (1<sup>er</sup> quart du xiii<sup>e</sup> siècle), ainsi que dans la *Clef d'Amor*. Le terme italien est *celra* ou *celera* (v. Dante, *Paradiso* XX, v. 22, et le 8<sup>e</sup> sonnet de Prodenzani).

6) Le *psalterion* est presque aussi souvent nommé que la harpe.

(1) Dans le *Remède de Fortune*, Machaut nomme *guiterne* et *morache* presque l'une à côté de l'autre (v. 3692-63).

(2) Elle est mentionnée dans le roman de *Flamenca* (v. 609) ainsi que dans un poème de Giraut de Calanson. Dans le roman de *Cléomadès* (v. 17280), on trouve le terme de « mandoire ». Il serait possible que cet instrument ait correspondu au *lanbâr* oriental, qui était un luth de petite dimension.

Comme plusieurs autres instruments à cordes, il est d'origine islamique. Il s'est propagé sous deux formes : l'une rectangulaire avec cordes de boyaux pincées à l'aide d'un plectre, l'autre triangulaire avec des cordes de métal frappées au moyen de petites baguettes. En Italie et en France, c'est la première des deux formes qui semble avoir prévalu. La caisse était plate, percée d'ouïes, et montées de cordes métalliques de nombre variable, en général de dix. C'est d'un psaltérion de ce genre que parle Giraut de Calanson :

Del salteri  
Faras X cordas estrangir.

Le psaltérion est aussi déjà nommé parmi les instruments en usage à la cour du roi Blégabre (1). Comme il y en avait de différentes dimensions, les dames pouvaient facilement le jouer. Ainsi dans la *Clef d'Amor*, on donne le conseil suivant aux jeunes filles :

Metre doiz ton entencion  
A sonner le psalterion  
Ou timbre ou quinterne ou citole (2).

Parfois on accouplait cet instrument à un autre ; ainsi dans *Flamenca* :

... l'autr'acorda  
La sauteri ab manicorda.

Dans le *Triomphe de la mort* d'Orcagna (1368), qui se trouve au *campo santo* de Pise, une jeune fille joue d'un psaltérion assez grand qu'elle a posé sur ses genoux. La main gauche semble seulement tenir l'instrument tandis que la droite pince les cordes au moyen d'un plectre.

Le psaltérion que l'un des anges de Memling tient contre sa poitrine est de beaucoup plus petit. Il est percé de quatre ouïes. Dans les sculptures de la chaire florentine, par L. della Robbia, on voit trois jeunes filles et un enfant jouant de petits psaltérions et toujours avec les deux mains. Le nom oriental de cette sorte de psaltérions était qânûn. Il passa en Europe occidentale et devint en France *canon*, en Espagne *canó*. Une forme de moitié plus petite fut alors désignée par les termes de *micanon*, *meo cano*, en moyen allemand : *melzkanon* et en latin *medicinale*.

(1) *Brut*, v. 10.831.

(2) Edit. d'Outrepeont, v. 2605 et ss.

Un type plus grand, dont les cordes étaient frappées avec des baguettes, porte au moyen âge le nom de *lympanon*. Dans l'énumération des instruments qui jouent après la cérémonie du mariage de Cléomadès on rencontre les termes de canon, micanons et timpanons (1). Guillaume de Machaut cite le micanon et le psaltérion (2).

A la même famille appartiennent le *clavicorde* et le *clavecin*. L'origine du premier de ces deux instruments est le *monocorde*, inventé et employé par les Grecs au temps de Pythagore. Une corde était tendue au-dessus d'une caisse oblongue sur laquelle des sillons marquaient les différents intervalles. Un chevalet mobile, placé sous la corde, pouvait diviser celle-ci au gré de celui qui en jouait. Pour produire le son, on pinçait la corde du doigt. Au moyen âge on se servait de cet instrument pour l'enseignement de la théorie musicale et du chant. Peu à peu on y ajouta d'autres cordes. Theoger de Metz parle au XI<sup>e</sup> siècle déjà d'un monocorde à huit cordes comme d'un instrument depuis longtemps en usage. Jean de Muris (début du XIV<sup>e</sup> siècle) possède un monocorde à dix-neuf cordes. Peu à peu on avait également cherché à perfectionner le mécanisme. A l'instar de la chifonie et de l'orgue, on y mit des touches. L'une des extrémités de celle-ci s'abaissa sous la pression du doigt, tandis que l'autre, relevée par le même mouvement, frappe, par un petit morceau de laiton, la corde en-dessous. L'ancien nom fut d'abord conservé, on le trouve sous la forme de « monacorda », « manicordia » ou « manicordion » dans plusieurs poèmes du moyen âge, ainsi déjà dans le roman de *Brul*, dans le roman de *Flamenca* (v. plus haut). Le terme de *clavicorde* se rencontre pour la première fois en 1404 dans l'ouvrage d'Eberhard Cersne, *der Minne Regel*. Le son du manicorde semble avoir été faible. Cependant Prodenzani parle, dans un de ses sonnets, d'un manicorde, dont le son surpassait de beaucoup celui du luth :

Da puoi fecer venire un menacordo  
Che avia si alta la voce, che un liuto  
Apresso a quello gli parebbe sordo.

Dans le *clavecin*, les cordes étaient non pas frappées, mais griffées en-dessous par des becs de plume faisant l'office des plectres. La forme extérieure de la caisse offrait l'aspect d'une harpe couchée. Le son était plus fort que celui du clavicorde,

(1) *Cléomadès*, v. 17.273, 17.279 et 12.780.

(2) *Remède de Fortune*, v. 3963-4.

et il serait possible que par « menacordo », Prodenzani ait indiqué un clavecin.

Divers documents prouvent qu'il était en usage dans le cours du xiv<sup>e</sup> siècle. On peut distinguer deux types, le clavecin proprement dit, en allemand *klavizymbel*, en italien *clavicembalo*, tandis que l'Angleterre lui donnait le nom de *harpsichord*. L'autre type porte les noms d'*épinelle*, *spinetta*, en Angleterre *virginal* et en Allemagne *schachtbrell*, d'où on a peut-être, par une fausse étymologie, fait le nom d'*échiquier* ou *eschaqueil*. Le mot *schacht* est un terme du Nord de l'Allemagne et des pays néerlandais et signifie bec de plume (1). On trouve ce terme dans l'ouvrage déjà cité, dû au Westphalien Eberhard Cersne.

Machaut parle de l'échiquier bien avant Cersne, et il lui donne la dénomination « d'Angleterre ». Les premiers clavecins auraient-ils été construits en Angleterre, ou bien auraient-ils été importés d'Allemagne dans ce pays et ensuite introduits en France ? La question est encore pendante.

L'*échiquier* fut introduit dans d'autres pays encore. En 1387, le roi Jean I<sup>er</sup> d'Aragon, ayant entendu parler d'un instrument nommé exaquier, n'eut pas de repos qu'il ne l'ait commandé. L'année suivante, il écrivit à son « très cher frère » le duc de Bourgogne, lui demandant de lui prêter un de ses serviteurs, dont il avait entendu dire qu'il était très habile à jouer de l'*échiquier* et des *petite orgues*.

Enfin, dans le *Cancionero de Baena*, nous voyons l'échiquier accouplé à d'autres instruments.

Harpas é escaques que mas acordavan  
Con el monicordio..... (2)

(A suivre.)

(1) V. G. Sachs, *Die Musikinstrumente der Minneregel, Sammelb. I. M. G. XIV.*

(2) V. l'article de Felipe Pedrell sur Jean I<sup>er</sup> d'Aragon, dans la *Riemanneue-Festschrift*.



# Chateaubriand, Lamartine et la politique

---

Cours de M. Pierre MOREAU,

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

---

## II

### Splendeurs et misères (avant 1830).

En avril 1814, à Compiègne, Chateaubriand assistait au retour de la vieille France. Le prince de Condé s'avancait entre deux haies de grenadiers de la garde : « J'ai vu, dit Chateaubriand, et tout le monde l'a vu commemoi, ces braves soldats, portant la décoration de la Légion d'honneur, une cocarde blanche dans leurs bonnets de peau d'ours, pleurer et rendant le salut aux deux Condé, à ces représentants de l'ancienne gloire de la France... (1) » Mais, tout bas, le Breton grondait : il avait conseillé aux nouveaux maîtres de conserver la cocarde tricolore. Le duc de Berry lui parlait gracieusement, mais le comte d'Artois n'avait jamais ouvert *le Génie du Christianisme*. On ne lui laisse qu'un rôle effacé ; sans doute, il est de la députation que les royalistes de l'hôtel de Morfontaine envoient à l'empereur Alexandre, il est reçu avec elle par M. de Nesselrode ; mais c'est le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld qui prend la parole. Sans doute, le 8 janvier 1815, son ami Bertin l'aîné consacre un article d'es *Débats* à sa carrière ; sans doute, M<sup>me</sup> de Duras sollicite en sa faveur ; mais on ne lui offre qu'une ambassade en Turquie, — en Turquie, où l'auteur de *l'Itinéraire* risque fort de connaître l'ombre de la prison des Sept Tours. Enfin, il reçoit une ambassade en Suède, maigre butin... Il ne va pas tarder à se persuader que, si les grenadiers de la garde ont pleuré sur le passage de Louis XVIII, c'était de rage (2).

Il avait pourtant, à cette heure où se multipliaient les brochures contre Napoléon, les libelles composés pour rappeler les

(1) Chateaubriand : *Œuvres*, édit. Ladvocat, t. XXIV, p. 72.

(2) Les couleurs de ce tableau des *Mémoires d'Outre-Tombe*, trop sombres, ont fait sourire Thiers, qui y voit une raison nouvelle de suspecter les témoignages de Chateaubriand.

maux de la Révolution, les hymnes en l'honneur des Bourbons, parlé plus haut, plus clair qu'aucun autre, dans le pamphlet de *Bonaparte et des Bourbons*. Il avait, dans ses *Réflexions Politiques*, répliqué à un conventionnel, Carnot, détendu la vieille France, et, en même temps, enseigné à cette vieille France les doctrines constitutionnelles de la nouvelle ; il y avait formulé cette politique du « juste milieu » qui sera celle de Louis XVIII : « La Convention nous a guéris à jamais du penchant pour la République. Bonaparte nous a corrigés du penchant pour le pouvoir absolu. » Et ce livre, écrit sous les yeux de Royer Collard, approuvé par le Roi qui en corrige les épreuves, qui en recommande la lecture, a réveillé, chez les ennemis de Chateaubriand, le souvenir de *l'Essai sur les Révolutions*, mais semble faire de lui le porte-paroles du souverain. Un de ses articles des *Débats*, où il préconise une constitution qui satisfasse à la fois libéraux et royalistes, provoque le plus grand bruit, et le Roi l'en fait remercier ; un autre article est composé « sous l'œil du maître ». Interprète de ce parti de conciliation et de modération, dont le grand homme est Talleyrand, et le foyer le salon de M<sup>me</sup> de Duras, Chateaubriand fait figure de journaliste officieux : le roi, écrit Jaucourt à Talleyrand, est « dans l'idée de faire écrire souvent M. de Chateaubriand ». Seulement, il n'est pas pair de France, il reste en marge du pouvoir, on l'éloigne, on l'envoie en Suède... « Travaillez, gémit-il, à me faire rester. »

Au même moment, les jeunes romantiques idolâtres du grand homme se lamentent aussi dans l'inaction, s'irritent de l'oïveté de l'armée. Alfred de Vigny est gendarme aux compagnies rouges du roi ; Lamarinte est garde du-corps. Sa mère, il est vrai, espère beaucoup du retour des lys. Elle les a accueillis avec enthousiasme : « Le royaume de saint Louis va renaître avec le royaume de Dieu !... » Lui-même, dans une lettre à Carnot, pendant les Cent-Jours, reprendra contre l'ancien Conventionnel les griefs des *Réflexions Politiques* de Chateaubriand. Il écrira à son ami Aymon de Virieu des lettres pleines de Bonald, de Joseph de Maistre. Il semble le disciple de ce Chateaubriand de la première Restauration ; comme lui, il conseillera plus tard « la fusion de tous les partis et l'union de tous les hommes de bien ». Mais il s'ennuie sous son magnifique uniforme. Quel beau garde-du-corps, pourtant ! Son colonel, le prince de Poix, a été « enchanté de son extérieur », et le cœur maternel de M<sup>me</sup> de Lamartine a tressailli à cette nouvelle (1). Les regards qui le suivent le font

(1) *Le Manuscrit de ma mère.*

rougir : quelle figure, quelle taille (1) ! Le roi même l'a remarqué avec complaisance, et a demandé son nom au maréchal Berthier capitaine des gardes (2) : « Sa figure était belle, dit le comte de Sainte-Aulaire, qui a connu Lamartine quelques années plus tard, sa taille élégante et noble. Rien n'annonçait dans ses manières le bourgeois provincial (3). » Pour une telle figure, et une telle taille, pour un tel génie peut-être, quelle pauvre destinée que de périr d'ennui, dans la garnison de Beauvais ! Les lettres que reçoit Aymon de Virieu gémissent sur cette servitude sans grandeur.



Un entr'acte. Napoléon est rentré, en une course triomphale. Chateaubriand a suivi Louis XVIII à Gand. Lamartine l'a-t-il suivi jusqu'à Béthune, comme il le prétend ? On peut en douter. Il voyage hors de France en attendant la seconde Restauration ; et le jeune maire de Milly poursuit, sans hâte et sans gloire, cette jeunesse de flânerie qui se prolonge, et semble ne devoir jamais finir. Pendant ce temps, à Gand, le ministre d'État Chateaubriand observe sans indulgence les intrigues de Lally-Tollendal et de son amie, une jeune femme ambitieuse, qui s'appelle M<sup>me</sup> Charles, et qui s'appellera Elvire.

Longs jours d'attente, cent jours perdus dans l'exil, à l'heure où l'on est tout frémissant d'ambitions, où l'on veut employer son génie à de grandes choses. Chateaubriand a beau donner des leçons au Roi dans son *Rapport sur l'état de la France*, poursuivre dans le *Journal Universel* sa politique de conciliation et de libéralisme, attacher sa fortune à celle de Talleyrand : on le laisse dans l'ombre, et le comte d'Artois intrigue contre lui. « Je fus surpris et choqué, écrit Guizot qui l'avait vu à Gand, du peu de compte qu'on faisait de lui tout en se servant de lui. »

La chute de Napoléon, le retour en France, vont-ils enfin mettre le grand homme à sa vraie place ? Un moment, il put l'espérer. Mais, dans cette soirée tragique de Saint-Denis, où il vit sortir, du cabinet du roi, le nouveau ministre, Fouché, son irréconciliable ennemi, il sentit que son heure était passée. Dès lors, il travaillera au triomphe de la Chambre Introuvable dont il est, dans le Loiret, l'un des artisans. Pair de France, il compte

(1) Lamartine : *Mémoires inédits*, 1909, p. 188 et suiv.

(2) Lamartine : *Nouvelles confidences*.

(3) Sainte-Aulaire : *Lamartine et la politique*. « Revue de Paris », 15 juillet 1925.

parmi les *ultras* ; il est du club de la rue Thérèse. Il jettera, dans son pamphlet *De la Monarchie selon la Charte*, un défi au ministre Decazes ; et, s'il y ménage encore Talleyrand (1), il attaque le Roi lui-même, dans un post-scriptum, qui fait mine de le défendre contre son propre ministre. Les ultras vont applaudir à l'audace de leur nouvel ami ; mais ses amis de la veille l'abandonnent ; les *Débats* ne prononcent même pas le nom de ce libelle violent ; le Roi se juge outragé ; et le ministère, après avoir fait saisir, le 18 septembre 1816, une première édition de cet ouvrage, défère la seconde édition, que Chateaubriand publie aussitôt, aux tribunaux qui prononcent un non-lieu... Chateaubriand proteste contre ce nom d'*ultra*, inventé par Fouché (2), répandu par « les journaux étrangers » à la solde de « la faction » (3). Mais il est désormais un *ultra*. Il est de ce groupe remuant et bruyant, qui le compromet dans une conspiration d'opéra-comique (4), et qui mène la lutte, en province dans *la Ruche d'Aquitaine*, *le Provincial*, *l'Ami du Roi*, à Paris dans *la Bibliothèque Royaliste*, *la Quotidienne*, *la Gazelle de France*, *le Drapeau Blanc*.

Le 3 novembre 1815, Chateaubriand a terminé un discours à la Chambre des Pairs par cette phrase retentissante : « Qu'on se hâte de confier le pouvoir à des mains pures ! La *Charte et les honnêtes gens*, et la France sera sauvée. » Il avait oublié le *Roi* ; ses amis l'ajoutèrent : « Serron. - nous autour du trône de Louis XVIII, reprirent-ils. Disons avec M. de Chateaubriand *le Roi, la Charte et les honnêtes gens* (5). » Voilà désormais la devise de ce groupe ; Chateaubriand lui indique son mot d'ordre ; il lui donne le ton ; il appelle tout bas Louis XVIII « l'Autre », et il gronde : « Il n'est donc pas le maître ! Qu'il nous donne la monarchie, il verra si nous la ferons marcher (6). » Il fait partie d'un cercle de huit

(1) *Monarchie selon la Charte*, II, 4. Voir le témoignage de Molé (dans : *Le Comte Molé, sa vie, ses mémoires*, Champion, 3<sup>e</sup> édition, page 254) : « M. de Talleyrand, après avoir été renvoyé 23 heures, était resté maître du terrain en l'emportant sur les princes (en 1815). A son tour, il avait chassé M. de Blacas, et dirigeait tout. Du reste, il ignorait la véritable situation de Paris et de la France... Chateaubriand avait quitté le patronage de M. de Blacas pour celui de M. de Talleyrand : mais en voyant qu'il ne le ferait pas ministre, il s'était jeté dans le parti de Monsieur et prêchait la réaction. »

(2) Clausel de Coussergues : *Projet d'accusation contre le duc Decazes* : « Le mot *ultra-royaliste*, inventé par Fouché, n'a été cependant répandu en France que par l'armée de la police qui parcourut la France à l'époque des élections de 1816. »

(3) *Monarchie selon la Charte*, II, 41.

(4) V. Jules Deschamps : *Une affaire Chateaubriand en 1818*, « Revue d'histoire littéraire », septembre 1924.

(5) *Le Conservateur*, I, p. 327.

(6) Notes de police du valet de chambre de Chateaubriand, publiées par L. Thomas, *Chateaubriand en 1820*, « Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> octobre 1913.



royalistes, qui compte des hommes d'État comme Villèle, Corbière, des journalistes violents comme Fiévée (1). Avec les premiers, il prépare une nouvelle Chambre, un ministère futur ; avec les autres, il fonde *le Conservateur*. Dans ce recueil semi-périodique, que lance en 1818 le libraire Le Normant et qui disparaîtra en 1820, Bonald prononce ses oracles et Lamennais jette ses anathèmes, Martinville piaffe et Genoude fulmine, Fiévée ricane du fond de la prison de la Force ; et Chateaubriand, les dominant tous, mène le combat, dénonce les dangers, chante enfin victoire.

La victoire allait venir, en effet ; un événement imprévu devait, dans un mouvement de stupeur et d'indignation, en décider : le 13 février 1820, le duc de Berry tombait sous le couteau de Louvel. Au milieu d'une nuée de protestations et de cris, d'odes funèbres et de pamphlets, l'opinion est remuée violemment, jusqu'au fond des lycées et des couvents, où les lycéens applaudissent le meurtrier, où les petites filles pleurent la victime (2). Decazes, à qui l'on fait remonter la responsabilité du crime, doit se retirer devant l'orage. Chateaubriand pousse ses amis au pouvoir ; et, s'il part pour Berlin comme ministre plénipotentiaire, il espère en être rappelé bientôt : « Une espérance dont se flatte M. de Chateaubriand, écrit le policier qui l'espionne, c'est que, d'ici à trois mois, la cause des royalistes doit triompher complètement, et qu'il pourrait bien, à cette époque, être appelé au ministère des Affaires Étrangères (3). » De Berlin, il demande sans cesse à pouvoir venir donner ses conseils de plus près ; il envoie à son ministre Pasquier des lettres menaçantes. Il sent que ses chefs le craignent et le surveillent ; il voit partout autour de lui « des espions de M. Pasquier » : « Il emmènera avec lui, pour secrétaire de confiance, un jeune homme qui fait ses écritures secrètes depuis longtemps », écrit le policier-valet de chambre (4) ; et peut-être Chateaubriand songe-t-il à placer auprès de lui, pour éviter les espions qu'il voit partout à l'ambassade, un jeune poète qui l'admire, Victor Hugo (5). Mais surtout, il n'attend qu'un moment favorable pour revenir à Paris et imposer sa présence au Roi qui veut l'éloigner. Ce moment arrive : le duc de Bordeaux va naître ; et, à la nuée des odes funèbres, la nuée des odes triomphales va succéder. Chateaubriand sera à Paris pour le baptême.

(1) Hyde de Neuville : *Souvenirs*, t. II, p. 467.

(2) V. Ernest Legouvé : *Soixante ans de souvenirs* ; George Sand : *Histoire de ma vie*.

(3) 14 décembre 1820 (Louis Thomas, *loc. cit.*).

(4) 12 décembre 1820 (*Ibid.*).

(5) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, XXXIII.

Puis, c'est l'ambassade de Londres (1) ; puis c'est le congrès de Vérone, où il vient aider son ministre, Mathieu de Montmorency, à lancer la France, malgré Villèle, malgré Metternich, dans la guerre d'Espagne. En vain, Villèle corrige-t-il les dépêches de Montmorency pour leur donner un air pacifique (2) ; en vain, écarte-t-il Montmorency du ministère : Chateaubriand est là, qui ne lâchera pas sa guerre, et qui tient le ministère. Car Louis XVIII le lui a fait offrir par Villèle, à contre-cœur, avec l'espoir qu'il le refuserait : n'a-t-il pas promis à Montmorency de ne pas lui succéder (3) ? Il lui succèdera pourtant ; il poussera jusqu'au bout cette guerre d'Espagne, où il voit le salut de la monarchie, puisqu'elle doit rendre à la France sa place, et à la dynastie son prestige. Ce sera sa guerre ; dans cette Espagne, qu'il connaît et qu'il a chantée, ses lettres suivent sans cesse, pressent, réveillent parfois l'ambassadeur Talaru (4) et le général Guillemillot. Un moment, en regardant l'Espagne où il a envoyé nos armées, l'Angleterre qu'il a défiée, l'Autriche dont il a déjoué les intrigues, la Russie dont il a conquis l'amitié, Chateaubriand peut se sentir l'arbitre de l'Europe, le poète qui a jeté ses grands rêves sur le monde, et qui recueille, en amours et en adorations, — car il n'oublie pas ses admiratrices parmi les tracas du pouvoir, — le prix enivrant de sa gloire.

On se plaît à imaginer ce qu'aurait pu être, pour ce ministre des Affaires Étrangères qui avait écrit *le Génie du Christianisme*, un ambassadeur qui aurait écrit *les Méditations*. Le Romantisme n'aurait-il pas été le souverain de l'Europe, si, à la place de M. de Talaru, un poète avait servi ce poète ? Chateaubriand ne fit jamais ce rêve trop romantique. La carrière diplomatique de Lamartine ne lui dut rien ; l'ambassadeur de Londres, le ministre des Affaires Étrangères, n'avait aucune amitié pour l'attaché d'ambassade de Naples ; il avait fallu, pour qu'il ouvrit ses *Méditations*, qu'un attaché d'ambassade de Londres, Marcellus, mit ce livre dans sa voiture et le lui fit lire par surprise (5). A ce poète triomphant et jeune, le vieillard maussade oppose un silence renfrogné. Pourtant Lamartine suivait le sillage étincelant de

(1) V. Bourquency, attaché d'ambassade à Londres : *Journal* publié par A. Artonne, 1<sup>er</sup> février 1914.

(2) Gabriac : *Chateaubriand et la guerre d'Espagne*. « Revue des Deux Mondes », octobre 1897, p. 557.

(3) Villèle : *Mémoires*.

(4) V. François Rousseau : *L'ambassade du marquis de Talaru en Espagne*, « Revue des Questions historiques », 1<sup>er</sup> juillet 1911.

(5) Marcellus : *Chateaubriand et son temps*.

Chateaubriand. Auprès de M<sup>me</sup> Charles, il avait pu rencontrer les chefs du parti royaliste, un Lainé, un Bonald, un Lally Tollendal : « Cette personne dont je tairai le nom était plus royaliste que moi, écrit-il... Liée avec M. de Bonald et son école, elle me retint dans son parti par l'attachement que j'avais pour elle... » Il dédie des Méditations à Lamennais, à Genoude. Les salons où il lit ses vers ressemblent à ceux où Chateaubriand avait lu l'*Abencerage* ; et la devise de ce groupe : « Le Roi, la charte et les honnêtes gens » remontera encore dans la mémoire du jeune diplomate, lorsqu'il prêchera à ses compatriotes, en 1828, un jour de rentrée triomphale à Saint-Point, « Dieu, le roi et les honnêtes gens » (1). Mais, lui aussi, comme Chateaubriand, se reprend, résiste à ses amis de la Congrégation, s'écarte peu à peu de cette Restauration qui paraît ingrate à Lamartine comme à Chateaubriand : « J'espérais que ces princes que nous avons servis et regrettés emploieraient mon fils dans les fonctions dont il est capable, écrit M<sup>me</sup> de Lamartine avec amertume, le 15 août 1818 ; mais depuis trois ans nous n'avons pas obtenu même un regard. » Comme l'auteur du *Génie*, l'auteur des *Méditations* est las d'être poète : à ceux qui applaudissent ses vers, il répond avec impatience que « ce n'est pas comme littérateur qu'il veut se faire un nom dans le monde », « que sa vocation le porte aux affaires, et plus particulièrement à la diplomatie » ; il leur demande leur protection auprès des ministres (2) ; la gloire qu'il attend de la poésie, c'est à l'action qu'il veut la faire servir ; et l'année des *Méditations*, il obtient enfin un poste diplomatique en Italie, comme Chateaubriand l'année du *Génie*.

Il allait faire, aux lieux où il avait connu Graziella, le même apprentissage que Chateaubriand à Rome. Il allait y connaître, à son tour, aventures et déboires, se battre en duel, s'enrichir aussi de grandes images et d'expérience ; il allait, comme Chateaubriand, y servir la gloire de son pays, se faire aimer, poursuivre cette tâche qui a demandé à Lamartine la même sagesse, la même prudence délicate qu'à l'auteur de l'*Ilinéraire*, enveloppées sous le même génie et le même air de nonchalance. Surveillez-vous sans cesse, dira-t-il un jour à l'un de nos consuls, n'oubliez pas que des étrangers vous surveillent, que « la malignité publique » fait de tout « un forfait politique » (3). Derrière

(1) Lettre à Virieu, 25 novembre 1828.

(2) Sainte-Aulaire : *Lamartine et la politique*, « Revue de Paris », 15 juillet 1925.

(3) Lettre à M. Lemercier, Consul de France à Livourne (dans la *Revue d'histoire littéraire*, avril-juin 1926).

son aisance souveraine, il reste attentif ; derrière ses enthousiasmes, discret et circonspect. Tandis que ses amis prennent feu pour les révolutions italiennes, il les modère, il sourit de leur naïveté : « Vous espérez donc qu'un monde nouveau va sortir de ce mouvement déréglé comme des nuages agités du premier chaos, écrit-il le 27 septembre 1820 au comte de Sainte-Aulaire... Vous croyez que les hommes et l'humanité s'améliorent... Je crois, moi, que chaque génération apporte dans ce monde les mêmes passions et la même inexpérience (1). » Et pourtant, lui comme Chateaubriand, les politiques gourmés le renvoient à la poésie ; comme Chateaubriand, il proteste, il proclame que le génie poétique conduit au génie politique. Il écrira, un jour, que son éloquence de tribun n'est que la forme suprême de sa poésie : « Je vois, dit-il en 1835, se réaliser ce que j'ai toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie, qui n'est qu'une de ses formes, et qu'elle finirait par se faire jour... (2). » Poète resté poète dans la politique comme Chateaubriand, il méprisera comme lui la race des commis et des médiocres : « Plaisante race que la race médiocre, écrira-t-il un jour. Elle se croit inaccessible. »

Mais surtout, comme l'orgueil de Chateaubriand, l'orgueil de Lamartine est immense, universel, robuste et naïf. Il ne doute pas qu'il ne soit un grand homme ; il a des idées bien déterminées sur le « grand homme », maître du siècle, qui n'est pas le fils du siècle mais son souverain, qui crée, qui peut tout, qui sait tout sans rien apprendre. En 1841, dans un rapport sur la propriété littéraire et artistique, il protestera contre ceux qui font du génie le produit de la société : « Toute grande idée est, au contraire, un combat avec la société, une révolution, un martyr souvent ! » Dans son discours de réception à l'Académie, en avril 1830, il définit l'homme qu'il veut être, qu'il sera un « Bonaparte de la parole ». Rien n'arrête la force qu'il sent en lui : « Si l'on nomme Bacon, écrit Sainte-Beuve dans ses *Notes et Pensées*, il vous dit qu'il n'a jamais lu dans sa vie que cela, qu'il y a dix ans, vingt ans qu'il ne fait qu'y penser, et il y va à travers incontinent. S'il s'agit d'économie politique, il vous dit, les jambes étendues : « Avez-vous jamais mis le nez dans ce grimoire-là ? Rien n'est plus amusant, rien n'est plus facile... » Dans un discours à la Chambre, le 22 avril 1846, il jette avec nonchalance : « J'ai beaucoup étudié l'économie politique dans ma vie, bien qu'on ne m'en soup-

(1) Sainte-Aulaire, *loc. cit.*, p. 244.

(2) Lettre à Virieu, 22 septembre 1835.



gonne pas. » Et l'on rit, dit le compte rendu ; mais il va son chemin sans se soucier des rires. Longtemps après, le 9 avril 1850, dans un discours sur les chemins de fer : « J'ai étudié l'économie politique vingt-cinq ans de ma vie. Je me suis demandé, après de sérieuses études... » — « Après des méditations poétiques », lance une voix ; mais il poursuit sans prendre garde à l'interruption. Ou bien, le 26 mai 1837, il dit négligemment à Virieu, à propos de la question des sucres : « Question profonde. Tu n'en connais pas le premier mot. Tu la connaîtras en un quart d'heure en causant. » Et si tant d'aisance et de désinvolture ingénue vous paraît chose nouvelle, ouvrez l'*Essai sur les Révolutions* et parcourrez les notes de Chateaubriand.

Pour Lamartine comme pour Chateaubriand, la politique sera une dépense d'énergie surabondante. C'est un artiste qui fait des sonates, dit Sainte-Beuve, dans ses *Notes et Pensées* ; et dans ses cahiers les plus secrets : « Lamartine est le Paganini de la politique. » Agir, parler, est, pour cet artiste infatigable, un besoin physique : « Rien ne m'a brisé autant que les séances à vide, dira-t-il à son ami Dargaud, les séances où je m'attendais à parler et où j'étais réduit à me taire. » Sourdes et mystérieuses énergies, qui grondent en Lamartine comme en Chateaubriand, et qui, dans le calme plat de la Restauration, aspirent, chez l'un et chez l'autre, à ces « orages désirés », qu'appelaient ja lis l'auteur de *René*, et naguère l'auteur de *l'Isolement*.

\* \*

Cet orage, Chateaubriand l'appelle, depuis le 6 juin 1824, avec une âpre fougue de rancune et de haine. Il a vu se former contre lui, à la Cour, une conspiration de défiance ou d'envie, dont Monsieur, le Comte d'Artois, qui sera bientôt Charles X, était l'âme, et où il devinait l'action occulte de Sosthène de La Rochefoucauld, de M<sup>me</sup> du Cayla. La gloire même de la guerre d'Espagne portait ombrage à Villèle. Un moment le Roi a souri à Chateaubriand triomphant, le jour où rentrait son armée victorieuse ; et, pendant ce défilé, ces menues répliques se sont échangées sur un balcon des Tuileries : « *M. de Chateaubriand* : Je crains que Votre Majesté n'ait froid sur le balcon. *Le Roi* : J'aurai mon chapeau, je ne l'ôterai pas ; et puis M<sup>me</sup> de Cayla m'a conseillé de mettre du coton dans mes oreilles (1). » Mais M<sup>me</sup> de Cayla donne à Louis XVIII d'autres conseils encore :

(1) Maréchal de Castellane : *Journal* (2 décembre 1823).

elle pousse le duc de Doudeauville, père de Sosthène de la Rochefoucauld, au ministère de la Marine ; et Chateaubriand s'y oppose, menace de donner sa démission (décembre 1823) ; elle veut venger Villèle, humilié de n'avoir pas reçu ce grand cordon de Saint-André, que le tsar a conféré à Chateaubriand ; et elle lui fait donner le cordon bleu (décembre 1823) : « On ne disait pas grand-chose chez M. de Chateaubriand dont c'était hier le jour de réception, note Castellane le 5 janvier 1824 ; il est profondément choqué, et se plaint vivement du cordon bleu donné à M. de Villèle sans qu'on le lui ait accordé... » Il se console, il est vrai, en portant son grand cordon de Russie « qui ressemble au cordon bleu du Saint-Esprit comme deux gouttes d'eau ». Querelles de grands cordons ! Luttés d'orgueils aussi. Dans ce cabinet dont il est le maître, Villèle, toujours présent à tout, garde pour lui tout le pouvoir ; mais Chateaubriand prend pour lui toute la popularité. Les jeunes gens, comme Frédéric de Falloux, enthousiastes, épris de grandes choses, sont pour le poète contre son chef (1). Dans l'affaire de la conversion des rentes, Chateaubriand a refusé de soutenir Villèle, de partager son impopularité (2) ; et le général Foy écrit, le 10 août 1823 : « M. de Chateaubriand fait dès à présent ses dispositions pour triompher avec M. de Villèle et ne pas tomber avec lui. » M<sup>me</sup> de Chateaubriand « ressent quelque chagrin que M<sup>me</sup> de Villèle ait le pas sur elle » ; Villèle, sans éclat, envie à Chateaubriand « ses relations habituelles avec la haute aristocratie, la société des salons, son entourage d'hommes de lettres et de gens d'esprit » (3), les bals magnifiques de ce grand prodigue (4). Il souffre de cet « aspect de bourgeoisie et de médiocrité », que lui inflige son collègue trop brillant (5). Petite guerre, qui finit un jour par un brusque coup d'éclat : un matin de juin 1824, Chateaubriand recevait l'ordre de remettre ses pouvoirs.

Dès lors, il s'acharnera contre tous les actes du ministère, contre le régime même qui ne lui accorde pas son vrai rang (6).

(1) Fal loux *Mémoires*.

(2) Villèle d<sup>ns</sup> ses *Mémoires* (t. V) en fait à Chateaubriand un grief d'autant moins pardonnable que celui-ci aurait été celui de ses collègues, « qui, au début, l'avait le plus pressé et le plus importuné pour conclure l'opération de la conversion de la rente avec les banquiers, et n'avait jamais depuis manifesté au Conseil le moindre changement dans son opinion en faveur de la conversion ».

(3) Barante : *Souvenirs*, III, 98, note.

(4) V. par exemple Castellane, *loc. cit.*, I, p. 455.

(5) Barante, *loc. cit.*

(6) V. Lanson. *La « défection » de Chateaubriand*, « Revue de Paris », 1<sup>er</sup> août 1901.

« Nous n'avons point la perfection évangélique, avoue-t-il dans sa *Guerre d'Espagne*. Si un homme nous donnait un soufflet, nous aurions sa vie ou il aurait la nôtre ; s'il était roi... » Il n'a pas osé reproduire ces derniers mots, dans ses *Mémoires*, en y reprenant ce passage ; mais c'est bien la monarchie même que ses attaques contre Villèle allaient ébranler et miner. Sans doute, en cette fin de 1824, Louis XVIII meurt, et Chateaubriand revient de Suisse où il s'était exilé ; il publie sous le titre *Le Roi est mort, vive le Roi*, un manifeste royaliste où il engage Charles X à se faire sacrer à Reims, selon l'exemple de ses aïeux. Après le sacre, il reçoit le cordon bleu des mains du Roi, qui retient longtemps les mains du noble pair dans les siennes. Dans cette minute de réconciliation, Chateaubriand oublia, peut-être, que Charles X était le comte d'Artois. Mais, à côté de lui, arrivé au pied du trône en même temps que lui, par le hasard des appels, il put voir le froid et impassible visage de Villèle. Villèle restait le maître, et Chateaubriand allait reprendre, dans les *Débats*, sa lutte acharnée, jusqu'à ce qu'il lui eût fait lâcher prise.

Ce fut un beau moment de triomphe que celui où Villèle dut s'avouer vaincu. Il avait bien tenté de résister ; il avait dissout la Chambre ; mais les élections de 1827 allaient l'évincer définitivement. Le 12 décembre, Chateaubriand se déclarait « plein d'espoir dans la nouvelle Chambre, pour le public et pour lui-même. Il semble difficile, en effet, ajoutait Castellane, s'il ne devient pas président du Conseil, qu'il n'attrape pas au moins une ambassade ». Une ambassade ? Il n'en veut pas : c'est au Conseil que sa place est marquée, et il n'y entrera que si l'on y appelle aussi l'un de ses alliés libéraux, Royer Collard (1). Autour de lui, toute une cohorte le soutient, et ne veut s'associer au pouvoir, que si le pouvoir est entre ses mains, — les Bertin de Vaux, les Salvandy, les Villemain. Peut-être deviendra-t-il gouverneur du duc de Bordeaux : un dimanche d'avril 1828, au conseil des ministres, son nom est prononcé. Mais Charles X se lève, froidement : « Pour cela, c'est une affaire entre M<sup>me</sup> la Duchesse de Berry et moi » (2) ; et c'est le baron de Damas qui est nommé. Il faut se résigner, accepter une ambassade. Chateaubriand part pour Rome (3). Là, du moins, il pourra jouer un rôle. Le conclave de 1829, qui doit élire Pie VIII, entendra la voix de

(1) Castellane, *loc. cit.*, 6 et 14 janvier 1828.

(2) *Ibid.*, 2 avril 1828.

(3) Voir M. J. Durry : *L'ambassade de Chateaubriand à Rome*, « Revue d'histoire littéraire », octobre-décembre 1925 ; janvier-mars 1926.

l'ambassadeur de France : « Le Sacré-Collège, — écrit un conclaviste dont Châteaubriand lui-même transcrit le témoignage, — ayant reçu copie du discours que l'ambassadeur de France doit prononcer demain... n'hésite pas de convenir avec toute justice qu'on ne peut, sans un outrage manifeste, taxer d'irrégion un homme qui semble *inspiré* et pénétré de toute la sainteté de la vraie religion. Quelle noblesse d'expressions ! Quelle élévation de pensées ! Quelle délicatesse d'images !... Pour moi, je suis dans le ravissement. Figurez-vous, dans l'étroite enceinte d'un conclave, le tableau d'une nation qui donne la vie, qui dicte les lois de paix à toutes les autres nations, qui est le centre universel vers lequel tous les peuples, peut-être même les tribus dont nous ignorons le nom, dirigent leurs vœux et leurs prières. Tout le Sacré Collège a tressailli d'une sainte joie, et se propose de se féliciter avec le cardinal Latil du choix que Sa Majesté Très Chrétienne a fait d'un si grand homme, dont les principes religieux sont les plus purs et inébranlables (1). » Et Châteaubriand, « tenté de supprimer » ces éloges, se fait violence ; il transcrit d'autres lignes encore, à la gloire de cet « Ambassadeur loyal, affable et ennemi de l'intrigue » (2), de « cet homme d'un talent extraordinaire » (3) ; il se flatte d'avoir son pape, « le Pape de la France ». Mais il regarde toujours vers Paris. M. de la Ferronnays, son ministre, frappé d'une attaque, doit abandonner le ministère ; et aussitôt, le comte de Boissy qui passe pour être l'agent de Châteaubriand à Paris, se présente, dit Castellane (2 mars 1829), « chez le garde des sceaux Portalis, lui annonçant qu'il était chargé par M. de Châteaubriand de dire que celui-ci accepterait le ministère des Affaires Étrangères comme on voudrait et avec qui on voudrait ». Mais les ministres se soucient peu de se donner un tel collègue ; ils tâchent de l'écartier avec respect ; les amis de Châteaubriand, les Hyde de Neuville, les Vatimesnil, les Saint-Cricq, le parti Agier à la Chambre, frappent sans cesse pour lui aux portes du ministère ; et l'on y fait la sourde oreille, on traîne les choses en longueur, on laisse les Affaires Étrangères aux mains d'un sous-secrétaire d'État et sous la direction de Portalis, on tâche de donner à la Ferronnays un successeur, le duc de Laval, un Montmorency, parce qu'Hyde de Neuville « a dit que M. de Châteaubriand, ambassadeur à Rome, n'obéirait à aucun des candidats proposés, excepté peut-être à un Mont-

(1) *Journal d'un Conclave*, Messein, 1914, p. 28.

(2) *Ibid.*, p. 94.

(3) *Ibid.*, p. 40.



morency » (1). Mais le duc de Laval refuse. Et Chateaubriand, au seuil de l'été 1829, vient à Paris mener lui-même la bataille. Tandis qu'il s'éloigne de Rome, un jeune attaché d'ambassade, qui l'accompagne jusqu'aux portes de la ville, M. d'Haussonville, murmure : « Pendant qu'il va faire son 18 Brumaire, nous resterons à manger les oignons d'Égypte » ; et Chateaubriand se retourne, le regarde un moment en silence, surpris d'avoir été si bien deviné (2).

Tandis que Chateaubriand, plein d'espoir, chevauche vers les désillusions, Lamartine, las de la diplomatie, rêve aussi de luttes plus éclatantes. Sa tête bouillonne de projets, d'idées politiques (3). Chez lui aussi, sous le royaliste, un fond libéral reparait ; comme jadis la mère de Chateaubriand, la mère de Lamartine s'afflige, en 1825, de voir son fils enthousiaste des « idées modernes de philosophie et de Révolution ». Attaché d'ambassade à Florence, il reçoit en grand seigneur accueillant les étrangers de distinction ; mais il se sent appelé à un autre rôle, dont il se juge digne, sans fausse modestie : « Il est possible, écrit-il à Victor Hugo, en mars 1829, que nous devenions députés. Tant pis pour nous, tant mieux pour nos commettants (4). » Dans cette fin de la Restauration, une agitation impatiente parcourt toute cette jeunesse romantique, longtemps oisive, longtemps docile. La disgrâce prolongée de Chateaubriand a détaché peu à peu du régime plus d'un jeune cœur enthousiaste. Depuis 1827 et l'*Ode à la Colonne*, Victor Hugo s'écarte, de jour en jour, des protecteurs qu'il a chantés. « Tant pis pour nous, tant mieux pour nos commettants. » D'un cœur léger, ces Jeune-France, auprès des « bousingots » et des doctrinaires, s'avancent vers le bouleversement prochain, qui promet un monde nouveau.

Tandis que les signes de ce bouleversement se précisent et se précipitent, Chateaubriand, déçu, démissionne ; Lamartine, à qui Polignac a fait offrir un poste de directeur politique au ministère des Affaires Étrangères, refuse. Ils se gardent de partager l'impopularité d'un gouvernement éphémère. Ils réservent leur force et leur prestige pour les grandes luttes qu'ils prévoient.

. . .

Elles allaient apporter à l'un la pénombre et le silence, à

(1) Castellane, *loc. cit.*, 25 mai 1829.

(2) D'Haussonville : *Ma jeunesse*.

(3) V. son « Mémoire politique » de 1826, publié par le Dr Baborneix, Sens, 1925.

(4) *Revue d'Histoire littéraire*, juin 1924, p. 352.

l'autre le bruit, la puissance, l'illusion. Mélancolique, la destinée de Chateaubriand s'arrêtait à l'heure où il s'apprêtait, toujours aux aguets, à la porter à la place suprême ; pendant quinze ans, il avait erré parmi les idées et les hommes, semblant aller de contradictions en contradictions, de défections en défections, tantôt parce que la politique qu'il aurait aimée peut-être était pratiquée par les hommes qu'il n'aimait pas, tantôt parce que les hommes qu'il avait feint d'aimer pratiquaient une politique qu'il n'aimait pas. Il arrivait à cette fin de régime, n'ayant jamais usé vraiment du pouvoir, et pourtant usé lui-même comme s'il en avait abusé. On souriait autour de lui de ses desseins politiques, où l'on ne voyait qu'un supplément d'*Atala* ou de l'*Abencérage*. Lamartine avait laissé sa popularité intacte, parmi les hymnes, les élégies, et dans le prestige du lointain. Sans doute, les collégiens lui gardaient rancune pour avoir chanté la monarchie et blasphémé contre « Buonaparte » (1). Mais il conservait le pur et mystérieux attrait de ceux qu'on n'a jamais vus à la tâche et dont le nom ne s'est pas mêlé aux petites choses. Le régime qui va commencer lui ouvrira le champ indéfini de l'action, qu'il fermera à son maître morose de l'Abbaye-au-Bois.

(A suivre.)

(1) Legouvé : *Soixante ans de souvenirs*.

---

# Un grand romancier au XII<sup>e</sup> siècle Crestien de Troies, sa vie et son œuvre.

Par M. Gustave COHEN,  
Maître de Conférences à la Sorbonne.

## XVI

### Yvain ou le Chevalier au Lion (suite).

L'espérance des amants sera déçue car, l'année se passe pour Yvain en compagnie de Gauvain, à courir tous les tournois où l'on joute, et la suivante est déjà largement entamée lorsque, à la mi-août, quand le roi tenait sa cour à Cestre (Chester), Yvain, qui avait tendu ses pavillons en dehors de la ville, se mit à penser à sa Dame et au terme qu'il avait dépassé, et comme il y songe, seule la honte l'empêche de pleurer ; quand tout à coup, surgit une demoiselle, allant l'ambler sur un palefroi pie.

Quittant son manteau et parvenue devant le roi, elle déclare que sa dame le salue et Gauvain et tous les autres sauf Yvain (1),

« Le desleal, le traïtor,  
Le mançoingier, le jangleor...  
Qui se feisoit verais amerre,  
S'est faus et traïtres et lenne. »

« Le déloyal, le traître,  
le menteur et le trompeur...  
qui se donnait pour vrai amant  
et n'est que fourbe, traître et larron. »

Larron, sans conteste puisqu'il a volé un cœur (2) :

« Cil n'anblent pas les cuers, qui aiment.  
Li amis prant le cuer s'amie  
Einsi qu'il ne li anble mie,  
Ainz le garde que ne li anblent  
Larron qui prudonne resanblent.  
Et cil sont larron ipocrite  
Et traïtor qui metent lite  
As cuers anbler, don aus ne chaut ;  
Mes li amis, quel part qu'il aut  
Le tient chier et si le rapporte. »

« Ceux qui aiment ne volent pas les cœurs  
L'ami prend le cœur de l'amie  
mais ne le lui vole point,  
il le garde pour que ne le dérobent  
ces larrons qui font les braves gens.  
Ceux-là sont larrons, hypocrites  
et traîtres qui à l'envi  
volent des cœurs dont ils n'ont souci.  
Le vrai ami, où qu'il aille,  
le garde précieusement et le rapporte. »

Et, interpellant alors le ravisseur, elle lui reproche avec viva-

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, pp. 111-112, vv. 2719-2724.

(2) *Ibid.*, pp. 112-113, vv. 2729-2741.

cité l'avoir oublié sa promesse, tandis que la dame, à la guise de vrais amants, comptait les jours (1) :

« Car qui aime, il est an porpans,  
N'onques ne puet prendre buen some,  
Mes tots nuit conte et asome  
Les jorz qui viennent et qui vont...  
Yvain, n'a mes cure de toi  
Ma dame, ainz te mande par moi  
Que ja mes vers li ne revaingnes  
Ne son anel plus ne detaingnes...  
Rant li, que randre le t'estuet. »

« Car qui aime est préoccupé  
et ne peut avoir bon sommeil,  
mais passe la nuit à compter  
les jours qui viennent et qui vont...  
Yvain, elle n'a plus souci de toi  
ma dame, mais te mande par moi  
de ne plus revenir vers elle  
et de ne plus garder son anneau...  
Rends-le-lui, il te faut le rendre. »

Sans attendre un geste qui reste sans parole du héros, elle le lui arrache du doigt, puis se retire. Il tombe dans une mélancolie que Crestien décrit avec pénétration et éloquence (2) :

Quanque il ot tot li ancroist  
Et quanqu'il voit tot li enuie.  
Mis se voudroit estre a la fuie  
Toz seus an si sauvage terre  
Que l'an ne le seüst ou querre,  
N'ome ne fame n'i eüst,  
Ne nus de lui rien ne seüst  
Nient plus que s'il fust an abisme.  
Ne het tant rien con lui meïsme,  
Ne ne set a cui se confort  
De lui qu'il meïsmes a mort.

Tout ce qu'il entend lui est à charge  
et tout ce qu'il voit le chagrine.  
Il voudrait s'être réfugié  
tout seul en si sauvage terre  
que l'on ne sût où le chercher,  
où il n'y eût ni homme ni femme,  
et que nul ne connût rien de lui  
non plus que s'il fût dans l'abîme.  
Il ne hait rien plus que lui-même  
et ne sait qui le consolera  
de s'être ainsi lui-même tué.

Il quitte l'assemblée des barons, qui, le voyant devenir fou; et sentant qu'il n'est plus de ce monde, le laissent s'éloigner bientôt la démente s'empare de lui (3) :

Lors li monta uns torbeillons  
El chief si granz que il forsane,  
Lors se descire et se depane  
Et fuit par chans et par arces...

Alors lui monte un tourbillon  
à la tête, si grand qu'il divague,  
déchire et rompt ses vêtements  
et fuit par champs et par labours...

Il a oublié qu'il est chevalier ; rencontrant un jeune garçon tenant un arc et des flèches, il les lui ravit et, dans les bois, abat des bêtes dont il mange la chair crue. On songe à Tristan dans la Forêt de Morrois ; ainsi que lui aussi, perdu « comme un homme hors de sens et sauvage », il trouve un jour un vieil ermite, qui, effrayé devant cet homme, se barricade en sa cahute, ne laissant dehors que du pain bis, à demi moisi, sur lequel l'affamé se précipite. Un jour qu'il reposait dans la forêt, une dame et deux demoiselles découvrent le dormeur nu et, l'ayant considéré, l'une de

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, pp. 113-114, vv. 2756-2773.

(2) *Ibid.*, pp. 114-115, vv. 2782-2792.

(3) *Ibid.*, pp. 115-116, vv. 2804-2807.



celles-ci finit par reconnaître (ô vraisemblance !), à une cicatrice du visage, que c'est Yvain. S'il pouvait guérir de cette folie que trahit son état, combien il servirait, lui le meilleur chevalier, à vaincre le comte Allier, le redoutable ennemi de la dame. Qu'à cela ne tienne, celle-ci possède un onguent que lui donna la sage fée Morgue et qui le guérira « de la rage et de la tempête » ravageant cette pauvre cervelle. Rentrée chez elle, elle tire d'un coffre la précieuse drogue, la confie à l'une de ses suivantes avec une chemise et des braies fines, des chausses noires bien taillées, pourpoint, robe de petit gris, manteau de soie teint de migraine, et un palefroi. Montée sur celui-ci, elle retrouve Yvain à la même place, dans la même position et, sans tenir compte des recommandations de la dame, qui a prescrit de n'oinsdre que les tempes, elle enduit tout le corps du précieux onguent, puis, laissant près de lui les vêtements qu'elle a apportés, elle se cache derrière un chêne. A son réveil, Yvain a recouvré raison et mémoire, mais, se voyant nu, il a honte, et il en eût eu davantage s'il avait su ce qui venait de lui arriver. Il s'étonne cependant de la robe neuve qu'il aperçoit et qu'il s'empresse de revêtir. Cependant il se sent si faible qu'il a besoin d'aide et se laisse emmener jusqu'au château, sans résistance, par la demoiselle, qui feint l'étonnement d'une telle rencontre. Ils l'atteignent après avoir passé une rivière où la demoiselle jette la boîte vide d'onguent, pour pouvoir feindre l'avoir perdue, mais elle n'évite point par ce mensonge la colère de sa maîtresse.

Fidèles aux usages courtois, dame et demoiselles donnent le bain au chevalier retrouvé, lui font tailler les cheveux et la barbe et il reprend si bien ses forces qu'un beau jour, prenant en main la cause de son hôtesse, il se met à la tête des chevaliers de celle-ci, enhardis par sa propre audace et s'élance avec eux à l'assaut du château du comte Allier. Le voyant combattre des fenêtres du château, ceux qui y étaient demeurés disaient entre eux (1) :

Haï ! con vaillant chevalier !  
 Con set ses anomis pleissier,  
 Con roidemant il les requiert !  
 Tot antrési antr'aus se fiert  
 Cou li lions antré les dains,  
 Quant l'angoisse et chace la fains...  
 Veez com il portaint de sanc  
 Et sa lancee et s'espee nue,  
 Veez comant il les remue,  
 Veez comant il les antasse  
 Com il lor vient, com il lor passe

Ah ! le vaillant chevalier  
 comme il fait tomber ses ennemis,  
 comme vivement il les attaque.  
 Il se jette entre eux tout ainsi  
 que le lion entre les dains  
 quand la faim le presse...  
 Voyez comme il teint de sang  
 et sa lancee et son épée nue  
 voyez comment il les chasse  
 voyez comment il les harcèle  
 il leur court sus, il les dépasse,

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 133-134, v. 3199-3237.

Com il ganchist. com il trestorne ;  
 Mes au ganchir petit sejourne  
 Et po demore an son retor...  
 Et veez oomant il le fet  
 De l'espee, quant il la tret !  
 Onques ne fist de Durandart  
 Rolanz de Turs si grant essart  
 An Roncevaus ne an Espaingne.

il gauchit, il se détourne,  
 mais ce détour dure peu  
 et le retour ne tarde guère...  
 Puis voyez comme il s'escrime  
 de l'épée quand il l'a tirée !  
 Jamais ne fit par Durendal  
 Roland si grand massacre de Sarrazins  
 à Roncevaux ni en Espagne.

Chassé et acculé au réduit de sa défense, Allier se rend à Yvain qui l'emmène désarmé auprès de la dame de Noroison, dont nous apprenons ainsi le nom par ce même procédé, toujours, de révélation tardive. Glissant de l'admiration et de la reconnaissance à l'amour, elle l'eût volontiers gardé pour maître, mais lui, ne voulant point se laisser retenir, la quitte.

Comme il cheminait pensif par un bois profond, il entend un grand cri et, dans des essarts, aperçoit un lion qu'un serpent tenait par la queue et sur les reins duquel celui-ci crachait des flammes ardentes. Le héros se demande un instant ce qu'il faut faire, mais son hésitation est de courte durée. S'inspirant de la symbolique élémentaire des Bestiaires, qui est restée, sur ce point, celle de nos poètes modernes, Hugo par exemple, il secourt la bête gentille et noble et s'attaquera à la venimeuse et à la félonne.

Dans *la Queste du Graal*, qui imitera ce passage, Perceval se résoudra de même (1). Ici Yvain, se protégeant de la flamme par le bouclier, sert le reptile de l'épée et le tranche en deux, tant pis si une partie de la queue du lion reste dans la gueule du serpent. Aussi s'attend-il à voir venir sur lui, en fureur, le lion délivré, mais (2) :

Oez que fist li lions donques !  
 Il fist que frans et deboneire,  
 Que il li comança a feire  
 Sanblant que a lui se randoit,  
 Et ses piez joinz li estandoit,  
 Et vers terre ancline sa chiere,  
 S'estut sor les deux piez derriero  
 Et puis si se ragenoilloit  
 Et tote sa face moilloit  
 De lermes par humilité.

Écoutez ce que fit alors le lion !  
 En bête noble et débonnaire,  
 il se mit à montrer  
 par son attitude qu'il se rendait à lui,  
 et tendait vers lui ses pattes jointes  
 inclinait la tête vers la terre,  
 se tenait sur les deux pattes de derrière  
 et puis, il s'agenouillait  
 et mouillait toute sa face  
 de larmes en signe d'humilité.

Sans s'attarder, le chevalier se remet en route, mais voici que la noble bête le suit, qui désormais ne le quittera plus. Le mufl

(1) *La Queste del saint Graal, roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, édité par A. Pauphilet, Paris, 1923, in-12 (LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN ÂGE, de M. Roques), p. 94, « si pense que il aidera au lyon por ce que plus est naturelx beste et de plus gentil ordre que li serpenz ».

(2) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 141, v. 3392-3401.

au vent, a-t-il flairé une proie, il ne lui courra sus que si son nouveau maître y consent. Il le regarde, celui-ci acquiesce et l'excite comme on ferait d'un braque. Un chevreuil paissait dans un pré ; d'un saut, le lion est sur lui, l'abat, le prend sur son dos et le ramène à Yvain qui en fait cuire la chair sur un feu de bois ; mais elle lui paraît fade sans pain ni sel, tandis que son fidèle compagnon se régale du reste. Yvain s'endort, tandis que le lion veille sur le cheval et depuis ce jour, suivi partout par sa bête, il sera connu, nouvel Androclès, comme *le Chevalier au Lion*.

Le lendemain s'étant remis à la voie, le singulier couple parvient à la fameuse Fontaine sous le pin et, en la voyant, il s'en faut de peu qu'Yvain ne retombe dans sa folie. Il tombe pâmé, et, dans sa chute, se blesse au cou par l'épée sortie du fourreau. Le croyant mort, le lion se roule de douleur, trépigne, rugit et veut se jeter sur la pointe de la même épée qu'il a saisie avec les dents et appuyée au tronc d'un arbre couché, quand le maître sort de son évanouissement et, resongeant à sa dame, exhale ainsi sa douleur (1) :

« Que fet que ne se tue  
Cist las qui joie s'est tolue ?  
Que faz je, las, qui ne m'oci ?  
Comant puis je demorer ci  
Et veoir les choses ma dame ?  
An mou cors por qu'arreste m'ame ?  
Que fet ame an si dolant cors ?  
S'ele s'an iert alec fors  
Ne seroit pas an tel martire.  
Don n'ai je cest lion veü  
Qui por moi a si grant duel fet  
Qu'il se vost m'espee antreset  
Parmi le cors el piz boter ?  
Et je doi la mort redoter  
Qui a duel ai joie changiee ?  
De moi s'est la joie estrangiee.  
Joie ? La ques ? N'an dirai plus ;  
Que ce ne porroit dire nus,  
S'ai demandee grant oiseuse.  
Des joies fu la plus joieuse  
Cele qui m'iert aseüree :  
Mes mout par m'ot corte duree.  
Et qui ce pert par son mesfet  
N'est droiz que buene avanture et. »

« Pourquoi ne se tue-t-il pas  
ce malheureux qui s'est ravi la joie ?  
Pourquoi tardé-je à me tuer ?  
Comment puis-je rester ici  
En face des biens de ma dame ?  
pourquoi au corps l'âme s'attarde-t-elle ?  
Que fait l'âme en si pauvre corps ?  
Si elle s'en était évadée,  
elle ne serait pas en tel martyre.  
N'ai-je pas vu ce lion  
Qui pour moi si grande douleur a  
qu'il se voulut certainement passer  
mon épée à travers corps et poitrine ?  
Et je devrais craindre la mort,  
moi qui ai changé la joie en deuil ?  
De moi s'est la joie éloignée.  
La joie ? Laquelle : je n'en dis pas plus.  
Car nul ne pourrait la décrire,  
et ma question est bien vaine.  
Des joies étaient la plus joyeuse  
celle qui m'était assurée,  
mais elle fut de courte durée  
et qui la perd par son méfait  
n'a droit à la bonne aventure. »

Tandis qu'il exhalait ainsi sa plainte, une pauvre femme, enfermée dans la petite chapelle, l'observait par une fente du mur et l'appelle (2) :

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 147-148, v. 3531-3562.

(2) *Ibid.*, p. 148-149, v. 3570-3597.

« Deus ! » fet ele, « cui oi ge la ?  
 Qui est qui se demante si ? »  
 Et cil li respont : — Et vos qui ? —  
 « Je sui », fet ele, « une cheitive,  
 La plus dolante riens qui vive. »  
 Et cil respont : — Tes fole riens !  
 Tes diaux est joie et tes maus biens  
 Anvers le mien don je languis.  
 Tant con li hon a plus apris  
 A delit et a joie vivre,  
 Plus le desvoie et plus l'enivre  
 Diaux, quant il l'a, que un autre home ;  
 « Certes », fet ele, « je sai bien  
 Que c'est parole tote voire ;  
 Mes por ce ne fet mie a croire  
 Que vos aiez plus mal de moi ;...  
 Qu'il m'est avis que vos poez  
 Aler quel part que vos volez,  
 Et je sui ci anprisonnee  
 Si m'est tes faecions donec  
 Que demain serai ceanz prise  
 Et livree a mortel juise. »  
 — « Ha Deus ! — fet il, — por quel forfait ? »

« Dieu », fait-elle « qui entends-je là ?  
 Qui donc se lamente ainsi ? »  
 Il lui répond : — Et vous, qui êtes vous ? —  
 « Je suis » fait-elle, « une prisonnière,  
 le plus malheureux être qui vive... »  
 Il lui répond : — « Tais-toi, folle,  
 ta douleur est joie et ton mal du bien  
 à côté de la peine où je languis.  
 Plus l'homme a appris  
 à vivre en plaisir et en joie,  
 plus l'affolé et plus l'accable  
 la douleur, quan dil l'atteint, qu'un autre. »  
 « Certes, fait-elle, je sais bien  
 que cette sentence est vraie...  
 mais il n'est pas pour cela croyable  
 que vous ayez plus de maux que moi...  
 Car je crois que vous pouvez  
 aller partout où vous voulez  
 et moi je suis ici emprisonnée  
 et tel est mon destin  
 que demain je serai enlevée d'ici  
 pour subir la peine capitale. »  
 — Ah ! Dieu, dit-il, — pour quel forfait ? —

Elle est accusée de trahison et sera brûlée ou pendue, si elle ne trouve champion pour la défendre ; à quoi Yvain observe qu'elle est moins malheureuse que lui puisqu'elle peut trouver un libérateur. Peut-être, mais celui-là devra se mesurer avec au moins trois adversaires et il n'est que deux chevaliers au monde qui en seraient capables : « Et qui sont-ils ? », demande Yvain (1) :

« Li uns est mes sire Gauvains  
 Et li autre mes sire Yvains  
 Por cui demain serai a tort  
 Livree a martire de mort.  
 — Por cui ? — fet il, — qu'avez-vous dit ?  
 Sire, se Dame deus m'ait,  
 Por le fil au roi Urien.  
 — Or vos ai antandue bien,  
 Mes vos n'i morroiz ja sanz lui.  
 Je meismes cil Yvains sui  
 Por cui vos estes an esfroï ;  
 Et vos estes cele, ce croi,  
 Qui an la sale me gardastes,  
 Ma vie et mon cors me sauvastes...  
 Or me dites, ma douce amie :  
 Qui sont cil qui de traïson  
 Vos apelent et an prison  
 Vos ont anclose an cest reclus ? »

« L'un est Messire Gauvain  
 et l'autre messire Yvain  
 pour lequel demain je serai à tort  
 livrée à martyre de mort.  
 — Pour qui, fait-il, qu'avez-vous dit ? —  
 Sire, si le seigneur Dieu m'aide,  
 pour le fils du roi Urien.  
 — Maintenant je vous ai bien comprise,  
 mais vous ne mourrez pas sans lui.  
 Je suis moi-même cet Yvain,  
 pour qui vous êtes en détresse ;  
 et vous êtes celle, je crois,  
 qui me gardâtes en la salle  
 et me sauvâtes vie et corps...  
 Mais dites-moi, ma douce amie,  
 quels sont ceux qui de trahison  
 vous accusent et prisonnière  
 vous ont jetée en ce réduit ? »

Lunete, car c'est bien elle, lui raconte alors, comment, l'année de congé expirée, elle a vu la colère de la dame contre son époux et

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 151, v. 3625-3647.



amant infidèle se retourner vers la suivante des mains de laquelle elle l'avait accepté. Le sénéchal, qui est souvent le « losengier » ou traître de ce genre de romans, l'avait alors, pour la perdre, accusée devant la Cour, à quoi elle avait répondu, suivant la coutume du duel judiciaire, qu'elle s'en défendrait par la victoire d'un seul champion contre trois adversaires. Ayant donné trois gages et obtenu quarante jours de répit, elle avait en vain cherché partout, même à la cour d'Artur, l'un des ceux défenseurs auxquels elle avait pensé, Yvain ou Gauvain, mais celui-ci est à la poursuite de la reine Guenièvre qu'a enlevée un chevalier, ce qui prouve que *Lancelot* est antérieur au présent récit.

Qu'elle se rassure, l'aide d'Yvain, ainsi miraculeusement retrouvé, ne lui fera point défaut, pourvu qu'elle se taise sur le nom de ce dernier. En attendant la terrible bataille, il va demander asile dans un château voisin, où l'on hésite un peu à accepter aussi le lion privé, et où il trouve des chevaliers, des dames et des demoiselles, qui, après avoir fait fête à leur hôte, ne peuvent lui cacher leurs douleurs et leurs craintes d'une terrible aventure qui les attend le lendemain avant midi : un géant (après le Lion le géant, nous voici en plein fantastique) qui a nom Harpins de la Montagne, convoite la fille du seigneur du lieu, laquelle, naturellement, clause de style, passe en beauté toutes les pucelles du monde. Encore s'il la désirait pour lui-même, mais il déclare qu'il la livrera aux plus vieux et aux plus vilains de ses valets. Déjà, par manière de menace, il lui a tué deux de ses six fils et le cruel se prépare à faire subir aux autres le même sort. Que n'a-t-on, demande Yvain, fait appel à la Cour d'Artur, notamment à Monseigneur Gauvain. Celui-ci est le propre beau-frère du baron, mais il est resté introuvable étant à la poursuite de la reine (2). Il en pèse à son frère d'armes, mais celui-ci le remplacera, pourvu que ce soit avant midi, pour la délivrance de la nièce qui, « gente de corps » et douloureuse, vient vers lui « le chief enclin ». Avec sa mère, elle veut se jeter aux genoux de son sauveur, qui n'accepte point une telle humilité. Le lendemain vient et, avec lui, le géant menant rudement les quatre fils qu'il avait enlevés, liés de cordes sur des roncins, clochants, faibles, maigres et battus d'un fouet à nœud par un hideux nain. Il se répand tout haut en menaces qui tendent ou à la mort des quatre malheureux ou au

(1) Cf. vv. 3706-3715.

(2) Cf. vv. 3918-3929, à rapprocher des précédents à cause de l'allusion au chevalier de la Charrette, mais Lancelot n'est pas nommé non plus ; il le sera plus loin, dans une troisième allusion, vv. 4741-4746.

déshonneur de leur sœur qu'il acceptera en échange. « Ça ! mes armes et mon cheval ! », crie le courageux Yvain, bondissant sous l'outrage fait à la nièce de son cher Gauvain, et le combat bientôt s'engage, qui aurait pu mal tourner, n'était l'intervention du fidèle lion, lequel voyant son maître broncher (1) :

A cest cop li lions se cresté,  
De son seignor eidier s'apreste,  
Si saut par ire et par grant force,  
S'aert et fant com une escorce  
Sor le jaiant la pel velue,  
Desoz la pel li a tolue  
Une grant piece de la hanche,  
Les ners et les braons li tranche.  
Et li jaianz li est estors,  
Si bret et crie come uns tors ;  
Que mout l'a li lions grevé.  
A deus mains a le pel levé  
Et cuide ferir, mes il faut.

A ce coup, sa crinière se hérissa,  
il se prépare à secourir son maître.  
Il saute de fureur et avec grande force,  
saisit et fend comme une écorce  
sur le géant la peau d'ours velue ;  
sous la peau il lui enlève  
un large morceau de la hanche,  
lui tranchant les muscles et les fesses.  
Mais le géant lui est échappé,  
brayant et criant comme un taureau,  
car le lion l'a cruellement blessé.  
Des deux mains il lève sa massue  
et croit l'abattre, mais il le manque.

Le lion saute en arrière, le coup passe à côté d'Yvain, qui, sans perdre un instant, du tranchant de l'épée, coupe la tête à son adversaire (2) :

Li jaianz chiet, la morz l'asproie ;  
Et se uns granz chasnes cheïst,  
Ne cuit que tel esfrois foïst  
Que li jaianz fist au cheoir.

Le géant tombe, la mort le presse,  
et si un grand chêne avait ehu,  
je crois qu'il n'eût fai tel bruit  
que le géant fit en sa chute.

Alors tous les habitants du château se précipitent comme les chiens à la curée (3) :

Einsi corurent sanz feintise  
Tuit et totes par anhatine  
La ou cil gist gole sovine.  
Li sire meïsmes i cort  
Et totes les janz de sa cort,  
Cort i la fille, cort la mere.

Ils y coururent sans tarder  
tous et toutes à l'envi  
là où il gisait la gorge béante.  
Le seigneur même y accourt  
et tous les gens de sa suite,  
Y court la fille, y court la mère.

Elles sont dans la joie, ainsi que les quatre frères, cependant n'espérant point pouvoir retenir le héros, elles le supplient de revenir auprès d'elle pour lui faire fête, quand il se sera acquitté de la grave obligation, sur laquelle il ne s'est point expliqué, mais que le lecteur connaît bien. Il ne s'engage point, mais fait promettre aux quatre fils et à la fille de s'en aller avec le nain auprès de Monseigneur Gauvain pour lui faire part de leur aventure (4) :

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 173, vv. 4219-4231.

(2) *Ibid.*, p. 174, vv. 4244-4247.

(3) *Ibid.*, pp. 174-175, vv. 4255-4259.

(4) *Ibid.*, p. 175, vv. 4278-4281.

Et comant il s'est contenuz  
Viaut que li soit dit et conté.  
Car por neant fet la bonté  
Qui ne viaut qu'ele soit seue.

Et comment lui s'est comporté  
il veut qu'il lui soit conté et dit,  
car en vain agit la valeur  
qui ne veut pas être connue.

Ainsi, par la voix de Crestien, en ce que j'ai appelé la seconde Renaissance française, est proclamée la part qu'a la gloire en l'Aventure. Ceux à qui cette mission est confiée s'en acquitteront volontiers, mais de qui diront-ils à Gauvain la vaillance (1) ?

Et il respont : « Tant le porroiz  
Dire quant devant lui vandroiz  
Que li Chevaliers au Lion  
Vos dis que je avoie non.  
Et avuec ce priier vos doi  
Que vos li dites de par moi  
Qu'il me conoist bien et je lui,  
Et si ne set qui je me sui. »

Et il répond : « Vous lui peurrez  
dire, quand vous viendrez devant lui,  
que le CHEVALIER AU LION  
vous ai-je dit que j'avais nom.  
Et en outre je dois vous prier  
de lui dire de ma part  
qu'il me connaît bien et moi lui,  
quoiqu'il ne sache qui je suis. »

Satisfait d'avoir proposé à son « compaing » cette énigme, il pique des deux pour arriver à l'heure de midi à la chapelle. Mais déjà la pauvre demoiselle Lunete en a été tirée, « nue en sa chemise » et liée au bûcher qui doit la consumer. C'est en cet appareil qu'Yvain, survenant, l'aperçoit, mais sans s'approcher d'elle (2),

Vers la presse tot esleissiez  
S'en va criant : « Leissiez, leissiez  
La dameisele, janz mauveise !  
N'est droiz qu'an re ne an forneise  
Soit mise, que forfet ne l'a. »

Vers la foule, il s'élançe au galop  
en criant : « Laissez, laissez  
cette demoiselle, méchantes gens,  
il n'est juste qu'en bûcher fournaise  
elle soit jetée, car elle n'est pas coupable. »

La foule s'écarte devant le champion inconnu mais lui, en cet instant, n'a qu'une préoccupation, revoir celle qu'il aime (3) :

Et lui est mout tart que il voie  
Des iauz celi que ses cuers voit  
An quelque leu que ele soit ;  
As iauz la quiert tant qu'il la trueve,  
Et met son cuer an tel espueve  
Qu'il le retient et si l'afraime  
Si con l'an retient a grant painne  
A fort frain le cheval tirant.

Beaucoup lui tarde de revoir  
des yeux celle que son cœur voit  
en quelque lieu qu'elle soit.  
Des yeux la cherche tant qu'il la trueve  
et met son cœur à telle épreuve  
de le retenir et lui mettre un frein  
ainsi que l'on retient à grand peine  
d'un mors robuste, le cheval dur à l'appui.

Et pendant qu'il retient ses soupirs pour ne pas se trahir, les filles de la Cour laissent libre cours à leurs plaintes sur la fidèle amie qu'elles ont perdue et par les conseils de laquelle la dame répandait sur elles ses bienfaits, manteaux de vair, sur

(1) *Yvain*, éd. Fœrster, in-8°, p. 176, vv. 4289-4296.

(2) *Ibid.*, p. 178, vv. 4337-4341.

(3) *Ibid.*, p. 178, vv. 4344-4351.

cots et cotes. Sans s'attarder à leurs lamentations, Yvain s'approche de Lunete agenouillée, et qui déjà s'était confessée, « clamant sa coulpe » (1) :

Et cil qui mout l'avoit amee  
Vient vers li, si l'an lieve amont  
Et dit : « Ma dameisele, ou sont  
Cil qui vos blasment et ancusent ?  
Tot maintenant, s'il nel refusent  
Lor iert la bataille arامية. »  
Et cele qui ne l'avoit mie  
Ancor veü ne esgardé  
Li dit : « Sire de la part Dé  
Veigniez vos a mon grant besoing !  
Cil qui portent le faus tesmoing  
Sont ci vers moi tuit apresté ;  
S'un po eüssiez plus esté,  
Par tant fusse charbons et çandre.  
Venez estes par moi defandre,  
Et Deus le poir vos an doint  
Einsi con je de tort n'ai point  
Del blasme don je sui retee ! »

Et celui qui l'aimait beaucoup  
vient vers elle et la relève  
lui disant : « Ma demoiselle où sont  
ceux qui vous chargent et vous accusent ?  
tout aussitôt s'ils ne se dérobent,  
leur sera la bataille offerte. »  
Et celle qui ne l'avait pas  
encore vu ni regardé  
lui dit : « Seigneur, de la part de Dieu  
secourez-moi en ma grande détresse !  
Ceux qui portent le faux témoignage  
sont ici à côté de moi tout prêts ;  
si vous aviez tardé un peu plus,  
je serais maintenant charbon et cendre.  
Vous êtes venu me défendre ;  
que Dieu vous en donne pouvoir,  
puisque je n'ai point commis  
le crime dont je suis accusée ! »

Le sénéchal et ses deux frères se répandent en menaces contre elle et son champion, qui cependant ne se laisse point intimider, confiant dans la parole de l'accusée et dans le bon droit que Dieu soutient toujours. Nous avons ici une théorie en forme du duel judiciaire si en honneur alors (2) :

— Bien croi ce qu'ele dit m'an a  
Si la defendrai se je puis ;  
Que son droit an m'aïe truis  
Et qui le voir dire an voudroit,  
Deus se retient devers le droit  
Et Deus et droiz a un se tientent ;  
Et quant il devers moi s'an vientent,  
Donc ai-ge meillor compaignie  
Que tu n'as et meillor aïe —

— Je crois ce qu'elle m'en a dit  
et je la défendrai si je puis,  
car je proclame son droit par mon aide.  
Si l'on en veut dire le principe,  
Dieu se tient du côté du droit,  
Dieu et le droit ne font qu'un,  
et si tous deux ils m'assistent  
j'ai donc meilleur compagnonnage  
que tu n'as et meilleure aide —

L'autre répond qu'il se fait aider par qui il lui plaît, mais il récuse le lion qu'il ne veut point pour adversaire et exige que Yvain lui ordonne de se retirer, ce que la bête fait docilement. Après s'être éloignés pour prendre leur élan, moins courtois que les brigands d'Érec, les trois traîtres foncent ensemble sur lui qui, sans s'émouvoir, « de son écu leur fait quintaine ». Ainsi appela-t-on, jusque dans les Académies du xvii<sup>e</sup> siècle, le mannequin armé d'un bâton sur qui s'escrimaient les jeunes gentils-hommes. Leurs trois lances s'y brisent successivement, puis il rompt d'un arpent, tel Horace et revient, abattant d'abord le

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 180-181, v. 4394-4411.

(2) *Ibid.* p., 182, v. 4440-4448.



sénéchal, mais succombant bientôt sous les coups d'épée des deux acolytes de ce dernier. Le lion, qui a observé la scène et qui, malgré sa docilité, ne se sent pas tenu par la promesse faite en son nom, juge le moment venu d'intervenir, il se jette sur le sénéchal désarçonné et (1)

Que ausi con ce fussent pailles  
Fet del haubere voler les mailles,

Comme si c'était de la paille  
fait du haubert voler les mailles,

lui arrache le gras de l'épaule, le côté et met les entrailles à nu. Ensuite il se retourne contre les autres, sans souci, cette fois, des appels et des coups de son maître, car il sait que ce dernier, au fond, l'en aime mieux. Mais les attaqués se défendent et blessent le lion. C'est alors au tour d'Yvain de venger sa bête avec tant d'ardeur qu'ils se rendent à merci. La demoiselle est délivrée, reçue en grâce par sa dame, et les traîtres brûlés sur le bûcher qu'ils destinaient à l'innocente (2) :

Car ce est reisons et justise  
Que cil qui autrui juge a tort  
Doit de cele meisme mort  
Merir que il li a jugiee.

Car c'est raison et justice  
que qui accuse autrui à tort  
doit de cette même mort  
mourir qu'il lui a destinée.

Tous font fête à leur légitime seigneur, sans toutefois le reconnaître, même la dame, qui garde le cœur de ce dernier et qui l'invite à séjourner chez elle avec son lion familier. Un ingénieux et spirituel dialogue s'engage. Jamais Crestien n'en a poussé plus loin la grâce et l'aisance que dans cette œuvre (3) :

— Dame, ce n'iert hui  
Que je me remaingne an cest point  
Tant que ma dame me pardoint  
Son mautalant et son corroz.  
Lors finera mes travaux toz. —  
Certes, fet ele, ce me poise.  
Ne taing mie por tres cortoise  
La dame qui mal cuer vos porte.  
Ne deüst pas veer sa porte  
A chevalier de vostre pris  
Se trop n'eüst vers li mespris.  
— Dame, fet il que qu'il me griet,  
Trestot me plect quanque li siet,  
Mes ne m'an metez plus an plet l  
Que l'achoisson ne le forfet  
Ne diroie por nule rien  
Se çaus non qui le sevent bien. —

— Dame, ce ne sera aujourd'hui  
que je resterai en ce lieu,  
jusqu'à ce que ma dame me pardonne  
son déplaisir et son courroux.  
Alors finira toute ma peine. —  
Certes fait-elle, il m'en peine.  
Je ne tiens pas pour très courtoise  
la dame qui vous porte haine,  
elle ne devrait pas défendre sa porte  
à chevalier de votre valeur,  
à moins qu'il ne lui ait trop manqué.  
— Madame, dit-il, quoiqu'il me pèse,  
tout me plaît qui lui agrée,  
mais ne m'en demandez pas plus,  
car la cause ni la faute  
je ne dirais pour rien au monde  
si ce n'est à ceux qui les savent bien. —

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 185, vv. 4525-4526.

(2) *Ibid.*, p. 187, vv. 4572-4575.

(3) *Ibid.*, pp. 187-188, vv. 4588.

Set le donc nus se vos dui non ?

Nul ne le sait donc, 'si ce n'est vous  
deux ?

— Oïl, voir, dame ! — Et vostre non  
Seviaus, biaux sire, car uos dites !

— Oui, madame ! — Et votre nom,  
au moins, cher seigneur, dites-le moi,  
puis-je vous tiendrai quitte.

Puis si vos an iroiz toz quites.

— Tout à fait quitte, Madame ? Hélas ! non !  
Je dois plus que ne pourrais rendre.

— Toz quites, dame ? Non feroie.

Pourtant je ne vous dois cacher

Plus doi que randre ne porroie.

comment je me fais appeler :

Neporquant ne vos doi celer

désormais du Chevalier au Lion

Comant je ma faz apeler.

n'ouïrez parler, qu'il ne s'agisse de moi.

Ja del Chevalier au Lion

De ce nom veul-je qu'on appelle.

N'orroiz parler se de moi non.

Par cest non vuel que l'on m'apiaut.

La dame répond, non sans que l'auteur et son lecteur ne s'en amusent (1) :

« Por Deu, biaux sire, ce qu'espiaut

« Mon Dieu, cher seigneur, cela explique

Que onques mes ne vos veïmes

que jamais nous ne vous vîmes

Ne vostre non nomer n'oïmes ? »

ni n'entendîmes votre nom ? »

— Dame par ce savoir p ez

— Madame, par là vous voyez bien

Que ne sui gueres renomez. —

que je ne suis guère réputé. —

« Lors dit la dame de rechief :

« Alors : dit encore la dame

Ancor s'il ne vos estoit grief

Toutefois s'il ne vous ennuyait,

De remenoir vos priëroie. »

je vous prierais de demeurer. »

— Certes, dame, je n'oseroie

— Certes, Madame, je n'oserais

Tant que certainement seïsse

si je ne savais avec certitude

Que la buen gre ma dame eïsse.

que j'eusse le pardon de madame. —

« Or alez donc a Deu, biaux sire,

« Allez donc avec Dieu, cher sire,

Qui vostre pesance et vostre ire

que votre peine et votre douleur

Vos atort se lui plect a joie ! »

il les change s'il lui plaît en joie. »

— Dame, — fet il, — Deus vos an oïe !

— Madame, fait-il, que Dieu vous en-

tende ! —

Puis dit antre ses danz soef :

Puis il dit entre les dents à voix basse :

« Dame vos an portez la clef

« Madame vous détenez la clef

Et la serre et l'escriin avez

et la serrure et le coffret

Ou ma joie est, si nel savez. —

où est ma joie, mais ne le savez. »

Il s'éloigne en grande angoisse, accompagné de la seule Lunete, à qui il recommande encore le silence sur son libérateur, tout en la suppliant d'intercéder pour lui auprès de leur maîtresse, si l'occasion s'en présentait (2) :

Et il l'an mercie çant foiz,  
Si s'an va pansis et destroiz  
Por son lion que li estuet  
Porter, que siure ne le puet.  
An son escu li fet litiere  
De la mosse et de la fouchiere.  
Quant il li a feite sa couche,  
Au plus suet qu'il puet le couche,  
Si l'an porte tot estandu  
Dedanz l'anvers de son escu.

Et il l'en remercie cent foiz  
puis s'en va soucieux et inquiet  
pour son lion qu'il lui faut  
porter, car celui-ci ne peut suivre.  
En son écu il lui fait une litière  
de mousse et de fougère.  
Quand il lui a fait une couche,  
il l'y étend le plus doucement qu'il peut,  
et l'emporte ainsi étendu  
dans l'envers de son bouclier.

En cet équipage ils trouvent asile dans un château, dont le

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 189, vv. 4616-4634.

(2) *Ibid.*, p. 190, v. 4651-4660.

seigneur, sa dame, leurs fils et leurs filles lui font bel accueil et où deux d'entre celles-ci « qui mout savoient de chirurgie », pansent les blessures de l'homme et de la bête, après quoi l'un et l'autre prennent congé.

Pendant leur convalescence il arriva que le seigneur de la Noire Épine, introduit ici, sans autre présentation ou transition, étant passé de vie à trépas, l'aînée de ses filles prétendit à tout son héritage en déniaut à la cadette quelque part que ce fût. Celle-ci décide de recourir au roi Artur, parangon et colonne de la justice, mais l'aînée, l'apprenant, la devance et acquiert à sa cause Monseigneur Gauvain, à cette seule condition qu'elle lui en garderait le secret. L'anonymat et le mystère sont de l'essence de l'aventure et ces paladins ont souvent plus de spontanéité que de discernement.

Enfin arrive l'autre sœur, trois jours après que la reine Guenièvre était revenue avec les autres prisonniers de chez Meléagant et alors que Lancelot par trahison était resté dans la tour (troisième allusion (1) et des plus précises à *Lancelot*, et même à la suite, rédigée par Geoffroy de Lagny, ce qui atteste une fois de plus l'étroite parenté d'*Yvain* avec le roman précédent). Or, à ce même moment, étaient parvenus à la Cour la nièce et les neveux de Gauvain, pour lui conter la victoire du mystérieux Chevalier au Lion sur le géant, dont il y eut grande joie.

Entre les deux plaidantes s'engage devant le roi un véritable procès, la cadette affirmant qu'elle ne céderait pas à la force, l'aînée, sûre de l'appui du meilleur chevalier du monde, ne se prêtant à aucune concession. Tout ce qu'elle accepte, c'est l'éternel duel judiciaire du champion qu'élirait sa sœur contre le sien propre. Soit, fait le roi, à condition de lui laisser quarante jours, si elle le demande, pour s'en chercher un. La déshéritée en tombe d'accord et se retire en songeant qu'un seul pourra lui venir utilement à l'aide, ce fameux Chevalier au Lion, vainqueur du terrible Géant.

Alors commence une « Queste » qui, elle aussi, nous l'avons vu à propos de Lancelot, est un procédé essentiel du Roman d'Aventure, celui d'hier comme celui d'aujourd'hui, et qu'entreprend d'abord la cadette, puis une demoiselle dans le château de laquelle elle a trouvé l'hospitalité. Celle-ci a abordé, par un hasard vraiment un peu trop providentiel, à la demeure de celui qu'*Yvain* avait délivré de la tyrannie du Géant et qui lui montre le chemin de la fontaine, où elle retrouve Lunete. La

(1) Pour les deux autres, voir plus haut.

suiuante la conuoie jusqu'à l'abatis d'arbres où elle a quitté son libérateur : occasion pour la malheureuse de rappeler ses infortunes et de ne pas nous laisser oublier les protagonistes du drame. Mise ainsi sur la trace de celui qu'elle cherche, la messagère aboutit au château où Yvain et son lion ont été guéris de leurs blessures, et qu'ils viennent de quitter. Vous ne doutez pas un instant que sur la seule et vague indication de la direction qu'ils ont prise, elle ne les rejoigne et ne le supplie avec éloquence de venir en aide à la déshéritée.

De même que l'auteur n'a pas voulu nous laisser perdre de vue ses principaux personnages, il trouve moyen, non sans adresse, de nous rappeler la thèse de la *recréance* du chevalier, car à la péroraison de l'impétrante (1) :

« Or me respandez, s'il vos plect,  
Se vos venir i oseroiz  
Ou se vos an reposeroiz ! »  
— Naie, — fet il, — de reposer  
Ne se puet nushom aloser,  
Ne je ne reposerai mie  
Ainz vos siurai, ma douce amie  
Volantiers la ou vos pleira...  
Or m'an doit Deus eür et grace  
Que je par sa buene aventure  
Puisse desresnier sa droiture. —

« Or répondez-moi s'il vous plaît,  
si vous oserez y venir  
ou si vous y renoncerez. »  
— Non, fait il, — en renonçant  
nul ne peut conquérir la gloire.  
Donc je ne renoncerai pas  
mais je vous suivrai, chère amie,  
volontiers, où il vous plaira...  
Que Dieu me donne l'heur et la grâce  
que par sa bonne aventure  
je puisse défendre le droit.

Peut-être croit-on qu'aussitôt il va, suivi de la messagère, rejoindre l'infortunée et engager un duel à sa gloire pour le triomphe de l'innocence outragée, ce serait mal connaître notre feuilletoniste et les règles déjà bien établies du genre, depuis le roman d'Apulée. Elle doit être longuement semée d'obstacles la voie qui conduit au dénouement et nous séparer à regret des héros triomphants. Chemin faisant, en effet, le romancier les mène au *Chaslel de Pesme Avallure* (v. 5019). « Male » nous ferait déjà craindre ; *pesme*, *pessima*, le superlatif, nous fait frissonner. Contrairement aux lois de l'hospitalité que nous avons jusqu'à présent vu observer à l'égard de tout passant, sans autre examen, l'accueil fait aux survenants y est sinistre (2) :

« Mal veigniez, sire, mal veigniez !...  
Hu ! Hu ! maleüreus, ou vas ?... »  
— Janz sanz enor et sanz bonté, —  
Fet mes sire Yvains qui escoute,  
Janz enuieuse et estoute,  
Por quoi m'asauz, por quoi m'aquiaus ?

« Soyez le mal venu, sire, le mal venu...  
Hu ! hu ! malheureux, où vas-tu ?... »  
— Gent sans honneur et sans bonté, —  
Fait messire Yvain qui écoute —  
Gent envieuse et insolente  
Pourquoi m'assaillir et m'attaquer ?

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 206, v. 5092-5106.

(2) *Ibid.*, p. 207, v. 5115-5139.



Une dame d'âge l'interpelle à son tour, du haut des murs, les justifie en lui expliquant qu'ils essaient par leurs menaces de le détourner d'entrer sans oser en dire la cause, car telle est la coutume à laquelle tous sont astreints. Il n'en faut pas plus pour tenter la curiosité et le courage d'un chercheur d'aventures et, suivi de son lion et de la messagère, il se précipite, accueilli par la malédiction du portier, qui cependant lui livre passage, et bientôt se présente à lui un spectacle inattendu et d'une grâce singulière. Une grande salle, devant celle-ci une prairie, close de pieus aigus, ronds et gros et, à l'intérieur de cette clôture, trois cents jeunes filles occupées à divers ouvrages (1) :

De fil d'or et de soie ovoient  
Chascune au miauz qu'ele savoit.  
Mes tel povreté i avoit...  
Et as meemes et as cotes  
Estoient lor cotes desrotés  
Et les chemises au dos sales.  
Les cos gresles et les vis pales  
De fain et de meseise avoient.  
Il les voit et eles le voient,  
Si s'anbrunchent totes et plorent  
Et une grant piece demorent,  
Qu'eles n'antendent à rien faire  
Ne lorliauz ne pueent retenir  
De terre, tant sont acorees.

Travaillant avec des fils d'or et de soie  
chacune le mieux qu'elle pouvait.  
Mais en tel dénuement...  
que aux seins et aux coudes  
leurs robes étaient trouées  
et leurs chemises sales dans le dos.  
Les cous grêles, le visage pâle,  
de fain et de misère avaient.  
Lui les voit et elles le voient,  
baissent le front toutes et pleurent,  
et restent un bon moment  
laissant tomber leur ouvrage,  
et ne pouvant lever leurs yeux  
de terre, tant elles sont tristes.

Nous avons là un tableau fait d'après le modèle vivant, semble-t-il, de ces ateliers d'Arras ou de Troyes, où de pauvres ouvrières, mal vêtues, cousaient les orfrois (2) et tissaient les tapisseries dont devaient s'enrichir et s'orner la Chambre des Dames et les salles des chevaliers, luxe fait de misère. Yvain s'émeut et interroge le rude portier, qui continue à préférer les pires menaces (3) :

— Mes dis moi, par l'ame ton père,  
Dameiseles que j'ai veües  
An cest praël, don sont venues,  
Qui dras de soie et orfrois tissent ?  
Oevres font qui mont m'abelissent,  
Mes ce me desabelist mout  
Qu'eles sont de cors et de vout  
Megres et pales et dolantes ;  
Si m'est avis, beles et jantes  
Fussent mout se eles eüssent  
Iteus choses qui lor pleüssent. —

— Dis-moi plutôt, par l'âme de ton père  
ces demoiselles que j'ai vues  
dans ce pré, d'où sont-elles venues,  
qui tissent draps de soie et orfrois ?  
Elles font des travaux qui me plaisent,  
mais ce qui me deplaît beaucoup  
c'est qu'elles sont de corps et de visages  
maigres, pâles et douloureuses,  
Il me semble que belles et gentilles  
elles seraient si elles avaient  
telles choses qui leur plussent. —

Le portier bourru refuse de le renseigner, mais à force de cher-

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 210, v. 5196-5211.

(2) Le travail de la soie ne s'était pas encore répandu dans cette région à cette époque, me fait observer l'éminent historien Henri Pirenne.

(3) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 211, v. 5226-5235.

cher il trouve une porte qui lui permet de les rejoindre ; de plus près, voyant leurs larmes couler, il leur demande la cause de leur chagrin et elles de lui raconter comment le roi de l'Île aux Pucelles passa un jour par ce château, y fut provoqué par les châtelains, deux fils de diable issus d'une femme et d'un « nuton » ou lutin (1) et comment il n'obtint la vie sauve qu'en leur livrant, chaque année, trente jeune filles, tribut qui rappelle singulièrement celui que payaient les Athéniens au Minotaure et les sujets du roi Mark au Morholt. Yvain va naturellement jouer à l'égard de celles-ci le rôle de Tristan. Mais elles ne s'y attendent point et avec âpreté leur porte-parole traduit leur peine (2) :

Mes mout dis ore grant anface,  
 Qui parlai de la delivrance ;  
 Que ja mes de ceanz n'istrons.  
 Toz jorz dras de soie tistrons,  
 Ne ja n'an serons miauz vestues.  
 Toz jorz serons povres et nues  
 Et toz jorz fain et soif avrons ;  
 Ja tant gaeignier ne savrons  
 Que miauz et aliens a mangier.  
 Del pain avons a grant dangier,  
 Au maïn petit et au soir mains ;  
 Que ja de l'uevre de noz mains  
 N'avra chascune por son vivre  
 Que quatre deniers de la livre.  
 Et de ce ne poons nos pas  
 Asez avoir viande et dras ;  
 Car qui gaaigne la semaine  
 Vint souz, n'est mie fors de painne.  
 Et buen sachiez vos a estros  
 Que il n'i a celi de nos  
 Qui ne gaaint vint souz ou plus.  
 De ce seroit riches uns dus !  
 Et nos somes a grant poverte,  
 S'est riches de nostre deserte  
 Cil por cui nos nos travaillons.  
 Des nuiz grant partie veillons  
 Et toz les jorz por gaeignier ;  
 Qu'an nos menace a maheignier  
 Des manbres, quant nos reposons,  
 Et por ce reposer n'osons.

Mais je viens de dire une folie  
 en parlant de la delivrance,  
 car nous ne sortirons d'ici.  
 Toujours draps de soie tisserons  
 et n'en serons pas mieux vêtues.  
 Toujours serons pauvres et nues  
 et toujours fain et soif aurons  
 jamais tant gagner ne pourrons  
 que mieux en ayons à manger.  
 Du pain en avons chichement,  
 le matin peu et le soir moins,  
 car de l'œuvre de nos mains  
 ne gagne chacune por vivre  
 que quatre deniers à la livre (3).  
 Et avec cela nous ne pouvons pas  
 avoir beaucoup de mets et de draps,  
 car celui qui gagne par semaine  
 vingt sous, n'est pas tiré de peine,  
 et bien sachez en tout cas  
 que chacune d'entre nous  
 gagne bien vingt sous ou plus,  
 de quoi rendre riche un duc !  
 Et nous sommes en grande misère  
 quoique s'enrichisse de nos gains  
 celui pour qui nous peinons.  
 grand'partie des nuits veillons  
 et tous les jours pour gagner.  
 Car on nous menace de rouer  
 nos membres, si nous nous reposons.  
 Aussi reposer nous n'osons.

On dirait de l'éloquente plainte des filles d'atelier de la nais-  
 sante industrie textile de Champagne ou d'Artois, criant leur  
 misère et pleurant sur leurs doigts agiles dont l'effort ne suffit

(1) Ce mot est une altération du précédent, qui lui-même dérive de Nep-  
 tunus. (Cf. A. Thomas dans le *Dictionnaire général de la langue française.*)  
 Hatzfeld et Darmesteter, *v<sup>e</sup> lutin*. « Nuton » est encore en usage dans le  
 folklore wallon de la région de Verviers.

(2) *Yvain*. éd. Foerster, in-8°, p. 213-215, v. 5295-5324.

(3) Il s'agit de la livre de marchandises ouvrées dûment pesées ; elles tra-  
 vaillent donc à la tâche : taylorisation d'avant les temps.

pas à les faire vivre d'un salaire insuffisant. Mais pour en revenir au roman, ce qui tourmente le plus les infortunées, c'est de voir périodiquement des chevaliers, hébergés dans ce castel maudit, succomber le lendemain sous les corps des « deux vifs diables », comme il arrivera d'ailleurs à leur interlocuteur lui-même. Rentré dans la maison, il n'y trouve personne, mais parvenu enfin dans un verger il y aperçoit (1)

Un riche homme qui se gisoit  
 Sor un drap de soïe, et lisoit  
 Une pucele devant lui  
 An un romanz ne sai de cui.  
 Et por le romanz escouter  
 S'i estoit venue acoter  
 Une dame, et c'estoit sa mere  
 Et li sires estoit ses pere...

un riche homme qui était couché  
 sur un drap de soïe, et écoutait  
 une pucelle lisant près de lui  
 un roman je ne sais de qui.  
 Et pour écouter le roman  
 y était venue s'accouder  
 une dame, qui était sa mère  
 et le seigneur était son père.

Tous les hôtes du verger font fête au nouveau venu, en particulier la jeune fille qui lui lave elle-même les mains, le visage et le cou et le revêt de riches vêtements. Le lendemain, après avoir dormi paisiblement en compagnie de son lion et entendu avec la messagère le Messe du Saint-Esprit, Yvain veut prendre congé du « riche homme », congé que ce dernier lui refuse avant de s'être mesuré avec ses deux forts « serjanz » dont la défaite lui assurera la main de sa fille. Alors surgissent, hideux et noirs tous deux, les fils du gnôme, armés d'un bâton de cornouiller garni de cuivre, le corps protégé par une armure, la tête et les jambes nues. Le lion se hérissé sous la menace qui plane sur son maître, au point que le hideux couple en a peur et exige qu'on l'enferme dans une chambre. Précaution inutile, car le combat est à peine engagé que le lion s'émeut du danger que court son maître, cherche une issue et, ne la trouvant point, gratte la terre furieusement sous le seuil à demi pourri, s'y engage jusqu'aux reins et finit par sortir de sa prison ; il se jette sur l'un des « maufés », le saisit, le roule à terre comme un peloton de laine, et lui arrache l'épaule. L'autre, volant au secours de son compagnon, présente à Yvain à découvert son cou nu sur lequel celui-ci assène un tel coup qu'il sépare la tête du tronc. Le blessé alors se rend à merci. Le seigneur du lieu et sa femme acclament le vainqueur et, en récompense, veulent absolument lui imposer leur fille et sa riche dot, auxquelles il a toutes les peines du monde à se dérober. La scène est d'excellente comédie. Tout ce qu'il accepte et même réclame, c'est la délivrance des pauvres ouvrières qu'il

{1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 216, v. 5363-5370.

emmène derrière lui comme un troupeau et qui se confondent en actions de grâce envers leur libérateur. Ces ressuscitées de la légende celtique ne sont plus que les victimes échappées à l'enfer industriel qu'est l'atelier où on les exploite. Dans l'un comme dans l'autre cas est satisfait notre sentiment de la justice qui ne supporte point de voir une belle jeunesse livrée à la mort ou à la tyrannie de la misère.

Mais Yvain les congédie rapidement, car, non plus que nous, il n'a oublié la mission pour laquelle il était en route, la défense de la déshéritée que, guidé par la messagère, il rejoint enfin et accompagne à la Cour d'Artur. La quarantaine étant à la veille d'expirer, l'ainée déjà triomphe et réclame du roi Artur l'entrée en possession de l'héritage qu'elle a usurpé, lorsque surgit la plaignante et le Chevalier au Lion, sans sa bête, toutefois, qu'il a laissée à son hôtel et qu'il serait incorrect de faire intervenir en un loyal combat. En vain, avant que celui-ci s'engage, fait-elle appel une dernière fois aux bons sentiments de sa sœur pour qu'elle lui laisse au moins sa part. Rien n'y fait et déjà le peuple s'assemble pour voir la lutte des deux champions inconnus, car ni Yvain ni Gauvain ne se révèlent par leur blason ni leurs couleurs habituelles de telle sorte que même (1)

ne s'antreconoissent mie  
Cil qui combatre se voloient,  
Qui mout antramer se soloient.

ne se reconnaissent pas  
ceux qui voulaient se combattre  
et qui se plaisaient à s'entr'aimer.

Ici le romancier, qui n'est pas sensible uniquement à l'aventure, d'instituer une discussion psychologique assez quintessenciée sur l'amitié et la haine. Peuvent-ils donc s'aimer en se combattant ? L'amour et la haine peuvent-ils en même temps habiter la même âme. Il faut donc qu'ils logent en des chambres séparées, semblable à deux aveugles, car c'est un fait qu'aujourd'hui (2) :

Li anemi sont cil meisme  
Qui s'antraiment d'amor saintisme

Les ennemis sont ceux-là même  
qui s'entr'aiment de saint amour.

Ne se reconnaissant point, ils s'élancent, sans une parole ni une menace, et c'est un terrible duel, le plus beau de ceux qu'a peints notre romancier que celui où se mesurent, pour une cause qui leur est étrangère, les deux meilleurs chevaliers de la Cour d'Artur (3) :

(1) *Yvain*, éd. Foerster in-8°, pp. 240-241, v. 5998-6000.

(2) *Ibid.*, p. 242, v. 6049-6050.

(3) *Ibid.*, pp. 245-246, v. 6123-6148.



Car il se donent mout granz flaz  
des tranchanz, non mie des plaz,  
Et des pons redonent teus cos  
Sor les naseus et sor les cos  
Et sor les fronz et sor les joes  
Que totes sont perses et bloes  
La ou li sans quace desoz...  
Car des pons si granz cos se donent  
Sor les hiaumes que tuit s'estonent  
Et par po qu'il ne s'escervellent.  
Li oel des chiés lor estancelent ;  
Qu'il ont les poinz quarrez et gros  
Et forz les ners et durs les os,  
Si se donent males groignices  
A ce qu'ils tiennent anpoignees  
Les espees qui grant aie  
Lor font quant il fierent a hie.

...Ils se donnent de grands coups  
des tranchants et non du plat  
et des pommeaux se donnent des coups  
sur le nasal et sur le cou  
et sur le front et sur les joues,  
qui en devient toutes bleues,  
là où le sang coule à fleur de peau...  
Et des pommeaux tels coups se donnent  
sur les heaumes que tous s'effraient.  
Pour un peu ils se briseraient le crâne.  
Les yeux dans les orbites étincellent.  
Ils ont les poings carrés et gros  
et forts les nerfs et durs les os  
et ils se donnent males nasardes,  
alors qu'ils tiennent empoignées  
les épées qui leur font grand aide,  
quand ils en frappent comme d'une masse.

Seul depuis le moyen âge le génie mythique de Hugo a su, dans le *Mariage de Roland*, retrouver le secret de la description de ces combats de géant, où il n'est pas inférieur aux modèles reconstitués par lui à travers les adaptations de Jubinal. Comme dans *la Légende des siècles*, les deux lutteurs, recrus de fatigue, se reposent, puis reprennent de plus belle, mais bientôt ils se rendent compte que ni l'un ni l'autre ne pourra remporter la victoire. Alors Yvain parle, mais à voix si sourde qu'on ne la reconnaît pas et dit (1) :

« Sire », fet il, « la nuiz aproche !  
Je ne cuit blasme ne reproche  
I aions se nuiz nos depart.  
Mes tant di de la moie part  
Que mout vos dot et mout vos pris,  
N'onques an ma vie n'anpris  
Bataille don tant me dousisse,  
Ne chevalier cui tant vousisse  
Conoistre ne cuidai veoir... »  
— « Quant vos plect que je vos apraingne  
Par quel non je sui apelez,  
Ja mes nons ne vos iert celez :  
Gauvains ai non, fiz le roi Lot. »

« Seigneur », fait-il, « la nuit approche.  
Je ne crois pas que blâme ou reproche  
ayons, si la nuit nous separe,  
mais je diz en ce qui me touche,  
que bien vous erains et vous estime  
et que jamais de ma vie n'entrepris  
bataille qui me donnât plus de peine,  
et que jamais je ne pensai voir chevalier  
que je désirasse plus connaître... »  
— « S'il vous plaît que je vous apprenne  
par quel nom je suis appelé,  
celui-ci ne vous sera caché,  
je suis Gauvain, fils du roi Lot. »

En entendant ces mots, Yvain, éperdu, jette à terre son épée ensanglantée et son écu brisé et se lamente (2) :

« Que ja se je vos coneüsse,  
A vos combatuz ne me fusse,  
Ainz me elamasse recreant  
Devant le cop, ce vos creant. »  
— Comant ? — fit mes sire Gauvains.  
— Qui estes vos ? — « Je sui Yvains  
Qui plus vos aime que rien del monde... »

« Jamais si je vous eusse connu  
je ne me fusse battu contre vous,  
mais je me fusse rendu  
avant le coup, je vous le jure !... »  
— Comment ? — fait Monseigneur Gauvain  
— Qui êtes-vous ? — « Je suis Yvain  
qui plus vous aime que nul au monde... »

(1) *Yvain*, éd. Foerster in-8°, pp. 249-251, v. 6237-6267..

(2) *Ibid.*, p. 251-252, v. 6279-6291.

Mes je vos vuel de cest afeire  
 Tel amande et tel enor feire  
 Qu'outreemant outrez m'otroi.»

Mais je vous veux dans cette affaire  
 vous faire amende si honorable  
 que je me déclare totalement vaincu.»

Et c'est alors, entre les deux frères d'armes repentants, tout à fait oublieux d'ailleurs de celles dont ils défendent la cause, un assaut de générosité à qui se déclarera vaincu par l'autre. Il n'y a plus qu'à s'en remettre à l'arbitrage du roi Artur, grand juge de cette sorte de conflit, qu'il va régler en même temps que celui des deux sœurs. Par une simple ruse, il obtient de l'aînée un aveu (1) :

« Ou est », fet il, « la dameiselle  
 Qui sa seror a fors botee  
 De sa terre et deseritee  
 Par force et par male merci ? »  
 — Sire, — fet ele, — je sui ci. —  
 « La estes vos ? Venez donc ça !  
 Bien le savoie grant pieç'a  
 Que vos la deseritiiez.  
 Ses droiz ne sera mes niiez ;  
 Que coneu m'avez le voir.  
 Sa partie par estovoir  
 Vos covient tote clamer quite.»

« Ou est », fait-il, « la demoiselle  
 qui a chassé sa sœur  
 de sa terre et l'a déshéritée  
 par force et par mauvais gré ? »  
 — Seigneur, — fait-elle, — je suis ici. —  
 « Vous êtes là ? Venez donc ici !  
 Je le savais depuis longtemps  
 que vous la déshéritiez.  
 Son droit ne sera plus contesté,  
 puisque vous m'avez confessé la vérité.  
 Il faut que de nécessité  
 vous lui abandonniez sa part.»

Prise au piège et en maugréant, elle accepte ce jugement et l'hommage que lui fera sa sœur en tant que « sa femme-lige », pour la terre qu'elle lui laisse. Comme on désarme les deux adversaires, voici que surgit le fidèle lion cherchant son maître et, quand il l'a trouvé, l'accablant de caresses. Alors s'explique aux yeux de tous et de Gauvain en particulier, dont la nièce fut par lui sauvée des entreprises du géant, le mystère du Chevalier au Lion...

Ce dernier, guéri de ses blessures, ne s'attarde pas à recevoir les marques de reconnaissance de son compagnon, il songe toujours à sa dame, auprès de qui il souhaite rentrer en grâce (2) :

Mes sire Yvains qui sanz retor  
 Avoit son cuer mis an amor  
 Vit bien que durer ne porroit,  
 Mes par amor an fin morroit  
 Se sa dame n'avoit merci  
 De lui ; qu'il se moroit por li ;  
 Et pansa qu'il se partiroit  
 Toz seus de cort et si iroit  
 A la fontaine guerroiier  
 Et s'i feroit tant foudroiier  
 Et tant vanter et tant ploivoir  
 Que par force et par estovoir  
 Li covandroit a feire pes,

Monseigneur Yvain, qui sans retour  
 avait donné son cœur à l'amour  
 voyait qu'il ne pourrait durer,  
 mais par amour enfin mourrait,  
 si sa dame n'avait pitié  
 de lui ; car il se mourait par elle.  
 Et il songea qu'il partirait  
 tout seul de la Cour et irait  
 s'attaquer à la Fontaine  
 et y ferait tant foudroyer  
 tant venter et tant pleuvoir  
 que par force et de nécessité,  
 il la contraindrait à la paix,

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 255, v. 6384-6395.

(2) *Ibid.*, p. 260, v. 6511-6526.

Ou il ne fineroit ja mes  
De la fontaine tormanter  
Et de plovoir et de vanter.

ou il ne cesserait jamais  
de tourmenter la fontaine  
pour faire pleuvoir et venter.

Il en fait comme il le dit et tel est l'ouragan qu'il semble que la forêt de Brocéliande soit prête à s'engloutir dans l'abîme (1) :

La dame de son chastel dote  
Que il ne fonde toz ansamble ;  
Li mur crollent et la torz tranble  
Si que por po qu'ele ne verse

La dame craint que son château  
ne les engloutisse tous.  
Les murs vacillent, le donjon tremble,  
il s'en faut de peu qu'il ne croule.

Une fois de plus, la dame, apeurée, prend conseil de sa fidèle suivante Lunete. Recourir à un de ses chevaliers pour braver l'offense de l'insolent et défendre la Fontaine merveilleuse, il n'y faut point songer, mais peut-être pourrait-on penser au héros qui elle-même la sauva (2) :

« Dame, qui cuideroit trover  
Celui qui le jaiant ocist  
Et les trois chevaliers conquist,  
Il le feroit buen aler querre ;  
Mes tant com il avra la guerre  
Et l'ire et le mal cuer sa dame,  
N'a il el mont home ne fame  
Cui il servist, mien esciant  
Jusque il li jurt et fiant,  
Qu'il fera tote sa puissance  
De racorder la mesestance  
Que sa dame a si grant a lui  
Qu'il an muert de duel et d'enui. »  
Et la dame dit : — « Je sui preste  
Ainz que vos antroiz an la queste  
Que je vos plevisse ma foi  
Et jurerai, s'il vient a moi,  
Que je sanz guile et sanz feintise  
Li ferai tot a sa devise  
Sa pes se je feire la puis. » —

« Madame, qui pourrait trouver  
celui qui tua le géant  
et vainquit les trois chevaliers,  
il ferait bon de l'aller chercher  
mais tant qu'il aura la haine,  
la colère, le mauvais gré de sa dame  
il n'est au monde homme ni femme  
qu'il servit à ma connaissance,  
s'ils ne lui juraient et promettaient  
de faire tout leur pouvoir  
pour apaiser l'inimitié  
que sa dame a pour lui si grande  
qu'il en meurt de douleur et d'ennui. »  
Et la dame dit : — « Je suis prête  
avant que vous alliez à sa recherche  
à vous engager ma parole  
et à jurer, s'il vient vers moi,  
que moi sans ruse et sans feinte  
je ferai selon son gré  
sa paix si je la puis faire. » —

L'astucieuse Lunete la prend au mot et lui fait jurer sur les reliques (la prenant ainsi au jeu de vérité) qu'elle s'efforcera de réconcilier le Chevalier au Lion avec sa dame jusqu'à ce qu'il soit en faveur auprès d'elle comme par le passé. Lunete n'a pas loin à aller pour le rencontrer, car elle le trouve à la Fontaine où elle lui conte par le menu sa nouvelle ruse, dont Yvain se réjouit beaucoup. Le lion toujours suivant, ils vont au château tous les trois où il ne se fait point connaître, mais où, tout armé, ventaille baissée, il se jette aux pieds de Laudine (3) :

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, p. 261, v. 6540-6543.

(2) *Ibid.*, pp. 263-264, v. 6602-6621.

(3) *Ibid.*, pp. 268-269, v. 6732-6758.

Et Lunete qui fu delez  
 Li dit : « Dame relevez l'an  
 Et metez force et painne et san  
 A la pes querre et au pardon  
 Que nus ne lipuet se vos non  
 An tot le monde porchaoyer ! »  
 Lors le fet la dame drecier  
 Et dit ! — « Mes pooirs est toz suens !  
 Ses volantez feire et ses buens  
 Voudroie mout que je poïsse. —  
 « Certes, dame, ja nel deïsse, »  
 Fet Lunete, « si se ne fust voirs.  
 Toz an est vostre li pooirs  
 Assez plus que dit ne vos ai ;  
 Mes des or mes vos an dirai  
 La verité, si la savroiz  
 Ainz n'eüstes ne ja n'avroiz  
 Si buen ami come cestui...  
 Dame, or li pardonez vostre ire !  
 Car il n'a dame autre que vos.  
 C'est mes sire Yvains, vostre espos. »

Et Lunete qui était à côté  
 lui dit : « Madame, relevez-le  
 et mettez votre peine et votre sens  
 à lui procurer paix et pardon  
 que nul ne peut, sinon vous,  
 seule au monde lui procurer ! »  
 Alors la dame le fait lever  
 et dit : — « Mon pouvoir est tout à lui !  
 Faire sa volonté et son plaisir,  
 je le voudrais beaucoup si je le pouvais. —  
 « Certes, Madame, je ne le dirais  
 fait Lunete, si ce n'était vrai :  
 le pouvoir en est tout en vous  
 beaucoup plus que ne vous l'ai dit.  
 Mais désormais je vous dirai  
 la vérité et vous la saurez :  
 jamais vous n'eûtes ni n'aurez  
 aussi bon ami que celui-ci...  
 Madame, pardonnez-lui votre colère !  
 il n'a d'autre dame que vous.  
 C'est Messire Yvain votre époux... »

Ce nom ainsi lancé par la suivante frappe Laudine comme la foudre (1) :

A ces mot la dame tresaut  
 Et dit : — « Se Damedeus me saut,  
 Bien m'avez au hoquerel prise !  
 Celui qui ne m'aïmme ne prise  
 Me feras amer maugré mien...  
 Miauz vosisse tote ma vie,  
 Vanz et orages andurer !  
 Et se ne fust de parjurer  
 Trop leide chose et trop vilainne,  
 Ja mes a moi, por nule painne  
 Pes ne acorde ne trovast.  
 Toz jorz mes el cors me covast  
 Si con li feus cove an la çandre,  
 Ce don je ne vuel or reprendre...  
 Puisqu'a lui m'estuet acorder. »

A ce mot la dame sursaute !  
 et dit : — « Que Dieu me sauve  
 vous m'avez prise au piège !  
 Celui qui ne m'aime ni ne me prise  
 me fera aimer malgré moi ?...  
 J'aimerais mieux toute ma vie  
 vents et orages endurer.  
 et n'était que le parjure  
 est par trop vilaine chose,  
 jamais chez moi à aucun prix  
 il ne trouverait paix ou accord.  
 Toujours dans mon cœur couvrirait,  
 comme le feu sous la cendre,  
 ce que je ne veux plus répéter...  
 puisqu'il faut m'accorder avec lui. »

Messire Yvain, voyant que sa grâce est proche, implore encore la miséricorde de son altièrre dame et dit (2) :

« Comparé ai mon fol savoir  
 Et je le dui bien comparer.  
 Folie me fist demorer,  
 Si m'an rant coupable et forfet.  
 Et mout grant hardement ai fet  
 Quant devant vos osai venir ;  
 Mes s'or me volez retenir,  
 Ja mes ne vos mesferai rien. »  
 — Certes, — fet ele, — je vuel bien  
 Por ce que parjure seroie  
 Se tot mon pooir n'an faisoie  
 De pes feire antre vos et moi.

« J'ai expié ma folle déraison  
 et il m'a bien fallu la payer.  
 Folie m'a fait tarder  
 et je m'en avoue coupable.  
 C'est de ma part grande audace  
 d'avoir osé paraître devant vous,  
 mais si vous voulez me garder,  
 je ne me rendrai plus coupable envers  
 — Certes, fait elle, je le veux bien [vous. »  
 parce que je serais parjure  
 si je ne faisais mon possible  
 pour faire la paix entre nous. —

(1) *Yvain*, éd. Foerster, in-8°, pp. 269-270, v. 6759-6776.

(2) *Ibid.*, p. 270, v. 6782-6793.



Voilà donc la paix faite et Yvain heureux, au sortir de tant d'épreuves (1) :

Qu'il est amez et ohier tenuz  
De sa dame et ele de lui.  
Ne li sovient de nul enui,  
Que por la joie les oblie  
Qu'il a de sa tres douce amie.

Car il est aimé et chéri  
de sa dame et elle de lui.  
Il ne lui souvient de nul ennui,  
car il les oublie pour la joie  
qu'il a de sa très douce amie.

Lunete aussi voit dans cet accord la fin de ses propres malheurs, le couronnement de sa difficile entreprise et l'auteur, ayant terminé lui aussi la dure épreuve qu'est toujours pour l'écrivain consciencieux l'achèvement d'un livre, n'a plus qu'à signer le sien (2) :

Del *Chevalier au Lion* fine  
CRESTIENS son romanz ainsi ;  
Qu'onques plus conter n'an oi  
Ne ja plus n'an orroiz conter  
S'an n'i viaut mançonge ajoster.

Du *Chevalier au Lion* termine  
ici CRESTIEN son roman,  
car il n'en entendit pas conter plus  
et plus n'en entendrez conter,  
si l'on n'y veut ajouter mensonge.

(A suivre.)

(1) Yvain, éd. Foerster, in-8°, p. 271, v. 6804-6808.

(2) *Ibid.*, v. 6814-6818.

# Le théâtre en Amérique,

Par M<sup>lle</sup> LÉONIE VILLARD,

*Professeur à l'Université de Lyon.*

---

## IV

### Le réalisme pittoresque et la comédie de mœurs.

Un des principaux chefs de l'accusation portée aujourd'hui aux États-Unis contre la civilisation américaine est que celle-ci tend à substituer une désolante uniformité à la complexité des modes de vie et à la variété des types sociaux qui caractérisent la civilisation européenne. Comme autant de Davids déchargeant leurs frondes contre le géant de la production en série, les essayistes, les critiques et les humoristes américains signalent et dénoncent à l'envi l'envahissement graduel de tous les domaines par une « stantardisation » analogue à celle qui régit la production industrielle du pays. En même temps, disent-ils, que le décor de la vie est composé de façon à présenter partout aux États-Unis les mêmes aspects, la civilisation actuelle semble vouloir imprimer aux hommes, aussi bien qu'aux objets fabriqués par les machines, des traits communs sous lesquels disparaîtront les caractéristiques individuelles et la personnalité.

Par une réaction à demi involontaire contre cette tendance à l'uniformité, l'art dramatique d'aujourd'hui, alors même qu'il est pénétré de réalisme, recherche souvent la note imprévue de couleur et de pittoresque que peut donner au théâtre l'étude de mœurs locales, de coutumes particulières à une province, à une région donnée. Aussi les districts qui, jusqu'ici, n'ont pas été submergés par le flot montant de la civilisation moderne, les types humains et les mœurs fortement marqués au coin d'un individualisme et d'un particularisme de plus en plus rares, fournissent-ils aux auteurs modernes le lieu et le thème de nombreuses pièces.

Le régionalisme en matière littéraire n'est point cependant chose nouvelle aux États-Unis. Les romans de « Bas de Cuir »

qui forment la partie la plus vivace de l'œuvre de Fenimore Cooper, les *Contes de l'Ouest* de Bret Harte, les récits du Tennessee de Charles Egbert Craddock et l'œuvre de tous ceux qui, prosateurs ou poètes, furent avant tout des écrivains du terroir, forment, dans l'ensemble de la littérature américaine au XIX<sup>e</sup> siècle, un courant alimenté aux sources mêmes de la vie du pays. Ce courant qui vivifia la littérature d'imagination, sous les formes du roman et du conte, traverse désormais le théâtre et lui communique une saveur et un intérêt d'une qualité nouvelle. Valeurs humaines et valeurs pittoresques, intimement associées comme elles le sont dans certaines pièces modernes, atteignent, grâce à cette association, à une beauté qui s'apparente à celles de certaines œuvres de la renaissance celtique et, en particulier, aux études de mœurs paysannes du grand dramaturge irlandais : J. M. Synge. On ne saurait d'ailleurs songer à nier l'influence de Synge sur les scènes de la vie paysanne ou provinciale que nous offre le théâtre américain d'aujourd'hui. Mais en attribuant à cette influence la part qui lui revient, il ne faut pas oublier que, en dernière analyse, les auteurs modernes n'ont fait que transporter à la scène un genre assidûment cultivé aux États-Unis dès les débuts de la littérature américaine proprement dite.

Cependant, si intéressant que soit le régionalisme au théâtre, il est susceptible de devenir aisément factice et superficiel. On sait le peu de mérite artistique de la plupart des œuvres écrites en Irlande et en Angleterre à l'imitation des pièces réalistes de Synge et l'on sait aussi comment ses personnages, paysans du comté de Galway, chemineaux, mendiants ou petits marchands ambulants avec leurs silhouettes si nettement dessinées, leur langage d'un pittoresque si spontané et si véridique, suscitèrent une lignée dont la grossièreté et la fausse simplicité sont, en fait, aussi artificielles que l'étaient jadis la délicatesse et la sentimentalité des bergers de la pastorale galante.

Aussi ne peut-on faire état, dans un genre où l'on pourrait citer beaucoup d'œuvres, que des pièces qui ont apporté au théâtre américain l'authentique révélation de mœurs, de caractères et de régions que la scène ne connaissait pas encore. Parmi les auteurs auxquels on doit les meilleurs exemples de réalisme pittoresque et de régionalisme en matière dramatique, il faut nommer Lula Vollmer et Hatcher Hughes. Tous deux ont demandé aux districts montagneux de la Caroline du Nord un décor, une atmosphère et des personnages à la fois véridiques et différents de tout ce que peuvent offrir les autres régions des États-Unis.

La pièce de Miss Vollmer, *Sun-Up*. — Le lever du Soleil — sai-

sit, dans ce qu'elle a de plus caractéristique, la vie des montagnards de la Caroline. On est en 1917, c'est-à-dire au moment où les États-Unis entrent en guerre, mais, dans les fermes de la région, isolées en tout temps du reste du monde, quelques vagues échos des événements de l'heure ont à peine pénétré. La vieille mère Cagle, qui fume sa pipe accroupie au coin du feu, se demande si la guerre, dont quelques voisins lui ont parlé, n'est pas la suite de la guerre d'il y a cinquante ans. Elle se souvient que, à cette époque, les Yankees (c'est-à-dire les Nordistes) et les rebelles (que nous appelons les Sudistes), se battaient pour trancher la question de l'affranchissement des nègres.

Cette montagnarde sèche et dure ne comprend pas pourquoi le shérif vient chercher son fils ; pourquoi celui-ci, comme tous les jeunes hommes, doit quitter ses champs et aller servir un pays auquel, à son sens, il ne doit rien. Car, pour les gens de la région, le « gouvernement » est un objet de méfiance ou de haine. N'est-ce pas au nom du « gouvernement » que des agents du fisc viennent demander de l'argent aux montagnards et, chose plus monstrueuse encore, n'est-ce pas le « gouvernement » qui envoie des hommes persécuter les paisibles fermiers et leur interdire de fabriquer avec leurs grains ou leurs fruits, et de vendre à la ville autant d'alcool qu'il leur plaît ? Les batailles sont fréquentes et parfois mortelles entre fermiers et agents du fisc. La mère Cagle n'est-elle pas restée veuve à la suite d'une de ces rencontres, et son fils ne ferait-il pas mieux de s'occuper à venger son père que d'aller servir le « gouvernement » ?

Par une singulière coutume, et qui ressemble sur beaucoup de points à la fameuse « Vendetta » corse, les montagnards de la Caroline du Nord se transmettent une vengeance — *a feud* — comme la partie la plus sacrée de l'héritage familial. Du conflit entre le devoir immédiat imposé par la « vendetta » et l'obligation représentée par le shérif la pièce de Miss Vollmer tire une valeur originale, cependant qu'elle doit son charme à la représentation infiniment pittoresque de coutumes et de modes de vie qui sont d'un autre âge et contrastent étrangement avec l'esprit et les mœurs d'aujourd'hui. On peut seulement regretter que *Sun Up*, dont les premiers actes sont si fermes et si vivants, soit un peu affaibli au dernier acte par une conclusion pathétique qui est une concession évidente à la sentimentalité du grand public.

Aucune concession, au contraire, n'arrête le développement de cette tragédie paysanne qui obtint le prix Pulitzer en 1925 et que Hatcher Hughes a intitulée « Vers le ciel, d'un train d'Enfer » — *Hell-bent for Heaven*. — L'étude des mœurs de la même région



et de l'effet d'une « vendetta » sur un être bon et pacifique donnent à la pièce sa couleur et son pittoresque, mais *Hell-bent for Heaven* possède d'autres mérites. C'est aussi une étude très prenante d'un aspect très américain du fanatisme religieux, et de l'hypocrisie qui accompagne les formes inférieures de ce fanatisme. Toutes les rancœurs amassées dans une âme mesquine par la pauvreté et par le sentiment de l'infériorité physique s'exaspèrent chez Rufus, engagé comme manœuvre agricole dans une ferme, lorsqu'il voit une rivalité amoureuse s'élever entre lui et le fils du fermier. Avec une diabolique habileté, il va réveiller une « vendetta » oubliée, cependant que, fier de sa conversion récente et sa piété de fraîche date, il prétend offrir sa ferveur religieuse et ses sentiments chrétiens en exemple à tous. Sans jamais renoncer à son désir de sauver son âme, il veut s'assurer, avec des biens terrestres, une éclatante vengeance sur ceux dont la fortune ou la robuste santé lui sont une perpétuelle offense. Il souhaite et prépare un meurtre, mais ses victimes lui échappent. C'est lui qui meurt, blasphémant le Dieu dont il a toujours, et jusque dans ses moments de plus haute ferveur, pris le nom en vain et méconnu les enseignements.

Cesont encore les mœurs et les types de la même région qui inspirèrent à Hatcher Hughes une autre pièce dont les résonances, au lieu d'être tragiques comme celles de *Hell-Bent for Heaven* sont franchement humoristiques. Mais, tandis que *Hell-Bent for Heaven* et *Sun-Up* de Miss Vollmer ne mettaient en scène que des montagnards du même district, ce tableau amusant de mœurs rurales : « Déshonorée » — *Ruin't* — emprunte ses effets les plus comiques à un contraste frappant. A la naïveté, à la simplicité et à l'intransigeante austérité de la morale et des coutumes locales, l'auteur oppose l'indulgence désabusée et les accommodements faciles auxquels se plaît la morale à l'usage des citadins. Parce qu'on a vu une jeune fille du pays traverser un jour la forêt en compagnie d'un jeune homme en villégiature dans la région, on raconte, dans les fermes du voisinage, une belle histoire de séduction. Au gré du conteur, et suivant ses sympathies à l'égard de la victime, l'aventure se terminera soit par un mariage forcé soit par un lâche abandon. Un vieux paysan rusé, qui pare ses convoitises du nom de charité chrétienne, se déclare prêt à épouser la « fille perdue », à la main de laquelle, n'était le scandale, il n'aurait jamais osé prétendre. La jeune fille ne se prête pas volontiers à cet arrangement et, d'ailleurs, les censeurs rustiques s'aperçoivent bientôt qu'ils se sont trop pressés de blâmer et de s'indigner. Les jeunes gens n'ont échangé qu'un baiser, menu suffrage

qui ne peut suffire à déshonorer une fille vertueuse et charmante, même lorsqu'elle appartient à une famille puritaine des montagnes de la Caroline.

Que leur ton soit tragique ou comique, leur sujet ample ou réduit à une simple anecdote, ces pièces retiennent d'abord l'attention par leur saveur pittoresque, par ce qu'il y a d'original et d'inaccoutumé dans leur atmosphère. Aux yeux des spectateurs américains, de tels mérites suffisent à assurer leur succès, mais nous pouvons trouver en elles d'autres qualités, et d'un autre ordre. En effet, ces pièces qui ne prétendent à révéler autre chose qu'un aspect peu connu de la vie américaine apportent une contribution implicite à la lutte engagée par les meilleurs écrivains d'aujourd'hui contre la « standardisation » des mœurs et des types humains. Elles mettent en lumière, puisque leur pittoresque n'a rien de factice, la valeur et la beauté des mœurs et des caractères qui répondent à certaines conditions d'existence et expriment une conception particulière de la vie individuelle et sociale. Dans un pays que menace l'uniformité banale et monotone que toute civilisation industrielle tend à établir, ces pièces où se reflètent l'aspect et l'âme d'une région, sont une muette invite à ne pas détruire ou, du moins, à ne pas laisser disparaître les coutumes locales, les mœurs et les traditions qui favorisent le développement de la précieuse et aujourd'hui la plus rare des qualités humaines : la personnalité.

Ainsi ces pièces, dont le réalisme pittoresque semble, au premier coup d'œil, être le principal attrait, nous laissent-elles découvrir en elles des résonances inattendues. De même, les innombrables études de mœurs modernes, empruntées soit aux milieux élégants des grandes villes, soit à d'humbles milieux provinciaux, présentent-elles parfois un autre intérêt que celui de l'actualité pittoresque. Les meilleures d'entre les scènes de mœurs contemporaines, que chaque saison voit représenter en nombre toujours plus grand sur les théâtres des Etats-Unis, nous apportent des indications précieuses au sujet de transformations sociales accomplies au cours d'une ou deux générations. Sans vouloir remonter jusqu'à l'époque où Mrs Mowatt, en écrivant *Fashion*, inaugura en Amérique, non pas la comédie de mœurs, mais la comédie de la vie mondaine, on peut dire que toutes les pièces de ce genre, écrites sous le signe de l'actualité, présentèrent jusque vers 1914 ce trait significatif de faire figurer, à côté de personnages américains, des personnages étrangers. Parfois la verve comique ou satirique de l'auteur s'exerçait librement dans la peinture de ces personnages, parfois, aussi, — et l'œuvre de Clyde Fitch en est le témoi-

gnage — la présence d'étrangers dans un milieu américain y apportait un écho, un reflet de cette élégance, de ce raffinement qui demeuraient encore l'apanage exclusif des pays européens où subsistait une tradition aristocratique.

La comédie de la vie mondaine, au contraire, n'admet plus aujourd'hui d'éléments étrangers. Au point de vue dramatique comme au point de vue politique, l'Amérique veut être aux Américains. Dans les scènes de mœurs nationales qui forment au moins chaque année les deux tiers des pièces nouvelles, — qu'elles peignent la vie élégante ou une vie modeste — les éléments américains apparaissent sans mélange d'éléments étrangers. Et ce signe des temps nouveaux n'est pas le seul. Avant 1914, la comédie de mœurs contemporaines choisissait de préférence ses thèmes et son lieu aux deux points extrêmes de la vie sociale. Elle donnait au spectateur, soit une image du luxe de la classe la plus opulente, soit une vision plus ou moins fidèle de la vie du peuple ou des masses ouvrières. Désormais, et par un changement dicté par l'évolution sociale qui s'opère à l'heure actuelle, les pièces les plus récentes qu'inspirent les mœurs contemporaines, nous font voir la vie de cette classe moyenne, aisée, également loin de la richesse et de la pauvreté, dont se compose aujourd'hui la plus grande partie de la population urbaine. Ce changement est dû aux conditions sociales nouvelles qui ont amené l'avènement d'un public nouveau, désireux de retrouver au théâtre des personnages à son image et des événements à sa mesure.

Aussi les tableaux de mœurs contemporaines que l'on voit aujourd'hui sur la scène, offrent-ils le plus souvent ce caractère d'intimité, cet intérêt accordé aux incidents de la vie familiale et aux vicissitudes domestiques qui fournissent aussi la matière de tant de romans. Le goût anglo-saxon pour la reproduction du quotidien et de l'accoutumé, la préférence donnée à la peinture de choses et de gens familiers et non pas exceptionnels ou singuliers, ont fait et font encore aux États-Unis le succès d'innombrables pièces honnêtes, simples, souvent écrites avec verve, dans lesquelles le spectateur moyen peut, à la fois, retrouver quelque chose de sa vie et de l'atmosphère matérielle ou morale de son pays et de son époque.

Ces pièces, sans être une copie minutieuse et banale de la réalité, pourraient cependant toutes avoir été empruntées, dans tous leurs traits et jusque dans leurs détails, à la vie contemporaine. La part d'invention de l'auteur réside seulement dans l'agencement plus ou moins ingénieux de l'action, dans le choix de tel ou tel aspect des mœurs du jour et dans la présentation du sujet.

La liberté de l'imagination créatrice y est à chaque instant réfrénée, contenue par le désir de montrer au public des scènes et des figures qui lui sembleront toujours vraies, puisqu'elles seront toujours vraisemblables. Dans leur ensemble, ces pièces composent assez bien une image collective de mœurs et des types américains depuis 1914. La crise de réadaptation à la vie normale pour les femmes qui, pendant la guerre, avaient organisé des comités et dirigé des œuvres, inspira, par exemple, *The famous Mrs Fair*, « La célèbre M<sup>me</sup> Fair », que James Forbes écrivit en 1919. Le conflit — arrivé depuis quelques années à son plus haut point — entre l'égoïsme exigeant des enfants d'aujourd'hui et la répugnance des parents à entrer prématurément dans la vieillesse, forme le thème de cette aimable comédie de A. E. Thomas, intitulée *Only 38*, ce qui pourrait se traduire : « Maman n'a pas 40 ans. » La rébellion des générations nouvelles devant toute contrainte, leur refus d'accorder, même à la famille, un droit de regard sur leur conduite, est tout le sujet de cette comédie : *Nice people*, que Rachel Crothers fit jouer à New-York en 1921 et dont le succès à la scène se prolongea sur l'écran. C'est encore du contraste entre l'esprit d'une génération et de la suivante que s'inspire *So that's that*, de John Weaver (1926), alors que la discrète et poignante comédie d'Edna Ferber : *The Eldest*, « La sœur aînée » (1925), reprend, sous le signe de la modernité et dans la vie domestique et familiale, l'éternelle opposition du tempérament qui sépare, aux pages de l'Évangile, les deux sœurs, Marthe et Marie.

Les mœurs des petites gens d'aujourd'hui et les pauvres drames sans éclat et sans noblesse apparente qui, chez les humbles, peuvent naître de la vie de tous les jours, apparaissent sur le théâtre contemporain dans des pièces comme : *Minick*, de G. S. Kaufman (1925), et *The Old Soak*, de Don Marquis (1926). Le réalisme domestique de ces comédies — que leur sujet soit emprunté à la vie mondaine ou à celle des classes moyennes — est un élément important de leur succès auprès d'un public qu'intéresse par-dessus tout l'image de sa propre existence et de gens en lesquels il se reconnaît sans effort. Ce réalisme donne, de plus, à ces pièces une double valeur documentaire, et ce qu'il écarte ou refuse d'étudier est au moins aussi significatif que ce qu'il révèle.

Dans toutes ces pièces composées sous le signe du réel et de l'actuel, tels qu'ils se manifestent aux États-Unis dans la vie ordinaire, les problèmes individuels y figurent généralement en fonction de leur importance ou de leur signification sociale. Si superficiellement traités et si sommairement résolus qu'ils soient, les



questions, les problèmes ou les situations présentés sur la scène sont ceux qui intéressent tout le public, et leur exposition, sous les espèces du particulier et de l'individuel, est, en fait, toujours susceptible d'une application plus large. A travers l'anecdote, on voit en transparence un thème social d'une plus ample portée. Les sujets réels de la plupart des comédies de mœurs modernes, par delà leurs données extérieures, sont l'organisation ou la désorganisation de la famille, les difficultés que soulève dans le mariage l'émancipation féminine, les conflits qui naissent des exigences de la profession opposées aux devoirs du foyer, et l'affirmation des jeunes à leur droit à l'indépendance. Ainsi ces comédies, qui ne sont cependant jamais des pièces à thèse, possèdent toutes, et sans prétendre à exposer des idées, un contenu social caractéristique des préoccupations de la société américaine d'aujourd'hui.

Ces mêmes comédies de mœurs portent rarement à la scène ou traitent incidemment le thème préféré des auteurs dramatiques d'Europe : je veux dire celui de l'amour ou de la passion. Il ne suffit pas d'attribuer à la seule survivance de l'esprit puritain, à la force toujours agissante de ses strictes disciplines, l'exclusion dont est frappé l'amour, dans le théâtre américain, lorsqu'il enfreint les lois religieuses ou les conventions sociales. Il semble que, en dehors de toute conviction religieuse, l'amour, c'est-à-dire une passion anarchique et antisociale, ne soit pas susceptible, aux États-Unis, d'intéresser à lui seul le public comme il le fait chez nous, et de suffire à justifier une pièce. La passion, longtemps bannie de la littérature comme de la vie américaine par les contraintes puritaines s'est dérivée, sous l'effet de nécessités extérieures, en activité. L'aventure, la conquête de la fortune et de la puissance de l'argent remplacent le plus souvent au théâtre, et comme d'ailleurs dans la vie américaine, l'aventure sentimentale ou la passion. A l'heure actuelle, il n'y a dans le théâtre moderne des États-Unis qu'une seule pièce où un auteur ait voulu ou osé exprimé sur la scène ce que nous appelons la passion : O'Neill, dans *Desire under the Elms*, nous montre deux êtres livrés sans réserve à sa force destructrice. Mais ceci est une exception et l'amour, s'il n'est pas édulcoré par la sentimentalité ou dépouillé de la primauté que notre théâtre s'obstine à lui accorder, ne figure pas dans les comédies de mœurs où le dessein de reproduire fidèlement le réel contrôle à chaque instant, chez l'auteur, le jeu de l'invention et de l'imagination.

Si considérable est le nombre des pièces où l'activité et l'aventure sont étudiées avec le même souci de réalisme que certains

auteurs apportent à peindre les mœurs mondaines, qu'on ne peut citer que quelques titres. Ceux-ci suffisent d'ailleurs, car le genre, s'il est susceptible de variations à l'infini, est en soi assez limité. La célèbre comédie de G. Cohan, *Seven Keys to Baldpate* (Sept Clés pour ouvrir la porte de Baldpate), nous fait voir comment l'humour américain transforme et vivifie, grâce à son ironie et à son détachement, un genre dramatique qui ressemble à la fois à notre vaudeville par la succession burlesque de ses péripéties et à une transposition dramatique et modernisée du roman de cape et d'épée. Avec une verve inépuisable, les incidents s'enchaînent, comiques d'abord, puis tragiques. N'étaient leur costume et leur langage, certains des personnages apporteraient avec eux le mirage romanesque dont s'entourent pour nous les aventures des pirates. En fait, la pièce de G. Cohan, sous ses dehors comiques, est un tableau de la piraterie, telle qu'elle s'exerce dans la vie moderne, de ce qu'osent et de ce que risquent aujourd'hui ceux qui, par la ruse et par la force, veulent conquérir cette toison d'or que protègent désormais — effet du changement des temps — les murailles des banques et les portes des coffres-forts. Ce n'est pas seulement le goût de l'aventure ou le désir de la richesse qui donne au réalisme de cette pièce une qualité toute américaine, c'est encore sa façon de peindre, sans amertume ni intention vraiment satirique, la corruption des mœurs politiques et de nous montrer comment l'initiative individuelle supplée, lorsque les circonstances s'y prêtent, à l'insuffisance ou à la mauvaise application de la loi.

Ces traits si modernes qui sont l'amour des affaires — c'est-à-dire de la forme d'activité la plus commune aux États-Unis — et le goût du risque ou de l'aventure s'exerçant dans le plan des entreprises industrielles ou commerciales, reçoivent à notre époque une interprétation à la fois amusante et véridique dans de nombreuses comédies. Le thème essentiel de ces pièces reproduit ce que O'Neill appelle « le sport national des Américains » c'est-à-dire les mille et une manières de gagner de l'argent. On y trouve l'expression que nous autres, Européens, jugeons presque naïve, malgré son humour, d'une conception de la vie qui place le suprême devoir et le but de l'existence humaine dans toute activité qui enrichit. Elles ont pour héros, non seulement ceux qui aspirent à la possession d'une grande fortune mais ceux qui, nés riches, le deviennent chaque année davantage. *Broadway Jones*, de G.-M. Cohan (1921), est une sorte d'exposition dramatique, d'ailleurs spirituelle et gaie, de l'évangile moderne de l'homme d'affaires aux États-Unis. Jones est un jeune homme à qui

son père a laissé en mourant une belle fortune dont la meilleure partie provient d'une industrie prospère et bien organisée. Jones s'occupe à dépenser joyeusement à New-York ses amples revenus. Une aventurière profite d'une soirée où le champagne et le whisky ont troublé l'esprit du jeune homme pour obtenir de lui une déclaration publique de leurs fiançailles et, d'autre part, un agent d'affaires lui arrache une demi-promesse de vendre ses usines pour la préparation de la gomme à mâcher chewing-gum — qui a fait la fortune des Jones. Le jeune viveur, qui sera bientôt l'époux d'une aventurière, n'aura donc plus d'autre rôle dans la vie que de servir de proie à des intrigants et à des flatteurs qui le ruineront.

Mais le sang d'un « capitaine d'industrie » ne peut mentir. Quand il a repris sa lucidité, Jones comprend dans quels pièges grossiers il s'est laissé attirer. Il quitte New-York et va prendre lui-même la direction de ses usines. Il lutte contre le Syndicat qui voudrait le déposséder de son titre de « Roi de la chewing-gum ». Il se libère de ses engagements avec l'aventurière, et épouse une jeune et charmante fille. Et puisque, au lieu de dépenser de l'argent, il en gagnera désormais, il sera un citoyen utile et éminent. Il aura le bonheur qui, à ce que nous laisse entendre l'auteur, accompagne invariablement l'exercice d'une industrie qui donne d'énormes bénéfices.

Bréviaires modernes de l'activité, à l'usage de l'homme moyen aux États-Unis, de telles pièces ont un succès que ni leur nombre, ni leur fréquente médiocrité ne semble capables de diminuer. Leur transposition du romanesque et de l'aventure en résultats pratiques, leur respect de la richesse, leur culte de l'activité — même lorsqu'elle se borne à fabriquer en quantités industrielles un produit comme la gomme à mâcher — reflète la confiance assurée de l'homme moyen en la valeur de la civilisation et en l'efficacité du progrès. Parfois, lorsque les aventures commerciales d'où elles tirent leur sujet sont moins futiles et moins comiques que celles de *Broadway Jones* et de sa marque de « Chewing gum » elles revêtent une certaine ampleur, une certaine gravité. Mais, le plus souvent, ces comédies de la vie des affaires et les luttes pour la conquête des dollars auxquelles elles nous initient, sont traitées sur le ton de la plaisanterie et de l'humour. De même que la comédie de mœurs élégantes ou moyennes demande à la sentimentalité de remplacer l'amour, les pièces consacrées à la peinture de l'activité évitent de montrer au public les aspects graves ou tragiques, les vicissitudes les plus brutales de la vie des affaires. Leur réalisme incomplet limite ainsi leur

portée et en même temps leur valeur littéraire. Quoique le pittoresque ou l'actualité leur donne un charme passager et, pour le lecteur ou le spectateur étranger, un intérêt documentaire, il manque à la plupart de ces scènes de la vie moderne cette interprétation subtile et pénétrante du réel à laquelle l'imagination peut atteindre.

Alors qu'une pièce comme *Par delà l'horizon* arrive, au moyen de la vérité de l'atmosphère et du milieu, à une vérité plus précieuse et plus profonde, la plupart des tableaux de mœurs régionales ou des comédies de la vie moderne qu'on écrit aujourd'hui aux États-Unis, se contentent un peu trop facilement d'un réalisme qui reste en surface, sans nul souci de pénétrer plus avant. Ces pièces nous font voir la vie américaine avec une sincérité, une fidélité dans la transcription, qui sont choses nouvelles et précieuses. Mais ne nous montrent-elles pas plutôt la couleur, le papillotement de la vie que la vie elle-même ? Et ceci n'est que la constatation de l'inévitable. Comment, en effet, ces pièces pourraient-elles nous apporter quelque chose de mieux puisque, d'une part, elles acceptent les réticences puritaines et, de l'autre, présentent presque invariablement le caractère et les incidents avec un optimisme égal à celui du roman, — cher à la majorité des lecteurs anglo-saxons — qui se termine sur une vision de bonheur — *a happy ending* ?

Le réalisme du théâtre moderne, lorsqu'il n'est ni affermi par une sincérité entière et insoucieuse des conventions, ni illuminé par l'imagination, est donc à la fois une acquisition dont on ne saurait méconnaître le prix et un danger pour l'avenir de la scène américaine. Orienté comme il l'est du côté des mœurs mondaines ou domestiques, il offre aux auteurs dramatiques une plus grande variété de situations et des possibilités de renouvellement plus larges que celles des pièces européennes dont l'éternel triangle, l'adultère, est le sujet. Mais il ne semble pas à lui seul avoir jusqu'ici incité les meilleurs auteurs de la génération actuelle à ces fécondes recherches ou les avoir conduits à ces heureuses découvertes réalisées dans d'autres voies.

Cette large et vigoureuse interprétation de la réalité, qui manque à la plupart des pièces inspirées par les aspects de la vie moderne, est cependant le privilège de quelques rares écrivains. Après *Par delà l'horizon* O'Neill a donné au théâtre contemporain, dans la même veine réaliste, deux études des mœurs et des visages de notre temps. C'est d'abord *Différent* qui reproduit l'âpre climat moral de la Nouvelle-Angleterre, son refus d'accepter et de comprendre les servitudes de la condition humaine. Puis



c'est *Anna Christie* dont certaines scènes, enveloppées de la brume qui vient du large et isolées de toutes les souillures de la terre, semblent placer l'émotion et le caractère sur un plan supérieur. Le réalisme d'*Anna Christie*, parfois brutal et toujours sincère, est un des meilleurs exemples de cette rencontre de la poésie et de la vérité quotidienne qui donne aux premières pièces d'Eugène O'Neill une force et une beauté uniques.

Avec moins de puissance créatrice que O'Neill, Paul Green a cependant réussi à associer, dans deux pièces écrites au cours des années 1924 et 1926, une vision très juste du réel à une rare et pénétrante sensibilité. Ce qu'il demande à la réalité, ce n'est pas un modèle à copier servilement, mais des éléments dont il devine et interprète la signification et la valeur profondes. *Le sein d'Abraham* est une biographie dramatique en sept tableaux où se résument la vie et la mort d'un homme de couleur. Sujet difficile entre tous à traiter et à offrir à des spectateurs chez qui les préjugés de race — et l'on sait pourquoi — demeurent aujourd'hui aussi vivaces qu'autrefois. L'auteur, il est vrai, n'a pas augmenté la difficulté de son thème en y mêlant — comme l'a fait O'Neill dans *All God's Chillun's got wings* — la question délicate entre toutes des unions entre Aryens et Africains.

Son héros est le fils d'un blanc et d'une négresse, et cette origine lui vaut le mépris des deux races qui se rencontrent en lui. Son père l'aime d'une affection intermittente, traversée de remords et de honte. Ce fils illégitime et de sang mêlé ne saurait être aimé comme un fils de la même race. Tout au plus recevra-t-il, à la mort de son père, quelques champs et une cabane alors qu'un autre enfant, né dans le mariage et fils d'une blanche, héritera d'une grande fortune. Envié et même haï par les autres nègres du pays, le jeune homme essaie en vain de s'élever au-dessus des fatalités de sa naissance. Il veut instruire les noirs, partager avec eux le peu de savoir qu'il a eu tant de peine à arracher aux livres, mais la malveillance et bientôt la persécution ouverte l'obligent à renoncer à son rôle d'éducateur. Chaque nouvelle tentative faite pour atteindre à la dignité véritable d'un homme libre lui apporte un nouvel échec. Le malheureux, qui est revenu cultiver ses pauvres champs, meurt à la suite d'une tragique querelle, à la fois victime de l'antagonisme des deux races et de la même jalousie fraternelle qui jadis dressa Caïn contre Abel. *Le Dieu des champs* — *The field God* — a pour sujet la vie des « farmers » du même État. Mais c'est moins un tableau de mœurs qu'une étude du sentiment religieux, tel qu'il se développe chez

deux êtres simples et d'âme droite, lorsqu'ils ont rompu avec les croyances et l'intolérance de leur milieu.

Le réalisme, dans l'une et l'autre de ces pièces, ne se limite pas aux seules apparences, il ne dépend pas seulement du détail extérieur, il cherche une vérité d'un autre ordre. Moins minutieux, moins photographique que celui des comédies de mœurs, ce réalisme infiniment plus évocateur est celui qui, autant qu'on peut le prévoir, est destiné à ouvrir au théâtre américain de nouvelles voies. Alors qu'il se borne à reproduire, fût-ce en leur imposant une ordonnance différente, des éléments, des personnages et des traits de mœurs tels que la vie quotidienne les lui a présentés, le théâtre réaliste, malgré le succès qu'il rencontre aujourd'hui en Amérique, est au fond un genre stérile, voué à la répétition et à une banalité foncière. Au théâtre, comme partout où l'homme s'élève à l'expression artistique, le réel ne saurait être longtemps oublié ou méconnu, mais il est un de ces buts auxquels il ne suffit pas de toucher. Pour l'atteindre vraiment, il faut être capable de le dépasser.

(A suivre.)

---

## Bibliographie

---

PIERRE MOREAU : Chateaubriand. — L'homme et la vie.  
Le Génie et les Livres.

L'époque romantique si longtemps détestée ou méconnue est maintenant fort prisée. C'est même, il faut avouer, un peu trop peut-être le « dernier cri » du goût et de la mode.

Mais ce n'est point pour sacrifier à ce nouveau goût, que M. Pierre Moreau est venu à s'occuper de l'ancêtre des romantiques, de Chateaubriand. Il n'y a dans son livre si habilement écrit et si richement documenté aucune complaisance de ce genre, ce qui ne manque pas d'ailleurs de le rendre plus attrayant et plus profitable.

Cette préoccupation est d'autant plus étrangère à M. Pierre Moreau qu'il considère Chateaubriand bien plutôt comme le dernier classique que comme le premier romantique. M. Pierre Moreau n'a pas été, il est vrai, jusqu'à affirmer sous cette forme un peu simple l'idée qui est pourtant à la base de son livre ; et ainsi exprimée il ne voudrait sans doute pas la reconnaître. Il aurait raison, ce sont les nuances qui rendent l'idée précise et forte, aussi faut-il essayer de les dégager et de les mettre en lumière. La critique qui, sous prétexte de simplicité et de clarté, ne retiendrait d'une idée que l'essentiel, laissant dans l'ombre les complexités de la pensée, éviterait peut-être la confusion, mais ce ne serait hélas qu'au prix d'une trahison.

Durant les longues journées sombres et mélancoliques de Combourg le jeune Chateaubriand a beaucoup lu.

Certes il a lu les philosophes du siècle qui finit, il admire Raynal. Il s'enivre sans doute des *Rêveries* de Rousseau, des *Études* de Bernadin, de *Werther*, mais ses véritables maîtres ce sont les classiques. Il connaît Homère, il lit Job, il lit et relit Lucrèce, et puis voici ceux qui le frappent et l'émeuvent : Virgile, Fénelon, Pascal, Bossuet, Racine, La Fontaine. Ces deux derniers

1. Un vol. in-16 colombier, Bibliothèque d'Histoire Littéraire et de Critique, Paris, Garnier.

surtout lui semblent être les poètes par excellence. Ne dit-il pas plus tard en effet à Marcellus : « Le nom de grand poète comporte à mon sens et entraîne une telle perfection que je suis tenté de ne l'accorder qu'à Racine et à La Fontaine. » Les goûts de l'enfant seront aussi ceux de l'homme. La vie lui aura appris à apprécier d'autres écrivains, mais ce sont ceux qui avaient enchanté les mauvais jours de Combourg et de Dol qu'il aimera.

C'est par cette éducation toute humaniste que M. Pierre Moreau explique l'attitude littéraire de Chateaubriand et parfois même la magie de son style. Les *Mélanges*, publiés en 1826, recueillaient d'anciens articles du *Mercur*e et « ces articles, selon l'expression de M. Moreau, étaient souvent contre la littérature nouvelle que M<sup>me</sup> de Staël préconisait, contre l'Angleterre, contre Shakespeare même, d'un accent agressif, d'un classicisme parfois un peu étroit ». En 1836, dans *l'Essai sur la Littérature Anglaise*, Chateaubriand désavoue, il est vrai, certains jugements trop sévères. « J'ai mesuré autrefois Shakespeare avec la lunette classique. » Mais au fond, malgré les événements, malgré l'incomparable essor du Cénacle de Nodier, il salue avec joie en Fontanes le « restaurateur de l'école de Boileau et de Racine ». Il dit encore : « Si jadis on resta trop en deçà du romantique, maintenant on a passé le but... » Le romantisme triomphant ne l'attire point, tout au contraire il se tourne alors vers les classiques, vers les « génies-mères » parce qu'ils ont peint les sentiments éternels de l'âme humaine.

Ces affirmations, ces déclarations n'étaient pas inutiles. Les romantiques étaient bien un peu « les fils » de Chateaubriand ; René avait certes précédé les Childe-Harold et les Manfred, mais de là à faire de Chateaubriand le promoteur du mouvement romantique et à couvrir ainsi toute la production de cette école de son autorité il n'y avait qu'un pas. On l'avait esquissé, Chateaubriand avait peur qu'on l'achève, il s'expliqua. Son œuvre, pour qui voulait bien y regarder, devait pourtant suffire à dissiper l'équivoque. Les romantiques avaient pu s'en inspirer, ils en avaient pris le « sentiment » ; mais comme ils en avaient, si l'on ose dire, « respecté » l'esprit ! D'ailleurs, ce qui suffirait à prouver sa connaissance et sa fréquentation des classiques, son goût pour leurs écrits et son souci de les égaler c'est son style. L'étude qu'en a faite M. Pierre Moreau est excellente. Il note les « tours originaux », les formes imprévues que son siècle reproche à Chateaubriand et qui ne sont que les tours ou les formes de Pascal, de Fénelon ou de Bossuet. Ce que Chateaubriand aimait chez les classiques, c'était leur hardiesse à la fois brutale et simple. Il ne se lassait



pas de les étudier. M. Pierre Moreau rappelle le propos qu'il tenait un jour à Marcellus : « Nous, Français, venus après eux, nous devons méditer constamment sur le style des écrivains du grand siècle pour tâcher d'en pénétrer les secrets. A cet effet je conseillerais même d'étudier leurs manuscrits originaux ; Racine, Boileau, Bossuet et Fénelon nous apprennent à corriger, à limer, à arrondir nos phrases ; et puisque nous ne pouvons égaler leur génie, leurs nombreuses ratures nous enseigneront quelque chose de l'art dont ils l'ont revêtu. » La remarque est caractéristique, elle est nouvelle et féconde. Personne n'ignore ce que la critique a pu gagner à l'étude des manuscrits originaux. Chateaubriand est donc là encore un précurseur. M. Pierre Moreau n'aurait-il pas pu le signaler ailleurs que dans une note ?

C'est cette attitude de M. Pierre Moreau envers Chateaubriand qui anime son livre, mais elle n'est pas — heureusement — tout son livre. A côté de cette étude du classicisme de Chateaubriand, on trouve une biographie, sinon très complète, du moins fort suffisante. Toutes les œuvres sont expliquées. M. Pierre Moreau s'est attaché à en montrer la complexité, il a essayé de faire apparaître tout ce qu'elles devaient à l'époque et aux contemporains. Mais il y a plus : tout ce que Chateaubriand y a mis de son « moi », tout ce qu'elles ont d'étrange et comme d'inexplicable a arrêté M. Pierre Moreau. Il a cherché le secret du « génie » qui les habite et les rend si troublantes et si prenantes.

M. Pierre Moreau n'a pas vu uniquement l'écrivain ; il s'est aussi attaché à retrouver la silhouette et l'âme de l'homme politique et du diplomate. Les pages qu'il y a consacrées ne sont pas les moins intéressantes de son étude.

Dans le chapitre final il a traité de l'influence de Chateaubriand. Ce n'est qu'une esquisse, mais il n'était pas inutile de la donner.

Le livre de M. Pierre Moreau est donc plein de richesses. A ceux qui ignorent tout à fait Chateaubriand il apprend l'essentiel — et au delà ; à ceux qui le connaissent un peu il permet de le connaître mieux ; à ceux qui le connaissent bien il apporte encore des vues et des idées nouvelles. C'est une excellente préface au livre que M. Moreau annonce dans son Avant-Propos et qu'il nous tarde de lire : *Le Classicisme des Romantiques*.

JEAN BRUNEL.

---

*Le Gérant* : JEAN MARNAIS.

# REVUE BIMENSUELLE

DES

## COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : **M. FORTUNAT STROWSKI**,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

---

### L'Éloquence chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle.

Cours de **M. Aimé PUECH**,  
*Membre de l'Institut,*  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

#### III

#### L'éloquence profane au IV<sup>e</sup> siècle : **Himérios ; Thémistios Libanios.**

Cette sophistique, dont nous avons étudié l'histoire, a eu sa grande floraison pendant le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècles de notre ère ; c'est au III<sup>e</sup> siècle que Philostrate en a écrit l'histoire. Mais ce III<sup>e</sup> siècle a été une époque de décadence pour l'empire romain : dangers extérieurs, pression de plus en plus violente des Barbares aux frontières ; dangers intérieurs, révolutions de palais, épidémie, misère croissante des populations, tel en est le lamentable bilan. De temps en temps, quelques souverains énergiques ont fait reculer l'ennemi, rétabli l'ordre et une prospérité relative. A la fin du siècle, la volonté indomptable, le sens pratique de Dioclétien ont institué une organisation nouvelle, hardiment nouvelle, et mieux en rapport avec les besoins du moment ; mais, dans le domaine religieux, Dioclétien a échoué ; sa persécution contre les chrétiens, plus violente encore, plus systématique que celle de Dèce, n'a eu d'autre résultat que de prouver la force de résistance invincible de l'Église, dont les fidèles étaient encore fort loin de former la majorité dans l'empire, mais étaient devenus assez nombreux et constituaient un corps assez puissant

pour qu'une répression, qui ne visait à rien moins qu'à leur anéantissement, fût devenue impossible. Constantin mit fin aux persécutions; nous n'avons pas à rechercher ici dans quelle mesure sa politique fut inspirée par une adhésion plus ou moins profonde à la foi chrétienne, dans quelle mesure elle tint compte de considérations utilitaires. Observons seulement qu'elle était sage; qu'elle était devenue nécessaire et qu'elle permit à l'empire de reprendre de la vigueur. De même que l'organisation nouvelle du pouvoir, conçue par Dioclétien, a eu certains inconvénients, comme elle a eu ses avantages, de même l'édit de Milan n'a pas assuré définitivement la paix religieuse. Constantin et quelques-uns des empereurs qui l'ont suivi ont bien été guidés, en principe, par le désir de pratiquer la tolérance. Mais ils n'ont pu éviter de se laisser entraîner dans la mêlée des querelles religieuses, et souvent même ils ont pris plaisir à s'y engager. Les chrétiens sont devenus bientôt des privilégiés. Le paganisme est mort surtout de sa mort naturelle, parce qu'il ne répondait plus à l'état des esprits; mais on l'a aidé à mourir plus vite, surtout après que la courte, mais violente, réaction de Julien a fourni un prétexte contre lui. D'autre part, le christianisme victorieux, parvenu non seulement à la liberté, mais au pouvoir, a été bientôt déchiré par l'hérésie. L'arianisme a été très redoutable à l'orthodoxie, quand certains empereurs, comme Constance, ou Valens sont devenus ses adeptes. Ce sont là les aspects sombres du iv<sup>e</sup> siècle. Mais ce sont malgré tout les aspects brillants qui dominent. Le iv<sup>e</sup> siècle, après l'épuisement dont le monde gréco-romain avait paru frappé au iii<sup>e</sup>, est un siècle de renaissance; c'est un grand siècle, original à sa façon, et fécond pour l'avenir. C'est à le considérer du point de vue où nous devons l'envisager ici, un grand siècle littéraire, dont la grandeur vient surtout du développement extraordinaire qu'y prend subitement l'éloquence chrétienne, libre maintenant de se déployer sans contrainte. Mais la littérature profane elle-même se ranime; ses représentants, sous Constance ou sous Théodose, sont très supérieurs à ces sophistes du iii<sup>e</sup> et du ii<sup>e</sup> siècles dont j'exposais dans ma dernière leçon la puérile virtuosité. Le seul mérite du iii<sup>e</sup> siècle, dans le domaine intellectuel, a été de produire le dernier grand système philosophique issu de la pensée hellénique, le néo-platonisme de Plotin, à côté duquel on peut placer le système théologique très hardi du chrétien Origène. Le iii<sup>e</sup> siècle a donc une place importante dans l'histoire de la pensée. Il n'en tient qu'une médiocre dans l'histoire littéraire.

Revenons au iv<sup>e</sup> siècle. L'éloquence chrétienne, nous semble-

t-il, à nous modernes, y domine l'éloquence profane d'une telle supériorité que nous ne songeons même pas à les comparer. Il ne faut pas que nous imaginions qu'il en fût ainsi aux yeux des contemporains. Le prestige de l'hellénisme restait très grand. La plupart des orateurs chrétiens ont non seulement été formés dans les écoles païennes, mais ont pratiqué eux-mêmes pendant quelque temps le métier de rhéteur. Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse y ont renoncé, mais avaient commencé par l'exercer. Il y a eu des sophistes chrétiens, qui jusqu'à la fin de leur vie sont restés sophistes et se sont acquis dans leur profession une illustre renommée; par exemple, ce Prohæresios qui a été l'un des maîtres les plus applaudis à Athènes, entre 340 et 362, et qu'en cette dernière année, Julien, quand il prit sa fameuse mesure contre les rhéteurs chrétiens, exempta de l'interdiction, par une faveur que Prohæresios se refusa à accepter. Cependant, ce sont surtout des païens qui dirigèrent les écoles. Eunape, païen lui-même, a écrit leurs biographies, comme Philostrate l'avait fait pour les maîtres du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècles, dans un ouvrage qui est l'ailleurs aussi médiocre que celui de Philostrate. Heureusement, nous ne sommes pas obligés de nous en tenir à son jugement; nous pouvons apprécier par nous-même au moins les trois plus remarquables orateurs païens du IV<sup>e</sup> siècle : Himérios, Thémistios et Libanios. Malgré cette uniformité dont je parlais dans ma précédente leçon et que la culture sophistique répand sur tous ceux qui la représentent, il y a entre eux des différences individuelles assez notables.

Himérios est celui d'entre eux qui se rattache le plus directement à la sophistique du III<sup>e</sup> siècle; il s'est voué à peu près exclusivement à l'éloquence *épidictique*, à l'éloquence de parade, qui ne vise aucune destination pratique. Il y a eu beaucoup de dynasties dans les écoles de rhétorique, et Himérios était fils d'un rhéteur qui, sans avoir atteint la célébrité de son fils, jouit d'une notoriété honorable. Il est né au début du IV<sup>e</sup> siècle, vers 310, en Bithynie, à Pruse, qui avait été déjà la patrie d'un orateur célèbre, Dion Chrysostome, auquel du reste il ressemble assez peu. Le point culminant de sa carrière littéraire se place sous les règnes de Constance et de Julien. Il se forma à Athènes, où il devint un des rivaux de ce Prohæresios dont je viens de parler. On peut estimer, d'après certains indices, qu'il avait reçu une culture assez large et assez sérieuse, et notamment qu'il avait, outre la rhétorique, étudié quelque peu la philosophie, pour laquelle il ne professe pas la même indifférence que Libanios, qui, lui, nous le verrons, est le type parfait du rhéteur



exclusif. Il était attaché au paganisme, et épousa la fille d'un dignitaire d'Éleusis, du dadouque Nicagoras, qui descendait de Plutarque. Comme ses rivaux, il enseigna en divers endroits. Pendant que Libanios professait à Nicomédie, il s'y trouvait aussi, et lui fit concurrence, tout en gardant avec lui de bonnes relations. Le préfet d'Achaïe, Hermogène, qui gouverna cette province de 358 à 360, goûta beaucoup son talent, et le protégea pendant son séjour à Athènes, où, comme à Nicomédie, il eut de très grands succès, mêlés cependant parfois de revers. Son attachement à l'ancienne religion lui valut d'être très bien en cour, lors de l'avènement de Julien, qui, en 362, l'appela auprès de lui, à Antioche. En se rendant dans la grande ville syrienne, il ne manqua pas, tout le long du chemin, de se faire applaudir dans les principales villes qu'il traversait : à Thessalonique, où il prononça celui de ses discours qui est classé le cinquième ; à Philippes, où il prononça le VI<sup>e</sup> ; à Constantinople, où il prononça le VII<sup>e</sup>. A Constantinople, il s'était fait initié au culte de Mithra, dont Julien était un adepte fervent, et ce discours fut prononcé après son initiation. Telle autre de ses harangues nous le montre à Corinthe, telle autre en train de voyager en Égypte. Il rentra à Athènes après la mort de Prohœresios, dont l'enseignement avait éclipsé le sien et il a compté au nombre de ses élèves Basile et Grégoire de Nazianze, s'il faut en croire les historiens ecclésiastiques Socrate (IV, 21), et Sozomène (VI, 17), dont le second ne fait d'ailleurs probablement que répéter le premier. Il fut assez durement éprouvé dans sa vie de famille, par la mort d'un fils et d'une fille notamment ; il mourut assez âgé.

Himérios n'avait pas publié moins de 80 discours, et, à l'époque byzantine, Photios en connaissait encore 73. Il nous en reste intégralement 24, avec des extraits d'un assez grand nombre d'autres. Il y a là dedans un peu de tout. On y trouve des exercices sur ces sujets fictifs, empruntés à l'histoire, que les Latins appelaient *suasoriae* et les Grecs, *μέλειται*, par exemple : *Hypéride défend la politique de Démosthène* ; ou bien : *Thémistocle, après les victoires de la seconde guerre médique, demande la continuation des hostilités*. Sujets d'école s'il en fut. Les thèmes qui rentrent dans le domaine de l'éloquence judiciaire sont d'une égale banalité, par exemple : *Contre Épicure, pour l'accuser d'impiété* ; — ou *Contre un riche, accusé par un pauvre*. Il y a des oraisons funèbres, les unes fictives, les autres inspirées par des deuils réels, ainsi celle qui a été motivée par la mort de son fils. Quelques autres discours issus de la réalité sont des allocutions adressées à des magistrats. Un plus grand nombre ont eu pour origine son

enseignement à Athènes, et ont au moins l'intérêt — comme beaucoup de ceux de Libanios — de nous faire assister à la vie intérieure d'une grande école. C'est grâce à ces sortes de témoignages que l'on a pu écrire plus d'une étude intéressante sur ce qu'on peut appeler la vie universitaire au IV<sup>e</sup> siècle. C'est tantôt, à l'ouverture d'une nouvelle année, le discours de rentrée ; c'est aussi une harangue destinée à souhaiter la bienvenue à des élèves nouveaux ; ce sont des adieux avant un départ, une reprise de contact après le retour, ou après une absence causée par une maladie. Ce sont des conseils de diverses sortes ; c'est une fois la description de la salle où ont lieu les cours. Quelques-uns se donnent pour des improvisations, qui ont été recueillies au moyen de la sténographie. Tous ont la même manière, subtile, coquette, chatoyante. J'ai dit déjà que la sophistique, qui a eu toutes les ambitions, avait prétendu à sa manière remplacer la poésie moribonde. Himérios est un poète en prose. Il le fait entendre lui-même, au début du Discours IV (§3), où il nous dit : « Je ne suis pas un poète, mais je suis un ami du chœur des poètes. » Cette prétention se manifeste de deux façons : d'abord par la place accordée aux mythes ; ensuite, dans le style, par l'emploi continu des membres de phrase de longueur à peu près équivalente (πάρσις), et par celui des assonances (παρονομασίαι) ; — les vieux procédés de Gorgias, remis au goût du temps. Le mythe, peut-on dire, ne manque dans aucun discours, toujours introduit par la formule sacramentelle que je vous ai déjà signalée : *Je veux vous faire un récit* ; — et ce *récit* constitue à lui seul à peu près toute la harangue, entre un exorde et une péroraison. Il n'a pas demandé en général grand effort d'invention. C'est un jour, une simple transcription en prose d'un poème célèbre d'Alcée, l'hymne à Apollon ; c'est, une autre fois, la description d'une statue, ou celle d'un tableau, tout cela dans une prose imagée et cadencée en vue de faire concurrence au vers ; une prose trépidante aussi et presque épileptique, en petites phrases hachées, sans cesse coupées d'exclamations qui simulent l'inspiration, l'enthousiasme poétique.

Prenons quelques-uns de ces discours ; le XIV<sup>e</sup> d'abord, si vous voulez. Il est adressé à ce gouverneur d'Achaïe, qui se montra si bienveillant pour Himérios, Hermogène. Himérios s'inspire d'abord du mythe d'Icare. Son éloquence, dit-il, est comme un Icare qui aspire à prendre son vol ; elle n'osera courir le risque, que grâce au patronage d'Hermogène, qui lui donnera des ailes et saura lui éviter la chute. A Hermogène, Himérios associe les Muses, et il leur adresse une invocation qui a dû sou-

lever des tonnerres d'applaudissements. Malheureusement, tout le mérite — s'il y en a un — de cette ingéniosité forcenée disparaît à peu près dans une traduction. J'essaie cependant de vous donner une idée de cette manière. Voici la fin : « O filles de Zeus, venez, venez, Muses aux ailes d'or ; car je me sens entraîné à vous adresser une invocation poétique, soit que sur l'Hélicon, et dans la Piérie, en compagnie d'Apollon, vous dérouliez votre chœur, sonnante sur votre lyre un doux chant divin, soit qu'autour de Delphes et de Castalie, vous vous divertissiez, en compagnie des nymphes Castalides ; soit que, volant par les prairies attiques, vous tressiez des couronnes au Musagète ; venez, exaucez cette prière que je vous fais au nom des Grecs, et permettez que cet homme (Hermogène) dirige le plus longtemps possible la troupe de nos jeunes gens, en sorte que ma parole puisse lui verser un jour une seconde et une troisième libation. »

Un des discours qui présentent un intérêt un peu plus sérieux que ces jeux d'esprit est ce discours vu, qui fut prononcé à Constantinople, après qu'Himérios venait de se faire initié aux mystères de Mithra. On sent peut-être un enthousiasme assez sincère dans le début, qui unit l'action de grâce à Mithra au panégyrique du souverain qui vers le même temps composait son discours *sur le Roi Soleil*, de Julien : « Le Soleil Mithra a purifié notre âme, et nous sommes déjà réunis, grâce aux Dieux, avec un prince ami des Dieux. Offrons au prince, ainsi qu'à cette ville, le discours que voici, comme si nous allumions un flambeau sacré ! Une coutume attique prescrit aux mystes de porter à Éleusis des gerbes de blé, gages d'une vie civilisée. Nos mystes doivent apporter en offrande leur éloquence, si le même Apollon, comme j'imagine, est aussi le Soleil, et si l'éloquence est fille d'Apollon. » Les premières lignes semblent sincères, mais le rhéteur se hâte de réparaître dans les dernières. Au § IX, l'inspiration païenne se fait plus visible, quand, après avoir fait l'éloge de Constantinople, l'orateur entame celui de Julien. Faisant d'abord allusion à Constance, qui, après son père Constantin, avait achevé l'édification de Constantinople, il commence ainsi : « Il n'a pas seulement embelli la ville de grands et splendides monuments. Il a dispersé les ténèbres qui nous empêchaient de tendre les mains vers le Soleil ; il a purifié l'air par sa vertu, et nous a permis d'élever nos regards vers le ciel ; il nous a, en quelque sorte, fait sortir du Tartare, arrachés à une vie sans lumière, en relevant les temples des Dieux, en instituant des initiations divines jusqu'ici étrangères à cette ville » ; — suit un membre de phrase altéré, que je passe, — « il a tout guéri, non pas progressivement comme



ceux qui guérissent les malaadies par les soins d'un art humain, mais en versant pour ainsi dire d'un seul coup toutes les grâces de la santé. Ne fallait-il pas qu'apparenté par sa nature au Soleil, il brillât comme lui et fit resplendir un mode de vie supérieur ! » On sent ici la tristesse et l'indignation de ces derniers Hellènes, aux yeux desquels le christianisme apparaissait non pas comme la lumière qui éclaire ce monde, mais comme l'ombre qui venait recouvrir toute la civilisation lumineuse du passé. Avec quelques pages de Libanios et de Julien, ce sont les accents les plus sincères que, dans le conflit des deux doctrines, l'éloquence païenne ait fait entendre au iv<sup>e</sup> siècle.

Les discours d'école au contraire sont tout ce qu'il y a de plus vide, et les épisodes de la vie scolaire qu'ils nous font connaître restent d'un intérêt assez maigre. On y sent cependant aussi une sincérité réelle. Ces sophistes étaient d'assez petits esprits, mais d'honnêtes gens, parfaitement dévoués à leur métier, et que gâtait seulement leur vanité excessive. Cette vanité pouvait aller jusqu'à les entraîner à des actes peu scrupuleux dans leurs rapports avec leurs concurrents. Ils n'hésitaient pas à faire la chasse aux étudiants, à se les dérober les uns aux autres. Mais ils aimaient vraiment les jeunes gens, leur *chœur*, comme ils se plaisaient à les appeler. Il est vrai que c'était un peu pour eux une façon de s'aimer et de s'admirer en eux. Voici le début du discours X, qui est un discours de bienvenue adressé à des infidèles qui lui revenaient : « Quel plaisir m'offre de nouveau ce théâtre, ô jeunes gens qui formez mon chœur, ou plutôt celui des Muses ; et qui de nouveau venez sautiller aux accents de ma lyre. Quelle n'était pas la dureté, l'insensibilité de ceux qui ont pu supporter de passer un seul jour loin de mon affection ! Les impertinents, les infortunés, gens de peu d'amour ! Comme j'aurais aimé à leur dire, si je l'avais pu : « Connaissez-vous rien qui ait plus de charme que ma parole ? plus d'agrément que mon esprit ? » Quels oiseaux printaniers, quels oiselets chanteurs gazouillent plus joliment ? Quel chœur harmonieux et eurythmique, sonnante de la flûte ou du chalumeau, a pu avoir plus de prise sur vos âmes que la musique de mon théâtre ? » C'est assurément sincère, mais non moins ridicule. A quel point une pareille sophistication pouvait pousser le mauvais goût et l'inconscience, on le voit encore mieux par l'oraison funèbre qu'Himérios a prononcée sur la mort de son fils Rufin, qui lui fut enlevé très prématurément. Nous n'avons aucune raison de douter que la douleur du père ait été réelle, et même profonde. Il y a, du reste, dans le discours XXIII, quelques traits isolés qui l'expriment



bien. Mais comment un père affligé peut-il en venir à dire du sujet qu'il va traiter : « O le beau sujet ! » Comment, pour regretter que Rufin n'ait pas rempli les espérances que l'on fondait déjà sur lui, qu'il n'ait pas eu le temps de devenir au moins aussi éloquent que son père, ose-t-il s'exclamer (§ 4) : « Tu fus éloquent, dès que tu commenças à faire entendre des sons ; toute la terre était déjà suspendue à tes vagissements. » Non, l'absurde n'effrayait pas les sophistes, et nous avons peine à comprendre qu'il se soit trouvé un public pour s'enchanter de telles folies. Nous ne pouvons pas douter cependant qu'elles se soient fait applaudir.

Les *μέλεται* d'Himérios, ses discours délibératifs sur des sujets historiques, gardent un ton plus sérieux. Himérios veut y apparaître comme un nouveau Démosthène ; mais c'est un Démosthène en toc. Son seul mérite est qu'il y parle une langue assez pure ; il s'était nourri de modèles attiques, et son vocabulaire est puisé à de bonnes sources.

Thémistios est un tout autre homme ; c'est un artiste moins raffiné, mais c'est un esprit plus sérieux. Il n'est pas de la lignée de Polémon ou d'Aristide, mais de celle de Dion Chrysostome ; c'est un rhéteur philosophe, qui a consacré une grande partie de sa vie à l'enseignement de la philosophie et d'une philosophie dont le ton est sévère : l'aristotélisme. C'est pourquoi son exemple est très instructif ; il rend manifeste qu'au IV<sup>e</sup> siècle l'homme le plus grave ne pouvait se dispenser d'être un sophiste, s'il prétendait à quelque réputation et voulait étendre son influence au delà d'un petit groupe. Il est à peu près le contemporain d'Himérios, et on peut dater sa vie de 317 à 388 environ. Il était fils de rhéteur lui aussi, mais d'un rhéteur philosophe, dont il n'eut qu'à continuer la tradition, avec plus d'éclat. Son père Eugène menait ses élèves de l'étude d'Homère à celle de Platon et d'Aristote. Il était fort bien en cour, et son fils sut conserver la faveur des empereurs successifs auprès desquels il vécut, Constance, Julien, Valens et Valentinien, Théodose, cependant bien différents les uns des autres par leurs idées et leur caractère. Formé d'abord par son père et par un rhéteur de Chalcédoine (*Or.* XXVII), il continua son éducation à Constantinople (*Or.* XVII), où il ouvrit une école vers 345 (*Or.* XXXI) ; composa de 345 à 360 une paraphrase d'écrits aristotéliens dont a fait usage Jean Philopon, et que Photius connaissait encore intégralement ; il nous reste celle des *Analytiques postérieures*, de la *Physique*, et du traité *Sur l'âme*, en grec ; celle du traité *Sur le Ciel*, dans une traduction en hébreu. Son premier discours connu est de 348

Il a fait le panégyrique de la plupart des souverains qu'il a connus. Il a voyagé ; peut-être est-il allé à Rome en 357, délégué par le Sénat de Constantinople ; il a rempli diverses magistratures, et s'est élevé, sous Théodose, en 383-384, jusqu'à la préfecture de la ville. Théodose l'a chargé de faire l'éducation de son jeune fils Arcadius, qui, plus tard, n'a pas fait grand honneur à son maître.

En principe, Thémistios refusait de s'appeler sophiste, et se refusait aussi à improviser. Il se qualifiait de πολιτικός φιλόσοφος. Il avait (*Or.* XXV), nous venons de le voir, le droit de se qualifier de philosophe, et il est notable qu'il se soit rattaché au péripatétisme plutôt qu'au platonisme. C'était, pour le temps, un esprit sérieux et sobre, et le tour que le néoplatonisme prenait depuis Jamblique n'était guère de nature à le satisfaire. Politique, il l'a été d'abord en remplissant utilement un certain nombre de charges. Il a pu l'être aussi par ses conseils, par son influence. Ses panégyriques des empereurs, qui semblent d'abord n'être que flatterie, et parfois même assez ridicule — par exemple lorsque, louant Gratien à Rome, en 377, il célèbre surtout la beauté du prince, en l'interprétant, il est vrai, à la mode platonicienne — ses panégyriques reprennent de l'intérêt, quand on les étudie à la lumière de l'histoire ; il apparaît alors que la flatterie y dissimule parfois de bons avis, qu'elle sert à faire passer. Malgré cela, quand il déclare à Constance que c'est lui, l'empereur, qui d'eux deux est le véritable philosophe, nous dirions aujourd'hui qu'il va un peu fort. Soutenir que Constance incarnait l'idéal du souverain conformément à l'auteur de *la République* est assez paradoxal, pour qui connaît un peu Constance. Par contre, le V<sup>e</sup> discours, adressé à ce Jovien qui succéda à Julien et ne garda le pouvoir que peu de temps, est d'une inspiration élevée. Il a pour thème la tolérance, que le tour était venu maintenant pour les païens de réclamer, et qui pouvait paraître assez compromise, au lendemain de la réaction tentée par Julien. Voici de nobles paroles : « Il y a quelque chose qui échappe à la force, qui est au-dessus des menaces et des injonctions : c'est toute sorte de vertu, quelle qu'elle soit, et c'est principalement le sentiment religieux ». Thémistios se met ensuite à railler, — et ils furent nombreux, au IV<sup>e</sup> siècle, — ceux qui règlent uniquement leur croyance sur l'exemple du prince ; il continue : « Il y eut jadis un Théràmène ; tous sont aujourd'hui des *Colhurnes* (1)... Celui qui emploie la force en ces matières nous prive d'un pouvoir qui nous a été octroyé par Dieu. Les lois de Cambyse et celles de Chéops

(1) Surnom donné à Théràmène, à cause de sa versatilité.

ont à peine survécu à ceux qui les avaient établies ; la loi de Dieu, et la tienne » — c'est-à-dire la loi de tolérance que Jovien avait publiée, — « subsistent éternellement. Que l'âme de chacun soit libre de prendre la route qu'elle croit bonne, en matière de religion. Cette loi, ni la confiscation des biens, ni le pal, ni le bûcher n'en ont jamais eu raison ; on peut briser et tuer le corps, si l'on veut. L'âme échappe, emportant avec elle la pensée libre, fit-on violence au langage. » Comme il arrive quand la pensée est belle et sincère, le style ici s'élève et se dégage des vains artifices. Thémistios développe ensuite cette idée intéressante que supprimer la concurrence entre les sectes, c'est éteindre toute activité spontanée de l'esprit ; c'est réduire la religion à une routine. Quelques parties de ce beau discours font penser à la célèbre *Relation* que plus tard a composée Symnaque, en 384, lors de l'enlèvement de l'autel de la Victoire ; peut-être Symnaque connaissait-il le discours de Thémistios.

La position que Thémistios a voulu occuper, parmi les autres orateurs de son temps, avait quelque chose d'ambigu et de délicat. Il fut exposé à bien des critiques, et, voulant tenir le milieu entre les purs philosophes et les purs sophistes, il fut souvent pris entre deux feux. Les uns profitaient de ce qu'il se faisait appeler philosophe, pour l'accuser de n'être bon à rien, et les autres lui reprochaient de se montrer indigne de ce beau titre en faisant de la politique. Thémistios s'est défendu, dans des apologies où il entre peut-être une part de fiction, mais qui ont cependant sans doute aussi été provoquées dans une certaine mesure par une opposition réelle. On est obligé en tout cas de reconnaître qu'il avait du mérite à suivre avec conscience cette voie moyenne qui lui a permis d'être à la fois un intellectuel et un homme d'action.

Quant à la forme, si certaines pages de lui — j'en viens de citer des exemples — sont plus substantielles et d'un ton plus sérieux incontestablement que l'éloquence d'Himérios et de ses pareils, il faut confesser aussi qu'il a fait de larges concessions au goût de son époque. C'est tout un programme que le seul titre de l'un de ses discours, le discours XVIII, prononcé en 384. C'est un panégyrique de Théodose. Que va-t-il donc louer de préférence chez l'empereur ? C'est le plaisir qu'il prend à écouter des discours, sa *φιλολοία*. Puisque Théodose lui fait la politesse de paraître l'écouter ainsi, il croit bien juste de le comparer à Hadrien d'abord, — et ce n'est pas assez — à Marc-Aurèle. Tout le discours dont j'ai cité déjà le titre et le sujet : *Sur la beauté du prince*, tout ce discours où le jeune Gratien devient une sorte d'incarnation de l'Eros du *Phèdre*, est d'une puérité offensante,



qu'accuse le rapprochement inévitable avec ce grand modèle. Pour donner encore une idée de la manière de Thémistios quand il n'est plus que sophiste, je pourrais citer de ce discours le morceau qui suit. Il s'agit d'un aqueduc construit par Valens à Constantinople. Le même thème est traité déjà très brillamment, dans le genre d'Himérios, en un discours antérieur, le discours XI, prononcé à l'occasion des *decennalia* de Valens. Très nombreuses aussi sont les *ἐκφράσεις* ou les transpositions de morceaux poétiques qui font songer à Himérios également. Enfin, l'éloquence de Thémistios présente un intérêt particulier, pour l'étude du rythme oratoire, étude qui a été poussée assez loin dans ces dernières années. Ce rythme, on le sait, se manifeste surtout dans la fin des périodes, dans ce que l'on appelle, en termes techniques, les *clausules*. Le iv<sup>e</sup> siècle marque, en ce qui concerne le rythme, une époque de transition. Le rythme des clausules classiques provient de la quantité des syllabes, comme il devait être, puisque la langue grecque et la langue latine ont été des langues prosodiques. Deux sortes de pieds, le crétique et le trochée, arrangés selon diverses combinaisons, en ont été les éléments principaux. Mais, au iv<sup>e</sup> siècle, l'une et l'autre langue se transformaient. Le sentiment de la quantité se perdait ; les voyelles longues se confondaient avec les brèves, surtout celles qui ne se distinguent point — en grec — l'une de l'autre par une différence d'orthographe. Au contraire, l'accent d'intensité tendait à prévaloir dans la prononciation sur la quantité, et sur l'accent musical qui avait été celui du grec, à la bonne époque. Cette évolution s'est fait naturellement sentir sur la poésie et sur le rythme oratoire. On a commencé à écrire, au iv<sup>e</sup> siècle, certains poèmes où l'accent tend à se substituer à la quantité ; il y en a des exemples dans l'œuvre de Grégoire de Nazianze. Thémistios, parmi les crateurs profanes du iv<sup>e</sup> siècle, est le seul chez lequel W. Meyer, le spécialiste de cette sorte d'études, ait constaté, dans les clausules, l'influence naissante de l'accent.

Si célèbres qu'aient été Himérios et Thémistios, le plus grand nom de l'éloquence païenne au iv<sup>e</sup> siècle est incontestablement celui de Libanios. Il a été de tous les sophistes le plus fêté ; il a moins d'originalité qu'Himérios et que Thémistios, et c'est un esprit au fond médiocre. Il n'a connu que son art, que la rhétorique ; mais il y a été un grand maître. Il a toute l'habileté qu'on peut avoir ; il possède tous les secrets de la technique, et il a le mérite d'avoir un goût plus sobre que celui de la plupart de ses contemporains. Son œuvre est immense ; sa correspondance, dans le gros in-folio de Wolf où il faut encore l'aller chercher,



comprend plus de 1.600 lettres. Ses discours, depuis que Fœrster a entrepris d'en donner une édition nouvelle, qui est excellente, remplissent déjà plus de dix volumes de la collection Teubner. Il était né dans une riche famille d'Antioche. Tandis que les noms d'Himérios et de Thémistios sont purement dérivés du grec, le sien, qui évoque la chaîne du Liban, est un nom syrien, qui était fréquent chez les esclaves venus de Syrie ; mais, on le voit, porté aussi honorablement chez les indigènes. De bonne heure, il perdit son père, et il fut élevé par une mère affectueuse et vigilante. Faible de santé, toujours tourmenté par de violents maux de tête dont il attribuait l'origine à un coup de foudre dont il fut un jour frappé et auxquels il a fait une place considérable dans sa biographie, qu'il a eu le soin de rédiger lui-même ; il fut élève d'un rhéteur nommé Zénobios, et à Athènes où il séjourna quatre ans, il suivit, malgré lui, l'enseignement de Diophante ; à son arrivée dans la ville, il avait été chambré par les élèves de celui-ci et empêché d'aller s'inscrire chez le maître qu'il aurait préféré. Je vous ai fait entrevoir tout à l'heure ces singulières mœurs de l'ancienne université d'Athènes. En 340, il fit une tournée oratoire en Grèce, en Macédoine, en Thrace, à Constantinople, avec un de ses amis, Crispinos ; puis il retourna à Athènes d'où il revint à Constantinople, où il ouvrit une école. Il entra en rivalité avec un autre sophiste, Bémarchos, et les ennuis que lui causa cette concurrence le décidèrent à aller s'établir, en 346, à Nicomédie. Il y resta cinq ans, et il appelle cette période la *fleur* de sa vie. Julien — qui n'était pas encore empereur — aurait bien voulu alors l'entendre ; mais il était soumis à une étroite surveillance et les relations avec un païen lui furent interdites. Un ordre impérial le rappela à Constantinople entre 350 et 352. C'est probablement alors que l'a connu saint Basile, sous le nom duquel nous avons une correspondance avec lui qui est d'une authenticité douteuse, et d'une insignifiance certaine, — à moins qu'ils ne se soient rencontrés en 357, quand il alla par Antioche en Égypte. Il refusa une invitation qu'un personnage important, Stratégios, lui avait adressée de s'établir à Athènes, et en 354 il s'installa définitivement à Antioche. Il y eut pendant quelque temps un rival, Acace, mais l'éclipsa bientôt si complètement qu'Acace se réfugia en Palestine. Resté maître du champ de bataille, Libanios devint l'homme le plus influent et le plus considéré de sa ville natale, jusqu'au jour où son élève Chrysostome lui disputa la faveur du peuple antiochien.

Tout cela — sauf ce que je viens de dire de Chrysostome — nous est très exactement connu par le premier Discours, intitulé

*Sur ma vie*, et que nous pouvons considérer comme des mémoires. Libanios ne se maria pas ; mais il eut d'une concubine un fils qu'il aimait beaucoup, dont l'avenir le préoccupa fort et l'obligea à de nombreuses démarches, et qui mourut avant lui en 391. Sa vogue, qui attirait à Antioche des étudiants de tous pays, fut si exceptionnelle qu'il finit par être autorisé à faire ses cours dans la salle du Sénat, avec quatre auxiliaires qui lui épargnèrent de dégrossir les novices. Il recevait un traitement municipal, un traitement impérial, force cadeaux de ses élèves, et acquit une fortune considérable. Il faisait lire à ses élèves les prosateurs les plus classiques, et un seul poète : Homère ; il leur faisait faire des compositions, dans le goût de celles que la sophistique aimait. Plusieurs d'entre eux furent célèbres, saint Jean Chrysostome, dont on a contesté sans raison sérieuse qu'il fût de leur nombre, l'ami de Chrysostome, Théodore de Mopsuerte, saint Basile, Grégoire de Nazianze ; tous chrétiens, sans compter un plus grand nombre encore de païens, dont fut peut-être l'historien Ammien Marcellin.

Ses discours appartiennent à peu près à tous les genres, épideictique, judiciaire, délibératif. La plupart sont fictifs, mais un assez grand nombre cependant ont été provoqués par des événements contemporains : par exemple, le groupe des discours prononcés sous le règne de Julien ; ou ceux qui lui furent inspirés par la sédition d'Antioche en 387, par cette même sédition à laquelle nous devons les *Homélie*s sur les *Statues* de Chrysostome. Mais cela ne veut pas dire qu'ils aient toujours été prononcés dans les circonstances où ils sont censés l'être ; il n'y a pas de doute que quelques-uns de ces derniers n'aient été composés après coup, à tête reposée.

Libanios entretenait de bonnes relations avec certains chrétiens ; car il était homme de caractère accommodant. Mais il détestait le christianisme. Il avait salué l'avènement de Julien avec autant d'espoir et de joie qu'Himérios, et sa mort le jeta dans une sorte de désespoir ; il est resté persuadé qu'elle avait été l'œuvre d'un chrétien, et non d'un Perse. Pour lui d'abord, comme pour Julien, le paganisme et les lettres étaient étroitement liés ; épris comme il l'était des belles-lettres, il se sentait lié indissolublement à la religion ancienne. « Les discours et les rites des Dieux sont frères », c'est une formule qu'il répète souvent (1). Et sa religion reste toute littéraire. A le lire un peu vite, quand on le voit puiser à pleines mains aux vieilles fables mythologiques et s'enchanter

(1) Cf. MISSON, *Le Paganisme de Libanios*, Louvain, 1914.

de ces récits, on pourrait le prendre pour un dévot à l'ancienne mode. A entendre certaines de ses déclarations sur la philosophie — qu'il ne connaît d'ailleurs que très superficiellement — on pourrait croire plutôt qu'il était devenu l'adepte du mysticisme néoplatonicien. En réalité, c'est un esprit très superficiel, qui a parfois quelques vellétés de mysticisme, parfois quelques vellétés de rationalisme et qui se contente de s'en remettre à une tradition à laquelle il ne demande pas rigoureusement ses titres, et de laquelle il ne cherche pas davantage à dégager une signification profonde. Il lui suffit d'accomplir les cérémonies antiques, en y ajoutant quelques pratiques plus récentes des religions de mystère ; mais sans aller jusqu'à la théurgie de Jamblique, de Maxime et de Julien, il lui suffit d'honorer les dieux du polythéisme classique, en faisant entrer dans leur chœur telle divinité plus moderne, et particulièrement honorée à Antioche, comme la Fortune : Tyché. Après le règne de Julien, il a réclamé la tolérance, comme Thémistios, mais pour des raisons bien moins profondes. Si l'on ne considérait en lui que ses idées, on le trouverait très inférieur à Thémistios, et peut-être même à Himérios. Avec cela, il était honnête homme et estimé de tous.

Mais, par la variété, par l'étendue de son talent oratoire, il dépassait tous ses rivaux. Il traite avec la même supériorité tous les sujets, quels qu'ils soient ; il excelle aussi bien dans l'argumentation que dans le pathétique, dans la composition que dans l'expression, ou dans l'agencement de la période et le rythme, en restant, quand il s'agit de ce dernier, fidèle, selon ses habitudes, à la tradition, c'est-à-dire aux clausales quantitatives, au lieu de chercher comme Thémistios un moyen d'harmonie nouveau dans l'accent. Tout ce qu'il a écrit est extrêmement distingué, révèle un homme plein de la lecture des grands classiques, capable de pénétrer tous les secrets de leur art, et capable de s'en servir en les imitant avec l'adresse la plus savante. Il n'y manque que l'essentiel : l'originalité, la flamme. Le modèle préféré de Libanios, c'est Démosthène, et le meilleur de ses éditeurs avant Fœrster, Reiske, disait, non sans raison, qu'il faudrait savoir Démosthène par cœur pour éditer Libanios comme il convient. Mais qu'on mette une page quelconque de Démosthène à côté de ses meilleures pages, on n'osera même pas esquisser la comparaison. Laissons Démosthène, et mettons-le en parallèle avec tel de ses contemporains. Quand nous étudierons les *Homélies sur les Statues* de Chrysostome, si j'ai la place de citer un extrait de l'une des harangues qu'il a prononcées — ou composées — à la même occasion, vous sentirez dès le premier mot

la différence entre le jaillissement naturel d'une éloquence puissante et passionnée, et la froide éloquence d'une parole de vertu. Jean se donnait tout entier dans ses homélies, et ne pensait qu'à être efficace. Libanios ne pensait qu'à l'applaudissement. Certes, quand Julien prit le pouvoir, il se félicita de vivre enfin sous un prince qui restaurait les temples et faisait de nouveau ruisseler les autels du sang des victimes. Mais ce qu'il admire le plus dans Julien (*Or.* I, 119), (1) c'est le trait que voici : « Sur le chemin d'Antioche, il dit qu'il considérerait comme un grand avantage de me voir et de m'entendre, et, quand il fut arrivé à la limite même du territoire, dès qu'il me vit, sa première parole fut : « Quand pourrai-je t'entendre ? » — Tout le sophiste est dans ce trait de vanité.

Pour donner une idée de l'éloquence de Libanios en choisissant une des pages où il a mis le plus de sincérité, et qui sont pour nous les plus instructives par les détails historiques qu'elles contiennent, je prendrai un morceau de son discours pour la défense des temples (2), discours adressé à Théodose, et composé, selon toute vraisemblance, en 384.

L'orateur commence par un exorde, où il dit que certains le trouveront bien hardi de traiter un sujet qu'ils croient périlleux, mais qu'il traitera sans crainte, parce qu'il a confiance dans la justice de l'empereur. Il raconte ensuite comment l'empire est devenu chrétien, et en vient au sort qui menace maintenant le paganisme : « Quand j'étais enfant, celui qui avait outragé Rome fut renversé par le chef de l'armée des Gaules (3) ; cette armée marcha contre lui après avoir invoqué les Dieux, mais quand son chef eut triomphé d'un homme qui avait fait prospérer les cités (4), il pensa qu'il lui serait avantageux d'honorer un autre dieu, et, pour la fondation de la ville dont il s'éprit (5), il employa les richesses des temples ; mais, dans des lois, il ne toucha pas au culte. Il arriva seulement que la pauvreté régna dans les temples, tandis que partout ailleurs régnait l'abondance. Quand l'autorité passa à son fils (6), ou plutôt l'apparence de l'autorité, (car le pouvoir appartenait à d'autres, qui l'avaient élevé et qui continuèrent à le dominer), ce souverain, qui obéissait aux ordres des autres, se laissa persuader de prendre plus d'une

(1) *Or.* XXX, de l'édition *Færs ter.*

(2) Maxence.

(3) Constantin.

(4) Licinius.

(5) Constantinople.

(6) Constance.



mesure fâcheuse, et en particulier il interdit les sacrifices. Son cousin (1), qui possédait toutes les vertus, les rétablit ; mais il mourut en Perse, et j'ometts de dire ce qu'il avait fait ou ce qu'il allait faire. La permission de sacrifier dura quelque temps, mais elle fut supprimée, quand les choses changèrent, par les deux frères (2) ; ils n'interdirent pas cependant d'offrir de l'encens. Ta propre loi a confirmé cette liberté, de sorte que nous avons moins souffert de ce qui nous était enlevé que nous n'avons été reconnaissants de ce qui nous était accordé. Toi donc, tu n'as pas prescrit de fermer les temples, ou interdit d'y entrer, ni proscrit la flamme et l'encens et les autres honneurs du même genre que l'on rend aux autels et aux temples. Ce sont les gens vêtus de noir (3), et qui sont plus voraces que des éléphants, qui n'ont jamais assez de coupes pour boire aux sons de leurs cantiques, mais qui cachent tout cela sous une pâleur artificielle ; ce sont eux qui, quoique ta loi subsiste et soit en vigueur, ô Prince, courent aux temples avec des fagots, des pierres, du fer, ou parfois sans autres armes que leurs jambes et leurs bras. Et les toits deviennent la proie des Mysiens (4) ; les murs sont abattus ; les statues sont renversées ; les autels ruinés ; les prêtres obligés de se taire, sous peine de mort. La besogne accomplie quelque part, on court à une seconde et à une troisième, et on accumule les trophées, contrairement à la loi. »

Il terminait en disant : « Nous donc, ô Prince, si tu approuves cela, si tu l'autorises, nous le supporterons, non sans douleur, mais en sujets qui savent se montrer dociles. Mais si c'est sans ta permission que ces gens-là marchent contre les édifices qu'ils ont encore oubliés, ou ceux qui se sont rapidement relevés, sache que les propriétaires des champs se défendront et défendront la loi. »

(A suivre.)

(1) Julien.

(2) Valentinien et Valens.

(3) Les moines.

(4) Locution proverbiale.

---

# Les drames de Strindberg.

---

Cours de M. A. JOLIVET,

*Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.*

---

## V

**Maître Olof (le drame en vers).**

Cette déconvenue pesa lourdement sur l'existence matérielle de Strindberg : dans sa certitude du succès et du gain, il avait fait des dettes imprudentes, et voilà qu'il se retrouvait sans ressources, ou presque, car le journalisme fortement teinté de bohème dans lequel il se réfugia, payait mal et il n'était pas assez souple pour y réussir. Un essai en 1872 au théâtre de Göteborg ne lui apporta qu'une déception nouvelle. En 1873, il fut pendant quelques mois télégraphiste dans l'île de Sandhamn : c'est là, au milieu des pêcheurs et des pilotes, qu'il se trouva le plus heureux, et qu'il apprit à décrire l'archipel de Stockholm ; mais il ne pouvait rester télégraphiste ! Bref, il connut toutes les affres de la pauvreté, sans en excepter la faim. A certains jours, il se sentait tellement humilié et souffrant qu'il n'osait sortir de chez lui, de peur de rencontrer d'autres hommes. La maladie, la honte, les dettes, les espérances trompées, le mépris non caché, toutes les duretés de l'existence s'étaient liguées et faisaient bloc contre lui. En de pareils moments, il croyait à une persécution personnelle, infligée par quelque puissance méchante (1). Nous n'avons que peu de lettres de cette époque : le ton en est effrayant. La pauvreté, écrivait-il encore en avril 1875 à Eugène Fahlstedt, vous rend très mauvais, ou en tout cas mesquin et ignoble. On n'a pas grand horizon quand on contemple les hommes et les choses du haut d'un tas d'ordures (2). Il n'échappa à sa

(1) XIX, p. 90.

(2) (B.)

misère qu'en consentant à se laisser embrigader dans les cadres de la société : vers la fin de 1874, il sollicita et obtint un emploi d'assistant à la Bibliothèque royale de Stockholm — et il se consacra pour un temps à des études de sinologie, pour calmer son tumulte intérieur.

La statistique, a-t-il écrit plus tard, nous apprend que les espérances déçues sont parmi les causes de folie l'une des plus fréquentes (1). Sans parler de folie, on peut dire que Maître Olof — et les déboires qui suivirent — orientèrent ses idées vers un pessimisme à la fois précis et tourmenté, qui caractérise la période de la *Chambre Rouge*.

Il retient de ses lectures ce qui s'accorde avec son désenchantement. *La démocratie en Amérique* de Tocqueville capte d'abord son attention : le deuxième livre, qui étudie le gouvernement de la majorité et l'oppose à celui des oligarchies, ne présente-t-il pas un des nombreux aspects du problème, angoissant pour lui, des rapports entre la plèbe et l'aristocratie ? Tocqueville démontre qu'il n'est pire tyrannie que celle de la masse — particulièrement en ce qui regarde la liberté de penser. Certains passages agrément tellement à Strindberg qu'il les cite tout au long dans son autobiographie : « Dans les républiques démocratiques, la tyrannie laisse le corps et va droit à l'âme. Le maître n'y dit plus : vous penserez comme moi ou vous mourrez ; il dit : vous êtes libre de ne point penser ainsi que moi ; votre vie, vos biens, tout vous reste ; mais le ce jour vous êtes un étranger parmi nous. Vous garderez vos privilèges à la cité, mais ils vous deviendront inutiles ; car si vous briguez le choix de vos concitoyens, ils ne vous l'accorderont point, et si vous ne demandez que leur estime, ils feindront encore de vous la refuser. Vous resterez parmi les hommes, mais vous perdrez vos droits à l'humanité. Quand vous vous approcherez de vos semblables, ils vous fuiront comme un être impur ; et ceux qui croient à votre innocence, ceux-là même vous abandonneront, car on les fuirait à leur tour. Allez en paix, je vous laisse la vie, mais je vous la laisse pire que la mort (2). »

Il n'est pas long à faire l'application de ces phrases : « Ne venait-il pas d'être lui-même foulé aux pieds par une administration de théâtre ignorante, soutenue par un public inculte : ses idées nouvelles, ses idées libératrices n'avaient-elles pas été réduites au silence (3) ? » Ainsi la Suède connaissait déjà cette tyrannie de

(1) XIX, p. 44.

(2) Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, II, p. 151, cité XIX, p. 40.

(3) XIX, p. 41.

la masse, et l'administration du théâtre royal se mettait tout simplement à son service. C'était le peuple qu'il avait ridiculisé dans *La fin de l'Hellade*, et qui, dans *Maitre Olof*, jette des pierres à son libérateur.

Incertitudes sans issue ! Son hérédité plébéienne l'empêchait de devenir aristocrate : mais avec la masse, il ne pouvait aboutir à rien. Toutefois, puisqu'il faut une attitude vis-à-vis de ses semblables et de l'existence, il se compose un rôle de sceptique, de matérialiste, de négateur. Et très vite, il s'aperçoit que ce n'est pas un simple rôle, mais l'aboutissement normal de son travail intérieur. Sans doute, il sent au fond de lui le sédiment ancien : passion révolutionnaire, idéalisme d'une grande mission, d'une vocation, amour de l'humanité ; il continue même à croire que c'est là son moi véritable, sa meilleure nature (1). Il n'en est pas moins vrai que par ailleurs il se considère comme libéré de toute espèce de préjugés : religieux, sociaux, politiques ou moraux. Il n'a plus qu'une opinion : à savoir que tout va mal, qu'une seule conviction, qui est que provisoirement on n'y peut rien. Dans ses moments de sang-froid, il reconnaît qu'on ne peut reprocher à la foule la lenteur de son évolution ; il considère même comme inutile que des isolés, fruits d'une éducation spécialisée, se lancent de l'avant comme des chevaux emballés (2).

Mais qu'est-ce, à bien prendre, que tout cela, sinon une reprise et un approfondissement du problème posé dans *Maitre Olof* ? Le refus du théâtre a laissé Strindberg en tête à tête avec son héros. Si *Maitre Olof* avait été joué, Strindberg aurait sans doute incarné dans d'autres héros une conception de l'existence moins désabusée, et au lieu de la *Chambre rouge* nous aurions peut-être eu, dès cette époque, une série de drames historiques. Mais il est vain de rechercher ce qui aurait pu être. Strindberg en fait ne se détache plus de son drame. Dans le premier mouvement de colère, il s'était promis de n'y rien changer, ne voulant pas être lui-même à sa façon un renégat. Mais il se rend vite compte que le problème comporte d'autres solutions : l'opportunisme du roi n'est pas nécessairement ignorance de l'idéal et encore bien moins trahison ; pourquoi ne pas admettre qu'il souffre tout le premier de ne pouvoir le réaliser qu'imparfaitement ? Mais en calculant exactement ses chances, en réalisant tout le possible, il sert mieux la cause de l'affranchissement humain qu'Olof avec sa turbulence emportée. Strindberg n'écrira-t-il pas en 1875 à Siri von

(1) XIX, p. 42.

(2) XIX, p. 43.



Essen, sa future femme : « Maître Olof est un fou qu'il faudrait envoyer dans une école de commerce (1). » ? En attendant, c'est à son drame que profitent immédiatement toutes ses expériences intellectuelles.

Après Buckle et Tocqueville, c'est Hartmann qui s'empare de son attention et qui lui paraît apporter une solution définitive à l'énigme universelle et au problème de son propre caractère. Il était particulièrement préparé à accueillir une philosophie pessimiste. C'est un apaisement pour lui que d'apprendre qu'il ne s'était pas trompé, que la douleur est la loi du monde conscient, d'autant plus aiguë que la conscience est plus clairvoyante. La force qui meut les mondes est une volonté inconsciente dont le développement à travers la durée échappe à l'action des hommes. Elle se dérobe au contraire à leurs yeux, les enveloppant de mensonges, les entraînant à sa guise vers des mirages toujours détruits, toujours refaits. Le primitif, l'homme de la nature, les esprits naïfs se laissent prendre à ces mirages et ils sont optimistes, sinon heureux. La conscience claire est la fin de l'illusion. L'aperception directe de la volonté souveraine, indifférente aux maux comme aux désirs humains, a paralysé certains esprits et certains peuples, qui se sont plongés dans la contemplation de la vanité de toutes choses : « La civilisation des Égyptiens s'écroula quand ils en eurent pénétré le néant, l'Asie s'endormit d'un sommeil éternel après s'être laissé entraîner par la volonté inconsciente à la conquête du monde (2). » Chez les peuples européens, l'illusion rebondit en quelque sorte sur elle-même. Le croyant, qui a su reconnaître que la terre était une vallée de larmes, se forge un mirage nouveau lorsqu'il prétend fonder son bonheur sur une existence future, et l'idéaliste également, lorsqu'il repousse tout compromis avec une réalité qu'il condamne, et entreprend une lutte sans issue pour un but inaccessible. Le véritable courage cependant consisterait à fixer la réalité sans désespoir et sans indignation. Hartmann a ce courage ou ce réalisme : c'est un contre-sens que de voir en lui un prophète de désespoir. Il ne s'effraie pas de la misère de l'existence ; il ne dit même pas que l'existence est misérable. Il montre seulement qu'elle n'est pas aussi grande, aussi belle que les hommes aiment à se la représenter, et il ne considère pas la douleur comme une affliction physique mais comme le véhicule même du mouvement. C'est une philosophie saine et énergique, et le socialisme,

(1) LV, p. 45.

(2) XIX, p. 61.

en comparaison, apparaît parfois comme un idéalisme, puisque, pour rebâtir la société, il se guide sur ce qui serait souhaitable et non sur ce qui est possible.

Quant à lui, il reconnaît ce qu'il y a de tonifiant dans cette atmosphère glacée, mais il ne peut renoncer à ses rêves fiévreux d'idéal. « Tout homme arrivé au stade de la clairvoyance doit reconnaître que la conscience est un progrès, mais il n'en regrettera pas moins la vie affective inconsciente comme une jouissance perdue : la conscience est une douleur pour quiconque (il sous-entend : comme moi) a débuté par des hallucinations (1). » Il se trouve ainsi une nature double et exprime cette dualité en des formules empruntées à Hartmann. « En romantique demi-sang, écrit-il, Jean (c'est le nom qu'il prend dans l'autobiographie) regrettait l'heureuse ivresse d'ignorance dans laquelle il avait grandi. C'est pourquoi pendant longtemps il lui arrivait de refouler la conscience claire et de redevenir enfant, de jouer et de s'ébattre, de croire et d'espérer, que sais-je ? Être de transition, il possédait à la fois les caractères spécifiques du romantique et du naturaliste, comme l'orvet conserve sous la peau les pattes atrophiées du lézard. Cette dualité de nature donne la clef de son caractère et de son œuvre littéraire (2). »

Comme il avait fait pour Tocqueville, il incline la philosophie de Hartmann dans le sens du problème qui l'occupe, et il aboutit à une formule identique : opposition entre idéalisme et réalisme. Au demeurant, ce conflit est d'ordre philosophique : il est le rythme même de l'évolution des mondes ; c'est pourquoi nous le trouvons dans les cosmogonies exprimé par un mythe : celui de l'arbre de la science. L'opposition entre romantisme et naturalisme, qui rythme son existence individuelle, ou, si l'on veut, le conflit entre l'idéalisme d'Olof et le réalisme du roi, qui constitue le rythme de sa pièce, ne seraient donc en fin de compte qu'un des aspects, un des moments du grand drame universel.

La perspective est doublement modifiée : d'abord le réalisme royal se trouve entièrement réhabilité, et même du point de vue de l'intelligence pure, il apparaît plus *évolué* que l'enthousiasme ardent d'Olof. En même temps, le désaveu qu'Olof se donne à lui-même n'apparaît plus comme un reniement : c'est la conscience claire qui déchire douloureusement les voiles de l'illusion. Il en résulte — et c'est la deuxième modification — que le drame de 1876 aura une allure beaucoup plus philosophique que celui

(1) XIX, p. 139 sq.

(2) XIX, p. 140.

de 1872, et de toutes les différences qui les distinguent, c'est peut-être celle-là la plus remarquable.

Ainsi se dégagent les lignes principales selon lesquelles Strindberg va orienter son nouveau drame au fur et à mesure des remaniements. Il n'y a pas lieu d'étudier en détail chacune de ces ébauches, dont le nombre témoigne de la résistance opposée par la matière. Il fallait un équilibre exact entre les points de vue divers incarnés par les protagonistes. Strindberg ne l'a pas trouvé d'emblée, mais chaque esquisse l'en rapproche. La tendance est unique et l'on peut s'en tenir au point d'arrivée qui est le drame en vers de 1876.

On y trouve d'abord des modifications qui sont de pure forme : Strindberg a resserré son drame, supprimé les scènes trop uniquement pittoresques, notamment la scène shakespearienne de l'auberge, au début du deuxième acte. Il l'a remplacée, il est vrai, par un tableau haut en couleurs de l'existence monacale à Strängnäs : la religion sombre dans la goinfreterie ; les plus hauts dignitaires donnent l'exemple. Devant ce spectacle honteux, un jeune chanoine se rappelle les enseignements de Luther. C'est Olof. « Que ne puis-je, s'écrie-t-il, faire écrouler sur leurs têtes cette demeure de païens (1) ! » Il n'a plus rien du diacre rêveur et hésitant de 1872 ; c'est un ascète ardent, déjà redouté. Sa mission ne lui est pas apportée du dehors : elle jaillit spontanément de son indignation. Lorsqu'il part, appelé par le roi à Stockholm, son dernier geste est pour montrer le poing au monastère. Il salue l'orage qui s'élève, le bouleversement qu'il prévoit : de cette demeure pourrie, il ne doit pas rester pierre sur pierre (2).

Malgré cette violence, il est beaucoup plus doux envers sa mère que ne l'était l'Olof de 1872 : on ne trouve plus trace dans leur conflit de cette rancune, alimentée par les souvenirs d'enfance de Strindberg lui-même. Peut-on même parler encore de conflit ? Olof ne se dresse plus en juge en face de sa mère, il n'essaie plus de lui montrer selon Buckle qu'elle s'attache à des mensonges. Christine ne glorifie plus le déni de reconnaissance. C'est la mère qui revient avec obstination sur les points où son fils ne peut pas céder : il lui oppose une fermeté respectueuse, l'arrêtant seulement quand elle va prononcer des paroles irréparables. Parfois, quand elle n'est plus là, un mot trahit la violence de l'effort qu'il a dû faire. « Avez-vous un fils, dit-il au sacristain de la cathédrale — Oui ! — Sa vie vous est chère ? — Cela va de soi. —

(1) II, p. 20.

(2) II, p. 216.

Alors ne l'aimez pas, car c'est lui retirer la vie (1). » Et à Christine : « Elle m'aimait tant qu'elle ne pouvait plus que maudire. Ne laisse jamais ton amour devenir si fort (2) ! » La scène de la mort surtout, au quatrième acte, a été adoucie. Comme dans le drame de 1872, Olof trouve les moines au chevet de sa mère et les chasse ; mais le choc est moins violent. Frère Martin n'est plus un misérable irrémédiablement dépravé ; c'est un bon vivant, sceptique et non sans humour, ni sans cœur. « Pensez à ce que vous faites, Maître Olof, lui dit-il. Vous m'avez toujours regardé comme un mauvais homme, et c'est possible ; mais je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit et ne veux pas commencer aujourd'hui ! Fils, parlez à votre mère : vous avez beaucoup à vous pardonner l'un à l'autre (3). » Dès qu'il est parti, Olof s'abandonne à sa faiblesse ; une émotion lyrique le saisit : en des vers, qui sont les plus beaux de tout le drame, il se laisse prendre au charme du matin : les fumées montent vers le ciel comme des offrandes, le chant de l'alouette réveille des souvenirs de jeunesse et de fêtes estivales, les vents apportent sur leurs ailes les parfums des champs et de la mer ; l'Angélus résonne. Olof s'adresse au matin : il va le faire témoin de sa faiblesse. Pourquoi ne pas donner à sa mère l'eau bénite, quand le ciel verse sa rosée sur la terre ? Pourquoi lui refuser les cierges sacrés, alors que le soleil levant répand ses lueurs autour d'elle ? Il est si doux d'être faible. Les brouillards du matin enveloppent encore une action qui redoute la clarté du jour. Que le matin soit complice et se taise lorsque les brouillards se seront dissipés (4) !

Il est facile de reconnaître dans ce lyrisme les formules de Hartmann ; c'est l'opposition entre le monde de l'illusion, de l'inconscience heureuse, de l'abandon sentimental, et celui de la conscience claire, de l'effort sur soi-même et de la douleur. Et c'est précisément cette philosophie, semble-t-il, qui en fournissant une explication métaphysique de ces deux façons d'être, en les rattachant si l'on peut dire à la marche du monde, a tempéré de scepticisme l'intolérance de Strindberg. N'enfermait-il pas en lui les deux natures opposées ?

L'étude du drame qui se joue entre Olof et Christine confirme cette interprétation. Une phrase de l'autobiographie sur un amour de Strindberg en 1875 est caractéristique. « Touché par la civilisation, conscient, pénétrant toutes choses de son regard, il

(1) II, p. 234 sq.

(2) II, p. 282.

(3) II, p. 275.

(4) II, p. 276 sq.



recherchait en elle l'être inconscient pour revivre à nouveau en sa compagnie l'âge d'or de l'enfance (1).» A elle seule, la terminologie montre que cette conception de l'amour est toute hartmanienne. Or c'est la même conception qui se retrouve dans le drame. Il s'engage autrement que dans la version de 1872, et après une préparation plus habile. Strindberg abandonne la scène émouvante où Christine est soulevée d'enthousiasme en écoutant la parole libératrice d'Olof, mais le motif même de l'amour est fouillé plus à fond. Olof et Christine se sont aimés dès l'enfance. Lars le rappelle à Olof dès le premier acte, en lui annonçant du même coup le mariage de Luther. Au second acte, c'est sa mère qui nous apprend qu'ils étaient fiancés avant de se consacrer l'un et l'autre à Dieu. Lui-même, en présence de Christine, dans la scène qui suit la lapidation, veut se contraindre à la froideur. « Peux-tu être dur ? lui demande-t-elle — Oui, envers ceux que j'aime. » Et il ajoute : « Je ne dois aimer personne. » Entre tous les sentiments, l'amour est le plus fort : il tue tous les autres et la pensée aussi ! — Mais par une saute brusque de passion, il saisit une étoffe qu'elle a brodée pour lui, l'embrasse ardemment et le cache dans son sein. Il se sent le courage d'« affronter mille morts », il ne peut plus mourir (2).

L'amour ainsi tue la pensée. Mais la pensée également tue l'amour. Christine se plaint qu'une partie d'Olof lui échappe, précisément sa vie intellectuelle. « Comment pouvez-vous donner votre amour à celle dont la tâche est d'aimer, d'aimer encore sans jamais penser ? » Il répond : « Ne pense pas. La pensée est l'ange au glaive de feu qui nous chasse du Paradis (3). » Opposition entre l'amour et la pensée : l'amour est l'âge d'or de l'enfance : il est le domaine de la volonté inconsciente, où la femme règne en souveraine ; sans cesse attiré par elle, l'homme se plonge délicieusement dans ce Paradis, car il ne peut se passer de la femme : Strindberg à tout le moins ne le peut pas (4). Il puise auprès d'elle une force élémentaire, tout affective, aussi longtemps qu'il oublie les régions où il lutte péniblement, mais en pleine conscience, pour le dessein qu'il a choisi. C'est bien ce qu'Olof entend lorsqu'il ait : « Que me veux-tu ? Ta jeunesse, ta beauté te donnent une puissance qui, tu le sais, peut me jeter à terre. Si je voulais te prendre au mot, je dirais que tu me dé-

(1) XIX, p. 130.

(2) II, p. 241 sq.

(3) II, p. 254.

(4) Cf. XIX, p. 130.

testes, car tu détestes ma tâche. Tu veux m'avoir à genoux, comme un autre Samson ; après avoir mendié sa fidélité, tu lui dérobes sa force afin de t'assurer qu'il n'était pas plus grand que toi, que vous toutes. C'est là ta vengeance, ô faible Dalila, et tes regards ont fait plus de victimes que le glaive et la hache (1). »

Mais par ailleurs, au moment d'affronter sa mère, indignée de son mariage, c'est à Christine qu'il demande la force de briser peut-être le lien le plus doux qui soit au monde. « Dis-moi que tu m'aimes, autrement je ne le pourrai pas. — Tu ne le pourras pas ? — Regarde-moi tendrement : baise mon front. Oh ! si seulement ce moment cruel était passé ! Quel désert autour de moi, quel vide ! Dis que j'ai ton amour et je serai sauvé. » — Il se jette à genoux. « Pauvre petit Olof, » dit-elle, en l'embrasant sur le front (2).

Ainsi le thème érotique est beaucoup plus développé, l'amour touche Olof beaucoup plus profondément que dans la première version : toute sa vie affective en est pénétrée et il ne s'en dégage qu'au prix d'un effort douloureux. C'est là, enclos dans le drame plus vaste de sa mission, ce qu'on pourrait appeler son drame intime. Et, dans l'âme de Christine, le drame est précisément le choc en retour causé par les oscillations brusques d'Olof entre ses deux natures et ses deux existences. « Faut-il donc que je partage ton amour avec cela que je ne puis souffrir, cela que je ne connais pas, et que tu appelles ton but, ton œuvre, ce fantôme ! La moindre faveur, faut-il que je te la dérobe ! Et toi, tu réprouves l'amour que je t'offre, tu as peur de cette flamme comme si c'était le feu dévorant de l'enfer, oubliant que c'est toi qui l'as allumée ! Malheur à moi, infortunée ; si l'amour est un mal, un produit de l'abîme, pourquoi m'as-tu toi-même attirée dans ses filets, et refuses-tu ensuite d'avoir pitié de moi (3) ? »

Strindberg utilisera plus tard dans plusieurs drames cette image de Samson reposant sa tête fatiguée sur les genoux d'une Dalila perfide, qui lui vole sa force et dont les caresses ensuite ne sont qu'une marque de triomphe. Mais il ne lui donne pas encore cette signification péjorative. La douleur de Christine est calme et digne, sans rouerie, ni désir de vengeance. Au dénouement, quelques brèves répliques glorifient l'amour en ce qu'il a de grand : la constance qui triomphe des épreuves. « Tu croirais encore en lui, dit le frère d'Olof à Christine, même s'il demandait

(1) II, p. 253.

(2) II, p. 255.

(3) II, p. 253.

grâce. — Oui. — Tu l'aimes toujours. — Oui. — L'amour est vraiment quelque chose de fort. — Oui, frère, l'amour est quelque chose de fort (1). »

Il n'y a donc rien de commun entre les atroces drames conjugaux de la période naturaliste et cette variation métaphysique sur l'amour.

Le sujet d'ensemble reste le même : tragédie de l'idéaliste se heurtant à l'impossibilité de réaliser ses espoirs. Mais il est pris d'un tout autre biais. Strindberg, à la suite d'Ibsen, considérait la volonté comme la faculté la plus haute ; l'élan vers l'idéal ne devait pas s'arrêter aux limites du possible. Mais la lecture de Tocqueville et ses propres déconvenues, ramenant son attention sur le relativisme de Buckle, l'incitent à approfondir la notion du possible. Et la philosophie de Hartmann modifie nécessairement sa conception de la volonté. Appliquant cette métaphysique au problème qui l'occupe, il en arrive à considérer la conscience, la pensée comme le calcul exact du possible, alors que la volonté, toute pénétrée d'éléments affectifs : croyances, espoir, enthousiasme, n'est qu'un élan aveugle. Le jeu de ces deux forces, qui rythme la marche de l'univers, déplace incessamment la vérité. Et là s'insère le scepticisme à la Buckle, où il s'est réfugié, comme il nous le dit, après 1872. Un personnage, assez insignifiant dans la première version, va passer au premier plan pour incarner ce scepticisme. C'est l'évêque Brask, historiquement un des plus vigoureux soutiens de l'ancien ordre de choses. C'est lui qui donne au drame son sens philosophique. Dès le premier acte, il rabat l'ardeur d'Olof : « Tu ne manques pas de hardiesse, lui dit-il. — La vérité est toujours hardie. — Une fois de plus, répond l'évêque, un pauvre jeune homme qui a trouvé la vérité ! (2) » — Et dans la même scène : « Evêque Brask, s'écrie Olof, à partir de cette heure, c'est la lutte à mort contre l'Eglise. — N'emploie pas de si grands mots, ami, lui répond l'autre ; il n'existe pas de si grandes choses en ce petit univers (3). » Après la diète de Vesterås, qui semble le triomphe de la Réforme, il lui écrit : « Tu as vaincu, arrête-toi ; contente-toi de ce que tu as obtenu. J'étais né pour être battu, toi pour vaincre, mais après toi, une génération viendra qui renversera ton œuvre et ce que tu considérais comme la vérité deviendra un mensonge, et il se trouvera tout autant de martyrs qui se laisseront cruci-

(1) II, p. 292 sq.

(2) II, p. 211.

(3) II, p. 212.

fier pour la nouvelle vérité, mais toujours à côté d'eux un Ponce-Pilate se lavera les mains en disant : « Qu'est-ce que la vérité (1) ? » Au dernier acte, non loin d'Olof au pilori, l'évêque prononce devant un crucifix ces paroles résignées : « C'en est fait : pendant cinquante ans j'ai eu tort, et finalement on me donne tort. C'est étrange pourtant, toujours à mon oreille une voix bien connue murmurait : Voici le chemin qui te mènera au but. Jamais dans mon cœur un doute ne se glissa sur la voie à suivre ; c'est pour la vérité que je croyais combattre, et c'était un mensonge. Voilà que je meurs pour ce mensonge qui pourtant, dans la marche du temps, un jour fut la vérité. Qu'est-ce donc que la vérité ? Je ne reçois pas de réponse, et personne n'en recevra jamais de ceux qui marchent sur cette terre (2). »

Le roi, cependant, semble avoir su la reconnaître mieux qu'aucun autre. Dans une des esquisses, il confiait au frère d'Olof : « Combien mon dessein était grand, combien belle j'imaginerais cette heure où j'offrirais à mon peuple le plus grand de tous les dons — la liberté de la pensée ! Voilà ce que j'imaginai dans ma jeunesse, et quand j'arrive avec mon présent dans la main, c'est un poignard qu'on brandit contre moi ! Oh, il y a des instants... Et qui s'est armé contre moi ? Ce ne sont pas les catholiques, pas les hommes de l'ancien ordre de choses, qui ont dû supporter les plus lourds sacrifices, mais précisément ceux auxquels je croyais apporter un bienfait. O pauvres hommes ! Ils veulent rester mineurs et Dieu les traitera aussi comme des enfants (3). »

Mais il ne fallait pas non plus, comme le fait ingénieusement remarquer M. Martin Lamm, que le roi eût par trop raison : l'équilibre de la pièce en eût été compromis. C'est pourquoi, dans la version définitive, il ne paraît plus en personne : mais de temps à autre, une phrase brève explique et justifie sa conduite. « Ne jugez jamais les actions du roi, quoi qu'il fasse ou omette, déclare le connétable Siggeson à Olof. Un jour viendra où la grandeur de ses desseins sur tous et sur vous-même apparaîtra manifeste (4). » « Le roi est plus grand que toi, dit Lars à son frère, au dernier acte. — Le roi qui a renié son idéal ! — Oui, il a osé le renier dans l'intérêt de sa cause : c'est une audace que tu n'as pas eue (5) ! »

« Qui peut fixer à l'orage jusqu'où il doit aller ? » s'était écrié Olof en quittant le cloître. C'est la grandeur du roi précisément

(1) II, p. 260 sq.

(2) II, p. 301.

(3) Cf. Martin Lamm, *op. cit.*, p. 150 sq.

(4) II, p. 214.

(5) II, p. 297.



que de l'avoir pu. C'est entre eux que se joue le drame — et l'évêque Brask en tire la moralité. Gert a perdu de l'importance dans la mesure où Brask en a acquis. Il ne paraît pas dans la scène finale et lorsqu'à sa place un jeune fanatique, ancien disciple d'Olof, lui crie : « Renégat », le rideau ne tombe pas encore et c'est Olof qui a le dernier mot : « Quelle parole ! répond-il, elle a fait trembler l'air et cependant les colonnes restent debout, les voûtes ne vacillent pas, et je reste calme sur le rivage où la vague m'a jeté, car je sens sous mes pieds la terre. A mon tour, je crie bonne chance au hardi nautonnier qui refuse d'écouter celui qui vient de faire naufrage. Malgré les vents contraires, va, pousse ton esquif, à travers les îles, vers le but que tu prétends atteindre. Ton ardeur tombera, comme toutes les ardeurs, même si tu gardes les yeux fixés sur les astres : les astres eux-mêmes ne tombent-ils pas (1) ? »

Olof est donc réhabilité : à vrai dire, son retour à la raison rappelle étrangement le consentement de Strindberg, en 1874, à rentrer comme fonctionnaire dans les cadres d'une société qu'il avait si longtemps honnie.

Mais était-il satisfait de ce dénouement et pour lui-même et pour son héros ? Ce que nous savons de son caractère porterait à en douter, et ce doute est confirmé par l'*Épilogue* qu'il écrit en 1877 à son drame en vers. « J'y ai exposé, dit-il dans son autobiographie, la philosophie pessimiste de l'univers, en l'insérant dans la vieille légende persane d'Ormuz et Ahriman, du combat de l'obscurité et de la lumière, du mal et du bien (2). » Il avait supporté une si dure misère qu'il s'était cru personnellement persécuté par la puissance qui gouverne le monde : il ne pouvait admettre, comme les chrétiens, que le diable fût vaincu. Dans ces vieux symboles religieux, il va verser le pessimisme de Hartmann. Au-dessus des mondes, il est vrai, il garde une puissance suprême, l'Éternel, dont il est vain de vouloir pénétrer l'essence et qu'il faut respecter assez pour la laisser en dehors de la misère humaine. Mais, au-dessous de l'Éternel, un démiurge malin, qu'il appelle Dieu, crée pour son divertissement la Terre et les hommes. Ce sera le monde de la folie, car les hommes, à jamais frappés de cécité, s'agiteront pour le plaisir du spectateur sans rien savoir de leur origine, sans rien comprendre à ce qu'ils font. Lucifer, indigné d'un si diabolique dessein, déclare qu'il apprendra aux hommes la vérité. Il donne à Adam et Ève le fruit de l'arbre de

(1) II, p. 305 sq.

(2) XIX, p. 156.

la science. Une lueur libératrice perce la nuit de l'inconscience. L'homme comprend qu'il est le jouet d'une volonté mauvaise, que la vie est douloureuse en son essence ; mais avec cette découverte terrible, Lucifer lui apporte la libération, qui est la mort. Toutefois, à chaque tentative de Lucifer pour enseigner aux hommes le sens de la mort (il fait mourir sous leurs yeux son propre fils !) Dieu, répond par quelque présent, qui recrée l'illusion et les rattache à la vie : l'amour est sa plus ingénieuse trouvaille.

Voilà le mystère qu'en 1542 quelques bateleurs représentent à l'une des portes de Stockholm. Or, devant le tréteau, un bourgeois désigne à son compère un spectateur gras comme un moine : « On dirait un bedeau bien en chair. — Taisez-vous, lui dit l'autre, c'est notre pastor, primarius, Olaus Petri. » — Sans doute, on a quelque peine à reconnaître sous cet aspect le prophète qui en son temps voulait ébranler ciel et terre et ne reculait pas devant le meurtre pour assurer le salut de tous. « Comme il est gras et pieux, l'homme de Dieu, maintenant qu'il a le jabot plein : vous vous rappelez comme il rugissait d'horrible façon, aujourd'hui ventre rassasié, bouche vide (1). »

Les spectateurs du mystère s'indignent et renversent les tréteaux : ils veulent un dénouement, une *conciliation*, et le drame qu'on leur présente est sans issue.

Le drame de Maître Olof est également sans issue ni *conciliation* (2).

(A suivre.)

(1) II, p. 309 sq.

(2) Signalons ici, pour être complets, une comédie politique, écrite en 1875 : *L'année quarante-huit*. Strindberg la traite lui-même dans son autobiographie d'« essai malheureux » (XIX, p. 154). C'est un genre auquel il ne reviendra plus par la suite ; dans son œuvre dramatique, cette comédie n'annonce rien, ne se rattache à rien. Elle est par contre une sorte de schéma pour certaines parties de *La Chambre rouge*. C'est par rapport à ce roman qu'elle présente quelque intérêt. Nous nous bornerons ici à la mentionner.

# Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence.

---

Cours de M. Edouard LE ROY,

*Membre de l'Institut,  
Professeur au Collège de France.*

---

## VIII

### Les racines paléontologiques de l'Humanité.

Il faut bien entendre la métaphore inscrite au titre de cette leçon. Devenue familière et commune, elle est trop souvent appliquée à faux. Une plante, en effet, ne sort pas de ses racines : celles-ci, comme la tige, n'ont rien d'originel et supposent une graine préalable. Pareille comparaison ne serait donc pas de mise pour notre objet. Mais il y a aussi le cas des rejets, des surgeons. Parfois, à côté du tronc principal, émerge une pousse nouvelle, qui ne s'y rattache que sous terre. C'est plutôt cette seconde image que veut suggérer la métaphore en cause. L'Humanité, à ses débuts, soutient un rapport de ce genre avec le grand arbre Primate, que d'ailleurs le point d'insertion soit au-dessus ou bien au-dessous du sol, visible ou invisible, postérieur ou antérieur au moment où apparaissent en pleine lumière les types d'organisation considérés. Voilà selon quelle analogie nous allons essayer de décrire les phases lointaines du travail qui a préparé la forme humaine, de résumer la préhistoire de l'homínisation.

Avant d'esquisser un schéma de cette évolution souterraine, dans la mesure où la science le permet à l'heure actuelle, commençons par fixer un point capital, par poser un principe qui nous dégagera pour une large part des incertitudes inhérentes à l'état lacunaire sous lequel se présente la documentation. L'idée d'un rapport de descendance directe entre l'Homme et le Singe, en dépit de ce que semble dire une formule devenue courante, n'est réellement affirmée telle quelle par aucun savant ; elle paraît

aujourd'hui abandonnée, si même ils l'ont jamais admise, par tous les vrais naturalistes (1). Les grands Singes anthropomorphes ne sont pas des ancêtres de l'Homme : ce ne sont pour lui, en toute hypothèse, que des cousins plus ou moins éloignés. On sait que la ligne d'évolution qui aboutit à l'Homme s'est détachée de très bonne heure et, à partir d'une souche fort ancienne, a suivi en somme un chemin presque direct, les divers rameaux simiens ayant par rapport à elle une position latérale. Bref, l'Homme ne fait suite linéairement à aucun Singe connu, actuel ou fossile : nous devons seulement leur reconnaître à tous une origine commune. Voilà une thèse qui pouvait sembler, hier encore, définitivement acquise, désormais incontestée. Je l'affirmerais sans réserve, si — dans ces dernières années (depuis 1916 environ) — un éminent paléontologiste américain, M. Gregory, au cours d'une série de mémoires sur l'origine et l'évolution des dents humaines (2), n'avait paru se rapprocher de l'opinion contraire. Sans doute, on peut lui adresser diverses critiques. Lui-même, d'ailleurs, dans ses plus récents travaux (1926), apporte d'appréciables atténuations à sa thèse. Un exposé de ces controverses jusqu'au détail ne conviendrait pas ici : nous serions, par lui, entraînés beaucoup trop loin. Mais j'estime pouvoir laisser de côté sans dommage une telle discussion, qui en effet n'a guère pour nous d'importance présente ; et voici pourquoi. Plaçons-nous dans l'hypothèse que combat M. Gregory : celle des Hominiens sans rapport généalogique direct avec les Simiens. Un fait subsiste en tout cas : l'absence d'autres formes connues que les Singes anthropomorphes comme intermédiaires possibles (morphologiquement) entre l'Homme proprement dit et les plus anciens Primates. Si donc on admet que la filière humaine ne passe pas par des types simiens anthropomorphes plus ou moins analogues aux types homonymes actuels, force est d'admettre aussi deux choses : 1<sup>o</sup> l'existence d'une énorme lacune dans les données paléontologiques actuellement connues, lacune portant sur toute une longue série transitionnelle ; 2<sup>o</sup> la possibilité d'expliquer les innombrables analogies entre Homme et Singe par une convergence ou un parallélisme d'évolutions indépendantes. Assurément, ce n'est pas inacceptable ; et il y a même plusieurs raisons très positives qui inclinent en ce sens : nous le verrons. Mais voici ce qu'il faut observer tout de suite : que l'on adopte un parti ou l'autre, la position de notre

(1) Boule, *Les Hommes fossiles*, p. 453, en note.

(2) *Bulletin of the American Museum of Natural History*.



problème en sera-t-elle beaucoup changée ? Je ne le crois pas. Car voyez comment les choses, de toute façon, se présentent positivement à nous. Lorsqu'on essaie de se représenter la genèse de la forme humaine, on est toujours amené devant l'image d'un bourgeon qui s'ouvre, d'enveloppes successives qui s'écartent l'une de l'autre peu à peu pour laisser sortir une tige centrale. Ce que l'on rencontre ainsi, en allant du dehors au dedans, ce sont d'abord (à l'Eocène) des Insectivores de la famille des Tupaias (ou Musaraignes d'arbres), puis des Lémuriens et Tarsiés (déjà véritables primates), ensuite les Singes oligocènes (Parapithèque et Propliopithèque), enfin les Anthropomorphes miocènes (Pliopithèque et surtout Dryopithèque) ; après quoi, le Pithécantrope dépassé à son tour, apparaît le rameau proprement humain, où la même structure par zones concentriques se retrouve : Hommes de Mauer, de Piltdown, de Néanderthal, de Rhodésie, de Cro-Magnon, etc., jusqu'aux types actuels d'*Homo sapiens*. A partir de ces faits, deux systèmes explicatifs s'offrent à nous, suivant la manière dont nous concevons les origines, le raccordement des feuilletts, des involucre. Nous pouvons imaginer une gerbe de lignées indépendantes émergeant d'un même centre situé très profondément dans le passé, une couronne, un verticille de tiges émanées d'une même souche, de sorte qu'il n'y ait aucune liaison directe, successive et chronologique, entre nous et les autres Primates, mais seulement une liaison de base ; ou bien nous pouvons supposer que les diverses branches ont poussé l'une sur l'autre et se prolongent ou plutôt se relaient. De là, en somme, pour symboliser l'ensemble des relations, deux schémas possibles, et deux seulement : un bouquet de fusées ou une pièce d'artifice à explosions échelonnées, un artichaut ou une arborescence. Eh bien ! Quelle différence y aurait-il pour nous à choisir une hypothèse ou l'autre ? Dans un premier cas, les grands Singes anthropomorphes (le Dryopithèque notamment) sont nos ancêtres directs. Or le Dryopithèque, anthropomorphe généralisé, se laisse placer facilement à l'origine commune des Gorilles, des Orangs, des Chimpanzés, de sorte que ceux-ci, descendants restés près de la souche, sont bien aujourd'hui, dans une telle perspective, les représentants authentiques de ce qui fut jadis le plus voisin de nous. Mais, dans le second cas, le Dryopithèque et ses descendants immédiats, s'ils ne sont plus ancêtres de l'Homme, restent cependant contemporains et proches parents de cet ancêtre inconnu. Alors ils continuent de le représenter très approximativement ; et les Anthropomorphes actuels, qui proviennent du Dryopithèque et lui ressemblent,

sont toujours ce qui approche le plus de l'axe humain. La paléontologie se trouve donc, aussi bien ici et là, en plein accord avec l'anatomie comparée quand elle nous dit par la bouche de Carl Vogt : « Il faut fondre ensemble les caractères anthropoïdes des trois Anthropomorphes (Gorille, Orang, Chimpanzé), et même de plusieurs autres Singes, pour former un composé duquel l'Homme peut descendre. » Dès lors, la diversité des théories, si important qu'il soit de la résoudre autant que possible, n'intéresse pas au fond notre présente recherche. Les deux hypothèses ont à cet égard même portée, sont équivalentes. Nous sommes toujours fondés à recourir aux types simiens anthropomorphes pour nous faire une idée de ce que fut le pré-homme ; et nous n'avons besoin de rien autre chose, au moment où nous voulons seulement jeter un premier coup d'œil sur le phénomène de l'humanisation.

Sous le bénéfice de ces remarques et des réserves qu'elles imposent, je vais maintenant tracer, avec toute la discrétion requise, un schéma de la genèse humaine et de ses grandes étapes : à très larges traits pour les plus anciennes époques, en augmentant un peu le nombre des détails à mesure que nous approcherons de la période contemporaine. Je m'en tiendrai d'ailleurs à un simple aperçu, limité aux faits les mieux établis et aux seuls résultats qui nous seront utiles par la suite. Pour ce résumé, un mémoire du P. Teilhard (1) nous servira de guide. Il présente excellemment un tableau des principales données. Le mieux sera de s'en tenir à une analyse et à un commentaire de ce travail. à une véritable « explication de texte », avec des compléments empruntés à quelques autres ouvrages, en abrégant par endroits, mais aussi en citant beaucoup.

Pour qui ne se propose que d'enchaîner les apparences, telles que l'observation les révèle, — et nous ne cherchons encore que cela, remettant à plus tard de philosopher, — tout se passe comme si l'Homme, apparu sur la Terre à la fin du Pliocène, c'est-à-dire aux confins du Tertiaire et du Quaternaire, était une sorte d'objet terminal et central, cherché longuement par la nature à travers une série d'ébauches graduelles, de balancements alternatifs, d'approximations successives. Notre dessein doit être de marquer les époques maîtresses de ce progrès.

Où prendre un commencement ? Si nous voulions découvrir,

(1) *La Paléontologie et l'apparition de l'Homme*, dans la *Revue de Philosophie*, mars-avril 1923.

au milieu de la touffe épaisse des formes vivantes, les tout premiers linéaments du type humain, il nous faudrait remonter, avec M. Gregory, jusqu'aux Poissons du Dévonien, ou du moins jusqu'à l'épanouissement des Vertébrés marcheurs au Carbonifère. « Nous ne commencerons pas aussi haut notre enquête, mais nous partirons, plus modestement, des temps relativement proches où se laisse deviner à nous pour la première fois le tronc des Primates, — c'est à-dire de l'aurore des temps tertiaires. Reportons-nous donc, par l'imagination, à l'époque où, sur les derniers sédiments laissés dans nos pays par les mers du Secondaire (c'est-à-dire sur une Craie déjà aussi durcie, aussi vieille en apparence qu'elle est aujourd'hui), se déposaient les premiers sables et les premières vases de l'Eocène. Cette époque, on le sait depuis longtemps, est marquée par un extraordinaire renouvellement de faune. Entre le Crétacé et l'Eocène s'étend une période longue et obscure, — presque partout marquée par un blanc dans la série des couches géologiques, — période durant laquelle, dans des mers rétrécies et sur des continents démesurés, s'est opérée une profonde transformation dans le monde de la Vie. A la fin de cette éclipse, au terme de cette métamorphose, les Océans ne nourrissent plus d'Ammonites, et, sur la terre ferme, les Dinosauriens ont entièrement cédé la place aux Mammifères qui, depuis longtemps, croissaient et se multipliaient sans pouvoir prendre leur essor à l'ombre des Reptiles géants (1). »

Les Mammifères de l'Eocène inférieur sont, au double point de vue morphologique et phylétique, en liaison évidente avec des animaux du Secondaire : « ils comptent, parmi eux, des Marsupiaux pareils à ceux du Crétacé, et même les derniers représentants d'un groupe, les Multituberculés, qui paraît avoir son origine parmi les Reptiles du Permien ». Toutefois, ce qu'il nous convient ici de retenir avant tout, ce n'est pas ce que leur physiologie offre d'archaïque, ce ne sont pas les traits par lesquels ils manifestent la continuité de la vie. Tournons-nous plutôt vers ceux de leurs caractères qui constituent essentiellement une annonce et une ébauche de la faune actuelle. En effet, « sous une forme confuse et atténuée, ils laissent déjà deviner les divers courants morphologiques dont nous voyons autour de nous le plein développement. Il suffit d'étudier un peu attentivement la foule monotone de ces petits animaux (tous à quatre ou cinq doigts, tous à dents semblablement construites) pour recon-

(1) Teilhard, *loc. cit.* — Sauf avis contraire, toutes les citations suivantes proviennent de la même source.



naître, sous leur uniformité, déjà dessinées comme autant de nervures, les lignes qui conduisent aux groupes si tranchés aujourd'hui des Ruminants, des Périssodactyles, des Proboscidiens, des Carnivores, des Primates. » Appuyons notamment dans la direction de ces derniers : c'est parce qu'ils émergent des Mammifères de l'Eocène inférieur qu'il est naturel de faire commencer à ceux-ci le discernement des préformations humaines.

Tandis que la plupart des Mammifères se spécialisent en des genres de vie où ils se confinent de plus en plus étroitement, quelques-uns d'entre eux — les futurs Primates — s'orientent suivant d'autres voies. Leurs membres, leurs organes, conservant l'indétermination initiale, restent tout près des formes primitives ; par contre, leur cerveau s'accroît et se perfectionne sans cesse ; ils acquièrent peu à peu des mains ; et, par un effet de ces deux causes, ils deviennent capables d'un comportement beaucoup plus varié. Les pré-Primates sont encore, à plusieurs égards, voisins des Marsupiaux ; ils se rapprochent cependant des Placentaires primitifs ; mais ils semblent avoir évolué parallèlement à ces derniers, sans se mêler à eux (1).

« Dans la nature actuelle, les premiers animaux dont on puisse dire, au sens usuel du mot, qu'ils commencent à ressembler à des Singes, sont les Insectivores de la famille des Tupaidés. » Un Tupaiā est un petit animal, gros comme un rat environ, vivant sur les arbres dans les forêts d'Asie orientale et de Malaisie (2). Extérieurement, il offre l'aspect d'un Ecureuil. Anatomiquement, il présente un curieux mélange de caractères, par où il fait transition entre les Insectivores proprement dits et les Primates inférieurs. Des Insectivores, il garde le genre de nourriture (joignant toutefois les fruits aux insectes), la dentition effilée, le long museau, les oreilles droites et pointues ; des Primates, il a les habitudes grimpeuses, les pattes prenantes, la vivacité d'allure, le cerveau large et le front développé, avec quelques autres traits (cercle orbitaire fermé, forme du placenta, etc.). « Actuellement, les Tupaidés représentent, de toute évidence, des retardataires et des isolés : ce sont des animaux rares, confinés dans une étroite région du globe. Autrefois, à l'Eocène infé-

(1) Perrier, *La Terre avant l'histoire*, p. 378-379. — Rapprocher de certaines vues — non exemptes de quelque exagération, d'ailleurs — émises récemment par M. Bolk, suivant qui les principaux caractères somatiques de l'Homme représenteraient des « états fœtaux » devenus permanents, tandis qu'ils poursuivraient leur évolution chez les autres Primates (Bolk, *Le problème de l'Anthropogénèse*, dans le *Bulletin de l'Association des Anatomistes*, 1926).

(2) Cf. Gervais, *Histoire naturelle des Mammifères*, 1854, t. I, p. 226.



rieur, il n'en était pas ainsi. Dans les plus anciens dépôts tertiaires d'Europe et d'Amérique septentrionale, les Tupaïdés sont représentés par des formes variées et nombreuses. Leur famille, alors, passait par un maximum d'épanouissement et de prospérité », si même elle n'était déjà sur le commencement de son déclin. « Considérons avec intérêt ces petites bêtes, qui conservent pour nous l'image d'un groupe animal d'expansion très ancienne (peu éloignée sans doute, morphologiquement, des Mammifères crétacés) : ce sont eux, bien probablement, les pré-Primates. A un moment donné, aucun animal ne respirait sur terre qui fut autant sur le chemin de l'Homme que ce petit grimpeur. Les Tupaïdés ont dû jouer, un instant, le rôle d'enveloppe extérieure, d'*involucre*, pour le bourgeon qui abritait la tige sur laquelle nous sommes aujourd'hui portés. Mais ceci a eu lieu à une époque plus ancienne que celle où nous nous sommes placés pour observer à ses débuts la montée des Primates. A l'Eocène inférieur, l'enveloppe du bourgeon était ouverte depuis longtemps et il en était déjà sorti deux rameaux bien individualisés, avec lesquels nous voyons apparaître, dans la série paléontologique, les véritables Primates » : Lémuriens et Tarsidés.

De ces vieux Primates, il subsiste encore maintenant quelques exemplaires. Mais il faut noter en quelles conditions. « Comme les Tupaïdés, les Lémuriens et le Tarsier sont des survivants et des isolés dans la nature actuelle. On pourrait dire qu'aujourd'hui ils représentent en plus accentué, pour les Singes, ce que sont, pour la race blanche humaine, les Australiens et les Négrilles. Autrefois, cependant, — toujours comme les Tupaïdés, — ils ont connu leur période d'épanouissement, qu'il faut placer à peu près exactement au moment où nous commençons à retrouver leurs restes fossiles. Dès les débuts de l'Eocène, Lémuriens et Tarsidés étaient en pleine floraison. Leurs deux groupes, à cette époque, se révèlent à nous simultanément. Mais il est bien possible qu'ils ne soient pas de même âge. Les Lémuriens paraissent plus anciens, comme famille, que les Tarsidés. En tout cas, ils sont morphologiquement plus extérieurs que ces derniers au groupe des Primates supérieurs. C'est donc par eux qu'il nous faut commencer. »

Ceux des Lémuriens qui vivent encore de nos jours se distinguent des Singes proprement dits (sans parler de la différence intellectuelle) par tout un ensemble de caractères anatomiques très nets : longueur du museau, revêtement pileux de la figure, nombre des prémolaires, forme des incisives, construction de l'orbite, petitesse des hémisphères cérébraux, place du trou

occipital, brièveté des membres antérieurs, parfois existence de multiples mamelles, etc. Par l'aspect extérieur, ils ressemblent aux Écureuils, « dont ils ont la longue queue et les mœurs arboricoles » ; comme eux, ils évoluent, légers et agiles, parmi les branches ; ils ont souvent de grands yeux, en rapport avec leurs habitudes nocturnes. Paléontologiquement, on les trouve très nombreux dans les dépôts éocènes d'Europe et d'Amérique septentrionale ; mais, avant l'oligocène, ils disparaissent brusquement des régions d'Occident et « se retirent en Afrique, — à Madagascar surtout, où, grâce à leur isolement géographique, ils connaissent un regain de prospérité ». C'est là que se rencontrent toujours la plupart de leurs représentants actuels. Toutefois le passé nous importe davantage. « Au Quaternaire, la grande île a été habitée par une véritable population de Lémuriens », plusieurs de taille relativement géante, quelques-uns de type tout à fait bestial, d'autres « à face réduite et à large cerveau, presque pareils à des Singes ». De là deux faits à noter, dont nous rencontrerons d'autres exemples : 1<sup>o</sup> le long de chaque phylum, à l'intérieur du groupe des Primates, « la variation du type zoologique tend à se faire dans la direction de formes plus ou moins grossièrement anthropoïdes », ce qui confirme ce que je disais au début de cette leçon sur la démarche par approximations successives suivie par la nature dans l'élaboration de la forme humaine ; 2<sup>o</sup> les Lémuriens éocènes sont déjà presque identiques aux Lémuriens actuels, preuve que le groupe est fort ancien, à peu près fixé depuis très longtemps, et que, par conséquent, il ne représente qu'une phase archaïque et lointaine de la genèse humaine, un reliquat d'habitudes abandonnées.

Passons maintenant aux Tarsidés. Leur histoire est moins connue, pour deux raisons. D'une part, ils ne survivent aujourd'hui que par une seule forme, très rare. D'autre part, la taille minuscule de leurs formes fossiles en a rendu la conservation difficile. Certains paléontologistes pensent néanmoins y découvrir les premiers linéaments authentiques de la forme humaine. M. Wood Jones n'hésite pas à considérer le curieux Tarsier de Malaisie comme l'animal actuel qui serait généalogiquement le plus voisin de l'Homme. Suivant lui, la ligne humaine irait se perdre, sans se confondre avec aucune autre, parmi les Tarsidés. Cope s'oriente semblablement quand il veut faire de son *Anaptomorphus*, — un petit primate éocène, à peine plus gros qu'un doigt, — la souche commune des Singes et des Hommes, à cause de la forme arrondie de son crâne, du volume relativement considérable de son cerveau, de son museau court, de ses yeux énormes.

mes. Mais il ne semble pas qu'on puisse donner raison à de telles vues : elles exagèrent la précision. Puis un regard plus attentif tend à les démentir. Les Tarsidés éocènes, sans doute, ne sont pas encore le Tarsier actuel ; mais ils sont nettement engagés déjà dans la voie d'évolution qui devait y aboutir, non aux Singes anthropomorphes. Ils ne peuvent donc représenter rien de plus qu'une des enveloppes extérieures du bourgeon humain, non la naissance de celui-ci. « Somme toute, une coupe faite, à l'Eocène inférieur, à travers le tronc des Mammifères, et observée dans la région des Primates, nous montre, en dedans des Tupaïdés, deux faisceaux en quelque sorte emboîtés l'un dans l'autre : extérieurement, celui des Lémuriens ; plus près de l'axe, celui des Tarsidés. Mais, entre ces deux faisceaux, aucune connexion n'est visible ; et nulle part, aux environs, notre coupe ne rencontre de véritables Singes. Partout où nous pouvons distinguer quelque chose, les Simiens sont encore confondus, perdus, (je dirais volontiers *latents*), au milieu des formes tarsioïdes ; ou bien, si leur rameau commence à s'individualiser, c'est dans quelques régions du globe où nous n'avons pas su encore trouver ses vestiges fossilisés. »

Pour discerner les premiers Singes authentiques, il faut, dans l'état actuel de nos connaissances, franchir un large intervalle obscur et descendre jusqu'aux temps oligocènes (commencement de la seconde moitié du Tertiaire). A ce moment-là, Lémuriens et Tarsidés ont déserté l'Occident et nous perdons leurs traces. « L'Europe et l'Amérique du Nord semblent vides de Primates. En revanche, l'Afrique et l'Amérique du Sud se découvrent comme deux centres actifs de développement pour les véritables Singes. » Ceux-ci, tels qu'on les rencontre alors, sont déjà très différenciés : ce qui induit à croire qu'ils ont derrière eux un long passé d'évolution, d'ailleurs inconnu. Géographiquement, on en doit distinguer deux ensembles, qui n'ont pas pour nous le même intérêt.

Inutile de nous arrêter aux Platyrrhiniens de l'Amérique du Sud. Sans doute, « ils forment un groupe dont la variété et la richesse ne le cèdent qu'à peine à celles des Singes de l'Ancien Monde. Mais leur épanouissement n'a donné aucune tige dans la direction humaine ». A notre point de vue, nous sommes avec eux en présence d'un effort qui avorte. « Les Singes du Nouveau Monde, issus probablement de quelques Lémuroïdés ou Tarsioïdés nord-américains, puis isolés pendant presque tout le Tertiaire du reste de la Terre habitée, fournissent un remarquable exemple du parallélisme qui peut exister entre les développements



indépendants de deux groupes zoologiques partis d'une origine commune. Ils nous prouvent encore l'extraordinaire fixité (et donc l'incontestable valeur généalogique) que peuvent présenter, dans un vaste ensemble animal, des caractères aussi secondaires en apparence qu'une dent de plus à la mâchoire ou un détail insignifiant dans la conformation du nez. Mais ils nous montrent aussi combien, partis du même point, deux rameaux zoologiques peuvent s'arrêter à des hauteurs différentes. Parmi les Singes de l'Amérique du Sud, nous voyons beaucoup de formes à face réduite, à gros cerveau, à dents curieusement pareilles aux nôtres, — mais rien qui soit vraiment anthropomorphe, rien qui ne demeure platyrhinien. Ce n'est donc pas dans leur direction qu'il faut s'engager, à l'Oligocène, pour chercher à rejoindre à travers le temps, de proche en proche, de branche en branche, le rameau zoologique des Hominiens ». A cet égard, on se rappelle — et je n'y insiste pas — l'échec total et définitif des conjectures lancées naguère par Ameghino : impossible d'y voir aujourd'hui plus qu'un simple roman, sans aucune consistance positive.

Singulièrement plus dignes d'attention, à notre point de vue, sont les petits Singes — archaïques, mais vrais Singes — trouvés, en compagnie des ancêtres des Eléphants, dans les terrains oligocènes d'Égypte, au Fayoum. Ils prouvent, d'une façon péremptoire, que les Primates supérieurs avaient alors fait leur apparition en Afrique. De plus, ils offrent cet intérêt capital « non seulement de se placer morphologiquement à l'origine à peu près exacte de la branche des Catarhiniens, mais encore de se trouver, sur cette branche, tout proches de la ligne centrale menant aux Anthropomorphes ». Nous n'en connaissons guère, il est vrai, que la mâchoire inférieure. On sait toutefois la profonde signification de cette pièce, notamment par rapport au crâne. Elle montre ici, dans le dessin dentaire comme dans plusieurs autres particularités de structure, une modération de traits, une absence de spécialisation décidée, qui laissent carrière ouverte à mille possibilités d'évolution ultérieure. L'idée s'éveille ainsi d'un continu matriciel « d'espèces virtuellement divergentes, mais encore plus ou moins confondues ». Un polymorphisme futur semble s'annoncer. Par simple accentuation de nervures déjà naissantes, prêtes à s'écarter en s'accusant, « le limbe, primitivement entier, de cette large feuille a dû se découper bientôt », donnant naissance à un riche éventail. Quoi qu'il en soit, à la date qui nous occupe, deux surtout de ces Singes doivent être signalés : 1° *Parapithèque*, le plus petit des Catarhiniens connus



(il avait les dimensions d'un jeune chat), qui rappelle encore certains Lémuriens, tout en réalisant déjà une forme simienne généralisée, primitive ; 2<sup>o</sup> *Propliopithèque*, contemporain du précédent, et que ses caractères (d'après les dents et la mandibule) montrent nettement orienté dans la direction spéciale des Anthropomorphes. On ne saurait prétendre qu'avec eux nous terions les ancêtres mêmes de l'Homme. Du moins en sont-ils, particulièrement le second, d'assez proches cousins. Toutefois, pour découvrir sans conteste les Anthropomorphes eux-mêmes, il nous faut de nouveau franchir un intervalle, quitter le Fayoum oligocène et nous transporter en France aux débuts du Miocène.

Le Miocène marque dans l'histoire paléontologique, pour l'Europe surtout et en ce qui concerne les Mammifères, une date remarquable. L'établissement d'un pont continental transmédierranéen (sans doute, effet des plissements alpins) laisse la faune d'Afrique envahir nos pays. D'autres migrations analogues empruntent les routes de l'Est à partir de l'Asie. Les Primates réapparaissent ainsi en Occident ; et, cette fois, nous nous trouvons en face d'Anthropomorphes caractérisés. Il y a d'abord le *Pliopithèque*, découvert dès 1837 par Lartet à Sansan. Par la forme de ses dents et de sa mâchoire (seules pièces qui en soient connues), il ressemble beaucoup au *Propliopithèque* de l'Oligocène, dont il ne diffère, au premier coup d'œil, que par la taille, qui a doublé. Avons-nous fait avec lui un pas direct vers l'Homme ? Pas tout à fait. Vraisemblablement, le *Pliopithèque* dérive du *Propliopithèque*. Mais dans quelle direction au juste ? A le regarder de plus près, « nous nous apercevons que, depuis les temps du Fayoum, non seulement il a grandi, mais il s'est enlaidi. Certains traits, à peine discernables chez les *Propliopithèques*, se sont accusés sur sa physionomie : sa canine a pris la forme d'un croc, sa première prémolaire tend à devenir tranchante. Au Fayoum, à la rigueur, nous pouvions nous imaginer voir un petit Hominien. Maintenant, au Miocène, nous tenons presque un petit Gibbon. Il n'y a pas lieu, par suite, de continuer plus haut nos recherches dans le prolongement des *Pliopithèques*. *Pliopithecus*, il est vrai, présente cet intérêt considérable de nous fournir un point d'appui latéral pour passer des petits Singes oligocènes aux Primates tout à fait supérieurs. Mais il ne faut s'appuyer sur cette branche que le temps nécessaire pour monter jusqu'aux *Dryopithèques*. »

De celui-ci, — découvert également par Lartet (en 1856, à Saint-Gaudens) dans une formation à peu près contemporaine du gisement de Sansan, — j'ai déjà dit un mot en affirmant, sur le

témoignage de ses caractères synthétiques ou plutôt indécis, qu'il se laisse placer sans peine à l'origine commune des Chimpanzés, des Orangs et des Gorilles. Par certains aspects de sa mandibule, il apparaît comme plus élevé dans la série des Primates que n'importe laquelle des formes jusqu'ici rencontrées. En même temps, bien que presque identique déjà aux Anthropomorphes aujourd'hui vivants, il s'en distingue néanmoins par quelques traits plus primitifs : c'est un Anthropomorphe généralisé, donc un ancêtre probable. Peut-on aller plus loin et y voir un introducteur direct de la forme humaine ? Telle est l'opinion de M. Gregory. Si plausible qu'elle soit, elle ne va point sans difficultés. Passer du Dryopithèque à l'Homme supposerait, sur certains points, un recul morphologique, une sorte de régression préalable, difficile à comprendre. Nous avons affaire à un être qui semble déjà trop voisin des Anthropomorphes actuels pour avoir pu donner autre chose. Du moins ne pourrait-on se prononcer différemment qu'à la condition d'introduire une conjecture assez hasardeuse, ne reposant au fond que sur l'état fragmentaire sous lequel nous sont parvenus les restes fossiles de cet être. Aussi est-il plus prudent de conclure qu'avec le Dryopithèque, ce n'est pas encore le phylum proprement humain que nous saisissons, mais plutôt, encore une fois, une sorte d'écaille, d'enveloppe, qui recouvre et annonce le groupe attendu et désormais tout proche des Hominiens. Nous ne sommes toujours que dans l'entourage de ce groupe, mais un entourage qui, maintenant, serre de près le bourgeon central.

J'arrêterai donc ici la revue des grandes phases de l'évolution pré-humaine dans la direction qui va vers l'Homme lui-même et je la terminerai par une conclusion que j'emprunte littéralement au P. Teilhard. « Avec les Dryopithèques européens, il ne faudrait pas s'imaginer que nous connaissions davantage *tous* les Anthropomorphes miocènes, qu'avec *Propliopithecus* nous ne tenions *tous* les Singes oligocènes. Bien au contraire. Les Dryopithèques trouvés en Europe ne représentent, nous en avons la certitude, qu'une tribu isolée, et peut-être retardataire, au milieu de la nombreuse population des Anthropomorphes qui habitaient, en ce temps-là, l'Ancien Continent. Les dernières découvertes faites par M. Pilgrim, dans le Tertiaire supérieur des Siwaliks, en apportent la preuve ; alors que les grands Singes (Gorille, Chimpanzé, Orang, Gibbon) sont si rares aujourd'hui et si localisés dans leur habitat, ils ont été variés et nombreux en Asie méridionale à l'époque où s'achevaient les derniers plissements des chaînes sous-himalayennes. Quelle que soit la diffi-

culté, ou même l'impossibilité, où nous nous trouvions encore de reconstituer d'une manière satisfaisante la morphologie de ces animaux, connus uniquement par leurs mâchoires, l'aspect de celles-ci est suffisant pour nous montrer que les Anthropomorphes ont passé, vers le Pliocène, en Inde péninsulaire, par une période d'épanouissement analogue à celle que nous soupçonnons pour les Simiens primitifs à l'Oligocène et pour les Tarsidés à l'Eocène. » C'est à ce point d'explosion que, sans doute, se rattache le pré-Homme. « Les débris recueillis par M. Pilgrim n'établissent pas clairement le passage morphologique entre les Anthropomorphes et les Hominiens. » Cependant, parmi les Primates qui appartiennent à cette faune des Siwaliks, il convient de mettre à part le *Sivapithèque*. Certains détails en ont paru presque humains (1). Toutefois, pour être autorisés décidément à le ranger dans l'ascendance humaine en ligne directe, on aurait besoin de posséder sur lui une documentation fossile plus complète. Jusqu'à meilleur informé, force est donc de s'en tenir à une conclusion moins précise, qui d'ailleurs nous suffira. « A côté des formes typiquement simiennes, plus communes, que nous connaissons seules encore, l'Inde miocène devait nourrir certaines espèces de grands Singes beaucoup plus voisines de l'Homme que ne le sont aujourd'hui les Gorilles et les Chimpanzés. C'est presque sûrement à la faveur du foisonnement en Anthropoïdes qui marque l'époque des Siwaliks que des types aussi parahumains que le Pithécantrope ont pris naissance dans les Indes orientales. Un fait, en tout cas, est certain et significatif : à peine les Anthropomorphes ont-ils fini de passer, en Orient, par l'apogée si remarquable de leur différenciation et de leur expansion, que, mêlé à une faune d'origine africaine ou asiatique, l'Homme fait un peu partout son apparition dans les couches géologiques. »

Avant de considérer en elle-même cette apparition et pour terminer notre étude préliminaire sur les racines paléontologiques de l'Humanité, il sera utile de recueillir en quelques conclusions les enseignements qui se dégagent des faits que nous venons de rassembler.

La première donnée acquise est que le groupe des Primates forme une grande unité naturelle, bien distincte, nettement individualisée. Non pas d'ailleurs unité d'une tige unilinéaire, mais unité d'un buisson touffu, d'un arbre multiplement ramifié. De

(1) De nouveaux documents publiés par M. Pilgrim atténuent (s'ils ne la font évanouir) cette première apparence.



cet arbre ou de ce buisson, l'Homme est une branche. La paléontologie a singulièrement diminué, si elle ne l'a fait évanouir, l'isolement morphologique dans lequel, d'après l'observation du présent, il apparaissait. Quand on procède à certaines mensurations ostéologiques et que l'on dispose en séries les chiffres obtenus, Hommes et Singes se mélangent dans un fouillis qui semble d'abord sans loi, mais que la paléontologie débrouille peu à peu en lui donnant signification d'histoire. J'ai précédemment expliqué pourquoi de tels faits n'autorisent en aucune manière à nier la transcendance humaine au point de vue psychique. Néanmoins, il faut les retenir à leur place et avec leur juste portée, parce qu'ils constituent un témoignage, entre autres, tendant à établir une donnée capitale, à savoir que l'évolution vers la forme humaine s'est accomplie comme les évolutions animales antérieures ou concomitantes, suivant des processus analogues et en étroite liaison.

On vient de voir, cependant, combien l'histoire primate reste incomplète encore et décousue. Là plus qu'ailleurs peut-être, la science est gênée par une extrême pénurie de matériaux positifs. Cette rareté des documents provient de causes générales que j'analysais, l'an passé ; mais elle en admet ici une de plus : la vie arboricole des êtres en question, peu favorable de toute évidence à une conservation de restes fossiles. Des anciens Primates, nous ne possédons guère que quelques mâchoires, et d'importantes lacunes sont probables. De là mille incertitudes, mille difficultés d'interprétation. Où découvrir un principe de lecture ? On sait avec quelle réserve doivent être admis les jugements fondés sur la loi de corrélation organique. Dans le cas actuel, tout concourt à faire pressentir, entre les caractères, bien des associations inattendues. Nous en connaissons déjà quelques exemples. A quoi il faut ajouter, comme dernière cause d'erreur possible, une tendance commune des phylums vers les formes anthropoïdes et, par suite, certains phénomènes de convergence, en raison desquels plusieurs similitudes, pourtant manifestes, ne sauraient être prises toujours pour des indices de descendance, de parenté réelle. Que résulte-t-il de tout cela, quant à la manière de représenter les faits ?

A vrai dire, si l'on s'en tenait aux résultats bruts des constatations directes, chaque branche devrait être comparée à celle d'un conifère que recouvrent des feuilles imbriquées en écailles, en gaines, qui se succèdent, mais se masquent l'une l'autre à la base. Quand on veut reproduire strictement le dessin d'une tige ainsi construite, telle que nous la montre une observation sans



théorie, ce n'est pas une ligne continue qu'il convient de tracer : il faut au contraire suivre un instant, puis abandonner chaque gaine, chaque écaille l'une après l'autre; il faut passer de feuille en feuille, de sorte que le trait obtenu, tout en épousant la direction générale de la branche, se trouve décomposé en segments dont le raccord précis échappe. « Des Insectivores, nous avons dû sauter aux Lémuriens et aux Tarsiers; des Tarsiers, aux petits Singes primitifs du Fayoum; des Singes oligocènes, aux Anthropomorphes miocènes; des Anthropomorphes, aux Hommes paléolithiques; des Hommes paléolithiques, aux Hommes modernes. » La nécessité d'une telle démarche est due assurément, pour une part, aux insuffisances de notre documentation; et, en cela, on peut espérer qu'elle soit provisoire. Mais elle a aussi une signification plus profonde. Si des *sauts de côté* sont périodiquement nécessaires, il est permis de voir là un effet du rôle joué, dans le progrès de la vie, par le facteur d'invention dont, une fois de plus, le jeu devient ainsi manifeste. C'est l'intervention de ce facteur qui détermine aux points majeurs de transition l'apparence discontinue qu'on y observe, laquelle tient à la fragilité instable comme à la trop brève durée des formes de passage : deux caractères étroitement liés à leur nouveauté même en ce qu'elle a de génial. Toutefois, redisons-le également : il est impossible d'accepter comme absolue et définitive une pareille discontinuité. L'invention, créatrice de spécificité nouvelle, ne creuse aucun vide, aucun trou dans le cours des phénomènes de genèse. D'un tronçon à l'autre, il y a sûrement une loi de passage. « Les feuilles imbriquées se tiennent, sans aucun doute, ou bien directement entre elles, ou bien par fixation à un axe commun. » Nous pouvons hésiter, en quelque mesure, sur la nature de la liaison, sur le mode et le lieu d'attache. Malgré tout, l'existence d'un raccordement des branches n'est pas niable, d'un raccordement réel, non pas seulement idéal; et c'est donc un schéma d'arborescence qui, seul, est capable de symboliser avec exactitude les relations entre types, du moins en ce qui concerne leur support matériel. Bref, la part d'hypothèse est dans le détail de l'image, non dans le principe d'une structure arborescente.

En voilà suffisamment, je pense, pour justifier l'emploi d'une figure d'arbre généalogique. Nous ferons donc sans scrupule usage d'un tel schéma, lorsque nous en aurons besoin. Il serait d'ailleurs facile de tracer en gros celui qui résume les faits notés aujourd'hui. Je vous en laisse le soin (1) et ne m'arrête qu'à

(1) On le trouvera dans le travail déjà cité du P. Teilhard. Divers au-

redire une dernière fois (seule chose qui importe vraiment à notre but) sous quelles réserves on peut se fier à un schéma de ce genre :

1<sup>o</sup> Chaque trait linéaire doit être conçu en réalité comme représentant un écheveau peu à peu épanoui en ramure ; et, à son point de naissance, il faut imaginer d'ordinaire tout un verticille de traits analogues plus ou moins divergents, le long desquels se retrouve par intervalles une disposition semblable.

2<sup>o</sup> Les centres de rayonnement principal, de même que les points secondaires de raccord et de bifurcation, restent toujours problématiques, sinon quant à leur existence, du moins quant à leur place exacte et surtout quant à la morphologie précise de la forme généralisée correspondante. Le schéma doit donc être coupé de blancs. Rien, d'ailleurs, de plus naturel ; j'y ai longuement insisté, l'année dernière (1) : les pédoncules doivent normalement nous échapper. « Tant qu'une espèce est encore en voie d'individualisation (de bourgeonnement sur une autre espèce), c'est-à-dire tant qu'elle n'est représentée que par des individus peu nombreux et à caractères faiblement accusés, cette espèce n'a presque aucune chance d'être connue à l'état fossile. Toutes les parties tendres des arbres généalogiques, tous les points d'attache notamment, sont ainsi automatiquement détruits, et il tend à ne plus rester, pour représenter les lignes de la vie, qu'une suite de rameaux suspendus en l'air à un axe invisible. » Mais néanmoins, c'est une véritable *suite* qui en effet se dessine, suffisante comme telle pour imposer l'affirmation d'un *axe*. L'analogie est étroite avec un système de couches géologiques, érodées en partie, dont les stratifications se continuent apparemment à travers le vide.

Quoi qu'il en soit, peut-être demandera-t-on maintenant s'il était bien indispensable, pour comprendre l'Homme, de s'engager dans un tel embarras. Avions-nous vraiment besoin de démêler si laborieusement les racines paléontologiques de l'Humanité ? Je réponds que oui, sans nulle hésitation. Outre l'intérêt propre de ces enquêtes, la philosophie ne progressera désormais qu'en s'appuyant de plus en plus sur la science, comme l'esprit ne se dégage, ne se hausse du rêve à la réalité, qu'en se construisant avec de la matière un instrument de précision. Un an de science pour une heure de métaphysique, disait à peu près Descartes.

teurs ont donné de tels graphiques d'ensemble poussés jusqu'à l'Homme inclus et d'ailleurs assez différents les uns des autres, au moins quant au détail.

(1) *Revue des Cours et Conférences*, 15 mars 1927.

La supériorité humaine tient au développement de l'intelligence réfléchie ; ce développement, à son tour, tient à ceux du cerveau et de la main ; et ces derniers sont en connexion évidente avec tout le reste de l'organisme. Or il apparaît, par l'étude même du passé paléontologique dont je viens de présenter une esquisse, que le corps humain est le résultat longuement élaboré d'une histoire dont les traces demeurent visibles en lui. Ce n'est donc pas un fait sans signification ni portée que nous puissions en dire, comme d'un édifice dont les différentes parties accusent des styles de différentes époques : « ce membre pentadactyle date du Dévonien ; ce type triangulaire de dents remonte au Crétacé ; ce quatrième tubercule accessoire aux molaires supérieures a été introduit au commencement de l'Eocène ; cette grande taille a été atteinte au Miocène ; ce menton n'apparaît qu'à la fin du Quaternaire, etc. » Outre une confirmation de nos vues antérieures sur les étages successifs d'habitudes acquises dans la démarche d'invention vitale, nous y trouvons les éléments d'un cadre de phénomènes positifs pour nos interprétations futures.

Ne croyons pas, cependant, que la connaissance des premières origines, si intéressante soit-elle, suffise jamais par elle seule à révéler la complète nature ni surtout la valeur de ce qui en est sorti. Ce ne sont pas les commencements, mais les fins, qui expliquent en dernier ressort. Un fleuve ne montre sa puissance qu'à l'estuaire, non à la source : lorsqu'on en remonte le cours, il diminue, s'appauvrit graduellement et finit par disparaître, perdu dans un borbier. Ainsi en va-t-il de la vie sous toutes ses formes, particulièrement sous la forme humaine. Ce n'est pas du plus lointain passé que nous arrive la pleine lumière ; nulle part, les choses ne sont moins compréhensibles qu'à leur début. De quoi nous achèverons de nous convaincre, par analogie, si nous pensons à l'erreur que commettent certains sociologues lorsqu'ils analysent les formes élémentaires de la vie religieuse et qu'ils s'imaginent pouvoir lire dans ce magma primitif toute l'essence de la religion : songez à ce que donnerait une semblable méthode si on l'appliquait à la théorie de l'art ou de la science, et jugez de même en ce qui concerne la vie. Toute réalité profonde est mouvement et répugne donc à un traitement de ce genre. Voilà le principe qu'il ne faudra point perdre de vue en étudiant, à partir des faits qui viennent de nous occuper, l'apparition même de l'Homme.

(A suivre.)



# Les années 1827-1828 en France et au dehors

Cours de M. F. BALDENSPERGER

*Professeur à la Sorbonne.*

---

## III

### A la recherche des techniques.

Le Salon de Peinture de l'année 1827 fut un événement mémorable, non seulement pour les ateliers, qui sont, d'office, intéressés à ces manifestations, mais pour le grand public et pour les gens de lettres en particulier.

Le Salon de 1827 était réparti entre les bâtiments du Conseil d'État, du Palais-Royal et du Louvre (Musée Charles X, Musée Royal) : il avait la Place du Théâtre-Français comme une sorte de cour intérieure. La « notice », tout petit fascicule où se trouvent des noms illustres avec d'autres qui le sont beaucoup moins, permet de mesurer, grâce au souvenir mérité par certains, l'importance de cette manifestation.

On eut bien l'impression, dans le milieu des peintres, que c'en était fait de l'école de David, de la plupart de ses survivances, et que les Grecs et les Romains stylisés avaient cessé de plaire, au moins aux artistes. On se rendait bien compte aussi que Girodet, qui avait encore ses amateurs et ses fervents, était également passé de mode. S'il restait, dans le nombre des œuvres exposées, pas mal de survivances des anciennes manières, on trouvait cependant, très nettement affichées à la cimaise, des tendances nouvelles qui, jusque-là, avaient été le secret des ateliers et qui se manifestaient au grand jour désormais.

Faisons un tour dans ce salon de peinture, qui importe extrêmement pour la direction que va prendre la littérature, et la poésie en particulier. Voici une toile de Decamps qui s'appelle *Soldat de la garde d'un vizir* ; de Paul Delaroche, *La Mort du président Duranti*, *La prise du Trocadéro*, *La mort d'Élisabeth*



d'Angleterre. Voici d'Ary Scheffer, *Les Femmes souliotes*. Voici d'Eugène Delacroix, *Le Massacre de Scio*, *Marino Faliero*, *Un jeune Turc*, scènes de la guerre d'alors entre Turcs et Grecs. Voici enfin, de Louis Boulanger, une toile qui fit époque et qui s'appelle *Le Départ* (de Mazeppa, ficelé sur son cheval pour « se relever roi » d'une peuplade ukrainienne). C'est devant cette toile en particulier que les curieux se groupaient ; c'est ici que les tendances de l'école nouvelle semblaient s'afficher.

A l'heure qu'il est, les expositions romantiques récentes nous ont fait voir que les années avaient passé sur beaucoup de ces toiles, dont le coloris s'est embrumé avec le temps ; les éléments de bitume qui se trouvaient dans la mixture des peintres ont malheureusement fait leur œuvre, et il est rare que l'impression de grande lumière, de couleurs éclatantes que nos aïeux éprouvaient il y a cent ans, devant ces toiles nous saisisse encore aujourd'hui. Mais c'était cela précisément qui éclatait aux yeux : c'était d'une part l'histoire animée et colorée, l'histoire vivante, au lieu de stylisations de scènes figées ; et c'était, d'autre part, une façon plus profonde et plus sûre de traiter la matière picturale elle-même, de travailler, comme disaient les peintres, « en pleine pâte », qui enchantait non seulement les artistes, mais les littérateurs leurs amis.

Car nous voici précisément, en 1827, au moment où les peintres de cette époque (et cet événement social que nous constatons l'autre jour à propos des salons se répercute ainsi dans d'autres milieux) laissent s'établir entre les plus aventureux d'entre eux et un groupe au moins de la jeune littérature, une familiarité de tous les jours, de toutes les heures, et une exacte communauté de programmes.

Ne disons pas que ce soit le *retour à la nature*, ne disons pas que ce soit le *plein air* qui triomphe. Oui, il y a un envoi du jeune Corot ; mais Corot, à ce moment-là, est élève à l'École de Rome et s'il découvre la nature, c'est celle de l'Italie ; il envoie exactement deux toiles, en 1827, dont l'une s'appelle *Narni*, et l'autre *Campagne de Rome*. Il y avait également un paysagiste, Paul Huet, qui travaillait, dès cette époque, à renouveler les éléments de nature, ne voulant plus « composer » des paysages avec des morceaux rapportés. Il s'était installé en pleine Normandie pour vivre vraiment dans l'intimité des champs et pour être au contact de la nature. Ses envois ne devaient paraître que plus tard comme un des renouvellements du paysage et un présage de l'École de Fontainebleau, dont on ne parle pas encore.

C'est dire que pour les peintres, ce n'était pas exactement du

*réalisme* qui se manifestait dans ces toiles qui faisaient crier les anciens classiques, c'était plutôt une extrême magie pittoresque, une évocation chatoyante de l'histoire ou de l'exotisme, une profusion de couleurs et un éclat qui est fort assoupi et, assourdi à l'heure qu'il est, mais qui semblait glorieux et ensoleillé, aveuglant même pour des yeux habitués à de mornes grisailles.

Or, ces dispositions de la jeune peinture passaient dans la littérature avec un parallélisme et des contacts qu'on ne retrouve aussi nettement que dans la littérature française de 1827 et 1828.

Faut-il rappeler le moment où Diderot, dans ses *Salons*, faisait œuvre de technicien, et où l'on peut dire que le maniérisme de Greuze était également celui des auteurs de 1765 ? A ce moment-là, sans doute, il y avait une fréquentation et un contact intime entre l'atelier et le cabinet de travail : mais c'était principalement pour des renouvellements de sujets, pour l'attitude à donner aux personnages, et dans la littérature, et dans la peinture.

Tandis qu'ici, c'est vraiment un renouvellement *de fond* de la manière littéraire et, comme nous allons le voir, un emploi nouveau de l'adjectif va correspondre à une application nouvelle des couleurs de la palette picturale.

Et c'est aussi une dépréciation impie, il faut bien le dire, qui s'accomplit de part et d'autre : mais ces exagérations sont dans l'ordre. Nous savons, en effet, qu'après le succès de Delaroche et de ses émules, — je n'en dis pas autant de Delacroix, car Delacroix se tenait assez sur la réserve et prétendait à bon droit garder le culte d'un certain classicisme, — les élèves firent dans les ateliers des manifestations qui ont leur excuse dans la bonne foi et les entraînements de la jeunesse : les plâtres antiques furent brisés, on jeta gaiement par la fenêtre les têtes, les mains et les jambes les plus vénérables de l'héritage hellénique ou latin. De jeunes iconoclastes, qui ne savaient pas être des barbares, n'épargnèrent aucun moulage, pas même la Vénus de Milo, qui avait du moins l'avantage de ne pas les obliger à lui casser les bras, mais qui était venue depuis peu révéler un art grec bien supérieur à celui du *Laocoon* et de l'*Apollon*. « Ce fut, disent les témoins de cette scène, une immolation générale, un iconoclasme, une démente, une folie. »

Or, quelques années après, une scène, qui a été rapportée par les chroniqueurs du Romantisme, devait faire exactement pendant — l'auteur de la parole impie n'est pas absolument connu — le soir d'une représentation romantique, quelqu'un cria : « A bas Racine, c'est un polisson ! »

Voilà la symétrie, voilà le parallélisme, voilà le synchronisme dans les tendances, tout à fait identiques entre peintres, qui veulent renouveler, en abandonnant et en oubliant le passé, et, littérateurs qui veulent également jeter par-dessus bord ce qui a servi à former une longue tradition devenue intolérable à force d'immobilité.

\*  
\* \*

Ici, dans cette concentration entre peintres et littérateurs, en un groupement qui est très caractéristique du mouvement romantique de 1827, nous avons à nous arrêter en particulier à certains noms.

Les jeunes peintres, les sculpteurs et les ornemanistes dont nous avons à parler parce qu'ils ont été dans la plus grande intimité avec les littérateurs, habitent presque tous rive gauche et dans un secteur qu'il est facile de jalonner, entre les alentours du Panthéon et ce qui est actuellement le boulevard Raspail. Ils sont là, dans les ateliers dont la survivance se trouve actuellement boulevard Montparnasse, pourrait-on dire. Ils se trouvent dans le voisinage des hommes de lettres, tout prêts à recevoir des leçons et à en donner. Et même, des intimités de logement vont se pratiquer, qui feront que Victor Hugo se demandera s'il n'est pas un peintre parmi les peintres ou si, en tout cas, il n'est pas né pour transporter dans la littérature les procédés de la peinture.

Eugène Delacroix, sans doute, reste à l'écart des Cénacles ; il habite en pleine rive droite, passage Saulnier. Mais, par des toiles comme *Le Massacre de Scio*, comme *Roméo et Juliette*, comme les lithographies destinées au *Faust* de Goethe et à l'*Hamlet* de Shakespeare, il donne, quoi qu'il en ait, des gages à la peinture romantique, et les historiens de l'école n'ont pas manqué de le mettre dans un certain parallélisme avec Victor Hugo lui-même.

Achille et Eugène Déveria, pour leur compte, deux frères extrêmement unis, à peu près du même âge, l'un de 1800, l'autre de 1805, suivront davantage les tendances nouvelles. Ils connaissent Victor Hugo, l'ayant rencontré à une représentation du *Freischütz* de Weber, qui a été un grand événement pour la musique romantique ; dans l'atelier familial, l'un dessine à la lueur de la lampe, l'autre prépare des esquisses, tandis que Victor Hugo, plus tard Alfred de Musset, les Johannot, Louis Boulanger causent autour d'eux. La scène se passe rue de l'Ouest, qui donne sur l'actuelle rue d'Alésia !



Eugène Devéria a été enivré du succès de son premier tableau, *La Naissance d'Henri IV* et, à cette époque, on estime qu'il l'emporte même sur Delacroix. Il n'a pas eu, par la suite, une carrière extrêmement glorieuse et il a été heureux de devenir conservateur de musée, ce qui, pour un grand peintre, est tout de même une retraite plutôt qu'un triomphe, une mise en non-activité. Il s'est éloigné, avec l'âge, des fièvres et des ambitions partagées avec les poètes.

Pour un auteur d'œuvres caractéristiques comme Louis Boulanger, la symétrie avec Victor Hugo est particulièrement saisissante. Louis Boulanger est né dans le Piémont par le hasard des voyages de ses parents; mais il était comme Victor Hugo, de descendance lorraine: son père était né à Blâmont, dans la Meurthe-et-Moselle, ce qui n'est pas très loin du Nancy paternel de Victor Hugo et pouvait mettre un élément de communauté d'ascendance entre eux.

Il avait de bonne heure échappé à l'influence de David. Il s'intéressait à la poésie. Il était intelligent et sensible, extrêmement fait pour suivre de près (alors que, bien souvent, les peintres ont leur sensibilité et leur technique tout à fait différentes) les efforts du jeune romantisme littéraire. Et ce *Mazepa* de 1827, ce tableau qui était, en somme, l'illustration du motif byronien cher à tous les romantiques, a servi immédiatement à un *Mazepa des Orientales* que Victor Hugo n'a pas manqué de lui dédier. D'autres ne restaient pas en arrière: Vigny lui offrit son *Cinq-Mars* avec une dédicace: « Au peintre-poète de Mazzeppa. » Et, dans les poèmes de Sainte-Beuve, un très grand nombre de pièces sont dédiées à Louis Boulanger. De même pour Victor Hugo, qui ne se contentera pas de son *Mazepa des Orientales*, mais qui, à mesure qu'il se développera dans un sens que Boulanger considérait comme tout à fait heureux, ne manquera pas d'engager avec lui une sorte de dialogue poétique.

Enfin, en 1836, quand Boulanger exposera son *Triomphe de Pétrarque*, Théophile Gautier, qui sera, lui, le grand représentant des ateliers dans la poésie, ne manquera pas de mettre en tercets, à la manière de Dante plutôt que de Pétrarque, la toile du maître. Puis les scènes de *Faust*, les scènes d'*Othello*, les scènes du *Roi Lear* en lithographie, avec le clair-obscur sinistre qui semble tellement répondre au goût de 1828 et de 1829, au moment où le fantastique et le frénétique sont à l'ordre du jour, seront d'autres indices d'un parfait accord, et enfin *la Reine de Saba* sera le couronnement du genre.

Boulanger sera aussi un portraitiste fort goûté: deux portraits



de Balzac, en particulier un portrait de Balzac jeune et un portrait ultérieur, en moine, sont des œuvres connues de ce bel artiste, qui a très bien saisi le mélange d'intrépide imagination, de savoir et de réalisme du grand romancier. Puis les portraits de Victor Hugo, plus tard de Dumas fils, de Théophile Gautier, témoigneront du grand talent de ce portraitiste. Il se lie avec Sainte-Beuve, au point d'entreprendre avec lui une excursion d'art à Cologne ; ainsi, le critique, qui semblait assez peu fait pour comprendre et pour goûter le genre de technique qui n'était pas de l'intellectualité pure, ou de la sensibilité, se trouve tout à fait rallié par un accord entre peinture poétique et poésie picturale.

Le sculpteur David d'Angers, de son côté, représentera une façon particulière d'entendre les formes et les figures par son symbolisme, cette espèce de culte des grands hommes, ce désir de représenter sur les places publiques les grandes illustrations du passé, en donnant à chacun son caractère, un inventeur, un poète, un philanthrope, un général ou un maréchal de l'Empire, les grands tribuns de la Révolution... Cette façon de peupler d'un Panthéon nouveau la France, après 1830 surtout, rapprochera David d'Angers de Victor Hugo républicain ; et comme David d'Angers est un interprète de la nature telle que la « physionomie » la révèle, Victor Hugo estimait que sa façon de représenter les têtes, les crânes en particulier, correspondait à une réalité quasi-scientifique.

Au point de vue des amitiés et de ce qu'elles peuvent signifier pour les jeunes écoles, David d'Angers ne compte pas moins que les peintres ; il incline Victor Hugo en particulier vers la *matière*, matière sculpturale, sans doute, mais nous savons que les sculpteurs sont des gens pour qui le monde extérieur existe, existe rudement, en trois dimensions. Et Victor Hugo a certainement imaginé que la littérature devait être avant tout une littérature à trois plans, et pas simplement une idéologie de pensée, de souvenir ou de rêve.

Nous savons comme l'amitié s'est nouée entre David d'Angers et Victor Hugo, en 1827, d'une façon très précise. Le sculpteur, qui habitait du reste au Quartier latin, rue de l'Estrapade, écrit le 31 mars à Victor Pavie, l'ami angevin qui lui avait fait connaître le poète :

Depuis que je connais votre liaison avec Victor Hugo, je lis ses vers. Il devrait observer une nature neuve, cela, je crois, conviendrait à son génie...

Il s'agit de vers anciens, il s'agit peut-être, de l'*Ode à la*

*Colonne* qui marque, en effet, une sorte de tournant dans la manière de Victor Hugo. David d'Angers voudrait que Victor Hugo se remît en face de la nature avec des yeux *neufs*. Je crois qu'il y a beaucoup à prendre de cette observation, et que le Victor Hugo qui donnera aux métaphores un caractère nouveau est en partie inclus dans ce *desideratum* d'un grand sculpteur.

Le 19 novembre, il écrit à Pavie :

Je vois souvent notre ami Hugo. Nous sommes allés assister au ferrement des galériens à Bicêtre...

Ils sont allés voir la colonne sinistre qui devait partir pour le baigne, boulets aux pieds, et Victor Hugo se souviendra de cette scène dans *Le dernier jour d'un condamné*. Il semble du reste que cet épisode pénitentiaire intéresse vivement l'auteur et son ami, car, l'année suivante, il y a de nouveau, dans la correspondance de David d'Angers, la date où il avait assisté avec Victor Hugo au ferrement des galériens. Ce sont des leçons de baigne que prend de bonne heure l'auteur du *Dernier jour d'un condamné*, et, en somme, des *Misérables*, dont la première ébauche est prochaine.

En 1828, David disparaît quelque peu de la circulation, ayant été victime d'une tentative d'assassinat, mais il écrit à son ami :

Je suis toujours enchanté que vous m'avez fait connaître Victor Hugo..

Et, à partir de ce jour, David d'Angers, parmi les littérateurs, entreprend un très joli témoignage d'amitié de la part d'un sculpteur : une collection de médaillons, dont nous voyons encore aujourd'hui des reproductions. Il fait les portraits, de profil presque toujours, ou de trois quarts, de ses amis littéraires. Nous connaissons tous le Victor Hugo, le Michelet, l'Alfred de Musset, le Vigny de cette collection ; c'est elle que le Cénacle, pour marquer à Goëthe, après l'entrevue de David d'Angers avec son modèle weimarien, sa reconnaissance et son respect, fait envoyer dans une caisse qui sera déballée à Weimar en grande pompe et qui fera la joie du patriarche des lettres allemandes. David d'Angers fait également le buste de Lamartine, projeté dès 1825, exécuté en 1830 ; un buste de Chateaubriand. Et tout cela aboutit en revanche à ce grand hommage que rendront les *Feuilles d'Automne* « à David d'Angers statuaire », celui qui peuple le monde moderne d'une armée de statues, celui qui fait surgir, de l'obscur syncrétisme des formes, des reliefs qui sont la nature humaine la plus digne, celle du génie. Il y a, à cet égard, dans le

culte des héros de Victor Hugo et dans la façon dont David d'Angers voulait refaire un Panthéon de grands hommes, quelque chose de parfaitement analogue, et aussi de tout à fait démocratique, si l'on peut dire, et que 1830, évidemment, engagera à fond dans des voies nouvelles, et parfois périlleuses.

D'autres sculpteurs encore apparaissent, mais pas d'une façon aussi marquée que plus tard, dans l'orbite de nos littérateurs. C'est ainsi que l'original Jean Du Seigneur, qui deviendra plus tard l'hôte de tout un groupe dont Gérard de Nerval sera le principal représentant, est encore peu connu. Ce sera vers la bohème qu'iront ces jeunes artistes qui refuseront d'accepter l'embourgeoisement de la monarchie de juillet.

De même, le sculpteur suisse James Pradier s'est installé à Paris, et cela ne sera pas sans résultats pour Victor Hugo et sa vie privée, puisque Juliette Drouet est une élève de son atelier.

\*  
\*  
\*

La musique est assez peu représentée dans tout cela, et nous aurons à constater que, au berceau du Cénacle triomphant de 1827 et 1828, la musique ne joue pas le même rôle que les arts du dessin.

Sans doute, Berlioz va dégringoler, lui aussi, de ses montagnes dauphinoises. Il voudra, lui aussi, faire du pittoresque. Il lui semblera que la couleur importe à la musique comme aux autres arts. Un des maîtres du Conservatoire, Lesueur, avait déjà manifesté des initiatives intéressantes. Et ce n'est pas *pour la musique proprement dite* que les littérateurs aimeront Berlioz, sauf Alfred de Vigny ; ce sera pour la *couleur* qu'ils trouveront dans une œuvre comme *Roméo et Julielle*, castagnettes, tambour de basque ; cor d'harmonie représentant ailleurs les bois et les chasseurs, alto symbolisant *Harold* : trouvailles qui sont plutôt des faits de transposition d'art que de pure musique. Le développement de la musique se fait, en somme, dans un sens abstrait, et c'est le concret qui séduit cette jeunesse. Victor Hugo, du reste, se déclarera assez indifférent au royaume des sons ; et c'est l'un de ces écrivains qui dira plus tard : « Oui, on m'a appris un instrument de musique quand j'étais petit, mais je ne me rappelle plus très bien lequel. »

Ceci est important en ce qui concerne la littérature européenne : c'est l'indice, de la part du romantisme français de 1827 et 1828, d'une particularité certaine. Le Romantisme allemand avait eu plus ou moins la musique à son berceau, soit par Weber, soit

par Beethoven, soit par d'autres compositeurs : même Mozart semble à Hoffmann un magicien des sons. Les Romantiques avaient essayé ici d'approfondir l'individualisme et le *moi*, en faisant de la rêverie musicale une incitation à développer le monde intérieur.

Les nôtres, au contraire, veulent être des peintres, des gens comme dira Gautier, « pour qui le monde extérieur existe ». Et nous savons que le monde extérieur des sons n'existe guère, qu'en dehors de quelques sonorités qui se trouvent dans la réalité, l'univers tonal est presque entièrement une construction de l'esprit et une métaphysique intérieure.

\*  
\* \*

Dans la constitution du second Cénacle — celui des peintres et des poètes associés — il y a parfois de simples nécessités locales, génératrices de très grands résultats. C'est ainsi que, au terme d'avril 1827, Victor Hugo change de logement. Il quitte à cette date le 90 de la rue de Vaugirard où il demeurait au-dessus d'un atelier de menuiserie, qui peut-être bien subsiste encore, pour se loger, la famille commençant à venir, et la fortune aussi, sur les pentes du Mont Parnasse, dans une maison qui n'existe plus et qui portait le n° 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs. Elle n'existe plus parce qu'on a tracé le boulevard Raspail à travers la rue Notre-Dame-des-Champs. Le n° 11 a été la principale victime de cette percée, et il paraît qu'au moment où l'on traçait cette artère, deux superbes ormeaux qui se trouvaient auparavant devant la façade de Victor Hugo, étaient encore isolés au milieu de la chaussée, dans le terre-plein actuel. On a essayé de les sauver, mais le « progrès » du monde moderne a empêché qu'on pût garder ces deux ormeaux, qui avaient assisté à tant de discussions et vu tant de réunions romantiques ; le métropolitain passe par-dessous et les racines de ces ormeaux auraient empêché, paraît-il, la voûte de s'établir normalement. Les ormeaux ont donc suivi le sort de la maison ; de cet asile où Victor Hugo s'installait en 1827, il ne reste plus que le souvenir, et, un croquis qui a été fait par un ami de M. L. Séché, qui, dans l'ouvrage intitulé *Le Cénacle de Joseph Delorme*, nous donne la description suivante :

C'était une grande maison entourée de jardins. L'appartement qui se trouvait au premier possédait cinq pièces et une cuisine dont Victor Hugo s'empara.

Le salon était appelé « la chambre au lys d'or » parce que son principal ornement était le lys d'or conquis par le poète aux jeux floraux de Toulouse.



Différents amis s'étaient ingénies à orner ce salon pour le rendre plus magnifique et non seulement des tableaux qui ont été transférés en partie au Musée Victor Hugo de la place des Vosges, mais des fresques peintes à même les murailles rendaient ce logis tout à fait somptueux.

Il y avait d'autre part une sortie vers les champs et Victor Hugo allait très souvent vers le soir, soit dans la pépinière du Luxembourg qui était voisine, soit dans la plaine de Vaugirard qui était surtout peuplée, au delà du tronçon de la rue d'Alésia, de guinguettes et de maisons des champs.

Nous savons, en effet, que le Cénacle allait voir se coucher le soleil sur la plaine de Vaugirard lorsque les tours de Notre-Dame semblaient trop loin et trop haut, et que la mère Saguet, une brave propriétaire de guinguette, offrant à boire et à manger, recevait souvent, le soir, la visite de ces contemplateurs du coucher du soleil.

Vers le même moment, Sainte-Beuve, de son côté, décide sa mère à quitter à son tour la rue de Vaugirard, où ils demeuraient au n° 94, et à s'installer rue Notre-Dame-des-Champs, au n° 19, tout près par conséquent du 11 habité par Victor Hugo. Ceci a expliqué bien des choses, lorsqu'on a appris le « roman d'amour » de Sainte-Beuve, et pas seulement l'entière dépendance et la fidélité absolue du critique à l'égard du maître. C'est, en effet, presque une camaraderie de jour et de nuit qui s'établit entre eux.

Dans le même temps, Louis Boulanger, qui habite tout près de là, se trouve passer ses soirées assez souvent avec Victor Hugo, et les questions techniques, passionnantes pour les jeunes peintres, refluent vers les littérateurs.

Il s'agit surtout de ceci : le peintre doit-il travailler ses couleurs *en pleine pâte*, c'est-à-dire mettre ses couleurs sur sa palette, doit-il les fixer sur sa toile, d'accord avec sa vision ; ou bien doit-il commencer par une succession de « transparences » ? Doit-il procéder par teintes superposées ; ou bien doit-il mettre violemment sur sa toile ce qui lui semble reproduire sa vision du coloris ? Et il va sans dire que les jeunes, hostiles à toutes grisailles, à toute espèce de stylisation, rejetaient le premier procédé et étaient partisans de l'emploi de la couleur telle quelle.

Si, dans la mixture de ces couleurs, du bitume ou d'autres produits qui ont nui au maintien du coloris se sont trouvés, c'est pour des raisons matérielles : les peintres de cette époque avaient l'idée de l'enseulement que, plus tard, des procédés techniques comme ceux du maître Monet réussirent seuls, par une entente nouvelle de la décomposition et de la recombinaison des couleurs.

Victor Hugo était certainement le mieux fait pour entendre ces questions. Il y avait chez lui, d'abord une acuité de vision extraordinaire, dont Sainte-Beuve, plus tard, a donné le témoi-

gnage. Il racontait par exemple aux Goncourt, le 14 février 1863, au moment où Victor Hugo était à Guernesey et où il n'avait par conséquent pas de raison de lui faire la cour :

Le don d'initiation de Victor Hugo en matière d'art était une chose stupéfiante.

Un jour, au Louvre, devant des tableaux, il m'a appris sur la peinture... tout ce que j'ai oublié depuis..!

Sainte-Beuve continue en racontant que les yeux de Victor Hugo faisaient partie de ce que son tempérament avait de si singulier et de si dru. Et il rappelle à ce moment-là que le barbier de son ancien ami usait plusieurs rasoirs pour lui faire la barbe, tellement la violence de son tempérament se manifestait par d'étranges phénomènes capillaires !

Nous montions tous les soirs, dit-il, sur les tours Notre-Dame, pour voir le coucher du soleil — ce qui, entre nous, ne m'amusa pas beaucoup. Eh bien ! il voyait de là-haut, au balcon de l'Arsenal, la couleur de la robe de M<sup>lle</sup> Nodier.

C'est un détail, c'est peut-être une boutade. Mais ce témoignage rendu par un ancien intime de Victor Hugo est assez d'accord avec la thèse de M. Mabileau sur la puissance de la vision chez le maître et avec les études qui ont été faites, en particulier par M. Huguet sur le sens de la vue chez Victor Hugo et avec un travail plus récent, la thèse de miss Robertson sur le métaphorisme de Victor Hugo où, précisément, l'un des torts de l'auteur est de n'avoir pas suffisamment mis en relief une certaine période de Victor Hugo où les épithètes signifient vraiment quelque chose de coloré, d'ardemment analogue aux prestiges d'une palette bigarrée.

Il concluait avec les peintres une alliance qui n'allait pas sans danger, ni sans objections, ni sans opposition et, par exemple, en 1828, *Le Journal des Artistes* publia un manifeste d'un certain nombre de pages contre la nouvelle école de peinture « soi-disant shakespearienne, romantique, etc... » et vendit ce numéro spécial au profit de la Grèce, qui était alors à l'ordre du jour en raison même de sa rébellion contre la Turquie. On ne manqua pas d'y dénoncer l'exagération coloriste des jeunes générations. Rien n'y fit, pas plus que n'eurent l'avantage les académiciens qui revendiquaient la fidélité delilienne pour faire obstacle à cette indépendance pittoresque de la jeune littérature.

\* \* \*

Cette alliance, dont il serait possible de trouver d'autres témoi-

gnages, nous en avons les meilleurs aveux chez Victor Hugo lui-même et chez ceux qui, pendant un certain temps au moins, se sont mis très exactement dans son sillage. Nous avons des indices de date et des témoignages parfaitement concordants à ce égard.

Indices de date : le fait que c'est en août et septembre 1828 que furent composées les pièces les plus significatives des *Orientales*, — or les *Orientales* vont être, au commencement de 1829, la manifestation par excellence de cet éblouissement, de ce luxe d'images, de cette utilisation nouvelle du verbe français saturé de couleur ; et nous allons trouver dans des passages du poète, soit en vers, soit en prose, la vérification par excellence qui peut concerner un écrivain.

Que dira, en effet, Victor Hugo dans la préface de ce recueil ? Dès le début, à la troisième ligne, nous voyons un mot technique s'il en fut :

L'auteur de ce recueil n'est pas de ceux qui reconnaissent à la critique le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tel sujet, *broyé telle couleur*...

« Broyer telle couleur », c'est une métaphore assez courante, mais que Victor Hugo à ce moment-là risque au début d'une préface : elle peut faire scandale, étant directement empruntée au vocabulaire du peintre.

Un peu plus loin, il s'agit des couleurs employées et de la façon de les employer. Et, plus loin encore :

.. qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze...

Et, plus bas, c'est la statuaire qui est en cause. Ensuite, ... l'idée qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil...

Enfin, c'est l'évocation de l'Orient, de cet Orient qu'il n'a pas vu, mais qu'il restitue sur sa toile :

... à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, au dôme de cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit, ses versets du Koran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles ; épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums. .

☞ Ou bien, par antiphrase :

... Il vaut bien mieux (prétend-on), une belle et correcte nudité, de grandes murailles toutes *simples*, comme on dit, avec quelques ornements sobres et

de *bon goût*, des oves et des volutes, un bouquet de bronze pour les corniches, un nuage de marbre avec des têtes d'anges pour les vôtres...

Et il discrédite un ancien type de poésie en parlant uniquement d'un ancien type d'architecture et de peinture décoratives.

... Le château de Versailles, la place Louis XV, la rue de Rivoli, voilà ! Parlez-moi d'une belle littérature tirée au cordeau !..

Ou bien :

.. au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste..

Plus loin, enfin :

... Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ces pensées, toutes ses rêveries...

Suit une apologie assez curieuse de l'Orient coloré, qui semblait surgir avec une sorte de puissance indiscreète sous nos yeux : une défense de la curiosité orientale par Victor Hugo. Ceci datait de janvier 1829, mettant le sceau à un certain nombre de créations qui, en 1828, sont le résultat des impressions picturales et sculpturales de Victor Hugo.

Dans *Le feu du Ciel*, il est inutile de le rappeler, il y a un mélange d'ancien type de poésie, c'est-à-dire la métaphore banale, mais stylisée par un certain goût qui l'anime, et quelque chose de nouveau dans l'évocation des couleurs.

Dans la première strophe, par exemple, vous verrez le premier vers représentant le type delillien et les derniers vers, au contraire, signifiant cette espèce de nouveauté :

Les vierges aux seins d'ébène,  
Belles comme les beaux soirs,  
Riaient de se voir à peine  
Dans le cuivre des miroirs ;  
D'autres, joyeuses comme elles,  
Faisaient jaillir des mamelles  
De leurs dociles chamelles  
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Voilà un couplet qui est assez significatif. On retrouve la poésie française, avec ce reste de délicatesse convenue de l'école delillienne, et au contraire cette affirmation de la *touche* de peinture. Nous avons du reste un livre sur ce sujet de M. Barat sur la révolution romantique en matière d'épithètes, et justement est indiquée dans cet ouvrage l'opposition entre deux manières absolument différentes de considérer et de traiter les couleurs en poésie.



Puis, dans le détail, les exemples se pressent et il est inutile de les énumérer tous. Mais enfin, dans *Le Feu du Ciel*, citons encore :

... Le feu qui foudroie  
Bat les ponts qu'il broie,  
Crève les toits plats,  
Roule, tombe et brise  
Sur la dalle grise  
Ses rouges éclats.

Ou dans des pièces comme *L'Enthousiasme* :

Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,  
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir  
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune ardente et rouge comme l'or,  
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor  
Blanche au bord d'un nuage sombre ;

J'aime ces chariots lourds et noirs, qui, la nuit,  
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,  
Font aboyer les chiens dans l'ombre.

Dans une pièce comme *Les Adieux de l'Hôlesse arabe*, qui, en elle-même, ne signifie pas grand'chose :

Adieu, voyageur blanc ! J'ai sellé de ma main,  
De peur qu'il ne te jette aux pierres du chemin,  
Ton cheval à l'œil intrépide ;  
Ses pieds fouillent le sol, sa croupe est belle à voir,  
Ferme, ronde et luisante ainsi qu'un rocher noir  
Que polit une onde rapide.

.....  
Si tu reviens, gravis, pour trouver ce hameau,  
Ce mont noir qui de loin semble un dos de chameau ;  
Pour trouver ma hutte fidèle,  
Songe à son toit aigu comme une ruche à miel,  
Qu'elle n'a qu'une porte et qu'elle s'ouvre au ciel  
Du côté d'où vient l'hirondelle.

Si tu ne reviens, pas, songe un peu quelquefois  
Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,  
Qui dansent pieds nus sur la dune ;  
O beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,  
Souviens-toi, car peut-être, ô rapide étranger,  
Ton souvenir reste à plus d'une !

Adieu donc ! — Va tout droit. Garde-toi du soleil,  
Qui dore nos fronts bruns, mais brûle un teint vermeil ;  
De l'Arabie infranchissable,  
De la vieille qui va seule et d'un pas tremblant,  
Et de ceux qui le soir, avec un bâton blanc,  
Tracent des cercles sur le sable !

L'habileté à manier les strophes, comme dans le morceau des *Djinns*, bien entendu, n'est pas absente de ce recueil : ce qui est nouveau, et ce que Victor Hugo pratique d'une façon absolument consciente, c'est en revanche l'application de la *louche* colorée dans sa puissance évocatrice. Ce n'est plus simplement la stylisation et l'évocation par ricochet ; c'est, directement, le désir de donner par les épithètes la sensation de la *chose vue* : un mot que le maître emploie très naturellement.

Nous savons que Victor Hugo est resté fidèle, sinon à cette manière jusqu'au bout (car un certain symbolisme pénétrera bientôt dans son évocation du monde), en tout cas à ses desseins de cette époque-là. Voici, dans le *Post-scriptum de ma vie*, ce qu'il écrit à propos des *Orientales* et de l'image « des habits tout ruisse-lants de pierreries » :

Cette métaphore que j'ai mise dans les *Orientales* a été immédiatement adoptée. Aujourd'hui elle fait partie du style courant et banal, à tel point que je fus tenté de l'effacer des *Orientales*. Je me rappelle l'effet qu'elle fit sur les peintres. Louis Boulanger, à qui je lus *Lazzara*, en fit sur-le-champ un tableau.

Rivalité en partie double, par conséquent, avec le désir pour le peintre de se saisir immédiatement de ses pinceaux et de reprendre l'évocation que le poète, son émule, avait réussie par des mots, et que le peintre se devait aussi de tenter. L'inverse, c'est pour le poète, lorsque le peintre a obtenu un effet de clair-obscur ou de couleurs, ou d'aveuglement par une lumière, de prendre des mots, des vocables, de les traiter *du dehors* et de faire à son tour une réussite de technicité.

C'était une chose assez nouvelle pour la littérature française, que les mots traités de cette façon. Lorsque M. Charles Maurras a dit à un certain moment que les littérateurs français — et il fait remonter à Chateaubriand la périlleuse innovation — ont donné une *saveur de chair* aux mots de la langue, qui n'étaient que des signes, il me semble qu'il a condamné une tendance qui était inscrite dans la nécessité des choses. Pour des publics renouvelés et souvent plus naïfs, on ne peut guère manier les mots éternellement comme le faisaient les auteurs du *xvii<sup>e</sup>* et du *xviii<sup>e</sup>* siècles qui risquent de paraître assez exsangues. Il est naturel que des publics assez neufs, et qui ont besoin de ressentir des sensations fraîches, se retrouvent plus volontiers à l'aise dans un vocabulaire rafraîchi. Mais il est vrai qu'il y a un certain danger à cette manœuvre des mots qui ne sont plus simplement des idées, qui valent par autre chose que par la simple puissance d'évocation qu'ils peuvent posséder.

Victor Hugo, pour le citer encore, dira parfaitement à Émile Péhant, en 1868 :

La métaphore, c'est-à-dire l'image, c'est la couleur, de même que l'antithèse est le clair-obscur...

Et, se cherchant naturellement des aïeux, il continue en disant :

...Homère n'est pas possible sans l'image, ni Shakespeare sans l'antithèse.

Et lorsque Sainte-Beuve le subtil, Sainte-Beuve l'intelligent et le souple, s'efforce de donner à ses amis de grands ancêtres, voici ce qu'il dit de cette méthode, de ces procédés, dans le xv<sup>e</sup> chapitre des *Pensées de Joseph Delorme*, en attribuant à André Chénier le mérite d'une initiative qui reste contestable chez le poète des *Iambes* :

Le procédé de couleur, dans le style d'André Chénier et de ses successeurs, roule presque en entier sur deux points...

Le premier point, vous allez voir, est tout à fait celui qui nous arrête. Le second est fait pour permettre tout de même au Cénacle et aux romantiques de 1828 de ne pas oublier des auteurs comme Lamartine, qui ne va pas du tout dans ce sens, ou comme Alfred de Vigny, qui n'y viendra qu'épisodiquement. Voici le premier point :

Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque ; ainsi, par exemple, au lieu de *ciel en courroux*, mettre *ciel noir et brumeux* ; au lieu de *lac mélancolique*, mettre *lac bleu*...

Pourquoi le bleu est-il spécialement mélancolique ? Cela représente déjà un certain symbolisme, et Victor Hugo, plus tard, aura ses idées sur ce point ; « ... préférer aux *doigts délicats*, les *doigts blancs et longs*... »

Il n'est pas douteux que Sainte-Beuve, à ce moment-là, veut à toute force faire allusion à Victor Hugo. Mais alors, pour ne pas négliger ce qui n'est pas l'« aile marchante » du romantisme, le critique ajoute :

Tout en usant habilement du mot propre et pittoresque, tout en rejetant délibérément le mot vague et général, employer à l'occasion et placer à propos quelques-uns de ces mots indéfinis, inexplicables, flottants, qui laissent deviner la pensée sous leur ampleur, ainsi des extases *choisies*, des attraits *désirés*... Les expressions d'*étrange*, de *jaloux*, de *merveilleux*, appartiennent à cette famille choisie...

Sainte-Beuve n'abandonne donc pas ceux qui demeuraient

des élégiaques, Lamartine, sans doute aussi M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, ou ceux qui restaient des penseurs comme Alfred de Vigny. Le chapitre xvi de ces mêmes *Pensées de Joseph Delorme* revient sur la même idée, les « bocages verts » et les « lacs bleus », devant être décidément installés dans la littérature poétique du temps. Sainte-Beuve lui-même, en disciple déférent, et pas simplement pittoresque, de Victor Hugo, donnera, dans une pièce qui a fait particulièrement crier, *les Rayons jaunes*, une application pratique de ces idées. Il rappelle que le jaune est une couleur un peu désagréable, dont la valeur symbolique n'est pas sans inconvénient, et que pour l'âme un peu frileuse de ce Joseph Delorme qui est, a-t-on dit, un « Werther carabin et jacobin », le jaune pourra très bien donner, symboliquement, une symphonie totale.

Les romantiques se sont plus ou moins ralliés à ces vues. Musset a fait des pièces qui sont plutôt des parodies à cet égard, et Vigny, un peu tard et, en somme, sans y être poussé par son véritable génie, a donné, dans la pièce qui s'appelle *Les Amants de Montmorency*, des applications qui semblent assez maladroitement et imprévues de ce même procédé. Il y a là un paysage de banlieue parisienne qui a l'air d'être meublé de jouets de Nuremberg ; il y a des maisons *blanches*, des toits *rouges*, des arbres *verts* qui détonent un peu soudainement dans la monodie grave et le *lamento* du poète.

Et enfin, dans Théophile Gautier, il va de soi que la grande réussite sera, par ce procédé, une pièce qui s'appellera *Symphonie en blanc majeur* : un auteur pittoresque comme celui-ci se trouvera parfaitement à son aise avec ses palettes où il aura choisi différentes nuances de blanc.

Voilà, par conséquent, pour longtemps (car Victor Hugo sera naturellement assez fidèle à ces procédés), ce qui marque un certain désaccord du romantisme français avec le Romantisme en général : car, de ce procédé, il n'y a guère d'analogie dans les autres romantismes.

C'est dire qu'avant d'être ramené à des formules trop unitaires, le romantisme européen a souvent, et en particulier en 1827 et 1828, été un mouvement dispersé. Cette fée qui se trouve évoquée par le Cénacle et qui est la fée peinture ou la fée sculpture, la reine des formes visuelles et lumineuses, n'est pas celle que le romantisme étranger appelait le plus volontiers à son secours. Moins mystérieuse et plus tangible, elle remplaçait, peut-être indiscrètement, certaines de ses sœurs.

(A suivre.)



# La constitution et le relief du sol de la Russie

Cours de M. CAMENA D'ALMEIDA

*Professeur à l'Université de Bordeaux.*

---

Entre les Carpathes, la Crimée, le Caucase et l'Oural, s'étend un ensemble immense de terres de faible altitude dont la continuité ne se rencontre nulle part ailleurs en Europe. Les rivières, sur de longs parcours, s'y attardent avec des pentes insignifiantes ; les chemins de fer les traversent sans fortes rampes ni souterrains ; le paysan y trouve presque partout les champs unis qu'il recherche « plats comme une feuille d'érable », « créés par Dieu à l'usage de l'homme », tandis que les inégalités de terrain sont « l'œuvre de Satan, qui devra en répondre devant le Créateur ».

Cette pauvreté du relief sur de si longues distances n'implique pas nécessairement une constitution uniforme du sol ou une structure sans accidents. Les cas sont nombreux où la longue usure d'un pays fait de matériaux hétérogènes et pourvu d'un relief mouvementé substitue à ce relief une topographie dont l'aspect général donne l'impression de monotonie et ne laisse percevoir qu'à l'étude la diversité originelle. A vrai dire, l'examen du sol de la plaine russe, autant qu'on a pu le reconnaître sous la couverture de dépôts détritiques et de matériaux de transport qui en masquent la plus grande partie, ne révèle pas de fortes compressions ni de nombreuses dislocations des roches qui le constituent, mais ces roches sont de nature, de résistance et d'ancienneté assez différentes pour influencer, sinon toujours sur les formes extérieures du terrain, du moins sur les conditions de vie et les ressources qu'elles offrent à l'homme.

## I. CONSTITUTION DU SOL.

La plaine russe, dans sa majeure étendue, s'est formée par l'accumulation de dépôts marins dans le fond d'une cavette dont les roches cristallines de la Finlande et du massif ukrainien, ainsi que celles de l'Oural et du Timan, constituent le rebord

visible. La continuité souterraine de ces roches est attestée de place en place par des pointements, et, de plus, bien des indices, dans les régions intermédiaires, révèlent la présence de portions de ce socle à une assez faible profondeur au-dessous de la surface actuelle : ainsi, près de Kholm (gouvernement de Pskov) ; près de Minsk, au sud de Voronej, et, probablement près d'Oufa. Sans doute faut-il voir dans cette allure mouvementée de la surface visible ou cachée des roches cristallines, qui est par endroits aussi celle des roches cambriennes et siluriennes, les effets du plissement que les géologues appellent « calédonien ». Toujours est-il que ces parties saillantes, les unes visibles, les autres peu profondément enfouies, se sont comportées comme des masses rigides, résistantes, qui ont, dès l'époque dévonienne, limité l'étendue et déterminé la direction non seulement des mouvements orogéniques ultérieurs, mais aussi des transgressions marines successives,

Deux directions, en effet, affectent ces deux sortes d'accidents : l'une, méridienne, l'autre Ouest-nord-ouest, Est-sud-est. Parmi les plissements, la première de ces directions se révèle dans l'Oural, chaîne « hercynienne » où les compressions débutèrent à l'époque permienne ; la seconde, un peu plus tard, s'est manifestée dans les couches carbonifères du bassin du Donetz ; bien plus tard encore, au voisinage et à l'extérieur de l'ensemble, elle s'est imposée au Caucase et aux montagnes de Crimée. Les transgressions marines, elles aussi, ont obéi alternativement à ces deux orientations, les mers dessinant des bassins allongés tour à tour dans le sens des méridiens et dans celui des parallèles, ainsi que l'a reconnu Karpinsky. Le plus récent exemple, ce fut, à l'époque quaternaire, l'extension de l'Océan Glacial vers le Sud, dans la région de la Petchora, et celle de la Caspienne vers le Nord, jusqu'à la Kama, les deux mers s'avancant l'une vers l'autre par des golfes allongés que séparait seulement un isthme étroit.

L'influence des blocs résistants du soubassement est particulièrement frappante dans l'Oural. La chaîne subit une inflexion au contact du bloc d'Oufa, dont elle épouse extérieurement le contour, et l'on remarque à cet endroit le raccordement de deux arcs par une zone fracturée, de moindre hauteur, dont ont profité de bonne heure les communications entre Perm et le versant opposé. Quant aux bassins, on peut remarquer que le bassin carbonifère inférieur du Donetz s'est trouvé limité par le massif ukrainien et le bloc de Voronej, celui de Moscou par les blocs de Voronej et de Kholm, le massif finlandais et le Timan.

Vers la fin du crétacé, le comblement de la cuvette était

achevé. Alternativement émergée et occupée par les mers, elle contient des dépôts d'âge et de caractère variés, mais dont la disposition offre une certaine régularité. Moscou occupe une position centrale vers laquelle, à partir du golfe de Finlande, les couches, s'inclinant lentement, sont ordonnées en auréoles d'ancienneté décroissante, du cambrien au crétacé inférieur. Une succession analogue s'observe le long de la Volga entre Kazan et la boucle de Samara, trajet par lequel on passe du permien au crétacé. Ainsi, des couches, déposées horizontalement lors de leur élaboration au fond des eaux marines, se sont lentement affaissées.

Cen'est pas le seul mouvement auquel elles ont été soumises, et il ne faut pas plus s'exagérer la rigidité que la stabilité de ce que l'on appelle la plate-forme russe, terme par lequel on sous-entend trop volontiers une surface demeurée réfractaire à tout plissement. Les compressions de la bordure se sont propagées jusque dans l'intérieur, atténuées sans doute, mais perceptibles à l'analyse. Il semble qu'on doive attribuer aux mêmes forces qui ont dressé l'Oural la longue voûte qui va, sur 700 km. de parcours, des abords de Viatka dans le nord à Nikolaevks (sud-ouest de Samara) dans le sud. Une autre voûte est tranchée par le Don en amont de la portion de son cours qui atteint presque la Volga. Même direction, et sans doute même origine, au pli surbaissé que l'Oka traverse à Kasimov. Plus loin encore, dans le nord-ouest, un pli dirigé du nord au sud va de Vychnii-Volotchek à Torjok. De date plus récente et de relief plus vigoureux sont les Erghéni, qui surplombent nettement et de haut la dépression caspienne, et dont le flanc oriental est incliné de 25° à 30°. Sans doute, à l'exception de cette dernière, ces lentes ondulations sont-elles le plus souvent « voisines du zéro orographique ». Il est à remarquer toutefois qu'elles peuvent former au besoin l'ossature de vastes croupes révélées par les travaux topographiques, comme le plateau de la Volga et les hauteurs de Valdaï ; elles alternent avec des parties déprimées, qui semblent doucement plissées en creux : ainsi les plaines de Riazan et de Tambov à l'ouest de la voûte de Kasimov, et celle de la Mockcha à l'est. Bien des faits marquants de l'histoire russe, bien des détails de la vie économique, sont liés à cette structure que la lenteur des accidents du relief et leur faiblesse n'ont permis de reconnaître qu'à la longue. On ne s'expliquerait pas autrement qu'un pays, à la surface d'apparence si monotone, ait pu résister si longtemps à l'unification politique, revêtir des aspects locaux aussi variés, fournir des ressources aussi diverses et engendrer des occupations aussi multiples.



Ainsi qu'à bien d'autres égards, les régions méridionales de la Russie diffèrent par l'âge de leurs terrains de celles du centre et du nord. Elles sont, par excellence, les montagnes jurassiques de la Crimée mises à part, le domaine des formations tertiaires. Celles-ci y sont étendues au point de déborder au nord le massif ukrainien, qu'elles recouvrent en majeure partie, et de dépasser aussi, dans la même direction, le bassin carbonifère du Donetz. Cette extension n'est qu'un résultat de transgressions et de reculs alternants d'une mer d'étendue et de profondeur variables, dont la Mer Noire et la Caspienne sont des restes, et d'où émergeaient les montagnes de Crimée et le Caucase. La brusque ouverture des Détroits aux eaux de la Méditerranée, l'avancée temporaire de la Caspienne vers le nord, jusqu'à 300 km. de l'Océan Glacial agrandi au pied de l'Oural, furent les derniers épisodes de la lutte entre les terres et les mers dans le midi de la Russie. Ils avaient été précédés de peu par un autre événement, capital dans l'histoire de la formation du sol russe, l'invasion glaciaire venue du nord.

## II. LA GLACIATION.

L'invasion glaciaire que subirent le nord-ouest, l'ouest et le centre de la Russie est la même que celle qui, partant de Scandinavie, s'étendit dans l'Europe du nord-ouest et le nord de l'Europe centrale. Comme dans le Nord de l'Allemagne et de la Pologne, le sol visible, dans les États Baltes et les parties de la Russie que la glace recouvrit, consiste presque partout en un revêtement de dépôts détritiques, sables et argiles à blocs ; çà et là, particulièrement dans le nord-ouest, des blocs rocheux, semés au hasard, les « pierres sauvages » des paysans, racontent au géologue le voyage qui les a amenés de Finlande et de Carélie. Les longues et étroites baies, qui découpent si curieusement la rive nord du lac Onéga, témoignent aujourd'hui encore du sens dans lequel, en cet endroit, se mouvait l'énorme carapace de glace. Jusqu'à Jitomir, en Volynie, jusqu'au delà de Kiev sur le Dniepr et de Pavlovsk sur le Don, on retrouve sous le couvert de la végétation et, dans ces positions avancées, sous celui de la Terre noire, ces mêmes accumulations détritiques où des matériaux, amenés de loin, se mêlent à des débris du socle raboté sur place.

Le glacier trouva néanmoins sur son parcours des obstacles que lui opposait le relief : c'étaient les hauteurs de la Russie Centrale et de la Volga. Son épaisseur, réduite de plus en plus



vers sa terminaison, ne lui permettait pas de recouvrir ces deux plateaux en entier, et il dut en contourner les croupes par deux lobes avancés. Ainsi s'explique que, seuls, l'intervalle entre les deux grands plateaux, de même que le pays situé à l'ouest des hauteurs de la Russie Centrale, aient subi l'invasion glaciaire, pendant que les hautes terres du centre, au sud de Kalouga et de Toula, et celles qui bordent la rive droite de la Volga, de Kazan au delà de Saratov, restaient presque entièrement épargnées.

En un pays de médiocre altitude, tel que la majeure partie de la Russie d'Europe, les reliefs constitués par l'accumulation des dépôts glaciaires prennent une importance qu'ils ne sauraient guère atteindre ailleurs. Et comme ils ne laissent apparaître que de loin en loin le terrain qu'ils ont recouvert, ce sont en définitive ces dépôts de sable, d'argile, de blocs, de galets, qui constituent presque à eux seuls le sol visible, forestier ou agricole, sur lequel l'homme vit et peine. C'est un présent du grand glacier du nord que cette « terre russe » dont les princes de Moscou devaient être les « rassembleurs ».

Présent de valeur fort inégale, du reste. Non seulement la Terre noire de l'Ukraine, produit indirect du glacier, il est vrai, l'emporte en richesse spontanée et acquise sur les sols spécialement glaciaires du centre et du nord, mais parmi ceux-ci même, que de différences et quels aspects divers, en dépit de leur commune origine ! Non seulement les dépôts glaciaires et fluvio-glaciaires comprennent, quand la série en est complète, une couche d'argile à blocs recouvrant et supportant des sables, mais l'épaisseur de ces formations varie d'un endroit à l'autre, la grosseur des blocs et leur nombre différent ; enfin, les cours d'eau, les glissements, les éboulements, ont plus ou moins déchiré, divisé ou mélangé l'ensemble. Il est ainsi des régions comme le plateau de Valdaï ou les moraines terminales du nord de la Volynie, où les blocs pullulent. C'est à ces blocs que la route de Kiev à Brzesc-Litewski en Pologne doit d'être empierrée sur une longueur notable de son parcours, chose rare en Russie. Lors de la construction du chemin de fer de Kiev à Kowel, on a pu emprunter à ces matériaux le ballast de la voie, alors qu'ailleurs les lignes, établies sur l'argile devenue pulvérulente, manquent trop souvent de stabilité. Dans beaucoup de villages du nord de la Volynie et du gouvernement de Iaroslavl, les cailloux sont utilisés pour un pavage rudimentaire, de gros blocs servent de bancs devant les portes ou de pierres d'angles aux habitations. Et, non loin de là, c'est à peine s'il se trouve « assez de pierres pour

chasser un chien ». C'est surtout là où survinrent des temps d'arrêt dans le retrait des glaces, c'est-à-dire dans les moraines terminales successives et à leur voisinage, qu'abondent ces apports parfois encombrants du glacier : blocs erratiques, perchés dans des positions bizarres, roches presque à fleur d'eau dans les cuvettes des lacs et le fond des rivières ; le lit de la haute Volga renferme ainsi plusieurs de ces « solitaires » que connaissent bien, pour les éviter, les bateliers du fleuve.

C'est à l'ancien glacier que le centre, l'ouest et le nord-ouest de la Russie doivent ce qu'il peut y avoir de pittoresque en un pays de modestes altitudes. Dans ces vastes espaces où les restes de la forêt sont ordinairement seuls à borner la vue, intervient parfois la diversité d'aspects et de formes du paysage morainique. Des collines oblongues ou allongées, soit isolées, soit assemblées en ordre, séparent des sillons déprimés ou des cuvettes ; dans ces parties basses sommeillent des lacs, de dimensions, de formes et de profondeurs variables, dont quelques-uns, envahis par la végétation, ne subsistent plus qu'à l'état de marais, tandis que d'autres conservent encore un appréciable volume d'eaux poissonneuses. C'est cet aspect mouvementé, cette alternance de bois, de prairies, de lacs et de marais qu'offre le pays où tombe de vasque en vasque la Volga naissante. Non moins variés sont les districts de Toropetz et de Kholm du gouvernement de Pskov, celui de Dmitrov dans le gouvernement de Moscou, le pays des sources de la Viazma dans le gouvernement de Smolensk ; l'on y monte ou l'on y descend d'une vingtaine de mètres sur de courtes distances ; c'en est assez pour égayer le regard et rompre la monotonie.

Pendant qu'en plusieurs étapes le glacier rétrogradait vers le nord-ouest et finissait par disparaître, sa moraine de fond, que ne recouvrait plus la glace, ses moraines frontales successives, en un mot l'énorme étalement de boue, de blocs, de sables, de cailloux, tous ces dépôts chaotiques subirent l'action des intempéries et furent livrés en proie aux eaux de fusion du glacier en recul. Ces eaux fluvioglaciales se mirent à diviser, à trier, à transporter une partie de ces matériaux, et le vent, opérant plus loin encore, accumula à distance les particules les plus meubles et les plus légères. Ainsi s'éparpillèrent, à partir des fronts successifs du glacier, des graviers, puis des sables, enfin des poussières. La Russie dut au glacier non seulement l'argile à blocs, produit direct de l'action et du transport de la glace, mais des sables et du löss qui n'en sont que le sous-produit.

Dans l'immense étendue que recouvrit jadis le glacier, ce n'est

donc pas partout l'argile à blocs qui s'offre aux regards. Souvent, et notamment à la base des anciens remparts morainiques, le sable couvre de vastes espaces, jusqu'à ce que, finalement, avant d'atteindre vers le sud la limite qui fut celle du glacier lors de sa plus grande extension, le sol visible consiste en « terre noire », c'est-à-dire en un löss superficiellement coloré par les détritiques organiques de la végétation herbacée. Alors que la limite méridionale extrême du glacier, lors de son plus grand épanouissement, dessinait deux larges festons, la limite septentrionale du tchernoziem (terre noire) tranche ces deux promontoires avancés. Prenant en écharpe le centre de la Russie, cette limite court obliquement de l'ouest-sud-ouest et à l'est-nord-est, à travers les anciens gouvernements de Volynie, de Kiev, de Tchernigov, d'Orel, de Toula, de Kalouga, de Riazan, de Vladimir, de Nijnii-Novgorod, de Kazan, d'Oufa. Tantôt mince pellicule, tantôt épaisse couverture, la terre noire se superpose à tous les terrains et en épouse toutes les formes. Nous verrons comment l'aspect de la végétation souligne et accuse les différences de terrains.

A partir de Nijnii-Novgorod, où elle atteint la Volga, la limite extrême de l'ancienne glaciation, autant qu'on a pu la reconnaître, s'infléchit vers le nord, à droite de la Vetlougâ, puis vers le nord-est, passe au nord de Perm, et atteint l'Oural du nord vers 61°. L'Oural, encore élevé sous ces latitudes, et sans doute encore plus neigeux que de nos jours, fut aussi un centre de glaciation, d'où les glaciers descendirent vers l'Ob d'une part, vers la Petchora de l'autre ; mais ici, les dépôts glaciaires, recouverts par ceux de la transgression de l'Océan Arctique, ne se montrent pas à la surface ; ils n'apparaissent à l'observateur qu'au bord des vallées suffisamment creusées pour en avoir atteint le niveau. A défaut du témoignage qu'apporte la présence de ces dépôts, l'ancienne glaciation de l'Oural du nord serait attestée par les cirques de son versant oriental, où, de nos jours encore, les forts vents d'ouest, qui franchissent le faite, amoncellent la neige tombée sur le versant opposé.

La disparition définitive du grand glacier qui avait envahi la Russie et celle du glacier de l'Oural ne marquèrent pas cependant la fin de toute glaciation dans l'Europe orientale. Des glaciers locaux se formèrent dans les massifs de syénite, hauts de plus de 1.000 mètres, qui s'élèvent dans la presqu'île de Kola, à l'est du lac Imandra, et les Lapons ont signalé aux voyageurs les *talghim* ou cirques excavés à l'origine des vallées qui descendent de ces massifs. De même, en Laponie finlandaise, des cirques s'observent à une faible hauteur au-dessus de la mer.



œuvre d'une glaciation limitée en étendue, et postérieure, elle aussi, à la fin de la retraite du grand glacier issu de la Scandinavie.

### III. LES SOLS.

La grande étendue des dépôts glaciaires en Russie fait que les terrains du passé géologique antérieur à la glaciation sont loin de constituer partout, par leur dégradation sur place, le sol que l'homme occupe et exploite aujourd'hui. Ce n'est pas tout : les sols glaciaires eux-mêmes, si tard venus qu'ils soient, ont subi les effets prolongés d'un climat aux saisons très tranchées, aux variations excessives, et ceux de la croissance et de la décomposition des êtres végétaux longtemps avant toute intervention de l'homme. Or la Russie est trop vaste pour ne pas embrasser des zones très différentes de climat et de végétation. Le climat et la végétation sont des agents d'altération des roches si énergiques, qu'à leurs zones ont fini par correspondre des zones de sols très différentes les unes des autres, différentes surtout des divisions qu'indique la carte purement géologique. Il en est résulté que des roches identiques et de même âge, en se dégradant sous l'action de la chaleur et de la gelée, de l'eau et de la sécheresse, des organismes morts ou vivants, ont donné des sols agricoles très divers. Les savants russes ont été ainsi conduits à établir une distinction entre les cartes géologiques et les cartes dites « pédologiques », c'est-à-dire des sols, au sens agronomique du mot. Si l'ingénieur des mines fait surtout usage des premières, celles-ci sont destinées de préférence à l'agriculteur et au forestier.

La *toundra* représente une première zone de sols, sur lesquels agissent, à défaut de la végétation arborescente qui y manque, des froids rigoureux et prolongés ; la surface en est argileuse ou sableuse, mais le principal caractère consiste dans l'existence, à une faible profondeur, d'un sous-sol perpétuellement congelé.

A la *toundra* succèdent les *sols gazonneux* et *podzols* des régions tempérées froides, celles des forêts mixtes où prédominent les conifères et que parsèment des bruyères. Le *podzol*, fait de silice presque pure, faiblement mélangée d'argile, naît de la décomposition du terrain dans un milieu acide et humide ; pulvérisé à l'état sec, il prend, quand il est détrempe, l'aspect d'une argile faiblement plastique. C'est une des terres les plus médiocres de la Russie, dont il occupe environ les 2/5, et la présence fréquente de l'aliès dans le sous-sol entretient à sa surface des marais qui en disputent la possession à la forêt.



Entre cette zone et celle du tchernoziëm, la transition est marquée par celle des *sols gris*, de faible largeur, allant de la Volynie à la Kama et à la Viatka ; c'est le domaine de la steppe partiellement boisée d'arbres à feuilles caduques ; le sol, qui annonce déjà le tchernoziëm par sa teneur en humus, s'en distingue par l'abondance des matières organiques acides résultant de l'action des arbres et de leurs racines.

Le *tchernoziëm* (terre noire) est le sol typique de la steppe herbeuse, au climat plus ou moins tempéré, aux étés chauds et humides, au sol sous-argileux ou marneux, dont les couches superficielles, sur une épaisseur variable, ont été colorées, par la décomposition séculaire des végétaux, en une teinte noire qui passe vers le sud et le sud-est au brun chocolat.

Viennent enfin les *sols gris châtaîns* des steppes sèches, soumise à une forte évaporation ; ils s'étendent en une mince bande de la steppe de la Crimée à la basse Volga, et s'étalent ensuite au delà de ce fleuve pour passer insensiblement aux sols plus ou moins salés du désert.

Là ne se borne pas la diversité des sols russes. Il en est d'autres qui, sans occuper de grandes étendues d'un seul tenant, n'en donnent pas moins à certains pays une physionomie propre, et interrompent assez fréquemment la continuité des grandes zones que nous venons d'énumérer. Dans le nombre figurent les longues bandes de sable, ordinairement occupées par des forêts de pins, qu'on trouve dans la Russie centrale le long du haut Dniepr, de la Desna, de la Kliazma, de l'Oka, des rives plates de la Volga, et qui, de la moyenne Volga à l'Oural et à la Dvina du Nord, se répartissent à travers la grande zone forestière. Ce sont aussi les sols morainiques rocailleux, les terres alluviales des fonds de vallées, périodiquement submergées par les crues printanières, les sables mouvants des steppes arides, les sols marneux et argilo-schisteux du rivage méridional de la Crimée qui diffère à tant d'autres égards du reste de la Russie.

#### IV. LE RELIEF.

Les mouvements orogéniques qu'a éprouvés la Russie sont pour la plupart trop anciens pour que le temps n'ait pas dégradé les formes qui en résultèrent. Les plus récents, et, par suite, ceux dont le relief s'est le mieux conservé, ceux de Crimée, n'ont donné naissance qu'à des hauteurs moyennes, et ce ne sont pas les faibles ondulations de l'intérieur qui ont pu rider sensiblement la surface du sol. Enfin le travail des glaciers, fait d'abla-

tion dans les parties élevées, d'accumulation dans les parties basses, a plutôt atténué des différences d'altitudes qu'il n'en a provoqué. On s'explique donc l'humilité générale de relief qui distingue la Russie du reste de l'Europe.

Les plus hautes altitudes se rencontrent dans l'Oural, où le Iaman-taou atteint 1710 mètres. Les montagnes de Crimée atteignent 1544 m. au Roman-Koch, et le petit massif de l'Oumpteck, dans la presqu'île de Kola, mesurerait 1240 m. Ces modestes hauteurs elles-mêmes ne règnent que sur des étendues limitées. Toutes proches de l'Oural, la Kama ne coule qu'à 82 m. devant Perm, et la Bélaïa qu'à 81 m. devant Oufa ; la chaîne, vers le milieu de son parcours, ne dépasse que rarement 600 mètres, il est de nombreux endroits où de courts fossés, creusés à travers des faites aplatis et marécageux, suffiraient à réunir des rivières des deux versants, et quatre voies ferrées passent de Russie en Sibérie à travers l'Oural sans gravir de fortes rampes ; jamais, du reste, l'Oural n'a servi de limite ethnographique, politique ou administrative.

Les ramifications des Carpates ne pénétrant pas sur territoire russe, la Russie d'Europe, sauf à son extrême périphérie, ne présente nulle part d'altitude qui dépasse 400 mètres, c'est-à-dire que ses accidents de terrain se tiennent dans les mêmes limites que ceux de la France à l'ouest d'une ligne tirée de Bayonne à Givet. La plaine est donc la forme dominante du relief. En plein centre de la Russie, et à 650 km. de la mer la plus proche, la Moskva, devant Moscou, coule à 117 m. seulement d'altitude ; l'Oka, à Kalouga, a 121 m. et la Volga est à moins de 58 m. devant Nijnii-Novgorod. Les sources des fleuves elles-mêmes jaillissent à des hauteurs médiocres : celles du Dniepr à 253 m., celles de la Volga à 228 m., celles de la Soukhona à 113 m. Entre rivières destinées à des mers différentes, il n'existe souvent que l'insignifiante séparation d'un *volok* ou portage, dont il a été facile à des canaux d'avoir raison, et c'est par une série de ces portages que passait une des plus anciennes voies de commerce de la Russie de jadis, celle « des Variags chez les Grecs » par laquelle Novgorod-la-Grande entretenait des relations suivies avec le monde byzantin. C'est parce qu'il connaissait cette possibilité de communications à grande distance, grâce au passage facile d'un réseau navigable à un autre, que Pierre-le-Grand créa Saint-Pétersbourg en dépit de difficultés de tout ordre, car il savait que la batellerie serait en état d'apporter chaque année avant l'hiver les vivres et une bonne partie des matériaux nécessaires à la nouvelle capitale. Ce fut le même souverain qui fit entreprendre

la construction, laissée inachevée, d'un canal de jonction entre le réseau de l'Oka et le Don par le lac Ivan, petit lac sans écoulement visible, situé entre la source du Chat, sous-affluent de l'Oka, et celle du Don, auquel il envoie le trop-plein de ses eaux en temps de crues exceptionnelles. L'altitude du faite n'est que de 178 mètres.

Alors que de telles facilités s'offrent aux communications par eau, la construction des voies ferrées au XIX<sup>e</sup> siècle rencontra des obstacles qui ne sont nullement négligeables, et un terrain souvent plus accidenté qu'on ne l'avait prévu. La voie de Péetrograd à Moscou ne suit pas entièrement le parcours absolument rectiligne imposé, dit on, aux ingénieurs par la volonté autoritaire de l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> : après la traversée de la Msta, elle avait à gravir une rampe assez forte pour qu'on fût obligé de doubler les attelages des trains de marchandises, pendant qu'à la descente, des trains, accélérant à l'excès leur vitesse, tamponnaient des convois antérieurement engagés ; il fallut, par la suite, racheter la différence de niveau par une courbe plus longue de 5 km. ; encore la rampe atteint-elle 6 mm. par mètre. Même dans les régions d'apparence uniforme de la Russie centrale, les lignes qui vont de Moscou vers le sud trouvent des rivières profondément encaissées et des ravins qu'il leur faut contourner ; les faites qu'elles empruntent ne sont eux-mêmes pas exempts de déclivités accusées. Ailleurs, c'est souvent le fond marécageux des vallées qui a interdit aux ingénieurs d'en adopter le parcours et leur a imposé des tracés plus accidentés.

Les nivellements exécutés le long des voies ferrées ont fourni de précieuses données sur le relief de la Russie ; de même, ceux qu'avait exigés la construction des canaux et des routes. C'est en les utilisant que le général Tillo, en 1889, put dresser une carte hypsométrique qui modifia sensiblement les notions accréditées et fit apparaître des traits de relief insoupçonnés. Il va sans dire qu'on avait depuis longtemps remarqué la hauteur de la rive droite de la Volga au-dessus du fleuve, de Nijnii-Novgorod à Tsaritsyn ; la baisse des eaux en été mettait en évidence le commandement de ces *iary* ou coteaux de plus de 1100 km. de parcours. On apprit alors qu'ils constituent le rebord oriental d'un vaste plateau, disséqué par les rivières, et finissant vers l'ouest aux plaines de la Mokcha et de Tambov. D'une altitude partout supérieure à 175 m., ce plateau, appelé *plateau de la Volga*, atteint 360 m. dans les Jégouli, région à la structure mouvementée qui occupe l'intérieur de la boucle décrite par la Volga un peu en amont de Samara ; plus à l'ouest, sa surface, bosselée de buttes



arrondies que couronnent de petits bois et qu'on appelle « mary » ou « otmaly », présente, entre les profondes vallées de la Soura et du Syzran, des altitudes de 298 à 337 m. Le point culminant de l'ensemble, au nord-ouest de Saratov, est à 396 m. Le plateau s'amincit ensuite vers le sud, et s'abaisse, non sans dresser entre la Volga et le Don, très rapprochés l'un de l'autre, une séparation qu'on a renoncé à franchir par un canal. Les Ergheni, dont la ligne de faite prolonge la direction des coteaux qui ont bordé la Volga, atteignent encore 192 m. et dominent, par conséquent, de plus de 150 m., le pays qui s'étend à leur pied en direction de la Caspienne.

La rive droite du Don supérieur, sur plus de 300 km. de parcours du nord au sud, est dominée par de hautes falaises calcaires, dévoniennes au nord, crétacées ensuite, que les Russes, dans leurs longues luttes contre les nomades du midi, ont utilisées comme refuges ou postes d'observation. De même que les falaises de la Volga, celles-ci sont le rebord d'un grand plateau, le *plateau de la Russie Centrale*, qui va s'abaissant à l'ouest vers la grande plaine étalée à gauche du Dniepr. L'ensemble des hautes terres d'altitude supérieure à 175 m. s'étend du reste bien au delà de la région du Don supérieur : il embrasse au nord le pays accidenté dit plateau de Valdaï ; au sud, avec les hauteurs du Donetz, il s'avance jusqu'auprès de la mer d'Azov. Le plateau de Valdaï a pour point culminant le Kamennik (322 m.), voisin des sources de la Volga, qu'égalent presque les monts Saint-Élie (311 m.). Les hauteurs du Donetz, en forme de croupes aplaties, présentent par endroits des buttes coniques, dites « moghily » (tombeaux) ; l'une d'elles, l'Ostraïa moghila (tombe pointue), mesure 356 m. ; elle est légèrement dépassée par le Kourgan metchetnyi (de la mosquée), qui, avec ses 369 m., constitue le point élevé de tout le plateau de la Russie Centrale. Ailleurs, dans la Forêt d'Okovsk, région boisée où s'alimentent les sources du Dniepr et les premiers affluents de droite de la Volga, on a relevé une altitude de 309 m. Enfin, à la frontière actuelle de Pologne, le plateau de Minsk, dépendance de celui de la Russie centrale au nord des sables et des marais du Polecie, atteint 338 m. à la Lysaïa Gora (montagne chauve).

Ainsi, sur 1400 km. du nord au sud, s'étend un vaste dos de pays unique et continu. C'est là que naissent, à peu de distance l'un de l'autre, de grands fleuves tels que la Volga, la Dvina de l'ouest, le Niemen, le Dniepr ; ailleurs, l'Oka, le Don et le Donetz. L'ensemble de ces hauteurs sépare deux régions relativement déprimées : à l'ouest, celle du Pripiat' et du Dniepr, à l'est,



celle de l'Oka et du Don, la plus basse ; en effet, la vallée de l'Oka, de Riazan à Nijnii-Novgorod, au cœur de la Russie, est à la même altitude que celle du Dniepr entre Kiev et Verkhné-Dnêprovsk, et à une altitude de plus de 40 m. inférieure à celle du Pripiat'.

Le voyageur qui traverse la Russie suivant le 52<sup>e</sup> parallèle, celui-là même dont les géodésiens exécutèrent la mesure de 1861 à 1872, franchit tour à tour, et à deux reprises, une grande plaine et un large plateau. C'est dans ces deux plaines, nous l'avons vu, que le glacier du nord s'est avancé le plus loin, tandis que les plateaux intermédiaires faisaient, par leur altitude, obstacle à sa masse, d'épaisseur de plus en plus réduite en direction du sud. Le tracé de l'extrême limite de la grande glaciation, tel que l'avaient reconnu les géologues, a donc trouvé son explication dès que la carte hypsométrique a gagné en exactitude. L'histoire du peuplement par les Russes traduit à son tour l'influence de la topographie : les Russes avaient depuis longtemps pris pied sur le plateau alors que la plaine de l'Oka et du Don supérieur, champ de bataille entre eux et leurs ennemis de la steppe, restait à peu près déserte.

Si cette disposition du relief ne s'est révélée qu'à la longue aux topographes, il va de soi que notre connaissance des parties de la Russie, où le réseau des communications est moins dense et la population plus clairsemée, reste encore plus imparfaite. Nous ne savons pas si le faite de partage entre la Volga et la Dvina du Nord, ce qu'on appelle encore parfois les « Ouvaly » (croupes), constitue une unité véritable. Il est toutefois visible, du moins en aval de Kostroma, que le terrain se relève au nord de la Volga, pour atteindre 262 m. à l'est du lac Tchoukloma ; il semble en être de même au nord de la Viatka, par exemple à Kotelnitch, où l'on aperçoit du chemin de fer l'argile rouge de la rive gauche, dominant de haut la rivière, et fortement ravinée sur sa pente. En continuant à suivre le trajet présumé des Ouvaly vers le nord-est, on parvient à une « parma » dont les eaux vont d'une part à la Dvina du nord, de l'autre à la Petchora ; c'est l'Otch' Parma, que surmontent quelques buttes isolées, dont l'une, le Pot-Tchourk, s'élève à 326 m. ; on est ici dans la partie méridionale de la chaîne de Timan, qui n'est qu'un humble rameau dévié de l'Oural.

Ce n'est pas seulement dans le centre de la Russie que les travaux topographiques des dernières années ont modifié les notions admises. Il résulte des travaux accomplis entre la basse Volga et le fleuve Oural que les pays situés à une altitude inférieure à 0 m. sont bien moins étendus qu'on ne le supposait. On sait que

le niveau ordinaire de la Caspienne est à 26 m. au-dessous de celui de la Mer Noire. Mais la zone des altitudes négatives, la dépression au sens strict du mot, n'occupe qu'une largeur limitée au nord du rivage actuel de la mer, et ce n'est guère que dans le fond des vallées, dominées d'assez haut par leurs versants, qu'elle se prolonge, jusqu'un peu en amont de Doubovka sur la Volga, et de Kalmykov sur l'Oural. A peine existe-t-il dans l'intervalle quelques dépressions, isolées et d'étendue réduite : le lac Baskountchak, à — 17 m., le lac Elton, à — 14 m., petites nappes salées, et les lacs de Kamych Samara, à — 5 m., où viennent expirer les deux Ouzen.

Telles sont les grandes lignes du relief de la Russie. Elles ne suffisent cependant pas à le caractériser. En un pays où les altitudes les plus élevées sont modestes, la moindre dénivellation prend une valeur. Des différences d'altitudes de quelques mètres suffisent à provoquer dans la toundra le contraste entre des croupes sèches et des « erséï » remplis d'eau. Les « ovraghi » ou ravins des Terres Noires sont des déchirures assez profondes pour gêner les communications et les cultures. La steppe elle-même, dans son uniformité générale, est accidentée en relief par des « kourgans » ou des « moghily », d'où la vue s'étend au loin, et en creux par des « bliouda » ou cuvettes au fond desquelles la neige, en fondant, procure au paysan une provision d'eau précieuse pour l'été à venir.

Parmi les accidents de médiocre altitude absolue ou relative, dont les cartes n'arrivent pas toujours à donner une représentation assez expressive, figurent des reliefs désordonnés tels que ceux d'anciennes moraines frontales. Dans les États baltes et le nord-ouest de la Russie, ces moraines dessinent des alignements plus ou moins élevés, plus ou moins continus, qui ne laissent pas d'influer sur l'écoulement des eaux, le tracé des chemins, l'emplacement des agglomérations. Parmi ces alignements, en direction générale du sud-ouest au nord-est, l'un peut être suivi de Rêjitsa à Louga, près de la section de la grande ligne ferrée de Varsovie à Petrograd comprise entre ces deux stations ; un autre va des environs de Polotsk sur la Dvina, par Vélikié Louki et Borovitchi jusqu'au Svir, qui unit les lacs Onéga et Ladoga ; un troisième, partant de la forêt d'Okovsk, passe par Vychnii Volotchek, Oustioug et Kirillovsk. En arrière de chacun d'eux s'étend une plaine en pente douce contenant un grand lac et une foule de laquets et de marais. Ces grands lacs sont le double lac de Pskov et du Peïpous, le lac Ilmen et le Bêloé Ozéro ou Lac Blanc. Or, sur les rives ou au débouché de

chacun d'eux, nous trouvons un des plus anciens centres de peuplement de la Russie : Pskov, sur le lac du même nom ; Novgorod-la-Grande à l'issue du lac Ilmen ; Bélozersk au bord du lac Béloé. Ces villes furent les capitales de petits États, républiques ou principautés, en lutte les unes avec les autres ou avec le dehors, capables d'expansion ainsi qu'en témoigne la brillante histoire de Novgorod, capables surtout de résistance. Elles échappèrent à l'invasion tatare, dont l'effort expira au pied des croupes boisées ; elles furent longtemps avant de subir l'incorporation à un organisme du dehors, l'État moscovite. Plus ancienne que les alignements précédents, plus dégradée par suite, mais encore reconnaissable, est la longue moraine qui passe par Minsk, près d'Orcha et au nord de Smolensk, par Viazma, Gjatsk, Péréïaslavl, Iaroslavl, Danilov, Griazovetz ; elle sépare les principautés, longtemps rivales, de Tver et de Moscou ; elle fut longée par l'invasion de 1812, et elle est suivie à peu de distance par le chemin de fer de Varsovie à Moscou.

Pendant que de grands centres politiques s'abritaient dans ces compartiments comme dans des réduits, la colonisation, le peuplement, recherchaient les croupes intermédiaires, ondulées, avec leurs bois vigoureux et giboyeux, leurs terres bien drainées. Ainsi s'avança à partir du sud-ouest la plus ancienne colonisation slave en ces pays, celle des Krivitches, agriculteurs. De nos jours encore, les pays de moraines contrastent par la foule de leurs villages avec l'abandon des plaines basses, humides, où l'eau coule à peine et stagne en marais tourbeux dans les intervalles de forêts chétives. Si, en effet, en des temps paisibles, la plaine, avec ses facilités de labour, justifie les préférences de l'agriculteur, la Russie a connu des siècles de guerres et de troubles où la sécurité était le premier des besoins, et c'est pour assurer cette sécurité aux réfugiés que le danger y faisait rentrer, que, dans toute la Russie, la plupart des vieilles villes occupèrent des hauteurs faciles à défendre, y édifièrent leurs kremlins et leurs églises, et y dressèrent, à défaut de pierres et malgré les risques d'incendie, leurs remparts et leurs tours de bois.

---

Un grand poète de la vie moderne :  
Emile Verhaeren  
(1855-1916).

Cours de M. Edmond ESTÈVE,  
*Professeur à la Sorbonne.*

---

V

La poésie de la vie moderne.

I

Les poètes ont eu de tout temps une inclination naturelle à se tourner vers le passé, que ce passé fût le leur, qu'il fût celui de leur race ou de leur peuple, ou celui de l'humanité. Il y a une mélancolie, mais il y a une douceur aussi à se souvenir. Les images que la mémoire évoque ne sont pas dures et inflexibles, comme celles que découpe brutalement le jour cru de la réalité. Elles s'estompent de mystère, ainsi qu'un paysage de brume. Elles apparaissent d'autant plus belles qu'elles sont plus lointaines. Elles ne s'imposent pas telles quelles à l'esprit : elles se prêtent à lui comme une matière ductile et souple dont il modèle la forme à son gré et qu'il teinte de nuances merveilleuses. Il oublie, à les contempler, le présent où toujours quelque détail le heurte et le blesse. Il habite avec plaisir un monde qu'il a refait à sa fantaisie, où tout s'accorde à son vœu et se conforme à son rêve.

Pourtant, ce présent que l'on dédaigne et dont on s'écarte, il a, lui aussi, sa poésie, et combien profonde, et combien puissante ! Si belles que soient les images des choses qui furent, elles ne sont que des fantômes. S'il y a une douceur à se souvenir, il y a une joie d'être, une ivresse de vivre, un contentement de se trouver fort, vaillant, avide d'agir, armé pour la lutte, capable d'entreprendre quelque haut dessein, associé à une grande œuvre dont le terme dépasse notre durée, mais se trouvera, nous en avons confiance, atteint quelque jour. Il y a le réconfort de sentir battre son cœur à l'unisson du cœur des autres hommes, la fierté



d'appartenir à une génération qui marche hardiment par des routes nouvelles, le désir de s'unir à ses efforts et de prendre part à ses luttes, la sympathie pour les formes imprévues de pensée et d'action, de beauté et d'art dont elle enrichit l'humanité, la conviction que, grâce à elle, les générations qui lui succéderont partiront de plus haut et pourront aller plus loin. La poésie du présent, ce n'est pas seulement la satisfaction de nous-mêmes et l'orgueil d'être ce que nous sommes : c'est encore la perspective ouverte sur les horizons futurs, toutes les espérances, toutes les promesses et toutes les illusions de l'avenir.

Cette allégresse d'être de son temps, d'être venu à son heure et non pas « trop tard dans un monde trop vieux », cette poésie de la vie, et de la vie moderne, elle est née, chez nos contemporains, de l'admiration éprouvée par les hommes pour les applications des doctrines scientifiques qui ont, à une époque encore toute récente, transformé le monde. A peine y a-t-il un siècle qu'elle a commencé de faire entendre sa voix dans la littérature de langue française, et il s'en faut de beaucoup qu'elle ait obtenu du premier coup et sans conteste la faveur à laquelle il semble qu'elle avait droit. Sous ses deux formes les plus caractéristiques, la foi dans le progrès indéfini de l'humanité, l'enthousiasme pour les conquêtes du génie humain, disons plus clairement encore, pour les merveilles de l'industrie humaine, elle a inspiré des œuvres nombreuses, mais de valeur extrêmement inégale, dont les auteurs ont cru trop souvent qu'il suffisait de se déclarer « moderne » pour avoir du génie, et que le fait d'avoir choisi pour sujet d'un poème l'usine, le haut-fourneau ou la locomotive dispensait d'y mettre des idées, du style et du talent. Si parmi les précurseurs du genre on peut citer, pour des morceaux que tous les lettrés connaissent, Victor Hugo, Villiers de l'Isle-Adam ou Sully Prudhomme, il serait fastidieux d'énumérer ici tous les écrivains qui, en France et en Belgique, ont essayé, avant ou après Maxime du Camp, de chanter les temps nouveaux et de célébrer en vers les inventions nouvelles. Toute cette littérature aujourd'hui est morte (1), et la vie moderne attendrait encore son poète, si elle n'avait enfin trouvé son expression dans la partie de l'œuvre de Verhaeren à laquelle nous arrivons maintenant.

Après avoir, comme nous l'avons dit, hésité, tâtonné, flotté de la description à l'analyse, de l'individualisme au socialisme,

(1) On la trouvera étudiée, avec autant d'érudition que de finesse, dans le tout récent et très intéressant ouvrage de M. Elliot M. Grant : *French Poetry and Modern Industry (1830-1870)*, Cambridge, Harvard University Press, 1927.

du réalisme au symbolisme, l'auteur des *Flamandes* et des *Moines*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*, des *Villages Illusoires* et des *Apparus dans mes chemins*, des *Villes tentaculaires* et des *Campagnes hallucinées*, a enfin trouvé sa voie. Il sera désormais le chantre de la vie, de la vie intense, débordante et pullulante ; de la vie créatrice, féconde, inépuisable ; de la vie universelle et éternelle, vue sous les formes par lesquelles elle se révèle aux yeux émerveillés d'un homme du xx<sup>e</sup> siècle. Tel est le sens général des quatre grands recueils qu'il a publiés dans les quinze années qui ont suivi pour lui la quarantaine, alors qu'il était dans la maturité de l'âge et la plénitude du talent : les *Visages de la Vie*, les *Forces Tumultueuses*, la *Multiple Splendeur*, les *Rythmes Souverains* : quatre recueils qui sont quatre chefs-d'œuvre, et comme les quatre colonnes qui portent si haut sa gloire. L'analyse en suffirait à remplir, et au delà, cette leçon. Cependant, si l'on veut être complet et ne négliger, dans l'ordre d'idées où nous entrons, aucune des nuances de la pensée de Verhaeren, à ces quatre recueils il faut en joindre deux autres : *Les Flammes hautes* et *A la vie qui s'éloigne*. Ceux-ci n'ont paru qu'après sa mort ; mais le premier était tout prêt, et à l'impression, quand éclata la guerre de 1914 ; et, si le second est composé de poèmes de date et d'inspiration très diverses, les plus remarquables d'entre eux, et qui donnent au volume son titre, expriment les sentiments du poète au moment où il approchait de la soixantaine et où commençait de s'apaiser en lui cette ardeur et cet appétit de vivre qui pendant quinze ans avaient été l'âme de ses vers.

## II

Je m'occuperai d'abord des quatre grands recueils dont tout à l'heure j'énumérais les titres. Si je voulais, d'un mot, en résumer le contenu, je pourrais dire qu'ils sont une analyse enthousiaste ou une définition lyrique de la vie moderne. La vie, pour le poète, c'est essentiellement l'action.

Lassé des mots, lassé des livres,  
 Qui tiédissent la volonté,  
 Je cherche au fond de ma fierté,  
 L'acte qui sauve et qui délivre... (1)

C'est l'action sous toutes ses formes, l'action avec tous ses risques, nettement envisagés et loyalement acceptés :

(1) *Les Visages de la vie* : *L'action*.

La vie en cris ou en silence,  
La vie en lutte ou en accord  
Avec la vie, avec la mort... (1)

C'est l'action aimée pour elle-même, sans souci des conséquences, avec un dédain magnifique des résultats :

Mieux vaut partir, sans aboutir,  
Que de s'asseoir, même vainqueur, le soir,  
Devant son œuvre coutumière,  
Avec, en son cœur morne, une vie  
Qui cesse de bondir au delà de la vie... (2)

La vie, et l'action qui est la vie, apportent avec elles la joie. Mais cette joie n'est pas la joie vulgaire et facile vers quoi la plupart des humains se ruent. C'est une joie mâle et héroïque, la seule joie qui soit digne d'un homme, la joie d'être fort et d'éprouver sa force dans le combat.

Il faut vouloir l'épreuve et non la gloire ;  
Gasque fermé, mais pennon haut,  
Prendre chaque bonheur d'assaut  
Au prix d'une victoire (3).

Toute la grandeur est dans l'effort, tout le bonheur est dans la lutte, « toute la joie est dans l'essor ». Vivre, c'est « harasser les chevaux d'or de l'impossible » ; vivre, c'est « se dépasser sans cesse » ; vivre, c'est « prendre et donner avec liesse » ; vivre, c'est

marquer son pas dans l'existence vraie  
Par un chemin ardu vers un lointain accueil,  
N'ayant d'autre arme au front que son lucide orgueil !

Marcher dans sa fierté et dans sa confiance  
Droit à l'obstacle, avec l'espoir très entêté  
De le réduire, à coups précis de volonté,  
D'intelligence prompte ou d'ample patience,  
Et de sentir croître et grandir le sentiment  
D'être, de jour en jour, plus fort, superbement ;

Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres  
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats  
Vers le même avenir dont on entend le pas ;  
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres,  
Parce qu'ils ont souffert en des jours noirs et fous,  
Même angoisse, même affre et même deuil que vous ;

Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille  
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts  
Ou des groupements d'or des étoiles, là haut —

(1) *Les Visages de la vie : L'action.*

(2) *Les Visages de la vie : Au bord du quai.*

(3) *Les Visages de la vie : La Joie.*

Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou travaille,  
 Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,  
 L'âpre et terrible loi qui régit l'univers (1).

Qu'importe le labeur ? Qu'importe la souffrance ? Après cela,  
 quand viendra la mort, on pourra dire que vraiment on a vécu.

### III

Donc le poète adore la vie. Il adore, par suite, tout ce qui fait la grandeur, la force ou la beauté de la vie. Et tout d'abord, l'amour : l'amour qui est une source de douleurs, car les amants, même dans leurs plus avides étreintes, n'arrivent pas à se confondre ni seulement à se comprendre, — « les vœux sont unis, mais les idées sont inaccordées » ; — l'amour, qui est une source de grandeur, parce qu'il nous donne une conscience plus forte de notre être, et qu'il fait battre le sang de nos veines au rythme de la vie universelle. Entre les différentes formes de l'amour que le monde a connues, le poète ne marque point de préférence, tout au moins il ne prononce pas d'exclusion. Il célèbre l'amour sensuel, tel qu'il s'incarnait dans la Vénus antique, dont les mains douces comme le miel

Cueillaiet divinement sur les branches de l'heure  
 Les fruits de la jeunesse à son éveil,

qui se dressait sur l'or des mers, tel un flambeau, et qui se donnait  
 à tous, comme la terre

Avec ses fleurs, ses lacs, ses monts, ses renouveaux  
 Et ses tombeaux.

Cet amour candide et insouciant n'est plus. Le Christ paraît, et Vénus cède la place à Madeleine. L'humanité crie sa détresse vers son Dieu, et elle met son bonheur dans la souffrance, dans la souffrance qui est de l'amour encore :

Sourires clairs en des larmes heureuses,  
 Bonnes douleurs et tendresses peureuses !...

Mais les siècles passent, et l'amour se transforme à nouveau. D'ivresse des sens ou d'extase mystique, il devient cri de charité et de justice ; il aboutit à ce moderne amour de l'humanité qui

(1) *La Multiple splendeur : La vie.*



semble au poète la plus haute et la plus simple expression de l'amour (1).

Le poète adore l'amour, qui est la force qui soutient le monde. Il adore aussi la beauté du monde, telle qu'elle se révèle à ses yeux dans la contemplation de la nature. Il admire l'espace infini où tourne « l'essaim myriadaire » et merveilleux des planètes, comme un vol d'abeilles dans les jardins de l'éther. Il entonne un hymne à la gloire des cieux. Il en chante un autre à la gloire du vent, du vent qui vient du sud ou du nord, de l'ouest ou de l'est, mais, d'où qu'il vienne, « porte en lui comme un grand cœur sacré » qu'il dispense au gré des saisons et des heures. Il admire la mer, « la mer tragique et incertaine », la mer par qui il vit et il respire.

La mer ! la mer !  
 Elle est le rêve et le frisson  
 Dont j'ai senti vivre mon front.  
 Elle est l'orgueil qui fit ma tête  
 Ferme et haute, dans la tempête.  
 Ma peau, mes mains et mes cheveux  
                   Sentent la mer  
 Et sa couleur est dans mes yeux,  
 Et c'est le flux et le jusant  
 Qui sont le rythme de mon sang (2) !

Il admire tout ce qui vit « sur la terre auguste » : l'arbre au tronc rugueux, à la rude écorce, qui lutte contre le vent, contre la grêle, contre l'hiver, contre le gel, et qui

... impose sa vie énorme et souveraine  
 Aux plaines (3) ;

et tout autour de sa maison, dans le jardin taché d'ombre et de soleil, les insectes qui butinent dans la lumière et les fleurs qui s'épanouissent à la chaleur du jour. Il admire « immensément la nature plénière »,

Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil,

Mais ce n'est point assez de l'admirer, il s'absorbe et se fond en elle avec le plus joyeux abandon :

Je ne distingue plus le monde de moi-même,  
 Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,  
 Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles  
 Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale,  
 Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant (4).

(1) *Les Forces tumultueuses* : *L'Amour*.

(2) *Les Visages de la vie* : *Au bord du quai*.

(3) *La Multiple Splendeur* : *L'Arbre*.

(4) *La Multiple Splendeur* : *Autour de ma maison*.

Et toujours, parce qu'il aime passionnément la vie, il aime aussi l'art qui, depuis des siècles et des siècles, s'évertue à fixer en d'innombrables chefs-d'œuvre les images de la vie. Art de la Grèce, avec ses Parthénons de marbre et ses statues de dieux ; art de Thèbes et de Memphis, d'Our et de Babylone, de Ninive et de Tyr, avec leurs colonnes, leurs pylones et leurs jardins suspendus ; art de l'Inde et de l'Orient, avec leurs palais, leurs pagodes, leurs kiosques d'émail et leurs terrasses d'ivoire ; art chrétien, avec ses croix et ses cathédrales, il les connaît tous. Il les comprend tous, il les célèbre tous avec un magnifique enthousiasme. Mais avec un lyrisme plus généreux encore, il exalte l'art des temps modernes, l'art de l'avenir, qui de Rome, de Florence, a gagné Paris, Londres, les Amériques, et qui, répandu dans tout le globe conquis par la main de l'homme, aura désormais pour domaine non pas une cité, une province ou un royaume, mais le monde entier (1).

## IV

Pour l'homme qui comprend ainsi la vie, la seule existence qui vaille la peine d'être vécue est celle qui met en jeu et porte à leur comble toutes les puissances et toutes les énergies de son être. Et il ne connaît d'autres héros et d'autres maîtres que ceux qui sont capables de la mener. Verhaeren, nous le savons déjà, ne s'attarde guère à consoler, à reconforter les humbles, les tendres et les faibles. Il a assez à faire de louer les forts et d'exalter les violents. Il glorifie les moines de jadis, les orthodoxes et les hérétiques, les soumis et les révoltés, saint Thomas, saint Dominique et saint Bernard, ou bien Huss, Luther et Savonarole, âmes ardentes et orageuses, qui allaient toujours plus loin et plus haut que la vie, entraînant à leur suite les peuples et les rois. Il glorifie le grand capitaine qui, d'un geste de sa main, entretouche les armées, commande la charge, et donne le signal du carnage, « le batteur de gloire » qui « forge l'histoire en un tumulte d'or », le triomphateur dont l'ombre

descend les escaliers des âges  
Foulant aux pieds des fleurs et des caillots de sang (2) ;

— le tribun, qui

(1) *Les Forces tumultueuses* : *L'Art*.

(2) *Les Forces tumultueuses* : *Le capitaine*.

projette son rêve ainsi qu'une semence  
Ardente et rouge en des milliers de fronts vivants (1) ;

— le banquier, qui, du fond de son fauteuil « usé, morne et boiteux », suit par la pensée son or qui voyage au bout du monde,

Son or ailé qui s'enivre d'espace,  
Son or planant, son or rapace,  
Son or vivant,  
Son or dont s'éclairent et rayonnent les vents,  
Son or qui boit la terre,  
Par les pores de sa misère,  
Son or ardent, son or furtif, son or retors,  
Morceau d'espoir et de soleil — son or (2) !

— le tyran, qui a maté les rois, « cassé les dents » au peuple, et qui vit solitaire, prisonnier de sa puissance et de son orgueil. Il glorifie aussi la femme, les femmes, toutes les femmes : l'éternelle, celle qui est belle et puissante par sa beauté, qui poursuit son plaisir et fait de l'homme sa proie, qui n'a d'autre raison d'être que de suivre l'instinct de sa nature, et d'autre secret que de « vivre, vivre et vivre encore » ; — l'amoureuse, la créature idéale que le jeune homme appelle de ses vœux, voit dans ses songes, et qui lui révélera les mystères de la nature et de l'infini ; — l'amazone, l'héroïne moderne, qui a relevé vaillamment la force et le pouvoir que « l'empereur du monde », l'homme, a laissés choir de ses mains, et qui les brandit contre la mort, dans un combat furieux, désespéré et inégal. Il glorifie aussi les foules, qui se répandent à flots tumultueux dans les villes terrifiées, et dont le bruit fait comme une rumeur d'océan, les foules qui détruisent et qui créent, les foules qui portent en elles l'avenir. Il aspire à se plonger dans leur sein, à y engouffrer son cœur, comme une vague se perd dans la mer, comme une aile s'efface dans l'étendue.

Mets en accord ta force avec les destinées  
Que la foule, sans le savoir,  
Promulgue, en cette nuit d'angoisse illuminée.  
Ce que sera, demain, le droit ou le devoir,  
Seule elle en a l'instinct profond ;  
Et l'univers total travaille et collabore,  
Avec ses milliers de causes qu'on ignore,  
A chaque effort vers le futur, qu'elle élabore,  
Rouge et tragique, à l'horizon (3).

Cet accord avec le présent, et, dans le présent, avec ce qui con-

(1) *Les Forces tumultueuses : Le tribun.*

(2) *Les Forces tumultueuses : Le banquier.*

(3) *Les Visages de la vie : La foule.*

tient et prépare l'avenir, pour le réaliser, le poète n'a pas grand effort à faire. Naturellement et d'avance, il sympathise avec tout ce qui est l'expression la plus significative des aspirations, des besoins, des enthousiasmes, des rêveries de son époque. Il aime les villes où se démènent les foules, où se déchainent les tribuns, où les âmes sont perpétuellement soulevées par un vaste espoir de l'inconnu ; les villes où les savants, par leurs patientes recherches, s'efforcent à pénétrer les secrets de l'univers ; les villes où tout un peuple de penseurs « aux fulgurantes mains » portent partout la lumière, et, sur les débris des vieux cultes, fondent la religion de l'avenir, la religion de l'humanité. Il aime tout ce qui lui paraît être le propre de son temps : l'esprit d'audace et de conquête des généreux aventuriers qui courent jusqu'aux confins du monde porter le commerce et la civilisation de l'Europe, qui fondent, en usant parfois de violences dont il les excuse sans les absoudre, un droit meilleur et plus humain, qui mettent de l'unité dans l'univers. Il aime les utopies qui prétendent nous mener tout droit au bonheur par la révolution sociale, et nous invitent à jeter bas les institutions séculaires pour en reconstruire de meilleures. Il aime les erreurs mêmes, qui sont, hélas ! inévitables, mais qui ne doivent point affliger ni décourager les hommes, ni surtout les arrêter dans leur marche, car « la force et la vie sont au delà des vérités et des erreurs ». Il aime jusqu'à cette trépidation incessante, jusqu'à ce surmenage de toutes les énergies, jusqu'à ces excès de travail et cette fièvre des cerveaux qui semblent avoir pour dernier terme la mort ou la folie. Tout ce qui fait la multiple beauté de cet univers ne vaut pour lui qu'en fonction de la vie qu'il recèle, qu'il crée, qu'il exprime ou qu'il exalte : l'immensité fourmillante d'astres ; les cieux, brassin de vie où bout à l'infini la matière féconde ; le verbe, mesuré au rythme universel ; le corps humain, ou plutôt le corps féminin, en qui se mire toute la perfection de la nature vivante ; l'arbre, dont la sève bat avec le cœur du monde ; les idées, qui sont de la vie condensée, concentrée, sublimée par l'effort des cerveaux humains. S'il lui arrive parfois de détacher ses regards de ce présent et de cet avenir qui lui tiennent tant au cœur et de les plonger dans le passé, c'est pour retrouver sous la cendre des morts, dans les « cryptes » de l'histoire, les passions, les remords, les ambitions, les fureurs, les folies, qui ont animé, tourmenté, dévoré les hommes de jadis, la vie en un mot,

La vie, au delà de la mort encor vivante,  
La vie approfondie en épouvante,



la vie qui

Perdure là si fort  
 Qu'on croit soudain sentir dans ces murailles,  
 Avec de surhumains efforts,  
 Battre et s'exalter encor  
 Tant de cœurs fous, tant de cœurs morts  
 Qui ont vaincu leurs funérailles (1).

Et de sentir ainsi partout, en lui, hors de lui, dans les hommes et dans les choses, sur toute l'étendue de la terre et jusque dans les profondeurs insondables de l'infini, palpiter ce qui est, ce qui fut et ce qui sera la vie, le poète éprouve une émotion si intense, il est saisi d'un enivrement si fort, que, du fond de son cœur, jaillit comme malgré lui cet hymne à la joie, qui est peut-être, dans la masse de beaux vers où j'ai peine à choisir, ce qu'il y a de plus émouvant et de plus beau :

Soyez remerciés, mes yeux,  
 D'être restés si clairs sous mon front déjà vieux,  
 Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;  
 Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil ;  
 Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils  
 Pendus au long du mur près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,  
 D'être ferme, rapide, et frémissant encor  
 Au toucher des vents prompts ou des brises profondes ;  
 Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,  
 De respirer, au long des mers ou sur les monts,  
 L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

O ces matins de fête et de calme beauté !

.....  
 J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.  
 Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,  
 Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,  
 Vous devenez moi-même, étant mon souvenir.

Ma vie infiniment en vous tous se prolonge,  
 Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe ;  
 Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil.  
 Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil.  
 Ma volonté, pareille aux nœuds dans notre écorce,  
 Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,  
 De vrais baisers de flamme illuminent ma chair ;  
 Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,  
 Je suis ivre du monde et je me multiplie  
 Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit,  
 Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

O ces bonds de ferveur, profonds, puissants et tendres

(1) *Les Visages de la vie : La Crypte.*

Comme si quelque aile immense te soulevait,  
Si tu les as sentis vers l'infini te tendre,  
Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais ;  
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,

Dis toi qu'un jour, en un suprême instant,  
Tu as goûté quand même, à cœur battant,  
La douce et formidable joie,  
Et que ton âme hallucinant tes yeux  
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,  
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,  
T'a fait semblable aux dieux (1).

## V

Ces vers magnifiques, et tant d'autres qu'à mon regret je ne puis citer, marquent, selon moi, le point culminant où pouvait atteindre, dans l'ordre de sentiments où nous sommes, le lyrisme de Verhaeren. D'autre part, au cours de ces quatre recueils qui s'échelonnent de 1899 à 1910, il avait exposé abondamment la conception qu'il se faisait de la vie, en suivant la tradition de sa race, en obéissant à la loi de sa propre nature, en s'inspirant des opinions des penseurs, des théories des savants, des désirs obscurs des foules et des illuminations des utopistes, en accueillant, consciemment ou non, tous ces germes d'idées qui flottent dans l'atmosphère d'un temps et qui composent ce qu'on en appelle l'esprit. Il avait, avec l'ardeur d'une conviction enthousiaste, annoncé l'Évangile et proclamé le Credo de cette moderne religion de l'humanité dont il s'était institué le prophète. Que pouvait-il lui rester encore à dire ? Et n'était-il pas à craindre, malgré la fécondité inépuisable de son imagination et le bouillonnement juvénile de sa verve, qu'il ne fût amené à se répéter ? De fait, *les Flammes hautes* ne font guère que reprendre des thèmes déjà développés dans les précédents recueils, en mettant l'accent sur les plus chers au cœur du poète et les plus caractéristiques de sa pensée. Nous retrouvons ici son admiration pour les formes imprévues de beauté dont le génie humain, en notre temps, enrichit le monde, pour ces innombrables mécanismes dont les gestes précis et sûrs accomplissent avec l'inflexibilité du destin la tâche qui leur est assignée, et semblent, sous leur armure compliquée et brillante, cacher un cœur :

Dites, connaissez-vous l'émoi  
De suivre et d'épouser avec ses doigts  
Les souples lignes

(1) *La Multiple Splendeur : La Joie.*

Que font les fers et les aciers  
 Et les mille ressorts et les mille leviers  
 Des machines insignes (1) ?

Nous y retrouvons encore son goût pour la vie âpre, difficile et dangereuse :

Plus une œuvre est ardue et plus je la sens proche  
 De mon courage dur et de mon orgueil droit ;

Nous y retrouvons son goût pour « le beau tumulte humain », pour « la vie ardente », vie des sentiments et des passions, vie de l'esprit et de l'âme, mais vie aussi du corps et des sens :

Et puis toucher, goûter, sentir, entendre et voir ;  
 Ouvrir les yeux pour regarder l'aube ou le soir  
 Dorer un horizon ou rosir un nuage ;  
 Marcher près de la mer et chanter sur la plage ;  
 Écouter le vent fou danser sur la forêt  
 Comme sur un brasier de flammes végétales ;  
 Recueillir un parfum dans un flot de pétales ;  
 Sucrer le jus d'un fruit intarissable et frais ;  
 Ou bien vouer des mains aux caresses profondes,  
 Le soir, quand sur sa couche amoureuse, la chair  
 S'illumine du large éclat de ses seins clairs ;  
 Dites ! n'y eût-il que ces bonheurs au monde,  
 Qu'il faut les accueillir pour vivre éperdument (2).

Si, dans la pleine ivresse de cette joie de vivre, le poète se sent traverser par la pensée du terme inévitable, il ne se laisse pas obséder ni dominer par elle. Combien de générations se sont enfouies avant lui sous ce sol qu'il foule ? Il marche « avec recueillement, mais sans vaine tristesse » sur la terre pleine de morts. Ils ne demandent pas, ces morts,

Ils ne demandent pas qu'une douleur oisive  
 Se traîne avec des pleurs par-dessus leurs cercueils.  
 Ils comprennent la part que l'œuvre successive  
 Fait à la joie et à l'orgueil (3).

Ce n'est pas leur manquer d'égards, c'est au contraire répondre à leur intime pensée, que de refaire après eux, avec une ardeur et une énergie, s'il se peut, encore plus grandes, le monde qu'ils ont fait, que de vivre de toutes ses forces. Et pas plus qu'il ne faut se répandre en lamentations inconsolables sur la tombe de ceux qui ne sont plus, il ne faut se laisser circonvenir et obséder

(1) *Les Flammes hautes : Les Machines.*

(2) *Les Flammes hautes : La vie ardente.*

(3) *Les Flammes hautes : Les Morts.*

par les images du passé. Il faut se donner tout entier au présent, il faut songer que « les siècles sont aux mains des hommes », il faut avoir « la ferveur de l'avenir ». Le poète a « construit dans son âme une ville torride ». Il a soin d'avertir le passant que dans cette ville il ne trouvera « ni les fauteuils lourds, boîteux et las » où sommeillent les habitudes, ni « les antiques images » qu'il vénérât autrefois, le bœuf et l'ânon, et la vierge Marie, et « le Christ calme et doux ». Toutes ces vieilles choses ne sont plus, dans cette ville qu'il porte en lui, que des débris épars ensevelis sous un linceul de poussière. Il ne les méprise ni ne les oublie ; mais sa pensée et ses yeux sont ailleurs :

Je sais, je sais  
 Le charme exquis des souvenirs inapaisés ;  
 Mais mon cœur est trop fier et trop vivace  
 Pour se stériliser  
 Dans le regret et le passé.  
 Souffles et vents illuminant l'espace,  
 Ma ville est trépidante aux bruits de l'univers ,  
 Et l'avenir frappe à ma porte, — et je le sers (1).

Pourtant, ce passé dont il se détourne, il ne peut s'en détacher tout à fait. Un des plus beaux poèmes que contient ce recueil des *Flammes hautes*, le plus pénétrant à coup sûr et le plus profond, est un retour, un retour attendri et douloureux, vers les sentiments qui faisaient le bonheur de sa simple et pieuse enfance. Verhaeren y retrace à grands traits, comme nous dirions, son évolution religieuse et philosophique. Il explique comment de l'ancienne foi il est passé à la foi nouvelle, de la foi de sa jeunesse à la foi de son âge mûr. C'est à Dieu même qu'il s'adresse, et devant lui qu'il prétend se justifier. Il le prend à témoin qu'il n'a « rien fait pour hâter sa ruine ».

Je t'ai longtemps suivi d'un cœur timide et doux,  
 Criant vers ton silence et ma joie et ma crainte,  
 Et dans ma chair longtemps a perduré l'empreinte  
 Du rebord de la chaise où l'on prie à genoux.

Un jour est venu où sa conscience s'est sentie troublée, lorsqu'il s'est avisé de confronter les dogmes traditionnels avec les aspirations des hommes de son temps. Ce jour-là, il a supplié Dieu de l'éclairer, mais Dieu n'a pas répondu ; il a ouvert son cœur à Dieu, mais Dieu n'y est pas rentré ; Dieu a laissé moisir le raisin sur la vigne.

(1) *Les Flammes hautes : Ma ville.*



Seigneur, toi seul conçois ce qui s'est fait en moi,  
 Et comme il a fallu que l'urgence de vivre  
 Éperonnât mon être et l'incitât à suivre  
 Le monstrueux chemin qui m'éloignait de toi.

.....

J'entendais retentir tous les bonds de l'essor  
 Avec leurs sabots clairs sur le seuil de mon âme,  
 Et je suivis leur course et leur galop de flamme  
 Vers les neuves cités d'où s'exaltait l'essor.

La passion me vint et de l'homme et du monde... (1)

Sa ferveur de jadis n'est pas apaisée. Mais elle a changé d'objet. L'humilité a fait place à l'orgueil, non pas l'orgueil qui se satisfait dans une vaine complaisance pour soi-même, mais l'orgueil de chercher, de savoir, de vivre glorieusement et dangereusement, l'orgueil de communier avec les êtres et les choses, de vivre de la vie universelle.

Une autre nouveauté, dans ce recueil des *Flammes hautes*, c'est la place que Verhaeren y fait, non pas à ce culte de la nature qui jamais n'est absent de son œuvre, mais à un sentiment plus familier et plus intime, l'amour de la campagne et de la vie qu'on mène aux champs. Il faut voir là un effet des circonstances. En 1899, « le corps, comme il dit, lourd de déchéances », désireux de calme et de grand air, il était venu s'établir pour l'été au Caillou-qui-bique. Le Caillou-qui-bique — entendez la Roche qui pointe — est « un lieu dit, dépendant de Roisin, en Hainaut, à la frontière franco-belge, près de Mons, dans le bois d'Angres, au milieu du pittoresque et solitaire vallon de la Honnelle, — une douce rivière aux méandres capricieux, qui coule sous les broussailles et qu'enjambe par-ci par-là, un pont rustique » (2). Le lieu lui plut ; il s'y fit aménager un logis modeste. D'année en année il y revint. Il y revenait au printemps, il y revenait aussi à l'automne. Vêtu d'un complet de velours gris, chaussé de gros souliers, il faisait, comme au temps de sa jeunesse, de longues courses à travers champs et à travers bois, causant à la rencontre avec les paysans dont son extérieur ne le distinguait guère et qu'il n'intimidait point. Et lorsqu'il rentrait chez lui, de la fenêtre de son cabinet de travail il n'avait qu'à lever les yeux pour voir apparaître « son ami le paysage » et pour converser avec lui.

J'ai pour voisin et pour ami  
 Un vaste et puissant paysage

(1) *Les Flammes hautes : L'ancienne foi.*

(2) Jos. de Smet, *Émile Verhaeren*, première partie, p. 65.

Qui change et luit comme un visage  
Devant le seuil de ma maison.

Et je lui dis des choses tendres  
Et profondes avec mon cœur  
Les soirs, quand la clarté se meurt  
Et que seul il me peut entendre... (1)

Ces impressions de la nature rustique, le poète les a développées dans un recueil auquel, malheureusement, je n'ai pas le loisir de m'arrêter, *les Blés mouvants*, qui est à la fois comme ses Bucoliques et ses Géorgiques. C'est dans ce livre, daté de 1913, c'est dans *les Flammes hautes* de 1914, c'est dans *les Heures d'après-midi* et *les Heures du soir* qu'il faut chercher l'influence bien-faisante de ce beau paysage sur l'esprit de Verhaeren. Elle est, — pour une part tout au moins, — la cause de l'apaisement qui se fait peu à peu dans sa pensée violente et son inspiration tourmentée.

Pour une part seulement, car à l'influence du paysage, il faut ajouter l'influence plus certaine encore de l'âge. Les années qui s'accroissent n'éteignent point, chez ce passionné de vivre, l'amour et le culte de la vie ; mais elles l'inclinent à concevoir la nécessité et à goûter la douceur du renoncement. Il sent que la vie s'éloigne de lui : il ne se plaint pas d'elle pour cela, et il ne veut pas qu'on s'en plaigne ni qu'on le plaigne :

Ne disons pas  
A cette heure où sont mornes et las  
Dans le jour déjà blême,  
Nos pas,  
Que la vie est funeste et ne vaut pas qu'on l'aime ;  
Mais décidons qu'il faut avec ténacité  
Dans son âpre et ferme réalité  
L'aimer  
Pour que le haut orgueil qui monte en notre torse  
Ne laisse rien ronger ni rien choir de sa force (2).

Il aime toujours la vie ; mais à mesure qu'elle se détache insensiblement de lui, lui aussi se détache insensiblement d'elle. Ce n'est pas la nature environnante qui l'enveloppe et le pénètre et l'imprègne de son calme et de sa tranquillité. C'est lui qui aujourd'hui demande de préférence à la nature les images qui berceront et qui apaiseront son âme, comme il lui demandait de préférence, en d'autres temps, celles qui pouvaient en fouetter et en surexciter les énergies. Ces visions turbulentes, désormais il les écarte ;

(1) *Les Flammes hautes* : *Mon ami le paysage*.

(2) *A la vie qui s'éloigne* : *A ceuz qui viennent*.

il aime à promener ses regards, au coucher du soleil, sur un beau paysage d'automne, paysage d'octobre ou de novembre, beau, mais d'une beauté triste, d'une beauté défaillante et mourante. Le jour est clair et froid, l'heure est sereine, une « splendeur éplorée » est encore éparse çà et là sur les bois. Mais cette splendeur même avertit que la fin est proche, et du spectacle des choses le poète, faisant un retour sur lui-même, tire pour son propre usage une leçon.

Automne aux fruits tombés, automne aux oiseaux morts,  
 .....  
 Oh ! que ta fin me soit l'autoritaire exemple  
 Qui m'apprenne à souffrir et mourir sans déchoir (1).

Avec son habituelle franchise, il n'essaye pas de nous dissimuler et il ne se dissimule pas à lui-même les impressions pénibles que lui causent le voisinage de la vieillesse et la perspective du terme inévitable. Il s'afflige de ne plus trouver à ses côtés l'orgueil, qui fut le compagnon de sa jeunesse, de sentir quelque chose en lui qui se brise et s'émiette, un frisson qui court dans ses vertèbres, une ombre qui s'allonge sur son front. Il regrette, — et cela nous plaît qu'il en soit ainsi, — il regrette la vie ; il la regrette amèrement, douloureusement. Mais il se familiarise avec la pensée de la mort, et non seulement il s'habitue à elle, mais il découvre en elle une source de consolation et de grandeur.

L'ombre où je rentre  
 Est plus belle que le soleil ;  
 La vie est un cercle vermeil  
 Dont la mort est le centre.

J'ai marché d'un grand pas  
 Dans le chemin illuminé des heures,  
 Et maintenant j'accueille avec son essor las  
 Le soir dont les ailes m'effleurent.

Au seuil noir du tombeau  
 Je restitue à l'ombre et au mystère  
 Tout ce qu'ils m'ont fait faire  
 Sur terre,  
 De simple et de pieux, de fervent et de beau (2).

Faut-il seulement noter, dans cette attitude dernière à l'égard de la vie et de la mort, un symptôme des énergies déclinantes du poète ? Faut-il y voir une contradiction, — que d'aucuns pourront regretter, — avec les sentiments exprimés par Verhaeren,

(1) *A la vie qui s'éloigne : Automne.*

(2) *A la vie qui s'éloigne : La mort ne m'était rien.*

au temps où il était dans toute sa force, dans les quatre grands recueils que nous analysions tout à l'heure, et qui sont autant d'hymnes enthousiastes à la vie, à la joie, à l'avenir. Cette contradiction ne serait pas pour nous scandaliser chez un poète, chez un poète surtout qui a ouvert si docilement et si largement son âme à tous les souffles qui tour à tour ont passé sur elle. Elle nous surprendrait d'autant moins qu'elle est naturelle et profondément humaine. A qui d'entre nous n'est-il pas arrivé d'éprouver au cours de sa vie, sous l'effet de l'âge et des circonstances, les sentiments qu'il aurait cru et même juré ne devoir jamais être les siens ? Mais en vérité, il n'y a ici nulle contradiction, et si l'on persistait à en trouver une, le poète, sans même y penser, nous a donné à l'avance le moyen de la résoudre. Mourir, — dans sa conception panthéistique de l'univers, — mourir, ce n'est pas cesser de vivre, c'est continuer de vivre, c'est revivre sous une autre forme et pour d'autres destins. Il n'était point encore hanté par le souci de la vieillesse et de la mort, il était dans toute la vigueur de son âge, quand il léguait à la mer, à cette mer qu'il a tant aimée et tant de fois chantée, son corps, pour le « grandir », et pour le « transfigurer », et pour le dissoudre en elle, et pour le mêler à sa vie.

Alors,  
 O mer, tu me perdras en tes furies  
 De renaissance et de fécondité ;  
 Tu rouleras en tes vagues et tes crinières,  
 Ma pourriture et ma poussière ;  
 Tu mêleras à ta beauté  
 Toute mon ombre et tout mon deuil.  
 J'aurai l'immensité des forces pour cercueil  
 Et leur travail obscur et leur ardeur occulte ;  
 Mon être entier sera perdu, sera fondu,  
 Dans le brassin géant de leurs tumultes,  
 Mais renaîtra, après mille et mille ans,  
 Vierge et divin, sauvage et clair et frissonnant ;  
 Amas subtil de matière qui pense ;  
 Moment nouveau de conscience ;  
 Flamme nouvelle de clarté,  
 Dans les yeux d'or de l'immobile éternité (1) !

Mais, mourir, c'est mieux encore, — et le poète le disait dans celui des recueils dont le titre seul évoque toutes les agitations, tous les tumultes de la vie, — mourir, c'est, après avoir joui aussi longuement, aussi pleinement qu'il nous l'a été permis, de la beauté du monde, s'effacer et disparaître pour que puisse rajeunir et renaître cette beauté.

(1) *Les Visages de la vie : Vers la mer.*



Et qu'importe le deuil du temps :  
 La Mort !  
 Sans elle jamais l'éternité n'apparaîtrait nouvelle.  
 Homme qui tue et qui engendre,  
 Il faut apprendre  
 A jouir de la mort (1).

Qu'est-ce à dire, sinon que la mort est bonne parce qu'elle est la condition de la vie ? On peut affirmer sans paradoxe que ce n'est pas par lassitude ou par résignation, que c'est parce qu'il a aimé violemment et fougueusement la vie, que Verhaeren a aimé la mort.

## VI

L'analyse des grands recueils lyriques de Verhaeren nous a conduits jusqu'au terme, — on pourrait presque dire au delà du terme de sa vie. Il ne s'ensuit pas pour cela que notre tâche soit accomplie. Avant de clore cette revue trop rapide de son œuvre, il nous reste à l'envisager sous un de ses aspects qui n'est ni le moins original, ni le moins beau, ni le moins émouvant. Elle nous a montré tour à tour, comme en un miroir au cristal sincère, l'artiste que fut Verhaeren en ses jeunes années, puis l'individualiste, puis le poète social, puis le citoyen du monde. Elle va nous montrer maintenant, ce que, sous ces apparences diverses, il n'a jamais cessé d'être, l'homme de sa race et de son pays, le poète flamand et le poète national.

(A suivre.)

(1) *Les Forces tumultueuses : Sur les Grèves.*











BINDING LIST JUL 1 1929

P  
La  
R

234926

Revue des cours et conférences.  
Vol. 29<sup>1</sup>, 1927-28.

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

